

*Histoire de l'Académie royale
des inscriptions et belles lettres,*

Académie des inscriptions & belles-lettres (France)



*Histoire de l'Académie royale
des inscriptions et belles lettres,*

Académie des inscriptions & belles-lettres (France)

~~Annexe 20~~



Vit. Per.

~~V. PER~~

~~Room 2~~



MEMOIRES
DE LITTERATURE,
TIREZ DES REGISTRES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES,

Depuis l'année M. DCCXXXIV. jusques & compris l'année M. DCCXXXVII.

TOME TREIZIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXL.





T A B L E

P O U R

LES MEMOIRES.

TOME TREIZIÈME.

***R**ECHERCHES sur la vie & sur les ouvrages de Philiste.*
Par M. l'Abbé SÉVIN. Page 1

Recherches sur la vie & sur les ouvrages de Jérôme de
Cardie. Par M. l'Abbé SÉVIN. 20

Recherches sur l'Historien Timagènes. Par M.
BONAMY. 35

Recherches sur la vie & sur les ouvrages d'Athénodore.
Par M. l'Abbé SÉVIN. 50

Seconde Dissertation sur Titus Labiénus. Par M.
DE CHAMBORT. 62

Recherches sur Mécénas. Par M. l'Abbé SOUCHAY. 81

Troisième Dissertation sur l'origine & les progrès de l'Elo-
quence dans la Grece. Par M. HARDION. 97

Quatrième Dissertation sur l'origine & les progrès de l'Elo-
quence dans la Grece. Par M. HARDION. 117

Cinquième Dissertation sur l'origine & les progrès de la
Rhétorique dans la Grece. Par M. HARDION. 135
Mem. Tome XIII, * ij

T A B L E.

<i>Sixième Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece.</i> Par M. HARDION.	153
<i>Recherches sur les ouvrages d'Isocrate que nous n'avons plus.</i> Par M. l'Abbé VATRY.	162
<i>Suite des Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la Musique.</i> Par M. BURETTE.	173
<i>Portrait du Philosophe, tiré du Theétete de Platon.</i> Par M. l'Abbé SALLIER.	317
<i>Recherches sur les Combats & sur les Prix proposez aux Poëtes & aux gens de Lettres, parmi les Grecs & les Romains.</i> Par M. l'Abbé DU RESNEL.	331
<i>Discours sur l'imitation des mœurs dans la Poësie.</i> Par M. RACINE.	348
<i>Des rapports que les Belles-Lettres & les Sciences ont entr'elles.</i> Par M. DE LA NAUZE.	372
<i>De l'abus qu'on fait quelquefois d'une prétendue clarté de stile, en traitant les matières de Littérature ou de Science.</i> Par M. DE LA NAUZE.	384
<i>Discours sur les Signaux qu'on donnoit par le moyen du Feu.</i> Par M. l'Abbé SALLIER.	400
<i>Suite des Dissertations sur quelques Camps connus en France sous le nom de CAMPS DE CÉSAR. Quatrième Partie.</i> Par M. l'Abbé DE FONTENU.	410
<i>Suite des Dissertations sur quelques Camps connus en France sous le nom de CAMPS DE CÉSAR. Cinquième Partie.</i> Par M. l'Abbé DE FONTENU.	420
<i>Discours sur les Monuments antiques : Sur ceux de la</i>	

T A B L E.

<i>Ville de Paris, & sur une Inscription trouvée au Bois de Vincennes, qui prouve que du temps de l'Empereur Marc-Aurèle, il y avoit à Paris, de même qu'à Rome, un Collège du Dieu Silvain.</i>	Par le R. P. Dom Bernard DE MONTFAUCON.	429
<i>Eclaircissement sur la durée de l'empire de Probus, Carus, Carinus & Numérien, à l'occasion de quelques Médailles de Probus.</i>	Par M. le Baron DE LA BASTIE.	437
<i>Les modes & les usages du siècle de Théodose le Grand & d'Arcadius son fils, avec quelques réflexions sur le moyen & le bas Age.</i>	Par le R. P. Dom Bernard DE MONTFAUCON.	474
<i>Dissertation critique sur l'époque de la Ponctuation Hébraïque de la Massoré, telle qu'elle est aujourd'hui, dont l'Auteur jusqu'icy inconnu, est désigné par un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy.</i>	Par M. FOURMONT l'Aîné.	491
<i>Dissertation sur les Annales Chinoises, où l'on examine leur époque, & la croyance qu'elles méritent.</i>	Par M. FOURMONT l'Aîné.	507
<i>Mémoire concernant la Vie de JEAN DE VENETTE, avec la Notice de l'Histoire en vers des TROIS MARIES, dont il est Auteur.</i>	Par M. DE LA CURNE.	520
<i>Mémoire concernant les ouvrages de Froissart.</i>	Par M. DE LA CURNE.	534
<i>Jugement de l'Histoire de Froissart.</i>	Par M. DE LA CURNE.	555
<i>Observations sur un Recueil manuscrit de Poësies de Charles d'Orléans.</i>	Par M. l'Abbé SALLIER.	580

T A B L E.

<i>Recherches sur la vie & les ouvrages de Jean le Maire.</i> Par M. l'Abbé SALLIER.	593
<i>Mémoire sur la vie & les ouvrages de Raoul de Presles.</i> Par M. LANCELOT.	607
<i>Suite du Mémoire sur la vie & les ouvrages de Raoul de Presles.</i> Par M. LANCELOT.	617
<i>Mémoire sur le mariage de Charles VIII, avec Anne de Bretagne.</i> Par M. LANCELOT.	666
<i>Mémoire sur l'attentat commis par une partie des Cheva- liers de Malte, contre le Grand-Maitre de la Caffière.</i> Par M. SECOUSSE.	681



MEMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'Académie Royale
des Inscriptions & Belles-Lettres.*

RECHERCHES SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DE PHILISTE.

Par M. l'Abbé SÉVIN.



ES Anciens, si l'on en croit Suidas, ont esté
partagez sur la patrie de Philiste. Philiste, dit-il,
suivant les uns, estoit de Naucratis, & de Syra-
cuse, selon les autres. Le dernier de ces senti-
ments est le seul véritable. Le témoignage de
Cicéron & celuy de Denys d'Halicarnasse, doivent naturel-
Mem. Tome XIII.

A

23. Juillet
1734.
*Suid. tom. 3.
pag. 604.*

*Cic. de Orat.
lib. 2. p. 356.
Lyon Halic.
tom. 1. pag. 17.*

lement enlever tous les suffrages ; ils avoient lû les ouvrages de Philiste avec attention , les avoient examinez en Critiques habiles , & certainement ils y auront decouvert les preuves qui constatoient le fait dont il est question. Opposera-t-on à des autoritez si respectables , le texte d'un Grammairien , qui , sur le chapitre de Philiste , est tombé dans une infinité de méprises ? Tantôt il le nomme Philisque , tantôt il luy attribue des ouvrages qui n'ont jamais esté de sa façon. De tant d'inadvertances , je ne me propose de relever que celles qui ont une liaison plus intime avec mon sujet. Suidas prétend que le pere de Philiste s'appelloit Archondas ; Archomenidès est le nom que luy donne Pausanias. L'un des passages est sûrement altéré , mais il seroit difficile , faute de monuments , de décider lequel des deux a souffert de la négligence des Copistes. A la vérité , la chose importe peu ; il seroit sans doute plus intéressant de sçavoir au juste en quel temps Philiste est venu au monde ; on se trouveroit par-là plus en état de statuer sur certains articles qui regardent l'histoire de sa vie ; il n'est pas néanmoins impossible de déterminer , à peu de chose près , l'époque de la naissance de cet Historien. Lorsque Denys , la troisième année de la quatre-vingt-treizième Olympiade , osa soulever le peuple de Syracuse contre ses propres Généraux , Philiste offrit de payer l'amende à laquelle les Magistrats avoient condamné ce harangueur séditieux ; l'âge de Philiste l'autorisoit donc , & à parler dans les assemblées publiques , & à disposer de son patrimoine en maître absolu. Supposons qu'il eût alors vingt-cinq ans , & certes il ne pouvoit guères en avoir moins , il s'ensuivra que sa naissance doit se rapporter à la seconde année de la quatre-vingt-septième Olympiade. Diodore de Sicile , sur les textes duquel ce raisonnement est fondé , assure que Philiste possédoit des biens très-considérables. Archomenidès , de qui il les tenoit , eut un soin tout particulier de son éducation. Les Muses sembloient , depuis quelque temps , avoir établi dans Athenes le siège de leur empire ; la jeunesse , curieuse de se former sous d'excellents maîtres , y accouroit de toutes parts. Philiste y vint comme

Paus. p. 438.

les autres, & tourna ses études du côté de la Rhétorique. A Syracuse, ainsi que dans plusieurs villes de la Grece, le pouvoir souverain estoit entre les mains du peuple; & le peuple, susceptible des impressions qu'il plaisoit aux Orateurs de luy donner, se reposoit entièrement sur eux de la conservation de sa liberté. En un mot, ils estoient à la tête des affaires, & l'éloquence conduisoit par des routes presqu'infailibles, aux places les plus importantes. Philiste, qui avoit de l'ambition, résolut de cultiver soigneusement un art à la faveur duquel il se flatoit de gouverner un jour sa patrie; il s'attacha donc à Isocrate, le plus célèbre des Rhéteurs qui vécussent alors. Quoyque Cicéron ne s'explique pas bien clairement là-dessus, ses paroles néanmoins examinées avec attention, ne sçauroient recevoir un autre sens, les voici: *Ecce tibi exortus est*

Cicer. de Orat.

Isocrates, magister islorum omnium, cujus è ludo tanquam ex equo pag. 368.

Trojano innumeri Principes exierunt; sed eorum partim in pompa, partim in acie illustres esse voluerunt. Itaque, & illi Theopompus, Ephorus, Philistus, Naucrates, multique alii naturis differunt, voluntate autem similes sunt inter sese. Il est visible que l'Auteur veut ici faire l'énumération des disciples d'Isocrate les plus distingués; Théopompe, Ephore & Naucrètes estoient constamment de ce nombre. A quoy bon leur joindre Philiste, si les uns & les autres avoient eu des maîtres différens? Il est assez probable que Denys d'Halicarnasse, ainsi que Cicéron,

*Dyon. Halic.
tom. 2. p. 173.*

les regardoit tous comme sortis de la même Ecole, puisqu'au jugement de ce Rhéteur, Théopompe, Ephore & Philiste s'estoient principalement appliquez à imiter la manière d'écrire d'Isocrate. Je ne dois pas dissimuler toutesfois, que ce sentiment souffre quelques difficultez: fait incontestable, c'est que la naissance d'Isocrate concourt avec la première année de la quatre-vingt-sixième Olympiade; or celle de Philiste ne luy est postérieure que de sept ans, nous l'avons établi sur des fondemens qui paroissent assez solides. Lors donc que cet Historien vint à Athenes, Isocrate estoit fort jeune, & à en juger par le cours ordinaire des choses, il n'est guères vraisemblable qu'il se fût alors érigé en maître de Rhétorique;

A ij

cependant, toutes réflexions faites, il n'y a rien là qui ne soit dans les règles de la possibilité, & l'Histoire fournit quelques exemples de personnes dont les progrès ont été infiniment rapides. Ne vaut-il pas mieux, après tout, avoir recours à cette solution, que d'accuser Cicéron & Denys d'Halicarnasse de n'avoir pas su se garantir de l'erreur. J'ay déjà observé que ces deux Ecrivains avoient lû exactement les ouvrages de Philiste; ajoutez à cela que l'on conservoit alors dans les Bibliothèques, plusieurs monuments, à l'aide desquels il leur estoit facile de démêler la vérité. Je ne sçais dans quelles sources Suidas a puisé que Philiste avoit encore étudié sous Evénus de Paros; on ne peut nier que cette opinion ne quadre parfaitement avec la Chronologie. Platon, qui le cite de temps en temps, le fait contemporain de Socrate, à qui même il a survécu de quelques années. Mais, objectera-t-on, Evénus n'est connu que par ses Elégies, & on ne voit nulle part que Philiste se soit jamais avisé de faire des vers? La réponse est aisée, & je la tire de divers endroits de Platon. Il y parle de ce Parien, comme d'un homme qui avoit travaillé sur la Rhétorique, & qui de plus se vantoit d'enseigner le chemin de la vertu, & le grand art de gouverner les Etats. Il estoit mal-aisé que Philiste ne se laissât pas séduire par des promesses qui flatoient si agréablement son goût & son inclination. De retour à Syracuse, il ne s'occupa que du soin de son aggrandissement. Des qualitez éminentes, une pénétration peu commune, beaucoup de valeur & de fermeté, le menoient comme par la main aux emplois les plus brillants de la République; mais dans la crainte de n'y parvenir que lentement, il ne se fit point un scrupule d'entrer dans les complots que Denys tramoit contre sa patrie. Les Syracusains, que les malheurs d'Agrigente avoient vivement touchez, soupçonnoient leurs Généraux d'avoir livré aux Carthaginois cette ville infortunée. Denys ne négligea pas une si belle occasion de s'insinuer dans l'esprit de la multitude, & de perdre les seules personnes qui pussent traverser ses projets ambitieux. De concert avec Philiste, il harangua le Peuple, & censura sans

*Plat. Phad. p.
353. & Ajol.
Socr. p. 359.*

DE LITTERATURE.

ménagement la conduite de ceux auxquels on avoit confié le commandement de l'armée. La hardiesse de ce discours alarma les Magistrats, qui, dans la vûe d'en arrêter les suites pernicieuses, prononcèrent contre luy une amende considérable. Philiste prit la parole, & s'engagea de payer les sommes auxquelles Denys seroit condamné. L'affection de la populace & les intrigues de Philiste, le rendirent peu de temps après maître absolu de Syracuse. Plus ami néantmoins de la tyrannie que du Tyran, selon la remarque de Cornélius-Népos, il paroît que l'intérêt seul fut le motif des liaisons de Philiste avec Denys. Il est vray que les désordres qui regnoient alors dans les Démocraties, n'estoient guères propres à inspirer l'amour du bien public; on y persécutoit souvent la vertu & la probité, le mérite estoit toujours suspect, & la faveur du Peuple, quoyque passagère, ne s'acqueroit que par des flateries basses & honteuses. Ces réflexions auroient ébranlé un homme moins pervers que ne l'estoit Philiste; ses conseils & sa bravoure contribuèrent beaucoup à faire réussir les desseins de Denys. Le commencement de son regne fut très-agité; & dès la première année, réduit aux extrémités les plus fâcheuses, il résolut de céder à sa mauvaise fortune, & d'abandonner Syracuse. Ses amis assembles, il les pria de luy suggérer les moyens qui leur sembleroient les moins préjudiciables à sa réputation. Philoxène son beau-pere, luy conseilla de monter sur le meilleur de ses chevaux, & de se retirer dans quelque ville de l'obéissance des Carthaginois. Il ne s'ied point à un Monarque, repliqua Philiste, d'estre redevable de son salut à la vitesse d'un cheval, il faut qu'il se laisse arracher du trône par les pieds: tel fut son avis, si cependant ce récit de Diodore, ou de Timée plutôt, mérite ici quelque croyance. En effet, Plutarque déclare nettement que Philiste, bien loin de se faire honneur de ce discours, le mettoit dans la bouche d'un autre. Il y a plus, Diodore luy-même l'attribue à Mégacles, partisan zélé de Denys. Philiste fut un de ceux qui se servit le plus utilement dans les guerres qu'il eut à soutenir & contre les Carthaginois, & contre les villes de Sicile, qui

*Corn. Nep. in
Dio. pag. 85.*

Diod. p. 240.

*Plut. tom. 1. p.
974.*

Diod. p. 773.

supporoient impatiemment sa domination. Sûr de la fidélité de Philiste, le Tyran luy confia le gouvernement de la Citadelle de Syracuse, poste très-important, & de la conservation duquel dépendoit la destinée de l'usurpateur. Cependant tous les Anciens sans exception, nous le représentent comme le Prince du monde le plus soupçonneux; mais dequoy ne vient pas à bout un courtisan adroit, délié & toujours prêt à sacrifier l'honneur & la probité au goût & aux inclinations de son maître? Il en estoit chéri au point, que le Tyran eut la complaisance de fermer les yeux sur le commerce scandaleux que sa mere entretenoit publiquement avec cet Historien. Elle ne devoit plus estre jeune, & l'amour eut vraisemblablement moins de part à la tendresse de Philiste, que le désir de s'acquérir une nouvelle protection auprès de Denys. Il me souvient d'avoir lû quelque part dans Plutarque, que sa mere luy ayant un jour demandé la permission de se marier, il éluda la proposition par une plaisanterie. Il y a bien de l'apparence qu'elle fit cette démarche ridicule à la sollicitation de son amant, & Denys qui craignoit de le rendre trop puissant, refusa de se prêter à une prière si peu convenable. Le mauvais succès de ces premières tentatives, ne rallentit point en Philiste l'envie de s'allier avec la Maison regnante. Leptine frere du Tyran, avoit deux filles, charmé que cet Historien voulut bien en épouser une, il ne balança point à la luy accorder; mais dans la juste appréhension que Denys ne s'opposât au mariage, ils le célébrèrent à son inscû. Malgré toutes leurs précautions, la nouvelle en vint bientôt à la connoissance du Tyran; jaloux de son autorité, outré que deux personnes de ce rang resserassent les liens de leur amitié par des nœuds si étroits, il oublia dans un moment & le sang, & les obligations infinies qu'il avoit à l'un & à l'autre. La femme de Leptine fut chargée de fers, ses filles privées des choses même nécessaires à la vie, & le beau-pere, ainsi que le gendre, envoyez en exil. Diodore qui rapporte cet événement à la dernière année de la quatre-vingt-dix-septième Olympiade, assure qu'ils se retirèrent à Thurium.

Diod. p. 332.

Plut. tom. 1. p.
962.

Plutarque dit au contraire que Philiste alla s'établir dans la petite ville d'Adria. Ces sentiments, quoyque très-différents en apparence, peuvent néanmoins se concilier aisément. Leptine obtint quelque temps après la permission de retourner à Syracuse. A son départ Philiste prit le parti de chercher un azyle à Adria où il avoit des amis. Que si cette solution ne paroïssoit pas suffisante, j'adopterois la narration de Plutarque préféablement à celle de Diodore, qui n'a pas toujours esté sur ses gardes. Il prétend dans cet endroit-là même, que Leptine & son gendre recouvrèrent les bonnes grâces du Tyran. Le fait est vray à l'égard du premier, mais il est constant, & par le témoignage de Cornélius Népos, & par celui de Plutarque, que le second ne fut rappelé de son exil, que sous le regne de Denys le Jeune; & l'autorité du dernier de ces Ecrivains doit estre d'autant plus respectée ici, que de son propre aveu il n'avance rien que d'après Timonidès, témoin oculaire des guerres qui désolèrent alors la Sicile. Le loisir dont Philiste jouit pendant son séjour à Adria, procura au public des Ouvrages qui furent reçûs avec de grands applaudissements; sçavoir, l'Histoire de Sicile & celle de Denys l'ancien. Les louanges qu'il y prodiguoit au Tyran, ne fléchirent point sa colère, & Philiste vécut éloigné de sa patrie jusqu'à l'avènement de Denys le Jeune à la couronne. Dans les commencements de son regne, il déféra beaucoup aux conseils de Dion, homme sage, & nourri dans le sein de la Philosophie. Admirateur de Platon, il vantoit souvent à Denys les lumières de cet Athénien, & l'excellence de sa doctrine. Ses discours inspirèrent à ce Prince une envie extrême de voir & d'entendre Platon. Dion se chargea de l'engager à entreprendre le voyage. Il s'embarqua à la sollicitation de son ami; la reception fut des plus magnifiques. Denys luy envoya son char à la descente du vaisseau, & ordonna un sacrifice solennel, en action de grâces du présent que les Dieux luy faisoient ce jour-là. D'abord il se livra tout entier à l'étude de la sagesse, devint humain, doux & bienfaisant; enfin, il y eut tout lieu d'espérer que bientôt les fers des

Syracusains seroient brisez. La plupart des Courtisans, alarmez d'un changement qui les réduisoit à la condition de simples particuliers, au désespoir que les loix allaient désormais bannir la licence & l'impunité, travaillèrent de concert à détourner l'orage qui les menaçoit. Philiste, de retour de son exil, commença par jeter des soupçons dans l'esprit de Denys. Il luy représenta que Platon estoit absolument dans les intérêts de Dion son ami & son disciple, & que ces belles & pompeuses maximes de Philosophie avec lesquelles on tâchoit de le séduire, ne tendoient qu'à luy donner du dégoût pour l'autorité souveraine. A peine ferez-vous descendu volontairement du trône, ajouta-t-il, que vous y verrez monter les enfans d'Aristomaché vos freres & les neveux de Dion. On fit entendre au Tyran quelques jours après, que Dion entretenoit des intelligences avec les Carthaginois, & on produisit des lettres, qui, quoyque fausses, achevèrent de persuader un Prince qui n'avoit point d'expérience. Dion fut obligé de se retirer dans le Péloponnèse, & Platon perdit tout son crédit par les artifices de ses envieux. Il met, dans la troisième de ses lettres, Philistides à la tête de ceux dont les calomnies contribuèrent le plus à luy aliéner l'esprit du Tyran. Je ne serois pas éloigné de penser que le nom de Philistides a pris ici la place de celui de Philiste. Il est toujours représenté comme le plus ardent des ennemis de ce Philosophe; & on lit dans Plutarque, que les Syracusains, à l'arrivée de Platon, se flatèrent que son éloquence triompheroit de la malice de Philiste. Il est question ici du second voyage que fit cet Athénien à la Cour de Denys le Jeune. Il n'en put rien obtenir. Dion ennuyé de son exil, & touché des malheurs de sa patrie, repassa en Sicile la quatrième année de la cent cinquième Olympiade. Jamais entreprise ne parut plus téméraire; à peine estoit-il accompagné de mille soldats, & il marchoit contre un Prince qui, maître de cinq cens vaisseaux, avoit encore sous ses ordres cent mille hommes de pied & dix mille de Cavalerie. Dion, à la vérité, espéroit beaucoup du mécontentement général des peuples. Les
habitants

DE LITTERATURE.

9

habitants d'Agriente, de Gela & de quelques autres villes, se joignirent à luy. Fortifié de ces secours, il se présenta devant Syracuse; on luy en ouvrit les portes, & il y fut reçu avec des acclamations & des marques de joye, qui l'animèrent de nouveau à délivrer ses citoyens du joug de la servitude. Dans cette vûe, il assiégea la citadelle & les forts différens que Denys l'ancien avoit fait construire. Le Tyran, que des attaques vives & souvent réitérées avoient réduit à l'extrémité, écrivit à Philiste de s'approcher de Syracuse avec la flotte dont il avoit le commandement; elle estoit composée de soixante voiles: les Syracusains allèrent à sa rencontre avec un égal nombre de vaisseaux. Philiste engagea le combat, sa bravoure & son intrépidité firent d'abord panacher la victoire de son côté; la fin ne répondit pas à de si heureux commencemens, les autres Chefs ne sçurent pas profiter de ces premiers avantages; & malgré toute la résistance du Général, les Syracusains défirent entièrement la flotte du Tyran. Philiste, dans une conjoncture si fâcheuse, aima mieux se donner la mort, que de tomber vif entre les mains de ses citoyens; il avoit esté l'auteur en partie, de tous les maux qui les avoient affligés sous le regne des deux Denys. Son attachement à ces Princes l'avoit rendu infiniment odieux; & à quelles indignitez ne devoit-il pas s'attendre de la part des Syracusains, qui le détestoient avec tant de justice? Cependant la manière dont Philiste perdit la vie, est racontée fort diversément dans les Ecrits des Anciens; celle que nous venons de rapporter a esté transmise à la postérité par Ephore, Auteur contemporain, & d'une grande réputation. Malgré des préjugés si favorables, je crois qu'il est beauooup plus sûr de s'en tenir au récit de Timonides. Il avoit suivi Dion en Sicile, & les événemens les plus considérables de cette fameuse expédition s'estoient passés sous les yeux de l'Ecrivain dont on vient de parler. Pourroit-on sans injustice, le soupçonner de ne s'estre pas informé suffisamment d'un fait qui alors ne pouvoit estre ignoré du moindre soldat? Sa relation, à ce que nous apprend Plutarque, estoit adressée au Philosophe Speusippus. Le vaisseau

*Diod. p. 419.
Plutarc. rom. 1.
pag. 973.*

Mém. Tome XIII.

B

de Philiste, suivant Timonidès, estant venu échouer sur le rivage, les Syracusains saisirent ce Général, luy arrachèrent sa cuirasse, le dépouillèrent de ses habits, l'exposèrent nud à la vûe du public; & après plusieurs traitements ignominieux, luy coupèrent la tête, & livrèrent son cadavre aux enfants, avec ordre de le traîner à travers les rues de l'Achradine, & de le précipiter dans les Latomies. Le même Timonidès remarque que Philiste estoit déjà vieux; & selon nostre calcul, il devoit avoir 69. ou 70. ans. Je ne puis mieux finir l'article qui regarde sa vie, que par quelques réflexions de Plutarque sur les louanges qu'Ephore donne à cet Historien, & les injures dont Timée l'accable; je suivray la traduction de M. Dacier.

« Mais Timée, dit-il, prenant pour prétexte, non sans quelque ombre de justice, le zèle & l'empressement de Philiste pour le maintien de la tyrannie, & sa fidélité pour le Tyran, a pris plaisir à remplir son histoire de calomnies contre luy; peut-estre ceux qui souffrirent alors de l'injustice du Tyran, sont-ils pardonnables de s'estre emportez jusqu'à un excès de colère, qui leur ôta tout sentiment de leur affreuse cruauté; mais des Historiens qui long temps après viennent à écrire tout ce qu'il a fait & dit, qu'il n'a jamais offensez, & qui doivent toujours prendre la raison pour guide dans leurs Ecrits, en vérité, le soin même de leur réputation devoit les empêcher de luy reprocher outrageusement & avec d'indignes railleries, des malheurs dans lesquels le plus honnête homme du monde peut estre précipité par un revers de fortune. D'un autre côté, Ephore n'est pas non plus fort sage, de faire ces grands éloges de Philiste; car bien qu'il soit le plus habile & le plus adroit des Ecrivains, pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injustes, & des applications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornez de beaux sentiments & de figures très-pathétiques, cependant, quelques efforts qu'il fasse, il ne pourra jamais effacer de ses Ecrits l'idée qu'il donne de luy-même, qu'il a toujours esté le plus grand partisan de la tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré &

recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses & l'alliance des Tyrans; mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philiste, ni à luy reprocher ses malheurs, tient le juste milieu que l'Histoire demande, & remplit le devoir de l'Historien. »

Je suis du sentiment de Plutarque, il auroit esté à désirer que Philiste eût servi sa patrie avec autant de zèle qu'il a servi la République des lettres. Ce qu'il y a de certain, c'est que des ouvrages excellents ont rendu son nom à jamais mémorable. Je me propose en premier lieu de donner la notice de ceux dont la connoissance est venue jusqu'à nous; j'exposeray ensuite les jugemens que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité ont porté des productions diverses qui sont sorties de sa plume. Qu'il me soit permis avant toutes choses d'observer que Suidas le fait Auteur de plusieurs morceaux qui constamment ne luy appartiennent point. De ce nombre sont, un Traité de l'Art Oratoire, un autre de la Théologie des Egyptiens, l'Histoire d'Egypte, de Libye, & de Syrie. Je ne doute presque pas que ces volumes ne soient de la façon d'un Philiste très-différent du nôtre, & que Suidas, d'ordinaire peu exact, a confondu mal à propos avec le Sicilien. Aucun des Anciens ne luy attribue les monuments allégués cy-dessus, & les seuls dont ils luy fassent honneur, sont, les Antiquitez de Sicile, l'Histoire de Denys l'ancien & celle de Denys le Jeune. A en juger par les textes de quelques Ecrivains, ces trois ouvrages, quoique très-distincts, avoient esté publiez sous le titre de *Σικελικὰ*, qui leur estoit commun; les paroles de Diodore ne sont point équivoques, il assure que Philiste avoit conduit jusqu'au siège d'Agrigente, la première partie de ses Antiquitez de Sicile: *πρῶτον περὶ τῶν σικελικῶν ἱστορίων*. Ceci suppose une seconde partie, & il est constant que l'Auteur avoit donné le même titre à son histoire des deux Denys. Nous avons dans Théon des passages également précis & concluans. Philiste, à ce qu'il dit, dans le huitième livre *τῶν Σικελικῶν*, racontoit les préparatifs de guerre du Tyran contre les Carthaginois; & dans le onzième, il décrivait les funérailles

Diod. p. 2221

*Theon. Prag.
pag. 19.*

*Steph. pp. 155.
161. 517.* de ce Prince. Estienne de Byzance fait mention du huit, neuf & dixième livre, ce qui prouve clairement que les volumes consacrez à l'histoire des deux Denys, estoient regardez comme une suite des Antiquitez. Elles estoient composées de sept livres, la vie du premier Denys en contenoit quatre, & celle du second deux seulement, voilà treize livres en tout, & deslors il est aisé de comprendre la raison qui a déterminé les Auteurs à citer, tantôt le huitième, tantôt le neuvième, tantôt le onzième livre de Philiste. Mais, objectera-t-on, si toutes ses productions se réduisent à treize livres, pourquoy le quinzième se trouve-t-il allégué dans Estienne de Byzance? A l'égard du nombre des livres, il ne sçauroit estre révoqué en doute, je compte le faire voir lorsque j'entreray dans le détail de chacun de ces ouvrages en particulier. Il s'ensuit de-là nécessairement que le texte de ce Géographe est corrompu, la meilleure manière de le rétablir est de substituer treize à la place de quinze. Au reste les treize livres dont il s'agit, quoyque connus sous un même titre, formoient néanmoins deux corps en quelque façon séparés. Les Antiquitez de la Sicile faisoient le sujet du premier, & dans le second estoient renfermez les regnes de Denys l'ancien & de son fils. Le passage de Diodore déjà rapporté semble l'insinuer, mais on en voit la démonstration complete dans la lettre de Cicéron à Quintus, il y parle de Philiste: *Siculus ille, dit-il, capitalis, creber, acutus, brevis, pene pusillus Thucydides, sed utros ejus habueris libros (duo enim sunt corpora) an utrosque nescio. Me magis de Dionysio delectat, ipse est enim veterator magnus, & persamiliaris Philisto.* Denys d'Halicarnasse s'exprime en termes absolument semblables; & il en résulte, si je ne me trompe, que Philiste luy-même estoit l'Auteur de cette distribution. Je m'en vais maintenant rendre compte de chacun de ses ouvrages en particulier.

Cic. epist. 13.

*Dion. Halic.
rom. 2. p. 211.*

Diod. p. 222.

Dans le dessein de me conformer à l'ordre des choses & des temps, je commenceray par les Antiquitez de la Sicile, le premier des Ecrits de Philiste. Le nombre des livres montoit à sept, le témoignage de Diodore là-dessus est formel; il

ajoute que ces sept livres contenoient les événemens arrivez pendant l'espace de 800. ans & plus; & que ces 800. ans finissoient à la troisième année de la quatre-vingt-troisième Olympiade : de-là naissent deux difficultez assez considérables, l'une est fondée sur les paroles de Germanicus. Il soutient d'après Philiste, que Bacchus étant tombé dans un excès de phrénésie, alla consulter l'Oracle de Jupiter Dodonéen; or ce passage ne pouvoit guères se rencontrer que dans les Antiquitez de Philiste, & Bacchus, suivant les marbres d'Arondel, a précédé de quelques siècles la prise de Troye. Comment accorder cela avec le calcul de Diodore? Les Sicanien, anciens habitants de la Sicile, fournissent matière à l'autre objection. Si l'on en croit Timée, ils estoient Autochtones, c'est-à-dire, nez dans le pays même; auquel cas, ils seroient antérieurs de beaucoup à la guerre de Troye. Hellanicus favorise ce sentiment, luy qui prétend que trois générations avant la destruction du royaume de Priam, les Siciliens enlevèrent aux Sicanien une partie des terres dont ils estoient en possession, & il est à présumer que ces derniers y avoient fixé leur demeure depuis un grand nombre d'années. Quant à Germanicus, on peut répondre que dans les imprimez cet Auteur s'appuye de l'autorité de Philisque, & non pas de Philiste; que si néantmoins c'est une faute, comme naturellement je pancherois à le soupçonner, on n'en sera pas plus en droit de faire le procès à Diodore. La fable de Bacchus devenu furieux, n'appartient pas nécessairement aux Antiquitez de Philiste; il a pu en faire mention autre part, & cela par occasion. La seconde difficulté n'est guères moins aisée à résoudre que celle-ci. La question n'est point de sçavoir ici, si l'opinion de Timée & d'Hellanicus doit estre adoptée préférablement à celle de Philiste. Tout se réduit à démêler la pensée de cet Historien. Denys d'Halicarnasse nous aidera beaucoup à la mettre dans son jour. Il avance, sur la foy de Philiste, que l'invasion des Siciliens dévança de 80. ans la prise de Troye. Supposons maintenant que la migration des Sicanien soit plus ancienne de 20. ans que celle des Siciliens,

Germ. p. 100.

*Timæ. apud
Diod. tom. 1.
pag. 289.
Hellan. apud
Dionys. Halic.
tom. 1. p. 77.*

*Dion. Halic.
pag. 17.*

l'intervalle de 800. ans & plus établi par Diodore, demeurera en son entier. La supposition que je fais là, n'est point destituée de fondement, puisque Justin, Abrégiateur de Trogue-Pompée, place l'arrivée des Sicanien en Sicile immédiatement après la ruine totale des Cyclopes : *Cyclopibus extinctis*, dit-il, *Cocalus regnum insula occupavit*. Ce fut Cocalus qui, à la tête des Sicanien, fit cette belle conquête; & personne n'ignore que Cocalus & Minos II. estoient contemporains, ce qui quadre assez avec l'opinion que je viens d'attribuer à Philiste. L'histoire de Cocalus faisoit partie des Antiquitez de cet Auteur; il y racontoit, suivant le témoignage de Théon, la fin tragique de Minos. Le desir de se venger de Dédale l'avoit attiré en Sicile, il redemandoit son ennemi à main armée. Cocalus, qui ne se sentoît point en état de résister à une puissance si formidable, eut recours à la ruse; il s'aboucha avec luy, gagna sa confiance à force de caresses, & les filles du Sicanien, conformément aux usages reçus alors, firent entrer le Roy de Crète dans un bain, dont la trop grande chaleur l'étouffa. Cette aventure se lisoit dans le premier livre des Antiquitez de Philiste; il y examinoit quels estoient les les Peuples barbares qui, dans ces temps obscurs, s'estoient établis en Sicile. Le second traitoit des Colonies Grecques qui s'estoient emparées à différentes reprises, des cantons les plus fertiles de cette Isle. Dans le troisième il avoit décrit le regne de Gélon, fameux par la défaite des Carthaginois, & par la douceur de son gouvernement. Les quatre autres comprennoient ce qui s'estoit passé de plus mémorable en Sicile, depuis la mort de Gélon jusqu'à la tyrannie de Denys l'ancien. Théon semble insinuer que la guerre du Péloponnèse faisoit un article considérable de ces derniers livres. Quoy qu'en dise cet Auteur, je ne sçauois m'imaginer que Philiste y eût transmis à la postérité, les combats divers qui se donnerent alors entre les Lacédémoniens & les Athéniens, autrement il seroit sorti de son sujet, qui naturellement devoit se renfermer dans le récit des événements qui concernoient la Sicile. Rien de plus mal-aisé néanmoins, que de vouloir porter

Just. lib. 4. c.
2.

Theon. Prog.
pag. 16.

Pind. Schol. p.
52.

Theon. Prog.
pp. 9. & 10.

là-dessus un jugement bien certain ; cet ouvrage de Philiste ne subsiste plus aujourd'huy.

Son histoire de Denys l'ancien, malgré l'éloge qu'en fait Cicéron, n'a point esté à couvert d'une semblable disgrâce. Diodore nous apprend que ce morceau estoit composé de quatre livres, dont le premier faisoit le huitième des Antiquitez, comme on l'a déjà observé. Philiste n'y avoit obmis aucune des particularitez qui regardoient ce Prince, pas même les songes & les autres espèces de prodiges qui annonçoient sa grandeur future. Cicéron en rapporte plusieurs dont un seul suffira. *Dionysii mater ejus, qui Syracusiorum Tyrannus fuit, dit-il, ut scriptum apud Philistum est, & doctum hominem, & diligentem, & æqualem temporum illorum, cum prægnans hunc ipsum Dionysium alvo contineret, somniavit se peperisse satyriscum, huic interpretes portentorum qui Galeotæ tùm in Sicilia nominabantur, responderunt, ut ait Philistus, eum quem illa peperisset clarissimum Græcia diuturna cum fortuna fore.* Il n'avoit garde de passer sous silence des circonstances qui faisoient du Tyran un homme extraordinaire, & à la destinée de qui les Dieux mêmes s'intéressoient visiblement. Le détail des moyens qui avoient conduit Denys jusqu'au trône, occupoit une partie du premier livre ; il contenoit outre cela, à ce que prétend Théon, les préparatifs de la guerre que ce Tyran méditoit contre les Carthaginois : l'ordre des trois autres ne nous est pas connu. Philiste dans cet ouvrage ne s'estoit pas fait un scrupule de supprimer quantité de faits dont l'horreur ne pouvoit estre colorée, on y auroit inutilement cherché les cruautés affreuses que Denys avoit exercées contre les Barbares, celles principalement qui n'avoient aucune liaison avec les affaires de la Grece, c'est ce que Plutarque & Pausanias reprochent à cet Historien, inexcusable d'avoir sacrifié indignement la vérité au désir de rentrer dans ses emplois, & de recouvrer les bonnes grâces du Tyran.

Il n'est pas douteux que le même défaut ne regnât dans l'histoire de Denys le Jeune, la troisième des productions de Philiste. Elle estoit partagée en deux livres qui formoient le douze & le treizième des Antiquitez, & finissoit à la cinquième

Diod. p. 222.

*Cic. de Divin.
lib. 1. cap. 20.*

*Theon. Prog.
pag. 19.*

*Plut. tom. 2 :
pag. 855.
Paus. p. 34.*

année du regne de ce Prince. Denys d'Halicarnasse fait à Philiste une espèce de crime, de n'avoir pas mis la dernière main à l'ouvrage dont il s'agit, comme s'il avoit voulu en cela imiter de plus près Thucydide, qui n'avoit point achevé son histoire de la guerre du Péloponnèse. Il est constant qu'une affectation de cette nature seroit puérile & peu sensée, mais Philiste est-il tombé dans ce cas-là de dessein prémédité? J'ose assurer que non. La preuve en est simple, on a vû cy-dessus que cet Ecrivain perdit la vie dans un combat naval, & ce combat, de l'aveu de tous les Anciens, a précédé de plusieurs années la mort de Denys le Jeune. Quelque parti que l'on prenne, il n'est guères possible de justifier la méprise de Denys d'Halicarnasse, à moins qu'on ne veuille soutenir que ses paroles doivent s'entendre du premier Denys, & ne signifient que Philiste avoit laissé la vie de ce Prince imparfaite: semblable prétention ne sçauroit se concilier avec les témoignages de Théon & de Plutarque. On apprend de l'un que les funérailles de Denys l'ancien estoient décrites dans le onzième livre des Antiquitez, le dernier de ceux qui appartenoient au regne de ce Prince; & l'autre nous instruit de l'attention avec laquelle Philiste avoit relevé l'éclat & la magnificence des obsèques du Tyran. Il est donc incontestable qu'il ne manquoit rien à ce morceau de ce qui pouvoit le rendre complet. Voilà de tous les ouvrages de Philiste, ceux qui sont venus jusqu'à nous; je ne crois pas qu'il en ait jamais publié d'autres. Il est vray que Diodore cite quelquefois un Philiste, à qui le Public estoit redevable de l'histoire de la première Guerre Punique; mais la différence des temps prouve, à n'en pouvoir douter, que le Philiste en question n'a rien de commun avec le nostre. D'ailleurs, Philinus est le véritable nom de cet Auteur, Polybe en fait mention, & il le reprend d'avoir souvent marqué une trop grande partialité en faveur des Carthaginois.

Il me reste maintenant à exposer les jugemens que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité ont portez des ouvrages de Philiste. Celuy de Denys d'Halicarnasse est de tous le plus travaillé;

Thcon. Prog.
pag. 19.
Phil. tom. 1.
pag. 296.

Diod. p. 877.

travaillé; il se lit à la page 125. & 210. du second volume. De ces deux endroits, je me contenteray de traduire le premier, & moins long, & en quelque façon plus précis: « Philiste, dit-il, imite Thucydide, au caractère près. Dans les Ecrits de l'Athénien regnent une généreuse liberté, beaucoup d'élévation & beaucoup de grandeur. Le Syracusain flate en esclave les excès des Tyrans; il a affecté, à l'exemple de Thucydide, de laisser imparfait l'ouvrage qu'il avoit entrepris; il n'a point employé certaines façons de parler étrangères & recherchées, propres à Thucydide; il en a très-bien attrapé la rondeur. Son stile, ainsi que celui de cet Historien, est serré, plein de nerfs & de véhémence; Philiste cependant n'a pu atteindre à la beauté de l'expression, à la majesté & à l'abondance des pensées de l'original, il n'en a ni le poids, ni le pathétique, ni les figures; rien de si petit ni de si rampant, lorsqu'il s'agit de décrire un canton, des combats de terre & de mer, & la fondation des villes. Son discours ne s'égale jamais à la grandeur de la chose; il est néanmoins délié, & en matière d'élocution, bien plus utile que Thucydide, pour ceux qui se destinent au maniement des affaires publiques. » Denys d'Halicarnasse ajoute autre part que la phrase de Philiste n'est point variée, que ses périodes sont uniformes, & presque toujours sur le même ton; voici l'exemple qu'il en rapporte. « Les Syracusains ayant joint en chemin ceux de Mégare & d'Enna, & les Camarinéens ayant rassemblé les Siciliens & leurs autres Alliez, à l'exception des habitants de Géla (car les habitants de Géla dirent qu'ils ne feroient point la guerre aux Syracusains) les Syracusains ayant appris que les Camarinéens avoient passé le fleuve Hyrminus. » Si tel avoit esté le stile de tous les ouvrages de Philiste, il faut avouer que la lecture en auroit paru justement désagréable & dégoûtante. En ce cas-là, les Anciens, & Denys d'Halicarnasse luy-même, se feroient bien donnez de garde de le proposer comme un de ces modèles qu'on devoit avoir perpétuellement devant les yeux. De plus, Clément d'Alexandrie nous a conservé un fragment de Philiste, auquel les Critiques

*Clem. Alex.
pag. 740.*

Mem. Tome XIII.

C

les plus sévères ne trouveroient rien à redire; la seule chose que luy reproche Clément, c'est de s'estre approprié une réflexion dont Thucydide avoit déjà fait usage. Il n'y a rien en cela d'étonnant, & avec toute l'attention possible, il est bien malaisé de ne pas employer quelquefois, & même sans s'en appercevoir, les pensées des Auteurs qui nous sont extrêmement familiers. Thucydide estoit celuy de tous les Ecrivains Grecs que Philiste avoit le plus lû; il l'avoit imité scrupuleusement, aussi est-il appelé dans Cicéron, *penè pusillus Thucydides*. Ses Ecrits, quoyque plus clairs que ceux de l'Athénien, estoient néanmoins obscurs & difficiles; il en faut chercher la raison, à ce que prétend Démétrius de Phalère, dans l'obliquité de la construction de Philiste. Pour moy je pense que le stile ferré & concis de cet Auteur, & qui plus est, son application extraordinaire à ne rien dire qui ne fût nécessaire absolument, n'avoit guères moins contribué à l'obscurité de ses ouvrages; obscurité qui, suivant Cicéron, avoit rebuté la plûpart des Lecteurs: *Amatores huic (Catoni) desunt, sicuti multis jam ante sæculis Philisto Syracusio, & ipsi Thucydidi*. On ne sçauroit nier pourtant que les défauts qui s'y rencontroient, ne fussent compensez par de grandes vertus; on en voit le précis dans ce passage de l'Orateur Latin: *Itaque ad Callisthenem & ad Philistum redeo, in quibus te video volutatam Siculus ille capitalis, creber, acutus, brevis*. Il avoit sçû même quelquefois s'élever jusqu'au sublime, si cependant le texte de Longin de qui on tient cette remarque, n'a point souffert quelque altération de la part des Copistes: « Jusque-là, dit-il, qu'on voit
 » beaucoup de Poètes & d'Ecrivains qui n'estant pas nez pour
 » le sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins, bien que pour
 » l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes & fort peu élégantes; en effet, ils se soutiennent par le seul
 » arrangement des paroles, qui leur enfle & grossit en quelque
 » sorte la voix; Philiste est de ce nombre, tel est aussi Aristophane en quelques endroits, & Euripide en plusieurs. » Les noms d'Aristophane & d'Euripide, Poètes l'un & l'autre, font juger à M. Dacier que celuy de Philiste n'est point ici à la

*Demetr. Phil.
pag. 118.*

*Cic. de Orat.
pag. 534.*

Long. p. 214.

place; aucun Auteur ne s'est avisé de l'insérer dans le catalogue des Poètes, & M. Dacier ne doute pas que Philiscus ne soit la véritable leçon; mais les paroles de Longin examinées de près, ne sont guères favorables à cette conjecture. Il observe premièrement que plusieurs Ecrivains & en prose & en vers, quoyque naturellement peu tournez au sublime, n'avoient pas laissé d'y atteindre. Son intention a donc esté de citer des exemples en l'un & en l'autre genre, & deffors le changement que propose M. Dacier ne sçauroit subsister, autrement il n'y auroit que des Poètes qui paroîtroient ici sur les rangs, & cela contre la pensée de l'Auteur. En second lieu, Longin assure que les Ecrivains dont il veut parler, s'estoient servis d'expressions basses, communes & peu élégantes. C'est justement un des reproches que Timée faisoit à Philiste; & quoyque Plutarque accuse ce même Timée, le censeur outré de tous les grands hommes qui avoient vécu avant luy, d'avoir porté les choses trop loin à cet égard, il est constant néantmoins, & Pollux en fournit quelques preuves, il est constant, dis-je, que Philiste a employé des termes qui n'estoient pas du bel usage. Ces défauts n'ont pas empêché les Ecrivains mêmes qui les objectent à Philiste, de le mettre au nombre des Historiens les plus distinguez. Quintilien, Critique judicieux, ne balance point à luy donner la supériorité sur beaucoup d'Auteurs, dont les productions avoient esté très-bien reçues du Public: *Philistus quoque meretur, dit-il, qui turbæ quamvis bonorum post hos Authorum eximatur, imitator Thucydidis, & ut multò infirmior, ita aliquatenus lucidior.* Au reste, les ouvrages de Philiste estoient en grande réputation dès le temps d'Alexandre; ce Prince souhaita les avoir, & ils luy furent envoyez par Harpatus: plusieurs siècles après on les conservoit encore dans les Bibliothèques, Porphyre du moins les y avoit vûs, luy qui se plaint de la négligence des Copistes, qui les avoient extrêmement défigurez.

*Timæ. apud
Plut. p. 523.*

*Quintil. pag.
634.*

*Plut. tom. 1.
pag. 668.*

*Porph. in Hom.
pag. 92.*



R E C H E R C H E S
SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES
DE JÉRÔME DE CARDIE.

Par M. l'Abbé S É V I N.

12. Mars
1737.

IL ne sçauroit y avoir de difficulté par rapport à la patrie de Jérôme, Cardie estoit incontestablement le lieu de sa naissance. C'est un fait sur lequel les Auteurs ne varient point, mais aucun d'eux n'a eu l'attention de nous apprendre ni le nom du pere de Jérôme, ni les emplois que ses ancêtres avoient exercez dans cette ville, une des plus considérables de la Chersonnése de Thrace. Les Généraux qui y commandoient les troupes d'Athenes, s'estoient emparez de quelques places que les Cardiens croyoient leur appartenir légitimement. Trop foibles pour résister à une République si puissante, ils se jettèrent entre les bras de Philippe, Roy de Macédoine. La protection de ce Prince rétablit les affaires de ses nouveaux alliez. Les bienfaits dont il les combla, en attirèrent plusieurs à sa Cour. Eumenès & Jérôme y parurent avec éclat. Le premier sçût en peu de temps, par des qualitez supérieures, s'élever à la dignité de Secrétaire du Roy, poste éminent & très-distingué parmi les Macédoniens, comme le remarque Cornélius-Népos. Peut-estre que le second eut moins de part à la faveur, il y a cependant un endroit de Démosthene qui pourroit faire conjecturer que Philippe se servit de Jérôme dans des négociations également délicates & importantes. Du moins est-il constant que celui qui harangua l'assemblée des Arcadiens, pour les détourner d'entrer dans la ligue que les Ambassadeurs d'Athenes avoient ordre de leur proposer, se nommoit Jérôme, & il n'y a rien là qui ne puisse convenir à l'Historien qui fait le sujet de ces recherches. Il estoit homme de lettres, partisan zélé du Roy de Macédoine, & capable de

ménager ses intérêts dans les occasions qui demandoient de l'adresse & de la dextérité. Quant à la dernière proposition, je ne l'avance que sur des passages formels de Diodore de Sicile. On y voit qu'Euménès & Antigonus, très-éclairés l'un & l'autre, confièrent à Jérôme des Ambassades, dont le succès importoit extrêmement au bien de leurs affaires. Mais, dira-t-on, la mort de cet Historien est postérieure à celle de Pyrrhus, & il est difficile de concevoir que Philippe, le Prince de son temps le plus habile & le plus délicé, se soit reposé sur un jeune homme sans expérience, du soin de dissiper les ombrages des Arcadiens. La réflexion est juste, & on ne sçauroit le nier. Toute la question se réduit donc à sçavoir quel estoit alors l'âge de Jérôme. Un fait certain, c'est qu'il a vécu 104. ans; & à en juger par les apparences, Pyrrhus & luy ont terminé leur carrière à peu-près dans le même temps, auquel cas il seroit né dans le commencement de la seconde ou de la troisième année de la centième Olympiade, & dès-lors le peu d'aptitude aux affaires qui résultoit de sa trop grande jeunesse, ne subsistoit plus. Au reste je ne prétends donner ici que des conjectures, permis à qui le voudra de les admettre ou de les rejeter. Quoy qu'il en soit, la mort de Philippe n'apporta aucun changement à la situation de Jérôme; il retrouva un protecteur dans la personne du nouveau Monarque, dont les bienfaits probablement le déterminèrent à passer en Asie. Je ne dois pas dissimuler cependant, que Plutarque, Arrien & Quinte-Curce, ne parlent en façon du monde de Jérôme, dans le récit des combats divers qui se donnèrent contre les Perses, & contre tant de Nations qui furent obligées de subir le joug des Macédoniens. Mais ces sortes d'arguments, qui se tirent du silence des Auteurs, ne sont pas sans réplique; & celui-ci en particulier perd toute sa force, quand on considère qu'il ne reste aujourd'huy qu'une très-petite partie de ce grand nombre d'Ecrivains qui avoient transmis à la postérité les actions héroïques d'Alexandre. Il n'est presque pas douteux en effet, que Jérôme n'ait partagé avec les autres Capitaines de ce Prince, les périls & la gloire

d'une expédition qui mit fin à l'Empire des Perses. Le témoignage d'Athénée n'est point équivoque; il assure que les Macédoniens chargèrent Jérôme du soin de faire travailler à la construction du char superbe qui devoit conduire le corps d'Alexandre au lieu de sa sépulture. Il s'ensuit de-là, si je ne me trompe, que notre Historien de retour en Assyrie, après la glorieuse expédition des Indes, avoit vû expirer à Babylone un Monarque digne d'une plus longue vie, autrement il faudroit soutenir, contre toutes les règles de la vraisemblance, qu'on a fait venir Jérôme exprès ou de Cardie ou de Macédoine, pour présider à un ouvrage que plusieurs Officiers de l'armée estoient très-capables de bien diriger. N'est-il pas infiniment plus naturel de penser que sa présence, ses services, & la considération où il estoit parmi les principaux chefs des troupes Macédoniennes, le firent préférer à tous les compétiteurs? Le crédit d'Eumènes ne luy fut point inutile dans ces circonstances; il estoit son compatriote, & lié intimement avec Perdicas, qui alors gouvernoit avec une autorité presque absolue les affaires de la monarchie. Antipater & Ptolémée, à la pénétration de qui les projets ambitieux de ce Général n'avoient point échappé, prirent les armes, & les Macédoniens mécontents de Perdicas, le massacrèrent en Egypte. Jérôme privé d'un si puissant appui, se retira auprès d'Eumènes qui venoit de remporter une victoire signalée sur les troupes que commandoient Cratérus & Néoptolémus. Ses Confédérés que la défaite de ces deux Capitaines avoit irrités au dernier point, pressèrent Antigonus de marcher contre le vainqueur, qui, battu à son tour, & cela par la trahison des siens, fut obligé de se jeter dans le Château de Nora, situé sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Il se fit pendant le siège diverses propositions de paix, qu'Antigonus éluda sous le prétexte frivole de n'oser rien conclure que de l'aveu d'Antipater. Dans le temps que Jérôme se disposoit à l'aller trouver, on apprit la mort de ce vieux Général. Les troubles qui s'élevèrent alors en Macédoine, changèrent entièrement le système d'Antigonus. Persuadé que la méintelligence qui

regnoit dans la famille Royale & parmi les Grands, luy ouvriroit le chemin du trône, il résolut de se réconcilier avec Euménès, le seul qui par l'étendue de ses lumières, & son étonnante capacité dans le métier de la guerre, pût assurer le succès d'une entreprise si périlleuse. Il ne paroissoit pas facile, à la vérité, d'ébranler la fidélité d'un homme que le devoir & la reconnoissance tenoient étroitement uni à la Maison de ses anciens Maîtres; mais Antigonus, comme la plupart des gens en proie à une ambition démesurée, convaincu que personne ne résiste à la dangereuse tentation de s'aggrandir, demanda une entrevue à Jérôme, joignit les caresses aux prières, & le conjura d'exhorter Euménès de prendre avec luy des engagements qui les rendissent désormais inséparables. Il occupera le premier rang dans mon amitié, ajoûta-t-il, & je suis prêt à le revêtir dès-à-présent d'un gouvernement plus riche, & plus considérable que celui de la Cappadoce. Il estoit naturel de se flatter qu'Euménès réduit aux dernières extrémités, accepteroit sans balancer des offres si avantageuses. Elles ne l'éblouirent pas néanmoins; & trop généreux pour sacrifier à sa fortune tant de bienfaits dont Philippe & Alexandre l'avoient comblé, il éluda adroitement l'article essentiel du traité. Il y estoit dit qu'Euménès s'engageoit à servir Antigonus envers & contre tous. Euménès assembla les Officiers Macédoniens qui formoient le blocus de Nora, & il mania les esprits avec tant de dextérité, que de l'avis général on ajoûta, comme par manière d'explication, que l'article dont il s'agissoit, n'auroit lieu que dans les cas qui ne seroient point contraires aux intérêts d'Olympias & de son petit-fils. Euménès, en conséquence, sortit du château de Nora, & une prompte fuite le déroba au ressentiment d'Antigonus. Picqué jusqu'au vif de voir ses espérances trompées par l'habileté de l'ennemi, & par la simplicité de ses Lieutenants, il leur ordonna de serrer la place encore plus étroitement que par le passé. Il n'estoit plus temps, plusieurs des amis d'Euménès luy avoient amené des troupes, & il estoit en état de disputer le terrain. Enfin, les deux armées en vinrent aux mains, &

sans la lâcheté de Pénesté, Euménès auroit-remporté une victoire complete. Il estoit digne de commander à des Officiers plus fidèles & à des soldats moins corrompus. Les siens aimèrent mieux le livrer à Antigonus, que de perdre leurs bagages, dont l'ennemi s'estoit emparé au fort de la mêlée. Jérôme se distingua dans cette bataille, il y fut blessé dangereusement, fait prisonnier, & conduit à ce Général, qui le plaignit, & le traita avec tous les égards imaginables. Des manières si généreuses pénétrèrent Jérôme de la plus vive reconnoissance, & il le servit depuis avec un attachement qui ne se démentit jamais. Antigonus de son côté ne mit aucune différence entre luy & ses plus anciens serviteurs. La Syrie estoit une des provinces qu'il luy importoit le plus de conserver, il en confia l'administration à Jérôme. C'est un fait que l'on tient de Josèphe, fait néanmoins qui ne laisse pas de souffrir quelque difficulté. La raison en est que le nom d'Antigonus se lit très-distinctement dans la version Latine de cet Auteur, qu'on attribue d'ordinaire à Rufin. Le texte Grec, au contraire, porte en termes précis que Jérôme fut redevable de son avancement à la bienveillance d'Antiochus. M. Prideaux adopte le dernier de ces sentiments, & prétend que le Prince dont il parle ici, doit estre le même qu'Antiochus-Soter, qui succéda à Séleucus son pere la troisième année de la cent vingt-quatrième Olympiade. Ce docte Critique suppose deux choses; la première, qu'après la mort d'Antigonus, Jérôme se retira à la Cour de Séleucus; & la seconde, que notre Historien estoit encore plein de vie, lors de l'avènement d'Antiochus-Soter à la couronne. Ce dernier article ne sçauroit estre contesté. Il n'en est pas de même de celui qui précède, directement opposé à quelques passages de Pausanias. On y lit que Jérôme estoit un des plus zélés courtisans de Pyrrhus; que ses liaisons étroites avec ce Monarque, & le souvenir des bienfaits d'Antigonus, avoient dicté à notre Historien plusieurs expressions injurieuses à la gloire de Lyfimaque, de Cassander, de Ptolémée & de Séleucus. Est-il donc à présumer que Jérôme eût cherché un asyle auprès du

Roy

Roy de Syrie, dont il avoit tant de sujets de craindre la juste indignation? Est-il à présumer encore, qu'Antiochus eût disposé en faveur de l'ennemi déclaré de son pere, du gouvernement le plus considérable de l'Etat? Il y a plus, c'est que les endroits de Pausanias indiquez cy-dessus, semblent prouver que Jérôme avoit accompagné Pyrrhus dans ses diverses expéditions, & que témoin de celle d'Italie, il n'avoit pas voulu laisser ignorer à la postérité, les principaux événements d'une guerre si célèbre. On peut inférer de-là, si je ne me trompe, qu'il ne quitta l'Épire qu'après la mort de son protecteur, & alors il estoit extrêmement vieux, peu en état de se transporter dans des climats éloignez, & de soutenir le poids des grandes affaires. Voilà les raisons qui m'ont déterminé à soupçonner que dans les exemplaires Grecs de Josèphe, le nom d'Antiochus a esté mal à propos substitué à celui d'Antigonus. Je dis mal à propos, & cela malgré le consentement des Manuscrits qui se conservent encore aujourd'huy dans les plus riches Bibliothèques; car il n'en est pas un seul qui ne soit postérieur à l'Interprète Latin, & celui dont il s'estoit servi, reconnoissoit la leçon que M. Prideaux s'efforce de combattre. Je ne dois pas oublier ici, que Josèphe, dans le passage en question, fait un crime à Jérôme, du silence qu'il a gardé à l'égard des Juifs. Il auroit souhaité que cet Historien, à l'exemple d'Hécatee & de quelques autres, eût fait l'éloge de sa Nation, relevé son ancienneté, les exploits de David & la sagesse de Salomon; & en cela Josèphe me paroît avoir porté l'amour de la patrie au-delà de ses justes bornes. De quel droit exiger que Jérôme se jettât dans des digressions longues & entièrement inutiles à son sujet? Un bon Historien doit les éviter soigneusement; & les Juifs faisoient alors si peu de figure dans le monde, que cet Auteur ne s'est point cru obligé d'instruire la postérité de ce qui regardoit une Nation que la plupart de ses voisins, ou détestoient, ou méprisoient souverainement. Peut-estre ne s'estoit-il guères mis en peine de connoître des Peuples, dont la fortune présente ne luy promettoit rien qui fût digne de

son attention & de ses recherches; négligence que Josèphe ne sçauroit excuser dans un homme qui, selon luy, avoit esté comme nourri dans des pays qui confinent à la Judée. N'en déplaise à ce fameux Ecrivain, il y a là-dedans une exagération difficile à soutenir. Il est certain qu'Antigonus a esté le maître de la Céléfyrie, de la Phénicie & des provinces adjacentes, quinze ans ou environ; mais il n'est point sûr que Jérôme en ait eu l'administration pendant un si long espace de temps. On le voit dans cet intervalle, chargé de l'exécution des projets d'Antigonus, par rapport au lac Asphaltite, & cela immédiatement après que la Syrie fut retombée sous la puissance de ce Général. Démétrius, dans une expédition contre les Nabatéens, ayant eu occasion de camper sur le rivage de la Mer-morte, en avoit attentivement examiné la nature, la quantité de bitume qu'elle produit, & les sommes qui provenoient du trafic qui s'en faisoit, tant en Egypte que dans les autres contrées. Une si belle découverte luy attira beaucoup de louanges de la part de son pere. Des armées nombreuses & de fréquentes expéditions épuisoient ses coffres, & toujours occupé du soin de les remplir, il ne balançoit point à entrer dans les vûes de Démétrius. Les ordres furent expédiés, & Jérôme obtint le commandement des troupes destinées à assurer le succès de cette entreprise. Il fit bâtir des magasins, & construire des vaisseaux d'une forme propre à la navigation du Lac. Ces préparatifs allarmèrent les Arabes du voisinage. La plupart d'entr'eux ne vivoient que de la vente du bitume. Toute la puissance d'Antigonus les intimida moins que l'appréhension de la faim dont ils estoient menacés. Résolus de traverser, à quelque prix que ce fût, un établissement qui leur estoit extrêmement préjudiciable, ils employèrent tour-à-tour & la ruse & la force ouverte. On lit dans le quatorzième livre de Diodore, que presque aucun des soldats de Jérôme n'échappa à la fureur des Barbares, & qu'Antigonus, qui ne s'attendoit point à une si vigoureuse résistance, ne jugea pas à propos de les inquiéter davantage dans la possession d'un bien qu'ils regardoient comme l'héritage de leurs ancêtres.

D'ailleurs, ce Général avoit alors des affaires plus importantes à démêler. Séleucus venoit de s'emparer de Babylone, & Ptolémée armoit puissamment. Antigonus craignoit avec justice, que les autres Capitaines d'Alexandre ne se déclarassent. Les plus clair-voyants commençoient à s'appercevoir que tous les ressorts de la politique tendoient à jeter la division parmi eux, les attaquer séparément, & par-là se rendre maître presque à coup sûr, des provinces qui leur estoient échûes en partage. Ces soupçons, qui dans la suite devinrent encore moins équivoques, firent éclore quelques années après une ligue, dont les Chefs estoient Ptolémée, Séleucus, Lyfimaque & Cassander. Les armées se rencontrèrent près d'Ipsus ville de Phrygie, & Antigonus perdit la bataille & la vie. Dans des personnes solidement vertueuses, la reconnoissance s'étend jusqu'au-delà du trépas. Les affaires de Démétrius se trouvoient dans un état déplorable; plus de ressource; à peine luy restoit-il neuf mille hommes, & il avoit sur les bras quatre grands Monarques, dont un seul auroit facilement achevé de l'accabler. Jérôme se fit un scrupule d'abandonner un Prince au pere de qui il avoit des obligations essentielles. La mort de Cassander releva les espérances de Démétrius. Antipater & Alexandre, fils du Monarque deffunt, se disputoient la couronne de Macédoine avec un acharnement dont les Maisons royales ne fournissent que trop d'exemples. Le dernier implora le secours de Démétrius, chassa Antipater, & voulut ensuite se défaire de son bienfaiteur. Celui-ci le prévint, & monta sur un trône dont il estoit plus digne que les deux concurrents. Il avoit avant ce temps-là subjugué plusieurs villes de la Grece, qui jointes à sa nouvelle conquête, formoient un Etat qui ne le cédoit à aucun de ceux qui s'estoient élevez sur les débris de l'Empire d'Alexandre. Cependant la crainte des armes de Démétrius ne put étouffer dans le cœur des Thébains l'amour de la liberté. Ils tentèrent de la recouvrer, mais en vain. Ce Prince vint assiéger Thèbes, & contraignit les habitants de rentrer dans l'obéissance. Il confia à Jérôme le gouvernement de cette ville. Malgré toute sa vigilance, les

Bœotiens se révoltèrent une seconde fois, & malheureusement avec aussi peu de succès que la première. Plutarque a négligé de marquer ici si Jérôme fut rétabli dans le poste qu'il avoit perdu. Il ne dit pas non plus en quel temps cet Historien passa au service de Pyrrhus. Il y a bien de l'apparence que la prison de Démétrius l'obligea de chercher un nouveau protecteur. L'estime & l'amitié furent les motifs qui le déterminèrent à s'attacher au Roy d'Épire préférablement à tout autre. Ils avoient combattu plusieurs années sous les étendards d'Antigonus ; & Pyrrhus ne put que s'applaudir, d'avoir acquis un Officier que sa fidélité, sa valeur & son expérience rendoient infiniment respectable. Les marques de bonté que luy donna ce Prince, l'engagèrent à épouser ses intérêts avec chaleur. Les ennemis du Roy devinrent les siens, & il se déchaîna contre Lysimaque, uniquement parce qu'il avoit eu de violents démêlez avec Antigonus, & avec Pyrrhus ensuite. C'est un reproche que fait Pausanias à notre Historien ; reproche sur lequel il ne paroît pas aisé de le justifier. Ses ouvrages subsistoient encore du temps de ce Géographe, il les avoit lus, & deslors il estoit bien plus en état que nous ne le serions aujourd'huy, de porter son jugement sur la partialité ou l'impartialité de Jérôme. Il accompagna Pyrrhus dans plusieurs expéditions ; & de la manière dont Plutarque s'exprime au sujet des retranchements que les Lacédémoniens opposèrent à ce Monarque, il y a lieu de croire que Jérôme paya de sa personne à l'attaque de ces mêmes retranchements, qui fut soutenue avec une bravoure & une résolution vrayment dignes de l'ancienne Sparte. Que si l'on m'objecte qu'alors il estoit extrêmement vieux, & par conséquent nullement en état de supporter les fatigues de la guerre, je répondray, d'après Agatharcide, Phlégon & Lucien, que Jérôme parvint à l'âge de cent quatre ans, & que jusqu'au dernier moment, il conserva toujours la même force de corps & d'esprit. Ces Auteurs néanmoins attestent qu'aucun Officier de son temps ne s'estoit trouvé à autant de batailles, & qu'aucun n'avoit reçu un plus grand nombre de blessures. La mort de Pyrrhus le

rendit à luy-même; & vraysemblablement la tranquillité dont il jouit le reste de ses jours, luy procura le loisir de finir des ouvrages, qui furent plutôt le fruit de la reconnoissance, que du vain desir d'acquérir de la gloire & de la réputation.

Il n'est guères possible aujourd'huy de démêler les dates des diverses productions dont les Anciens font honneur à Jérôme. Qu'il me soit donc permis, dans le catalogue que je vais en donner, de m'attacher uniquement à l'ordre des matières. Je commenceray, en conséquence, par l'histoire d'Alexandre, que Vossius & plusieurs autres Critiques renommés, prétendent avoir esté composée par cet Auteur. Ils se fondent sur le passage de Suidas que voici : *Ἰερώνυμος καρδιαρὸς ὃς τὰ ἐν' Ἀλεξανδρείᾳ παρὰ τὴν συνήθειαν*. Les mots *τὰ ἐν' Ἀλεξανδρείᾳ* sont visiblement corrompus, & on a cru devoir les changer en ceux-ci, *τὰ ἐν' Ἀλεξάνδρῳ*, ce qui signifie, au jugement des sçavants hommes dont on vient de parler, que Jérôme avoit transmis à la postérité les actions mémorables du regne d'Alexandre le Grand. Mais n'est-il pas aussi simple & aussi naturel de lire *τὰ ἐν' Ἀλεξάνδρῳ*? & alors le sens de ce texte sera, que le Public estoit redevable à Jérôme de la connoissance des événements qui suivirent la mort de ce fameux Conquérant; il n'est pas douteux que la préposition *ἐν* jointe au datif, n'ait quelquefois la même acception que *ἐν*. On en voit la preuve dans Appien, qui, pour mieux désigner Lyfimachus, dit que ce Prince, celui-là même qui regna en Thrace après Alexandre, bâtit la ville de Lyfimachie : *Ἦν Λυσίμαχος μὲν ὁ Θράκης ἐν' Ἀλεξάνδρῳ βασιλεύσας ἔκτισεν*. Il s'ensuit de-là que cette correction est conforme aux règles les plus exactes de la Grammaire; & de plus elle est appuyée du témoignage de plusieurs Auteurs, qui conviennent avoir lû un ouvrage de Jérôme, dans lequel estoient décrites les intrigues, les démêlez & les guerres des Généraux Macédoniens qui partagèrent entr'eux les conquêtes de leur maître. Cet article ne sçauroit estre contesté. Au contraire, ce qu'avance Vossius de la vie d'Alexandre publiée par Jérôme, n'est pas également sûr. Il y a

cependant dans les Anciens certains passages qui semblent autoriser son sentiment. Appien, par exemple, prétend, sur la foy de Jérôme, que le Roy de Macédoine résolu de combattre Darius, marcha du côté de la mer, & prit la route de la Pamphylie & de la Cilicie. Ce fragment ne conduit-il pas en quelque manière, à penser que son Auteur avoit consacré une partie de ses veilles à conserver la mémoire des exploits d'un Prince aux côtes duquel il avoit tant de fois combattu? La remarque que fait Athénée au sujet de Perdicas, fournit un nouvel argument. Jérôme, suivant luy, soutenoit que ce Monarque avoit rempli le trône de Macédoine l'espace de vingt-trois ans. Une époque telle que celle-ci donne lieu de soupçonner, ou que Jérôme avoit mis au jour une Histoire complete de ce royaume, ou que content d'en rassembler les points les plus intéressants, il avoit placé cet abrégé à la tête de la vie d'Alexandre, comme une espèce d'introduction qui devoit jeter un grand jour sur les événements dont il se proposoit de rendre compte au Public. Ce ne sont ici que des conjectures, je l'avoue; mais dans la disette de monuments propres à nous guider sûrement dans ces sortes de discussions, on est obligé de s'en tenir à ce qui paroît le plus vraisemblable. Quelque plausible au reste que soit le raisonnement de Vossius, par rapport à la restitution du texte de Suidas, je suis pourtant tenté de croire que les paroles de ce Grammairien doivent moins s'entendre de l'histoire d'Alexandre, que de celle des Généraux Macédoniens qui, après sa mort, s'emparèrent de la souveraine puissance.

L'ouvrage dont il s'agit est incontestablement de Jérôme. Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile & Josèphe, le luy attribuent en termes formels, comme de toutes les productions qui portoient son nom, la plus variée, la plus curieuse & la plus importante. Il y développoit les mouvements qui suivirent la mort d'Alexandre, les cabales & les jalousies des principaux Chefs de l'armée, les guerres sanglantes que les vûes ambitieuses de plusieurs d'entr'eux allumèrent dans l'Europe & dans l'Afrique, la destruction entière de la Maison royale

de Macédoine, & la naissance des diverses Monarchies qui démembrent ce puissant Empire. L'amour & la haine ne doivent jamais conduire la plume de l'Historien, c'est une des maximes les plus universellement reçues, & dont cependant Jérôme, au rapport de Pausanias, ne s'estoit point fait un scrupule de s'écarter dans le morceau que j'examine maintenant. Partisan outré d'Euménès & d'Antigonos, il y déclamoit avec emportement contre Séleucus, Cassander & Ptolémée. Lysimaque sur-tout y estoit extrêmement maltraité. La ruine de Cardie par les ordres de ce Prince, avoit échauffé la bile de Jérôme; & le désir de venger sa patrie luy dicta les plus violentes invectives: invectives pourtant qui, à en juger par les apparences, firent moins de tort au Monarque qu'à l'Auteur même. On a observé cy-dessus que Josèphe, quoique sans fondement, l'accuse de n'avoir pas dit un seul mot de la Nation Juive; les Ecrivains de Rome n'estoient pas en droit de luy faire le même reproche. Il est le premier des Grecs, au jugement de Denys, qui soit entré dans quelque détail sur l'origine & sur les Antiquitez du Peuple Romain. Cet abrégé faisoit partie de l'Histoire des successeurs d'Alexandre. Le motif qui avoit engagé l'Auteur à y insérer cette espèce de digression, est ignoré maintenant. Les fragments de Jérôme qui sont épars dans les Ecrits des Anciens, ne laissent pas lieu de douter qu'il n'eût publié une vie de Pyrrhus; & il est naturel de penser que cet Auteur, à l'occasion de la guerre du Roy d'Epire contre Rome, s'estoit cru obligé d'instruire les lecteurs de l'origine, de l'aggrandissement & des forces de la République avec laquelle ce Prince avoit eu tant d'affaires à démêler. C'est une conjecture néanmoins sur laquelle je n'oserois trop appuyer. La raison en est, que Denys d'Halicarnasse, un des plus judicieux Critiques de l'Antiquité, assure que l'article de Jérôme qui regardoit les Romains, se lisoit dans son Histoire des successeurs d'Alexandre; & il paroît que le terme Grec *ὑποτάκται* ou successeurs, a toujours esté employé à désigner les Généraux qui avoient combattu sous les étendards d'Alexandre, partagé ses conquêtes, & fondé de

nouvelles Monarchies. Or il est constant que lors de la mort de ce fameux guerrier, Pyrrhus n'étoit point en âge de porter les armes, & par conséquent ce n'est point dans la vie qu'on doit chercher l'endroit de Jérôme dont il est ici question. La difficulté néanmoins n'est point absolument sans réponse : car il ne seroit point impossible que cet Ecrivain eût pris le nom de successeur dans une signification plus étendue, & ne se fût cru en droit de le donner à Pyrrhus, maître de la Macédoine pendant plusieurs années, & par-là successeur en quelque façon d'Alexandre le Grand. Il se pourroit bien faire encore que l'Histoire du Roy d'Epire, placée à la fin de celle des successeurs, eût trompé Denys. Il aura peut-être supposé que le titre qui se trouvoit à la tête du volume, convenoit également à l'un & à l'autre de ces ouvrages. Quoy qu'il en soit, il y avoit dans ce morceau, ainti que dans le précédent, plusieurs traits injurieux à la mémoire de Lyfimaque. Il n'avoit pas craint, par exemple, d'accuser ce Prince d'avoir violé les tombeaux des Rois d'Epire. Rien cependant de moins conforme à la vérité, du moins si l'on en croit Pausanias, à l'autorité duquel il est juste de déférer ici. Il avoit entre les mains plusieurs monuments dont on regrette aujourd'huy la perte ; & deslors il estoit infiniment à portée de prononcer sur un fait tel que celui-là, & que Jérôme prudemment auroit dû supprimer. En effet, les expressions que cet Historien employoit à noircir Lyfimaque, retomboient par contre-coup sur Pyrrhus même. Il avoit confié la défense d'Ægée à un corps de soldats Gaulois, qui, dans l'espérance de trouver d'immenses richesses dans les sépulchres des Rois de Macédoine, les démolirent, enlevèrent les trésors, & jettèrent au vent les cendres de ces Monarques. Une action si détestable demeura impunie, & le peu de sensibilité que témoigna Pyrrhus dans cette occasion, le rendit odieux à toute la Grece. Jérôme vraisemblablement avoit passé sous silence un fait qui faisoit si peu d'honneur à la mémoire de son Héros. On lit encore dans Pausanias, que notre Historien, par un attachement sans bornes aux intérêts de ce Prince, s'ëtoit inscrit en faux

en faux contre le sentiment de ceux qui prétendoient que Néoptolème avoit esté massacré dans le temple de Delphes, par les ordres du Dieu qui y préside. On en concluoit que ses forfaits luy avoient attiré un châtiment si exemplaire; & quoy de plus injurieux à la Maison des *Æacides*, qui, comme on le sçait, se croyoit descendue d'*Achille*? Mais n'en déplaise à *Pausanias*, on ne sçauroit condamner *Jérôme* d'avoir adopté une tradition qui devoit estre très-agréable au Monarque qui l'honoroit de sa bienveillance; il n'en estoit point l'auteur, d'illustres Ecrivains l'avoient débitée avant luy; on peut en voir les preuves dans les sçavantes notes de *M. de Méziriac* sur les *Épîtres* d'*Ovide*. Les fragments de l'Histoire de *Pyrrhus*, qui restent maintenant à examiner, sont ceux qui regardent la guerre de ce Prince contre les Romains. Il estoit passé en Italie à la prière des habitants de *Tarente*. Son armée, & celle du Consul *Lævinus* se rencontrèrent près d'*Héraclée*. On en vint aux mains, & la victoire long-temps disputée se déclara en faveur de *Pyrrhus*. Le nombre des morts du côté du vainqueur, suivant *Denys d'Halicarnasse*, montoit à treize mille hommes, & à près de onze mille du côté des vaincus. Le calcul de *Jérôme* est bien différent de celuy-là; à l'entendre parler, la perte de *Pyrrhus* se réduisoit à environ quatre mille soldats, & celle des Romains à sept mille. Ces deux Auteurs n'estoient guères plus d'accord sur la journée d'*Ascoli*. Le premier assûroit qu'il n'y avoit eu qu'un seul combat, & que dans ce combat, qui fut indécis, il estoit péri quinze mille hommes de part & d'autre. Les Romains, à ce que prétendoit le second, avoient esté défaits; six mille des leurs estoient restez sur le champ de bataille, & trois mille cinq cens seulement des troupes de *Pyrrhus*. A quoy se déterminer dans une si grande diversité d'opinions? Beaucoup de droiture & de discernement dans *Denys*: malgré ces qualitez, que personne ne luy dispute, il a pu se tromper; & l'envie de plaire aux Romains luy a fait adopter les récits des Historiens de cette nation, quelquefois peu fidèles, & toujours enclins à relever les avantages de la République, & diminuer ses



pertes, même aux dépens de la vérité. Je conviens que Jérôme ne s'est pas fait un scrupule de la dissimuler. Voyons présentement de quel poids doit estre son témoignage dans cette occasion. Il est constant que la plupart des Officiers qui avoient accompagné Pyrrhus, estoient liez d'amitié avec notre Auteur ; & c'est sans doute sur les relations des uns & des autres, qu'il avoit transmis à la postérité les événements de cette fameuse guerre. Il est constant de plus, que le Roy d'Epire qui l'estimoit, ne luy en avoit laissé ignorer aucune particularité. Ajoutez à cela que, suivant Plutarque, Jérôme n'avoit rien dit de la bataille d'Ascoli, qui ne fût tiré des Mémoires de Pyrrhus même. Vouloir, par conséquent, rendre suspecte la bonne foy de l'Historien, c'est faire le procès à un Monarque que l'élevation de ses sentiments, la grandeur de son rang, & l'éclat de tant de belles actions, mettent à couvert du plus honteux de tous les reproches. Le mensonge est un de ces vices qui caractérisent les ames viles & basses, & il ne doit pas estre permis d'en accuser un Souverain, sans en avoir les preuves les plus claires & les moins équivoques. Pour moy je ne sçaurois donner trop de louanges à la sage réflexion que fait Arrien dans sa Préface de la vie d'Alexandre. Il assure que parmi le nombre prodigieux d'Ecrivains qui s'estoient signalez à publier l'histoire de ses conquêtes, Ptolémée fils de Lagus luy avoit paru devoir estre préféré à tous les autres ; premièrement, parce qu'il avoit accompagné cet illustre Conquérant dans toutes ses expéditions ; & en second lieu, parce que trahir la vérité, estoit chose infiniment plus honteuse dans un Monarque que dans un simple particulier. Voilà ceux des ouvrages de Jérôme dont les titres subsistent aujourd'huy. La partialité n'estoit pas le seul défaut qui y regnât. Rien de plus difficile, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, que d'en soutenir la lecture jusqu'à la fin.*L'arrangement des mots y estoit entièrement négligé ; & par une suite nécessaire, nulle harmonie & nulle élégance dans les Ecrits de cet Historien. Les événements qui en faisoient le sujet estoient grands par eux-mêmes, importants, &

propres à piquer la curiosité. Mais telle est la délicatesse des hommes, que l'utile ne passe presque jamais qu'à la faveur de l'agréable. Ne tenir aucun compte de la beauté des expressions, de la propriété des termes, & des graces du langage, c'est ne vouloir estre lû que d'un petit nombre de personnes, & envier au Public, en quelque façon, les avantages que pourroient luy procurer des livres solides & judicieux.

R E C H E R C H E S SUR L'HISTORIEN TIMAGÈNES.

Par M. BONAMY.

SUIDAS a fait mention de trois Auteurs qui ont porté le nom de Timagènes. Il donne au premier la qualité de Rhéteur, & dit qu'il estoit d'Alexandrie; le second qu'il met au nombre des Historiens, sans dire un mot de sa patrie, avoit fait en cinq livres un Périple de toute la Mer. A l'égard du troisiéme, qu'il nomme aussi Timogènes, & qui estoit natif de Milet, à ce qu'il assure, il estoit tout à la fois Orateur & Historien; & il avoit écrit en cinq livres l'Histoire d'Hé-
9. Avril
1734.

raclée dans le Pont, & des Hommes illustres que cette ville avoit produits.

Je n'ay rien à dire de celui-ci; mais les deux autres ayant attiré mon attention, parce que j'ay cru voir que le Rhéteur d'Alexandrie & l'Historien dont Suidas ignoroit la patrie, ne sont en effet qu'un même Auteur, je vais avoir l'honneur de vous rendre compte de ce qui le regarde.

C'est un des plus anciens Historiens des Gaules; c'est un homme qui a eu dans l'Antiquité une grande réputation par ses bonnes & ses mauvaises qualitez: voilà deux raisons pour fouhaiter de le connoître particulièrement. J'exposeray d'abord ce qu'on peut sçavoir de sa vie; j'examineray ensuite l'opinion de Gérard Vossius, qui, non content de reconnoître les trois

Timagènes dont parle Suidas, en admet un quatrième Syrien de naissance, & je finiray par quelques observations sur les ouvrages qui portent le nom de cet Auteur.

A R T I C L E P R E M I E R.

Vie de Timagènes.

Suidas.

*Cir. in. Orat.
pro Rabir. et in
Orat. contra Pi-
sonem.*

*Plut. in Anton.
Dio. lib. 39.
Joseph. lib. 1.
Bell. cap. 6.
Suidas.*

Controv. 34.

Timagènes, natif d'Alexandrie, estoit fils d'un Banquier du Roy Ptolémée-Aulètes. Les démêlez qu'eut ce Prince avec les Alexandrins, furent cause que Gabinius, Gouverneur de Syrie, appelé pour le remettre sur le trône, prit la ville d'Alexandrie environ l'an 55. avant Jesus-Christ. Timagènes fut un de ceux qui eurent le malheur d'estre faits esclaves. Dans cette occasion il fut conduit à Rome & vendu à Faustus fils de Sylla, qui le mit quelque temps après en liberté. Il devoit avoir au moins vingt ans lorsqu'il fut fait esclave, puisque, suivant Suidas, il professa la Rhétorique à Rome du temps du grand Pompée, dont la mort arriva environ huit ans après la prise d'Alexandrie. Il n'enseigna pourtant pas aussi-tôt après avoir recouvré la liberté; son extrême pauvreté le contraignit d'abord de faire le métier de Cuisinier, & comme il n'y excelloit apparemment pas, il le quitta pour prendre celui de Porteur de Chaise: *Ex captivo Coquus, ex Coquo Lescicarius*, dit Sénèque. L'argent qu'il gagna à celui-ci le mit en estat d'ouvrir une École, & d'attendre qu'il luy vînt des disciples.

Suidas est le seul qui parle de Timagènes comme d'un Rhéteur; car tous les autres Anciens semblent ne l'avoir connu que sous la qualité d'Historien, & Quintilien même qui parle des Orateurs illustres de Rome, & en particulier de Cœcilius, qui y professoit la Rhétorique dans le même temps que Timagènes, ne fait aucune mention de celui-ci; je ne sçais si ce ne seroit point une preuve que les talents de Timagènes pour écrire l'Histoire, effacèrent ceux qu'il avoit pour l'art Oratoire. Quoy qu'il en soit, la réputation de Timagènes s'accrut en peu de temps; & il scut, au rapport

de Sénèque, se concilier l'amitié des Grands & se rendre agréable à toute la ville. Lib. 3. de Ira.

La malice du cœur humain, qui se plaît à voir relever les défauts d'autrui, pouvoit bien avoir contribué à le mettre en vogue & à faire parler de luy; car il avoit le talent de railler avec esprit, & ce n'estoit pas toujours avec la retenue & la modération qui conviennent à un honnête homme; mais on luy pardonnoit la satire en faveur du sel dont il l'assaisannoit: *Difertus homo, & dicax, à quo multa improbe, sed venuste dicta.* Controuv. 34.

C'est-là ce qui le fit rechercher dans les compagnies, qu'il divertissoit par ses bons mots; mais il falloit qu'il eût d'autres bonnes qualitez pour se faire d'illustres amis comme il fit, sans cela combien se seroit-il attiré de désagréments? C'est en effet ce qu'éprouva un certain Cordus, Maure de nation, qui, sans avoir le mérite de Timagènes, voulut imiter ses bons mots & ses railleries; & c'est à son sujet qu'Horace observe qu'il est dangereux de se proposer des modèles qui ne peuvent estre copiez que dans leurs défauts: Horat. Schol.
Epist. lib. 1.
Ep. 19.

Decipit exemplar vitii imitabile. Ibid.

Cet homme, qu'Horace appelle Hyarbitas, n'eut pour récompense de ses plaisanteries, que la honte de se voir méprisé, & le dépit de n'avoir pas réussi:

*Rupit Hyarbitam Timagenis æmula lingua,
Dum studet urbanus, tenditque difertus haberi.*

Je suis ici l'ancienne leçon de cet endroit d'Horace, & le mot *lingua* me paroît mieux répondre au portrait de Timagènes; tel que Sénèque & Suidas le dépeignent, que le mot *cæna*, qu'un sçavant Commentateur d'Horace substitue dans ce vers.

Lorsque Sénèque parle de Timagènes, c'est toujours comme d'un homme que l'aigreur & la liberté dans les discours rendoient redoutable: *homo acida lingua, & qui nimis liber erat.* Controuv. 34.

Suidas luy donne l'épithete de *παρρησιασής*, qui signifie la

même chose; enfin, je ne vois point comment l'explication du Scholiaste d'Horace peut donner lieu de changer ainsi ce vers: *Hic Hyarbita*, dit ce Scholiaste, *Maurus regione, fuit Cordus, qui dum Timagenem post convivium & inter pocula declamantem vellet imitari, nec posset, invidiâ quodammodo ruptus est.* Il me semble que cette explication ne conduit pas naturellement, comme le dit le Commentateur, à changer le mot *lingua* en celui de *cæna*, & ne donne pas lieu de croire que le Scholiaste a trouvé ce mot *cæna* dans son exemplaire d'Horace.

Tout ce qu'on peut conclurre des paroles du Scholiaste, est que Timagènes estoit homme de bonne compagnie, & que c'estoit principalement dans les repas que brilloient les saillies de son imagination, & c'est aussi ce que nous apprend Plutarque.

Lib. de Adulatoris & amici discrimine. pag.

68.

Senec. lib. 3. de tra.

Parmi les amis illustres que Timagènes eut à Rome, le fameux Asinius Pollion, Poète, Orateur & Historien, se distingua par la constance de son amitié. Il est vray qu'ils se brouillèrent pendant quelque temps, mais Auguste luy-même voulut bien estre le médiateur de la paix, & les réconcilier.

Idem ibid.

Senec. Controv.

34.

Suid. in Πτολεμαίου.

L'histoire de ce Prince, que Timagènes avoit composée, luy avoit acquis ses bonnes grâces; il se plaisoit à l'entendre disputer avec Asinius Pollion, Orateur, originaire de Tralles, qu'il ne faut point confondre avec Pollion dont je viens de parler. La vivacité de Timagènes contribuoit sans doute à délasser l'Empereur des soins pénibles du gouvernement; mais son caractère satyrique luy attira à la fin l'indignation d'Auguste, car Timagènes oubliant ce qu'il avoit esté, & la considération que luy donnoit la familiarité de ce Prince, osa bien critiquer ses actions, & attaquer par ses discours malins, la conduite de sa femme & de ceux de sa Maison. On ne manquoit pas de relever ses bons mots, on en faisoit le sujet des conversations; car rien ne se répand plus aisément, & n'est plus volontiers répété, qu'une raillerie fine & hardie: *Quedam in ipsum (Augustum), quædam in uxorem ejus & in totam domum ejus dixerat, nec perdiderat dicta; magis enim circumfertur & in ore hominum est temeraria urbanitas.* L'Empereur l'avertit

Senec. lib. 3. de ira, & Controv.

34.

Senec. lib. 3. de ira.

plusieurs fois de l'épargner davantage, & de réprimer sa langue; mais Timagènes n'étoit pas d'un caractère à se priver du plaisir de dire un bon mot, par la crainte d'estre disgracié. Il continua, à son ordinaire, à déchirer la famille Impériale, & l'Empereur porta la modération jusqu'à se contenter de luy défendre, pour toute punition, l'entrée de son Palais.

Sous tout autre Prince que sous un Auguste, Timagènes auroit sans doute ressenti plus durement l'effet de sa disgrâce, & il l'auroit bien mérité; car, selon Plutarque, ses satyres dans les repas & dans les promenades, ne tendoient qu'à tourner en ridicule les actions d'Auguste, & il ne s'étoit jamais servi de la liberté que luy donnoit la familiarité de ce Prince, pour luy dire quelque chose d'utile; mais il abusoit de son amitié pour l'outrager, & il luy suffisoit de faire rire les Courtisans: *ἐλευθέρῳ μὲν ἐδὲ ποτε Φωνῇ χρησαίμενος, ἐν ᾗ τοῖς συμποσίοις ἔ τοῖς ἀειπύτοις ἐκείνους πρὸς ἐδ' ἦν πνοὴν ἀπεδὶν,*

*Lib. de Adulat.
& Amic. discrimine.*

ἀλλ' ὅπ οἱ εἴπατο γαργύροι Αργείοισιν,

ἦσαν Φιλίας ὥσπερ σόφισμα λοιδωρίας περισσεύμενος. C'est ainsi que Plutarque raconte le sujet de la disgrâce de Timagènes, dont il compare les discours aux choses sérieuses & raisonnables que les Comédiens disent quelquefois sur le théâtre, mais qu'ils mêlent de tant de fades plaisanteries, que la vérité dans leur bouche devient insipide, & ne fait point l'effet qu'elle devroit faire sur l'esprit des spectateurs. Pouvoit-on attendre autre chose d'un homme naturellement envieux, mordant & satyrique, d'un homme enfin qui étoit capable de dire des incendies de la ville de Rome, que la seule peine qu'il en ressentoit, étoit que les édifices brûlez donneroient lieu d'en rebâtir de plus beaux? *Timagenes felicitati urbis inimicus, Romæ sibi incendia ob hoc unum dolori esse, quod sciret meliora resurrectura quàm arfissent.*

Ibid.

Senec. Epist.

21.

Timagènes cependant, tel que je viens de le dépeindre, trouva des amis qui luy tendirent les bras dans sa disgrâce; aucune maison ne luy fut fermée, & on n'évita point la

présence comme celle d'un homme frappé de la foudre : c'est ainsi que s'exprime Sénèque, pour relever la douceur & la clémence d'Auguste.

Timagènes mit le comble à sa folie en brûlant l'Histoire de la vie de ce Prince qu'il avoit composée; il crut par-là le picquer davantage, car c'estoit pour le venger de ce qu'il luy avoit interdit l'entrée de son Palais, qu'il voulut de son côté luy faire connoître qu'il ne le jugeoit pas digne d'occuper une place dans son esprit. *Usque eo utramque fortunam contempsit & in qua erat, & in qua fuerat, ut cum illi multis de causis iratus Cæsar interdixisset domo, combureret Historias rerum ab illo gestarum, quasi & ipse illi ingenio suo interdiceret.*

*S. nec. Controv.
34.*

*S. nec. lib. 3.
de Ira.*

Après ce dernier trait d'emportement, dont l'amour propre de l'Empereur ne parut pas ému, Timagènes se retira chez Asinius-Pollion, il y brûla encore les autres Histoires qu'il avoit composées, mais après en avoir fait la lecture à ses amis. Auguste ne fit pas un crime à Asinius-Pollion d'avoir retiré chez luy son ennemi; il se contenta de luy dire qu'il nourrissoit un serpent, *Θυετοροφῆς*; mais jouissez, mon cher Pollion, ajouta-t-il, en refusant d'écouter ses excuses, jouissez du plaisir d'avoir chez vous un pareil ami. Pollion cependant n'estoit pas assez mauvais Courtisan pour ne pas offrir à l'Empereur de renvoyer Timagènes, quelque amitié qu'il témoignât pour luy. Si vous l'ordonnez, César, dit-il à Auguste, je luy défendray ma maison. Ce Prince luy représenta qu'il ne luy convenoit pas de faire un semblable commandement après les avoir réconciliés dans le temps qu'ils estoient ennemis.

Idem. ibid.

Ibid.

Idem. ibid.

Timagènes ne resta pas long-temps dans la ville après sa disgrâce; Suidas nous apprend qu'il se retira à Tusculum : ce qui s'accorde avec ce que dit Sénèque que Timagènes vécut jusqu'à sa vieillesse dans la compagnie de Pollion, *postea Timagenes in contubernio Pollionis consenuit*, & nous sçavons d'ailleurs que Pollion avoit une maison de campagne à Tusculum. Ce ne fut apparemment que dans ce temps-là qu'il cessa d'enseigner la Rhétorique à Rome, ou, selon Suidas, il fut remplacé par Asinius-Pollion de Tralles; car la raison que Sénèque & Plutarque

Plutarque apportent de la disgrâce de Timagènes, est la même que Suidas nous donne de la perte de sa place de Professeur, c'est-à-dire, la hardiesse de ses discours satyriques, ἐκπεσὼν ὃ τῆς σχολῆς διὰ τὴν παρρησιαστικὴν ὁρμήν.

Je ne sçais si la manière dont parle Sénèque de la combustion des Ecrits de Timagènes, ne demande pas quelque restriction, & s'il n'auroit pas fait grace à quelques-uns; ce qu'il y a de certain, est que s'il les brûla tous, il s'occupa, lorsque sa colère fut passée, à réparer cette perte. Quintilien, qui le met au nombre des plus fameux Historiens, le loue de s'estre appliqué encore à écrire l'Histoire, après avoir cessé pendant quelque temps de le faire. *Timagenes. . . . vel hoc est ipso probabilis quod intermissam Historias scribendi industriam nova laude reparavit.*

*Instit. Orat. lib.
10. cap. 1.*

Nous ne sçavons pas précisément le temps qu'il resta à Tusculum, & encore moins la raison qui luy fit prendre le parti de quitter cette retraite pour se retirer à Dabanum, ville de l'Osroène dans la Mésopotamie, c'est, si je ne me trompe, du lieu de cette retraite que l'Auteur du livre des Fleuves a donné à Timagènes le surnom de Syrien. Il y mourut d'une indigestion, suivant Suidas.

Suidas.

*Lib. de Flumin.
cap. de Arari,
inter opera Plut.*

ARTICLE II.

S'il y a eu plusieurs Timagènes.

De tous les Auteurs qui ont parlé de Timagènes, il n'y a que le seul Suidas qui ait distingué trois Auteurs de ce nom. On sçait combien cet Auteur avoit peu de critique, & il ne faut pour s'en convaincre, que lire ce qu'il dit d'Asinius-Pollion de Tralles, dont il parle dans l'article de Timagènes d'Alexandrie. Il débite qu'il avoit professé la Rhétorique à Rome du temps de Pompée, & qu'il avoit encore recueilli les sentences du Philosophe Musonius qui fleurissoit sous l'Empire de Néron, mais il n'est pas question ici de critiquer Suidas, il s'agit seulement de faire voir que Gérard Vossius s'est trompé en admettant quatre Timagènes; c'est-à-dire,

Mem. Tome XIII.

F

*De Historiis
Græc. lib. 1. c.
24. & lib. 3.
Lib. 15.*

qu'aux trois que compte Suidas, il ajoute encore un Timagènes Syrien, & prétend prouver que le Rhéteur & l'Historien de ce nom, ne sont point une même personne.

M. de Valois, dans les notes sur Ammien-Marcellin, à l'endroit où cet Auteur rapporte ce que Timagènes avoit écrit sur l'origine des Gaulois, cite les deux Sénèques, Quintilien, Q. Curce, Josèphe, Horace & Suidas, comme ayant tous parlé du même Timagènes; c'est-à-dire, du Rhéteur d'Alexandrie Auteur de l'Histoire des Gaules. Il auroit pu citer encore Strabon, Plutarque & Estienne de Byzance, qui certainement n'ont prétendu parler que du même Timagènes; mais, sans s'arrêter au sentiment particulier de M. de Valois, qui n'est qu'un préjugé, on peut, en comparant ce que dit Suidas du Rhéteur Timagènes, avec ce que les autres Auteurs disent de Timagènes l'Historien, trouver des traits de ressemblance qui le feront reconnoître pour le même Ecrivain.

Selon Suidas, Timagènes d'Alexandrie fut d'abord esclave; il professa ensuite la Rhétorique à Rome, y composa un grand nombre d'ouvrages, & s'y fit des affaires par ses discours satyriques, qui l'obligèrent enfin à se retirer à Tusculum. Or il est aisé de voir que Timagènes l'Historien dont parlent les deux Sénèques, est le même; il avoit aussi été esclave avant que d'estre Cuisinier, *ex Captivo Coquus*, dit Sénèque le pere. Il estoit railleur, & tenoit des discours trop hardis, *homo acida lingua, & qui nimis liber erat*, dit encore le même Auteur; & c'est aussi de cette manière que Suidas caractérise le Rhéteur Timagènes, en luy donnant l'épithete de *παρρησιαστής*, qui exprime parfaitement le sens des paroles de Sénèque. On avoit donné ce surnom à Démocharès Orateur Athénien, suivant Sénèque le Philosophe, parce que c'estoit un homme emporté, qui ne sçavoit point modérer sa langue: *Parrhesiastes ob nimiam & procacem linguam appellatus*. Enfin, si Sénèque ne dit point en termes précis, comme le dit Suidas, que Timagènes se retira à Tusculum pour y passer ses jours, il nous apprend la même chose, en disant qu'il se retira, après sa disgrâce, chez Pollion, dans la compagnie duquel il vécut

Controv. 34.

Ibid. ibid.

*Lib. 3. de Ira,
cap. 23.*

jusqu'à un âge fort avancé, car Pollion avoit une maison de campagne à Tusculum.

Il s'ensuit de cette comparaison, que l'Historien Timagènes dont parlent les deux Sénèques, est le même que le Rhéteur dont parle Suidas, & par conséquent, que celui dont font mention Horace & Plutarque, est aussi le diseur de bons mots dont parlent les deux Sénèques.

Pour ce qui est de Quintilien, il me semble qu'on ne peut douter qu'il n'ait eu aussi en vûe le même Timagènes, puisque l'Historien dont il parle estoit un Auteur qui ayant discontinué pendant quelque temps d'écrire l'Histoire, s'acquît une nouvelle gloire en reprenant ce travail; or on a vû que Timagènes, outré de la manière dont l'Empereur l'avoit traité, brûla non-seulement la vie de ce Prince, mais encore les autres livres d'Histoire qu'il avoit composez; & il est naturel de croire qu'il fut quelque temps sans écrire, jusqu'à ce que son dépit fût un peu calmé.

Mais comme il ne convient pas d'attaquer le sentiment d'un Auteur, sans exposer les raisons sur lesquelles il l'appuie, examinons les oppositions que Vossius trouve dans ce que Suidas dit du Rhéteur Timagènes, & ce que les autres Auteurs nous rapportent de Timagènes l'Historien. « Timagènes d'Alexandrie, dit Vossius, a enseigné à Rome; or nous ne lisons rien de semblable de l'Historien, mais seulement qu'il avoit composé l'histoire d'Auguste. » Vossius devoit ajoûter, & encore beaucoup d'autres ouvrages. J'ay remarqué cy-dessus qu'il me paroissoit extraordinaire que les deux Sénèques, & en particulier Quintilien, n'eussent point parlé de Timagènes comme d'un Rhéteur; peut-estre n'ont-ils pas jugé à propos de le citer sous cette qualité, parce qu'il n'excelloit pas dans ce genre. Quant aux autres Auteurs, Historiens eux-mêmes, ils n'avoient pas besoin de citer ses harangues, mais seulement ses ouvrages historiques. Au reste, cet argument de Vossius est un argument négatif, dont on ne peut rien conclurre contre mon sentiment, sur-tout si j'ay bien prouvé, comme je crois avoir fait, la parfaite ressemblance

de Timagènes le Rhéteur avec Timagènes l'Historien, par rapport à d'autres choses dans lesquelles les Auteurs conviennent. « Mais, ajoute Vossius, Timagènes d'Alexandrie » perdit la Chaire d'Eloquence par la hardiesse de ses discours, » & l'Historien perdit seulement les bonnes grâces d'Auguste, sans ressentir d'autres peines, comme le dit Sénèque. » Je ne vois nulle contradiction en cela, & la retraite de Timagènes à Tusculum, l'obligeoit nécessairement à quitter sa profession de Rhéteur; ainsi, comme la retraite estoit une suite de sa disgrâce, la perte de la Chaire en estoit une aussi. Enfin, & c'est la dernière objection de Vossius, « Timagènes d'Alexandrie passa ses jours à Tusculum, ἐν ᾧ χρόνῳ διήγαγε Τυσικλάνῳ » λεγομένῳ, & mourut à Dabanum, & Timagènes l'Historien » au contraire, demeura dans la compagnie d'Asinius Pollion jusqu'à sa vieillesse; » d'où Vossius conclut que le Rhéteur & l'Historien ne sont pas le même Timagènes: *Quare alius omnino fuit Timagenes Historicus ab Rhetore Alexandrino qui Romæ docuit.* Mais, 1.° j'ay déjà dit que la retraite de Timagènes à Tusculum, & sa retraite chez Pollion, qui avoit une maison de campagne à Tusculum, n'avoient rien d'opposé. 2.° Sénèque ne dit point que Timagènes soit mort à Rome, ni dans aucun autre endroit de l'Italie; voilà donc déjà deux Timagènes réduits à un; & en effet, Vossius applique luy-même à Timagènes le Rhéteur, les deux vers d'Horace que j'ay citez; or il est indubitable que le Timagènes de ce Poëte, est le même Timagènes Historien dont parlent les deux Sénèques & Plutarque.

Pour Timagènes le Syrien, dont Vossius fait un article séparé, sans assigner le temps auquel il a vécu, il n'a pu se fonder que sur l'autorité de l'Auteur du livre des Fleuves qui se trouve parmi les œuvres de Plutarque, car il est le seul qui ait donné ce surnom à Timagènes, Ecrivain de l'Histoire des Gaules; mais, comme je l'ay déjà remarqué, cet Auteur a bien pu donner ce surnom à Timagènes, à cause de la ville de Dabanum; car, quoique cette ville soit située au-delà de l'Euphrate, on sçait que le nom de Syrie se donnoit encore

*Syrab. lib. 1. 6.
insurre.*

à la Mésopotamie après le regne d'Auguste. Enfin il est bon de remarquer que, parmi les Auteurs qui ont parlé de Timagènes, ceux qui le citent simplement, sans le désigner par des traits particuliers, n'en rapportent rien qui ne s'accorde avec le temps auquel Timagènes, l'Historien d'Auguste a vécu; & avec les mœurs, le caractère d'esprit & les talents qui luy sont attribuez par Horace, les deux Sénèques & Plutarque.

Il ne reste plus maintenant que Timagènes ou Timogènes de Milet, Orateur & Historien, qui avoit écrit l'Histoire de la ville d'Héraclée, & dont Suidas est le seul qui fasse mention. Je n'oserois assurer qu'il soit le même que l'Alexandrin; je n'ay rien trouvé dans les Auteurs anciens qui ait pu me donner des lumières sur son sujet, on ne peut s'en rapporter qu'à l'autorité de Suidas.

ARTICLE III.

Des Ouvrages attribuez à Timagènes.

Suidas dit en général que Timagènes d'Alexandrie publia un grand nombre d'Ecrits, sans en spécifier aucun; & Sénèque qui l'appelle *Historiarum Scriptor*, ne nous en apprend pas davantage, sinon qu'il avoit écrit une Histoire d'Auguste. Quant aux autres Histoires qu'il avoit encore composées, il ne nous dit point quel en estoit le sujet.

Lib. 3. de Ira.

Si Timagènes l'Historien est le même Auteur que le Rhéteur Timagènes, il faudra donner à Timagènes d'Alexandrie, le Périphe que Suidas attribue à Timagènes l'Historien. Pline, qui compte cet Auteur parmi ceux qui luy ont servi à composer son Histoire naturelle, a dû tirer de ce livre une partie de ce qui concerne la Géographie, mais je ne voudrois pas assurer, comme fait Vossius, que ce fut dans cet ouvrage que Strabon a lû ce qu'il rapporte d'après Timagènes, & qu'il traite avec raison de fable, sçavoir, qu'il tombe quelquefois dans les Indes une pluye d'airain que l'on voit couler, *ὡς ὅτι χαλκὸς ὕειτο ἐν λαγμοῖς χαλκοῖς, & σέβειτο.*

Lib. 15. pag. 711.

Estienne de Byzance fait mention du premier livre des

F iij

Verbo Μίλωναι,
Vossius de Hist.

- Græc. lib. 1. c. 24.* Rois composé par Timagènes, Τιμαρχῆος ἑσθλῶτα βασιλέων ἱστορίαι, c'estoit une Histoire d'Alexandre le Grand, & des Rois qui divisèrent sa monarchie. Ce que dit Q. Curce que Timagènes assûroit que Ptolémée fils de Lagus, estoit à la prise de la ville des Oxydraques, estoit tiré de cette Histoire; en quoy Timagènes s'estoit trompé, puisque Ptolémée avoit luy-même écrit qu'il estoit alors occupé à une autre expédition. C'est à ce livre encore que Josèphe renvoye Appion pour y apprendre qu'Antiochus, qui pilla le temple de Jérusalem, n'y avoit rien trouvé qui pût donner aux Nations étrangères occasion de se moquer des Juifs au sujet de l'objet de leur culte, & que ce Prince ne les avoit tourmentez alors, malgré la foy des traitez, que parce qu'il manquoit d'argent dont il avoit grand besoin. C'est aussi de cette Histoire des Rois, si je ne me trompe, que Plutarque rapporte d'après Timagènes, que Ptolémée-Aulète n'avoit point esté contraint d'aller à Rome dans le temps de ses dénélez avec les Alexandrins; mais qu'il avoit entrepris ce voyage de son bon gré, & à la persuation de Théophanes, qui vouloit procurer à Pompée un moyen de s'enrichir par les présents de ce Prince, & une occasion de faire la guerre en Egypte.
- Lib. 9.*
- Idem ibid.*
- Lib. 2. contra Appionem.*
- Vit. Pompei.*

Mais l'ouvrage de Timagènes que nous connoissions le mieux par l'extrait que nous en a donné Ammien-Marcellin, est l'Histoire des Gaules, dont Strabon a tiré ce qu'il dit au sujet de l'or de Toulouse. Q. Servius Cæpion, selon Timagènes, ayant osé toucher à ce trésor sacré, en fut puni par les malheurs dont sa vie fut remplie. Il fut chassé de sa patrie comme un sacrilège: la punition divine s'étendit même sur deux filles qu'il avoit laissées héritières de ses biens, elles furent deshonorées & périrent misérablement, ἡς σωμαίνει κατὰ πορνείας ὥς ἔργον Τιμαρχῆος ἀχρεῶς ἀπολέσθαι.

Callisthènes de Sybaris avoit déjà écrit sur l'Histoire des Gaules; & c'estoit à son imitation, selon l'Auteur du livre des Fleuves, que Timagènes entreprit de traiter le même sujet, πᾶρ ἃ τὴν ὑποθέσιν εἰληφεν Τιμαρχῆος ὁ Σύγγρας. Il ne se contenta pas de suivre l'autorité de Callisthènes, il consulta encore avec

*Lib. de Flumin.
cap. de Arari,
inter opera Plur.*

soin plusieurs Auteurs, dont les recherches le mirent en état de publier son Histoire des Gaules, & de dire des choses qu'on avoit long-temps ignorées: *Ambigentes super origine primâ Gallorum Scriptores veteres notitiam reliquere negotii semiplenam: sed postea Timagenes & diligentia Græci & sermone hæc quæ diu sunt ignorata, collegit ex multiplicibus libris.* Par les différentes opinions qu'Ammien-Marcellin rapporte sur l'origine des Gaulois, il paroît qu'on ne sçavoit pas bien encore à quoy s'en tenir; & que les Gaulois eux-mêmes n'estoient pas d'accord entr'eux sur ce point. Les uns disoient que les habitants de cette contrée estoient Aborigènes, c'est-à-dire, qu'ils n'y estoient pas venus d'ailleurs; qu'ils avoient esté appelez Celtes du nom d'un de leurs Rois, & que la mere de ce Roy leur avoit donné le nom de Galates. D'autres vouloient que les Doriens qui avoient suivi l'ancien Hercule, se fussent établis dans le pays qui s'étend le long de la mer Océane. Les Druides de leur côté avoient bien qu'une partie des Gaulois estoit Aborigène, mais ils soutenoient qu'il estoit encore venu s'établir dans les Gaules d'autres Peuples, que les guerres fréquentes & les débordements de la mer avoient contraints de quitter les pays situez au-delà du Rhin; enfin, quelques-uns donnoient aux Gaulois une origine Troyenne.

Je n'entreprends pas ici de rapporter tout ce qu'Ammien-Marcellin dit d'après Timagènes, au sujet des Gaules; je me contenteray seulement de faire quelques réflexions sur cette dernière opinion de l'origine des Gaulois, qui est très-ancienne, & qu'on a regardée comme une fable inventée dans les premiers temps de la Monarchie Françoisé.

M. l'Abbé du Bos, qui vient de nous donner un excellent ouvrage sur l'établissement des François dans les Gaules, croit que les Romains avoient donné cours à cette opinion, pour cimenter l'union des Romains & des Gaulois, & il cite à cette occasion Ammien-Marcellin; mais il faut prendre garde que cet Auteur ne fait que parler d'après Timagènes, comme il a soin d'en avertir auparavant: *Cujus (Timagenis) fidem*

secuti, obscuritate dimotâ, eadem distinctè docebimus & aperte.
C'est donc sur la foy de Timagènes qu'Ammien-Marcellin nous apprend qu'il y avoit des Auteurs qui disoient qu'après la prise de Troye, un petit nombre de Troyens fuyant les Grecs répandus par-tout, s'estoient emparez des Gaules alors désertes : *Quidam aiunt paucos post exâdium Troje fugitantes Græcos ubique dispersos, loca hæc occupasse tunc vacua.* Ainsi, dès le temps de Timagènes, c'est-à-dire, sous le regne d'Auguste & même auparavant, cette opinion estoit déjà répandue.

Lib. i. v. 427. De la manière dont Lucain s'exprime, il ne semble pas que les Romains en fussent les auteurs, car ce Poète trouve que les Auvergnats se donnoient trop de liberté, de prétendre fraterniser avec les Romains :

*Arvernique aussi Latio se fingere fratres,
Sanguine ab Iliaco.*

Epiql. 7. l. 7. Sidoine Apollinaire s'est servi des mêmes termes en écrivant à un de ses amis au sujet du même Peuple : *Qui, si prisca repetantur tempora, audebant se quondam fratres Latio dicere & sanguine ab Iliaco populos computare.* Il n'est guères possible de percer l'obscurité de ces temps éloignez pour sçavoir ce qui avoit donné lieu à une pareille opinion ; cependant je hazarderay une conjecture, dont je laisse à décider la vraisemblance.

*Aroliem. Rhod.
Argon. lib.*

*Serv. ad lib. 5.
Æneid. v. 373.*

*Strab. lib. 12.
pag. 541.*

*Id. lib. 13. pp.
582. 586. &
lib. 15. p. 678.
Pind. Nemcor.
Od. xi.*

On trouve du temps des Argonautes un Peuple appelé Bébryces, dont le Roy Amycus fut vaincu par Pollux dans un combat singulier. Les Bébryces habitoient alors le pays qu'on a depuis appelé Bithynie, mais ils s'emparèrent ensuite de la Mysie & des environs de Cyzique; c'est-à-dire, d'une partie du royaume de Priam. Ils en furent bientôt chassés en partie par les autres peuples qui demeuroient en Asie, & en partie par les Grecs de la colonie Æolienne, qui passèrent en Asie sous la conduite d'Oreste quelques années après la prise de Troye, & s'étendirent dans la suite le long des côtes depuis Cyfique jusqu'à l'embouchûre du fleuve Caycus. Strabon ne dit point le lieu où se réfugièrent ces Bébryces ainsi

ainſi chafféz; mais d'anciens Auteurs parlent d'un Peuple du même nom qui occupoit une partie de la Gaule Narbonnoïſe. Silius Italicus eſt le premier qui parle de cette contrée ſous le nom de Bébrycie; & Tzetſès, qui a recueilli des Scholies ſur Lycophron, en rapporte une qui fait mention de ces Bébryces Gaulois, *ἔπειρ Βέβρυκες ἔθνος Γαλατῶν οἱ καλῶνται Ναρβὸν ἥσσι.* Eſtienne de Byzance & Euſtathe, dans leur Commentaire ſur Denys le Géographe, ſ'expriment dans les mêmes termes: Narbonne eſtoit la capitale de leur Etat, ſelon Feſtus Aviénuſ:

*Lib. 3. verſ.
420. & ſeq.
Ad. verſ.
1305.
Lycophron.*

*De Ora mari-
tima.*

Genſque Bébrycum priuſ

Loca hæc tenebat: atque Narbo civitas

Erat ferocis maximum regni caput.

Ce Peuple avoit même donné ſon nom à la mer qui baigne cette côte; je ne voudrois pas conclurre abſolument de ces autoritez, que ces Bébryces fuſſent un eſſain des Bébryces chafféz de la Troade, ni que ce fût eux qui euſſent donné lieu aux Gaulois parmi leſquels ils vinrent habiter, de ſe vanter de deſcendre des Troyens, c'eſt ſeulement une conjecture que j'avance touchant l'origine de cette opinion, dont j'ay voulu prouver l'antiquité par ce que j'ay dit cy-deſſus. Au reſte, ſi on trouve que les Auvergnats ſoient trop éloignez des Bébryces, pour qu'ils ayent pû prendre d'eux ce ſentiment ſur leur généalogie, il faut ſçavoir que les Auvergnats avoient avant Jules-Céſar, étendu leur domination juſqu'au Rhin & à l'Océan d'un côté, & juſqu'aux Monts Pyrenées, qui, ſelon Silius Italicus, & Eſtienne de Byzance, eſtoient les bornes de l'Etat des Bébryces du côté du Midi. Enſin, quoy qu'il en ſoit du fondement de cette opinion, il eſt certain qu'elle eſtoit établie dans les Gaules long-temps avant que les François y entraſſent; il eſt vray que quand ils ſ'y furent établis, ils voulurent auſſi deſcendre des Troyens, pour avoir la même origine que les anciens habitants de leur nouvelle patrie.

*Zonar. tom. 2.
de initio belli
Annibalici.*

*Strab. lib. 4:
pag. 191.
J. Caſar, de
bello Gall. l. 7:
Sil. Italic. in
ſupra.*



R E C H E R C H E S
SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES
D'ATHÉNODORE.

Par M. l'Abbé SÉVIN.

Assemblée
publique.
12. Novemb.
1737.

Strab. tom. 2.
pag. 991.

Id. pag. 16.
Cic. ad Attic.
lib. 16. Epist.
21.

IL y a eu dans l'Antiquité plusieurs Ecrivains qui ont porté le nom d'Athénodore; celui dont je me propose de parler aujourd'hui, a tenu un rang considérable parmi les Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il estoit fils de Sandon, & natif de Cana, petite bourgade située dans le voisinage de Tarse, capitale de la Cilicie. Le premier article n'est point contesté; & le second ne l'est que par Théodore Méthochite, Manassès & Cédrenus. Alexandrie, à ce qu'ils prétendent; estoit la véritable patrie d'Athénodore; mais leur autorité n'est point comparable à celle de Strabon, contemporain de ce sçavant homme, & de plus son ami particulier. Ce qu'il y a de vray, c'est qu'à son exemple, la plus saine partie des Anciens n'a point hésité à l'insérer au nombre de ceux qui, par la profondeur de leur sçavoir, ont fait le plus d'honneur à la ville de Tarse. Je serois très-porté à croire qu'il a esté disciple de Posidonius, le plus célèbre Stoïcien de son siècle. Mêmes sentimens sur la nature de l'Océan, & sur les causes du flux & du reflux. Strabon, qui les cite quelquefois, fait toujours marcher celui-là le premier; & Cicéron, écrivant à Atticus, le prie d'engager Athénodore à luy envoyer le précis du traité dans lequel Posidonius examinoit la matière des offices: ce qui prouve du moins qu'il y avoit entre ces deux Philosophes des liaisons très-étroites. Ils s'estoient vraisemblablement connus à Rhodes. On y cultivoit les sciences avec beaucoup d'éclat, & la haute réputation de Posidonius attiroit beaucoup d'Etrangers à cette école, qui alors ne le cédoit guères à celle d'Athènes. On pourroit

conclurre de la lettre de Pline à Sura, qu'Athénodore avoit *Plin. p. 465.* fait quelque séjour dans la dernière de ces villes. Les logements y estoient extrêmement rares, & il couroit risque de n'en point trouver, si le hazard ne l'eût conduit à une maison que personne ne vouloit habiter. Le marché fut bientôt arrêté; la facilité du propriétaire, & la modicité du prix, étonnèrent Athénodore. On luy apprit qu'un spectre affreux s'estoit emparé de ce logis, & que la figure hideuse en avoit chassé les plus intrépides. Il auroit esté honteux à un Philosophe, & sur-tout à un Stoïcien, de témoigner de la frayeur. Athénodore va sans différer, occuper l'appartement dont on luy avoit dit que le revenant s'estoit mis en possession. Il s'annonce vers le milieu de la nuit par un terrible fracas, entre dans la chambre, s'arrête, & l'invite par un geste à l'accompagner. Le Philosophe qui écrivoit alors, luy fait signe d'attendre un moment; offensé de la résistance, il secoue ses chaînes sur la tête d'Athénodore, qui se leva, prit la lumière, & le suivit jusque dans la cour où le phantôme disparut. Le lendemain les Magistrats se transportèrent sur les lieux, on ouvrit la terre, dans l'endroit même qui avoit esté désigné, & au grand étonnement des spectateurs, on vit un cadavre chargé de fers, & tel précisément que l'avoit dépeint le Philosophe. On reconnoit dans ce récit, l'intrépidité dont se picquoient les Sectateurs de Zénon; les impressions de la crainte, suivant les maximes du Portique, ne dérangent jamais le sage, & il est à l'abri de ces vaines terreurs qui tyrannisent les ames vulgaires. Mais, si je ne me trompe, bien des personnes, malgré le témoignage de Pline, ne balanceront point à rejeter une narration si extraordinaire dans toutes ses circonstances. Le fait que rapporte Lucien dans son Incrédule, ne ressemble pas mal au précédent, & les circonstances, à peu de chose près, en sont absolument les mêmes. C'est Arignotus, Philosophe Pythagoricien, qui chasse un spectre de la maison d'Eucrátidas. L'action se passe à Corinthe, & Arignotus offre de produire en sa faveur, le certificat des habitants les plus distingués de cette ville. Eucrátès cependant,

ou Lucien plutôt, tourne le Pythagoricien en ridicule, & traite de rêveries ces prétendues apparitions. Au reste, le mérite d'Athénodore n'a pas besoin d'être relevé par de semblables récits. L'Ecole d'Apollonia luy ouvrit le chemin de la fortune. On peut insérer de quelques passages de Cicéron, qu'il y avoit professé la Philosophie. Obligé de consulter Athénodore, il s'estoit servi de l'entremise d'Atticus. On sçait que cet illustre Romain possédoit des biens considérables en Epire; il aimoit les gens de Lettres, faisoit de fréquents voyages dans cette province, & il n'avoit garde d'y négliger le commerce d'un homme de la réputation d'Athénodore. Dans le temps même que Cicéron écrivoit à Atticus la lettre dont j'ay parlé, Octavien, depuis si connu sous le nom d'Auguste, estoit à Apollonia. César, qui songeoit deslors à le déclarer son héritier, avoit jugé notre Philosophe plus capable que personne, de former l'esprit & le cœur de celui de ses proches auquel il destinoit une si noble succession. Les troubles qui bientôt après suivirent le meurtre de César, arrachèrent Octavien du sein des Muses; des intérêts plus vifs le rappelloient à Rome. L'attachement qu'Athénodore eut toujours pour son disciple, fait présumer qu'il ne l'abandonna pas dans des circonstances où ses conseils luy devenoient infiniment nécessaires. Les partisans de la liberté, déjà formidables par eux-mêmes, avoient à leur tête des gens consommés dans le maniement des affaires. Octavien au contraire estoit jeune, sans expérience, & environné d'ennemis, les uns couverts & les autres déclarez. Chaque pas l'auroit conduit à sa perte, si des serviteurs habiles & desintéressés n'avoient pris le soin de régler ses démarches. Athénodore fut un de ceux qui le servirent avec le plus de zèle. C'est ce que semblent insinuer la docilité avec laquelle Auguste recevoit ses avis, & la confiance dont il l'honora jusqu'au dernier instant. Ecoutons là-dessus l'Empereur Julien dans ses Césars. J'ay porté, dit Auguste, ma déférence pour la Philosophie, jusqu'au point de souffrir patiemment les réprimandes d'Athénodore, de luy en sçavoir gré, & de le respecter, & comme

Julien. p. 39.

mon maître & comme mon pere. Il méritoit ces égards par un fond de vertu & de probité qui ne se démentirent jamais. Tel est le portrait qu'en fait Mécénas à la fin de son discours à Auguste. Il luy conseille de ne point trop se livrer aux Philosophes, & cela parce qu'ils ne sont pas tous des Athénodores ni des Aréus, & que la plupart, à la faveur du beau nom de la Philosophie, avoient précipité & les états & les particuliers dans des malheurs irréparables. Il auroit esté à souhaiter que le maître eût encore eu plus d'ascendant sur l'esprit de son disciple, on ne parleroit point aujourd'huy, ni des proscriptions, ni de tant d'autres désordres, qui ont terni les commencements d'un regne dont la fin a esté si justement admirée. Je ne crains pas d'avancer qu'Athénodore n'avoit rien de plus à cœur que d'inspirer à Auguste des sentiments de modération & de retenue, Dion Cassius & Cédrenus seront mes garants. Ce Prince avoit pour les femmes un penchant qu'il se mettoit peu en peine de combattre; persuadé que les bienséances ne doivent point gêner les desirs des Souverains, il appelloit chez luy celles des Dames Romaines qui avoient eu l'avantage de luy plaire. Athénodore estant allé voir un Sénateur de ses amis, surpris de le trouver fondant en larmes, voulut en sçavoir la raison. Mon épouse, luy dit-il, est la malheureuse victime que l'Empereur sacrifie aujourd'huy à sa passion. Notre Philosophe exhorta le Sénateur à ne point s'affliger, prit des habits de femme, & entra, armé d'un poignard, dans la litière que le Prince avoit envoyée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il l'en vit sortir, s'écriant : A quoy vous exposez-vous, Seigneur; un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser, & laver dans votre sang la honte que vous luy préparez ? La réprimande, quoyque hardie, produisit son effet. Auguste applaudit à un avis si judicieux, & depuis il se conduisit avec beaucoup plus d'équité & de circonspection. La sagesse de son gouvernement, si on en croit Zozime & Ælien, fut l'ouvrage des conseils du Philosophe. Sénèque l'accuse de s'estre retiré de la Cour plus brusquement qu'il ne convenoit, & aux intérêts du public & à ceux de son maître.

Dio Cass. pag. 491.

Ibid. 598.

Zozim. 639.

Ælia. p. 759.

Senec. p. 350.

Ce reproche nous autorise, en quelque manière, à penser qu'Athénodore quitta le séjour de Rome peu de temps après la rupture d'Antoine & d'Auguste, c'est-à-dire, dans des conjonctures où le dernier abusoit encore quelquefois du pouvoir qu'il avoit usurpé. Il est certain que quand Mécénas détourna ce Prince de renoncer à l'Empire, Athénodore n'étoit plus en Italie. Les expressions qu'employe Dion Cassius sont claires, ou du moins elles m'ont toujours semblé telles; on y voit de plus, que le Stoïcien en question possédoit au plus haut degré les bonnes grâces de l'Empereur. La faveur des Princes est souvent le prix de la flatterie, & quelquefois de la complaisance; Athénodore soutint jusqu'à la fin le personnage d'un véritable Philosophe. Je n'avance rien que d'après Plutarque, dont voici les paroles. *Athénodore*, dit-il, *ayant supplié Auguste de luy accorder, en faveur de son grand âge, la permission de retourner à Tarse, ce Prince ne crut pas devoir la luy refuser. Il luy conseilla, en se séparant de luy, d'attendre, lorsqu'il seroit en colère, pour parler ou pour agir, qu'il eût récité à voix basse les vingt-quatre lettres de l'alphabet. L'Empereur luy serra la main, l'assûra qu'il avoit encore besoin de sa présence, & scut l'engager à rester encore un an auprès de luy.* Enfin, il fallut céder au vif empressement que témoignoit Athénodore de revoir sa patrie. Il a dû y arriver, ainsi que je l'ay déjà observé, peu de temps après la bataille d'Actium; qui décida la querelle des deux concurrents. On auroit tort par conséquent de confondre, à l'exemple de quelques Critiques, le Philosophe dont il s'agit, avec un Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suetone, avoit chargé de l'éducation de Claudius Néron, qui depuis parvint à l'Empire. Ce Prince naquit sous le Consulat de Fabius & de Julius Antonius, l'an de Rome 744. & il y a beaucoup d'apparence qu'alors l'Athénodore, fils de Sandon, n'étoit plus au monde. Au reste la satisfaction d'avoir recouvré sa liberté fut bien tempérée par les fréquents dégoûts que luy causèrent ses propres Citoyens. La ville de Tarse formoit une espèce de République; &, exempte de tous impôts, elle jouissoit de divers privilèges, obtenus la

Suet. p. 439.

*Suet. tom. 2.
pag. 991.*

plûpart à la sollicitation de ce Philosophe. Malgré tant de bienfaits, malgré le zèle infatigable avec lequel il travailloit au rétablissement des affaires de ce petit Etat, des esprits pervers mirent tout en œuvre pour arrêter le cours de ses bonnes intentions. Boéthus, mauvais Poëte & encore plus mauvais Citoyen, estoit à la tête des factieux. Il avoit composé un Poëme sur la victoire remportée contre Brutus & Cassius. Ce Poëme, quoyque très-médiocre, avoit eu le bonheur de plaire à Antoine, dont la protection l'éleva aux postes les plus éminents de la ville de Tarse. L'impudence avec laquelle il détournoit les deniers publics, souleva une partie des habitants. Ils portèrent leurs plaintes au tribunal d'Antoine. Boéthus fut convaincu; ses prières & ses soumissions désarmèrent le Triumvir, & le coupable demeura en possession des charges, dans l'administration desquelles il avoit fait paroître tant d'avidité. Voilà quel estoit le principal antagoniste d'Athénodore. Il avoit de plus à combattre l'inconstance naturelle des Tarsiens, & la malignité de ceux que des vûes d'intérêt attachoient au parti contraire. En vain entreprit-il de ramener les esprits. La douceur & la patience du Philosophe rendirent ses ennemis plus audacieux. On affichoit tous les jours des placards injurieux à sa réputation; & un des partisans de Boéthus osa bien couvrir d'ordures les murs & la porte de la maison d'Athénodore. Une insulte si marquée ne l'ébranla point; & il se contenta de dire que la qualité des excréments faisoit voir jusqu'à quel point la République estoit malade. Les maux opiniâtres ne se guérissent que par des remèdes violents; notre Philosophe fut contraint d'y avoir recours. Il chassa les brouillons, réforma les abus, & publia des loix, dont la plûpart subsistoient encore du temps de Dion Chrysostome. Ce Rhéteur insinue que la bonne constitution du

Dio Chrysost.
pag. 491.

même qu'il tenoit l'histoire de ses démêlez, avec le Poète Boéthus. Le fait n'est pas douteux : il n'est pas douteux non plus qu'Athénodore n'ait parcouru différentes provinces.

Strab. lib. 16. pag. 1126. Dans une de ses conversations avec Strabon, il luy vantoit extrêmement l'esprit de paix & de concorde qui regnoit parmi les habitants de la ville des Palmiers en Arabie. Il y aborde, luy disoit-il, beaucoup d'Etrangers, & ces Etrangers sont continuellement en procès. Rien au contraire de plus uni que les naturels du pays, entre lesquels il ne s'élève jamais la moindre contestation. On doit présumer qu'un homme si modéré travailla le reste de sa vie à éteindre, par de sages reglemens, le feu de la division qui dévorait la patrie depuis tant d'années. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, infiniment regretté de ses compatriotes, qui, par reconnoissance, ordonnèrent que désormais on luy feroit des sacrifices comme à un Héros. Ce Philosophe servit également bien & la ville de Tarfé & la République des Lettres. Une grande partie des ouvrages qu'il avoit composez, rouloient sur la Philosophie.

Lucien. tom. 2. pag. 641.

Porphyr. in Categ. pag. 4. Simpl. in Categ. pp. 5. 32. 41. 47.

Je commenceray par son Traité des Catégories, qui appartient proprement à la Logique. L'Auteur y attaquoit les divisions d'Aristote, prétendant que dans les unes, on trouvoit des choses superflues, & que celles qui devoient naturellement y entrer, estoient obmises dans les autres. C'est une remarque de Porphyre & de Simplicius. Je ne sçais pas la raison qui a obligé ce dernier à le mettre au nombre des Commentateurs du Prince des Philosophes ; mais le Commentateur & le Censeur ne sçauoient rien avoir de commun ensemble, & il me semble que ces termes présentent des idées absolument différentes. Rangera-t-on, par exemple, dans la classe des Interprètes d'Athénodore, le Stoïcien Cornutus, luy qui avoit écrit de dessein prémédité, contre le morceau dont il est question ? Que l'on ne soit point étonné, après tout, de voir un Stoïcien aux prises avec un homme de la même secte. Il seroit aisé de prouver que ces Philosophes ne se faisoient pas un scrupule de se combattre mutuellement, & dès lors

on né

on ne ſçauroit conclurre de la diſpute de Cornutus, que l'Athénodore auquel il avoit affaire, fût différent du fils de Sandon. Ses ouvrages eſtoient très-connus à Rome, Cornutus y profeſſoit la Philoſophie, & vrayſemblablement il ſe crut obligé de réfuter les opinions d'un Auteur, dont la grande réputation auroit pu ſéduire la jeuneſſe. Athénodore, outre le Traité des Catégories, en avoit encore publié d'autres qui concernoient la Logique. Diogène-Laërce en fournit, dans ſon troiſième livre, une preuve qui ne ſçauroit eſtre conteſtée. Malheureuſement ni luy ni aucun des Anciens ne ſe ſont donnez la peine de nous conſerver, même les titres de ces morceaux de Dialectique. Les ouvrages dont la Morale faiſoit l'objet, ont éprouvé un ſort plus favorable; les noms de la plupart ſe liſent encore aujourd'huy dans les monuments divers que le temps a reſpectez.

*Diog. Laërt.
pag. 407.*

Graces à Cicéron, on ſçait qu'Athénodore avoit travaillé ſur les Offices; matière importante, & dont l'examen, à en juger par les Catalogues de Diogène-Laërce, avoit occupé les plus beaux eſprits du Portique. De tant de productions, celle de Poſidonius eſtoit preſque la ſeule qui manquaît à l'Orateur Romain, lorsqu'il entreprit d'expliquer à ſes Citoyens les grands principes du Droit naturel, dont juſqu'alors ils n'avoient eu que des idées très-imparfaites. Dans la vûe de ne leur rien laiſſer à déſirer de ce côté-là, il voulut avoir le précis du Traité dont Poſidonius avoit depuis quelques années enrichi le Public. Cicéron s'adreſſa donc à Athénodore, qui, charmé de faire ſa cour à un homme diſtingué par ſes talents, & par le rang qu'il tenoit dans la République, luy envoya un Traité complet des Offices; Traité dont cet illuſtre Romain parle en termes aſſez avantageux. C'eſt de-là, ſi je ne me trompe, qu'eſtoient tirez deux fragments que Sénèque cite ſous le nom d'Athénodore. Il dit dans le premier, que l'action, le maniement des affaires publiques, & le ſoin de remplir les devoirs de la ſociété, ſont les ſeuls remèdes qu'on puiſſe oppoſer à ces accès d'ennuy qui rendent la vie inſupportable. Il

*Cicer. ad Att.
lib. 16. ep. 14.*

*Senec. tom. 1.
pag. 346.*

Mem. Tome XIII.

H

Senec. tom. 2.
pag. 355.

assûre dans le second ; qu'il ne soupéroit point dans la maison d'une personne qui ne luy auroit aucune obligation de cette marque d'amitié. Il ne sera point inutile d'observer ici, que le morceau d'Athénodore dont il s'agit, fut commencé & fini dans le temps qu'Octavien, de concert avec les partisans de la liberté, se dispoisoit à marcher contre Antoine. Deux lettres de Cicéron à Atticus me paroissent établir la chose de façon à ne pouvoir estre révoquée en doute.

Cicer. lib. 3.
epist. 7.

Il résulte de ceci, que le livre des Offices est postérieur à un autre d'Athénodore, intitulé *de la Noblesse*. Il estoit déjà entre les mains de tout le monde, lorsque Cicéron se mit en possession du gouvernement de Cilicie. Appius, auquel il avoit succédé, se plaignoit, quoyqu'à tort, de quelques réglemens du nouveau Proconsul. Picqué de certaines expressions qui sembloient luy reprocher l'obscurité de sa naissance, il répond fièrement que les grands noms ne luy en ont jamais imposé, & que la gloire de l'éloquence, & tant de services rendus à l'Etat, l'égalent aux plus illustres Patriciens ; après quoy il le renvoye à l'ouvrage d'Athénodore. Ce Philosophe y enseignoit, suivant toutes les apparences, que dans le mérite personnel & dans la vertu seule, consistoit la vraie noblesse, toujours indépendante de ce pompeux étalage d'une longue suite de Héros. Ce que l'Auteur d'un Poème attribué à Lucain, a si bien exprimé dans ces quatre vers :

*Nam quid imaginibus, quid avitis fulta triumphis
Atria, quid pleni numero Consule fasti
Profuerint cui vita labat ! perit omnis in illo
Nobilitas, cujus laus est in origine sola.*

Athaa. 519.

On chercheroit en vain la date du *Traité d'Athénodore*, dont le titre estoit, *du Travail & du Délassement*. Athénée ne nous donne là-dessus aucun éclaircissement ; il est le seul néanmoins qui fasse mention de cet ouvrage. Daléchamp, comme le montre sa traduction, a lu *παυσίαν* ; auquel cas

il faudroit dire que le livre d'Athénodore, rouloit sur le travail & sur l'étude des sciences. Mais la suite du discours prouve clairement que ce Critique s'est trompé. En effet, Athénée rapporte, & cela d'après Athénodore, qu'Archytas, Philosophe & homme d'Etat tout ensemble, badinoit avec les enfans de ses esclaves, & qu'il se plaisoit à les rassembler auprès de luy lorsqu'il estoit à table.

Le Traité dans lequel Athénodore examinoit la divination & la nature des péchez, est encore moins connu que le précédent. Ce Philosophe, au rapport de Diogène-Laërce, soutenoit dans le premier, qu'à la faveur des observations on pouvoit pénétrer dans les mystères de l'avenir. Il combattoit dans le second, le dogme favori de la plûpart des Stoïciens, sçavoir, l'égalité des péchez. Un parricide & un simple mouvement de colere, portoient, selon eux, le même caractère de difformité.

*Diog. Laërt.
pag. 160.*

Idem p. 140.

Quant à l'ouvrage qu'Athénodore avoit dédié à Octavie, sœur d'Auguste, on en ignore encore aujourd'huy jusqu'au titre. Plutarque s'est contenté d'avertir que le fameux Scævola estoit appelé dans ce morceau, Mucius Scævola Postumus, ce qui me feroit soupçonner qu'Athénodore l'avoit composé dans la vûe de consoler cette Princesse de la mort d'un fils qu'elle pleuroit continuellement. Les raisonnemens & les exemples estoient employez tour à tour; & il luy insinuoit que la même fermeté qui avoit suspendu dans Scævola, les douleurs du corps les plus cuisantes, rendroit à son esprit le calme & la tranquillité, dont elle paroïssoit résolue à ne plus goûter les douceurs.

*Plut. tom. 1.
pag. 106.*

Il y a dans Sénèque un passage qui me porteroit à croire qu'Athénodore avoit écrit sur les passions. Sçachez, dit-il, que vous en aurez entièrement secoué le joug, lorsque vous serez parvenu au point de ne demander aux Dieux dans vos prières, que des choses que vous ne rougiriez pas de prononcer à haute voix.

*Senec. tom. 2.
pag. 33.*

Ces divers morceaux de morale, & plusieurs autres, qui

probablement ne subsistent plus aujourd'hui, montrent avec quel zèle Athénodore travailloit à inspirer aux hommes l'amour de la vertu. Il ne laissoit pas en même temps de cultiver l'étude de la Physique. Le passage de Strabon, que j'ay allégué au commencement de ce discours, prouve que le public estoit redevable à notre Philosophe, de plusieurs observations, tant sur la nature de l'Océan, que sur les causes du flux & du reflux.

On avoit encore de luy un Traité des maladies épidémiques. Plutarque en cite le premier livre, & confirme par le témoignage de cet Auteur, que l'origine de la rage & de la lépre est plus ancienne qu'on ne le croyoit ordinairement. Athénodore prétendoit que le Médecin Asclépiade avoit vû naître l'un & l'autre de ces fléaux. Il estoit contemporain de Pompée, & il y a bien de l'apparence que la lépre vint à la suite des légions qui avoient parcouru avec luy la plupart des provinces de l'Asie. Il est constant qu'on ne connoissoit point cette maladie à Rome, lorsque Lucrèce publia son Poëme; c'est-à-dire, quelques années avant l'expédition de Pompée. Rien de plus précis que ces vers :

*Plut. tom. 2.
pag. 73.*

*Est Elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur, Ægypto in media, neque præterea usquam.*

Il se trompe néanmoins, quand il y soutient que les Egyptiens seuls estoient sujets à la lépre. Il est aisé d'établir le contraire. Il paroît même que les Grecs, dès le temps d'Aristote, en avoient ressenti les funestes effets. Il la nomme *συνελαις*, & cela, parce que le visage des personnes qui en estoient attaquées, ressembloit beaucoup, par la quantité des pustules, à celui des Satyres. Que si le livre concernant les lépreux & attribué à Démocrite, estoit véritablement de luy, il n'y auroit pas de doute que cette maladie ne fût antérieure au siècle d'Aristote. Mais Coelius Aurélianus qui fait mention de cet ouvrage, le regarde comme très-équivoque; & il est à présumer que plusieurs avant luy en avoient

*Cal. Aurel. l.
4. p. 493.*

conçu les mêmes soupçons. Je reviens maintenant au Traité d'Athénodore. La question qu'il y examinoit, appartient incontestablement à la Médecine : or on ne lit nulle part qu'Athénodore de Tarse ait exercé cette profession, & par conséquent l'Athénodore, Précepteur d'Auguste, n'est point l'Auteur du livre dont il s'agit. Je réponds à cela, que les paroles de Plutarque ne quadrent point avec ce raisonnement. Selon luy, l'Athénodore qui avoit écrit des maladies épidémiques, estoit & un Philosophe, & un garant sûr du temps auquel la lèpre se déclara à Rome pour la première fois, ce qui convient parfaitement au fils de Sandon. Il estoit un des Stoïciens les plus renommés de son siècle ; & il avoit pu avoir de fréquents entretiens avec Asclépiade & à Rome & dans la Grece.

Les Traitez d'Athénodore, dont il nous reste à parler, sont du ressort de l'Histoire ; il ne seroit guères possible de placer dans une autre classe, celui dont Diogène-Laërce cite le huitième livre, sous le nom de *ᾠματα*, ou de promenades. Il rapporte d'après ce Philosophe, que la libéralité de Dion de Syracuse avoit mis Platon en état de fournir à la dépense des jeux ; que Théophraste estoit fils d'un artisan, & qu'Hippocrate avoit eu une conférence avec Démocrite. Voilà les seuls fragments de cet ouvrage qui soient venus jusqu'à nous, un plus grand nombre nous conduiroit peut-estre à démêler les raisons qui avoient déterminé Athénodore à luy donner le titre de promenades. Son Histoire de Tarse a encore esté plus maltraitée ; inutilement en chercheroit-on des vestiges ailleurs que dans l'endroit où Estienne de Byzance explique la fondation de la ville d'Anchiale en Cilicie.

*Diog. Laërt.
pp. 166. 288,
572.*



S E C O N D E D I S S E R T A T I O N

S U R

T I T U S L A B I E N U S .

Par M. DE CHAMBORT.

11. May
1736.
*Voy. le Tome X.
pag. 98.*

JE terminay ma première Dissertation sur Titus Labiénus, par un abrégé des services que cet illustre Romain rendit sous Jules-César dans la guerre des Gaules; je remarquay que cette guerre dura l'espace de huit années, & que dans chacune de ces années, Labiénus se signala par quelque action importante.

Si les actions de Labiénus pendant cette guerre des Gaules, luy furent glorieuses, on peut dire aussi qu'elles luy furent très-utiles, & qu'elles luy fournirent l'occasion d'amasser de grandes richesses.

Les Romains ne faisoient pas seulement la guerre pour y acquérir de la gloire; ordinairement ils dépouilloient les peuples vaincus, de leurs biens & de leur liberté, ou ils les condamnoient à leur payer de grosses contributions & de grandes taxes: ce qu'ils acquéroient par la guerre, estoit regardé chez eux comme légitimement acquis par le droit des gens. Dans les premiers temps de la République, les Généraux rendoient un compte exact de tout le butin; mais dans les derniers temps, le luxe s'estant introduit, & les guerres se faisant dans des pays éloignez de Rome, ils abusèrent de leur pouvoir, & se rendirent les maîtres des biens dont on dépouilloit les Nations vaincues.

César fut un des Généraux qui abusa le plus de l'autorité à luy donnée dans les guerres qu'il fit, en commandant les armées de la République Romaine. Suétone nous assure que dans tous les commandements qu'il eut, & dans toutes les magistratures qu'il exerça, il fut toujours fort empressé d'y amasser de grandes richesses: *Abſinentiam neque in imperiis,*

In Julio. c. 54.

neque in magistratibus præstitit. Suétone entre ensuite dans le détail des concussions que fit César dans les deux gouvernements qu'il eut. Le premier fut celui de l'Espagne ultérieure, dont il obtint le gouvernement au sortir de sa Préture; il tira de grosses sommes de celui à qui il succédoit, & des Alliez du Peuple Romain, pour payer ses dettes particulières: il pillà aussi d'une manière barbare, des villes de la Lusitanie qui s'estoient soumises à ses ordres, & qui luy avoient ouvert leurs portes.

Le second gouvernement de César fut celui des Gaules, qui luy fut donné après son Consulat. Dans la guerre qu'il fit dans ce pays, il pillà les lieux sacrés & les temples des Dieux, qui estoient remplis des dons & des offrandes des Peuples; il démolit des villes, plutôt pour en tirer du butin, que pour aucune cause de délit qui y eût esté commis par leurs habitants: *In Gallia fana templaque Deum donis referta expilavit, urbes diruit sapius ob prædani quam ob delictum.* Cela fit que César amassa une grande quantité d'or: *Unde factum est ut auro abundaret.*

Cette avidité de César pour acquérir tant d'or dans son gouvernement des Gaules, ne doit pas paroître étonnante, puisque dans Rome même, & dans le temps de son Consulat, il avoit détourné à son profit la quantité de trois mille livres pesant d'or, qui estoit en réserve dans le Capitole, à la place de laquelle il substitua le même poids de cuivre doré: *In primo Consulatu tria millia pondi auri furatus è Capitolio, tantundem inaurati æris reposuit.* Pendant ce même Consulat, plusieurs Princes étrangers s'estant adressés à luy pour estre reconnus Rois, & pour estre déclarez alliez par le Sénat & le Peuple Romain, il leur fit accorder ces titres honorables, moyennant de grosses sommes qu'il exigea d'eux: *Societates & regna pretio dedit.* Il tira du seul Ptolémée-Aulètes Roy d'Egypte, près de six mille talents, tant en son nom qu'au nom de Pompée, pour faire accorder à ce Prince la protection du Sénat & du Peuple Romain, contre ses sujets qui s'estoient révoltés contre luy, & l'avoient chassé de son royaume.

César distribua une partie de toutes ces immenses richesses qu'il avoit tirées de ses grands emplois, aux Officiers & aux soldats qui servoient sous luy; il employa l'autre partie à se faire des créatures dans le Sénat & parmi le Peuple, pour pouvoir plus aisément parvenir à ses fins ambitieuses.

Entre ceux qui servant sous les ordres de César dans la guerre des Gaules, amassèrent de grandes richesses, ou qui les obtinrent par ses excessives libéralitez, on compte notre Titus Labiénus & Mamurra. Ce Mamurra estoit un Chevalier Romain, natif de Formies ville du Latium, voisine de la Campanie, il servit sous César dans les Gaules en qualité d'Intendant des Machines: *Præfetus Fabrorum C. Caesaris in Gallia*. C'est une chose assez singulière, que César nous ayant parlé dans ses Commentaires, de tant de ponts, de tours & de machines militaires qu'il a fait faire, n'ait fait aucune mention de Mamurra qu'il avoit fait son Intendant des Machines; il nous seroit inconnu, si Cicéron, Catulle & Pline le Naturaliste, n'avoient pas fait mention de luy. Cicéron, dans la septième Epître du septième livre de ses lettres à Atticus, parle des richesses que Labiénus & Mamurra avoient acquises dans les Gaules, comme de quelque chose d'odieux. Catulle a fait des vers contre ce Mamurra, dans lesquels il n'a pas épargné César luy-même, qui avoit répandu tant de richesses sur cet homme célèbre par son luxe & par ses débauches. Ces vers de Catulle sont venus jusqu'à nous :

Quis hoc potest videre, quis potest pati,

Nisi impudicus, & vorax, & helluo,

Mamurram habere quod comata Gallia

Habebat omnis, ultima & Britannia? &c.

Pline, dans le chapitre 6. du livre xxxvi. de son Histoire naturelle, dit que le luxe & la prodigalité de Mamurra, parurent par la dépense excessive qu'il fit à Rome dans une maison qu'il avoit, située sur le Mont Célius. Il la fit incruster en dedans & en dehors, de marbre; toutes les colonnes qu'il y fit

*Plin. Histor.
Natur. lib. 36.
cap. 6.*

fit mettre, estoient toutes entières de marbre tiré des carrières de Carystos dans l'Isle d'Eubée, & des carrières de Luna ville de Toscane, voisine de la Ligurie. Suivant Pline, il fut le premier des Romains qui fit ce genre de dépense, & en donna le mauvais exemple à ses contemporains & à la postérité, & ce bâtiment, si éloigné de l'ancienne simplicité Romaine, ne fiétrit pas moins sa mémoire, que les vers iambiques que Catulle avoit faits contre luy.

A l'égard de Labiénus, Cicéron a eu tort de mettre ses richesses en parallèle avec celles du prodigue Mamurra; quelque grandes qu'elles ayent pu estre, elles pouvoient passer pour justes, Labiénus les avoit méritées par les grands services qu'il avoit rendus à la République dans la conquête des Gaules: la seule lecture des Commentaires de César en donne des preuves suffisantes.

L'employ que Labiénus fit de ses richesses, fut bien différent de celuy que Mamurra fit des siennes: Labiénus toujours plein d'idées nobles & grandes, en employa une grande partie à faire bâtir à ses dépens, la ville de Cingulum, dans la province du Picénum.

Cingulum, avant cette dépense faite par la libéralité de Labiénus, estoit un petit bourg d'où la famille de Labiénus estoit originaire. Il estoit situé sur une montagne pleine de rochers près de la rivière de Musone. Cette situation escarpée luy avoit fait donner le nom de *Cingula Saxa*, suivant Silius Italicus dans son Poëme de la seconde guerre Punique. Labiénus en ayant augmenté l'enceinte, y ayant fait construire des maisons pour loger un plus grand nombre d'habitants, & l'ayant fait clorre de murs & d'ouvrages capables d'en défendre l'entrée, ce lieu devint une ville assez considérable, dont Labiénus fut le fondateur, & qui subsiste encore aujourd'huy en Italie dans la Marche d'Ancone.

Paul Mériula, célèbre Cosmographe, dans sa description topographique de l'Italie, assure qu'il a vû une Médaille d'argent de Labiénus, frappée à l'occasion de la fondation de

cette ville de Cingulum, parmi celles qui composoient le riche trésor de Médailles de l'illustre Abraham Gorkæus son ami. Les bons connoisseurs en fait de Médailles, regardent cette Médaille de Gorkæus comme fausse & supposée. Labiénus employa le surplus de ses grandes richesses, à ses affaires domestiques, comme un sage pere de famille; & certes ces richesses luy furent bien nécessaires pour soutenir les grosses dépenses qu'il fut obligé de faire pendant les guerres civiles qui suivirent de près la fin des guerres des Gaules. Le parti qu'il prit dans ces guerres civiles, fit bien changer les sentiments que Cicéron avoit de luy, & le fit regarder par ce grand Orateur, comme un Citoyen distingué par sa vertu héroïque & par son attachement à la liberté de la République.

Après les huit années employées à la guerre des Gaules, Labiénus demeura encore une année Lieutenant de César. Cette neuvième année du Proconsulat de César dans les Gaules, est la sept cens quatrième année depuis la fondation de Rome. César ne fit aucune guerre pendant le cours de cette année; il se contenta de faire différents voyages dans les diverses parties de son gouvernement. Il y régla toutes choses, & sur-tout les impôts & les finances. On ne peut pas dire positivement en quel endroit des Gaules Labiénus commandoit au commencement de cette neuvième année. Le Continuateur des Commentaires de César, qui a écrit le huitième livre de la guerre des Gaules, n'a pas esté exact à faire mention des Lieutenants de César qui commandoient ses légions dans les différentes citez où elles furent distribuées dans les derniers mois de la huitième année, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Il nous a conservé les noms de ceux qui commandoient les quatre légions qui avoient leurs quartiers dans la Gaule Belgique, Marc-Antoine, Questeur de César, Caius-Trébonius, P. Vatinius & Q. Tullius ses Lieutenants. Le nom de ce dernier Lieutenant n'a pas esté mis exactement par l'Auteur, ou par les Copistes de ce livre, parce qu'il est certain, par les Epîtres de Cicéron, que son frere Q. Tullius

avoit cessé d'estre Lieutenant de César, dès les premiers mois de cette huitième année, & qu'il partit de Rome au mois de May de cette année, avec M. Tullius Cicéron son frere, qui alloit estre Proconsul de la province de Cilicie, & qui l'avoit rappelé des Gaules pour estre son Lieutenant. A l'égard des six autres légions de César, distribuées dans la Gaule Celtique, deux furent mises sur les terres de ceux d'Autun, deux autres dans la Touraine, près de l'état de Chartres, les deux dernières dans le Limosin proche de l'Auvergne. Il ne nomme pas les six Lieutenants de César qui commandoient dans les quartiers de ces six légions.

Dans cet embarras, je crois que Labiénus, dans cette distribution, eut le commandement des deux légions qui estoient dans le Limosin proche de l'Auvergne; & cet avis se peut fonder sur trois raisons. La première, parce qu'il y a apparence que César regardant Labiénus comme son premier Lieutenant & le principal instrument de ses victoires, il luy donna le poste le plus éloigné du sien: or César ayant trouvé à propos de prendre son quartier dans la Belgique, & de passer cet hiver à Némétocenne, que M. d'Ablancourt prétend estre la ville d'Arras, sur la foy du célèbre Géographe Nicolas Samson, je suis persuadé que César mit Labiénus dans le Limosin, qui en estoit fort éloigné. La seconde raison est qu'il y a apparence que Labiénus eut ce poste, parce qu'il estoit le plus difficile; les mouvements qui avoient esté pendant cette huitième année dans le Quercy, & le siège d'Uxellodunum que César avoit esté obligé de faire dans cette province, demandoient un homme d'une aussi grande autorité que Labiénus, pour calmer ces Peuples belliqueux, & les contenir dans l'obéissance. La troisième raison est tirée d'un marbre qui se trouve dans l'Hôtel de ville de Clermont en Auvergne, qui fait mention de Labiénus; ce marbre antique dénote que Labiénus estoit dans le pays, ou au moins dans le voisinage: la paix devoit alors estre bien assurée dans les Gaules, puisqu'il y fit venir sa femme, ce qu'il n'auroit pas pu faire dans un

temps moins pacifique. Cette Inscription se trouve dans le recueil de Gruter, & dans le recueil des familles Romaines de Charles Patin; elle est conçue en ces termes :

..... VL. PAVLINI T. F.
ALLIA T. LABIENI VXOR
BELENO D. D.

Elle nous apprend le nom de la femme de Labiénus, qu'elle appelle *Allia*. La famille *Allia* estoit considérable à Rome, quoyque Plébéienne. Ce nom venoit d'un homme qui s'estoit plu à cultiver de l'ail dans son jardin. Les premiers Romains se faisoient honneur de porter des noms ou des surnoms tirez du nom des plantes que leurs ancêtres avoient cultivées. Les Fabius, descendus d'un fils d'Hercule, avoient pris ce nom, tiré de la culture des fèves. Les Salvius tiroient leur nom de la plante nommée *Salvia*, la Sauge, plante médicinale à laquelle on attribue de si bons effets, que l'Ecole de Salerne s'écrie à son sujet dans ces termes :

Cur moriatur homo, cui Salvia crescit in horto !
Salvia salvatrix, Natura conciliatrix.

Les Calpurniens, issus du Roy Numa, avoient tenu à honneur le surnom de Pisons, à cause des pois qu'ils avoient cultivez. Une branche de la célèbre Maison Cornélia avoit pris le surnom de Lentulus, tiré des lentilles qu'elle aimoit particulièrement. Cette famille *Allia* estoit originaire de la Pouille, si nous en croyons Silius Italicus. Ce Poëte, qui a cherché à faire honneur dans son Poëme aux grandes familles Romaines, fait mention d'un *Allius* natif d'Argyripa, ville de la Pouille bâtie par Diomède. Cet *Allius* commandoit un corps de Cavalerie dans l'armée Romaine à la journée de Trébia, où les Romains furent défaits par Annibal. Silius fait une belle description de la manière dont cet *Allius* estoit armé, de ses actions pleines de valeur, & de la mort qui luy fut

donnée par Magon frere d'Annibal, & par Maharbal Général de la Cavalerie Carthaginoise :

*Allius Argyripâ Daunique profectus ab arvis
Venator rudibus jaculis, & Iapyge campum
Persultabat equo, mediisque invehctus in hostes
Appula non vanâ torquebat spicula dextrâ.
Huic horret thorax Samnitis pellibus ursæ,
Et galea annosi vallatur dentibus apri.
Verum ubi turbantem, solo ceu lustra pererret
In nemore, aut agitet Gargano terga ferarum;
Hinc Mago, hinc savus pariter vidére Maharbal,
Ur subigente fame diversis rupibus urfi
Invadunt trepidum gemina inter prælia Taurum,
Nec partem prædæ patitur furor: hand secus acer.
Hinc atque hinc jaculo devolvitur Alius æsto.
Ii stridens per utrumque latus Maurusia taxus:
Obvia tum medio sonuerunt spicula corde,
Incertumque fuit lethum cui cederet hastæ.*

Telle estoit l'origine de la famille dont estoit issuë la femme de Labiénus; sur quoy on peut remarquer la prudence de ce Romain, d'avoir pris pour femme une personne originaire de la Pouille: cette province de l'Italie, aussi bien que la terre Sabine, estoient les cantons qui produisoient les femmes les plus chastes & les plus attachées à leurs devoirs domestiques. C'est le sentiment d'Horace dans la seconde de ses Epodes:

*Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli.*

Juvenal, dans sa sixième Satyre, donne la préférence aux femmes de Vénouse, ville de la Pouille, sur les plus illustres Romaines :

*Malo Venusinam quàm te Cornelia mater
Gracchorum.*

Le marbre de Clermont est un témoignage de l'attachement qu'Allia avoit pour son époux, les difficultez des chemins ne l'empêchèrent pas de venir prendre part à la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre des Gaules; il est encore un monument de sa piété. Il y est marqué qu'elle avoit fait des dons, en exécution des vœux qu'elle avoit faits aux Dieux adorez dans la Gaule, pour la conservation de la personne de son mari. Le Dieu Bélénus estoit une des quatre principales Divinitez adorées par les anciens Gaulois; sa fonction estoit de préserver de maladies & de blessures, ceux pour qui on l'invoquoit.

Il est difficile de marquer précisément le temps du mariage de Labiénus avec Allia. Ce mariage estoit antérieur au temps où il vint servir sous César dans les Gaules, & il y a apparence que Labiénus le contracta avant son entrée dans les premières magistratures qu'il exerça dans Rome, puisque les enfants qui en naquirent, eurent part aux guerres civiles qui arrivèrent après la mort de Jules-César, qu'ils estoient contemporains de Mécénas, d'Agrippa, de Messala & d'Asinius Pollion, & qu'ils estoient alors majeurs.

Au commencement de cette neuvième année, César passa les Alpes, & visita toutes les villes de la Gaule Cisalpine. Toutes le reçurent avec de grands honneurs, témoignèrent beaucoup de joye de le revoir, & luy en donnèrent bien des assurances. Ce voyage fut de peu de jours, il repassa promptement les Alpes, & retourna à son quartier de Némétocenne dans la Gaule Belgique; de-là il envoya ses ordres dans tous les quartiers de ses légions, à Labiénus & à tous ses Officiers généraux, & leur ordonna d'amener toutes les troupes qu'ils commandoient, dans le territoire de Trèves. Ce fut-là que César fit la revue de toute son armée, *lustravit exercitum*. Les mots de *lustrare exercitum* ne signifient pas seulement l'examen que les Généraux en chef des armées Romaines faisoient du nombre & de la qualité de leurs soldats; mais ils accompagnoient cette action de plusieurs cérémonies religieuses, de sacrifices publics & particuliers, & de diverses expiations. Ces revûes générales des armées se faisoient ordinairement

dans trois occasions. La première, lorsqu'ils prenoient possession de leurs gouvernements, soit Consulaires, soit Prétoriens, & qu'ils rassembloient toutes les troupes qui s'y trouvoient alors. La seconde, lorsqu'ils estoient près de donner une bataille. La troisième, lorsqu'après avoir fait grandes actions & terminé une guerre, ils estoient près de quitter leurs gouvernements. La revue que fit alors César de son armée, & à laquelle T. Labiénus assista, fut de ce dernier genre. Il ne faut pas douter qu'elle ne fût très-magnifique, & remplie des plus belles cérémonies. Jules-César joignoit à la qualité de Proconsul de la Gaule Cisalpine & Transalpine, la qualité de Grand Pontife de Rome; employ qu'il possédoit depuis plusieurs années.

Après cette revue générale de l'armée, César envoya Labiénus dans la Gaule Cisalpine, dont il luy donna le commandement. L'intention de César estoit de mettre Labiénus plus à portée de demander le Consulat. Plusieurs villes de la Gaule Cisalpine avoient le droit de bourgeoisie Romaine. Leurs habitants donnoient leurs suffrages dans les Comices qui se tenoient à Rome pour l'élection des Magistrats. Labiénus étant Commandant dans la province, pouvoit plus aisément obtenir ces suffrages. L'employ que César donna à Labiénus, estoit un poste qui luy donnoit presque toutes les prérogatives du Proconsulat dans cette province, pendant l'absence de César.

Il estoit bien difficile alors de pouvoir parvenir au Consulat par la recommandation de César. La plus grande partie du Sénat estoit indisposée contre luy. On venoit de refuser le Consulat à Servius-Galba dans les derniers Comices, quoiqu'il fût Patricien & né dans l'ancienne Maison Sulpitia, parce qu'il avoit esté un des Lieutenants de César; & on luy avoit préféré L. Lentulus & C. Marcellus, qu'on avoit désignez Consuls, bien que Galba eût plus de crédit qu'eux & plus de suffrages. On vouloit que César quittât ses gouvernements & le commandement de son armée. On luy avoit nommé pour successeurs, L. Domitius Ænobarbus, & C. Considius Nonianus. Le premier devoit avoir la Gaule Transalpine en

qualité de Proconsul. Le second devoit avoir la Gaule Cisalpine en qualité de Propréteur. César prétendoit avoir droit de régir ces provinces, qui composoient son gouvernement, pendant dix années complètes, qui n'expiroient qu'à la fin de l'an de Rome 705. Il prétendoit de plus, avoir droit de demander un second Consulat, quoyqu'il fût absent, pour l'année 706. Il fondeoit ses privilèges sur une Loy faite en sa faveur, sous le second Consulat de Pompée & de Crassus l'an de Rome 699. Les Sénateurs qui luy estoient opposez, prétendoient que son gouvernement des Gaules luy avoit esté accordé pour cinq années, & que la prolongation qu'on y avoit ajoutée depuis pour cinq autres années, avec le droit de pouvoir demander le Consulat, quoyqu'absent, estoit une faveur relative au temps, qu'on croyoit alors nécessaire pour luy donner les moyens d'achever la conquête de la Gaule qu'il avoit entreprise. Ainsi cette conquête ayant esté faite dans l'espace de huit années, il avoit rendu luy-même inutiles les privilèges qui luy avoient esté accordez.

César voyoit bien le but où visoient les Sénateurs qui luy estoient ennemis. Il estoit persuadé que s'il quittoit son gouvernement des Gaules & le commandement de son armée, pour aller à Rome demander le Consulat comme simple candidat, Caton & les Marcellus se rendroient ses accusateurs pour les malversations par luy commises, & dans son premier Consulat, & dans les gouvernements qu'il avoit eus. César avoit exercé ces emplois avec beaucoup de courage & de valeur, mais il ne s'estoit pas soucié d'y faire voir son intégrité & son désintéressement. Il s'estoit mis au-dessus des loix & des règles ordinaires en bien des occasions. Il estoit sûr d'estre condamné s'il subissoit l'examen d'une justice réglée. Ce sentiment du Sénat Romain à l'égard de César, a esté renouvelé de nos jours par M. Despreaux dans sa Satyre XI. vers 79. & suivans.

Du premier des Césars on vante les exploits :

Mais dans quel tribunal, jugé suivant les Loix,

Eût-il

Eût-il pu disculper son injuste manie !

Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,

Dans trois jours nous verrons le Phénix des guerriers

Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Pompée, jaloux de la gloire militaire que César avoit acquise par la conquête des Gaules, se déclara contre luy. Il appuya de son autorité les Sénateurs qui vouloient que César quittât son armée & ses gouvernements. Par la mort de Craffus, tué dans la guerre contre les Parthes, & par la mort de sa femme Julie, il se croyoit affranchi de toutes les liaisons qu'il avoit contractées avec César. La nouvelle alliance qu'il avoit avec Q. Métellus Scipion, dont il avoit épousé la fille Cornélia, contribuoit beaucoup à leur mésintelligence.

Labiénus commandant alors dans la Gaule Cisalpine, estoit paisible spectateur de tous ces mouvements, avant-coureurs d'une guerre civile. Il estoit puissamment sollicité par les Sénateurs, ennemis de César, de se déclarer contre luy. Leur intention estoit de dépouiller César par son moyen, d'une partie de ses troupes. César n'ignoroit pas ces sollicitations & ces menées souterraines que ses ennemis faisoient contre luy, mais il n'en vouloit rien croire. Il confidéroit Labiénus comme un homme qui luy estoit entièrement attaché. Les grands emplois qu'il luy avoit donnez, & les grandes richesses qu'il luy avoit procurées, luy sembloient des gages suffisants de sa fidélité.

En effet, Labiénus fut toujours fidèle & obéissant à César, tant qu'il crut que César ne s'éloigneroit pas de la soumission qu'il devoit aux ordres du Sénat ; mais César ne fut pas longtemps sans franchir les bornes du respect qu'il devoit à cet auguste Corps. Il quitta la Gaule Transalpine, où il laissa huit de ses légions, quatre dans la Gaule Belgique, commandées par C. Trébonius, & quatre autres dans le territoire d'Autun, commandées par C. Fabius, ses Lieutenants. Il passa les Alpes avec un corps de cinq mille hommes de pied & de trois cens chevaux. Il établit son quartier général à Ravenne dans

Mém. Tome XIII.

K

la Gaule Cisalpine. Cette ville de Ravenne estoit à l'extrémité de son gouvernement du côté de Rome; de-là il luy estoit facile d'avoir promptement des nouvelles de ce qui s'y passoit, & de soutenir les partisans qu'il avoit dans cette capitale de l'Empire. Les principaux estoient Curion, Tribun du Peuple pendant cette année, qu'il avoit mis dans ses intérêts par de grandes sommes d'argent qu'il luy avoit données, & Marc-Antoine son parent & son Questeur, lequel, au mois de Décembre de cette année, fut le successeur de Curion dans le Tribunat.

L'arrivée de César dans la Gaule Cisalpine fit perdre à Labiénus le commandement qu'il avoit dans cette province.

César voyant l'inflexibilité du Sénat à son égard, & sa constance à rejeter les diverses propositions qu'il avoit faites, quoyqu'elles fussent appuyées par Curion & par quelques autres Tribuns du Peuple, écrivit au Sénat une dernière lettre. Par cette lettre il faisoit un détail honorable des services qu'il avoit rendus à la République; il offroit de quitter son armée pourvû que Pompée en fît autant: il ajoûtoit que si Pompée ne vouloit pas quitter son armée, il ne quitteroit pas non plus la sienne, & qu'il viendrait incessamment à Rome, pour y venger les injures qu'on luy faisoit, & celles que l'on faisoit aux Tribuns du Peuple qui proposoient ses raisons, & que l'on ne vouloit pas écouter.

Cette lettre de César fut apportée en diligence à Rome par Curion, à la fin de l'année. Elle fut présentée aux nouveaux Consuls L. Lentulus & C. Marcellus, le premier jour de Janvier de l'an 705. dans le temps qu'ils alloient au Sénat pour prendre possession de leur nouvelle magistrature. Les propositions que César faisoit, de quitter son armée si Pompée quittoit la sienne, furent rejetées; les menaces qu'il faisoit, indignèrent contre luy la plus grande partie des Sénateurs.

Le Sénat rendit un premier arrêt, par lequel il ordonna que César licencié son armée dans un certain temps, qu'autrement il seroit déclaré criminel & ennemi de la République: *Uti ante certam diem C. Caesar exercitum dimittat; si*

non faciat, eum adversus Rempublicam facturum videri. A ce premier arrêt, Marc-Antoine & Q. Cassius Longinus Tribuns du Peuple, formèrent leur opposition. Les Consuls & les Sénateurs n'eurent aucun égard à l'opposition de ces Tribuns. On rendit un second arrêt, par lequel on ordonna que les Consuls, les Préteurs, les Tribuns du Peuple, & ceux qui se trouvoient dans le voisinage de Rome en qualité de Proconsuls, fissent en sorte que la République ne souffrit aucun dommage : *Dent operam Consules, Prætores, Tribuni Plebis, quique pro Consulibus sunt ad Urbem, ne quid Respublica detrimenti capiat.* Ce dernier arrêt estoit semblable à celui que le Sénat Romain avoit donné l'an de Rome 691. sous le Consulat de Cicéron & de C. Antonius, contre Catilina & ses complices. Les jours suivans furent employez à donner des ordres pour faire des levées de troupes dans toute l'Italie.

César apprit ces nouvelles à Ravenne par Curion & les deux Tribuns du Peuple, qui luy estoient dévouez. Il assemble ses soldats, les harangue, leur persuade la justice de sa cause, passe le Rubicon, limite de son gouvernement, & se rend maître de la ville de Rimini. César fit partir deux détachements de son armée pour aller en avant. Le premier, composé de cinq cohortes commandées par Marc-Antoine, passa le Mont Apennin, & s'empara d'Arezzo ville de l'Oscane. Le second, composé de trois cohortes, marcha le long de la Mer Adriatique, & s'empara des villes de Pézaro, de Fano & d'Ancone.

Ce fut alors que Titus Labiénus trouva à propos d'abandonner César, & d'aller offrir ses services à Pompée. Les Consuls & le Sénat avoient remis à Pompée le soin de leur défense, comme au plus ancien Proconsul qui fût alors en Italie. Labiénus ne balança pas à prendre dans cette guerre civile naissante, le parti le plus juste contre le parti le plus fort, mais destitué de toute justice. L'amour de sa patrie fut le motif qui le détermina à cette démarche, qu'une prudence plus circonspecte & plus intéressée l'auroit empêché de faire, si son caractère eût été moins Romain; au moins c'est la justice

que Cicéron luy rend dans le septième livre de ses Epîtres à Atticus, lorsqu'il parle de luy & de la manière dont il quitta le parti de César.

*Dion Cass. hist.
lib. 41.*

Je n'ignore pas que Dion Cassius allégué d'autres raisons de l'abandonnement que fit Labiénus du parti de César. Cet Auteur dit qu'il doit paroître étrange qu'il soit venu dans l'esprit de Labiénus de quitter César, de qui il avoit reçu tant d'honneurs & tant de bienfaits, & qui souvent luy avoit confié le commandement de toutes les troupes qu'il laissoit dans la Gaule Transalpine, lorsqu'il venoit passer quelque temps en Italie à Ravenne, pour estre plus près de Rome. Il ajoute que la cause de ce changement fut que Labiénus ayant acquis de grandes richesses & beaucoup de gloire pendant la guerre des Gaules, se comportoit à l'égard de César, avec plus de faste & plus d'orgueil qu'il ne convenoit à un homme qui luy estoit inférieur; & que d'un autre côté, César voyant que l'on égaloit les actions de Labiénus aux siennes, commençoit à luy témoigner moins d'amitié, & à avoir en luy moins de confiance; d'où il arriva que Labiénus voyant que la bonne volonté que César avoit eue jusque-là pour luy, estoit changée en défiance & en jalousie, quitta César & s'attacha à Pompée.

Ces sentiments que Dion attribue à César & à Labiénus, ne me paroissent pas probables. Ils supposent dans César une basse jalousie, & dans Labiénus une sotte vanité, qui sont des foiblesses qui ne convenoient nullement à la grandeur d'ame & à la fermeté naturelles à ces deux grands hommes; ainsi, le sentiment de Cicéron me semble devoir estre préféré dans cette occasion, à celui de Dion. Cicéron estoit contemporain de Labiénus & de César; cette action s'estoit passée dans le temps que Cicéron estoit en Italie, & presque sous ses yeux, au lieu que Dion a écrit son histoire plus de 250. ans après le temps auquel Labiénus & César ont vécu. L'histoire de Dion a esté écrite par cet Auteur, dans un esprit favorable à la mémoire de Jules-César & à celle d'Auguste son successeur, destructeurs de la République Romaine. Elle est peu propre à

nous exprimer les grands sentimens qui animoient Labiénus, & tous ceux qui suivirent par choix le parti de Pompée & du Sénat Romain, dans les derniers temps de la République.

Le départ de Labiénus mortifia beaucoup César, il en eut une grande douleur, *dedit illi dolorem*, dit Cicéron dans l'Épître XIII.^e du septième livre à Atticus; cependant, suivant Plutarque, il n'en témoigna rien, & fit semblant de ne s'en pas soucier, puisque, lorsqu'on luy en apprit la nouvelle, il luy renvoya ses équipages & son argent. Cette douleur, quoyque secrète, fut néanmoins fort vive, & luy tint long-temps sur le cœur. Lucain, dans le cinquième livre de son Poëme historique de la Pharsale, nous assure que César parla de Labiénus en termes fort méprisants, dans la harangue qu'il fit à ses soldats, qui luy demandoient leur congé d'une manière séditieuse après son retour d'Espagne, où il avoit défait les trois Lieutenants de Pompée, Afranius, Pétreus & Varron. Dans cette harangue militaire, César qualifie Labiénus de lâche déserteur, depuis qu'il a abandonné son parti, & dit qu'il est errant sur terre & sur mer avec Pompée, dont il a préféré l'amitié à la sienne:

Fortis in armis

Cæsareis Labienus erat: nunc transfuga vilis

Cum Duce prælato terras atque æquora lustrat.

A ce jugement de César, dicté par le dépit & par la colère, on peut opposer le jugement que Cicéron faisoit alors de Labiénus, qu'il qualifie de grand personnage dans une lettre à Atticus, *Labienus vir meâ sententiâ magnus*; & ce sentiment de Cicéron paroît plus sensé & plus équitable. Dans une lettre que Cicéron a écrite à Tiron en ce temps-là, il loue le procédé de Labiénus, & il espère qu'il sera imité par plusieurs, qui abandonneront le parti de César: *Maximam autem plagam accepit, quod is qui summam auctoritatem in illius exercitu habebat, T. Labienus, socius sceleris esse noluit: reliquit illum & nobiscum est; multique idem facturi esse videntur.*

*Lib. 1.^{er} epist.
12. ad Fam.
liar.*

Cicéron prétend qu'il auroit esté à souhaiter que, lorsque

Labiénius abandonna César, les Consuls & le Sénat eussent encore esté dans Rome; il auroit pu dans ce cas-là estre plus utile à la République, mais ils n'y estoient plus alors. La ville avoit esté abandonnée par les Consuls le quatorzième jour avant les calendes de Février, c'est-à-dire, le 19. Janvier de l'an de Rome 705. La plûpart des Magistrats, plus de deux cens Sénateurs, & un grand nombre de Chevaliers les avoient suivis dans leur fuite. L'entrée subite de César dans l'Italie avec une armée, avoit jetté dans tous les esprits un grand trouble & une consternation générale. Scribonius Libon, qui commandoit en Toscane, l'avoit abandonnée, Minucius Thermus avoit quitté l'Ombrie, & P. Attius Varus, parent de notre Labiénius, n'avoit pas pu défendre la province de Picénum, quelque bonne volonté qu'il en eût marquée en jettant quelques troupes dans Auximum. Cette ville ouvrit ses portes aux troupes de César. La ville de Cingulum, nouvellement bâtie par Labiénius, se soumit pareillement à César dès qu'il en approcha. Cette crainte & cette terreur des armes de César, s'estoient étendues jusqu'à la ville de Rome. Pompée même en avoit esté frappé. Il fit, suivant Cicéron, remarquer beaucoup de timidité & de désordre dans toutes ses actions: *Nihil esse timidius constat, nihil perturbatius*. Pompée conduisit d'abord tous ces Magistrats fugitifs à Capoue; de-là ils allèrent à Théanum, où Labiénius les joignit. Les Commentateurs de Cicéron sont en peine de sçavoir quelle est cette ville de Théanum. Il y avoit en Italie deux villes qui portoient le nom de Théanum. L'une estoit située dans la Campanie, nommée Théanum-Sidicinum; l'autre située dans la Pouille, nommée Théanum-Appulum. Comme dans cet endroit de Cicéron, il paroît que les Consuls alloient de Capoue à Larinum, première ville de la Pouille, en passant par Vénafrum, il est à croire que c'est à Théanum-Sidicinum, dans la Campanie, que Labiénius se présenta à eux pour la première fois.

Labiénius arriva à Théanum le neuvième jour avant les calendes du mois de Février, c'est-à-dire, le vingt-quatrième

*Epist. 13. l. 7.
ad Atticum.*

jour de Janvier. Il fut bien reçu par les Consuls & par Pompée. Ils auroient bien souhaité qu'il leur eût pu amener quelques troupes de l'armée de César, mais César estoit si fort aimé des Officiers & des soldats qui servoient sous luy, qu'il estoit presque impossible de les détacher de son parti. Sa libéralité les avoit comblez de tant de dons, & il leur faisoit tant de promesses pour l'avenir, qu'il les avoit engagez à le servir dans tous ses desseins. Salluste & Cicéron, qui nous ont donné des portraits de César, avouent qu'il avoit de grands talents pour gagner les hommes, & les amener à ses fins.

*Sallust. in bello
Cutilin.
Cic. Philip. 2.
sub finem.*

Pompée donna à Labiénus l'employ de Lieutenant-Proconsulaire, qu'il exerça auprès de luy de la même manière qu'il l'avoit exercé depuis long-temps auprès de César dans les Gaules. Dion Cassius nous apprend que Labiénus découvrit à Pompée plusieurs secrets de César. Cet Auteur ne s'expliquant pas sur ce sujet, il est assez difficile de deviner ce qu'il appelle secrets de César. Je crois que Dion à cet endroit veut dire deux choses. La première, que Labiénus fit connoître à Pompée les desseins que César avoit de se rendre maître de la République, & les mesures qu'il prenoit pour y parvenir. La seconde, qu'il luy expliqua la manière dont César faisoit la guerre, & les règles qu'il observoit dans la conduite de son armée. L'ambition de César estoit une chose si marquée, qu'il falloit estre aveugle pour ne la pas voir, quelque popularité qu'il affectât d'ailleurs. A l'égard de la manière dont César faisoit la guerre, & des maximes qu'il y pratiquoit, les avis de Labiénus pouvoient estre très-utiles à Pompée; car, comme remarque judicieusement Plutarque, qui voudra comparer tous les Fabiens, les Scipions, les Métellus, & ceux mêmes de son temps, ou un peu plus anciens, comme un Sylla, un Marius, & les deux Lucullus, & Pompée même, duquel le nom en ce temps-là s'élevoit jusqu'aux cieus, on trouvera que les actions de César, en toute vertu militaire & faits de guerre, les surmontent tous entièrement.

*Πάντα οἱ μὲν
ἀποκρύπτει αὐτῷ
ἐξ ὕψους.*

*Plut. in Jul.
Cesare.*

Pompée n'avoit alors avec luy que des troupes nouvelles, levées fort tumultuairement dans différentes parties de l'Italie.

Il ne pouvoit pas beaucoup compter sur la fermeté de ces troupes nullement aguerries. Il y avoit dans la province de la Pouille deux légions que César luy avoit renvoyées l'année précédente, sous le prétexte de les envoyer en Syrie contre les Parthes, qui se faisoient craindre dans l'Orient depuis la défaite de Crassus. Les Consuls de cette année avoient retenu ces deux légions dans l'Italie; ils les avoient fait passer leur quartier d'hyver dans la Pouille; leurs quartiers estoient à Lucérie, à Théanum-Appulum & à Larinum. Les Consuls & Pompée, suivis de Labiénus, les allèrent joindre. Pompée établit le quartier général à Lucérie, il y fut joint par tout ce qu'il put y rassembler de troupes. Ce fut dans ce lieu que Pompée commença à faire les fonctions de Généralissime des armées du Sénat & du Peuple Romain, unis pour la défense de la République.

Pompée sembloit vouloir se maintenir dans cette partie de l'Italie. Il avoit mis L. Domitius avec une garnison assez nombreuse dans Corfinium. Il espéroit que César, faisant le siège de Corfinium, luy donneroît le temps de se reconnoître pendant quelques jours; mais la désobéissance des soldats de Domitius, & la révolte des habitants de Corfinium, qui ouvrirent leurs portes à César, & luy livrèrent Domitius & plusieurs Sénateurs qui estoient avec luy, dérangèrent absolument toutes les mesures que Pompée auroit pu prendre pour la défense de l'Italie. Voyant César maître de Corfinium & de Sulmone, Pompée prit la résolution de sortir de l'Italie avec les Consuls, & de passer avec eux dans l'Épire & dans la Grece. Pour exécuter cette entreprise, il alla à Brundisium * avec les Consuls & avec ses troupes. Il y fut bientôt assiégé par César; mais toute son activité ne put empêcher Pompée d'exécuter son dessein. Il fit d'abord passer la mer aux Consuls, aux Sénateurs, à tous les Chevaliers Romains, & à la plus grande partie de ses troupes, sur la flotte qui estoit à Brundisium; & dans la suite il la passa luy-même avec ses Lieutenants, dont Labiénus n'estoit pas le moins estimé, & avec le reste de ses troupes. Je n'en explique pas ici le détail, il est très-

* Brindes.

très-exactement raconté dans le premier livre des Commentaires de la guerre civile écrite par César, & c'est un des endroits qui méritent certainement le plus l'attention des gens de guerre. Les précautions que prit alors Pompée pour faire cette importante retraite, font voir qu'il avoit repris ses esprits; & il y a apparence qu'il fut bien secondé par Labiénus, qui l'avertit de toutes les manœuvres & ruses de guerre que César pourroit employer contre luy dans cette occasion.

RECHERCHES SUR MECENAS.

Par M. l'Abbé SOUCHAY.

LE nom de Mécénas étant consacré à la protection des 21. Janvier
Lettres, tout ce qui regarde sa personne doit naturelle- 1734-
ment nous intéresser. Mais les emplois qui luy furent confiés, les événements où il eut quelque part, les traits qui forment son caractère; voilà, Messieurs, ce qui m'a paru mériter davantage votre attention, & ce qui fait aussi le principal objet de mes recherches.

Meibomius a déjà travaillé sur ce même sujet; car je laisse à part les vies de Mécénas publiées en Espagnol par Martyr Rizo & par le Caporali, & le Cenni en Italien. Rizo n'a donné qu'un mélange bizarre de réflexions politiques & de faits purement imaginez. Le Caporali, quoy qu'en dise un Auteur célèbre, a moins composé une histoire en vers, qu'un roman burlesque; & le Cenni adopte sans examen toutes les traditions, ou plutôt il copie servilement Meibomius. Pour celui-ci, il est le premier qui ait consulté les sources; mais il manque de critique & de méthode, & son ouvrage n'est proprement qu'une simple compilation.

*Boyle, Repub.
des Lettres.
Juillet 1686.
art. 12.*

Si je n'ay pas sçu éviter tous les défauts de ces Ecrivains, ni même profiter de ce qu'ils ont de meilleur, du moins n'avanceray-je rien qui n'ait un fondement légitime dans les monuments de l'ancienne Histoire. Et ce qui aura peut-être

Mem. Tome XIII.

L

le mérite de la nouveauté, je représenteray tout ensemble Mécénas comme homme de guerre, comme homme d'Etat, comme protecteur des lettres, & comme homme de lettres luy-même.

Caius Cilnius Mécénas, Ministre & favori d'Auguste, naquit dans l'Ordre des Chevaliers. Horace^a nous apprend le mois & le jour de sa naissance. Pour l'année & le lieu, ce sont deux circonstances que nous ignorons.

*Plutarc. in vita
Romul.*

*Chabot. in Ho-
rat. Od. 17. lib.
2.*

Meibomius a pensé qu'un Philosophe semblable à ce Tarutius dont Plutarque fait mention, eût pu, en remontant depuis les actions connues de Mécénas, démêler précisément le point de sa naissance; & ce qui n'est pas moins singulier, un Scholiaste avoue qu'il a consulté des *Mathématiciens* dans le même esprit, comme si l'Astrologie ou les calculs pouvoient suppléer ici au silence de l'Histoire.

*Macrob. Sa-
turn. l. 2. c. 4.*

La circonstance du lieu est également ignorée. Je sçais qu'Auguste appelloit son favori *Lafer Aretinum*; mais on ne doit pas en conclurre qu'*Aretium*, aujourd'huy Arezzo, luy ait donné la naissance. Pour nommer ainsi Mécénas, il suffisoit que les Cilniens ses ancêtres eussent habité cette ville de l'Etrurie. Or il est indubitable que les Cilniens estoient sortis d'Arétium: *Ubi Cilnium gentis præpotens*, dit Tite-Live. Ils y avoient même regné: *Tyrrhena Regum progenies; Etrusco de sanguine Regum*, disent Horace & Propérce de Mécénas à Mécénas luy-même.

*Horat. Od. 29.
lib. 3.
Prop. Eleg. 7.
lib. 3.*

Des textes si positifs ne paroissent guères susceptibles de sens figuré; c'est pourtant au sens figuré qu'un Critique moderne s'est efforcé de les réduire. Il suppose qu'à la faveur des douze Souverainetez^b qui partageoient anciennement l'Etrurie, Mécénas se prétendit issu de quelqu'un de ces Rois que les Etrusques nommoient *Lucumons*. Puis il s'écrie qu'à des Poëtes, nation toujours flateuse, il en falloit moins pour

— Ex hac
Luce Mæcenas meus affluentes
Ordinat annos.
Id. April. Lib. 4. Od. x i.

^b Dionys. Halic. lib. 3. *Antiquit.
Florus*, lib. 1. cap. 17.
*Tuscia duodecim Lucumones habuit,
id est Reges. Serv. in Æneid.*

se prêter aux chimères d'un favori. Telles sont les raisons que M. Dacier a proposées contre le sentiment généralement reçu.

Remarque sur la première Ode d'Horace.

Mais s'il faut prendre au figuré l'expression d'Horace & de Properce, il faudra donc aussi que Silius Italicus^a, en parlant de sceptres dans la Maison de Mécénas, n'ait eu en vue que des sceptres imaginaires, symboles d'une Royauté chimérique. D'ailleurs, un favori qui demeura constamment dans le second ordre de l'Etat^b, tandis qu'il en dispensoit les premières dignitez; un favori si modeste auroit-il souffert qu'on le flatât si lâchement? Et Sénèque, qui l'a si peu ménagé, qui luy a reproché jusqu'à ses malheurs domestiques, qui luy a fait un crime de sa démarche languissante, luy auroit-il pardonné une si grande foiblesse? Mécénas estoit donc fondé à rapporter son origine aux Lucumons d'Arétium; & suivant une tradition reçue, il descendoit des Cilniens, qui avoient autrefois porté le diademe.

Senec. ep. 10. 94.

C'est ici que Meibomius & presque tous les Commentateurs d'Horace, rapportent la succession de ces mêmes Cilniens en ligne directe, depuis un certain Elbius jusqu'à Mécénas. Ils nomment cet Elbius, qui fut tué dans un combat, Turrenus, Titus & Volturénus, qui retinrent dans Rome même, au milieu de leurs vainqueurs, les usages qu'ils avoient apportez d'Etrurie; Cécina, qui fut maître des *Quadriges* & chef des Augures; Ménippe, dont le nom seul s'est sauvé de l'oubli; & Ménodore enfin, qui servit César contre Pompée. Mais, pour autoriser des mémoires si curieux, c'est en vain que ces différents Auteurs citent les Origines de Caton. Ils n'ont tous pour garant que le seul Anniius de Viterbe^c, si

^a *Mæcenas cui Mæonia venerabile terra,
Et scriptis olim celebratum nomen
Etruscis. Sil. Ital. l. 10. v. 40.
Cære Mæcenas Eques. Horat. lib.
1. Od. 10.*

^b *Intra fortunam qui cupis esse tuam.
Parcis, & in tenuis humilem te
colligis unbras;*

*Velorum plenos contrahis ipse sinus.
Prop. loco cit.*

^c *In excerpt. ad calcem Orig. Caton.*
Ces habiles Editeurs ont rejeté ces Extraits. On ne les trouve point parmi les fragments de Caton dans l'édition de Salluste, publiée en 1710. par M. Wasse.

connu dans la République des Lettres, par les ouvrages qu'il a supposés. Ainsi nous ignorons quels furent les ayeux de Mécénas; il est certain seulement qu'après qu'ils eurent passé à Rome, ils y furent en considération; & nous apprenons *Lit. s. Sat. 6.* d'Horace qu'ils avoient commandé les armées :

— *Avus tibi maternus fuit, atque paternus.*

Olim qui magnis legionibus imperitarint.

Je viens maintenant à ce qui est plus personnel à Mécénas. Le goût qu'il conserva toujours pour les Lettres, les bienfaits dont il combla ceux qui les cultivoient, les ouvrages qu'il composa; tout prouve d'une manière incontestable, qu'il avoit reçu une éducation digne de sa naissance. Et l'usage où estoient les Romains, d'aller en Grece pour y apprendre principalement une langue qui leur offroit tant de modèles; un tel usage, dis-je, joint à la grande connoissance que Mécénas avoit de cette langue ^a, ne permet pas de douter qu'il n'ait aussi passé, dans la même vue, quelques années parmi les Grecs. Est-ce à l'Ecole d'Apollonie qu'il donna la préférence? Est-ce encore dans ce même lieu qu'il fut connu d'Octavien? Voilà ce que l'on croit d'ordinaire, & ce que je n'oserois pourtant décider, parce que l'Histoire garde sur ces premières années un profond silence. Pour Meibomius, il soutient que l'Ecole d'Apollonie estant alors célèbre, puisque César y avoit envoyé Octavien, Mécénas y vint aussi, & que des exercices communs furent l'occasion de la tendre amitié qui regna toujours entr'eux ^b.

D'un autre côté, leur âge devant estre différent, comme on le verra bientôt, & les grandes espérances dans lesquelles César élevoit Octavien, attirant tous les jours de nouveaux courtisans en Macédoine, car Palmérius a démontré que c'est

*Palm. in Græc.
descript. lib. 1.
cap. 27.*

^a *Docte sermones utriusque lingua.*
Horat. lib. 3. Od. 8.

^b Le goût qu'eut Auguste pour Térencia, suivant Dion, liv. 53. & l'indiscrétion de Mécénas, qui, au rapport de Suétone, révéla à Térencia

la conspiration de Muréna son frere, donnèrent lieu à quelque refroidissement entre Auguste & Mécénas. Si ces faits sont véritables, il paroît du moins par toute la suite de l'Histoire, que le refroidissement ne fut pas long.

d'Apollonie en Macédoine qu'il s'agit ici, & non pas d'Apollonie en Mygdonie, il est bien plus vraisemblable que le même motif y conduisit Mécénas. Quoy qu'il en soit de la première occasion qui les unit, Octavien goûta tellement Mécénas, qu'il luy donna sa confiance; & Mécénas conçut pour Octavien une si parfaite amitié, qu'il n'eut plus, ni durant la guerre, ni pendant la paix, d'autre objet que de le servir :

*Prop. lib. 2.
Eleg. 1.*

Et sumptâ & positâ pace fidele caput.

Octavien estoit encore en Macédoine, lorsqu'il apprit que César venoit d'estre assassiné, & l'adoptoit par son testament. Il n'avoit pas alors dix-neuf ans; & sans le secours de Mécénas, qui, pour le diriger par ses conseils, devoit avoir un âge plus mûr, peut-estre eût-il mal soutenu les droits de son adoption.

Auguste estoit
né l'an de Rome
691.

Mécénas estoit un de ces génies que la nature sembloit avoir formez pour le gouvernement. Il avoit une pénétration vive, qui luy decouvroit le fond des caractères; un discernement juste, qui, dans les conjonctures les plus délicates, le fixoit au meilleur parti; des manières douces & insinuant qui luy gaignoient les cœurs. Et si, pour la science de la guerre, il estoit inférieur à Agrippa, il ne le cédoit à personne pour la valeur.

Lorsqu'Auguste, permettez-moy, Messieurs, de nommer ainsi par anticipation Octavien; lorsqu'Auguste eut quitté la Macédoine, & qu'après avoir fait déclarer Antoine ennemi de la patrie, il le contraignit de lever le siège de Modène, Mécénas fut présent à l'action, & partagea l'honneur de cette journée.

Les champs de Philippes, au langage de Pédon, admirèrent aussi sa valeur; &, suivant le même Poète, il n'y parut pas moins terrible, qu'il se monroit affable dans Rome :

*Pedo in Epiced.
Mauro.*

Pulvere in Æmatio fortem videre Philippi.

Quam nunc ille tener, tam gravis hostis erat.

Propertius luy rend un témoignage qui n'est pas moins glorieux. *Prop. lico cit.*

Si j'avois reçu, luy dit-il, un génie propre à chanter les combats, j'aurois chanté Modène, Philippes, Actium; j'aurois célébré tous les exploits de César, & ma Muse vous eût toujours associé à ces mêmes exploits :

*Prop. lib. 2:
Eleg. 1.*

Te mea Musa illis semper contexeret armis.

Lorsqu'Auguste marcha contre Lucius Antonius frere du Triumvir, & qu'il l'assiégea dans Pérouse où il s'estoit renfermé avec Fulvie, Mécénas, si nous en croyons le même Properce que je viens de citer, eut quelque part à la gloire qui suivit cette expédition. Mais il se distingua principalement en Sicile à la journée du Pélore. Il y fit le devoir de Capitaine & de soldat, & contribua infiniment à la victoire, en brûlant les vaisseaux du jeune Pompée :

*Illum piscosi viderunt saxa Pelori
Ignibus hostiles tradere ligna rates.*

Pedo in Epiced. C'est sur la foy de Pédon que je rapporte ce dernier fait, j'en conviens; mais quelque flateurs qu'on suppose les Poëtes en général, Pédon n'aura point imaginé de pareilles circonstances, dans un temps où, quand il auroit pu compter sur la vanité de Mécénas, dont il n'estoit pas même connu^a, il avoit toujours à craindre les justes reproches de son siècle, qui eût démenti la flatterie.

*Apoll. in bello
Illyrico.*

J'applique ce même raisonnement à la bataille d'Actium. Déjà Mécénas gouvernoit depuis quelques années Rome & l'Italie, qui demandoient sa présence. Cependant l'occasion estoit trop importante; une seule journée alloit décider de l'Empire du monde en faveur d'Antoine ou d'Auguste. Il part, & vient prendre le commandement des *Liburnes*. Les Liburnes estoient des vaisseaux légers, ainsi appelez du nom de ces peuples d'Illyrie, qui n'avoient que de simples barques, & ne laissoient pas d'infester la mer Ionienne^b. Horace nous prépare à cette circonstance particulière: Quoy! mon illustre

^a *Nec mihi, Mæcenas, tecum fuit
usus amici.* *Pedo in Epiced.*

^b *Ibis Liburnis, &c.* *Epod. 1.*

Liburnis Augustus præposuit Mæcenaten. *Acron.*

ami, dit-il à Mécénas, vous irez sur des Liburnes attaquer ces vaisseaux de haut-bord qui semblent des bastions flottants, prêt à parer, aux dépens de votre vie, les coups qui porteroient sur César. Pédon représente Mécénas dans l'action même, & poursuivant Cléopatre qui regagnoit les sources du Nil :

*Militis Eoi fugientis terga secutus,
Territus ad Nili dum fugit ille caput.*

Et Properce, en parlant des vaisseaux dont les éperons furent suspendus à l'autel de César, loue Mécénas, comme un des Chefs qui avoient le plus contribué à la prise de ces mêmes vaisseaux. Tant de témoignages réunis se sortifient mutuellement.

En vain on suppose que durant les guerres civiles Mécénas gouverna l'Italie, & qu'au temps de la bataille dont je parle, il étouffoit à Rome la conspiration du jeune Lépidus, qui devoit immoler Auguste au milieu de son triomphe. Ces deux faits, suivant le P. Sanadon, dont je me fais honneur d'adopter le sentiment, tout contradictoires qu'ils semblent d'abord, peuvent aisément se concilier. Mécénas estoit à la bataille d'Actium ; il poursuivit avec ses Liburnes Antoine & Cléopatre, mais ne pouvant les atteindre, il rejoignit aussi-tôt la flotte, vint à Rome peu de jours après, s'assura de Lépidus chef des conjurez, & l'envoya vers Auguste avant qu'Auguste fût parti d'Actium. Dans la guerre de Sicile Mécénas avoit donné l'exemple d'une pareille activité. Après s'être trouvé à la bataille de Taormine, il se rendit à Rome pour appaiser quelque tumulte ; il l'appaisa, revint en Sicile, & se distingua, comme nous l'avons dit, à la journée du Pélore. Ces deux traits sont dans le caractère que luy donne un célèbre Historien. Mais si Mécénas estoit homme de guerre, il fut aussi homme d'Etat.

Gouverneur de Rome & de l'Italie dans l'absence d'Auguste, dépositaire de son cachet, maître d'ouvrir & de réformer les lettres qu'il adressoit au Sénat, Mécénas sut ménager les différents Ordres qui ne respiroient que la liberté ; prévenir

*Dio lib. 49.
Tacit. Ann. l.
lib. 6.
Torrent. in
Epod. 1.*

*Vell. Patere.
lib. 8. cap. 88.*

ou étouffer dans leur naissance toutes les conspirations, & réconcilier Auguste, selon que les conjonctures le demandoient, tantôt avec Antoine, & tantôt avec le jeune Pompée.

Pompée avoit battu la flotte d'Auguste, déjà maltraitée par les vents; & les esprits estant tournez à la révolte, il estoit à craindre que le bruit de ces revers n'encourageât les séditieux. Mécénas est envoyé à Rome, il arrive, & calme les esprits. Ce n'est plus ni Properce ni Pédon que je cite pour mes garants, c'est Appien.

Lib. 5. de bello civili.

Le même Pompée s'estant ligué avec Antoine, Auguste à qui la réunion de leurs forces inspiroit de justes allarmes, écrivit à Mécénas de négocier son mariage avec Scribonie sœur de Libon. Libon estoit beau-pere de Pompée, & cette alliance, si elle devenoit commune, le mettoit à portée de servir Auguste. Mécénas réussit encore dans cette négociation; & ce fut Libon qui, quelques années après, engagea Pompée à conclurre un traité dans les circonstances les plus critiques.

Appian. loco cit.

Auguste n'avoit ni vaisseaux, ni le temps d'en construire. Pompée maître de tous les Ports, tenoit l'Italie comme assiégée, parce qu'il occupoit le détroit de Sicile, & qu'il couroit en même temps les mers de Sardaigne; & Rome, par cette raison, ne pouvant recevoir de vivres, ni du côté de l'Asie, ni du côté de l'Afrique, le Peuple menaçoit d'en venir aux dernières extrémités.

Antoine, après s'estre emparé de Brindes qu'Auguste venoit de luy enlever, se préparoit à passer de Grece en Italie, avec une flotte de trois cens voiles. Auguste, allarmé de nouveau, envoie à Brindes Mécénas & Coccéius, qui, suivant l'expression d'Horace^a, avoient plus d'une fois réuni les amis divisés. Ils arrêterent, de concert avec Capiton, les principaux articles. Le mariage d'Octavie sœur d'Auguste, avec Antoine, fut le gage de cette réconciliation, vraie ou apparente; & cinq ans après, Mécénas, aidé de la même Octavie & d'Agrippa, conclut à Tarente un traité aussi avantageux, qu'il estoit devenu nécessaire.

^a — *Aversos soliti componere amicos.* Lib. 1. Sat. 6.

Mais

Mais où se montre d'avantage l'habileté de Mécénas, c'est dans ce discours admirable que Dion^a nous a conservé. *Lib. 52:* Auguste, maître de l'Empire, songeoit à le quitter; soit appréhension d'un nouveau Brutus, soit feinte concertée entre Agrippa & Mécénas, il prit leur conseil sur une affaire si délicate. Agrippa soutint qu'une généreuse abdication estoit un parti sûr & glorieux tout ensemble. Mécénas, & son avis l'emporta, prétendit qu'Auguste ne pouvoit renoncer à l'Empire sans exposer sa gloire & ses jours. Il fit plus, il luy traça un plan de gouvernement qui embrassoit toutes les parties de l'Etat, & qui fait encore aujourd'huy l'admiration des Politiques, mais dont je ne puis donner ici qu'une idée très-imparfaite.

Auguste devoit commencer par la réformation du Sénat, & substituer aux Citoyens indignes, que le malheur des temps y avoit introduits, des hommes dont le mérite fût reconnu; partager les divers emplois entre les Sénateurs & les Chevaliers, mais avec proportion, pour les attacher également à la personne; observer dans la distribution de ces mêmes emplois, l'âge, les services, le rang, la capacité; pourvoir à la tranquillité de Rome, par l'abolition des assemblées populaires; à sa magnificence, par des édifices somptueux; à ses amusements, par la pompe des spectacles; protéger les arts, rendre utiles à l'Etat les jeunes Patriciens, qui sont toujours ou la honte & le malheur, ou le bonheur & la gloire du Prince, en établissant pour eux des Ecoles publiques & des Académies, où il feroit veiller à leur éducation; défendre qu'on luy élevât ni temples, ni statues d'or ou d'argent, quand il pouvoit s'ériger à luy-même dans le cœur de ses sujets, des monuments plus durables & plus flatteurs; les gouverner enfin ces sujets, comme il auroit voulu estre gouverné s'il estoit né pour obéir.

Mécénas pratiqua les propres règles, & pouvant tout^b, il

^a Ce discours a été commenté par Boeder, dans le recueil de ses Dissertations imprimé à Strasbourg.

^b *Et tibi ad effectum vires dat Casar.*
Propert.

ne voulut jamais rien qui ne fût conforme au bien public. Il tourna même vers cet objet ses dépenses les plus considérables. Les Esquilies estoient un lieu mal-sain, à cause des tombeaux qui les couvroient; il les convertit en jardins magnifiques, & par ce moyen il corrigea l'infection. Il fit aussi creuser dans Rome un de ces grands réservoirs, où le Peuple venoit, selon Festus, prendre les bains, & nager; & ce qu'on n'avoit point encore vu, c'estoit des eaux chaudes qui couloient dans la piscine, ou le réservoir de Mécénas.

Par le même principe, il épargnoit le sang^a, lors même qu'il pouvoit le répandre sans injustice. Et dans toutes les occasions il portoit à la clémence, Auguste, qui écoutoit quelquefois les transports de sa colére, ou donnoit trop à la sévérité dans ses jugemens. Un trait que l'Histoire a relevé avec éloge, confirmera ce que je viens d'avancer. Auguste alloit condamner à mort plusieurs Citoyens; Mécénas pressentit la disposition du Prince, & ne pouvant percer jusqu'à son Tribunal, il luy envoya ses tablettes, où, pour le rappeler à la douceur, il avoit écrit ces mots pleins d'une généreuse liberté: *Surge vero tandem carnifex*. Tant d'humanité dans Mécénas luy gagna tous les cœurs; & lorsqu'après une maladie dangereuse, il reçut au théâtre de Pompée ces applaudissemens dont Horace a conservé le souvenir, il connut par luy-même combien il estoit aimé.

A des marques d'estime si flatteuses, le Cenni ajoute en vain, sur la foy de Meibomius, une Médaille frappée par ordre du Sénat. Agrippa, suivant les Antiquaires, est le seul qui, sans avoir la qualité d'Auguste ou de César, ait reçu de son vivant un pareil honneur; encore Agrippa estoit-il devenu gendre d'Auguste^b, & son Collègue dans la Puissance souveraine, sous le titre de Tribun; au lieu que Mécénas ne quitta point l'ordre des Chevaliers, ou par modération, ou pour

*Science des Médailles, p. 385.
Spanh. Differt.
22.*

Suet. in Octav.

^a *Pepercit gladio, sanguine abstinit.* Sen. Ep. 94.

^b Auguste, avant que de donner à Agrippa sa fille Julie, consulta Me-

cénas, & ce fidèle Ministre luy répondit: *Tantum Agrippam jam scis, ut vel gener tuus fiat, vel occidatur necesse sit.* Dio, lib. 54.

faire sa cour à l'Empereur, dont les ancêtres n'avoient point eû de plus haute dignité.

Un nouveau trait qui caractérise dans Mécénas l'homme d'Etat, c'est la protection qu'il accordoit aux lettres. En effet, si en les protégeant il consulta l'intérêt de sa propre gloire, il sentit qu'en même temps il servoit Auguste. Les Poètes, les Orateurs, les Historiens qu'il combla de bienfaits, en chantant les louanges du Ministre, chantoient aussi celles du Prince : & ces louanges répandues ensuite dans le Peuple, adoucissoient les esprits, & leur ôtoient le souvenir de la liberté.

Avant qu'Auguste fût maître de l'Empire, Mécénas avoit déjà fait éclater sa bienveillance pour les Poètes. C'est par lui que Virgile estoit rentré dans le petit Domaine qu'il possédoit près de Mantoue, & qu'Horace avoit obtenu son pardon, quoiqu'il eût paru à la bataille de Philippes dans l'armée des Conjurez. Mais quand aux guerres civiles ou étrangères eut enfin succédé une paix universelle, ce fut alors que Mécénas s'occupa sérieusement des lettres. Il anima ceux qui les cultivoient avec succès ; il les attira ^a, ou à Rome dans le Palais qu'il avoit joint à ses magnifiques jardins, ou dans sa belle maison de Tibur ^b : il les attira, dis-je, mais il les éprouvoit avant que de les admettre à sa familiarité ; & la faveur estoit au Palais des Esquilies, non le fruit de l'intrigue, mais le prix de la vertu : *Cautus dignos assumere*. Là on ne songeoit point à se nuire mutuellement, il n'y regnoit d'autre jalousie, si je puis m'exprimer ainsi, que celle qui alloit à justifier le choix & le jugement du Maître. Les Poètes n'effaçoient point les Critiques ; les Critiques ne détruisoient ni

*Horat. Sat. 92
lib. 1.*

^a La Tour de Mécénas est célèbre dans les Auteurs. Horace, *Od. 29. liv. 3.* l'appelle *molen propinquam nubibus*. On ignore si c'estoit une tour ajoutée au Palais, ou un Palais en forme de tour. Dans les jardins qui tenoient au Palais, estoit un petit temple de Priape, & le Gyraldi croit que les Priapees sont l'ouvrage des

différents Poètes qui venoient au Palais des Esquilies.

^b Mécénas avoit aussi une maison à Tibur, aujourd'hui Tivoli. Du temps de Kirker, il en restoit encore des portiques & des aqueducs, *Kirker, Lat. pag. 2. ch. 2.* mais tout cela est maintenant enseveli sous la terre.

les Orateurs ni les Poètes ; & les rivaux mêmes estoient d'intelligence :

*Horat. Sat. 9.
lib. 1.*

*Nil mi officit unquam
Ditior hic, aut est quia doctior : est locus uni-
Cuique suus.*

Quel spectacle que de voir assemblez dans ce même Palais, un Virgile, un Horace, un Varius, un Propertius, un Marcellus, un Pollion, un Méliandre, un Tucca, un Valgius, c'est-à-dire, des Poètes excellents dans tous les genres ; & d'y voir encore avec ces Poètes inimitables, un Philosophe tel qu'Arcius, un Critique tel qu'Aristius, un Rhéteur tel qu'Héliodore, & des Orateurs semblables à Publicola & à Corvinus ! Spectacle qui étonneroit mon imagination, si l'auguste lieu où j'ay l'honneur de parler, ne m'en offroit dans son enceinte un plus magnifique encore, & par la majesté du lieu même, & par la diversité des talents.

*Suet. de Gram.
Auctor Paneg.
in Pison.
Auctor vita
Virgil.
Horat. passim.*

*Plin. lib. 19.
cap. 10.*

Auguste aimoit aussi les Lettres, & ne dédaignoit pas de les cultiver ; mais, *sans un Mécenas, à quoy sert un Auguste ?* C'estoit Mécenas qui présentoit au Prince les Sçavants qu'il jugeoit dignes de sa protection, & le Prince ajoutoit aux faveurs du Ministre, des bienfaits que sa main rendoit encore plus précieux. Le Grammairien Méliandre fut affranchi, & placé dans un employ important. Virgile reçut des richesses qui passoient ses espérances. Horace obtint des terres considérables, & tous eurent des récompenses magnifiques.

Les Sçavants à leur tour consacrèrent à Mécenas le fruit de leurs veilles. Sabinus luy présenta son ouvrage sur la Culture des Jardins. Virgile luy offrit ses Géorgiques. Horace & Propertius luy dédièrent plusieurs de leurs ouvrages. Pédon recueillit ses dernières paroles, & pleura sa mort dans une Élégie qui nous est restée. Et pour comble d'honneur, Auguste, en publiant ses propres Commentaires, les luy avoit adressés. C'est ainsi que le nom de Mécenas est devenu un titre glorieux pour les Souverains mêmes qui sentent le mérite des Lettres, & qui sçavent les encourager. Après avoir peint dans Mécenas l'homme de guerre, l'homme d'Etat & le

M. in Cic.

protecteur des lettres; il me reste à le représenter comme homme de lettres luy-même.

Mécénas estoit né avec un génie heureux pour l'éloquence; il plaida même quelques causes avec succès. Mais entraîné par des charmes plus puissants, il donna la préférence à la Poésie. On cite de luy, outre un recueil de vers qui comprenoit au moins dix livres, deux Tragédies, *Oclavie* & *Prométhée*. Il paroît encore par un témoignage de Pline, qu'il avoit écrit sur l'Histoire naturelle; & par un témoignage de Servius, qu'il avoit composé des Mémoires pour servir à la vie d'Auguste. Tous ces ouvrages ont péri, nous n'en avons que des fragments, si on excepte un morceau assez délicat sur la mort d'Horace, avec d'autres vers que je rapporteray bientôt, & qui me déterminent à croire qu'il avoit embrassé la Secte d'Epicure, la plus accréditée qui fût alors.

Senec.

*Plin. in Elench.
Serv. in Georg.
2.*

Parmi ces divers fragments, Sénèque nous en a conservé qu'il ne juge pas indignes de ses louanges. Tels sont principalement ces deux vers:

Nil tumulum curo; sepelit natura relictos^a.

'Je ne m'enbarasse point des honneurs du tombeau. La nature prend soin d'ensevelir ceux qui restent sans sépulture.

Ipsa altitudo attonat summa.

L'élévation seule attire la foudre par sa hauteur.

Si Mécénas, qui d'ailleurs fut regardé comme le plus bel esprit de l'Empire, s'estoit toujours exprimé de la sorte, il auroit certainement pu servir de modèle à son siècle^b. Mais pourquoy dissimuler les défauts qu'Auguste même luy a reprochés? Tandis qu'il honoroit d'une protection plus marquée Horace & Virgile, deux Poètes qui ont si bien imité la nature, il s'en éloignoit luy; il donnoit dans l'affectation, il s'amusoit à créer de nouveaux mots, il recherchoit jusque

*Quint. lib. 8.
Suet. in Oclav.
cap. 66. Dial.
de clar. Orat.
Macrob. l. 4.*

^a ——— *Facilis jactura sepulcri.*
Virgil. *Æneid.* xi.
Sepulcri nostre supervacuus honores.

Horat. lib. 2. *Od. ult.*
^b *Magnū exemplum Romanæ eloquentiæ daturus.* Sen. *Ep.* 19.

dans les sujets sérieux, une cadence molle & des nombres languissants. Malheureux de s'être laissé gâter par la prospérité, & quand il jugeoit des productions d'autrui comme la postérité en a jugé, de n'avoir pas sçu transporter le même goût dans ses propres ouvrages!

A ces défauts, que je suis bien éloigné d'approuver, Sénèque en ajoute qui sont beaucoup plus essentiels, parce qu'ils regardent les devoirs & les bienéances, ou ce qu'on appelle les mœurs. Il reproche à Mécénas qu'il se plongeait dans les délices, qu'il se montrait en public la tête couverte, que sa démarche étoit lente & mal assurée, que pour se procurer le sommeil, il lui falloit employer ou la symphonie des instruments, ou le bruit d'une cascade artificielle; qu'il aimait passionnément les spectacles, les parfums, les pierres, & que répudiant sans cesse Tércntia^a & la reprenant toujours, il s'étoit marié mille fois sans avoir jamais eu qu'une femme: *Uxorem millies duxit, cum unam habuerit.*

Mon dessein n'est pas d'ériger des faiblesses en vertus; qu'il me soit permis seulement d'examiner si ces reproches ont un fondement bien légitime. Mécénas aimait les plaisirs, je l'avoue, mais, au témoignage de Pédon, bien loin d'en être possédé, il sçut également les quitter ou les reprendre; & si dans le calme des affaires^b, il jouit des prospérités de l'Empire & de la fortune de son maître, il n'en fut, selon l'Histoire même, ni moins actif, ni moins vigilant, lorsque les affaires demandoient de la vigilance & de l'activité: *Vir ubi*

Vell. Poterent. res vigiliam exigeret, sane exsomis, providus, atque agendi sciens.
Pedo in Epiced.

Il paroissoit en public la tête couverte, & sa démarche étoit mal assurée, mais il avoit une santé foible; & nous sçavons de Pline que durant tout le cours de sa vie il ne fut jamais un instant sans fièvre.

Hist. nat. lib.
7. cap. 51.

^a Tércntia étoit de la famille des Muréna. On ignore en quel temps Mécénas l'épousa; Suétone & Dion, comme l'a remarqué M. Dacier, nous apprennent indirectement que ce mariage étoit déjà fait, lorsqu'en 731.

de Rome, Muréna frère de Tércntia conspira contre Auguste.

^b Tacite a dit de Licin-Mucianus: *Nimiae voluptates, cum vacaret: quætiens expedierat, magnæ virtutes.*

Pour se procurer le sommeil il employa mille artifices, mais Pline nous apprend encore que pendant trois ans il fut affligé de la plus cruelle insomnie; & n'estoit-il pas naturel que pour s'en délivrer, il eût recours à des remèdes si innocents? *Hist. nat. lib. 7. cap. 51.*

Il avoit du goût pour les pierreries, il en convient lui-même, lorsqu'en pleurant Horace, il dit que depuis sa mort il ne trouve plus d'attraits, ni dans les Bérilles, ni dans les Emeraudes :

*Lugens te, mea vita, nec Smaragdos,
Beryllos quoque, Flacce, nec nitentes,
Nec præcandida Margarita quero.*

Pour les spectacles, Auguste les aimoit aussi, ou feignoit de les aimer, persuadé qu'en y assistant il se concilioit l'affection des peuples.

Il ne pouvoit vivre avec Téréntia, ni sans elle, mais Téréntia, s'il faut s'en rapporter à l'Histoire, n'avoit pas moins d'humeur que de beauté.

Enfin, & c'est ici que triomphe Sénèque, Mécénas a marqué le plus honteux attachement à la vie, dans ces vers, qu'au jugement d'un autre Ecrivain, la mollesse elle-même luy dicta : *S. Evremond.*

*Debilem facito manu, pede, coxa
Tuber astrue gibberum. Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est. Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.*

Qu'il soit difforme, il n'importe. Qu'il soit estropié, il se consolera en vivant. Qu'il ait à souffrir des maladies aiguës, il sera encore heureux pourvû qu'elles ne soient pas mortelles. Et quand vous l'aurez condamné à la plus cruelle des morts, il ne se résoudra point à quitter la vie, s'il peut la conserver dans les tourments.

On n'accusera pas l'Auteur de qui j'emprunte cette paraphrase, d'avoir affoibli le sens de l'original; mais quelle induction tirer de ces vers, si pourtant il ne faut pas les regarder comme un de ces jeux d'imagination, dont on ne

*Diog. Laërt.
in Epicet.*

peut tirer aucune induction sérieuse? Mécénas, après tout, n'a fait qu'exprimer un amour naturel, qui est l'amour de la vie, ou plutôt il a ramené au sentiment, un principe de la secte qu'il avoit embrassée. En effet, le Sage d'Epicure ne désire la mort dans aucune situation; & condamné à l'aveuglement, à la surdité, aux douleurs mêmes, il possède au moins dans ces différents états, toute la félicité qui leur est propre, parce qu'il sçait jouir des biens qui luy restent, & rendre plus légers par la patience, les maux qu'il ne peut éviter.

C'est l'induction du Pere Sanadon.

Pour moy l'induction que je tirerois, & qui me semble plus juste, c'est que Mécénas conserva toujours, même au milieu des plaisirs, une fermeté d'ame que rien ne pouvoit ébranler. Et s'il se plaignit quelquefois, comme Horace l'insinue dans cette Ode si touchante, où il luy jure qu'un même jour éclairera leurs funérailles, ces plaintes furent, pour m'exprimer avec le P. Sanadon, la tendre expression du regret qu'il avoit de quitter une vie que la faveur du Prince, l'amour des peuples, & le commerce des Sçavants, luy rendoient d'ailleurs si agréable.

L'Histoire ne dit rien de ses dernières années; elle nous apprend seulement qu'il mourut dans un âge avancé^a, pleurant encore tant d'illustres Citoyens qu'il avoit vûs périr par les proscriptions; qu'il fut inhumé dans ses jardins à côté d'Horace^b, qu'il emporta les regrets d'Auguste^c, & que par son testament il rendit à ce Prince tous les biens qu'il avoit reçus de sa libéralité.

^a Il mourut l'an de Rome 745. *Dio lib. 52.*

*Sunt merito carmina danda Seni.
Peto in Epicet.*

^b Horace estoit mort quelques mois auparavant, puisque Mécénas l'avoit pleuré dans les vers que j'ay rapportez d'après Isidore, & qui sont du même stile que les autres fragments de Mécénas. Je sçais que ces mots de son testament, *Horatii ut mei minor esto*, ont fait penser à quelques Critiques

qu'Horace luy avoit survécu; mais il est facile de supposer que le testament estant déjà fait, Mécénas qui avoit d'ailleurs suivi de près Horace, n'y avoit rien changé.

^c Les regrets d'Auguste éclatèrent sur-tout, lorsqu'en reléguant Julie, il eut divulgué l'opprobre de sa maison. Quand sa colere fut calmée, il s'écria: *Si Agrippa aut Mæcenæ vixissent, horum mihi nil accidisset.* Senec. de Benef. cap. 32.



TROISIEME DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE L'ELOQUENCE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

Les deux
premières
sont dans le
Tome IX.

IL est assez ordinaire aux hommes de n'estimer que ce qu'ils se sentent capables de faire, & de rabbaïsser par vanité les autres genres de travaux. De-là vient le mépris que quelques Sçavants ont affecté de montrer pour l'étude de l'éloquence, & l'on chercheroit inutilement d'autres causes des efforts qu'ils ont faits pour la décrier. Peut-on concevoir, ont-ils dit, une plus frivole occupation, que celle de mesurer des syllabes & d'arranger des mots, & ne suffit-il pas de s'appliquer uniquement à penser & à perfectionner la raison? S'ils ont cru sérieusement que la Rhétorique n'a pour objet qu'un pompeux étalage de mots bruyants & vuides de sens, il leur estoit bien aisé de se détromper. Pour peu qu'ils eussent jeté les yeux sur les ouvrages des Rhéteurs, ils auroient vû que leur principal but est d'apprendre à bien penser, à bien juger, & à raisonner conséquemment; que s'ils reconnoissent la nécessité d'orner ce qu'on écrit, ils veulent en même temps que tous les ornements soient subordonnez aux pensées, & ne servent qu'à leur donner plus de force & plus d'éclat. Ils déclarent que sans l'étude de la Philosophie, il ne faut pas se flater de pouvoir parvenir à la vraie & à la solide éloquence; & font voir que la Rhétorique est fondée sur les mêmes principes que la Dialectique, mais que ces deux arts diffèrent, en ce que la Dialectique réduit l'expression des idées à la plus rigoureuse précision, & n'en montre, pour ainsi dire, que le simple trait, au lieu que la Rhétorique ajoute à la régularité du dessin, les couleurs qui donnent aux pensées le relief, le mouvement & la vie.

Mais lorsqu'on a dit qu'il falloit s'appliquer uniquement à

Mem. Tome XIII.

N

21. May
1734.Aristote, Cicero
Quintilien, &c.Aristot. Rhet.
liv. 3.Cic. de Orat.
de claris Orator.
& in Oratore.
Aristot. Rhet.
liv. 1. ch. 1.

penſer, ſ'eſt-on perſuadé que les penſées ſont leur impreſſion ſur l'ame de ceux à qui on les communique, indépendamment de toute forme extérieure & ſenſible? & que ni la qualité, ni la combinaifon des mots dont elles ſont revêtues, ne peuvent contribuer à leur donner différents degrez de vivacité, de force, de nobleſſe & d'agrément? Pour ſoutenir un ſi étrange paradoxe, on ſ'appuyeroit en vain ſur les petites ſubtilitez de quelques Métaphyſiciens, qui ſont, ſans le ſçavoir, moins occupez des choſes que des mots; qui ne parlent que de penſées & de ſentiments, mais qui ſont pour la plupart incapables de ſentir & de penſer; & qui enfin, à force de diviſer & de ſubdiviſer ce qu'ils appellent les *nuances des idées*, parviennent non ſeulement à n'eſtre point entendus, mais encore à ne pas ſ'entendre eux-mêmes. Le myſtérieux jargon dont ils ſe parent, ne tient pas contre les raifonnemens de la vraie Philoſophie: raifonnemens fondez ſur des principes inébranlables, & confirmez par l'expérience de tous les ſiècles.

Les organes de l'oïye ont eſté donnez aux hommes afin qu'ils puſſent ſe communiquer reciproquement, comme par un canal, leurs penſées & leurs ſentiments. Cette communication ſe fait par les ſécouſſes que donnent aux fibres des oreilles les vibrations de la voix, & par le rapport naturel qui ſe trouve entre les organes de la vûe & ceux de l'oïye. Les premiers ne peuvent eſtre ébranlez par la figure des lettres tracées ſur le papier, qu'ils n'impriment aux fibres de l'oreille, un mouvement ſemblable à celui qu'excitent les vibrations de la voix; en ſorte que même dans une lecture muette, l'ame eſt frappée des ſons de chaque ſyllabe & de chaque mot, comme ſ'ils eſtoient prononcez.

Il réſulte de-là que les ſenſations qu'un ouvrage excite dans l'ame, ſoit qu'on le liſe, ſoit qu'on l'écoute, participent néceſſairement de la nature du mouvement que le ſon des mots imprime aux fibres des oreilles; & qu'elle eſt différemment affectée, ſelon que ce mouvement eſt fort ou foible, doux ou rude, diſtingué par des intervalles plus

longs ou plus courts; d'où il faut conclurre que les pensées les plus nobles, ou les plus riantes par elles-mêmes, ne peuvent plaire à l'esprit, si l'oreille qui les luy transmet, n'est flatée par la forme qu'on leur donne; & que tout écrit, quelque raisonnable & quelque solide qu'il puisse estre par son propre fond, ennuye & dégoûte infailliblement, s'il agit sur l'ame par de rudes secousses dans les fibres de l'oreille, ou si les suites de ces secousses sont ou trop longues, ou trop courtes, ou trop uniformes.

Ces principes dont la vérité est hors de doute, nous conduisent à connoître les causes du goût général des hommes pour la Musique & pour la Poësie; je dis du goût général, car il n'y a d'exception que pour ceux qui auroient dans les organes de l'ouïe quelque défaut de conformation; & nous voyons en même temps pourquoy les premiers Sages de la Grece avoient emprunté le secours des vers & du chant, pour faire écouter avec plaisir les austères leçons qu'ils donnoient sur la morale & sur la religion. Cette question, qui m'a paru digne d'estre approfondie, va faire le sujet de mes recherches dans cette troisième Dissertation.

L'éloquence Grecque ne s'exprima d'abord qu'en vers, & dédaigna long-temps la prose, dont le langage humble & rampant ne s'éleva que fort tard à une hauteur & à une magnificence presque égale à celle de la Poësie. On désignoit par le nom général de Sages, σοφοί, les Philosophes, les Orateurs, les Historiens & les autres Sçavants de toute espèce; & qui disoit Sage, disoit en même temps Poëte & Musicien, ces trois mots estoient synonymes. Agamemnon partant pour Troye, laissa auprès de Clytemnestre sa femme un fidèle Ministre, dont les conseils devoient la préserver des pièges qu'on pourroit tendre à sa vertu. Ce Ministre estoit un chanteur habile, dont les maximes parées des graces de la Poësie, ne pouvoient manquer de trouver dans les cœurs un facile accès. Tant qu'il fut auprès de Clytemnestre, elle refusa constamment de prêter l'oreille aux discours séducteurs d'Egisthe, & ne franchit enfin les bornes de la pudeur, que lorsqu'ayant

Aristot. liv. 2.

Cic. lib. 3. de Oratore.

Quintil. liv. 1. ch. 8.

Schol. Homeri in versum 267.

lib. 3. Odyssæ.

Homeri Ode. liv. 3.

consenti à l'éloignement de ce Sage, elle se fut privée de l'appuy qui l'eût empêchée de tomber dans le précipice.

Les Maîtres qui faisoient profession d'instruire la jeunesse, luy enseignoient toute espèce de Musique, *πάση μουσικῇ*, c'est-à-dire, qu'ils luy expliquoient les Poètes, (car il n'y avoit pas d'autres Auteurs à luy faire lire) qu'ils luy apprennoient la mécanique de la versification, l'art de chanter & de jouer des instruments. C'est ainsi qu'Homère avoit esté instruit par Phémus; & il donna luy-même, selon l'Auteur de sa vie, de semblables leçons aux jeunes gens de l'île de Chio, *ἡ δὲ δίδαξε τὰ ἔπη.*

Hérodote, vie d'Homère.

Homère, Iliade liv. 9.

Idem liv. 15.

Il y a lieu de juger que cette manière d'élever la jeunesse estoit depuis long-temps en usage parmi les Grecs. Achille avoit appris de Phénix l'art de parler. Quel fut le fruit des instructions de cet habile maître? Lorsqu'Ulysse, Ajax & Phénix allèrent de la part d'Agamemnon, l'inviter à venir au secours des Grecs, ils le trouvèrent qui s'occupoit dans sa tente à chanter, la lyre en main, les hauts faits des grands hommes. Homère nous fait entendre ailleurs que les jeunes gens faisoient entr'eux des exercices publics, où ils s'efforçoient à l'envi de se surpasser dans l'art de parler. Ces exercices se faisoient-ils en prose? C'est ce que j'aurois de la peine à concevoir. On n'avoit encore pris aucun soin de cultiver & d'orner la prose; on ne l'employoit point dans les écrits publics, & les maîtres n'exerçoient la jeunesse que dans l'étude des Poètes.

Mais Homère auroit-il supposé que ceux de ces Héros à qui il attribue le talent de l'éloquence, prononçoient des discours en vers, soit dans un conseil, soit à la tête des troupes? Je n'oserois le décider absolument, car je n'ay point de preuves qui le démontrent; mais il est difficile de résister aux raisons qui donnent lieu de le conjecturer. On ne commença que plus de trois cens ans après Homère, à publier des écrits en prose; c'est un fait constant. La prose estoit informe & presqu' sans aucune sorte d'ornement, lorsqu'on en fit usage la première fois dans les livres. Elle devoit estre par conséquent

Beaucoup plus informe trois cens ans auparavant; & moins susceptible des ornements de l'éloquence.

J'observe en second lieu, que les Maîtres chargez de l'éducation des jeunes gens, estoient tous Poètes & Musiciens, & qu'ils ne les exerçoient que dans la Musique & dans la Poësie; que le talent de la parole estoit, selon Homère, un présent des Dieux peu commun, & qu'il attiroit à ceux qui l'avoient, le respect & l'admiration des hommes; enfin, que dans les éloges qu'Homère donne à l'éloquence de ses Héros, il vante sur-tout les graces, la douceur & l'harmonie de leurs discours, qualitez qui ne pouvoient convenir à la prose, dans l'état de disette & d'abaissement où elle estoit alors. Que peut-on conclurre de ces observations, sinon que les Héros en qui Homère a supposé le talent de l'éloquence, estoient Poètes, & haranguoient en vers, parce qu'ils avoient esté exercez dès leur enfance à tourner leurs pensées en vers, & qu'il n'y avoit point d'art pour les tourner en prose? Il ne paroît pas hors de vraysemblance que dans les écoles publiques, les Maîtres accoutumoient leurs disciples à composer sur le champ des discours en vers, sur les diverses matières qui se présentoient, comme dans la suite les Sophistes qui succédèrent à ces Maîtres, accouturnèrent les jeunes gens à parler sur le champ en prose éloquente & figurée, sur toutes sortes de sujets. Ces Sophistes avoient, selon toute apparence, emprunté cette méthode des Poètes, & ils faisoient par rapport à la prose, ce qu'avant eux les Poètes avoient fait par rapport à la versification.

*Ilad. liv. 1.
liv. 3. &c.*

Si nous consultons l'Historien qui nous a donné la vie d'Homère, nous ne pourrons presque pas douter que ce grand Poète n'eût une telle habitude de parler en vers, sans préparation, qu'il ne faisoit presque aucun usage de la prose, pas même pour les matières ordinaires de la conversation.

Mais l'exemple du Poète Tyrtée Général des Lacédémoniens, ne prouve-t-il pas assez fortement l'usage de haranguer en vers, puisque nous avons encore quelques fragments des Poësies qu'il prononça si utilement à la tête de ses troupes.

*Hist. de Tyrte
par M. l'Abbé
Sévin. Mem. de
l'Académie des
Belles-Lettres.
tome 7.*

*Plutarque, vie
de Solon.*

pour les animer au combat ? Est-il plus difficile de croire que Nestor, Phénix, Ulysse & les autres Chefs de l'armée Grecque tournoient en vers les discours qu'ils faisoient pour inspirer aux troupes l'amour de la gloire & la honte d'être vaincues ? Nous savons de plus que Solon, Législateur d'Athènes, mettoit aussi en vers les harangues qu'il prononçoit dans l'assemblée du Peuple, soit pour proposer la réforme de quelqu'abus, ou pour faire passer de nouvelles loix. Ces exemples sont positifs, & je n'en connois aucun qu'on puisse citer en faveur de la prose, parce qu'enfin elle n'étoit point alors le langage des Sçavants, & qu'on n'avoit pas même imaginé de s'en servir, ni pour la Physique, ni pour la Morale, ni pour l'Histoire, ni pour la Politique.

On m'objectera peut-être que les vers estoient faits pour être mis en chant, & pour être accompagnés de la lyre ou de quelqu'autre instrument de musique ; qu'Homère ne fait aucune mention de chant ni d'accompagnement, lorsqu'il fait faire des harangues à ses Chefs, mais seulement lorsqu'il est question de Phémios & de Démodocus, Chantres de profession, ou d'Achille, lorsqu'il s'amuse dans sa tente à chanter les actions des grands hommes.

On peut dire, pour répondre à cette objection, qu'il y avoit un genre de Poésie destiné plus particulièrement à la Musique, & un autre qui n'avoit ni chant ni accompagnement. Le premier avoit pour objet, ou d'honorer les Dieux par des Cantiques, ou d'inspirer la vertu par des maximes de morale, & par l'exemple des Héros. Toutes les autres espèces d'ouvrages ne ressembloient à la Poésie, qu'en ce qu'ils estoient renfermez dans un certain nombre de pieds mesurez par la longueur & par la brièveté des syllabes. Tels estoient les discours qu'Homère faisoit sur le champ & en toute occasion. L'Auteur de sa vie nous en a conservé quelques-uns, & ces discours n'avoient assurément ni chant ni accompagnement. Tels estoient encore les discours de Tyrtée & de Solon. Il est vray que la prononciation de leurs vers estoit par elle-même une espèce de chant ; la distribution des syllabes brèves &

longues, la proportion dans les tons & dans les intervalles, tout cela produisoit une sorte de chant régulier. Mais la déclamation des Démosthènes & des Cicérons, estoit aussi un chant à peu-près semblable, & lorsque je me représente Tyrtée & Solon qui chantent; pour ainsi dire, des harangues en vers, je suis moins surpris que lorsque je lis dans Cicéron, que dans le temps même que Caius Gracchus prononçoit devant le Peuple Romain, ces harangues séditieuses qui pensèrent perdre la République; il avoit derrière luy un esclave bon Musicien, qui l'accompagnoit avec une flûte; & qui luy donnoit à point nommé les tons nécessaires; soit pour le ranimer quand son action languissoit, soit pour le retenir quand la passion l'emportoit trop loin.

Lib. 3. de Orat.

Si ces preuves & ces exemples ne paroissent pas prouver suffisamment l'usage des harangues en vers, je ne m'opiniâtreray point à soutenir mon sentiment; & je me rendray sans peine aux preuves qui établiront l'opinion contraire; mais il est toujours vray que l'usage de publier des ouvrages en prose ne s'est introduit que plus de trois cens ans après Homère. L'autorité des Anciens ne nous permet pas d'en douter; & quand même leurs témoignages nous manqueroient, il suffiroit, pour s'en convaincre, de considérer l'état de la Prose dans les premiers écrits qui parurent, & le progrès qu'elle fit en moins de cent ans, par les soins de ceux qui travaillèrent à la cultiver. Mais croirons-nous que Lycurgue, qui a vécu assez peu de temps après Homère, ait publié en vers le corps de ses Loix; car il n'y a pas d'apparence qu'il fût Poëte? Les Lacédémoniens, avant qu'il les eût policez, vivoient comme des bêtes brutes. Ils n'avoient, dit Hérodote, aucune société ni entr'eux ni avec les Etrangers. Par conséquent il n'y avoit parmi eux aucune idée de Musique ni de Poësie, & Lycurgue ne pouvoit avoir eu de Maître dans l'art de parler & d'écrire en vers.

Hérodote, liv. 2.

Ce raisonnement est juste, & sert à rehausser la gloire de Lycurgue, qui par la seule force de son génie, & sans le secours de l'éducation, conçut & exécuta ce qu'à peine on

*Plutarque, vie
de Lycurgue.*

eût pu attendre du plus grand génie, élevé dans une République bien gouvernée. Il forme le projet d'établir à Lacédémone une bonne discipline; & sentant le besoin qu'il avoit de chercher dans les Républiques étrangères les connoissances qu'il n'avoit pu acquérir dans sa patrie, il passe d'abord dans l'Isle de Crète, où il devoit trouver le modèle d'un bon gouvernement. Les Sages du pays, c'est-à-dire, ceux qui estoient à la tête des affaires, luy donnent toutes les instructions qu'il peut désirer. Il choisit entre les loix qu'ils luy communiquent, celles qui luy paroissent les meilleures & les plus conformes au génie des Spartiates. Mais il falloit que ce peuple farouche & indocile voulût se prêter à une réforme générale, & pour l'y amener peu à peu, Lycurgue emprunta le secours de la musique & de la poésie; il jugea que cet appas, qu'on avoit si utilement employé dans les autres Républiques, auroit à Lacédémone le même succès. Il s'estoit lié dans l'Isle de Crète, d'une étroite amitié avec un de ces Sages qui avoient part au gouvernement; c'estoit un Poète lyrique nommé Thalétas. Il luy persuada de concourir avec luy à l'exécution de son dessein, & l'envoya d'avance à Lacédémone, pour y préparer les esprits, à l'aide des vers, dont l'harmonie leur cacheroit ce qu'il y auroit d'effrayant dans les sévères maximes de politique & de morale dont il leur insinuerait la pratique. Cependant Lycurgue ne se borna pas aux connoissances qu'il avoit acquises dans l'Isle de Crète; il voulut, avant que de s'en retourner, parcourir l'Égypte & l'Asie mineure, pour y examiner par luy-même la forme du gouvernement de chaque ville, même de celles où le luxe & la mollesse ne devoient rien luy offrir qui convînt au plan qu'il s'estoit fait pour sa République. Il trouva en Asie les Poèmes d'Homère; il en connut tout le prix, & ne manqua pas de les apporter à Sparte. Il passa ensuite à Delphes, pour interroger l'Oracle sur le succès de son entreprise; il en reçut une réponse favorable, & dès qu'il fut de retour à Lacédémone, il se mit en état de publier ses loix; il leur donna le nom de *πῶρος*, c'est-à-dire, le nom d'Oracles, parce qu'elles estoient tournées en
forme

forme d'oracles, ce qui prouve qu'elles estoient en vers, car les Oracles ne rendoient alors leurs réponses qu'en vers, sur-tout celuy de Delphes, où il y avoit des Poëtes en titre d'office, dont la fonction estoit de recueillir & de mettre en vers les paroles que la Pythie, dans les accès de sa fureur, proféroit par intervalles, sans leur donner ni suite ni liaison. Je ne diray pas si Lycurgue avoit appris des Sages qu'il avoit fréquenté dans ses voyages, l'art de versifier, ou si ce fut le Poëte Thalétas qui mit en vers le corps de ses Loix. Elles avoient deux objets; l'un d'inspirer aux Spartiates le goût de la musique & de la poésie, mais d'une musique mâle, noble, capable d'élever l'ame, & de la porter aux actions honnêtes & vertueuses; l'autre objet estoit d'exercer le corps, & de l'endurcir aux travaux de la guerre, de sorte que les Lacédémoniens cultivèrent avec une égale ardeur la poésie & l'art militaire.

*Mémoires de
l'Académie des
Belles-Lettres,
vingtième Disser-
tation sur l'Orac-
le de Delphes,
tome 3.*

Les Rois de Lacédémone avoient coutume, avant que de livrer bataille, de faire un sacrifice aux Muses; la marche des troupes estoit une espèce de danse au son des instruments, pendant laquelle ils chantoient des cantiques guerriers en l'honneur de ceux qui estoient morts pour la patrie.

*Plutarque, vie
de Lycurgue.
Cicer. Tuscul.
Disput. lib. 2.*

Il est évident que Lycurgue, en introduisant parmi les Lacédémoniens le goût de la musique & de la poésie, n'avoit fait qu'imiter ce qui se pratiquoit dans les autres Républiques de l'Asie & de la Grece. Le Poëte Tyrtée né à Athenes, & que les Athéniens envoyèrent aux Lacédémoniens pour commander leurs armées, réchauffa leur courage par l'excellence de sa poésie; il se servit du même moyen pour remettre en vigueur les loix & la discipline de Lycurgue, & l'on avoit de luy en vers, un recueil de discours politiques & de préceptes moraux. L'usage de la prose estoit même si peu connu à Athenes, que Dracon, ce terrible Législateur, renferma dans un Poëme de trois mille vers, ces loix dont l'excessive rigueur fit dire qu'elles avoient esté écrites, non avec de l'encre, mais avec du sang. Que diray-je de ces hommes célèbres qu'on appella par excellence les sept Sages de la Grece? Ils estoient

Mem. Tome XIII.

O

tous Poëtes, tous estoient Législateurs ou Philosophes, & presque tous avoient eu dans leur patrie le principal manie-
ment des affaires; mais le titre de Sage estoit particulièrement
attaché au talent qu'ils avoient de parler & d'écrire en vers.

*Plat. in Phædro
& in Lyfide.*

Anacréon, Sappho & plusieurs autres Poëtes, qui ne prê-
choient rien moins qu'une morale sévère, avoient comme
eux le titre de Sages, & il ne leur estoit pas moins propre
qu'au Philosophe Épiménide de Crète, au Philosophe Abaris
& au Législateur Anacharsis, tous deux Scythes de nation;
à l'Historien Eumélus de Corinthe, & à une infinité d'autres
de tous pays, qui avoient composé leurs ouvrages en vers,
parce qu'enfin le nom de Sage ne signifioit que Sçavant, &
se donnoit indistinctement à tous ceux qui avoient cultivé
leur esprit par le commerce des Muses*.

*Plat. in Prota-
gora, in Euthy-
demo, &c.*

Une si longue habitude d'entendre & de lire des vers,
sembloit avoir pour jamais banni la prose de l'empire de
l'éloquence. Cependant deux Ecrivains, l'un Philosophe,
l'autre Historien, osèrent l'introduire dans leurs ouvrages &
la faire paroître au grand jour. Le premier estoit de l'Isle de
Syros, & s'appelloit Phérécydes. Le second, qui estoit de
Milet, se nommoit Cadmus. Ils vivoient tous deux du temps
de Crœsus, vers la cinquantième Olympiade. Mais cette
première tentative paroît avoir eu peu de succès, du moins
si l'on en juge par le grand nombre d'Ecrivains qui conti-
nuèrent de traiter en vers, la Morale, la Physique & d'autres
matières qui pouvoient convenir à la prose; & il ne faut pas
s'en étonner, leur prose n'avoit point encore ce nombre &
cette harmonie, que le goût naturel des hommes & une
habitude de plusieurs siècles avoient rendu nécessaires.
Comme elle ne flatoit point l'oreille, il estoit difficile qu'on
en pût soutenir long-temps la lecture. Hécaté de Milet &
Hellanicus de Lesbos, publièrent bientôt après des ouvrages
historiques en prose. On les trouva un peu plus agréables, &

*Aristot. lib. 6.
ad Nicomach.
cap. 7. &c.
Strabo, lib. 1.
Apul. in Florid.
Suidas, &c.*

*Lectionem sine
ulla delectatione
negligo. Cicer.
Tusc. Disput.
lib. 2.*

* On donnoit aussi le titre de Sage, *σάπης*, à tous ceux qui passoient
pour habiles dans quelque art & dans quelque profession que ce fût. *Homère,*
Iliade 15. & ailleurs.

l'on a remarqué qu'ils avoient déjà répandu des graces dans leur stile; c'est qu'ils avoient essayé de donner à leurs phrases, une tournure qui approchoit un peu de celle des Poëtes, & l'on s'en apperçoit dans quelques fragments qui nous sont restez d'Hécatee. On devint plus hardi avec le temps, & l'on eut moins de scrupule à dépouiller la Poësie d'une partie de ses richesses pour en revêtir la prose. Les premiers maîtres, qui sous le nom de Sophistes enseignèrent l'art d'écrire & de parler en prose, s'attachèrent sur-tout à faire lire à leurs disciples, les bons Poëtes; & cette lecture jointe aux leçons des maîtres de musique qui leur faisoient chanter sur le luth les plus beaux morceaux de Poësie lyrique, les accoutumoit de bonne heure au rythme & à l'harmonie. C'est ainsi que l'harmonie passa insensiblement de la Poësie dans la prose; & je tâcheray de le faire voir plus en détail, mais je réserve cette matière pour une autre Dissertation, parce qu'avant toutes choses, il est nécessaire d'examiner ce que c'est que l'harmonie des vers, & en quoy elle consiste. Les Rhéteurs Grecs & Latins me fourniront la plupart des principes sur lesquels j'appuyé mes observations; & pour une plus grande commodité, j'y appliqueray le mieux qu'il me sera possible, des exemples tirez de nos Poëtes François.

La certitude de ces principes est incontestable, mais ils sont presque inutiles pour quiconque ne sent pas, car c'est le sentiment qui juge de l'harmonie, & il ne seroit pas plus facile d'en faire comprendre les effets à ceux qui n'ont pas ce sentiment, que de faire comprendre à un aveugle-né, l'effet de l'union des couleurs dans la peinture. Cicéron insulte assez durement à leur malheur. Je ne connois rien, dit-il, à la conformation de leurs oreilles; & je ne sçais à quoy reconnoître qu'ils sont hommes. *Quod qui non sentiunt, quas aures habent, aut quid in his hominis simile sit nescio.* Mais s'ils ont, pour me servir encore des termes de Cicéron, le sentiment de l'oüye si farouche & si intraitable, au moins devroient-ils se rendre à l'autorité de tout ce qu'il y a eu de bons Ecrivains, soit Poëtes, soit Philosophes, soit Orateurs;

O ij

*Demet. Phaler.
μετ' ἱπποκρίτας.*

Plat. in Sophist.

Plato in Protagora, in Hippia minore, &c.

Rhetor. d' Aristote.

Denys d'Halicarnasse, μετ' αὐτοκρατορὶς ἱστορίας.

Demet. Phaler. Hermog. Cicero. Quintil. &c.

In Oratore.

il seroit juste qu'en ce point-ci le petit nombre cédât au grand, & qu'ils voulussent se mettre dans l'esprit qu'ils ne font qu'une exception de la règle générale.

Tout discours de quelque nature qu'il soit, est composé de ce que les Grammairiens appellent les parties de l'Oraison; c'est-à-dire, de noms, de verbes, de pronoms, &c. Toutes ces parties, quand elles sont bien liées entr'elles & mises dans un certain ordre, produisent de bons vers ou de bonne prose; mais si elles sont jettées au hazard, sans règle & sans mesure, elles perdent toute leur vertu, & le mépris qu'elles attirent retombe sur les pensées mêmes.

Il en est du choix des mots, par rapport à l'arrangement qu'il faut leur donner, comme des pensées par rapport au choix des mots. Qu'on exprime la plus belle pensée en termes bas ou impropres, on la dégrade en quelque manière, & on luy ôte ce qu'elle a de noble & d'éclatant: de même si les plus beaux mots sont mal arrangez, on ne tient plus aucun compte à l'Ecrivain du soin qu'il a pris de les bien choisir. De-là vient que des Poètes dont les ouvrages ne pèchent, absolument parlant, ni par les pensées ni par les mots, ni par l'ordonnance de leurs Poèmes, se sont rendus ridicules par la mauvaise tournure de leurs phrases ou de leurs vers; & c'est ce qui a principalement décrié la Pucelle de Chapelain. Je me contenteray d'en rapporter un exemple que j'ay pris au hazard à l'ouverture de ce Poème.

Chant premier

*De l'un à l'autre bout la déplorable France
Aux heureux révoltez prêtoit obéissance;
Et Marne, & Seine, & Loire à peine en leurs courants
Trouvoient un boulevard franc du joug des Tyrans.
Orléans seul encor de tant de places fortes,
Se pouvoit dire libre au-dedans de ses portes,
Bien qu'entre cent terreurs, il vît de toutes parts
Une armée innombrable entourer ses remparts.*

Ces vers qui ne sont pas à beaucoup près les plus durs du

Poëme, ont pourtant une rudesse bien choquante. En voici de Perrault qui pèchent par le défaut contraire; ils sont mous, sans cadence ni soutien, & cela vient principalement de ce que le tissu des mots en est trop lâche, & qu'ils ne se prêtent mutuellement aucun appui, car les pensées en sont raisonnables, & les termes n'ont rien de bas ni d'impropre.

*La belle Antiquité fut toujours vénérable,
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les Anciens sans plier les genoux
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous,
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.*

*Poëme de Louis
le Grand.*

Pour mieux faire sentir ce que je dis, je vais opposer à ces deux passages, le commencement du deuxième chant de l'art poétique de Despréaux, où la matière qui est simple & commune, ne demande rien de recherché, ni dans les pensées, ni dans les expressions.

*Telle qu'une Bergère aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants;
Cueille en un champ-voisin ses plus beaux ornements.
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.*

Il est aisé de voir que ces vers tirent presque tout leur mérite de l'arrangement des mots, & cette vérité sera encore plus sensible, si l'on en change la construction.

*Telle qu'aux plus beaux jours de fête, une Bergère
Ne charge point sa tête de rubis superbes,
Et cueille ses plus beaux ornements en un champ voisin,
Sans mêler l'éclat des diamants à celui de l'or;
Telle une Idylle élégante, aimable en son air,
Mais humble dans son stile, doit éclater sans pompe.*

O iij

*Oraison funèbre
de la Reine
d'Angleterre.*

Enfin, pour achever la démonstration de ce que je viens d'établir, j'opposerai aux vers de Chapelain & de Perrault, un passage en prose de M. Bossuet, où la noblesse des pensées & des expressions est encore admirablement rehaussée par tout ce que l'arrangement des mots peut y ajouter de magnificence. Il parle du retour de la Reine d'Angleterre en France, lorsque Charles I. eut été arrêté par la faction du parricide Cromwel.

« O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur
» la même mer, lorsque venant prendre possession du royaume
» de la Grande Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes
» se courber sous elle, & soumettre toutes leurs vagues à la
» dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par
» ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de luy faire
» son procès ; tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant
» de fortune à chaque quart d'heure ; n'ayant pour elle que Dieu
» & son courage inébranlable, elle n'avoit ni asilez de voiles ni
assez de vent, pour favoriser sa fuite précipitée. »

En vain, pour construire un édifice, rassembleroit-on les plus belles pierres & les marbres les plus précieux, leur beauté ne peut plaire à la vûe, qu'autant que l'architecte sçait les mettre en œuvre & les distribuer avec symétrie. Il en est de même des plus beaux mots ; l'oreille n'est flatée de leurs sons, qu'autant qu'ils sont distribués avec une certaine proportion ; ainsi il faut observer deux choses principales dans l'harmonie ; la qualité & la proportion des sons.

Les sons considérez suivant leur qualité, sont plus doux ou plus rudes, plus foibles ou plus forts, plus étouffez ou plus éclatants. Si nous les considérons suivant leur proportion, leur mesure est plus longue ou plus courte, & leur mouvement a plus de vitesse ou plus de lenteur.

Examinons d'abord la qualité des sons ; il est certain que toutes les voyelles & toutes les consonnes ne frappent pas également l'oreille, comme les différentes couleurs ne font pas la même impression sur la vûe. Entre les voyelles, on fait plus de cas de celles dont le son a de l'étendue, de l'éclat & de la douceur, comme l'*a*, l'*o*, l'*e* ouvert, & les diphtongues

qui tirent leur principal son de ces trois voyelles, *embarras, tombeaux, enfers, batailles, funeraillcs, joye, deploye, gloire, plaisir, paroissioient, &c.*

Le son de l'*i*, de l'*u*, de l'*e* fermé & de l'*e* muet, est plus foible & moins agréable : *insipide, invisible, foiblesse, detresse, dur, scrupule, legereté, temerité.*

Les consonnes ont aussi entr'elles des différences sensibles ; les unes sont coulantes & faciles à prononcer, comme l'*l*, l'*m* & l'*n* : *mélancolie, innocence, délectable.* D'autres sont rudes & fatigantes pour les organes de la prononciation, comme l'*r*, le *c* & l'*s* prononcée fortement : *bruire, choc, trictac, siffle, souffle.*

L'attention de tout homme qui veut bien écrire, doit estre d'employer des mots plus ou moins sonores, plus ou moins doux, selon le caractère des idées qu'il veut exprimer ; car il seroit aussi ridicule d'entasser des sons forts & bruyants pour traiter de petits sujets, que de faire entendre des sons foibles, lorsque le sujet demande de l'éclat & de la magnificence. Mais comme l'Ecrivain ne crée pas les mots, il faut qu'il les arrange de manière que dans le grand stile les plus beaux sons occupent les places les plus remarquables, comme la fin d'une période ou d'une suite de vers ; car c'est la fin qui nous frappe le plus sensiblement, & nous en conservons plus long-temps le souvenir.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;

Il écoute les vœux de l'humble qu'on outrage,

Juge tous les mortels avec d'égaies loix,

Et du haut de son trône interroge les Rois.

*Racine, dans
l'Esther.*

Il n'y a personne qui ne sente, pour peu qu'il ait d'oreille, que le son des mots dans ce passage, & sur-tout des dernières rimes, ajoute aux pensées, qui sont sublimes par elles-mêmes, beaucoup de magnificence & de grandeur.

Mais si le sujet est simple & commun, il faut bien se garder, dit Despréaux, d'épouventer l'oreille par de grands

mot dont les sons ayent trop d'éclat ; il en donne luy-même l'exemple en parlant de l'Ode galante :

*Elle peint les festins, les danses & les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste & par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.*

Les consonnes demandent la même attention ; & l'on doit éviter avec soin le concours de celles dont la prononciation est rude & fatigante, si ce n'est dans les occasions où le sujet semble l'exiger. C'est ainsi que Racine dans son *Athalie*, voulant peindre la fureur & le désespoir de Mathan, affecte d'employer des consonnes rudes & fortes, pour donner à ses vers une sorte de dureté conforme aux pensées de celui qui parle.

*Du Dieu que j'ay quitté, l'importune mémoire,
Jette encor dans mon ame un reste de terreur,
Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage & les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.*

Despréaux dans son Ode sur Namur, veut donner une vive image d'un assaut ; voyons avec quel art il assemble les mots les plus durs, & les plus pénibles à prononcer.

*Déjà jusqu'à ses portes
Je vois monter nos Cohortes,
La flamme & le fer en main ;
Et sur les monceaux de picques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.*

Ne diroit-on pas que le Poëte nous transporte sur la breche même,

même, & nous fait partager avec les assaillants, le travail & la difficulté de l'attaque?

On verra dans cet autre exemple de Despréaux, un parfait contraste de vers doux & de vers rudes.

*J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.*

Art poétique

En voilà, ce me semble, assez pour faire entendre qu'il doit y avoir de la conformité entre les pensées & les mots considérés séparément & comme de simples sons; mais il y a des observations bien plus importantes à faire sur ces mêmes mots, quand ils sont assemblés, pour former un vers ou une période. Les maîtres de l'art demandent que cet assemblage ait une mesure conforme aux idées qu'on exprime; & que le mouvement qui se fait dans les organes, en prononçant chaque vers ou chaque période, ait différents degrez de lenteur & de vitesse.

L'oreille qui ne peut souffrir un ébranlement trop brusque, ou trop continu, semble avoir elle-même réglé l'étendue & la mesure qu'il faut donner aux différentes espèces de vers, & aux phrases qui conviennent à chaque genre de pensées.

Les différentes mesures de vers affectent diversément l'oreille; & l'on en peut juger par ces deux exemples, l'un de Racine, en vers de douze à treize syllabes,

*Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare du sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse,
Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier!
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles,
L'honneur parle, il suffit, ce sont-là nos Oracles.
Mem. Tome XIII.*

*Dans l'Alph.
génie.*

P

Et celui-ci de Malherbe, en vers de huit à neuf syllabes :

*Ainsi quand Mausole fut mort,
Artemise accusa le sort;
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux Astres innocents,
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.*

Mais il faut considérer de plus, que dans les vers d'une même espèce, la mesure, quoiqu'égal pour le nombre des syllabes, peut, selon le besoin, se varier à l'infini ; car premièrement elle est ou continue, comme dans ces deux vers,

Racine, Tragédie de Phèdre.

*O toy, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?*

Et dans ceux-ci,

Despréaux, Art poétique.

*Lorsqu'il fait au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs.*

Ou elle est coupée en plusieurs parties, comme, par exemple,

Racine, Tragédie de Phèdre.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Ou

Despréaux, dans le Lutrin.

*Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*

Secondement, la longueur & la brièveté des syllabes produisent encore une infinité de combinaisons différentes. Je sçais que nous n'avons point, comme les Grecs & les Latins, de règles fixes pour distribuer dans nos vers, les syllabes brèves & longues ; mais on auroit tort de prétendre qu'on peut impunément les placer à l'aventure, & que notre Poësie étant bornée à un certain nombre de syllabes, sans considérer leur longueur & leur brièveté, ne reçoit son agrément que de la justesse & de la beauté des rimes. Il est vray que la beauté des rimes, sur lesquelles l'oreille se repose à la fin des vers, leur donne un grand agrément ; mais s'ils n'avoient que ce

M. Rollin, Traité des Études, tom. 1. pag. 309.

M. Gibert, Traité de l'Éloquence,

mérite, je ne mettrois guères de différence, quant à la cadence & au mouvement, entre les vers de Perrault & ceux de Racine; & ce seroit vainement qu'on auroit dit que Malherbe

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

*Despréaux,
Art poétique.*

L'oreille du bon Poète juge qu'il ne peut estre indifférent pour le nombre & pour l'harmonie de nos vers, que les longues ou les brèves y soient distribuées avec proportion. Les Ecrivains Grecs & Latins n'avoient point de règles fixes pour placer dans la prose des longues & des brèves; mais les Rhéteurs observent qu'ils ne les plaçoient pas au hazard, & qu'ils suivoient à cet égard ce que l'oreille leur prescrivoit, par rapport au genre de pensées qu'ils vouloient exprimer; comme les Poètes eux-mêmes la consultoient pour employer, par exemple, dans un vers hexametre, plus ou moins de dactyles ou de spondées, selon qu'ils vouloient donner à leurs vers plus de légèreté ou plus de pesanteur.

Tous les mots ont leur rythme ou mouvement particulier. Le mouvement de ceux dont les syllabes sont brèves, est vif, rapide & précipité; comme *religion, sédition, opéra, témérité, légèreté*. Un vers où il n'entreroit que des mots de cette espèce, n'auroit ni soutien, ni force, ni dignité.

La belle Antiquité fut toujours vénérable.

Mais si au contraire il estoit composé de mots dont les syllabes fussent longues, comme dans *insensée, pensée, confondue, dilemment*, ce vers marcheroit lourdement & pesamment.

*Impatients desirs d'une illustre vengeance,
A qui la mort d'un pere a donné la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment, &c.*

*Pierre Corneille,
dans Cinna.*

L'art du Poète consiste à entremêler les syllabes de manière que les longues soutiennent les brèves, & que les brèves à leur tour, donnent aux longues une marche plus prompte & plus légère; à moins que la nature des pensées n'exige qu'un Poète place de suite plusieurs syllabes longues, & d'un son étendu, comme a fait Despréaux pour mettre sous les yeux la

lourde & tranquille démarche d'un bœuf qui laboure.

*Eptre à M.
Arnaud.*

*Le bled pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.*

Ou Racine lorsqu'il a voulu peindre l'excès & l'acharnement de la passion dont Phèdre est atteinte.

Dans la Tragédie de Phèdre.

*Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.*

Ces mêmes Poètes savent aussi quand il faut multiplier dans un vers les syllabes brèves, pour le faire marcher avec plus de vitesse.

Le moment où je parle est déjà loin de moy.

La brièveté & la douceur de ces petits mots, qui glissent, pour ainsi dire, les uns sur les autres, donnent à ce vers une légèreté pareille à celle du temps dont le Poète peint la fuite rapide.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

La beauté de ce vers consiste, à mon avis, dans la vitesse de son mouvement, depuis la première syllabe jusqu'à la pénultième, où il semble estre arrêté par la rencontre d'une syllabe longue, comme la vague s'arrête & retourne en arrière au moment qu'elle rencontre le rivage.

Je pourrois pousser plus loin ces observations, & je trouverois dans nos différentes espèces de vers, des exemples pour les appuyer; mais ceux qui ont le goût & le sentiment de l'harmonie, pourront croire que j'en ay trop dit; & ceux qui dédaignant ce qui peut flater les sens, font gloire de ne se repaître que de *pures perceptions*, n'ont pas besoin qu'on se tourmente, pour leur démontrer ce qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas voir. D'ailleurs, il me suffit d'avoir établi en général, d'après les Rhéteurs Grecs, les principes de l'harmonie des vers, pour estre en état de suivre plus facilement les progrès que fit la prose, à mesure qu'elle emprunta les ornements de la poésie.



QUATRIEME DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE L'ELOQUENCE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

LES Philosophes qui ont le mieux & le plus fortement écrit contre la Rhétorique, ont employé pour la combattre, les armes qu'elle leur a elle-même prêtées. Ils ne se sont pas contentez de chercher les moyens de convaincre par le raisonnement, qu'elle estoit ou dangereuse ou inutile, & de tirer des principes qu'ils avoient posez, des conséquences justes & nécessaires, ce qui est l'objet commun de la Rhétorique & de la Dialectique; mais ils ont encore voulu attirer l'attention de ceux qu'ils avoient entrepris de persuader, & les attacher à la lecture de leurs écrits, par les différents tours qu'ils ont donnez à leurs pensées, & par les figures les plus propres à faire sur l'esprit de vives impressions. Ils ont surtout évité de les fatiguer & de les dégoûter par des mots rudes & choquants, par des phrases longues & traînantes, & par un stile froid, uniforme & languissant. C'est ainsi qu'en use Platon, dans la dispute où il met Socrate aux prises avec Gorgias; & si le Philosophe triomphe, dit Cicéron, des efforts du Sophiste, c'est qu'il luy est supérieur en éloquence.

D'autres Philosophes ont reconnu de bonne foy l'utilité des préceptes de la Rhétorique, même à l'égard des sciences qui semblent pouvoir le plus facilement s'en passer, parce que dans les sciences, ont-ils dit *, il importe beaucoup qu'on exprime ses pensées de telle ou telle manière, parce qu'il ne suffit pas de sçavoir ce qu'il faut dire, mais qu'il est nécessaire de le dire comme il faut; & que la forme qu'on donne à ses

22. Avril

1735.

Platon & quelques-uns de ses disciples.

De Orat. lib.
3. cap. 32.

Aristote, Theophraste, &c.

* Διαφέρει γὰρ τὸ πρὸς τὸ δηλῶσαι, ὡς δὲ, ἢ ὡς ἐπιτεῖν· οὐ γὰρ ἀπὸ γλῆτς τὸ ἔχειν ἀ δὲ ἰσχύει, ἀλλ' αἰσίου καὶ ταῦτα ὡς δὲ ἐπιτεῖν· καὶ συμβαλλεται πάλιν πρὸς τὸ φαίνεται πιστὸν πᾶσι τοῖς λόγοις. *Aristote, Rhet. liv. 3. ch. 1.*

pensées, ne contribue pas médiocrement à les faire valoir, & de plus à donner bonne opinion des mœurs & du caractère de l'Ecrivain.

Ces Philosophes n'ont condamné que les excès où, de leur temps, on avoit porté l'artifice de l'éloquence, lorsqu'au lieu de s'attacher à son sujet, & de travailler à mettre la vérité dans son jour, on ne s'étudioit qu'à plaire, soit par les brillantes images qu'on empruntoit des Poètes, soit par une élocution fardée & trop régulièrement mesurée.

Il estoit difficile qu'on donnât d'abord à la prose le caractère qui luy est propre, & l'on n'y parvint qu'après une longue suite d'observations. Quand les Grecs commencèrent à la cultiver, ils n'avoient que des Poètes pour modèles. Le langage de la poésie estoit riche en mots, en expressions, en figures, & n'avoit rien à desirer pour s'exprimer convenablement, sur quelque matière que ce fût. La prose au contraire estoit pauvre, & presque réduite au petit nombre de termes nécessaires pour l'usage de la vie commune.

Que dûrent donc faire ceux qui entreprirent de secouer le joug de la versification? Ils furent obligez, sans doute, d'emprunter des Poètes, les mots & les expressions qui leur manquoient; mais il est à présumer que dans la crainte de les assortir ridiculement, ils n'empruntèrent d'abord que les plus simples, les moins sonores, les moins figurez, & qu'ils se bornèrent au dialecte dans lequel ils écrivoient*, sans y mêler, pour varier à l'exemple des Poètes, des mots pris dans d'autres dialectes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils bannirent de leur élocution toute apparence de mesure, de nombre & d'harmonie. Leurs phrases estoient rangées sans discontinuation, à la suite les unes des autres, & n'avoient de pauses sensibles, que lorsque la matière qu'ils traitoient venoit à finir; ce qui estoit bien différent du stile périodique & nombreux, qui a des chûtes & des repos marquez, au moins

Strabon liv. 1.
page 12.
Apul. in Florid.
Aristote, Rhet.
liv. 3. ch. 9.

* Οὐδ' ὁ τῷ ῥηματίζειν πρὸς λέξεις ἔχουσιν ἐπὶ πολὺ τῆς ποσειδωνίας ἢ κοινῆς ἢ συνήθους ἀπασι ὁμοείκον. Dion. Halic. Jud. de Thucyd. cap. 13. Hermog. περὶ ἰδιώδ. lib. 2. cap. 11.

quand chaque sens est achevé. Le début de l'histoire d'Hécatee peut donner une juste idée de ce premier genre d'élocution. *Ἐχτάτης Μιλήσιος ἀδὲ μυθήσεται· τὰ ἧ γράφω ὡς μοι ἀληθῆα δοκέει εἶναι· οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοὶ τῷ ἔργῳ γὰροῖσι, ὡς ἐμὸι φαίνονται, εἰσιν. Hécatee de Milet s'explique ainsi. J'écris ces choses selon que je les estime vraies; car les Grecs débitent des contes sans fin, & tous ridicules, à ce qu'ils me paroissent.*

*Demet. Phact.
Sect. 12.*

En supposant que la suite eût ressemblé à ce commencement, on n'aura pas de peine à convenir avec Aristote, que cette sorte d'élocution estoit tout-à-fait déplaisante, & capable de lasser le lecteur le plus patient; parce qu'on n'y voyoit point de fin, & qu'en toutes choses, dit-il, nous aimons à voir le but où l'on veut nous mener. Il l'appelle *εἰςμυρία*, élocution continuée, à cause de l'enchaînement perpétuel de ces phrases mises bout à bout; & Démétrius de Phalère l'appelle *σκηρυμυρία*, ou *ὑπερμυρία*, élocution détachée & décomposée, parce qu'elle court sans s'arrêter, & sans que les mots, par leur circuit & leur arrondissement, se soutiennent les uns les autres, comme les pierres qu'on assemble pour former une voute.

Rhet. l. 3. c. 9.

Tel estoit, au jugement des meilleurs Critiques, le caractère de la prose dans les premiers Ecrits qui parurent; & l'on put s'appercevoir que l'éloquence qui, dans les vers, estoit en quelque manière pompeusement élevée sur un char, avoit esté réduite à marcher à pied, & à ramper tristement sur la terre.

*Sect. 12. &
13.*

J'ay dit que l'Historien Cadmus de Milet, & le Philosophe Phérécydes de l'Isle de Syros, avoient osé les premiers s'affranchir de l'usage d'écrire en vers. Cadmus est nommé dans Strabon avant Phérécydes, & celui-ci, dans un passage de Pline, est nommé avant Cadmus. Ils estoient contemporains, & tous deux commencèrent à fleurir vers la quarante-cinquième Olympiade *, sous le règne d'Halyattes pere de Croesus. Je sçais qu'en examinant la chose de près, on peut appercevoir entre ces deux Ecrivains, une légère différence d'âge; mais cette discussion n'est pas assez importante pour mériter la peine de s'y arrêter. Clément d'Alexandrie donne à Cadmus le surnom d'ancien, pour le distinguer d'un autre

Lib. 1. p. 12.

*Lib. 7. c. 56.
Joseph. lib. 1.
contra Appion.
Plin. lib. 7.
cap. 56.
Suid. in voca
φερικύδης.*

* 600. ans
avant l'Ere
vulgaire.
Stromat. lib. 6.

Suidas, in voce
Καδμῶς.
Suidas, ibidem.

Suid. de Thucy-
did., cap. 23.

Suid. ut supra.
Clem. Alex.
Strom. lib. 6.

Ibidem.

plus récent, fils d'Archelaüs, dont l'âge n'est pas connu. Le premier estoit fils de Pandion, & on luy attribuoit une histoire de la fondation de Milet & des autres villes de l'Ionie, divisée en quatre livres : je dis qu'on luy attribuoit cette histoire, car Denys d'Halicarnasse soupçonne que la sienne n'existoit plus, & que celle qu'on avoit sous son nom estoit un ouvrage supposé. Peut-estre ne restoit-il de l'histoire de Cadmus, que l'abrégé qu'en avoit fait Bion de Proconnèse, Historien qui vivoit assez peu de temps après luy ; car les Abbréviateurs ont travaillé de bonne heure à la ruine des Auteurs originaux. Denys d'Halicarnasse a le même doute sur plusieurs autres Ecrivains de ces premiers temps ; & c'est pour cela qu'il n'ose porter son jugement sur leur élocution. *Je ne puis, dit-il, conjecturer si elle estoit simple, sans ornements, & n'ayant rien au-delà de ce qui est nécessaire pour se faire entendre, ou si elle estoit noble & pompeuse, travaillée avec soin, & parée de tout ce que l'art pouvoit luy donner d'éclat & de magnificence, car les ouvrages de la plupart de ces Ecrivains ne sont pas venus jusqu'à nous.*

Je conçois que Denys d'Halicarnasse ne pouvoit pas prononcer affirmativement sur des ouvrages qui ne subsistoient plus. Mais s'est-il imaginé que ces premiers Ecrivains avoient pu donner tout-à-coup à leur prose, une parure & des ornements qui luy fussent propres, car il n'ignoroit pas sans doute que les règles pour écrire en prose n'avoient esté connues que long-temps après^a ? Ou bien auroit-il pensé qu'ils pouvoient avoir employé, pour ainsi dire, tout crûement, les mots, les phrases & les ornements qu'ils trouvoient dans les Poètes, en se contentant de rompre la mesure des vers ? Strabon^b a eu cette opinion, & il dit positivement que la prose de Cadmus & de Phérécydes, estoit une pure imitation du langage des Poètes ; qu'ils avoient rompu la mesure des vers, mais qu'ils avoient conservé au surplus toute la forme de l'élocution

^a Τὸ περὶ τὴν νέαν οὐκ ᾔσθηται.
Arist. Rhet. liv 3. ch. 1.

^b Ἐκείνῳ (τῷ ποιητικῷ κατασκευῶν) μιμούμενοι, λυσίτης ἢ μέτρον, τ'

ἀλλὰ δὲ φυλαξάτης καὶ ποιητικῆς, συνίστασαν οἱ περὶ Καδμῶτος καὶ Φερέκιδος, ὃ Ἐκαταῖος. *Liv. 1. pag. 12.*

poétique.

poétique. Je crois que Denys d'Halicarnasse n'a pas entendu autre chose, & le sentiment de Strabon ne manque pas de vraisemblance. On peut même très-facilement le concilier avec ce que dit Aristote du défaut de nombre & d'harmonie dans l'élocution des premiers Écrivains, & de l'enchaînement uniforme de leurs phrases mises bout à bout. Cependant je ne sçais si Strabon n'est point un peu outré dans la manière dont il s'exprime, sur-tout à l'égard de Cadmus & de Phérécydes. Il y a lieu de juger que ces deux Écrivains furent assez timides & assez circonspects dans l'usage qu'ils firent des tours & des ornements poétiques; & que ceux qui vinrent après eux, devinrent plus hardis à mesure que le langage de la prose se mêla & se familiarisa en quelque manière avec celui de la poésie; de sorte qu'on ne multiplia dans la prose, que successivement & par degrés, les expressions, les tours & les figures poétiques, jusqu'à ce qu'on fût tombé dans des excès qui parurent insupportables, & contre lesquels la critique fut obligée d'exercer la plus grande rigueur.

*Rhet. liv. 3.
ch. 9.*

Denys d'Halicarnasse achevera de fixer nos idées sur cet article, par le caractère qu'il nous donne du stile des Historiens qui suivirent immédiatement Cadmus de Milet, dont quelques-uns avoient pu le voir, & qui tous n'avoient eu pour la prose, d'autres modèles que ses ouvrages. Tels estoient Eugéon de Samos, Déiochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Phigalée, Hécatee de Milet & plusieurs autres. Non-seulement ces Historiens, mais encore ceux qui leur succédèrent jusqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, avoient, selon Denys d'Halicarnasse, généralement parlant, une même forme d'élocution^a; c'est-à-dire, cette forme détachée & décousue, dont j'ay fait mention plus haut. Leur stile estoit pur, clair & concis^b. Ils s'attachèrent à conserver le génie & le caractère du dialecte dans lequel ils écrivoient, & ne furent pas moins retenus dans l'usage des expressions

*Jud. de Thucyd.
did., cap. 23.*

^a Συνοχὴν ὁματῶν ὁμοίαν ἀπαντὶς ἐπιτέδουσιν, πῶς αἰετὴν καὶ αἰσιπότη-
δυνον. *Jud. de Thucyd.*

^b Ἡ' λέξις ἀποχεώτως σύνισται πρὸς
ἴδιον ἰσότητος ἡμετέριον χαρακτῆρα.

figurées, & des ornements qui donnent au stile * de l'élevation, de l'éclat, de la dignité & de la magnificence. Je crois donc qu'on peut sans difficulté appliquer au stile de Cadmus, & même à celui de Phérécydes, ce jugement de Denys d'Halicarnasse sur le caractère des Ecrivains qui parurent après eux.

*Diog. Laërt.
in vita Pherecyd.*

Phérécydes estoit également versé dans la Théologie & dans l'Astronomie, du moins si l'on en croit Eratosthène, qui avoit réfuté l'opinion de ceux qui distinguoient deux Phérécydes de Syros, tous deux presque contemporains, dont le plus ancien estoit le Théologien, & l'autre l'Astronome. Quelques Auteurs avoient confondu Phérécydes de Syros avec un Historien du même nom, mais qui estoit surnommé l'Athénien, & qu'on croit le même que celui qui est quelquefois appelé Λεέριος, *Lérien*, parce qu'il estoit peut-être né dans l'Isle de Léros. Cet Historien florissoit entre la soixante-quinzième ^b & la quatre-vingtième Olympiade, & l'on a encore des fragments considérables de ses histoires.

*Saum. in exerc.
Plin. in Solini,
cap. 40.*

*Suidas, in voce
Φερεκυδης Λε-
ερίος.*

*In exercit. Plin.
in Solini, c. 40.*

Lib. 1. p. 12.

Saumaïse convient avec tous les Critiques que l'ancien Phérécydes avoit écrit en prose, mais il soutient que c'est de l'Athénien que Strabon a voulu parler, lorsqu'il nomme de suite Cadmus, Phérécydes & Hécatee, comme les premiers qui ont publié des ouvrages en prose. Il me semble que si ç'eût esté la pensée de Strabon, il auroit placé Hécatee avant l'Historien Phérécydes, car il estoit beaucoup plus ancien que luy ^c. D'ailleurs Pline qui attribue comme Strabon, l'origine de la prose à Cadmus & à Phérécydes, désigne formellement celui-ci par le nom de sa patrie; & ajoute qu'il écrivoit du temps de Cyrus. *Prosa[m] orationem condere Pherecydes Syrius instituit, Cyri Regis atate; Historiam Cadmus Milesius.* Il faut considérer de plus, que dans la quatre-vingtième Olympiade l'usage d'écrire en prose, sur-tout les ouvrages historiques,

Lib. 7. c. 56.

* Ἰσὸς ἔχει καὶ ἀνέκδοτον, ἔστι μυστικόν, ἔστι μεγαλοπρεπές.

^b Entre l'année 480. & l'année 460. avant l'Ere vulgaire.

^c Hécatee florissoit dans la soixante-cinquième Olympiade, 520. ans avant l'Ere vulgaire.

estoit établi dans toutes les parties de la Grece; & que li Hécatee a esté nommé à la fuite de Cadmus & de Phérécydes, c'est qu'il leur avoit immédiatement succédé, & que d'ailleurs il avoit le premier donné à la prose, une forme plus agréable qu'elle ne l'avoit eüe auparavant.

Le Philosophe Phérécydes avoit, selon le témoignage de Cicéron, enseigné le premier aux Grecs le dogme de l'immortalité de l'ame; ce qui doit signifier qu'il estoit le premier des Philosophes qui l'eût prouvée par le raisonnement, car ce n'estoit pas un sentiment nouveau, & les Ecrits des plus anciens Poëtes en font foy. Mais il avoit encore publié le premier la doctrine de la Métempsychose; Pythagore l'avoit apprise de luy, & le mérite du disciple ne fut pas un médiocre accroissement à la gloire du maître, à qui d'ailleurs on faisoit honneur de n'avoir point eu de guide dans les routes nouvelles qu'il s'estoit frayées. Cependant on n'ignoroit pas qu'il avoit trouvé le moyen d'acquérir les livres secrets des Phéniciens, c'est-à-dire, ceux qui contenoient les mystères de leur Théologie; & il y a beaucoup d'apparence, que non-seulement il y avoit puisé tout ce qu'il enseigna dans la Grece, sur la religion & sur la Philosophie, mais que ce fut encore l'exemple des Phéniciens qui l'enhardit à se soustraire à l'ancien usage d'écrire en vers.

Les Philosophes qui parurent d'abord après luy, se mirent peu en peine de cultiver la Prose. Les uns n'écrivirent point du tout, & se contentant d'instruire de vive voix, donnèrent à la contemplation le loisir qui leur restoit, & crurent même qu'il estoit honteux pour des Philosophes de faire des livres. Les autres qui n'eurent pas ce scrupule, écrivirent presque tous en vers, & regardèrent le langage de la poésie comme le seul qui convint à la dignité des matières qu'ils traitoient. Pythagore, selon la plus commune opinion, n'avoit rien laissé par écrit, mais Théano sa femme, & ses principaux disciples publièrent la doctrine en vers; & il ne paroît pas que jusqu'au temps de Platon, la prose se fût accréditée à un certain point parmi les Philosophes, mais l'Histoire ne connut plus d'autre

*Tuscul. Quæst.
lib. 1. cap. 16.*

*Suid. in voc.
Φηκεύης.*

*Suid. ibid.
Helych. illust.*

*Themist. Orat.
30.*

*Parmenide,
Empedocle, &c.*

*Dion. Laërt.
in vita Pythag.*

*Suidas in
Θεανώ.
Clem. Alex.
Strom. lib. 4.*

*Dion. Halic.
Jud. de Thucyd.
cap. 5.*

langage, & l'on vit paroître après Cadmus une foule d'Historiens, qui s'appliquèrent à l'envi à l'orner & à l'enrichir. J'ay déjà nommé quelques-uns des plus anciens; ceux qui leur succédèrent jusqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, furent entr'autres, Acusilaüs d'Argos, Charon de Lampsaque, Mélélagoras de Chalcédoine, Hellanicus de Lesbos, Damastès de Sigée, Xénomédès de Chio & Xanthus le Lydien. Aucun de ces Historiens ne forma le projet d'une histoire générale, dont les parties liées entr'elles ne fissent qu'un corps & un seul tout. Ils s'estoient bornés à des histoires particulières de peuples ou de villes, soit Grecques, soit Barbares, & ils traitoient chaque sujet séparément. Leur unique but estoit de rassembler ce qu'il y avoit dans chaque lieu, de monuments historiques, soit prophanes soit sacrés, & de les publier sans ajouter ni retrancher, tels qu'on les débitoit; ainsi chaque histoire n'estoit qu'un ramas de traditions fabuleuses, & de contes populaires que le temps & la crédulité avoient consacré. C'estoit, par exemple, un récit d'apparitions de phantômes, qui sous des figures de femmes se monstroient tout à coup dans un bois ou dans une vallée, & enlevoient les enfans pour les dévorer. C'estoit ailleurs des Nayades, demi-femmes & demi-poissons, qui sortoient du Tartare & s'élevoient sur la surface des eaux, qui venoient converser familièrement avec les hommes, & dont la tendresse pour quelques-uns d'eux, avoit procuré à la terre des races de demi-Dieux. C'estoit, en un mot, une infinité de contes de cette espèce, dont ils remplissoient leurs histoires.

Idem ibid.

Idem. cap. 7.

Je suis bien éloigné, dit Denys d'Halicarnasse, de leur faire sur cela un procès. Je leur pardonne au contraire toutes ces fables, quelque incroyables & quelque ridicules qu'elles nous paroissent aujourd'hui. Ils rendoient compte des traditions qui avoient cours dans chaque ville; ces traditions avoient passé des pères aux enfans, & ceux-ci les avoient soigneusement transmises à leurs descendants. Pouvoit-on se dispenser de les raconter comme on les avoit apprises, & de les insérer dans les histoires particulières de chaque lieu, au moins pour en diminuer la

sécheresse, car on ne connoissoit point d'autre moyen de plaire à ceux pour qui on écrivoit? Tous ces Historiens sentoient, les uns plus, les autres moins, à proportion de leurs talents, la nécessité de varier & d'affaïsonner, en quelque manière, par ces histoires merveilleuses, une élocution trop plate & trop uniforme. Car je l'ay déjà dit, ils ne connoissoient pas encore le stile périodique, & ne prenoient d'ailleurs aucune peine pour donner à leurs phrases une marche nombreuse & cadencée; en sorte qu'on eût en vain cherché dans leurs Ecrits, ou cette éloquence douce qui s'insinue dans l'ame & y reveille le sentiment, ou cette éloquence forte & mâle, qui frappe, étonne & transporte le lecteur. Les pensées, quelque belles, quelque brillantes qu'elles soient par elles-mêmes, ne suffisoient pas pour produire ces effets. La qualité des mots, leur arrangement, les figures, le rythme ou mouvement, & la nature des pauses qui terminent chaque phrase, c'est-là ce qui donne aux pensées leur force & leur relief, c'est de-là qu'elles tirent principalement leur noblesse & leur magnificence, leur douceur & leur agrément.

*Hermog. περί
ιδιότη, lib. 2.
cap. 11. περί
ἐκαστῶν.*

Cependant parmi ce grand nombre d'Historiens, il faut sur-tout distinguer Hécatee de Milet, qui les effaça tous, soit par le choix des matières, soit par la manière de les traiter. Il travailla le premier à purger l'Histoire, des contes les plus absurdes, & à chercher la vérité avec plus de soin qu'on n'avoit fait avant luy. Son élocution, dont la pureté & la clarté estoient le caractère dominant, avoit aussi en quelques endroits beaucoup de graces & de douceur. Il s'estoit restreint au pur dialecte Ionique*, & n'avoit emprunté pour diversifier son stile, aucun mot des autres dialectes; en quoy, dit Hermogène, il estoit moins poétique qu'Hérodote. Il estoit aussi plus négligé dans sa parure, & d'ailleurs infiniment moins agréable, quoyque son histoire fût presque toute mythologique; car ce n'est pas seulement, continue Hermogène,

*Voyez plus haut
le début de son
Histoire.*

* *Hermog. περί ιδιότη, lib. 2. cap. 11. τῇ διαλέκτῳ δὲ ἀκρατῶ ἰσθί τῇ οὐ μαιευμένῃ χρῆσάμενος, οὐδὲ κατὰ τὴν Ἡρόδοτον ποιήσας, ἢ πλὴν ὅτιν ἐντελέα πρὸς λέξιως ποιητικῆς.*

dans le fond des choses qu'il faut chercher le caractère d'un Ecrivain, c'est dans le tour & la forme de son élocution, qu'on doit particulièrement le considérer.

J'ay rapporté au commencement de cette Dissertation, un fragment d'Hécatee, pour exemple de cette forme d'élocution, *Cap. 27.* qu'Aristote appelle *continué*. Un autre fragment que Longin nous a conservé, va faire voir que cet Historien sçavoit quelquefois s'élever au-dessus de luy-même, & donner à son stile la forme la plus agréable. Il rendoit compte en cet endroit, de la persécution qu'Eurysthée avoit fait essuyer aux enfants d'Hercule, après la mort de ce Héros. Ceyx Roy de Trachine leur avoit donné une retraite dans ses Etats; mais Eurysthée luy ayant déclaré que s'il ne les renvoyoit au plutôt, il alloit porter chez luy la flamme & le fer: Ceyx, dit Hécatee, *considérant le danger qui le menaçoit, ordonna sur le champ aux enfants d'Hercule de sortir de son royaume; car il n'est pas en mon pouvoir de vous secourir. Afin donc que vous ne périissiez pas, & que vous ne me perdiez pas moy-même, allez chez quelqu'autre peuple chercher un asyle.* Κῆρυξ ὃ τὰντα διὰ ποικίλματος, αὐτίκα ἐπέειλε τοῖς Ἡρακλεΐδων ἀποτρόχους ἐκχερέειν. ἔ δ' ὑμῖν ἀνατοῖς εἰμι ἀρήγην. Ὡς μὴ ὦν αὐτοὶ τι ἀπολήσῃ, καὶ μὲ ὕψισται, ἐς ἄλλον πινὰ δῆμον ἀποτρέσῃ.

Longin fait remarquer dans ce passage, un exemple de cette figure, par laquelle un Ecrivain, dans une occasion où le temps presse & demande de la vivacité, quitte tout-à-coup sa narration, & prend, sans en avertir, la place de celui dont il parle. C'estoit une visible imitation d'Homère, qui avoit fait un admirable usage de la même figure, dans un endroit

Iliad. O. de l'Iliade & dans un autre de l'Odyssée.

Odyss. Δ. J'observeray d'un autre côté, qu'il y a dans ce fragment d'Hécatee une période de deux membres; *afin donc que vous ne périissiez pas, & que vous ne me perdiez pas moy-même, allez chez quelqu'autre peuple chercher un asyle;* ce qui fait voir que son élocution n'estoit pas également détachée & décomposée par-tout. Je remarqueray de plus, que le rythme ou le mouvement des phrases est dactylique & spondaïque, ce qu'on

reconnoît aux dactyles & aux spondées rangés de suite & dans un certain ordre. Or ce sont de tous les rythmes, ceux qui ont le plus de noblesse & de dignité: *ὡς μὴ ὧν αὐτοὶ τοῦ ἀπ' ἡμετέρας καὶ μετέξωσιν, ἐς ἄλλον πρὸς δῆμον ἀπρίχουσι*. Enfin que les phrales dans ce fragment, sont terminées par deux ou trois syllabes longues, sur lesquelles l'oreille se repose sensiblement: *εἰ γὰρ ὑμῖν δυνατός εἰμι ἀπρίχον*, ce qui ôte le dérangement que produit, selon Aristote, le manque de pauses dans l'élocution. D'où je conclus qu'Hécatee avoit déjà quelque idée du nombre & de l'harmonie, & qu'il avoit senti que c'étoit pour la prose un ornement nécessaire. Aussi Hérodote tira-t-il de son stile beaucoup de secours pour former le sien. Il florissoit vers la quatre-vingtième Olympiade, environ cinquante ans après Hécatee. S'il mérita par la qualité & par la disposition de son sujet, le titre de pere de l'Histoire, il ne mérita pas moins par les charmes & par le caractère poétique de son élocution, qu'on donnât à ses neuf livres les noms des Muses. Il ne s'étoit pas renfermé, comme on avoit fait avant lui, dans l'histoire particulière d'une ville ou d'une nation. Pour se faire une carrière plus vaste & plus belle, il avoit entrepris de rassembler dans un seul corps d'Histoire, tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans les trois parties du monde connu, pendant l'espace de deux cens quarante ans; & il a entrelacé les événements les uns dans les autres, de manière qu'ils ne font qu'un tout bien construit & bien ordonné. L'expérience des autres Historiens luy avoit appris que la plus longue narration amuse & captive agréablement le lecteur, sans qu'on ait à craindre de le rebuter, lorsqu'en le promenant sur différents objets, elle reveille continuellement son attention; au lieu que celle qui ne présente pas cette diversité, quelque intéressante qu'elle puisse estre par elle-même, produit nécessairement à la longue, la langueur & le dégoût. Il voulut donc, à l'exemple d'Homère, dont il est le plus parfait imitateur, varier sans cesse ses récits; & c'est pour cela, dit Denys d'Halicarnasse, que si nous nous mettons à le lire, nous sommes, depuis la première ligne jusqu'à la

Hermog. l. 2.
μετ' ἰδέων,
ch. 11.
460. ans avant
l'Ere Chrétienne.
Cic. lib. 1. de
Legibus.

Dion. Halic.
Epist. ad Pomp.
c. 3. in jud. de
Thucyd. cap. 5.
6. 7. & c.
Hermog. μετ'
ιδέων, liv. 2.
c. 4. c. 11. & c.

Longin, c. 13.
l'appelle ὁμηρεῖα
καὶ ταῦτα
Dion. Halic.

*Epist. ad Pomp.
cav. 3.
Demet. Phaltr.
Sect. 12.*

dernière, dans une espèce d'enchantement, & qu'étant arrivez à la fin, nous desirons encore quelque chose par-delà. Une autre attention d'Hérodote, a esté d'insérer de temps en temps, pour égayer son lecteur, des traditions fabuleuses qui avoient cours dans les lieux dont il parloit; mais il les a mieux choisies, & les a employées avec plus de discrétion & de ménagement que les autres Historiens. Ses pensées ont toujours quelque chose de riant, de gracieux, de poétique, & n'ont pas moins de dignité, de noblesse & d'élévation. Il excelle à peindre les mœurs, à bien former le caractère de ses personnages, & dans cette partie il n'est pas inférieur aux plus grands Poètes.

*Voyez Demet.
Phal. Sect.
112.*

A l'égard de son élocution, il n'y a rien de plus pur, de plus clair, de plus net & de plus naïf. Il joint à tout cela des graces sans nombre, & tout ce qu'on peut desirer de force, de magnificence & de sublimité. Il est également heureux dans le choix des mots, dans l'arrangement qu'il leur donne, & dans les figures dont il sçait les assaisonner. Toutes ses expressions sont poétiques; & le rythme ou la marche de ses phrases ressemble à celle des plus beaux vers héroïques. *C'est pourquoy, dit Denys d'Halicarnasse, je ne crains point de comparer son ouvrage à un excellent Poème.*

Plutarque, qui n'a pas dessein de le ménager dans le Traité qu'il a composé exprès pour décrier son histoire, ne peut dissimuler ce qu'il a d'admirable du côté de l'élocution. *C'est, dit-il, par un air de simplicité & de naïveté, c'est par une facilité d'expression, qui fait que les mots semblent accourir d'eux-mêmes, & s'unissent aux pensées, sans peine & sans contrainte, qu'il a ébloui & séduit la plupart de ses lecteurs. C'est, dit-il ailleurs, un excellent Peintre; sa narration a de la vivacité, de la force & des graces infinies. Mais, ajoute-t-il, comme un chancre habile en son art, il débite sa fable, sinon en homme bien instruit du fond des choses, au moins avec beaucoup de douceur, d'élégance & d'harmonie. C'est par-là qu'il charme & attire tout le monde. Mais comme il faut prendre garde de se laisser picquer par la guêpe cachée dans des feuilles de roses, il faut de même se défier de son esprit*

esprit caustique, dont il cache adroitement la bassesse & la malignité, sous les figures les plus aimables & les plus délicates.

Cependant Aristote & Démétrius de Phalère, observent qu'Hérodote avoit conservé en grande partie, cette forme d'élocution antique, dont les phrases estoient détachées les unes des autres, & ne formoient point par leur liaison, un circuit périodique. Aristote, qui ajoute que cette élocution n'estoit plus guères en usage de son temps, en donne pour exemple, la première phrase d'Hérodote. *Ἡ ἐξοθέντι Ἀλικάρνασσος ἱστορίῃς ἀρσένεος ἦν δα.* *Ceci est l'exposition de l'histoire d'Hérodote d'Halicarnasse.*

*Lib. 3. cap. 9.
Sect. 12.*

Cicéron a dit en conséquence, qu'Hérodote & les Ecrivains de son temps, de même que ceux qui l'avoient précédé, n'ont rien mis de nombreux dans leur stile, si ce n'est par hazard & sans y penser. *Herodotus & eadem superiorque ætas, numero caruit, nisi quando temerè ac fortuitò.*

In Orat. c. 554

Il est certain que par le mot de nombres, Aristote & Cicéron entendent ceux qui se forment par l'arrondissement artificiel des périodes, & dont on attribuoit l'invention, ou plutôt la perfection, à Isocrate. Or comme il faut convenir qu'Hérodote ne s'est point étudié à tourner toutes ses phrases périodiquement, comme ont fait du temps d'Aristote, Théopompe, Ephore & les autres disciples d'Isocrate, & que les périodes qui se rencontrent pourtant assez fréquemment dans son ouvrage, semblent s'estre présentées naturellement, & sans avoir esté, ni cherchées à dessein, ni travaillées avec art, en ce sens on a pu dire qu'Hérodote n'a employé les nombres oratoires, que par hazard & sans y penser. Mais ces nombres oratoires & périodiques ne sont pas, selon le même Cicéron*, les seuls qui rendent le discours nombreux, il peut acquérir cette qualité par la manière dont on arrange les mots, par

*Aristot. lib. 3.
cap. 8.
Cicer. in Orat.
cap. 52.*

* Non numero solum, numerosa oratio, sed & compositione fit cum ita verba structa sunt ut minus non quæsitus, sed ipse secutus videatur ordo enim verborum facit numerum sine ulla aperta Oratoris

industria. Itaque si quæ veteres illi (Herodotum dico & Thucydidem, totamque eam ætatem) apud numerosè dixerunt, ea non numero quæsito, sed verborum collocacione ceciderunt. Cic. in Orat. cap. 65.

Mem. Tome XIII.

R

l'étendue & la proportion qu'on donne aux phrases; & dans ce second sens on peut dire qu'Hérodote est très-nombreux. Mais il l'est sans paroître y penser, par la seule peine qu'il a prise de bien arranger ses mots, & de flater l'oreille par les rythmes les plus nobles, & par les plus belles cadences. Denys d'Halicarnasse explique fort au long dans son Traité de la composition, l'artifice d'Hérodote dans l'arrangement de ses mots, & la mécanique de l'harmonie qui en résulte. Démétrius de Phalère attribue en partie la noblesse & la magnificence du style, à l'étendue qu'on donne aux phrases; & cite pour exemple, la première d'Hérodote... *Ἡ ἐξόστου Ἀλκιμαρχίου ἰσοείης ἑταίρεϊς ἦδη*. Car de s'arrêter trop court, ajoute-t-il, cela ôte au style tout ce qu'il a de noble & de grand; quelque magnifiques que puissent être d'ailleurs les pensées & les mots.

Section 44.

*Περὶ ἰδέων,
lib. 2. cap. 11.*

Enfin Hermogène observe que les nombres qu'il employe, soit dans le tissu, soit à la fin de ses phrases, sont la plupart dactyliques, anapestiques ou spondaïques; & tous en général nobles & pleins de dignité. Or, selon Aristote^b, le nombre héroïque, c'est-à-dire, le dactylique & le spondaïque, est grand, sonore, & veut être harmonieux; mais ce qui mérite attention, c'est que dans les endroits où Hérodote place de suite plusieurs phrases détachées, elles n'ont jamais cette continuité vicieuse que condamne Aristote, parce que les nombres qui les terminent, empêchent par leur stabilité, par leur poids & par la beauté de leurs sons, qu'elles ne courent & se précipitent, & que l'oreille trouve toujours à s'y reposer naturellement & agréablement.

*Rhet. lib. 3.
ch. 9.*

Je me suis un peu étendu dans cet examen de l'élocution d'Hérodote, pour mieux faire connoître la nature des ornements qu'il a employez, & les progrès que la prose, au moyen des secours qu'elle avoit tirez des écrits des Poètes, avoit faits

^a Τὸ γὰρ παλαιὸς ἀποσιωπᾶν ἐς κῶλον βραχὺ, κατασιικρύνει τὸν τῷ λόγου σιμωτῆτα· καὶ ἡ ὑπερκείμενη ἀνάοισι μισαλεφρετῆς ἢ καὶ τὰ ὀνόματα.

^b *Rhet. lib. 3. cap. 8.* τὸν δὲ ῥυθμὸν, ὁ μὲν ἥρωες, σιμῆς καὶ ἀνιπῆς καὶ ἀρμενίας ἀκούμενος.

depuis la quarante-cinquième jusqu'à la quatre-vingtième Olympiade; c'est-à-dire, dans l'espace de près de cent cinquante ans. Mais il n'a esté question jusqu'ici que d'Ecrivains qui ont employé le dialecte Ionique, au sujet duquel on a remarqué* qu'il estoit par luy-même tout poétique; & pour cette raison extrêmement agréable. Il estoit né, pour ainsi dire, dans le sein de la poésie, parce qu'Homère, Hésiode & plusieurs autres Poëtes du premier ordre, en avoient plus fait d'usage que de tous les autres ensemble. Cependant on commença aussi vers la quarante-cinquième Olympiade à se servir du dialecte Attique, qui avoit beaucoup de ressemblance avec l'Ionique; & ce sont les seuls que les Ecrivains en prose ayent cultivés avec quelque soin. La prose Attique ne s'exerça pas d'abord sur des matières d'Histoire ou de Philosophie, & même ne parut point dans des Ecrits publics, elle se fit seulement entendre dans la bouche des Orateurs d'Athenes; & Solon qui vivoit en même temps que Cadmus de Milet, travailla le premier à la revêtir des couleurs de l'éloquence. Toute l'Antiquité l'a considéré comme Orateur, & Cicéron assure que l'Histoire n'en cite aucun plus ancien que luy. Isocrate a remarqué qu'il avoit eu aussi le premier le titre de Sophiste: titre honorable dans son origine, & qui ne présenteoit que l'idée de l'éloquence, nourrie par l'étude de la sagesse & de la Philosophie. Il s'estoit d'abord adonné à la poésie, suivant l'usage du temps, & j'ay parlé dans ma précédente Dissertation, des discours en vers qu'il avoit prononcés dans les assemblées du Peuple d'Athenes; mais il en prononça aussi en prose, & fit voir par le tour qu'il leur donna, qu'il estoit véritablement digne du nom d'Orateur. Nous ne sçavons rien de précis sur le caractère de sa prose; mais il estoit bon Poëte, il estoit sçavant dans la musique, & sur-tout extrêmement rempli de la lecture d'Homère. En faut-il davantage pour se persuader qu'il avoit répandu dans ses discours, au moins jusqu'à un

*Cic. in Bruto, cap. 7. & 10.
Dio Chrysost. Orat. 21.*

Aristid. Orat. Platon. 2.

Isocr. Orat. μελ' αὐτὸς σίωας.

Plutarc. in Solone.

Aristid. Orat. Platon. 2.

* *Hermog. περί ιδεῶν, l. 2. c. 4. ἡ γὰρ ἰατρὸς οὕτω ποιητικὴ, εὖ οἶσι δοτὶν ἡδέϊα..... ἐπὶ δὲ Ὀμήρου, καὶ Ἡσίοδου, καὶ ἄλλοι οὐκ ὀλίγοι τῶν ποιητῶν, ἐχρησάμενοι μὲν καὶ ἀλλὰς ποσὶ λίσσονται ἱερῶν ὁμοεικῶν, πλεῖστον μὲν ἰατρῶν.*

certain point, des expressions, des figures & des nombres poétiques. Athenes dût au double talent qu'il avoit de parler en vers & en prose, une forme de gouvernement qui fut le principe de sa grandeur, & de la supériorité qu'elle acquit, soit par les armes, soit par les lettres, sur tous les Peuples de la Grece. Mais ce que ce Législateur avoit si sagement, & en apparence si solidement établi, il eut, de son vivant, la douleur de le voir presqu'entièrement renversé, par l'éloquence souple & adroite de Pisistrate son parent; car il faut avouer que les talents les plus utiles & les plus aimables peuvent, suivant les mœurs de ceux en qui ils se trouvent, causer ou de grands biens ou de grands maux. Pisistrate * estoit né avec les plus heureuses dispositions pour l'éloquence; il avoit un son de voix doux & insinuant, une grande facilité à s'exprimer, & dans sa prononciation une certaine volubilité qui entraînoit ceux qui l'écoutoient; il joignoit à tout cela une contenance ferme & assurée, une démarche tranquille, & un geste plein de modestie. Cette éloquence naturelle estoit soutenue d'un grand fond de littérature, & il fut, selon le témoignage de Cicéron, le plus sçavant homme de son temps. Ce fut luy qui le premier remit en ordre les Poèmes d'Homère, dont les Chants estoient épars & dans une grande confusion. Ce fut luy qui le premier forma une Bibliothèque publique de ce qu'il y avoit de livres les plus propres à l'instruction des Athéniens. Enfin, c'estoit l'homme du monde le plus poli, le plus aimable, le plus humain; & s'il eût pu mettre un frein à son ambition, il n'y auroit pas eu, au jugement même de Solon, un naturel plus propre à la vertu, ni un meilleur Citoyen; mais il ne put déraciner de son ame la passion de dominer, & il employa pour la satisfaire, non la terreur & la crainte des supplices, recours ordinaire des Tyrans dont l'étude n'a pas adouci les mœurs, mais cette éloquence aimable & persuasive, que Platon appelle *la reine des volontez*. Solon démêla ses artifices, & fit tous ses efforts

*Plut. in Solone.
Hecodot. l. 1.*

Olymp. 50.
180. ans avant
l'Ere vulgaire.

*Lib. 3. de Orat.
cap. 34.*

*Aul. Gell. lib.
6. cap. 17.*

Plut. in Solone.

* J'applique à Pisistrate ce portrait que Plutarque fait de Périclès, parce que celui-ci, selon Plutarque, ressembloit fort à Pisistrate. *Voy. la vie de Périclès.*

pour faire ouvrir les yeux aux Athéniens. *Vous ne faites attention* *, leur dit-il dans une harangue en vers élégiaques, *qu'aux discours séducteurs de cet homme, vous vous endormez au son flatteur de ses paroles, & ne considérez pas le but où tendent ses actions.* Toutes ces remontrances furent inutiles, Pisistrate obtint ce qu'il voulut; il vint même à bout, par ses manières engageantes, & en faisant observer la plus grande partie des loix de Solon, de regagner son amitié, d'en faire son confident, & même son panégyriste.

Plut. in Solone.

Hipparque, l'aîné de ses fils, hérita de sa douceur & de son goût pour les beaux arts. Son administration rappella aux Athéniens, toutes les idées que les Poètes leur avoient données de la félicité dont on jouissoit sous le regne de Saturne. Homère fut de tous les Poètes celui dont il étudia le plus soigneusement les ouvrages; & afin que tous les Athéniens, sans exception, pussent tirer quelque fruit de ce grand Poète, il établit que tous les cinq ans, les Chantres ou Rapsodes reciteroient alternativement ses Poèmes, pendant la durée de la fête des grandes Panathénées; & cet usage subsistoit encore du temps de Platon. Il s'attacha par des bienfaits, Simonide & Onomacrite, Poètes-Philosophes; il attira aussi auprès de lui le Poète Anacréon, & lui envoya par honneur une galère à cinquante rames pour l'amener. Hipparque s'estoit appliqué à la poésie aussi-bien qu'à la prose, & avoit composé en vers élégiaques, les Inscriptions des statues de Mercure, qu'il avoit fait dresser dans tous les cantons de l'Attique. Il fut tué par Harmodius & Aristogiton. Hippias son frere qui jusque-là n'avoit montré que de la douceur & de l'humanité, fut irrité par cette mort. Les cruautés qu'il exerça contre tous ceux qu'il soupçonna d'y avoir eu part, rendirent son gouvernement insupportable, & firent désirer passionnément aux Athéniens le recouvrement de leur liberté.

*Plato, in Hipparcho.
Ælian. lib. 8.
cap. 2.*

*Olymp. 65.
20. ans avant
l'Ere vulgaire.
Herod. lib. 5.
Thucyd. lib. 6.
Paus. in Attic.*

Les Alcmaeonides, famille puissante & nombreuse, entre-

Herod. lib. 5.

* Εἰς τὸ γλῶσσον ἑστάν, καὶ εἰς ἑπὶ
ἀμύλην ἀδρόες.

καὶ ἑρπον δ' οὐδὲν γυρόμενοι βλέπῃ.

Dans la troi-
sième année du
gouvernement
d'Hippias.

Plut. in Pericle.

Cic. in Bruto,

cap. 7.

Herod. lib. 5.

Plat. in Gorgia.

Plut. in Themist.

Ælion. l. 13.

cap. 38.

prirrent ce grand ouvrage, & l'exécutèrent heureusement. L'éloquence de Clisthène, l'un d'eux, y eut la plus grande part ; elle luy servit ensuite pour réunir les Athéniens divisés en factions, pour leur donner de bonnes loix, & pour rétablir le gouvernement dans une forme qui pût les faire vivre en paix & en bonne intelligence. La République en reçut beaucoup d'accroissement ; & comme l'éloquence devint le plus puissant moyen d'acquérir du crédit, de la considération & des honneurs, on la cultiva plus que jamais, & l'émulation fit naître tout à la fois une foule d'Orateurs. Les plus distinguez furent Miltiade, Cimon, Aristide & Thémistocle. Les maîtres qui les instruisoient, leur faisoient prendre de bonne heure l'habitude de méditer & de composer des discours oratoires, soit pour accuser, soit pour défendre, soit pour proposer leur avis dans les délibérations publiques. Mais on doit remarquer que l'étude des Poëtes, & sur-tout d'Homère, continua d'estre la base de leur instruction, ce qui fait voir que l'éloquence Attique se forma de la même manière que l'Ionique, & ce fut en quelque sorte dans la même proportion ; car lorsque vers la quatre-vingtième Olympiade, Hérodote fit admirer la douceur, la force, la noblesse & les graces de son stile, Périclès vers le même temps, arma la prose Attique de ces foudres & de ces éclairs qui étonnèrent & confondirent toute la Grece. J'examineray dans la suite par quels secours il parvint à cette sublime éloquence, & comment les Sophistes concoururent à l'envi à perfectionner la Rhétorique.



CINQUIEME DISSERTATION
SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHETORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

J'AY tâché de faire voir dans ma précédente Dissertation, comment depuis Cadmus de Milet jusqu'à Hérodote, le stile des Historiens Grecs s'estoit peu à peu élevé au-dessus de la prose vulgaire, par le soin qu'ils avoient pris d'y transporter une partie des richesses du langage poétique. Les premiers avoient esté excitez par le besoin à faire ces emprunts, ceux qui vinrent ensuite s'enhardirent, & se perfectionnèrent par les leçons & par l'exemple de cette espèce de Sçavants connus sous le nom de Sophistes; espèce difficile à définir, parce qu'elle embrassoit généralement tous les arts, toutes les professions, & n'avoit point mis de borne à l'empire qu'elle s'estoit arrogé sur les sciences. Pour estre réputé bon Sophiste, il falloit sçavoir prendre toutes sortes de formes, faire gloire de ne rien ignorer, parler de tout avec une confiance intrépide, s'offrir à tous venants pour discourir ou disputer sur quelque matière que ce fût, & avoir pour maxime capitale de ne jamais demeurer court. Il falloit pour cela s'estre fait une routine de s'exprimer facilement & dans les plus beaux termes; c'estoit par-là que le Sophiste imposoit à ceux qui l'écoutoient, qu'il étonnoit leur imagination, & que même, en ne disant que des choses communes, il se faisoit considérer comme un homme rare & fort au-dessus du commun. Ce caractère général des Sophistes, dont Platon m'a fourni les traits, nous les présente sous un aspect ridicule & méprisable, mais il faut bien se garder de l'appliquer à ceux qui parurent depuis Solon jusqu'au commencement de l'administration de Périclès. Socrate, qui s'estoit déclaré leur ennemi, n'en a voulu qu'à ceux de son temps, & n'a attaqué bien sérieusement que

20. Janvier
1736.

Voy. dans Platon le Protagoras, le Sophiste, l'Euthydème, l'Hippias Major, &c.

leurs fausses opinions, leur avarice & leur vanité; on ne peut même disconvenir que plusieurs de ceux qu'il a le plus maltraités, n'eussent au fond beaucoup de mérite, & les défauts qu'on leur a reprochés, ne doivent pas nous fermer les yeux sur les connoissances & sur les talents qui leur avoient acquis une juste réputation; c'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, qui va estre nécessairement liée avec celle des Sophistes, car ce sont eux qui ont le plus contribué à faire passer de la poésie dans la prose, toutes les finesses de l'éloquence. Ils en ont donné les premiers préceptes, & ont travaillé les premiers à les réduire en art. Ceux même d'entre les Philosophes qui leur ont fait la plus cruelle guerre, n'ont pas dédaigné de s'approprier ce qu'ils avoient de bon; &, pour ne rien dissimuler, il leur est quelquefois arrivé d'imiter jusqu'à leurs défauts.

Pour les faire connoître dès leur origine, il est nécessaire que je rappelle en peu de mots, l'usage où de tout temps estoient les Poètes, d'aller de contrée en contrée instruire & amuser les hommes par le récit de leurs poésies. Les honneurs qu'on leur rendoit dans les villes où ils passaient, pouvoient suffire pour les y attirer; mais la reconnaissance publique ne se bornoit pas à de stériles distinctions, outre les prix qu'on distribuoit en certains lieux & en certains temps, à ceux qui dans le concours avoient eu le plus grand nombre de suffrages, la libéralité des peuples leur fournissoit à tous d'abondantes ressources pour subsister. Cependant comme chaque Poète ne récitoit que ses propres ouvrages, les anciens Poèmes couroient risque de se perdre totalement. Des chantres qu'on nomma Rhapsodes, vinrent à leur secours & les préservèrent de l'oubli où ils alloient tomber. L'accueil qu'on leur fit fut accompagné de gratifications qui les encouragèrent; & leur application à perfectionner leur talent, les accrédita bientôt dans toutes les villes de la Grece. On les appelloit aux fêtes & aux sacrifices publics, pour chanter les Poèmes d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, & sur-tout d'Homère. On donnoit des prix à ceux qui par leur habileté à exprimer les différentes

passions,

*Platon, dans
l'Ion, tome 2.
page 530.*

Ibid. & p. 536.

passions, réussissoient le mieux à les faire sentir. *Lorsque j'auray à executer un morceau touchant, dit un Rapsode dans Platon, si je fais pleurer mes auditeurs, je riray, car je seray bien payé; mais si je les fais rire, je pleureray, car je n'auray rien.* *Platon, dans l'Ion, tome 2. page 335.*

Le plus ancien Rapsode qu'on connoisse, estoit Phémus de l'Isle d'Itaque, dont Homère, qui avoit esté son disciple, a voulu immortaliser le nom, en le donnant au chantre que les amants de Pénélope faisoient chanter pendant leurs repas. Platon luy donne le titre de Rapsode, & à son art le nom de Rapsodie; ce qui prouve que dès le temps de ce Philosophe, la profession des Rapsodes estoit regardée comme très-ancienne. Ils chantoient assis sur un théâtre, & s'accompagnoient eux-mêmes avec le luth. Ils ne se montroient qu'avec des habits magnifiques, & ils avoient sur la tête des couronnes d'or; mais le soin de la parure extérieure, n'estoit rien en comparaison de la peine que prenoient les plus habiles d'entr'eux, non-seulement pour prononcer chaque morceau de poésie, suivant le rythme qui luy estoit propre, mais encore pour entrer dans l'esprit du Poëte, & connoître tellement le fond de sa doctrine, qu'ils fussent en état de l'expliquer. *Car tout Rapsode, dit Socrate, doit estre l'interprète de la pensée du Poëte; & en vain voudroit-il la faire entendre aux autres, s'il ne l'entendoit luy-même parfaitement. C'est, luy répond le Rapsode, ce qui m'a le plus coûté, aussi puis-je me vanter de mieux parler que personne sur Homère, & d'avoir une plus ample provision de belles pensées à produire sur ce grand Poëte, que n'en ont eu, ni Métrodore de Lampsaque, ni Stésimbrote de Thasos, ni aucun autre des Anciens.* *Ibid. p. 333.*
Ibid. pp. 330. & 335.
Athen. l. 14. pag. 620.

On peut remarquer que Métrodore de Lampsaque avoit passé sa vie à chercher dans l'Iliade le débrouillement du cahos & la mécanique de l'Univers, qu'il prétendoit qu'Homère y avoit cachez sous le voile de l'allégorie. Jupiter, Junon, Minerve, n'estoient point, selon luy, tels que l'erreur les figuroit aux yeux du peuple. Jamais il n'y avoit eu d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector, de Pâris ni d'Hélène. Il ne voyoit dans les personages & dans l'ordonnance du Poëme;

Mem. Tome XIII.

S

Tatian. Orat. contra Gr. c. os. Diog. Laërce, vie d'Anaxag.

que des êtres physiques, que l'assemblage & la distribution des éléments. Stésimbrote de Thasos & Glaucon de Téos, ne s'étoient pas moins appliquez à l'étude d'Homère, soit qu'ils l'eussent interprété en Physiciens, soit en Politiques, soit en Grammairiens.

Le discours de ce Rapsode, qui ne se croit pas inférieur dans l'art de louer & d'interpréter Homère, à trois célèbres Sophistes, ne donne-t-il pas lieu de conclurre que les Rapsodes ne s'étoient pas toujours retreints à chanter les anciens Poèmes, mais que dans la suite des temps, c'est-à-dire, lorsque les Sçavants commencèrent à faire usage de la prose dans des écrits ou dans des discours publics, quelques-uns d'eux ajoutèrent à leurs fonctions ordinaires, celle d'expliquer la doctrine des Poètes, & d'exalter par des éloges leur mérite & leurs talents? Or je ne vois, à cet égard, aucune différence entr'eux & les premiers Sophistes, qui ne furent dans leur origine que les interprètes & les panégyristes des Poètes. Le mot σοφιστής signifie par luy-même un homme versé dans

Les Rapsodes estoient communément sortis. Voyez Xenoph. d'opinion, liv. 4. p. 462.

Platon, dans le Protag. tome 1. pag. 312.

Dans le Phædrus, tome 3. p. 229.

Xenoph. d'opinion, liv. 1. page 418. sur la signification du verbe σοφίζω.

Dans le Protagoras, tome 1. pages 338. & 329.

l'étude des Poètes σοφῶν ἐπιστήμων; & le verbe σοφίζεσθαι qui signifie méditer, creuser, approfondir, s'appliqua d'abord aux efforts que firent les Sophistes pour connoître à fond la doctrine renfermée dans les anciens Poèmes. *Que pensez-vous, dit Phédrus à Socrate, de l'enlèvement d'Orithye par Borée! l'histoire qu'on nous en débite est-elle vraie! Quand je la soutiendrois fausse, répond Socrate, je ne ferois rien d'étrange, & dont les Sçavants ne me donnent l'exemple; ensuite examinant la chose de près, σοφίζομαι, je dirois qu'Orithye jouant avec Pharmacée sa compagne, fut précipitée par un coup de vent du Nord, de dessus ces roches prochaines, & que pour cacher sa mort ou en adoucir les regrets, on publia que le Dieu Borée amoureux d'elle l'avoit enlevée.*

Un Sophiste dans Platon, dit que la plus grande partie de l'érudition consiste à bien sçavoir les Poètes, c'est-à-dire, continue-t-il, à entendre parfaitement ce qu'ils disent, à démêler dans leur doctrine ce qui est bon & ce qui ne l'est pas, & à pouvoir en rendre raison quand on est interrogé. Pour prouver sa capacité

en ce genre, il passe tout de suite à l'explication d'un Poëme de Simonide; & à l'occasion d'un point de Morale qu'il se propose d'éclaircir, il étale avec emphase tous les raisonnements de la plus subtile Métaphysique.

Un autre Sophiste dans le même Platon, vante la grande intelligence qu'il a des Poëmes d'Homère, sur lesquels on ne peut, s'il faut l'en croire, le prendre au dépourvû, & dont il a plusieurs fois entretenu la Grece assemblée pour la célébration des Jeux Olympiques. Enfin Isocrate ne s'explique pas moins clairement sur les études des Sophistes, & sur les matières ordinaires de leurs discours, en disant que les uns se sont attachez à la recherche des familles des demi-Dieux, ce que les Poëtes avoient fait avant eux, & que d'autres ont philosophé sur les Poëtes, οἱ ἡμεῖς τοὺς ποιητὰς ἐφιλοσοφῆσαν. Il se sert, comme on voit, du mot φιλοσοφῆν dans le même sens que Platon a employé σοφίζεσθαι.

Ces passages font voir, ce me semble, une parfaite ressemblance entre les premiers Sophistes, & ceux des Rapsodes qui se mêloient d'expliquer les Poëtes; il y avoit aussi beaucoup de conformité dans leur genre de vie. Les Sophistes n'avoient, comme les Rapsodes, aucune demeure fixe; ils alloient errant de ville en ville, & se rendoient aux assemblées publiques de la Grece, pour y prononcer des discours dont on les récompensoit à proportion du plaisir qu'ils avoient donné. Les Sophistes avoient, comme les Rapsodes, grand soin de leur parure, & s'appliquoient, comme eux, à la science du rythme & de l'harmonie, car il faut remarquer que cette science leur estoit absolument nécessaire. Ils entroient dans une carrière où il s'agissoit de disputer aux Poëtes le prix de l'éloquence, que pouvoient-ils espérer, s'ils n'eussent joint, comme eux, l'agréable à l'utile, & à la solidité des instructions les graces de l'élocution? Ils s'appliquèrent donc dès le commencement à donner à leurs phrases, une mesure & une cadence qui parussent approcher de celle des vers. Ils travaillèrent à flatter l'oreille & à captiver l'attention par la noblesse des pensées, par la hardiesse des figures, & par l'éclat des expressions poétiques.

S ij

Dans l'Hippias Minor, pp. 363. 364. & suivantes.

Περὶ ἀρετῆς πρ. 339.

Platon, liv. 2. de la République, page 365.

Platon, dans le Timée, tome 3. pag. 19. dans le Protag. tome 1. page 313.

Platon, dans l'Hippias Major, tome 3. page 291. Voyez Isocrate, περὶ τῆς ἀρετῆς, pp. 319. & 320.

*Ifocrate, μελ
ἀνθρώπου, p.
344.*

Liv. 1. p. 11.

*Plutarque, vie
de Thémistocle.*

Ode 36.

Le succès répondit pleinement à leurs efforts; on les regarda comme des hommes admirables, on envia le bonheur de ceux qui furent admis à leurs conférences, & la plus grande preuve qu'on puisse donner, dit Ifocrate, de l'estime singulière qu'on eut pour eux, c'est que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiste, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'estre mis à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crœsus & son amour pour les beaux arts, attirèrent à la Cour de toutes les parties de la Grece; & la Secte des Sophistes, qu'on appelloit Politiques, parce qu'ils faisoient leur principale étude de la science qui apprend à bien gouverner, le reconnoissoit pour son chef & pour son fondateur. Cette science demandoit non seulement une parfaite connoissance des loix & des usages d'une République, du génie & des mœurs des Peuples qui la composoient, mais de plus une éloquence propre à leur inspirer des sentiments conformes aux vûes de ceux qui gouvernoient, & à leur faire goûter les conseils & les instructions qu'on leur donnoit.

Lorsque par la conquête des Etats de Crœsus, l'Asie Mineure eut esté assujettie aux armes des Perses, la plupart des Sophistes repassèrent dans la Grece, & la ville d'Athenes devint, sous le gouvernement de Pisistrate & de ses enfants, l'asyle & le séjour favori des Sçavants. Ce fut alors que les Athéniens, déjà excitez par l'exemple de Solon, se livrèrent avec plus d'ardeur à l'étude de l'éloquence & de la politique.

Il n'est pas hors de vraisemblance qu'Anacréon, qui vint à Athenes dans le temps de cette première ferveur, en prit occasion de dire au commencement d'une de ses Odes qu'il adresse à quelque Sophiste: *Pourquoy voulez-vous m'instruire dans la science des loix, & dans la manière d'argumenter des Orateurs! Qu'ay-je besoin de tant de discours dont je n'attends aucun fruit! Apprenez-moy plutôt à boire la charmante liqueur de Bacchus, apprenez-moy plutôt à folâtrer avec l'aimable Vénus. Déjà mes cheveux blanchissent, &c.*

C'est par l'étude de la politique & de l'éloquence, que se formèrent ces grands hommes qui gouvernèrent avec tant

de gloire & de succès la République d'Athènes ; j'en veux dire, Clithène, Miltiade, Aristide, Thémistocle, Cimon & Périclès. De tous les Sophistes qui vécurent de leur temps, & dont ils prirent des leçons, nous ne connoissons guères que de nom les plus anciens, comme Agathocles, Sopilus pere d'Antiphon de Rhamnuse, & Mnésiphile du bourg de Phréar. Ce dernier, dont Thémistocle avoit imité la manière, pouvoit avoir vécu dès le temps de Clithène. Ce que Plutarque nous apprend de son caractère, mérite d'estre remarqué : *Ce n'estoit, dit-il^a, ni un Rhéteur, ni un de ces Philosophes appelez Physiciens. Il avoit fait son étude de ce qu'on nommoit alors σοφία, c'est-à-dire, de cette science du gouvernement, διοίκησις πολιτικὴν, qui joint la pratique à la spéculation, & qui s'estoit perpetuée comme un héritage depuis le temps de Solon, qu'on en regardoit comme l'inventeur. Ceux qui vinrent ensuite la mêlèrent avec l'art de la chicane ; & sans prendre part aux affaires publiques, la réduisirent à de simples discours. C'est ce qui leur fit donner le nom de Sophistes.*

Plutarque, vie
de Thémistocle.

Dans ce passage, Plutarque restreint le mot σοφία à ne signifier que la science de la politique, mais il est certain qu'on l'a toujours appliqué en général à toutes les espèces de sciences, & qu'il a besoin d'une épithete qui le détermine à signifier une science particulière. C'est pour cela que Platon définit la politique, σοφία δημοκρατικὴν, la science de parler dans les assemblées du Peuple^b. Lorsque les Sophistes introduisirent l'éloquence dans les Tribunaux de justice, & composèrent pour les particuliers des discours dans le genre judiciaire, on leur donna l'épithete de δικανικοί, & leur science fut appellée δικανική, σοφία δικανική, τέχνη δικανική, l'art de la chicane. Mais Plutarque fait entendre dans le même passage, que le nom de Sophiste n'a esté connu que lorsque cet art de la chicane a commencé ; d'où l'on pourroit inférer qu'on ne

Liv. 2. de la
République, p.
365.

Plutarque, vie
de Thémistocle.

^a Un passage de Platon dans l'Hippias Major, tome 3. p. 281. détruit tout ce raisonnement de Plutarque.

^b Voy. Xénophon, αἰτιμολογία, liv. 1.

page 418. sur les Sophistes appellez δημοκρατικοί & δικανικοί. Voyez aussi Isocrate, dans son Oraison contre les Sophistes, page 295.

l'a jamais pris qu'en mauvaise part. Or en cela il se trompe visiblement ^a, & je n'en veux d'autre preuve que ce que j'ay établi sur les premiers Sophistes, d'après Hérodote & Hécate, dont l'autorité en ce genre ne souffre aucun parallèle avec celle de Plutarque.

Pour avoir une juste idée de ces premiers Sophistes, il faut les considérer comme des Sçavants qui ayant médité sur les différents genres de doctrine que les Poètes avoient embrassés, s'estoient proposez de les expliquer, soit dans des discours publics, soit dans des conférences particulières. Il faut se souvenir en même-temps, que les Poètes qui jusqu'à la quarante-cinquième Olympiade, avoient esté les seuls Sçavants, les seuls Ecrivains, avoient traité toutes sortes de matières, Théologie, Mythologie, Musique, Morale, Politique, & ce qu'on appelloit alors la Physique; car on la définissoit *la science des choses divines & humaines*, & elle embrassoit tout ce que nous entendons par les mots de Physique & de Métaphysique. Les Sophistes qui s'appliquèrent plus particulièrement à la Politique, se bornèrent d'abord à composer des discours dans le genre délibératif; mais ils passèrent bientôt au genre judiciaire, ce qui leur attira le reproche qu'on leur faisoit si souvent, de rendre la mauvaise cause meilleure que la bonne. D'autres voulurent approfondir les secrets de la Nature, & formèrent sur les principes que leur fournirent les Poètes, les différents systemes de Physique & de Métaphysique. Les discussions où cette sorte d'étude les engagea, firent naître la dialectique ^b, & de-là vinrent dans la suite ces Sophistes qu'on appella *ἑλεπκοί*, *disputeurs*, ou *ἀντιλογικοί*, *contradicteurs*. Les uns & les autres se picquoient également de bien parler & de bien écrire, mais plusieurs d'entr'eux aspirèrent à la gloire de sçavoir tout, & voulurent estre à la fois Politiques, Éristiques ou contradicteurs, & Physiciens. Mnésiphile s'estoit

^a Voyez Platon, dans *P'Hippias Major*, pages 282. & 283. sur la différence des anciens Sophistes & de ceux du temps de Socrate.

^b Voyez Platon, dans le *Sophiste*, dans le *Protagoras*, & *Isocrate* dans l'*Oraison* contre les *Sophistes*.

borné à l'étude de la Politique, & Thémistocle l'avoit pris pour son guide & pour son modèle. Mais Stésimbrote de Thasos avoit écrit qu'Anaxagore & Mélissus, tous deux Physiciens, avoient aussi donné des instructions à Thémistocle, en quoy Plutarque soutient qu'il s'est trompé, faute d'avoir pris garde aux temps, car Mélissus avoit défendu la ville de Samos lorsqu'elle fut assiégée par Périclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle, & Anaxagore avoit passé sa vie avec Périclès. Je pourrois demander à mon tour, si Plutarque a pris garde que Stésimbrote estoit contemporain d'Anaxagore; il nous l'apprend luy-même dans la vie de Cimon, & on peut le prouver d'ailleurs par les témoignages de Platon & de Xénophon. Stésimbrote vivoit à Athenes en même temps qu'Anaxagore, il s'estoit attaché au parti des Nobles, dont Thucydide, rival de Périclès, estoit le Chef, & il avoit écrit sur l'administration de Thémistocle, de Thucydide & de Périclès. Peut-on raisonnablement se persuader qu'il se soit trompé sur un fait qui s'estoit passé sous ses yeux, & qu'il avoit intérêt de sçavoir?

Plutarque, vie de Thémistocle.

Platon, dans l'Ion, p. 530. Voyez sur Stésimbrote, Aristote liv. 13. p. 589.

On place communément la naissance d'Anaxagore dans la première année de la soixante-dixième Olympiade. Il estoit venu à Athenes à l'âge de vingt ans, & par conséquent dans la première année de la soixante-quinzième Olympiade, qui est celle où Thémistocle gagna la bataille de Salamine. En supposant la vérité de ces dates, il n'est point impossible que Thémistocle, quoyque plus âgé & déjà chargé des affaires de la République d'Athenes, ait eu avec Anaxagore des entretiens sur la Physique; car les Athéniens estoient alors fort avides d'apprendre, & les vieux comme les jeunes se mettoient à la suite des Sophistes pour les écouter. Mais il est plus que vraisemblable qu'on aura donné pour l'année de sa naissance celle où il vint à Athenes. Cette erreur, qui est fort commune à l'égard des anciens Ecrivains, a jetté dans leur histoire beaucoup d'incertitude & d'obscurité. Mélissus devoit estre à peu-près de l'âge d'Anaxagore; & on peut croire qu'il estoit fort vieux lorsque dans la troisième année de la quatre-vingt-

Dion. Laërce. vie d'Anaxag.

quatrième Olympiade il fut chargé de la défense de Samos.

*Sur le titre de
Sophiste donné à
Anaxagore, voy.
Aithérée liv. 5.
p. 220 Lucien
dans le Timon,
Suidas.*

*Xénoph. d'apo-
lunus, liv. 4.
page 461.*

*Ἀπολунιον,
liv. 1. p. 413.*

*Plutarque, vie
de Périclés.*

*Diog. Laërce,
vie d'Anaxag.*

A ne considérer Anaxagore & Mélissus que comme Physiciens, en prenant ce mot dans toute son étendue, on ne doit pas balancer à leur donner le nom de Sophistes, parce que c'étoit encore de leur temps, le nom commun de tous les Sçavants qui écrivoient en prose. Celuy de Philosophe, que Pythagore & ses disciples avoient pris par modestie, ne devint le nom particulier de ceux qui s'appliquèrent à la Physique & aux autres parties de la Philosophie, que lorsque celuy de Sophiste fut tombé dans le mépris, & qu'il fallut distinguer les vrais Sages, les vrais Sçavants, de ceux qui n'ayant que l'apparence de l'érudition, ne cherchoient qu'à éblouir, ou par de mauvaises subtilitez, ou par un vain étalage de belles phrases, & à s'enrichir aux dépens de ceux qui se laissoient abuser par leurs impostures. Un jeune Athénien nommé Euthydème, beau, riche, ambitieux & plein de vanité, vouloit paroître plus habile que ceux de son âge, & plus capable, non-seulement de faire de beaux discours, mais d'occuper les premières places de la République. *Il crut*, dit Xénophon, *que pour faire croire qu'il n'avoit appris de personne, & ne devoit qu'à luy-même tout son mérite, il luy suffiroit d'acquérir à prix d'argent les ouvrages des Poëtes & des Sophistes les plus renommez*; c'est-à-dire, les meilleurs ouvrages de toute espèce en prose & en vers. C'est le vray sens des paroles de Xénophon, qui nous fait entendre ailleurs que les Physiciens comme les Politiques, estoient compris sous le nom général de Sophistes, lorsqu'il dit que Socrate ne s'entretenoit jamais sur la Physique, & que bien loin de s'anuser à rechercher comment a esté formé le monde, appelé par les *Sophistes λόσμος*, c'est-à-dire, *arrangement*, il traitoit de visionnaires ceux qui s'occupoient de ces spéculations. Cependant quoy-qu'Anaxagore se fût entièrement livré à la vie contemplative, il n'avoit pas pour cela négligé l'étude de la Politique. Il s'en estoit fait un système d'après Homère, dont il montrait que le but avoit esté d'enseigner dans ses Poëmes la justice & la vertu; mais il l'avoit étudiée en Physicien, c'est-à-dire, en homme

l'homme qui recherche les principes des choses, & en examine à fond la nature. C'est suivant cette méthode qu'il avoit instruit Périclès, & l'avôit rendu le plus parfait des Orateurs.

Tous les arts, dit Socrate dans Platon, dont l'objet est grand & important, veulent dans ceux qui les cultivent, un esprit de discussion & une profonde connoissance de la nature. C'est par-là, ce me semble, qu'on s'accoutume à concevoir des pensées hautes & sublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuses dispositions naturelles, cette habitude de méditer & d'approfondir; car estant tombé entre les mains d'Anaxagore qui suivoit en tout cette méthode, il apprit de luy à remonter aux principes des choses, & parvint à connoître exactement la nature des différents Êtres, soit de ceux qui sont douez d'intelligence, soit de ceux qui en sont privés. Anaxagore, qui estoit plein de ces matières, en faisoit le principal objet de ses conférences, & Périclès sçeut en tirer ce qui luy convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

Platon, dans le Phédrus, tom. 3. pag. 269.

Cette méthode d'Anaxagore n'estoit autre chose que la vraye & la bonne Rhétorique, telle que Platon l'enseigne dans le Phédrus, & qui estoit bien différente de celle qu'enseignoient la plupart des Rhéteurs de son temps. Cette Rhétorique ne bornoit pas ses instructions aux moyens de flater l'oreille par d'agréables sons, & par des phrases bien cadencées, mais elles s'appliquoit d'abord à ce qui regarde l'invention & la disposition; & empruntoit pour ces deux parties, tous les secours que pouvoient luy fournir la Politique, la Métaphysique & la Dialectique; ainsi son premier objet estoit d'enseigner à bien distinguer les vrayes & les fausses idées, à envisager un sujet dans toutes ses parties, & à les distribuer de manière qu'on apperçût facilement les rapports qu'elles avoient entr'elles, afin que toutes ensemble elles formassent un corps bien proportionné, &, pour ainsi dire, bien organisé. Son second objet devoit estre d'étudier les mœurs, le caractère & le génie de ceux à qui on parloit, pour y conformer son langage; d'examiner ce qui est honnête ou honteux, utile ou nuisible, pour estre en état d'inspirer les résolutions convenables à la gloire & aux intérêts d'une

Voyez la suite du Phédrus, & Cicéron au commencement de l'Orator.

Mem. Tome XIII.

T.

République ; & enfin elle devoit connoître la nature des passions, leurs différences, leurs effets & les moyens propres pour les exciter ou pour les calmer. Si l'on joint à ce fond de connoissances, & à cette méthode de les mettre en œuvre, les richesses & les couleurs de l'élocution, on aura l'idée du parfait Orateur ; & Platon croyoit l'appercevoir dans la personne de Périclès.

*Plutarque, vie
de Périclès.*

Son éloquence le rendit pendant quarante ans l'arbitre absolu de la République d'Athènes ; & il est bien étonnant qu'il ait pu pendant si long-temps, assujettir à ses volontez un Peuple volage, inquiet, capricieux & jaloux de sa liberté jusqu'à la fureur. Des rivaux distinguez par leurs talents, tentent tous les moyens de le perdre. Il triomphe de leurs efforts, & tourne contr'eux-mêmes les pratiques qu'ils avoient faites contre luy. En vain les Poëtes comiques, suscitez par ses envieux, l'attaquent en plein théâtre, tantôt par les railleries les plus piquantés, tantôt par les plus noires calomnies ; au moment qu'on l'a, pour ainsi dire, jetté par terre, il se releve avec plus de gloire, son autorité en prend une nouvelle force, & il persuade même à ceux qui l'ont vû tomber, qu'il est demeuré sur ses pieds. La calomnie est forcée de reconnoître la supériorité de ses lumières & de son éloquence. Ces Poëtes comiques, si acharnez à décrier son administration, luy donnent dans leur mauvaise humeur, le glorieux surnom d'Olympien. Ils disent que lorsqu'il parle devant le Peuple, il tonne, il éclaire ; qu'il porte sur sa langue la foudre de Jupiter, & que la Déesse de la persuasion réside sur ses lèvres.

*Plat. apologie
de Socr. tom. 1.
pag. 26.*

*Plutarque, vie
de Périclès.*

Ses ennemis désespérez d'avoir vû échouer tous leurs desseins, s'en prennent aux Sophistes qui l'ont instruit. Ils insinuent que ce sont des hommes dangereux, & dont la doctrine est pernicieuse pour la religion, ou pour la liberté. On accuse les uns de croire & d'enseigner qu'il n'y a point de Dieux ; les autres de corrompre les mœurs, & de pervertir l'esprit des Citoyens par de fausses maximes de politique. Anaxagore avoit dit que le Soleil estoit une masse toute en feu, & la Lune une terre habitée. Il n'en fallut pas davantage

pour fonder contre luy une accusation d'Athéisme; & il est vray que son système tendoit à détruire le culte qu'on rendoit au Soleil & à la Lune, comme à deux Divinitez. Périclès, qui l'aimoit tendrement, fit tout ce qu'il put pour parer le coup qu'on luy portoit; il tendit la main au-devant de la foudre pour la détourner, mais il ne put tout-à-fait l'en garantir. Les Auteurs varient sur le genre de peine qu'on prononça contre luy; les uns disent qu'il fut condamné à une amende de cinq talents, d'autres au bannissement, d'autres à la mort. On convient assez que Périclès le fit sauver & le conduisit luy-même hors d'Athenes. Il alla finir ses jours à Lampsaque, où sa mémoire a esté pendant plusieurs siècles en grande vénération.

Dans le même temps que Périclès apprenoit d'Anaxagore, la méthode de raisonner suivant les principes de la Dialectique & de la Métaphysique, Pythoclides luy donnoit des leçons de Musique; & tous deux s'appliquoient de concert à en faire un grand homme d'Etat, car la science de la Musique n'estoit pas moins nécessaire pour l'éloquence que pour la poésie. *Si le Conseil vous choissoit*, dit Menexène à Socrate, *pour faire une oraison funèbre, vous croiriez-vous capable de vous en bien acquitter? Pourquoi non*, répond Socrate, *n'ay-je pas pour cela tous les secours qu'il me faut! j'apprends la Musique du fils de Métrobius, & Aspasia m'enseigne la Rhétorique, seroit-il étonnant qu'estant instruit par les meilleurs maîtres, je fusse en état de remplir dignement une pareille fonction!* Mais la principale attention des bons maîtres de Musique, estoit de tourner du côté de la Morale & de la Politique, leurs préceptes sur le nombre & sur l'harmonie. Nous voyons dans Platon que lorsque les enfants estoient assez avancez pour entendre ce qu'on leur faisoit lire, on leur mettoit entre les mains les meilleurs Poètes, & qu'on les obligeoit de les apprendre par cœur. Ils y trouvoient d'excellents préceptes pour les mœurs, & les éloges des anciens Héros pouvoient exciter en eux un ardent désir de leur ressembler. Les Maîtres de musique travailloient ensuite à leur inspirer l'amour de la tempérance, & la crainte de se deshonorer par une conduite déréglée. Dès qu'ils sçavoient

*Drog. Laërce,
vie d'Anaxag.*

* *Platon, dans le
premier Alcibiade, l. 2. p. 118.
Plutarque, vie
de Périclès.*

*Platon, dans le
Menexène, tome
2. page 235.*

*Ce fils de Mé-
trobius s'appel-
loit Κορρος,
voyez Cicer. Ep.
22. ad Famul.
lin. 9.*

*Dans le Prota-
goras, tome 1.
pages 325. &
326.*

un peu jouer de la lyre, on leur faisoit apprendre les bons Poëtes lyriques, & ils s'accompagnoient eux-mêmes en chantant. Cet exercice les accoutûmoit de bonne heure au nombre & à l'harmonie, & contribuoit en même temps à les rendre plus doux, plus sociables, plus reglez, en un mot, plus en état de bien faire & de bien parler.

Pythoclides estoit un de ces Maîtres également verfez dans la science de la musique & dans celle de la politique; s'il ne prit pas

*Platon, dans le
Protagoras, p.
316.*

Plato, ibidem.

*Plutarque, vie
de Périclès.*

ἄνευ μαθημάτων.

*Platon, dans le
premier Alcibiade,
pag. 118.*

*Platon, dans le
Laches, tome 2.
page 180.*

*Plat. liv. 3. de
la République,
p. 400. & liv.
4. page 424.*

le nom de Sophiste, ce fut par modestie, & pour se soustraire à l'envie que ce titre trop fastueux avoit excitée contre ceux qui se le donnoient ouvertement. C'est ainsi qu'Iccus de Tarente & Hérodicus de Sélymbre en Thrace, avoient déguisé leur profession sous le nom de Gymnastique, quoyqu'ils fussent plus occupez des exercices de l'ame que de ceux du corps. C'est ainsi que Damon disciple d'Agathocles, se borna, comme son maître, au seul titre de Maître de musique, quoyqu'il fit son capital de la politique, & que l'étendue de ses connoissances le fit regarder comme *un excellent Sophiste*.

Après la retraite d'Anaxagore, il eut la meilleure part à la confiance de Périclès, & l'on a remarqué que ce grand homme, quoyqu'avancé en âge, passoit avec luy les journées entières, soit pour perfectionner les connoissances qu'il avoit, soit pour en acquérir de nouvelles; car Damon estoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de ressources, sur quelques matières qu'on voulût le consulter. Il avoit étudié à fond la nature & les effets des différentes espèces de musique, il composoit luy-même très-habilement, & ses ouvrages tendoient tous à inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu; il s'estoit attaché par préférence, au rythme dactylique & héroïque, dans lequel il inféroit, pour luy donner plus de grace & de légereté, l'iambe & le trochée; & en variant à l'infini les combinaisons, il sçavoit donner à chacune de ses compositions le mérite & l'attrait de la nouveauté. Cependant il vouloit qu'on maintint sévèrement dans une République, le génie & le caractère de la musique qui y estoit établie, & soutenoit que tout changement qu'on y

souffriroit, entraîneroit nécessairement celui des mœurs & des loix principales de l'État; car dans la musique, disoit-il, comme dans tout autre genre de littérature, l'esprit d'innovation se présente sous un dehors flateur, & s'insinue, comme par manière de badinage, sans faire d'abord aucun mal. Ses premiers progrès sont insensibles, & il se glisse, sans qu'on s'en apperçoive, dans les mœurs & dans les inclinations. Devenu plus fort, il se communique plus hardiment, & se répand dans les différentes sociétés; mais bientôt il ne garde plus de mesures, & attaquant ouvertement les loix & les constitutions de la République, il ne s'arrête point qu'il ne les ait détruites & anéanties. Socrate bien persuadé de la vérité de cette maxime de Damon, l'avoit adoptée sans balancer; & lorsqu'il examine quel genre de musique peut convenir pour la République, il se propose d'en délibérer avec lui, comme avec l'homme le plus capable de l'éclairer sur une matière qui lui paroïsoit d'une extrême importance.

Quelque soin que ce Sophiste eût pris de cacher sa véritable profession, ses ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'appercurent avec le temps, que sa lyre n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour se déguiser. Dès lors ils s'appliquèrent à le décrier parmi le peuple; ils le peignirent comme un homme ambitieux, inquiet, & qui favorisoit la tyrannie. Les Poètes comiques les secondèrent de tout leur pouvoir, par les ridicules qu'ils lui donnèrent. Enfin il fut appelé en justice, & banni du ban de l'Ostracisme.

Plutarque, vie de Périclès.

Son mérite & son attachement pour Périclès, furent sans doute ses plus grands crimes, & la fameuse Aspasia de Milet, encore plus coupable de ces mêmes crimes que ne l'étoit Damon, pensa estre traitée avec plus de rigueur. Cette femme, célèbre par sa beauté, par son sçavoir & par son éloquence, faisoit tout à la fois deux métiers bien différents, celui de Courtisane & celui de Sophiste. Sa maison étoit tour à tour ou un lieu de débauche & de prostitution, ou une école d'éloquence & le rendez-vous des plus graves person-
nages d'Athenes. Elle entretenoit chez elle une troupe de

Voy. sur Aspasia, Platon dans le Méxène, Aristoph. dans la Comédie des Acharnes, Plutarq. vie de Périclès, Athen. liv. 5. pp. 219. & 220. & liv. 13. pp. 569. & 570. Harpocraton, au mot

Ἀσπασία. Philostrate, dans la lettre à Julia Augusta.

Plutarque, vie de Périclès. Athen. l. 13. page 608.

Hesych. au mot Ἀσπασία. Suidas, ibid.

jeunes Courtisanes, & tiroit sa principale subsistance du honneux trafic qu'elle en faisoit ; mais elle donnoit ses leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienfaisance & de modestie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y assister sans honte & sans danger. Elle avoit suivi dans sa conduite & dans ses études, l'exemple d'une autre Courtisane de Milet, nommée Thargélie, qui, par ses talents, avoit mérité le titre de Sophiste, & que son extrême beauté avoit élevée au faite de la grandeur. Dans le temps que Xerxès méditoit la conquête de la Grece, il l'avoit engagée à faire usage de ses charmes & de son esprit pour luy gagner plusieurs villes Grecques, en donnant de l'amour à ceux qui y auroient la principale autorité. Elle le servit selon ses vœux, & l'on compte qu'elle eut successivement quatorze maris, qui tous estoient les plus considérables habitants de leurs villes. Elle fixa enfin ses courses dans la Thessalie, dont le Souverain l'épousa, & elle vécut sur le trône pendant trente ans.

Aspasie avoit renfermé son ambition dans la ville d'Athenes, qui tenoit alors le premier rang dans la Grece ; & le cœur de Périclès luy parut une conquête digne de flater sa vanité. Il devint son disciple & son amant, mais disciple docile & amant passionné. Quels secours ne dût-il pas trouver dans ses préceptes pour se perfectionner dans l'éloquence, d'autant plus qu'à beaucoup d'esprit & de beauté, elle joignoit une profonde connoissance de la Rhétorique & de la Politique ? Socrate, se glorifioit de devoir à ses instructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & luy attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de son temps. Il laissa même entendre dans Platon, qu'Aspasie avoit eu la meilleure part à cette oraison funèbre que Périclès avoit prononcée après la guerre de Samos, & qui parut si admirable, que lorsqu'il eut cessé de parler, les femmes coururent l'embrasser, & luy donnèrent des couronnes & des bandelettes comme à un Athlète victorieux.

Cependant la passion de Périclès pour Aspasie croissoit tous les jours ; & comme il ne pouvoit vivre un moment sans elle,

il résolut de l'épouser. Il estoit en assez mauvaise intelligence avec sa femme, & elle consentit sans peine à se séparer de luy. Après qu'il l'eut mariée à un autre, il prit en sa place Aspasia, & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle estoit depuis long-temps en butte aux traits satyriques des Poëtes, qui dans leurs comédies la désignoient tantôt sous le nom d'Omphale, tantôt sous celui de Déjanire, & tantôt sous celui de Junon. Mais je ne sçais si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appelée en justice pour crime d'impiété, on sçait seulement que Périclès eut beaucoup de peine à la sauver. Il employa pour la justifier, tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit; son discours fut le plus touchant qu'il eût jamais fait, & il versa en le prononçant, plus de larmes qu'il n'en avoit versé en parlant pour sa propre défense.

Périclès avoit fait usage des trois genres d'éloquence; du délibératif lorsqu'il avoit harangué le Peuple sur les matières du gouvernement, du judiciaire dans ses plaidoyers contre Cimon & Thucydide, & dans la défense d'Aspasia; enfin du genre démonstratif dans l'éloge funèbre des Citoyens qui estoient morts à la guerre de Samos. Il n'avoit rien laissé par écrit, mais on sçait, par les témoignages qui luy ont esté rendus de son vivant & après sa mort, même par ses ennemis, que ses discours dans les deux premiers genres, avoient une force & une véhémence à laquelle rien ne résistoit.

Le troisième genre demandoit plus de graces & de douceur; l'Orateur n'estoit point obligé de cacher son artifice, & pouvoit sans crainte étaler dans sa prose toutes les fleurs & toutes les richesses de la poésie. Il s'agissoit de louer les Athéniens en général, sur la noblesse de leur origine & sur les qualitez qui les distinguoient des autres peuples de la Grece; de célébrer la vertu & le courage de ceux qui estoient morts pour le service de la patrie, d'élever leurs exploits au-dessus de ce que leurs ancêtres avoient jamais fait de plus grand & de plus glorieux, de les proposer pour exemple aux vivants, d'inviter leurs enfants & leurs freres à se rendre dignes d'eux, & de mettre en usage, pour la consolation des peres & des meres, les raisons

*Pluton, dans le
Menexène, page
235. & suiv.*

les plus capables de diminuer le sentiment de leurs pertes. On choisissoit les plus habiles Orateurs, on leur donnoit tout le temps de préparer leurs discours, & ils n'oublioient rien pour répondre à ce qu'on attendoit de leurs talents. Le beau choix des expressions, la variété des tours & des figures, la brillante harmonie des phrases, faisoient sur l'ame des auditeurs une impression de joye & de surprise qui tenoit de l'enchantement. Chaque Citoyen s'appliquoit en particulier, les louanges qu'on donnoit à tout le corps des Citoyens; & se croyant tout-à-coup transformé en un autre homme, il se paroissoit à luy-même plus beau, plus grand, plus respectable, & jouissoit du plaisir flateur de s'imaginer que les Etrangers qui assistoient à la cérémonie, avoient pour luy les mêmes sentiments de respect & d'admiration. L'impression duroit quelques jours, & il ne se détachoit qu'avec peine de cette aimable illusion qui l'avoit comme ravi à luy-même, & transporté en quelque sorte dans les Isles Fortunées. Telle estoit, selon Socrate, l'adresse & l'habileté des Orateurs chargez de ces éloges funébres. C'est ainsi qu'à la faveur des plus doux sons, leurs discours pénétoient jusqu'au fond de l'ame & y caufoient ces admirables transports.

Je sçais que Socrate, ou pour mieux dire, que Platon badine en cet endroit sur les vains efforts de la plupart des Orateurs qu'il avoit entendus; mais il nous présente en même temps l'image d'un discours parfait dans le genre dont il s'agit, & il l'avoit vraisemblablement formée sur cet éloge funébre de Périclès, qui avoit effectivement produit dans tout l'auditoire, l'émotion & les transports que je viens de décrire.

J'ay fait voir que Pythoclides, Anaxagore, Damon & Aspasia avoient esté les principaux Maîtres pour la politique & pour l'éloquence. Il avoit attiré chez luy quelques autres Sophistes d'une grande réputation, dont je me propose de parler dans la suite de cette Histoire.



SIXIÈME DISSERTATION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHÉTORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

L'ÉLOQUENCE Grecque, qui, dans l'histoire d'Hérodote & dans les harangues de Périclès, s'étoit montrée si belle, si majestueuse & si décemment parée, pensa devenir tout-à-coup la proie du faux bel esprit & d'une orgueilleuse Métaphysique. Autant que l'étude de la Philosophie est profitable aux bons esprits, pour les faire marcher d'un pas plus ferme & plus assuré dans les routes que la droite raison leur a ouvertes, autant est-elle dangereuse pour ceux que le dérèglement de l'imagination & la perversité du cœur rendent incapables de connoître & d'aimer la vérité. Bien loin de les délivrer des ténèbres où ils se plaisent à errer, cette étude ne sert qu'à les y plonger plus avant. Ils employent pour établir le mensonge, les moyens qu'elle fournit pour le détruire ; & leur audace soutenue d'un langage flatteur & séduisant, impose aux petits esprits, toujours avides de ce qui a un air de nouveauté & de singularité, & prévaut auprès d'eux, sur le langage simple & modeste de la raison & du bon sens.

Tels furent ces faux & présomptueux Philosophes qui, vers le temps de Périclès, vinrent de toutes parts inonder la ville d'Athènes, & y répandirent une doctrine aussi contraire à la vraie Eloquence qu'à la saine Philosophie.

Le Philosophe, qu'on ne distinguoit point, dans son origine, de l'homme éloquent, car il s'appliquoit tout à la fois à bien penser & à bien parler, & la Rhétorique essentiellement fondée sur la Dialectique, n'avoit pas encore été séparée de la Philosophie ; le Philosophe, dis-je, tel que Platon l'avoit conçu, devoit faire sa principale étude de la recherche & de la connoissance de la vérité, la saisir avec ardeur, &

Mém. Tome XIII.

V

18. Décemb.
1736.

*Aristote, Rhet.
liv. 1.
Quintilien, liv.
12. ch. 14.*

*Dans le 5^e &
6.^e livres de la
République.*

s'y tenir invariablement attaché. Toujours en garde contre l'erreur & contre les fausses opinions, il faisoit des efforts continuels pour se garantir de l'illusion des sens ; & prenant l'effort vers l'Estre intelligible, il puisoit dans cette source de lumières, les idées les plus justes & les plus exactes de ce qui est véritablement beau & véritablement honnête. Cet amour de la vérité estoit en luy le principe des plus grandes vertus ; il estoit doux, modeste & sociable, ferme, courageux & magnanime. Ses discours se ressentoient de l'élévation de son esprit & de la droiture de son cœur. Tout y estoit vray, simple, noble, solide, & orné des couleurs d'une éloquence également éloignée de la folle enflûre & des puériles mignardises d'une élocution trop recherchée.

Dans la République, dans le Sophiste, dans l'Eurhydème, &c.

Voyez aussi Xénophon, à la fin de son Traité de la Chasse, Isocr. dans le Discours contre les Sophistes, dans le Panegyrique d'Héliène, &c.

A ce portrait du Philosophe, on peut, d'après le même Platon, opposer celuy de ces Charlatans qui alloient de ville en ville débiter avec une confiance téméraire, les paradoxes les plus absurdes & les maximes les plus pernicieuses ; qui faisoient publiquement profession d'enseigner l'art de contredire, & corrompoient tous les esprits, en les accoutumant à prendre pour vray le contraire de ce qu'on disoit, & à confondre les choses divines & humaines, l'honnête & l'utile, la justice & l'injustice, le mensonge & la vérité.

Cependant, à les entendre, ils avoient seuls le talent d'enseigner la vertu, d'instruire dans toutes les sciences & dans tous les arts, ceux qui se mettoient sous leur conduite, & de les rendre souverainement heureux ; mais ils les menoient, dit Xénophon, par des routes directement contraires à celles de la vertu, & l'on n'eût pu citer un seul homme qu'ils eussent rendu meilleur ou plus sçavant. Aussi n'estoit-ce pas ce qu'ils avoient en vûe dans leurs écrits & dans leurs entretiens. Livrez à d'ingénieuses bagatelles, à des disputes pointilleuses & à des subtilitez métaphysiques, ils se mettoient moins en peine d'éclairer que d'éblouir. Les mots leur tenoient lieu de tout ; & pourvû que d'un côté ils trouvaissent le moyen d'embarrasser l'esprit par des questions ambiguës, & capables d'étonner ceux qui ne sçavoient pas les démêler ; que d'un

autre côté ils pussent étourdir l'oreille par des expressions fastueuses & bruyantes, par des métaphores audacieuses, & par des antithèses artistement combinées, ils estoient bien assurés qu'on leur passeroit d'ailleurs le défaut de justesse & d'ordre dans leurs pensées & dans leurs raisonnements. Ils sçavoient que pour plaire aux Athéniens, il falloit les amuser, soit en prose, soit en vers, par des récits fabuleux & par d'agréables mensonges; que pour picquer leur curiosité, il falloit leur présenter, en matière de Physique & de Métaphysique, de Politique & de Morale, les idées les plus extraordinaires & les systèmes les plus bizarres; qu'on admireroit d'autant plus leur sçavoir, qu'ils s'éloigneroient davantage des notions communes & des sentiments de la Nature; & qu'enfin ils tireroient d'autant plus de fruit de leurs ouvrages & de leurs leçons, qu'ils auroient mieux réussi à communiquer à leurs auditeurs la dépravation de leur goût & de leur doctrine. Car ils mettoient à haut prix cette prétendue vertu qu'ils se vantoient de communiquer. Ils s'enrichissoient par ce honteux trafic, & profitoient habilement de l'enthousiasme d'un peuple qui mesuroit aux salaires qu'ils exigeoient, leur mérite & leurs talents. Que pouvoit-on attendre d'une jeunesse abandonnée à des maîtres si corrompus, & dont le commerce estoit d'autant plus dangereux, qu'ils avoient plus de facilité à s'exprimer en termes choisis, plus d'adresse pour s'insinuer dans les esprits, & plus de force d'imagination pour les subjuguer?

On sçait quel est l'empire de l'esprit sur les hommes, & dans quels abysses il peut les précipiter quand on s'en sert pour les tromper. Mais quoyque ce fût l'unique but où tendoient ces faux docteurs, ils avoient grand soin de colorer leurs mauvaises intentions, & de se montrer tout différens de ce qu'ils estoient en effet. La plupart s'arrogéient ouvertement le nom de Sophistes: nom respectable, comme je l'ay fait voir, tant qu'il servit à désigner les vrais Philosophes, mais qui devint odieux, lorsqu'avec le temps on eut démasqué ces imposteurs.

L'art de disputer & de contredire, qu'on appelloit l'Art

V ij

*Isocr. premier
Discours à Nicocles.*

*Platon, dans le
Sophiste, dans
les deux Hippias, &c.*

*Platon, dans le
Protagoras.*

*Dans l'Enthy-
dème.*

Eristique, fut ce qui contribua le plus à les accréditer ; & ils y trouvèrent tant d'avantage, que plusieurs d'entr'eux l'embrassèrent par préférence à tout autre exercice. Platon, introduit dans un de ses Dialogues, deux freres nommez Euthydème & Dionysodore, qui depuis peu, quoyque déjà d'un certain âge, avoient presque renoncé à toutes les autres études pour s'attacher uniquement à cet art de disputer. Jusque-là ils s'estoient appliquez à la chicane du barreau ; ils enseignoient à composer des plaidoyers pour se défendre en jugement, ils en composoient eux-mêmes qu'ils vendoient bien cher aux particuliers. Ils avoient aussi donné des instructions sur l'art de la guerre, & on les regardoit comme les premiers hommes du monde pour former un Général, pour luy apprendre à bien camper, à bien ranger des troupes en bataille, & à leur faire faire les évolutions militaires. Mais dès qu'ils eurent esté initiez dans les mystères de l'art Eristique, les autres sciences leur parurent insipides ; & ils ne les regardèrent tout au plus que comme de frivoles amusements. Ils s'estoient rendus si habiles & si redoutables dans toutes sortes de disputes, qu'il n'estoit pas possible de leur résister. On les comparoit à ces Athlètes qui sçavoient manier toutes sortes d'armes, & qui s'exerçoient dans tous les genres de combats.

*Platon, dans
l'Euthydème &
dans le Phédr.
Socrate, dans le
Panégyrique
& l'Hélios.*

Cependant tout le secret de cet art si méprisable par luy-même, mais si dangereux dans ses effets, consistoit à réfuter indistinctement tout ce qu'on disoit, soit vray soit faux ; à soutenir, par exemple, qu'on ne pouvoit ni se tromper ni mentir ; qu'il n'y avoit point de différence entre dire la vérité & ne rien dire, entre le bon & le mauvais, entre le blanc & le noir, que tout estoit arbitraire, & qu'il n'y avoit point de fausses opinions, que par conséquent on pouvoit disputer pour & contre, sur quelque matière que ce fût, & se faire un jeu de ce qu'il y avoit de plus respectable & de plus sacré, soit en fait de politique, soit en fait de morale, soit en fait de religion.

On voit, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'un pareil secret menoit directement à la ruine & à l'ancantissement de toutes

les vérités. Cependant, comme je l'ay déjà remarqué, il n'y avoit, selon eux, que leur art qui pût conduire promptement & facilement à la vertu & à la félicité. C'estoit donc, selon eux, instruire dans la vertu que de la faire regarder comme une chimère, comme une ombre vaine & trompeuse. C'estoit donc conduire les hommes à la félicité que de les rendre vains, impudents, fanfarons, pleins d'estime pour eux-mêmes & de mépris pour les autres, & de les dépouiller de tous sentiments d'honneur, de justice & de religion.

Isocr. deus & Discours contre les Sophistes.

Mais estoit-il difficile de se rendre sçavant dans cet art? Je crois bien que pour y réussir il falloit y apporter des dispositions naturelles, & avoir en soy-même une grande pente à la contradiction. Supposons qu'à cet esprit de chicane, on joignît une imagination forte & impérieuse, il ne s'agissoit plus après cela que d'acquérir l'habitude d'abuser de l'ambiguïté des mots, & de tourner en diverses manières, ces Arguments subtils & captieux, si connus sous le nom de sophismes & de paralogismes, dont ils se servoient comme de filets pour envelopper leur proye, mais qu'il estoit aisé de rompre pour peu qu'on se fût muni du secours d'une bonne Dialectique.

Aristote, Rhet. liv. 1.

On attribuoit presque généralement l'invention de l'art Eristique à Zénon d'Elée, qui florissoit vers la soixante-dix-huitième Olympiade. Avant luy tous les Sophistes ou Philosophes, tant ceux de la secte Ionique que ceux de la secte Italique, s'estoient presque entièrement renfermez dans l'étude de la Nature, c'est-à-dire, de la Physique & de la Métaphysique. Ils avoient laissé les Poètes en possession de la Morale; ou si par hazard ils en avoient traité quelques points, ce n'avoit esté que par sentences détachées, & sans leur donner aucune forme systématique. On ne connoissoit de Logique ou de Dialectique, que celle que la nature enseigne aux hommes, & sans laquelle on chargeroit en vain sa mémoire de tous les préceptes qu'on a recueillis sur la bonne & sur la mauvaise manière de penser, de juger & de raisonner. Chaque Ecrivain, selon qu'il avoit plus ou moins de netteté, de justesse & d'étendue d'esprit, se faisoit à luy-même des règles & une

Voy. sur Zénon, Diogène Laërce dans sa Préface, & dans la vie de Parménide & de Zénon.

Plutarque contre Colotes. Suidas, en mot Zénon.

Platon, dans le Parmen. & dans le premier Alcibiade. Cicéron, Tuscul. lib. 2. de Nat. Deorum, lib. 1.

Isocr. Orat. 1. ad Nicoclem.

Aristote, Métaph. l. 4. c. 4. Sextus Empyr. adv. phys. lib. 1. b. 7.

méthode pour exposer la doctrine, soit de vive voix, soit par écrit, soit en vers, soit en prose dans des discours suivis & où les principes & les conséquences formoient un perpétuel enchaînement d'inductions & d'enthymèmes. En un mot, les Philosophes ne s'estoient pas encore avisez de s'attaquer & de se défendre réciproquement par des objections & par des réponses; ils ne connoissoient pas encore ces disputes réglées qui ont donné la naissance au dialogue & à l'art Eristique.

*Diog. Laërce,
vie de Platon.*

Le dialogue, tel que les Anciens l'ont défini, est un discours composé de questions & de réponses sur quelque matière de Philosophie & de Politique, où l'on conserve aux personnages qu'on fait parler, les mœurs, le caractère & le langage qui leur sont propres. L'art Eristique est l'art de composer de ces discours où par le moyen des questions & des réponses, on s'efforce d'établir ou de réfuter quelques propositions. L'art de la Dialectique n'en fut pas d'abord distingué. Platon le premier sépara ces deux arts, par rapport à la différence de la fin qu'on s'y proposoit; & cette différence consistoit en ce que l'art Eristique avoit pour objet de tromper par des arguments captieux, au lieu que l'objet de la Dialectique estoit d'éclairer les hommes, & de les conduire à la vérité par des raisonnements justes & concluants. Ainsi le dialogue & l'art Eristique, sont nez en même temps, & c'est à Zénon d'Elée qu'on doit donner la louange ou le blâme de cette invention. Ceux qui l'ont attribuée au Philosophe Alexamène de Téos, ou de Stura dans l'Isle d'Eubée, n'ont pas pris garde qu'il estoit disciple de Socrate, & beaucoup plus jeune que Zénon d'Elée; que ses Dialogues portoient le nom de Socratiques, & que tout ce qu'on peut dire d'après Aristote, pour luy faire honneur, c'est qu'il est le premier qui ait composé des Dialogues de cette espèce, & que ceux de Platon n'ont paru qu'après les siens.

*Diog. Laërce,
ibidem.
Gulien, mei
φιλοσοφία
είας.*

*Athénée, l. 1.
ch. 15.*

Zénon d'Elée, disciple de Parménide, l'un des plus célèbres Philosophes de la Secte Italique, parvint luy-même à une grande réputation, par la beauté de son esprit & par l'étendue de ses connoissances. Parménide l'aimoit tendrement, &

selon quelques Auteurs, il l'avoit adopté pour son fils. D'autres luy ont fait un crime de son attachement pour Zénon. Athénée prétend, mais sans en donner aucune preuve, que c'estoit une calomnie, & accuse durement Platon de l'avoir inventée.

Zénon ne sortit pour la première fois de sa patrie qu'à l'âge de quarante ans, pour venir se faire connoître à Athenes, qui estoit alors le théâtre & comme le centre des beaux arts. Il y vint avec Parménide, & prit le temps de la fête des grandes Panathénées, pour lire publiquement ses premiers ouvrages. Il estoit grand, bien fait & d'une figure très-agréable. Il apportoit aux Athéniens les prémices de l'art Eristique; que de raisons pour estre bien accueilli d'un Peuple chez qui l'imagination dominoit, & qui couroit impétueusement après toutes les nouveautez ! Aussi eut-il bientôt un grand nombre de sectateurs. Périclès luy-même voulut le connoître, & l'attira chez luy pour prendre de ses leçons. Platon nous a conservé les noms de deux autres de ses disciples, qui estoient des premières familles d'Athenes, Pythodorus fils d'Isolochus, & Callias fils de Calliades. Tous deux se distinguèrent par leur sçavoir, & donnèrent à leur maître chacun cent mines * de récompense. Zénon n'avoit pas borné ses études à la Physique & à la Métaphysique, il y avoit joint celle de la Politique, matière ordinaire sur laquelle les Sophistes exerçoient leur talent pour l'éloquence. Il tenoit sans doute ce qu'il en sçavoit de Parménide, qui avoit composé pour la ville d'Elée sa patrie, un corps de loix, dont on faisoit tous les ans jurer l'observation. On a dit aussi qu'il avoit reçu de Parménide les premiers principes de l'art Eristique, & Platon semble favoriser cette opinion au commencement de son Dialogue intitulé *le Sophiste*; mais il fait entendre au même endroit, qu'il n'en faisoit point d'usage pour luy-même, & qu'il avoit coutume d'exposer sa doctrine dans de longs discours, sans employer la voye de l'interrogation.

Zénon, qui avoit embrassé, à peu de choses près, tous les

*Platon, dans
le Parménide.*

*Plutarque, vie
de Périclès.*

* environ trois
mille livres.

dogmes de son maître, ne se distingua bien particulièrement que par la manière de les expliquer. Il avoit, par exemple, inventé quatre arguments, pour appuyer le sentiment de Parménide contre l'existence du mouvement. Ces quatre arguments estoient de vrais sophismes, & apparemment les premiers qu'on eût jusqu'alors employez. Bayle, le plus adroit & le plus hardi Sophiste de nos jours, s'est donné beaucoup de peine pour les développer, d'après Aristote, qui les avoit réfutez avec beaucoup de force & de solidité. L'un de ces arguments estoit appelé l'Achille, non par allusion à la valeur du Héros de l'Iliade, mais parce qu'on y opposoit sa vitesse à celle de la Tortue. *Croyez-vous, demandoit-on, qu'Achille eût pu atteindre une Tortue à la course!* Si l'on répondoit que ouy, on reprenoit ainsi: *or s'il y avoit du mouvement, Achille n'auroit jamais atteint la Tortue, &c. donc il n'y a point de mouvement.*

Isocrate, dans le Panegyrique d'Hélène, au sujet de Gorgias, qui avoit soutenu la même proposition.

Ibidem.

Bayle ne sçauroit s'imaginer que Zénon ait soutenu *qu'il n'y a rien dans l'Univers, ως εἶναι τὸ ὅλον ἄκίνητον*. Il se défie de Sénèque qui luy attribue ce sentiment, & ne peut concevoir qu'il ait extravagué jusqu'au point d'avancer un tel paradoxe, luy qui d'ailleurs, ajoute-t-il, n'avoit laissé appercevoir dans ses autres opinions aucune trace de folie. Mais il eût peut-estre changé de langage, s'il eût vû dans Isocrate, Auteur presque contemporain, qu'une autre proposition que Zénon avoit entrepris de démontrer, estoit que *les mêmes choses sont possibles & impossibles. Ζήνων τὸν παντὰ δυνατὰ καὶ πάντα ἀδυνατὰ προσέειπεν ἀπορρίπτεν*. Et n'y a-t-il pas lieu de croire avec Diogène-Laërce, malgré l'autorité de Quintilien, que c'est ce même Zénon plutôt que le Rhéteur Alcidas, que Platon a voulu désigner dans son Phédrus sous le nom du Palamède d'Elée, qui par la vertu de son art parvenoit, dit-il, à faire croire à ceux qui l'écoutoient *que les mêmes choses sont semblables & dissemblables, une & plusieurs, dans le repos & dans le mouvement!* Tout cela ressemble parfaitement aux autres propositions de Zénon dont la langue, disoit le Poète Timon, estoit

estoit comme une épée à deux tranchants, qui attaquoit avec une force invincible toutes les opinions, qui en renversoit beaucoup, & n'en trouvoit que très-peu qui l'obligeassent de céder.

Parmi le grand nombre de bons ouvrages qu'on avoit de luy, on en cite un sous le titre d'*Ecdésie*, *Recueil de disputes*. C'estoit là vraisemblablement qu'il avoit rassemblé tous ces paradoxes qu'il s'estoit efforcé de rendre probables. Cependant il n'est pas à présumer qu'un homme aussi sage qu'il l'estoit, les eût d'abord soutenus sérieusement; il ne voulut sans doute qu'essayer la vertu des arguments qu'il avoit inventez, & faire admirer la subtilité de son esprit. Mais l'habitude qu'il prit par-là de mettre tout en problème, & sa confiance en la bonté de ses preuves, dûrent nécessairement l'amener à n'avoir plus d'opinions certaines. Voilà où conduir la passion de se singulariser par des pensées fines & subtiles, tel est le danger qu'on en doit craindre pour la vérité.

Le premier séjour de Zénon à Athenes ne fut pas long, il y fit même dans la suite de sa vie assez peu de voyages, & préféra au faste & à la magnificence de cette ville, le genre de vie qu'on menoit dans la petite ville d'Elée, dont les habitants, élevez dans le sein de la Philosophie Pythagorique, ne cherchoient à se faire valoir que par une conduite sage, & par la pratique de toutes les vertus. Il signala son courage & son amour pour sa patrie, par la résolution qu'il prit de la délivrer de l'oppression où elle gémissoit sous la tyrannie de Néarque, qui y avoit usurpé la souveraine autorité. Son projet fut découvert; & comme on voulut le forcer de déclarer ses complices, il nomma tous les amis du Tyran. Il coupa ensuite sa langue avec ses dents & la luy cracha au visage. Néarque, transporté de fureur, le fit piler dans un mortier, mais sa cruauté fut punie dans le même moment; tous les habitants s'étant soulevez l'accablèrent de pierres, & vengèrent ainsi par sa mort, celle d'un Citoyen qui s'estoit si généreusement sacrifié pour leur liberté.

L'estime qu'on eut pour le mérite & pour le profond
Mem. Tome XIII.

X

*Voyez Diag.
Lacerte, vie de
Zénon, & Pla-
tarque, vie de
Pétilles. On lit
dans le passage
de Plutarque,
ὅτι ἀπαύειν,
mais il faut lire,
comme dans
Diag. Lacerte,
ὅτι ἀπαύειν.*

*Le Tyran est
nommé par
d'autres Dé-
mylus & Dio-
médon. Voyez
Diag. Lacerte,
vie de Zénon,
Plutarque contre
Colotes.*

ſçavoir de Zénon, cauſa en partie les rapides progrès de l'art Eriſtique. La fureur de diſputer s'empara de tous les eſprits, & amena à ſa ſuite la préſomption, l'ignorance & l'aveugle amour de ſoy-même. La vérité eut beaucoup à ſouffrir, & ne trouva preſque plus d'accès dans l'éloquence ni dans la Philoſophie. Socrate fit les plus grands efforts pour arrêter le torrent dans ſa courſe, mais il fut la victime de ſon zèle pour le bien public. Platon, fidèle diſciple d'un ſi grand maître, oſa prendre après luy, la déſenſe de la bonne cauſe; & parvint enfin à ſauver du naufrage, le bon ſens & la droite raiſon. Armé d'une excellente Dialectique, & ſecondé d'une éloquence non moins aimable que ſolide, il déclara une guerre irréconciliable aux Sophiſtes, ſur-tout aux Sophiſtes Eriſtiques, les plus dangereux de tous. C'eſt ce que je tâcheray de faire voir dans la ſuite, à meſure que j'examineray en détail les caractères des principaux Sophiſtes qui parurent alors.

R E C H E R C H E S
SUR LES OUVRAGES D'ISOCRATE
QUE NOUS N'AVONS PLUS.

Par M. l'Abbé VATRY.

17. Décemb.
1737.

IL ne nous reſte d'Iſocrate que vingt-un diſcours, que l'on a diſtribuez en quatre claſſes. La première claſſe contient les diſcours de Morale au nombre de trois, ſçavoir, le Démonique & les deux Nicoclès. Cinq diſcours dans le genre délibératif forment la ſeconde claſſe; ce ſont le Panégyrique, le diſcours à Philippe, l'Archidame, l'Aréopagitique & le diſcours pour la paix. La troiſième claſſe comprend quatre éloges; ſçavoir, les éloges d'Evagoras, d'Hélène, de Buſiris, & le Panathénaïque. Enfin la quatrième claſſe renferme huit plaidoyers, qui ſont le Plataïque, le diſcours ſur l'échange, le diſcours ſur l'attelage, l'Ægînétiſme, le Trapézitiſme, le

Paragaphique, le discours contre l'Ochitès, & l'Amarturo. Pour ce qui est du discours contre les Sophistes, il le faut mettre hors de rang, parce qu'il est seul de son espèce. Nous avons outre cela neuf lettres qui portent le nom d'Isocrate.

Il est étonnant que cet Orateur ayant vécu près de cent ans, nous ait laissé si peu d'ouvrages. Deux choses y ont contribué : 1.° L'exaëtitude & l'extrême lenteur avec laquelle il travailloit. On luy a reproché qu'il avoit employé plus de temps à composer le *discours Panégyrique*, qu'Alexandre le Grand n'en a mis à faire la conquête de l'Asie entière. 2.° L'application qu'il donnoit à former ses disciples ; il sortit de son école, suivant l'expression de Cicéron, plus de fameux Orateurs qu'il ne sortit de Héros du cheval de Troye. D'ailleurs tous les Ecrits d'Isocrate ne sont point venus jusqu'à nous ; nous le sçavons certainement, & par le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs, & par plusieurs indices que nous donne Isocrate luy-même. Mais ces ouvrages d'Isocrate que nous avons à regretter, sont-ils en grand nombre, & de quoy traitoient-ils ? C'est, Messieurs, de quoy je vais avoir l'honneur de vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Plutarque nous apprend que de son temps on lisoit soixante discours qui portoient le nom d'Isocrate, mais que, selon Cécilius, il n'y en avoit que vingt-huit, & même, selon Denys d'Halicarnasse, que vingt-cinq qui fussent véritablement de cet Orateur, & que tous les autres luy estoient fausement attribuez. Si ce que dit Plutarque est vray, il ne nous manqueroit qu'un très-petit nombre des ouvrages d'Isocrate. Voici ceux dont l'Antiquité fait mention, & que nous n'avons plus.

Théramènes ayant esté pris par les Trente, s'échappa de leurs mains, & se réfugia près de l'autel qui estoit dans le Sénat ; personne n'osoit parler en sa faveur, mais Isocrate se leva, dans l'intention de le défendre. Théramènes le pria de n'en rien faire, protestant que ses propres malheurs le touchoient moins que ceux qui pourroient arriver à ses amis à cause de luy. Ce récit ne me paroît pas fort vraysemblable ; il y a peu d'apparence qu'Isocrate, que son extrême timidité

*Voyez le Schol.
d' Aristoph. sur
les Grenouilles,
acte 2. scène 2.*

empêcha toujours de parler en public, eût osé prendre la parole dans une occasion si périlleuse; & d'ailleurs l'Antiquité ne nous représente pas Thérémènes comme un homme capable de porter jusque-là la délicatesse des sentiments. Il estoit de tous les partis, suivant les occasions, & sçavoit mieux que personne s'accommoder aux différentes conjonctures, ce qui luy fit donner le surnom de Cothurne, espèce de chaussure de théâtre qui alloit indifféremment à toutes sortes de jambes. Quoy qu'il en soit, il ne paroît pas que cette apologie de Thérémènes ait jamais esté rendue publique, & nous n'en sçavons que ce que je viens d'en rappoter d'après Plutarque.

Ce même Auteur dit en termes formels qu'Isocrate fit l'Oraison funèbre de Mausole Roy de Carie, à l'occasion des Jeux qu'Artémise fit célébrer en l'honneur de ce Prince *. Il ajoute que ce discours estoit perdu de son temps. Aristote le cite dans sa Rhétorique, au moins y a-t-il tout lieu de le croire. On lit dans Aulu-Gelle qu'Isocrate disputa le prix en cette occasion, avec Théopompe, Théodecte & Naucrètes, & que Théopompe fut le vainqueur. Eusèbe parle aussi de cette dispute, & nomme les mêmes concurrents. Mais Suidas raconte la même chose, non du grand Isocrate, mais d'Isocrate l'Apolloniate. Je ne sçais pourquoy Meursius défère ici à l'autorité de Suidas, plutôt qu'aux témoignages qui luy sont opposés; on ne pourroit en soupçonner qu'une seule raison, qui est qu'Isocrate n'eût pas voulu entrer en lice avec ses disciples, car Théopompe & Naucrètes avoient esté disciples d'Isocrate.

Timothée, fils de Conon, avoit adressé aux Athéniens plusieurs lettres que luy avoit composées Isocrate. Pour luy en

* Τὸ δὲ ἐπιδείκναι οὐ συνήκει: Amyot a traduit: Et trouve-t-on encore là l'Oraison qu'il fit à la louange du deffunt! Il y a apparence que le texte sur lequel Amyot a traduit, estoit différent de nos imprimez, mais ce ne peut estre, comme le soupçonne Bayle, parce que l'οὐ dans l'exem-

plaire d'Amyot, portoit l'esprit rude & l'accent circonflexe, au lieu qu'il est sans accent & avec l'esprit doux dans nos livres; car de quelque manière que cet ο soit accentué, & quel qu'esprit qu'il ait, il ne peut jamais signifier ce que luy a fait signifier M. Bayle.

marquer sa reconnoissance, Timothée luy donna une somme d'argent assez considérable. Nicoclès, fils d'Evagoras Roy de Salamine, luy avoit fait aussi de grands présents, & il se faisoit très-bien payer de ses disciples, en sorte qu'il passoit pour estre fort riche. Les Athéniens avoient une loy, suivant laquelle on choisissoit les trois cens citoyens les plus riches, & on les obligeoit de faire à leurs dépens l'armement des Trirèmes, pour le service de la République, & on appelloit ces trois cens citoyens *Triérarches*. Si quelqu'un d'eux se prétendoit moins riche que quelqu'autre citoyen, il luy estoit permis de l'appeller en jugement, & de le forcer à échanger avec luy tous ses biens, ou à prendre sa place parmi les *Triérarches*. Les richesses d'Isocrate excitant l'envie, on luy intenta cette action deux fois. Il eut à se défendre la première fois contre Mégacrides; mais ayant prétexté sa mauvaise santé, Apharéus son fils adoptif plaida sa cause & la gagna. Lyfimaque l'attaqua une autre fois pour le même sujet, Isocrate succomba, & fut obligé d'équiper à ses dépens une Trirème. Il ne nous reste que le discours qu'il prononça en cette dernière occasion, la seule fois de sa vie où il parla en public; car il ne put jamais surmonter sa timidité naturelle, & il avoit coûtume de dire qu'il prenoit mille drachmes de ses disciples pour leur enseigner l'éloquence, mais qu'il en donneroit volontiers dix mille à celui qui sçauroit luy procurer de la voix & de la hardiesse. Nous avons malheureusement perdu le plaidoyer qui luy avoit fait gagner sa cause la première fois, ce qui doit nous le faire regretter davantage. Il y a toute apparence que c'est ce dernier discours sur l'échange, que cite Aristote dans le troisième livre de sa Rhétorique, car ce qu'il en dit ne peut s'entendre du discours qui nous reste sous le même titre.

L'école d'Isocrate estoit la plus célèbre de toutes les écoles de la Grece; les plus grands Orateurs de son siècle avoient esté ses disciples, ce qui luy faisoit dire de luy-même, ce qu'Horace a répété depuis, qu'il ressembloit à la pierre à aiguiser, qui a la vertu de rendre le fer tranchant, quoiqu'elle-même ne puisse couper. Il méprisa d'abord les règles,

mais ensuite il en sentit l'utilité, & composa un Traité de Rhétorique, & c'est même le plus considérable & le plus célèbre des ouvrages d'Isocrate qui ne soit pas venu jusqu'à nous. Voici ce qu'en dit Cicéron; il fait ainsi parler Aristote dans le Brutus: *Similiter Isocratem primò artem dicendi esse negavisse, scribere autem aliis Orationes quibus in judiciis uterentur: sed cum ex eo . . . sapè in judicium vocaretur, Orationes aliis destituisse scribere, totumque se ad artes componendas transulisse.* Et dans le livre 2. de *Inventione*, il en parle encore en ces termes: *Nam fuit tempore eodem quo Aristoteles, magnus & laudabilis Rhetor Isocrates cujus ipsius, quam conslet esse artem non invenimus.* Il résulte de ces deux passages de Cicéron, 1.^o qu'Isocrate avoit certainement écrit sur la Rhétorique. 2.^o Que cet ouvrage estoit perdu du temps de Cicéron; mais soit qu'il se fût retrouvé depuis, soit que l'on en eût composé un nouveau sous le nom d'Isocrate, ou que quelqu'un de ses disciples eût laissé par écrit les préceptes de son maître, il est beaucoup parlé de cette Rhétorique d'Isocrate après le siècle d'Auguste.

Quelques-uns prétendent, dit Plutarque, qu'il composa avec son maître Thérémènes, dans le temps que les délations estoient à la mode, les Arts intitulés de Boton: *πῆχας*. . . αἱ εἰσὶν ὁπῆρα-γραμμέναι Βότῳ. Les mots *πῆχας* ou *πῆχας*, quand ils se trouvent seuls, doivent s'entendre ordinairement de la Rhétorique. Mais pourquoy Plutarque ajoûte-t-il ici, intitulés de Boton? Selon Diogène-Laërce, Boton, Athénien, avoit été le maître de Xénophanes; & comme dans ces premiers temps, les Philosophes estoient en même-temps Rhéteurs, peut-être que Boton estoit un des premiers qui eût rédigé l'éloquence en art, & que le Traité de Rhétorique d'Isocrate estoit conforme au plan & aux idées de Boton, ce qui faisoit appeller la Rhétorique les Arts de Boton. Cependant Cicéron, qui a recherché avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit regarder les premiers Rhéteurs, garde un profond silence sur ce Boton.

Plutarque répète encore dans la vie d'Isocrate, que quelques-uns vouloient que cet Orateur eût écrit sur la Rhétorique, mais que d'autres soutenoient qu'il n'avoit point eu

d'autre méthode que l'exercice; & dans la vie de Démosthène, il cite un ancien Auteur, qui vouloit que Démosthène eût fort étudié les livres d'Isocrate sur la Rhétorique, qu'il avoit eus en secret de quelques-uns des disciples de ce fameux Rhéteur.

Photius parle à peu-près comme Plutarque, & peut-estre d'après luy sur cet ouvrage d'Isocrate. Quintilien le cite en plusieurs endroits, & dit formellement qu'Isocrate & Aristote avoient tous les deux composé des Traitez de Rhétorique. Mais ailleurs traitant la question, s'il est nécessaire pour estre véritablement éloquent, d'estre *vir bonus*, il dit qu'Isocrate a donné lieu à l'opinion de ceux qui sont pour la négative, si toutesfois les livres de Rhétorique qui portent son nom, sont de luy. *Hæc opinio originem ab Isocrate (si tamen revera ars quæ circumfertur ejus est) duxit.* Le doute de Quintilien n'a pas empêché Tzetzes d'attribuer hardiment cet ouvrage à Isocrate.

Parmi les Lettres de Socrate & de ses disciples, dont Leo-Allatius a donné au public le recueil, il s'en trouve une d'un anonyme à Philippe, qui n'est pas trop à l'avantage d'Isocrate; & où, entr'autres choses, on luy reproche de contredire dans un de ses discours, ses maximes sur la Rhétorique, ce qui sembleroit prouver que cette Rhétorique avoit esté rendue publique dès le temps même d'Isocrate.

Suidas, au mot *Ἰσοκράτης*, cite encore Isocrate dans les discours à Isothéas; nous ne sçavons qui estoit cet Isothéas, ni de quoy traitoient les Ecrits qui luy estoient adressez. On trouve encore cité un ouvrage d'Isocrate à Lisias; mais ces citations, non plus que quelques autres, ne méritent pas que nous nous y arrêtions beaucoup, parce qu'elles ne nous apprennent rien, & que peut-estre ce sont des textes corrompus, comme quelques Sçavants le prétendent.

Je feray plus d'attention aux paroles de Denys d'Halicarnasse. Après avoir parlé assez au long d'Isocrate, il ajoute: *Je pourrois encore citer plusieurs autres de ses discours qu'il a adressez ou à des Républiques, ou à des Princes, ou à des particuliers, dans lesquels il exhorte les peuples à la concorde & à la tranquillité, les*

Rois à la modération & à la justice, les Citoyens à une vie réglée & vertueuse. Denys d'Halicarnasse parle ainsi après avoir discours de presque tous les ouvrages qui nous restent d'Isocrate ; d'où il est naturel de conclurre qu'il avoit entre les mains plusieurs discours de ce célèbre Orateur, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Je ne dois pas oublier qu'on trouve le nom d'Isocrate dans la liste que Fabricius nous a donnée des tragiques perdus ; & qu'on y lit que cet Orateur avoit composé trente-sept Tragédies. C'est une bévûe grossière, qui sera venue sans doute de ce que celui qui a fait cette liste, a attribué à Isocrate ce que Plutarque dit d'Apharéus dans la vie d'Isocrate, car Fabricius ne cite en cet endroit que cette seule vie d'Isocrate.

Voilà à peu-près tous les ouvrages d'Isocrate, dont l'Antiquité fasse mention, nous allons à présent parler de ceux dont il nous donne luy-même quelques indications.

Les Athéniens faisoient la guerre à Philippe, au sujet de la ville d'Amphipolis. Isocrate entreprit de les réconcilier avec ce Prince, mais comme il travailloit fort lentement, la paix fut plutôt conclue que la harangue ne fut en état de paroître. Il dit qu'il l'avoit fait voir à plusieurs personnes qui l'avoient beaucoup approuvée, mais il la supprima sans doute comme inutile, & qu'il n'en resta que le précis, qu'il a mis à la tête de son discours à Philippe.

Il est parlé dans le même discours à Philippe, d'un Ecrit qu'Isocrate avoit adressé à Denys tyran de Syracuse, & qui n'existe plus aujourd'huy. Nous ne sçaurions rien de ce qu'il contenoit, sans la lettre anonyme dont j'ay déjà parlé ; elle contient une critique amère du discours à Philippe. On prétend qu'Isocrate y passe sous silence ce qu'il y avoit de plus nécessaire à dire ; ensuite l'anonyme parle ainsi à Philippe : *Isocrate vous a envoyé un discours qu'il a d'abord adressé à Agésilas, auquel il a fait quelque léger changement, & qu'il a vendu ensuite à Denys tyran de Syracuse, dont il a traité ensuite avec Alexandre le Thessalien, après en avoir retranché & y avoir ajoûté beaucoup de choses, & qu'en dernier lieu enfin il vient de vous décocher.*

écoccher. S'il y a quelque fond à faire sur cette lettre, on pourroit soupçonner qu'Isocrate s'étant mis en tête l'expédition des Grecs contre les Perses, avoit proposé à plusieurs Princes de se déclarer Chefs de cette entreprise, & qu'apparemment dans le discours à Denys il vouloit luy persuader, ainsi qu'à Philippe, de se mettre à la tête de cette expédition, & d'entreprendre la conquête de l'Asie, après avoir rétabli l'union entre les principales villes de la Grece. Cette conjecture s'accorde parfaitement avec les paroles d'Isocrate, qui, après avoir long-temps entretenu Philippe de la réconciliation des Grecs, ajoute : *Et ne soyez point surpris que je vous dise ce que j'ay déjà dit à Denys, &c.*

Quoyque le Panathénaique soit le plus long des discours d'Isocrate, nous ne l'avons pas encore entier. Scaliger, dans une lettre à Gruter, nous apprend que Michel Sophianus avoit un manuscrit d'Isocrate, qui contenoit le Panathénaique plus long de trois feuilles que celui qui est imprimé; & que ce Grec ayant ouvert un Isocrate à l'endroit où ces trois feuillets manquent, avoit prié Henry Estienne de le luy expliquer, ce que Henry Estienne ne put faire, quoyqu'auparavant il n'eût eu aucun soupçon sur ce passage. Alors Sophianus luy fit voir dans son manuscrit la lacune remplie. Scaliger ajoute qu'il tenoit de Henry Estienne luy-même, que cette raison l'avoit empêché de donner une édition d'Isocrate. J'aurois beaucoup de peine à ajouter foy à toutes les circonstances de cette narration, car Henry Estienne n'a donné son édition d'Isocrate que depuis son voyage d'Italie; & il ne nous dit rien, ni du manuscrit de Sophianus, ni de ce qui manque au Panathénaique. Il paroît que la lacune à remplir est à la page 270. édition d'Estienne, lettre B. à la phrase qui commence *Τὸς μὲν γὰρ ἀλλοις συνόλαις, &c.* L'éditeur n'a pas seulement marqué d'un astérisque cet endroit, mais Volsius le regarde avec raison comme défectueux. *Totus hic locus, dit-il, mendosus est, & quadam vel deesse vel superesse videntur.* Au reste, le manuscrit de Sophianus a existé véritablement. Victorius en parle d'une manière très-précise dans son Commentaire sur la Rhétorique

Mem. Tome XIII.

Y

d'Aristote, & Volfius fait cette remarque: *Hæc oratio* (c'est le discours à Denys le tyran) *hæcenus visa non est, nisi fortè sit inter eas quas Nicolaus * Sophianus habere dicitur in codice Isocratis vetustissimo, & longè copiosiore quàm hic auctor hæcenus sit editus, sed multorum annorum spe lætati sumus, ut verendum sit, ne sit inanis illa jactatio.*

Il y a long-temps que l'on a soupçonné les plaidoyers qui portoient le nom d'Isocrate, de n'être pas de cet Orateur. *Je n'ignore pas*, dit Denys d'Halicarnasse, *qu'Aphareus, gendre & fils adoptif d'Isocrate, dans son discours au sujet de l'échange contre Mégachides, sollicit que son pere n'a jamais écrit de plaidoyers, & qu'Aristote a dit que les Libraires nous donnent mal à propos, sous le nom d'Isocrate, un grand nombre de plaidoyers; mais je n'en croiray, ni à l'envie qu'avoit Aphareus de relever la gloire de son pere, ni à la malignité d'Aristote, qui cherche à le déprimer. J'ajouteray plutôt foy à Cephisodore qui a vécu intimement avec Isocrate, & qui a esté un de ses disciples les plus attachez; celui-là même qui a composé cette admirable Apologie pour son maître contre les accusations d'Aristote. Ainsi je suis persuadé que cet Orateur a composé quelques plaidoyers, mais qu'ils sont en petit nombre.*

Toutes sortes de raisons nous portent à croire que tous les plaidoyers que nous avons aujourd'huy sous le nom d'Isocrate, luy appartiennent véritablement; & même ils font foy qu'il en avoit composé plusieurs autres qui ne subsistent plus aujourd'huy. Il est évident que le discours sur l'attelage n'est qu'un second discours & la suite d'un premier; celui qui nous reste ne contient que l'éloge d'Alcibiade, il prouvoit dans le précédent, qu'Alcibiade n'avoit point enlevé à Tifias l'attelage avec lequel il avoit remporté le prix aux Jeux Olympiques, mais qu'il l'avoit acheté des Argiens, sur quoy rouloit le fond du procès.

Le début du discours contre l'Ochitès, en demande aussi un autre qui l'ait précédé, & qui renfermât les informations & les preuves du délit de l'Ochitès. *Ainsi donc, Messieurs*, dit le

* Volfius se trompe en nommant Sophianus Nicolas, il se nommoit Michel; Scaliger a fait la même faute.

plaignant, vous venez d'apprendre, par le témoignage de tous ceux qui estoient présents, que j'ay esté frappé par l'Ochirès, sans que je luy eusse fait la moindre injure.

Pour se faire une juste idée de la grande considération que s'estoit acquise Isocrate, il ne faut que se rappeler en quel crédit & de quel usage estoit alors l'éloquence, & quelle estoit en ce genre la réputation d'Isocrate. Il avoit vû successivement passer dans son école tous ceux que leurs talents ou leur naissance distinguoient dans la Grece, & il avoit vécu assez longtemps pour les voir parvenir aux premières charges de leurs Républiques, & à la plus grande réputation. Ces grands hommes n'avoient pas cessé d'entretenir une liaison étroite avec leur ancien maître; il n'estoit pas moins connu & révéré dans toutes les Cours des Princes voisins. Regardé par-tout comme un grand Philosophe & un homme d'Etat, autant que comme un excellent maître d'éloquence, on le consultoit de toutes parts, & il n'y avoit personne qui ne se crût honoré d'estre en commerce avec luy; de sorte qu'on ne peut pas douter qu'il n'ait écrit une infinité de lettres sur des sujets très-importants, & qui nous apprendroient aujourd'huy mille choses curieuses & intéressantes, si nous les avions. Ce que nous avons donc le plus à regretter parmi les Ecrits d'Isocrate, ce sont ses Lettres. Il ne nous en reste que neuf, encore la neuvième luy est-elle faussement attribuée, puisqu'elle est de Théophilacte, Auteur assez médiocre, qui vivoit sous Maurice & Phocas. Photius parle d'une lettre d'Isocrate à Antipater, qui ne se trouve plus; & dans la dernière édition que l'on a donnée de la Bibliothèque de ce Patriarche, on a fait imprimer une lettre de notre Orateur à Archidame, qui n'a point encore paru avec ses autres œuvres. Si l'on veut prendre la peine de lire avec quelqu'attention la sixième des lettres d'Isocrate, adressée aux enfants de Jason Roy de Thessalie, on s'apercevra que c'est une Préface d'un discours en forme qui nous manque. Isocrate y donnoit à ces Princes, des avis sur les circonstances difficiles dans lesquelles ils se trouvoient; & il s'attachoit à leur prouver cette maxime, que la vie des

particuliers estoit plus assurée & plus heureuse que celle des Rois. Xénophon a traité le même sujet dans son dialogue intitulé *Hieron*. La première lettre adressée à Philippe, n'est de même que l'avant-propos du long discours qu'il envoyoit à ce Prince.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'ay pu découvrir sur les ouvrages d'Isocrate qui ne sont point venus jusqu'à nous. Peut-estre que ces pertes seroient réparées, au moins en partie, peut-estre même trouverions-nous quelque'écrit d'Isocrate que nous ne connoissons point, si l'on pouvoit recouvrer le manuscrit dont j'ay parlé, mais Victorius ne nous donne pas là-dessus de grandes espérances. Voici ses propres paroles:

Page 718.
Comment. in
Rhet. Arist.
edit. Junt.

Commodum mihi est narrare, quod à doctissimis viris & magna virtute dignitateque præditis accepi, Angelo Justiniano Episcopo, ac Joanne Vincentio Pinellio, Michaëlem Sophianum Græcum hominem, amicum utriusque horum, & meum quoque non parvum, nactum fuisse vetus exemplar Isocratis, in quo & quæ divulgata sunt hujus disertis Scriptoris orationes leguntur, & præterea fragmentum alterius quæ adhuc in occulto latet.... factum est undique malè. Nam & Michaël mortuus est, & quæ possidebat in potestatem venere cognati ipsius qui domicilium non habet in Italia, neque apud aliquem hic vivit: raròque hùc adventat occupatus in continuis & longinquis navigationibus.

Ce qui doit nous consoler beaucoup, c'est que le Recueil des ouvrages d'Isocrate, tel que nous l'avons aujourd'huy, contient tous ses discours que l'Antiquité a le plus admirez; & qu'il ne nous manque aucun de ceux que louent Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Hermogène, Philostrate, Photius, ni aucun de ceux dont Isocrate luy-même se glorifie dans son discours au sujet de l'échange.



SUITE DES REMARQUES
SUR
LE DIALOGUE DE PLUTARQUE
TOUCHANT LA MUSIQUE.

Par M. BURETTE.

AVERTISSEMENT.

ON a fait imprimer en entier le texte Grec de ce Dialogue, dans le dixième volume de ces Mémoires, (page 111.) Ce texte y est accompagné d'une version Françoisse, & suivi d'une partie des Remarques destinées à l'éclaircir.

On donne ici la continuation de ces Remarques, jusqu'à la CLVII.^e inclusivement; & c'est précisément ce qui en a esté lu à l'Académie, pendant les années comprises dans ces deux volumes.

Ces Remarques sont du même genre que les précédentes. Il y en a d'historiques, de critiques & de dogmatiques.

Les premières contiennent des recherches curieuses, sur la vie & les ouvrages d'un grand nombre de Poëtes-Musiciens, citez dans ce Dialogue; & sur les antiquitez de la Musique en général.

Les secondes roulent sur les corrections du texte, indiquées, soit par les variantes, que fournissent divers MSS. soit par d'heureuses conjectures, fondées sur beaucoup de vraisemblance.

Y üj



Dans les Remarques dogmatiques, on se propose d'expliquer à un lecteur intelligent, ce que la Musique moderne a de commun avec l'ancienne; quelle est la juste signification des termes de celle-ci, & en quoi diffèrent les systèmes de l'une & de l'autre.

Toutes ces Remarques répondent très-exactement aux renvois du texte & de la version, marquez par des chiffres.

Celles qui restent encore à publier, & qui font moins que le tiers du total, paroîtront dans les volumes suivans.



LXVI. **O**LYMPE est regardé comme l'auteur du genre enharmonique. Car, avant lui, toutes les

16. Février
1734.

Musiques estoient renfermées dans les deux genres diatonique & chromatique. Ο λυμπος ὅ ὑπολαμβάνει) τὸ ἐναρμονίῳ ἥους ὡς ἐστὶν ἡ ἀρχὴ τῶν πέντε πάντων ἀξιοῦσα ἐξωμαπλάω.] J'ai expliqué * plus haut, ce qui constituoit, dans l'ancienne Musique, les trois genres, le diatonique, le chromatique & l'enharmorique. Le diatonique, comme le plus naturel de tous, doit passer pour le plus ancien. C'est, comme on voit, le sentiment de Plutarque, & c'est aussi celui ^b d'Aristoxène; *ἡρώτων μὲν ἔν κ' ἐπισβύτατον ἀντιπρὶν διπλὸν τὸ διστόνον. ἡρώτων τὴ ἀντιπρὶν ἢ τῷ ἀδιστόνῳ φύσει ἡρώτων*: c'est-à-dire; le premier & le plus ancien de ces genres est le diatonique; & c'est celui que l'homme, dans son état naturel, rencontre le premier. Le genre chromatique, moins naturel que le diatonique, ne s'est fait connoître qu'après celui-ci. Mais l'enharmorique, le moins naturel de tous, le plus difficile à former, & le moins sensible à l'oreille, n'a paru que le dernier; & c'est Olympe qui en a fait la première découverte, perfectionnée dans la suite. Cependant, comme Olympe vivoit avant la guerre de Troie, ainsi que je l'ai observé * plus haut; cette découverte doit estre regardée comme très-ancienne. Ce genre, malgré sa difficulté, n'a pas laissé d'estre fort en vogue parmi les Musiciens de la première Antiquité. Mais on l'a négligé après eux, & presque abandonné, pour se renfermer uniquement dans les deux autres genres. Voyons de quelle manière Plutarque prétend qu'Olympe est parvenu à découvrir en partie un genre de Musique si bizarre & si peu naturel. Cet endroit est l'un des plus épineux de ce Dialogue, & du nombre de ceux, où le texte n'est pas exempt de corruption, comme nous l'allons voir.

Olympe auteur du genre enharmonique.

LXVII. En parcourant de l'aigu au grave les divers sons de la flûte, selon le genre diatonique, & conduisant souvent sa modu-

Sur les noms des sept cordes ou sons de la cithare heptacorde.

* N.º 44.

^b Lib. 1. pag. 19. edit. Meibom.

* N.º 30.

lation jusqu'à la parhypate (ou au deuxième son). ἀναστρέφοντες ὁ δὲ λύμπων ἐν τῇ διττονίᾳ, ἐξ ἀφ' ἑαυτῶν τὸ μέγας πολυλίκης ἐπὶ τῷ διττονίᾳ παρυπάτω.] Il n'est ici question que du double *tétracorde* ou de l'*heptacorde*, formé de deux *tétracordes* conjoints ou de sept cordes, dont celle du milieu devenoit commune à ces deux *tétracordes*; c'est-à-dire qu'elle estoit en même-temps la plus haute ou la plus aiguë du *tétracorde* le plus grave, & la plus basse ou la plus grave du *tétracorde* le plus aigu, comme il paroît dans cette suite de sons (*si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la.*) *Si, ut, ré, mi*, forment le *tétracorde* le plus bas ou le plus grave: *mi, fa, sol, la*, forment le plus haut ou le plus aigu. Le son *mi*, comme on voit, est commun à l'un & à l'autre, & en fait la jonction; estant le son le plus aigu du premier & le plus grave du second.

Ces sept sons ou cordes avoient chacune leur nom. La première ou la plus basse & la plus grave (*si*) s'appelloit *hypate* (ὑπάτη) comme qui diroit *la suprême, la principale*, 1.^o parce que dans le rapport que les anciens supposoient entre ces sept cordes & les sept planètes, * ils comparoient l'*hypate* à Saturne la plus élevée; 2.^o parce que dans l'échelle où ils rangeoient les sept cordes ou sons, ils mettoient toujours l'*hypate* à la tête, se prescrivant en cela un ordre tout différent de celui que nous suivons aujourd'hui. Sur quoi il est à propos d'observer, que depuis que ce nouvel arrangement eut prévalu, les Musiciens Latins, pour désigner l'*hypate*, substituèrent le mot *principalis* au mot *suprema*, dont ils ne se sont plus servis. La seconde corde (*ut*) en montant vers l'aigu, se nommoit *parhypate*, comme qui diroit *voisine de l'hypate*.

La troisième corde (ou le *ré*) avoit trois noms. On l'appelloit 1.^o *paranète*, c'est-à-dire *voisine de la nète*; 2.^o *lichanos*, c'est-à-dire *indicatrice*, soit à cause qu'on la touchoit du doigt *indice*, en Grec *λιχάνος*, (comme le dit ^b Aristide-Quintilien;) ou plutôt (comme le remarque ^c Wallis) parce que le son de cette corde indique si le genre de Musique dont il

* Nicom. Geras. p. 6. edit. Meibom.

^b Pag. 10. edit. Meibom.

* In Harmon. Ptolem. pag. 292.

edit. Oxon. in 4.^o

s'agit,

s'agit, tend vers l'aigu ou vers le grave, & de combien. 3.^o On la nommoit *hypermèse*, parce que dans l'échelle ancienne, elle estoit, quoique plus grave, placée au-dessus de la *mèse*.

Celle-ci (qui répondoit à notre *mi*) estoit la quatrième corde, ainsi appelée parce qu'elle tenoit le *milieu* entre les deux tétracordes, & servoit à les unir. Mais lorsque l'on ne considéroit que le tétracorde simple, cette corde s'appelloit *nète* (*νήτη*), comme qui diroit *νήτη* la dernière, la plus basse, suivant la même idée, qui avoit qualifié la première du nom d'*hypate*, la plus haute, la suprême. Cette quatrième corde, dans l'*heptacorde*, quittoit le nom de *nète*, & prenoit celui d'*hypate*, parce qu'elle devenoit la première corde du second tétracorde conjoint.

La cinquième corde de l'*heptacorde* (ou le *fa*) s'appelloit *parhypate*, *paramèse* ou *voisine de la mèse*, & trite, parce qu'elle estoit la troisième corde en comptant depuis la *nète*, ou la dernière de l'*heptacorde*. La sixième corde (ou le *sol*) estoit nommée *paranète*, (*voisine de la nète*) qui estoit la septième & dernière (ou le *la*).

Tel estoit donc l'arrangement des sons dans l'*heptacorde* ou la *cithare* à sept cordes, & sur la flûte dont se servoit Olympe, (car il jouoit de ces deux instruments :) sur lesquels il fit la découverte, dont Plutarque nous rend compte ici. Suivons pied à pied ce qu'il nous en apprend, & tâchons de le rendre intelligible.

LXVIII. Et conduisant souvent sa modulation jusqu'à la parhypate, tantôt en partant de la paramèse, tantôt en partant de la mèse, & passant par-dessus le lichanos. Ε λεγόμενον τὸ μέλος πολλὰκις ἐπὶ τῷ διστόνον παρυπάτῳ, τοτὶ μὲν ἀπὸ τῆς ὀχλαμένης, τοτὶ δὲ ἀπὸ τῆς μέσης, καὶ ὀχλαίνοντα τῷ ἀγ.τόνῳ λιχανόν.] Olympe parcouroit souvent les sons, soit de la flûte, soit de la *cithare*, de haut en bas, c'est-à-dire de l'aigu au grave, dans le genre diatonique; & conduisoit sa modulation jusqu'à la *parhypate* ou au deuxième son (*ut*) du premier tétracorde; tantôt en partant de la *paramèse* ou du

Comment
Olympe trou-
va le genre en-
harmonique.

Mem. Tome XIII.

Z

cinquième son (*fa*,) ce qui faisoit l'intervalle de la quarte (*fa-ut*;) tantôt en partant de la *mèse* ou du quatrième son (*mi*,) ce qui faisoit l'intervalle de deux tons ou de la tierce majeure (*mi-ut*). Telle estoit donc cette modulation, *fa-ut*; *mi-ut*; *fa-mi-ut*; où l'on voit qu'elle passe toujours par-dessus le *lichanos* diatonique ou le troisième son (*ré*,) qui par-là s'éclipsoit en quelque manière, & devenoit comme nul. Or Plutarque appelle ici ce *lichanos*, *diatonique*, pour le distinguer des *lichanos* des deux autres genres, c'est-à-dire du *lichanos* chromatique (ou de l'*ut dièse*) & du *lichanos* enharmonique (ou du *si demi-dièse* ou quart-de-ton,) duquel il n'estoit point encore question dans le temps d'Olympe. Quoique Plutarque ne parle ici que de la modulation conduite de l'aigu au grave, il ne faut pas douter qu'Olympe ne la conduisit aussi du grave à l'aigu en cette manière; *si-ut-mi*, *si-ut-mi-fa*, *si-ut-fa*, en supprimant toujours le *lichanos* (*ré*.)

En quoi consistoit l'agrément du genre enharmonique.

LXIX. *Il sentit l'agrément de cet usage, & plein d'admiration pour le système de chant construit suivant cette analogie, il y donna son approbation.* καταμαθεῖν τὸ πάλλος τῷ ἡδοῖ, ἔδυνται τὸ ἐκ τῆς ἀναλογίας συνειρηκὸς σύστημα θαυμάσονται. ἔλατο δὲ ἄμεινον.] Il y a ici plusieurs termes à expliquer, savoir, ἡδος, ἀναλογία, σύστημα, & θαυμάσονται. ἡδος a grand nombre de significations, qui reviennent toutes à celles de *coutume*, d'*accoutumance*, d'*habitude contractée*, d'*usage établi*, de *convenance avec cet usage*, de *caractère*, &c. Ainsi ἡδος dans ce passage n'est autre chose que l'usage de passer par-dessus le *lichanos* (ou le *ré*) en modulant; ce qui s'estoit tourné chez Olympe en *coutume*, en *habitude*, & donnoit à sa Musique un certain caractère dont il estoit agréablement affecté: (τὸ πάλλος τῷ ἡδοῖ.) C'est à quoi revient encore l'expression θαυμάσονται, qui marque l'admiration d'Olympe pour cet usage. Mais en quoi pouvoit donc consister cette *beauté*, ce *merveilleux*, qui touchoit si vivement ce Musicien?

Ce ne pouvoit estre que dans la nouveauté d'une Harmonie, que faisoit appercevoir ce nouveau genre, & qui flatoit

agréablement l'oreille. Cette Harmonie estoit l'intervalle ou l'accord de la tierce majeure, qui ne se faisoit point sentir dans les deux autres genres; la modulation du diatonique procédant par un demi-ton, puis deux tons (*fi, ut, ré, mi,*) & celle du chromatique par deux demi-tons & une tierce mineure (*fi, ut, ut dièse, mi.*) La tierce soit majeure, soit mineure, passoit, comme on fait, pour accord dissonant (*ῥέζωνον*) quoique mélodieux (*ἰμμελές*) dans le système de l'ancienne Musique, où l'on n'admettoit pour vraies & parfaites consonances (*συμφωνίας*) que la quarte, la quinte, l'octave & leurs répliques. Ainsi ces trois intervalles & ceux du demi-ton & du ton estoient le plus ordinairement employés dans le chant, & ceux auxquels l'oreille estoit le plus accoutumée. Mais le nouvel établissement du genre chromatique fit sentir tout l'agrément de la tierce mineure, & en rendit l'usage plus fréquent dans la *Mélopée* ou la composition du chant; après quoi Olympe y porta la tierce majeure, & fit connoître le mérite de cet accord jusqu'alors négligé. Du reste, cette admiration d'Olympe pour une sorte d'Harmonie si connue & si commune parmi nous, fait foi de l'extrême sensibilité des anciens Grecs pour la Musique la plus simple & la plus unie, telle qu'on la pratiquoit de leur temps, & dans laquelle les changements ou les innovations les plus légères faisoient sur eux de si vives impressions. A l'égard du système de chant construit suivant cette analogie, (*τὸ ἐκ τῆς ἀναλογίας σωμῆκος σύστημα,*) il faut entendre par ces mots le second *tétracorde* monté sur le modèle du premier; en sorte que de l'union des deux résulte l'*heptacorde* enharmonique, dont voici la progression : *fi, si, si demi-dièse, ut, mi : mi, mi demi-dièse, fa, la.*

LXX. *Et y composa sur le ton ou mode Dorien. ἐν πύτῳ, ποιῆν ὅτι τὸ Δωρὶς πένν.*] Il faut ôter la virgule, qui dans l'édition d'Henry Estienne est après ces deux mots, *ἐν πύτῳ*, & la mettre devant, pour les lier avec le verbe *ποιῆν*, & sous-entendre *ᾄδει* ou *συστήματι* : *ἐν πύτῳ ᾄδει ποιῆν*, composer dans ce genre (enharmonique.) Des trois tons ou modes

admis les premiers dans l'ancienne Musique, le Dorien estoit le plus bas ou le plus grave, & par conséquent le plus sérieux. On peut voir ce que j'ai dit au sujet des modes en général & en particulier, dans ma Dissertation sur la *Mélopée* de l'ancienne Musique, imprimée dans le cinquième volume des *Mémoires* de cette Académie (pag. 169.)

LXXI. *Ne mêlant dans cette composition, rien qui fût particulier au genre diatonique ni au chromatique, &c.* ἔτι γὰρ ἦν τῷ ἀρχαίῳ ἰδίῳ, ἔτι ἦν τῷ χρωματικῷ ἀπαιδαι, ἀλλὰ ἔδει ἦν τῆς ἀρμονίας.] Amyot n'a pas traduit ces derniers mots (ἀλλὰ ἔδει ἦν τῆς ἀρμονίας) soit qu'il les ait omis par inadvertence, ou pour ne les avoir pas entendus. L'interprète Latin *Valgilio* les a rendus tels qu'ils sont dans le Grec, où ils font un sens tout contraire à ce que Plutarque veut dire. En effet, pourroit-il avancer qu'Olympe, en formant le genre enharmonique & en y composant, n'eût fait rien entrer dans ses compositions, ni du genre diatonique, ni du chromatique, ni même de l'enharmorique? Il y a certainement faute dans le texte, & l'on doit y lire au lieu d'ἀλλὰ ἔδει, ni même, ἀλλὰ ἦδη, mais déjà, & traduire ainsi toute la phrase: *ne mêlant dans cette composition rien qui tint ni du genre diatonique, ni du chromatique; mais y mettant déjà quelque chose de l'enharmorique, c'est-à-dire, le passage immédiat qui se faisoit de la parhypate à la mèse par la suppression du lichanos diatonique, ainsi qu'on vient de le voir. Mais il restoit encore, pour perfectionner cette découverte, à partager en deux dièses ou quarts de ton, le demi-ton situé entre l'hypate & la parhypate (entre le si & l'ut,) comme nous le verrons * tout à l'heure. C'est donc sur ce qui manquoit encore à ce genre enharmonique pour estre dans toute la perfection, que sont fondées l'expression ἀλλὰ ἦδη, mais déjà; & la phrase suivante, (ἔ) δ' αὐτὸς τὰ πρῶτα ἦν ἐναρμονίων τοιαῦτα: tels furent chez lui les premiers essais des chants enharmoniques.*

Sur le Cantique ou Nome spondée.

LXXII. *En effet, ils y rangent d'abord le cantique spondée.* * N.º 83.

πῆλασι γὰρ πῦτα δὲ ὡρεῖται τὸν ἀποιδίον.] Que peut signifier ici le mot *spondée* ! Ce ne sauroit estre ni un pied, ni un rythme ; mais c'est quelque chose d'analogue. *Meziriac*, qui s'est efforcé d'éclaircir ce passage, avoue qu'il est difficile, & il le croit même corrompu en plus d'un endroit : *difficilis locus*, (dit-il,) *Et, ut reor, multifariam corruptus*. Il ne comprend point assez, (continue-t-il) ce qu'entend ici l'Auteur par *spondée* & *spondiasme* ; à moins qu'il n'entende par-là deux *ditons* ou tierces majeures, c'est-à-dire quatre tons consécutifs ; *quid autem per ἀποιδίον Et ἀποιδιασμόν intelligat Auctor non satis percipio ; nisi intelligat duo ditona seu quatuor tonos continuos*. Après quoi il ajoute ; il ne nous est pas possible de corriger le reste sans le secours des MSS. *cetera non opis est nostræ absque Codicum MSS. auctoritate emendare*. Mais il est certain que le *spondée* & le *spondiasme* sont ici deux choses toutes différentes, comme on le verra incontinent.

Les interprètes Latins & le traducteur François (*Amyot*) ont fort mal expliqué ce passage, qu'il faut rendre ainsi : ἔνθ' ὡπὲρ τὰ ὡρεῖται ἢ ἐναρμονίων (suppl. μέλων) ποιῶντα ; c'est-à-dire, *tels furent chez lui les premiers essais des chants enharmoniques* : ensuite, πῆλασι γὰρ τούτων ὡρεῖται ἢ ἀποιδίον (suppl. νόμον) c'est-à-dire, *ils mettent pour le premier de ces chants enharmoniques le Nome ou cantique spondée* : où l'on voit qu'il ne s'agit ici en nulle façon du pied poétique appelé *spondée*, si ce n'est que dans le *Nome* ou l'air de flûte qui portoit ce nom, le rythme *spondiaque* estoit le dominant.

Or, qu'il y eût un tel air de flûte, nous en avons pour garant Pollux, chez qui l'on trouve ^a αὐλημα ἀποιδίον, *air de flûte spondée* ; ^b αὐλοὶ ἀποιδιαχοί, *flûtes spondées* ; ^c ἀποιδίον μέλος, *chant spondée*. Chez lui ^d ἀποιδίον est une des cinq parties du *Nome* ou de l'air de flûte appelé *Pythique*. Ces sortes de flûtes & les airs qu'on jouoit dessus estoient consacrez principalement au service des autels, accompagnant

^a Lib. 4. cap. 9. sect. 73. edit. Amstel.

^b Ibid. cap. 10. sect. 80.

^c Ibid. sect. 79.

^d Ibid. sect. 84.

les sacrifices & sur-tout les libations (en Grec *σπονδαί*) qui en faisoient une des plus importantes cérémonies; & de-là venoit à ces flûtes & à ces airs le surnom de *spondée*, qui estoit aussi celui d'un pied poétique & d'un rythme, dignes par la gravité de leurs mouvements, d'entrer par préférence dans les Poësies qui se chantoient en pareille occasion.

Le *Nome spondée*, dont parle ici Plutarque, estoit donc composé dans le genre enharmonique, mais encore naissant, pour ainsi dire, peu déterminé dans ses intervalles, & peu fixé dans l'étendue de son système. C'est ce qui engage notre Auteur à l'observation suivante.

Sur les divisions du tétracorde ou de la flûte.

LXXIII. *Auquel (air spondée) nulle des divisions du tétracorde ne nous fait voir quel autre genre que l'enharmónique pourroit estre propre, ἐν ᾧ ἑδμήκρια τ' ἀγρίοισιν τὸ ἴδιον ἰμῶσται.*] Ces divisions du tétracorde ou de la flûte (car l'un revient à l'autre) estoient au nombre de cinq, avant la découverte du genre enharmonique. Il y avoit I.^o le genre diatonique *mol* ou *foible* (*μαλακὸν*) dont les trois intervalles estoient 1.^o un demi-ton; 2.^o trois quarts de ton; 3.^o cinq quarts de ton: II.^o le diatonique *fort* (*συντόνον*) dont les trois intervalles estoient 1.^o un demi-ton; 2.^o un ton; 3.^o un autre ton; (*si, ut, ré, mi:*) III.^o le chromatique *mol* ou *foible* (*μαλακόν*) dont les trois intervalles estoient 1.^o un tiers de ton; 2.^o un autre tiers de ton; 3.^o un ton & demi & un tiers: IV.^o le chromatique *sesquialtère* (*ἡμιόλιον*) dont les trois intervalles estoient 1.^o un dièse ou quart de ton & demi; 2.^o un dièse & demi; 3.^o sept dièses ou quarts de ton: V.^o le chromatique *fort* ou *tonique* (*τορταρον*) dont les trois intervalles estoient 1.^o un demi-ton; 2.^o un autre demi-ton; 3.^o un ton & demi: (*si, ut, ut dièse, mi.*) Or nulle de ces cinq divisions du tétracorde ou de la flûte n'est celle qui convient à la modulation du *Nome spondée*, laquelle, par conséquent, n'estoit dans aucun de ces genres; mais elle estoit dans un sixième, ou dans l'enharmónique.

Sur le spondiasme.

LXXIV. *A moins qu'ayant égard au spondiasme trop fort, quelqu'un ne se figurât que ce Nome fût dans le diatonique.*

εἰ μὴ πρὸς εἰς τὸ σωματικόν, ἀποιδίασμὸν βλέπων, αὐτὸ τὸ τοῦ
 Ἀλέξανδρου ἢ ἀπικράσει.] αὐτὸ τὸ τοῦ doit se rapporter à τὸ ἴδιον
 (suppl. γένος :) on ne s'imaginait que le caractère ou le genre
 propre de ce Nome spondée fût le diatonique. Mais quelle
 circonstance pourroit donner lieu à une pareille imagination?
 Ce seroit, (dit Plutarque) l'attention qu'on pourroit faire au
spondiasme trop fort du Nome spondée. Mais en quoi consistoit
 le *spondiasme* trop fort de ce Nome? Pour le déterminer bien
 précisément, il faut savoir en premier lieu ce que c'étoit
 que *spondiasme* en termes de Musique. * Aristide-Quintilien
 est le seul (que je sache) de tous les Musiciens Grecs venus
 jusqu'à nous, qui l'ait employé; & on ne le trouve (à ce que
 je crois) dans aucun lexique. C'est, dit cet auteur, une sorte
 d'intervalle, qui avec deux autres nommez ἑκλυσις & ἐκβολή
 (*exolutio* & *ejectio*) estoient mis en œuvre par les anciens,
 pour caractériser différentes Harmonies ou différents modes.
 Selon lui, l'ἑκλυσις estoit un relâchement, qui baissoit la corde
 ou le son de la quantité de trois dièses ou trois quarts de ton.
 Le *spondiasme* les haussoit de la même quantité, & l'ἐκβολή,
 de cinq dièses. Le vieux ^b Bacchius définit de même l'ἑκλυσις
 & l'ἐκβολή; nous apprenant de plus que l'une & l'autre n'a-
 voient d'usage que pour le genre enharmonique; mais il ne
 dit pas un mot du *spondiasme*, non plus que Meibom. Malgré
 leur silence, on doit présumer que le *spondiasme*, ainsi que
 les deux autres intervalles, n'avoit lieu que dans le genre
 enharmonique; & c'est ce qui semble confirmé par le passage
 que j'explique, où il n'est question que de ce genre. Il faut
 reprendre ce passage, le lier avec ce qui suit, & l'examiner
 de nouveau.

LXXV. A moins qu'ayant égard au *spondiasme* trop fort,
 quelqu'un ne se figurât que ce Nome fût dans le diatonique, ou
 qu'il ne le voulût mettre au chromatique tonique. Mais il est
 évident que quiconque le mettra ainsi, le supposera faux & hors
 de mélodie : faux, parce qu'il est plus petit d'un dièse que le son

* Lib. 1. pag. 28. edit. Meibom. | ^b Pp. 9. & 11. edit. Meibom.

voisin du principal : hors de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux ditons se trouveroient placez de suite, l'un incompolé, l'autre composé. εἰ μὴ τις εἰς τὴν σωτωνώτερον ἀσπονδίασμον βλέπων, αὐτὸ τὸτο ἀφύπτονον ἢ ἀπικρήσῃ. Δῆλον δὲ ὅτι καὶ ψαλμοὶ καὶ ἐκμελῆς θύσι οἱ τοῖστοι πηδῆς. ψαλμοὶ μὲν ὅτι διέσφ' ἐλαττόν' ἔστι τόνος τῷ πᾶσι τῷ ἡγεμόνα κειμένον. ἐκμελῆς δὲ, ὅτι καὶ ἑπὶ ἐν τῇ τῷ τοιαύτῃ δυνάμει πηδῆν τὸ τῷ σωτωνώτερου ἀσπονδίασμου ἴδιον, συμβαίνοι αὐτὸν δύο ἑξῆς πῆδεσσι ἀφύπτονον, τὸ μὲν ἀσυνώθετον, τὸ δὲ συνώθετον.] Cet endroit a grand besoin de correction pour devenir plus intelligible. Je suis persuadé en premier lieu qu'il y a transposition de phrase. 2.^o qu'il faut nécessairement y corriger quelque mot. Je lis donc εἰ μὴ τις εἰς τὸν σωτωνώτερον ἀσπονδίασμον βλέπων αὐτὸ τὸτο ἀφύπτονον ἢ ἀπικρήσῃ, καὶ (εἰ μὴ τις) ἐν τῇ τῷ τοιαύτῃ δυνάμει πηδῆν τὸ τῷ σωτωνώτερου ἀσπονδίασμου ἴδιον. Δῆλον δ' ὅτι καὶ ψαλμοὶ, & ἐκμελῆς θύσι οἱ τοιαῦτα πηδῆς. ψαλμοὶ μὲν, ὅτι διέσφ' ἐλαττόν' ἔστι τόνος τῷ πᾶσι τῷ ἡγεμόνα κειμένον. ἐκμελῆς δὲ, ὅτι συμβαίνοι αὐτὸν δύο ἑξῆς πῆδεσσι ἀφύπτονον, τὸ μὲν ἀσυνώθετον, τὸ δὲ συνώθετον. C'est-à-dire, à moins qu'ayant égard au spondiasme trop aigu ou trop fort, quelqu'un ne se figurât que ce Nome fût dans le genre diatonique, ou que quelqu'autre ne mît ce caractère particulier ou propre au spondiasme trop fort dans le genre chromatique tonique. Mais il est évident que quiconque le supposera ainsi, le mettra faux & hors de mélodie : faux, parce que le diatonique est plus petit d'un dièse que le Nome spondée, à l'endroit du ton voisin de la corde principale : hors de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux ditons ou doubles-tons se trouveroient placez de suite, l'un incompolé, l'autre composé. Ce passage, comme on voit, offre plusieurs termes qui demandent explication.

Sur le genre
Phrygien.

Je suppose d'abord que le Nome spondée dont il s'agit estoit dans le genre Phrygien, l'une des six espèces de l'enharmonique, desquelles j'ai parlé ^a plus haut en passant, & dont Aristide-Quintilien est le seul qui nous ait conservé la mémoire. Ce genre Phrygien, tel que nous le décrit ^b Aristide, avoit sa modulation comprise dans l'étendue de

^a N.^o 44.

| ^b Lib. 1. pag. 21. edit. Meibom.

neuf cordes, qui formoient huit intervalles ou le système entier d'une octave. Tels étoient donc les intervalles qui la composoient. 1.^o un ton; 2.^o & 3.^o deux quarts de ton; 4.^o un *diton* ou une tierce majeure. 5.^o un ton; 6.^o & 7.^o deux quarts de ton; 8.^o un ton. Voici quelle étoit l'intonation de ces intervalles compris dans les neuf cordes; *fi, ut dièse, ut - dièse* $\frac{1}{2}$, *ré, fa dièse, sol dièse, sol - dièse* $\frac{1}{2}$, *la, si*. Le *Nome spondée* étoit sans doute de la composition ou d'Olympe, inventeur du genre enharmonique, ou de quelques-uns de ses premiers disciples; & ce genre devoit s'y faire sentir d'un bout à l'autre : or c'est ce qu'on apperçoit sans peine dans la modulation de ce genre Phrygien. D'ailleurs Olympe, quoique Mysien d'origine, étoit regardé comme né en Phrygie, ayant particulièrement signalé son art dans ce pays-là. D'un autre côté, le *Nome spondée*, étant principalement destiné aux sacrifices & aux libations religieuses qui les accompagnoient, devoit être d'un caractère grave & majestueux; & tel est celui de la modulation du genre Phrygien, laquelle ressemble tout-à-fait à notre modulation mineure ou par *bé mol*, si propre, comme l'on sait, non-seulement aux airs sérieux & graves, mais encore aux chants plaintifs, dans lesquels Olympe excelloit aussi. (Voyez ce que j'ai dit ^c plus haut sur ce point). Il faut présentement expliquer dans ce passage tous les termes qui méritent de l'être.

LXXVI. *Au spondiasme trop fort.* *σπονδιασμὸν σωπενώτερον.*] Le *spondiasme* (selon Aristide, comme on ^a vient de le voir) étoit un intervalle composé de trois quarts de ton, ou un son, une corde quelconque, montée ou haussée de trois quarts de ton vers l'aigu. Le *spondiasme σωπενώτερος* sera donc une tension encore plus forte de la corde haussée jusques à quatre quarts de ton ou jusques à un ton entier: *σώπενος*, (*tendu, haussé*) *σωπενώτερος* plus *tendu, plus haussé, plus fort, plus aigu*; ce sont tous termes synonymes. Il y avoit encore (selon Aristide) un degré de tension supérieur qui alloit

^c N.^o 30.

Mem. Tome XIII.

| ^a N.^o 74.

A a

jusqu'à cinq quarts de ton, qui s'appelloit *εμβολή*, comme je l'ai dit ^b plus haut, & qui auroit pû se nommer *σπονδιασμός σπωτονώτατος*, *spondiasme très-fort ou très-aigu*. Or dans le genre Phrygien que j'examine, le *spondiasme* plus fort, ou qui va jusqu'à la tension de quatre quarts de ton, se fait sentir en plus d'un endroit; 1.^o du *si* à l'*ut dièse*, dans le premier *tétracorde*; 2.^o du *fa dièse* au *sol dièse*; 3.^o du *la* au *si* dans le second. Et comme dans le genre diatonique, soit *mol* ou foible, soit fort ou aigu (*σπώτονον*), règnent les trois espèces de *spondiasme*, dans l'un & l'autre *tétracorde*, c'est-à-dire, dans le premier, de la *parhypate* au *lichanos* trois quarts de ton ou un ton, du *lichanos* à la *mèse* cinq quarts de ton ou un ton : dans le second *tétracorde* de la *paramèse* ou *trite* à la *paranète*, trois quarts de ton ou un ton; de la *paranète* à la *nète*, cinq quarts de ton ou un ton : il ne faut pas estre surpris de l'*imagination* de ceux, qui, sans approfondir davantage la nature de l'une & de l'autre modulation, auroient pû se figurer que le genre Phrygien, enharmonique s'il en fut jamais, se pouvoit confondre avec le diatonique.

LXXVII. *Ou que quelqu'autre ne mît ce caractère propre au spondiasme trop fort dans le genre chromatique tonique.* καὶ εἰ μὴ τις ἐν τῇ τῷ ποταμῷ δυνάμει πρὸς τὸ τὸ σπωτονώτερον σπονδιασμός ἴδον.] Des trois espèces de genre chromatique, le tonique (*ποταμός*) estoit le plus aigu. Non-seulement le *spondiasme* plus fort (*σπωτονώτερος*) s'y rencontroit de la *mèse* à la *paramèse* (dans l'*octacorde*) mais encore le *spondiasme* très-fort, ou pour parler plus juste, le double *spondiasme* ou l'intervalle de six quarts de ton ou d'un ton & demi, savoir, du *lichanos* à la *mèse*, & de la *paranète* à la *nète*. Et de-là pouvoit naître l'*imagination* de ceux qui auroient confondu le genre Phrygien avec le chromatique tonique ou fort. Voici les inconveniens de l'une & de l'autre supposition, allégués par Plutarque.

^b N.^o 74.

LXXVIII. Mais il est évident que quiconque le mettra ainsi, le supposera faux & hors de mélodie. Δὴ λεν δ' ὅτι καὶ ψῆδός, ἔκμυλῆς θήσῃ ὁ τοῖς τοῖς.] Le faux (ψῆδός) en matière d'Harmonie, le dit d'un intervalle plus grand ou d'un plus petit qu'un autre de même genre, avec lequel on les compare & qui sont avec lui une dissonance. Ainsi une quarte diminuée ou superflue est une fausse quarte, une quinte diminuée ou superflue est une fausse quinte, &c. A l'égard de l'ἐκμυλῆς, Amyot, comme le remarque fort bien Méziriac, l'a mal rendu en François par le mot *dissonant*, en Grec συμφωνον ou ἀσύμφωνον. Voici comme * Aristoxène définit l'ἐκμυλῆς. ἐν παντί ὃ γῆρ' ἀπὸ παντός φθόγῳ δὲ τῷ ἐξῆς τὸ μέλος ἀρμόδιον, ἔστι τὸ βαρὺ, ἔστι τὸ ὀξύ, ἢ τὸ πένταρον τῷ ἐξῆς δὲ πασάρεσσιν, ἢ τὸν πέμπτον δὲ πέντε σύμφωνον λαμβανέται. ὃ δ' αἰμιδιπτερεῖ πύτων συμβαίνει, ἐκμυλῆς ἔστω ἔτος πρὸς ἅπαντας, ἐν οἷς συμβέβηκεν ἀσυμφωνία τῇ, καὶ τοῖς εἰρηνοῦς ἀειθμοῖς. C'est-à-dire; dans tout genre d'Harmonie, lorsque d'un son quelconque le chant est conduit par les sons suivants, soit au grave, soit à l'aigu; ou le quatrième son fait la consonnance de la quarte, ou le cinquième fait la consonnance de la quinte. S'il n'arrive ni l'un ni l'autre, le son est ἐκμυλῆς, hors de chant ou hors de mélodie, par rapport à tous les sons avec lesquels il s'est trouvé dissonant, suivant les nombres susdits.

Sur les accords faux & hors de mélodie.

LXXIX. Faux, parce qu'il est plus petit d'un dièse que le ton voisin du principal. ψῆδός μὲν, ὅτι θιέσῃ ἑλαττόν ἐστι τῷ τόνῳ τῷ πρὸς τὸ ἡγμένον κειμένον.] Dans ce passage le mot *dièse* doit se prendre pour un demi-ton & non pas pour un quart de ton. Il a les deux significations. Ἡγμένον est le nom d'un pied poétique composé de deux syllabes brèves, & nommé autrement *pyrrhique*. Le premier nom lui vient de ce qu'il estoit regardé comme le chef ou le premier de tous les pieds, & celui dont tous les autres tiroient leur origine. C'est le Scholiaste * d'Héphestion qui donne cette étymologie, & qui observe que la marche de ce pied est si serrée. & si peu

Sur le son appelé Hégénon.

* Lib. 2. pag. 54. edit. Meibom. | * Pag. 81. edit. Trajett.

sensible, qu'il ne va point seul, mais qu'on le double pour en faire un *procéleusmatique* ou pied de quatre brèves. *Hégémon* est encore, chez le vieux ^b Bacchius, un rythme musical, analogue au pied poétique; mais il n'est ici question ni de l'un ni de l'autre. *Hégémon* est ici le nom du premier ou plus grave son du tétracorde, appelé le plus ordinairement *hypate*, *ὑπάτη*, (en sous-entendant *χορδή*) c'est-à-dire la première, la principale, la suprême des cordes; & nommée ici *Ἡ' ἡμῶν*, (en sous-entendant *φθόγγος*, *son*) c'est-à-dire le premier, le principal, le chef des sons; & ces deux dénominations, comme on voit, réveillent la même idée. On conçoit à présent ce qu'entend Plutarque par ces mots *le ton voisin du principal*. Ce doit être l'intervalle compris entre l'*hypate* & la *parhypate*, ou le premier intervalle du tétracorde le plus grave. Plutarque dit donc que celui qui supposera le *Nome spondée* dans le diatonique, le mettra faux, parce que l'*heptacorde* diatonique est plus petit ou plus court d'un demi-ton, de l'*hypate* à la *parhypate*, que le système du genre Phrygien, qui règne dans le *Nome spondée*, & où l'*hypate* est distante de la *parhypate* d'un ton entier. Dans le diatonique l'intonation est *si, ut*; dans le Phrygien l'intonation est *si, ut dièse*.

LXXX. *Hors de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux ditons se trouveroient placez de suite : l'un incompolé, l'autre composé.* ἐκμυλῆς ἢ, ὅπιν συμβαίνει αὐτὸν δύο ἐξῆς τίθεται δίστονα, τὸ μὲν ἀσυνώδιτον, τὸ δὲ συνώδιτον :] *Méziriac* s'est fort bien aperçû qu'il y avoit ici faute dans le texte, & qu'au lieu de *δίστονα*, qui ne fait aucun sens raisonnable, il falloit lire *διτονα*. Plutarque a donc raison de conclurre que si l'on met de suite deux *ditons* ou deux tierces majeures, l'intervalle sera *ἐκμυλῆς*, hors de chant ou de mélodie. Car entre la première corde & la cinquième se trouvent quatre tons qui excèdent la consonnance de la quinte, laquelle n'est que de trois tons $\frac{1}{2}$; & entre la première corde & la quatrième sont compris trois tons qui surpassent la consonnance de la quarte, laquelle n'est que de

^b Pag. 24. edit. Meibom.

deux tons $\frac{1}{2}$. Par conséquent l'un & l'autre intervalle sont *εμμελῆ*, hors de chant & de mélodie; le premier faisant la quinte superfluë (*ut, sol dièse*), & le second la quarte superfluë ou le triton (*ut, fa dièse*).

A l'égard du *diton incomposé* (ἀσυνῶν) & du composé (συνῶν) ^a Aristoxène explique ce que c'est en ces termes : Ἀσυνῶν ἔστιν ἡ ἀποκαίστων ἐν ἑκάστῳ γένει ἡ διέσμη καὶ μέρος, ὃ φωνὴ μαλιστα δύναται διαιρεῖν εἰς τὰ διεσημεῖα. C'est-à-dire, on appelle incomposé en chaque genre un intervalle mélodieux, que la voix qui l'entonne ne peut partager en d'autres intervalles plus petits. Tel est le *diton* enharmonique *ut, mi*, compris entre le *lichanos* & la *mése*. Mais le *diton* diatonique compris entre la *parhypate* & la *mése*, est composé, parce qu'il est partagé en deux tons par le *lichanos* placé entre la *parhypate* & la *mése*, *ut, ré, mi*. C'est ce que dit ^b Aristoxène en termes exprès : τὸ γὰρ δίτον, ὅταν μὴ διελθῇσιν μέσῃ καὶ λιχανῶς, ἀσυνῶν ὄντι : ὅταν δὲ μέσῃ παραπύπῃ, συνῶν.

Sur les intervalles incomposés.

On est d'abord surpris d'entendre dire à ce Musicien Grec, que le *diton* enharmonique ne peut estre partagé en deux tons, par la voix qui l'entonne. En effet, qui empêche que la voix, après avoir entonné le *diton* ou la tierce majeure *ut, mi*, n'entonne les deux tons l'un après l'autre *ut, ré, mi* ! Mais cette impossibilité n'estoit réelle que pour les instruments de Musique, parce qu'à la *cithare* montée selon le genre enharmonique, & à la flûte percée suivant le même genre, manquoient la corde & le trou nécessaires pour exprimer le son qui partageoit en deux le *diton*, c'est-à-dire, que le *ré* manquoit entre l'*ut* & le *mi*. Car des quatre cordes qui composoient le tétracorde le plus grave dans le genre diatonique, savoir l'*hypate* (*si*) la *parhypate* (*ut*) le *lichanos* (*ré*) & la *mése* (*mi*); il n'y avoit que la première & la quatrième qui conservassent leur place dans le genre enharmonique. La seconde ou la *parhypate* se baïssoit d'un quart de ton, & s'approchant ainsi de l'*hypate*, ne répondoit plus à l'*ut*. mais répondoit au *si dièse*; & la troisième ou le *lichanos* se baïssoit aussi d'un quart de ton,

^a Lib. 1. pag. 24. edit. Meibom. | ^b Lib. 3. pag. 60. ejusdem edit.

& par-là prenant la place de la *parhypate* diatonique, ne répondoit plus au *ré*, mais répondoit à l'*ut*. Or comme il ne restoit plus de corde entre le *lichanos* & la *mèse*, c'est-à-dire, entre l'*ut* & le *mi*, cet intervalle appelé *diton* en Grec & *tierce majeure* aujourd'hui, estoit censé *ἄσυνδιτον* (*incomposé*) ou actuellement indivisible sur les instruments. Il n'en estoit pas de même pour les voix; l'impossibilité de partager le *diton* n'estoit à leur égard qu'une impossibilité volontaire ou de coutume, fondée sur la nécessité de se conformer à la manière dont les instruments estoient montez ou percez.

Voyons maintenant comment il arrivoit qu'en confondant le genre chromatique *tonique* avec le genre Phrygien du *Nome spondée*, deux *ditons* se trouvaient placez de suite, l'un *incomposé*, l'autre *composé*; & comparons ensemble à certains égards l'*octacorde* du premier genre avec l'*ennéacorde* du second, en supprimant les dièses enharmoniques, à cause de la difficulté de l'intonation. Supposé donc qu'au lieu de chanter suivant le *Phrygien*, *fi*, *ut dièse*, *ré*, *fa dièse*, on entonne selon le chromatique, *fi*, *ut*, *ut dièse*, *ré*, *fa dièse*; voilà un *diton incomposé* entre le *ré* & le *fa dièse*; qu'ensuite passant dans le second *tétracorde*, au lieu de chanter suivant le Phrygien *fa dièse*, *sol dièse*, *la*, *fi*, on entonne chromatiquement *fa dièse*, *sol dièse*, *la*, *la dièse*, *fi*; voilà un second *diton*, mais *composé* 1.^o du ton situé entre le *fa dièse* & le *sol dièse*. 2.^o du demi-ton placé entre le *sol dièse* & le *la*. 3.^o enfin du demi-ton qui se trouve entre le *la* & le *la dièse*. Plutarque a donc raison d'avancer que *si quelqu'un s'avisait de mettre le caractère propre au spondiasme trop fort dans le genre chromatique tonique, il arriveroit de-là que deux ditons se trouveroient placez de suite, l'un incomposé, l'autre composé.*

Réponse à
une difficulté.

J'avoue que l'on pourroit me faire ici une difficulté au sujet du système Phrygien que je propose, tel que me l'a offert Aristide. On pourroit dire que la première corde au grave de ce système, laquelle je prens pour une *hypate*, auroit bien plus l'air d'un *proslambanomene* ou d'une corde sur-ajoutée pour remplir l'octave, puisque cette corde est d'un ton plus

bas que la suivante en montant; au lieu que la distance de l'*hypate* à la *parhypate* qui la suit immédiatement à l'aigu, n'est au plus que d'un demi-ton. En ce cas, il faudroit changer la dénomination moderne de toutes les cordes de ce système, & les appeller *la, si, si dièse, ut, mi, fa dièse, sol bé mol, sol, la*. Mais d'un autre côté ce système Phrygien & les cinq autres qui l'accompagnent dans Aristide, sont de la plus haute antiquité, suivant son témoignage; & alors on n'employoit point encore de *proslambanomène* pour rendre complete l'octave, qui n'étoit remplie que par l'addition du ton que plaça Pythagore entre les deux tétracordes, dont l'heptacorde étoit composé. De plus, à l'exception du genre Phrygien & du Dorien porté jusqu'à l'étendue de huit tons, la première corde de tous ces autres systèmes ou genres anciens, est certainement une *hypate* ou un *si*, & nullement un *proslambanomène* ou un *la*. Mais quoi qu'il en soit de la dénomination de cette plus basse corde, cela ne change rien dans l'arrangement des sons ni des intervalles du système Phrygien; & par conséquent ne peut s'opposer à l'usage que j'en fais.

LXXXI. Car pour l'enharmonique serré ou dense qu'on em- Sur la densité
des intervalles.
ploie aujourd'hui sur les mèses (ou quatrièmes sons) il ne semble pas estre de l'invention de ce Poète. το γὰρ ἐν τῇ μέσῃ ἐναρμόνιον πυκνόν, ὃ νῦν χρῶνται, ἔδοκται τῷ ποιητῇ (ἦ).] On appelloit enharmonique dense ou serré (πυκνόν) les deux quarts de ton qui dans le genre enharmonique partageoient le demi-ton compris entre l'*hypate* ou le *si*, & la *parhypate* ou l'*ut*; entre la *mèse* ou le *mi*, & la *paramèse* ou le *fa*. Cette densité d'intervalles appelée πυκνόν, est ainsi expliquée par ^a Aristoxène: πυκνόν ἡ λεγόμενα τὸ ἐκ δύο ἀγέσεων σωματικῶς, ἃ σωματικῶς ἐλαττον ἀγέσεων ἀποτελεῖ τῷ λεγομένῳ ἐν τῷ ἀγασίῳ. On doit appeller dense, serré ou pressé, un intervalle composé de deux autres, qui joints ensemble comprendront un intervalle plus petit que l'intervalle restant dans le tétracorde ou la quarte. Ainsi dans le genre enharmonique, on appelle πυκνόν

^a Lib. 1. pag. 24. edit. Meibom.

(*denſe*) l'intervalle compris entre l'*hypate* (*fi*) & le *lichanos* (*ut*); parce que les deux dièſes ou quarts de ton qui partagent cet intervalle, pris enſemble, ne ſont qu'un demi-ton, qui eſt plus petit que l'intervalle qui reſte, ou celui du double ton compris entre le *lichanos* (*ut*) & la *mèſe* (*mi*). De même dans le genre chromatique, l'intervalle compris entre l'*hypate* (*fi*) & le *lichanos* (*ut dièſe*) & qui eſt compoſé de deux demi-tons, eſt cenſé *πυκνόν* (*denſe*), parce qu'il eſt moindre que l'intervalle reſtant dans le *tétracorde*, ou que les trois demi-tons compris entre le *lichanos* (*ut dièſe*) & la *mèſe* (*mi*). Mais dans le genre diatonique il n'y a nulle *denſité* (*πυκνοῦς*), parce que deux intervalles quelconques pris enſemble, ſont plus grands que le troiſième. Cette *denſité* dans l'enharmonique eſt pouſſée au point que les ſons paroiſſent ne pouvoir ſe ſerrer de plus près; ce qu'exprime aſſez énergiquement le terme *πυκνόν*. Du reſte, Plutarque ſemble ici n'être pas perſuadé que le *πυκνόν* de l'enharmonique ou la diviſion du premier intervalle du *tétracorde* en deux quarts de ton, ſoit de l'invention d'Olympe, qui ſe contenta d'y mettre le *diton incompoſé*, comme je l'ai dit ^a plus haut. Mais ce qu'ajoute notre Auteur n'eſt point aſſez exact, ſavoir, *qu'on employe aujourd'hui l'enharmonique denſe ſur les mèles ou quatrièmes cordes*. Car il eſt certain qu'en l'employoit de même ſur l'*hypate* du premier ou plus bas *tétracorde*, c'eſt-à-dire entre l'*hypate* (*fi*) & la *parhypate* (*fi dièſe*) entre celle-ci & le *lichanos* (*ut*). Il faudroit donc lire dans le texte τὸ γδ ἐν ταῖς τεταρτάταις ἐ μέσαις ἐναρμόνιον πυκνόν: & peut-être Plutarque l'avoit-il écrit ainſi.

Sur le demi-ton incompoſé.

LXXXII. *Cela ſe comprendra plus facilement, ſi l'on entend jouer de la flûte ſuivant l'ancienne méthode. Car il ſaut en ce cas-là que le demi-ton des mèles ſoit incompoſé.* ῥαδίον δ' ὅτι σμιλιδῶν, καὶ πρὸς ἀρχαίῳ πρὸς ἀλωδῶντος ἀκούσθαι. ἀσυνῶς πιν. γδ βούλει ὅτι ἐ το ἐν ταῖς μέσαις, ἡμιτόνιον.] On voit ici la même négligence dans l'expreſſion ἐν τῷ μέσαις, pour ἐν τῷ ὑπατάταις ἐ μέσαις. Le demi-ton incompoſé, ἀσυνῶς πιν ἡμιτόνιον, eſt le

^a N.º 70.

demi-

demi-ton non partagé en deux quarts de ton enharmoniques. Il s'enfuit de-là, que dans les flûtes & les *cithâres* percées ou montées *enharmoniquement*, il n'y avoit alors pour chaque *tétracorde* que trois sons, savoir pour le premier l'*hypate* (*fi*), la *parhypate* (*ut*) & la *mèse* (*mi*) : pour le second conjoint, la *mèse* (*mi*), la *paramèse* (*fa*) & la *nète* (*la*) : pour le second disjoint, la *paramèse* (*fa dièse*), la *trite* (*sol*) & la *nète* (*fi*) : en sorte que dans le premier manquoit le *lichanos* (*ré*) & dans le second, s'il estoit conjoint, la *paranète* (*sol*) ; s'il estoit disjoint, la *paranète* (*la*). Le genre enharmonique ne consistoit donc alors que dans le *diton incompasé* compris entre la *parhypate* (*ut*) & la *mèse* (*mi*) ; entre la *paramèse* (*fa*) & la *nète* (*la*), ou entre la *trite* (*sol*) & la *nète* (*fi*.)

LXXXIII. Ensuite on partagea en deux le demi-ton dans le mode Lydien & dans le Phrygien. ὅτερον δὲ τὸ ἡμιτόνιον διηρίσθη ἐν τῇ τοῖς λυδίοις καὶ ἐν τοῖς φρυγίοις :] moyénant quoi le genre enharmonique se trouva fourni de toutes ses cordes, ayant recouvré le *lichanos* (*ré*), la *paranète* (*sol*), ou la *paranète* (*la*). Plutarque, en parlant des modes où se fit ce partage du demi-ton, ne fait mention que du Lydien & du Phrygien, ἐν τοῖς λυδίοις καὶ ἐν τοῖς φρυγίοις (*suppl. τρώποις*,) sans parler du mode Dorien. Mais, ayant observé^a plus haut qu'Olympe composa dans le genre enharmonique sur le mode Dorien ; il a cru, sans doute, que le lecteur devoit se tenir pour dit, que ce partage du demi-ton s'estoit fait dans ce dernier mode, comme dans les deux autres.

LXXXIV. On a inventé de nouveaux genres & de nouvelles espèces de rythmes, &c. γένη γὰρ πῶτα καὶ εἶδη ῥυθμῶν ποσει-ξευρήθη, ἀλλὰ μὲν ἑμιλοποιῶντες καὶ ῥυθμοποιῶν.] Cela signifieroit à la lettre de nouveaux genres & de nouvelles espèces de rythmes, mais aussi de compositeurs de chants & de compositeurs de rythmes ont esté trouvez : ce qui fait une expression assez bizarre. Ποσειξευρεῖν, trouver, inventer de surcroît, est un verbe qui ne paroît (que je sache) dans aucun lexique. On dit

^a N.º 70.

Mem. Tome XIII.

20. Août
1734.

Sur les rythmes nouvellement introduits.

bien inventer, trouver de nouveaux genres & de nouvelles espèces de rhythmes; mais on ne peut pas, ce semble, dire de même trouver, inventer des genres & des espèces de compositeurs d'airs & de rhythmes. Je suis persuadé qu'il y a faute dans le Grec, & qu'au lieu de *μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν*, il faut lire *μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν*, de nouveaux genres & de nouvelles espèces de Mélopées & de Rhythmopées. Comme le mot *μέλος*, mélodie, chant, signifie quelque chose de moins que le mot *μελοποιία*, l'art de composer un air, un chant; la même différence se trouve entre *ῥυθμός*, rythme, cadence, & *ῥυθμοποιία*, l'art de composer des rhythmes.

Cet art consistoit, selon ^a Aristide-Quintilien, 1.^o dans le choix des rhythmes convenables : 2.^o dans leur usage le plus régulier, par rapport au frappé & au levé : 3.^o dans le juste mélange des uns avec les autres : 1.^o *λήψαι, δι' ἧς ἐπιστάμεθα ποῖω πρὶ ῥυθμῷ χρῆσθαι* : 2.^o *χρησθ', δι' ἧς τὰς ἀσθεὶς τῆς ἀρίστης θέσεως πεποιτὺς διὰ διδουμένη* : 3.^o *μιξεί, καθ' ἣν ῥυθμοὺς ἀλλήλοις συμπλέκομεν, εἰ πρὸς δίοι*. Quant à la Mélopée, on peut voir la dissertation que j'en ai donnée dans le cinquième Volume des *Mémoires* de cette Académie pag. 169. C'estoit donc sur ces différens chefs que rouloient les nouvelles découvertes, dont Plutarque fait ici mention.

LXXXV. La première innovation faite dans la rhythmique, & dont on est redevable à Terpandre, y fit entrer une forme de rythme qui a sa beauté. *περτιεα μὲν γὰρ ἡ Τερπάρδου χαροποιμία καλὸν πνα ῥόπον εἰς τὴν Μουσικὴν εἰσήγαγεν*.] Plutarque a parlé ^a ci-dessus du Nome ou air Terpandrien, qui estoit un air de *cithàre*, dont le rythme apparemment avoit quelque singularité, de laquelle peut-estre il s'agit ici. Mais il n'est pas possible d'en savoir davantage.

Plutarque ajoute ensuite, *Πολύμνητος δ' ἡ μετὰ τὴν Τερπάρδου ῥόπον καὶ ὃ ἐχρησίατο, καὶ αὐτὸς μὲν τοῖς ἐχόμενοις τὴν καλὴν τύπην*. Amyot, dans sa traduction, a sauté une partie de ce passage, & ne dit rien de Polymnestes. Il faut ainsi ponctuer

^a Lib. 1. pag. 42. edit. Meibom. | ^a N. 24. 1.

le Grec, pour le rendre plus intelligible; Πολύμνητος ὃ, μετὰ πέν Τερπανδρείον, τρόπον (suppl. εἰσῆγαγεν) καὶ ὃ ἐχρησάτο, καὶ αὐτὸς μὲν ὅτι ἐχρήμενος τῷ καλῷ τύπῳ : c'est-à-dire, Polymnestes, après le rythme Terpandrien, en introduisit aussi un, dont il fit usage, en se conformant toujours au beau caractère. Voyez la ^b remarque sur Polymnestes.

Plutarque continue en ces termes : ἔτι δὲ πρὸς Ἀλκμανικὴν χρησιμομίαν Σησιχόρειος, καὶ αὐτῇ ὅσα ἀφειώσται τῷ καλῷ. Il faut lire ici Ἀλκμανικὴ χρησιμομίᾳ καὶ Σησιχόρειος; car il est ici question de deux innovations, comme le marquent ces deux adjectifs αὐτῇ & ἀφειώσται : ce qu'ont bien senti les deux interprètes Latins. Amyot a mal traduit ce passage, faute d'avoir fait attention à cette circonstance : *Aussi y a-t-il une innovation d'Alcman (dit-il) prise de Stésichorus, qui ne se départ non plus de la belle forme.*

LXXXVI. *On a encore une nouvelle espèce de rythme établie par Alcman.*] On est peu d'accord, en apparence, sur la patrie du Poète-Musicien Alcman; ^a les uns le faisant naître à Sardes, capitale de Lydie; ^b les autres, à Lacédémone. Mais il est aisé de concilier ces deux sentiments. Il étoit né véritablement à Sardes, fils d'un père nommé Damas ou Titare : mais il avoit esté mené à Sparte encore enfant, il y avoit esté élevé dans un quartier de cette ville appelé *Messoa*, & passoit ainsi pour Lacédémonien. C'est ce qu'atteste une épigramme Grecque rapportée par ^c Plutarque dans son traité de l'exil, & corrigée par ^d Saumaïse. ^e Suidas le place dans la xxviii.^e Olympiade, avant le Poète-Musicien Alcée, sous le règne d'Ardys II. bisayeul de Crésus. ^f M. Fabricius se trompe, lorsqu'il assure qu'Eusèbe dans sa chronique met

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Alcman.

^b N.^o 22.

^a Crates, ex Suida voc. Ἀλκμάν.

Velleius, lib. 1. cap. 18.

^b Suidas, ibidem.

Antipater, Anthol. Græc. lib. 3.

cap. 25. Epig. 44.

Pausan. lib. 3. cap. 15. p. 244.

edit. Kuhn.

Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 308. C. edit. Paris.

Apul. Apol. p. 10. edit. Pricæ, in-quarto.

^c P. 1064. lin. 21. edit. Steph. Gr.

^d In Solin. pag. 579. edit. Trajetti.

^e Ibidem.

^f Biblioth. Gr. tom. 1. pag. 566.

Alcman sous la xxvii.^e Olympiade; au lieu que ce ¹ Chronologue le range d'abord sous la xxx.^e pour le ramener ensuite à la ² xlii.^e ce qui n'est guères vraisemblable, dit ³ *Vossius*. Cependant si l'on suppose qu'Alcman eût vingt ans au commencement de la xxvii.^e Olympiade, il en auroit eu trente-deux au commencement de la xxx.^e & quatre-vingt au commencement de la xlii.^e Or ce n'est point encore pour certaines gens un âge décrépît. Ainsi ces trois différentes dates pourroient à la rigueur s'accorder.

⁴ Héraclide de Pont assure qu'Alcman fut dans sa jeunesse esclave d'un Lacédémonien nommé Agésidas; mais qu'il mérita par ses bonnes qualitez de devenir l'affranchi de son maître, & qu'il se fit un nom dans la Poësie lyrique. Il fut en conséquence excellent joueur de *cithare*; & s'il ne fut pas joueur de flûte, au moins chantoit-il de ses vers au son de cet instrument. ⁵ Clément Alexandrin le fait auteur de la Musique destinée aux danses des chœurs (*χορείας*.) Selon Archytas l'*Harmoniaque* (*Ἀρμονιακός*) cité par ⁶ Athénée, Alcman fut le chef (*ἡγούμενος*) des compositeurs de chansons ou de Poësies gaillardes & amoureuses. Si l'on en croit ⁷ Suidas, il fut le premier qui donna l'exclusion au vers hexamètre, par rapport aux Poësies lyriques ou *chantantes*. ⁸ Elien le met au nombre des Poètes-Musiciens, qui furent appelez à Lacédémone pour les besoins de la ville; car les Lacédémoniens ne cultivoient ni l'un ni l'autre de ces arts: & ce même historien ajoûte, qu'Alcman chantoit ses airs au son de la flûte; car il faut lire dans le passage d'Elien, non *αὐλῶδης*, qui ne signifie rien, mais *αὐλοῦδης* (*qui chante au son de la flûte*;) comme l'a très-bien remarqué ⁹ Joseph Scaliger: à moins que l'on n'aimât mieux adopter sur ce point la correction, peut-estre plus ingénieuse que nécessaire, du docteur

¹ Pag. 121. edit. Amstel.

² Pag. 124. ejusd. edit.

³ De Poet. Græc. pag. 12.

⁴ Polit. Laced. pag. 502. edit. Lugd. Bat. in-octavo.

⁵ Ibidem.

⁶ Lib. 12. cap. 8. pag. 600. F. edit. Lugd.

⁷ Ibidem.

⁸ Var. Histor. lib. 12. cap. 50.

⁹ Ad Euseb. n.º 1408.

* *Périsonius*, qui dans le texte d'Elie, au lieu de ces mots καὶ Ἀλκμῶνα, αὐλοῦδος γὰρ ὡς (& *Alcman*, car il estoit joueur de flûte) lit καὶ Ἀλκμῶνα δ' αὖ, λυδοῦς γὰρ ὡς (& de plus *Alcman*; car il estoit *Lydien* :) ce qui fourniroit une nouvelle preuve pour la vraie patrie de ce Poëte. On peut voir les raisons de *Périsonius*. *Alcman* écrivit ses Poësies dans le dialecte Dorique, celui du pays où il se trouvoit naturalisé; & non dans l'Ionique, celui de son pays natal. Son nom même, qui originellement estoit *Alcméon* (Ἀλκμείων) prit la terminaison Dorique, & fut changé en celui d'*Alcman*, suivant l'analogie de plusieurs autres noms propres terminez de même, & dont *Saumaïse* allègue beaucoup d'exemples, qu'on peut voir chez lui. De-là il est arrivé, que l'on a confondu ce Poëte avec d'autres écrivains nommez *Alcméon*.

Le nôtre partageoit sa vie entre les plaisirs de la table & ceux de l'amour, ou pour parler plus naturellement, il estoit un des plus grands mangeurs de son temps & 1 des plus adonnez aux femmes : ce qui n'empêchoit pas, que comme *Anacréon* dans la suite eut son *Bathylle*, *Alcman* n'eût alors son *Chæros*, mal nommé *Chæron* par *Bayle*, qui prend, dans 2 Athénée, l'acculatif pour le nominatif, & l'omicron pour l'oméga. Qu'*Alcman* fût grand mangeur, on en est instruit par 3 l'aveu qu'il en fait lui-même en quelqu'endroit, & par le témoignage 4 d'Elie, qui ne l'oublie pas dans le dénombrement qu'il nous a laissé de gens excessivement voraces. Il avoit une maîtresse appelée *Mégalostrate*, & distinguée par le talent de la Poësie, au rapport 5 d'Athénée. 6 Il mourut de la maladie pédiculaire, & eut cela de commun avec le Philosophe *Phérécyde*, natif de l'île de *Syros*. Le Poëte & le Philosophe, pour estre morts de même maladie, avoient-ils suivi le même régime?

* In *Ælian*. pag. 810. edit. Bat. in-quarto.

1 In *Solin*. *ibid.*

2 *Athen*. *ibidem*.

3 Lib. 10. cap. 4. pag. 416. C.

4 *Athen*. *ibidem*.

5 *Ibid*. lib. 1. cap. 27.

6 Lib. 13. cap. 8. pag. 600. F.

7 *Arist*. *Hist. anim.* lib. 5. cap. 3. edit. Paris. 1619.

Plin. lib. 11. cap. 33.

On voyoit du temps de * Pausanias, chez les Lacédémoniens, le tombeau d'Alcman, dont la Poësie n'avoit rien perdu de sa douceur ni de ses graces (dit cet Historien,) pour avoir esté écrite dans un dialecte d'une prononciation aussi rude que le Dorique. On le fait Auteur d'une sorte de vers nommé *Alcmanien*, du nom de ce Poëte, & composé de trois dactyles suivis d'une syllabe; ce qui fait un peu plus de l'hémistiche du vers hexamètre. Si les conjectures de M. Antoine Asfori Vénitien, exposées dans un petit commentaire imprimé en 1697. *in-folio*, estoient bien fondées; on trouveroit à Venise, chez M. Bernard *Giustiniani* Abbé de S.^t Léonard, un ancien monument de marbre, venu de Grèce & consacré à la mémoire d'Alcman. Mais par malheur, M. Frid. *Rossgaard*, savant Danois, qui a examiné de fort près ce monument, a certifié à *M. Fabricius*, que bien loin d'y appercevoir un seul mot qui concernât le Poëte Alcman, il y estoit question de toute autre chose; & c'est de quoi l'on se convaincra sans peine, en lisant l'inscription Grecque, telle que l'a fait imprimer M. *Fabricius* d'après M. *Rossgaard*.

Quant aux ouvrages de ce Poëte-Musicien, dont il ne nous reste que quelques fragments, ^z Suidas fait mention de six livres de chansons ou cantiques (*μᾶλιν* ou *ᾠσματα*) que ²² M. *Fabricius* soupçonne estre les mêmes Poësies citées par ²³ Estienne de Byzance & par Plutarque (ainsi qu'on le verra ^{bb} plus bas,) sous le nom de *chansons virginales* ou pour les jeunes filles (*παρθενια ᾠσματα*.) Son Poëme intitulé *κολυμβώσαι* les *nageuses* ou les *plongeuses*, est allégué par ^{cc} Suidas & par Ptolomée-Héphefion dans ^{dd} Photius. Il faut consulter sur tout cela M. *Fabricius*, *Meursius* dans ses ^{ee} *Miscellanea Laconica*, & Bayle, qui a fait d'Alcman un article de son Dictionnaire.

* *Lib. 3. cap. 15. pag. 244.*

† *Ibid. pag. 567.*

‡ *Ibidem.*

§ *Ibidem.*

|| *Vocæ Ἐπιγράμ.*

^{bb} *N.º 123.*

^{cc} *Ibidem.*

^{dd} *Col. 485. lin. 5.*

^{ee} *Pp. 64. & 321.*

LXXXVII. *Pour Créxus, &c.*] Ce Poète - Musicien, Sur Créxus.

omis dans la *Bibliothèque Grecque* de M. *Fabricius*, n'est connu que par le peu de circonstances que *Plutarque* nous en apprend dans ce Dialogue. Il fait ce Créxus contemporain de *Philoxène* & de *Timothée*, duquel j'ai parlé ^a ci-dessus. Il lui attribue, ainsi qu'à ces deux autres, des innovations plus hardies, faites dans le rythme ou la cadence musicale, les qualifiant tous trois de *φορτικώτερος* & *φιλοχάινος*, trop hardis, trop présomptueux & amateurs des nouveautés. Il ajoûte ^a plus bas, qu'*Archiloque* ayant imaginé de faire prononcer ou déclamer une partie des iambes au son des instruments à cordes, & de faire chanter le reste au son de ces mêmes instruments, Créxus adopta cette invention, & l'introduisit dans la Poësie dithyrambique. Celui-ci, continue ^a *Plutarque*, est regardé comme le premier, qui ait séparé du chant le jeu des instruments; car chez les anciens, dit-il, ce jeu accompagnoit toujours la voix. C'est-à-dire, (selon toutes les apparences) que quand les voix avoient chanté une strophe de quelqu'Ode, par exemple, Créxus faisoit quelquefois répéter aux instruments seuls ce que l'on venoit de chanter; ce qui n'empêchoit pas qu'en d'autres temps ils ne s'unissent aux voix pour leur servir d'accompagnement. Mais cet accompagnement, fort différent du nôtre, se conformoit scrupuleusement au chant même des voix, avec lesquelles il s'accordoit son-pour-son (*πρόσχορδα*.)

C'est en ce sens qu'*Amyot* a traduit cet endroit de *Plutarque*. Des deux interprètes Latins, *Xylander* semble aussi l'avoir pris dans ce même sens: *Putant etiam pulsationem sub cantilenam ab eo primum inventam, cum veteres omnes ad choros pulsassent*. Cela s'appelle rendre assez littéralement le Grec, qui porte *οἷονται ὅτι καὶ πρῶτον καὶ ὑπὸ πρῶτον ὡδῶν τοῦτον ὡρεῖται ἄρην, τοὺς ὁ ἀρχαῖος πάντας πρόσχορδα χρῆναι*. L'autre interprète Latin, qui est *Valgulio*, & qui a traduit le premier ce passage, y donne un sens tout différent; attribuant, non à Créxus, mais au

^a N.° 26.

^a N.° 192.

| ^a *Ibidem*.

Poëte Archiloque, l'invention dont il s'agit, & la faisant consister à chanter au son des instruments; ce qu'avoient fait tous les anciens : *Hunc etiam ipsum Archilochum existimant ad pulsum fidium primum cecinisse, atque inde veteres omnes ad cantus percussisse nervas.* Mais Valgulo s'est ici trompé de plusieurs manières. Il a cru 1.^o qu'il estoit encore ici question des nouveutez introduites par Archiloque; au lieu que le τῶτον ποιεῖν doit se rapporter à Créxus le dernier nommé, & ne désigne point Archiloque le plus éloigné. En second lieu il traduit τὸν avec, au lieu qu'il faut le traduire après. 3.^o Il donne ridiculement, comme une invention d'Archiloque, un usage établi de toute ancienneté, & qui estoit celui de chanter au son des instruments; ce qu'il reconnoît lui-même à la fin de sa phrase; mais en supposant que toute l'antiquité avoit reçu d'Archiloque cet usage : comme s'il n'eût pas eu cours avant ce Poëte-Musicien, & que le discours de Plutarque en cet endroit ne roulât pas uniquement sur les nouveutez, introduites dans l'ancienne Musique. Il faut donc s'en tenir là-dessus au sens que j'ai suivi, & qui est le seul raisonnable.

Du reste, quel que puisse avoir esté le Musicien Créxus, on peut dire qu'il portoit un nom très-convenable à l'art dont il faisoit profession. En effet, κρέκειν en Grec signifie jouer de la cithare, τὴν κιθάραν κρέειν, (selon le ^b scholiaste d'Aristophane.) κρηγυὺς est le bruit, l'harmonie de la cithare; κρέκειν se prend aussi chez le ^c même Poëte pour jouer de la flûte, καλλιόαν κρέκουσ' αὐλὸν. Κέρκαιν, dans ^d Denys d'Halicarnasse, a la même signification que κρέκειν : τὰ λεγόμενα βάριτα κέρκοντες, des Joueurs de cithare. Jamais Poëte-Musicien pouvoit-il estre mieux nommé que notre Créxus?

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Philoxène.

LXXXVIII. *Philoxène.*] Le Poëte-Musicien Philoxène, suivant l'opinion la plus commune, estoit né à Cithère, capitale de l'isle du même nom. Cependant Callistrate, (au

^b In Avib. versu 683.

^c Ibidem.

^d L. 7. p. 476. lin. 26. edit. Sylb.

^e Suid. voce Φιλόξενος.

Hesych. voce ἀυλῶνα.

Tzetzes, chil. 10. hist. 358.

Diodor. lib. 14. pag. 273. D. edit. Rhodoman.

rapport

rapport de ^b Suidas) le disoit natif d'Héraclée ville de Pont. Le même ^{b2} Suidas lui donne Eulétide pour père. Il naquit l'an 175. de la ^c Chronique de Paros, la seconde année de la LXXV.^e Olympiade, qui répond à l'an 439. avant l'Ere vulgaire. Cette date de la naissance est aisée à recueillir de celle de la mort & de son âge, marquez l'un & l'autre dans cette Chronique. Il florissoit ainsi du temps de Platon & des deux Denys, tyrans de Sicile, & il fut non seulement contemporain, mais rival de Timothée, de Téléste, & de Polyide, trois Poètes dithyrambiques des plus distinguez, (*ἑκτισμύτις διθυράμβοις*.) C'est ainsi que ^d Diodore les qualifie en y comprenant Philoxène. Les Lacédémoniens ayant réduit en servitude les habitants de Cythère, ^e notre jeune Poète devint l'esclave du Spartiate Agésyle, qui lui donna le surnom de *μύριον* *fourni*, & après la mort duquel Philoxène passa entre les mains de Mélanippide, Poète-Musicien de réputation, dont il devint le disciple. Ses dispositions naturelles pour la Poésie & pour la Musique, sous un tel maître, se perfectionnèrent au point, de faire de l'écolier un Poète dithyrambique des plus excellents, & capable même de réussir dans le Poème tragique; d'où lui est venue, chez ^f Suidas, la qualification de *τραγῳδοδιδάσκαλος*, *maître en fait de Tragédie*.

Avec de pareils talents, soutenus de tous ceux qui rendent aimable & qui font souhaiter dans les parties de plaisir un homme de cette profession, & il s'introduisit aisément à la Cour de Syracuse, où l'on n'avoit pas moins de goût pour la Musique & la Poésie que pour la bonne chère & les autres voluptez. Celles de la table sur-tout, avoient de grands attraits pour Philoxène, dont l'appétit alloit souvent jusqu'à l'extrême gourmandise. On en fait divers contes, que je rapporterai plus bas, & dont plusieurs pourroient peut-être

^b *Ibidem.*

^{b2} *Ibidem.*

^c *Marinor. Oxon. pag. 172.*

^d *Ibidem.*

^e *Suidas, ibidem.*

Hesych. Ibidem.

^f *Voce Σπάρτανα.*

^g *Pausan. lib. 1. cap. 2. pag. 6. edit. Kuhn.*

appartenir à un Philoxène de Leucade, fameux parasite de ce temps-là. ^b On a dit de l'un ou de l'autre, qu'il souhaitoit avoir le gosier long de trois coudées, pour faire durer plus long temps le plaisir de savourer les viandes : & ^b l'on a dit d'un troisième, fils d'Eryxis, qu'il crachoit dessus, pour en dégouter les convives, & en avoir meilleure part. Quoi qu'il en soit, notre Philoxène au milieu de la débauche, savoit conserver assez de liberté d'esprit, pour défrayer agréablement la compagnie par des traits singuliers & des rencontres ingénieuses, dont l'antiquité a eu soin de nous transmettre quelques-unes. ⁱ Comme il soupoit un jour à la table de Denys, on servit des * barbeaux à tous les convives. On en mit un d'une grosseur énorme devant le Prince, & un fort petit devant Philoxène. Celui-ci, mécontent d'un tel partage, prend à la main son barbeau, feint de lui parler à l'oreille, puis l'approche de la sienne, comme pour mieux entendre la réponse. Denys lui ayant demandé l'explication de ce badinage, Seigneur, lui répondit Philoxène; comme je travaille actuellement au Poëme de Galatée l'une des Néréides, & que j'ai besoin d'estre informé de plusieurs circonstances qui la concernent & son père Nérée; j'interrogeois ce petit poisson, pour en apprendre des nouvelles. Mais il m'a répondu, qu'il estoit encore trop jeune pour me donner là-dessus les éclaircissements nécessaires; que je devois plutôt m'adresser au vôtre, qui comme plus âgé devoit estre beaucoup mieux instruit. Denys, comprenant d'abord de quoi il s'agissoit, fit servir à Philoxène le gros barbeau. Sur quoi il est bon d'observer, que Galatée estoit le nom d'une joueuse de flûte aimée du Tyran, & que *la Fontaine* a fait de ce conte une de ses fables intitulée *le rieur & les poissons*. C'est la huitième du second livre de la troisième partie.

Quelle que fût pour Denys la complaisance de Philoxène

^a Athen. lib. 8. cap. 5. p. 341. E. | lin. 6. edit. Steph. Gr.
edit. Lugd.

^b Plutarc. λαβ. βίως. pag. 2067.

ⁱ Athen. lib. 1. cap. 6. pag. 6. E.
Suidas, voce Φιλόξενος.

dans les repas, lorsqu'il n'étoit question que d'y briller le verre à la main ; ^k il ne put avoir celle de trouver bons & de louer des vers assez mauvais de la façon de ce Prince, qui avoit le ridicule entêtement de s'ériger en Poëte tragique. Philoxène lui en dit ses sentimens avec tant de franchise, que Denys indigné, l'envoya aux carrières (c'étoit la prison publique) pour le punir de sa trop grande sincérité. ^l Plutarque ajoute, que le Tyran avoit confié une de ses pièces à ce Poëte, pour la revoir & la corriger; & que celui-ci avoit eu la cruauté de la raturer d'un bout à l'autre. Quelques jours après cet emprisonnement, Denys, à la sollicitation des amis du Poëte, voulut bien lui faire grace en le rappelant à la Cour; & persuadé que le châtiment l'auroit enfin rendu plus circonspect, il lui lut une pièce nouvelle, qu'il venoit de composer, & lui en demanda son avis. Philoxène, ayant rêvé quelques momens, se mit en devoir de se retirer sans rien dire. Mais le Prince voulant savoir où il alloit, *Seigneur*, lui répondit le Poëte, *je retourne aux carrières, ordonnez qu'on m'y remène*; & par cette repartie spirituelle, il fit, dit-on, la paix avec Denys. ^m Une autre circonstance put contribuer encore dans la suite à rendre cette conciliation plus parfaite. Philoxène, à la persuasion des courtisans de ses amis & de Denys lui-même, qui l'exhortoient à devenir moins sévère & moins difficile sur les Poësies d'autrui, promit d'en user à l'avenir de manière, que sans blesser la vérité, il auroit pour le Prince toute la condescendance qui lui étoit due; & il tint parole. Denys lui ayant lû des vers de sa composition, qui tendoient à émouvoir la pitié, lui demanda ce qu'il en pensoit. Le Poëte s'en expliqua aussitôt par le terme Grec *οἰκτερά*, qui pouvoit signifier, que la pièce étoit *des plus touchantes*, ou qu'elle étoit *pitoyable & misérable*. Denys prit le mot dans le premier sens; mais nul autre que lui n'y fut trompé.

Quelques ⁿ Auteurs prétendent, que Philoxène fut renvoyé

^k *Suidas*, voce *ἄμαρτα*, &c.

Diodor. lib. 15. pag. 33 t. A.

^l *De fort. Alex. 2. p. 595. lin. 29.*

^m *Diodor. ibid. B.*

ⁿ *Athen. ibid. F.*

une seconde fois aux carrières, pour avoir lié un commerce trop particulier & trop tendre avec la joueuse de flûte, dont je viens de parler; & que ce fut dans ce triste séjour, qu'il composa la Tragédie du Cyclope, où Denys faisoit le personnage de Polyphème, qu'il représentoit assez bien par sa taille, sa cruauté & ses mauvais yeux, la Musicienne jouoit le rôle de Galatée, & le Poète celui d'Ulysse. On dit que dans cette pièce il introduisoit sur la scène le Cyclope une *cithare* à la main, pour mieux charmer Galatée, le faisant accompagner d'un valet, qui lui donnoit le ton de cet instrument, en lui chantant plusieurs fois *θρεττανέλο*, (*threttanélo*.) Ce mot imitoit l'harmonie de l'un des deux tétracordes, dont la *cithare* estoit formée, comme en François *drelin, drelin*, imite le bruit d'une sonnette. On ^o ajoute que Philoxène s'estant sauvé des carrières, se retira dans la ville de Tarente; que Denys lui écrivit une lettre pour l'inviter à retourner en Sicile; mais que le Poète pour toute réponse lui récrivit un billet, dont toutes les lignes ne contenoient que des *omicron*; ce caractère s'employant très-souvent en la place de la diphthongue *ε*, & cette diphthongue tenant lieu, comme l'on fait, de notre négative *non*.

Pour revenir au merveilleux appétit de Philoxène, P on assure que dans toutes les occasions, où il pouvoit disposer des cuisiniers, il les obligeoit à servir les mets si brûlants, que lui seul pouvoit y toucher, par la longue habitude qu'il en avoit contractée; en sorte qu'il avoit le temps de dévorer la meilleure partie des viandes, avant qu'elles fussent en état d'estre mangées par les autres convives. Une de ses occupations journalières estoit de faire, au sortir du bain, une espèce de ronde, suivi de plusieurs valets, qui portoient de l'huile, du vinaigre, une sorte de saumure appelée *garum*, du vin & pareils assaisonnements. Avec ce cortège, il entroit dans les maisons où il estoit connu, & où l'on faisoit la meilleure cuisine: il y con-

* Suidas, voce *Θρεττανέλο*.

Schol. Aristophan. in Plut. vers. 290. & 296.

Ælian. Var. Histor. l. 12. c. 44.

^o Suid. voc. Φιλοξένου χαμμηπαν.

P Athen. lib. 1. cap. 5. pag. 5. F.

trolloit les sauces, y mettoit la dernière main selon son goût, & par-là prétendoit s'acquérir le droit d'y revenir ponctuellement à l'heure marquée pour le repas, & d'en manger sa part.

P^r Estant à Ephèse, & ne trouvant rien au marché pour ses provisions de bouche, il s'enquit de la cause d'une telle disette. On lui répondit que tout avoit esté enlevé pour une noce. Il y court aussitôt, se mêle parmi les convives, chante à la fin du souper, pour payer son écot, un Epithalame ou cantique nuptial à la louange des nouveaux mariez, & charme toute la compagnie. L'époux lui demande s'il ne fera pas du lendemain ? Très-volontiers, répond Philoxène, mais à condition qu'il ne se trouve rien à vendre au marché.

C'est encore un conte qui fait foi de la prodigieuse voracité de Philoxène, que celui qui est rapporté par ^r Athénée, d'après Machon Poète comique, & que l'inimitable *la Fontaine* a rimé si ingénieusement, en l'abrégeant, sous le titre du *Glouton*. Il commence par ces vers :

*A son souper un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esurgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe, il crève, on y court;
On lui donne maints chysères ; &c.*

Quoique l'histoire ne nous apprenne point si Philoxène survécut à une indigestion si violente, il y a grande apparence qu'il se tira d'affaire, puisque ce fut à Syracuse que l'accident lui arriva, & que ce ne fut pas-là qu'il cessa de vivre. Ce que l'on fait de plus certain là-dessus, c'est qu'il mourut à ^r Ephèse, âgé de soixante ans, l'an 116. de la ^r Chronique de Paros, la première année de la c.^e Olympiade, qui répond à l'an 380. avant l'Ere Chrétienne.

Des divers ouvrages de Poésie qu'on lui attribue, tels que

^r *Idem, ibid. pag. 6. A.*

^r *Lib. 8. cap. 5. pag. 341. A.*

^r *Sudas, voce Φιλόξενος.*

^r *Marmor. Oxon. ibid.*

* vingt-quatre Poèmes dithyrambiques, la généalogie des *Æacides* en vers lyriques, son Cyclope, & peut-être quelques autres; il ne nous reste que très-peu de fragments. On le fait encore auteur d'un Poème intitulé *le Souper*, & dont on trouve quelques passages dans *Athénée*. Mais cet écrivain paroît incertain lui-même, si ce Poème est de *Philoxène* de *Cythère*, ou du parasite de même nom, natif de *Leucade*. Pour preuve de l'estime que *Philoxène* faisoit de ses Poésies dithyrambiques, le Poète * *Machon* lui fait dire en mourant ces deux vers :

Τὰς διθυράμβας σὺν θεοῖς καταλιμπάνω

Ἡνδραμόρους καὶ πάντας ἑσπεραμόρους :

C'est-à-dire, *Je laisse sous la protection des Dieux mes Dithyrambes, tous adultes, pleins de vigueur, & qui ont mérité des couronnes*. On trouve dans un fragment du Poète comique *Antiphane*, le caractère de la Poésie & de la Musique de *Philoxène*, exprimé par ces six vers :

Πολυ' γ' ἐστὶ πάντων ἧς ποιητὴν ἀφ' ὧρας

Ο' φιλόξενος τὰ πρῶτα μὲν γὰρ ὀνόμασεν

Ἰδοῖσι δ' ἡμεῖσι χεῖν πᾶντα χοῖ.

Ἐπιτα δ' ἡ μέλη μεταβολαῖς δ' ἡρώμασιν

Ἄς' ἐδ' ἐκράτη; Θεὸς ἐν αἰθεράποισιν ὡς

Ἐκεῖνος εἰδὼς τιλὴ ἀληθεῶς μουσικῆν :

C'est-à-dire, *Philoxène l'emporte de beaucoup sur tous les Poètes, premièrement par l'usage continuel qu'il fait faire de termes nouveaux, & qui lui sont particuliers. Mais de plus, quel agrément ne répand-il point dans ses chants, par un juste mélange des nuances & du chromatique ! Il faut le regarder comme un Dieu parmi les hommes, tant il possède véritablement l'art de la Musique*. Il faut consulter, sur les différents *Philoxènes*, le savant *Périzonius*, qui en distingue jusques à quatre, dans ses *notes* sur

* *Suidas*, *ibid.*

† *Lib. 4. cap. 11. pag. 146. F.*

‡ *Athen. lib. 8. cap. 5. p. 341. C.*

§ *Idem*, *lib. 15. c. 12. p. 643. D.*

¶ *Pag. 610. edit. in-octavo.*

Elie ; savoir , 1.^o Philoxène de Cythère , Poète dithyrambique & grand mangeur : 2.^o Philoxène , Poète lyrique , & qui pour ne point s'endetter , quitta un honnête établissement qu'il avoit en Sicile (au rapport de ^{aa} Plutarque :) 3.^o Philoxène de Leucade , Poète & parasite de profession : 4.^o Philoxène fils d'Eryxis , autre gourmand , & disciple d'Anaxagore.

LXXXIX. Ils devinrent plus hardis , & donnèrent dans les nouveautez , s'attachant au rythme connu présentement sous les noms de Philanthrope & de Thématique. Φορπυώπει & Φιλάνθρωποι γάρωνται , & Φιλάνθρωπον & θεματικὸν νῦν ὀνομαζόμενον διώξατες.] Il est encore ici question des nouveautez introduites dans le rythme. Mais le *Philanthrope* & le *Thématique* en font-ils deux , ou si ce n'est que le même différemment nommé ? L'article non répété & l'adjectif mis au singulier me persuadent , que ce sont deux dénominations d'un seul & même rythme. Mais quelle en est la signification ? C'est ce qui paroît très-difficile à découvrir ; & tout ce qui nous reste de l'antiquité sur l'art rythmique , ne fournit là-dessus aucun éclaircissement positif. Il faut donc en pareil cas recourir aux conjectures.

Sur le rythme *Philanthrope* & *Thématique*.

Φιλάνθρωπος , signifie à la lettre *ami des hommes , humain , sociable , affable , complaisant , indulgent , &c.* en un mot c'est le contraire de μισάνθρωπος , *misanthrope , peu fait pour la société , bourru , bizarre , rébarbatif , austère , &c.* Les Musiciens qui s'attachoient au rythme *Philanthrope* , sont traités ici par les partisans de l'ancienne Musique de *novateurs , d'amateurs des nouveautez* , c'est-à-dire , comme Plutarque l'explique deux lignes plus bas , d'amateurs de la multiplicité des cordes , des ornements , des variétés dans les chants , & des cadences moins graves & moins sérieuses. Les Musiciens de ce caractère sont qualifiés en même temps de Φορπυώπει , c'est-à-dire , *incommodes , importuns , à charge , présomptueux , hardis , téméraires* , parce qu'en effet toutes ces nouveautez introduites dans la Musique , la rendoient d'une exécution plus difficile , d'une

^{aa} De vit. usur. pag. 1487. lin. 18.

étude plus longue, plus épineuse, & passoient dans l'esprit des Musiciens du parti contraire, pour autant d'attentats, qui alloient à la dépravation & à la corruption totale de cet art.

Maintenant, dans le dénombrement des rythmes, tel qu'on le trouve chez ^a Aristide-Quintilien, on voit parmi les rythmes composez & qui appartiennent au genre dactylique, les deux Ioniens; le grand formé de deux longues pour le *levé*, & de deux brèves pour le *frappé*: le petit formé au contraire de deux brèves pour le *levé*, & de deux longues pour le *frappé*. Or ce rythme, selon ^b Aristide, s'appelloit Ionien, à cause qu'il estoit dans le caractère de la Musique Ionienne, auquel ce Musicien donne la qualification de *Φορικός*. *Φορικός* & *ἰωνικός* estoient donc en quelque façon termes synonymes. Mais ^c Lucien nous apprend d'ailleurs, que le caractère de cette Musique Ionienne estoit ce qu'on appelle en Grec *γλαφυρόν*, quelque chose d'*élegant*, d'*orné*, de *varié*, de *gracieux*, de *brillant*; car telle est la force du terme Grec. Par conséquent, *γλαφυρόν* & *Φορικός* avoient à peu-près la même signification en fait de Musique; ce qu'on n'auroit pas d'abord imaginé.

Il résulte de cette discussion, que le rythme *Philanthrope* estoit, selon toutes les apparences, le rythme Ionien consacré particulièrement à la Musique de cette nation, & dont le caractère *diversifié*, *orné*, *brillant* & *gracieux*, méritoit le surnom de *Philanthrope*, d'*humain*, d'*éloigné de cette austérité ancienne*, & par-là plus conforme au goût & au génie de ce peuple voluptueux. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, que les principaux novateurs, dont il est ici parlé, tels que Timothée, Philoxène & quelques autres, estoient Ioniens, & avoient esté critiquez sur les théâtres, comme corrupteurs de la bonne & saine Musique, par les Poëtes comiques de ce temps-là; ainsi que l'assure ^d Aristide-Quintilien (*ἔφ' ᾧ καὶ οἱ ἰώνες ἐκωμωδῆσαν*) & que nous le verrons ^e plus bas.

^a Lib. 1. pag. 36. edit. Meibom.

^b Ibid. pag. 37.

^c Harmonid. p. 585. edit. Amstel.

^d Ibidem.

^e N.º 198. 209. 211.

Il reste

Il reste à savoir présentement d'où venoit au rythme Ionien ou *Philanthrope* la seconde dénomination de *Thématique*. On appelloit en Grec ἀγῶνας θεματικούς les jeux publics, où l'on proposoit des sommes d'argent ou choses équivalentes pour prix aux vainqueurs; d'où l'on nommoit encore ces mêmes jeux ἀρχαίτας ἀγῶνας. L'adjectif θεματικός déroit donc du mot θέμα, *præmium*, *prix déposé*, ou *proposé pour le vainqueur*. On proposoit souvent de ces prix dans les jeux publics pour les Musiciens - Poètes, qui y faisoient preuve de leur habileté, soit au chant, soit au jeu des instruments. Les airs destinez pour ces sortes de spectacles, estoient d'un caractère fort différent de ceux qui estoient consacrez au culte divin, & dans lesquels régnoient inviolablement la simplicité, la gravité, la dignité, la décence. Il n'en estoit pas de même des autres airs, très-susceptibles d'innovations conformes au génie de chaque Musicien. Comme la Musique Ionienne estoit une de celles qui brilloient le plus dans ces occasions d'éclat, elle méritoit à juste titre l'épithète de *Thématique*, c'est-à-dire, de Musique pour laquelle on proposoit des prix en argent; & de-là cette dénomination a passé au rythme qui se faisoit le plus sentir dans cette espèce de Musique. Ainsi le rythme *Philanthrope* & le *Thématique* estoient un seul & même rythme.

XC. Car il est arrivé que le petit nombre de cordes, la simplicité & la gravité dans la Musique, la font paroître aujourd'hui bien surannée. τὸ γὰρ ὀλιγοχορεΐαν, καὶ ἀπλότητα, ἔστι μυσικήν παντὶ ἄρχειν ἢ συμβέβηκεν.] Il faut lire dans ce passage ὀλιγοχορεΐαν au lieu d'ὀλιγοχορεΐαν, qui se trouve dans l'édition d'Alde, dans celle de Henri Estienne, dans celle de Francfort, dans celle de Paris, & dans tous les MSS. que j'ai consultez. *Xylander* s'y est trompé, & a traduit *paucitas chororum*, le petit nombre des chœurs; pour *paucitas chordarum*, le petit nombre des cordes. C'est ainsi que *Valgulio* & *Amyot* ont traduit, guidez ou par d'autres exemplaires Grecs MSS. ou par leur propre sagacité. La correction estoit

Mem. Tome XIII. D d

d'autant plus facile, que la doctrine qui régné dans tout ce Dialogue, y conduit naturellement tout lecteur médiocrement attentif. Ο'λιγορορδία est le contraire de πολυρορδία, la multitude des cordes.

XCI. C'est lui, en effet, qui a inventé, non-seulement la cithàre, mais encore la flûte. ε' μόνη ἡ κιθάρα Ἀπόλλωνος, ἀλλὰ καὶ αὐλητικῆς ἔ κιθαριστικῆς ὥρετις ὁ θεός.] Amyot, dans sa version a omis cette phrase. Elle paroît dans l'une & l'autre version Latine.

25. Février
1735.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Alcée.

XCII. Comme divers Auteurs le témoignent, Alcée, entre autres, dans quelque'une de ses Hymnes. καθάπερ ἄλλοι τε ἔ Α'λκίως ἐν πινυ τῇ ὕμνων ἰσορεῖ.] Alcée estoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Il florissoit, selon la ^a Chronique d'Eusèbe, dans la XLIV.^e Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 604. avant l'Ere Chrétienne; & par conséquent, il estoit compatriote & contemporain de la fameuse Sapho, ^b dont on prétend même qu'il devint amoureux. Nous avons encore aujourd'hui un vers, par lequel ce Poëte lui déclaroit sa passion, & ce qu'elle lui répondoit en même file. C'est ^c Aristote qui nous a conservé l'un & l'autre, que voici :

A Λ Κ.

Θίλω πῖτ' εἰπῆν, ἀλλὰ με κωλύει αἰδώς.

Σ Α Π.

Αἰδ' ἴνες ἐς ἐσθλὰν ἵμερον ἢ καλὴν,

Καὶ μήτ' εἰπῆν γλώσσ' ἐκύνκα κακόν,

Αἰδώς κέν σε σὺν εἶχεν ὄμματα,

Α'λλ' ἔλεγες ὡς εἶπ' ὁμοίῳ.

C'est-à-dire, comme l'a rendu en vers François le traducteur Cassandre;

^a An. 1410. pag. 124. edit. Amst. Jansf. 1658.

^b Athen. lib. 13. cap. 8. pag. 598. B. edit. Lugd.

^c Rhetor. lib. 1. cap. 9.

A L C.

*Je voudrois bien , Sapho , vous dire quelque chose ;
Mais un respect honteux à mon désir s'oppose.*

S A P.

*C'est trop me dire , Alcée , un si honteux respect
Accuse ton désir , & me le rend suspect :
Si ce désir estoit un désir légitime ,
Si ta langue trop promise à se charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux ,
Tu n'abaisserois pas honteusement les yeux ,
Et tu serois hardi dans une cause juste.*

On donne à ce Poëte deux frères , dont l'un nommé Antiménide , servit dans l'armée des Babylonniens , comme l'assûre ^d Alcée lui-même , & se signala dans une occasion dangereuse , où il tua un brave de l'armée ennemie , lequel estoit le champion des Rois ; & par-là il délivra d'un redoutable ennemi ceux pour qui il combattoit. Alcée , en qui le talent pour la ^e Poësie & pour la Musique prédominoit , ne laissoit pas d'estre homme de guerre ; & ^f sa maison estoit , dit-il , une espèce de petit arsenal , pourvu de toutes sortes d'armes , soit pour l'attaque , soit pour la défense.

Pittacus , l'un des sept sages de Grèce , vivoit alors à Mitylène , où ses vertus civiles & militaires l'avoient mis dans une grande considération. Il estoit l'ennemi déclaré de tous ceux qui vouloient se rendre maîtres du gouvernement , & par-là opprimer leurs concitoyens , & en devenir les Tyrans . § Il vint à bout d'en chasser plusieurs de la ville , tels qu'un Mélanchre , un Myrsile , un Mégalogyre , les descendants de Cléanax ; & pour cette expédition il s'aïda du secours d'Alcée

^d Strab. lib. 13. pag. 617. B. C. edit. Par.

^e Athen. lib. 14. c. 5. p. 627. A.

^f Idem, ibidem.

[§] Diog. Laërt. lib. 1. sect. 74. edit. Amstel.

Suidas, voce Πισσανος.

Strabo, ibidem.

& des frères de celui-ci. Mais la bonne intelligence entr'eux ne fut pas de longue durée.

^b Les Mitylénien, bien instruits de leurs véritables intérêts, avoient remis toute l'autorité entre les mains de Pittacus, qu'ils regardoient avec justice comme un sage, incapable d'abuser de son pouvoir. Alcée, d'un autre côté, qui avoit ses partisans, & ¹ qui aspirait secrètement à la tyrannie, se déchaîna contre le Gouvernement présent, dans ses Poésies, & sur-tout contre Pittacus, ^k qu'il déchira sans aucun ménagement. Celui-ci pour empêcher le progrès d'une faction qui pouvoit avoir de facheuses suites, ^l fut contraint de chasser de la ville Alcée & ses adhérents. Ce fut alors que ce Poète fit éclater son ressentiment contre Pittacus par les pièces de Poésie les plus sanglantes, & remplies des injures les plus grossières. ^mDiogène-Laërce & ⁿSuidas nous en ont conservé une partie, par laquelle on pourra juger quel estoit en ce genre le stile de ce Poète. Il traite donc le sage Pittacus de *πλάτος* ou *πλάτος*, (pied-plat, traîne-savatte;) de *χερσοδόν*, (pied-crevassé;) de *γυμνα*, (bouffi d'orgueil;) de *κύκωνα* & de *γάσπαρα*, (ventru & gros-crevé;) de *ζοροδοπνίδαν*, (souple-aveuglette;) de *ἀγρόπρον* (crasseux.) Ce passage de Diogène-Laërce offre un échantillon de la manière dont les Grecs s'injurioient, du temps d'Alcée. Ce Poète mordant s'estoit mis ^o avec son frère Antiménide à la tête des exilés pour rentrer dans Mitylène. Mais ayant eu du pire, il vit sa troupe dissipée, & ^p lui-même devint le prisonnier de Pittacus. Celui-ci, pour toute vengeance, se contenta de lui faire sentir que sa victoire l'ayant rendu l'arbitre de la vie & de la liberté de son ennemi, il ne vouloit user de ses avantages, que pour lui donner l'une & l'autre.

Cette disgrâce n'est pas la seule qu'Alcée ait éprouvée dans

^a Strabo, *ibidem*. D.

^b *Ibidem*, *ibidem*.

^c Diog. Laërt. lib. 1. sect. 81.

^d Schol. vet. Horat. Od. 2. 13.

^e *Ibidem*.

^f *Vocē Σπαρμυς*.

^g Aristot. Polit. lib. 3. cap. 14. p.

356. É. edit. Parisæom. 2.

Dionys. Halic. lib. 5. sect. 73.

pag. 322. edit. Oxon.

^h Diog. Laërt. lib. 1. sect. 76.

Val. Max. lib. 4. cap. 1. Ex. 6.

la profession des armes. Les Lesbiens, sous la conduite de Pittacus, faisoient la guerre aux Athéniens, pour se remettre en possession de la Troade, sur laquelle ils avoient des prétentions. † Alcée, qui combattoit alors pour ses compatriotes, ne put se tirer d'une rencontre périlleuse pour sa personne, qu'en prenant la fuite, & abandonnant ses armes, que les Athéniens victorieux appendirent dans le temple de Minerve. † De son côté, il fit savoir à ses amis le danger qu'il avoit couru, & comme il s'étoit mis en sûreté. Du reste, cette aventure, sans doute, est antérieure à la précédente. Alcée, banni de sa patrie, se mit à courir les mers; & nous savons † de lui-même qu'il voyagea en Egypte. † Strabon l'accuse de quelques méprises en fait de Géographie, & c'étoit apparemment dans le récit poétique de ses voyages qu'elles se trouvoient.

Quant à ses Poësies, écrites en dialecte Eolien, & où régnoit principalement le vers appelé Alcaïque, du nom de son inventeur; quoiqu'elles fussent en grand nombre & de plus d'une espèce, il ne nous en reste aujourd'hui que quelques fragments, parmi lesquels ne paroît point celui où il disoit que toutes les danses & tous les sacrifices qui formoient le culte d'Apollon, se faisoient au son des flûtes. Il avoit composé des † Hymnes ou des *Proëmes*; des Odes; peut-être des Epigrammes, & d'autres sortes de Poëmes. Il y traitoit des sujets fort différens. * Tantôt il invectivoit contre la tyrannie, & chantoit l'expulsion des Tyrans, ses travaux guerriers, ses courses & ses risques sur la mer, les malheurs de l'exil; & il le faisoit (selon † Quintilien) en termes châtiez, concis, magnifiques, sentencieux & fort approchant du stile d'Homère; de sorte que l'on peut dire qu'il excelloit en ce genre, & méritoit

† Herodot. lib. 5. sect. 95. p. 323.
edit. Gronov.

Strab. lib. 13. pag. 600. A.

† Idem, ibidem.

† Idem, lib. 1. pag. 37. A.

† Lib. 9. pag. 411. C. c. 412. D.

† Panjan. lib. 7. cap. 20. p. 574.

edit. Kuhn.

Idem, lib. 10. cap. 8. pag. 817.

* Schol. vet. in Horat. carm. lib. 2.

Od. 13. vers. 26 & seq.

† Instit. lib. 10. cap. 1. pag. 740.

edit. Hack. in-octavo.

bien cet archet d'or (*aureum plectrum*), que lui donne ^a Horace. Tantôt se rabattant sur des sujets moins sérieux, ^{aa} il chantoit avec enjouement Bacchus, les Muses, Venus & Cupidon, (comme l'assure le même ^b Horace) sans oublier le jeune Lycus aux yeux noirs & à la chevelure brune, auquel ^c une tache ou un signe que cet enfant portoit sur une jointure, tenoit lieu (selon Alcée) d'un nouvel agrément. Mais quel-qu'aimables que fussent les pièces de Poésie dans ce second genre, elles le cédoient à celles du premier, s'il en faut croire ^{dd} Quintilien. A l'égard des Poésies Bachiques, il y réussissoit d'autant mieux, que la nature ne lui avoit pas donné moins de goût pour le vin que pour la galanterie. ^{ee} Il ne versifioit jamais plus heureusement que lorsque Bacchus lui avoit échauffé la verve; ce qu'il avoit de commun avec Aristophane. Il estoit persuadé, ^{ff} que se mettre en pointe de vin estoit un plaisir de toutes les saisons; & ^{gg} Athénée nous a conservé plusieurs morceaux de ce Poète, qui font foi de son penchant pour l'usage, même excessif de cette agréable liqueur. Au surplus, il faut consulter sur Alcée M. *Fabricius* dans sa ^{hh} *Bibliothèque Grèque*, & *Baïle* qui en a fait un article de son Dictionnaire.

Sur la statuë
d'Apollon à
Délös.

XCIII. *De plus, la statuë d'Apollon à Délös empoigne un arc de la main droite, & de la gauche porte les trois Graces; chacune desquelles tient un instrument de Musique, celle-ci une lyre, celle-là des flûtes & celle du milieu un chalumeau qu'elle embouche.* *Ἐν τῇ ἐν Διήλῳ ἡ τῷ ἀγάλματι αὐτοῦ ἀνίστησις ἔχει ἐν μὲν τῇ δεξιᾷ τόξον, ἐν ἡ ἀριστερᾷ χάριτας, τῇ τῆς Μουσικῆς ὀργάνων ἐκείνην π ἔχουσα. ἡ μὲν γὰρ λύραν κρατεῖ, ἡ ἡ αὐλοῖς, ἡ δ' ἐν μέσῳ περνεμεδύλῳ ἔχει τὰς σόματα σύειχα.]* Je ne connois nul Auteur, qui ait parlé de cette statuë d'Apollon érigée dans l'île de Délös, excepté Plutarque dans ce passage.

^a *Ibidem.*

^{aa} *Id. carm. lib. 1. Od. 32. vers. 5.*

^{bb} *Ibidem.*

^{cc} *Cicer. de nat. Deor. lib. 1. sect.*

^{28. n.º 79.}

^{dd} *Ibidem.*

^{ee} *Athen. lib. 10. c. 7. p. 429. A.*

^{ff} *Id. ibid. c. 8. p. 430. A. B. C.*

^{gg} *Ibidem.*

^{hh} *Lib. 2. cap. 15. tom. 1. p. 563.*

Quant à Dêlos, située au centre des îles Cyclades, elle a esté très-fameuse & très-célébrée par la naissance d'Apollon & de Diane, & par le culte qu'on y rendoit à ces deux Divinitez. Mon illustre confrère, M. l'Abbé *Sallier*, avoit entrepris une Histoire de cette île, dont ^a il nous a donné déjà une partie considérable, qui faisoit très-avantageusement augurer de la suite. En attendant qu'il reprenne & qu'il continue un ouvrage si bien commencé, on peut recourir touchant Dêlos, aux notes d'Ezéchiél *Spanheim* sur la quatrième Hymne de Callimaque, dont le sujet est l'île de Dêlos. Il y est traité avec grande étendue & en quelque sorte épuisé, puisque ces notes remplissent 210. pages d'un *in-octavo* imprimé en petits caractères. Du reste, cet Auteur passe si légèrement sur cette statue d'Apollon, qu'il n'en donne pas même la description, & se contente de renvoyer à la page de Plutarque, où elle se trouve.

XCIV. Et pour vous montrer que ce discours n'est point de ma façon, je vous dirai qu'Anticlès, &c. *ἐπὶ τῷ ἔργῳ οὗκ ἐμὸς ὁ λόγος, Ἀντικλῆς ἐστὶν ἴσως, &c.* Anticlès est un nom propre, commun à plusieurs Grecs. Mais on ne connoît de cette nation (que je sache) nul écrivain qui l'ait porté. Du moins ne s'en trouve-t-il aucun, ni parmi les Historiens Grecs de Ger. J. *Vossius*, ni dans la *Bibliothèque Grèque* de M. *Fabricius*, ni dans aucun autre répertoire de ce genre. Ce nom d'auteur paroît donc uniquement dans ce passage de Plutarque; & n'en seroit-ce pas assez, pour rendre l'existence de cet écrivain un peu suspecte? D'un autre côté, l'on connoît fort l'Historien Anticlède (*Ἀντικλείδης*), & il en est parlé en ^a beaucoup d'endroits, où l'on nomme quelques ouvrages de sa composition. Il estoit Athénien, au rapport ^b d'Athénée, qui cite de cet auteur un ouvrage sous le titre ^c d'ἑξήμηκον,

Sur l'Historien Anticlès.

^a *Mémoires de Littérat. Tome 3. page 376.*

^b *Strab. lib. 5. pag. 221. D. edit. Paris.*

Plin. Hist. nat. lib. 7. cap. 56. p.

^a 413. edit. Hard. in-fol. tom. 1. &c.

^b *Lib. 11. cap. 3. pag. 468. C. edit. Lugd.*

^c *Lib. 11. cap. 6. pag. 473. B.*

Exposition. ^d Plutarque allègue l'Histoire d'Alexandre écrite par Anticlides, & ^e Diogène-Laërce en cite le second livre. On le fait Auteur d'un ouvrage intitulé *ἡ ἐξ ὧν* (les retours) dont Athénée cite le ^f seizième & le ^g soixante-dix-huitième livre, & dont ^h Clément d'Alexandrie, ⁱ Eusèbe, ^k le Scholiaste d'Aristophane & ^l Suidas font mention. De plus, le ^m Scholiaste d'Apollonius de Rhodes parle des *Δελιαques* (Δελιακὰ) d'Anticlides en deux endroits, & en cite le second livre. Ces *Δελιαques* n'étoient apparemment autre chose que l'Histoire de l'île de Dèlos. Or, comme dans le passage de Plutarque dont il s'agit, on n'a recours à l'autorité d'Anticlides que pour appuyer la vérité d'un fait concernant cette même île; je serois fort tenté de lire dans le texte Grec Α'ηπαλείδης au lieu d'Α'ηπαλῆς mutilé de trois lettres, ou par omission, ou par abbréviation.

Quelque temps après avoir écrit cette remarque, j'ai trouvé qu'Henri de Valois, dans ses ⁿ notes sur Harpocraton, avoit eu la même conjecture.

Sur l'Histo-
rien Ister.

XCV. & *Ister.*] On connoît, selon ^a G. J. Vossius, trois Historiens de ce nom. ^b Le premier contemporain de Ptolémée Evergète Roi d'Egypte, fut surnommé *Callimachus*, pour avoir esté non l'esclave, mais le disciple de Callimaque. Le second estoit d'Alexandrie, selon ^c Plutarque, & pourroit bien n'en faire qu'un avec le précédent. Le troisieme estoit de ^d Calatis, petite ville de Pont. Les ouvrages attribuez à ces deux ou trois Ister sont, 1.^o l'*Histoire de la ville de Ptolémaïde d'Egypte*, en plusieurs livres: 2.^o un traité contre *Timée de*

^a In Alex. p. 1267. lin. 16. edit. Steph. Græc.

^b Lib. 8. sect. 11. pag. 497. edit. Amstel.

^c Lib. 11. cap. 3. pag. 466. C.

^d Lib. 9. cap. 8. pag. 384. D.

^e Protrep. pag. 27. B. edit. Parif.

^f Prep. l. 4. p. 157. C. edit. Par.

^g In Nubib. vers. 144.

^h Vocæ Αηπαλείδης.

^m Lib. 1. vers. 1207. 1289.

ⁿ Pag. 339. col. 2.

^o De Hist. Græc. lib. 4. cap. 12. pag. 468. & seq.

^p Athen. lib. 11. c. 7. p. 478. B.

^q Quæst. Gr. q. 43. pag. 537. lin. 19. edit. Steph. Græc.

^r Steph. Byzant. voce Καλαίς, pag. 438. edit. Berkel.

Taormina:

Taormina : 3.^o des collections touchant l'Attique : 4.^o les Argoliques : 5.^o les colonies d'Egypte : 6.^o les Iliques, ou plutôt les Héliques : 7.^o de la propriété des combats gymniques : 8.^o un recueil touchant les sacrifices Crétois : 9.^o des commentaires historiques (ἱστορικὰ) 10.^o un traité sur la Tragédie : 11.^o plusieurs livres de mélanges (ἀτάκται.) Dans ce dénombrement tiré de ^e Vossius, il n'est point parlé, comme l'on voit, de l'ouvrage d'Ister, intitulé Ἐπιφανείαι, c'est-à-dire, les apparitions d'Apollon ; & l'on n'est instruit que par le passage dont il s'agit, & par celui où ^r Harpocraton cite le premier livre d'Ister sur cette matière, que cet ouvrage ait anciennement existé.

XCVI. Dans leurs livres des apparitions d'Apollon. ἐν πῶς Ἐπιφανείαις καὶ τούτων ἀφορμήσαντες.] L'ancien interprète Latin Valgilio a traduit ce passage en ces termes, *Anticidem & Histrum auctores habet, qui hæc ipsa tradidere in commentariis, qui de conditionibus modorum inscribuntur* : d'où il paroît que cet Italien a lu dans son MS. Grec καὶ τούτων, au lieu de καὶ τούτων, que portent aujourd'hui tous les imprimez, nommément celui sur lequel Amyot a traduit en François, *Anticlès & Hister le cottent ainsi en leurs commentaires* ; & Xylander en Latin *in suis illustrationibus*. D'où je conclus que la leçon καὶ τούτων mérite la préférence sur l'autre (καὶ τούτων) qui n'a pour elle que la seule autorité de Valgilio.

Sur les apparitions des Dieux.

Du reste, les *Epiphanies* (Ἐπιφανείαι) dont il est ici question, & sur lesquelles avoient écrit les deux Historiens Anticlède & Ister, signifient 1.^o les apparitions des Dieux, qui en plusieurs occasions s'estoient manifestez aux hommes, & les avoient honorez de leur présence : 2.^o les fêtes & les sacrifices qu'on instituait & qu'on célébroit, pour conserver la mémoire de ces prétendues apparitions miraculeuses. C'est sur quoi l'on peut consulter les notes de Maussac & d'Henri de Valois sur Harpocraton, au mot Φαρμακός. On peut recourir aussi sur le même sujet à une Dissertation de Jean-Gottlob Nimptsch de

• Ibidem.

| ^r Voce φαρμακός.

Mem. Tome XIII.

E c

Bresslau, imprimée à Leipzig, chez *Titius*, en 1720. in-4.^o (p. 95.) sous le titre *De ἐπιφανείας Deorum, des apparitions des Dieux*. Elle est partagée en trente-quatre articles, dans lesquels il s'agit 1.^o des différentes significations de ce mot; 2.^o de son étymologie; 3.^o de ses synonymes, qui sont ἐπιφάνις, ἐπιδημία, κατάλασις, παρουσία; 4.^o du nombre des Dieux qui apparoissoient le plus communément; 5.^o de la forme sous laquelle ils apparoissoient, soit humaine, soit de divers animaux; 6.^o des signes qui les faisoient connoître en général, tels que la hauteur de la taille, la majesté du visage, les yeux étincelants, la voix claire & mélodieuse, l'éclat & la longueur des vêtemens, la vitesse de la marche, l'illumination du lieu, l'agréable odeur qui le parfumoit, les secousses dont il estoit agité, &c. 7.^o du temps de la journée où arrivoient ces apparitions; 8.^o de leurs causes & de leurs utilitez. L'auteur de cette Dissertation y allègue l'Historien *Ister*; mais il ne dit rien d'*Antichide*. Il cite de plus deux Dissertations sur la même matière; l'une de *Luppius*, l'autre d'*Hebenstreit*, lesquelles ne sont point tombées entre mes mains.

De tout cela il s'ensuit que les trois Traducteurs ont pris le change, dans le passage dont il s'agit.

Sur les Mé-
ropes.

XCVII. Cette statue passe même pour estre si ancienne, qu'on prétend que ceux qui l'ont érigée, estoient des Méropes contemporains d'Hercule. ἄνω ὃ παλαιόν ἐστι τὸ ἀγίδρυμα τῆτο, ὥτι τοῖς ἐργασασμένοις αὐτὸ, τῷ καὶ Ἡρακλῆα μέστων Φασὶν ἴσθαι.] L'ancien interprète Latin (*Valgus*) a pris sans doute μέστων dans ce passage pour homines, ce qui le lui a fait traduire en ces termes, adeoque vetusta est dedicatio, ut opifices compatis atatis Hercules fuisse referantur. En quoi *Valgus* s'est trompé. *Anyot* en a fait autant, lorsqu'il a rendu le Grec ainsi en François, & est cette image si fort antique & la dédicace d'icelle, qu'ils disent qu'elle est faite du temps même que vivoit Hercules. Le mot μέστων auroit-il esté omis dans le MS. Grec, sur lequel l'interprète Italien a fait sa version Latine? Quoi qu'il

en soit, *Xylander* ne s'y est point mépris, & a traduit *μερόπων* à *Meropibus*. *Μέρος* est une épithète employée par les Poètes en parlant des hommes, & qui se joint le plus souvent au substantif *ἀνθρώπος* : ainsi *μέροπις ἀνθρώποι* sont les hommes en général ; ce que désigne quelquefois la seule épithète *μέροπις*. Cette qualification leur a été donnée, parce qu'ils ont la voix bien articulée, bien distincte, *μεμελοῖτο τὸ πᾶν*. On en allègue encore quelques autres étymologies, que je passe sous silence.

Mais ce n'est point de ces *μέροπις* qu'il s'agit ici ; c'est d'un peuple ainsi nommé, qui habitoit l'île de Cos, l'une des Sporades voisine de la Doride, & appelée ^a *Μερόπης* ou *Μερόπις* de *Μέρος* l'un de ses Rois, dont la fille nommée *Cos* ou *Coos*, donna son nom depuis à cette île. Les *Méropes*, dont parle ici Plutarque, estoient donc les peuples de l'île de Cos, ainsi appelez anciennement, lesquels avoient érigé dans l'île de Délos en l'honneur d'Apollon, la statuë que décrit notre auteur ; & ces *Méropes* de l'île de Cos estoient contemporains d'Hercule. ^b *Luc de Holstein*, & après lui ^c *Ezéchiel Spanheim*, ont remarqué que cette double signification du mot *Μέροπις* avoit induit en erreur plusieurs interprètes ; entre autres ceux qui avoient expliqué le πόλις *Μερόπων* dans ^d l'hymne d'Apollon attribuée à Homère, par ces mots *urbis mortalium*, la ville des mortels, pour la ville des *Méropes* ; & le *Μερόπων* ^e *Θύια* de ^e *Pindare*, par ceux-ci *mortalium gentes*, les nations des mortels, pour les peuples appelez *Méropes*.

XCVIII. D'ailleurs le jeune garçon qui porte à Delphes le laurier de Tempé, est accompagné d'un joueur de flûte. *ἀλλὰ μὲν καὶ τὸ κατακομίζοντι παῖδι τὸν περικλὴν δένδρον εἰς Δελφούς παρομαρτὴν αὐλητῆς.*] Il y a deux points à éclaircir dans ce passage. Il s'agit de savoir 1.^o dans quelle fête d'Apollon célébrée à Delphes, un jeune garçon y apportoit le laurier.

Sur le laurier de Tempé porté à Delphes.

^a *Hygin. Astron. lib. 2. cap. 16.*

^b *Ad Sitchan. voc. Κῶς.*

^c *Ad Callimach. pag. 428.*

^d *Versu 42.*

^e *Isthm. Od. 6. vers. 46.*

2.^o si ce laurier venoit effectivement de la vallée de Tempé, comme le passage semble le dire.

1. Parmi les fêtes célébrées à Delphes & connues par leurs noms jusqu'au nombre de ^a six, il y en avoit trois qui regardoient Apollon, savoir 1.^o les *jeux Pythiques*; 2.^o *l'arrivée, la venue d'Apollon* (Ἐπιδημία Ἀπόλλωνος;) 3.^o *la fête vénérable* (Σεπτεῖον ou Σεπτεία.) On sait qu'aux jeux Pythiques le laurier estoit d'un grand usage, puisqu'il fournissoit aux vainqueurs les prix des combats, c'est-à-dire, des couronnes; puisque le temple ou la chapelle d'Apollon n'estoit anciennement qu'un tissu de branches de laurier, & que telle estoit aussi la matière du trépié sacré, d'où la Pythie rendoit les Oracles de ce Dieu. Mais je ne me souviens point que le jeune garçon apportant à Delphes le laurier de Tempé, fît partie des cérémonies dont l'assemblage formoit cette fête si solennelle. La fête nommée Σεπτεία estoit une imitation de ce qui s'estoit passé dans le combat d'Apollon contre le serpent Python, & après la défaite & la mort de ce monstre; sur quoi l'on peut consulter Plutarque dans ses ^b *Questions Grèques*. Quant à *la venue d'Apollon*, (Ἐπιδημία Ἀπόλλωνος) indiquée tout simplement par ^c Procope le Sophiste, qu'allègue ^d *Meursius*, qui ne nous en apprend nulle circonstance; comme dans cette fête il estoit question de l'arrivée, de la venue, de l'entrée d'Apollon à Delphes; la cérémonie, sans doute, devoit s'accomplir par quelque marche, quelque pompe, quelque procession; & peut-être le jeune garçon porteur du laurier, & accompagné du joueur de flûte, y faisoit-il son personnage. Peut-être représentoit-il Apollon lui-même couronné de laurier, dont il portoit une branche à la main, & faisant son entrée dans la ville de Delphes, après la défaite de Python. Car ce fut en cet équipage qu'Apollon y parut alors, selon ^e *Elie*.

^a *Meurs. Græc. seriat. Castell. Heortol.*

^b *Pag. 522. lin. antepenult. edit. Steph. Græc.*

^c *Proc. Gaz. Epist. ad Zachar.*

^d *Græc. ser. pag. 109.*

^e *Hist. Var. lib. 3. cap. 1.*

Mais cet Historien me fournit, quelques lignes plus bas, le véritable dénouement du passage de Plutarque. Tous les neuf ans, dit Elie, les Delphiens envoient à Tempé de jeunes gens de condition, conduits par l'un d'entr'eux, à qui l'on donne le titre d'Ambassadeur sacré (Ἀρχιερεὺς.) Arrivés dans cette vallée, ils font un sacrifice magnifique sur l'autel d'Apollon; après quoi, couronnez du laurier même dont le Dieu s'étoit servi pour cet usage, ils reviennent à Delphes. Voilà donc précisément le jeune homme de Plutarque, apportant à Delphes le laurier de Tempé, avec cette seule différence, que Plutarque n'en met qu'un, au lieu qu'ils étoient plusieurs. Mais peut-être n'y avoit-il que le chef de l'Ambassade qui fût accompagné d'un joueur de flûte; & en ce cas, Plutarque n'a dû parler ici que de celui-là. Pour ce qu'ajoute ensuite Elie, que ce même laurier de Tempé servoit à couronner les vainqueurs aux jeux Pythiques, il a confondu mal-à-propos, quant à cette circonstance, cette solennité avec celle dont il venoit de faire la description; & son témoignage sur ce fait ne peut balancer en aucune manière ceux de Pindare & de Plinie qui disent le contraire, comme on le va voir.

2. Il n'est donc pas douteux que le laurier, porté à Delphes dans cette fête, ne vint de la vallée de Tempé. Mais les vainqueurs aux jeux Pythiques étoient couronnez d'un laurier cueilli sur le mont Parnasse, au pied duquel Delphes étoit situé: c'est un fait attesté, non-seulement par Pindare en ces termes, ἱερὰν αὐτῶν ὑδὸν ποταμῶν Παρνασσῶ, mais encore par Plinie en ceux-ci, *hac (Delphica) victores Delphis coronari & triumphantes Romæ*; & par quelques autres. Il y a grande apparence qu'on employoit ce même laurier à Delphes dans toutes les fêtes qui avoient le culte d'Apollon pour objet, à l'exception de celle que je viens de décrire d'après Elie, & qui est sans difficulté celle dont Plutarque fait ici mention.

XCIX. 1. *Et l'on dit que les offrandes qu'envoyoient anciennement à Délos les Hyperboréens, y étoient conduites au son des* Sur les Hyperboréens.

† *Pyth. Od. 8. vers. 28.*

| † *Lib. 15. cap. 20.*

flûtes, des chalumeaux & de la cithare. Καὶ τὰ ἐξ Ὑπερβορείων, ἃ ἰσθ' μετὰ αὐλῶν & οὐρέων καὶ καπνέας εἰς τὴν Διὸν φασὶ τὸ παλαιὸν στέλλεσθαι.] Ces offrandes des Hyperboréens, appellées par Hérodote comme par Plutarque *ισθ'*, & par Pausanias *ἀπαρχαὶ* *prémices*, estoient enveloppées avec tant de soin dans de la paille de froment, que tout le monde ignoroit absolument ce que ce pouvoit estre. ^a Hérodote les conduisoit à Dèlos par une route bien longue, & cela sur la relation qu'en faisoient les Déliens eux-mêmes. Ils disoient donc que les Hyperboréens mettoient ces prémices d'abord entre les mains des Scythes; que ceux-ci les remettoient à leurs voisins, qui de main en main les faisoient passer jusqu'à la ville d'Adria; d'où elles estoient portées vers le midi chez les habitants de Dodone, qui estoient les premiers peuples Grecs qu'elles rencontraient; que de-là, par le Golfe de Malée, elles arrivoient dans l'île d'Eubée, d'où elles passaient de ville en ville jusqu'à celle de Caryste; que les Carystiens les portoient dans l'île de Ténos, & les Téniciens dans celle de Dèlos.

Mais ^b Pausanias les y mène par un chemin plus court. Il dit en effet, que les Hyperboréens confient ces prémices aux Arimaspes, les Arimaspes aux Issédons, ceux-ci aux Scythes, qui les portent à Sinope, d'où les Grecs les transfèrent à Prasies bourg de l'Attique, & les Athéniens enfin les conduisent à Dèlos. La diversité de ces routes n'est pas ce qui forme le plus grand embarras dans cette relation, c'est de découvrir au vrai quels estoient ces peuples Hyperboréens, dont on a tant parlé, & quel pays ils habitoient. M.^{rs} les Abbez *Gedoyne* & *Banier* m'ont épargné sur ce point quantité de recherches qu'on trouvera soigneusement rassemblées dans deux de leurs Dissertations, où ils ont en quelque sorte épuisé la matière, & auxquelles on aura recours, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'article des Hyperboréens.

2. Qu'Apollon lui-même jouoit de la flûte: & c'est l'opinion d'Alcman, excellent Poète lyrique. ἃ θεὸν φασὶν αὐλῆσαι,

^a Lib. 4. sect. 33. edit. Gronov. | ^b Lib. 1. c. 31. p. 77. edit. Kuhn.

α. θάσος ἰσορέϊ ὁ ἀρίστος μελῶν ποιητὴς Ἀλκμάν.] Parmi le petit nombre de fragments qui nous restent de ce Poëte, on ne trouve point le passage, où il assûroit qu'Apollon jouoit de la flûte.

C. Corinne ajoûte, que ce Dieu avoit appris de Minerve à jouer de cet instrument. ἡ ὃ Κόριννα καὶ διδασχολῶαί φασιν πὺν Ἀπόλλω ἔσθ' Ἀθηνᾶς αὐλεῖν.] Corinne ^a fille d'Achélodore & de Procratie, estoit de Tanagre ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, ce qui l'a fait passer pour Thébaine. Elle estoit contemporaine de Pindare, ^b avec lequel on assûre qu'elle étudia la Poësie sous ^c Myrtis, femme alors très-distinguée par ce talent. Un disciple tel que Pindare ne pouvoit manquer d'exciter l'émulation dans cette école poétique. Mais comme Pindare estoit encore jeune, Corinne se mêloit quelquefois de lui donner des avis, soit comme étant plus âgée, soit à titre de plus ancienne écolière. Elle lui conseilloit, par exemple, au rapport de ^d Plutarque, de s'en faire moins accroire du côté de l'éloquence; de négliger moins le commerce des muses; de mettre en œuvre dans les Poësies la fable qui en devoit faire le fonds principal, auquel les figures de l'élocution, les vers & les rythmes ne devoient servir que d'assaisonnements. Pindare dans le dessein de profiter de cette leçon, fit une Ode que nous n'avons plus, mais dont ^e Plutarque & ^f Lucien nous ont conservé les premiers vers, que voici :

Γ' ὁμῶν, ἢ χρυσολάτρεσσιν Μελίαν
 Ἡ^a Κάδμων ἢ σαρπητῶν ἱερὸν γῆρος ἐνδράει,
 Ἡ^a τὰν κυανέμπυχα Θήβαιν,
 Ἡ^a τὸ πάντολμον ὀϊνός Ἡ^a χαλκίος,
 Ἡ^a τὰν Διονύσου πολυγαθὰ πικρὰν,
 Ἡ^a γάμον λευκολίνεσσι Ἀρμονίας ὑμνήσομεν;

Recherches
 sur la vie &
 les ouvrages
 de Corinne.

^a Suidas, voce Κόριννα.

^b Idem, voce Πινδαρος.

^c Idem, ibidem.

^d De glor. Athen. pag. 619. lin.

22. & seq. edit. Steph. Græc.

^e Ibidem.

^f Demosth. encom. tom. 2. p. 693.

edit. Anstet.

C'est-à-dire : Chanterons-nous le fleuve *Ismène*, ou la *Nymphé Mélie* à la quenouille dorée, ou *Cadmus*, ou la race sacrée de ces hommes nez des dents qu'il sema, ou la *Nymphé Thèbé* à la coiffure bleüe, ou la force d'*Hercule* à toute épreuve, ou la gloire & les honneurs du réjouissant *Bacchus*, ou les noces d'*Harmonie* aux blanches mains ! Mais ayant fait voir cette Ode à *Corinne*, celle-ci lui dit en riant, qu'il falloit semer avec la main, & non pas à plein sac, comme il avoit fait dans cette pièce, où il sembloit avoir pris à tâche de ramasser & d'accumuler presque toutes les fables. Elle conçut néanmoins dans la suite une si haute idée de *Pindare*, qu'elle ne put s'empêcher de se blâmer *Myrtis* d'avoir osé disputer le prix contre un Poète de ce mérite.

Mais la bonne opinion qu'elle avoit du sien, la rendit aussi téméraire que l'avoit esté sa maîtresse ; avec cette différence, que la témérité de *Corinne* fut plus heureuse. Car elle entra en lice contre *Pindare*, & le vainquit ^h (dit-on) jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce Poète en toute manière. Mais deux circonstances (remarque ⁱ *Pausanias*) contribuèrent à ce grand succès : l'une, que ses Poësies écrites en dialecte *Eolien*, se faisoient entendre beaucoup plus facilement à ses auditeurs, que celles de *Pindare* composées en *Dorien* : l'autre, qu'étant une des plus belles femmes de son temps, ainsi qu'on en pouvoit juger par son portrait, les agréments de sa personne avoient pu séduire les juges en sa faveur. On peut dire de plus que la Poësie épique, dans ces jeux publics, l'emporta sur la lyrique ; car celle de *Corinne* estoit du premier genre, selon ^k *Eustathe*.

Je ne sais si *Pindare* se picquoit de galanterie auprès du beau sexe ; mais il n'y parut guères dans cette occasion. Il souffrit très-impatiemment une telle préférence ; il taxa d'ignorance & de mauvais goût les juges qui lui avoient refusé le prix, &

ⁱ *Apollon. Alex. lib. de Pronomin.*
MS. à Fabric. laud. ex Bibl. Reg.
 n.° 3243.

^h *Ælian. H. V. lib. 13. cap. 25.*

Suidas, voce Κορυνη.

ⁱ *Lib. 9. cap. 22. pag. 753. edit. Kuhn.*

^k *Il. 2. p. 327. lin. 8. edit. Rom.*
 il n'épargna

il n'épargna pas même à sa rivale les qualifications les plus injurieuses; la confondant avec le gros de ses compatriotes les Béotiens, qui passoient en général pour n'avoir guères plus d'esprit que des cochons; *οὐ* ou *οὐκ ἐλάττω Κόρινθων*, dit ¹ Elien, suivant la correction de Joseph Scaliger & de Livineius. Mais ce Poëte Grec en usa plus poliment avec elle, s'il en faut croire ^m Pierre du Faur & ⁿ Colomiés, qui s'en tiennent à l'ancienne leçon, & lisent tout en un mot *συνιστάει τῷ Κόρινθων*, c'est-à-dire, que Pindare appella de ce jugement inique à Corinne elle-même, qu'il la fit juge de la chose, ou qu'il la fit venir devant les juges, & se plaignit de leur injustice en présence de sa rivale. On ignore en quel temps Corinne mourut. On sait seulement que les Tanagréens les compatriotes placèrent son tombeau dans l'endroit le plus apparent de leur ville. Il y subsistoit encore du temps de ^o Paulanias, ainsi que son portrait, où elle estoit représentée la tête ceinte d'un ruban, pour marque des prix qu'elle avoit remportez sur Pindare à Thèbes.

Elle avoit composé quantité de Poësies, dont il ne nous reste aujourd'hui que quelques fragments, parmi lesquels ne paroît point celui où elle disoit, qu'Apollon avoit appris de Minerve à jouer de la flûte. On peut voir le détail de ses Poësies dans la ^p Bibliothèque Grèq. de M. Fabricius. Il y avoit d'elle cinq livres de Poësies épiques, dont on cite ^q *Iolas & les sept devant Thèbes*; plusieurs cantiques ou Nomes lyriques, des Epigrammes, des Parthénies, plusieurs livres de Métamorphoses, &c.

^r Suidas fait mention de deux autres Corinnes, qui ont cultivé la Poësie lyrique; l'une de Thespies ou de Corinthe; l'autre de Thèbes, plus récente & surnommée la mouche (*μύια*) peut-être à cause de la finesse & de la délicatesse de son stile; d'où lui est venue la qualification de *tenuis*, que lui donne ^s Stace, *tenuisque arcana Corinnæ*. Suidas attribue plus haut le

¹ Var. *Hist. lib. 13. cap. 25.*

^m *Agonist. lib. 3. cap. 26. p. 644.*

edit. 2.^a

ⁿ *Opusc. pag. 25. edit. Par.*

^o *Ibidem.*

^p *Lib. 2. cap. 15. n.º 24. tom. 1. pag. 578. & 579.*

^q *Apollon. Dysc. MS.*

^r *Ibidem.*

^s *Sylv. 5. 3. 158.*

même furnom de *mouche* (μῶσα) à la première Corinne. A l'égard de celle d'Ovide, ce n'estoit qu'un nom supposé, sous lequel il cachoit le vrai nom de sa maitresse.

CI. *Mais nos modernes rejettant ce qu'elle avoit de grave & de majestueux, au lieu d'une Musique mâle, noble & divine, en produisent sur les theatres une autre, qui n'est qu'effeminée & badine.* οἱ ὃ νῦν τὰ σκωτὰ αὐτῆς παρεπιστάμενοι, αὐτῇ τῆς αὐτῶς οὐκ ἐπείκει, καὶ διασείας, ἐπὶ τοῖς φίλοις, καπαγῆαν ἐκωπίλῳ εἰς τὰ διατρεῖα εἰσάγουσι.] Une Musique molle ou rompuë (καπαγῆα) est une Musique dont les sons, loin d'estre pleins, chantez ou jouez avec gravité, sont brisez, pour ainsi dire, & partagez par ce qu'on appelle aujourd'hui des *diminutions*, qui d'une note de longue valeur, en font plusieurs brèves, par des tirades, des roulades, des traits, des ornements, &c. Cela fait une sorte de Musique plus agréable aux oreilles du vulgaire, parce qu'elle les flatte, les égaye, les amuse davantage qu'une Musique plus sérieuse; parce que cela forme une espèce de ramage ou de gazouillement pareil à celui de certains oiseaux, de l'*hirondelle*, par exemple, appelée en Grec *καπίλη* ou *καπιλῆς*, comme qui diroit *babillarde*, (λῆ r) du verbe *καπίλλειν* *garrir*, *babiller*, *caqueter*, *flatter*, *complaire*; ce qui suffit pour faire sentir ce que Plutarque entend ici par une Musique, à laquelle il donne la qualification de *κωπλῆ*.

Sur les divers genres d'Harmonie, admis ou réprouvez par Platon.

CII. *De-là vient que Platon, (au troisième livre de sa République) paroit indigné contre une telle Musique.* τοῖς ἄνθρωποις οὐκ ἔστιν ὅτις τῆς πολιτείας, οὐκ ἀρεταῖς τῇ πινυτῇ Μουσικῇ] Ce passage de Platon se lit à la page 398. du second tome de l'édition de Henri Estienne. Platon y donne l'exclusion, non-seulement au mode Lydien & à toutes ses espèces, mais encore au mode Ionien. Il ne veut point des premiers, parce qu'estant sur les tons plaintifs, bien loin de convenir aux hommes, ils sont même peu décents à des femmes vertueuses. Il s'accommode aussi peu du second, parce qu'il n'est propre qu'à inspirer la mollesse, l'ivrognerie, l'oisiveté. Mais

ce Philosophe réserve pour les citoyens de sa nouvelle République, l'Harmonie Dorienne & la Phrygienne : celle-ci, parce qu'elle imite la voix & les accents de ceux qui marchent au combat, qui affrontent sans crainte les périls des blessures, de la mort, & de toute autre calamité, & qui soutiennent constamment les plus violents assauts de la fortune : celle-là, parce qu'elle représente l'homme dans un état de tranquillité, qui s'emploie volontairement à persuader & à instruire les autres, qui adresse à la Divinité des prières & des vœux, ou qui se rend lui-même accessible aux supplications, se laisse dissuader; & qui ayant obtenu ce qu'il souhaite, n'en est pas plus fier, mais fait jouir de sa fortune, quelle qu'elle puisse être, avec modestie, avec tempérance & avec fermeté. Voilà donc ce que pensoit Platon sur le caractère propre de ces quatre Harmonies, la Lydienne, l'Ionienne, la Phrygienne & la Dorienne. Mais quand Plutarque assure^a plus bas que ce Philosophe n'avoit adopté que la Dorienne, il s'est trompé sans doute, & n'a lu le passage qu'imparfaitement; puisque Platon n'y décide pas moins favorablement pour l'Harmonie Phrygienne, que pour la Dorienne.

CIII. Il donne l'exclusion à l'Harmonie Lydienne, & paroît indigné contre une telle Musique, comme se chantant sur un ton trop aigu. *τὸ τοῦ λυδίου ἁρμογίαν ἀδαικτέον, ἐπειδὴ ὀξεῖα.*] Platon ne réprouve pas seulement l'Harmonie Lydienne proprement dite, mais encore ses différentes espèces, telles que la Mixolydienne, l'Hypermixolydienne & l'Hyperlydienne. L'Harmonie Lydienne rouloit sur le ton ou mode Lydien qui étoit plus haut de deux tons que le Dorien. C'est-à-dire, que si dans le système de celui-ci la plus basse corde appelée *proslambanomenè*, répondoit au second *ré* de nos clavecins; dans le système du mode Lydien la plus basse corde répondoit à notre second *fa dièse* en montant; dans le Mixolydien elle répondoit au second *sol*; dans l'Hypermixolydien, au second *la*, & dans l'Hyperlydien, au second *si*. D'où il paroît que toutes

Sur l'Harmonie Lydienne & ses différentes espèces réprouvées par Platon.

^a N.º 118.

ces modulations tendoient extrêmement à l'aigu. Aussi Platon, après avoir parlé du Lydien & du Mixolydien, allègue-t-il encore le Syntonolydien (Συntonολυδις) comme qui diroit le *Lydien très-aigu*; & il entend par-là, selon toutes les apparences, l'Hypermixolydien ou l'Hyperlydien encore plus aigu, puisqu'il montoit jusqu'au *si* de la seconde octave de nos clavecins, pour la première ou plus basse corde de son système, dont par conséquent la plus haute devoit répondre au dernier *si* de ces mêmes instruments. Mais cette modulation aiguë formoit-elle tout le caractère de l'Harmonie Lydienne? Non sans doute. Dès qu'une telle Musique estoit principalement consacrée aux plaintes & aux regrets, il devoit nécessairement y entrer des tons plaintifs, empruntez du genre chromatique, & peut estre aussi de l'enharmonique. Le tour du chant ou de la *Mélopée* devoit concourir au même but; & tout cela devoit estre animé par une cadence ou un rythme convenable à la passion que l'on vouloit exciter.

23. Août
1735.

Sur Python.

CIV. *Ce fut sur le mode Lydien que l'ancien Olympe composa l'air de flûte, qui exprimoit une plainte funèbre sur la mort de Python.* Ο λυμπον γδ πρῶτον Α εἰσοξε ες . . . ὅτι περ Πυθωνι φησὶν ἑπικηδείον αὐλῆται λυδισί.] On pourroit aussi traduire ce passage en ces termes; *ce fut sur le mode Lydien, qu'Olympe composa le premier un air de flûte, qui exprimoit, &c.* En effet, le mot *πρῶτον* y fait équivoque. On ne fait d'abord s'il faut l'entendre du premier Olympe; car j'ai remarqué plus ^a haut, qu'il y en avoit eu deux. Mais il vaut mieux joindre ce mot au verbe *αὐλῆται λυδισί*. C'est-à-dire, qu'Olympe donna sur la flûte le premier essai d'un air composé dans le mode Lydien; & ce dernier sens est préférable à l'autre, puisqu'il s'agit ici de rechercher l'origine de ce mode, de faire connoître les Musiciens, qui les premiers l'ont mis en usage, & d'en marquer les occasions. A l'égard de ce Python, sur la mort duquel cet air lamentable d'Olympe avoit esté composé; on ne fait pas précisément, qui ce pouvoit estre. C'estoit

^a N.º 30.

apparemment quelque Héros de ce pays-là, quelque homme célèbre, quelque fondateur de ville. Il y en avoit une appellée ^a *Pythopolis*, & située dans la Mysie. Or ^b Olympe estoit Mysien d'origine. Du reste, Plutarque cite ici pour son garant Aristoxène, dans un ouvrage que nous n'avons plus, & dont j'ai parlé ^c plus haut.

CV. *Quelques-uns regardent Mélanippide comme l'auteur de ce mode.* εἰσι δ' οἱ Μελανιππίδην τοῦτον ᾧ μέλεις ἀρξασθαι φασι. Deux Poètes-Musiciens se font illustrez dans la Poésie lyrique, sous le nom de Mélanippide. Le premier, qui florissoit vers la Lxv.^e Olympiade, estoit fils de Criton, selon ^a Suidas, & natif de l'île de Mélos, l'une des Cyclades, ou de la ville de Milet, comme le dit ^b Athénée en deux endroits. ^c Le second, petit-fils du premier, par une fille, vivoit soixante ans après, vers la Lxxx.^e Olympiade, à la cour de Perdiccas, II. du nom Roi de Macédoine, où il mourut. Peut-estre celui-ci estoit-il Milésien, & celui-là Mélien. On leur attribue à l'un & à l'autre diverses Poésies, dont il seroit fort difficile de faire entr'eux un juste partage. Ils composèrent ^d des Dithyrambes, des Poèmes épiques, des Epigrammes, des Elégies, des Cantiques, &c. Athénée cite de l'un, ou de l'autre ^e le Poème de Marfyas, & ^f celui des Danaïdes. ^g Clément Alexandrin allègue d'après un Mélanippide Poète lyrique, ce passage, Κλῆσί μοι, ὦ πάτερ, θαυρα βροτῶν, τῶ ἐξέσῃ ψυχᾷ μολῶν : c'est-à-dire, *écoutez-moi, ô père des Dieux, l'admiration des vivants, & le souverain maître de l'ame immortelle.* On accusoit l'un ou l'autre de mettre à la tête de ses Dithyrambes, non des *antistrophes*, ou petits prologues, comme il convenoit, mais des *anaboles*, ou longues préfaces; & c'est sur quoi estoit fondée la raillerie du Musicien Démocrite de Chio, qui,

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Mélanippide.

^a *Seeph. Byzant.*

^b *N.^o 30.*

^c *N.^o 65.*

^d *Vocce Μελανιππίδης.*

^e *Lib. 2. cap. 1. pag. 35. A. edit Lugd.*

Idem, lib. 14. c. 18. p. 65 1. F.

^a *Suidas, ibidem.*

^d *Suidas, ibidem.*

^c *Lib. 14. cap. 1. pag. 616. E.*

^f *Idem, cap. 18. pag. 651. F.*

^g *Strom. l. 5. p. 602. D. edit. Par.*

au rapport ^h d'Aristote, parodiant un vers ⁱ d'Hésiode, disoit à propos des *anaboles* de Mélanippide,

Η ὃ μακρὰ ἀναβολὴ τῷ ποιῶντι καλίστη :

c'est-à-dire, *une longue préface est un grand mal pour quiconque l'a faite*; il pouvoit ajouter, & pour quiconque la lit.

Plutarque, ainsi qu'on le verra ^k plus bas, met le jeune Mélanippide au nombre des premiers, qui corrompirent l'ancienne Musique par les nouveautez qu'ils y introduisirent. Il paroît à la tête de ceux que le Poëte comique Phérécrate rendoit coupables de ces innovations trop hardies. Le passage que j'explique, le dit auteur du mode Lydien, qu'Aristoxène (comme ^l on vient de le voir) attribuoit à Olympe. Ce sont deux époques bien différentes, en rapprochant tout le plus qu'il est possible; puisque le jeune ^m Olympe fut contemporain du Roi Midas, & par conséquent d'Homère, & que le vieux Mélanippide florissoit dans la Lxv.^e Olympiade. Celui-ci figure aussi parmi les Poëtes tragiques. ⁿ Stobée cite de lui la Tragédie de Proserpine, & l'on trouve quelques fragments de ses pièces dramatiques dans les extraits de ^o Grotius. J'ai observé ^p plus haut que le Poëte-Musicien Philoxène fut disciple de Mélanippide, après avoir été l'esclave du Spartiate Agésyle. Il faut consulter sur les Poëtes de ce nom M. Fabricius dans sa ^q Bibliothèque Grèque.

Sur
Anthippe.

CVI. *Pindare écrit dans ses Péans, au sujet des noces de Niobe, qu'Anthippe fut le premier qui fit entendre cette Harmonie.* Πίνδαρος δ' ἐν παιθῶν ἐπὶ τοῖς Νιόβης γάμοις Φνὴν λυδίων ἀρμονίαν πρῶτον διδασκῆναι.] L'ancien interprète Latin (*Valgulus*) a trouvé ce passage différemment conçu dans son MS. Grec, puisqu'il l'a traduit en ces termes : *In Paenibus vero Pindarus, in nuptiis Niobes primum Anthippum docuisse*

^h Rhetor. lib. 3. cap. 9.

ⁱ Oper. 2.^e D. vers. 266.

^k N.^o 201.

^l N.^o 104.

^m Suidas, voce Ὀλυμπος.

ⁿ Pag. 165. edit. Grot.

^o Pag. 455.

^p N.^o 88.

^q Lib. 2. cap. 15. 2.^e 19. tom. 1. pp. 585. 2.^e 683.

Lydiam harmoniam canit. Tous les interprètes ont mal rendu le texte Grec. Ils font tous entendre par leur version, que ce fut aux noces de Niobe, que l'on mit en usage pour la première fois l'Harmonie Lydienne; & ils font dépendre ces mots ὅτι τῶς Νιόβης γάμοις, de ceux-ci περὶν διδαχλαῖαι: au lieu qu'il les faut rapporter à ceux-là ἐν πυγᾷ, c'est-à-dire, dans ses Péans sur les noces de Niobe. Pindare avoit composé des Péans, qui estoient, comme je l'ai remarqué^a plus haut, des cantiques en l'honneur d'Apollon. Parmi ces Péans, il y en avoit sans doute qui rouloient sur l'histoire de Niobe, & dans lesquels le Poëte s'étendoit sur les noces de cette malheureuse Princesse, sur sa nombreuse famille, source de sa vanité & de son mépris pour Latoné, sur la juste vengeance qu'en prirent Apollon & Diane, &c. Or c'estoit apparemment dans quelqu'un de ces cantiques, que Pindare faisoit mention d'Anthippe comme du premier inventeur de l'Harmonie Lydienne. La nécessité de restituer au texte de Plutarque ces mots ὡς Ἀνθίππου, est confirmée par le témoignage de ^bPollux, qui assure qu'Anthippe avoit inventé l'Harmonie Lydienne; γυσι, ὡς Ἀνθίππου ἐξέειρε. Sur quoi j'observerai en passant que le texte de Pollux a besoin ici de correction. L'on y lit καὶ ἀμυσία μὲν αὐλητικῇ, δωρεσι, Φρυγισι, Λύδιος καὶ Ἰωνικῇ, ἔ σωπτος Λυσι, ὡς Ἀνθίππου ἐξέειρε: Il faut lire tout en un mot καὶ σωπτολυσι, comme on le trouve dans le passage de Platon allégué^c plus haut.

Du reste, nous ne savons rien d'Anthippe, sinon qu'il y a eu un Poëte comique de ce nom, cité par ^dAthénée, qui en rapporte un fragment considérable, tiré d'une Comédie publiée sous le titre d'Ἐκλυσιόμορος, le caché ou l'enveloppé. L'auteur introduit sur la scène, dans ce fragment, un cuisinier, qui se vante de savoir tous les secrets de son art, de connoître quels sont les mets convenables aux différents états & aux diverses professions, aux jeunes gens amoureux, aux

^a N.º 60.

^b Lib. 4. cap. 10. sect. 78. edit. Anstet.

^c N.º 103.

^d Lib. 9. cap. 16. pag. 403. F. edit. Lugd.

vieillards, aux Philosophes & aux maltôtiers; de deviner à la physionomie des convives, quelle sorte de viande doit estre de leur goût, &c. Au surplus, J. C. *Scaliger*, qui dans sa Poétique parle d'Anthippe comme de l'inventeur du mode Lydien, n'a pu le prendre que dans Pollux, qu'il ne cite pas; à moins que ce ne fût dans quelque MS. Grec de Plutarque, ou dans la version de *Valgilio*.

Sur Denys
l'Iambe.

CVII. *Quelques autres, comme Denys surnommé l'Iambe.* Ἄλλοι δὲ, καὶ ὡς Διονύσιος ὁ ἰαμβικός ἐστίν.] On pourroit traduire aussi, & peut-estre plus littéralement, *quelques autres, comme le rapporte Denys surnommé l'Iambe.* Ce Denys, dont on fait très-peu de chose, vivoit dans la cXL.^e Olympiade, & avoit esté l'un des maîtres d'Aristophane, célèbre Grammairien de Byzance, qui, selon ^a Suidas, florissoit vers la cXLV.^e Denys faisoit profession de la Grammaire & de la Poésie. Son talent pour les vers iambiques, & son humeur médisante lui avoient sans doute valu le surnom d'*Iambe*. ^{a2} Clément d'Alexandrie cite de ce Poète-Grammairien un vers hexamètre, où le mot ζῆψ est pris pour la mer, ou pour les flots:

Πόντου μαχόμενοι πεισινὴ ἀλυκὴ ζῆψ:

c'est-à-dire, *les flots salez de la mer en furie l'environnent, & le resserrent de tous côtez.* ^b Athénée allègue un ouvrage du même Denys, sur les Dialectes, περὶ διαλέκτων, & en cite un passage, où il est parlé d'un poisson de mer appelé πομπύλος, bigarré, semblable à la *πλάμις*; qui suit les vaisseaux, & que plusieurs pêcheurs nomment poisson sacré (ἱερὸν ἰχθυῖν.)

Sur Torébe.

CVIII. *Disent que Torébe s'en servit le premier.* ἄλλοι δὲ Τόρεβον ᾠκώσαν τῇ ἀρμονίᾳ χρησάσθαι.] C'est un quatrième sentiment sur l'inventeur de l'Harmonie Lydienne, ou du mode Lydien. Les uns en attribuoient l'invention à Olympe, les autres à Mélanippide; ceux-ci à Anthippe, ceux-là à

^a Lib. 1. cap. 19. pag. 68. edit.
qui n'est Commet.

^a Ὑποδ. Λεισοφάτης.

^{a2} Strom. lib. 5. pag. 569. C.

^b Lib. 7. cap. 7. pag. 284. B.

Torébe,

Torrêbe ou Torrhêbe (Τόρρηβος) comme l'écrivit ^a Estienne de Byzance. Ce Torrhêbe, dit-il, estoit fils d'Atys, & donna son nom à une ville de Lydie. Dans le territoire de cette ville estoit une montagne qui avoit pris le sien de Carius fils de Jupiter & de Torrhêbie. Ce Carius errant autour d'un marais, nommé *Torrhébie* dans la suite, entendit la voix mélodieuse des Nymphes, que les Lydiens qualifioient du nom de *Muses*. Il apprit d'elles la Musique, qu'il enseigna depuis aux Lydiens; & les airs ou chants qu'il leur transmit, s'appellèrent *Torrhébiens*, du nom de sa mère. On voit dans ce passage d'Estienne de Byzance une cinquième opinion, qui rapportoit à Carius fils de Torrhêbie, l'origine de l'Harmonie Lydienne. A propos de cette Harmonie, je ne dois pas oublier de faire mention d'un phénomène singulier de ce pays-là. On voyoit sur un étang de Lydie plusieurs petites îles flottantes, appellées *Calamines*, ou *îles des Nymphes*, qui au son de la flûte ou du chalumeau, se mettoient en mouvement pour former un cercle, & gagner le milieu de l'eau, d'où elles retournoient vers les bords. C'est ^b Martien Capelle qui rapporte ce fait sur l'autorité de Varron témoin oculaire. ^c Varron en parle effectivement, & assure que cette Musique avoit la vertu, non-seulement de faire venir les poissons au bord de l'étang, mais encore de faire danser les îles. Voici le passage: *Pisces, quos sacrificanti tibi, Varro, ad tibicinem Græcum gregatim venisse dicebas ad extremum litus, atque aram. . . . cum eodem tempore insulas Lydianorum ibi choreusas (i. e. saltantes) vidisses.* ^d Pline parle aussi de ces îles, & de quelques autres, qu'il appelle *saltuares*, îles dansantes.

CIX. L'Harmonie Mixolydienne a aussi quelque chose de pathétique; ce qui la rend propre aux Tragedies. *ἡ μίξολυδία ὅ παθητικὴ πρὸς ὅτι, τραγῳδίας ἀρμοζέσθαι.*] J'ai déjà parlé ^a ci-dessus de l'Harmonie Mixolydienne, ou du mode de

^a Voce Τόρρηβος.

^b Lib. 9. pag. 314. edit. Raphael.

^c De re rust. lib. 3. cap. 17.

Mem. Tome XIII.

^d Lib. 2. cap. 95. sect. 96.

^a N.º 103.

même nom. Ce mode s'appelloit aussi Hyperdorien. Il estoit d'un demi-ton plus haut que le Lydien; & comme celui-ci estoit employé avec succès dans les plaintes & les lamentations, à cause de ses sons aigus, le Mixolydien, dont les sons l'étoient encore davantage, estoit d'autant plus propre à exciter la pitié, & par conséquent très-convenable aux Tragédies, dont le but principal est d'inspirer cette passion, de même que la terreur.

CX. *Aristoxène estime que l'invention en est due à Sapho: Αἰσώξιος δὲ φησὶ Σαπφὴν πρῶτον εὐρεῖν τὴν μιξολυδίαν.* Je renvoye sur l'histoire de Sapho, à sa vie écrite par Mad.^e Dacier; à celle qu'en a publiée le Baron de Longepierre; à celle dont Bayle a fait un article assez étendu de son Dictionnaire; & sur-tout à celle qu'en a fait imprimer depuis peu à Hambourg M. Jean Christien Wolf à la tête des Poésies, & des fragments de cette fameuse Grèce. On y trouve rassemblées avec beaucoup de soin toutes les particularitez qui nous restent, concernant sa vie & ses ouvrages.

Sur
Pythoclide.

CXI. *Ceux qui ont fait l'histoire de l'Harmonie, écrivent que la Mixolydienne fut inventée par Pythoclide, joueur de flûte. ἐν ᾗ πῖς ἰσοεμοῖς τοῖς ἀρμονικοῖς Πυθακλείδην φασὶ τὸν αὐλοπλὺν εὐρεῖν αὐτῆς γένεσιν.* On ne fait que très-peu de chose de ce Pythoclide. Platon dans son ^a premier Alcibiade, en parlant des Sages ou Philosophes que Périclès fréquentoit, nomme un Pythoclide, auquel il joint Anaxagore & Damon grand joueur de *cithare*, dont je parlerai ^b ci-dessous. Aristote, cité par ^c Plutarque, assure que Pythoclide fut maître de Musique du même Périclès; & je conclus de ces deux passages, que ce Musicien pourroit bien estre le joueur de flûte, inventeur de l'Harmonie Mixolydienne.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Lyfis.

CXII. *Suivant le témoignage de Lyfis, Lamprocle Athénien; ὅς α.* Le Lyfis dont il s'agit ici, est, selon toutes les apparences, le Philosophe Pythagoricien de ce nom. Comme tel,

^a Pag. 31. C. edit. Lamar.
^b N.^o 117.

^c In Pericl. pag. 280. lin. 5. edit. Steph. Græc.

il n'étoit nullement étranger en matière de Musique, & pouvoit en écrire. Car Pythagore étoit, comme on fait, grand Musicien, quant à la théorie. ^a Lyfis étoit de Tarente, ville de la grande Grèce. ^b Il fut dans sa jeunesse disciple de Pythagore déjà vieux. ^c Ce Philosophe ayant refusé l'entrée de son école à Cylon un des premiers de Crotona, mais dont le caractère d'esprit ne lui convenoit pas; celui-ci à la tête d'une partie des citoyens qu'il avoit amenez pour se venger, mit le feu au logis de l'athlète Milon, où étoient assemblez environ ^d quarante Pythagoriciens, qui furent tous ou brûlez, ou accablés de pierres, à la réserve de Lyfis & d'Archippe, ou, selon ^e d'autres, de Philolaüs, qui étant jeunes & dispos, eurent le courage de se sauver. ^f Lyfis se retira en Achaye, puis à Thèbes, où il devint précepteur d'Epaminondas. ^g Il y établit une école publique, y mourut, & y fut enterré. Le Pythagoricien Théanor y vint dans la suite à dessein de faire transférer en Italie les os du défunt, au rapport de ^h Plutarque, lequel raconte assez au long cette histoire.

On vante sur-tout en la personne de Lyfis, son exactitude à tenir sa parole; même dans des occasions de très-petite importance: & c'est de quoi ⁱ Iamblique allègue l'exemple qui suit. Lyfis ayant fait un jour sa prière dans le temple de Junon, rencontra, comme il en sortoit, Euryphème de Syracuse, l'un de ses condisciples, qui venoit y faire la sienne. Celui-ci dit à Lyfis qu'il le rejoindroit incessamment, & le pria de l'attendre. Lyfis le lui promit, & s'assit sur un banc de pierre qui étoit à l'entrée du temple. Euryphème, après sa prière, se trouva tellement absorbé dans ses profondes

^a *Iambl. vit. Pythag. cap. 35. init. pag. 201. edit. Kuster.*

^b *I. l. ibid. cap. 23. pag. 87. ejusl. edit.*

^c *I. l. ibid. cap. 35. init. pag. 199. 2^e seq. ejusl. edit.*

^d *Diog. Laërt. lib. 8. sect. 39. p. 520. edit. Ansel.*

^e *Plut. opusc. de gen. Socr. pag. 1034. lin. 23. edit. Steph. Gr.*

^f *Iambl. ibid. cap. 35. pag. 201. Pausan. lib. 9. cap. 13. p. 735.*

^g *Alsch. vit. Pythag. sect. 55. p. 51.*

^h *Diog. Laërt. lib. 8. sect. 7. pag. 492.*

ⁱ *Iamblic. ibidem.*

^j *Ibid. pp. 1028. lin. 17. 1034. lin. 23. 2^e seq.*

^k *Ibid. cap. 30. sect. 185. p. 155.*

méditations, qu'il en oublia son ami, & sortit par une autre porte. Lysis l'attendit le reste du jour, la nuit suivante, une partie du lendemain, & l'auroit attendu plus long-temps, si Euryphème en entrant dans l'école, & ne l'y voyant pas, ne se fût ressouvenu de la rencontre de la veille. Cela le fit retourner au temple, d'où il ramena Lysis, qui l'avoit attendu si constamment; & il lui dit que quelque Dieu l'avoit ainsi permis, pour faire éclater en lui une exactitude si scrupuleuse à tenir sa parole. Telle estoit celle des Pythagoriciens à garder les préceptes de leur maître.

Lysis ^k composa des commentaires sur la Philosophie de Pythagore, lesquels sont perdus. Diogène-Laërce témoigne que de son temps, on lisoit quelques ouvrages de Lysis, sous le nom de Pythagore. Plusieurs attribuent à ce disciple les *vers dorez*, que d'autres donnent à Philolaüs, mais que M. Fabricius prétend estre l'ouvrage d'Empédocle, comme il s'efforce de le prouver dans sa ^l *Bibliothèque Grèque*. Il reste aujourd'hui, sous le nom de Lysis, une lettre adressée à Hipparque, où ce Philosophe reproche à cet ami de divulguer les secrets de la Philosophie de leur maître commun. On trouve cette lettre dans différents recueils indiquez par M. Fabricius, entre autres dans celui de Thomas Gale, publié sous le titre ^m d'*Opuscula Mythologica & Philosophica*.

Il est parlé dans ⁿ Strabon & dans ^o Athénée d'un autre Lysis Poète, auteur de vers Ioniens efféminez & impudiques, lequel succéda en ce genre d'écrire à Sotadès, & à l'Étolien Alexandre, qui s'y estoient (dit-on) exercez en prose, d'où on les avoit tous surnommez Κίναρδολόγοι. Les disciples de ce Lysis s'appelloient *Lysiodi* (Λυσιωδοί) de même que ceux de Simus autre Poète du même goût, mais plus ancien que Lysis, se nommoient *Simodi* (Σιμωνδοί.) On peut consulter sur ces sortes de Poètes & de Poésies P Athénée, ^q Suidas, la

^k Lib. 8. sect. 7. pag. 492.

^l Lib. 2. cap. 12. tom. 1. p. 469.

^m Pag. 736.

ⁿ Lib. 14. pag. 648. B.

^o Lib. 14. cap. 4. pag. 620. E. F.

^p Ibidem.

^q Voce Sotader,

» Poétique de J. C. *Scaliger*, & *Saumaïse* dans ses notes sur Solin. Mais j'ai peine à croire que ce Lysis, soit celui dont il est question dans le passage de Plutarque.

M. *Bentley*, dans sa *1^{re}* Dissertation Angloise, publiée à Londres en 1699. in-octavo, touchant *Phalaris*, convient qu'Epaminondas a eu pour précepteur un Philosophe Pythagoricien nommé Lysis, comme l'attestent plusieurs graves auteurs. Mais il ne peut se persuader, sur le témoignage de la plupart de ces écrivains, que le Lysis d'Epaminondas soit celui qui estoit contemporain de Pythagore & son disciple, comme le prétend *Dodwel*. En effet, si l'on suppose avec celui-ci, que l'école des Pythagoriciens à Crotone fut brûlée par Cylon la troisième année de la LXXII.^e Olympiade, date qui paroît à M. *Bentley* trop récente de dix-sept ans; on peut présumer que Lysis estoit alors un jeune homme de vingt ans, puisqu'il eut assez de courage & d'agilité, pour se sauver de l'incendie avec Archippe l'un de ses condisciples. Maintenant il est facile de déterminer l'âge d'Epaminondas: car étant né la première année de la XCII.^e Olympiade, comme on peut le recueillir d'un passage de *Plutarque*; il falloit qu'il eût au moins vingt ans à la mort de son précepteur Lysis, pour avoir esté en état de faire sous lui les progrès en Philosophie, qu'on attribue à ce grand capitaine. Or à ce compte, il se trouve entre la naissance de Lysis & la vingtième année d'Epaminondas, l'espace de cent dix-huit ans; intervalle trop long, sans doute, pour la vie de ce Philosophe, qui ne paroît dans aucune des anciennes listes de ceux qui ont longtemps vécu.

Mais on doit encore étendre cette vie beaucoup plus loin, s'il est vrai, comme *Plutarque* le raconte, que sur la nouvelle de la mort de Lysis, le Pythagoricien Théanor vint

¹ Lib. 1. cap. 52.

² Pag. 76. G. edit. Traject.

³ Pag. 77. & seq.

⁴ De cyclis veter. pag. 148.

⁵ Ad Gr. βίοντα. pag. 2069. lin. 18.

⁶ Opusc. de gen. Socrat. p. 1028.
lin. 17. & pag. 1034. lin. 23.

d'Italie à Thèbes, au nom de toute la Secte, pour y rendre les derniers devoirs au tombeau du défunt : ce qui arriva (dit ^a Plutarque) dans le temps même que les exilés ou les pros crits de Thèbes y furent rappelés, c'est-à-dire, ^{aa} la troisième année de la c.^e Olympiade : d'où il suit que Lysis seroit mort à l'âge de cent trente-deux ans. Ce sera bien pis, si sur la foi de ^{bb} Diodore, on lui donne pour disciple en Philosophie à Thèbes Philippe de Macédoine, qui estoit ^{cc} alors en otage dans cette ville-là, & qui pour mieux profiter des leçons d'un tel maître, devoit avoir au moins quatorze ans : ce qui tombe à la quatrième année de la cii.^e Olympiade; Philippe étant mort ^{dd} au commencement de la cxl.^e ^{ee} à l'âge de quarante sept ans. D'où il résulte que Lysis âgé de vingt ans lors de l'incendie de l'école Pythagoricienne, auroit vécu jusqu'à l'âge de cent quarante-un ans. Mais si au lieu de placer cet incendie la troisième année de la lxxii.^e Olympiade, on le recule jusqu'à la seconde année de la lxxviii.^e suivant l'opinion la plus probable (au sentiment de M. Bentley) il se trouvera que Lysis auroit vécu jusqu'à l'âge de cent cinquante-huit ans; ce qui passè toute croyance. Il faut donc conclurre de tout cela (dit le savant Anglois) qu'il y a eu deux Philosophes Pythagoriciens nommez Lysis, que les Historiens ont confondus ensemble mal-à-propos, en mettant sur le compte du premier plusieurs événements, qui appartiennent certainement au second.

Sur
Lamprocle.

CXIII. *Lamprocle Athénien s'estant apperçu, &c.*] Lamprocle, au rapport d'un ^a Scholiaste d'Aristophane, estoit fils de Midon, ou seulement son disciple. ^b Athénée en parle comme d'un Poète dithyrambique. Le Scholiaste le fait auteur d'un Poème à la louange de Pallas; Poème que ^c d'autres

^a *Ibidem.*

^{aa} *Diod. lib. 15. pag. 345.*

^{bb} *Item, lib. 16. pag. 407.*

^{cc} *Item, lib. 15. pag. 379.*

Plut. in Pelopid. p. 532. lin. 8.

^{dd} *Diod. lib. 16. pag. 482.*

^{ee} *Justin. lib. 9. sect. 8.*

^a *Nob. vers. 964.*

^b *Lib. 11. cap. 12. pag. 491. C.*

edit. Lugd.

^c *Tzetzes, chil. 1. hist. 25. v. 683.*

attribuoient à Stésichore. ^d Tzetzés nous en a conservé le commencement, conçu en ces termes :

Παλλάδα φρεσὶ πόλιν κληίζω πολεμαδύκον ἀγνὰν,
Παῖδα Διὸς μεγάλου, δάμνοπλον ἄσπον παρθένον :

c'est-à-dire, *J'invoque Pallas, cette chasse guerrière, qui saccage les villes, cette fille du grand Jupiter, cette vierge fameuse, qui sait dompter par la force des armes.* ^e Le Scholiaste d'Aristophane cite ces vers un peu différemment :

Παλλάδα φρεσὶ πόλιν κληίζω πολεμαδύκον ἀγνὰν,
Παῖδα Διὸς μεγάλου, δαμάσπιπον.

Il ajoute que Phrynique fait mention de ce cantique comme d'un ouvrage de Lamprocle, & en allègue les vers comme il suit :

Παλλάδα φρεσὶ πόλιν δεινὴν θεὸν ἐγχεκίδιμον
Ποπκληίζω πολεμαδύκον ἀγνὰν
Παῖδα Διὸς μεγάλου, δαμάσπιπον.

^f Athénée cite un vers du même Lamprocle, au sujet des Pléiades confondues avec les colombes. Le voici :

Ἄντι ποτανῆς ὁμώνυμοι πλεΐάσιν αἰθέρι κελδοί :

c'est-à-dire, *Pléiades, qui habitez la région éthérée, sous un nom qui vous est commun avec les oiseaux appelez colombes.*

CXIV. S'estant apperçû que cette Harmonie Mixolydienne n'avoit pas sa disjonction, où presque tous les Musiciens la croyoient, mais que cette disjonction se faisoit plus haut. *συνίσθοντα ὅπιν ὁδὸν ἐν ταῦθα ἔχει τιτὸν ἀγάζωξιν ὅπου χερδὸν ἅπαντες ὦροντε, ἀλλ' ἔκπιν ὁδὸν ἐξέ.*] Lamprocle n'est point ici donné comme l'auteur de l'Harmonie Mixolydienne : il en est regardé seulement comme le réformateur. Mais en quoi pouvoit consister cette réforme ? C'estoit, comme le dit Plutarque, à déterminer le véritable système de cette Harmonie ou de ce mode,

Sur l'Harmonie Mixolydienne.

^d Ibidem.
• Ibidem.

| ^f Ibidem.

quant à sa disjonction ou à l'arrangement des divers *tétracordes*, qui composoient ce système. En le réduisant à l'étendue de l'octave ou de l'*octacorde*, c'est-à-dire, du double *tétracorde* disjoint; le lieu de cette disjonction est unique, & par conséquent n'est point équivoque, comme on le peut voir par la progression de ce système, que voici: *mi, fa, sol, la; si, ut, ré, mi*. Il ne s'agit donc point ici du double *tétracorde* disjoint. Mais l'*hénécacorde*, ou le triple *tétracorde* disjoint, (c'est-à-dire la onzième,) pouvoit estre le système dont parle ici Plutarque. En effet, ce système offre un choix pour la disjonction, qui peut estre placée, ou entre le premier & le second *tétracorde*, ainsi: *mi, fa, sol, la: si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la:* ou entre le second & le troisième, de cette manière: *mi, fa, sol, la: la, si b mol, ut, ré: mi, fa, sol, la: &* en ce cas, Lamprocle aura pu mettre la disjonction du mode Mixolydien entre ces deux derniers *tétracordes* à l'aigu (*ἔν τῷ ὀξύῳ*) au lieu que la plupart des Musiciens croyoient devoir la mettre entre les deux premiers *tétracordes* au grave. Supposé qu'il soit ici question du système complet de l'ancienne Musique, composé de quatre *tétracordes* & du *proslambanoméne*, ce qui remplit la double octave: on y trouvera la même alternative. C'est-à-dire, que la disjonction peut s'y placer, ou entre le second & le troisième *tétracorde*, ainsi: *la: si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la: si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la:* ou entre le troisième & le quatrième, comme il suit: *la: si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la: la, si b mol, ut, ré: mi, fa, sol, la.*

Mais quelle pouvoit estre la cause d'une telle méprise de presque tous les Musiciens sur ce point? Voici, à mon avis, celle que l'on pourroit imaginer. Les premiers Musiciens Grecs qui empruntèrent le mode Lydien & le Mixolydien des peuples Asiatiques de même nom, comprirent fort bien que le système entier du second estoit d'un demi-ton plus haut que celui du premier (comme je l'ai dit * ci-dessus.) Mais ils ne firent pas assez d'attention à l'endroit où les Lydiens plaçoient la disjonction dans le Mixolydien; & ils la

* N.º 103.

mirent

mirent, sans y regarder de plus près, entre les deux *tétracordes* au grave, comme peut-être ils en usoient dans le mode Lydien. Lamprocle, dans la suite, ayant examiné la chose avec plus d'exactitude, reconnu par la manière dont les Lydiens montoient leurs instruments à cordes, & perçoient leurs flûtes pour le mode Mixolydien, qu'ils mettoient la disjonction entre les deux *tétracordes* à l'aigu : & sur cette observation, il réforma la figure ou l'échelle de ce mode parmi les Grecs, & la rendit conforme à celle des Lydiens.

CXV. En disposa la figure ou l'échelle de manière qu'elle s'étendoit de l'aigu au grave, comme qui diroit de la paramèse à l'hypate des hypates. τοῦτον αὖτις ἀπεγράφει τὸ ἅμυσ οὖν τὸ δὲ ὠδμήτης ἐστὶ πρῶτον ὑπατῶν.] Ceci achève de confirmer ce que j'ai commencé à établir dans la remarque précédente ; savoir, qu'il s'agit ici de l'*hendécacorde* ou du triple *tétracorde* disjoint. L'on fait que deux *tétracordes*, c'est-à-dire le système de deux quarts, estoient censez conjoints, lorsque le son le plus aigu du premier ou du plus bas, devenoit le son le plus grave du second ou du plus haut, comme dans cette progression de sons : *si, ut, ré, mi : mi, fa, sol, la* : & que ces deux *tétracordes* estoient censez disjoints, lorsqu'ils estoient séparés l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton entier, placé entre le son le plus aigu du plus bas & le plus grave du plus haut, en cette manière : *mi, fa, sol, la : si, ut, ré, mi* : en sorte que le système des deux *tétracordes* conjoints ne composoit qu'une septième du *si* au *la* ; & que celui des deux *tétracordes* disjoints remplissoit l'octave du *mi* au *mi*. On peut sur ce sujet recourir à ce que j'en ai dit dans ma ^a *Dissertation sur la Mélodie*. L'*hendécacorde* estoit formé de trois *tétracordes*, deux conjoints & le troisième disjoint, ou deux disjoints, & le troisième conjoint : car cette disjonction pouvoit s'y pratiquer en deux endroits, comme je l'ai remarqué ^a plus haut.

Il faut expliquer présentement ce que les anciens entendoient par ces deux mots, la *paramèse* & l'*hypate des hypates*.

^a Mem. de Litter. tom. 5. p. 173. | ^a N.° 114.
Mem. Tome XIII.

dans l'*hendécacorde*, dont il est ici question. Ils appelloient *paramèse* le huitième son, en montant du grave à l'aigu, & ils lui donnoient ce nom, parce qu'il estoit voisin de la *mèse*, ou du septième son, qu'il suivoit immédiatement. Ainsi dans la progression des sons de l'*hendécacorde*, où la disjonction se fait entre le second & le troisième *tétracorde* à l'aigu, & que j'ai exposée ^b ci-dessus, la *paramèse* répond au second *mi*, & la *mèse* au *ré*. A l'égard de l'*hypate* des *hypates*, c'estoit le premier ou le plus grave des sons de l'*hendécacorde*. On appelloit ce son ou cette corde *hypate* (*ὑπάτη*) comme qui diroit *suprême*, parce qu'elle paroissoit à la tête de l'échelle des sons, disposez de manière dans la Musique ancienne, que leur progression du grave à l'aigu alloit de haut en bas; en sorte que le son le plus grave estoit au haut de l'échelle, & le plus aigu estoit au bas, sous le nom de *nète* (*νῆτη*). Et quoique l'on ait changé dans la suite la disposition de ces sons, & qu'on les ait rangez dans le même ordre où on les voit aujourd'hui, c'est-à-dire, les graves au bas de l'échelle, & les aigus au plus haut: ceux des deux extrémités ont toujours conservé leurs anciennes dénominations d'*hypate* & de *nète*, après avoir perdu leur première situation, que ces anciens noms indiquoient. Pour désigner le premier ou le plus grave son de l'*hendécacorde*, on joignoit au terme *ὑπάτη* celui d'*ὑπάτης* (l'*hypate* des *hypates*); parce que le premier ou le plus grave des trois *tétracordes* renfermez dans ce système, s'appelloit le *tétracorde* des *hypates* ou des sons les plus graves; d'où le premier ou le plus grave de ces mêmes sons empruntoit sa dénomination d'*hypate* des *hypates*, comme qui diroit le plus grave son des plus graves.

Après cette exposition des termes employez dans le passage de Plutarque, ce passage devient très-intelligible. Lamprocle ayant reconnu que dans l'*hendécacorde* monté sur le ton ou mode Mixolydien, la disjonction devoit estre placée entre le second & le troisième *tétracorde* à l'aigu; il en dressa la figure ou l'échelle de façon, qu'en s'étendant de la *paramèse* à l'*hypate*

^b N.º 114.

des *hypates*, (c'est-à-dire, depuis le *mi* à l'aigu, jusqu'au *mi* le plus bas,) elle comprenoit les deux *tétracordes* conjoints les plus graves, & de plus le ton qui opéroit la disjonction du troisième *tétracorde*; ton situé entre la *mèse* & la *paramèse*, c'est-à-dire, entre le *ré* & le *mi* à l'aigu.

CXVI. On prétend de plus que l'Harmonie Hypolydienne, contraire, s'il en fut jamais, à la Mixolydienne, puisqu'elle approche fort de l'Ionienne, &c. Ἀλλὰ μὲν κ' ἡ παλαιὰ Λυδία ἐστὶ ἐναντία τῇ Μιξολυδίᾳ ὡς ἀπὸ πέντε ἡμίστιν.] Ἀρμονία παλαιὰ Λυδία, l'Harmonie Lydienne relâchée, n'est autre chose ici que le mode Hypolydien, de trois tons plus grave que le Mixolydien : c'est-à-dire qu'en supposant (comme j'ai fait * plus haut) le *proslambanomène* de celui-ci répondant au second *sol* de nos clavecins ordinaires, le *proslambanomène* de l'Hypolydien répondoit à l'*ut-dièse* au grave de ce *sol*. Cette distance de trois tons entre le Mixolydien & l'Hypolydien, suffisoit pour faire envisager ce dernier comme opposé au premier, ἐναντία τῇ Μιξολυδίᾳ, dit Plutarque; ce que l'interprète Latin *Xylander* a fort mal rendu, en faisant dire à son auteur tout le contraire de ce que porte le texte Grec. Plutarque a raison d'ajouter, que ce mode Hypolydien approche fort de l'Ionien (ὡς ἀπὸ πέντε ἡμίστιν.) En effet, ils ne sont séparés l'un de l'autre que par le Dorien, & par conséquent, ne sont qu'à un ton d'intervalle; l'Ionien répondant au *mi b mol*, & l'Hypolydien à l'*ut-dièse* au grave du Dorien, que je suppose répondre au *ré*, comme je l'ai déjà dit.

Au surplus, la particule *ἐναντία* ne doit point ici se rendre par *est*, quoique, mais par *certé*, certainement; ou elle doit se prendre dans le sens d'*ἐναντία πρὸς*, s'il en fut jamais, à la Mixolydienne : ou dans la signification d'*ἐναντία πρὸς*, quando quidem, *ut-pote*, comme étant contraire, &c. & sur ce pied-là, il faut lire ἐναντία pour ἐναντία, & ajouter la conjonction *ε* après

Μιξολυδισ: ἀλλὰ μὲν ἔστι πανηγύριον Λυδισ, ἑστὶ ἐναντίας
τῇ Μιξολυδισ, ἔστι ὁ ὁμοῖός τινος καὶ τῇ Ἰόνι: après quoi,
l'on traduira ainsi tout le passage: *On prétend que le mode
Hypolydien, opposé, s'il en fut jamais, au Mixolydien, & fort
approchant de l'Ionien, eut Damon l'Athénien pour inventeur.*

28. Février
1736.

Recherches
sur le Musi-
cien Damon.

CXVII. *Fut imaginé par l'Athénien Damon.* Τὸ Δάμωνος
ὑπερθεσὶ φωνῆς Ἀθηναίου.] Ce Damon est vraisemblablement
celui dont parle ^a Estienne de Byzance, qu'il fait fils de Da-
monide, & originaire d'Oa bourg de l'Attique, de la tribu
Pandionide. C'estoit un très-habile ^b Sophiste; c'est-à-dire,
qu'il joignoit l'étude de l'Eloquence à celle de la Philosophie,
sur-tout de la Politique; & de plus, il estoit si grand Musi-
cien, que dans cet art il devint ^c chef d'une secte, à laquelle
on donna son nom. Mais rien en ce genre ne l'illustra plus,
que les suffrages de deux grands hommes, tels que ^d Périclès
& ^e Socrate, qui se firent ses disciples. Ce dernier l'appelle
son ami, dans un ^f Dialogue de Platon, où Nicias, l'un des
interlocuteurs, apprend à la compagnie, que Socrate lui avoit
donné pour maître de Musique de son fils, ^g Damon élève
d'Agathocle, & qui excelloit non-seulement dans cet art,
mais qui possédoit outre cela toutes les qualitez qu'on pouvoit
souhaiter dans un homme, auquel on confioit l'éducation des
jeunes gens d'un rang distingué.

Damon avoit principalement cultivé cette partie de la
Musique, où il est question de l'usage qu'on doit faire du
rhythme ou de la cadence: & c'est un détail sur lequel ^h Pla-
ton renvoie à ce Musicien, comme à un grand maître. Celui-
ci fit voir, suivant le témoignage ⁱ d'Aristide-Quintilien, en
cela d'accord avec Platon, que les sons, en vertu d'un certain

^a Voce Ὄα.

^b Plut. in Pericl. pag. 280. lin. 7.
edit. Steph. Gr.

^c Porph. in lim. comment. ad Pro-
lem. Harmon.

^d Plutarc. ibidem.

^e Plar. in primo Alcib. pag. 31. C.
edit. Læmar.

^f Diog. Laërt. lib. 2. sect. 19. pag.
91. edit. Amstel.

Suidas, voce Συκράτης.

^g Lach. pag. 253. F.

^h Ibidem, pag. 246. E.

ⁱ De Republ. lib. 3. pag. 437. H.

^j Lib. 2. pag. 95. edit. Meibom.

rapport, ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéroient avec les qualitez morales par un chant suivi & continu, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point encore développées. En effet, dans les airs qui nous viennent de ce Musicien (continue Aristide) on trouve que sa Mélodie employe plus ou moins fréquemment les différents sons, tant mâles qu'efféminés; & que quelquefois elle ne met en œuvre que les uns ou les autres. D'où il paroît que l'Harmonie ou les chants peuvent s'accommoder aux divers caractères qu'on veut inspirer aux auditeurs.

Cela se confirme par un passage de ^k Galien, où il interroge les Stoïciens en ces termes: « Comment se pouvoit-il faire (dit-il) que le Musicien Damon voyant de jeunes gens, que les vapeurs du vin & un air de flûte joué sur le ton Phrygien avoient rendus extravagants, les ramenât tout d'un coup à un état de tranquillité, en faisant jouer un air sur le ton Dorien? Cela n'arrivoit-il pas (répond le Médecin) parce que l'ame sensitive, qui est le siège des passions, & qui est privée de raison, peut être agitée ou calmée par des mouvements qui n'ont rien de raisonnable: au lieu que cette faculté de l'ame qui raisonne, ne change point ses opinions au gré d'un joueur de flûte, qui exécute des airs sur différents modes? »

^l Martien-Capelle raconte ce même fait, avec cette différence, que le calme rendu aux jeunes gens pris de vin, & produit, selon Galien, par l'Harmonie Dorienne, Capelle le regarde comme l'effet de l'air, ou du cantique *Spondée*, qui apparemment se jouoit sur le ton Dorien, dont la gravité répondoit à la lenteur du rythme ou de la mesure que suivoit le Musicien dans l'exécution. C'est sans doute de ce Damon que Platon parle encore dans sa ^m République, & auquel il attribue ce sentiment, Que les innovations & les changements dans la Musique, s'étendoient jusqu'aux loix les plus importantes, & y donnoient de dangereuses atteintes. Cela

^k De placit. Hippoc. & Plat. l. 5. | ^l Lib. 9. pag. 313. edit. Grot.
c. 5. p. 169. D. edit. Charter. tom. 5. | ^m Lib. 4. pag. 447. B.

ne s'accorderoit guères avec l'invention ou l'introduction d'un mode aussi efféminé que l'Hypolydien, que l'on met ici sur son compte. Mais il n'est pas rare de voir les hommes déroger, dans la pratique, à la sagesse de leurs maximes spéculatives.

Damon estoit très-intelligent (selon ^a Plutarque) en matière de politique, & sous le nom de Musicien il prétendoit cacher à la multitude sa profonde capacité. Il se lia intimement avec Périclès, pour le former au gouvernement, comme un maître d'escrime s'affectionne à un bon Athlète, pour le dresier aux exercices de la Gymnastique. Mais il ne put tellement se déguiser, que l'on ne reconnût enfin, que sa lyre n'estoit qu'une couverture; & on le bannit du ban de l'*Ostracisme*, comme se mêlant de trop d'intrigues, & favorisant la tyrannie. Par-là il se vit en butte aux brocards des Poètes comiques; & l'un d'eux nommé Platon, dans une de ses pièces introduit quelqu'un sur la scène, qui s'adressant à Damon, l'apostrophe en ces termes: *Premièrement, dis-moi, je t'en conjure; est-il vrai que tu as esté, comme un autre Chiron, le nourricier de Périclès!* Sur quoi ^o M. Dacier observe dans ses notes, que le Poète joue ici sur le mot *Chiron*, qui en Grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie *plus méchant*. D'ailleurs, (continue le traducteur) il veut faire entendre à Périclès, qu'il aura le sort d'Actéon nourrisson de ce Centaure, & qu'il sera déchiré par son peuple, comme Actéon fut mis en pièces par ses chiens. On peut consulter, au sujet de Damon, les ^p notes de Meibom sur Aristide-Quintilien.

Sur l'Harmonie plaintive & sur l'efféminée.

CXVIII. Or l'une de ces Harmonies estant plaintive, & l'autre molle ou efféminée. Τάτων δὲ τῶν ἁρμονιῶν, τὸ μὲν θρηνητικῆς πρὸς ἄνθρωπον, τὸ δὲ ἐκλελυμένης.] L'harmonie plaintive estoit la Lydienne & la Mixolydienne; l'efféminée ou molle estoit l'Ionienne & la voisine l'Hypolydienne. On conçoit aisément que l'Harmonie Lydienne & la Mixolydienne, toutes deux

^a Ibidem.

^o *Homun. illust. tom. 2. pag. 204.*

| *edit. Paris. 1721. in-quarto.*

^p *Pag. 200. & seq.*

beaucoup plus aiguës que le ton Dorien, la première de deux tons, la seconde de deux tons & demi, estoient par-là d'autant plus propres à exprimer des plaintes, des cris, des gémissèments, qui se font d'ordinaire sur un ton de cette nature. Mais il est assez difficile de comprendre comment il estoit possible que la seule différence d'élévation d'un demi-ton de plus ou de moins dans le système de l'Harmonie Ionienne & de l'Hypolydienne, par rapport à la Dorienne, dont la gravité inspiroit le courage & la tempérance, communiquât aux deux premières un caractère tout opposé, c'est-à-dire, la mollesse & quelque chose d'efféminé.

Il est vrai que dans le système de la Musique moderne, ce changement de caractère peut arriver, ce système conservant toujours le même degré d'élévation. Mais c'est à la faveur de la modulation majeure & de la mineure, qui varient chacun de nos modes. Par exemple, notre mode *C-sol-ut* majeur est d'un caractère, qui le rend convenable aux chants de triomphe, aux bruits de guerre, &c. au lieu que *C-sol-ut* mineur exprime des plaintes mêlées d'amour & de tendresse; & c'est sur ce mode que se chantent l'adieu de Cadmus & d'Hermione, dans ^a l'Opéra de ce nom; la plainte d'Epaphus & de Libye, dans celui de ^b Phaëthon; cette scène si touchante, qui se passe entre Cérès, Aréthuse & Alphée, dans ^c l'Opéra de Proserpine, & qui commence par ce vers:

Ne m'apprendrez-vous point où ma fille peut estre! &c.

De même notre mode *F-ut-fa* majeur a quelque chose de grave, de majestueux, de magnanime; au lieu que *F-ut-fa* mineur semble n'estre destiné qu'à déplorer les plus grands malheurs: & c'est en effet sur ce mode que se chante la plainte d'Isis, qui commence par ce vers, dans ^d l'Opéra de ce nom,

Terminez mes tourments, puissant Maître du monde;

^a Act. 2. sc. 4.
^b Act. 2. sc. 4.

| ^c Act. 5. sc. 4.
^d Act. 5. sc. 1.

& celle d'Andromède exposée sur le rocher, dans • l'Opéra de Persée, & qui commence ainsi,

Dieux, qui me destiniez une mort si cruelle, &c.

G-ré-sol mineur convient à des plaintes mêlées de desespoir; & telle est celle ^f d'Armide sur le départ de Renaud, dont voici le premier vers;

Le perfide Renaud me fuit,

& qui se chante sur ce ton : au lieu que cette plainte éclatant jusqu'à la fureur, pour se rabattre sur l'espoir de la vengeance, passe du *G-ré-sol* mineur au *G-ré-sol* majeur, pour ce vers & les suivants,

Traître, atten je le tiens je tiens son cœur perfide, &c.

Or la variation du majeur au mineur estoit inconnue dans l'ancienne Musique, & tous les modes estoient essentiellement mineurs, procédant tous par la tierce mineure en montant, & jamais par la majeure. Ainsi, dans le cas dont il est ici question, le mode Dorien répondant à notre *D-lar-é* tierce mineure, l'Ionien d'un demi-ton plus haut, répondroit à notre *E-fi-mi-bé-mol* aussi tierce mineure; & l'Hypolydien, d'un demi-ton plus grave que le Dorien, à notre *C-sol-ut dièse* encore tierce mineure. Il est visible que de si petits intervalles, soit au grave, soit à l'aigu, ne suffisoient point, pour donner aux deux modes extrêmes (c'est-à-dire à l'Ionien & à l'Hypolydien) un caractère tout semblable, mais fort différent de celui qu'avoit le mode moyen (c'est-à-dire le Dorien.) Il falloit donc nécessairement (comme je l'ai déjà observé § plus haut) qu'à cette diversité d'élévation du mode, il se joignît quelques autres modifications, capables de le caractériser plus efficacement; & tel pouvoit estre le mélange de quelques sons empruntez de quelqu'une des cinq autres espèces

* *Ad. 4. sc. 5.*

* *Ad. 5. sc. 5.*

| * *N.° 103.*

qui partageoient les trois genres : telle pouvoit estre encore la suppression de quelques-uns des sons employez dans les autres modes, sans compter les variétez du rythme & celles de la versification.

CXIX. *Platon n'ignoroit pas qu'il se trouve dans ces mêmes Harmonies (la Mixolydienne & l'Hypolydienne ou l'Ionienne) quelque chose d'utile au maintien du gouvernement.* Οὐ, μὰ Δία, ἀγνοήσας ὅτι καὶ ἐν ἐκείναις τῇ χρῆσιμον ὡς πρὸς Πολιτείαν Φυλακικήν.] Πολιτεία Φυλακική n'est autre chose que cette partie du gouvernement, qui veille à établir & à maintenir la sûreté publique. Pour cela, il est quelquefois nécessaire de savoir exciter à propos certaines passions parmi le peuple, & de savoir les réprimer. C'est à quoi la Musique peut beaucoup contribuer par la variété de ses modes ou Harmonies, dont les unes font naître la terreur, les autres la compassion ; celles-ci allument la colère, celles-là l'éteignent, &c. Platon connoissoit parfaitement ces divers effets. Mais craignant que la Musique ne les portât trop loin, & jusqu'à troubler la paix & la tranquillité publique, par la multiplicité de ses modes ; il donnoit l'exclusion à la plupart, & s'en tenoit au mode Dorien & au Phrygien (comme je l'ai déjà dit ci-dessus) desquels il n'avoit rien de pareil à redouter.

CXX. *Ayant esté disciple de Dracon l'Athénien, & de Métellus d'Agrigente.* Ἀκουσὴς ῥητόμβρος Δρακόντος & Ἀθηναίου & Μετέλλου & Ἀκραγαντίου.] Il n'est parlé en nul autre endroit (que je sache) de ces deux Musiciens, qui enseignèrent cet art à Platon. C'est de quoi ne disent pas un mot, ni Diogène-Laërce, ni Olympiodore, ni aucun de ceux qui ont écrit la vie de ce Philosophe. On connoît, sous le nom de Dracon, plusieurs Grecs illustres, sans compter le Législateur d'Athènes. Mais si nous n'avions le témoignage de Plutarque, le Musicien Dracon seroit parfaitement ignoré. Platon put s'instruire de cet art, sans sortir de sa patrie, puisque Dracon estoit Athénien. A l'égard de Métellus, aussi peu connu que

Sur les Musiciens Dracon & Métellus.

• N.º 102.

Mem. Tome XIII.

li

Dracon, mais dont le nom est beaucoup moins familier chez les Grecs; peut-être notre Philosophe le trouva-t-il dans cette partie de l'Italie appelée la grande Grèce, où il alla chercher les disciples de Pythagore. Peut-être le rencontra-t-il plutôt en Sicile, à la cour de Denys le Tyran; ce qui paroît d'autant plus probable, que ce Métellus étoit originaire d'Agrigente (aujourd'hui *Gergenti*) alors ville célèbre de cette même île.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Simonide.

CXXI. *Il n'ignoroit pas non plus que Simonide.*] Il y a eu plusieurs Poètes de ce nom, confondus ensemble mal-à-propos par les auteurs qui en ont écrit, entr'autres par ^a Suidas. Mais il paroît certain, par la ^b Chronique de Paros, que le plus ancien de tous naquit l'an 294. de cette Chronique, lequel répond à la troisième année de la L.v.^e Olympiade, 558. ans avant J. C. & la preuve en est, que l'an 205. de cette même ^c Chronique, ou le 469.^e avant notre Epoque, ce Poète mourut âgé de quatre-vingt-dix ans. La Chronique d'Eusèbe le place sous quatre années différentes, ^d 1354. ^e 1458. ^f 1480. & 1531. qui répondent aux années 664. 559. 537. & 486. avant J. C. ce qui fait l'espace de 177. ans. Mais, où le Chronologiste s'est mécompté, où il veut parler de plusieurs Simonides. Le nôtre étoit originaire ^h d'Iouilis, ville de l'île de Céos, l'une des Cyclades, située dans le voisinage de l'Attique: & c'est sur quoi les divers écrivains sont d'accord entr'eux. ⁱ Callimaque le dit petit-fils d'un Hyllichus. Il vécut assez long temps, comme l'on voit, pour être contemporain & ami de Pittacus de Mitylène (selon ^k Platon;) ^l d'Hipparque, Tyran d'Athènes; de ^m Paulanias,

^a Voca Σμωνιδ.

^b *Murm. Oxon. pag. 246.*

^c *Ibid. pag. 248.*

^d *Pag. 121. edit. Amstel.*

^e *Pag. 127.*

^f *Pag. 128.*

^g *Pag. 130.*

^h *Sirab. lib. 10. pag. 486. C. edit. Paris.*

Steph. Byz. mt. voca τσιλῖς.

Suidas, ibidem.

ⁱ *Pag. 166. vers. 13. edit. Paris.*

Ann. Fabræ.

^k *In Protog. pp. 205. & seq. edit.*

Lamar.

^l *Id. in Hipparc. pag. 2. F.*

^m *Ælian. Var. histor. lib. 9. cap.*

41.

Roi de Sparte; ⁿ d'Hiéron, Tyran de Syracuse; de Thémistocle, comme l'assure ^o Plutarque; & des Alévades, Rois de Thessalie, au rapport de ^p Sozomène. Il avoit passé sa première jeunesse sous la fin du règne de Cyrus, sous les règnes de Cambyse & de Darius I. vers la mort duquel il devint très-célèbre dans Athènes, par son talent pour la Poésie, & continua sous Xerxès à s'illustrer en ce genre, ainsi que l'atteste la ^q Chronique de Paros, à l'année 225. Il estoit déjà fort vieux, lorsqu'il eut Pindare pour disciple.

Ce n'estoit point la seule qualité d'excellent Poète, sur-tout dans le genre lyrique & dans l'élegiaque, qui l'avoit mis en crédit auprès de tant d'hommes illustres. Son savoir & sa sagesse y estoient entrez pour beaucoup, comme le dit ^r Cicéron en ces termes: *Non enim Poëta solim suavis, verum etiam ceteroquē doctus sapiensque traditur*: ce qui revient à ce que ^s Platon en avoit pensé long-temps auparavant, lorsqu'il disoit qu'il n'estoit pas aisé de ne point ajouter foi à Simonide, à cet homme sage, à cet homme divin: Σιμωνίδῃ γὰρ ἔστι θορ ἀνθρώπου, σοφὸς καὶ θεῖος ὁ ἀνὴρ. Cette grande sagesse attestée par des juges si respectables, sembloit le mettre en droit de n'être pas toujours de l'avis de ceux qui brilloient le plus alors par cette qualité; & il osa ^t contredire dans ses vers la maxime de Pittacus, l'un des sept sages de Grèce. A cette maxime renfermée dans ces trois mots, Χαλεπὸν ἰσθλὸν ἔμμεναι, il est difficile de demeurer vertueux, Simonide ajouta celle-ci: *Ce n'est pas à demeurer vertueux que consiste la grande difficulté; c'est à le devenir si parfaitement & si solidement, de corps & d'esprit, que cette vertu soit inébranlable*: Οὐ γὰρ ἴσθι, ἀλλὰ θυέει μὲν ὄντα ἀχαλὸν χερσὶ τε & ποσὶ & νοῦ πείσωνον, αὐτὸς λόγου πτωμένον, χαλεπὸν ἀλυστέον. C'est une question qui est discutée avec étendue dans le Dialogue cité, mais dont la décision ne fait rien ici.

ⁿ Xenoph. in Hieron. pag. 901. A. edit. Paris.

^o In Themist. p. 208. lin. 7. edit. Steph. Græc.

^r In argum. hist. Ecclesiast. init.

^q Marm. Oxen. pag. 169.

^s De nat. Deor. lib. 1. sec. 22.

^t De Republ. lib. 1. pag. 411. E.

^u Plat. in Protagor. pp. 205. B. 206. 207. 208.

Quoi qu'il en soit, Simonide marca sans doute beaucoup moins de sagesse, lorsqu'il voulut exiger de ^aThémistocle son ami, pour lors Archonte d'Athènes, quelque chose d'injuste: ce qui attira cette réponse du Magistrat à notre Poète: *Comme tu ne serois pas bon Poète* (lui dit Thémistocle) *si tu faisois des vers contre les règles de la Poësie; de même je ne serois pas bon Magistrat, si je t'accordois quelque chose contre les loix.* ^xThémistocle le censuroit encore sur quelques autres articles, lui disant que c'estoit une folie à lui, qui estoit si laid, de se faire peindre, & que ç'en estoit une autre de déchirer, comme il faisoit par ses vers, les Corinthiens, qui habitoient une si grande & si puissante ville. Il avoit choisi depuis long temps Athènes pour le lieu de sa résidence. Il y avoit esté très-consideré à la cour du Tyran ^yHipparque, fils de Pisistrate; & ce Prince lui payoit de grosses pensions, qu'il accompagnoit de gratifications considérables, pour le retenir auprès de lui. Après la bataille de Platées, Simonide, au rapport ^zd'Elie, s'estant trouvé à un repas avec Pausanias Roi de Sparte, qui avoit joué un rôle si glorieux dans cette grande action; ce Prince le pria de lui alléguer quelque belle sentence philosophique; à quoi le Poète en souriant, ne répondit autre chose, sinon, *Solviens-toi que tu es homme, Μένεινο ἀνθρώπου ὄν.* Ce mot si sage ne fit pas alors grande impression sur Pausanias, qui n'estoit plein que des vains projets d'une ambition mal entendue. Il ne sentit toute la force de cette sentence, que lorsqu'il se vit réduit à se sauver dans le temple de Minerve, & sur le point de perdre la vie.

Simonide eut encore pour bienfaiteurs ^{aa}Alévas & ses trois fils, Rois de Thessalie, qui, selon ^{bb}Hérodote & ^{cc}Pausanias, ouvrirent à Xerxès l'entrée de la Grèce. Mais il fut sur-tout en grande considération auprès d'Hiéron, Tyran de Syracuse, à la cour duquel il se retira, estant déjà vieux: & ^{dd}il y fut le

^a *Plut. in Themist. p. 208. lin. 7.*

^x *Idem, ibid. lin. 10.*

^y *Plut. in Hipparc. pag. 2. F.*

^z *Var. hist. lib. 9. cap. 41.*

^{aa} *Sorotom. ibidem.*

^{bb} *I. ib. 7. sect. 6. edit. Gronov.*

^{cc} *Lib. 7. cap. 10. pag. 546. edit.*

Kuhn

^{dd} *Schol. Pindar. Olymp. Od. 2. vers. 29.*

médiateur de la paix entre ce Prince & Théron Roi d'Agri-
gente, lorsque leurs armées estoient sur le point d'en venir aux
mains. Xénophon fait foi de cette grande liaison de notre Poëte
avec le Roi de Syracuse, dans son Dialogue sur la Tyrannie, le-
quel n'offre d'autres interlocuteurs que ce Prince & son ami le
Poëte Simonide. M. ^{cc} Fabricius a cru pouvoir recueillir d'un
endroit de ce ^{ff} Dialogue, que ce Poëte avoit servi à la guerre.
Mais j'estime que ce savant Bibliothécaire s'est trompé sur ce
point. Si ce Poëte eût porté les armes, Xénophon ne l'auroit
pas ignoré; & en ce cas, il eût tourné autrement la question
qu'il lui fait faire par le Tyran. C'est-à-dire que celui-ci,
au lieu de cette expression: *Si vous avez quelque expérience des
choses de la guerre*, auroit employé cette autre: *Vous, qui estes
homme de guerre*: & alors Simonide lui répondant, *Lorsque
nous sommes en campagne*, rien n'empêcheroit de conclurre
de-là que notre Poëte auroit esté Soldat. Mais la question
estant conditionnelle, comme elle l'est, la réponse de Simo-
nide faite au pluriel, ne tire point à conséquence pour lui
personnellement, & ne signifie autre chose que, *nous autres
particuliers*, mis en opposition avec le Prince, par rapport à
l'inquiétude & à la crainte des dangers. Pour répondre ainsi,
en pareille occasion, il n'estoit pas besoin d'avoir esté à la
guerre; il suffisoit d'en avoir ouï parler.

Ce même ^{ss} Hiéron fit une question bien plus sérieuse à
Simonide. Il lui demanda ce que c'estoit que Dieu. Le Poëte,
avant que de répondre, prit le délai d'un jour pour y mieux
penser: après quoi, interrogé de nouveau par ce Prince, il lui
demanda deux jours de répit, doublant ainsi les délais, chaque
fois qu'il estoit requis de s'expliquer. Enfin, pour épargner à
Hiéron l'ennui d'une plus longue attente, il lui déclara qu'il
trouvoit la question si difficile à résoudre, que plus il l'appro-
fondissoit, moins il espéroit en pouvoir donner la solution.

Quelque obscure que fût chez lui l'idée de la Divinité, il
ne laissa pas d'estre fortement persuadé qu'il en avoit reçu plus

^{cc} Tom. 1. lib. 2. cap. 15. p. 572. | ^{ff} Pag. 911. C.
Biblioth. Græc. | ^{ss} Cicer. *ibidem*.

d'une fois des marques sensibles d'une protection particulière. Les Dieux ^{h h} (dit-on) pour le récompenser du soin charitable qu'il avoit pris d'inhumier un cadavre abandonné sur le rivage, l'avertirent en songe de ne point s'embarquer le lendemain, comme il en avoit le dessein. Il resta donc à terre, où il apprit le naufrage de tous les vaisseaux qui estoient partis ce jour-là, & il conserva par un Poëme, la mémoire d'un événement si extraordinaire. Il ne parut pas moins visiblement protégé par Castor & Pollux, dans l'aventure qui lui arriva chez l'Athlète Scopas, où il fut (à ce qu'on assure) garanti miraculeusement de la chute du logis : ce qu'on trouve raconté dans les Fables de ^{i i} Phédre, dans ^{k k} Valère-Maxime, dans ^{l l} Cicéron & dans ^{m m} Quintilien, qui varient entr'eux sur quelques circonstances de leur narration. Il est pourtant vrai, s'il en faut croire le ^{n n} Fabuliste Latin, que les Dieux ne préservèrent pas toujours du naufrage le Poëte Simonide. Ce malheur lui arriva une fois, mais il n'y périt pas. Il sacrifia dans ce moment tout ce qu'il avoit de biens sur le vaisseau, pour sauver plus facilement & plus sûrement sa personne; c'est-à-dire, qu'il n'emporta que son seul talent pour les vers, qui lui fut d'une très-grande ressource.

En effet, il faut l'avouer, lorsque Simonide chantoit les louanges des Princes ou des Athlètes vainqueurs, il n'avoit pas uniquement en vûe pour lui-même l'immortalité qu'il promettoit aux autres. L'acquisition des richesses estoit pour lui un motif encore plus pressant; & peu disposé à courir les risques d'une reconnaissance ou d'une libéralité incertaine ou tardive, il trouvoit beaucoup plus de sûreté dans les conventions réciproques. Cette précaution rendoit sa veine un peu trop mercenaire, & dégénéra dans la suite en une sordide avarice. Il en est taxé assez unanimement par les anciens, & elle lui fit essuyer quantité de railleries, qui donnèrent lieu à

^{h h} Val. Max. lib. 1. cap. 7. sect.

3. Ext.

Cicer. de Divin. lib. 1. sect. 27.

^{i i} Lib. 4. fab. 24.

^{k k} Lib. 1. cap. 8. sect. 7. Ext.

^{l l} De Orat. lib. 2. sect. 86.

^{m m} Inst. orat. lib. 11. cap. 2.

^{n n} Lib. 4. fab. 21.

diverses reparties ingénieuses, qu'on lui attribue. ^{oo} Estant à la cour de Syracuse, la femme d'Hiéron lui demanda lequel estoit le plus à souhaiter, d'estre riche ou savant? A quoi il répondit qu'il valoit beaucoup mieux estre riche, puisqu'on ne voyoit tous les jours à la porte des riches que des savants. ^{pp} Interrogé pourquoy il revendoit une partie des provisions qu'Hiéron lui fournissoit pour le faire vivre dans l'abondance? C'est (répondoit-il) pour exposer aux yeux du public la magnificence du Prince, & sa grande frugalité. ^{qq} Il disoit d'ordinaire qu'il avoit deux caissettes, l'une pour les payemens qu'il exigeoit, l'autre pour les remerciemens ou les gratifications qu'il attendoit; que celle-ci restoit toujours vuide, & qu'il n'y avoit que la première qui se remplît. Lorsqu'on lui reprochoit son attachement excessif aux richesses, dans un âge si avancé; ^{rr} il répondoit que de tous les plaisirs de la vie, il ne jouissoit plus que de celui-là: ^{ss} il disoit aux autres qu'il aimoit mieux laisser du bien à ses ennemis après sa mort, que d'estre à charge à ses amis pendant sa vie. ^{tt} Aristote raconte encore un fait, qui prouve combien la Muse de Simonide estoit vénale. Un Athlète vainqueur à une course de mules, estant venu le prier de célébrer en vers cette victoire, & lui offrant trop peu, le Poëte s'en excusa sur l'indécence qu'il y auroit à un homme comme lui de louer des demi-baudets. Mais l'Athlète lui ayant offert davantage, Simonide devint plus traitable, & fit un Poëme qui commençoit par ce vers:

Χαίρετ' ἀγλοπόδων θύζαρες ἵππων.

que le traducteur *Cassandre* a rendu par ces deux-ci:

Qu'on vous aime en tous lieux, par-tout qu'on vous caresse,
O filles de chevaux plus légers que le vent.

Je ne finirois point, si je voulois rassembler ici toutes les

^{oo} *Aristot. Rhet. lib. 2. cap. 16.*

^{pp} *Athen. lib. 14. cap. 21. pag.*

^{qq} *D. edit. Lugd.*

^{rr} *Plut. de curios. p. 922. lin. 27.*

^{ss} *Id. an sen. ger. f. resp. p. 1407. lin. 16.*

^{tt} *Scob. serm. 10. p. 232. ed. Gen.*

^{uu} *Rhet. lib. 3. cap. 2.*

maximes, toutes les sentences, tous les apophthegmes qu'on met sur le compte de Simonide, & qui se tirent en partie des fragments de ses ouvrages, en partie des écrivains de l'antiquité, qui ont fait mention de ce Poëte. Il eut parmi ses contemporains quelques rivaux en Poësie, qui ne l'épargnèrent point; un ^{uu} Lasus d'Hermione, entr'autres, & un ^{xx} Timocréon de Rhodes. S'ils l'attaquèrent par leurs médisances, il fut repousser vivement leurs traits, & les mortifier à son tour, comme on le voit par une ^{yy} Epitaphe très-injurieuse, qu'il fit pour Timocréon, avant la mort de celui-ci. ^{zz} Il disputa pour la dernière fois & remporta le prix de Poësie dans les jeux publics, à l'âge de quatre-vingt ans, & en vécut encore dix. Il mourut vraisemblablement à Syracuse, un an après Hiéron, & il y fut enterré. ^{aaa} On prétend que dans la suite son tombeau fut démoli; que les matériaux en furent employés à construire une tour pour la défense de la ville; & qu'en punition de cet attentat, les Dieux permirent que la ville fût forcée précisément par cet endroit.

Il faut parler maintenant des ouvrages de Simonide, & de quelques inventions dont on lui a fait honneur. ^{bbb} Telle est celle des quatre lettres, dont il enrichit (dit-on) l'alphabet Grec; savoir les deux voyelles longues Η̃τα & Ω̃μέγα, & les deux lettres doubles Ξ̃ι où Ζ̃ητα & Ψ̃ι. Sur quoi il faut consulter ^{ccc} *Symaise*. Quant à la troisième corde de la lyre, dont ^{ddd} Suidas le dit inventeur, le fait n'a nulle vraisemblance, puisque dès le temps de Terpandre, plus ancien que Simonide, cet instrument estoit monté de sept cordes, comme je l'ai observé ^{ddd} plus haut. Ainsi, ou le *Léxicographe* s'est trompé, ou il y a faute dans son texte. Il doit estre rectifié

^{uu} *Aristoph. Vesp. vers. 1401.*

^{xx} *Diog. Laërt. lib. 2. sect. 46. p. 108. edit. Amstel.*

^{yy} *Anthol. lib. 3. c. 6. Epigr. 38. pag. 308. edit. Brod.*

^{zz} *Plut. an ger. sen. &c. p. 1405. lin. 15.*

Val. Max. lib. 8. cap. 7. sect. 13. Extra.

^{aaa} *Suidas, ibidem.*

^{bbb} *Idem, ibidem.*

Plin. lib. 7. cap. 56. pag. 476. edit. Hack. in-8. tom. 1.

^{ccc} *Ad Inscript. antiqu. Herod. Attic. & Regill. pp. 221. &c. seq.*

^{ddd} *Ibidem.*

^{ddd} *N.º 18.*

par celui

par celui de ^{ccc} Pline, qui assure que Simonide ajouta une huitième corde à la *cithare*. A l'égard des Poésies de Simonide, dont il ne nous reste que des fragments, la douceur, la tendresse, quelque chose de touchant & de plaintif, en faisoient le principal caractère. De-là venoit son surnom de *Mélicerte* (*Μελικέρτης*) *doux comme le miel*. Il avoit cependant écrit en dialecte Dorique, peu compatible en apparence avec cette douceur. Il raconta dans un Poème, le règne de Cambyse & celui de Darius I. Il célébra en vers élégiaques le combat naval donné près d'Artémision. Il chanta en vers lyriques la bataille de Salamine, & il y fit l'éloge des Lacédémoniens qui périrent aux Thermopyles. Il excella dans les chants plaintifs & dans les lamentations, comme l'attestent le vers de ^{fff} Catulle :

Mælius lacrymis Simonideis;

& celui ^{ggg} d'Horace :

Ne ... Cæa retractas munera naniæ.

Il composa des Hymnes & des *Péans*; des chants de victoire & de triomphe, pour les Athlètes vainqueurs; des Tragédies, des *Parthénies*, des Epigrammes, des Griphes, des Elégies, & ^{hhh} remporta le prix en ce genre sur Eschyle, &c. Je me contente d'indiquer en gros toutes ces Poésies, dont on trouvera un détail plus circonstancié dans la ⁱⁱⁱ *Bibliothèque Grèque* de M. Fabricius.

Il est parlé dans la ^{kkk} Chronique de Paros, d'un second Simonide, fils de Léoprèpès, & petit-fils par sa mère du vieux Simonide. Ce second florissoit l'an de la Chronique 214. 478. ans avant J. C. Ce fut alors (selon cette même Chronique) qu'il gagna le prix aux jeux d'Athènes, & ^{mmm} il avoit inventé la *Mémoire artificielle*. ⁿⁿⁿ Suidas &

^{ccc} *Ibid. pag. 480. ejusd. edit.*

^{fff} 36. 8.

^{ggg} *Carm. lib. 2. Od. 1. vers. 36.*

^{hhh} *Schol. Æschyl. in hujus vita.*

ⁱⁱⁱ *Tom. 1. l. 2. c. 15. p. 59 1-92.*

Mem. Tome XIII.

^{kkk} *Marm. Oxon. pag. 170.*

ⁱⁱⁱ *Ibidem.*

^{mmm} *Ibidem.*

ⁿⁿⁿ *Ibidem.*

d'autres auteurs l'ont confondu mal-à-propos avec son ayeul, quant à cette invention. L'ayeul en avoit moins besoin qu'un autre, ayant joui d'une excellente mémoire jusqu'à l'extrême vieillesse : & c'est de quoi il donna des preuves convaincantes dans l'aventure qui lui arriva chez l'Athlète Scopas, & dont j'ai parlé ^{ooo} ci-dessus. Il est encore fait mention de quelques autres Poètes nommez *Simonides*. Il faut consulter sur eux tous, la ^{ppp} *Bibliothèque Grèque* de M. *Fabricius*, le Dictionnaire de *Bayle*, & le traité historique de Léon *Allazzi*, de *Simeonibus*.

Je ne puis me dispenser d'avertir ici, que M. *Bentley*, dans la savante ^{qqq} *Dissertation Angloise* qu'il a publiée à Londres, en 1699. in-8.^e touchant *Phalaris*, est d'un sentiment particulier sur le temps où ont vécu nos deux *Simonides*, & donne aux trois passages de la *Chronique* de *Paros* concernant ces deux Poètes, une explication toute différente de celle qu'en ont donnée les éditeurs de cette *Chronique*, lesquels j'ai pris pour guides. Il prétend que ^{rrr} le *Simonide* du second passage, natif de *Céos*, fils de *Léoprèpès*, inventeur de la mémoire artificielle, & qui à l'âge de quatre-vingts ans remporta le prix aux jeux d'Athènes sous l'Archontat d'Adimante, est le fameux Poète lyrique *Simonide*, dont ^{sss} le *Scholaste* d'*Hermogène* nous a conservé une *Epigramme*, dans laquelle ce Poète lui-même célèbre sa victoire; comme dans une autre *Epigramme* alléguée par l'Orateur ^{rrr} *Aristide*, il se glorifie de son excellente mémoire. Or (continue M. *Bentley*) l'Archontat d'Adimante à Athènes tombe dans la troisième année de la LXXV.^e Olympiade. D'où il est aisé (poursuit-il) d'expliquer ^{uuu} le troisième passage de la *Chronique*, où il est dit que ce même *Simonide* mourut nonagénaire, la quatrième année de la LXXVII.^e Olympiade, sous l'Archontat de *Théogénide*: ce qui s'accorde assez juste avec les témoignages

^{ooo} Pag. 254.

^{ppp} *Ibidem*.

^{qqq} Pag. 41. & seq.

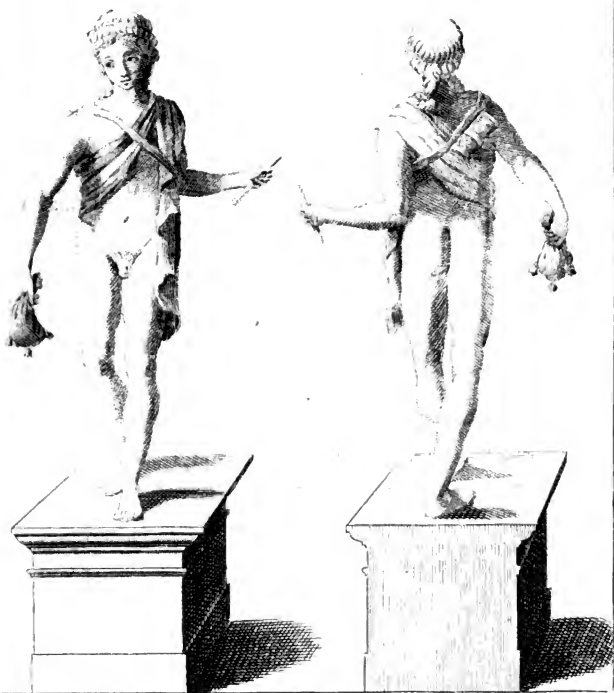
^{rrr} *Marini Opera*. p. 170. Ep. 55.

^{sss} Pag. 410.

^{uuu} Tom. 3. p. 645. édité. P. *Steph.*
in-octavo.

^{uuu} *Ibid.* Ep. 58.

*Figure Antique,
representant, le Dieu Mercure,
veuë des deux côtez.*



de *** Suidas & du γγγ Scholiaste d'Aristophane, qui font mourir ce Poète à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, la quatrième année de la LXXVIII.^e Olympiade.

Après cela (dit M. Bentley) il ne reste nulle difficulté pour l'explication du *** premier passage de la Chronique. Le Simonide dont il y est fait mention, estoit père de Léoprépès, & ayeul du célèbre Simonide, fils de ce Léoprépès : & en supposant cet ancien Simonide âgé de quarante ans, lors de la naissance de son petit-fils, il devoit en avoir cent neuf, la quatrième année de la LXXII.^e Olympiade. Et comme dans un âge si avancé, il ne pouvoit (selon M. Bentley) fournir à la Chronique d'autre circonstance qui le regardât personnellement, que sa mort; le sçavant Anglois remplit la lacune du passage par ces mots πλεωτῆς Ἀθηνῶν, il meurt à Athènes, au lieu que **** Prideaux y lit ἰφράν Ἀθηνῶν, il florissoit à Athènes, prenant cet ayeul pour le fameux Simonide. De toutes ces dates, M. Bentley conclut que le temps où vivoit Stésichore, est fort antérieur à celui où le place la bbbb Chronique; & c'est précisément à la preuve de ce fait chronologique, qu'aboutit son calcul touchant Simonide : calcul qui, tout ingénieux & tout probable qu'il paroît, n'est peut-être pas exempt de difficulté.

CXXII. Et Bacchylide.] Ce Poète estoit ^a d'Ioûlis dans l'île de Céos, & par conséquent compatriote de Simonide, dont il estoit même le neveu. ^b Suidas le dit fils de Médon, & petit-fils de l'Athlète Bacchylide. Mais le ^c Gyraldi prétend que dans le *Léxicographe*, il faut lire *Milon* au lieu de *Médon*. Il allègue pour garants les Scholiastes de Pindare, qui n'en disent rien, & un vers Grec qu'il ne cite point, & dont il ne nomme point l'auteur. Sur ce pied-là, il faudroit

Sur
Bacchylide.

*** Voce Simonides.

γγγ In Vesp. vers. 1402.

**** Ibid pag. 169. Ep. 50.

**** Marm. Oxon. pag. 218. Ep.

50.

bbbb Ibid. pag. 169. Ep. 51.

^a Strab. l. 10. p. 486. C. ed. Par.

Steph. Byzant. voce Ιωλῖς.

Suidas. voce Βακχυλῖδ.

^b Ibidem.

^c De Poët. Dial. 9. col. 474. B.

edit. Lugd. Bat.

l'en croire sur sa parole : mais c'est ce qu'on n'ose exiger des lecteurs. ^d La Chronique d'Eusèbe place Bacchylide dans la LXXXII.^e Olympiade, puis ^e dans la LXXXVII.^e & ces deux dates n'ont rien d'incompatible, puisque ne comprenant que l'espace de vingt-quatre ans, rien n'empêche que ce Poète n'ait pu fleurir encore fort au-delà. Il s'établit dans le Peloponnèse, & y composa la plupart de ses ouvrages, selon ^f Plutarque. Il écrivit en dialecte Dorique, ainsi que son oncle & Pindare, son contemporain & son rival.

Ils chantèrent l'un & l'autre les victoires d'Hiéron, remportées dans les jeux publics de la Grèce; & peut-être les Poësies de Bacchylide plurent-elles assez à ce Prince, pour exciter la jalousie de Pindare. Celui-ci ne put s'en taire; il en marqua son mécontentement dans une de ses Odes Pythiques, où il désigne son rival sans le nommer, & s'efforce de le décrier auprès d'Hiéron, comme l'observe le ^g Scholiaste. S'il en faut croire le ^h *Gyraldi*, Porphyryon, l'ancien Commentateur d'Horace, assure que ⁱ l'Ode de celui-ci, *Pastor cum traheret per freta navibus*, &c. où il fait prédire par le Dieu Nérée à Pâris les malheurs de Troye, n'est qu'une imitation de celle où Bacchylide mettoit les mêmes prédictions dans la bouche de Cassandre. Mais c'est de quoi l'on ne trouve pas un mot aujourd'hui dans ce vieux Scholiaste Latin. ^k Ammien-Marcellin témoigne que les vers de ce Poète Grec faisoient les délices de l'Empereur Julien, & qu'il en citoit souvent un passage, où Bacchylide, en louant un habile Peintre qui sait embellir un portrait, compare cet art avec la pudeur, qui jette un nouvel éclat sur la vie héroïque d'un grand homme.

Il ne nous reste que quelques fragments des Poësies de Bacchylide, qui estoient de plus d'une espèce, quoique renfermées pour la plupart dans le genre lyrique. Il avoit composé

^d Pag. 122. *édit. Amstel.*

^e Pag. 123.

^f *De exil.* pag. 1074. *lin.* 6. *édit.*
Steph. Grav.

^g *Pind. Pyth. Od.* 2. v. 97. & 120.

^h *Ibi.* *col.* 474. D.

ⁱ *Carm. lib.* 1. *Od.* 15.

^k *Lib.* 25. *cap.* 4. *pag.* 326. *édit.*
Gronov. Lugd. Bat. in-fol.

1.^o des vers amoureux ; 2.^o des Odes sur les victoires des Athlètes ; 3.^o des Prosodies ; 4.^o des Dithyrambes ; 5.^o des Hymnes ; 6.^o des Péans ; 7.^o des Hyporchèmes ; 8.^o des Parthénies. Il faut consulter sur tous ces ouvrages la ¹ Bibliothèque Grèque de M. Fabricius. Il relève une méprise du ^m Gyraldi, qui sur la foi ⁿ d'Elie, nous parle de trois autres Bacchylides, l'un Athénien, les deux autres Arcadiens : au lieu que cet Historien Grec ne dit rien de ces trois Bacchylides, faisant mention seulement de trois hommes nommez *Bakides*, parmi lesquels il y en avoit un d'Athènes, & un autre d'Arcadie. Mais on trouve dans ^o Suidas un second Bacchylide, Poète originaire d'Opunte, & que le Poète comique Platon range parmi les Sophistes que celui-ci jouoit dans une de ses pièces.

CXXIII. *Avoient composé sur le ton Dorien, non-seulement plusieurs Parthénies.* Ο'ν πολλα δώεα Παρθένια ἄλλα πεποίη.] Il faut effacer ἄλλα de ce passage, où il ne signifie rien, & n'est qu'une répétition du copiste, causée par le mot suivant (Α'λκυων.)

Sur les cantiques appellez Parthénies.

Les Parthénies estoient des cantiques ainsi nommez, parce qu'ils estoient composez pour des Chœurs ou des troupes de jeunes filles (*Παρθένοι*), qui les chantoient dans certaines Fêtes solennelles. Telle estoit celle des *Porte-lauriers* (*Δαφνοφόρια*) célébrée tous les neuf ans en Béotie, à l'honneur d'Apollon Isménien, & décrite fort exactement par ^a Proclus, dans sa *Chrestomathie*. Voici quelle en fut l'occasion. Les Eoliens qui habitoient Arne & les lieux circonvoisins, en estant sortis pour obéir à un Oracle, vinrent ravager le territoire de Thèbes, qu'assiégeoient alors les Pélasgues. Les deux armées se trouvant en même temps dans l'obligation de chômer une Fête d'Apollon ; il y eut suspension d'armes, pendant laquelle les uns coupèrent des lauriers sur l'Hélicon, les autres sur les bords du fleuve Mélas, & en firent au Dieu une offrande.

¹ Tom. 1. lib. 2. cap. 15. sect. 21. pag. 577.

^m Ibid. pag. 474. E.

^a Var. hist. lib. 12. cap. 35.

^o Voce Σοφιστ.

^o Pag. 10. edit. Wechel. in-4.^o

D'un autre côté Polématas, chef des Béotiens, vit en songe un jeune garçon, qui lui faisoit présent d'une armure complète, avec ordre de consacrer tous les neuf ans des lauriers au même Dieu : & trois jours après ce songe, ce Général défit les ennemis. Il eut soin de célébrer la Fête ordonnée ; & la coutume s'en est depuis conservée religieusement. Voici, dit Proclus, en quoi cela consiste.

On prend le bois d'un olivier, on le couronne de lauriers & de diverses fleurs, & on le somme d'une sphère de cuivre, à laquelle on en suspend d'autres plus petites. Le milieu de ce bois est environné de couronnes de pourpre, moindres que celles qui en ornent le sommet ; & le bas est enveloppé d'une étoffe à franges, de couleur de safran. La sphère supérieure désigne le soleil, qui est Apollon ; la seconde représente la lune, & les plus petites figurent pour les autres planètes & pour les étoiles. Les couronnes, qui sont au nombre de trois cens soixante-cinq, offrent une image de la révolution annuelle. Un jeune garçon, ayant père & mère, mène la marche ; & son plus proche parent porte devant lui l'olivier couronné, qu'on appelle *Κρόνος* (Κρόνος.) Le jeune garçon le suit, le laurier à la main, les cheveux épars, la couronne d'or sur la tête, vêtu d'une robe brillante qui lui descend jusqu'aux pieds, & ayant pour chaussure celle qui doit son nom à Iphicrate. Il est suivi d'un Chœur de jeunes filles portant des branches de laurier, chantant des Hymnes en équipage de suppliantes ; & la procession se termine au temple d'Apollon Isménien. Ce sont donc ces Hymnes qu'on appelloit *Parthénies*, & que composoient à l'envi les plus fameux Poètes lyriques, tels qu'Alcman, Pindare, Simonide & Bacchylide, allégués ici par Plutarque. Il est parlé de ces *Parthénies* dans la Comédie des *Oiseaux* d'Aristophane, & le Scholiaste en dit deux mots.

CXXIV. Et qu'on avoit mis quelquefois en Musique sur ce même mode, des plaintes tragiques & quelques chansons

^b *Vers.* 920.

*αποτευσε. Καὶ μὲν τοὶ ὅτι καὶ ῥαζικοί οἱ ποτὶ ὅτι τῷ Δωρεῖ
ῥόπου ἐμελωδῆσαν, καὶ πᾶσι ἐρεσσησά.*] Il estoit rare que l'on
composât sur le ton Dorien, des chants plaintifs ou propres
à inspirer de la tendresse. Ils appartenoint de plein droit au
mode Ionien & au Lydien, comme je l'ai remarqué ^a plus
haut. Aussi l'abus que l'on faisoit quelquefois du Dorien,
pour des airs qui y convenoient si peu, n'empêchoit-il point
Platon de l'admettre dans sa Musique, par rapport à certains
chants & à certaines Poësies, qui répondoient parfaitement
au caractère grave & majestueux de ce mode, comme nous
l'allons voir.

CXXV. *Mais il se contentoit d'admettre des cantiques spon-
dées. Εξήρκει δ' αὖτις . . . τὰ σπονδία.*] Je n'ajouterai rien
ici à ce que j'ai observé ^a plus haut sur les airs *Spondées*, on
peut y avoir recours.

CXXVI. *Et ceux qui se chantoient en l'honneur de Mars*
et de Minerve. Τὰ εἰς τὸ Ἀπλὸν Ἐρμῆν.] Il est parlé d'un
cantique ou d'une Hymne en l'honneur de Minerve, dans les
^a *Nuées* d'Aristophane; & il en est parlé comme d'un ancien
air de Musique, que l'on faisoit apprendre autrefois aux jeunes
gens d'Athènes, pour leur inspirer ce courage mâle si néces-
saire à ceux que l'on destinoit à la guerre & aux autres affaires
du gouvernement. Le Scholiaste d'Aristophane attribue ce
cantique à l'Athénien Lamprocle, comme je l'ai observé
^b plus haut. Estoit-ce le même cantique de Minerve, dont
Plutarque fait mention quelques pages ^c plus bas, & dont il
fait auteur Olympe; ajoutant que ce Musicien l'avoit com-
posé dans le genre enharmonique, & sur le mode Phrygien?
C'est une question que je ne puis décider. Mais je m'étendrai
plus au long sur la nature de ce cantique d'Olympe pour
Minerve, lorsque j'en serai au passage de Plutarque où il en
est parlé. Quant à celui de Mars, dont il s'agit ici, il semble

Sur les canti-
ques de Mars
& de Minerve.

^a N.° 102.

^b N.° 72. 73. 74.

^c *Al.* 3. sc. 3. *init.*

^b N.° 113.

^c N.° 228.

que Plutarque, dans la suite, le mette encore sur le compte d'Olympe, en disant que ce Musicien y avoit fait entrer le rythme *Profodiaque*. C'est ce que j'examinerai plus à fond dans les ^d remarques suivantes.

CXXVII. *Car tout simples que sont ces airs, qui ne roulent que sur trois cordes.* Τειχορδα γὰρ ὄντα καὶ ἀπλά.] Quelques interprètes se sont figurez, sur ce passage mal entendu, que la lyre ou *cythare* de Terpandre & celle d'Olympe n'estoient montées que de trois cordes. J'ai fait voir ^a plus haut le contraire. Plutarque ne parle point ici des instruments dont jouoient ces Musiciens, & qui certainement avoient au moins sept cordes. Il ne parle que des airs (ποίηματα) qu'ils exécutoient dessus, & qui pouvoient ne rouler effectivement que sur trois cordes (Τειχορδα:) soit que ces trois cordes se suivissent par degrez conjoints, ou par degrez disjoints. Je pourrois trouver dans notre Musique moderne quantité d'airs, composez sur un aussi petit nombre de sons, & qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'agrément, & de remuer même assez vivement l'auditeur. Mais il n'est pas bien sûr que dans le passage dont il est question, le mot Τειχορδα doive estre pris à la lettre. Je suis persuadé qu'il tient seulement la place du terme ὀλιγόχορδα, de peu de cordes: en sorte que c'est un nombre certain mis au lieu d'un incertain, pour exprimer le petit nombre des cordes ou des sons, employez par un Musicien dans la composition d'un air. Toutes les langues fournissent de pareilles expressions.

17. Août CXXVIII. *Nul compositeur ne peut imiter la manière d'O-*
1736. *lympe, & ils restent tous derrière lui, malgré la diversité des cordes*
& des modes dont ils se servent. Ὅς μὴδὲνα δύνασθαι μιμήσασθαι
τὸν Ὀλύμπου ῥόπον· ὑστερεῖν ἢ πούτοις ἐν τῇ πολυχόρδῳ καὶ
ἐν πολυῤῥόπῳ κατὰ γινόμενους.] On pourroit dire aujourd'hui
la même chose de la Musique Italienne & de plusieurs de nos
Musiques Françaises, composées dans ce goût-là, & comparées, non-seulement avec celle de Lulli, beaucoup plus

^a N.° 195.

| • N.° 18. 30. 67.

simple,

simple, plus naturelle & plus touchante, mais encore avec plusieurs de nos anciens vaudevilles & de nos Musiques d'Eglise. Celles-ci, en effet, ne parcourant qu'un très-petit nombre de sons, & se renfermant dans cette belle simplicité d'intonation, dégagée de tout *fleuris* superflu, vont droit au cœur, pour y exciter les passions les plus vives & les plus convenables aux divers sujets exprimez par les paroles, ou par le tour & la cadence de la modulation. Ce qu'il y a de singulier, par rapport à cet article, c'est que du temps de Plutarque, ainsi qu'il paroît par ce Dialogue, malgré la grande corruption qu'il prétendoit s'être glissée dans la Musique, il se trouvoit encore des gens sensibles à celle de Terpandre & d'Olympe, dont plusieurs cantiques s'estoient conservez jusqu'alors, avec la manière de les chanter; & ces partisans de l'ancienne Musique la mettant en parallèle avec la moderne de leur siècle, la jugeoient, à toutes sortes d'égards, fort supérieure.

CXXIX. Or une preuve évidente que ce n'est point par ignorance que les anciens se sont abstenus de la trite, en chantant le mode *Spondiaque*. Οἱ γὰρ οἱ παλαιοὶ ἔδιδον ἀπὸ τῆς τρίτης ἐν τῇ σπονδιακῇ ἑβότῃ.] La trite estoit le troisième son, ou la troisième corde du double tétracorde conjoint ou disjoint, en comptant de l'aigu au grave, & par conséquent elle répondoit, dans le premier cas, à notre *fa*, & dans le second, à notre *sol*, comme je l'ai dit ci-dessus. J'ai parlé aussi fort au long du *Nome spondée*, du mode *spondiaque*, & du *spondiasme*, dans les remarques 72. 73. & 74. On peut les consulter. Du reste, ce que nous apprenons de plus sur ce point par ce passage, c'est que les voix qui chantoient dans le mode *spondiaque*, ne faisoient point entendre la trite; c'est-à-dire, que telle estoit alors la progression des sons dans le diatonique, pour les voix, *si, ut, ré, mi, sol, la*, sur le double tétracorde conjoint; & *si, ut, ré, mi, fa-dièse, la, si*, sur le disjoint dont il s'agit: au lieu que les instruments ne supprimoient

Sur le retranchement de la trite.

* N.º 67.

Mém. Tome XIII.

LI

point cette corde, & jouoient, *si, ut, ré, mi, fa, sol, la*, ou *si, ut, ré, mi, fa-dièse; sol, la, si*.

CXXX. Car ils ne s'en seroient jamais servis, en la mettant en consonnance avec la parhypate, s'ils n'eussent connu l'usage qu'on en pouvoit faire. *ὡς γὰρ αὐτοὶ αὐτῇ οὐδὲν τὴν παραπάτην μετρησάμενοι συμφώνως, μὴ γινώσκοντας τὴν ῥῆσιν.*] La trite, dans les genres diatonique & chromatique, estoit toujours en consonnance avec la parhypate, puisque ces deux sons faisoient la quarte (*ut-fa*) dans le double tétracorde conjoint, & la quinte (*ut-sol*) dans le disjoint. Il est ici question du dernier. Plutarque parlera * bientôt du premier.

CXXXI. Mais il est manifeste que le caractère de beauté, qui naît du retranchement de cette trite, dans le mode *spondiaque*, est ce qui les a déterminés, comme par sentiment, à conduire leur modulation jusqu'à la paranète, en passant par-dessus la trite. *Ἀλλὰ δὴλον, ὅτι τὸ τῆς κλάδος ἥθεος, ὃ γίνεται ἐν τῇ ἀποδιαικῷ ῥόπῳ, ἀφ' οὗ τὴν τῆς ῥίτης ἐξάρσις, τῶν ὡς τὸ τὴν ἀφάρσιν αὐτῶν ἐπαγόντων ἀφ' οὗ τὸ μέλος ὅτι ἡ ἀφάρσιν.*] Comme nous ne savons guères en quoi consistoit le mode *spondiaque*, nous ne pouvons juger bien précisément du bel effet que pouvoit y produire la suppression de la note appelée *trite*, ou du *sol*, par-dessus lequel passoit la voix du Musicien, pour gagner la paranète, ou le *la*, qui suivoit immédiatement à l'aigu. On conçoit sans peine qu'il estoit aisé de composer un chant, & même un chant agréable, où cette *trite* ne fût point employée. Mais on ne conçoit pas de même, quel désagrément auroit pu causer dans ce chant l'emploi de cette même note; & l'on n'apperceoit pas mieux, pourquoi ce qui paroïssoit vicieux dans ce chant exécuté par quelque voix, ne l'estoit plus dans le jeu des instruments. Sur quoi pouvoit estre fondée une pareille bizarrerie? N'y avoit-il pas dans cet usage, plus d'habitude & de coutume, que de raison? L'oreille, faite depuis long-temps à un certain tour de modulation, par rapport à certains cantiques, ne se seroit pas

* N.° 133.

prêtée volontiers au changement qu'on y auroit fait, en y introduisant quelque son qu'elle n'auroit pas eu coutume d'y entendre. Or elle estoit habituée à l'intervalle de la tierce mineure ou du triple demi-ton, soit en montant (*fa-dièse, la*) soit en descendant (*la, fa-dièse*) : & cet intervalle, auquel un long usage l'avoit, pour ainsi dire, asservie, la flatoit plus agréablement, que n'auroit pu faire *fa-dièse, sol, la, ou la, sol, fa-dièse*.

CXXXII. *On en doit dire autant de la nète. Car ils l'ont employée dans le jeu des instruments, tantôt en dissonance avec la paranète, tantôt en consonnance avec la mèse. Mais dans la mélodie ou le chant, ils n'ont pas jugé ce son convenable au mode spondiaque.* Ο' αὐτὸς ὃ λόγος ἔδει τῆς νήτης, ἔτι παυτῇ πρὸς μὲν τὴν κρῆσιν ἐρχάτο, ἔπειτα πρὸς ἀρμονίαν διαφωνῶν, ἔπειτα πρὸς μέσων συμφῶν. καὶ ὃ τὸ μέρος οὗ ἐφαίνετο αὐτοῖς οἰκία ἢ τῆς ἀποδείξεως ἔστω.] Il faut lire dans le texte *διαφωνῶς* & *συμφῶνως*, au lieu de *διαφωνῶν* & *συμφῶν* : *ἐρχάτο* πρὸς ἀρμονίαν διαφωνῶς, ἔπειτα πρὸς μέσων συμφῶνως, comme on a lû ci-dessus, πρὸς παρυπάτω κρητῆρι συμφῶνως. La nète, qui dans le double tétracorde disjoint, répond au *si* d'enhaut, est en dissonance avec la paranète (ou le *la*) avec laquelle elle fait une seconde ; & en consonnance avec la mèse, qui répond au *mi*, & qui fait avec elle une quinte (*mi-fi*.) Non-seulement, comme l'atteste ce passage, on supprimoit la trite dans le mode spondiaque, mais on en retranchoit encore la nète ; en sorte qu'il ne restoit, pour cette modulation, que ces six notes, l'*hypate*, la *parhypate*, le *lichanos*, la *mèse*, la *paramèse*, & la *paranète* : c'est-à-dire, *si, ut, ré, mi, fa-dièse, la* : & cette double suppression n'avoit lieu que pour les voix.

Sur le retran-
chement de la
nète.

CXXXIII. 1. *Ils en ont usé de même, par rapport à la nète du tétracorde conjoint. Car en jouant des instruments, ils la mettoient en dissonance avec la paranète & la paramèse, & en consonnance avec la mèse & avec le lichanos. Mais dans le chant,*

• N. 130.

ils n'osoient s'en servir, à cause du mauvais effet qu'elle produisoit. *ὃ μόνον ἢ τοῖσι, ἀλλὰ ἔ τῃ συνημμένῃ νῆτι ἔτο κέχλω* *πάντες· καὶ μὲν γὰρ πλὴν χρῶσι, αὐτῶ διεφώνον ὡς τὴν ὀκτα-* *νητῶν, ἔ ὡς ὀκταμέσῃ, ἔ ὡς λιχανόν· καὶ ἢ τὸ μέλος,* *καὶ ἐν αἰχμωδῆται τῶ χροσαμδῶν, ἐπὶ τῶ γρημδῶν δι' αὐτῶ* *ἦδου.]* A s'en tenir aux termes dans lesquels ce passage est conçu, les joueurs d'instruments mettoient la *nête* du double tétracorde conjoint en dissonance avec la *paranète*, la *paramèse* & le *lichanos*; ce qui se trouve vrai par rapport aux deux premières; car la *nête* fait la seconde avec la *paranète*, & la tierce-majeure avec la *paramèse*. Or la seconde & la tierce-majeure (*la-sol* & *la-fa*) sont deux dissonances dans l'ancienne Musique. Mais il est faux que la *nête* soit en dissonance avec le *lichanos*, puisqu'elle forme avec cette corde, la quinte (*la-ré*) qui est une consonnance. Il y a donc faute dans le texte de Plutarque, comme s'en est fort bien apperçû *Méziriac*, qui dans sa supposition très-vraisemblable de quelques mots oubliez, remplit très-judicieusement cette lacune par ceux-ci, qu'il place après *ὀκταμέσῃ: καὶ συνεφώνον ὡς τὴν μέσῃ*, après lesquels viennent *καὶ ὡς λιχανόν*: ce qui fait un sens fort juste: ils mettoient la *nête* en dissonance avec la *paranète* & la *paramèse*, & en consonnance avec la *mèse* & avec le *lichanos*. En effet, la *nête* avec la *mèse* fait la quarte, & la quinte avec le *lichanos*; & ce sont deux consonnances: mais *Méziriac* s'est trompé dans sa remarque, lorsqu'il dit que la *nête* fait avec la *paramèse* la dissonance de la tierce-mineure, (*dissonat ad paramesen in trihemitonio*,) au lieu de dire *in ditono*, qui est la tierce-majeure, dissonance chez les anciens.

2. Mais dans le chant, ils n'osoient s'en servir. *κατὰ ἢ τὸ μέλος, καὶ ἐν αἰχμωδῆται τῶ χροσαμδῶν.]* J'ajouterai ici à ce que j'ai déjà dit * ci-devant sur ces sons interdits aux voix, dans l'exécution de certains cantiques, & permis aux instruments; que cela peut s'entendre de deux manières, par rapport à ceux-ci. Lorsqu'ils jouoient seuls, ce qui leur arrivoit

dans les combats militaires ou athlétiques, dans les marches des armées & en d'autres occasions; ils pouvoient faire entendre tous les sons du double tétracorde: cela ne paroît pas douteux. Mais lorsque ces instruments servoient aux voix d'accompagnement, auquel cas ils devoient se conformer scrupuleusement (ᾠροχορδα) à la modulation de celles-ci; leur estoit-il permis de faire entendre quelqu'un des sons qui estoient supprimez dans la Musique vocale? Quoique l'Auteur ne s'explique pas clairement sur cette circonstance, je crois que les instruments dont la symphonie estoit ordinairement moins forte que celle des voix, sur-tout dans les chœurs, pouvoient, sans préjudicier à l'Harmonie & à la modulation de celles-ci, employer tous les sons de l'octave; c'est-à-dire, qu'ils pouvoient, par exemple, parcourir ces trois sons (*fa-dièse, sol, la, & la, sol, fa-dièse,*) pendant que les voix ne chantoient que *fa-dièse, la, & la, fa-dièse;* pourvu que le rythme ou la cadence n'en souffrît en aucune manière: en sorte que ce *sol* ne servît, dans le jeu des instruments, que d'une espèce de liaison, pour passer de *fa-dièse* au *la, & du la au fa-dièse:* & ainsi des autres sons.

3. Que cette corde n'estoit pas inconnue à Olympe ni à ses disciples. ὅτι οὗτοι ἠγάθον τὸ Οὐλύμπου τι ἢ τῷ ἀκολουθησάντων ἐκεῖνῳ.] Crispin & Constantin, qui dans leurs lexiques, allèguent ce passage de Plutarque sous le mot ἀγροεῖν, apparemment sans avoir lû ce qui précède & ce qui suit, l'ont pris tous deux à contre-sens, en le traduisant ainsi: *Olympium ejusque sectatores cognoscebat: il connoissoit Olympe & ses sectateurs:* où l'on voit de plus *Olympium* pour *Olympum*. Il y a faute ici dans le texte Grec, où l'on doit lire, au lieu d'ἠγάθει à l'actif, ἠγροεῖτο au passif; οὗτοι ἠγροεῖτο, n'estoit pas inconnue: & cette leçon est indiquée dans l'un des manuscrits de la Bibliothèque Royale, où on lit ἠγροεῖτο pour ἠγροεῖτο. L'article τὸ qui suit immédiatement ce verbe, aura été l'occasion de cette bévue du copiste, qui au lieu d'écrire ἠγροεῖτο ?, aura écrit ἠγάθον τὸ.

CXXXIV. Dans les cantiques consacrez au culte de la Mère
L l iij.

des Dieux, & dans quelques autres, usitez parmi les Phrygiens. Εἰν τοῖς μυσώοις, & ἐν ποσὶ ἡβὺ Φρυγίων.] Εἰν τοῖς μυσώοις, il faut sous-entendre ἄσμασι, νόμοις, ὕμνοις, c'est-à-dire, dans les cantiques, dans les hymnes composez en l'honneur de Cybèle ou la mère des Dieux. Καὶ ἐν ποσὶ ἡβὺ Φρυγίων: & dans quelques autres cantiques Phrygiens. Ces peuples, comme l'on fait, honoroient d'un culte particulier cette Déesse. (Voyez la remarque 195.)

Sur le retrans-
chement du
tétracorde des
hypates.

CXXXV. Il est visible de plus, quant aux hypates, que ce n'est point par ignorance que dans le mode Dorien, ils se sont abstenus d'employer le tétracorde, qui prend sa dénomination de ces hypates. Διόλον ἡ & ἡβὺ πρὸς ὑπατάδιν, ὅτι ἐν αὐτοῖς ἀπέχοντο ἐν τοῖς δωδεοῖς τῷ τετραχόρδου τόνου.] On peut voir ce que j'ai dit ci-devant sur les hypates. J'ajouterai ici que dans le système complet de l'ancienne Musique composé de cinq tétracordes, le plus bas ou le plus grave s'appelloit le *tétracorde des hypates*, parce qu'il estoit formé des quatre cordes les plus basses ou les plus graves de tout le système. Or selon ce que témoigne ici Plutarque, on s'abstenoit de ce tétracorde dans le mode Dorien, dont les chants par conséquent ne devoient rouler que sur les quatre tétracordes supérieurs, c'est-à-dire, sur celui des *méses* (μῆσαν) & sur les trois des *nètes*, savoir, celui des *conjointes* (συνημμένων) celui des *disjointes* (διζευγμένων) & celui des *exorbitantes* ou des *excédentes* (ὑπερβολαίων.) Mais, ajoute Plutarque, ceux-là mêmes qui dans le mode Dorien, évitoient le *tétracorde des hypates*, l'employoient sans scrupule dans les autres modes.

Sur le genre
chromatique
& le rythme
exclus de la
Tragédie.

CXXXVI. Car la Tragédie n'a jamais admis le genre chromatique ni le rythme, & n'en use pas même aujourd'hui. Cependant la cithare, plus ancienne de plusieurs générations que la Tragédie, a mis l'un & l'autre en usage dès les commencements. Τὰ δὲ χρωματικῶς ἡβὺ & τὰς ρυθμῶν τετραχόρδια μὲν ἐδέχοντο ἐν ἡμέτερον κέρει. καὶ αὖτε ἡ πολλὰς χρωμαῖς περισβυτιῶσα τραγῳδίας ἔστα, ἐξ ἀρχῆς ἐχρησάτο.] G. J. Vossius, qui rapporte

• N. 115.

ce passage dans son *art poétique*, en a mal traduit la fin, en ces termes : *Cithara verò, quæ Tragædiam aliquot seculis antecessit, ab initio in usu erat*. Plutarque ne dit point que la cithàre fût en usage dès les commencements, il assure seulement que dès-lors elle uſoit du chromatique & du rhythme.

Mais pourquoi le genre chromatique étoit-il exclus de la Tragédie ? Plutarque nous en allègue une raison générale, & qu'il applique également à tous les retranchements de même nature faits en différentes occasions : & cette raison est celle de la décence, de la bienséance, de la convenance au propre caractère de la Tragédie. Il consistoit, ce caractère, dans la grandeur d'ame, dans le courage, dans la magnificence & dans les autres qualitez héroïques, mises sur la scène ; ce qui s'appelloit ἡδὺς Ἀγαλληρόν. Ce caractère devoit estre soutenu sur-tout par les chœurs ; & c'est à quoi la Poësie & la Musique devoient concourir à l'envi. Or des trois genres de Musique, le diatonique étoit le seul qu'on pût employer dans ces chœurs avec succès ; cette sorte de modulation estant la plus propre à exprimer les sentiments pleins de grandeur & d'élévation, que la Poësie vouloit inspirer. Le genre chromatique, dont le caractère avoit quelque chose de lâche, de mol & d'efféminé, n'y eût pas esté convenable. On ne doit donc pas estre surpris qu'il fût banni de la Musique des Tragédies.

A cette première cause d'exclusion qu'assigne notre auteur, on peut en joindre une seconde, qui sans doute ne laissoit pas d'y entrer pour beaucoup. C'étoit la difficulté des chants chromatiques, moins naturels que les diatoniques, à cause des demi-tons multipliez, & par-là d'une exécution plus épineuse. Moins la voix se plie aisément à cette espèce d'intonation, moins elle est capable d'y chanter bien juste ; & il eût esté beaucoup plus difficile de faire chanter d'accord ensemble dans le genre chromatique un grand nombre d'Acteurs-Musiciens, que dans le diatonique. Il n'en étoit pas de même par rapport aux instruments. On y jouoit le chromatique, & même l'enharmonique, avec autant de facilité que le diatonique,

* *Lib. 2. pag. 85.*

parce que ces instrumens montez ou percez sur un certain ton, le conservoient plus invariablement.

A l'égard du rythme, exclus aussi (selon Plutarque) de la Tragédie, c'est-à-dire, des intermèdes, que les chœurs y formoient, & qui estoit ce qu'un tel Poëme offroit de plus poétique : comment se persuader qu'une partie aussi essentielle que le rythme à toute Poësie & à toute Musique, pût manquer à celle des chœurs ? Il faut entendre certainement ce passage avec distinction, & l'expliquer, non du rythme en général, mais d'une sorte de rythme en particulier. Le rythme métrique ou poétique devoit y régner dans toute son étendue, par rapport à la structure des vers. Mais le rythme musical en estoit totalement banni ; c'est-à-dire, qu'on n'y marquoit point la cadence, comme dans les autres Musiques, en battant la mesure. Les Acteurs néanmoins observoient sans doute les longues & les brèves, en chantant. Mais ils le faisoient avec moins d'exactitude & plus de liberté, que s'ils eussent esté assujettis à suivre le mouvement réglé d'une cadence, marquée par quelque sorte de percussion ou de battement. En un mot, on peut s'imaginer que ces chœurs de Tragédie se chantoient, comme se chantent en plain-chant plusieurs de nos Musiques d'Eglise, où l'on n'appërçoit presque nul rythme, nulle cadence musicale.

Du reste, ce qu'avance Plutarque, dans ce Dialogue, n'est point contraire à ce que dit Aristote, dans sa ^b Poétique, *Que les Dithyrambes, les Nomes, la Tragédie & la Comédie emploient également le rythme, les vers & l'Harmonie ou la Musique ; puisqu'il y ajoûte ces mots ; avec cette différence, que les uns les emploient tous ensemble, & les autres séparément : ὁμοῦ καὶ ἑκαστὸν αἰνῶν καὶ ἁπλῶς καὶ μετὰ μουσικῆς.* Les Dithyrambes & les Nomes, par exemple, mettoient en œuvre tout ensemble le rythme, les vers & la Musique : au lieu que la Tragédie & la Comédie en usoient séparément ; c'est-à-dire, des vers, dans le corps de la pièce, & de la Poësie jointe à la Musique, dans les chœurs. Car ce passage n'emporte pas nécessairement

^b Cap. 1.

les trois espèces d'imitation, employées dans les Poèmes dramatiques.

2. Si donc quelqu'un. assûroit que c'est faute d'avoir connu le chromatique, qu'Eschyle, &c.] Je n'entrerai ici dans aucun détail sur la vie & les ouvrages d'Eschyle. Il faut consulter sur ces deux points ce qu'en ont recueilli 1.° Thomas Stanley, dans la belle édition qu'il a publiée de ce Poète, à Londres, en 1664. in-folio. 2.° Bayle, dans son Dictionnaire. 3.° M. Fabricius, dans sa ^a Bibliothèque Grèque.

CXXXVII. Qu'Eschyle & Phrynique ne l'ont point mis en œuvre. Εἰ ἐν πρὶ Αἰσχύλῳ ἢ Φρύνικῳ Φαῖν δὲ ἀγνοῦν ἀπεχρήσθαι τῶν ῥημάτων.] Le Phrynique, dont il s'agit en cet endroit, est le plus ancien de trois Poètes de ce nom, qui, suivant l'opinion la plus commune, se sont distingués dans le genre dramatique, deux pour la Tragédie, & le troisième pour la Comédie. Ce premier Phrynique estoit Athénien, fils de Polyphradmon, selon quelques-uns; de Minyras ou de Choroclés, selon quelques autres, au rapport de ^a Suidas, qui le fait père de Polyphradmon, aussi Poète tragique. Il fut disciple de Thespis, l'inventeur de la Tragédie; & par conséquent, il doit passer pour très-ancien; & même pour antérieur à Eschyle; comme il semble que l'on puisse le recueillir ^b d'Aristophane, chez qui Euripide accuse Eschyle d'avoir produit sur la scène d'impertinents acteurs, élevez & instruits chez Phrynique, duquel il les avoit empruntez. De-là il s'ensuit, ^b qu'Eusèbe a eu tort de le ranger après Eschyle, sous la LXXIV.^e Olympiade, & que Suidas, qui le fait fleurir & remporter le prix dès la LXVII.^e est beaucoup mieux fondé, comme le remarque ^c Périzonius sur Elien. Cette ancienneté paroît de plus confirmée par cette considération, que pour perfectionner la Tragédie encore informe de son temps, il y introduisit divers usages, comme l'assûre le même ^d Suidas.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Phrynique.

^a Tom. 1. pag. 601. lib. 2. c. 16.

^b Vocab. Φρύνικος.

^c In Ran. A. 4. scen. 1. vers. 941.

Mém. Tome XIII.

¹a Pag. 130. edit. Amstel.

^c Var. Hist. lib. 3. cap. 8.

^d Ibidem.

Tel fut celui des masques, pour transformer les acteurs en actrices; (car les femmes ne se montroient point sur le théâtre des Grecs, & les Poètes dramatiques originairement ne composoient pour elles aucun rôle;) & tel fut encore l'usage des vers iambes tétramètres, ou de huit pieds, dont le ^c Scholiaste d'Aristophane assure que Phrynique fut l'inventeur (ὑποκρίτης.) Ce fut lui qui composa la Tragédie dont Thémistocle fit les frais, sous l'Archontat d'Adimante, dans la L X X V. Olympiade, & dont il donna le spectacle aux Athéniens avec tant de succès, qu'il remporta le prix sur ses concurrents, & consacra une plaque d'airain, dont l'inscription devoit immortaliser cette victoire. ^f Plutarque, à qui nous devons cette particularité touchant le Poète Phrynique, ne nous apprend point le nom de cette Tragédie, qui fit tant d'honneur à Thémistocle & à l'Auteur.

§ Suidas lui en attribue neuf, dont voici les noms: 1.° les *Egyptiens*; 2.° *Alceste*; 3.° les *Danaïdes*; (ces trois sont aussi mises sur son compte par ^h Hésychius;) 4.° *Actéon*; 5.° *Antée* ou les *Libyens*; 6.° les *Justes*; 7.° les *Perfes*; 8.° les *Assésseurs*; (Συώζοντες) 9.° & *Pleuron*; (c'est le nom d'un Grec fils d'Etolus, & celui d'une ville.) Il est fait mention de cette dernière pièce dans les ⁱ scholies de Tzetzès sur Lycophron, & dans les ^k *Phociques* de Pausanias, où cet écrivain déclare « que pour la fable de ce tison fatal, donné par les Parques » à Althée, de la durée duquel dépendoit la vie de Méléagre, » & que sa mère irritée alluma elle-même; c'est Phrynique » fils de Polyphradmon, qui l'a débitée le premier dans sa » pièce intitulée *Pleuron*. *Méléagre*, dit-il, *ne put éviter la mort,* » *sa cruelle mère mit le feu au tison fatal, & du même feu son mal-* » *heureux fils se sentit consumer.* » Après quoi, Pausanias ajoute cette réflexion: « Qu'à la vérité Phrynique ne s'étend pas sur » cet événement, comme tout Poète a coutume de le faire

^c *Thesmoph. vers.* 171.

^f *In Themist. p. 208. lin. 1. edit.*

Steph. Græc.

^h *Ibidem.*

^h *Voc. ἰατροῦ. Σμύλη. ἀδαμῶς ἰκαρῶ.*

ⁱ *Vers.* 433.

^k *L. 10. c. 31. p. 874. edit. Kuhn.*

sur une idée qu'il imagine, & qu'il veut rendre croyable: « mais qu'il dit simplement le fait, comme si s'eût esté une « chose connue de toute la Grèce. » (J'emprunte ici l'élégante version Françoisé de M. l'Abbé Gédoyen.)

¹ Suidas parle d'un second Phrynique, Athénien, fils de Mélanthe & Poète tragique. Il le fait auteur de deux pièces, *Andromède* & *Erigone*, ainsi que de plusieurs airs appelez *Phryniques*, dont la cadence & les paroles animoient au combat, & que de jeunes gens armez chantoient & dansoient avec grande vivacité. Il lui attribue encore une troisième pièce intitulée *la prise de Milet par Darius Roi de Perse*, laquelle fit verser des larmes aux spectateurs: ce qui fut cause que les Athéniens, intéressés dans la perte de cette ville, condamnèrent le Poète à une amende de mille drachmes, après l'avoir chassé du théâtre, pour le punir d'avoir, par cette Tragédie, rouvert une playe si sensible à toute la nation; & ils défendirent de rejouer à l'avenir cette pièce. Ce fait est rapporté par ^m Hérodote, par ⁿ Strabon, par ^o Plutarque, par ^p Elieen & par d'autres: & la consternation où une telle disgrâce jetta Phrynique, avoit passé en proverbe chez les Grecs; en sorte qu'on disoit de quiconque se trouvoit accueilli de quelqu'infortune, ^q *Phrynique tremble de peur* (πῆσας ὁ Φρύνικος.)

M. Bentley, dans sa Dissertation Angloise sur *Phalaris*, publiée à Londres, in-8.° ne croit point, sur la foi ^r d'Elieen & du ^t Scholiaste d'Aristophane, que cette expression (πῆσας ὁ Φρύνικος) ait passé en proverbe chez les Grecs, pour marquer un homme qui *tremble de peur*. Sa raison d'en douter est fondée sur les mots suivans, ὥσπερ ἀλέκτωρ (comme un coq;) ce qui fait, selon lui, une comparaison très-peu juste, le coq estant, dit-il, un oiseau des plus courageux & des plus hardis. Cette considération détermine le savant Anglois à faire un changement dans ce texte, en y lisant πᾶσας, il frappe, au

¹ Ibidem.

^m Lib. 6. cap. 21. edit. Gronov.

ⁿ Lib. 14. pag. 635. D. edit. Par.

^o Præc. polit. pag. 1456. lin. 26.

^p Var. hist. lib. 13. cap. 17.

^q Aristoph. in Vesp. vers. 1481.

^r Pag. 266. & seq.

^t Ibidem.

^u Ibidem.

lieu de *πῆσαι*, il tremble. Mais ce qui sembleroit s'opposer à une pareille conjecture, c'est un passage de ^u Plutarque, où il compare Alcibiade humilié par les leçons de Socrate, à un coq baissant l'aile & craintif: ce que l'Historien exprime par ce vers:

Ε'πῆξ' ἀλέκτωρ δοῶλον ὡς κλίνας πτερόν.

M. *Bentley* ne dissimule point l'usage que l'on pourroit faire de ce passage contre son opinion. Mais il trouve une grande différence entre ce vers & celui d'Aristophane. Il s'agit dans le premier, d'un coq qui a esté battu, & qui par-là peut fort bien estre mis en comparaison avec Alcibiade, dont Socrate rabbat la présomption: au lieu que dans le dernier, il est question d'un coq ayant toute sa vigueur. Je doute cependant que la réflexion de M. *Bentley*, quoique spécieuse, persuade les critiques moins hazardés que lui, de la nécessité de corriger le texte Grec d'Aristophane en cet endroit, contre le témoignage, non-seulement du Scholiaste, mais encore d'un auteur tel qu'Elie.

On est en peine de savoir, si ce second Phrynique ne doit pas estre confondu avec le premier, malgré la distinction de Suidas. * *Périzonius*, dans ses savantes notes sur Elie, seroit assez de cet avis, & il s'appuye pour cela sur les raisons suivantes. 1.° Les auteurs qui parlent de la Tragédie sur *la prise de Milet*, la donnent tous à Phrynique le Poète tragique, qu'ils nomment tout simplement, & sans y joindre aucune qualification, qui pût faire soupçonner qu'ils reconnoissent sous ce nom plus d'un Poète de ce genre. 2.° La diversité des pères donnez par Suidas & par les Scholiastes aux deux Phryniques prétendus, est de peu d'autorité, pour décider la question; puisque s'il falloit admettre autant de Phryniques différents, que les noms de leurs pères allégués par ces écrivains souffrent de variations, on multiplieroit ces Poètes jusqu'au nombre de quatre: d'où il suit qu'on seroit également,

* *In Alcib. pag. 352. lin. 15. edit. Steph. Græc.*

* *Ibid. lib. 3. cap. 8.*

& peut-estre mieux fondé à les réduire au seul Phrynique, disciple de Thespis. 3.^o Tzetzès, dans ses scholies sur Hésiode, dit formellement qu'avant Eschyle, Phérénique (il faut lire Phrynique) Poète tragique, fut puni par une amende de mille drachmes, pour avoir dit la vérité dans sa Tragédie intitulée *la prise de Milet*. 4.^o Rien n'empêche que l'auteur de cette pièce n'ait pu vivre jusqu'au temps de Thémistocle. De toutes ces raisons, on pourroit conclurre, selon *Périzonius*, que les deux Phryniques de Suidas ne sont qu'un seul & même Poète tragique. Il faut consulter sur ce point cet habile Critique, dans ses 2^{es} notes sur Elie.

Aux douze Tragédies spécifiées plus haut sous le nom de Phrynique, il faut ajouter encore ces deux-ci, *Tantale*, selon ^{aa} Hésychius, & les *Phéniciennes*, selon ^{bb} Athénée.

M. Bentley, dans sa Dissertation Angloise citée plus haut, & publiée deux ans avant l'édition des notes sur Elie, dûes à *Périzonius*, est persuadé, comme celui-ci, que les deux Phryniques, produits par Suidas comme deux Poètes tragiques différents, n'en sont qu'un seul. Voici ses raisons.

1.^o Tous les écrivains qui ont parlé de la Tragédie sur *la prise de Milet*, (& notre Anglois en nomme jusqu'à ^{cc} huit) l'ont tous donnée à Phrynique le Poète tragique, sans aucune autre qualification propre à le distinguer du premier Phrynique disciple de Thespis: & ^{cc} tous les auteurs qui parlent de Phrynique en d'autres occasions, le qualifient tout simplement de Poète tragique, sans autre distinction.

2.^o Le ^{dd} Scholiaste d'Aristophane & ^{ee} Suidas, les seuls auteurs allégués, pour montrer qu'il y avoit deux Poètes

^γ Oper. & dies, vers. 414. p. 104.
col. 2. lin. 16. edit. Heins. in-4.^o

^a Ibid. lib. 3. cap. 8.

Lib. 13. cap. 17.

^{aa} Voc. ἐπίδραμα.

^{bb} Lib. 14. cap. 4. pag. 635. B.
edit. Lugd.

^{cc} Herodot. lib. 6. cap. 21.

Callisthen. apud Strab. lib. 14. p.
635. D.

Plut. præc. reip. ger. pag. 1456.
lin. 26.

Ælian. lib. 12. c. 17. Var. hist.

Liban. tom. 1. Declam. 10. pag.
506. C.

Ann. Marcel. lib. 28. cap. 1.

Tzetzès, chil. 8. hist. 156.

^{cc} Athen. Jf. Tietz. Hephæst. &c.

^{dd} Ibidem.

^{ee} Voc. Φρύνιξ. & Λύσις.

tragiques connus sous ce même nom, déclarent ailleurs qu'il n'y en avoit qu'un seul : & c'est ce qui résulte du dénombrement que le ^{ff} Scholiaste nous donne des différens Phryniques, dont le premier (dit-il) fils de Polyphradmon, estoit Poëte tragique ; le second, fils de Choroclès, estoit acteur de Tragédie ; le troisième, fils d'Eunomide, estoit Poëte comique ; & le quatrième estoit Général des Athéniens. Ce qui n'empêche pas que tous ces Phryniques n'aient esté confondus ensemble ; savoir, le Général Athénien avec le Poëte comique ; par ces deux ^{ss} Grammairiens mêmes ; & ce Général avec le Poëte tragique, par ^{hh} Elie : opinion dont M. Bentley démontre l'absurdité, par l'incompatibilité des dates chronologiques.

3.^o Aristophane, dans sa Comédie des ⁱⁱ *Guêpes*, dit que les vieillards Athéniens avoient coutume de chanter les vieux airs de Phrynique, employez dans la pièce des *Phéniciennes* ; ce qu'il exprime par ce mot Grec forgé ἀρχαιομελισιδωνοφρυγικα, où cette Tragédie est clairement désignée par le mot σιδωνο, *Sidoniennes* ou *Phéniciennes*. Cela posé, M. Bentley s'efforce de prouver que le Phrynique de ce passage, auteur de la Tragédie dont il s'agit, ne peut estre que l'ancien Phrynique disciple de Thespis, & nullement un second Phrynique ; puisque le ^{kk} Scholiaste attribuant à Phrynique fils de Polyphradmon, le talent de composer des airs de Musique, & ^{ll} Suidas nous donnant celui-ci pour disciple de Thespis, il n'est pas douteux que ce ne soit ce premier Phrynique dont Aristophane ait voulu parler.

4.^o Le Phrynique mentionné dans la même ^{mm} Comédie d'Aristophane, & que le Scholiaste, ainsi que ⁿⁿ Suidas, fait fils de Mélanthe, & prend pour un second Phrynique mal-à-propos, ne sauroit estre que le disciple de Thespis. En effet, ^{oo} Athénée témoigne que les anciens Poëtes, Thespis, Pratinas,

^{ff} In *Avib.* vers. 750.

^{ss} Schol. in *Ran.* vers. 701.

Suid. voc. Φρύγῃ. μελίσματα.

^{hh} Var. hist. lib. 3. cap. 8.

ⁱⁱ Vers. 220.

^{kk} In *Avib.* vers. 750.

^{ll} *Ibidem.*

^{mm} In *Vesp.* vers. 1481.

ⁿⁿ *Ibidem.*

^{oo} Lib. 1. cap. 19. pag. 22. A.

Cratinus & Phrynique, estoient appelez *danseurs* (δρῳιστοί) parce qu'ils estoient grands compositeurs de danses pour les chœurs des pièces dramatiques, & y dansoient eux-mêmes. Or le Poëte comique, PP dans l'endroit dont il est question, parle d'abord des danses théatrales de Thespis, & immédiatement après, de celles de Phrynique, lequel, par conséquent, ne sauroit estre un autre que le disciple de Thespis, c'est-à-dire l'ancien Phrynique, grand maître en fait de danse, & dont parle Athénée.

A l'égard du Poëte comique de ce nom, il estoit aussi d'Athènes, & florissoit vers la LXXXVI.^e Olympiade, parmi les derniers Poëtes de la vieille Comédie, au rapport de 99 Suidas, qui le fait auteur de dix pièces de ce genre. Il estoit contemporain d'Alcibiade, & 11 Plutarque, dans la vie de celui-ci, fait mention de ce Phrynique, & en allègue un passage favorable à ce fameux Athénien. 11 On accusoit ce Poëte d'estre froid dans ses Comédies. Périzonius prétend qu'on l'a confondu mal-à-propos avec un Athénien de même nom, que ses concitoyens élurent Général d'armée, parce que, suivant 11 Elien, il avoit composé pour le théâtre, des chansons & des danses guerrières, qui avoient occupé agréablement les spectateurs, & mérité leurs applaudissements; ce qui arriva du temps d'Alcibiade, vers la XC I I.^e Olympiade. Thucydide fait l'histoire de ce Général, dans son 11 huitième livre. On peut consulter sur ce point Périzonius, dans ses notes sur 11 Elien.

CXXXVIII. On pourroit aussi dire que Pancrate ignoroit ce même genre chromatique. Ο γὰρ αὐτὸς ἐ Παιδαγῶγῳ αὐτὸς εἶποι ἀγροεῖν τὸ χρωματικὸν γένος.] On peut compter jusqu'à trois Poëtes connus sous le nom de Pancrate, quoiqu'on n'en trouve qu'un seul dans la 11 Bibliothèque Grèque de M. Fabricius, qui se contente de l'indiquer en deux mots, dans son

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Pancrate.

PP Vers. 1470.

99 Ibidem.

11 Pag. 366. lin. penult.

11 Voce Δύως.

11 Ibid. lib. 3. cap. 8.

11 Cap. 27.

11 Ibidem.

11 Lib. 3. cap. 28. tom. 2. p. 722.

catalogue des Poètes épigrammatistes, & qui n'en dit pas davantage. Le plus ancien de ces Pancrates est, selon toute apparence, celui dont Plutarque parle en cet endroit, & dont il nous apprend ces deux particularitez. 1.^o Que ce Poète n'ignoroit pas le genre chromatique, puisqu'il s'en estoit servi dans quelques-uns de ses ouvrages. 2.^o Qu'il imita dans ses Poësies, comme il le déclare lui-même, le caractère de Pindare & celui de Simonide. Deux témoignages si précis ne permettent pas de douter que le Pancrate de Plutarque ne fût un Poète distingué dans le genre lyrique. Sur ce pied-là, on peut le regarder comme l'inventeur d'une espèce de vers trochaïque, produit sous son nom par le Grammairien ^b Servius. C'est le vers *Pancratien*, composé de deux trochées & d'une syllabe surnuméraire, comme

Φῶγ' ἀριδρόν :

Auctor optimus ;

Nulla jam fides.

Le second exemple est allégué par ^c Servius ; le premier & le troisième sont citez par ^d J. C. Scaliger.

Pancrate, ainsi que plusieurs autres Poètes lyriques, cultiva aussi l'Epigramme, & il nous en reste deux de sa façon dans l'Anthologie Grèque. Il n'est pas possible de déterminer au juste en quel temps il florissoit ; mais on peut assurer qu'il estoit plus ancien que Méléagre, le premier compilateur des Epigrammes Grèques, puisque celui-ci le range parmi les épigrammatistes qui entrent dans sa collection. Or Méléagre, qui estoit contemporain de Ménippe le Philosophe Cynique, vivoit par conséquent sous les premiers successeurs d'Alexandre le Grand, & non sous le règne de Séleucus VI. l'un des derniers Rois de Syrie, dans la C L X X.^e Olympiade ; comme l'assure le P. *Vavasseur*, cité par ^d M. *Fabricius*. ^e Méléagre mit à la tête de son recueil d'Epigrammes un petit

^b Gram. vet. Lat. col. 1819. edit.

Purich.

^c *Ibidem.*

^d *Poët. lib. 2. cap. 10.*

^d *Bibl. Græc. tom. 2. pag. 682.*

^e *Idem, ibidem.*

Poëme

Poème de la composition, qu'il nomma la *couronne* (στέφανον,) parce qu'il l'avoit formé des noms de quarante-six Poètes de ce genre, à chacun desquels il attribuoit une fleur. Pancrate n'y est pas oublié. La sienne est la fleur du noyer, jointe à celle du platane, destinée au Poète Pamphile, comme l'ex-
priment ces deux vers :

Βλασθήν τε πλατάνισον ἀπέθριπτε Παμφίλου οἴνης
Συμπλεκτον κερύνης ἔρνεσι Παύκρατος.

A l'égard des deux Epigrammes conservées dans l'Anthologie sous le nom de *Pancrace* (Παύκρατις) qui est ici le même que *Pancrate* (Παύκρατος,) comme en font foi les deux vers de la *couronne* de Méléagre, que je viens de citer ; la première est l'épithaphe d'un homme qui a péri dans un naufrage ; & la seconde est l'inscription d'une offrande faite par un forgeron à Vulcain. Les voici :

Ἐὼλ' ἔσσην Αἰζαίης ἄλγε' κύματος ἄγχιος ἀρθεῖς
Λιψ' Ἐπιπρίδην, ὕπσι δουροθύρας,
Αὐτῇ οἱ σὺν νηὶ Ἐὐδράσσην· ὅ τόδ' ἐσθ' ὀϊμα
Δακρύσας κενεὸν πατρὶ πατὴρ ἔκαμυ.

C'est-à-dire : *Un furieux vent d'Afrique s'estant élevé pendant le coucher des Hyades, a fait périr dans les flots de la mer Egée, Epiéride avec son vaisseau & son équipage. Son père inconsolable lui a fait ériger ce Cénotaphe.*

Ἡ ἔκ πυλὸς ὁ ῥαψῆρ, Ἐκαρκίνος, ἦ τε πυλάγγη,
Αἴλαιθ' Ἡφάστου δῶκε Πολυκράτος·
Ὡς πυκνὸν κροτιάων ὑπὲρ ἄκμονος ὤρετο παρσῆν
Ὅλθον, οἷζυρλὺ ὠπτάμυρος πνίλυ.

C'est-à-dire : *Ce marteau, cette tenaille & cette pincette, au sortir de la forge, ont esté consacrés à Vulcain par Polycrate, qui*

¹ Coron. versib. 17 & 18.
² Anthol. lib. 3. c. 22. Epig. 64. | ^h Ibid. lib. 6. cap. 27. Epig. 2.
pag. 369. edit. Brod. | pag. 579. ejusdem edit.

frappant à coups redoublés sur son enclume, a enrichi sa famille, chassant au loin la triste pauvreté.

¹ Athénée parle d'un autre Pancrate, natif d'Alexandrie, contemporain de l'Empereur Adrien, & Poète de profession. Ce Prince étant dans cette ville d'Egypte, Pancrate lui présenta, comme une singularité digne de lui, une fleur du *Lotos* couleur de rose; & comme Adrien avoit tué peu de temps auparavant dans une chasse un lion furieux, qui ravageoit le pays; le Poète seignit que cette fleur extraordinaire avoit pris naissance du sang même de cet animal, & qu'elle ne pouvoit recevoir de nom plus convenable que celui d'*Antinois* favori de l'Empereur. Cette flatterie faite à propos, & assaisonnée de tous les agréments de la Poésie, valut à Pancrate l'honneur d'estre couché sur l'estat des gens de lettres d'Alexandrie, & d'y estre entretenu aux dépens du public.

Le même ^k Athénée fait encore mention d'un troisième Pancrate; différent peut-estre des deux premiers, mais certainement du second, puisqu'il estoit Arcadien, & dont on ignore le temps. Il lui attribue un Poème, sous le titre d'*ἔργα θαλάσσια*, les travaux maritimes, lequel sans doute rouloit sur la pêche & sur la nature des divers poissons. ¹ Athénée en rapporte un premier passage, au sujet du poisson nommé *Pompile*, que quelques-uns prennent, sans trop de fondement, pour une sorte de thon. Pancrate déclare d'abord que les navigateurs regardent le *Pompile* comme un poisson sacré:

Πόμπιλος, ὃν καλέσαν ἀλιπλοοὶ ἐς τὴν ἰχθυῶν.

Il le dit consacré, non-seulement à Neptune, mais encore aux Dieux tutélaires de Samothrace; & pour preuve, il en raconte une histoire, qu'on peut voir. Il ajoûte que les Dauphins sont ennemis des *Pompiles*; & que lorsqu'il arrive aux premiers de manger ceux-ci, ils en deviennent malades, en meurent, & sont jettés sur le rivage, pour y estre la proie des oiseaux de mer, &c. ^m Athénée allègue un second passage

¹ Lib. 15. cap. 6. pag. 677. E.

^k Lib. 7. cc. 7 & 15.

¹ Ibid. cap. 7. p. 283. A, B, C.

^m Ibid. cap. 15. pag. 305. C.

de Pancrate l'Arcadien, dans le même Poème, où il est dit que la Grive de mer est un poisson connu sous divers noms par les pêcheurs :

Οἷς ἦδη κίχλην οἰνώδεια πλὴν καλαμῆες
 Σαυρὲν κακλήσκουσι, ἔκ ἀργίλῳ ὀρέσκον
 Πιότατον κεφαλῇ.

Les travaux maritimes du même Pancrate fournissent un troisième passage à ^a Athénée, touchant le poisson nommé *Salpa*. On trouve chez ^o ce même auteur une quatrième citation de Pancrate, dans le premier livre de son Poème intitulé la *Conchoreïde*. Ce n'est plus, comme l'on voit, le Poème des travaux maritimes, ce n'est plus Pancrate l'Arcadien. Cependant je me persuade que ce pourroit bien estre toujours le même Poète, & que la *Conchoreïde* pouvoit rouler sur les coquillages, matière analogue à celle du premier Poème. Le Poète, dans le passage allégué, parle du *Kondy*, sorte de coupe en usage chez les Perses. Voici les deux vers :

Αὐτὰρ ὅγ' ἀπέσας ἐκ κόνδυος ἀργυρέοιο
 Νέκταρ, ἐπ' ἀλλοδαπὴν οἶμον ἔβαινε πόδα.

C'est-à-dire : Ayant versé d'un *Kondy* d'argent le Nectar, en forme de libation, il tourna ses pas d'un autre côté.

J'ai cru devoir insister un peu sur ces divers Pancrates, confondus jusqu'ici l'un avec l'autre; & profiter de cette occasion, pour les démêler autant qu'il m'étoit possible.

CXXXIX. On peut faire le même raisonnement au sujet de Tyrtée le Mantinéen. Ο' ἀντὶς λόγος καὶ περὶ Τυρτιάς τῆς Μαντινέως.] Plutarque parle de Tyrtée ^a en quelques autres endroits, mais sans indiquer la patrie de ce Poète-Musicien. ^b Il y dit simplement que les Lacédémoniens le firent citoyen

14. Décemb.
1736.

Recherches
sur Tyrtée.

^a Ibid. cap. 20. pag. 321. F.

^o Lib. 11. cap. 7. pag. 478. A.

^h In Lycurg. pag. 79. lin. 12. edit. Steph. Græc.

Πότρ, τῶν ζώων, &c. pag. 1766.
lin. 11.

^b Apoph. Lacon. pag. 409. lin.
antiquit. ejusdem edit.

de Sparte. Il le fait ici originaire de Mantinée. ^c Quelques-uns l'ont fait Milésien. La plupart le disent natif d'Athènes; & peut-être y avoit-il seulement acquis le droit de bourgeoisie, comme il l'eut dans la suite à Lacédémone. ^d On lui donne pour père Archimbrote. On assure qu'il estoit ^e boiteux, ^f borgne & ^g maître d'école. Tous les écrivains conviennent qu'il florissoit au commencement de la seconde guerre de Messène: mais tous ne sont pas d'accord sur l'Olympiade où l'on doit placer ce commencement. ^h Eusèbe & ⁱ Suidas le mettent vers la xxxv.^e ou xxxvi.^e Olympiade. Mais ^k Pausanias le fait remonter jusqu'à la xxxiii.^e

^l Prideaux, dans ses notes sur la Chronique de Paros, a cru pouvoir le ranger sous l'an 418. de cette Chronique, lequel répond à la xxxiv.^e Olympiade. Mais on ne doit pas compter beaucoup sur une pareille date, qui n'a pour fondement qu'une conjecture, fort ingénieuse, à la vérité. Ce savant Anglois trouve dans la trente-quatrième époque de cette Chronique, ligne 48.^e une lacune considérable & tellement effacée, qu'il n'y reste actuellement que deux lettres qui soient lisibles, un O & un Y, à quelque distance l'un de l'autre; en sorte que Selden & Paulmier de Grentemesnil l'ont totalement abandonnée, désespérant de pouvoir la remplir. Prideaux plus courageux, à l'aide de ces deux seules lettres, y lit tout de suite *Λακεδαιμονίοις Τυρταῖος συνιμάχισεν*, c'est-à-dire, *Tyrtée combattit avec les Lacédémoniens*: ce qui forme un sens favorable à la date qu'il veut établir. Mais cette restitution n'est-elle point trop hasardée?

Quoi qu'il en soit, ce fut pendant cette guerre que ^m les Athéniens envoyèrent notre Poète, en qualité de Général d'armée, aux Lacédémoniens, qui, ⁿ pour obéir à l'Oracle,

^a Suidas, voce Τυρταῖος.

^b Idem, ibidem.

^c Ibidem.

^d Vct. Schol. Hor. art. poet. v. 401.

^e Pausan. lib. 4. cap. 15. p. 316. edit. Kuhn.

^f Chronic, pag. 122. edit. Amstel.

Olymp. 36. ubi corruptè legitur *Μυρταῖος* pro *Τυρταῖος*.

^g Ibidem.

^h Ibid. pag. 315.

ⁱ Pag. 196. *Marm. Oxon.*

^m Suidas, ibidem.

ⁿ Idem, ibidem.

leur avoient demandé un Chef contre les Messéniens : & Tyrée fut tellement encourager ses soldats, par le chant de ses Poësies martiales, entremêlé du jeu de la flûte, où il n'excelloit pas moins, que la victoire se déclara pour les Spartiates. Ses vers, soit élégiaques, soit *anapestiques*, « estoient d'un caractère des plus propres à donner du cœur aux jeunes gens & à les remplir d'un tel enthousiasme, que dans les combats ils affrontoient les plus grands périls, sans aucun ménagement pour leur vie. » C'est le témoignage qu'en rend Léonide dans *Plutarque* : ἀγαθὸς νέων ψυχὰς ἀντλάειν : ἱμνωτὰς ἀνδρῶν ὃν ὑπὸ τῷ ποιημένῳ ἐνδοξασμένῳ, ὡς δὲ τὰς μάχας ἡφείδον ἰαυτῶν. *P* Pausanias, dans son quatrième livre, s'étend fort sur les services rendus aux Lacédémoniens par Tyrée, dans la seconde guerre de Messène, & sur la manière dont ce Poëte-Musicien savoit employer à propos sa Poësie élégiaque, tantôt pour les mener au combat, & tantôt pour calmer parmi eux quelque sédition. ^a Il cite aussi, en preuve de quelques événements qu'il raconte, plusieurs vers du même Poëte.

En un mot, Tyrée n'a pas laissé d'avoir une grande réputation dans toute l'antiquité, nonobstant son extérieur disgracié, joint à quelque ^a aliénation d'esprit qu'on lui attribue, & qui n'estoit apparemment qu'enthousiasme ou fureur poétique. ^b Platon, ^c Aristote, ^d l'Orateur Lycurgue, ^e Strabon, ^f Dion Chrysostome, ^g Justin, sans compter ^h Suidas, ⁱ Tzetzes & quelques autres, ont parlé de ce Poëte avec éloges. ^k Horace marque assez l'estime qu'il en faisoit, en se-

^a *In Cleom. pag. 1477. lin. 7.*

^b *Cap. 15. p. 316. c. 16. p. 318.*

Ibid. pag. 319.

^c *Ibid. cap. 18. pag. 323.*

^d *Ibid. cap. 6. pag. 294.*

Cap. 13. pag. 312.

Cap. 14. pag. 313.

Cap. 15. pag. 315.

^e *Pausan. lib. 4. cap. 15. p. 316.*

Diog. Laërt. lib. 2. sect. 43. edit. Anstet.

^f *De Legib. lib. 1. pag. 566. G. edit. Lamar.*

^g *Politic. lib. 5. cap. 7.*

^h *In Leocr. pag. 167. & seq. edit. Hanov. in-octavo.*

ⁱ *Lib. 8. pag. 362. A. edit. Par.*

^j *Orat. 36. pag. 440. edit. Par.*

^k *Lib. 3. cap. 5.*

^l *Ibidem.*

^m *Chil. 2. hist. 26.*

ⁿ *Art. poët. vers. 401.*

rangeant immédiatement après Homère; & voici comme il s'en explique :

— *Pōst has insignis Homerus,
Tyrtaeusque, mares animos in martia bella
Versibus exacuit.*

C'est-à-dire : *Après Orphée & Amphion vinrent Homère & Tyrtée, dont les vers inspirèrent aux hommes un courage martial.* Du reste, je ne fais qu'effleurer ici l'article de Tyrtée. Il faut consulter sur ce point la ^c Bibliothèque Grèque de M. Fabricius, & les auteurs auxquels il renvoie, entr'autres ^f *Franciscus-Floridus Sabinus*. Mais il faut recourir sur-tout à la savante Dissertation de M. l'Abbé ^g *Sevin* mon confrère, où cet Académicien n'a rien laissé à dire sur ce sujet.

Sur André
de Corinthe.

CXL. *D' André de Corinthe.*] Nous ne savons de ce Poëte-Musicien, que ce que Plutarque nous en apprend dans ce passage. Il n'en est fait (que je sache) aucune autre mention dans toute la littérature Grèque. On y trouve un ^a André d'Argos, fameux Statuaire : un ^b André de Palerme, qui a écrit sur l'histoire de Sicile : un ^c André, commis avec Démétrius & Aristée, par Ptolomée-Philadelphie, pour veiller à la version des livres saints : plusieurs Médecins de ce nom, citez par ^d Galien, par ^e Athénée, par les ^f Scholiastes d'Aristophane & de ^g Nicandre, & par le ^h grand Etymologique. Mais André de Corinthe, Poëte-Musicien, n'y est allégué nulle part. Il faut donc s'en tenir sur son compte au seul témoignage de Plutarque, & en conclurre qu'on doit regarder

^a Tom. 1. pag. 449. lib. 2. cap. 11. sect. 7.

^b L'Édition, subsecriv. lib. 3. cap. 10.

^c Fac. art. Critic. tom. 1. p. 1213.

^d Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr.

tom. 8. page 144.

^e Athen. lib. 14. cap. 3. p. 634. A.

edit. Lugd.

^f Pausan. lib. 6. cap. 16. p. 492.

^g Joseph. in Ap. lib. 2. sect. 4. pag. 472. edit. Bazar. tom. 11.

^d Tom. 6. pag. 498. E. edit. Par.

Tom. 5. pp. 584. 655. edit. Basil. Græc.

^e Ibid. pag. 711. b. ejusdem edit.

^f Lib. 3. cap. 29. pag. 115. F.

^g Lib. 7. cap. 18. pag. 312. D. E.

^h In Avib. vers. 267.

ⁱ Ffol. 52. b. 58. b. 65. b. 86.

88. b. edit. Ald. 1523. 4.

^j Col. 198. lin. 19.

ce Poète comme très-ancien, puisqu'il est ici associé à Tyrtée, pour l'usage de la Musique la plus simple & la plus unie, renfermée dans le petit nombre de cordes, de rythmes, de modes, & bannissant de plus les nuances & le genre chromatique.

CXLI. *De Thrasylle de Phlionte.*] Thrasylle est un nom Sur Thrasylle. commun à plusieurs sçavants, chez les Grecs. Plutarque seul en cite jusqu'à trois qui l'ont porté. Le premier est celui dont il s'agit dans ce passage. Le second est un Philosophe cynique, contemporain du vieil Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand : Plutarque en parle dans ses ^a *Apophthegmes*; & Sénèque, dans ses ^b livres *des Bienfaits*. Le troisième estoit de Mendès ville d'Egypte; & ^c l'auteur du livre *des Fleuves* attribué à Plutarque, en spécifie trois ouvrages : 1.^o un *Traité touchant les vertus des pierres* (περὶ λίθων) dont il cite le troisième livre : 2.^o *les Egyptiaques* (Αἰγυπτιακά:) 3.^o *les aventures tragiques* (Τραγικά:) & peut-être ces deux derniers titres n'indiquent-ils qu'un même ouvrage, qui rouloit sur des histoires d'événements tragiques & merveilleux, qu'on supposoit arrivez en Egypte. On ignore en quel temps vivoit ce Thrasylle Mendésien. ^d Le P. *Hardouin* le prend pour celui dont Pline fait mention en quatre ou cinq endroits de son *Histoire naturelle*, & le confond avec le Thrasylle contemporain d'Auguste & de Tibère : mais c'est de quoi tous les critiques ne sont pas d'accord.

M. l'Abbé Sevin, dans la savante ^e *Disertation* qu'il nous a donnée sur ce dernier Thrasylle, le plus célèbre de tous, versé dans presque toutes les sciences, grand Philosophe Pythagoricien & Platonicien, grand Astrologue & grand Musicien; le prend pour le Thrasylle de Phlionte dont il est ici question. La seule raison qui semble l'y avoir déterminé, est la qualité

^a *Pag. 319. lin. 12. edit. Steph. Græc.*

^b *Lib. 2. cap. 17.*

^c *In Strymon. & Nil. pp. 40-41-54. edit. Tolos. Maussac.*

^d *In Plin. tom. 1. pag. 67. col. 1. edit. Paris. in-fol.*

^e *Mém. de Littér. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome X. page 89.*

de Musicien, commune à l'un & à l'autre. En effet, on prétend que Thrasyllè l'Astrologue avoit approfondi la théorie de la Musique. ^f Nicomaque le Géraféniën lui attribue un Traité sur la section ou le partage du Canon musical de Pythagore; section que Thrasyllè, ainsi qu'Eratoſthène, avoit mal entendue, & expliquée peu conformément au système de ce Philoſophe: au lieu que Timée de Locres, & Platon d'après lui, avoient rencontré plus juſte ſur cet article: *ἐχ' ὡς Ἐρατοσθένης παρήκουσεν ἢ Θεάσουλλος, ἀλλ' ὡς ὁ Λοκρός Τίμαρος, ὃ ἔ Πλάτων παρηκολούθησεν*, &c. ^g Théon de Smyrne cite encore l'autorité du même Thrasyllè, au ſujet des trois proportions mathématiques; l'arithmétique, la géométrie & l'harmonique. De plus, ^h il emprunte du même auteur cette définition du ſon, *la tension d'une voix harmonieuse* (*φωνῆς ἐναρμονίᾳ τάσῃ*), & il la tire d'un ouvrage de Thrasyllè, touchant l'harmonie ſenſible, que ſont entendre les instruments de Musique (*ὅτι ἐν ὄργάνῳ ἀσπητῆς ἀρμονίας*.) Outre cela, il avoit écrit ſur *les sept modes de la Musique* (*ὅτι ἑπτὰ τόνων*), s'il en faut croire Porphyre, dans ſon commentaire ſur les *Harmoniques* de Ptolomée.

Ces divers ouvrages mis ſur le compte de Thrasyllè, & ſelon toute apparence, de Thrasyllè l'Aſtrologue & le Platonicien, paroiffent des titres ſuffiſants, pour en faire un Muſicien de diſtinction; mais ſeulement du nombre de ceux qui contents de ſpéculer ſur les principes mathématiques de cet art, n'en ont jamais cultivé la pratique. Tels ſont tous ceux dont il nous reſte quelques écrits ſur cette matière; Ariſtoxène, Euclide, Nicomaque, Théon, Ptolomée, Ariſtide-Quintilien & quelques autres. Ils ſe ſont tous renfermez dans la ſeule théorie de la Musique. Ils ont traité des ſons, des intervalles, des ſyſtèmes, des genres, des modes, des nuances & de la mélodie, en ſubordonnant tous ces points, & les rapportant à la ſcience des nombres. Mais ils n'ont laiſſé ni

^f *Enchir. harmon. lib. 1. pag. 24.*

edit. Meibom.

^g *Mathemat. cap. 33. pag. 133.*

edit. Bulliald.

^h *Ibidem, de Music. cap. 2. pag.*

74.

préceptes, ni modèles, propres à guider les praticiens dans la composition de quelque air ou de quelque chant, qui pût se marier agréablement avec certaine Poësie, & en faire bien sentir le caractère. En un mot, tous ces écrivains, aussi peu Poètes que Musiciens, quant au génie, ont peu contribué à perfectionner l'un & l'autre art, par leurs spéculations stériles : & nous ne leur avons aujourd'hui d'autre obligation, que celle de nous apprendre, seulement en qualité de témoins, quel estoit de leur temps le système spéculatif de la Musique.

Or le Thrasylle de Phlionte, ville du Peloponnèse, duquel parle ici Plutarque, estoit un Musicien d'un genre tout différent. Il l'estoit comme Eschyle & Phrynique, comme Pindare & Simonide, comme Pancrate & Tyrtée, auxquels Plutarque l'associe en cet endroit. Il joignoit, comme eux, le mérite de la Poësie lyrique à celui de la Musique; c'est-à-dire, qu'il composoit, comme eux, des airs & des chants de plus d'une espèce, qui s'exécutoient aussi sur les instruments. Rien ne semble mieux prouver qu'il vivoit à peu-près dans le temps où ces Poètes ont fleuri, que la grande conformité pour le caractère entre ses compositions, soit poétiques, soit musicales, & les leurs. Comme eux, il retranchoit la multiplicité des sons ou des cordes; il s'abstenoit du genre chromatique & des nuances; il évitoit certains rythmes, certains modes, certaines expressions, certains tours de mélodie ou de modulation. Tel estoit le bon goût en Musique, dans ces temps reculez, & c'est ce que les modernes (dit Plutarque) appellent l'ancienne manière (*ἡ ἀρχαίων ἥδονα*.)

Cette Musique des Grecs, dans le siècle d'Auguste, de Tibère & de l'Astrologue Thrasylle, estoit bien déchûe de cette belle & ancienne simplicité, qui en faisoit autrefois le principal mérite. Cependant comme les ouvrages de la plupart de ces Musiciens & de ces Poètes de l'antiquité Grèque existoient encore; on pouvoit les comparer avec ceux qui prévalaient alors dans l'opinion publique, & ils trouvoient encore quelques admirateurs : ce qui semble résulter de ce Dialogue de Plutarque. J'ai donc beaucoup de peine à me

Mem. Tome XIII.

O o

persuader que l'Astrologue Thrasyllé, quoique très-versé dans la théorie de la Musique, ait été Poète-Musicien ; qu'il ait composé en l'un & l'autre genre (ce que nul auteur ancien ne lui attribue) & qu'en un siècle où la belle & simple Musique estoit tombée dans un décri presque général, il ait perdu son temps à heurter le goût du public par des compositions musicales, qui ne pouvoient manquer d'être mal reçues. D'où je crois pouvoir conclurre qu'il n'est guères vraisemblable que l'Astrologue Thrasyllé soit le Thrasyllé de Phlonte dont il est ici question.

CXLII. 1. Car nous savons que c'est de dessein prémédité qu'ils se sont tous abstenus du chromatique, des nuances, de la multiplicité des cordes, ainsi que de plusieurs autres pratiques vulgairement usitées en Musique, telles que certains rythmes, certains modes, certaines paroles, certaines sortes de Mélodie, & d'exécution ou de tablature. *ὡς πάντας ἴσμεν δὴ παλαιῶν ἀπαρχαίων ῥημάτων π, ἔ μεταβολῆς, ἔ πολυχροσίας, ἔ ὅλων πολλῶν ἐν μέσῳ ὄντων, ῥυθμῶν τε, ἔ ἀρμονιῶν, ἔ λέξεων, ἔ μεγαποιίας, ἔ ἑρμηνείας.*] La plupart des termes rassemblez dans ce passage ont déjà été expliqués. Le genre chromatique l'a été ^a plus haut. Les nuances l'ont été dans ma ^b Dissertation sur la Mélodie : les rythmes, dans une ^c Dissertation particulière sur ce sujet. Les harmonies sont ici la même chose que les modes ou les tons (ῥόποι & τόνοι) l'harmonie Dorienne n'est que le mode ou le ton Dorien, & ainsi des autres : j'en ai parlé en divers endroits. J'ai traité amplement de la ^d Mélodie. Les mots (λέξεις) sont les paroles mises en Musique.

Sur la signification du mot ἑρμηνεία.

2. Il ne reste donc plus qu'un terme à expliquer, & c'est ἑρμηνεία. Il signifie en général *interprétation, explication, élocution, discours*. ἑρμηνεία (selon ^e un des Scholastes d'Hermogène, cité par Constantin dans son Dictionnaire) ἐν αὐτῇ πύπτῳ δτωρεῖ, ἐν ἐκλογῇ ὀνομαζέται ἔ σωδότης : l'élocution consiste en

^a N.º 44.

^b Mem. de l'Acad. des Bell. Lett. tome V. page 176.

^c Ibid. pag. 152.

^d Ibid. pag. 169.

^e Rhetor. Græc. edit. Ald. 1509. in-fol. tom. 2. pag. 358. lin. 14.

ces deux choses; dans le choix des mots & dans leur arrangement. Ce n'est point de cet Ἑρμηνεία qu'il s'agit ici. C'est d'une interprétation musicale, dont il n'est parlé dans aucun lexique, & dont Plutarque seul fournit l'explication en plusieurs endroits de ce Dialogue. Ἑρμηνεία n'est ici autre chose que la manière d'exécuter un air, une pièce de Musique notée, soit en la chantant, soit en la jouant sur quelque instrument. Cette exécution, qui renfermoit (comme parmi nous) l'intonation des notes, la prononciation des paroles, la mesure ou cadence dans l'une & dans l'autre, estoit, comme l'on voit, susceptible de divers caractères, suivant que l'intonation estoit plus ou moins forte, plus ou moins juste; que la prononciation estoit plus ou moins régulière, plus ou moins distincte; & que la cadence ou la mesure estoit plus ou moins vive, plus ou moins soutenue, &c. & toutes ces variétez n'estoient pas également admises dans les différentes écoles des Musiciens. Plutarque parle ¹ ci-après de l'exécution d'un air par une voix, par une flûte, par une cithare; il appelle les pièces qui doivent estre exécutées (ποίηματα,) τὸ ἀδούμενον, ἢ αὐλούμενον, ἢ κιθαρίζομενον: & l'exécution de ces pièces (ἢ ἑκάστου ἀπὸ ἑρμηνείας) il la nomme ἢ πρὸ αὐλῆς, ἢ ἢ ὡδῇ, ἢ τὰ λυρὰ ἢ τρέπον. Il reconnoît plusieurs parties dans chaque sorte d'exécution. Par exemple, dans le jeu de la flûte, l'exécution, selon lui, a deux parties; savoir, l'accord des deux flûtes, & leur son bien clair & bien distinct: πόπρον συμφωνίαν οἱ αὐλοὶ ἢ ἢ: πόπρον ἢ δ' ἄλλετος σαφὲς, ἢ τὸ ναυτίον; τοῦ τάνδ' ἔχοντος μέγας ὅτι δ' αὐλητικῆς ἑρμηνείας. Il parle encore du caractère de l'exécution, lequel doit estre propre & convenable à la pièce composée en vûe d'estre exécutée d'une certaine manière: τὸ τῆς ἑρμηνείας ἥθος, εἰ δικαίον ὑποσίδει τὰ ἑρμηνεύειν ποιήματι, δ' μεταχειρίσασθαι ἢ ἑρμηνεύσαι δ' ἐνεργῶν βέλεια. Or pour mettre un Musicien en état d'exécuter un air quelconque, soit en le chantant, soit en le jouant sur quelque instrument; il falloit que cet air fût noté sur le papier: & cette tablature pouvoit aussi estre regardée comme une sorte

¹ N.° 246 & 247.

d'interprétation (*ἑρμηνεία*) nécessaire pour faire entendre, pour exécuter la pièce de Musique du compositeur. J'ai expliqué en quoi consistoit cette tablature des anciens, dans ma Dissertation sur la *Mélopée*, imprimée parmi les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*.

Entre les traducteurs de Plutarque, *Xylander* & *Annot* n'ont point entendu ni rendu, soit en Latin, soit en François, la force du terme *ἑρμηνεία*, qu'ils ont expliqué l'un & l'autre tout simplement par les mots *interpretatio*, *interprétation*. *Valgulio* en a mieux senti l'énergie, lorsqu'il l'a traduit par le terme Latin *expressio*.

Recherches
sur Téléphane.

CXLIII. Par exemple, *Téléphane de Mégare*, &c. *Τηλεφάνης ὁ Μεγαρεὺς ἕως ἐπολέμισι ἤ σὺβριξι, ὥστε τοὺς αὐλοποιούς ἐδ' ἑπιθῆναι πῶποτε εἰασεν ὅπῃ τοὺς αὐλοῖς, ἀλλὰ ἔ φησι Πυθικὸς ἀγωνίας μάλιστ' ἀπείσῃ.*] Téléphane étoit un célèbre joueur de flûte, contemporain de Philippe de Macédoine & d'Alexandre le Grand. Il étoit Samien, au rapport de ^a *Paulanias*, qui assure que l'on voyoit le tombeau de ce fameux Musicien, sur le chemin qui de Mégare conduit à Corinthe : & ce n'est peut-être qu'en vertu de cette circonstance, que Plutarque le fait Mégarien. Il pouvoit, quoique Samien, s'être établi & être mort à Mégare. ^b *Démosthène*, dans sa harangue contre *Midias*, qui lui avoit donné un soufflet, parle de ce Téléphane joueur de flûte, comme d'un très-galant homme (*ἀνδρῶν βέλτερος*,) qui lui avoit esté d'un fort grand secours, dans l'insulte publique que lui fit *Midias*, pendant la célébration de la fête de Bacchus. *Démosthène* devoit y produire en public, au nom de sa tribu, un chœur de Musique, pour y disputer le prix ; & ce chœur devoit être instruit & répété par un maître (*διδάσκαλος*.) *Midias*, pour faire pièce à *Démosthène*, avoit corrompu par argent ce maître de Musique, pour l'engager à s'acquitter mal de sa fonction ; en sorte que ce chœur se seroit donné en spectacle,

^a *Tom. V. pag. 181.*

^b *Lib. 1. c. 44. p. 117. edit. Kuhn.*

^b *Pag. 606. edit. Franc. 1604.*

sans y être suffisamment préparé. Un tel contretemps eût fait recevoir un affront à celui qui procuroit au peuple ce divertissement, si Téléphane, officieusement pour Démophilène, n'eût chassé le maître de Musique, & ne se fût chargé lui-même du soin d'instruire ce chœur, par des répétitions convenables. ^c Suidas fait mention de ce joueur de flûte; mais seulement pour nous apprendre que Τηλεφάνης, l'accent sur la pénultième, est le nom de ce Musicien, & que τηλεφάνης, l'accent sur la dernière, se dit d'un objet qui se fait voir de loin. ^d Athénée parlant de Stratonique, fameux joueur de cithare & fécond en bons mots, en allègue celui-ci, au sujet de Téléphane. *Stratonique étant un jour à table auprès de Téléphane, qui commençoit à préluder sur la flûte; j'aimerois autant, dit-il, entendre des hoquets :* τὸν ὃ Τηλεφάνη ἐπὶ ἀναφυσῶν ἤρχετο, ὅθεν ἀνακείμενος ἔφη, ὥσπερ ἐρυγάνοντες. On peut voir sur les mots ἀναφυσῶν, ἀναρύσεις, πῖρα & χρόνων, qui sont des termes consacrés au jeu de la flûte, la savante remarque de Paul Leipard, dans ses ^e corrections.

A l'égard du fait rapporté ici par Plutarque, touchant Téléphane, les interprètes l'ont expliqué différemment. Valgilio, quoique Musicien, n'y a rien compris, comme en fait foi sa version Latine, que voici : *Telephanem Megarensē ita fistulis pugnasse accepimus, ut opifices ipsos tibiārum ne manus quidem unquam ad tibiās subrefaciendas adhibere permisit : ob quam maximè causam certamen Pythicum aversabatur :* c'est-à-dire, Téléphane le Mégarien aimoit tant à disputer le prix au jeu des chalumeaux, qu'il ne permit jamais que les facteurs de flûtes travaillassent de leur métier, en fabriquant de ces instruments (des flûtes;) & ce fut la raison pourquoi il évita de se produire aux jeux Pythiques. La méprise de ce traducteur est trop visible, pour mériter une plus longue discussion. Xylander & Amyot ont rencontré plus juste. Ils ont bien conçu qu'il s'agissoit ici de deux instruments, & d'en appliquer (ἐπιθεῖναι) l'un sur l'autre; & ils ont traduit conformément à cette idée, avec cette

^a Voc. Τηλεφάνης.

^d L. 8. c. 10. p. 351. E. ed. Lugd.

^c Lib. 12. cap. 9. Thef. crit. Grut.

tom. 3. pag. 251.

différence, qu'*Amyot* rend ici par le mot *hautbois*, αὐλὴ, traduisant celui-ci dans tout le reste du Dialogue par le mot *flûtes*; & qu'il rend par ce dernier terme celui de σύριγξι; en quoi il s'est trompé. *Méziriac* ni ^f *Léopard* ne s'y sont pas mépris.

Σύριγξ est un chalumeau, instrument à vent, analogue à ce que nous appellons l'*anche* d'un hautbois, d'un tuyau d'orgue, &c. Αὐλὴς est ici une flûte à bec. Si l'on retranche le bec à une flûte, & qu'en la place on y adapte une anche, on en fera un hautbois, dont le son moins doux que celui de la flûte, ressemble à celui du chalumeau. Plutarque veut donc dire que Téléphane avoit tellement pris en aversion les chalumeaux, qu'il ne permit jamais que les facteurs de flûtes (c'est-à-dire de toutes sortes d'instruments à vent) en appliquassent aux flûtes qu'ils fabriquoient pour son usage, & fussent de celles-ci des hautbois; c'est-à-dire, qu'il ne voulut jamais jouer que de la flûte douce, & qu'il s'abstint de paroître aux jeux Pythiques, où sans doute les flûtes transformées en hautbois avoient prévalu. Les flûtes employées dans ces jeux s'appelloient (selon ^g Pollux) αὐλὴ τέλειοι, *flûtes parfaites*, parce qu'apparemment elles estoient plus travaillées, plus composées que les autres.

Téléphane, comme je l'ai déjà dit, fut enterré auprès de Mégare; & son tombeau, selon ^h Pausanias, fut élevé par les soins de Cléopâtre, sœur de Philippe de Macédoine. On trouve dans ⁱ l'Anthologie Grèque une Epitaphe, qui fait grand honneur à ce joueur de flûte, puisque pour l'excellence dans son art, elle le met en parallèle avec Orphée, Nestor & Homère. La voici :

Ὀρφεὺς μὲν καὶ δάμα πλείστον χάρις εἴλετο θνητῶν,
 Νέτωρ δ' ἡ γλώσσης ἡδυνόρου σοφίη,
 Τεκταμένη δ' ἐπὶ τῶν πολυτέρων θεῶς Ὀμήερος,
 Τηλεφάνης δ' αὐλοῖς, ἃ τάφος ἔστιν ὅδε.

^f Ibidem.

^g Lib. 4. cap. 10. sect. 81. p. 394. edit. Amstel.

^h Lib. 1. cap. 44. pag. 107.

ⁱ Lib. 3. cap. 8. Epigr. 1. p. 320. edit. Brod.

C'est-à-dire : *Orphée, par sa lyre, a remporté le prix sur tous les mortels : le sage Nestor en a fait autant, par la douceur de son éloquence : le savant Homère a eu ce même avantage, par le merveilleux artifice de ses vers divins ; & Téléphane, dont voici le tombeau, s'est acquis la même gloire par sa flûte.*

CXLIV. *Les partisans de Dorion.* Τὸν μὲν Δωριονίαν ἦ Sur Dorion.
 Ἀντιγλυφίς ἔσπου καταγεονήσαν.] Il est fait parlé de Dorion dans Athénée ; mais il n'en est rien dit, que je sache, en nul autre endroit. Cet auteur en allègue deux ou trois de ce nom. ^a Il cite en premier lieu, d'après Tryphon, dans son second livre de l'*histoire des plantes*, un Dorion auteur d'un traité sur l'*Agriculture* (ἐν γεωργικῇ) ; mais ce Dorion n'est point le nôtre, avec lequel pourroit peut-être avoir quelque chose de commun celui qui avoit écrit sur *les poissons* (ἑὲ ἰχθύων), & dont ^b Athénée rapporte jusques à quatorze passages. ^c Le troisième Dorion, cité par Athénée (& qui est sans doute celui de Plutarque) y paroît sous ces quatre qualifications, 1.^o d'écrivain sur la cuisine (οἰκονομίας), 2.^o de joueur d'instruments (κρηματοποιός), 3.^o d'amateur de poissons (φίλιχθους), & de joueur de flûte (αὐλητής). La troisième de ces qualifications (φίλιχθους) seroit peut-être un titre suffisant, pour le confondre avec le Dorion dont je viens de parler. ^d *Casaubon* le croiroit volontiers Egyptien ; & cela, sur l'autorité de Machon, Poëte comique, qui le fait aller à Mylon, ville de ce pays-là : & d'une telle circonstance il seroit arrivé que Dorion peu connu des autres Grecs, l'eût esté plus particulièrement d'Athénée, qui estoit d'Egypte. Mais une si foible conjecture ne sauroit décider la patrie de Dorion, qui d'ailleurs ne s'estoit point tellement renfermé en Egypte, qu'il n'eût visité les cours de plusieurs Princes Grecs ses contemporains, tels que ^e Nicocréon Tyran de Chypre, & ^f Philippe de Macédoine, auprès desquels ses talents pour la flûte &

^a Lib. 3. cap. 5. pag. 78. A. edit. Eugd.

^b Vid. index auct. ab Athen. laudator.

^c Lib. 8. cap. 4. pag. 337. B.

^d In Athen. lib. 8. c. 4. col. 586.

^e Athen. lib. 8. cap. 4. p. 337. E.

^f Id. lib. 10. cap. 10. p. 435. C.

pour la bonne chère l'avoient accrédité. Il estoit fertile en bons mots & en rencontres ingénieuses, sur-tout par rapport à la table; & Athénée nous en a conservé plusieurs, dont voici les plus dignes de remarque.

§ Estant à Mylon, ville d'Egypte, & n'y trouvant point d'hôtellerie où il pût loger, il s'enquit d'un Prêtre qui sacrioit dans une chapelle, à quelle Divinité elle estoit consacrée. *A Jupiter & à Neptune*, répondit le sacrificateur. *Comment*, répliqua Dorion, *pourrois-je trouver gîte dans une ville, où les Dieux mêmes sont logez deux à deux!* ^h Quelqu'un vantant la raye comme un poisson délicieux; *j'aimerois autant*, répondit Dorion, *manger d'un vieux chiffon bouilli.* ⁱ Un autre faisant grand cas des ventres ou entrailles de thons; *ils sont excellents* (dit Dorion) *mais il faut les manger, comme je les mange. Eh! comment les mangez vous donc!* (dit l'autre;) *comment!* (répartit Dorion;) *je les mange avec une ferme résolution de les trouver bons.* ^k Il disoit que dans les langoustes marines, on rencontroit ces trois choses; le passé-temps (*Ἀφροίτιον*), la bonne chère (*ωωχία*), & un sujet de méditation (*Συνεσία*): le passé-temps, en les épluchant; la bonne chère, en les mangeant; un sujet de méditation, en réfléchissant sur leur merveilleuse structure. C'est l'explication que ^l *Casaubon* donne à ce passage. ^m Dorion soupant dans l'île de Chypre chez Nicocréon, & admirant une riche coupe qui ornoit le buffet; *l'orfèvre*, dit le Prince, *vous en fera une toute pareille, quand vous voudrez. Seigneur* (répondit Dorion) *que l'orfèvre la fasse pour vous; donnez-moi toujours celle-là.* Sur quoi ⁿ Athénée observe qu'en cette rencontre, Dorion avoit fait mentir le proverbe, qui dit, *qu'à la vérité les Dieux ont soufflé de l'esprit aux joueurs de flûte; mais que cet esprit s'envole, sitôt qu'ils ont soufflé dans leur instrument:*

Ἀνδρὶ μὲν αὐλητῆρι Θεοὶ νόον εἰσενέφυσαν :

Ἀλλ' ἄμειπ' Φυσᾶν ἔω νόος ἐκπέταται.

^s *Idem*, lib. 8. cap. 4. p. 337. C.

^h *Idem*, ibid. E.

ⁱ *Idem*, ibid.

^k *Idem*, ibid.

^l *Ibid.* col. 587.

^m *Athen.* ibid.

ⁿ *Ibid.* F.

Dorion,

• Dorion, pour se moquer d'une tempête décrite dans le *Nauplius* de Timothée; j'en ai vu, dit-il, une plus furieuse, dans une chaudière bouillante. P Ayant perdu à un festin la pantoufle qu'il portoit à un pied malade; je ne ferai d'autre imprécation contre le filou, dit-il, sinon qu'en me dérobant ma pantoufle, il ait pu trouver chaussure convenable à son pied. Pour preuve de la grande assiduité de Dorion aux bons repas, q Mnésimaque, Poète comique, faisoit dire par un acteur, dans une de ses pièces, *Dorion passe chez nous la nuit à jouer*, non de la flûte, mais de la casserole. Il y a dans le Grec *σπασθιστής*: & ce mot signifie à la lettre, *qui souffle dans les plats*. En un mot, Dorion estoit bien venu dans les meilleures compagnies; & r Philippe de Macédoine, pour égayer ses parties de plaisir, le mandoit avec Aristonique joueur de *cithare*.

Ce Dorion (selon Plutarque) avoit donc fait dans la Musique, & sur-tout dans le jeu de la flûte, quelque innovation, appelée de son nom le *mode Dorionien*; & ceux qui adoptèrent ce mode ou cette manière de Dorion, formèrent comme une secte particulière de Musiciens, laquelle en frondoit une autre, qui avoit pour auteur & pour chef Antigénide, dont je vais parler.

CXLV. 1. *Les sectateurs d'Antigénide.* Τὸν δὲ Ἀντιγένιδαν ἢ Δωριονίαν, ἀφ' οὗ τὸ αὐτὸ αἰτῆται. Antigénide (en Grec Ἀντιγένιδης & Ἀντιδωριδης; car on le nomme de ces deux manières,) estoit de a Thèbes en Béotie. b Suidas le fait fils d'un Satyrus, & c Harpocraton lui donne pour père un Denys. d Elien parle d'un Satyrus, fameux joueur de flûte, qui sortant des leçons du Philosophe Ariston, dont l'éloquence douce & persuasive le charmoit; je veux, disoit-il, qu'on me coupe la tête, si je ne jette mes flûtes au feu. Comme Antigénide excelloit dans le même art, & qu'on le qualifioit

Sur Antigénide.

a Id. ibid. pag. 338. A.

r Idem, ibidem.

q Idem, ibid. B.

r Athen. lib. 10. c. 10. p. 435. C.

s Suidas, voc. Ἀντιγνιδ.

Tatian. sect. 40. p. 86. ed. Oxon.

b Ibidem.

c Voc. Ἀντιγνιδης.

d Var. hist. lib. 3. cap. 33.

^c d'αἰλητής ἐνδοξότατος; il y a grande apparence qu'il estoit fils de ce même Satyrus. Il n'est pas le seul de son pays que l'habileté sur cet instrument ait rendu célèbre, & ^f les Thébains en général se picquoient d'estre grands joueurs de flûte. C'est de quoi ne permet pas de douter ce passage de ^g Dion Chrysostôme. « La prééminence (dit-il) que, du
 » consentement de toute la Grèce, les Thébains ont acquise en
 » ce genre, leur a toujours esté précieuse. En voici la preuve.
 » Après la ruine entière de leur ville, qui jusqu'à présent ne
 » s'en est point relevée, n'y ayant d'habité à Thèbes que cette
 » petite partie qu'on nomme *Cadmée*; ils se sont peu mis en
 » peine de rétablir aucun des monuments publics renversez.
 » Ils n'en ont excepté qu'une statuë de Mercure, qu'ils ont eu
 » grand soin de tirer de dessous ces débris, & d'ériger de nou-
 » veau, à cause de cette inscription qu'elle porte: Εἰλας μὲν
 » Θήβας νικᾷν πρῶτον αἰολοῖς: *La Grèce a déclaré que Thèbes*
 » *remporte le prix au jeu de la flûte.* En sorte qu'on voit encore
 » aujourd'hui cette statuë dans l'ancienne place publique, au
 milieu des ruines. »

Antigénide originaire d'une ville où le jeu de la flûte estoit si fort en honneur, & fils d'un père qui s'y distinguoit, ne pouvoit manquer de briller à son tour dans ce même art. Il s'y perfectionna infiniment, par les leçons que lui donna Philoxène, fameux Poëte-Musicien, dont j'ai parlé ^h ci-dessus, & dont il devint le joueur de flûte ordinaire, ⁱ αὐλοδός. C'est-à-dire, qu'il accompagnoit sur cet instrument les airs de Musique composez par Philoxène sur ses propres Poësies. Instruit sous un tel maître, il mérita d'avoir des disciples du premier ordre, & de contribuer aux plaisirs des plus grands Princes. Périclès chargé de l'éducation d'Alcibiade son neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte. Mais un incident raconté par ^k Aulu-Gelle (d'après Pamphila, dans son histoire

^c *Lysias apud Harpocrat. ibid.*

^f *Max. Tyr. Dissert. 7. pag. 75.*
edit. Cantabr.

^g *Orat. 7. pag. 123. edit. Paris.*

^h *N.º 88.*

ⁱ *Suidas, ibidem.*

^k *Lib. 15. cap. 17.*

de la Musique, partagée en trente livres) dégoûta bientôt l'écolier; & cet incident lui fut commun avec Minerve même. Alcibiade ayant embouché la flûte, & s'étant vu au miroir en cet état, fut si honteux de la difformité de son visage, qu'il jetta les flûtes & les mit en pièces, ce qui décria beaucoup cet instrument parmi les Athéniens. Ce fut Antigénide (selon ¹ Athénée) qui joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce Général Athénien épousa la fille de Cotys Roi de Thrace: & ^m Plutarque rapporte que dans un repas, ce joueur de flûte exécutant sur cet instrument le *Nome* ou l'air du *char*, (*ἀρμάτιον νόμον*) en présence d'Alexandre, il le mit tellement hors de lui, que se jettant sur ses armes, peu s'en fallut que ce Prince ne chargeât les convives; justifiant par-là cette ⁿ chanson des Lacédémoniens, qui dit: Εἴρου γὰρ αὐτὰ τῶς σιδήρεος τὸ καλὰς κίθαρις διν: *un bon joueur de cithare fait affronter le fer même.*

Quelque bien établie que fût dans le public la réputation d'Antigénide, il ne se croyoit point à couvert des mauvais succès, connoissant, comme il faisoit, l'inconstance & les travers de la multitude, dont il savoit apprécier au juste les suffrages. Il tâchoit d'inspirer à ses disciples les mêmes sentimens; & ce fut dans cette vûe que pour consoler l'un d'entr'eux, qui, bien que très-habile, avoit esté peu applaudi de l'auditoire; & pour l'encourager à y reparoître avec toute la confiance nécessaire, il lui dit, *jouez pour moi & pour les Muses.* Ce mot est rapporté comme d'Antigénide, par ^o Cicéron & par ^p Valère-Maxime. D'autres, comme ^q S.^t Jérôme, l'attribuent à Isménias, autre célèbre joueur de flûte, compatriote du premier & son contemporain. Antigénide estoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, & entendant de loin le *brouhaa* du peuple, qui

¹ Lib. 4. cap. 3. pag. 131. B. edit. Lugd.

^m De fort. Alex. 2. pag. 596. lin. 29. edit. Steph. Græc.

ⁿ Id. ibid. pag. 597. lin. 1.

^o In Brut. sect. 50.

^p Lib. 3. cap. 7. Ext. 2.

^q Proem. comment. in Hierem.

applaudissoit à un joueur de flûte : *il faut*, dit-il, *que ce soit quelque chose de bien mauvais ; autrement le peuple seroit moins prodigue de ses applaudissements.* ¹ Athénée allègue ce bon mot, comme d'Afopodore de Phlionte ; avouant néanmoins que d'autres le donnoient à Antigénide. ² Celui-ci disoit que pour mieux faire sentir à ses disciples la perfection de l'art qu'il leur enseignoit, il ne trouvoit point de meilleur expédient, que de leur faire entendre de mauvais joueurs de flûte. ³ On assure qu'Isménias en usoit de même, & qu'après avoir fait entendre à ses écoliers un bon & un mauvais joueur, il leur disoit, en parlant du premier, *voilà comme il faut jouer*, & en parlant du second, *voilà comme il ne faut pas jouer.*

Antigénide introduisit dans le jeu de la flûte plusieurs nouveautez. Il en multiplia les trous, & par conséquent les divers sons ; ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, & beaucoup plus susceptible d'agréments & de *fleuris*, désignez par les mots Grecs *πλάσεις, πλάσματα, μινυεσματα, χερμπή* : au lieu qu'un jeu simple & uni s'appelloit en Grec *ἀπλᾶτος* : & c'est une des qualifications que ⁴ Plutarque donne à la voix de Cicéron, laquelle estoit dure & peu flexible. C'est ⁵ Théophraste qui rend témoignage de ces innovations, par rapport au jeu de la flûte, & qui les met sur le compte d'Antigénide, en disant qu'avant ce Musicien, on coupoit vers le mois de Septembre les roseaux ou cannes destinées à fabriquer des flûtes, parce qu'alors on en jouoit tout simplement (*ἀπλᾶτως*) au lieu que depuis qu'Antigénide eut rendu plus varié le jeu de cet instrument (*ἵπνι ὃ ἔστι τιτὼ πλάσῃ μετέπειτα*,) & du temps de Théophraste même, on coupoit ces roseaux beaucoup plutôt, c'est-à-dire, un peu avant le solstice d'Esté ; parce qu'alors ils se trouvoient plus propres à former des flûtes, sur lesquelles on pût exécuter la nouvelle Musique. A propos de quoi ce Naturaliste fait plusieurs

¹ Lib. 14. cap. 7. pag. 63 1. F.

² Plutarc. in Demetr. pag. 1629. lin. 19.

³ Idem, ibid. lin. 17.

⁴ In Ciccr. pag. 1580. lin. 17.

⁵ Hist. plant. lib. 4. cap. 12.

observations curieuses, sur la coupe de ces roseaux & sur la structure des flûtes : ce qu'il faut lire chez lui. ^γ Pline a traduit ce passage de Théophraste en ces termes : *Cædi solebant tempestivè usque ad Antigenidem tibicinem, cum adhuc simplici Musica uterentur, sub Arcturo. Postquam varietas accessit, & cantus quoque luxuria, cædi ante solstitium cæptæ, & fieri utiles in trimatu, apertioribus earum ligulis ad flectendos sonos, quæ inde sunt & hodie.*

Ce Musicien avoit grand besoin de flûtes qui pûssent obéir aisément aux différentes inflexions des sons, puisqu'il jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon ² Apulée : sur l'Eolien & l'Ionien, remarquables, l'un par sa simplicité, l'autre par sa variété; sur le Lydien plaintif; sur le Phrygien, consacré aux cérémonies religieuses; & sur le Dorien, convenable aux guerriers. *Tibicen quidam fuit* (dit Apulée) *Antigenides, omnis voculæ melleus modulator, & idem omnis modi peritus modificator, seu tu velles Æolium simplex, seu lastium* (& non pas *Asium* ou *lasmus*, comme on lit dans plusieurs éditions) *varium; seu Lydium querulum, seu Phrygium religiosum, seu Dorium bellicosum.* Sur quoi je remarquerai que ces modes ou harmonies sont un peu différemment qualifiées par ²² Lucien, qui donne le caractère Bachique à l'harmonie Lydienne (*τῆς Λυσίου τὸ βακχικόν*), le caractère grave ou vénérable à la Dorienne (*τῆς Δωρείου τὸ σεμνόν*), & à l'Ionienne le caractère brillant (*τῆς Ἰωνικῆς τὸ γλαφυρόν*). On peut voir ce que j'ai dit ^{bb} ailleurs sur ce dernier mot.

Antigénide, distingué, comme il l'estoit, par le choix qu'il savoit faire des meilleures flûtes, & par son habileté à les toucher, n'aimoit point à estre confondu avec ce qu'il y avoit de médiocre ou de mauvais dans ce genre de profession; & il ne pouvoit souffrir (remarque ^{cc} Apulée) que l'on honorât

^γ Lib. 16. sect. 66. tom. 2. p. 29.
edit. Par. in-fol. Hard.

² Florid. sect. 4.

²² In Harmonid. pag. 585. edit.

Amstel. in-octavo, tom. 1.

^{bb} N.º 89.

^{cc} Ibidem.

du nom de joueurs de flûtes, ceux qui sonnoient du cornet aux enterremens: (καυῶνας, cornicines, siticines.) Sur quoi j'observerai, avec Jac. Nicol.^{dd} *Loënsis*, que^{ee} Dion Chrysostôme dit la même chose du joueur de flûte Ismène ou Isménias: d'où il paroît, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, qu'on a quelquefois pris ces deux Musiciens l'un pour l'autre. Les innovations d'Antigénide ne se bornèrent pas au jeu de la flûte: elles s'étendirent aux ajustemens du joueur; & ^{ff} il fut le premier qui parut dans les spectacles publics, avec la chaussure Milésienne; & qui, dans la Comédie de Philoxène intitulée *Comastès*, se couvrit du ^{ss} manteau appelé *Crocoton* (Κροκόν.) Il composa des Poësies lyriques (selon ^{hh} Suidas;) & Plutarque le fait ici auteur d'un nouveau genre de Musique appelé *ζόπος Ἀντιγνιδεύς*, qui consistoit apparemment dans une manière de toucher les flûtes, qui lui estoit particulière, & qui n'avoit pas l'approbation des *Doroniens*, dont je viens de parler. ⁱⁱ Plutarque nous a conservé un bon mot d'Epaminondas, au sujet d'Antigénide. Quelqu'un lui annonçant que les Athéniens avoient envoyé dans le Peloponnèse des troupes équipées d'armes toutes neuves; il répondit, *Antigénide s'afflige-t-il, lorsqu'il voit des flûtes neuves entre les mains de Tellis!* C'estoit un mauvais joueur de flûte.

Sur le mode
de Timothée.

CXLV. 2. *Et les joueurs de cithare, par rapport au mode de Timothée.* Ταῦτ' ἡ καταρχαίων, ἢ Τιμοτέως ζόπου.] Le mode de Timothée, ou la manière de jouer de la cithare & de composer pour cet instrument, estoit caractérisée par plusieurs singularitez, dont Plutarque, en divers endroits de ce Dialogue, & quelques autres écrivains ont eu soin de nous informer. 1.^o Ce Musicien, dans ses airs dithyrambiques, faisoit un mélange de cette Poësie avec celle des anciens *Nomes* où

^{dd} Epiphylid. lib. 6. cap. 8. Thef. crit. Grut. tom. 5.

^{ee} Orat. 49. p. 539. D. edit. Par.

^{ff} Suidas, ibid.

^{ss} Idem, ibidem.

^{hh} Ibidem.

ⁱⁱ Apoph. pag. 340. lin. penult.

^{ss} pag. 341.

cantiques, pour éviter le reproche de novateur trop hardi & respectant peu l'ancienne Musique. 2.° Il avoit multiplié les cordes de la *cithare* jusqu'au nombre de onze ou douze. 3.° Il avoit introduit dans les airs le genre chromatique, & le mêloit avec le diatonique; ce qui lui ouvrit un champ plus vaste pour diversifier les compositions musicales, pour les orner; & par-là s'éloigner d'autant plus de l'ancienne simplicité. La plupart de les confrères les joueurs de *cithare* ne s'accoutumèrent point de ces innovations, & le regardoient comme le corrupteur de la bonne & saine Musique; en quoi ils estoient d'accord avec les Poëtes comiques leurs contemporains, ainsi qu'on le verra ^a plus bas.

CXLVI. *Car ils se font jettez presque tous dans les rhapsodies.* Σχέδον γὰρ ὑποποιήσαντες εἰς τὰ κατ'ῦματα.] Ces mots κατ'ῦματα & κασύματα signifient dans le propre ^a une sorte de chaussure mince & légère; des morceaux de cuir servant à ressemeler, à raptasser de vieux souliers, des pantoufles, de vieilles savates. Ils s'appliquent dans le figuré, comme ici, à des pièces de Poësie & de Musique de différents caractères ou de différents maîtres, destinées pour la *cithare*, & cousûes les unes aux autres en manière de *rhapsodies*. Notre Musique nous fournit quelque chose de pareil, dans certains centons musicaux, faits de plusieurs airs de mouvements & de tons différents, mis bout à bout; lesquels forment une suite de chant non interrompu. Nous avons dans le même goût quelques Opéra, comme celui qui a pour titre *les fragments de Lulli*, & qui n'est qu'un tissu de divers morceaux de Musique, tirez des Ballets, pour lesquels ce fameux Musicien les avoit originairement composés.

2. Juillet
1737.

CXLVII. *Et dans les compositions de Polyide.* Καὶ εἰς τὰ Πολυείδου ποιήματα.] Ce Polyide n'est point celui qui, par la

Recherches
sur Polyide.

^a N.° 208. 1.

^a Pollux, l. 7. f. 80-86. ed. Amstel.
Hippocr. Epid. lib. 5. sect. 19.

p. 782. lin. 40. edit. Lind. tom. 1.

Schol. Aristoph. in Equit. v. 317.

vertu d'une herbe, ressuscita Glaucus fils de Minos, & duquel ont fait mention ^a Apollodore, ^b Paléphate, ^c Pausanias, ^d Clément d'Alexandrie, ^e Hygin, &c. Celui-là estoit Médecin & Devin : celui-ci estoit Poète & Musicien. ^f Aristote le qualifie de Sophiste, & cette profession n'estoit pas incompatible avec les deux autres, non plus qu'avec celle de Peintre, que lui attribue ^g Diodore de Sicile. ^h Cet Historien le fait fleurir vers la xcv.^e Olympiade, & le range à la suite de Philoxène, de Timothée & de Téléste, dont il fut contemporain. Il fit sans doute des vers dithyrambiques, ainsi que les trois Poètes auxquels ⁱ Diodore l'associe. Mais, de plus, il composa dans le genre dramatique, & ^k Aristote cite de lui une Tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, qu'il met au-dessus de celle que nous avons d'Euripide sur ce même sujet, eu égard à la manière simple & ingénieuse dont Polyide dans la sienne, procure la reconnoissance d'Oreste. Il le fait par le moyen de ce raisonnement, qu'il met dans la bouche de l'acteur, sur le point qu'Iphigénie va le sacrifier. *Comme ma sœur a été immolée à Diane (s'écrie Oreste) il faut donc aussi que je lui sois immolé !* Ce qui occasionne une reconnoissance très-touchante, & à laquelle ne s'attend point le spectateur. Elle cause beaucoup moins de surprise dans Euripide, où elle s'accomplit par une lettre, & à certaines enseignes qu'Oreste donne à sa sœur. J'ai rapporté, d'après ^l Athénée, dans l'article de ^m Timothée, que celui-ci fut vaincu aux jeux publics par un Philotas disciple de Polyide; ce qui inspira au maître beaucoup de vanité. Il ne s'agissoit dans ce combat, que du chant de quelques *Nomes*, accompagné du jeu de la *cithàre*. Peut-être que cette victoire décrédita la manière dont Timothée

^a Lib. 3. cap. 3. edit. Lond. Gale.

^b Cap. 27. p. 33. edit. Gale. in-8.

^c Lib. 1. c. 43. p. 104. edit. Kuhn.

^d Strom. l. 1. p. 334. C. ed. Paris.

^e Fab. 136-251.

^f Poëtic. c. 16. edit. Gousslon, Cantabr.

^g Lib. 14. p. 273. D. ed. Rhodm.

^h Ibidem.

ⁱ Ibidem.

^k Poët. cap. 16-17. ejusdem edit.

^l Lib. 8. cap. 11. pag. 352. B. edit. Lugd.

^m N.° 26.

s'acquittoit

s'acquittoit de l'un & de l'autre, & qu'elle donna plus de cours à celle de Polyide. C'est ce que semble témoigner ici Plutarque, en disant que les joueurs de *cithare* ne tenoient pas grand compte de la manière de Timothée, & qu'ils s'estoient jetté presque tous dans les compositions de Polyide, dont ils espéroient apparemment plus de succès.

Cependant le mot *κατῳμματα* employé dans cette même phrase, pourroit donner lieu à cette conjecture : Que l'on auroit fait un nom propre de *Πολυείδου*, tandis que ce n'est que l'adjectif de *ποιήματα*, & qu'il faut lire *πολυείδη*, & non pas *πολυείδου*. *Πολυείδη ποιήματα* seront des compositions, des Poësies bigarrées, pleines de variété & de pièces de rapport : ce qui rentre, comme l'on voit, dans le caractère de celles que Plutarque vient de désigner par le mot *κατῳμματα*, *rhapsodies*. J'observerai à cette occasion, que dès le temps d'Aristote, les Poëtes dramatiques s'estoient mis dans l'usage commode de ne plus composer de chœurs exprès pour leurs pièces ; mais de prendre çà & là divers morceaux de Poësie, & de les insérer dans leurs entr'actes, comme autant d'intermèdes, qui par conséquent n'avoient pas plus de rapport & de liaison avec la pièce de théâtre que l'on jouoit, qu'avec toute autre. Ce fut Agathon (selon Aristote) qui le premier introduisit ce mauvais usage ; & l'on pouvoit accuser Euripide d'une pareille négligence dans quelques-unes de ses Tragédies. Ces sortes de chœurs méritoient fort la qualification de *κατῳμματα*, *rhapsodies*, & de *πολυείδη ποιήματα*, Poësies bigarrées.

CXLVIII. Les anciens l'ont employée (cette variété) dans la composition des rhythmes. Τῇ γὰρ καὶ τὰς ὑμνοποιίας ποικίλῃ, ὥσθ ποιικλωνίᾳ, ἐχρήσαντο οἱ παλαιοί.] Plutarque a déjà parlé ci-dessus de cette variété, introduite dans le rythme ou la cadence musicale, dès les temps les plus reculez. Terpandre & Polymnestle innovèrent en ce genre. Thalétas & Sacadas se donnèrent la même liberté. Alcman & Stésichore établirent

Sur la variété des rhythmes.

▪ Poët. cap. 18. ejusd. edit.
Mem. Tome XIII.

† N. 84.



chacun une nouvelle forme de rythme. Archiloque sur-tout poussa fort loin cette variété rythmique. Il fut l'inventeur du rythme des trimètres; il enseigna la manière de passer d'un rythme à un autre; l'usage du rythme Crétique, du profodique, du pæon-épibate, comme je l'ai observé ^b plus haut, dans l'article de ce dernier Poète. Il ne faut pas être surpris (remarque notre auteur) que le rythme ait été sujet à tant de variété, puisqu'il en étoit très-susceptible de sa nature (*ὡς ἡ ποικιλιότης*) par sa liaison avec la Poésie lyrique, dont les mesures diversifiées en tant de manières, ne pouvoient manquer d'influer beaucoup dans cette partie de la Musique. On en peut voir toutes les variétés indiquées dans ma ^c Dissertation sur ce sujet. Mais ces anciens Poètes avoient toujours beaucoup d'égard à la décence, dans l'introduction de toutes ces nouveautez rythmiques. Ils avoient grand soin qu'il ne s'y glissât rien de contraire aux bonnes mœurs; ce qui étoit pour eux un point de vûe, dont ils s'écartoient le moins qu'il étoit possible.

CXLIX. *Et la manière de toucher les instruments étoit aussi, dès ce temps-là, très-diversifiée.* Καὶ τὰ πρὸς τὰς χροῦσμα-
πας ἡ ἀγλάνεια πῶς ποικιλιώπεια ἔστω.] Il paroît par ce passage, que dans l'ancienne Musique dont parle notre auteur, on gardoit moins d'uniformité en exécutant les airs sur les instruments, tels que la flûte & la *cithare*, qu'en les chantant. Dans le jeu de ceux-là, on se permettoit des variétés, que Plutarque ne spécifie point, mais qui sont faciles à imaginer; comme, par exemple, le son de l'instrument rendu plus fort ou plus foible, selon les différens caractères de l'air; quelques traits, quelques agréments placez à propos & différemment, selon le génie & le goût des différens joueurs; le mouvement accéléré ou ralenti, conformément aux circonstances (ce qui appartient au rythme en particulier;) peut-être quelques accords pincez çà & là sur la *cithare*, mais sans aucune suite

^b N.º 28.

^c *Mémoires de Littérat. Tome V. page 154. & suivans.*

d'harmonie, &c. C'est ce jeu, cette exécution sur les instrumens, que Plutarque appelle ici *ῥυθμικὴ τέχνη*; comme qui diroit *langage, prononciation, expression instrumentale*; & il emploie encore ^a plus bas le même terme dans la même signification, comme nous le verrons.

CL. 1. *Car au lieu que les Musiciens aujourd'hui s'appliquent particulièrement à perfectionner la théorie de leur art; ils cultivoient autrefois le rythme ou la cadence.* Οἱ μὲν γὰρ ἡμῶν Φιλόμαθες, οἱ δὲ τῶν Φιλόρρυθμοι.] Des trois interprètes de Plutarque dans ce Dialogue, *Xylander & Amyot* ont traduit ce passage tout simplement, & suivant le sens que présentent d'abord les termes Grecs; le premier, *Nam nostri discendi sunt studiosi, prisici rhythmorum amatores erant*: & le second, *Car ceux de maintenant aiment le sçavoir, ceux de jadis, les rythmes & la belle grace.* *Valgulio*, premier traducteur Latin, a rendu ce passage différemment, en ces termes: *Hoc nimirum tempore modos, illo verò rhythmos studiosè & cupidè amplectebantur*: c'est-à-dire, *Ils aiment aujourd'hui les modes, ils aimoient alors les rythmes*; ce qui feroit soupçonner que le MS. Grec sur lequel a traduit cet Italien, portoit une leçon différente de celle de nos exemplaires, tant manuscrits qu'imprimez, & d'où résulteroit une opposition plus juste entre les deux qualifications données aux anciens Musiciens & aux modernes par l'auteur, qui appelle ceux-ci *amateurs des modes*, & ceux-là *amateurs des rythmes*: au lieu que ces deux expressions, *amateurs du sçavoir* & *amateurs des rythmes*, n'offrent rien de bien développé dans cette comparaison. On lisoit donc, sur ce pied-là, dans le MS. de *Valgulio*, Φιλότροι ou Φιλότροποι pour Φιλόμαθες; termes, comme on voit, qui n'ont entr'eux guères de ressemblance. Quoi qu'il en soit, en attendant quelque autre dénouement plus heureux, j'ai cru devoir appliquer le terme *φιλομαθὴς* à l'étude particulière de ce que la Musique emprunte des Mathématiques, pour la perfection de sa théorie: & en effet, il s'est trouvé du temps de Plutarque ou environ, plusieurs écrivains

^a N.º 247.

Grecs qui ont cultivé cette partie spéculative de la Musique, tels que Théon de Smyrne, Ptolomée, Nicomaque le Géra-sénien, Aristide-Quintilien, Bacchius, Alypius, Gaudentius, &c.

2. Pareille chose est arrivée dans plusieurs des professions utiles à la vie, où certains usages, quoique très-connus, ont été retranchés, parce qu'on s'est aperçu qu'ils choquoient en quelque façon la décence. Πολλὰ γὰρ ἔστιν ἄλλα τῶν καὶ τὸν βίον ὑπερμετρίως ἐκτρέφουσιν ἐν ἀγνοίᾳ καὶ ὑπὸ τῷ χρωδίων, ἀπληροφύῳ ἢ ἀπιδῷ, τῆς χρείας ἀφαιρέσεως, καὶ τὸ εἰς ἑνία ἀρετῆς ἀδελφόμενον. Si nous étions plus versés que nous ne le sommes, dans l'histoire des arts les plus communs chez les anciens, nous y trouverions sans doute quantité de preuves de ces retranchements dont Plutarque fait ici mention en général, sans nous en spécifier aucun. Au défaut de ce détail, notre siècle pourroit nous fournir un grand nombre d'exemples de pareilles réformes, faites dans la pratique de divers usages, en faveur de la bien-séance : & c'est de quoi chacun peut se convaincre, en parcourant les différentes professions que nous avons journellement sous les yeux.

CLI. Maintenant, pour montrer que ce n'est ni faute de con-noissance, ni faute d'expérience, que Platon a rejeté certaines Musiques ; nous allons faire voir que ce Philosophe estoit très-versé dans la science de l'Harmonie. Οὔν ἡ ὁ Πλάτων ἔτι ἀγνοία, ἔτι ἀπυρία, τὰ ἄλλα παρητήσατο, δειξομὲν ἐξῆς, ὅτι ἔμπειρος ἀρμονίας εἰμι. Il semble que pour rendre plus régulière la construction de cette phrase, il faudroit y suppléer quelque mot, ne fût-ce que la conjonction καί : Οὔν ὁ Πλάτων ἔτι ἀγνοία, ἔτι ἀπυρία, τὰ ἄλλα παρητήσατο, δειξομὲν ἐξῆς, ἔτι ἔμπειρος ἀρμονίας εἰμι.

Sur l'habileté de Platon dans les Mathématiques & dans la Musique.

CLII. C'est donc en décrivant la création de l'ame, dans son Timée, qu'il fait paroître combien il s'estoit appliqué aux Mathématiques & à la Musique, lorsqu'il s'exprime en ces termes : Il (Dieu) remplit ensuite les intervalles doubles & les triples,

• Pag. 528. E. edit. Lamar.

retranchant de là quelques parties, qu'il mit entre ces mêmes intervalles; en sorte qu'il se trouvoit deux milieux dans chacun. Εὐ γὰρ τῆ ψυχρογρία τῇ ἐν τῷ Τιμίῳ, τὸ πρὸς τὰ μαθήματα καὶ μενοικὴν ἀποδὴν ἐπεδείξατο ὡς ἂν πρὸς τὰ πάντα συνειπλήρου τί τε διπλάσια ἔ τὴ τριπλάσια ἀξέσηματα, μίσεας τε ἐκείδιν διποτήμων, ἔ πρὸς εἰς τὸ μεταξὺ κούτων, ὡς ἐν ἐκάστῳ ἀξέσηματι δύο εἶναι μισόπτηας.] C'est ainsi que se lit ce passage du Timée de Platon, dans tous les exemplaires imprimez du texte de Plutarque & de ses versions, à l'exception de celle de *Valgulio*, qui prend ce passage de plus haut, soit qu'il l'ait ainsi jugé plus convenable, pour exposer le système Platonicien dans toute son étendue, soit que son exemplaire Grec se lui présentât de cette manière. Le voici donc en entier. Ἡ ῥητο ἡ διαιρεῖν ὡς· μίαν ἀφείλε τὸ πρῶτον ἀπὸ παντὸς μίσεας· μὲν ἡ πῶτῳ, ἀφ' ἧς διπλάσιαν πῶτης· ἔ δ' αὖ τρίτῳ, ἡμισίαν ἀπὸ τῆς διποτήας, τριπλάσιαν ἡ δ' ὡς πῶτης· πεντάτῳ ἡ, δ' διποτήας διπλῶ· πέμπτῳ ἡ, τριπλῶ δ' ὡς πῶτης· πῶ δ' ἑκτῳ, τῆς πρῶτης ὡκταπλάσιαν· ἰσάδωμν ἡ, ἑπτα ἔ εἰκοσάπλάσιαν τῆς πρῶτης· μὲν ἡ πάντα, ξυμειπλήρου τῶτε διπλάσια ἔ τριπλάσια ἀξέσηματα, μίσεας ἐπ, &c. C'est-à-dire: Il commença donc ainsi sa division. Il prit d'abord une première partie du total: ensuite, il en ôta une seconde, double de la première: puis une troisième, sesquialtère de la seconde & triple de la première: ensuite, une quatrième, double de la seconde: puis une cinquième, triple de la troisième: après cela, une sixième, octuple de la première: enfin une septième, vingt-septuple de la première: ce qui est représenté par les nombres 1. 2. 3. 4. 9. 8. 27. qui forment ces progressions géométriques doubles & triples $\div\div$ 1. 2. 4. 8. & $\div\div$ 1. 3. 9. 27. sur quoi l'on peut consulter le traité de Plutarque touchant la création de l'ame, décrite dans le Timée de Platon.

CLIII. Il y a trois milieux primitifs d'où se prennent tous les autres; l'arithmétique, le géométrique & l'harmonique. Le premier

Sur les trois milieux primitifs.

ἔ Pag. 528. E. edit. Lamar.

Q q iij

surpasse & est surpassé d'un nombre égal; le second, d'une raison égale; le troisième ne surpasse & n'est surpassé ni de raison égale, ni de nombre égal. Τρεῖς εἰσι μυσόητες αἱ αὐταί, ἀφ' ὧν λαμβάνονται τὰς μυσόητας, ἀριθμητικὴ, ἀρμονικὴ, γεωμετρικὴ τούτων ἢ μὴ ἴσῳ ἀριθμῷ ὑπερέχει & ὑπερέχεται, ἢ ὅ ἴσῳ λόγῳ, ἢ ὅ ἑτεροῦ λόγῳ, ἢ ἑτεροῦ ἀριθμοῦ.] Les trois milieux ou moyens dont parle ici Plutarque, sont ceux des trois proportions connues des Mathématiciens, & composées au moins de trois termes, qui sont les deux extrêmes & le moyen proportionnel. Dans la proportion arithmétique, le terme moyen surpasse le premier, & est surpassé du troisième d'un nombre égal: ainsi, ces trois suites de nombres 1. 2. 3 : 2. 4. 6 : 3. 6. 9 : sont en proportion arithmétique, parce que dans chacune, le chiffre moyen surpasse le premier, & est surpassé du troisième d'un nombre égal; c'est-à-dire, dans la première suite, de l'unité; dans la seconde, du nombre 2. dans la troisième, du nombre 3. Ce qui constitue seulement un rapport d'égalité entre les différences de ces nombres. Dans la proportion géométrique, le terme moyen surpasse le premier, & est surpassé par le troisième d'une raison égale: ainsi, ces trois suites de nombres 1. 2. 4 : 3. 9. 27 : 2. 8. 32 : sont en proportion géométrique, parce que dans chacune, le chiffre moyen surpasse le premier, & est surpassé par le troisième d'une raison égale; c'est-à-dire, qu'il contient le premier, & est contenu dans le troisième un même nombre de fois: que 2. contient 1. & est contenu dans 4. deux fois: que 9. contient 3. & est contenu dans 27. trois fois: que 8. contient 2. & est contenu dans 32. quatre fois: ce qui constitue dans ces divers nombres, un rapport d'égalité entre les raisons ou les manières de contenir & d'être contenu. Dans la proportion harmonique, le terme moyen, par rapport à ses deux extrêmes, ne surpasse & n'est surpassé ni de nombre égal, ni de raison égale: ainsi, dans cette suite de nombres 30. 20. 15. qui sont en proportion harmonique, le moyen (20.) est surpassé du nombre (10.) par le premier extrême (30.) & surpasse

du nombre (5.) le second extrême (15.) Or il n'y a point d'égalité entre les nombres 10. & 5. En second lieu, le moyen (20.) fait les deux tiers de 30. ou est contenu dans 30. une fois & demie; & 20. contient 15. une fois & un tiers, ou, ce qui revient au même, 15. fait les trois quarts de 20. Or il n'y point d'égalité entre les raisons $\frac{3}{2}$ & $\frac{2}{3}$ ou entre $1\frac{1}{2}$ & $1\frac{2}{3}$. Plutarque est donc bien fondé à dire que le milieu ou moyen harmonique ne surpasse & n'est surpassé ni de raison (égale,) ni de nombre (égal:) car il faut y suppléer ces deux qualifications exprimées auparavant.

Voici présentement en quoi consiste la proportion harmonique. On appelle ainsi les rapports de trois termes qui se suivent immédiatement, lorsque le plus grand est au plus petit géométriquement, comme la différence entre le plus grand & le moyen est à la différence entre le moyen & le plus petit. Ainsi, 30. 20. 15. sont en proportion harmonique, puisque la différence de 30. à 20. qui est 10. est à la différence de 20. à 15. qui est 5. comme 30. est à 15. ou $30. : 15. :: 10. : 5.$ D'où il paroît que la proportion harmonique est composée de l'arithmétique & de la géométrique, puisqu'il s'agit d'y considérer l'égalité entre les différences & entre les raisons. C'est l'union de ces deux proportions qui met d'accord certains sons les uns avec les autres, qui les rend consonnans & agréables à l'oreille; d'où l'on a nommé cette union *proportion harmonique*.

Cette proportion représente ou exprime en nombres, les rapports qui se trouvent entre les sons produits par les vibrations ou les trémoussèments de plusieurs corps sonores, par exemple, de plusieurs cordes de boyau ou de laiton, d'une longueur & d'une grosseur déterminée, tendues jusqu'à un certain point, & pincées d'une égale force. Si l'on pince à la fois deux cordes d'égale grosseur & d'égale longueur également tendues, elles feront autant de vibrations l'une que l'autre, dans le même espace de temps, & feront entendre l'unisson. Si ces deux cordes sont inégalement tendues, en

forte que pincées en même temps, la moins tendue ne fasse qu'une vibration, pendant que la plus tendue en fait deux; elles feront entendre la consonnance de l'octave. Si l'inégalité de leur tension est telle, que l'une ne fasse que deux vibrations, pendant que l'autre en fait trois; elles feront entendre la consonnance de la quinte: & celle de la quarte, si trois vibrations de l'une répondent à quatre vibrations de l'autre.

L'inégalité de longueur dans plusieurs cordes également tendues, produira, par rapport à la multiplicité des vibrations & à la diversité des trois consonnances, le même effet que produiroit l'inégalité de tension dans ces mêmes cordes, supposées d'égale longueur. C'est-à-dire, que de trois cordes également tendues, mais d'inégale longueur, en sorte que la plus longue soit de six parties égales (par exemple de six pouces) la moyenne de quatre, & la plus courte de trois; la plus longue (6.) pincée avec la plus courte (3.) n'aura qu'une vibration contre deux de celle-ci: la moyenne (4.) pincée avec la plus longue (6.) aura trois vibrations contre deux de celle-ci: & la moyenne (4.) pincée avec la plus courte (3.) n'aura que trois vibrations contre quatre de celle-ci; ce qui produira les trois consonnances, l'octave, la quinte & la quarte, qui sont en proportion harmonique, eu égard aux différentes longueurs des trois cordes 6. 4. 3. & qui sont en raisons double, sesquialtère & sesquiterce, par rapport aux vibrations réciproques de ces mêmes cordes.

On peut se convaincre de la même vérité, par le moyen d'une seule corde tendue par ses deux extrémités sur un plan, & divisée en différentes portions par un chevalet mobile, ce qui s'appelle *monocorde*: car elle fera entendre l'octave, si elle est partagée par la moitié, ou en raison double de 2. à 1. la quinte, si elle est divisée en raison sesquialtère ou de 3. à 2. & la quarte, si elle l'est en raison sesquiterce, ou de 4. à 3. Au reste, c'est l'expérience qui a fait connoître cette proportion, d'où résultent les trois principales consonnances musicales; ce qui l'a fait appeller *proportion harmonique*.

Cette

Cette progression a cela de singulier, qu'elle peut diminuer à l'infini, mais non pas augmenter; & qu'elle a un rapport particulier avec l'hyperbole. Car (observe ^a le P. Pardies) comme l'angle rectiligne sert à trouver entre deux lignes données, autant de moyennes que l'on voudra en raison arithmétique, & que la courbe logarithmique sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on voudra en raison géométrique; de même l'hyperbole sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on souhaitera en raison harmonique.

CLIV. On peut en effet considérer l'octave comme étant en raison double : & pour rendre cette raison plus sensible, on peut prendre les nombres six & douze. Or cet intervalle est compris entre l'hypate du tétracorde moyen, & la nète du tétracorde disjoint. Six & douze étant donc les deux extrêmes, l'hypate du tétracorde moyen aura le nombre six, & la nète du tétracorde disjoint aura le nombre douze. Η' μὲν γὰρ ἁλφ' πασῶν ἐν διπλασίονι λόγῳ διασπῆται· ποιήσῃ δὲ εἰκόνας ἔχειν τὸν διπλασίονι λόγον κατ' ἀριθμὸν τὰ ὅλ' καὶ τὰ δώδεκα· ἔστω ὃ τοῦτο τὸ ἁλφ' ἡμισία ὡς ἀπὸ ἑκατάτης μέσων ὅτι νήτις διεξευγμένη· ὅταν ᾖ τῷ ὅλ' ὡς ὁ δώδεκα ἄκρων, ἔχει γὰρ μὲν ἑκατάτης μέσων τὸν τῷ ὅλ' ἀριθμὸν, καὶ ὃ νήτις διεξευγμένη, καὶ τὸ δώδεκα.] Le tétracorde moyen (μέσων) fuit immédiatement à l'aigu le tétracorde le plus grave, ou celui des *hypates*. Le tétracorde disjoint (διεξευγμένων) fuit encore à l'aigu le tétracorde moyen, dont il est disjoint ou séparé par l'intervalle d'un ton. L'hypate du tétracorde moyen répond au second *mi* de nos clavecins : & la nète du tétracorde disjoint répond à notre troisième *mi* : ce qui forme, comme on voit, l'intervalle d'une octave. Notre second *mi* prendra donc le nombre 6. & notre troisième *mi* le nombre 12.

CLV. Il ne reste plus qu'à prendre, outre ces nombres, ceux

Sur les raisons
selqualité &
selquiniere.

^a Elem. geometr. lib. 8. n.° 33.

qui tombent entre deux, & dont les extrêmes se trouvent, l'un en raison sesquitiere, l'autre en raison sesquialtere, c'est-à-dire 8. & 9. Car 6. est à 8. en raison sesquitiere, & à 9. en raison sesquialtere. Tel est l'un des extrêmes: & l'autre (12.) est à 9. en raison sesquitiere, & à 8. en raison sesquialtere. Λαβὲν δὲ λοιπὸν ῥητὴν, πρὸς τοῦτοις, ἀριθμοὺς τοὺς μεταξὺ πύπτοντας, ὧν οἱ ἄκροι, ὁ μὲν ἑκτίτης, ὁ δὲ ἡμιόλιος φανήσεται. εἰσὶ δὲ ὁ ἑκτὶ ὀκτώ & ἡ ἑννέα. ἡ δὲ ῥητὴ ἔξ τε μὲν ὀκτώ ἐπίτετα, τὰ δὲ ἑννέα, ἡμιόλια. τὸ μὲν ἔν ἄκρον, τοῖσπο. τὸ δὲ ἄλλο τὸ ἑκτὶ δώδεκα, ἡ μὲν ἑννέα ἐπίτετα, ἡ δὲ ὀκτὶ ἡμιόλια.] L'édition de Henri Estienne & celle de Francfort, portent, εἰσὶ δὲ ὁ ἑκτὶ ὀκτώ & ἡ ἑννέα; où il est visible qu'il faut corriger εἰσὶ δὲ οἱ ἑκτὶ ὀκτώ & ἡ ἑννέα (en sous-entendant ἀριθμοὶ) tels sont les nombres de huit & de neuf. La raison sesquitiere (en Grec ἑκτίτης) est celle de 4. à 3. ainsi nommée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus un tiers de ce moindre nombre. De même 8. est à 6. en raison sesquitiere, parce que 8. contient 6. une fois, plus le tiers de 6. qui est 2. La raison sesquialtere (en Grec ἡμιόλιος) est celle de 3. à 2. ainsi appelée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus une moitié de ce moindre nombre. De même 9. est à 6. en raison sesquialtere, parce que 9. contient 6. une fois, plus une moitié de 6. qui est 3. À l'égard des dénominations Grèques, ἑκτίτης marque à la lettre une grandeur qui en contient une autre, & par-dessus (δὲ) le tiers (ἑρὸν) de cette autre: ἡμιόλιος désigne une quantité composée d'une autre, & de la moitié (ἡμι) de ce second total (δλου.)

CLVI. Ces deux nombres tombant donc entre six & douze, & l'intervalle de l'octave résultant de celui de la quarte & de celui de la quinte; il est clair que la même répondra au nombre huit, & la paramèse au nombre neuf. Τούτων οὐκ ἦν ἀριθμῶν ὄντων, μεταξὺ ἧν ἔξ & ἡν δώδεκα, & τὸν ἀφ' ὧν πᾶσων ἀριθμημάτων ἐκ τῶ ἀφ' ἐπτάων καὶ τῶ ἀφ' ὀκτώων σωσιῶτος, δῆλον ὅτι

Ἐξ ἡ μὲν μέση ἥ ὀκτώ αὐτὸν, ἡ δὲ ὀκτώ αὐτὸν ἡ ἑννέα.] L'intervalle de l'octave est composé de celui de la quarte, qui s'étend de l'hypate des moyennes jusqu'à la mèse; c'est-à-dire, depuis le *mi* jusqu'au *la*, & de celui de la quinte, qui s'étend depuis la mèse jusqu'à la nète du tétracorde disjoint; c'est-à-dire, depuis le *la* jusqu'au *mi* à l'aigu. Ou si l'on veut, ce même intervalle de l'octave résulte de la quinte & de la quarte, en prenant d'abord depuis l'hypate jusqu'à la paramèse, puis de la paramèse à la nète du tétracorde disjoint, c'est-à-dire, du *mi* au *si*, puis du *si* au *mi* à l'aigu. Où l'on voit que la mèse répond au nombre 8. puisqu'elle est à la quarte de l'hypate, qui vaut 6. la quarte étant avec celle-ci en raison sesquiterce; & la paramèse répond au nombre 9. puisqu'elle est à la quinte de l'hypate équivalente à 6. la quinte étant avec celle-ci en raison sesquialtère.

CLVII. Cela posé, l'hypate fera à la mèse, comme la paramèse à la nète du tétracorde disjoint. Car la parhypate du tétracorde moyen est à la quarte de la mèse; & la paramèse est à l'octave de la nète du tétracorde disjoint. Τούτου ἡρακλῆς, Ἐξ ἡ ὑπάτη πρὸς μέσην, ὡς ὀκτώ αὐτὸν πρὸς νήτιν διεξαγμένη. ὅτι γὰρ παρυπάτης μέσων ἀγ' τετράγων' ὅτι μέση, ὅτι δὲ ὀκτωμῆτης ὅτι νήτιν διεξαγμένη, ἀγ' πασῶν.] Amyot, dans sa version, a omis cette dernière phrase, ὅτι γὰρ παρυπάτης μέσων, &c. Méziriac a fort bien remarqué qu'il falloit lire dans le texte Grec, ἀγ' τετράγων' au lieu de ἀγ' πασῶν. Car il n'y a de la paramèse à la nète (c'est-à-dire du *si* au *mi* à l'aigu) qu'une quarte, & non pas une octave. Mais il ne s'est point apperçu qu'au commencement de cette même période, il falloit lire ὑπάτης au lieu de παρυπάτης: car de la parhypate des moyennes à la mèse (ou du *si* au *la*) il n'y a que l'intervalle d'une tierce majeure, & non celui de la quarte dont il est ici question. Il faut donc traduire ainsi ce passage: Car l'hypate du tétracorde moyen est à la quarte de la mèse; & la paramèse est à la quarte de la nète du tétracorde disjoint: c'est-à-dire que

R r ij

notre second *mi* est à la quarte de notre second *la*, & que notre second *si* est à la quarte de notre troisième *mi*.

Sentiments
d'Aristote sur
la Musique.

CLVIII. *Aristote disciple de Platon, regarde l'Harmonie comme quelque chose de noble, de grand & de divin, &c.* Οὐκ ἔστι σπουδή ἡ ἀρμονία, καὶ σπουδὴ καὶ μέγα Ἀριστοτέλης ὁ Πλάτωνος πατρὶ λέγει, &c.] Le passage d'Aristote, qu'allègue ici notre Auteur, ne se trouve aujourd'hui dans aucun des ouvrages qui nous restent de ce Philosophe. On le lisoit, suivant toutes les apparences, dans le livre qu'il avoit composé sur la Musique (ὑπὲρ Μουσικῆς,) au rapport de Diogène-Laërtce & de l'auteur anonyme d'une vie d'Aristote, écrite en Grec, & publiée par *Ménage*, dans ses notes sur le même Diogène. Parmi les Problèmes d'Aristote, il y en a plusieurs qui concernent la Musique, & dont je pourrai peut-être donner dans la suite une version Française, avec des remarques.

CLIX. *L'Harmonie divisible naturellement en quatre parties, a deux milieux; l'un arithmétique, l'autre harmonique.* Ἡ Ἀρμονία τετραμερὴς ἢ τῇ δυνάμει πεντακκία, δύο μεσότητις ἔχει ἀριθμητικὴν τε καὶ ἀρμονικὴν.] Aristote considère ici l'Harmonie seulement dans l'étendue du double tétracorde ou de l'octave, qu'il partage en quatre intervalles; dont le premier s'étend du *mi* au *la* (ou de l'*hypate* à la *mèse*) & forme la quarte; le second, du *la* au *si* (ou de la *mèse* à la *paramèse*,) ce qui fait le ton: le troisième va du *mi* au *si* (ou de l'*hypate* à la *paramèse*,) & forme la quinte: le quatrième, du *mi* au *mi* à l'aigu (ou de l'*hypate* à la *nète*,) ce qui fait l'octave. Celle-ci, dont les deux extrêmes sont représentés par 6. & 12. a deux milieux; l'un arithmétique, ou la quinte, représentée par 9. car ces trois termes 6. 9. 12. sont en proportion arithmétique: l'autre harmonique, ou la quarte, désignée par 8. car ces trois termes 6. 8. 12. sont en proportion harmonique.



PORTRAIT DU PHILOSOPHE,
TIRE
DU THEETETE DE PLATON.

Par M. l'Abbé SALLIER.

QUOIQUE Platon, en plusieurs endroits de ses ouvrages, ait marqué quel il pensoit que devoit estre le Philosophe, & qu'il fût facile d'en former un tableau entièrement ressemblant, si on en vouloit recueillir les différents traits répandus de côté & d'autre ; je me borne néanmoins aujourd'hui à représenter celui que Platon a fait dans le Dialogue qu'il a intitulé le *Theétete*. 6. Août 1734.

Dans le dessein que j'ay de traduire une partie des Traitez de cet Auteur, je ne m'attache qu'à ceux dont je crois que la traduction peut le plus aisément conserver quelque chose du prix de l'original. Il m'a paru que le dialogue du *Theétete* ne pouvoit estre en entier rendu avec succès en notre langue ; mais l'endroit où Platon dépeint le Philosophe, m'a semblé pouvoir estre détaché du reste de l'ouvrage. J'ay d'autant moins hésité à le faire, que ce même endroit est une digression véritable que l'Auteur s'est permise dans ce dialogue, non sans avoir auparavant prévenu ses lecteurs sur une pièce qui pourroit paroître hors d'œuvre, & étrangère au sujet principal.

Le *Theétete* est un dialogue, ainsi nommé du nom de celui qui fit naître la conversation que l'écrit de Platon nous a transmis.

Le sujet du dialogue est la nature de la science ; il s'agit d'expliquer ce que c'est dans l'homme que sçavoir. Après un exorde qui conduit naturellement à l'examen de la question, *Theétete* propose ce qu'il pense là-dessus ; il n'en coûte pas beaucoup à Socrate, pour luy montrer que sa réponse ne sçauroit satisfaire.

R r üj

Theétete, instruit à mettre plus de précision dans ce qu'il dit, passé tout d'un coup dans l'école d'Héraclite & de ceux qui en soutenoient les sentiments, pour y trouver de quoy répondre à Socrate; il dit que sçavoir c'est sentir, que la science n'est que sensation. C'estoit-là l'opinion de Protagore, quoyque ce Philosophe la proposât en d'autres termes. L'homme, disoit-il, est la mesure de toutes choses; les choses sont en elles-mêmes telles qu'elles me paroissent, & telles qu'elles paroissent à d'autres hommes; il n'y a point d'autre règle de la vérité & de la fausseté des choses: d'où il concluoit que les seules choses vraies estoient celles qu'on appercevoit par les sens.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer en détail sur les différentes branches de ce système; il suffit, quant à présent, de remarquer que les conséquences tendoient à renverser les idées reçues dans l'ancienne Académie, tant sur la Métaphysique que sur la Morale, & sur la Politique.

De-là s'ensuivoit, comme Socrate le disoit, que les choses honnêtes ou honteuses, justes ou injustes, saintes ou impies, n'estoient en effet que ce que ceux qui commandent aux autres vouloient qu'elles fussent. Ces dénominations, qui devoient leur origine à un jugement d'autorité, luy devoient encore leur durée, car elles ne subsistoient qu'autant qu'une force supérieure l'ordonnoit ainsi; par conséquent l'honnêteté ou la turpitude intrinsèque des choses, antérieure à la loy, n'estoit qu'une idée vaine & frivole: avec de semblables principes, continuoit Socrate, plusieurs aujourd'huy font profession d'estre Philosophes.

Socrate attaque avec chaleur les partisans de ce dangereux système; il revient plusieurs fois à la charge, il met en œuvre contr'eux, & la force du raisonnement, & le sel de la plaisanterie, soit pour mettre Theétete en garde contre la contagion de ces sentiments pernicieux, soit pour détromper Théodore, troisième interlocuteur dans le dialogue. Celui-ci avoit eu quelque liaison d'amitié avec Protagore, & il voyoit avec peine que Socrate, en plaidant les droits de la vertu, flétrit

la mémoire de son ami, car Protagore ne vivoit plus. C'est à Théodore que Socrate adresse la parole, quand il déplore le mal que les principes de Protagore causoient dans le gouvernement, & l'abus que les Sophistes de son temps faisoient du titre de Philosophes.

Il sembloit à Socrate que c'étoit-là usurper un nom qu'il estoit difficile de mériter, & qui ne convenoit qu'à ceux qui sentoient l'étendue des engagements que l'on contractoit par ce titre même. L'idée qu'il en avoit, est développée dans le passage dont je joins icy la traduction.

Parlons de ceux qui excellent dans la Philosophie; car à quoy bon s'entretenir des autres, qui s'y addonnent sans génie & sans succès? Le vray Philosophe n'a jamais sçu, pas même dans sa plus tendre jeunesse, le chemin pour aller à la place publique; il ne sçait pas en quel endroit se jugent les procès, ni celui où se font les délibérations sur les affaires d'Etat, ni s'il y a pour le corps de ville quelque autre lieu d'assemblée; il ne parvient rien à luy des ordonnances, des décrets, des jugemens prononcez ou écrits, il ne les lit point, & les entend encore moins prononcer. Tranquille & indifférent sur ses honneurs & les richesses, immobile, il laisse courir les autres après; la brigue, les cabales pour le gouvernement, les rendez-vous, les parties de table, ces soupers & ces courses nocturnes qui se font avec des Musiciens ou des Musiciennes, tout cela luy est inconnu. Il ne s'y rencontre jamais, pas même en songe; y a-t-il quelque nouveauté, quelque aventure heureuse ou malheureuse dans la ville, en est-il arrivé à tels ou tels, ou, avant eux, à quelques-uns de leurs ancêtres, homme ou femme, il sçait moins tous ces détails, que le nombre des verres d'eau qu'il y a dans la mer. Il ne sçait pas même qu'il ignore ces choses, car ce n'est point pour acquérir de la réputation, ni par vanité, qu'il néglige tant de vains objets, c'est qu'en effet il n'a que le corps dans ce séjour des vivants, il n'y est que comme un passant; mais son esprit pénétré du peu de prix de toutes les choses d'icy bas, n'en estimant aucune, tantôt perce les profondeurs de la terre,

parcourt les espaces immenses de sa surface, pour porter de tous côtes le flambeau de la Géométrie; tantôt, comme dit Pindare, par son vol il s'élève au-dessus des Cieux, pour y considérer, avec le secours de l'Astronomie, ces corps brillants qui roulent sur nos têtes: & enfin il cherche à pénétrer la nature des Estres de chaque partie de l'univers, sans jamais descendre à aucune des choses particulières qui l'environnent. Rappelions-nous ce que l'on raconte de Thalès. Occupé de l'Astronomie, les yeux toujours fixés au Ciel, sans regarder autre chose, il tomba dans un puits: une servante Thracienne qui vit sa chute, luy dit sur le champ, en se moquant, & en luy faisant un reproche assez plaissant: *Vous avez tort de vouloir avec tant d'ardeur, connoître ce qui est au-dessus de votre tête, & de ne pas prendre garde à ce qui est à vos pieds.* Cette raillerie tombe également sur tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie.

Le Philosophe ignore qui est son voisin, non-seulement il ne sçait ce que fait ce voisin, mais à peine sçait-il si c'est un homme ou un animal de quelque autre espèce: c'est que d'un autre côté, le Philosophe ne songe continuellement qu'à faire des recherches sur la nature de l'homme, sur ce qui luy est propre & convenable, sur la différence qui le distingue des autres animaux, soit dans ses actions, soit dans ses passions; voilà quelle en est l'étude la plus ordinaire. Représentez-vous donc ce Philosophe avec qui vous voudrez, en public ou en particulier: voyez-le dans une conversation, comme je vous le disois au commencement de ce discours, au Barreau ou ailleurs, & qu'il soit obligé d'y parler des choses sensibles, de celles qui sont à nos pieds ou sous nos yeux; ce n'est point pour les femmelettes seules de la Thrace qu'il devient un sujet de raillerie, c'est pour toute la troupe de gens qui l'écoutent; il tombera à tout moment dans des puits, c'est-à-dire, dans le plus grand embarras du monde; le peu de familiarité qu'il a avec ces choses sensibles, en est cause. A voir l'air embarrassé dont il s'y prend, quand il faut discourir de ces sujets, vous le croiriez un homme sans esprit; & il vous en parle avec si
peu

peu de grace, qu'il vous paroît imbécile. Qu'on l'accable de termes injurieux & offensants, il ne répondra point par des invectives aux personnes qui l'attaquent, comment feroit-il ? Il ne connoît rien de ce qui peut estre un sujet légitime de reproche aux particuliers, il n'en a jamais étudié les défauts, & ce ne sont point là les objets qui l'occupent : ne sçachant que dire, il vous paroîtra sans doute du dernier ridicule.

Passéz à un autre discours, vantez devant luy ce que l'on appelle grandeurs humaines, choses qui inspirent tant de fierté à plusieurs, le Philosophe ne pourra s'empêcher de rire, & ce ne sera point d'un rire équivoque, mais si vray & si marqué, qu'on le regardera comme un fol & un radoteur. S'il entend les louanges d'un Tyran, d'un Roy, il s'imagine entendre louer un pastre de brebis, de bœufs, de pourceaux, qui sçait tirer un grand profit du troupeau qu'un maître luy a confié ; la seule différence qu'il apperçoit, est que ce Tyran, ce Roy, ont affaire à un troupeau plus difficile à conduire, & plus capable de mauvaise volonté : mais le Philosophe ne croit pas ce Tyran ou ce Roy moins grossiers ni plus instruits que ce pastre du commun, car une multitude d'affaires les détourne de la réflexion ; les moyens de se procurer la sûreté dans l'exercice de leur pouvoir, sont leur soin le plus important : ils se tiennent renfermez dans une forteresse, comme le pastre l'est dans son parc sur quelque haute montagne. Le Philosophe, accoutumé à étendre ses regards sur toute la terre, trouve que c'est priser quelqu'un par de bien petites choses, que de vanter sa puissance, parce qu'il possède dix mille arpents de terre ou plus, comme si cette étendue de possessions devoit paroître admirable. Il en est de même des avantages de la naissance ; on exaltera quelquefois celle d'un Noble, qui peut vous montrer dans la ligne d'où il descend, six ou sept ayeux illustres par l'opulence & la grandeur de leur maison. Consultez l'impression que de telles louanges font sur l'esprit du Philosophe, il vous répondra que c'est se laisser éblouir, & avoir les vûes bien courtes, que de choisir ce côté-là d'un homme pour le louer ; c'est estre incapable d'embrasser l'immensité

de la nature, & ne ſçavoir pas imaginer ce qui eſt très-aifé, c'eſt qu'il n'y a point de particulier qui ne compte une infinité d'ayeuls & de biſayeuls, entre leſquels il y en a de riches & de pauvres, de Rois & d'eſclaves, de Barbares & de Grecs; mais rien ne paroît au Philoſophe comparable à la petiteſſe d'eſprit de ceux qui ſe croyent quelque choſe de grand, ou parce qu'ils peuvent vous faire voir une liſte ſuivie juſqu'à eux de vingt-cinq auteurs depuis Hercule fils d'Amphitryon, ou parce qu'en remontant depuis Hercule, ils portent leur origine juſqu'à vingt-cinq autres ancêtres, d'où il ſuit qu'ils ont le glorieux avantage de pouvoir dire qu'ils ſont les cinquantièmes en deſcendant. Le Philoſophe rit à voir les bornes étroites de l'imagination de ces perſonnes, & le vuide de ces folles prétentions, dont ils ne peuvent ſe détacher. Dans toutes ces occaſions où le Philoſophe ſe mocque, il eſt auſſi mocqué; on le traite d'homme ridiculement fier & dédaigneux, ou d'homme qui ignore les choſes de la vie les plus ordinaires, & qui eſt embarrasſé à chaque occaſion.

Mais ſuppoſons que le Philoſophe veuille à ſon tour rappeler quelqu'une de ces perſonnes à des choſes plus relevées, que celui à qui il s'adreſſe, veuille bien auſſi oublier pour un moment ces diſcuſſions triviales d'homme à homme, vous me faites injuſtice, en quoy vous fais-je tort? pour paſſer à la conſidération de la juſtice & de l'injuſtice en elles-mêmes, de la différence qu'il y a entr'elles & les autres choſes. Suppoſons encore que le Philoſophe, ſans toucher à la queſtion, ſçavoir ſi un Roy eſt heureux, parce qu'il a dans ſes coffres des tréſors immenſes en or, examine la nature du pouvoir ſouverain, & en quoy, généralement parlant, conſiſte le bonheur ou le malheur de l'homme, qu'il recherche, quelle idée on en doit avoir, & de quel caractère doit eſtre ce bonheur ou ce malheur qu'il convient à l'homme de deſirer ou de craindre, lorsqu'il faudra que cet homme dont l'eſprit eſt ſi étroit, qui eſt ſi pointilleux, & toujours occupé de procès & de diſputes; lorsque, diſ-je, il faudra que cet homme raiſonne & s'explique ſur ces grands ſujets, c'eſt alors qu'à

son tour il tombe dans le puits, car la tête luy tourne; suspendu en l'air, pour ainsi dire, par l'élevation de l'objet qu'il veut considérer, obligé de lever les yeux vers des choses qu'il n'est pas accoutumé d'envisager, il ne sçait plus où il en est, son embarras est extrême, & son discours qui s'obscurcit, n'est plus que le discours d'un Barbare grossier. Alors il donne à rire, non à de viles femmelettes de la Thrace, non à des ignorants, car ils n'y entendent rien, mais à des gens bien différents, & qui ont eu une autre éducation que celle des esclaves. Voilà, Théodore, comme se présentent d'un côté l'homme qui ne pense qu'aux choses sensibles, & d'un autre celui que vous appelez Philosophe. Celui-ci a toujours été nourri dans une vraye liberté, & affranchi des affaires; il n'est donc pas étonnant que vous trouviez que c'est un innocent, que vous en jugiez comme d'un homme qui n'est bon à rien, lorsqu'il faut descendre à des ministères bas & serviles; il ne sera pas fort entendu à vous procurer les commoditez de la vie molle, ou à vous faire trouver des délicatesses sur une table; il ne sçaura pas vous caresser par des discours flatteurs & insinuants. L'habileté de l'autre, au contraire, luy suggérera vivement & à point nommé ce que vous souhaitez, mais n'espérez pas que devant vous il puisse précluser avec grace sur aucune grande vérité, ni que sensible aux beautés de l'harmonie secrète qui doit regner dans les discours, il entreprenne jamais de chanter comme il convient, ce qui seul peut faire la véritable félicité des Dieux ainsi que des hommes.

T H E O D O R E.

Si vous pouviez, Socrate, persuader à tous les hommes ces vérités, autant que vous m'en avez persuadé moy-même, on verroit dans le monde plus de paix qu'il n'y en a, & moins de maux désoleroient le genre humain.

S O C R A T E.

Non, Théodore, songez qu'il n'est pas possible de faire jamais cesser ce déluge de maux de dessus la terre. Il y aura

S i j

toûjours un mal contraire au bien , & ce mal ne peut avoir entrée dans le séjour des Dieux ; ce mal est , par une inévitable nécessité , relegué parmi les hommes , & roulera sans cesse autour d'eux & du lieu qu'ils occupent. Le plus sûr est donc d'essayer d'en sortir au plutôt , & de prendre notre vol vers les Dieux. Le seul moyen que nous ayons pour cela , c'est de nous rendre semblables à la Divinité autant qu'il est possible ; or cette ressemblance consiste à nous rendre , par la force & la justesse de nos réflexions , justes & saints. Il n'est pas aisé , je le sçais , de faire comprendre à plusieurs , que les raisons qui doivent leur faire embrasser la vertu & fuir le vice , ne sont pas celles dont la plupart des hommes sont frappés ; que ce n'est pas , comme plusieurs le croient , pour paroître seulement honnête homme , & pour ne point s'attirer la réputation d'estre méchant , ce sont-là des contes , & ce qu'on appelle contes de vieilles qui radotent. Disons des choses vraies & solides. Dieu ne peut jamais en aucune façon estre injuste , il est au contraire aussi juste qu'il est possible ; rien ne luy ressemble tant qu'un homme qui se rend le plus juste qu'il peut. A proprement parler , c'est de cela que dépend absolument sa dignité ou son avilissement , c'est tout ce qui fait qu'un homme est homme , & qu'il est quelque chose ou qu'il n'est rien. Connoître ce principe est la vraie sagesse & la vertu , l'ignorer est folie & méchanceté manifeste. Les autres talents peuvent nous éblouir , d'autres connoissances nous imposer , mais de quoy servent-ils ? Si on les exerce dans le gouvernement des États , ils sont pénibles & odieux ; si l'on se tourne du côté des arts mécaniques , ces talents & ces connoissances , qui ne sont plus que mercénaires , avilissent un honnête homme : il vaudroit donc infiniment mieux pour celui qui ne tend dans ce qu'il dit ou ce qu'il fait , qu'à violer la justice & la piété , qu'il n'eût point ces talents merveilleux , qui sont les funestes instruments de sa méchanceté. Il est vray que la plupart tirent vanité de ce qui est un juste reproche pour eux. Ils sont charmez de ce qu'ils s'imaginent entendre dire d'eux-mêmes , qu'ils ne sont pas gens méprisables , inutiles

fardeaux de la terre; mais au contraire qu'ils sont gens considérables, en un mot des hommes. Il ne faut pas les ménager, & il faut leur déclarer nettement qu'ils sont ce qu'ils croient ne pas être, d'autant plus sûrement qu'ils ne le croient pas; ils ignorent ce qu'il est fâcheux d'ignorer, je veux dire, en quoy consiste le malheur & le châtiment de l'injustice: ce châtiment n'est pas celui qu'ils pensent, la sévérité des tourmens ou la mort, car les plus honnêtes gens ne peuvent très-souvent les éviter; mais il y a une punition inséparablement attachée au crime, la voici. Comme il y a deux exemplaires dans la Nature, l'un de ce qui est divin & parfaitement heureux, l'autre de ce qui est opposé au divin, & parfaitement malheureux; ignorant cette grande vérité, leur aveuglement & l'excès de leur folie les portent à s'écarter du bon modèle, & à se rendre, par mille actions injustes, absolument semblables au mauvais. Ils en sont bientôt punis, & la persévérance dans le choix qu'ils ont fait du modèle de ce qu'il y a de plus malheureux, fait leur propre & continuel châtiment; leur sort est digne de la vie qu'ils mènent. Que si nous allons plus loin, & que nous leur assûrions que s'ils ne changent, ils ne seront point, après leur mort, admis dans le séjour exempt des maux, qu'ils seront condamnés à un état semblable à celui qui fait leur supplice sur la terre, que méchants, ils seront infailliblement & pour jamais liés à une compagnie de méchants, & misérables avec des misérables; comme ils se donnent pour esprits forts, & bien au-dessus des opinions reçues communément, ils nous écouteront avec mépris, & comme des insensez.

T H E O D O R E.

Ce que vous dites-là, Socrate, est ce qui se passe tous les jours à nos yeux.

S O C R A T E.

Je le sçais, mon cher Théodore; une chose cependant arrive à ces beaux esprits, c'est que si vous pouvez en particulier les

S f iij

mettre dans la nécessité de vous rendre raison de ce qu'ils condamnent, ou du moins vous en faire écouter, s'ils ont assez de fermeté pour soutenir l'examen de leurs sentiments, & s'ils veulent bien ne pas se soustraire lâchement à cette épreuve, ce qui leur plaîtoit d'abord, cesse à la fin de leur plaisir; & avec ce grand art de la parole dont ils donnent des leçons, ils tarissent, demeurent à sec, & deviennent muets comme des enfants.

Remarques sur le passage du Theétete de Platon.

I.

Les matières philosophiques n'avoient pas été le seul objet des études de Protagore, la Rhétorique avoit aussi partagé son application, & il donnoit des préceptes pour arriver à la parfaite éloquence. La hardiesse & la nouveauté de ses sentiments l'avoient rendu fameux dans la profession de Sophiste; il fut le premier qui assura que toutes sortes de causes pouvoient se défendre, que l'une n'étoit pas meilleure, ni plus juste que l'autre, & qu'il étoit facile de faire valoir également le pour & le contre. « Il y a, disoit-il, dans chaque sujet des » principes aussi vrais les uns que les autres, sur lesquels on » peut fonder deux discours également convaincants pour les partis contraires. »

Le talent de la parole conduisoit aux honneurs & aux plus grands emplois, dans le gouvernement Démocratique d'Athènes. C'étoit un moyen presque infailible pour l'ambition, & un motif pressant pour ceux qui naissoient avec quelque génie, de tourner leurs premiers efforts du côté de l'éloquence. Ils alloient en foule écouter les leçons des Sophistes; Protagore, qui ne connoissoit point de différence entre le bien & le mal, le vice & la vertu, n'en admettoit point non plus entre le vrai & le faux; & cette méthode attira bientôt à ce Sophiste une multitude de disciples. Dans le fond, c'étoit-là enseigner plutôt à faire des armes, qu'à penser & à parler

raisonnablement sur les matières qui s'agitoient, & il estoit plus aisé aux jeunes gens de devenir parfaits escrimeurs, qu'orateurs médiocres: comme il en coûtoit peu pour fournir cette carrière, il n'y avoit presque pas de jeunes gens qui ne voulussent y paroître.

Mais que remportoient-ils de cette école? Socrate nous l'apprend. Ennemis de toute morale, dégoûtés des connoissances qui conviennent le plus à l'esprit de l'homme, ils ne sçavoient que s'exercer dans l'art d'attaquer & de défendre, plus touchez de la gloire de l'emporter dans une dispute, que du plaisir de soutenir les intérêts du vray & de l'honnête.

Occupez des affaires courantes, & des discussions que les occurrences de la vie faisoient naître entr'eux ou entre d'autres particuliers, ils n'étudioient & ne connoissoient que les loix qu'ils pouvoient, dans l'occasion, alléguer avantageusement pour eux. Faute de preuves juridiques, ils déchiroient un adversaire par des injures atroces. A cela ils joignoient la flatterie la plus propre à gagner & à corrompre l'esprit des juges, & ils négligeoient souvent de dire des choses vraies, pour n'en dire que d'agréables à la multitude dont ils vouloient obtenir quelque chose.

La conduite du Philosophe de Platon estoit fort différente; n'ayant point d'intérêts à démêler avec ses concitoyens, il fréquentoit peu le Barreau, & il estoit exempt de l'aigreur qui empoisonnoit les déclamations des harangueurs; ennemi des vains ornemens de l'éloquence, il n'employoit que ceux qui naissent de l'exposition simple de la vérité, & la défense de la vérité seule avoit sur luy le droit de le faire parler.

Il ne s'instruisoit pas pour acquérir les moyens de vaincre ses rivaux ou ses ennemis, mais il réfléchissoit, pour apprendre à se vaincre luy-même. Il n'est donc pas étonnant qu'il vécût dans l'ignorance des petits détails qui occupoient les particuliers d'Athenes, & qui n'estoient souvent que les effets de la passion d'une populace aveugle. Beaucoup moins doit-on s'étonner qu'un homme qui s'attachoit uniquement à cultiver sa raison, & à régler ses sentimens par l'étude & l'amour

des loix qui sont générales pour tout le monde, ne connût ni décrets, ni jugemens, ni loix favorables ou contraires aux frivoles intérêts des particuliers.

Ce Philosophe, tel que Platon le dépeint, n'est pas un être chimérique; la Grece l'avoit admiré avant que Platon en traçât l'idée, & l'exemple d'Epanimondas en est la preuve. Ce grand homme, quand le salut de sa patrie l'exigea, sortit de la vie solitaire, obscure & privée, avec les vertus d'un Philosophe, les connoissances qui font le Politique, & les qualitez qui font le Capitaine. Il fallut le forcer à se produire au grand jour, & la vûe seule du bien public fit sur luy ce que le desir des honneurs a coutume de faire sur les autres.

I I.

Le Traité de l'abstinence par Porphyre, & les Manuscrits de la Bibliothèque du Roy, m'ont fourni quelques remarques & des variétez de leçon, à la vérité peu importantes, mais dont j'ai cru devoir rendre compte.

Porphyre, dans son Traité de l'abstinence, rapporte quelques lignes du passage de Platon dont il s'agit. Le texte de ce dernier Ecrivain, dans l'édition d'Henry Estienne, n'est pas si correct que dans l'édition de Porphyre. Voici les paroles: *P. 173. Plat. Porphyr. l. 1. s. 36. edit. Cant. 1655.* ἢ ὃ δ'ἀνοία τῶντα πάντα ἡγισταμύνη σμικρὰ, ἔ' ἔδ' ἄπ' ἀμεί-
στα, πανταχῇ φέρει, καὶ Πίνδαρον. La virgule doit estre mise avant le mot ἀμείστα & après ἔδ' ἄπ', en sorte que la vraie leçon est: ἢ ὃ δ'ἀνοία τῶντα πάντα, ἡγισταμύνη σμικρὰ καὶ ἔδ' ἄπ'.

De plus, au lieu de φέρει, on lit dans Porphyre πίπτει. Comme ce mot est emprunté de Pindare même, il n'est pas douteux que la leçon de Porphyre ne soit celle que Pindare avoit adoptée. Son stile figuré & hardi s'accommode mieux de πίπτει que de φέρει, en parlant de la pensée de l'esprit, qui est dite voler plutôt qu'estre portée.

I I I.

Fig. 175.

Lorsque le Philosophe, dit Socrate, veut faire passer l'homme

l'homme avec qui il raisonne, des objets sensibles à la considération du véritable bonheur d'un Roy, cet homme tombe dans de grands embarras. Les manuscrits ont trois ou quatre différences en cet endroit, d'avec les imprimez.

La première est le changement qui se voit dans les manuscrits, de l'accusatif *αὐτον* en *αὐτος* nominatif; le changement est juste, & paroît tel à l'inspection du texte de Platon.

La seconde différence est un second changement, sçavoir, de la préposition *εις* en l'alternative *ἢ*. Si sur l'autorité des manuscrits, on substitue cette particule à la place de la préposition, & que l'on fasse deux mots de *ἐπὶ οὐκ ἔστιν*, ce qui, dans l'édition d'Henry Estienne, n'en fait qu'un seul, *ἐπὶ οὐκ ἔστιν*, la phrase de Platon n'est plus embarrassée de mots superflus, & on n'est pas obligé de recourir, comme fait l'éditeur, à la suppression d'un mot qui luy semble redondant.

La troisième différence est que l'imprimé porte *τύπον*, au lieu que le manuscrit a *ῥόπον*. L'une ou l'autre expression est bonne; & quoyqu'elles fassent naître des sens un peu différents, on peut se déterminer à retenir l'une des deux, sans rien gêner au texte de Platon. En gardant *τύπον*, leçon des imprimez, la phrase signifie qu'il faut examiner par quel genre de vie, suivant quel modèle on peut se procurer le vrai bonheur, & éviter le vrai malheur. En suivant les manuscrits qui portent *ῥόπον*, la pensée de Platon est que l'examen doit rouler sur la manière dont on peut vivre heureux, & éviter d'estre malheureux.

Henry Estienne a marqué le pronom *αὐτοῖς* autrement qu'il ne l'est dans les manuscrits; il en fait, par l'esprit, un pronom réciproque, & il doit, ou du moins il se peut prendre pour un simple pronom personnel; tellement que le sens de Platon est que les impies qui mourront dans l'impiété, ne seront jamais admis dans le séjour des bons, & que condamnés à demeurer avec des méchants, ils auront un sort convenable ou semblable à la vie de ces méchants, *αὐτοῖς*. Pag. 177.

Pag. 175. Athénée, dans son premier livre, chap. 18. & Casaubon, dans ses remarques sur ce chapitre, ont donné à quelques paroles de Platon, une interprétation toute différente de celle que j'ay cru devoir leur donner. Voici le texte Grec : ὁ δ' αὖ τὰ μὲν τοιαῦτα πάντα δυνάμενος ποιεῖν πᾶσι ὅξινος ἀγκυρόν, ἀναβάλλεσθαι δ' ὅταν ἔπιταμνός ἐπὶ δεξιά ἐλαθέσθαι. La différence de ces interprétations vient de la double signification du mot ἀναβάλλεσθαι, qui se prend tantôt pour se vêtir, se couvrir d'un habit, porter un manteau; tantôt pour pré luder comme font ceux qui ont quelque chose à chanter. Athénée, & après luy Casaubon, qui ont considéré le passage de Platon séparément du dessein de l'auteur, & sans chercher la liaison qu'il a avec ce qui précède & ce qui suit, ont expliqué le mot ἀναβάλλεσθαι suivant la signification qu'il a le plus ordinairement. Il m'a semblé qu'en me rendant à l'autorité de Casaubon, je m'écarterois trop de ce que Platon a voulu, & même de ce qu'il a dû nous faire entendre. Il seroit aisé de justifier par un grand nombre d'exemples, la traduction que j'ay faite de ces paroles du Philosophe.



RECHERCHES

Sur les Combats & sur les Prix proposez aux Poëtes & aux gens de Lettres, parmi les Grecs & les Romains.

Par M. l'Abbé DU RESNEL.

LORSQUE les diverses Colonies établies dans la Grece 17. Décemb.
1734. eurent pris une forme constante, que ses peuples civilisez par les sages Législateurs d'Athenes & de Lacédémone, eurent insensiblement perdu leur première barbarie; que les arts, & sur-tout ceux qu'on appelle à si juste titre les beaux arts, commencèrent à y estre connus, on sentit bientôt de quelle nécessité ils estoient pour manier ou pour calmer les esprits d'une multitude toujours inconstante & passionnée.

L'intérêt de la société avoit d'abord fait inventer des prix & des honneurs extraordinaires, en faveur de ceux qui se signaleroient par la force & par l'adresse du corps; dans la suite, ce même intérêt apprit encore aux Politiques à user de semblables moyens, pour entretenir l'ardeur & l'émulation parmi ceux qui se sentoient capables de se distinguer par les talents de l'esprit. D'ailleurs, à mesure que la délicatesse augmenta dans le goût, on voulut aussi en mettre dans les spectacles & dans les fêtes qu'on jugea nécessaires pour amuser le peuple, & pour luy faire porter avec joye les charges de l'Etat. De-là vinrent sans doute les prix & les combats qu'on proposa aux Poëtes & aux gens de Lettres.

Dicéarchus de Messène, contemporain d'Aristoxène & disciple d'Aristote, avoit composé un traité sur les combats de Musique, *ἑστὶ τὴν Μουσικὴν ἀγωναί*. Il y parloit sans doute des combats littéraires, qui en faisoient ordinairement partie, de leur antiquité, des pièces qui y estoient couronnées, des prix qu'on y accordoit aux vainqueurs, & des loix qui s'y observoient. Malheureusement cet ouvrage est perdu, & il ne nous reste plus rien des Anciens sur un sujet si intéressant;

Voyez le Schol. d'Aristoph. ad Vespas. & ran. & Jonfus, de Scriptor. hist. Philosoph. lib. 1. cap. 16.

T t ij

parmi les Modernes, je n'en sçais aucun qui ait entrepris de le traiter : je vais donc, mais sans me flater de donner rien de complet sur tous ces points, tâcher de vous exposer ce que j'en ay recueilli dans les différents Auteurs Grecs & Latins qui, par occasion, ont parlé de ces combats.

Pour commencer par leur antiquité, j'avoueray que rien n'est plus obscur. On prétendoit même du temps de Plutarque, que les Poètes n'avoient esté admis que tard à disputer pour le prix dans les combats sacrez, c'est-à-dire, dans ces jeux solennels qui se célébroient en l'honneur des Dieux & des Héros, & qui dans leur première institution, n'estoient destinez qu'à des exercices propres à rendre les hommes robustes, adroits & courageux. Pour luy, il soutient fortement le contraire, & cite en la faveur un ouvrage d'Acésandre sur l'Afrique; on y lisoit qu'Acaste, aux funeraillies de Pélias son pere, Roy d'Iolcos en Thessalie, proposa un combat poétique, & que Sybilla y fut vainqueur. Il en appelle encore à l'écrit d'un Polémon, sur les trésors du temple de Delphes; cet auteur y faisoit mention d'un Poème composé par Aristomaque, qui y est qualifié de vainqueur aux jeux Isthmiques.

*Sympos. 5.
quest. 2.*

Id. de Musica.

Il nomme ailleurs plusieurs autres Poètes très-anciens, qui avoient esté couronnez aux jeux Pythiques, & suppose comme un fait incontestable, qu'Homère & Hésiode se disputèrent le prix de la Poésie aux funeraillies d'Ælicus de Thessalie & d'Amphidamas de Chalcide, & qu'au jugement de Panis, qui estoit Roy de ce même pays, Hésiode, quoique très-inférieur à Homère, avoit esté déclaré vainqueur. De-là vint, selon Plutarque, le proverbe *Παρίδου ψήφος*, le jugement de Panis; pour caractériser un jugement rendu par l'ignorance ou par la prévention.

*Hésiode, ep. 2.
μ.*

*Plutarque, comp.
συμπ.*

*Le Fèvre, vie
des Poètes Grecs.*

Cependant, comme, malgré l'autorité des marbres d'Arondel, qui font Homère & Hésiode contemporains, plusieurs Sçavants regardent le premier comme plus ancien de près de cent ans, il paroît que l'endroit d'Hésiode où il raconte luy-même un événement qui luy auroit esté si glorieux, est supposé, car si les Anciens eussent lû ce passage dans Hésiode,

ils n'auroient pas tant disputé si Homère estoit plus ancien que luy.

Quoy qu'il en soit, on voit dans un dialogue de Platon, que de toute antiquité les Poètes combattoient entr'eux auprès du tombeau de Thésée. *Ælien* rapporte que vers la L^x.^e Olympiade, Pindare fut vaincu cinq fois à Thèbes par la fameuse Corinne; & Pausanias remarque qu'à Tanagre, dans le lieu d'exercice, on montrait encore le portrait de cette belle & sçavante personne; elle y est, dit-il, représentée la tête ceinte d'un ruban, pour marque des prix de Poësie qu'elle remporta à Thèbes sur Pindare.

In Minopi

Lib. 9. c. 221

Il faut convenir néanmoins que pendant tous les temps qui précédèrent cette époque, environ 500. ans avant J. C. ces combats d'esprit ne furent pas, à beaucoup près, ni si communs, ni si célèbres que ceux qui estoient consacrez aux exercices du corps.

Euripide déclame contre cet abus, & remarque judicieusement qu'il eût esté bien plus raisonnable de couronner les gens d'esprit qui sont utiles à leur patrie, que des athlètes, dont la force, l'adresse & l'agilité ne servoient qu'à amuser inutilement l'oisiveté de leurs compatriotes. Vitruve s'en explique à peu-près de même. On sçait, dit-il, que les athlètes qui avoient remporté la victoire aux jeux Olympiques, Pythiques, Isthmiques & Néméens, estoient couronnez en grande cérémonie; que lorsqu'ils revenoient chez eux, on les recevoit, comme en triomphe, dans un char à quatre chevaux, & qu'ils estoient défrayez aux dépens du public le reste de leurs jours. Je ne sçaurois assez m'étonner, ajoute-t-il, que nos ancêtres n'ayent pas donné de semblables, ou même de plus grandes récompenses aux célèbres Ecrivains, qui ont trouvé le moyen de perpétuer après leur mort, les services qu'ils avoient rendus pendant leur vie à leurs citoyens.

In primo Agamemnonis

Préface du liv. 9.

Ainsi, quoyque du temps d'Euripide, les combats, du moins entre les Poètes tragiques, fussent très-ordinaires, il est certain qu'ils n'avoient rien de comparable, ni pour la célébrité, ni pour la gloire, avec les autres combats, où le

T t iij

vainqueur n'avoit d'autre mérite que celui d'élever de bons chevaux, de les mener sagement & rapidement, ou de se battre avec une adresse & une intrépidité merveilleuses.

On ne peut douter que les uns & les autres ne se célébraient à peu-près dans les mêmes occasions, c'est-à-dire, aux fêtes des Dieux, des Héros, & aux funérailles des Hommes illustres. On sçait d'ailleurs que les jeux, les spectacles, & même les pièces de théâtre, furent inventez chez les Grecs, comme chez les Latins, non pour le plaisir, mais par un principe de religion & de piété.

Voy. Lifo Gyraldi, de Poët. histor. dialog. 4.

Voyez Aristote, Poët. ch. 13. Diog. Laërce, in Plat. l. 3. & le Schol. d' Aristophane, sur les Nubes.

Plutarq. dans la vie de cet Orateur.

Aussi voyons-nous que les Poètes tragiques combattoient pour le prix aux Dionysiaques, aux Lénées, aux Panathénées & aux Chytiaques; solemnitez qui toutes, à l'exception des Panathénées, dont Minerve estoit l'objet, estoient consacrées à Bacchus. Il falloit même que cette coutume fût assez ancienne, puisque Lycurgue, Orateur célèbre, qui vivoit à Athenes du temps de Philippe & d'Alexandre, la remit en vigueur; pour augmenter l'émulation parmi les Poètes, il accorda même le droit de bourgeoisie à celui qui seroit proclamé vainqueur aux Chytiaques.

In Soloni.

Plutarque nous assure que du temps de Thespis, qui vivoit vers la LX.^e Olympiade, les Poètes tragiques ne connoissoient point encore ces combats littéraires, *ἔπο γὰρ εἰς ἐναγώνιον ἀμίλλαν καὶ ἐξήμερον τὸ πρῶτον*. Il suppose que cet usage ne s'établit que sous Eschyle & Phrynichus. Mais les marbres d'Oxford & Horace disent formellement le contraire. Il est vrai que les combats entre les Poètes tragiques ne devinrent célèbres qu'environ la soixante-dixième Olympiade, lorsque les Poètes commencèrent à se disputer le prix par quatre pièces dramatiques, qui estoient comprises sous le nom général de Tétralogies, *Τετραλογία*; & je crois que ce n'est point m'éloigner de mon sujet, que de m'étendre un peu sur ce genre d'ouvrage.

Les trois premières pièces dont il estoit composé, estoient des Tragédies, & la quatrième, appelée Satyres; *Σατύραι*, estoit une espèce de Comédie. Il ne nous en reste qu'une seule

de ce dernier genre, qui est le Cyclope d'Euripide, sur lequel Calaubon a fait la définition qu'il nous donne de ce drame, & qui, par cette raison, doit être un peu suspecte. Il le définit donc un Poème satyrique annexé à la Tragédie, écrit d'un style enjoué, accompagné d'un chœur de Satyres, dont l'action, partie sérieuse, partie comique, rouloit sur quelque événement remarquable, & dont le dénouement estoit pour l'ordinaire heureux.

Voy. *Marmor.*
Oxon. epog. 44.
& *Horac. de*
Arte Poëtica.
De Satyrica
Græcorum Poës.
lib. 1. cap. 3.

Il est souvent fait mention de ces Tétralogies chez les Anciens. Nous avons même dans les ouvrages d'Eschyle & d'Euripide, quelques-unes des Tragédies qui en faisoient partie. On y voit sous quel Archonte elles avoient esté jouées, & le nom des concurrents qui leur avoient enlevé ou disputé la victoire. Plusieurs Critiques prétendent que le sujet des trois différentes Tragédies qui entroient dans la Tétralogie, avoit ordinairement quelque chose de commun. Ainsi la Tétralogie d'Eschyle, connue sous le nom d'*Orestia*, paroît avoir esté ainsi nommée, parce que la première des trois Tragédies qui la composoit, estoit intitulée Agamemnon, la seconde, les Céphores, la troisième, les Euménides. Nous avons encore ces trois pièces, mais la quatrième, qui estoit le drame satyrique, & intitulée *Protée*, ne se trouve plus. Or quoyque, sur-tout dans l'Agamemnon, il ne soit parlé d'Oreste qu'en passant, cependant comme la mort de ce Prince, qui estoit pere d'Oreste, est l'occasion & le sujet des Céphores & des Euménides, on aura pu donner à cette Tétralogie le nom d'*Orestia*.

Voyez le *Sc'ol.*
d'*Aristoph.* sur
les *Nuées*, édit.
de *Cufter*.

Ælien nous a conservé le titre de deux Tétralogies, dont les pièces ont encore entr'elles quelque affinité. Il dit qu'en la xci.^e Olympiade, dans laquelle Exainète d'Agrigente remporta le prix de la course, un certain Xénoclès, qui luy estoit peu connu, obtint le prix de Tétralogie contre Euripide. Le titre des trois Tragédies du premier, estoit *Œdipe*, *Lycan* & les *Bacchantes*, suivies d'*Athamas*, drame satyrique. Vous voyez que ces trois pièces, quoyque tirées d'histoires toutes différentes, rouloient cependant à peu-près sur des crimes de même nature. *Œdipe* avoit tué son pere,

Historiarum
variatarum, lib.
11. cap. 8.

Lycaon mangeoit de la chair humaine, & les Bacchantes égorgeoient quelquefois leurs propres enfants. On peut dire la même chose de la Tétralogie d'Euripide, dont la première Tragédie avoit pour titre Alexandre ou Pâris, la seconde Palamède, & la troisième les Troyennes; ces trois sujets avoient tous rapport à la même histoire, qui est celle de Troye. Il faut convenir néanmoins que cette règle n'étoit pas générale, car nous trouvons chez les Anciens, des Tétralogies dont les sujets paroissent n'avoir entr'eux rien de commun.

*Voyez Jénfius,
de Script. hiflor.
Philofoph. l. 1.
cap. 16.*

In Ranas.

Le Scholiaste d'Aristophane observe qu'Aristarque & Apollonius considérant ces trois Tragédies séparément du drame, appelé Satyres, les nomment des Trilogies, *Τελογία*, parce que les satyres étant d'un genre comique, n'avoient aucun rapport, soit pour le stile, soit pour le sujet, avec les trois Tragédies qui estoient le fondement de la Tétralogie. Cependant dans les ouvrages des anciens Tragiques, il est souvent parlé de Tétralogie, & jamais de Trilogie.

Sophocle, que les Grecs nommoient le pere de la Tragédie, en connoissoit sans doute d'autant mieux la difficulté, qu'il avoit plus approfondi ce genre d'écriture. C'est peut-être par cette raison que dans les combats où il disputa le prix de la Tragédie avec Eschyle, Euripide, Chærilus, Aristée & plusieurs autres Poètes, il fut le premier qui commença d'opposer Tragédie à Tragédie, sans entreprendre de faire des Tétralogies.

*Apud Suidam,
tom. 3. édis. de
Custer.*

On peut compter Platon parmi ceux qui en avoient composé. Dans sa jeunesse, ne se trouvant point de talent pour les vers héroïques, il prit le parti de se tourner du côté de la Tragédie. Déjà il avoit donné aux Comédiens une Tétralogie, qui devoit être jouée aux prochaines Dionysiaques; mais ayant par hazard entendu Socrate, il fut si frappé de ses discours, que méprisant une victoire qui n'avoit plus de charmes pour luy, non-seulement il retira sa pièce, mais il renonça pour toujours à la Tragédie, & se livra entièrement à l'étude de la Philosophie.

*Ælien, hiflor.
variarum, l. 1.
cap. 8.*

Au reste, ces combats entre les Poètes tragiques devinrent si célèbres, que peu de temps après leur établissement,
Thémistocle

Thémistocle en ayant donné un, dans lequel Phrynichus fut couronné, ce grand Capitaine crut devoir en immortaliser la mémoire par une inscription, qui est venue jusqu'à nous.

Plutarque, in Thémistocle.

Il y avoit eu de tout temps dans les jeux Pythiques un combat de Musique, *Μῦσικος ἄγων*, dans lequel, outre les

Id. symp. 5.° quasi. 2.

prix proposez aux joueurs de flûte, *πύδικας αὐλήτης*, & de lyre, *κιθαρίσσης*, il y en avoit un troisième, *κιθαροχοδός*, pour ceux qui faisoient exécuter des Odes & des Elégies mises en chant, & dont les auteurs faisoient eux-mêmes la Musique.

Terpandre, aussi grand Poète que Musicien, & moins ancien

Id. de Musici.

qu'Homère, y remporta trois fois ce dernier prix. On y

ajouta dans la suite un combat de Poètes tragiques. Mais si

cette nouveauté mit de la variété dans le spectacle, on trouva

en même-temps qu'elle luy ôtoit une noble simplicité qui en

faisoit l'ornement. D'ailleurs, elle jetta les juges du combat

dans un grand embarras. Ils se faisoient une infinité d'en-

nemis. Les Poètes dont on blesse la vanité sont d'autant plus

à craindre, qu'ils peuvent se venger plus aisément & plus

secrètement que les autres hommes. On proposa donc de

supprimer ce nouveau combat, non par haine ou par mépris

pour la Poésie, au contraire, ajouta Plutarque, qui me fournit

ce recit, les Poètes estant regardez, sans contredit, comme

les plus nobles d'entre les combattants, les juges estoient

mortifiez, & en quelque façon confus, qu'estant tous pour

la plupart distinguez par leur esprit & par leur mérite, ils ne

pussent cependant pas tous remporter la victoire. Mais cet

avis ne fut point suivi, & le même Auteur nous parle d'un

Sosiclès qui estoit de ses amis, & qui de son temps remporta

le prix de la Tragédie aux jeux Pythiques.

Symp. 5.° quasi. 2.

Les Poètes comiques avoient aussi leurs combats. Il ne

faut qu'ouvrir Aristophane, & l'on y verra que presque toutes

ses Comédies & celles des autres Poètes de son temps, ont

concouru pour le prix, dans les combats qui se donnoient

aux principales fêtes des Athéniens.

Dans les Lénées, qui estoient dédiées à Bacchus, outre le

combat de Tétralogie dont j'ay parlé, au temps du Scholiaste

Mem. Tome XIII.

Edit. de Cusser.

Y u

Voyez Casaub.
de Poët. Græc.
Satyra, lib. 1.
cap. 5. & notas
Menagii ad
Luerti. in Plat.

d'Aristophane, les Poëtes y combattoient encore par des pièces composées exprès pour faire rire, & *ἡλυστῆναι χεῖν*. Je ne sçais si par ces sortes de pièces, on ne doit point entendre celles qui estoient appellées Satyres, & qui se jouoient quelquefois toutes seules, & sans faire partie de la Tétralogie.

Institut. liv. 1.
ch. 1.

Dans la suite, soit que les génies se fussent épuisés, soit que les Athéniens eussent conservé un goût continuél pour les ouvrages de leurs anciens Poëtes tragiques, on permit aux Auteurs qui leur succédèrent, de porter au combat les pièces des anciens Auteurs corrigées; & Quintilien assure que quelques Modernes, qui avoient usé de cette permission sur les tragédies d'Eschyle, s'estoient rendus, par cette seule raison, dignes de la couronne.

Pinturque, in
Alexandro.

Ces combats passèrent de la Grece aux Etats voisins. Ceux qui ne se représentent Alexandre que sous l'idée d'un fameux guerrier, seront surpris qu'il eût peu de goût, & même de l'aversion pour les combats Gymniques, & qu'au contraire il aimât beaucoup les combats littéraires. Après son retour d'Egypte en Phénicie, dans une fête d'actions de graces qu'il célébra à l'occasion de ses conquêtes, on rapporte qu'il y donna un combat de Poëtes tragiques. Là, deux Rois de Chypre qui se trouvèrent les juges de ce combat, ayant discerné la victoire à un nommé Athénodorus, le Conquérant, qui avoit jusqu'alors dissimulé l'intérêt qu'il prenoit à son antagoniste nommé Thessalus, dit ouvertement qu'à la vérité il louoit l'équité des juges, mais qu'il auroit mieux aimé perdre la moitié de son royaume, que de voir Thessalus vaincu.

Ptolomée, qui est sans doute le Philadelphie, & le même qui forma la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, « fonda, au Lib. 7. » rapport de Vitruve, des jeux en l'honneur des Muses & d'Apollon, de même qu'on en avoit fondé pour les athlètes, & « il proposa des honneurs & des récompenses à toutes sortes » d'Ecrivains qui y remporteroient le prix. Ce Prince choisit « sept juges parmi les gens de Lettres de la ville, & n'oublia » rien pour que les prix fussent distribuez avec autant de lumière que d'équité. »

Outre ces combats instituez en l'honneur de quelque Divinité, vous avez déjà vû qu'on en célébroit aussi pour honorer les funeraillies des personnes illustres. Ce fut par ce motif qu'Artemise ouvrit un combat littéraire, lorsqu'elle fit la dédicace du superbe monument qu'elle avoit élevé à la mémoire de Mausole son mari : *Agona*, id est, *certamen*, *laudibus ejus dicundis facit*. Cette Reine promet des prix considérables en or, en argent & en autres choses précieuses, aux Poëtes & aux Orateurs qui auroient le mieux réussi à célébrer les vertus de son époux. On dit, continue Aulu-Gelle dont j'emprunte ce récit, que Théopompe, Théodecte & Naurites, personnages fameux par leur esprit & par leur éloquence, s'y présentèrent pour y disputer le prix. Il y en a même qui ont écrit qu'Isocrate fut aussi un des concurrents, cependant Théopompe son disciple fut déclaré vainqueur. Il ajoute qu'on voyoit encore de son temps une Tragédie de Théopompe intitulée *Mausole*, & que cette pièce avoit esté plus goûtée que le discours en prose qu'il avoit fait en l'honneur de ce Prince. Plutarque dit affirmativement qu'Isocrate se présenta à ce combat, & que le panégyrique qu'il y prononça, est perdu.

Gellius, l. 10,
cap. 18,

Vie de cet Ora-
teur.

Mais quels estoient les loix & les juges de ces sortes de combats? C'est encore un point qu'il n'est pas aisé d'éclaircir. Ceux qui ont travaillé sur les combats Gymniques, & sur les autres exercices si célèbres dans les jeux des Anciens, n'ont encore pu nous dire là-dessus rien de bien certain. De tous les peuples, les Grecs ont esté les plus changeants, & leur inconstance naturelle se remarque aisément dans les divers changements que l'usage apportoit dans leurs jeux, selon la diversité des lieux & des temps. Ces changements n'ont pas esté moins fréquents dans les combats littéraires; & par dessus cela, comme ils estoient moins faits pour la multitude, & par conséquent plus rares, il en est aussi beaucoup moins parlé dans les Auteurs anciens.

Si l'on en croit Hésychius, il y avoit cinq juges pour les pièces de théâtre, non-seulement à Athenes, mais même en

Arud Buller:
de Theatro, l. 1,
cap. 25.

V u ij

*Pollux, lib. 3.
cap. 30.*

*Remarques sur
le chap. 13. de
la Poëtiq. d'A-
ristote.*

Vie de Cimon.

Sicile. Ces juges avoient des places distinguées, & estoient assis sur le premier banc. Ils estoient, selon M. Dacier, choisis dans chaque tribu, & on leur faisoit prêter serment de juger selon le droit & l'équité, sans cabale & sans aucune faction. Il paroît néanmoins par un endroit de Plutarque, que cet usage ne commença que sous Cimon. Il rapporte dans la vie de ce célèbre Athénien, que lorsque Sophocle encore fort jeune, donna sa première pièce, la chaleur & la brigue des spectateurs, qui estoient partages entre luy & ses concurrents, ne permirent pas à l'Archonte Atepsion de tirer au sort les juges du combat; mais que Cimon étant entré dans le théâtre avec ses collègues, commença par faire les libations ordinaires à l'honneur des Dieux; & que pour ne pas renvoyer les spectateurs, dont l'animosité continuoit toujours, il prit le parti de choisir dix d'entr'eux de chaque tribu, après avoir reçu d'eux le serment usité en pareille occasion. Il ajoute que la dignité des juges échauffa encore l'esprit des spectateurs & des combattants; que Sophocle fut déclaré vainqueur, & qu'Eschyle, qui estoit un de ses rivaux, en fut si vivement piqué, qu'il se retira en Sicile, où il mourut peu de temps après.

*Voyez Lucien,
in Harmo.
Plur. symp. 9.
quest. 3. &
Suet. in Neron.*

On prenoit, au reste, toutes les mesures nécessaires pour mettre les décisions des juges au-dessus de tout soupçon. C'estoit le sort qui decidoit du rang où les concurrents devoient lire, ou faire réciter leurs ouvrages. Néron luy-même, depuis qu'il eut la folie, plutôt que le goût de la Poësie, se soumettoit à cette loy. D'ailleurs, ces juges monroient dans les occasions une grande sévérité. Il paroît par l'aventure d'un certain Evangelus, qu'on peut voir dans Lucien, qu'ils estoient en droit de punir, & même de faire battre de verges, ceux qui estoient assez téméraires pour se présenter au combat, sans avoir les qualitez nécessaires pour mériter l'attention du public.

Mais quelque grandes que fussent les précautions avec lesquelles on choisissoit les juges de ces combats, non-seulement les vaincus, comme c'est l'ordinaire, mais souvent les personnes désintéressées, du moins en apparence, appelloient à

la postérité de l'équité de leurs jugements. Si Pindare fut vaincu cinq fois par Corinne, c'est, dit un Auteur, qu'il eut le malheur de trouver des juges ignorants, ἀμαθῶσι θεσπίζων ἀκροάμευς. D'autres les justifient du reproche d'ignorance, mais ils les accusent de foiblesse, & d'avoir donné plus d'attention à la beauté de Corinne, qu'à la beauté des vers de son concurrent. N'est-il pas étrange, disoit le Scythe Anacharsis, que chez les Grecs les Artistes combattent, & que ce ne soit pas en même-temps des Artistes qui soient leurs juges?

Elien.

Lucien, in
Harmonide.

Quintilien ne craint point de dire que Ménandre & Euripide ont été jugés avec beaucoup plus d'équité par la postérité que par leurs contemporains. Le dernier succomba souvent sous les intrigues des plus misérables Poètes de son siècle. Au rapport de Varron, il avoit composé soixante-quinze Tragédies; il n'y en eut, parmi ce grand nombre, que cinq qui furent couronnées, & encore la dernière ne le fut-elle qu'à près sa mort.

Institur. lib. 3.

Apud Gellium,
lib. 17. cap. 4.
Voyez encore le
Schol. d'Aristo-
phane, ad Ran.

Gellius, ibid.

A l'égard de Ménandre, combien de fois ne fut-il pas vaincu dans ces sortes de combats, par la cabale & par le crédit d'un certain Philémon, Poète qui ne se soutenoit que par la commiseration qu'on avoit de sa foiblesse? On raconte même que Ménandre l'ayant rencontré un jour, luy dit naïvement ces paroles: Avouez-le de bonne foy, Philémon, n'est-il pas vray que vous ne sçauriez vous empêcher de rougir, lorsque vous remportez sur moy la victoire?

Si on en croit un ancien Scholiaste d'Aristophane, la Comédie de ce Poète intitulée *les Nuées*, n'eut aucun succès, par la faction d'Alcibiade, qui fit panacher la balance en faveur de Cratinus, qui luy avoit opposé une autre Comédie; mais comme dans ces temps les Poètes comiques se donnoient la licence de parler des affaires d'Etat, & de jouer même ouvertement ceux qui en tenoient les rênes, il estoit naturel que les personnes dont ces pièces bleissoient la gloire ou les intérêts, missent tout en œuvre pour leur enlever la victoire, ou du moins le premier prix.

Argument. 5.
ad Nubes. édit.
de Cusler.

Car il y en avoit ordinairement plusieurs. Il est certain que

V u. iij.

Voy. l'argument
de la Médée
d'Eurip. édit.
de Barnes.

dans les combats entre les Poëtes, soit tragiques, soit comiques, il y en avoit trois, τὰ τραγῳδία, τὰ κωμῳδία, τὰ ἑρμῆα. Je n'en rapporterai que deux exemples, sur une infinité d'autres. Dans l'argument de la Médée d'Euripide, qui jointe avec son Philotecte, son Dictys & les Moissonneurs, drame satyrique, formoit une Tétralogie, il est dit qu'elle fut jouée dans la LXXXVII.^e Olympiade, sous l'Archonte Pythiodore, qu'Euphoriion fut couronné le premier, Sophocle le second, & Euripide le troisième. De même on voit par l'argument des Grenouilles d'Aristophane, qu'il fut le *premier*, par cette même Comédie, Phrynichus le *second*, par une Comédie intitulée *les Muses*, & Platon le *troisième*, par une autre qui avoit pour titre *Cléophon*.

Voyez l'argument des Grenouilles.

Ol. Od. 7. 8.
13. & Nem. II.

Et de même que c'estoit la coutume, comme on le voit par plusieurs Odes de Pindare, de compter le nombre des couronnes que les athlètes avoient remportées, aussi comptoit-on exactement celles que les Poëtes avoient gagnées. Néron eut la gloire, ou, pour mieux dire, la honte d'en rassembler jusqu'à mille quatre-vingt-quatre, qu'il avoit extorquées, tant en Italie qu'en Grece; & comme l'élevation des Princes, quelque mérite qu'ils ayent d'ailleurs, rend la plupart des honneurs qu'on leur accorde, assez suspects, on pourroit douter que ce fût à plus juste titre qu'Alexandre-Sévère en eût obtenu sept cens quatre-vingt-une.

Xiphilin, in
Nerone.

Dio, in Anton.

Long-temps avant que les Politiques eussent trouvé le moyen de se servir de la vanité des hommes, pour les faire concourir plus aisément & à moins de frais au bien de la société, dans les combats du corps comme dans ceux de l'esprit, on proposoit pour prix, des trépieds, des vases, des coupes d'or, & plusieurs autres récompenses de ce genre. Mais à mesure que les mœurs s'épurèrent, la Grece changea cet usage. Elle voulut élever l'esprit de ses enfants, & leur apprendre qu'ils ne devoient combattre que pour la gloire. Du temps de Pindare, les prix des vainqueurs aux quatre jeux solennels de la Grece, qui n'avoient d'abord été institués que pour les exercices du corps, mais dans lesquels j'ay montré que les

Voyez la 1.^{re}
Ode lyrique
de Pindare, Ho-
mére & Virgile,
l'un dans les
funérailles de
Patrocle, l'autre
d'écailles d'Achille.

combats littéraires furent admis, les prix des vainqueurs ne consistoient que dans une simple couronne, sçavoir, d'olivier sauvage aux jeux Olympiques, de laurier aux jeux Pythiques, d'ache verd aux jeux Néméens, & d'ache sec aux jeux Isthmiques *. On ne peut douter que cet usage ne fût communément reçu dans les combats dont il est ici question. La qualité des combattants, qui estoient souvent des Rois, des Généraux d'armées, & les premiers Magistrats de leur République, ne permet pas de penser autrement.

Voyez Dion, de vita Hadriani.

Il est vray que les Poètes qui estoient vainqueurs aux Panathénées, outre une couronne d'olivier de ceux qu'on appelloit sacrez ou *μυεῖαι*, recevoient encore un vase plein d'huile; & que, contre la loy ordinaire, qui défendoit le transport de l'huile hors de l'Attique, il estoit permis à ceux qui estoient d'un autre pays, d'emporter celle qui leur avoit esté donnée pour prix. Mais cet avantage estoit si peu considérable, qu'on sent bien que c'estoit une distinction plus capable de flater le vainqueur, que propre à l'enrichir. Il faut dire la même chose du vin nouveau qu'on donnoit encore, suivant le témoignage d'un Ancien, aux Poètes comiques qui estoient déclarez vainqueurs à certaines fêtes de Bacchus: τοῖς νικῶσι κομικοῖς ζῦμα εἰδοῦς, τὸ τὸ ἐστὶ νέον εἶνον.

Voyez le Schol. de Sophocle, Oedip. Col. & Lucien, de Gymnasiis.

Voyez le Schol. de Pindare, Ode Nem. X.

Voyez le Schol. d'Aristophane, in Acham.

Et, généralement parlant, si l'on donnoit quelquefois des récompenses utiles dans ces sortes de combats, pour l'ordinaire on n'y en pouvoit attendre que de glorieuses; mais par cette même raison, elles estoient accompagnées de tout ce qui pouvoit flater l'amour propre des gens de Lettres. Aussi les recherchoient-ils avec une ardeur qui nous paroît incroyable; & lorsqu'ils les avoient obtenues, ils donnoient à leurs amis un grand festin, qu'on appelloit *ἐπινίκια*.

Athen. liv. 4
& Plutarq. Symp.

Les Romains, qui furent long-temps un peuple plus guerrier que sçavant, empruntèrent ces combats des Grecs, mais ce ne fut guères qu'après le siècle d'Auguste. Lors même

* Voyez les remarques de M. l'Abbé Maffieu sur la première Ode Isthmique de Pindare, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome VI.

Lucien, de Gymnasiis. dit que la couronne aux Jeux Isthmiques estoit de Pin-

que les Poëtes & les Orateurs Latins eurent, pour ainsi dire, égalé par les lettres, la gloire que leurs grands Capitaines s'estoient acquise par les armes, on commença à la vérité à rendre quelques honneurs aux premiers, mais ce n'estoit que de ces sortes d'honneurs que le respect, l'estime & l'admiration attirent naturellement. Tacite remarque, par exemple, que le peuple assemblé dans le théâtre, fut si frappé de la beauté des vers de Virgile, que tous se levèrent de concert, & luy rendirent des honneurs pareils à ceux qu'ils auroient rendus à Auguste même. Mais nous ne lisons nulle part qu'il y en eût de marquez, ni de prix établis en faveur de ceux qui se distingueroient par la Poësie ou par l'éloquence. Les Poëtes, qui, pour l'ordinaire, sont toujours les premiers à rendre justice à leur propre mérite, se mettoient eux-mêmes la couronne sur la tête, comme on le voit par plusieurs endroits d'Horace, d'Ovide, de Tibulle, &c. & personne, si on en excepte leurs rivaux, ne la leur disputoit; mais elle ne leur estoit point donnée en cérémonie, ni comme un prix qu'ils eussent enlevé à quelques concurrents.

*Voyez Paschal,
de Coronis, l. 5.
cap. 12.*

Sous le regne de Tibère, la coutume s'introduisit de récompenser par autorité publique, les Poëtes & les Orateurs célèbres; & ce droit parut si beau, que les Empereurs se le réservèrent à eux-mêmes. « Le Sénat ayant résolu d'offrir à Germanicus un bouclier d'or d'une grandeur & d'une magnificence singulière, comme à un des plus grands Orateurs de son temps, Tibère n'approuva pas cette distinction, & voulut qu'on luy en donnât un ordinaire, & semblable à ceux qu'on donnoit aux autres Orateurs.

*Tacit. Annal.
lib. 2.*

L'Historien qui rapporte ce fait, nous apprend encore qu'Affer fut mis au rang des premiers Orateurs, sur la réputation que son éloquence luy avoit acquise, & sur la parole formelle du Prince, qui usant de son droit, le déclara disert. Mais & ce titre, & le bouclier donné à Germanicus, doivent estre plutôt regardez comme une distinction honorable, que comme le prix & la suite d'un combat tel que ceux qui sont l'objet de ce discours.

Si Caligula

Si Caligula ne fut pas le premier qui les introduisit à Rome, on ne peut nier du moins qu'il n'ait esté l'instituteur de ces fameux combats établis à Lyon auprès de l'autel d'Auguste. On sçait qu'il y avoit des prix d'éloquence Grecque & Latine, & que les vaincus, outre qu'ils estoient obligez de fournir à leurs dépens les prix aux vainqueurs, estoient encore contrainsts d'effacer leurs propres ouvrages avec une éponge, ou même avec leur langue, si mieux ils n'aimoient estre battus de verges, ou précipitez dans le Rhône.

Néron, qui auroit peut-estre acquis quelque gloire, si la fortune n'en avoit fait qu'un Poète ou qu'un Musicien, signala son regne par l'établissement d'un combat littéraire. Dans les jeux qui de son nom furent appelez Néroniens, *Neronia certamina*, & qui se célébroient tous les ans, parmi les différents combats qui, à la manière des Grecs, en faisoient partie, il y en avoit un de Musique, *Musicum certamen*. Or ce qui prouve que par ce mot de *Musicum*, on doit entendre un combat Poétique, ou plutôt de gens de Lettres, c'est qu'on lit dans Suétone que cet Empereur, par le suffrage des juges qu'il avoit nommez pour présider à ce combat, y reçut la couronne de vainqueur en Poësie & en Eloquence, quoyque cette couronne eût esté l'objet de l'émulation de tout ce qu'il y avoit alors de gens distinguez par leur mérite.

Domitien voulut aussi couvrir ses vices par un amour apparent pour les beaux arts. Rome luy fut redevable de l'établissement des jeux Capitolins. Il les forma sur le modèle des jeux Olympiques, & ils devinrent si fameux, que dans la suite les Romains, selon leur manière de parler, ne comptèrent plus la grande année par lustres, mais par les combats Capitolins. Il y proposa un grand nombre de prix pour les Joueurs de flûte, les Musiciens, les Comédiens mêmes, mais sur-tout pour ceux qui par des pièces de Poësie ou d'Eloquence, soit en Grec ou en Latin, l'emporteroient sur leurs rivaux. Mais quoyque ces combats ayent subsisté long-temps après le regne de Domitien, Suétone nous assure que de son

Mem. Tome XIII.

X x

*Suet. in Calig.
cap. 20.
Jupen. Sat. 14*

*Suet. in Nerone
cap. 12.*

*Voyez Suétone;
in Domit. c. 4.
& Sualig. Auson.
lection. lib. 1.
cap. 10.*

temps le nombre de ceux qui y estoient couronnez, estoit considérablement diminué.

Outre ces jeux, qui ne revenoient que tous les cinq ans, Domitien en institua d'autres en l'honneur de Minerve. On les appelloit *Quinquatria*, ils se renouvelloient chaque année, & on les célébroit sur la montagne d'Albe. Aux chasses extraordinaires, & aux spectacles dont ce Prince les embellit, il joignit encore des combats de Poètes & d'Orateurs. Stace, qui avoit eu la mortification de voir tomber la Thébàïde aux jeux Capitolins, fut, pour diverses autres pièces de sa composition, couronné cinq fois dans ces derniers. Le même Poète nous apprend qu'il y avoit plusieurs prix de Poésie. La couronne de celuy qui obtenoit le premier, estoit ornée de bandelettes & de feuilles d'or; il n'y avoit pour le second prix, qu'une simple couronne d'olivier.

Juvén. Sat. 5. Mais dans les jeux Capitolins, la couronne du vainqueur estoit de chêne, peut-estre parce que les Empereurs s'estoient reservez le laurier. Tout l'avantage de ceux qui remportoient la victoire dans ces différents combats, se réduisoit, comme on l'a vû parmi les Grecs, à de pures marques d'honneur. On y suivoit aussi les mêmes loix. Néron, moins sans doute par modestie, que par un raffinement de vanité, s'y soumettoit aussi religieusement que les simples particuliers; il ne combattoit qu'au rang que le sort luy avoit assigné. Il est impossible, dit Suétone, de se représenter la timidité, l'inquiétude qui l'agitoient dans ces occasions, la jalousie qu'il avoit contre ses rivaux, & la crainte que luy inspiroient ses juges. Je croirois cependant volontiers, avec Tacite, que tous ces sentimens, si indignes d'ailleurs d'un Empereur, estoient affectez. Depuis la disgrâce de Lucain, qui fut assez téméraire pour faire un meilleur Poème que luy, & assez malheureux pour trouver des juges intègres qui luy donnèrent le prix au préjudice de Néron, il n'est pas probable que ce Prince pût craindre sérieusement d'estre vaincu par ses concurrents.

Néron, five de Fosseuse Istemi. Si on en croit Lucien, il en coûta la vie à un Grec, qui,

Suet. in Domit. cap. 4.

Stat. in Epicedio patris & Sylvæ. 4.° vs. 2.

In Neron. cap. 23.

Annal. 16.

aux jeux Isthmiques, ne consentit à céder à Néron le prix de la Tragédie, qu'à condition que ce Prince payât sa complaisance au prix de dix talents. On remarque encore que contre la coutume établie dans les combats sacrez, il se proclamoit luy-même vainqueur, quoyque ce fût le héraut seul qui fût en droit de le faire.

*Suet. in Neron.
cap. 24.*

Il est naturel de croire que l'usage de donner de pareils combats, se répandit du moins dans les grandes villes de l'Empire Romain. Outre l'exemple que j'en ay déjà cité pour la ville de Lyon, Strabon témoigne qu'on en voyoit un célèbre à Naples, & semblable à celui des jeux Capitols.

Lib. 1:

Ces derniers, quoyque célébrez tantôt avec plus ou moins de magnificence, suivant les différentes inclinations des successeurs de Domitien, subsistèrent avec éclat jusqu'au temps des Gordiens; & sans doute que ces combats littéraires ne tombèrent entièrement qu'avec l'Empire Romain, & lorsque les Barbares ayant porté la désolation dans l'Italie, les beaux arts furent étouffez sous les débris de la ville de Rome.

*Voy. Censorin;
de die natali.*

On a dû remarquer que chez les Romains, les prix d'Eloquence estoient toujours joints à ceux de Poésie. Je me persuade que lorsqu'ils empruntèrent ces combats des Grecs, l'usage d'y couronner les Orateurs aussi-bien que les Poètes, s'estoit récemment établi parmi ces derniers, car jusqu'alors je n'en vois point de vestige dans les Auteurs; mais depuis ce temps-là ils en font souvent mention, & l'on voit par une lettre de l'Empereur Julien, que cette coutume estoit encore en vigueur sous son regne, & que les combats entre les Orateurs estoient pour lors aussi fréquents que les combats entre les Poètes.

Ep. ad Georg.



D I S C O U R S
S U R L' I M I T A T I O N D E S M Œ U R S
D A N S L A P O E S I E.

P a r M. R A C I N E.

19. Avril
1735.

LES Peintres qui ne parlent qu'aux yeux, ne peuvent nous faire reconnoître les personnes dont ils imitent la ressemblance, que par les traits de leurs visages & par leurs habillemens; c'est par-là qu'ils nous apprennent leur âge, leur sexe, leur condition, leur pays, leur siècle, & qu'ils nous font même quelquefois entrevoir leurs passions. Les Poètes qui parlent à l'esprit, doivent nous les faire connoître à fond, par leur manière d'agir & de parler, c'est-à-dire, par leurs *Mœurs*, & nous en montrer une ressemblance entière, en imitant la nature, ce grand modèle qu'Horace leur recommande d'avoir toujours devant les yeux :

Art. Poët.

Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo

Doctum imitatore, & veras hinc ducere voces.

On distingue les mœurs particulières des générales. Les particulières sont celles qui sont propres à chacun de nous en particulier, & que nous tenons du tempérament ou de l'éducation. Les générales sont celles que nous donnent communément l'âge, le sexe, la condition, le pays & le siècle.

Mœurs
particulières.

L'imitation des mœurs particulières ne demande pas de longues réflexions; les personnages que le Poète introduit, ou sont connus, ou ne le sont pas; il est le maître des mœurs des derniers, pourvu qu'il leur conserve jusqu'à la fin celles qu'il leur a données d'abord, sans quoy il pécheroit contre la vraysemblance, de même qu'il pécheroit contre la vérité, s'il donnoit aux premiers des mœurs différentes de celles que tout le monde sçait qu'ils ont eûes. Les auteurs des Romans, qui ont le privilège de ne suivre aucune règle, ne font aucune

attention à celle-ci, & donnent les mœurs Françoises également à tous les Héros anciens & modernes. Les Poëtes ont plus de respect pour la vérité, parce qu'on ne peut la violer sans dessein, & que la faute d'un Auteur qui s'en écarte, est aussi risible que celle d'un Peintre qui ne rend aucun des traits de la personne qu'il a voulu peindre. On demande même cette ressemblance si exacte, que quoyque l'amour de l'Hippolyte François ait quelque chose de farouche & de sauvage, & soit l'amour d'un Hippolyte qui, occupé de son char & de ses chevaux, avoue, quand il parle à sa maîtresse, qu'il luy parle une langue étrangère; quelques Critiques ont trouvé à redire qu'on luy fit parler une langue qui, suivant ses véritables mœurs, luy estoit entièrement inconnue.

Les Poëtes ont plus souvent péché contre la vraisemblance, & cette faute échappe plus aisément, parce qu'elle est moins remarquable. Arioste la reproche avec raison à Euripide, dans son Oreste & dans son Iphigénie en Aulide. Ménélas qui arrive dans Oreste, lorsqu'on va condamner à mort ce Prince son neveu, paroît plein de courage, & prêt à le secourir; mais bientôt il dément ce premier caractère, parle en homme plein de timidité, & abandonne Oreste. Iphigénie allant à l'autel avec joye, & regardant sa mort comme le salut de la patrie, n'est plus cette même Iphigénie qui un moment auparavant s'estoit jetée aux genoux de son pere pour luy demander la vie; des changements si prompts sont contraires à la nature, parce que le cœur ne change pas en un moment. On ne doit pas s'attendre que la Rodogune de Corneille, Princesse qui, par son caractère vertueux, sert de contraste à Cléopatre, propose aux deux freres l'assassinat de leur mere. Corneille s'efforce en vain de la justifier, en avouant que quand même elle seroit condamnable, elle mérite grace, par l'embarras dans lequel elle jette ces deux Princes, & par le trouble qu'elle produit; il n'est point de beauté contre la vraisemblance, & une pareille proposition ne peut sortir de la bouche d'une personne estimable. L'Auteur d'Atthalie a bien senti qu'il démentiroit le caractère de cette Reine, s'il

la rendoit susceptible de compassion. La première vûe de Joas excite en elle ce sentiment ; mais à peine s'en apperçoit-elle, qu'elle se hâte de l'étouffer :

*La douceur de sa voix, son enfance, son âge,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder Je serois sensible à la pitié !*

Ce reproche qu'elle se fait, la rend à elle-même. Au dernier Acte de Britannicus, Néron ne paroît plus le même qu'au commencement de la pièce, quand son nouvel amour luy faisoit craindre

————— *Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, & trois ans de vertus.*

Il consentoit alors à voir sa mere, répondoit à ses plaintes, la contentoit en apparence, & se laissoit attendre par les remontrances de Burrhus. Au dernier Acte, il quitte Agrippine, qu'il a malheureusement rencontrée, sans répondre à ses reproches, sans daigner se justifier ; & quand il sort en disant, *Narcisse, suivez-moy*, il fait voir qu'il n'écoute plus ni remontrances, ni remords, & qu'il s'est entièrement livré à l'affreux ministre de ses desirs ; mais ce changement a esté préparé dès le commencement de la pièce, ou plutôt Néron n'est point changé, il cesse seulement de se déguiser : il avoit voulu jusqu'à cacher la noirceur de son caractère, tromper sa mere & son gouverneur ; mais après la trahison qu'il vient de commettre, il n'a plus rien à ménager, & ce crime a ouvert le passage à tous les autres crimes dont il renfermoit en luy les semences.

L'habileté des Poètes se fait connoître par la force avec laquelle ils expriment les mœurs ; c'est par-là qu'Homère est si fort au-dessus de Virgile. Les mœurs de tous ses Héros les distinguant encore plus que leurs noms, & avant qu'ils parlent, on s'attend à ce qu'ils doivent dire. On chercheroit en vain cette imitation de la nature, dans le Poète que les Anglois appellent leur Homère & leur Virgile. Comment se trouveroit-elle dans un Poème dont tous les personnages sont au-

dessus de nos connoissances, où il n'y a que deux acteurs humains, encore y sont-ils long-temps dans cet état de bonheur dont nous n'avons aucune idée? Milton ayant choisi des originaux dont la nature ne fournit aucune copie, ses peintures ne peuvent avoir de ressemblance, ni celle des Anges dans le Ciel, ni celle des hommes dans l'état d'innocence, ni celle des Démon dans l'enfer. Il est plus facile de trouver dans la nature les images de la rage, du désespoir & du desir de la vengeance, qui doivent former les traits de ces créatures malheureuses. Ce sont aussi les premiers traits que Milton leur donne, parce qu'il les représente d'abord précipitées du Ciel, & étendues sur le lac brûlant; mais lorsqu'il représente ensuite ces Esprits dévoués aux douleurs, s'amusant entr'eux, malgré les flammes qui les dévorent, à faire des vols hardis, des courses pareilles à celles des jeux Olympiques, à manier des chevaux, à chanter leurs faits héroïques au son de la lyre, & à joindre aux plaisirs de la Musique, ceux des profonds entretiens sur la Providence, la présience, la prédestination & la liberté, le Poète, au lieu d'imitations, ne nous donne que ses rêves.

Liv. 1.

Je ne m'étendray pas davantage sur l'imitation des mœurs particulières, celle des mœurs générales va me fournir plus de réflexions; & je commence, avant que d'y entrer, par établir deux principes, qui serviront de réponse à plusieurs questions qu'elles feront naître.

1.^o On ne peut imiter que les objets connus. Les Poètes anciens n'ont pu représenter que les mœurs de leur temps; ceux qui aujourd'hui trouvent ces mœurs grossières, ne doivent pas pour cela moins estimer les Poètes qui n'avoient pas d'autres objets devant leurs yeux. Un Peintre qui ne seroit jamais sorti de l'Ethiopie, pourroit avoir excellé dans son art, quoyqu'il eût donné à tous ses visages une couleur brune & de grosses lèvres.

2.^o Quand les Poètes connoissent des défauts dans les objets qu'ils imitent, ils peuvent les adoucir, pourvu qu'ils ne perdent pas la ressemblance; ils le doivent même, suivant la

première règle de leur art, qui est de plaire. De même qu'un habile Peintre qui fait le portrait d'une laide personne, sçait la peindre en beau, même en luy conservant ses traits caractéristiques, les Poètes doivent corriger la nature, dont une imitation trop exacte est souvent stérile & desagréable, & faire en sorte que leurs copies, quoyque ressemblantes, soient plus agréables que les originaux.

Le premier de ces deux principes est incontestable, & je crois que le second ne l'est pas moins, en ne l'appliquant qu'aux imitations nobles & sérieuses qui font le sujet de ce discours, dans lequel je ne prétends pas parler de celles de la Comédie, qui suit d'autres principes, parce que son objet est de montrer le ridicule des hommes.

Mœurs
de l'âge.

Ces deux principes établis, je commence par la différence que l'âge apporte à nos mœurs; & comme celles de l'âge viril sont les mœurs ordinaires, je n'ay à parler ici que de celles de l'enfance & de la vieillesse.

Dans la belle peinture que Boileau fait des mœurs des différents âges, il n'a point compris celles de l'enfance, parce qu'elles méritent peu d'attention, & trouvent rarement place dans les ouvrages sérieux. Les Anciens aimoient cependant à voir sur le théâtre des enfants, qui même sans proférer une seule parole, les attendrissoient par leur seule présence. Iphigénie, en se jettant aux genoux de son pere, excite le petit Oreste à joindre ses larmes aux siennes. Ajax, avant que de se tuer, prend son fils entre ses bras, & luy fait des adieux où regnent la tendresse & le désespoir. Les enfants d'Hercule, dans les Tyndarides d'Euripide, contribuent par leur présence, à l'action. Quel spectacle tragique de voir Œdipe qui, après s'estre crevé les yeux, paroît sur le théâtre avec ses enfants, qu'il cherche pour les embrasser, & Créon contraint de les luy arracher! Je ne sçais par quelle timidité nos Poètes craignent ordinairement d'orner notre théâtre de ces acteurs muets, dont la seule vûe augmente le trouble & la compassion? La scène dans laquelle Andromaque prête à mourir, recommande son fils à sa confidente, ne seroit-elle pas plus touchante,

touchante, si ce fils y estoit présent, & qu'Andromaque luy dit, en le serrant entre ses bras & le baignant de ses larmes :

O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere !

Ce même Astyanax produit un effet admirable dans la Troade de Sénèque le Tragique, quand sa mere l'appellant du tombeau où elle l'a caché, s'écrie :

*Hic, è latebris procede tuis
Flebile matris furtum miseræ.*

luy ordonne de se jouer aux pieds d'Ulysse, d'oublier Hector & ses ayeux ; & s'il est encore trop jeune pour sentir ses malheurs, d'imiter du moins les pleurs de sa mere :

*Si tua nondum funera sentis,
Matris fletus imitare tuæ.*

Les Anciens font aussi quelquefois parler les enfants dans leurs tragédies, mais toujours en peu de mots, & pour exprimer leur crainte ou leur douleur, sentiments conformes à cet âge. Quand Médée court après ses enfants pour les tuer, on les entend qui s'écrient, *nous sommes perdus, nous sommes égorgés*. Les enfants d'Alceste mourante l'environnent, & dans le moment qu'elle rend le dernier soupir, l'un d'eux s'abandonne aux pleurs, en montrant à son pere ce visage dont la mort s'est emparée. Joas, dans *Atthalie*, dit des choses plus relevées, mais qui ne passent point la portée de son âge. Il a été élevé dans le Temple, & par des Prêtres. L'Histoire sainte dont il est rempli, luy fournit ses réponses ; & quant aux offres de la Reine, qui luy propose de le mener dans son palais, de luy montrer sa gloire & de l'adopter pour son fils, il répond : *Quel pere je quitterois !* & ajoûte avec embarras, *pour quelle mere !* on reconnoît avec plaisir la naïveté d'un âge dont Boileau dit si bien :

*Tout plaît dans un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.*
Mem. Tome XIII.

Y y

L'âge qui suit l'enfance est trop imprudent, pour fournir de nobles imitations; on aime cependant à voir dans Virgile, Ascanie à la chasse dévauçant tout le monde, & cherchant quelque bête féroce, plutôt que les animaux timides :

At puer Ascanius, mediis in vallibus, acri

Gaudet equo, jamque hos cursu jam praterit illos, &c.

La nature n'est pas assez gracieuse dans la vieillesse, pour être exactement imitée; il faut nécessairement la peindre du beau côté. Les vieillards rappellent à tout propos l'ancien temps, & parlent longuement; c'est par-là que le Nestor d'Homère ennuye quelquefois, mais il plaît par sa prudence, qui est le beau côté de la vieillesse. Les vieillards qu'Homère rassemble sur la tour des portes de Scée, ont acquis par l'âge une sagesse consommée, & la facilité de bien parler: s'ils sont surpris de la beauté d'Hélène, & s'ils l'admirent, ce n'est point qu'ils soient charmez de sacrifier leur repos pour elle; puisqu'ils voudroient que malgré sa beauté, elle retournât dans la Grece, plutôt que d'être la cause de leur ruine & de celle de leurs enfans. Un vieillard amoureux est aussi ridicule dans l'imitation poétique, que dans la vérité. Lorsque le Grand Vizir, dans Bajazet, parle d'épouser Attalide, il écarte de luy le soupçon de l'amour:

————— *Voudrais-tu qu'à mon âge*

Je fisse de l'amour le vil apprentissage!

Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,

Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents!

Il est vray que Mithridate cache ses cheveux blancs sous trente diadèmes, mais il traîne après luy une passion dont il rougit; il avoue qu'au lieu de s'armer contre les poisons, il eût dû bien plutôt

Ne point laisser remplir d'ardeurs empoisonnées,

Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il s'accuse le premier de sa foiblesse :

*Ce cœur nourri de sang, & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du sort qui l'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime.*

& c'est en s'accusant luy-même, qu'il mérite qu'on le plaigne & qu'on l'excuse.

Puisque la foiblesse de l'âge rend nos mœurs moins vigoureuses dans la vieillesse, la foiblesse du sexe doit aussi rendre celles des femmes moins parfaites ; la délicatesse de leurs fibres, & la frivole éducation qu'on leur donne, causent en elles une mollesse qui les rend moins propres à soutenir les inclinations fortes & égales. C'est apparemment ce qu'a entendu Aristote, quand il a osé avancer comme un principe certain, qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes. On peut interpréter favorablement la pensée de ce Philosophe, & ne pas croire qu'il ait voulu dire que les femmes sont communément plus portées au vice qu'à la vertu. Si nous trouvons dans Homère des Hélènes, des Calipso, des Circé, nous y trouvons aussi des Andromagues & des Pénélopes.

Il est vrai qu'on a remarqué qu'Euripide en avoit introduit sur le théâtre plus de criminelles que de vertueuses ; qu'il affecte d'orner ses Tragédies de plusieurs invectives contr'elles, & qu'il paroît débiter ses propres sentiments, quand il fait dire à son Hippolyte qu'il les haïra éternellement, & qu'il a raison d'en dire toujours du mal, puisqu'elles sont toujours mauvaises. Cet acharnement d'Euripide contr'elles, luy fit donner le titre d'ennemi des femmes : titre cependant qui ne prouve pas sa haine véritable, puisqu'au rapport d'Athénée, il n'étoit leur ennemi que sur le théâtre. Sophocle les a plus épargnées, mais elles ne seront pas plus contentes, lorsqu'on luy fait répondre à quelqu'un qui luy en demandoit la raison : *je les représente telles qu'elles doivent estre, & Euripide les représente telles qu'elles sont.* Elles seront encore moins contentes d'Aristophane, qui, même dans la Comédie où il

Y y ij

Mœurs
du sexe.

*Les Fêtes de
Cérès & de
Proserpine,*

leur livre Euripide pour estre jugé par elles, les noircit des accusations les plus atroces. Il faut avouer que les Poëtes de tous les temps, & de toutes les Nations, semblent s'estre réunis contr'elles, & que notre théâtre ne leur est pas plus favorable que celui de la Grece; qu'avec les Phédres, les Médées, & les Clytemnestres qu'on y voit encore, on y trouve les Agrippines, les Roxanes, les Emilies, les Cléopâtres, les Hermiones, les Atthalies, & que Pauline même, une des plus vertueuses, a fait dire à un grand Prince que peu de maris voudroient l'avoir pour femme.

Elles pourrout répondre que les hommes les ont attaquées d'autant plus lâchement qu'elles ne peuvent se défendre; que cependant Euripide, leur plus cruel ennemi, doit une de ses belles Pièces à Alceste, la gloire de leur sexe; que si l'on veut examiner à la rigueur les hommes qui paroissent sur le théâtre, le nombre des vicieux l'emportera sur le nombre des vertueux, & que les Burrhus sont encore plus rares que les Pénélopes; qu'enfin, quelqu'injurieux que soient les portraits que les hommes ont fait d'elles, elles sont le plus grand ornement de leurs ouvrages. Il semble en effet, qu'on ne puisse s'en passer; & je ne connois de Tragédie intéressante, sans personnage de femme, que le Philoctète de Sophocle. Les Poëtes épiques ont esté jusqu'à les faire paroître dans les combats; la Camille de l'Enéide fait voir cependant que la guerre n'est pas leur métier, de belles armes dont elle a un desir puérile, luy inspirent une témérité qui cause sa mort, & le mauvais succès du combat.

Famineo prædæ, amorumque ardebat amore.

C'est ainsi que Virgile, en luy conservant l'esprit de femme au milieu de sa valeur, se rapproche du moins de la Nature; mais le Tasse s'en éloigne trop, lorsque pour rendre sa Clorinde admirable, il décrit la manière dont elle a endurci son corps à la fatigue. Elle s'accoutumoit dès l'enfance à manier des chevaux; & seule dans les forêts & les montagnes,

poursuivant les lions & les ours, paroissoit un homme aux bêtes, & une bête aux hommes.

Frd le felve

Fera á gli huomini parve, huomo á le belve.

Il a voulu jetter dans son Poëme un merveilleux extraordinaire, par l'aventure de Tancrède, qui prêt à baptiser cette Clorinde, reconnoît qu'il a long-temps combattu contre une femme, & qu'il a tué sa maîtresse. Mais des fictions si éloignées de la vraisemblance, n'ont qu'un faux brillant; ce n'est point à ces beautés contraires à la nature, quoique possibles, qu'Homère a recours. Il luy estoit d'autant plus facile de trouver une semblable Héroïne, qu'il connoissoit les Amazones dont il parle dans l'Iliade; qu'au rapport de plusieurs Auteurs, Penthesilée leur Reine alla au secours des Troyens, où Virgile la fait briller, peut-estre pour excuser sa Camille:

Ducit Amazonidum lunatis agmina pellis

Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet.

Mais quoique l'histoire ait rendu quelques femmes célèbres dans les armes, Homère, qui n'emprunte pas d'ornement hors de la nature, a coûtume de les renvoyer à leurs fuseaux.

On en a vû aussi de célèbres dans les sciences, ce qui n'empêche pas qu'Euripide n'ait péché contre la vraisemblance, en leur faisant débiter souvent des discours dignes de Socrate, & sur-tout dans la Tragédie intitulée *Mélanippe Philosophe*, où tous les principes d'Anaxagore sur la Physique, estoient expliquez par cette jeune Princesse. Les sçavantes, comme les guerrières, ne doivent paroître ni dans les Poëmes épiques, ni dans les Tragédies, parce qu'on peut toujours leur dire ce que Jupiter dit à Vénus, en souriant, de la blessure qu'elle a reçue de Diomède:

Contentez-vous des jeux, des ris & des appas;

Iliad. 5.

Présidez aux amours & laissez les combats.

Les intrigues de l'amour sont leur partage ordinaire & leur

Y y iij

triomphe. Comme elles ne sont point distraites par les passions plus sérieuses qui occupent les hommes, elles se livrent entièrement à celle-ci, qu'elles savent exprimer avec cette vivacité & variété de sentiments qui sont l'ornement des ouvrages poétiques. Virgile semble glacé quand il fait parler *Enée*, il a épuisé tout son feu pour faire parler *Didon*. Le Poète qui a la réputation d'avoir le mieux connu les ressorts du cœur humain, ne fait jamais mieux jouer ces ressorts que dans le cœur des femmes. *Xipharès*, *Titus*, *Bajazet* sont froids, lorsqu'on les compare à *Monime*, *Bérénice*, *Roxane* & *Attalide*; & auprès d'*Hermione*, *Oreste* luy-même paroît tranquille.

Le soin avec lequel on apprend aux jeunes filles à cacher leurs sentiments, les rend plus dissimulées que les hommes, & par conséquent plus soupçonneuses; ce que l'Auteur de *Britannicus* a heureusement observé. Ce jeune Prince éloigné de toute dissimulation, ne sçait pas même se méfier de *Narcisse*, il croit *Néron* sincère, & court avec empressement au festin destiné à leur réconciliation; mais *Junie*, à qui l'âge doit donner aussi peu d'expérience qu'à luy, & qui ne connoît la Cour que d'un jour, soupçonne une réconciliation si prompte & si peu attendue; elle est pleine de noirs pressentiments, & retient *Britannicus* le plus qu'elle peut; elle veut qu'il attende au moins qu'on vienne le chercher, & pleure en le voyant partir. La confiance du jeune Prince est aussi conforme à la nature, que la méfiance de la jeune Princesse.

Cette même dissimulation dont les femmes sont si capables, leur donne souvent la hardiesse de se mêler des intrigues d'Etat, & les rend quelquefois propres à gouverner; mais comme on revient toujours à la nature, leurs plus grandes passions sont souvent mêlées de faiblesses. L'ambition seule fait parler *Agrippine*; quand son crédit diminue, *Néron* est un ingrat qui va devenir un tyran, elle plaint l'Etat, elle veut le secourir; sitôt que *Néron* luy a rendu quelques marques de confiance, celui dont elle faisoit auparavant un portrait si affreux, ne luy paroît plus le même :

*Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire.*

Atthalie a toutes les qualitez d'une Reine capable des grandes choses; le succès de ses armes l'a rendue intrépide, cependant un songe la trouble & fait dire à Mathan :

*Ami, depuis deux jours je ne la connois plus;
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix,
La peur d'un vain remord trouble cette grande ame;
Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.*

Je ne m'étendray pas beaucoup sur les mœurs qui sont propres à chaque condition; on conçoit aisément que la noblesse ou la bassesse des sentiments, dépend de la noblesse ou de la bassesse de la naissance, à cause de la différence de l'éducation. Un esclave parle en esclave, un Roy parle en Roy. Euripide s'est encore écarté de cette règle, quand il fait prononcer par la nourrice de Phédre, des raisonnements Philosophiques, qui étant étrangers dans la bouche d'une femme, le sont encore plus dans celle d'une nourrice. C'est avec plus de vraisemblance, que le Poëte François luy fait débiter une morale fautive & triviale sur le pouvoir de l'amour, & la rend coupable de l'horrible calomnie qui perd Hippolyte. La morale corrompue & la calomnie, n'étonnent pas dans une femme à qui la naissance ne doit avoir donné que des inclinations basses & serviles. Narcisse, né dans l'esclavage, est un digne Ministre des passions de Néron; la perfidie & la lâche complaisance sont des mœurs convenables à un homme sorti des fers. Non-seulement l'épisode de la mollesse est heureusement amené dans un Poëme dont les acteurs sont des Chanoines, mais les peintures des mœurs de ces pieux fainéants, de leurs longs & fréquents repas,

Mœurs de la
condition.

de leurs lits plus doux que leurs hermines, de leurs valets étendus auprès d'eux, & tous leurs discours conviennent à ceux qu'on accuse de vivre dans l'oïiveté & dans la délicatesse. L'on aime à entendre parler chaque personnage suivant son état, mais l'on est agréablement surpris, lorsqu'on trouve dans un homme des sentiments plus généreux que son état ne sembloit en devoir faire attendre, comme de voir dans Athalie un Officier prendre le parti de l'innocent contre un Prêtre qui en conseille la mort.

*Eh quoy, Mathan, d'un Prêtre est-ce là le langage !
Mais nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des volontez des Rois Ministre rigoureux,
C'est moy qui prête ici ma voix aux malheureux.
Et vous qui luy devez des entrailles de Pere,
Vous, Ministre de paix dans le temps de colere,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement.*

Mathan a osé avancer à Athalie une morale affreuse, & quand elle seroit véritable & politique, elle est contraire à son état, mais elle est digne d'un Prêtre déserteur du vray Dieu.

Des Mœurs
des pays.

Si nos mœurs dépendent du sexe, de l'âge & de l'éducation, elles dépendent aussi de l'air que nous respirons; les différents climats rendent les hommes différents. Cette loy n'est pas si générale, qu'on n'ait pu voir autrefois un Pindare sortir de l'air épais de la Bœotie; mais lorsqu'un caractère est reconnu pour le caractère commun d'une nation, les Poètes doivent s'y conformer, & l'on a eu droit de railler Campistron, moins comme plagiaire de deux vers de Britannicus, que pour le mauvais usage qu'il fit de son vol, en mettant ces deux vers dans la bouche d'Alcibiade :

*Je répondray, Seigneur, avec la liberté
D'un Grec qui ne sçait point farder la vérité.*

Burhus

Burrhus avoit raison de dire à Agrippine :

Je répondray, Madame, avec la liberté

D'un soldat qui sçait mal farder la vérité.

Un soldat, & un soldat Romain, n'est point fait aux détours du mensonge, & parle à la Cour comme dans le camp; mais un Grec, & l'un des principaux d'une Nation qui a mérité l'épithète de menteuse, *Græcia mendax*, peut-il se prévaloir de la sincérité de sa patrie? La valeur devoit estre plus commune chez les Grecs que chez les Phrygiens accoutumés à la mollesse; tous les Capitaines Grecs dans l'Iliade sont autant de Héros, & les Troyens n'ont qu'Hector. La valeur d'Organ dans le Tasse, a quelque chose en apparence de plus merveilleux que celle de Godefroy, le Héros du Poëme, mais une valeur féroce & brutale est celle d'un Sarasin, une valeur réglée & prudente est celle d'un François.

Les Poëtes dramatiques d'Athenes, n'avoient point à étudier cette différence que les pays font dans les mœurs. Contents des grands hommes que leur Nation leur fournissoit, & riches de leur propre fonds, ils ne cherchoient pas des Héros étrangers. Nous n'avons pas le même amour pour les nôtres, ni même pour ceux de nos Nations contemporaines; soit que nous soyons moins portés à admirer ce qui est près de nous, soit que presque tous les noms modernes soient peu harmonieux aux oreilles, nous avons presque toujours recours aux Héros de la Grece & de Rome. Corneille a mis les Espagnols sur notre théâtre, & les a rendus si ressemblants qu'il n'est pas nécessaire d'avertir le spectateur du Cid que la scène est à Seville. Son frere n'a pas sçu de même imiter le génie Anglois dans la Tragédie du Comte d'Essex. Des Critiques ont cru trouver le même défaut dans celle de Bajazet. L'on rapporte que le grand Corneille assistant à la représentation de cette pièce, dit à son voisin, *voilà des Turcs bien galants* : raillerie qui devient une critique sérieuse dans la bouche d'un pareil juge.

Segresiana.

Si cette critique estoit véritable, je souscrirois à la conclusion.

Mem. Tome XIII.

Z z

damnation de la pièce, parce que, bien que je sois persuadé, comme je le diray bientôt, qu'on peut & qu'on doit même rapprocher les mœurs anciennes des nôtres, je suis convaincu qu'on n'a pas le même droit sur les mœurs des peuples contemporains. La distance des lieux ne donne pas la même liberté que la distance des temps. Il est aisé d'en rendre raison. C'est la lecture qui nous apprend que les mœurs des Grecs & des Romains n'étoient pas semblables aux nôtres. Les Sçavants seuls connoissent cette différence, qui n'est point connue du commun des hommes pour qui les Poètes écrivent. Un Sçavant pourroit estre étonné de voir sur le théâtre le même habit à Achille, à Auguste & à Mithridate, parce qu'il sçait que ces trois Princes étoient habillez différemment. Le parterre qui l'ignore, n'est pas même choqué de leur voir à tous trois des perruques & des chapeaux, mais il seroit choqué d'en voir sur la tête des Turcs, parce que, sans avoir esté à Constantinople, nous avons commercé avec des gens qui y ont esté, ou nous avons vû des Turcs parmi nous; ainsi on ne peut les faire paroître sur le théâtre sans des robes longues & des turbans, & le Poète doit avoir encore plus de respect pour leurs mœurs que pour leurs habillements.

C'est encore par l'ignorance des usages anciens, que le public n'est point choqué de voir sur notre théâtre Clytemnestre seule avec Achille. Dans Euripide, sitôt qu'il l'apperçoit il s'écrie, *ô loix de la pudeur!* & veut se retirer. En cela nos Poètes n'imitent point Euripide, parce que la bienséance de nos mœurs ne défend pas à des Princesses vertueuses de s'entretenir avec des hommes, mais nous sçavons que les loix de la Turquie les en empêchent, que le Sérail est interdit aux hommes. Et dès le second vers de Bajazet, la surprise d'Osmin qu'on y fait entrer, & qui demande,

*Eh! depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux;
Dont l'aspect estoit même interdit à nos yeux?*

prévient la surprise du spectateur, & le prépare à en apprendre

la raison, qu'on ne doit pas différer de luy dire. De même que l'Auteur de cette Tragédie n'auroit pu violer les usages d'une Nation si connue sans nous révolter, il n'auroit pu en violer les mœurs, & je crois qu'on l'accuse injustement de les avoir altérées. Nous savons que les intrigues de l'amour & de la politique regnent dans le Sérail; que les Sultanes n'oublient aucun artifice pour gagner le cœur de leur maître, Roxane & Attalide peuvent donc employer les mêmes artifices que nos femmes employent, & exprimer leurs sentimens avec la même délicatesse. Le Grand Vizir ne dément jamais son caractère, & l'on ne peut accuser que Bajazet; mais si l'on veut faire attention qu'il est encore très-jeune, qu'il n'est jamais sorti du Sérail, que les malheurs font sa renommée, qu'il ne parle à des femmes qu'en violant des loix rigoureuses qui l'exposent à la mort, pourquoy ne veut-on pas qu'un amour que la nature inspire, & que la contrainte augmente, s'explique à Constantinople comme à Paris? C'est un préjugé de l'enfance qui nous fait croire qu'un Turc est toujours barbare, & qu'un homme ne peut parler avec tendresse, quand il a un turban sur la tête. Ce même Bajazet ne dément pas les mœurs de sa patrie, lorsqu'il reçoit avec tant de fierté la grace que luy présente Roxane, & qu'il ose répondre à celle qui est la maîtresse de sa vie:

Je ne l'accepteray que pour vous en punir.

Il me reste à parler des changements que le temps apporte à nos mœurs, & répondre à ceux qui méprisent Homère, parce qu'ils y trouvent des Héros qui font les fonctions que nous abandonnons aujourd'huy à nos domestiques, ou qui vont au Conseil suivis de leurs chiens, c'est-à-dire, avec cette suite qui fait aujourd'huy celle de nos gentilshommes de campagne.

Je n'examine point ici si les mœurs antiques sont plus ou moins estimables que les nôtres, si leur simplicité est l'effet de la grossièreté du genre humain dans l'enfance du monde, ou le reste précieux de sa première innocence. Les hommes

Z z ij

Mœurs du
siècle.

ont eu de tout temps les mêmes passions, mais ils ne s'y sont pas livrez de la même manière, parce que les idées de l'honneur & du devoir n'ont pas toujours esté les mêmes. Je ne prétends pas décider quelles sont les véritables, nous estimons les nôtres, & nous le devons; mais cette estime si naturelle ne doit pas nous faire mépriser celles des autres sans examen.

Je suppose que Thémistocle paroisse tout-à-coup parmi nous, & qu'on luy soutienne qu'il est un homme deshonoré & indigne de servir l'Etat, parce qu'il n'a pas tiré raison de l'affront public qu'Eurybiade luy a fait, en levant la canne sur luy; qu'on le mene ensuite à la représentation du Cid, où il entend dire à un pere qui rend son fils dépositaire de sa vengeance, que de pareils affronts ne se lavent que dans le sang: étonné de cette maxime qui luy estoit inconnue, il apprend qu'elle est la maxime générale de la Nation dans laquelle il se trouve; qu'on la met tous les jours en pratique, non seulement pour un soufflet & une canne levée, mais pour un mot, pour un geste; que cette fureur de s'entre-égorger, à peine rallentie par les Ordonnances des derniers Rois, estoit plus commune autrefois, lorsqu'on associoit par honneur ses meilleurs amis à ces combats, & que le Roy même de la nation en estoit spectateur. Thémistocle en même temps s'entend dire qu'il a eu le malheur de vivre dans un siècle brutal & grossier, que le temps a adouci les hommes, & qu'il se trouve chez une nation que la douceur, l'humanité & la politesse ont rendu fameuse; croyons-nous que cet illustre Athénien en fût si convaincu, & qu'il ne regretteroit jamais ces temps grossiers, où les hommes intrépides à la guerre, & courageux contre les ennemis de la patrie, n'expliquoient entr'eux leurs différends que par des injures?

Achille, dans Homère, non content d'avoir appelé Agamemnon insolent, impudent, homme qui a les yeux d'un chien & le cœur d'un cerf, Roy qui dévore son peuple, ose encore luy dire qu'il est lâche jusqu'au point de n'oser paroître au combat, parce qu'il croit voir toujours la mort à ses côtez.

Après de pareils discours, le conseil finit, on se leve, chacun se retire, & l'on ne veille pas sur deux Princes qui ont eu une querelle si vive, parce qu'on n'en craint aucune suite. Dans l'Andromaque d'Euripide, Pélée, après avoir menacé Ménélas de le frapper de son sceptre, & luy avoir rappelé toutes les infidélitez de sa femme, l'accuse d'estre revenu seul sans blessure de la guerre de Troye, preuve de sa poltronnerie. Ménélas écoute tranquillement tous ces outrages, & sort sans y répondre. Il semble qu'on avoit alors la permission de dire des injures, & le droit de les mépriser, parce qu'elles ne deshonorioient ni celuy qui se livroit à son emportement, ni celuy qui ne s'en croyoit pas offensé.

Les idées du devoir n'ont pas esté moins différentes, suivant les temps & les lieux, que celles de l'honneur. Sans parler de l'horrible tendresse que les Cannibales témoignent à leurs peres accablez de vieillesse, une loy de Lacédémone, dont l'exécution nous paroîtroit contraire à la nature, ordonnoit aux enfans, quand leurs peres n'avoient pas eu soin de leur éducation, de les abandonner dans la vieillesse. Sans doute quelque loy pareille, ou quelque maxime de religion, firent paroître justes aux Athéniens les reproches d'Admète à Phérès. Ce n'est pas ici le lieu de justifier cette fameuse scène d'Euripide, si connue des ennemis de l'Antiquité; il me suffit de prouver par cet exemple, que les hommes n'ont pas eu toujours les mêmes idées sur leurs principaux devoirs.

On ne peut douter que la crainte de la mort n'ait esté la même en tous les temps; cependant une manière de penser qui nous est particulière, & qui peut-estre l'est encore plus aux Anglois, nous rend aujourd'huy bien moins sincères que les Anciens sur cette crainte si naturelle. Nous nous faisons un honneur & une espèce d'habitude, de mépriser la vie; c'est même une sorte de honte de paroître l'aimer. Nous sommes accoutumés par nos Romans & nos Tragédies, à entendre tous les amants offrir leur sang pour leurs maîtresses, c'est le premier & le moindre sacrifice qu'ils sont prêts à leur faire, trop heureux qu'elles daignent l'accepter. Alceste en

faisoit plus de cas; quoique le sien fût volontaire, elle sçavoit bien en faire sentir le prix à son mari; & quand elle luy demandoit une récompense de son bienfait, *il ne sera pas égal, disoit-elle, quel bienfait peut égaler le sacrifice de la vie!* Sophocle n'a point cru que les plaintes lugubres d'Antigone aux approches de la mort, deshonorassent le courage avec lequel elle s'y est exposée. Nous n'aimerions point à entendre sur notre théâtre, les gémissements d'Hippolyte mourant. Nous pardonnons à la jeune Iphigénie de dire dans Euripide:

*La vie est le seul bien qui nous doive attacher,
Peut-on vanter la mort qui vient nous l'arracher!
Elle est toujours affreuse, & la plus honorable
Ne vaut pas une vie obscure & misérable.*

mais nous ne pardonnons pas à Achille, quoique la colère le fasse parler, quand nous luy entendons dire dans Homère qu'il renonce à secourir les Grecs, parce que la vie est d'un prix ineffimable, qu'on peut acquérir tous les autres biens, mais que l'ame, sitôt qu'elle est envolée ne revient plus. Un de nos Officiers qui quitteroit le service pour quelque mécontentement, n'auroit garde de donner une pareille raison de sa retraite; j'avoue qu'Achille fit bien voir dans la suite qu'il ne mettoit pas en pratique ces sentiments; il montra qu'il les avoit oubliés, mais il les reprit dans les Enfers, où, bien différent d'un de nos Rois qui aimoit mieux mourir Roy que vivre prisonnier, il répondit à Ulysse, qui le félicitoit de ce qu'après une vie si glorieuse il avoit encore l'honneur de commander aux morts,

*Chiff. 4. J'aimerois mieux, chargé des fers les plus pésants,
Obéir sur la terre aux plus vils artisans,
Que Roy de tous les morts jouir dans ces lieux sombres
Du chimérique honneur de commander aux ombres.*

On ne sent le prix des choses que quand on les a perdues;

Achille avoit sacrifié sa vie à l'opinion des hommes, après la mort il reconnoît sa folie. Peut-estre Homère eût-il mieux fait de ne pas mettre dans la bouche d'un Héros, un sentiment qui, quoique vray, est dangereux pour les mœurs, comme Platon l'a remarqué; mais il vaut mieux encore, avec Homère, suivre la nature jusque dans ses foiblesses, que de s'en écarter trop loin, pour chercher un merveilleux qui luy est contraire, comme Corneille a fait, en prétendant que Pompée, dans le moment même qu'on l'assassine,

*Immobile à leurs coups, en luy-même rappelle
Ce qu'eut de beau sa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et croit la trahison que le Roy leur prescrit,
Trop au-dessous de luy pour y prêter l'esprit.*

Ce n'est pas en ce moment qu'un homme est distrait, & dédaigne de songer à ce qui se passe; c'est assez pour luy de le souffrir avec courage, mais il n'y peut estre indifférent; & Voiture, quoiqu'en badinant, avoit raison de dire au Grand Condé malade de la fièvre:

*Monseigneur, en ce triste état,
Avouez que le cœur vous bat
Comme il fait à tant que nous sommes,
Et que vous autres denti-Dieux,
Quand la mort vient fermer vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.*

Je n'examine point si les Anciens ont eu raison d'estre sur cette frayeur plus sincères que nous, & si leurs mœurs sont plus conformes à la nature que les nôtres; je suis content d'avoir prouvé que ceux qui les méprisent ont tort de mépriser les ouvrages des Anciens où elles sont dépeintes, puisque les Poètes alors n'en connoissoient point d'autres, & que, suivant le premier principe que j'ay établi au commencement de ce discours, on ne peut imiter que ce qu'on connoît; mais

comme on doit, suivant le second principe, quand on connoît le mieux, corriger la nature & la peindre en beau; quand même nos mœurs ne seroient pas meilleures, il suffit qu'elles nous le paroissent, pour que nos Poëtes, qui ne travaillent que pour nous plaire, rapprochent de nous les Héros de l'antiquité autant qu'ils le peuvent, sans leur ôter les traits caractéristiques qui sont leur ressemblance. Achille & Agamemnon, dans l'Iphigénie Françoisé, ne se querellent plus comme du temps d'Homère, mais de la façon dont ils expliqueroient leurs différends parmi nous. Achille est violent, Agamemnon est plein de fierté, voilà leurs traits caractéristiques; mais Achille ne se sert plus de ces termes dont la dureté offenserait nos oreilles: & comme une pareille dispute entre deux guerriers, doit nous faire attendre les voyes de fait, Achille semble les annoncer par ce vers:

Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Iphigénie est prête à rendre à son pere tout le sang qu'elle a reçu de luy, & à tendre à Calchas une tête obéissante; mais sa vertu ni son courage ne l'empêchent pas de donner à la nature ce qu'elle luy doit, & de faire quelques tentatives, non pour elle, mais pour sa mere & pour Achille:

*Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.*

Quelqu'attention que l'Auteur ait eu de conserver la ressemblance aux Héros de l'Antiquité, le grand Corneille les appelloit des *Héros refondus à notre mode*. Cette critique paroît injuste; son Achille, son Agamemnon, son Mithridate, son Néron, son Burrhus & même son Hippolyte, sont toujours reconnoissables, du moins par leurs principaux traits. Peut-on lire Atthalie sans se croire dans le temple de Jérusalem, & sans estre frappé de la majesté du Grand-Prêtre de l'ancienne Loy? Peut-estre la tendresse dont il a rempli d'autres personnages a donné lieu à ce reproche, mais il n'a fait qu'imiter la nature qui n'a eu qu'un même langage dans tous les temps pour ces sortes

fortes de sentiments. Quand Corneille luy-même fait dire à Camille :

————— *Je rencontray Valère,
Et contre sa coûtume, il ne put me déplaire;
Il me parla d'amour sans me donner d'ennuy,
Je ne m'apperçûs pas que je parlois à luy :
Je ne pûs luy montrer de mépris ni de glace,
Tout ce que je voyois me sembloit Curiace,
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'assûroit de mes vœux.*

Les Horaces.

croira-t-on que dans ces premiers jours de Rome naissante, une femme élevée parmi ces brigands qui sortoient à peine de l'asyle qui les avoit rassemblez, fût capable de s'exprimer avec tant d'art & de délicatesse?

Corneille estoit trop grand Poëte, pour ne pas sçavoir rapprocher de nous ces antiques Romains qu'il aimoit tant; il l'a fait plusieurs fois, & je crois même que les endroits où il les a copiez trop fidèlement, ne sont pas ceux qui nous plaisent davantage. Les discours de Cornélie à César ont une grandeur si Romaine, qu'ils nous paroissent quelquefois dégénérer en dureté sauvage. Nous sommes peu touchés de la vûe de cette urne qu'elle montre à César, en luy disant :

*A cet empressement j'ajoute une requête;
Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête,
Ne me la retiens plus.*

Nous n'aimons pas qu'aux bienfaits de César, elle ne réponde que par des menaces, en l'assûrant qu'elle va soulever contre luy de nouveaux ennemis;

————— *Que de sa haine ils recevront des règles,
Et suivront au combat des urnes au lieu d'aigles.*

La vûe d'Electre tenant l'urne dans laquelle elle croyoit les cendres de son frere renfermées, estoit agréable aux Athéniens,

Mem. Tome XIII.

A a a

mais ce même spectacle est trop éloigné de nos mœurs pour nous attendre.

Les loix de Rome, qui permettoient que la captivité rompit le mariage, sont trop contraires aux nôtres, pour que nous puissions estimer Sophonisbe, lorsqu'un moment après que son mari Syphax est prisonnier, elle épouse Massinissa. Quoy qu'elle n'y consente que par haine pour Rome & par amour pour Carthage, dignes sentiments de la fille d'Asdrubal, nous n'approuvons pas un divorce si prompt. Corneille se consoloit du malheureux succès de cette pièce, en disant :

*Examen de la
Sophonisbe.*

J'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une basse affectation de les faire ressembler aux originaux, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes Héros par une docte & sublime complaisance au goût de nos délicats, qui veulent de l'amour par-tout. Un beau génie du même temps le rangea de son parti. Un des grands défauts de notre Nation, dit Saint-Evremond, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer étrangers dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien son air & ses manières. De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa Sophonisbe.

Ce n'est point notre Nation qu'il faut condamner, comme fait Saint-Evremond, mais le Poète. Une exacte & scrupuleuse vérité dans des choses si peu essentielles, loin d'être nécessaire aux ouvrages poétiques, les rendra toujours moins agréables, & ne fera d'aucune utilité. Ceux qui veulent connaître à fond les Héros anciens, vont les étudier chez les Historiens, & non pas chez nos Poètes ; ceux-ci, qui ne les ramènent parmi nous que pour nous amuser, sont obligés, pour nous les rendre plus aimables, de leur faire prendre un peu de nos manières ; de même que les négociants étrangers qui demeurent dans la Turquie, pour plaire aux habitants d'un pays où ils ont intérêt de rester, en prennent les habillements. D'ailleurs, nous voyons de si loin les Héros de l'antiquité, que nous ne nous apercevons pas lorsque quelques-

uns de leurs traits sont changez; & quoyque nous voyions de plus près ceux de notre ancienne Histoire, nous ne voudrions pas qu'on nous les présentât tels qu'ils ont esté, trois ou quatre siècles de différence nous les feroient paroître trop grossiers. Qu'on nous représente François I. appellant Charles-Quint en duel, luy fera-t-on prononcer ces termes qu'il écrivoit à l'Empereur dans son cartel de défi? *Si vous nous accusez de choses qu'un gentilhomme ne doit faire, nous disons que vous avez menti par la gorge, & qu'autant de fois que vous le direz, vous mentirez.* Un Poëte qui prendroit Saint Louis pour le Héros de son Poëme, luy feroit-il dire, pour preuve de son zèle pour la Religion, *que quand un Chevalier en entend parler mal, il faut qu'il la défende à brave épée tranchante, qu'il doit enfoncer dans le corps du médisant, tant qu'elle y peut entrer!* maxime que ce bon Roy répétoit souvent à Joinville; & qu'il appuyoit de l'exemple d'un vieux Chevalier, qui pour prouver la Religion Chrétienne à un Juif, ayant demandé la permission de disputer contre luy, commença & termina la dispute par les coups de bâton, dont il assomma son adversaire. Ces mœurs, qui nous révolteroient aujourd'huy, si l'on nous en présentoit de fidèles copies, paroïssoient admirables dans ce siècle, où le zèle des guerres saintes avoit persuadé les hommes, que le grand argument de la vérité de leur cause estoit au bout de leurs épées; & ce même exemple est une nouvelle preuve de ce que j'ay avancé dans ce discours, sur le changement que les temps apportent aux mœurs.



D E S R A P P O R T S

Que les Belles-Lettres & les Sciences ont entr'elles.

Par M. DE LA NAUZE.

19. Avril
1735.

LES Lettres & les Sciences partagent d'ordinaire les gens d'étude en deux classes différentes. Les uns donnent dans une érudition variée & pleine d'aménité, ce sont les gens de Lettres; les autres s'attachent à des connoissances plus relevées & d'une utilité plus sensible, ce sont les partisans des Sciences. Le goût décidé qu'on a pour l'étude qu'on cultive, est souvent une prévention contre un genre d'étude opposé. Il peut donc arriver que l'homme de Lettres & celui qui s'applique aux Sciences, ne sentiront point le mérite de leurs travaux respectifs. S'il s'agit alors de la corruption du goût & de la décadence de l'esprit, ils en rejeteront la cause, celui-ci sur l'amour des Lettres, qui luy paroîtra trop dominant, celui-là sur le progrès des Sciences, qui luy semblera trop rapide. Qu'il me soit permis d'aller au-devant d'une accusation si peu fondée, & de faire voir que les Sciences & les Lettres n'ont rien à craindre les unes des autres, mais qu'elles ont entr'elles les plus intimes rapports.

Les hommes ne sçauroient tous suivre un même genre de vie. La variété des goûts, la multiplicité des talents, le choix, le besoin, le hazard, appliquent chaque citoyen à des occupations particulières. Il en résulte un ordre général, qui fait bien voir que les différentes professions des hommes se soutiennent mutuellement, bien loin de se combattre & de se détruire. Diversifiées à l'infini, & souvent contraires en apparence, elles ne laissent pas de former un tout admirable. Ce sont comme autant de routes qui parviennent au même but.

Ce principe exactement vrai pour tous les Corps de l'Etat, l'est sur-tout pour la société des amateurs des Sciences & pour celle des gens de Lettres. Eh! par quelle fatalité n'auroient-

elles pas l'avantage qu'ont toutes les professions du monde, de pouvoir agir pour le bien public sans se nuire réciproquement ? N'y a-t-il pas même entre ces deux genres de travail, moins d'opposition qu'entre tous les autres ?

Les Muses estoient sœurs, elles vivoient ensemble, elles ne formoient qu'un seul cœur ; cependant elles présidoient, les unes à la Poësie & à l'Histoire, les autres à la Dialectique, à la Géométrie & à l'Astronomie. Homère & Hésiode les invoquèrent dans leurs Poèmes, & Pythagore leur sacrifia une Hécatombe, en reconnaissance de la découverte qu'il fit de l'égalité du quarré de l'hypothénuse dans le triangle-rectangle avec les quarrés des deux autres côtes. Ne séparons point aujourd'hui ce que nos maîtres ont réuni avec tant de sagesse.

L'homme attaché aux Sciences & l'homme de Lettres sont toujours rivaux & toujours amis ; leur mérite étant le principe de leur émulation, ne sert qu'à les unir plus étroitement. Ils se conviennent par la ressemblance des occupations, par la supériorité des lumières, par la noblesse des vûes, par une vie tranquille & retirée, par des besoins mutuels, & souvent par des intérêts communs. Il n'est donc point à craindre qu'ils veuillent, ou qu'ils puissent jamais s'élever sur les ruines les uns des autres ; ils continueront, comme ils ont toujours fait, d'aller de pair dans les Etats florissans.

Rappelons, Messieurs, la mémoire des beaux siècles d'Athenes & de Rome, où vous ne cessez de nous ramener avec tant de raison, comme au centre du bon goût. L'étude des Belles-Lettres n'y fit aucun tort aux Sciences, & l'étude des Sciences sçut y donner aux Lettres un nouvel éclat.

La Grece ne fut jamais dans une situation plus glorieuse que vers le milieu de la Monarchie des Perses, & c'est alors que sortirent de son sein, comme d'une source féconde, tant de prodiges de Science & de Littérature. Presque dans un même temps parurent ces grands modèles dans tous les genres, Hérodote, Thucydide, Xénophon & Ctésias pour l'Histoire ; Pindare pour la Poësie lyrique ; Sophocle, Euripide &

A a a iij

Aristophane pour le Théâtre; Antiphon, Lyfias & Ifocrate pour l'Eloquence; Démocrite pour la Physique & les Mathématiques; Socrate & Platon pour la Métaphysique & la Morale, Hippocrate pour la Médecine; Méton, Euclémon & Eudoxe pour l'Astronomie. Les Lettres & les Sciences, fous la conduite de ces grands perfonnages, marchèrent toujours d'un pas égal, & fe fervirent mutuellement d'appuy pour mieux concourir au bien public. La Grece dût tout fon lustre à cet affemblage heureux. Si elle n'avoit eû que des hommes hériffés de fçavoir, elle eût esté ignorée ou méprifée de fes voifins; mais parce qu'elle cultiva d'une part la Grammaire, l'Eloquence, la Poëfie, l'Hiftoire & la Critique, que de l'autre elle perfectionna les Mathématiques, la Philofophie, la Politique, la Science militaire, & que par ce moyen elle eut de quoy mettre en œuvre tous les talents, de quoy fatisfaire tous les befoins & tous les goûts, elle joignit bientôt au mérite le plus folide la plus brillante réputation.

L'empire d'Augufte, qui porta Rome au plus haut point d'élévation, fut également favorable aux Sciences & aux Lettres. Il y avoit déjà du temps que les Romains profitoient du commerce des Grecs; ils n'en avoient pas plutôt esté les vainqueurs, qu'ils en estoient devenus les difciples. Les deux Peuples avoient deflors commencé, l'un de venir à Rome donner des leçons, l'autre d'aller s'inflruire jufque dans Athenes. Leurs études roulèrent toujours fur les Belles-Lettres & fur les Sciences. Leur progrès dans l'un & l'autre genre fut étonnant. Les plus grands hommes parurent principalement vers le fiècle d'Augufte, plusieurs même à la Cour du Prince. Mécène les produifoit fans diftinction du Sçavant ou du Poète, de l'Orateur ou du Philofophe. Augufte les honoroit tous de fon amitié, il les combloit tous de bienfaits; la différence de leurs talents n'en mettoit point dans les marques de fa faveur. Deux efèces de perfonnes ne purent luy plaire, dit Suétone, les prétendus beaux efprits qui couroient après les faux brillants du difcours, & les fçavants ridiculement attachez aux vieux termes qui n'estoient plus du bel ufage. D'ailleurs, tout

ce qui estoit marqué au coin de la Littérature & de la Science, luy fut cher & précieux. Il composa luy-même des ouvrages de Poësie, d'Eloquence & de Philosophie. La Ville & l'Empire entier prirent le goût de la Cour, les Belles-Lettres furent également chéries, les Sciences généralement estimées; & Rome, déjà maîtresse d'Athenes par la force des armes, voulut encore avoir sur elle l'avantage beaucoup plus flatteur d'une érudition agréable & d'une science profonde.

Virgile, qui vivoit alors, ne parle donc pas des Romains de son temps, mais de ceux des siècles précédents, quand il fait chanter à son Oracle :

*Excudent alii spirantia mollius ara,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas melius, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio Populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Cédons à d'autres la gloire de travailler les métaux, d'animer le bronze, & de tirer du marbre les ressemblances les plus vives. Qu'ils l'emportent sur nous par leur éloquence, qu'ils l'emportent par l'habileté à décrire avec divers instruments la route des astres dans le Ciel, & par la justesse à prédire leurs phénomènes. Romains, à vous est réservé l'art de gouverner l'Univers, de ménager avec bonté les nations soumises, & d'écraser les rebelles.

Il est donc vrai que les anciens Romains avoient négligé l'étude des belles connoissances, comme un amusement vain & frivole; on tâcha même de s'opposer à leur introduction dans l'Empire, comme à un établissement dangereux. Mais le siècle d'Auguste en fit sa plus douce & sa plus utile occupation. Révolution heureuse qui n'est point arrivée aux seuls Romains. Plusieurs autres Peuples de la terre l'ont éprouvée. Tour à tour ils ont été les ennemis & les adorateurs des Lettres & des Sciences. Remarquons seulement que chacun

de ces Peuples en particulier ne les a jamais considérées séparément les unes des autres. Ou il les a rejettées en même temps, ou il les a cultivées ensemble ; preuve sensible du lien indissoluble qui les unira toujours. Vous n'attendez pas, Messieurs, que je retrace à vos yeux tous les siècles & tous les pays différents qui ont vû naître ou renouveler à la fois les Sciences avec les Belles-Lettres, le détail en seroit immense. Aux deux exemples tirez d'Athenes & de Rome, je n'en ajouteray qu'un troisième, le plus récent & le plus intéressant qu'on puisse vous proposer.

Le regne de Louis le Grand a esté le siècle glorieux de la Nation, par le nombre & par le mérite des grands hommes qu'elle a pour lors suscitez. Or ces Sçavants qui vous ont précédé, ne craignirent jamais, ni que les Lettres bannissent les connoissances abstraites, ni que la profondeur des Sciences étouffât les fleurs de la Littérature. L'intelligence des langues sçavantes & l'étude sérieuse de la nôtre, furent les premiers fruits de la culture de l'esprit ; & pendant que l'éloquence de la Chaire & celle du Barreau annonçoient le triomphe de la Religion & de la Justice, que la Poésie étoit tous ses charmes, & sur les théâtres & dans le commerce de la société, que l'Histoire se faisoit lire avec avidité dans un nombre infini d'ouvrages remplis d'instructions & d'agréments, que l'Antiquité sembloit dévoiler ses mystères, qu'un examen judicieux portoit par-tout le flambeau de la critique ; la Philosophie réformoit les idées, les sentiments, la conduite ; la Physique s'ouvroit de nouvelles routes pleines de lumière, les Mathématiques s'élevoient à un degré de perfection dont on ne les croyoit pas capables, enfin les Lettres & les Sciences découvroient en même temps tous leurs trésors ; & bien éloignées de se nuire, elles ne cherchoient qu'à s'enrichir mutuellement. Un commerce si avantageux aux unes & aux autres, méritoit bien qu'on le cimentât de façon à le rendre durable.

C'est ce qu'on fit aussi par l'établissement de deux Compagnies, qu'on chargea du progrès des Sciences & de celui
des

des Belles-Lettres. Le Prince qui les fonda, mit une étroite liaison entr'elles; & par un des réglemens qu'il leur prescrivit, il ordonna qu'elles se rendissent deux fois l'année un compte mutuel de leurs travaux & de leurs découvertes, pour faire entendre que malgré la différence de leur objet, elles estoient obligées d'agir de concert pour le maintien du bon goût, & qu'elles seroient solidairement responsables à la France du même dépôt. Elles ont paru jusqu'ici sentir parfaitement l'étendue de leurs obligations; l'une transporte chaque jour dans ses ouvrages de Physique, tout ce que les Belles-Lettres ont de plus élégant & de plus gracieux; l'autre emprunte d'elle à son tour cet esprit philosophique, sans lequel l'érudition est un cahos, & le discours un vain étalage de mots frivoles. Telle est donc la dépendance mutuelle des Lettres & des Sciences; elles ne peuvent se passer les unes des autres.

Mais un homme doit-il estre versé nécessairement dans les Belles-Lettres, pour réussir dans les Sciences, & les Sciences ne peuvent-elles se trouver dans un sujet, que les Lettres ne luy en ayent frayé le chemin? C'est une question où je n'entre point. Je veux dire simplement que les Sciences ne sçauroient s'établir ou subsister dans un Etat, que les Lettres n'y soient cultivées, ou par les amateurs mêmes des Sciences, ou par d'autres personnes d'esprit & de goût; & que sans ce secours, une Nation ne peut ni connoître les Sciences, ni les goûter, ni travailler à les acquérir.

L'étrange situation que celle d'un Peuple entier plongé dans les ténèbres de l'ignorance! De tels hommes sont peu différents des Estres dépourvus de raison. Le spectacle de l'Univers n'est pas fait pour eux, ils n'apperçoivent rien de ce qui les environne; ils se connoissent encore moins eux-mêmes. De cet état d'abaissement & d'obscurité, comment s'élever aux connoissances lumineuses des Sciences? Le trajet n'en est possible que peu à peu, par des degrez insensibles, par des secours empruntez. Il faut employer des instructions préliminaires, jeter des semences d'émulation, introduire par conséquent l'art d'acquérir les idées, de les exprimer avec

arrangement, de les communiquer avec goût, l'art en un mot d'éclairer & d'orner l'esprit, en quoy consistent les Belles-Lettres.

Les Sciences sont l'ouvrage des plus grands génies de tous les siècles, le fruit de ce qu'il y a jamais eû de réflexions pleines de sagacité & de profondeur. Un homme ne sçauroit tirer de son propre fond la multitude & la variété de ces connoissances, quelqu'envie qu'il eût de les posséder. Le travail d'autrui doit luy servir comme de fondement & de matériaux pour élever son propre édifice. Mais comment profitera-t-il des lumières des autres, comment établira-t-il cette espèce de commerce qu'il est obligé d'entretenir avec les Ecrivains de tous les pays & de tous les temps, s'il n'est homme de Lettres luy-même, ou du moins si des gens de Lettres ne luy servent d'interprètes ? Faute d'un tel secours, l'histoire de l'esprit humain demeure ensevelie pour luy dans une profonde obscurité, & le voile qui cache les Sciences devient impénétrable.

Il y a plus, les principes des Sciences seroient trop rebutants, si les Belles-Lettres ne leur prêtoient des charmes. Le premier abord de la Philosophie vous révolte ; elle combat les préjugés de l'enfance & de l'éducation, elle fait la guerre aux passions & au tempérament, elle veut opposer une digue au torrent de la coutume, elle regarde comme des fantômes la fortune, la gloire & tous les biens sensibles, pour réaliser des estres qui ne paroissent tenir qu'à l'imagination ; les éléments des Mathématiques sont pleins de sécheresse, il s'agit des nombres & de leurs propriétés, de l'étendue prise en général, & de ses proportions, de suppositions, de combinaisons, de rapports embarrassants par eux-mêmes, & exprimez par des figures & des caractères en apparence bizarres. Non, il n'y a que les Belles-Lettres qui puissent faire goûter les Sciences dans ces commencements épineux. Un stile pur & coulant répand de l'agrément sur les matières, les vérités deviennent plus sensibles par les tours ingénieux, par les images riantes, par les fictions mêmes qu'on présente à l'esprit : un mélange

d'Histoire ou de poésie ranime l'amour du travail; que sçais-je! il y a mille moyens de rendre intéressantes les études les plus abstraites, par le secours de la Littérature.

Les Philosophes de l'ancienne Grece le comprirent parfaitement, eux qui n'écrivirent jamais qu'en vers, jusqu'au temps de la fondation de la Monarchie Persane, pour accompagner des charmes de la Poësie, la sévérité ou la sublimité de leur doctrine. Avec quel succès leurs disciples d'Athenes & de Rome n'employèrent-ils pas depuis les ornemens de l'éloquence dans leurs écrits philosophiques! On a vû de nos jours le P. Mallebranche suivre ces grands exemples. Ses ouvrages remplis de Métaphysique, & de quelle Métaphysique! ont souvent, par l'élégance du stile, fait les délices, je ne dis pas seulement des Sçavants, mais des personnes du monde; & tel a commencé de les lire, uniquement parce qu'ils sont bien écrits, qui, avant que de les quitter, est devenu, sans y songer, luy-même Philosophe habile.

Au lieu de marcher sur les traces de ces grands Maîtres, les Scholastiques ont négligé, comme une vaine parure, le secours des Belles-Lettres. Qu'est-il arrivé? Leurs leçons n'ont guères conduit personne, ni à la science de la sagesse, ni à la connoissance de la nature. Leur Philosophie a dégénéré en pur jargon, & l'école est devenue un théâtre de criaillerie & de chicane.

Mais si les Belles-Lettres doivent servir de clef & d'introduction aux Sciences, les Sciences de leur côté sont nécessaires pour la perfection des Belles-Lettres. Quelque soin qu'on prit de polir l'esprit d'une Nation, si les connoissances sublimes n'y avoient accès, les Lettres condamnées à une éternelle enfance, n'y feroient tout au plus que bégayer. Pour les rendre florissantes, il est nécessaire que l'esprit philosophique, & par conséquent les Sciences qui le produisent, se rencontrent toujours, sinon dans l'homme de Lettres luy-même, du moins dans le corps de la Nation, & qu'elles y donnent le ton aux ouvrages de Littérature.

L'esprit philosophique est un talent acquis par le travail,

B b b ij

par l'art & par l'habitude, pour juger sainement de toutes les choses du monde. C'est une intelligence à qui rien n'échappe, une force de raisonnements que rien ne peut ébranler, un goût sûr & réfléchi de tout ce qu'il y a de bon ou de vicieux dans la nature. C'est la regle unique du vray & du beau. Il n'y a donc rien de parfait dans les différents ouvrages qui sortent de la main des hommes, que ce qui est animé de cet esprit. De luy dépend en particulier la gloire des Belles-Lettres; cependant comme il est le fruit d'une science consommée, & le partage de bien peu de Sçavants, il n'est ni possible ni nécessaire pour le succès des Lettres, qu'un talent si rare se trouve dans tous ceux qui les cultivent. Il suffit à une Nation que certains grands génies le possèdent, & que la supériorité de leurs lumières les rende les arbitres du goût, les oracles de la critique, les dispensateurs de la gloire Littéraire. L'esprit philosophique résidera proprement dans ce petit nombre, mais il répandra, pour ainsi dire, ses influences sur tout le corps de l'Etat, sur tous les arts, sur toutes les professions, sur tous les ouvrages de l'esprit ou de la main, & principalement sur ceux de Littérature. Qu'on bannisse les Sciences, on banniroit cet esprit philosophique qui en est la plus pure production. D'ailleurs on ne verroit plus personne en état de travailler avec goût sur les Lettres, personne en état d'en sentir les beautés, & les Lettres ainsi avilies languiroient dans l'obscurité.

La Grammaire, ce premier principe de toute Littérature, seroit extrêmement défectueuse; l'étude des Langues suppose des méthodes pour les apprendre, & des méthodes d'autant plus fournies de Logique & de Métaphysique, que la sécheresse de la matière est moins susceptible d'ornements. D'ailleurs, à mesure que les Sciences réforment & perfectionnent l'esprit, elles opèrent à peu-près les mêmes changements dans le langage. La Philosophie, source inépuisable d'idées & de sentimens, invente chaque jour pour les exprimer, des tours de phrase vifs, ingénieux, délicats. La Physique, la Métaphysique, la Mécanique & les Mathématiques, ne cessent

d'enrichir la Langue de nouveaux termes ; & ces sortes de mots qu'il plaît aux Sciences d'introduire, passent toujours sans difficulté, pendant que des personnes choisies, ce semble, pour estre les arbitres de la Langue, ne sçauroient jouir du même avantage.

Les autres parties de la Littérature, l'Eloquence, la Poësie, l'Histoire & la Critique, n'ont pas moins de rapport avec les Sciences. Tous ces différents arts de parler & d'écrire avec justesse & avec élévation, avec ordre & avec enthousiasme, avec imagination & avec solidité, demandent un travail, une étendue de lumières & de raisonnement, un choix des matières, un arrangement, une profondeur de connoissances, une quantité de secours étrangers qui ne se trouvent que dans des Nations où les Sciences sont répandues.

Rien de plus nécessaire, sur-tout à la perfection des Lettres, mais rien aussi de plus intimement uni aux Sciences, que les ouvrages didactiques, en matière de Rhétorique, de Poétique & d'Histoire. Or personne n'ignore que pour y réussir, il faut estre Philosophe encore plus qu'homme de Lettres.

Voilà les rapports qu'eurent toujours ensemble le partisan des Belles-Lettres & celui des Sciences. L'union la mieux cimentée s'altère quelquefois ; ils peuvent s'oublier l'un & l'autre jusqu'à entrer en dissention sur le mérite différent de leurs travaux, mais leur division demeure personnelle, les coups qu'ils se portent ne parviennent jamais au genre d'étude qu'ils attaquent. Leur mauvaise intention a même des suites heureuses ; le travail redouble, les matières s'éclaircissent, le bon goût se perfectionne, la considération pour les Lettres augmente, les Sciences acquièrent un nouveau prix, l'Etat retire du débat des concurrents, le même fruit qu'il auroit tiré de leur union, & la faute même du particulier le fait ainsi rentrer, sans qu'il y pense, dans l'ordre général. Le Poète a donc pu quelquefois tourner l'Astronome en ridicule, l'Orateur estre aux prises avec le Géomètre, le Philosophe devenir la victime du Déclamateur. Socrate succombera sous les efforts des Sophistes, mais la Philosophie tirera des cendres

de ce grand homme, un éclat que le calme & la tranquillité n'auroient sçu luy procurer : ainsi, quels que soient les motifs ou même les excès de rivalité entre ceux qui s'addonnent aux Lettres & aux Sciences, elles n'en souffriront point, elles demeureront toujours liées d'intérêt & d'amitié.

Le triomphe de leur union est quand elles se rencontrent ensemble dans ces génies du premier ordre, également capables d'une érudition polie & d'un profond sçavoir ; mais qu'il est rare de voir ainsi les Lettres & les Sciences heureusement confondues dans la même personne !

Homère, si nous en croyons ses Panégyristes, posséda ce double talent. Il eût certainement celui de la Poésie au souverain degré, mais on ne peut point assurer la même chose de ses connoissances philosophiques. Quoy qu'il en ait été de luy, les Lettres & les Sciences furent depuis le partage de plusieurs Sçavants de l'ancienne Grece. Pour ne rien dire des autres, Xénophon, Empédocle, Epicharme, Parménide, Archélaüs sont des noms célèbres parmi les Poètes comme parmi les Philosophes. Socrate qui vint après eux, & qui les effaça, jusqu'à mériter le titre de pere de la Philosophie, cultiva aussi l'Eloquence & la Poésie. Xénophon son disciple, sçut allier dans sa personne l'Orateur, l'Historien & le Sçavant, avec l'homme d'Etat, l'homme de guerre & l'homme du monde. Au seul nom de Platon, toute l'élévation des Sciences & toute l'aménité des Lettres se présentent d'abord à l'esprit. Aristote, ce génie universel, porta la lumière, & dans tous les genres de Littérature, & dans toutes les parties des Sciences. Il ne transmit son école à Théophraste, que parce qu'il estoit le plus éloquent comme le plus docte de ses disciples. Le Sçavant de la Grece qui paroît avoir réuni avec plus d'avantage les Belles-Lettres avec les Sciences, c'est Eratosthène. Plin, Lucien & les autres Ecrivains en font l'éloge, comme d'un homme universel. Il traita dans des volumes immenses, presque tout ce qui est du ressort de l'esprit humain, la Grammaire, la Poésie, la Critique, l'Histoire, la Chronologie, la Mythologie, les Antiquitez, la Philosophie,

l'Arithmétique, la Géométrie, la Gnomonique, l'Astronomie, la Géographie, l'Agriculture, l'Architecture & la Musique.

Lucrèce fut le premier des Romains qui employa les Muses Latines à chanter des matières philosophiques. Si les différentes parties de son ouvrage ne sont point toutes écrites du même stile & dans le même goût, elles marquent toujours, les unes l'habile Physicien, les autres le Poëte sublime. Varron, le plus sçavant des Romains, partageoit son temps entre la Philosophie, l'Histoire, l'étude des Antiquitez, les recherches de la Grammaire & les délasséments de la Poësie. Brutus estoit Philosophe & Orateur, & possédoit à fond la Jurisprudence. Cicéron, qui porta jusqu'au prodige l'union de l'Eloquence & de la Philosophie, déclaroit lui-même que s'il avoit un rang parmi les Orateurs de son temps, il en estoit beaucoup plus redevable aux promenades de l'Académie qu'aux écoles des Rhéteurs.

Combien d'autres exemples ne pourrois-je point rapporter de ces siècles reculez? On ne pensoit point alors, & c'est la remarque déjà faite ici par un illustre Académicien; on ne pensoit point que la Science fût incompatible dans une même personne avec une érudition fleurie, ni même avec la Science du monde, avec l'étude de la Politique, avec le génie de la Guerre ou du Barreau. On jugeoit plutôt que la multitude des talents estoit nécessaire pour la perfection de chaque talent particulier, & cette opinion estoit vérifiée par le succès.

Il n'appartenoit qu'à des siècles d'ignorance & de barbarie, tels que ceux de la décadence de l'Empire Romain, de méconnoître les Sciences & les Belles-Lettres, au point de prétendre mettre entr'elles des barrières jusqu'alors inouïes. Synésius s'en plaignoit amèrement dans le iv.^e siècle de l'église. Il employoit les termes les plus forts contre les faux sçavants de son temps, qui vouloient ainsi séparer deux choses qui ont ensemble de si grands rapports. Ils les séparèrent en effet; mais que ne souffrirent point les Lettres & les Sciences de leur divorce? L'ignorance devint profonde & générale. Les personnes qui

conservèrent assez de lumières pour appercevoir le désordre, l'attribuèrent à l'affoiblissement de l'esprit humain, au dépérissement de la nature, à la vieillesse du monde; mais dans les derniers temps, les Scaliger & les Petau, les Leibnitz & les Newton, & tant d'autres qui ont plus ou moins approché de ces quatre grands hommes, ont bien fait voir que l'universalité des connoissances jusqu'à un certain point, est de tous les siècles & de tous les pays, quand on y veut joindre l'intelligence des Langues, le goût de l'Antiquité, l'amour des Belles-Lettres avec l'étude des Sciences les plus relevées.

D E L' A B U S

Qu'on fait quelquefois d'une prétendue clarté de stile, en traitant les matières de Littérature ou de Science.

Par M. D E L A N A U Z E.

24. Janvier
1736.

LE dernier Mémoire que j'ay eû l'honneur de vous lire, Messieurs, sur l'union des Sciences & des Belles-Lettres, me conduisit à des réflexions sur les rapports de stile qui doivent se trouver entre les unes & les autres. Dans les siècles où regnoit le bon goût, disions-nous, on traitoit philosophiquement les matières de Littérature, & l'on accompagnoit en même temps les ouvrages les plus sçavants & les plus profonds, de tous les agréments d'une érudition variée. Par ce moyen les Lettres & les Sciences demeuroient toujours unies. Elles se séparèrent malheureusement à mesure que le bon goût dégénéra; la Littérature devint superficielle, les Sciences n'empruntèrent plus l'aménité des Lettres, & leur divorce entraîna bientôt la décadence de l'esprit.

Ceux qui mirent ainsi des barrières entre la Littérature & les Sciences abstraites, ne manquèrent point de raisons spécieuses. Ils prétendirent que le vray moyen d'éclaircir les matières, estoit de les resserrer chacune dans son district particulier,

particulier, & que l'écrivain comme le lecteur y trouveroient mieux leur compte, parce qu'un stile borné de la sorte, partageant moins l'attention, & demandant une moindre étendue de connoissances, en seroit plus net, plus clair & plus aisé. Et c'est ainsi que sous prétexte de chercher une plus grande lumière, on se replongea dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie.

Qu'il me soit donc permis de relever dans ce Mémoire, les abus d'une clarté de stile mal entendue, & de faire voir que cette perfection du discours doit, comme toutes les autres, avoir ses bornes & ses différents degrez. Mon dessein n'est pas d'autoriser l'obscurité du langage; elle sera toujours vicieuse, toujours également décriée dans le commerce du monde & dans l'empire des Lettres. Le discours est destiné par sa nature, à communiquer les pensées & les sentiments des hommes, il doit donc estre intelligible, & quand il manque de l'estre, ce n'est jamais sans quelque vice de l'esprit ou du cœur. Mais la clarté doit-elle aussi toujours estre portée au souverain degré? Il semble que non, qu'elle doit plutôt estre répandue avec quelque ménagement dans les discours & dans les écrits, & que c'est même un des caractères des ouvrages frappez au bon coin. Entrons dans l'examen de cette proposition, qui a peut-estre quelque air de paradoxe.

Dans l'origine d'une Langue, tout le mérite du discours a dû se réduire à la clarté. La difficulté qu'on trouve à s'énoncer clairement, fait qu'on ne cherche dans ces premiers commencements, qu'à se faire bien entendre. On s'en tient donc alors aux façons de parler les plus communes & les plus naïves, parce que l'indigence des expressions ne laisse point de choix à faire entr'elles, & que la simplicité du langage ne connoît point encore les tours, les délicatesses & les ornements du stile.

Lorsqu'une Langue a fait quelques progrès, qu'elle s'est enrichie, qu'elle a acquis de la dignité, de la finesse & de l'abondance, ce n'est plus assez que le discours ait de la netteté; il faut ajoûter à la clarté du stile plusieurs autres perfections,

Mem. Tome XIII.

C c c

qui entrent en concurrence avec elle, la pureté, la précision, la vivacité, la noblesse, l'harmonie, l'élégance. L'union de toutes ces qualitez fait le chef-d'œuvre du discours; mais comme elles sont d'un genre différent & quelquefois opposé, on est souvent obligé de les sacrifier les unes aux autres, suivant le sujet & les occasions. Tantôt la clarté sera préférée à la pureté du stile, & tantôt la précision ou l'harmonie pourront donner quelque atteinte à la clarté.

Ne craignons donc point qu'un discours, pour estre un peu moins clair, en soit toujours moins parfait. Car enfin, qu'appellons-nous finesse & délicatesse d'une Langue? N'est-ce pas l'usage de ces expressions choisies qui échappent au vulgaire, & qui demandent un esprit cultivé & réfléchi pour estre saisies dans toute leur étendue? Des gens de beaucoup d'esprit & de sçavoir ont prétendu que tout ce qui est finement & délicatement pensé, dès-là même est nécessairement obscur pour l'expression. Le terme d'obscur est trop fort; mais s'ils veulent dire que ce qui est exprimé ingénieusement, subtilement, ou avec élévation, passe l'intelligence du vulgaire, & suppose, avec quelque proportion, dans celui qui écoute comme dans celui qui parle, une certaine mesure de talents & de lumières, je ne vois pas qu'on puisse contester ce principe.

Il ne s'agit pas tant pour un homme qui parle, de pouvoir se faire entendre, que de sçavoir se faire écouter, sans quoy le discours le plus intelligible, est un discours hazardé à pure perte. On parle en l'air, on écrit en vain, si l'on ne possède l'art d'intéresser un auditeur ou un lecteur. Ils sont hommes, c'est-à-dire qu'ils ont un esprit dont l'attention a besoin d'estre réveillée, une imagination qu'il faut frapper, un goût qu'il est nécessaire de ménager; voilà leur nature. Ce seroit la méconnoître, que d'espérer de leur plaire par une clarté de stile qui fût toujours la plus grande qu'il est possible. On y réussira beaucoup mieux, en employant les ornements d'un discours séduisant, ou une précision de langage qui, sans obscurcir tout-à-fait le sens, le rende un peu moins facile à estre pénétré.

Ce qu'Horace a dit de la Poësie, qu'elle ressemble à la Peinture, nous pouvons l'assurer de tous les différens genres du discours. Tout homme qui parle, offre aux autres un tableau sensible de ce qu'il pense. Il doit représenter les objets avec leurs couleurs, & ménager fort inégalement les traits de lumière.

A la faveur de ce sage discernement, vous estes sûr de plaire. Rien ne flate davantage l'amour propre de ceux qui vous écoutent, que de leur donner à entendre plus que vous ne paroissez leur en dire. Vous leur supposez de l'esprit & de l'intelligence, en leur expliquant les choses à demi, & leur laissant deviner le reste. C'est de votre part une marque d'estime pour eux, qui les prévient en votre faveur, qui vous attire leur attention, qui vous assure leurs suffrages.

Vous faites encore plus, vous leur donnez occasion d'exercer leur génie, & de satisfaire ce goût pour le travail & pour les recherches, si naturel aux personnes qui ont de l'esprit. Il leur faut des discours, des lectures, des conversations soutenues, qui les tiennent, pour ainsi dire, en haleine. Ils s'en donnent la peine volontiers. Ce qu'un objet flateur offre de laborieux, devient par la difficulté même un surcroît de plaisir. Ainsi le stîle de l'Orateur ou de l'Ecrivain demande-t-il de l'attention, pour qu'on puisse le suivre? On a la joye secrète de partager, en quelque façon, la gloire de leur travail. Aux efforts qu'on est obligé de faire, il semble qu'on ne reçoit pas simplement les impressions des idées d'autrui, mais qu'on les produit soi-même, & qu'on les forme de nouveau.

C'est par cet esprit de sagacité que les gens de Lettres & les Sçavans préfèrent la lecture des textes souvent difficiles, à toute la netteté des versions, des commentaires & des paraphrases. Quelle différence entre Horace & le meilleur de ses Interprètes! L'un & l'autre disent la même chose; le Commentateur la dit beaucoup plus intelligiblement, cependant il est moins goûté que l'Auteur même. Toutes les beautés, tous les agrémens du texte s'évanouissent dans le commentaire. La délicatesse de l'un vous laisse la satisfaction de penser

plus qu'il ne dit, & les éclaircissements de l'autre font que votre esprit n'y trouve plus rien à suppléer.

Ce n'est pas que je prétende blâmer le genre de travail qu'employent les Commentateurs. A Dieu ne plaise qu'on manque jamais de reconnoissance & d'estime pour des gens sans qui les Lettres & même les Sciences seroient bientôt enveloppées dans une obscurité impénétrable. Il est vray que leur stile est sec & peu intéressant, mais ce seroit un malheur qu'il fût autrement. Leurs ouvrages ne peuvent estre trop intelligibles, puisqu'ils ne sont faits que pour éclaircir ceux qui ne le sont point assez. Que les Commentateurs fassent donc entendre simplement leur Auteur, on les dispense du reste; & même on leur tient compte de leur simplicité & de leur sècheresse, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus convenable pour une extrême clarté, & que d'ailleurs un pareil stile ne soutenant point l'ardeur de l'Ecrivain, suppose en luy un grand amour du travail, & beaucoup d'envie de se rendre utile.

On n'a pas la même indulgence pour l'Orateur, pour le Poëte, pour le Philosophe. On veut qu'ils amusent en instruisant, & qu'ils employent tous les ornements du langage; c'est pourquoy on n'exige point de leur part une clarté si rigide. Un Auteur qui s'y attacherait servilement, ignorerait ces fictions ingénieuses, ces nobles écarts, cette magnificence de discours, ces figures sublimes que nous admirons dans les ouvrages les plus remplis d'esprit & d'érudition. Il ramperoit souvent, de peur de s'élever & de se perdre dans les nuës. La crainte de n'estre pas entendu de tout le monde, le feroit parler, le feroit penser comme le vulgaire. Il ne connoitroit ni les ressources de l'invention, ni la chaleur de la composition, ni les délicatesses de l'élocution. Quelquefois même il deviendrait obscur à force de vouloir estre clair, inconvénient de tous le plus ridicule, arrivé pourtant plus d'une fois à des Modernes, qui se picquoient mal à propos d'un goût de clarté inconnu aux Anciens.

Témoin ces Ecrivains curieux d'appliquer une méthode

géométrique a des sujets qui n'en sont pas susceptibles. Leurs ouvrages roulent sur des Paralogismes, qui ne peuvent répandre que des ténèbres dans l'esprit de ceux qui les lisent.

Témoin ces amateurs d'un stile syllogistique, où l'on ne procède que par principes, par conséquences, par raisonnemens compliquez. Ils nous promettent les routes les plus lumineuses, & ils ne peuvent nous conduire que par d'affreux labyrinthes où ils se perdent les premiers.

Témoin ces partisans de la manière d'écrire par pensées détachées, qui, pour s'éviter la peine de traiter à fond un sujet, nous le présentent déchiré en lambeaux. Ils se trompent s'ils jugent de la facilité qu'on doit avoir à les entendre, par celle qu'ils ont eue à composer. Leurs pensées sans ordre & sans liaison, ne pouvant s'arranger dans l'esprit du lecteur, disparaissent aussi-tôt sans y laisser la moindre trace.

Témoin enfin ces Auteurs méthodiques à l'excès, qui, dès l'entrée d'un discours, ont grand soin d'en exposer l'ordre, la symétrie, les divisions & les sous-divisions presque à l'infini. Appareil inutile & plein d'embarras, plus propre souvent à brouiller les idées, qu'à y mettre une véritable netteté.

On doit sur-tout éviter, dit Quintilien, un partage trop détaillé. Il en résulte un composé de pièces & de morceaux, plutôt que de membres & de parties. Rien ne fait plus de tort à celui qui parle. Pour faire parade d'un esprit subtil & fécond, il donne dans la superfluité, il multiplie ce qui est unique par sa nature, & après s'être bien donné de la peine, il retombe dans l'obscurité même qu'on vouloit prévenir en introduisant l'usage de la division. . . . Or qu'y a-t-il de plus fou que d'être obscur dans une chose qu'on n'emploie que pour rendre plus clair tout le reste ! Ainsi parle un Auteur qui ne laissoit pas d'approuver un partage simple & succinct employé dans l'occasion. Il fait même de grands éloges de l'attention qu'avoit Hortensius à diviser sa matière, quoique Cicéron ait tourné plus d'une fois en ridicule les divisions de cet Orateur, & son affectation à les compter par ses doigts quand il parloit en public.

*Quintil. Instit.
Orat.*

Il faut de la méthode, qui en doute ? Sans elle un discours

Ccc iij

est une production du caprice & du hazard, un avorton informe, un flux de paroles sans corps & sans consistance, un tissu bizarre qui n'a ni commencement ni fin, un ouvrage ordinairement rempli de répétitions inutiles comme d'omissions essentielles. On ne sçauroit donc réussir à parler ni à écrire, qu'on n'ait auparavant préparé son sujet & arrangé chaque article dans sa place naturelle. Mais qu'est-il besoin d'annoncer d'abord aux autres cet arrangement ? Il doit estre dans la tête de celui qui parle ou qui écrit, & se faire sentir à mesure que le discours avance. Si l'ordre y est régulièrement observé, il n'échappera point aux personnes intelligentes.

Les Sçavants de Rome & d'Athenes, ces grands modèles dans tous les genres, ne manquoient certainement pas de méthode, comme il paroît par une lecture réfléchie de ceux de leurs ouvrages qui sont venus jusqu'à nous. Cependant ils n'entroient point en matière par une analyse détaillée du sujet qu'ils alloient traiter. La précaution eût donné, si vous le voulez, un nouveau jour à ce qu'ils avoient à dire; ils en eussent esté plus clairs & plus intelligibles, mais ils auroient cru acheter trop cher quelques degrez de clarté de plus, s'ils avoient esté obligés de sacrifier à cet avantage les finesse de l'art, toujours d'autant plus estimable qu'il est plus caché. Suivant ce principe, loin d'étaler avec emphase l'œconomie de leurs discours, ils s'étudioient plutôt à en rendre le fil comme imperceptible, tant la matière de leurs Ecrits estoit ingénieusement distribuée, les différentes parties bien assorties ensemble, & les liaisons habilement ménagées. Ils déguisoient encore leur méthode par la forme qu'ils donnoient à leurs ouvrages. C'estoit tantôt le stile épistolaire, tantôt la mesure du vers, plus souvent l'usage du dialogue, quelquefois la fable ou l'allégorie. Il faut convenir, à la gloire de quelques Modernes, qu'ils ne cèdent en rien aux Anciens pour ces tours ingénieux; pour cette habileté à conduire un lecteur où l'on veut, sans qu'il s'apperçoive presque de la route qu'on luy fait tenir.

L'art de traiter ainsi les sujets avec finesse & avec intérêt,

est l'ouvrage des Belles-Lettres. Elles n'ont qu'à toucher à un objet, elles l'embellissent, elles le transforment par une espèce d'enchantement. Elles savent répandre des fleurs sur les matières les plus sèches, corriger les défauts d'une nature grossière, & substituer aux idées & au langage du vulgaire, des façons de penser & de parler, peut-être moins claires & moins aisées, mais infiniment plus parfaites.

On a quelquefois proposé, s'il ne seroit pas à désirer pour le progrès des Sciences & pour la perfection de la raison humaine, que les paroles fussent toujours réduites à leur dernier degré de simplicité & de clarté, & que les ornements fussent entièrement bannis du langage. Ils ne sont propres, disoit-on, qu'à nous faire illusion, & à détourner notre vûe du fond des choses pour la porter à la manière dont elles sont exprimées. L'éloquence est remplie de nuages qui offusquent l'esprit, pour luy faire sans cesse prendre le change. La Poésie, sous prétexte de peindre la nature, la charge de couleurs qui la rendent méconnoissable; en un mot les Belles-Lettres, qui se vantent d'éclairer les hommes, les aveuglent véritablement.

Telle est la plainte de quelques partisans des Sciences abstraites, & de je ne sais quelle raison trop dégagée des sens, qui répugne à la nature de l'homme. On leur a déjà répondu dans un Mémoire qui vous a été lû, Messieurs, & où l'on a fait voir que sans le secours des Belles-Lettres, on ne pouvoit ni goûter, ni même connoître les Sciences. Mais je veux pour un moment que dans la rigueur d'une certaine Métaphysique, le langage des Lettres, moins familier, moins simple & moins clair que celui du peuple, soit en cela même défectueux; ceux qui voudroient corriger ce prétendu défaut, en nous ôtant l'usage des Belles-Lettres, comment s'y prendront-ils pour nous en dédommager?

L'homme pourroit se passer de l'Eloquence, de la Poésie & de tout l'attirail des Lettres, s'il n'avoit pour toutes qualitez de l'ame que la seule intelligence, & si les impressions que font sur luy les objets sensibles, aboutissoient à de pures perceptions. La façon de s'énoncer la plus simple & la plus claire,

seroit alors la plus convenable pour luy, parce qu'elle seroit la mieux assortie à la simplicité de ses idées. Mais il a reçu des mains de la nature quelque chose de plus; il a reçu le don de l'imagination & du sentiment, & ces deux principes qui entrent dans tout ce qu'il peut penser, dire ou faire, ont leur langage particulier. C'est ce langage réduit en art, qui est le langage des Belles-Lettres; langage plus intéressant, mais moins clair que celui qui ne rendroit que de pures perceptions. Il est plus intéressant, parce que l'imagination & le sentiment sont la mesure de l'intérêt que nous prenons aux choses sensibles. Il est moins clair, parce que ces deux facultez plus vagues que la simple intelligence, saisissent leur objet d'une manière moins distincte. Mais pour ne pas pousser trop loin cette Métaphysique, hâtons-nous d'en faire l'application à l'Eloquence & à la Poésie, & voyons comment ce qui fait l'agrément de leur stile, en diminue nécessairement la clarté.

D'abord se présente la Poésie avec les traits frappants qui la caractérisent: une imagination capable, je ne dis pas seulement de peindre les objets, mais encore, pour ainsi dire, de les créer; un sentiment qui transportant l'ame hors d'elle-même, la jette dans l'enthousiasme; une expression enfin qui n'annonce rien que de grand & d'extraordinaire, car c'est la réunion de ces trois talents, & non le talent de la versification, qui fait le Poète.

*Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis; neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

Que les Poètes donnent donc une libre carrière à leur imagination; qu'ils laissent la clarté des raisonnemens aux Géomètres, celle de l'Histoire aux Annalistes, celle des préceptes à certains Philosophes sentencieux: pour eux, qu'ils s'attachent à ce que la fiction peut avoir d'utile & d'amusant. Ils ont le privilège de tout hasarder. Horace en demande la liberté pour luy-même

luy-même comme Poëte, & il l'accorde aux autres comme Critique, en y mettant pourtant quelques bornes. Un discours où l'on laisse prendre ainsi l'essor à son esprit, se fera sans doute plus admirer qu'un discours simple & uni, mais il faut avouer aussi que par sa nouveauté même il deviendra moins net & moins clair.

Le stile de l'enthousiasme est le stile des plus fortes passions, c'est la remarque d'un illustre Académicien. Considérez dans le commerce de la vie un homme transporté d'amour ou de haine, livré à la joye ou au chagrin, touché de pitié ou animé de colère : le Poëte éprouve les mêmes sentimens, il tient le même langage, & ils font l'un & l'autre, sans le sçavoir, tout ce qu'il faut pour rendre leurs discours moins intelligibles. Pleins des idées de leur objet, ils ne les développent qu'à demi, comme si le reste du monde devoit en estre également occupé. Le feu qui les emporte, donne à leurs paroles une vivacité, une rapidité, une précision, qui font oublier l'ordre & les liaisons du langage ordinaire. Il se présente en même temps à leur esprit, une foule de pensées différentes, le trouble qu'elles y portent passe nécessairement jusqu'aux expressions. On néglige les termes communs, comme trop peu capables d'expliquer ce qu'on sent. On ne parle que par figures, & ces figures prennent toujours un peu sur la clarté du discours, parce que les unes disent plus ou moins qu'il n'y a dans l'objet, & que les autres représentent le contraire de ce qu'il est en luy-même.

Ajoutez la contrainte du vers à laquelle un Poëte est tenu d'assujettir son stile, car ce n'est pas assez pour luy de charmer notre esprit par la fiction, & d'intéresser notre cœur par l'enthousiasme, il doit encore employer la versification pour flater le goût naturel que nous avons tous pour la cadence & pour l'harmonie. Une obligation si gênante, autorisa les premiers Poëtes à prendre des libertez. Ils forgèrent des mots nouveaux, ils se servirent de termes impropres & de phrases irrégulières, ils usèrent de transpositions & d'ellipses. Ces licences estoient autant de légères atteintes qu'ils donnoient à

Mem: Tome XIII.

D d d

la clarté; on les leur passa d'abord en faveur de la mesure, & toutes ces façons de s'exprimer moins nettement, sont depuis devenues des beautés réelles, & des ornements indispensables.

Il est donc vrai que l'imagination, que le sentiment, que l'expression, élèvent la Poésie au-dessus de la portée ordinaire des hommes. Les Poètes eux-mêmes s'en sont gloire; ils jurent au prophane Vulgaire une haine irréconciliable, ils se vantent d'estre en commerce avec le Ciel, ils appellent leur langage le langage des Dieux. Ils sont redevables de leurs talents presque toujours à l'inspiration d'Apollon, des Muses ou de Bacchus, tantôt à des courses audacieuses sur les aîles de Pégase, tantôt à une yvresse causée par les eaux de l'Hippocrène, quelquefois à des songes qui leur viennent en dormant sur le Parnasse. Quand ils parlent ainsi de leurs propres ouvrages, ne déclarent-ils pas suffisamment qu'on ne doit point y chercher une exactitude & une clarté trop scrupuleuses?

Les Orateurs ne conviennent point que leur langage doive, comme celui des Poètes, s'écarter des routes connues, jusqu'à devenir un langage étranger pour le peuple. Cicéron veut que l'éloquence soit populaire; il ne trouve point de plus grand défaut dans un discours public, que des pensées alambiquées qu'on a peine à comprendre. Mais il est aisé de voir par les préceptes que ce grand homme a laissés, & par le stile qu'il a lui-même employé, qu'il n'a jamais prétendu condamner qu'une véritable obscurité. Quintilien est allé beaucoup plus loin. *Figurons-nous, dit-il, que la première qualité du discours est la clarté, la propriété des termes, un ordre régulier, une conclusion qui ne se fasse pas trop long-temps attendre; qu'il n'y ait rien de défectueux, rien de superflu. De cette façon un discours est du goût des sçavants & à la portée des ignorants. C'est le grand secret pour bien parler. Pour ce qui est des moyens qui conduisent à cette clarté, nous les avons rapportés dans nos préceptes sur la narration. Il en est de même des autres parties du discours. On parle toujours fort clairement, quand on ne dit ni plus ni moins qu'il ne faut, & qu'on le dit avec ordre & sans confusion; on se fait entendre de ceux-là même qui prêtent négligemment l'oreille. Il faut se mettre dans l'esprit qu'un*

juge n'est pas toujours homme à se donner la peine d'éclaircir par luy-même nos difficultez, & de porter le flambeau dans l'obscurité de nos expressions. Il est dangereux que son attention ne se rallentisse, à motus que la clarté de notre stile ne fasse sur son esprit la même impression que fait sur les yeux la lumière du soleil, qui est de se faire appercevoir sans même qu'on y regarde. C'est pourquoy il faut avoir soin, non pas simplement qu'il puisse nous entendre, mais encore qu'il ne puisse pas s'en empêcher, quand il le voudroit. Ainsi parle Quintilien dans le chapitre 2. du livre VIII. de ses Institutions Oratoires; chapitre uniquement destiné à traiter de la clarté qui doit accompagner l'éloquence. Il s'y agit principalement de l'éloquence du Barreau. Peut-estre estoit-il à souhaiter, de son temps comme du nôtre, qu'il regnât plus de lumières dans le cours des affaires & de la justice. Il paroît cependant que ce n'estoit point là précisément son idée. Il y desapprouve en général, & les Orateurs qui donnent dans un stile recherché, & les Auditeurs qui aiment qu'on leur laisse en partie deviner ce qu'on veut leur dire. Il y condamne même, comme trop peu nettes, des façons de parler communément employées par les plus excellents Ecrivains; celle-ci, par exemple, & les autres qui peuvent luy ressembler: *Hominem librum scribentem.* Quoy qu'il soit évident, ajoute-t-il, que c'est l'homme qui écrit le livre, & non pas le livre qui écrit l'homme; cependant l'Auteur s'estoit mal expliqué, & il n'avoit pas tenu à luy que son expression ne fût équivoque. Hazarder de telles critiques, n'est-ce pas vouloir pousser la clarté du stile au-delà de ses justes bornes?

La véritable Eloquence est claire & intelligible, il est vrai, mais elle ne l'est guères plus que la Poësie. L'une & l'autre exigent de la part d'un auditeur ou d'un lecteur, un degré à peu-près égal d'attention & d'intelligence. Les moyens dont se sert le Poëte, pour instruire & pour divertir, l'Orateur les prend aussi pour persuader. L'invention, le pathétique & la prose nombreuse de l'un, répondent parfaitement à la fiction, à l'enthousiasme & à la versification de l'autre.

L'invention, cet art d'imaginer & de rassembler les raisonnemens & les preuves capables d'établir ce qu'on veut

D d d ij.

persuader, demande dans un Orateur, un esprit peu ordinaire; un esprit pénétrant, qui approfondisse les matières; sans s'arrêter à l'écorce, ni à des lieux communs de Rhétorique; un esprit sublime, qui porte ses idées à un point de vûe qu'on ne puisse regarder sans admiration; un esprit vif, qui saisisse son objet avec rapidité; un esprit subtil, qui cherche à en démêler toutes les nuances; un esprit fin, qui sçache également profiter du fort & du foible; un esprit étendu, qui embrasse toutes les connoissances. Or, je le demande, cette profondeur, cette élévation, cette vivacité, cette subtilité, cette finesse, cette étendue, n'ôteront-elles point à un discours sa simplicité; & n'en deviendra-t-il pas pour les Orateurs, plus difficile à composer, & pour les Auditeurs, moins aisé à entendre?

Le pathétique est, comme l'enthousiasme, le langage des passions. Il doit se sentir de leur desordre, & s'exprimer par conséquent avec moins de netteté que si l'on parloit de sang froid. C'est pour cela même que certains Philosophes partisans d'une clarté outrée, ont voulu bannir le sentiment du ressort de l'Eloquence, pour n'y donner lieu qu'au seul raisonnement. Le tribunal de l'Arcopage à Athenes estoit à peu-près dans le même goût. On fermoit la bouche à l'Orateur qui cherchoit à éblouir ou à toucher ses juges, & cette délicatesse pouvoit, encore un coup, avoir son utilité dans l'administration de la justice; mais vouloir en faire une règle générale de clarté pour toutes sortes de discours, ce seroit une folie. Les hommes se conduisent beaucoup plus par sentiment que par conviction; voulez-vous leur faire entendre des vérités morales, dont la sévérité combat leurs passions, ou même des vérités spéculatives, dont la sécheresse les révoqueroit? Ils refuseront de vous suivre, si vous ne les entraînez par ces charmes séducteurs, par ces figures éblouissantes, par ce pathétique toujours plus efficace & toujours moins clair que le simple raisonnement.

La prose nombreuse de l'Orateur le rapproche encore du Poëte. Cicéron dit qu'on a quelquefois cherché ce qui pouvoit les distinguer l'un de l'autre, qu'anciennement on faisoit

consister cette différence dans le rythme & dans la mesure du vers, comme deux choses particulières aux Poètes; mais que le rythme estoit devenu depuis familier aux Orateurs, & que ce qu'on appelle rythme, est une suite régulière de cadences qui flatent agréablement l'oreille. Je n'ay garde d'entrer ici dans le détail des préceptes que donnent les Rhéteurs sur cette matière. S'il falloit qu'un Ecrivain eût devant les yeux la multitude infinie de toutes ces règles, la prose renferméroit plus d'artifice, plus d'embarras, plus de contrainte que le vers même. Il me suffit que l'Orateur soit obligé de consulter l'oreille & le goût que les hommes ont pour l'harmonie. C'en est assez pour le gêner dans le choix des expressions, & pour luy faire souvent abandonner celles qui seroient les plus claires, en faveur des autres, qui seront plus sonores & plus nombreuses. Voilà des traits de ressemblance bien marquez entre l'Eloquence & la Poésie.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'on ait toujours regardé la lecture des Poètes comme la première étude nécessaire pour devenir Orateur. Théophraste parmi les Grecs, & Cicéron parmi les Latins, l'on expressément ordonnée, sans compter la foule des Rhéteurs qui l'ont répété d'après ces grands maîtres. On a même vû des Critiques, suivant le témoignage de Cicéron, mettre si peu de différence entre l'Orateur & le Poète, qu'à leur avis le stile de Platon & de Démosthène devoit plutôt passer pour de la Poésie, que le stile versifié, mais simple & uni, des Auteurs comiques. Ne voit-on pas encore aujourd'huy des Modernes soutenir que la versification n'est point essentielle à la Poésie, compter Lucain au nombre des Historiens, & mettre l'Auteur de Télémaque au nombre des Poètes? Je suis persuadé qu'ils se trompent; mais le fondement de leur opinion subsiste toujours à sçavoir que l'Eloquence & la Poésie ont entr'elles de fort grands rapports, que leur langage est à peu-près le même, & qu'il ne sauroit estre tel, qu'en négligeant de part & d'autre une simplicité & une netteté trop rigoureuses.

Ce n'est pas seulement la Poësie, l'Eloquence &, en général, les arts consacrez à la perfection du langage, qui admettent des bornes dans la clarté du stile. La Philosophie, qui roule sur le fond des choses, & l'Histoire, qui est la science des faits, sont absolument dans le même cas. On a vû dans le Mémoire dont celuy-ci n'est que la suite, que la Philosophie n'a jamais plus de succès, que lorsqu'elle paroît déguisée sous les dehors de l'Eloquence ou de la Poësie, & parée de tous les ornemens des Belles-Lettres; & qu'elle cesse au contraire de nous intéresser, lorsqu'elle est réduite à sa simplicité naturelle. Pour l'Histoire, quand elle ne seroit en elle-même qu'un simple récit de ce qui s'est passé, il faudroit encore y employer la beauté & les tours de l'expression, il faudroit y éviter la sécheresse & la langueur, qui sont, comme on l'a dit tant de fois, les suites ordinaires d'une extrême clarté. Mais il s'en faut bien que l'Histoire soit bornée à ce récit, à ce détail d'événemens; ce n'en est que le corps, & il y a d'autres choses qui en sont comme l'ame & l'esprit, & qui, pour estre bien pénétrées, demandent de la part de ceux qui les lisent, encore plus de méditation que de lecture. Là où l'Historien paroît ne conter que des faits, le lecteur doit y faire mille nouvelles découvertes; y apprendre l'ordre des temps & la position des lieux, sans discussion, ni chronologique, ni géographique; y démêler les principes des affaires, les motifs, les intrigues, les ressorts les plus cachez; y distinguer le bien & le mal, sans qu'il semble qu'on cherche à l'en instruire; y découvrir le cœur & l'esprit humain, quand même on ne luy parle que d'opérations sensibles; y connoître enfin les hommes à fond, sous l'écorce de leurs actions. Il faut donc que toutes ces différentes connoissances soient cachées, &, pour ainsi dire, incorporées dans le stile de l'Ecrivain. Et comment le seroient-elles, s'il estoit nécessaire que le stile historique eût toute la clarté possible?

Il n'y a pas jusqu'aux matières de critique, jusqu'aux ouvrages didactiques, pour lesquels on ne doive craindre un

excès de clarté mal entendue. On pourroit en citer un grand nombre, dont la lecture, à raison de ce défaut, n'est pas supportable ; & leur en opposer d'autres d'une diction moins simple & d'une méthode plus cachée, qu'on lit pourtant & qu'on relit toujours avec un nouvel empressement.

Je finis par une réflexion sur la différence qui se trouve entre notre Langue, la Françoisë, & les Langues sçavantes, la Grecque & la Latine. Il est évident que la première l'emporte sur les deux autres par sa clarté, puisque nous plaçons régulièrement les mots suivant l'arrangement naturel des idées, & qu'au contraire les Grecs & les Latins affectoient une espèce de renversement dans leur stile. Dirons-nous pour cela que notre Langue plus claire que celles-là, soit aussi plus propre à traiter les matières de Science ou de Littérature ? Je pense que non, sur-tout puisqu'il y a tel genre d'ouvrage, comme le Poëme épique, dans lequel on convient communément que nous ne sçaurions réussir comme ont fait les Anciens. Il faut par conséquent que le mérite de la plus grande clarté ne soit pas une preuve incontestable de la plus grande perfection du langage. Il y auroit encore beaucoup à dire sur un goût général de clarté qui regne parmi nous, & que les Anciens n'avoient point ; mais les bornes que je me suis prescrites, ne permettent pas que je m'étende davantage sur cette matière.



D I S C O U R S

Sur les Signaux qu'on donnoit par le moyen du Feu.

Par M. l'Abbé SALLIER.

Assemblée
publique.
13. Novemb.
1736.

LORSQUE j'ay proposé quelques éclaircissements sur la Tragédie d'Agamemnon par Eschyle, & un essay de traduction des Chœurs qui font la plus considérable partie de cette pièce, je me suis engagé à donner un nouveau Mémoire sur le même sujet. Je satisferois aujourd'huy à cet engagement, si je n'avois cru devoir, avant que de rien ajoûter à ce que j'ay dit, parler avec quelqu'étendue d'une coutume de l'Antiquité dont il est souvent fait mention dans le cours de la Tragédie. Il m'a paru que pour bien entendre & le texte de l'Auteur, & la constitution même de la Tragédie, il estoit nécessaire de sçavoir à quoy cette coutume se réduit.

Il s'agit de l'usage que l'on avoit dans les premiers temps, de donner en plusieurs occasions des Signaux par le moyen du Feu.

Ces signaux par le feu se nommoient *πυρὰ* & *φρυκτὶ*, & l'art de les donner s'appelloit *πυροπορία*, *φρυκτηρία*.

Le sçavant Casaubon promet autrefois, dans une lettre adressée à un de ses amis, & imprimée à Rostoch, de traiter de l'usage des signaux, à l'occasion d'une assez longue digression que Polybe fait là-dessus dans son Histoire. Il n'a point rempli sa promesse, & je vais rassembler à peu-près les passages des Anciens où ce Sçavant auroit pu puiser les connoissances qu'il avoit sur la coutume qui fait le sujet de ce Mémoire.

Homère est le premier qui en ait fait mention; elle estoit si établie de son temps, qu'il s'en est servi comme d'une comparaison connue, & propre à peindre dans l'esprit de ses lecteurs, l'image de ce qu'il vouloit faire concevoir.

*Iliad. lib. 17.
v. 241.*

« Comme lorsqu'une ville assise au milieu de la mer, vient
à estre

à estre asségée, on voit de loin durant le jour, dit le Poète, « des tourbillons de fumée s'élever du milieu de la ville dans « les airs, & pendant la nuit on apperçoit d'épaisses colonnes de « feu s'élancer jusque dans les nuës, & appeller de chez les Peu- « ples voisins un secours puissant contre les efforts de l'ennemi; « telle paroïssoit la flamme qui voltigeant autour de la tête « d'Achille, répandoit au loin son éclat. »

Ce qu'Homère n'a fait qu'indiquer assez légèrement, Eschyle l'a marqué fort au long en plusieurs endroits de sa Tragédie.

« Puissent enfin les Dieux, s'écrie l'esclave qui fait le pro-
logue de la Tragédie, me délivrer de la pénible fonction qui « m'attache depuis si long temps à observer le moment du signal « dont on est convenu. J'ay vû par plusieurs révolutions se « montrer & disparoitre ces astres brillants qui amènent à la « terre les différentes saisons; j'ay toujourns attendu le flambeau « qui doit parler à nos yeux, & nous apprendre la destruction « de Troye..... que ces feux si long-temps espérés, viennent « enfin me dégager. Je vous salue flambeau de la nuit, votre « lumière est agréable comme celle du plus beau jour; quelles « fêtes vont éclater, à l'occasion de l'événement que vous an- « noncez ! »

A peine l'esclave de Clytemnestre a-t-il porté la nouvelle
au Palais, que la Reine sort pour en informer le peuple; &
quand les vieillards qui composent le chœur, demandent quel
est le messager assez vite à la course, pour avoir apporté si-tôt
la première nouvelle de la prise de Troye, Clytemnestre leur
répond en ces termes : « Nous en sommes redevables à Vul- Vrai 289
cain, l'éclat de ses feux est parvenu jusqu'à nous. Un signal a «
fait allumer un autre signal. Aux premiers feux apperçus sur le «
Mont Ida, les seconds ont répondu de dessus les sommets de «
la montagne consacrée dans l'isle de Lemnos à Mercure. L'é- «
tendue des eaux qui séparent cette Isle du Mont Athos, a esté «
bientôt éclairée par les flammes; & la montagne de Jupiter «
aussi-tôt après a esté toute couverte de feux: semblables aux «
rayons du soleil qui se répandent sur la terre, ces feux ont «

Mém. Tome XIII.

E e e

» annoncé à la hauteur du Mont Maciste, ce que le Maciste de-
 » voit publier, pour ainsi dire, jusque sur les bords de l'Euripe.
 » Des gardes placez sur le Mésape, inaccessibles au sommeil,
 » fidèles à des ordres rigoureux, ont fait paroître à leur tour, des
 » feux qui, tels qu'une lune brillante, franchissant rapidement
 » les campagnes de l'Asope, ont réveillé sur le mont Cytheron,
 » les signaux qui devoient en faire naître d'autres encore plus
 » loin. La garde chargée d'observer de dessus cette dernière
 » montagne, n'a pas tardé, malgré la distance, à reconnoître ces
 » feux. Elle a augmenté ceux qui devoient servir de réponse.
 » Les ténèbres du lac Gorgopis ont été dissipées par ce nouvel
 » éclat; & le mont Egiplanete frappé de cette lumière, nous a
 » avertis de ce qu'il venoit d'apprendre. Mes ordres ont été
 » ponctuellement suivis; les gardes que j'avois disposés sur l'E-
 » giplanete, ont à l'envi redoublé les feux. Le golfe & le pro-
 » montoire Saronique, ont vû se produire le jour que ma vo-
 » lonté faisoit naître, & de grandes traces de lumière sont
 » arrivées jusque sur le mont Arachnéen. C'étoit le lieu le plus
 » proche d'Argos, & du palais des Atrides. Ainsi a été apportée
 » l'importante nouvelle que je vous apprends. Telles ont été les
 » loix que j'avois établies pour une juste correspondance entre
 » ceux qui devoient se succéder dans la fonction de donner &
 » de recevoir les signaux. Les Grecs à cette heure sont
 » maîtres de Troye. »

Quoyque ce récit soit fait de manière à pouvoir être cru véritable, deux sortes de considérations néanmoins peuvent en diminuer la vraisemblance; & Isaac Vossius insinue dans ses remarques sur Pomponius-Méla, que quelques Critiques ont effectivement douté & du fait, & de sa possibilité. On pourroit attaquer la narration d'Eschyle par des observations tirées de la Géographie, & par d'autres tirées de la Physique.

Pour prévenir les objections que l'on pourroit opposer, je vais tâcher de justifier le Poète, par les deux endroits qui pourroient donner lieu aux difficultez.

Quant à la Géographie; voici ce qui se peut assurer. A prendre en droiture & à vol d'oiseau la distance du mont Ida

à Argos, elle ne seroit pas de plus de cent cinquante de nos lieues de Paris ; mais on ne prit pas cette voye pour faire arriver en peu de temps à Argos la nouvelle de la prise de Troye.

Il y avoit, suivant ce qu'Eschyle fait raconter à Clytemnestre, huit signaux, & sept intervalles entre ces signaux, de Troye à Argos. Le premier partoît du mont Ida & se portoit à Lemnos ; le second alloit de Lemnos au mont Athos, le troisième du mont Athos au mont Maciste, le quatrième du mont Maciste au Mésape, le cinquième du Mésape au Cytheron, le sixième du Cytheron au mont Egiplanete, & enfin le septième de l'Egiplanete au mont Arachnéen.

De ces huit montagnes où les signaux estoient placez, il y en a quatre dont la position est assez déterminée par les monuments qui nous restent des anciens Ecrivains ; celle des quatre autres ne s'y retrouve pas avec la même facilité. A suivre l'arrangement que Clytemnestre avoit concerté avec Agamemnon, on supposoit que le mont Maciste estoit à portée de recevoir le signal du mont Athos, & de le faire à son tour appercevoir sur le mont Mésape : *τέλος ὄψα γέλασα Μακίστου σκοπῆς*. On conçoit par ces derniers mots, que le Maciste ne pouvoit estre que quelqu'un des sommets élevez du mont Delphi, comme on l'appelle aujourd'huy, placé dans l'isle d'Eubée ; & le Mésape, suivant l'indication d'Eschyle, estoit entre Chalcis & Thébes, puisque le Poète dit que la lumière du signal reveilla les gardes du Mésape, *ἵπ' ἐνέπνυ βοαίς*. D'ailleurs, le Scholiaste d'Eschyle même dit que le Mésape est une montagne entre la Bœotie & l'Eubée, *δὲς μεταξὺ Βοιωτίας & Εὐβοίας*. Le Mésape se nomme aujourd'huy Messalongi, selon Wheler, & il se découvre de dessus le mont Cytheron, dont la position n'est pas douteuse.

Il ne reste qu'à déterminer celle de l'Egiplanete ; c'est sur quoy nous tirons peu de lumières des anciens Géographes, & nous sommes obligez de nous en tenir encore au Scholiaste d'Eschyle, qui dit que c'est une montagne de la Mégaride, *δὲς Μεγαρίδος* ; ainsi nous sommes fondez à placer l'Egiplanete

dans la Peninsule qui sépare le golfe Saronique de celui d'Argos.

Quoyque le mont Arachnéen paroisse oublié ou ignoré dans les Auteurs, on apprend d'Eschyle qu'il estoit tout proche d'Argos, Ἀραχναῖον ἄγρος, ἀσυνέκτιστος οὐρανός.

Je remarqueray après la détermination de ces positions, que ces lieux estoient les uns à portée d'estre vûs de dessus les autres, & que, suivant le rapport des Géographes ou des voyageurs, il estoit possible d'appercevoir d'une montagne à l'autre l'éclat d'une grande lumière, du moins pendant la nuit. Le Scholiaste de Théocrite cite un vers qui nous apprend que l'ombre du mont Athos tomboit jusque sur la statue d'une génisse, posée dans la place d'une ville de Lemnos: Ἀθως σκιάζει νύκτιν Λεμνίας βοός. On sçait d'ailleurs que le mont Athos se découvre non seulement de Lemnos, mais du mont Ida, lorsque le Ciel est sans nuages. Je rapporterois ici l'autorité de Wheeler, qui marque l'élevation de quelques-unes des autres montagnes dont il est question dans le récit d'Eschyle, s'il n'estoit facile de le consulter. Il ne reste plus qu'à faire voir qu'il ne falloit qu'un très-court espace de temps, afin que la lumière d'un signal parvint à ceux qui l'observoient, & qu'il se portoit assez de lumière pour exciter l'attention des observateurs. La preuve de ces deux points dépend de quelques propriétés que la nouvelle Philosophie nous a fait connoître sur la propagation & la gradation de la lumière.

Des explications tirées de l'expérience, ont persuadé que la lumière consiste dans le mouvement d'une matière plus subtile que l'air, & répandue dans le vaste espace que nous appercevons; on sçait encore que le mouvement de cette matière est extrêmement rapide, qu'il se fait en ligne droite; que les rayons sont comme des filets qui partent du corps lumineux, & qu'ils s'étendent par des vibrations continuellement redoublées.

L'expérience a de plus appris que la vitesse du mouvement en quoy consiste la propagation de la lumière, est six cens mille fois plus grande que celle de la propagation du son;

or le son parcourt durant une seconde cent quatre-vingt toises : quel doit donc estre l'espace que la lumière parcourt dans le même temps ?

Il n'y a qu'à
multiplier
180 x 600000
108000000.

On pourroit, après ces véritez, déterminer en combien de temps la nouvelle de la prise de Troye seroit parvenue à Argos par le moyen des signaux, si l'on pouvoit s'assûrer de la manière dont se sont exécutées quelques opérations successives qui estoient nécessaires, suivant cette manière d'annoncer l'événement dont il s'agit.

Mais si la lumière se répand avec une si grande rapidité de mouvement, d'autre côté elle souffre une grande diminution dans la force de son action sur l'œil, aux points les plus éloignez où elle doit se porter. Ainsi en supposant que la lumière d'un signal éclairât beaucoup à une certaine distance, si on se plaçoit à une seconde distance dix fois plus grande que la première, il est démontré en optique, que la lumière seroit cent fois moins forte à ce second intervalle qu'au premier. La divergence des rayons de lumière seroit que ces rayons tomberoient sur un espace qui auroit dix fois plus de largeur & dix fois plus de hauteur, & par conséquent, qu'ils seroient cent fois plus foibles dans un de ces endroits que dans l'autre ; c'est ce qui s'exprime par cette proposition, que la force de la lumière suit la raison inverse des quarrés de la distance des corps lumineux.

La certitude de ce principe rendroit douteuse la possibilité de l'usage des signaux posez dans un grand éloignement les uns des autres, si l'on ne sçavoit que l'action de plusieurs corps lumineux se fait sentir à des distances incomparablement plus grandes encore.

De-là il s'ensuit que quand même on refuseroit d'ajouter foy au récit d'Eschyle comme véritable, on ne pourroit du moins s'empêcher de le recevoir comme vraisemblable. J'ajoute que s'il est vrai, comme le disent de sçavants hommes, que de dessus une surface unie, on découvre les montagnes à soixante lieues, lorsque rien ne coupe l'intervalle, à plus forte raison la portée des yeux a une aussi grande étendue, lorsque

E c c iij

la vûe se prend de l'élévation d'une montagne à une autre; que si le sommet des montagnes rend quelque lumière, & s'il paroît jeter quelque flamme, la longueur des intervalles peut presque doubler sans que les yeux perdent leurs objets. C'est ainsi que dans le Pérou, on voit à plus de cent lieues une montagne de ce pays pousser des flammes, selon ce que rapportent les Espagnols.

Toutes ces réflexions ne prouvent que la possibilité du fait tel qu'Eschyle nous l'a raconté, & son autorité ne suffit pas pour assurer l'existence de ce même fait. Les Poètes se plaisent souvent à augmenter & à embellir leurs narrations aux dépens de l'exactitude & de la vérité, mais le témoignage de Thucydide ne laisse pas douter qu'effectivement on s'est servi des

Lib. 2. signaux par le feu en plusieurs occasions. Il en fait mention en quelques endroits de son Histoire. Je m'arrête à ce qu'il

Lib. 3. marque des habitants de Salamine, qui sauvèrent le port de Pirée, par un avertissement donné à propos aux Athéniens, par le moyen des signaux, dans le moment que ceux du Péloponnese alloient s'en rendre les maîtres.

L'usage des signaux, dont l'invention toute entière estoit dûe aux Grecs, se perfectionna à mesure que ce peuple réfléchit sur l'art de la guerre. Ces signaux y estoient souvent employez. De tout ce qui s'est inventé, dit Polybe, pour mettre à profit certaines occasions qu'il est important de ne point laisser échapper, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. D'abord ils ne furent plus un simple signe d'institution, pour apprendre seulement le gros d'un fait, on s'étudia à trouver comment on pourroit faire comprendre les différentes circonstances de ce qui se passoit à un éloignement de trois ou quatre journées de ceux avec lesquels il auroit esté à désirer que l'on pût s'expliquer. En un mot, on parvint, comme Polybe l'assure, à faire connoître des événements que l'on n'avoit pas pu prévoir, & qu'on ne pouvoit deviner.

Enée, qui avoit écrit sur l'attaque & sur la défense des places, & en général sur l'art de faire la guerre, avoit tâché de rendre plus utile le moyen des signaux par le feu, mais il

n'avoit pas réussi autant qu'il auroit esté à souhaiter, & qu'il se l'estoit proposé luy-même; c'est le jugement que Polybe en porte.

Cet Historien explique dans un détail assez long, la composition de l'instrument qu'Enée avoit imaginé pour donner par les signaux des avis plus circonstanciez qu'ils ne l'estoient dans les premiers temps, où il ne s'agissoit que de demeurer d'accord d'un simple signal que l'un promettoit à l'autre. Polybe fait sentir les défauts & l'insuffisance de l'instrument qu'Enée vouloit employer.

Après quoy il ajoûte qu'une dernière méthode, qui a pour auteur Cléoxène ou Démoclite, suivant quelques Ecrivains, est celle qu'il a luy-même perfectionnée; elle fixe tout, & par ce moyen on peut avertir de tout ce qui se passe, sans laisser rien de vague ni d'incertain dans l'esprit de ceux à qui on parle par ces signaux. Il seroit trop long de rapporter ici tout ce que dit Polybe, sur les opérations qu'il fait succéder les unes aux autres, pour établir une juste & utile correspondance entre ceux qui communiquent par signaux. Il suffira de remarquer que l'avantage de la pratique de Polybe, consistoit à faire lire peu-à-peu à un Observateur, ce qu'il estoit important d'apprendre. On ne montroit pas des mots ni des phrases dont le sens demeurât équivoque, ou sujet à des difficultez, comme il arrivoit souvent dans la pratique d'Enée, mais après que toutes les lettres de l'alphabet avoient esté rangées en quatre ou cinq colonnes perpendiculairement, les unes au-dessus des autres, 1.^o celui qui devoit donner le signal, commençoit par désigner le rang de la colonne où se devoit chercher la lettre que l'on vouloit indiquer. Il marquoit cette colonne par un, deux, trois flambeaux qu'il levoit toujours à gauche, suivant que la colonne estoit la première, la seconde ou la troisième, & ainsi du reste.

2.^o Après avoir fait connoître le rang de la colonne, & fixé l'attention de l'observateur à chercher où estoit la lettre, celui qui estoit chargé du signal, indiquoit la première lettre de la colonne par un flambeau, la seconde par deux, la

troisième par trois; de sorte que le nombre des flambeaux répondoit exactement au quantième de la lettre d'une colonne. Alors on écrivoit la lettre qui avoit esté indiquée, & par ces opérations répétées plusieurs fois, on parvenoit à former des syllabes, des mots & des phrases qui présentoient un sens déterminé.

Celuy qui donnoit le signal avoit encore un instrument géométrique garni de deux tuyaux, afin qu'il pût connoître par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celuy qui devoit luy répondre.

Le témoignage de Polybe, historien judicieux & exempt du soupçon de mensonge; ne nous laisse pas douter qu'on ne se servit avec succès de la méthode qu'il a expliquée; mais s'il estoit besoin de fortifier son témoignage, la pratique des siècles qui ont suivi celuy de Polybe, seroit une nouvelle preuve de la vérité du récit de cet Historien.

Voici ce que Jules-Africain dit des signaux par le feu, dans son livre intitulé *Κεσόι*. Cet Auteur traite dans un chapitre particulier, *Ἐξ ὑποτίων*, des signaux par le feu. Il est assez difficile, par l'altération du texte, de trouver un sens net & suivi dans ce qu'il dit en cet article; & les différentes leçons que l'on a tirées des manuscrits, ne suffisent pas encore pour le faire entendre. Je vais tâcher cependant de traduire la fin du chapitre, & je n'hésiteray pas à y faire un ou deux changements, qui seront assez justifiés par la clarté qu'ils feront naître dans l'explication de Jules-Africain. « Je m'étonne
 » assez souvent, dit-il, de la facilité que les signaux nous pro-
 » curent, d'écrire tout ce que nous voulons. Voici ce qui se
 » pratique. On choisit d'abord des lieux propres à donner &
 » à recevoir les signaux, on y détermine le côté gauche, le côté
 » droit & l'entredeux de ces côtes; ensuite on distribue les
 » lettres de l'alphabet, & on en fait passer du côté gauche un
 » certain nombre, par exemple, celles qui sont depuis l'Alpha
 » jusqu'au Thêta; les suivantes, depuis l'Iota jusqu'au Pi, de-
 » meureront dans le milieu, & le reste de l'alphabet sera tout
 » entier du côté droit. Lorsque l'on veut désigner l'Alpha, on
 » n'allume

n'allume qu'un signal du côté gauche, deux si c'est le Bêta, « trois si c'est le Gamma. Lorsque c'est l'Iota qui doit estre in- « diqué, on leve un signal entre le côté gauche & le côté droit, « dans l'entredeux du terrain où doivent s'exécuter les opéra- « tions; on en leve trois si c'est le Lambda, & on fera la même « chose pour marquer les lettres comprises dans la troisième « distribution, sans avoir aucun égard à la valeur numerale des « lettres; car, par exemple, on n'ira point lever cent signaux « pour désigner la lettre Rho, parce que dans les nombres le « Rho vaut cent. Il faudra qu'il y ait un concert bien établi « entre ceux qui donnent & ceux qui reçoivent le signal, & « qu'il y ait des gens chargez d'écrire. » Tel est le discours de Jules-Africain.

Il ne nous apprend rien de plus particulier, si ce n'est quelle estoit la matière de ces signaux. « Il faut avoir fait provision, dit-il, de bois sec, de chaume, de branches d'arbres & de « paille; & si l'on enduit ces matières de graisse, elles rendront « beaucoup de flamme, & une fumée épaisse que l'on verra « monter au Ciel par tourbillon. »

Jules-Africain nous assure que les Romains usoient de signaux tels qu'il les a expliquez; aussi remarque-t-on dans Tite-Live, dans Végèce & dans la vie de Sertorius par Plutarque, quelques occasions où les Généraux Romains avoient eu recours à ce moyen de se parler de fort loin les uns aux autres.

Je crois qu'il suffit de citer ces Auteurs, sans m'étendre à rapporter les faits dans un plus grand détail.



S U I T E D E S D I S S E R T A T I O N S

*Sur quelques Camps connus en France sous le nom
de CAMPS DE CÉSAR.*

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

Q U A T R I È M E P A R T I E.

21. May
1734.

*Les trois pre-
mières Parties
sont imprimées
dans le Tome X.*

LE premier des Camps, dits de César, desquels il s'agit dans ce discours, s'appelle le Camp de l'Etoile, du lieu près duquel il est situé; sçavoir, le village de l'Etoile sur la Somme, à trois lieues au-dessous de Péquigny, sur la route de Pontdormy.

Ce camp n'est pas moins avantageusement situé que celui de Péquigny dont il a été parlé dans une autre Dissertation. Placé au milieu d'un marais, sur une éminence escarpée de deux cens pieds du côté de l'Occident, de quatre-vingt pieds du côté du Midi, & de soixante, tant vers l'Orient qu'au Nord, il domine tous les environs, & commande un des plus importants passages qu'il y ait sur la Somme pour le pays de Vimeux.

La situation de ce poste est de celles que César choisissoit, autant qu'il le pouvoit, pour asséoir un camp. C'est ainsi qu'étoit posé le camp qu'il mit près d'un marais sur les bords de la rivière d'Ayne, dans le pays des Rhémois, où il se retrancha si bien, que l'armée formidable des Belges étant venue l'y attaquer, fut entièrement défaite.

Le camp de l'Etoile ne représente pas moins un ancien camp Romain par sa figure ovale, que par sa situation; en effet, quoique Polybe dans son excellent Traité de la Castramétation Romaine, nous apprenne que les Romains préféroient pour un camp, la figure quarrée à toute autre, cependant Végèce dit, dans le livre premier de sa Castramétation, qu'ils faisoient encore leurs camps ou triangulaires ou ovales, selon

Eglise de
l'Etoile



Tour





que la disposition du terrain ou la nécessité l'exigeoient. Il rapporte aussi dans son troisième livre, que les Romains formoient encore quelquefois leurs camps en rond : *Interdum autem quadrata, interdum trigona, interdum semi-rotunda, seu oblonga, prout loci qualitas, aut necessitas postulaverit, castra facienda sunt.* Mais ils trouvoient la figure carrée, ou l'ovale, beaucoup plus commodes que les autres, tant pour arranger dans un camp les différents corps de troupes, selon l'ordre & la symmétrie que prescrivoient les loix de la Castramétation, que pour représenter d'une manière plus parfaite, la disposition & la régularité qu'ils avoient coutume d'observer dans la distribution des différents quartiers de leurs villes, dont ils vouloient qu'un camp fût une image parfaite, soit par la figure extérieure, soit par la distribution de ses dedans.

Le camp de l'Etoile est de figure ovale, & ses boulevards, quoiqu'affaibles, ne laissent pas de se soutenir encore d'une manière assez uniforme. La longueur de ce camp, qui est de treize cens pieds de long sur huit cens de large, est à peu-près conforme aux dimensions des anciens camps, qui, selon Végèce, devoient être un tiers plus longs que larges, autant néanmoins qu'on étoit maître du terrain. Quoiqu'il n'y ait plus à présent aucune apparence de fossés autour de ce camp, il n'y a néanmoins aucun lieu de douter qu'il n'y en ait eu autrefois, au moins dans les endroits les moins escarpez de la montagne sur laquelle ce camp est situé, principalement du côté de son front, où la pente est beaucoup plus douce qu'ailleurs, puisqu'on sçait que le premier ouvrage du soldat Romain, en arrivant dans un lieu pour y camper, étoit de creuser à l'instant autour du camp un profond & large fossé, dont la terre qu'il en tiroit, servoit en même-temps à élever les boulevards, auxquels l'on donnoit plus ou moins de solidité, selon l'assiette du lieu, selon le plus ou le moins de temps qu'on devoit y rester, & selon que l'ennemi étoit plus ou moins à craindre.

Il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige des fossés du camp de l'Etoile, ainsi que de ceux des camps de Wiffan &

F f f ij

de l'Abbaye de Froimont en Beauvoisis, dont il sera fait mention dans la Dissertation suivante, ayant esté entièrement comblez par la longue suite des siècles.

Quant au petit fossé qui environne en demi-cercle une portion d'une des extrémités de ce camp, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne soit moderne.

Si l'on demande pourquoy ce camp n'a qu'une seule entrée ou porte, contre les loix de l'ancienne Castramétation, qui vouloient qu'il y en eût quatre, je répondray que la hauteur sur laquelle il est placé, est si roide de tous les côtez, excepté de celuy où se voit son unique entrée, dont la pente est beaucoup plus douce, qu'il auroit esté absolument inutile qu'il y eût eu plus d'ouvertures à ce camp.

Le peu d'espace qu'il tient, nous rappelle l'ancienne pratique qu'avoient les Romains, de ne faire ordinairement les camps à demeure, nommez *stativa castra*, les uns d'hyver & les autres d'été, *hyberna & aestiva castra*, que d'une étendue médiocre, pour n'y tenir qu'une légion, & le plus souvent même qu'une ou deux cohortes, sur-tout dans les camps stables qu'ils avoient sur les frontières de leur Empire, où ils entretenoient des garnisons pendant tout le cours de l'année.

Là avec peu de troupes disposées de distance en distance, les Romains tenoient en respect leurs ennemis. Aussi ne voyons-nous pas que César, dans la distribution de ses troupes en quartier d'hyver dans les provinces de la Gaule, ait mis plus d'une légion dans aucun camp. L'on ne doit donc pas s'étonner qu'entre les anciens camps dont les vestiges subsistent encore, il s'en trouve si peu qui puissent tenir plus d'une légion; la plupart même n'en peuvent loger qu'une partie. Tel est le camp de l'Etoile, lequel, selon les dimensions ordinaires que les Romains donnoient au dedans de leurs camps, ne pouvoit renfermer que trois à quatre mille hommes au plus. Il en est de même de plusieurs autres anciens camps, qui estant encore moins spacieux que n'est celuy de l'Etoile, ne pouvoient contenir qu'un petit nombre de troupes.

Qu'y a-t-il donc à conclure de ce qu'on vient de rapporter, si ce n'est que le camp de l'Etoile ayant esté construit & disposé selon les règles de l'ancienne Castramétation, doit passer pour estre un camp Romain ? Aussi la tradition constante & unanime du pays veut-elle que ce camp fût un des trois camps dans chacun desquels César mit en quartier d'hyver une des trois légions qu'il retint avec luy lorsqu'il vint passer l'hyver dans la ville d'Amiens, au retour de sa seconde expédition en Angleterre, ainsi qu'il nous l'apprend luy-même : *Fabium, dit-il dans ses Commentaires, cum sua legione in hyberna remittit, ipse cum tribus legionibus circum Samarobrigam tribus hybernis hyemare constituit, cum tanti motus Galliæ extiterant, totam hyemem ipse cum exercitu manere decrevit.*

Or il est très-probable que l'un des trois différens camps aux environs d'Amiens, dans chacun desquels il mit une de ses trois légions en quartier d'hyver, fut le camp de l'Etoile. Ce poste, qui n'est qu'à cinq petites lieues de cette ville, estoit un des plus avantageux qu'il pût choisir. Comme il commande un passage très-important sur la Somme, la légion qui l'occupoit, tenoit dans le devoir les peuples voisins des deux côtez de la rivière ; pouvoit avoir communication libre avec le Beauvoisis, mais sur-tout, assûroit le transport des provisions qui remontoient la Somme, pour remplir les magasins établis dans Amiens pour la subsistance de l'armée Romaine, qui manquoit de vivres dans les provinces, où la disette avoit esté presque générale cette année-là.

Qu'on ne dise point que le camp de l'Etoile n'ayant que treize cens pieds de long sur huit cens de large, n'est pas assez spacieux pour avoir pu contenir une légion entière, qui faisoit ordinairement un corps de six mille hommes, sans compter la cavalerie, puisqu'on doit sçavoir que César avoit perdu beaucoup de ses troupes dans son expédition d'Angleterre ; de sorte qu'il avoue luy-même dans ses Commentaires, que les deux légions qu'il mena, à son retour de cette Isle, pour secourir Cicéron, formoient à peine un corps de sept

F f f iij,

mille hommes : *Confedit*, dit-il de luy-même, & *quàm aquisfimo poteft loco castra communit, atque hac, etfi erant exigua per fe, vix hominum millium VII.* On peut bien croire que ses autres légions n'estoient pas plus nombreuses que les deux qui l'accompagnèrent dans cette entreprise; ainsi la légion qu'il envoya au camp de l'Etoile, dès qu'il fut revenu à Amiens, ne pouvant estre que de trois à quatre mille hommes au plus, devoit estre logée assez commodément dans ce camp.

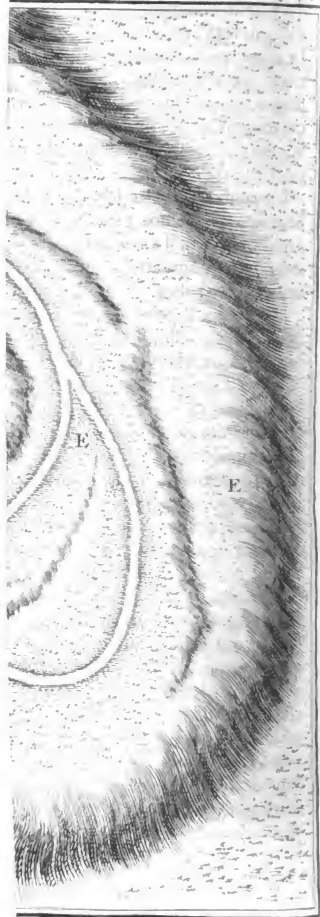
Mais c'est assez parler du camp de l'Etoile. Passons maintenant à un autre attribué aussi à César. Celuy-ci, quoique bien moins considérable que le camp de l'Etoile par son étendue, est cependant devenu beaucoup plus connu que le premier, par la Dissertation du P. le Quien.

*Mém. de Litt.
ter. Tom. VIII.*

Ce camp se trouve près de Wiffan, petit bourg sur les bords de la mer dans le Comté du Boulonnois, entre Calais & Boulogne, à trois lieues environ de l'une & l'autre de ces deux villes. Ce bourg, réduit à présent à 80. feux au plus, la mer en ayant enseveli la plus grande partie, estoit dans les temps passés une assez grosse ville, & un port fort fréquenté pour passer de France en Angleterre. Cambden, Berthius, M. du Cange & quelques autres Sçavants, ont même prétendu que ce port estoit le fameux port Icius où César s'embarqua pour ses deux expéditions dans la Grande-Bretagne, comme étant le port le plus commode, & le plus court trajet pour traverser du pays des Morins dans cette Isle.

C'est au sortir de ce bourg qu'on apperçoit sur la cime d'une éminence fort élevée, nommée le mont, ou en terme du pays, la motte-Catel, un ancien camp appelé castel de César; c'est-à-dire, château, ou petit camp de César, *castellum Caesaris*.

La conformité de ce camp avec celui de l'Etoile, est telle qu'on peut aisément reconnoître qu'il est du même temps. La structure en est la même, & la situation également avantageuse. Il domine tous les environs, & commande entièrement le bourg & le port de Wiffan, pour la défense duquel il paroît avoir esté construit. Ses boulevards sont aussi en assez bon état.



D. Esplanade autour du camp
77.

Il n'y a plus, de même qu'au camp de l'Étoile, aucun vestige d'anciens fossés, qui, à la longue, se sont comblés peu-à-peu. La figure en est pareillement ovale, & il n'a qu'une seule entrée, & il n'est pas moins aisé à défendre avec peu de troupes, ne présentant que peu de front à l'ennemi; de sorte que ces deux camps ne diffèrent presque l'un de l'autre que par leur étendue, celui de Wislan n'ayant guères plus que 50. toises de long, sur une largeur proportionnée.

Un coup d'œil jeté sur le petit plan, ou crayon, que M. Beaurain, un de nos plus habiles géographes, m'en a tracé d'après celui qu'il en avoit levé sur les lieux il y a quelques années, fera connoître à l'instant la situation, la figure & l'étendue de ce camp.

Quant aux dedans du castel de César, ils offrent à la vûe un aspect agréable, étant revêtus de toutes parts, tant ses boulevards que son rez-de-chaussée, d'un tapis de verdure.

La montagne sur laquelle est posé ce camp, se trouve située au confluent de deux ruisseaux, ou plutôt de deux larges & profondes ravines, qui en rendent l'accès très-difficile; il y a même apparence qu'autrefois les eaux de la mer venoient dans les hautes marées battre jusqu'au pied de cette montagne. On doit reconnoître à la description que je viens de faire, que ce camp a été formé du temps de César, comme le publie non-seulement le nom de castel de César, qu'il a de temps immémorial, mais encore la tradition constante des Peuples du Boulonnois.

Ces deux préjugés sont fortifiés du témoignage du P. le Quien, qui ayant été sur les lieux, s'est convaincu par lui-même, après l'avoir examiné en habile Critique, que c'étoit vraisemblablement un ouvrage construit du temps de César, comme il le marque dans sa Dissertation. Mais c'est contre toute vraisemblance que ce sçavant Dominicain prétend que ce camp fut formé par la cavalerie Romaine, qui s'étant embarquée sur dix grands navires, au premier passage de César en Angleterre, fut rejetée sur les côtes de Picardie par les vents contraires; car outre que la situation sur une éminence

fort escarpée de toutes parts, ne pouvoit pas permettre un pareil établissement, ce poste estoit trop resserré pour pouvoir contenir une cavalerie aussi nombreuse.

A qui donc attribuer l'origine du camp de Wissan? Ce seroit très vraysemblablement à Publius Sulpicius Rufus, s'il estoit vray, ainsi que le croit M. du Cange, que Wissan ait esté le fameux port Icius, puisque César à son premier passage en Angleterre, avoit laissé Sulpicius dans ce port avec une garnison suffisante pour le mettre à couvert contre les entreprises des Morins. *Sulpicium Rufum legatum cum praesidio quod satis esse arbitrabatur, portum tenere jussit.*

Mais comme il est très-incertain que l'ancien port Icius ait esté celuy de Wissan, il paroît plus vraysemblable que ce fut Labiénus qui forma le camp qui est auprès, dans le temps de la seconde expédition de César en Angleterre. Ce Général, en partant du port Icius, avoit laissé en terre-ferme Labiénus à la tête de trois légions & de deux mille hommes de cavalerie, tant pour tenir en respect les peuples voisins, que pour veiller à la conservation des ports de la côte d'où il tiroit ses secours & ses provisions, & où il devoit venir débarquer avec son armée à son retour de la Grande-Bretagne. *His rebus peractis*, dit César dans ses Commentaires, *Labieno cum tribus legionibus & equitum millibus duobus relicto, ut portus tueretur*, &c. Or comme de tous les ports de la côte du pays des Morins, à la sûreté desquels il devoit veiller, le port de Wissan estoit sans contredit un des plus considérables, tant par sa situation & sa commodité, que par sa proximité des côtes de la Grande-Bretagne, il est à présumer qu'un des premiers soins de ce Commandant, fut de mettre un port de cette conséquence en sûreté contre les desseins des ennemis; & qu'il ne manqua pas d'y envoyer d'abord un bon détachement de troupes. Et où ces troupes en arrivant à Wissan, pouvoient-elles mieux camper que sur le mont Catel qui dominoit tous les environs & mettoit le port à l'abri de toute insulte du côté de la terre?

Au reste, le port de Wissan a une si grande liaison avec le castel, ou camp de César, qu'il n'est pas hors de propos de donner

Handwritten text, possibly a date or page number, written vertically.

Handwritten text on the right margin, possibly a list or index.

Handwritten text on the right margin, possibly a list or index.



RTE
 de la situation,
 port de Wissan,
 p de Cesar(A).
 ur le Mont
 Castello.
 Larmir Géographe
 du Roy.



donner ici une idée de ce que ce port fut autrefois, & de l'état dans lequel il se trouve aujourd'hui.

Wissan, jusque vers le milieu du XIV.^e siècle, fut un port des plus considérables de l'Océan; sans dire ici que plusieurs Auteurs célèbres l'ont pris pour le port Icius, d'où César fit deux fois voile pour les Isles Britanniques. M. du Cange, dans sa Dissertation touchant ce port, a prouvé, par le témoignage de quantité d'Ecrivains, que Wissan fut pendant plusieurs siècles le port le plus fréquenté pour passer de France en Angleterre.

L'autorité de Camden peut tenir lieu de toutes les autres qu'on pourroit citer d'après du Cange. « Je ne crois pas, dit cet Auteur, qu'on doive chercher le port Icius ailleurs qu'à Wissan; puisque, selon nos Historiens, c'est-là qu'alloient débarquer tous ceux qui passoient de notre Isle en France. »

Mais les Anglois, après la bataille de Crécy, s'étant rendus maîtres de Calais en 1347. ils en aggrandirent & fortifièrent considérablement le port; & voulant en faire le lieu ordinaire de leur débarquement, ils ruinèrent la ville & le port de Wissan.

Depuis ce temps-là, les sables que la mer y a jettés, & ceux qu'elle continue toujours de porter sur la côte, l'ont tellement comblé, qu'on ne voit plus aujourd'hui que terre où la mer estoit autrefois; & ils ont encore formé le long de toute cette côte une grève spacieuse, qui éloigne déjà de la mer l'ancien port de Wissan à plus de quatre cens pas. Ainsi on peut appliquer à ce port, ce qu'Ovide dit de tant d'autres lieux :

————— *Vidi factas ex aquore terras.*

Quoyqu'on ait maintenant quelque difficulté, non seulement à distinguer au juste quelle a été l'étendue du port de Wissan, tant en longueur qu'en largeur, mais même à connaître où estoit son entrée, cependant en venant à examiner de près les pentes du terrain, l'on peut juger jusqu'où l'eau de la mer pouvoit s'étendre anciennement; & les gens du pays prétendent, à ce que rapporte le P. le Quien, que l'entrée s'en trouvoit à l'endroit qu'on nomme encore à présent le

Mem. Tome XIII.

Ggg

*j'ajouteroi à cette
autrefois celle de
qui seigne la Reine
l'aborda en
lan au port
de Wissan — autrefois
le port — ici
et si les auteurs
qui vivoient il y a
des noms ont encore
Wissan sicut de ne
pouvoit être que
parce que la tradition
la leur avoit appris
avant on peut dire
que l'endroit est
jugé*

Metam. lib. 3.

*William de Summery
nomme le port de
Wissan l'endroit — ici
l'endroit Wissan se trouve
au 11^e siècle —*

Hable ou le Havre, à l'emboûchure du ruisseau appelé en patois Boulonnois *le Rieu de Guibelen*. Ce ruisseau descendant des hauteurs de la paroisse de Tardinghen, va se rendre dans la mer au bas du cap Grinez, que M. du Cange ne devoit pas confondre avec le cap de Blaknès, qui est à une demi-lieue au-dessus de Wissant, du côté de Calais, & qui estant le cap le plus avancé dans la mer de ce côté-là, & le plus près des côtes d'Angleterre, pourroit estre le cap Ichius, Ἰχίον ἄκρον, dont parle Ptolémée, & sur la position duquel les Géographes ne sont point d'accord.

Au-dessus de l'entrée intérieure de l'ancien port de Wissant, est un reste de vieille habitation qu'on appelle le Castelet, ou le petit Château, apparemment à cause qu'il y eut là autrefois un château ou fort pour la défense du port; c'est peut-estre de ce château dont Flodoart veut parler dans sa Chronique, en 938. lorsqu'il dit que Louis d'Outremer fit rétablir un certain château, & un port de mer qu'on appelloit *Guifsum*: *Ludovicus Rex maritima loca petens, quoddam castrum portumque supra mare, quem dicunt Guifsum, restaurare nisus est*. Le nom de *Guifsum* dans ce passage, est le même que celui de *Wissum* ou *Wissant* *, qui, selon le P. le Quien, signifie Port-sur-Som, ou Sombre, ruisseau qui, du bas du mont Catel, va tomber dans le port de Wissant, dont l'entrée, à ce que prétend M. du Cange, estoit à l'emboûchure de ce ruisseau dans la mer, & non à l'emboûchure du ruisseau de Guibelen.

Le P. le Quien prend le terme de *castrum* dont se sert Flodoart dans le passage précédent, dans sa signification la plus étendue, pour signifier le port même de Wissant; mais on doit restreindre ce terme au fort nommé à présent le Castelet, qui a dû servir autrefois à défendre l'entrée du port. L'interprétation que l'op donne ici au mot de *castrum*, est d'autant plus sûre, que Flodoart ne rapporte le nom de *Guifsum* qu'au seul terme de *portum*, & non à celui de *castrum*.

* N.° Wissant tire peut-estre son étymologie de Witthesand, qui, en Anglois & en Flamand, signifie *sable blanc*, dont les Dunes qui environnent ce Port sont formées.

Au-dessus du bassin de l'ancien port de Wissant, est une hauteur qu'on appelle la Motte, ou le mont de Phare, à cause qu'il y eut là autrefois un Phare, pour la sûreté des bâtimens qui pouvoient arriver de nuit sur cette côte.

La figure du port, autant qu'on en peut juger par les vestiges qu'on en voit encore aujourd'hui, estoit un triangle aigu fort irrégulier; quant à sa situation, elle estoit des plus avantageuses & des plus commodes.

Placé dans un fond que des collines environnent de toutes parts du côté de terre, & qu'une haute levée naturelle d'un terrain ferme & solide, & le cap Grinez, couvrent du côté de la mer, il se trouvoit estre entièrement à l'abri des vents & des orages.

De quelle utilité même les eaux douces qui des collines voisines s'y rendoient abondamment en différens endroits, n'estoient-elles pas pour les vaisseaux qui venoient relâcher dans ce port? D'ailleurs, c'estoit-là où se trouvoit le plus court trajet de la côte du pays des Morins pour la Grande-Bretagne, dont le port de Wissant est plus près que Calais d'une lieue & demie, & que Boulogne de deux grandes lieues; raisons dont a bien sçu se prévaloir M. du Cange, dans sa Dissertation sur l'ancien port Icius à Wissant.

Ce port n'estoit aussi pas moins fort qu'avantageux & commode. Le Castel de César en rendoit les avenues d'un accès difficile du côté de terre, & le Castelet en défendoit l'entrée aux armées navales des ennemis. Mais ce qui devoit principalement en faire un port des plus considérables, estoit la grande étendue de son bassin, qui avoit plus de deux mille pas de longueur sur quatre à cinq cens de large vers son milieu; espace qui le rendoit capable de tenir les flottes les plus nombreuses, celle même sur laquelle César passa dans la Grande-Bretagne à sa seconde expédition, & qu'on fait monter à plus de six cens voiles.



S U I T E D E S D I S S E R T A T I O N S

*Sur quelques Camps connus en France sous le nom
de CAMPS DE CÉSAR.*

Par M. l'Abbé D E F O N T E N U.

C I N Q U I E M E P A R T I E.

18. Février
1735.

OUTRE l'ancien camp de Wiffan, appelé le Castel de César, qui se trouve dans le comté de Boulogne, on voit assez près de là, sur la montagne du village de Neufchâtel, à une lieue du petit port de Camiers, entre les villes de Boulogne & d'Etapes, un camp que le P. le Quien donne; suivant la tradition du pays, pour un monument du temps de César; mais le sentiment de ce sçavant homme paroît insoutenable, car pour peu qu'on ait de connoissance de l'ancienne Castramétation, il est aisé de reconnoître que ce camp n'a rien qui tienne du goût antique. Aussi n'y découvre-t-on que la manière de camper usitée dans les derniers siècles, & nullement la disposition d'un ancien camp Romain.

Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur le plan que M. de Patras de Campagniole, Sénéchal héréditaire du Boulonnois, en a dessiné luy-même sur les lieux, & que M. Beaurain a tracé d'après luy, sur la Carte des environs de Neufchâtel, depuis Boulogne jusqu'à Montreuil.

Ce camp posé sur le haut d'un des sommets d'une montagne escarpée, qu'on appelle la montagne Enroyer, y occupe un terrain assez vaste nommé le mont Violette, & est composé de trois parties.

La première, est une élévation de terre de figure ronde, & faite de main d'homme, en façon de cavalier, environnée d'un large fossé. Au centre de cette hauteur, sont les vestiges d'un puits presque comblé.

La seconde & la plus étendue, est une platte-forme fort large, de figure presqu'ovale, qui regne tout autour du premier ouvrage, qui en est comme le donjon. Cette seconde partie est aussi entourée d'un grand fossé.

Enfin la troisième est une avance en dehors, en espèce de pâte, ou de bastion irrégulier & sans angles. Cette fortification extérieure qui domine sur les environs, est aussi munie de son fossé.

Cette seule description fait assez connoître qu'il n'y a rien ici qui ait l'air d'un ancien camp, si ce n'est la situation sur une éminence, que les Anciens préféroient à toute autre autant qu'ils le pouvoient.

Mais sans entrer dans le détail de ce qui concerne la structure d'un camp Romain, dont il a été assez parlé dans les Dissertations précédentes, on se contentera d'observer que cette multiplicité d'ouvrages & de fortifications, qui se voit dans le camp de Neuschâtel, n'étoit point connue dans l'ancienne Castramétation, & n'auroit servi qu'à en déranger entièrement la régularité & cette belle symétrie des camps Romains.

Toute la force d'un camp Romain consistoit dans de bons boulevards en glacis des deux côtes, munis tout autour de palissades & de hautes tours de bois de distance en distance, quand il y avoit danger d'être attaqué; le tout environné de profonds & larges fossés. Ces seuls retranchements suffisoient aux Romains pour arrêter les efforts des armées les plus formidables, ainsi que leur histoire nous en fournit un grand nombre d'exemples.

Comme il est donc évident que le camp de Neuschâtel n'a nulle conformité avec les anciens camps, & qu'il paroît au contraire entièrement construit suivant les loix de la Castramétation moderne, on doit conclure que ce n'est qu'un ouvrage des derniers siècles, & depuis l'usage du canon, qui a fait changer l'ancienne manière de se fortifier.

Or c'est selon ce nouveau système qu'a été construit le

G g g iij

*Neuschâtel
& environs
Neuschâtel
Camp*

camp de Neufchâtel; car pour peu qu'on veuille en examiner la structure & les différents ouvrages, on sera obligé d'avouer, 1.^o que cette élévation de terre, ou cavalier, qui se voit au centre, n'y a pas seulement esté faite pour servir de dernière ressource au soldat, mais encore pour y dresser des batteries de canon, afin de foudroyer delà toutes les éminences voisines où l'ennemi auroit pu se loger. Cette fortification paroît même avoir esté établie principalement pour démonter les batteries de canon qu'on auroit pu pointer contre le camp sur une des éminences voisines qui le commandent.

2.^o Il est aussi visible que l'espèce de bastion qui tient au camp en dehors, n'y a pas tant esté élevé pour soutenir les premières attaques de l'ennemi, que pour y placer du canon.

Au reste, quoyqu'il n'y ait pas à douter, ce semble, que le camp de Neufchâtel ne soit un ouvrage assez moderne, il est cependant difficile de décider au juste, en quel temps & sous quel Prince il a esté fait, l'Histoire ne nous donnant aucunes lumières sur ce sujet.

Sans s'étendre donc en de longues discussions qui meneroient trop loin, on observera seulement que si le camp de Neufchâtel n'a point esté dressé durant les guerres de la France contre l'Angleterre, ou pendant que les Ducs de Bourgogne furent maîtres du comté du Boulonnois (sçavoir depuis 1419. jusqu'en 1476. sous les Ducs Philippe, Jean & Charles le Hardy) il aura esté vraisemblablement établi sous Henry VIII. Roy d'Angleterre, pendant l'une des six années depuis 1544. jusqu'à 1550. qu'après avoir pris Boulogne, il resta en possession de la partie du Boulonnois qui se trouve entre la mer & la rivière de Lianne. Il est fort probable que ce Prince ayant échoué en ce temps-là devant la ville de Montreuil, dont la prise auroit mis à couvert la nouvelle conquête du côté de la France, ne manqua pas de faire retrancher un gros corps de troupes sur le mont de Neufchâtel, comme dans un poste très-avantageux, pour couvrir les places maritimes du Boulonnois qu'il tenoit, & disputer aux François

le passage de la Lianne, qui servoit alors de barrière entre ce que la France & l'Angleterre possédoient du Boulonnois.

On ne doit pas penser de même d'un fameux camp de César en Beauvaisis, qui mérite qu'on en fasse ici quelque mention. Ce camp est à trois lieues de Beauvais, à une demi-lieu de Pressé, maison de plaisance des Evêques de cette ville, & à un demi-quart de lieu de Froidmont, célèbre Abbaye de Bernardins. Ce monument est de figure ovale, ainsi que les camps de l'Etoile, de Wiffan & autres. La situation en est aussi des plus favorables. Placé sur une éminence fort escarpée, qu'on nomme le Mont-César, il domine tous les environs, il est appuyé du côté du levant à la forêt de la Neuville, du côté du midi à un grand marais formé par le Terrain, petite rivière qui passe à Beauvais; au nord-ouest du camp répond une vaste campagne qui va vers Beauvais.

L'espace qu'occupe ce camp sur le haut de la colline nommée le Mont-César, peut avoir environ quinze à seize cens pieds de longueur sur une largeur proportionnée. Il est environné en partie d'anciens restes de boulevards en talus des deux côtés, à la hauteur de cinq à six pieds, avec quelques vestiges d'anciennes entrées ou portes, sans aucune trace de fossés.

Vers le milieu de la pelouse est une petite élévation de terre de quatre à cinq pieds de haut sur dix à onze pieds de diamètre, faite probablement de main d'homme, en espèce d'autel, pour y placer les drapeaux militaires, qu'on sçait avoir été révérez chez les Romains comme les Divinitez tutélaires des armées.

Au dehors des boulevards du camp, regne tout autour, ainsi qu'à l'entour de ceux du camp de Wiffan, une esplanade de dix à douze pieds de large; c'est l'espace qu'ont dû tenir anciennement les fossés du camp, qui depuis ont été comblez. Des amas de pierres qui se trouvent de distance en distance le long des boulevards, font conjecturer que dans leur origine ils furent revêtus de murs, ou en entier, ou en partie.

*Mont César
aujourd'hui*

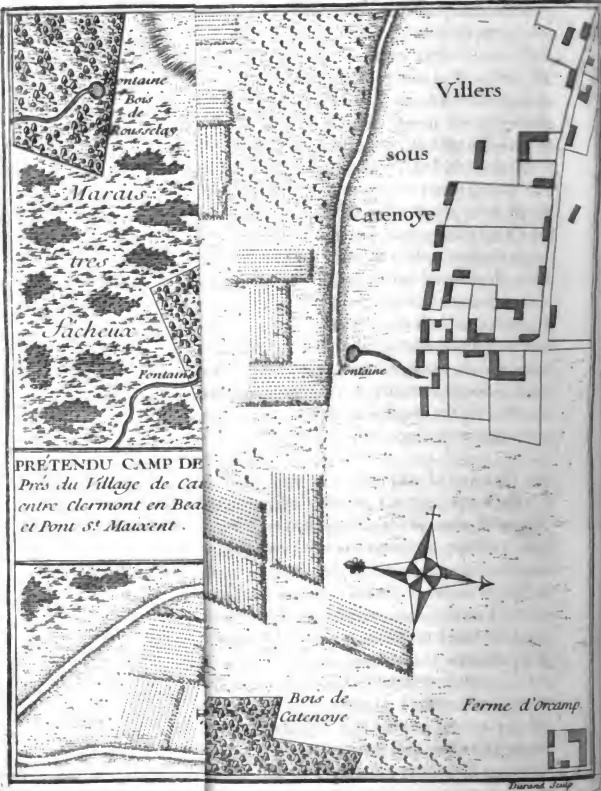
La seule description de ce camp suffit, pour y reconnoître le goût de la Castramétation Romaine. L'on y apperçoit la simplicité & la régularité que les Romains avoient coûtume d'observer, autant qu'ils le pouvoient, dans la structure & dans la disposition de leurs camps. Celui-ci ressemble parfaitement à ceux de l'Etoile & de Wislan, & on n'y apperçoit aucun de ces caractères de nouveauté qui se font sentir à la première vûe dans les camps de Dieppe & de Neuschâtel.

On n'a point cependant de preuve que ce camp ait esté fait du temps de César, & il ne porte peut-estre le nom de ce Héros, qu'à cause qu'il aura esté formé sous quelqu'un de ses successeurs, qui tous portèrent le nom de César; aussi n'avons-nous aucune preuve certaine que ce camp soit l'un de ceux dont ce grand Capitaine fait mention dans ses Commentaires.

Premièrement, ce ne peut-estre aucun des camps que ce Conquérant forma dans le Beauvaisis pendant le temps des deux campagnes qu'il y fit. Comme il y estoit accompagné d'une nombreuse armée, composée de plusieurs légions, il luy falloit un camp d'une plus grande étendue que n'est celle du camp du Mont-César, qui ne pouvoit contenir qu'un corps médiocre de troupes.

Secondement, ce ne peut estre non plus le camp où vint s'établir la légion commandée par M. Crassus, que César, à son retour de sa seconde expédition dans la Grande-Bretagne, envoya en quartier d'hiver dans le Beauvaisis, puisqu'il nous apprend luy-même dans ses Commentaires, que cette légion n'estoit qu'à 25. milles d'Amiens, où elle se rendit en moins de dix heures, pour marcher au secours de Quintus Cicéron assiégé dans son camp. Or le camp du Mont-César est à 32. milles au moins de cette ville, où cette légion n'auroit pu se rendre en moins de douze à treize heures de marche.

Il est vray que César à son retour de sa première expédition dans les Isles Britanniques, mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Gaule Belgique, dont le Beauvaisis fait partie. J'avoue aussi qu'après que ce Héros eut achevé la conquête
des



des Gaules, il fit hyverner quatre de ses légions, sous la conduite de Trébonius, dans le Beauvaisis & dans les contrées voisines; mais, ni les Commentaires de César, ni leur supplément, ne nous donnent aucune connoissance des lieux particuliers où ces légions allèrent camper. Ainsi l'on ne pourroit dire que par pure conjecture, qu'un détachement de ces troupes soit venu s'établir dans ce camp. Ce qu'on peut donc avancer de plus plausible, c'est que ce monument ayant tout l'air d'un camp Romain, peut passer pour estre un ouvrage fait sous quelqu'un des Empereurs Romains, s'il ne doit pas son origine à César même.

Ce seroit ici le lieu de parler d'un autre camp du Beauvaisis, qu'on qualifie encore du nom de César. Ce camp se trouve entre Clermont en Beauvaisis, & Pont-Saint-Maxent, près de la paroisse de Caténoy & des marais dits de Sacy-le-grand. Mais le plan de ce camp que M. le Curé de Caténoy en a envoyé, suffit seul pour décider que ce ne fut jamais-là un camp Romain, & qu'il ne peut avoir l'antiquité qu'on luy donne.

C'est une langue de terre triangulaire fort longue, très-étroite à proportion, terminée en angle fort aigu, & prise sur l'extrémité d'un terrain élevé dont on l'a séparée par un large fossé, qui a encore six à sept pieds de profondeur; on le nomme dans le pays le Fossé de M. de Beauvais, apparemment à cause que ce lieu relève de l'Evêque de cette ville. Il est évident qu'un fossé encore si profond & si bien conservé, n'annonce point une antiquité fort reculée; & personne n'ignore que rien n'est plus contraire aux principes de la Castramétation Romaine, que de faire camper des troupes dans un lieu aussi étranglé que l'est celui où ce camp est placé; elles y auroient esté trop à l'étroit & trop gênées, & l'on n'auroit pu y observer ce bel ordre & cette symmétrie qui se faisoient admirer dans toutes les parties d'un camp Romain.

Mais outre les camps de Neufchâtel & de Froidmont dont l'on vient de parler, quelques Auteurs & la tradition du pays nous donnent encore pour un camp de César, une longue &

Mem. Tome XIII.

H h h

étroite élévation de terrain qui traverse une vaste campagne entre les rivières d'Aube & de Voire, près de Brienne-le-château & de Rosnay en Champagne. Cependant rien n'est plus mal fondé que cette tradition, puisque, ainsi que l'a mandé M. le Comte de Brienne, elle n'est appuyée que sur une fausse supposition, sçavoir, que les ruines d'un ancien monument qui traversent la terre, sont les vestiges du camp célèbre dont César fait la description dans le second livre de ses Commentaires, & dans lequel il fit retrancher ses légions contre l'armée formidable des Belges qui vinrent l'y attaquer, après avoir échoué devant la ville de Bibrax, que M. d'Ablancourt traduit par Brenne ou Brienne; car rien n'est plus contraire à cette tradition, que le texte même de César, sur lequel cependant on prétend l'établir.

En effet, ce texte porte que le camp dans lequel les Romains se fortifièrent pour arrêter les Belges, estoit situé dans la Cité des Rhémois, le long des bords de la rivière d'Ayne, sur une hauteur assez resserrée, près d'un marais. Or ces circonstances sont bien opposées à la situation du camp prétendu de Brienne, qu'on place entre les rivières d'Aube & de Voire, au milieu d'une vaste plaine dont il tenoit, dit-on, trois à quatre lieues de tour.

D'ailleurs, Brenne ou Brienne, que M. d'Ablancourt prend dans sa traduction pour l'ancienne ville de Bibrax, n'est nullement la petite ville ou bourg de Brienne-le-château près de la rivière d'Aube, mais le village de Brenne proche de Neuschâtel sur l'Ayne, rivière fort éloignée de celle d'Aube.

Mais ce qui détruit entièrement l'opinion du vulgaire sur le prétendu camp de César près de Brienne-le-Château, c'est que les débris qu'on voit dans la plaine ne sont que des ruines d'une ancienne chaussée, & nullement les restes d'un camp antique. C'est ce qu'on ne peut révoquer en doute, après ce qu'en a mandé M. Masson Subdélégué de M. l'Intendant à Bar-sur-Aube, à M. d'Herval premier Secrétaire de M. le Pelletier de Beaupré.

Erreur de laquelle il est fort étonnant qu'on ne soit pas encore revenu en Champagne, depuis que M.^{rs} l'Escalopier & d'Haroui Intendants à Châlons, après bien des recherches faites sur les lieux, touchant le camp en question, s'étoient déshistez d'en faire de plus amples, ayant apparemment reconnu que tout ce qu'on en disoit étoit chimérique. C'est dont la lettre de M. Maslón est une preuve incontestable.

L'on pourroit substituer à ce camp imaginaire, plusieurs vieux camps réels qu'on voit en France, auxquels on a donné le nom de César, & dont l'on n'a fait aucune mention dans les discours précédents, tels que sont les camps du Châtelet dans le Rhélelois, de Romorantin dans l'Orléannois, de Vésou en Franche-Comté, du Bois-du-chêne entre Melun & Guinet, près du village de Chanteuil en Brie, & d'un autre camp qui se trouve à une lieue d'Angers, entre le conflant de la Loire & de la Maine; mais on abandonne ces camps, & quelques autres qui sont dans nos provinces, aux recherches des curieux qui pourront dans la suite travailler sur les anciens monuments répandus en différents cantons de la France, & dont plusieurs mériteroient bien d'estre tirez de l'oubli.

Remarquons seulement, en finissant, qu'on a mis bien souvent sur le compte de César, beaucoup d'ouvrages publics qu'il n'a jamais fait construire. Tel est entr'autres le pont de Cé, passage le plus important qui soit sur la Loire, depuis Nantes jusqu'à Saumur; ouvrage qui passe aussi dans la tradition du pays, pour un ouvrage de César, qu'il fit faire pour donner aux armées Romaines un accès facile dans toutes les provinces voisines des rivages de cette rivière. Aussi plusieurs Auteurs, comme l'observe André Duchesne dans ses Antiquitez Gauloises, nomment-ils ce pont le Pont de César, *Pontem Casaris ad Ligerim*, ou par abbréviation, le pont de Cé.

Mais comme César ne fait aucune mention de la construction de cet ouvrage dans ses Commentaires, la plupart des Ecrivains ne l'appellent que *Pontem Ceum*, ou *Pontes Ceos*, de l'ancien terme Celtique *Cé*, qui signifie un étang ou une vaste

H h h ij

*Le Camp de
César.
Indiqué par
Dion.*

étendue d'eau, à cause que la Loire est extraordinairement large en cet endroit-là, où elle forme plusieurs isles, dans lesquelles on passe de l'une à l'autre par différents ponts. Du terme *Cé* vient apparemment celui de *Sea*, qui en Anglois signifie la Mer.

Au reste, si nous voulons nous en rapporter aux remarques de Sanfon sur la carte de l'ancienne Gaule, le pont de Cé n'est autre que l'ancien pont sur la Loire, *pontem ad Ligerim*, refait sans doute plusieurs fois depuis, dont parle César dans le huitième livre de ses Commentaires, & que Dumnax, Chef des Angevins qui s'estoient révoltez contre les Romains, voulut gagner, après avoir levé le siège de Poitiers, pour se refugier en Anjou; mais ayant esté prévenu par Fabius Lieutenant de César, qui se saisit d'abord de ce passage, son armée fut entièrement défaite, avec perte de douze mille hommes restez sur la place.



DISCOURS

SUR LES MONUMENTS ANTIQUES:

SUR CEUX

DE LA VILLE DE PARIS,
ET SUR UNE INSCRIPTION
TROUVÉE AU BOIS DE VINCENNES.

Qui prouve que du temps de l'Empereur Marc-Aurèle, il y avoit à Paris, de même qu'à Rome, un Collège du Dieu Silvain.

Par le R. P. Dom Bernard DE MONTEFAUCON.

LES plus habiles Auteurs conviennent que les Monuments de l'Antiquité, & sur-tout les Inscriptions, sont d'un grand secours pour éclaircir les faits historiques, & nous apprennent même bien des choses qui avoient échappé aux Historiens des anciens temps. C'est une source inépuisable d'où il sort tous les jours quelque fait singulier, aussi ignoré de notre temps, qu'il estoit célèbre dans l'Antiquité. Rome, autrefois la Capitale du Monde, en fournit incomparablement plus qu'aucune ville. Les statues, les bas reliefs, & sur-tout les Inscriptions, y sont l'ornement des jardins, des maisons, des palais, & l'on y en déterre tous les jours.

22. Juin
1734.

C'est-là qu'on apprend une infinité de choses sur la Cour des Empereurs, sur les Officiers de l'Empire, sur le culte des Dieux, sur des lieux célèbres de la ville de Rome, sur les assemblées, & sur bien des particularitez remarquables. On y voit un synode d'Apollon, espèce d'Académie fort nombreuse, dont les confrères s'appelloient Synodites, le grand Collège du Dieu Silvain divisé par Décuries, les compagnies

H h h iij

d'Affranchis distribuées dans les quatorze régions de la Ville, d'où l'on tiroit des Pédagogues pour instruire la jeunesse, & une infinité d'autres choses aussi remarquables, dont aucun Auteur n'avoit jamais parlé, & dont le détail nous meneroit trop loin.

Quoyque rien n'égale Rome en ce point, ni dans l'Italie, ni dans les pays voisins, les amateurs de l'Antiquité font pourtant dans les autres villes des découvertes qui méritent nos attentions. Depuis que les Romains eurent conquis l'Espagne, les Gaules & une partie de la Germanie, ces Nations réduites en provinces, déposant leur ancienne barbarie, se policèrent à la manière de leurs vainqueurs. Alors les grandes villes, mais principalement dans les Gaules, tâchèrent comme à l'envi, de se procurer les mêmes ornements qui illustroient alors cette Capitale de l'Empire.

Metz se signala par plusieurs ouvrages magnifiques, donna à ses rues les mêmes noms que portoient alors les rues de Rome les plus fréquentées, comme nous l'apprenons des Inscriptions du pays; fit faire ce bel aqueduc, dont les arches traversant la Moselle, s'élevoient plus de cent pieds au-dessus du courant de la rivière; ouvrage qui n'eut jamais de pareil dans l'Italie.

Nîmes, qui a mieux conservé ses anciens monuments qu'aucune autre ville, se distingua par son bel Amphithéâtre, la Maison carrée, la Tour-magne, & sur-tout par le merveilleux Pont du Gard qui servoit d'aqueduc, & qui surpassé tout ce que les Romains ont jamais fait en ce genre. Lyon, si célèbre par ce Temple d'Auguste, où soixante Peuples des Gaules avoient fait ériger autant de statues, estoit sans doute orné de plusieurs autres monuments, mais tout a péri.

Narbonne a plus conservé d'Inscriptions antiques qu'aucune autre ville des Gaules, & l'on y en déterre souvent, mais il n'y reste point de trace de ses autres monuments. Il ne faut point douter que les autres grandes villes, Marseille, Toulouse, Bourdeaux, Autun, Orléans, Rouen, Amiens,

Reims, &c. n'eussent aussi, à l'imitation de Rome, des temples, des amphithéâtres & d'autres monuments; mais presque tout cela a péri dans les bas temps, où l'on n'avoit aucun goût pour l'Antiquité.

Nous n'avons pas mis Paris dans le rang des autres villes. Ces sortes de monuments ont pu moins s'y conserver qu'ailleurs. Sa riche situation ne luy a pas permis de se tenir dans ses anciennes bornes. Quatre rivières, l'Yonne, la Seine, la Marne & l'Oise, luy apportent les denrées des provinces les plus fertiles; les greniers de la Beauce sont presque à ses portes. La Seine qui, depuis qu'elle est sortie de Paris, va toujours en serpentant comme un Méandre, & par des contours de plus de cent lieues, se rend à la mer qui n'en est pas éloignée de plus de quarante-deux, devient ainsi fort aisée à remonter, & apporte à Paris les commoditez & les richesses de la Normandie & de la mer.

Une telle abondance des choses nécessaires à la vie, y attireroit une grande affluence de peuple. Paris ne put se contenir long-temps dans les étroites limites de l'Isle du Palais. On bâtit de grands faubourgs des deux côtes de la rivière. Je suis persuadé que la ville commença à s'étendre ainsi, peu de temps après qu'elle fut tombée sous la puissance des Romains; du moins paroît-il bien certain que ses faubourgs estoient grands du temps de Clovis: cela seroit aisé à prouver; si le sujet que nous traitons pouvoit admettre une si longue digression.

En bâtissant & rebâtissant dans ces grands espaces, le terrain s'est extraordinairement élevé par les décombres. Il paroît indubitable que sur le premier & plus bas terrain, il y a beaucoup de monuments antiques, des bas reliefs, des statues & des inscriptions cachées. La découverte qu'on fit l'an 1711. dans l'Eglise de Notre-Dame, en est une preuve. Il est à remarquer que le pavé de cette Eglise, fait sous Philippe-Auguste, est plus bas d'environ cinq pieds que le pavé de la rue qui y répond, tant le terrain voisin s'est élevé depuis le

regne de ce Prince. Au mois de Mars de la même année, on creusa dans le Chœur pour y faire un caveau. A trois pieds plus bas, on trouva l'ancien pavé de l'église; & à cinq ou six pieds encore plus bas, on découvrit quatre grandes pierres chargées de plusieurs inscriptions & de bas reliefs faits par les bateliers de Paris, qu'une inscription appelle *nautæ Parisiaci*. Ce monument nous apprend bien des choses auparavant inconnues. Les Gaulois subjugués depuis environ soixante-dix ans, avoient introduit chez eux le culte des Dieux Romains qui s'y voyent représentés avec leurs noms, en conservant pourtant leurs Dieux, qui s'y trouvent en assez grand nombre. Il y en a plusieurs dont on ignoroit & le nom & la forme. Ces monuments sont conservés dans le Cabinet de cette Académie. Deux de nos Confrères Académiciens, M. de Mautour & M. Baudelot, firent sur cette découverte de sçavantes dissertations. J'en ay parlé aussi assez au long, à la fin du quatrième Tome de l'Antiquité expliquée.

On ne peut douter qu'il n'y ait eu à Paris & autour de la ville, bien des monuments semblables, & qu'il n'en reste encore sous terre une grande quantité. Mais il est à craindre que ceux qui les trouvent en faisant des caves ou des puits, ou en jettant des fondements, n'en connoissant pas le mérite, ne les employent comme des matériaux. Il seroit à souhaiter que nos Magistrats veillassent à leur conservation, & donnassent ordre à ceux qui, en creusant la terre, découvrent des statues, des bas reliefs, & sur-tout des inscriptions, de les en avertir. On donne de pareils ordres à Rome, & l'on punit quelquefois sévèrement ceux qui manquent de les exécuter.

Paris avoit un amphithéâtre près de Saint Charles de la Doctrine, en un lieu qu'on a appelé jusqu'au plus bas temps *le Clos des Arènes*. Les Arènes sont le nom qu'on donne aux amphithéâtres; on dit encore aujourd'hui *les Arènes de Nîmes*. Mais tous ces grands édifices, amphithéâtres, théâtres, temples, auront esté ruinez pour bâtir des maisons. Il ne reste plus que cette voute qu'on voit encore aujourd'hui à la rue de la

de la Harpe. Quelques-uns croient que c'étoit le Palais de Julien l'Apostat, qui résida quelque temps à Paris, & qui y fut déclaré Empereur en 360. ce qui est certain, c'est que du temps de Saint Louis on l'appelloit le Palais des Thermes, situé dans la rue qu'on nommoit alors *Coupe-gueule*.

Venons présentement à une nouvelle découverte, qui fait le principal sujet de ce Discours. Il y a cinq ou six ans que M. l'Abbé Chevalier, peu de temps avant sa mort, me fit présent d'une pierre portant une inscription, donnée par un Chanoine de Saint Maur-des-Fossés, qui luy dit qu'on l'avoit trouvée au Bois de Vincennes, qui est tout auprès de Saint Maur. Ce monument est aujourd'huy à la Bibliothèque de Saint Germain-des-Prez, avec plusieurs autres.

Voici les termes de l'inscription : *Collegium Silvani restituerunt Marcus Aurelius Augusti libertus Hilarus, & Magnus Cryptarius, curatores*. Cela veut dire que Marcus Aurélius affranchi d'Auguste, surnommé Hilarus, & Magnus Cryptarius, curateurs, ont rétabli le collège de Silvain. Le nom de Marcus Aurélius que portoit l'affranchi d'Auguste, marque qu'il estoit affranchi de Marc-Aurèle, qui regna depuis l'an 161. de J. C. jusqu'en l'an 180. & que ce rétablissement du collège de Silvain a esté fait sous cet Empereur. C'est une règle infaillible & autorisée par un grand nombre d'exemples, que les affranchis des Augustes portoient le nom de l'Empereur regnant. Le second Curateur, appelé Magnus, est surnommé Cryptarius. Cela paroît estre un nom d'office, dont je n'ay point encore trouvé d'exemple. *Crypta* se lit assez souvent dans les anciens Auteurs. Sénèque, Epist. 58. *A ceromate nos aptè excepit in Crypta Neapolitana*; & Juvenal, Satyre 5.

Et solitus mediæ Cryptam penetrare subura.

Collegium Silvani. *Collegium* se prend-là pour une société ou une confrairie, qu'on appelloit aussi *sodalitas* ou *sodalitium*. De ces collèges ou confrairies, il y en avoit de sacrées, comme

collegium fratrum Arvalium, le collège des freres Arvales, qui sacrifioient pour la fertilité des champs. Le collège de Silvain à Rome, estoit aussi du nombre des sacrez, & estoit appelé le Grand Collège. Les corps de métier avoient aussi leurs collèges & leurs assemblées qui se faisoient en certains temps.

Ce collège de Silvain de Paris fut ainsi rétabli du temps de Marc-Aurèle Empereur. Il falloit donc qu'il eût esté fondé long-temps auparavant, & qu'il fût depuis tombé en décadence, ce qui porta les Curateurs à le remettre à son premier état. Ce fut apparemment peu de temps après que les Gaules furent réduites sous la puissance des Romains, que ce collège de Silvain fut établi dans le Bois de Vincennes, à l'imitation du grand collège de Silvain de Rome; car, comme nous avons dit, les principales villes des Gaules se conformoient à cette Capitale du Monde, dans leurs établissemens, leurs édifices, leurs temples, leurs collèges, &c. & si les précieux restes de l'Antiquité n'estoient comme abyssés dans les grands décombres qui ont si fort haussé le terrain de Paris, nous y verrions bien des choses imitées de l'ancienne Rome.

Les temples & les autres lieux consacrez à Silvain, estoient ordinairement dans les bois & dans les forêts. Selon M. Fabretti, on voit encore aujourd'huy dans un bois près de Rome, joignant la voye d'Ostie, les mesures d'un temple, avec l'inscription *Silvano sancto*. Ce culte qu'on luy rendoit dans les bois, avoit rapport à son nom. Ce Dieu se voit assez souvent représenté entre des arbres, tenant une serpe, & portant une branche de pin ou de cyprès; de-là vient qu'on l'appelloit Dendrophore.

Notre inscription ne nous apprend touchant ce collège de Silvain, que ce que je viens de dire. Mais comme il a indubitablement esté fondé à l'exemple & sur la forme du grand collège de Silvain de Rome, cela m'engage à rapporter ici de ce grand collège Romain, ce que les marbres nous en apprennent, car les anciens Auteurs n'en ont jamais parlé.

Ce grand collège avoit esté inconnu presque jusqu'à nos jours. Ce fut M. Fabretti, fameux Antiquaire, mort l'an 1700. qui, à la faveur de quelques inscriptions antiques, en donna la connoissance au Public. Ce collège est toujours appelé dans ces inscriptions, *collegium magnum Silvani*, le grand collège de Silvain. On gardoit dans ce grand collège les Dieux Lares & les images des Empereurs. On sçavoit bien, par le rapport de quelques Auteurs, qu'on rendoit un grand culte aux Dieux Lares & aux images des Empereurs; mais il n'estoit dit nulle part qu'on les gardât au grand collège de Silvain.

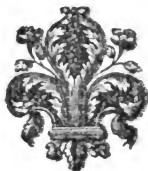
Le nombre de ceux qui composoient ce grand collège, alloit à plus de cent, selon une des inscriptions qui rapporte tous leurs noms. Le Chef de la confrairie estoit Caius Julius Elpidophorus Cyrinus, qui est appelé *Patronus sodaliti*, le Patron de la confrairie. Après luy venoient ceux qu'on appelloit *Immunes*, au nombre de six. Ce nom paroît n'exprimer guères leur office & leurs prérogatives; mais d'autres inscriptions nous apprennent que ces *Immunes* avoient droit de sacrifier dans les assemblées, & ce droit est qualifié dans une inscription, d'*Immunitas*. Après ces *Immunes* au nombre de six, venoient les *Sodales* ou confreres, qui sont quatre-vingt-douze divisez par Décuries; où il est à remarquer que ces Décuries ne comprenoient pas seulement dix personnes, comme le nom semble le signifier, mais quatorze, quinze, & quelquefois seize. Ce qui s'observe aussi dans d'autres inscriptions, où il est fait mention de collèges différens de celui dont nous parlons.

D'autres inscriptions qui rapportent les noms des soldats Romains, mettent en titre *Centuria*, la Centurie, & en nomment bien au-delà de cent sur chacune.

Après les quatre-vingt-douze confreres, on voit dans un rang séparé les bas-officiers, qui y sont appellez *Biatores*, au lieu de *Viatores*. Le B. mis pour V consonne, se trouve si souvent dans les inscriptions, qu'on ne s'y arrête plus. Ces *Biatores* estoient destinez pour les commissions & pour les

emplois les plus bas. Dans une autre inscription, T. Flavius Myrtilus Januarianus est appellé *Scriba collegii magui*, Scribe ou Secrétaire du grand collège.

Dans ce grand collège de Silvain & dans les autres collèges, les confreres s'assembloient quelquefois pour sacrifier. On y faisoit des festins à toute la troupe. Ces collèges assistoient aussi à la pompe ou procession qui se faisoit tous les ans, & où l'on portoit les images des Dieux & des Empereurs. Le grand collège de Silvain destiné à garder ces images, y devoit tenir un rang considérable. Les inscriptions Romaines qui nous ont donné la connoissance de ce grand collège de Silvain, ne nous apprennent pas en quel lieu de la Ville se faisoient les assemblées, ni où estoit l'édifice où l'on gardoit les Dieux Lares & les images des Empereurs. Le lieu où s'assembloient ceux qui composoient le collège de Silvain de Paris, estoit apparemment dans le Bois de Vincennes, où a esté trouvé ce monument, ou peut-estre dans quelque lieu voisin. L'inscription ne dit autre chose que ce que nous avons rapporté ci-dessus ; mais comme il avoit esté fait à l'exemple de celui de Rome, ce que nous avons dit du collège Romain, doit luy convenir.



ECLAIRCISSEMENT

SUR LA DURE'E DE L'EMPIRE DE PROBUS,

CARUS, CARINUS ET NUMERIEN,

A L'OCCASION DE QUELQUES MEDAILLES DE PROBUS.

Par M. le Baron DE LA BASTIE.

LES Historiens ne sont point d'accord sur la durée de l'empire de Probus. 15. Février 1737.

Vopiscus, qui a écrit sa vie plus au long que les autres, & qui veut paroître n'avoir négligé aucun des secours qui luy estoient nécessaires pour l'écrire exactement, assure qu'il fut tué la cinquième année de son empire, *anno imperii quinto*. Des deux Victors, l'un luy donne six ans, & l'autre un peu moins. *Vopisc. Prob. cap. 21.*

Eutrope dit que Probus regna six ans & quatre mois, *impe- ravit annos sex, menses 1111*. Cela est répété par Saint Jérôme, dans sa traduction de la Chronique d'Eusébe, par Orose, par Jornandès & par George Syncelle. L'Empereur Julien, celui de tous qui luy donne le plus long regne, dit pourtant qu'il ne regna pas sept ans entiers. *Viâ. ep. p. 44: & Vict. Schott. pag. 148. edit. Plant. Eutr. lib. 1 x. p. m. 124. Euseb. Chron. MCCCXCII. Oros. lib. VII. cap. 24. Syncell. Chronogr. p. 385. Julian. Cass. p. m. 837.*

Les plus fameux Chronologistes ont cherché à concilier ces différences, & ont tâché de fixer avec précision le commencement & la fin de l'empire de Probus. On peut voir ce qu'en ont dit le fameux Joseph Scaliger & le P. Petau, les deux restaurateurs de la science des temps. *Scal. emend. Temp. p. 493. Petav. D. F. lib. XI. c. 27.*

Le sçavant P. Pagi sembloit avoir poussé l'exactitude de ses recherches plus loin que tous ceux qui l'avoient précédé; il paroissoit avoir assez bien établi, que Probus avoit esté fait Empereur avant la fin du mois d'Avril de l'an 276. de J. C. & qu'il avoit esté tué par ses soldats au commencement du mois d'Août de l'an 282. Ce système concilioit assez bien la plûpart des Historiens; car de cette façon, Probus se

Lii iij

trouvoit avoir commencé la septième année, ce qui estoit conforme à une Médaille du Cabinet de la Reine Christine, & à l'expression de l'Empereur Julien; son empire avoit duré six ans & quatre mois, en comptant le reste du mois d'Avril 276. & les premiers jours d'Août 282. pour un mois chacun; ce qui revenoit au compte d'Eutrope, d'Eusébe & d'Orose, ou bien six ans & trois mois, comme l'a dit Cassiodore, en supposant qu'il a voulu dire trois mois accomplis, & négligé de mettre en ligne de compte les jours qu'il y a de plus.

*Cassiod. Chron.
p. m. 438.*

Deux Médailles qui se trouvent à Paris, dans le Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin, paroissent aujourd'hui fournir une occasion d'examiner de nouveau la durée de l'empire de Probus, & ne sçauroient estre expliquées par ceux qui voudroient s'en tenir à la Chronologie que le P. Pagi a suivie, parce qu'elles semblent, au premier coup d'œil, montrer que cet Empereur a du moins commencé la huitième année.

Ces deux Médailles sont presque entièrement semblables, & la petite différence qu'on remarque dans les types des revers, ne sert qu'à nous indiquer qu'elles sont de deux coins différents. On y lit autour de la tête de Probus couronnée de laurier, A. K. M. A T P. Π Ρ Ο Β Ο C. C Ε Β. c'est-à-dire, *Imperator Caesar Marcus Aurelius Probus Augustus*. Au revers est une aigle, les ailes à demi-déployées; & dans le champ de la Médaille, à la droite de l'aigle, on voit un L. à la gauche H. c'est-à-dire, *anno octavo*.



Comment accorder ces Médailles avec cette foule d'Historiens, qui s'accordent tous à dire que Probus n'a pas regné

sept ans entiers? Et ils se trompent d'autant moins, qu'il est absolument impossible de prolonger la vie de ce Prince jusqu'au mois d'Avril 283; puisque Carus Auguste & Carinus César occupent en cette année la place de Consuls ordinaires, non seulement dans tous les Fastes, mais encore dans la souscription de toutes les Loix; ce qui montre qu'ils l'estoient depuis le premier de Janvier, & que deslors, par conséquent, Probus avoit cessé de vivre.

*Voyez Reland.
Fast. Conf. p.
249.*

Je vais proposer mes conjectures, prêt à les abandonner, au moment qu'on en proposera de plus plausibles.

Les deux Médailles dont il s'agit, ont été frappées en Egypte: on le reconnoît à leur fabrique, & à cette façon de ne mettre pour toute légende au revers, que l'année courante de l'Empereur regnant. Mais la manière dont les Egyptiens comptoient leurs années, estoit un peu différente de celle du reste de l'Empire, & sur-tout de celle qu'on suivoit à Rome. Chez les Romains l'année commençoit, comme à présent, le premier du mois de Janvier. Chez les Egyptiens au contraire, le premier de l'an estoit le 29. d'Aoust des Romains; parce que ce jour répondoit au premier du mois Thoth, qui commençoit l'année Egyptienne.

En Egypte l'année estoit anciennement composée de 365. jours, & on n'y faisoit jamais d'intercalation; en sorte que par ce moyen le commencement de l'année Egyptienne, rapporté à l'année Julienne, reculoit d'un jour tous les quatre ans, & ce premier de l'an Egyptien, parcouroit tous les jours de l'an Julien pendant une période de 1461. ans Egyptiens, après laquelle le premier Thoth de l'année Egyptienne 1462, se retrouvoit au même jour de l'année Julienne, où il s'estoit rencontré en commençant la période précédente. Il faut seulement prendre garde que 1461. années Egyptiennes n'en faisoient que 1460. Juliennes.

*V. Petav. Doct.
Temp. lib. VII.
c. 13. & seqq.*

L'Egypte ayant passé sous la puissance des Romains, après la mort de Marc-Antoine & de Cléopâtre, l'an de Rome 724, les Egyptiens en subissant le joug, ne furent pas longtemps sans adopter la forme de l'année dont leurs nouveaux

maîtres se servoient, depuis que Jules-César avoit réformé le Calendrier. Toute la différence qui se trouva dans la suite, entre les Romains & les Egyptiens, c'est que le premier de Thoth, ou le premier de l'an de ces derniers, au lieu de se trouver au premier de Janvier, devint fixe au 29. d'Août, parce que c'estoit le jour où il s'estoit rencontré, en l'année où les Egyptiens commencèrent de se servir du Calendrier Romain. C'estoit l'an de Rome 729. que l'année devint fixe & conforme à la Julienne chez les Egyptiens; il me semble

*Petav. lib. X,
cap. 71.*

Je dois avertir ici mes lecteurs, que j'ay donné le nom d'année Egyptienne, à l'année dont se servoient les Alexandrins & les autres Grecs, qui s'estoient établis en Egypte depuis Alexandre le Grand; parce que les Macédoniens & les Grecs y estoient devenus la nation dominante. Ils y remplissoient toutes les charges; les Inscriptions qu'on gravoit sur les monuments publics, les légendes de toutes les monnoyes qu'on frappoit en Egypte, estoient en langue Grecque, & les époques marquées sur ces monuments, estoient d'abord les années des regnes des Rois Macédoniens qui occupèrent le trône de l'Egypte, & ensuite celles des Empereurs Romains. Les Egyptiens originaires conservèrent plus long-temps que les Alexandrins & les Grecs habituez en Egypte, l'ancienne forme de leur année; & nous voyons dans un fragment de Théon, publié par Dodwel à la fin de ses Dissertations sur S.^t Cyprien, qu'ils se servoient encore de l'année rétrograde du temps même de Théodose.

*Voyez Theon.
Fragm. apud
Dodwell. pag.
110.*

Je dois encore faire remarquer qu'après que les Alexandrins & les autres Grecs établis en Egypte, eurent admis l'intercalation d'un jour tous les quatre ans, dans l'année en laquelle arrivoit cette intercalation, le premier jour de leur mois Thoth ne répondoit pas au 29. du mois d'Août, mais au 30, & qu'ils intercaloient pendant l'année qui précédoit l'intercalation Romaine; en sorte que l'année avant *le bissextile Julien*; estoit, s'il m'est permis d'user ici de cette expression, *Bissextile en Egypte*.

Il est

Il est vray que depuis quelques années, un sçavant Ultramontain a cru découvrir dans une inscription venue des côtes de l'Afrique, & que je luy avois communiquée, que les Chronologistes s'estoient fort trompez jusqu'à présent, en posant pour principe que l'année estoit devenue fixe chez les Egyptiens dès le temps d'Auguste; & il croit, au contraire, que son commencement a continué de rétrograder d'un jour tous les quatre ans, encore long-temps après.

*Maff. Gall.
Antiquit. sel. p.
42. & seqq.*

J'avoue que je ne sçauois estre de son sentiment, & je crois même qu'il ne l'auroit pas embrassé, s'il avoit un peu mieux examiné la forme de l'année Judaïque de ces temps-là, qu'il faut ajuster avec l'année Egyptienne, pour bien entendre le marbre de Bérénice. Mais cette discussion est étrangère au sujet que je dois traiter à présent, & pourra faire la matière d'une autre Dissertation.

Il me suffit, pour l'objet que je me suis proposé dans celle-ci, de prouver que long-temps avant l'empire de Probus, pendant la vie même de ce Prince & sous ses successeurs, on se servoit en Egypte d'une année fixe, dont le commencement répondoit au 29. d'Août de l'année Julienne.

Je trouve dans le Trésor de Gruter une Inscription qui a été déterrée à Rome, & dont la fin est telle :

*Grut. CCCXIV,
2.*

ΕΝ ΤΩ ΟΙΚΩ ΤΩΝ ΠΑΙΔ	<i>In domo Paa-</i>
ΝΙΣΤΩΝ ΤΗ ΠΙ Α ΝΩΝΩΝ	<i>nistarum pridie Nonas</i>
ΜΑΙΩΝ Η ΕΣΤΙΝ ΚΑΤΑ	<i>Maías quæ est juxta</i>
ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΣ ΠΑΧΩΝ ΙΑ	<i>Alexandrinus Mensis Pachon XI.</i>
ΕΠΙ ΚΟΥΡΑΤΟΡΟΣ ΜΕΤΕΙΔΙΟΥ	<i>Curatore Metilio</i>
ΑΜΠΑΙΑΤΟΥ ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΥ	<i>Ampliato Seniore.</i>
ΣΕΣΤΩ ΕΡΟΥΚΙΩ ΚΛΑΡΩ	<i>Sex. Erucio Claro</i>
Β. ΓΝΕΩ ΚΑΑΥΔΙΩ	<i>II. Cn. Claudio</i>
ΣΕΒΗΡΩ ΚΩC	<i>Severo Consulibus</i>

Le mois Pachon estoit le neuvième des Egyptiens, & son onzième jour ne peut se rencontrer au six de May, qu'autant que le premier aura concouru avec le 26. d'Avril; cela est exactement vray, en supposant que l'année Egyptienne estoit fixe

Mem. Tome XIII.

. K k k

alors, & que le premier de Thoth concouroit avec le 29. d'Août. L'année marquée par le second Consulat de Sex. Erucius Clarus avec Cn. Claudius Sévérus, estoit la 898.^e de Rome, 146.^e de J. C. & la 9.^e d'Antonin-Pie. Par conséquent les Egyptiens avoient deslors adopté l'année fixe, puisque s'ils s'etoient encore servis de celle qui rétrogradoit d'un jour tous les quatre ans, le 11. de Pachon auroit répondu, dans l'année marquée sur ce marbre, non au 6. de May, mais au 5. de Mars.

Anatolius, Evêque de Laodicée en Syrie, mais originaire d'Alexandrie, publia un Canon pascal l'an de J. C. 276. ou 277, c'est-à-dire, la première ou la seconde année du regne de Probus. Eusèbe nous a conservé un fragment de ce Canon, & le P. Bucherius en a fait imprimer une version Latine tirée d'un ancien Manuscrit : il est dit dans le second chapitre, que le 26. du mois Egyptien Phamenoth répondoit au 22. de Mars. Le P. Bucherius croit, avec raison, qu'il faut lire dans ce passage le 29. de Phamenoth, & le 25. de Mars. Mais quand même on rejetteroit cette correction, je ne suis pas pour cela moins en droit de conclurre du texte d'Anatolius, que sous le regne de Probus, l'année fixe estoit établie en Egypte. Car si l'année rétrograde avoit continué d'estre en usage chez les Alexandrins, le 26. de Phamenoth de l'an 277, auroit répondu au 6. de Janvier, & le 29. au 9.^e jour du même mois, bien loin que ces deux jours eussent pu se rencontrer au 22. ou au 25. de Mars.

Il ne me sera pas plus difficile de faire voir que l'année Julienne fixe estoit également en usage en Egypte peu de temps après Probus. Il y a dans la Collection de Doni une autre Inscription Grecque, dont voici une partie :

*Eusèb. Hist.
Eccles. lib. VII.
cap. 26.
Bucher. Doct.
Temp. p. 440.*

*Doni. Inscript.
et. 1. 82.*

Α Π Ρ Ι Α Ι Ο Ν
Φ Α Ρ Μ Ο Υ Θ Ι Α
Τ Π Π Τ Ο Ν
Κ Υ Ρ Ι Ω Ν Η Μ Ω Ν
Δ Ι Ο Κ Λ Η Τ Ι Α Ν Ο Υ
Σ Ε Β · Τ Ο · Ζ · Κ Α Ι
Μ Α Ξ Ι Μ Ι Α Ν Ο Υ
Σ Ε Β · Τ Ο · Ζ · &c.

*Aprils
Mensis Pharmuthi L.
Consulibus
Dominis nostris
Diocletiano
Augusto VII. et
Maximiano
Augusto VI. &c.*

Dioclétien fut Consul pour la septième fois, avec Maximien pour la sixième (car il faut lire ΤΟ Σ au lieu de ΤΟ Ζ) l'an de Rome 1051, de Jesus-Christ 299. Il est évident que cette Inscription est mutilée à son commencement, & il faut de nécessité y suppléer ΤΗ ΠΡΟ Σ ΚΑΛΑΝΔΩΝ, &c. parce qu'effectivement c'étoit le 27. de Mars, ou le 6. des Calendes d'Avril, qui répondoit au premier du mois Pharmuthi de l'année Égyptienne fixe. Mais si cette année avoit été vague & rétrograde, le mot ΑΠΡΙΑΩΝ n'auroit eu que faire ici, puisque pendant le Consulat qui y est marqué, le premier du mois Pharmuthi se seroit trouvé reculé au 6. de Janvier de l'année Romaine.

C'est donc un fait qui ne peut être contesté par personne, que les Égyptiens commençoient leur année le 29. d'Août; & il n'est pas moins assuré, par les preuves que je viens d'en donner, qu'ils se servoient de l'année fixe avant Probus, sous son règne, & sous celui de ses successeurs.

Un second point qu'il est encore nécessaire d'observer, c'est qu'au lieu que les Romains comptoient les années de leurs Empereurs par années révolues, & n'en marquoient la seconde qu'à pareil jour de l'année qui suivoit celle de leur élection; les Égyptiens, au contraire, comptoient la première année de l'Empereur depuis le premier du mois Thoth qui avoit précédé son élection; & sa seconde dès le premier du même mois qui la suivoit. Si bien que quand même un Empereur n'auroit été élu que le premier d'Août, les 28. jours qui restoient de ce mois estoient comptez pour la première année, & la seconde commençoit le 29.

Il seroit inutile de rapporter ici des preuves de cette coutume des Égyptiens, parce qu'on peut les voir ramassées dans la Dissertation du sçavant Philippe de la Torré, Evêque d'Hadria, sur les années d'Antonin Elagabale, où il montre très-bien que sans cette clef, on ne peut expliquer les Médailles Égyptiennes de Galba, sur lesquelles la seconde année est marquée en cette sorte, L. B. quoyque son empire n'ait duré que 9. mois & 13. jours, à compter depuis qu'il fut

*Phil. à Torr;
diff. de ann.
Elog. c. 111.
pag. 30-39.*

K k k ij

*Pagi, crit. ad
an. 69. n. 3.*

*Noris, Epist.
de Num. Her.
Antip. opp. tom.
II. pag. 656.*

proclamé Empereur en Espagne par son armée, du vivant de Néron; ou sept mois & cinq jours seulement, en comptant du jour de la mort de Néron. Le P. Pagi avoit fait la même observation avant l'Evêque d'Hadria, & l'avoit appuyée à peu-près des mêmes exemples, tirez des Médailles de Galba & d'Hadrien; & auparavant encore, le Cardinal Noris avoit indiqué en passant, cette coutume Egyptienne, en observant que la même façon de compter les années des Princes, estoit aussi en usage chez les Juifs.

Par le moyen de ces deux observations, il sera aisé de comprendre qu'on a pu marquer la huitième année de Probus sur les Médailles frappées en Egypte, quoyqu'il n'ait régné que six ans & quelques mois, pourvu que son regne ait commencé avant le premier Thoth, ou 29. d'Août de l'an 276, & qu'il ne soit mort qu'après ce même jour de l'an 282. Je ne vois pas même comment on pourroit expliquer autrement ces Médailles; & je les estime d'autant plus précieuses, qu'elles peuvent nous servir de guide, pour déterminer encore plus précisément qu'on n'a fait jusqu'à ce jour, le commencement & la fin de l'empire de Probus, & de celui de ses successeurs, Carus, Numérien & Carinus. C'est ce que je vais essayer de faire, en demandant grace pour les digressions où je pourray m'écarter; elles ne conviendroient pas à une Histoire, mais peut-estre ne sont-elles pas si déplacées dans une Dissertation.

L'Empereur Tacite périt le 13. d'Avril de l'an 276, le P. Pagi l'a prouvé d'une façon qui me paroît ne laisser aucun doute. Florianus son frere, qu'il avoit fait Préfet du Prétoire, & à qui il avoit donné une partie de l'armée à commander, pour repousser les Scythes qui avoient fait une irruption jusque dans la Cilicie même, ne devoit pas estre encore fort éloigné de l'endroit où Tacite mourut; soit que sa mort soit arrivée à Tarfe, capitale de la Cilicie, comme l'écrivent des Vectors, ou bien à Tyane en Cappadoce, selon l'autre. Ainsi Florianus put l'apprendre dès le lendemain, ou le sur-lendemain pour le plus tard.

Il falloit plus de temps pour que la nouvelle en fût portée

*Cris. ad annum
276. n. 6.*

*Zozim. lib. 2.
p. m. 662.*

*Vict. Epit. p.
m. 43.
Vict. Schott.
p. 146.*

à l'armée d'Illyrie que Probus commandoit ; & quelque diligence que les courriers ayent pu faire, je ne pense pas que cette armée ait pu élire Probus avant le 24. ou le 25. d'Avril. Mais comme l'élection de Florianus fut annoncée la première à Rome, & qu'il fut d'abord reconnu par le Sénat, suivant le témoignage de Zosyme & de Zonaras, il est évident qu'il y a une faute dans la date du Sénatusconsulte qui fut fait en faveur de Probus, & qui est rapporté par Vopiscus en sa vie, avec ce commencement : *Die tertio nonas Februarias*, La correction que le P. Pagi a voulu y faire en lisant *tertio nonas Apriles*, est encore insuffisante, bien qu'il dise que tout le monde en demeure d'accord ; *inter omnes convenit*. Car il n'a pas prétendu sans doute, que Probus fût parvenu à l'Empire avant que Tacite fut mort ; cependant, suivant sa propre Chronologie, il estoit encore en vie le 3. d'Avril, puisqu'il ne le fait mourir que le 13, comme nous l'avons déjà vu.

J'ajoute même que ce Sénatusconsulte n'a pu estre fait le 3. des nones de May ; car Tacite n'estant mort que le 13. d'Avril, Florianus n'a pu estre élu Empereur que le 14. ou le 15. La nouvelle de son élection ne pouvoit parvenir à Rome en moins de douze ou quinze jours, eût égard au grand éloignement où il se trouvoit ; & le Sénat n'a guères pu le reconnoître que le 29. ou le 30. Or quelle apparence y a-t-il que le même Sénat eût changé totalement d'avis dans l'intervalle de quatre ou cinq jours, tandis que le sort des armes n'avoit pas encore fait pancher la balance du côté de Probus ? D'ailleurs Vopiscus nous fait assez entendre qu'on ne fit ce Sénatusconsulte qu'après la mort de Florianus ; car il le fait précéder par une lettre de Probus au Sénat, dans laquelle il marque que les soldats avoient prudemment pris le parti de punir eux-mêmes l'usurpateur. *Vindicatum quin etiam in illum à prudentioribus militibus, quod fuerat usurpatum*. Et peu après l'Historien racontant ce que le même Probus fit d'abord après avoir reçu le décret du Sénat : *Floriani, dit-il, sociis pepercit, quod non Tyrannum aliquem videbantur secuti, sed sui principis fratrem*. Le Sénat n'a pu tenir cette délibération que le 3. de Juillet au plutôt ; *tertio*

*Zozim. lib. 1 :
P. m. 662.
Zonaras, t. II.
pag. 241. edit.
l'asil.
Vopisc. Probr.
cap. 11.
Crit. ad annum
275. n. 4.*

*Vopisc. Probr.
cap. 11.*

Ibid. cap. 14.

nonas Julias, & c'est ainsi, si je ne me trompe, qu'on doit lire dans le passage de Vopiscus.

Cette correction me paroît même absolument nécessaire, pour concilier les Historiens sur la durée du regne de Florianus. Zonaras dit que ce Prince regna un peu moins de trois mois, ce qui suppose qu'il en regna plus de deux. Eutrope lui donne deux mois & 20. jours; l'abregé d'Aurélius Victor, 60. jours, Eusèbe 89, & Orose assure qu'il fut tué dans son troisième mois. Vopiscus, qui étoit le plus voisin du temps de Florianus, en parle ainsi : *Vix duobus mensibus Imperium tenuit*. L'Aurélius Victor publié par André Schott, a dit tout de même : *Uno mense aut altero vix retentatâ dominatione, apud Tarsum à suis interficitur*; ces deux Auteurs ont cru que Florianus n'avoit regné qu'environ deux mois. Mais toutes les difficultés disparaîtront si l'on veut bien faire attention, que parmi les Historiens que je viens de citer, ceux qui ne donnent à Florianus que deux mois de regne, comptent précisément depuis le jour de son élection arrivée le 15. ou le 16. d'Avril, jusqu'à sa mort, qu'on ne sçauroit guères reculer au-delà du 15. de Juin. Ceux au contraire qui donnent à ce Prince plus de deux mois, comprennent dans cet intervalle, tout le temps qui s'est écoulé entre la mort de Tacite & la reconnoissance solennelle de Probus par le Sénat : événement qui a dû être postérieur d'environ trois semaines à la mort de Florianus, vu la distance qu'il y avoit du lieu où il fut tué, à la capitale de l'Empire. Du 13. d'Avril, jour de la mort de Tacite, jusqu'au 5. de Juillet, où, suivant mon sentiment, Probus fut reconnu par le Sénat, il y a 83. jours; ainsi Eutrope a pu dire que Florianus avoit été Empereur, *duobus mensibus & diebus xx*; tandis que Victor & Cassiodore, qui ne comprennent point dans son regne le temps qui s'est écoulé depuis sa mort jusqu'au Sénatusconsulte en faveur de Probus, se contentent d'assurer, l'un que ce Prince regna 60. jours, & l'autre 64. Dans Eusèbe, il n'y a qu'une très-petite faute de chiffre à corriger, & au lieu de LXXXIX, il faudra lire LXXXIII, puisque, comme je l'ay dit, c'est justement

Zonar. tom. II.

pag. 241.

Eutrop. l. IX.

pag. 124.

Viâ. Epir. p.

44.

Eusèb. n.º

M. CCCCXI.

Oros. lib. VII.

cap. 24.

Vopisc. Florian.

cap. 1.

Viâ. Schott.

pag. 147.

l'intervalle qu'il y eut entre la mort de Tacite & la confirmation de l'élection de Probus. Par ce léger changement, Eusèbe se trouve parfaitement d'accord avec Zonaras, qui dit, en parlant de Florianus : Ἀλλ' ἔτις ἕδ' ὅλον ζήμιον αἰώνος ἐν τῇ ἀρχῇ, & τῆς ζωῆς ἀμείβεται ἐν τῇ ἐξουσίᾳ ἐκπύπτοντες. *Zonar. ubi supr.*

Ce point de chronologie paroîtra encore plus certain, si nous fixons avec exactitude la durée & la fin de l'empire de Probus. Les Médailles que j'examine, ne nous laissent pas le moindre lieu de douter qu'il n'ait au moins commencé la huitième année, suivant la façon de compter des Égyptiens ; or cela n'auroit pu arriver, s'il n'avoit vécu au moins quelques jours après le premier Thoth, ou 29. d'Août de l'an 282.

Les Historiens, comme nous l'avons vû en commençant, donnent pour la plupart à Probus six ans & quatre mois de regne. En les faisant commencer le 19. ou le 20. d'Avril 276, jour auquel la nouvelle de la mort de Tacite a pu arriver à l'armée d'Illyrie, qui éleva d'abord Probus à l'Empire ; comme nos Médailles nous forcent de convenir qu'il est parvenu aux premiers jours de Septembre de l'an 282, le calcul est exact, à quelques jours près. Mais le P. Pagi a eu tort d'avancer, sans distinction, que les Historiens avoient commencé de compter les années de Probus du jour de la mort de Tacite, ou du jour de l'élection de Probus même par l'armée qui servoit sous ses ordres en Illyrie. En effet, on ne peut mettre au nombre des Auteurs qui ont suivi cette époque, ni Victor l'abbreviateur, qui ne donne que six ans à l'empire de Probus, ni Cassiodore, qui compte seulement six ans & trois mois. Ce qu'il y a de certain, c'est que Florianus & Probus ont régné tous les deux en même temps près de deux mois, en différentes parties de l'Empire. L'Égypte fut du nombre de celles qui reconnurent d'abord Probus, & les Égyptiens purent compter chez eux la première année depuis le mois d'Avril 276, jusqu'au 29. d'Août suivant ; mais ils n'ont pu dater de la huitième année, que depuis le premier de Thoth 282 : d'où il suit encore que le P. Pagi & ceux qui l'ont suivi, ont avancé la mort d'un mois au moins, en le faisant périr dans les commencements du mois d'Août. *Id. int. An. cit. init. Eutrop. Oros. & Jorn. & Epiph. de Pond. & Mens. tom. II. p. 176.*

Pagi, crit. ad an. 276. n. 9.

Zozim. lib. I. pag. 662.

Contre tout ce que je viens d'établir, on peut me faire une objection assez considérable, tirée de ce que le même P. Pagi a dit sur le commencement de Carus & sur la mort de Numérien. Car ce sçavant Critique a observé qu'on trouvoit sur les Médailles Egyptiennes la seconde année de Numérien, & la troisième de Carinus; & il est prouvé d'ailleurs par une Inscription du recueil de Gruter, que ces deux Princes ne furent faits Augustes, qu'après que la seconde Puissance Tribunitienne de Carus fut commencée. Or Numérien étant mort dans les premiers jours du mois de Septembre 284, le P. Pagi conclut de tous ces faits, que Carus avoit commencé de regner, & que Probus estoit mort au commencement d'Août 282.

Mais si je puis réussir à fixer le jour précis de la mort de Numérien, on verra sans peine que tous les arguments du P. Pagi ne sçauroient détruire la Chronologie que j'ay proposé de suivre pour le commencement & la fin de Probus.

Le P. Petav a montré par un passage exprès de la Chronique d'Alexandrie, que le jour de l'élevation de Dioclétien à l'Empire, fut le 17. du mois de Septembre de l'an 284. Le Cardinal Noris a fortifié cette découverte par de nouvelles preuves, & ils ont esté suivis l'un & l'autre par le P. Pagi; en sorte qu'on peut regarder ce fait comme certain. C'estoit donc ce même jour que la puanteur qui sortoit de la litière où estoit le cadavre de Numérien, découvrit sa mort à ses soldats, qui élurent Dioclétien, dont le premier acte de souveraineté fut de se défaire du Préfet du Prétoire, Aper, meurtrier de son prédécesseur. Il est clair, par le récit de Vopiscus, que tout cela se passa dans un seul & même jour. Le même Auteur assure que les soldats de Numérien avoient demandé de ses nouvelles pendant plusieurs jours, *per plurimos dies*, mais il a entendu par-là le temps même où Numérien encore en vie, estoit hors d'état de se faire voir à son armée, à cause de son mal aux yeux; car la Chronique d'Eusèbe marque expressément que la mauvaise odeur du cadavre découvrit sa mort peu de jours après qu'il eut esté tué. Ni l'un ni l'autre de ces

Auteurs

Crit. ad annum
283. n. 5. 6.
7. & ad annum
284. n. 2. 3.
4.

Grut.
CCLXXVIII.
1.

Petav. D. T.
lib. XI. c. 30.
& R. T. Part.
II. lib. 4. c. 9.

Nor. de num.
Dioclet. cap. 1.
opp. tom. II. p.
1072-73.

Crit. ad annum
284. n. 4. & 7.

Vopisc. Numer.
cc. 12. 13.

Euscb. Chron. n.
MACCXIX.

Auteurs ne nous apprend au jufte combien de temps cette mort demeura cachée; mais j'en ay trouvé un témoignage exprès dans Jornandès, auquel il me femble qu'on n'a pas fait attention jufqu'à préfent. Voici ce qu'il dit: *Numerianus autem dolore oculorum tentus, dum in lecticula veheretur, focii fui Apri infidiis occifus est; fætor cadaveris vix tertio die agnitus est.*

Jornand. de
Reg. Success. p.
221. ed. Vulg.

Le troisiéme jour avant le 17. de Septembre, qui estoit celuy où la puanteur qui sortoit de la litière décéla le meurtre de Numérien, estoit le 15. du même mois; & il ne faut pas plus de temps pour qu'un corps mort commence à sentir mauvais. C'est donc au 15. de Septembre 284. qu'il faut placer la mort de Numérien; car, bien que Jornandès qui nous l'apprend, n'ait vécu que quelques siècles après, il ne faut pas douter qu'il n'eût tiré ce fait de quelqu'Auteur plus ancien, qu'il avoit sous les yeux, & que nous n'avons plus aujourd'hui; d'autant plus qu'aucun de ceux qui nous restent ne le contredit. Outre cela, nous sçavons par une Loy du Code, que le Cardinal Noris & le P. Pagi ont citée, & qui porte les noms de Carinus & de Numérien, que ce dernier vivoit encore le 30. d'Août 284; & je vais prouver par un autre endroit, qu'il a encore vécu une partie du mois de Septembre suivant.

L. 4. Cod.
de Delat.

Carinus estoit en personne à Rome pendant ce mois, & il y donna, tant en son nom, qu'en celui de Numérien, (qui vivoit par conséquent encore) la fête des Jeux Romains, avec une magnificence sans égale. Le Calendrier antique qui estoit à Rome chez le Cardinal Maffei, nous apprend que ces Jeux commençoient le 4. du mois de Septembre, ils continuoient ensuite pendant plusieurs jours. Cicéron semble indiquer qu'ils en duroient déjà quatre de son temps; la durée en fut fort augmentée dans les suites, aussi-bien que celle de la plupart des autres Jeux publics, on peut le voir dans un autre Calendrier fait du temps des enfans de Constantin, & publié par Herwart, le P. Bucher & Lambécius. Voici comment Vopiscus parle des Jeux célébrez par Carinus: *Memorable maxime & Carini & Numeriani hoc habuit Imperium, quod ludos*

Grat. pag.
cxxxiii.

Cic. Philipp.
II. 49.

Vopisc. Carin.
cop. 29.

Mem. Tome XIII.

LII

Romanos novis ornatos spectaculis dederunt, quos in Palatio circa Porticum Stabuli pictos vidimus.

*Scalig. anim.
ad Euseb. Chron.
pag. 222.*

Ce passage a embarrassé plusieurs de nos grands Critiques; & entr'autres Scaliger & Saumaïse. Le premier prétend que Vopiscus s'est trompé, en ce qu'il fait célébrer ces Jeux par Carinus & Numérien ensemble, quoiqu'on soit assuré que le dernier n'est jamais revenu à Rome de l'expédition contre les Perses; où il avoit accompagné son pere; & il s'appuye encore sur ce que Calpurnius Siculus, témoin oculaire de ces Jeux, atteste qu'il n'y eut qu'un seul de ces Princes qui y fût présent.

*Salmas. not. ad
Hist. Aug. pp.
488. & 489.*

Saumaïse conjecture qu'il y a simplement un oubli de copiste, & il veut y suppléer, en inférant le nom de Carus dans le texte de Vopiscus, qu'il corrige de cette sorte : *Memorable maxime Cari & Carini & Numeriani hoc habuit Imperium, &c.* Il pense que Carus avant que de partir pour l'Orient, vint à Rome avec ses fils; qu'il célébra les Jeux Romains avec eux, & qu'étant seul Auguste, cela est cause qu'il est seul désigné dans ces vers de Calpurnius :

*Calp. Echg.
vii. vers. 79.
& seqq.*

*O utinam nobis non rustica vestis inesset!
Vidissem propius mea numina: sed mihi sordes,
Pullaque paupertas, & adunco fibula morfu
Obsuerunt, utcumque tamen conspeximus ipsum
Longius, ac nisi me decepit visus, in uno
Et Martis vultus & Apollinis esse putavi.*

*Vopisc. Carin.
cap. 20.*

Enfin ce sçavant homme cherche à confirmer son sentiment par un autre passage de Vopiscus, où cet Historien rapporte, que quelqu'un ayant loué devant Dioclétien la magnificence des Jeux donnez par Carus, Dioclétien répondit : *Ergo bene visus est in imperio suo Carus.*

Mais il faut examiner lequel de ces deux passages de Vopiscus a besoin d'estre corrigé. Nous ne sçaurions citer de meilleur témoin que Calpurnius; mais il me paroît très-certain qu'il n'a parlé que de Carinus, & que ce Prince présida seul en personne à ces Jeux; car Saumaïse n'a pas pris garde, qu'outre

que le Poëte n'a jamais fait mention que d'un seul éditeur des Jeux, il luy donne dès le commencement de l'éclogue le nom de *jeune Dieu*.

*O piger, & duro jam durior offe Lycota,
Qui veteres fagos nova quàm spectacula mavis
Cernere, quæ patula, juvenis Deus, edit arena.*

*Calpurn. Eclog.
vii. vers. 4. &
seqq.*

On ne peut pas avec vraysemblance appliquer l'épithète de *jeune Dieu* à Carus, qui estoit déjà d'un âge avancé, & qui avoit deux fils *Césars* & hommes faits; mais ce nom convient très-bien à son fils Carinus, duquel je crois qu'il est pareillement question dans l'Eclogue du même Poëte, intitulée *César*, où il luy donne, tout comme ici, le nom de *Jeune*:

*Dî, precor, hunc Juvenem, quem vos, nî fallor, ab ipso
Æthere missis, post longa reducite vitæ
Tempora, vel potius mortale resolvite pensum.*

*Id. Eclog. i. v.
v. 137. & seqq.*

Ceci ne peut regarder que Carinus ou Numérien; mais ce qui prouve qu'on doit l'entendre du premier, c'est que Numérien n'a jamais gouverné l'Occident, au lieu que Calpurnius prétend parler du Prince qui gouvernoit en personne cette partie de l'Empire, comme on peut le conclurre de ces autres vers:

*At mihi qui nostras præsentî Numine terras,
Perpetuamque regit, juvenili robore pacem.*

*Ibid. vers. 84.
85.*

On ne sçauroit aussi rapporter cette Eclogue à Dioclétien, car le *César* dont il est question, estoit un jeune homme, comme je l'ay remarqué, au lieu que Dioclétien, qui mourut l'an 313, âgé de soixante-huit ans, comme le P. Pagi l'a prouvé, n'avoit guères moins de quarante ans lorsqu'il parvint à l'Empire.

*Crit. ad ann.
316. n. 3.*

C'est donc en 283. & 284. qu'ont esté composées la quatrième & la septième Eclogues de Calpurnius; la première lorsque Carinus n'estoit encore que *César*, & assez long-temps

avant la mort de son pere ; la seconde lorsqu'il estoit Auguste, & qu'il regnoit avec son frere Numérien. Le Poëte a cherché dans ces deux piéces à flater le Prince qui estoit présent, & qui gouvernoit l'Occident, où il faisoit son séjour.

Et qu'on n'objecte point qu'Olympius Némésianus auquel Vopisc. Numer. Calpurnius a dédié ses Bucoliques, avoit disputé de la gloire sup. 9. poëtique avec Numérien ; car tout ce qu'on peut conclurre de ce fait, c'est que Némésianus estoit bien auprès de ce Prince, mais non pas qu'il n'eût aucune part aux bonnes grâces de Carinus. Au contraire, il paroît qu'il avoit du crédit sur son esprit, & que c'est par-là qu'il empêcha que son client Calpurnius, ne fût obligé de se retirer au fond de l'Espagne à Cadix, comme celuy-ci le témoigne, lorsqu'il dit à Némésianus, en le désignant sous le nom de Mélibée :

Calp. Eclog.
24. vers. 38. &
seqq.

Ultima nuper
Littora terrarum, nisi tu, Melibæ fuisses,
Ultima visuri, trucibusque obnoxia Mauris,
Pascua Geryonis, liquidas ubi cursibus ingens
Dicitur occiduas impellere Batis arenas.

Peut-estre Calpurnius estoit-il originaire de ce pays-là, car ceux qui le font Sicilien, n'en ont d'autre preuve, si ce n'est qu'il est appelé *Siculus*. Mais *Siculus* n'est point-là un nom de pays, c'est le surnom de Calpurnius, autrement il faudroit dire que Q. Clælius Siculus, qui fut Consul l'an de Rome 255, estoit aussi Sicilien, ce que je ne crois pas que personne voulût soutenir. Ce surnom vient de la même origine que les noms de *Sicius* & *Sicinius*.

Vopisc. Numer.
sup. 11.

Avant cette quatrième Eclogue a dû paroître la première intitulée *Delos* ; & je ne doute pas que Numérien, qui estoit grand Orateur, & auquel, selon Vopiscus, on avoit élevé une statue avec cette Inscription, ORATORI. TEMPORIBUS SVIS POTENTISSIMO, ne soit désigné dans ces vers :

Calp. Eclog. 1.
v. 45. & seqq.

Et redit ad terras tandem squallore, sitique
Alma Themis posito, Juvenemque beata sequuntur
Sacula maternis, causam qui lufit in ulnis.

Il est vray que les deux vers précédents regardent Carus luy-même, qui, dès son vivant, souffrit qu'on luy donnât le nom de Dieu, comme on le voit sur ces Médailles assez communes, DEO ET DOMINO CARO AVG. DOMINO ET DEO CARO AVG. Voici les vers de Calpurnius :

Mediob. pag.

419.

Dum populos Deus ipse reget, dabit impia vincias

Post tergum Bellona manus.

Revenons de cette digression, que j'ay faite pour éclaircir l'histoire d'un Poëte assez bon pour le temps où il vivoit, & continuons de réfuter le sentiment de Saumaïse; si je paroïs m'écarter encore un peu, ce ne sera que pour mieux débrouiller la chronologie & l'histoire de Carus & de ses fils.

Je dis donc qu'il n'y a eu que trois années, pendant lesquelles ces Princes ayent pu donner le spectacle des Jeux appelez *Romains*, sçavoir, les années 282, 283. & 284. Quant à cette dernière, on ne peut disconvenir que Carinus ne soit le seul qui ait pu y estre présent, puisque son pere estoit mort long-temps avant, & que son frere fut tué en revenant de l'Orient après la mort de Carus, & avant que de mettre le pied en Italie. Il me reste donc à prouver que Carus n'a pu estre à Rome au mois de Septembre, ni en 282, ni en 283, & alors il paroîtra clairement que Saumaïse s'est trompé.

J'ay montré ci-dessus, par les deux Médailles de Probus, qu'il n'estoit mort, pour le plutôt, que les premiers jours de Septembre de l'an 282. Comment donc son successeur, qui estoit alors à *Sirmium* avec l'armée, auroit-il pu, le 4. du même mois, faire célébrer à Rome les Jeux Romains?

Mais quand même on adopteroit le sentiment du P. Pagi, & qu'on feroit mourir Probus un mois plutôt, il ne s'ensuivroit pas que Carus eût pu se rendre à Rome, & y célébrer des Jeux un mois après. Car il faut remarquer qu'immédiatement après son élection, les Sarmates reprirent les armes, & cette guerre le retint dans la partie de l'Empire où il se trouvoit alors. Vopiscus le rapporte ainsi : *Statim adeptus Imperium,*

Vopisc. Car.

cap. 9.

Sarmatas adeo morte Probi feroces, ut invasuros se non solum

LII iij

Vopisc. Probr.
cap. 16.

Id. Car. c. 7.

Illyricum, sed Thracias quoque, Italiamque minarentur, ita inter bella patiendo contudit, ut paucissimis diebus, Pannonias securitate donaverit, occisis Sarmatarum sedecim millibus, captis diversis sexus viginti millibus. Lorsque Probus fut tué par les soldats, il y avoit déjà quelques années que les Sarmates, qu'il avoit bien battus auparavant, se tenoient en repos, par la crainte de ses armes. Ainsi, assuré de ce côté-là, il traversoit l'Illyrie avec son armée, pour aller faire la guerre aux Perses, quand il périt malheureusement. Carus son successeur suivit le même projet dès son avènement à l'Empire; *Ubi primum accepit Imperium, bellum Persicum quod Probus parabat, aggressus est.* Ce dessein ne fut qu'un peu retardé par la guerre des Sarmates, & Carus se servit des forces que Probus avoit assemblées, & des préparatifs qu'il avoit faits contre les Perses, pour repousser cette nation barbare, après quoy il marcha tout de suite en Orient: *Ingenti apparatu & totis viribus Probi, profligato magna ex parte bello Sarmatico quod gerebat, contra Persas profectus, &c.* c'est encore Vopiscus qui parle.

Il estoit nécessaire d'entrer dans ce détail, pour faire voir que la proclamation de Carus avoit d'abord esté suivie de la guerre contre les Sarmates; & quelque peu de temps & de peine qu'elle luy ait coûté, il est absolument impossible que dans un mois il ait pu la terminer, se rendre à Rome, & faire les préparatifs nécessaires pour donner les Jeux les plus magnifiques qu'on eût vûs depuis long-temps. Il paroît au contraire, par les témoignages exprès que j'ay rapportez, qu'au moment que les Sarmates eurent esté repoussez, Carus se mit en marche avec son armée, pour aller faire la guerre aux Perses, après avoir déclaré ses deux fils *Césars*, & envoyé Carinus dans les Gaules pour les défendre; Vopiscus le dit en ces termes: *Bellum Persicum . . . aggressus est, liberis Caesaribus nuncupatis, & ita quidem ut Carinum ad Gallias tuendas, cum viris lectissimis destinaret: secum verò Numerianum adolescentem cum lectissimum, tam etiam disertissimum duceret.*

On voit par la suite & l'enchaînement de ces faits, que l'Empereur Carus n'a jamais esté à Rome depuis son élection;

& la seule chose qu'on puisse m'opposer, c'est une Médaille de Carus, publiée d'abord dans le Trésor de Brandebourg par Beger, ensuite par le P. Banduri, & dont le revers représente l'Empereur à cheval, avec cette légende, ADVENTVS. AVG. Ces sçavants Antiquaires ont soutenu qu'elle ne pouvoit estre expliquée que de l'arrivée de Carus à Rome, parce que dans les Médailles qui représentoient l'arrivée de l'Empereur dans les provinces, on avoit soin de marquer le nom de la province où il estoit arrivé; & qu'elle ne pouvoit aussi marquer l'arrivée de Carus à l'armée, puisque ce fut à l'armée, & par l'armée même qu'il fut élu. Mais cette règle, qu'on a tirée du livre du fameux Spanheim (qui semble cependant ne reconnoître que deux sortes d'arrivées marquées sur les Médailles des Empereurs, leur première entrée à Rome, & leur arrivée dans les autres villes ou dans les provinces) cette règle, dis-je, n'est rien moins que sûre & générale. En effet, on trouve dans Mezzabarba & ailleurs, des Médailles de Posthume, de Pescennius, de Victorin le pere, & de Carausius, avec la même légende ADVENTVS. AVG. ou AVGVSTI. ou AVGG. quoyqu'il soit bien certain qu'aucun de ces Princes n'est venu à Rome, & qu'ils ont esté élus, aussi-bien que Carus, par les armées où ils se trouvoient, & dans les provinces où ils commandoient. On ne peut donc pas conclurre de cette Médaille, que Carus ait esté à Rome depuis son avènement à l'Empire; & il se peut faire qu'elle ait esté frappée, ou pour son arrivée dans l'Orient, ou pour son arrivée à une partie de l'armée à laquelle Probus avoit pu faire prendre les devants, & que Carus a rejointe après la défaite des Sarmates.

Je n'ignore pas que le célèbre M. Cuper a esté d'un sentiment contraire au mien, & que cet habile Critique a employé un chapitre presque tout entier de son livre de *Ekphantis*, à prouver que les Jeux dont il est fait mention dans Vopiscus, ont esté célébrés par Carus, qu'il fait venir à Rome avec son fils Numérien, après la défaite des Sarmates. Mais les preuves que je viens de donner, que Carus n'a jamais esté à Rome depuis son avènement à l'Empire, suffisent pour

*Banduri. Num.
Imp. tom. I.*

*Spanheim, de
usu Num. t. II.
pag. 620. &
seqq.*

*Mezbarba. pag.
264. 393.
398. & 429.*

*Cuper. de Ele-
phant. Exerc. II.
cap. 8.*

détruire le système de M. Cuper; & d'ailleurs ce qui a fait prendre le change à ce sçavant homme, c'est qu'il a cru, sans aucun fondement, que les Jeux dont parle Vopiscus, estoient des Jeux votifs, semblables à ceux que Probus donna au peuple avant que de partir de Rome pour l'expédition qu'il méditoit contre les Perses; ou à ceux que Maxime & Pupien célébroient, avant que Pupien se mit en marche pour aller combattre Maximin. Mais les Jeux dont il est ici question, estoient d'une espèce bien différente. Vopiscus les nomme *Ludos Romanos*; or les Jeux Romains estoient des Jeux solennels qu'on célébroit à Rome toutes les années aux jours fixez dans le Calendrier. Ces Jeux, comme je l'ay déjà remarqué, commençoient toujours le 4. de Septembre; & puisque, suivant M. Cuper luy-même, il auroit esté impossible à Carus de se rendre à Rome ce jour-là, il n'est pas possible non plus qu'il ait présidé aux Jeux Romains, dont il s'agit dans le passage de Vopiscus. Cette seule réflexion qui détruit le sentiment de M. Cuper, me dispense de marquer en détail la différence qui se trouve entre ce sçavant & moy, dans l'explication des passages de Calpurnius Siculus que j'ay citez, ou que je citeray dans la suite. Je reviens à mon sujet.

Le reste de l'an 282. depuis la mort de Probus, fut donc employé par Carus à la guerre Sarmatique, & à marcher en Orient avec son armée. Il fallut qu'il traversât une partie de la Grece, pour se rendre au détroit de la Propontide, où les armées Romaines avoient accoustumé de passer la mer pour entrer en Asie. Ce fut, suivant les apparences, à l'occasion de ce passage par la Grece, que la ville de Delphes fit graver cette Inscription qu'on lit dans le recueil de Gruter :

Grut.
CCLXXVII. 4.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ	<i>Imperatorem Cæsarem</i>
ΜΑΡΚΟΝ ΑΥΡΗΑΙΟΝ ΚΑΡΟΝ	<i>Marc. Aurelium Carum</i>
ΕΥΕΒΗ ΕΤΥΧΗ ΣΕΒΑΚΤΟΝ	<i>Pium felicem Augustum</i>
ΙΕΡΑ ΔΕΛΦΩΝ ΠΟΛΙΣ	<i>Sacra Delphorum Civitas</i>
ἔΔωκεν	<i>Dedit</i>

Le P. Banduri qui la rapporte aussi, ne paroît pas l'avoir entendue, quand il a pensé que par le mot *ἔΔωκεν*, la ville de Delphes

Delphes avoit voulu se glorifier d'avoir esté la patrie de l'Empereur Carus: la fausseté de ce fait, qui estoit alors très-con nue, luy auroit donné un ridicule dont il n'est pas probable qu'elle ait voulu se charger. Elle n'a donc voulu marquer autre chose, si ce n'est qu'elle avoit dédié une statue de Carus à Apollon, dans le temple duquel cette Inscription a dû estre placée. Il n'est pas extraordinaire qu'on appelle une statue simplement du nom de celui qu'elle représente; car comment expliqueroit-on autrement cette Inscription Latine,

P. VEIDIUS. P. F. POLLIO
CAESAREM. IMP. CAESARI
AVGVSTO

ET COLONIAI. BENEVENTANAI

qu'en l'entendant d'une statue de *César*, que P. Veidius Pollion dédia à l'Empereur Auguste & à la colonie de Bénévnt? Les exemples de cette façon de parler sont encore plus communs chez les Grecs, & par cette raison je ne voudrois rien changer aux anciennes éditions d'Arrien, à l'endroit où on lisoit: Μακεδωναν ἧ τ' μὲν ἐπέστη τοὺς εἰκοσι εἰς πέντε τῇ ἀρεστῇ ποροβολῇ ἀπέθανον; εἰς πύτων· χαλκῇ εἰκονες ἐν Δίῳ ἐστάτην, Ἀλεξάνδρου κτελεύωντος Λύσιππον ποιῆσαι, ὅσπερ εἰς Ἀλεξάνδρον μόνος ποσειδῶν ἐποίησεν. Vulcanius a changé. Ἀλεξάνδρου en Ἀλεξάνδρου, ce qui n'estoit point du tout nécessaire, puisqu'Ἀλεξάνδρου peut très-bien signifier la statue d'Alexandre.

Quelque diligence qu'ait pu faire Carus, comme il ne prit le chemin de l'Orient qu'aux approches de l'hyver, & qu'il conduisoit une armée nombreuse avec tout son train, il n'est guères possible qu'il ait pu entrer en campagne contre les Perses, avant le printemps de l'an 283; & il employa tout le reste de cette année à cette expédition, qui ne dût pas estre si courte, puisqu'il conquit la Mésopotamie, selon Vopiscus, & qu'il prit Coché & Ctésiphon, places très-fortes, (comme le rapportent Eusèbe, Sextus Rufus & Orose,) & Séleucie même, suivant Zonaras.

Ce fut pendant la première partie de cette année, qu'on

Mem. Tome XIII.

Mmm

Grut.
CCXXVII. 3.

Arrian. exped.
Alexand. lib. 1.
pag. 16. edit.
H. Steph.

Vopisc. Car.
cap. 8.

Sex. Ruf. p.
m. 182.
Oros. lib. VII.
cap. 24.



Grut.
CCLXXVII.
2. 5.

Ibidem,
CCLXXVIII.
2. 3.

dédia encore en l'honneur de Carus, deux Inscriptions du recueil de Gruter, dans lesquelles il est dit COS. II. sans qu'il paroisse qu'il eût déjà renouvelé sa Puissance Tribunitienne, dont la seconde année ne commença que dans les commencements du mois de Septembre; & il faut rapporter au même temps deux autres Inscriptions de Carinus, dans lesquelles il n'est appelé que CAESAR, & COS.

Tandis que Carus & Numérien faisoient la guerre avec succès en Orient, Carinus ne la faisoit pas moins heureusement contre les Barbares du Nord. Les Historiens qui semblent avoir pris à tâche de décrier ce Prince, ont passé ses exploits sous silence; mais Olympius Némésianus, Poète qui vivoit de son temps, nous en a conservé la mémoire, en les indiquant dans la promesse qu'il fait de célébrer les belles actions des deux freres. C'est dans son Poème sur la chassie:

Nemesian. Cy-
neget. vers. 64.
& seqq.

*Mox vestros meliore lyrà celebrare triumphos
Accingar, Divi fortissima pignora Cari;
Atque canam nostrum geminis sub finibus orbis
Littus, & edomitas fraterno numine gentes
Quæ Rhenum Tigrimque bibunt, Ararisque remotum
Principium, Nilique bibunt ab origine fontem.*

A la vérité Carinus a pu faire ces guerres en partie par ses Lieutenants, mais il termina la guerre du Nord par luy-même. Némésianus nous l'apprend encore dans les vers suivants:

Ibid. vers. 69.
& seqq.

*Nec taceam primùm quæ nuper bella sub Arcto
Felici, Carine, manu confeceris; ipso
Penè prior genitore Deo.*

Vopisc. Car.
cap. 8.

Et s'il faut en dire ma pensée, je croirois que ces derniers avantages de Carinus, furent ceux qu'il remporta sur les Sarmates, qu'il acheva de défaire; car dans Vopiscus il est bien dit que Carus avoit presque fini la guerre Sarmatique, mais non pas qu'elle fût tout-à-fait terminée: *Profligato magna ex parte bello Sarmatico*. Je trouve quelques traces de cette expédition dans Zonaras, qui l'attribue mal-à-propos à Carus, après son

retour de la guerre contre les Perses, d'où on est bien assuré qu'il ne revint jamais. Ainsi Zonaras aura confondu le nom du pere avec celui du fils; & cela luy aura fait imaginer ce retour de Carus en Occident, qui est très-contraire à la vérité. Une marque du peu de connoissance que cet Auteur avoit de l'histoire de ces Empereurs, & qu'il compiloit sans choix ce qu'il trouvoit dans les Histoires, c'est qu'il dit que les uns faisoient mourir Carus dans une expédition contre les Huns, & les autres sur les bords du Tigre. Il est bon de rapporter ses propres termes sur la guerre contre les Sarmates. Εἶτα (c'est-à-dire, après l'expédition de Perse) ἦ ἔθνος ἱππικόν τε καὶ σαυματον, καὶ κείνους ἀποστρέψας νικᾷ. Ἐπὶ τὸ ἔθνος ὑπέταξεν. *Postea rebellantes Sarmatas adortus vicit, eamque gentem subegit.* Or il est faux que Carus ait soumis les Sarmates; c'est aller plus loin que Vopiscus, qui se contente de dire qu'il avoit fini en partie cette guerre; mais le fait est vray de Carinus qui la termina, *confecit*, selon l'expression de Némésianus, qui en prend occasion de le mettre presqu'au-dessus de son pere, *penē prior genitore Deo*.

Tout ce qu'on peut tirer du passage de Zonaras, c'est que la victoire de Carinus sur les Sarmates, est postérieure à l'expédition de Perse & à la mort de son pere; en sorte qu'il paroît de-là que celles qu'il fit sur les bords du Rhin, & auprès des sources de la Saône, doivent se rapporter à l'an 283, & celle-là à l'an 284; car il faut remarquer l'adverbe *nuper* employé par Némésianus, qui marque qu'il n'y avoit pas long temps que cela s'estoit passé. Or il n'est pas douteux que son Poëme sur la Chasse n'ait été composé vers le milieu de l'an 284, lorsque Numérien estoit en chemin pour revenir à Rome, où l'on estoit dans l'attente de son arrivée, ainsi qu'il est clairement marqué dans ces vers :

*Jam gaudia nota
Temporis impatiens sensus, spretorque morarum
Præsumit, videorque mihi jam cernere fratrum
Augustos habitus, Romam clarumque Senatum,
Et fidos ad bella duces, & milite multo
Agmina, quæis fortes animat devotio mentes.*

M m m ij

Zonar. tom. II.

Pag. 242.

Nemes. Cyneq.
v. 79. & seqq.

Il y a donc grande apparence que le *nuper* de Némésianus, dans l'autre passage ci-dessus rapporté, se doit entendre d'une expédition faite au commencement de cette même année, plutôt que dans le courant de la précédente.

Il n'y a plus qu'à parler du reste de ce qui se passa pendant l'année 283. Le principal fait, c'est l'élévation de Carinus & de Numérien au titre d'*Augustes*; elle ne put arriver qu'après le commencement de Septembre, puisqu'il est constant, par une Inscription de Gruter, qu'ils estoient encore *Césars*, tandis que leur pere avoit commencé sa seconde Puissance Tribunitienne. Mais, suivant le système du P. Pagi, on ne pourroit la différer au-delà du 15. du même mois, puisque la mort de Numérien arriva, comme nous avons vu, le 15. de Septembre de l'année suivante, & que cependant sa seconde année se trouve marquée sur les Médailles. De-là il suit que cette élection a dû se faire dans le courant de cette quinzaine, & peut-estre fut-elle occasionnée par les victoires que Numérien remporta avec son pere sur les Perles, & par celles de Carinus sur les Barbares voisins du Rhin. C'est donc dans l'intervalle qu'il y eut du mois de Septembre 283. au premier de Janvier 284, qu'on éleva au même Carinus deux autres Inscriptions, dans lesquelles il est dit AVG. PONT. MAX. TRIB. POT. PP. COS. PROCOS. car le premier de Janvier suivant, il fut Consul pour la seconde fois avec son frere Numérien.

Il est plus difficile de déterminer si Carus mourut à la fin de l'an 283, ou au commencement de 284. On peut néanmoins conclurre qu'il vivoit encore le 25. de Décembre 283, de ce que son nom se trouve à la tête d'une Loy du Code, donnée *viii. Kal. Januar.* & qu'il estoit déjà mort le 12. de Janvier suivant, parce qu'on ne voit que les noms de Carinus & de Numérien à la tête d'une autre Loy datée de la veille des Ides; & les loix publiées les mois suivants, sont conformes à cette dernière. C'est donc du 25. Décembre 283. au 12. Janvier 284, que la mort de Carus a dû arriver. Le P. Pagi s'estoit arrêté à ce sentiment dans sa première édition;

Grut.
CCLXXVIII.
1.

Ibidem;
CCLXXVII. 8.
& CCLXXVIII.
4.

L. 2. Cod. de
recept. Arbitr.

L. 3. Cod. de
revoc. Donat.

Crit. ad annum
284. n. 5 & 6.

mais dans la suite il l'a abandonné, & s'est déterminé à différer la mort de Carus jusqu'à l'été de l'année 284, sans en donner d'autre raison de quelque considération, que la quantité d'éclairs & de tonnerres qu'il faisoit le jour de cette mort, comme Vopiscus l'a rapporté, ce qui marque bien plutôt un jour d'été ou d'automne, qu'un jour d'hiver. J'avoue que cette raison ne me fait pas la moindre impression, depuis que j'ay vû plusieurs fois dans les Alpes mêmes, des pluyes orageuses mêlées d'éclairs & de tonnerres, dans les mois de Décembre & de Janvier. Et en particulier, je me souviens d'avoir vû le 7. de Janvier 1733, un orage aussi furieux que le put estre celui dans lequel Carus périt, dans un pays infiniment plus froid que celui où Carus faisoit la guerre.

Vopisc. Car.
cap. 8.

Quant à ce que le même Critique ajoûte, que l'hiver n'est pas une saison propre à faire la guerre, cela est vray dans un sens, mais cependant le contraire arrive très-souvent; Carus estoit incité à pousser la guerre contre les Perses sans aucun relâche, tant par ses succès, que par les reproches de son Préfet du Prétoire, qui cherchoit une occasion de le faire périr luy & son fils, afin de pouvoir usurper l'Empire: *Verum cum avidus gloriæ, Prefecto suo maximè jurgante, qui & ipsius, & filii ejus quærebat exitium cupiens imperare, longius progressus esset, ut alii dicunt morbo, ut plures fulmine interemptus est.* Ce fut donc après avoir pris Ctésiphon, dont la prise ne peut pas se reculer au-delà de l'année 283, que l'envie de finir cette guerre & les instances du Préfet du Prétoire, entraînérent Carus trop loin.

Idem, ibid.

On ne doit pas céder trop facilement à cette démangeaison de corriger à son gré les titres des Loix du Code; passe encore s'il ne s'agissoit que d'une seule, mais dans l'idée du P. Pagi, le nom de Carus auroit dû estre oublié dans un assez grand nombre, ce qui n'est pas probable.

Outre cela il me paroît certain que Numérien a survécu assez long-temps à son pere. J'en tire la preuve de ce nombre de Martyrs qui ont souffert sous son empire, & qui ont esté remarquez par Baronius & le P. Pagi même. Les Martyro-

Crit. ad annum
284. n. 9.

*Vid. Martyrol.
Roman. Uluard.
Erc. ad v. Kal.
Mart.*

loges font mention des SS. Victorin, Victor, Nicéphore; Claudien, Dioscore, Sérapion & Papias, martyrisés sous Numérien le 25. de Février, c'est une marque que Carus estoit déjà mort ce jour-là. On ne fait pas mention de Carinus, parce que ces Martyrs ont souffert dans l'Orient, où Numérien se trouvoit alors, & où il donnoit ses ordres, tandis que son frere commandoit en Occident. C'est par la même raison que dans une Loy de Carus insérée au Code Grégorien, & datée du 8, de Décembre 283, il n'est point parlé aussi de Carinus, parce que cette Loy ne fut donnée que par les deux Augustes qui estoient ensemble dans la Mésopotamie.

*L. 11. Cod.
Greg. de Pact.
& Transact.*

Ma seconde preuve que Numérien a dû survivre environ huit mois à son pere, c'est que les Historiens qui semblent insinuer qu'il le suivit de près, n'ont point parlé de la guerre qu'il continua de faire aux Perses, après que Carus fut mort. C'est cependant sur ces exploits, que le Poëte Némélianus prend sujet de le louer en cette sorte :

*Nemes. Cyneg.
v. 72. & j. 49.*

——— *Utque intima frater*
Persidos, & veteres Babylonos ceperit arces :
Ultus Romulei violata cacumina Regni.
Imbellemque fugam referam, versasque sagittas
Parthorum, laxosque arcus, & spicula nulla.

*Chron. Alex.
ad Olympiadem
CCLXV. an. 3.
Ind. 3.*

*Zonar. tom. II.
pag. 242.*

Ces vers nous servent à distinguer ce qu'il y a de vray & de faux dans le récit de deux Auteurs Grecs, l'un du moyen & l'autre du bas âge. L'Auteur de la Chronique Paschale, ou d'Alexandrie, rapporte que Carinus fut défait & pris par les Perses, qui l'écorchèrent & firent un outre de sa peau; & qu'ensuite son frere Numérien avoit vengé sa mort par la défaite des Perses. Zonaras dit que Numérien estant resté seul maître de l'armée, par la mort de Carus, avoit livré bataille aux Perses; que son armée ayant esté mise en déroute, il avoit esté pris & écorché; que cependant d'autres assüroient qu'il avoit esté tué par son Préfet du Prétoire à son retour des frontières de la Perse.

Il n'y a rien de vray dans ces narrations, que ce en quoy

elles conviennent avec Olympius Némésianus, Auteur contemporain & digne de foy, sçavoir, que Numérien après la mort de son pere n'abandonna pas tout-à-coup la guerre de Perse, qu'il donna encore une bataille contre les Perses avant que de s'en revenir, & qu'il y fut vainqueur, suivant Némésianus. Il ne s'attribua pas néanmoins le nom de *Parthique*, ou de *Persique*, on se contenta de le donner à Carus après son apothéose; nous le voyons sur deux Médailles rapportées par le P. Hardouin, sur lesquelles on lit autour de la tête, DIVO. CARO. PARTHICO, & DIVO CARO. PERSICO, au revers, CONSECRATIO. Je ne connois aucune Médaille où Carus soit appelé ainsi de son vivant.

*Hardouin, opp.
Sel. pag. 577.*

J'ay prouvé que Numérien survécut à Carus les huit premiers mois de l'an 284, & qu'ils furent employez à terminer l'expédition Persique, & à retourner en Europe. Cette marche ne pouvoit estre que lente, l'armée estant fatiguée, les soldats chargez de butin, & l'Empereur malade. L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie, est le seul qui nous apprenne l'endroit où sa mort se découvrit; ce fut, à ce qu'il dit, à Périnthe ville de la Thrace. J'ay cy-devant prouvé que le jour de cette mort fut le 15. de Septembre de l'an 284, achevons de voir en quel temps a pu arriver la mort de Carinus.

*Chron. Alex.
ubi supra.*

Il me semble que le P. Pagi a très-bien établi que ce ne fut qu'en 285; car Dioclétien qui avoit esté élu le 17. Septembre précédent, ayant fait son entrée à Nicomédie le 27, nous voyons par-là que son premier soin fut de s'assurer des provinces de l'Orient, afin de ne rien laisser derrière luy qui pût luy donner de l'inquiétude lorsqu'il iroit combattre Carinus. Cela n'a guères pu se faire que dans le reste de l'an 284; & dans le même temps à peu-près, Carinus défit auprès de Vérone, un Tyran nommé Julianus, & s'avança ensuite en Illyrie pour y combattre Dioclétien. Cette guerre ne fut pas terminée par une seule journée; Vopiscus nous apprend qu'il se donna divers combats, & Orose assure que Dioclétien ne vainquit qu'avec beaucoup de peine, & après une guerre très-

*Crit. ad annum
285. n. 4.*

*Vit. Epit.
pag. 45.*

*Vopisc. Carin.
cap. 18.
Oros. lib. VII.
cap. 25.*

difficile : *Difficillimo bello & maximo labore*. Elle dût donc emporter une partie de l'an 285 ; mais il faut pourtant que Carinus ait esté tué avant le mois de Septembre, parce que s'il n'estoit mort qu'après, & à la fin de l'année, il se trouveroit que l'empire de Carus & de ses fils joint ensemble, auroit duré plus de trois ans. Cependant les Historiens qui leur donnent la plus longue durée, comme la Chronique d'Alexandrie, ne les faisant regner que trois ans, tandis qu'Eutrope, Eusèbe, Saint Epiphane, le Patriarche Nicéphore, Cedren & plusieurs autres ne leur en donnent que deux, c'est une marque que leur regne n'a esté que de trois ans commencez, ou de deux ans accomplis.

Une autre raison pour ne pas tant reculer la mort de Carinus, c'est que nous ne trouvons dans le Code aucune Loy de l'an 285. qui porte son nom, tandis qu'il y en a un assez grand nombre de Dioclétien, dont la première est assurément celle qui est datée des Nones du mois d'Août ; car il doit y avoir une faute dans la date d'une autre Loy qui paroît datée du premier Janvier de cette année : *PP. Kal. Januar. Diocletiano II. & Aristobulo Coss.* Ce même jour Aristobule avoit esté fait Consul par Carinus avec luy-même ; & si Dioclétien prit de son côté le Consulat, ce ne fut pas, quoy qu'en dise le P. Pagi, avec un homme qui estoit actuellement dans l'armée de son ennemi. Je crois donc qu'au lieu de *PP. Kal. Jan.* il faut lire *PR. Cal. Jan.* c'est-à-dire, *Pridie Calendas Januarias*, c'estoit le 31. Décembre 285, jour auquel Aristobule estoit véritablement Consul avec Dioclétien, qui luy conserva tous ses emplois après la mort de Carinus, comme Idace l'a remarqué.

Une objection qu'on peut me faire, & qui paroît même spécieuse, c'est qu'ayant établi ci-dessus que Carinus n'avoit esté fait *Auguste* qu'après le commencement de Septembre 283, il doit avoir vécu au-delà du même terme dans l'année 285, puisque sa troisième année se trouve sur ses Médailles Egyptiennes rapportées par Goltzius, Occo, les PP. Banduri & Hardouin.

A cela

Eutrop. lib. X.

pag. 124.

Eus. Chron. II.

MCCXCVIII.

Epiphane. de

Ponder. tom. II.

pag. 176.

Leg. 5. Cod.

Ex quibus causis

Mojor. in integ.

restitut.

Leg. 2. Cod.

Si quis aliq. test.

prohib.

A cela je réponds, que les Egyptiens n'ont pas compté la première année de Carinus, du jour qu'il a esté fait *Auguste*, mais de celui auquel, n'estant encore que *César*, son pere luy donna, en partant pour l'Orient, le commandement de l'Italie, des Gaules & de l'Afrique, avec le titre d'*Imperator*. La preuve de ce fait résulte des premières Médailles que les Egyptiens ont frappées en son nom, où on lit: A. K. M. A. KAPINOC. K. & au revers, L. A. c'est-à-dire, *Imperator Cæsar M. Aurelius Carinus Cæsar; anno primo*. Par-là on voit assez clairement, ce me semble, que la première année de Carinus ayant esté comptée, lorsqu'il n'estoit encore que César, elle a commencé vers la fin de l'an 282; la seconde se compte du 29. d'Août 283, & la troisième depuis le même jour de l'an 284.

Harduin. *opp.*
Sel. pag. 876.

La suite des actions de Carus, Carinus & Numérien estant suffisamment éclaircie par tout ce que j'en ay dit, on en conclut aisément que Carus n'a pu estre à Rome pour y célébrer les Jeux Romains, ni en 282, ni en 283; d'où il s'ensuit que ce fut en 284. que Carinus, qui estoit alors à Rome, y présida, tant en son nom, qu'en celui de Numérien son frere & son Collègue. Cela même paroît assez clairement par la description qu'en fait Vopiscus, dans laquelle il ne parle qu'au nombre singulier, de celui qui fit célébrer les Jeux. C'est donc le nom de Carinus qu'il faut restituer, quoyque Saumaise en puisse dire, dans cet autre endroit du même Auteur: *Diocletiani denique dictum fertur, cum ei quidam largitionalis suus editionem Carini* (parce qu'il estoit seul présent) *laudaret dicens, multum placuisse Principes illos* (il se sert ici du pluriel, parce que ces Jeux se donnoient au nom des deux freres) *causa ludorum Theatralium, ludorumque Circensium; ergo, inquit, benedixit in imperio suo Carinus.*

Vopisc. *Carin.*
cap. 19.

Ibid. cap. 20.

Après avoir établi la chronologie des regnes de Carus, de Carinus & de Numérien, & jetté les fondemens de celle qui regarde Probus, il ne me sera pas difficile de ranger les actions de ce Prince sous les années où elles se sont passées.

On se ressouvient que j'ay prouvé en commençant cette

Mem. Tome XIII.

Nnn

Vopisc. Prob.
cap. 10.

Zozim. lib. 1.
pag. 662.

Differtation, que Probus avoit esté élevé à l'Empire par l'armée qu'il commandoit en Illyrie, environ le 20. ou le 25. d'Avril de l'an 276; ainsi lorsque nous lisons dans Vopiscus, *omnes Orientales exercitus eum Imperatorem fecerunt*, il faut simplement entendre, que la nouvelle de son élection ayant esté portée aux troupes qui estoient dans la Syrie, la Phoenicie, la Palestine & l'Egypte, elles le reconnurent d'abord; car Zozime a remarqué que toutes ces provinces se déclarèrent pour luy, dans le temps qu'une partie de l'Empire reconnut Florianus.

D'abord après son élection, Probus alla vraisemblablement en diligence se mettre à la tête des armées Orientales les plus voisines de l'endroit où estoit Florianus avec la sienne, & celuy-ci estant campé auprès de Tarfe, Probus approcha de son côté, ce qui donna occasion aux soldats de Florianus de le massacrer, après quoy ils se soumirent à Probus. Cela se passa le 15. ou le 16. de Juin. Probus envoya tout de suite des courriers à Rome en porter la nouvelle, qui fut suivie du décret par lequel le Sénat le reconnut solennellement le 3. de Juillet.

Vopisc. Prob.
cap. 13.

Ce Sénatusconsulte luy ayant esté envoyé, il fit différents réglemens qui ne sont point de mon sujet, & qu'on trouvera dans Vopiscus. Il vengea la mort d'Aurélien sur ses meurtriers, pardonna à ceux qui avoient suivi le parti de Florianus, & reçut le serment de toutes les troupes qui s'estoient déclarées en sa faveur. Après cela il vint dans les Gaules où tout estoit en désordre, & dont les Barbares estoient presque les maîtres depuis la mort d'Aurélien. Quoyque Probus ne perdit point de temps, & qu'il ait pu faire la plus grande partie de ces choses chemin faisant, il n'est pas possible qu'il ait pu arriver dans les Gaules avant la fin d'Août de l'an 276; il en employa le reste, & les premiers mois de l'an 277, à chasser les Barbares.

Idem, Prob. cc.
24. & 15.
Zozim. p. 663.
664.

Le détail des grands exploits qu'il fit en cette occasion me meneroit trop loin, on peut le lire dans Vopiscus & dans Zozime.

Il paroitra sans doute incroyable qu'en sept mois de temps Probus ait pu donner tant de combats, fait périr près de quatre

cens mille Barbares, mis neuf Rois à ses pieds, repris soixante villes considérables, & poullé les ennemis jusqu'au-delà du Nécre & de l'Elbe. C'est cependant ce qu'il fit; car il dût quitter les Gaules qu'il venoit de pacifier, tout au moins dès le commencement du mois d'Avril 277. Tous les Historiens sont d'accord que les premières expéditions de Probus, après qu'il se vit paisible possesseur de l'Empire, furent dans les Gaules; à celles-là succéda la guerre contre les Sarmates en Illyrie, la guerre des Gaules estoit donc finie lorsque Probus vint en Illyrie; or nous apprenons qu'il y estoit dès les premiers jours du mois de May de l'an 277, par la souscription d'une Loy qu'il fit publier à *Sirmium* qui en estoit la capitale, le 5. de May, estant Consul avec Paulinus. Quand il n'auroit mis qu'un mois à venir des Gaules en Illyrie, il falloit nécessairement qu'il y eût terminé la guerre avant le mois d'Avril. Aussi Eusèbe marque-t-il l'entier rétablissement des Gaules par la défaite des Barbares, sous la seconde année de Probus: *Gallias à Barbaris occupatas ingenti virtute restituit.*

Vopisc. Prob. cap. 16.

L. 2. Cod. de rer. donationib.

Eus. Chron. n. MCCCXCIII.

Il paroît par-là que Zozime s'est trompé, en plaçant la révolte & la défaite du Tyran Saturnin, avant la guerre des Gaules; car de l'élection de Probus à la fin de cette guerre, n'y ayant pas un an entier, comme on vient de le voir, comment auroit-il pu faire tant de chemin & tant d'expéditions différentes, dans un si court intervalle? Ce qui me paroît plus probable, c'est que dans le temps même qu'il estoit dans les Gaules, il étouffa une révolte qui s'estoit élevée dans la Grande-Bretagne, & dont le même Auteur a fait mention, car il n'y alla pas en personne, & elle ne fut pas de longue durée.

Zozim. lib. 1. pag. 663.

Idem, lib. 2.

Probus estant venu en Illyrie au commencement de May 277, il vainquit, avec son bonheur ordinaire, les Sarmates & les autres Barbares qui s'y estoient jettez. Il passa ensuite dans la Thrace, & la terreur de son nom obligea tous les Peuples Goths de se soumettre à luy, ou de demander son amitié. La chose ne se passa pas cependant sans combat, puisque nous voyons des Médailles, où au revers de Probus on lit

Vopisc. ubi sup.

N n n ij

Mediob. pag.
414.

Euf. Chron. n.
MCCCXCV.

Zozim. pag.
665. 666.

Vid. Mediob.
Pag. 418.

Euseb. Chr. n.
MCCCXVI.

Vopisc. iv. Ty-
gou. cap. 11.

Vopisc. Prob. c.
97.

VICTORIA GOTHICA. Ce fut à ces expéditions contre les Sarmates & contre les Goths, que se passa le reste de l'an 277. & toute l'année 278; peut-estre même Probus estoit-il encore en Europe au commencement de 279, si Eusébe ne s'est point trompé, en plaçant sous cette année la plantation des vignes qu'il fit faire par ses soldats, en deux montagnes de l'Illyrie, nommées *Alma* & *Mons Aureus*, dont la première estoit voisine de *Sirmium*.

Quoy qu'il en soit, en cette année 279. Probus passa en Asie, & chemin faisant il prit & fit mourir un fameux chef de bandits nommé *Palsurius*, & délivra par-là toute l'Isaurie de leurs brigandages. Auparavant, & dans le temps qu'il estoit occupé en Europe, ses Généraux avoient fait périr un autre chef de voleurs nommé *Lydius*, qui fut tué d'un coup de flèche à *Crenina* dans la Lycie, où ils le tenoient assiégé.

La prise de *Palsurius* n'arrêta pas Probus pendant longtemps; son principal objet estoit de se défaire de Saturnin qui avoit pris les titres d'Empereur & d'Auguste depuis quatre ans, si l'on peut regarder comme vraie une Médaille rapportée par Goltzius avec cette légende, *AVT. KAI. ΠΟΥ. CATVPN. INOC. AVC. C. B.* & au revers, *L. Δ.* Ce Tyrann fut tué à Apamée dans le courant de la quatrième année de Probus, comme Eusébe l'a marqué dans sa Chronique, c'est-à-dire, en 279; & c'est une nouvelle preuve que Probus vint alors en Asie & en Syrie, car il n'estoit pas éloigné de l'endroit où Saturnin fut pris & mis à mort, par ceux qu'il avoit détachés contre luy. C'est ce que donne à entendre ce passage de Vopiscus: *Fertur autem Probus & clementes ad eum literas sapemisse. . . . obfessum denique in castro quodam, ab iis quos Probus miserat, invito Probo esse jugulatum.*

Ensuite Probus passa en Egypte pour soumettre la Thébaïde qui s'estoit révoltée; il y réussit, se rendit maître des importantes places de *Coptos* & de *Ptolémaïde*, & soumit les *Blennymes*. Ces opérations durent occuper la plus grande partie de l'année 280; & la peur qu'en prit Narséus Roy des Perses, l'obligea d'envoyer une Ambassade à Probus pour luy demander la paix, qu'on luy accorda.

Tout étant en paix dans l'Orient, Probus retourna dans la Thrace, & reçut sur les terres de l'Empire une multitude infinie de Bastarnes & d'autres Barbares, Gépides, Grutunges & Vandales, vers le commencement de l'an 281. Le reste de l'année se passa à détruire les Tyrans *Proculus & Bonofus*. Le premier fut poussé jusqu'à ce que les Francs qu'il avoit dans son armée le trahirent, & par-là il fut vaincu & tué. Probus ne défit le second qu'après un long & sanglant combat. *Longo gravique certamine superatus (Bonofus) laqueo vitam finivit.* *Vopisc. Tyr. m. 1 V. cap. 13.*

Pendant que Probus estoit occupé à se défaire de ces Tyrans, les Barbares auxquels il avoit donné des établissemens dans les provinces de l'Empire, se soulevèrent; de ce nombre furent une poignée de Francs, qui s'étant emparez de quelques navires, se mirent à courir les mers, & firent une quantité de désordres que je ne sçaurois mieux représenter, qu'en rapportant la peinture que le Rhéteur Euménus en a faite. *Recurfabat quippe in animos, dit-il, illa sub D. Probo & paucorum ex Francis captivorum incredibilis audacia & indigna felicitas: qui à Ponto usque correptis navibus, Graciam Asiamque populati, nec impune Lybiae plerisque littoribus appulsi, ipsas postremo navalibus quondam victoriis nobiles ceperant Syracusas; & immenso itinere pervecti, Oceanum quâ terras erupit intraverant, atque ita eventu temeritatis ostenderant, nihil esse clausum piraticæ desperationi, quo navigiis pateret accessus.* Mais Probus débarrassé des guerres civiles, vint encore à bout de ces Barbares, & les défit à différentes reprises. Il n'y eut que les pirates Francs qui se retirèrent chez eux sans échec, à ce qu'assûre Zozime. *Eumen. paneg. Constantii Cæs. cap. 18.*

Ces dernières victoires de Probus sur les Barbares révoltez, arrivèrent dans les quatre ou cinq premiers mois de l'an 282, puisqu'après cela, quoyqu'il ne soit mort qu'au commencement de Septembre, il faut qu'il ait eû le temps de se rendre à Rome, d'y triompher, d'y donner ces spectacles superbes que Vopiscus a décrits, & de revenir en Illyrie, où malheureusement pour l'Empire il fut tué par ses soldats dans le temps qu'il se disposoit à aller chercher de nouveaux lauriers en Perse. *Vopisc. Prob. cap. 19.*

La guerre contre les Barbares a donc dû estre terminée vers les mois de May ou de Juin; le triomphe de Probus & ses Jeux ont esté donnez à Rome en Juillet; il s'est mis en marche au mois d'Août, & a esté tué au commencement de Septembre 282.

C'est, si je ne me trompe, à ces époques, que j'ay tirées des Historiens & des Médailles, qu'on peut rapporter tout ce qui se trouvera d'historique sur les Monnoyes de Probus; c'est d'elles que j'ay appris qu'il avoit vécu au-delà du 29. d'Août de l'an 282. de Jesus-Christ, & de Rome 1034. Son commencement en l'année 276. n'est pas moins assuré, par les caractères dont Eusèbe a accompagné sa seconde année. Il la fait concourir avec la CCCXXV.^e d'Antioche, la CCCII.^e de Tyr, la CCCXXXIV.^e de Laodicée, la CCCLXXXVIII.^e d'Edesse, la CCCLXXX.^e d'Ascalon, & enfin avec la MCCCXCIII.^e d'Abraham, dont il se sert dans tout son ouvrage, laquelle ayant commencé dès le mois d'Octobre 276, il est évident que Probus avoit commencé son empire avant ce mois-là.

*Eus. Chron. n.
MCCCXCIII.*

Pour donner plus de clarté à tout ce que j'ay tâché d'établir dans cette dissertation, j'ay cru ne pouvoir mieux la terminer que par une Table abrégée, où l'on puisse voir d'un coup d'œil tous les faits dont j'y ay parlé, rangez suivant l'ordre chronologique.

*Table chronologique de l'empire de Probus, Carus,
Carinus & Numérien.*

An de Rome 1028, de Jesus-Christ 276.

Tacite est tué par ses soldats à Tarse en Cilicie le 13. d'Avril. Florianus son frere est élu Empereur le 14. ou le 15. du même mois.

Probus élu Empereur par l'armée d'Illyrie, environ le 20. ou le 25. d'Avril; il marche contre Florianus; l'Egypte le reconnoît, & compte sa première année jusqu'au 29. d'Août.

Florianus tué par ses soldats le 15. ou le 16. de Juin.
 Probus écrit au Sénat.

Sénatusconsulte, par lequel Probus est solennellement reconnu à Rome le 3. de Juillet.

Probus vient dans les Gaules, & y fait la guerre avec succès contre les Barbares, pendant le reste de l'année.

Saturnin Tyran en Orient.

29. d'Août. Les Egyptiens commencent à compter la seconde année de Probus depuis ce jour.

An de Rome 1029, de Jesus-Christ 277.

Probus étouffe une révolte en Angleterre, par le moyen de Victorinus un de ses Généraux, & achève de chasser les Barbares des Gaules avant le mois de May.

Il arrive en Illyrie au commencement de May, & y passe le reste de l'année à faire la guerre aux Sarmates & à d'autres Barbares, dont il vient à bout.

29. d'Août. Les Egyptiens commencent à compter la troisième année de Probus.

An de Rome 1030, de Jesus-Christ 278.

Probus va dans la Thrace, y défait les Goths, & répand une si grande terreur parmi ces Barbares, qu'une partie se soumet à lui, & le reste demande son amitié. Cette année est employée à ces opérations.

Lydius, chef de voleurs en Isaurie, est tué dans Cremna, où les Généraux de Probus l'avoient assiégé.

29. d'Août. Commencement de la quatrième année de Probus chez les Egyptiens.

An de Rome 1031, de Jesus-Christ 279.

Pendant le printemps Probus fait planter des vignes en Illyrie par ses soldats, selon Eusèbe.

Probus passe en Asie, prend & fait mourir Palfurius chef de brigands en Isaurie, & rend la tranquillité à cette province en détruisant leurs retraites.

Probus marche contre le Tyran Saturnin, qui est pris & égorgé à Apamée vers la fin de l'année. Ce Tyran comptoit la quatrième année depuis son usurpation.

30. d'Août. Commencement de la cinquième année de Probus chez les Egyptiens.

An de Rome 1032, de Jesus-Christ 280.

Probus fait la guerre en Egypte, remet la Thébaïde dans le devoir, prend Coptos & Ptolémaïde, & soumet les Blemmyes.

29. d'Août. Commencement de la sixième année de Probus chez les Egyptiens.

Narféus Roy de Perse demande la paix à Probus, qui la lui accorde.

Probus en chemin pour revenir en Europe.

An de Rome 1033, de Jesus-Christ 281.

Probus vient dans la Thrace, & transplante dans les terres de l'Empire une multitude de Barbares.

Il défait & tue Proclus & Bonofus, qui s'estoient faits Tyrans dans les Gaules.

29. d'Août. Commencement de la septième année de Probus chez les Egyptiens.

Pendant que Probus estoit occupé contre les Tyrans, les Barbares qu'il venoit de placer dans les terres de l'Empire, se révoltent, & commettent de grands defordres par mer & par terre.

An de Rome 1034, de Jesus-Christ 282.

Probus défait & dissipe les Barbares. Il vient à Rome, triomphe & fait célébrer des Jeux magnifiques dans le mois de Juillet.

Probus part de Rome au commencement d'Août, pour aller faire la guerre aux Perses.

29. d'Août. Commencement de la huitième année de Probus chez les Egyptiens.

Probus est tué en Illyrie par ses soldats dans les commen-
cements

cements du mois de Septembre, & Carus est élu Empereur.

Carus défait les Sarmates.

Carus déclare ses fils *Césars*, envoie Carinus pour défendre les Gaules contre les Barbares, lui donne le titre d'Empereur; de-là vient que les Egyptiens commencent dès lors à compter la première année de Carinus, qui concourt sur leurs Médailles avec une partie de la première année de Carus.

Carus part pour aller faire la guerre aux Perses, il mène Numérien avec lui.

An de Rome 1035, de Jesus-Christ 283.

Carus & Numérien font la guerre aux Perses.

Carinus défait les Barbares sur les bords du Rhin.

Carus défait les Perses, prend Coché & Ctésiphon.

30. d'Août. Commencement de la seconde année de Carus & de Carinus en Egypte.

An de Rome 1036, de Jesus-Christ 284.

Carus est tué de la foudre les premiers jours de cette année, ou les derniers jours de la précédente.

Numérien continue la guerre contre les Perses, remporte sur eux une victoire; ses incommodes l'obligent de se mettre en chemin pour revenir en Europe.

Carinus défait les Quades & les Sarmates.

Martyrs en Orient sous Numérien.

29. d'Août. Commencement de la troisième année de Carinus chez les Egyptiens.

Le 5. de Septembre Carinus célèbre les Jeux Romains, tant en son nom, qu'en celui de Numérien, avec beaucoup d'éclat.

Le 15. de Septembre Numérien est tué par Aper son Préfet du Prétoire.

Le 17. de Septembre la mort de Numérien est découverte, Dioclétien est élu Empereur, Aper est tué.

Dioclétien marche pour s'assurer de l'Orient, & entre à Nicomédie le 27. de Septembre.

Mém. Tome XIII.

O o o

Julianus se fait Empereur, Carinus le défait & le tue près de Vérone.

An de Rome 1037, de Jesus-Christ 285.

Guerre de Dioclétien contre Carinus, qui après plusieurs combats est défait & tué près de *Margum*, environ le mois d'Avril ou de May.

LES MODES ET LES USAGES

DU SIECLE DE THEODOSE LE GRAND

ET D'ARCADIUS SON FILS,

Avec quelques réflexions sur le moyen & le bas Age.

Par le R. P. DOM Bernard DE MONTEAUCON.

15. Février
1737.

UN ouvrage qui m'occupe depuis long-temps, m'a mis dans une espèce d'engagement de m'exercer sur les monuments de la moyenne Antiquité, c'est-à-dire, de la fin du quatrième & du commencement du cinquième siècle; ce sont les ouvrages de Saint Jean Chrysostome, qui prêchoit avec tant de succès sous l'empire du grand Théodose & d'Arcadius son fils.

Ce Saint estoit Syrien de naissance, & il vérifie ce que Saint Jérôme a dit de cette Nation, *familiares est Syris uti parabolis, les Syriens se servent volontiers de paraboles & de similitudes*. Les comparaisons sont fort fréquentes dans cet Orateur; il y fait entrer tout ce qui se passoit de son temps dans la Cour des Empereurs, chez les Consuls, les grands Seigneurs & parmi le Peuple. Il décrit les Cirques, les Théâtres & toutes sortes de Spectacles, la forme & les ornements des maisons, la table, les festins & cent autres choses, souvent avec un détail des plus singuliers.

« Les Empereurs, dit-il, portoient ou le diademe, ou la

couronne semée de pierres les plus précieuses, revêtus d'une « tunique de pourpre; c'est ce qui les distinguoit de tous les « autres hommes. Ils portoient des robes de soie brochée d'or, « où estoient représentez des dragons.» Ces dragons sur la robe du grand Théodose, ont excité ma curiosité, pour sçavoir si les Empereurs suivans ont jamais porté sur leurs robes un pareil ornement. J'ay parcouru tous ceux que M. du Cange a fait graver, & d'autres dont la figure n'estoit pas venue à la connoissance, & je n'y ay rien trouvé d'approchant.

Notre Auteur dit en plus d'un endroit, que leur trône estoit d'or massif. Il décrit en un autre lieu, comment les Empereurs estoient représentez en peinture. « Le fond du « tableau, dit-il, est bleu. L'Empereur y paroît sur son trône, « ayant à ses côtes ses chevaux & ses gardes. Ses ennemis « vaincus y paroissent aussi chargez de chaînes.»

Il s'étend bien plus sur la marche de l'Empereur. « Ceux qui l'accompagnent, dit-il, sont couverts d'or. Les deux « mulets attelés à son char sont blancs, & d'une blancheur singulière; ils sont aussi tout brillants d'or. Ce char est orné de « pierres précieuses entremêlées de lames d'or, que l'agitation « fait briller. Le tapis étendu au bas du char, est blanc comme « neige. Ses gardes & les soldats qui le suivent, sont aussi couverts d'or. Les bossés de leurs boucliers sont dorées; la grande « bosse du milieu est entourée d'autres petites bossés dorées, « qui ont la forme de l'œil humain.»

Les mulets & les chevaux blancs passoient anciennement parmi les Princes, pour une marque de souveraineté. Selon Hérodote, les Ciliciens estoient obligez de donner tous les ans à Darius Roy de Perse trois cens soixante chevaux blancs. Denys Tyran de Syracuse, dit Tite-Live, sortoit de son palais sur un char attelé à quatre chevaux blancs, & fut imité en cela par Hiéronymus un de ses successeurs. Néron entra aussi dans Naples sur un char traîné par quatre chevaux blancs, dit Suétone. Plusieurs Papes prirent l'usage des chevaux blancs, en signe de souveraineté, & accordèrent ce même usage à certains Evêques. Quant aux Empereurs d'Occident, ils ont

continué de se servir de chevaux blancs, jusqu'aux plus bas fiécles. Quand Charles IV. Empereur, vint voir son cousin Charles V. dit le Sage, Roy de France; ce Prince, de peur que l'Empereur n'entrât dans Paris comme dans une ville de son Empire, luy envoya un cheval noir, & un autre de même couleur à son fils Venceslas; & montant sur un cheval blanc, il entra au milieu des deux dans Paris, comme en étant unique Souverain.

Cela n'empêchoit pas que les fujets des Empereurs, qui ne pouvoient pas leur disputer la souveraineté, ne se servissent aussi de chevaux blancs. Les Consuls, les grands Seigneurs & les gens opulents, alloient sur des chars menez par des mules blanches, dont la tête estoit couverte d'argent; & d'autres chars traînez par des mulets blancs, dont la tête estoit toute brillante d'or. Les lances des gardes de l'Empereur estoient dorées, comme leurs boucliers, leurs habits tissés de fil d'or; les selles estoient aussi dorées.

Quand l'Empereur éliſoit un Préfet, il luy donnoit des tablettes d'or, pour marque de sa magistrature. La lettre d'un Empereur s'appelloit quelquefois *sacra*, la *sacrée*, sans y ajouter le mot d'*epistola*. Nous en voyons un exemple dans la lettre que l'Empereur Honorius écrivoit à son frere Arcadius, en faveur de S.^t Jean Chrysostome: *Sacra Honorii Augusti missa ad Principem Orientis Arcadium*. L'Empereur envoyoit aussi un notaire, *notarius*, pour porter ses ordres.

Passons maintenant aux Consuls, aux Archontes & aux grands Seigneurs. « Ils portoient, dit-il, des habits de soye » brochez d'or, des ceintures & des souliers tout brillants d'or. » L'Archonte, dit-il, qui est le premier des Magistrats, est » distingué des autres par sa ceinture, par la voix du Héraut » qui marche devant luy, par ses gardes, par son char & par son épée. »

Leurs eunuques estoient aussi vêtus superbement. Ce qu'il dit du grand nombre de domestiques des seigneurs & des gens riches, paroît incroyable. « Quelques-uns en ont, dit-il, » jusqu'à mille, & d'autres jusqu'à deux mille, dont plusieurs

portent des colliers & des bracelets d'or. Il dit ailleurs que « de ces gens qui estoient à leur service, plusieurs estoient « Barbares. »

La description des palais des grands seigneurs, passe tout ce que nous venons de dire. Il dit plus de vingt fois, « que les toits composez de pièces de bois estoient tout dorez. Les « portes, même celles à deux battants, ἀμφιδύα, estoient « d'ivoire. Dans les appartements & dans les chambres, tous « les murs estoient incrustez de marbre. S'il s'en trouvoit quel- « qu'un de pierres, on le couvroit de lames d'or. Les poutres « & les planchers estoient dorez, & les appartements parquetez « de petites pierres, plusieurs même de pierres précieuses. Ils « couvroient quelquefois ce parquetage de riches tapis. Leur « goût pour la somptuosité ne leur permettoit pas de souffrir « rien de médiocre. »

Dans ces appartements on voyoit de grandes colonnes de « marbre dont les chapiteaux estoient dorez, & quelquefois « des colonnes toutes dorées ; des statues des plus excellents « Maîtres de ce temps, quantité de peintures & de mosaïques. »

Les lits estoient ordinairement d'ivoire, & quelquefois « de bois doré, ou couvert de lames d'argent, assez souvent « même tout d'argent. L'or y brilloit aussi en plusieurs endroits. « Tout l'ameublement estoit d'une richesse surprenante. Les « chaises & les bancs estoient d'ivoire ; les pots & les vases, « même ceux dont on se servoit la nuit, d'or ou d'argent. »

Il paroît par ce que dit notre Orateur, que les voiles ou manteaux Laconiques estoient fort estimez de son temps, comme dans les siècles précédents. Dans la pompe de Ptolémée décrite par Athénée, il est dit que Nisa, nourrice de Bacchus, y estoit revêtue d'un voile ou manteau Laconique.

« Ces hôtels de grands Seigneurs & de gens opulents, avoient, dit-il, des bains, de grands portiques, de longues « allées pour la promenade, de vastes jardins, & quelquefois « des aqueducs pour arroser les terres. »

Il décrit aussi la magnificence des festins. « Leur table, dit-il, étoit bordée d'argent. Tous les vases qu'on y employoit, «

» estoient ou d'or ou d'argent. Cette table demi-circulaire estoit
 » si grande, que deux jeunes hommes avoient peine à la remuer
 pour la mettre en place. » C'est cette table que Martial appelle
Sigma, parce qu'elle avoit presque la forme d'un sigma Grec,
 qu'on écrivoit, du temps de Martial, comme un grand C.
 Elle approchoit encore plus de la forme d'un croissant de
 lune. « Elle estoit couverte, dit-il, d'une espèce de courte-
 » pointe ou de matelas, où l'on pouvoit aisément se reposer ou
 se coucher. » Et cette coutume dura encore quelque temps
 depuis le cinquième siècle, mais dans la suite, quoyque cette
 table conservât sa forme, on cessa de se coucher dessus. On
 s'assieoit autour de la table du côté convexe. Nous voyons
 cette table du sigma, dans les monuments de Guillaume le
 Conquérant, tirez des tapisseries de Bayeux. Il est assis avec
 sa compagnie du côté convexe. On avoit déjà rappelé l'ancien
 usage, tel qu'il estoit du temps d'Homère, de s'assieoir autour
 des tables; car ce ne fut que depuis le siècle d'Homère, que
 l'usage de se coucher pour prendre le repas, s'établit dans la
 Grece.

« Après de cette table, poursuit-il, on voyoit une grande
 » phiole d'or, du poids d'un demi-talent, que deux jeunes
 » hommes pouvoient à peine remuer, & quantité de cruches
 » d'or rangées par ordre. Les valets des convives estoient des
 » jeunes gens, tous beaux & bien faits, aussi richement vêtus
 » que leurs maîtres, & qui portoient de larges brayes. On y
 » voyoit aussi des Musiciens, des joueurs de flûte & de harpe,
 & beaucoup d'aromates Indiens, Arabes, Persans. »

La quantité d'excellents mets qu'on y servoit, n'est ici
 guères exprimée qu'en général. Il dit seulement qu'on y ser-
 voit des faisans, qu'en certains mets on mettoit de la sausse,
 qu'il n'y avoit point d'uniformité dans l'ordre des services,
 que quelques-uns commençoient par des oiseaux grillés sur
 des charbons, & farcis de poisson haché, & que d'autres
 donnoient un premier service tout différent.

Le vin le plus excellent estoit le Thasien, ou de l'Isle de
 Thafos, si renommé chez les Auteurs, tant Grecs que

Latins. Le nombre des Parasites y estoit toujours fort grand. C'estoient des Adulateurs, qui suivoient par-tout les Grands & les gens riches, pour leur applaudir sans cesse, & estre ainsi admis à leur table.

Quand ces grands seigneurs alloient par la ville, ils estoient précédés d'un Crieur *κρίσις* magnifiquement vêtu, qui annonçoit leur venue; d'une troupe de Lieutenants portant verge, *επιδρομοί*, qui écartoient la foule, & d'un grand nombre de Cliens & de Parasites. Ils portoient alors le *Balteus*, c'estoit une ceinture, ou une écharpe d'or, marque d'honneur fort considérable en ce temps-là.

Il se déchaîne souvent contre le luxe des dames. « Outre les pendants d'oreilles, dit-il, elles ont d'autres bijoux pour orner « l'extrémité des joues. Le fard regne sur les paupières & sur « tout le visage. Leurs jupes sont entrelassées de fils d'or, leurs « colliers sont d'or, elles portent aussi des lames d'or au-dessus « de leurs mains. Leurs souliers, dit-il, sont noirs, fort luisants, « & se terminent en pointe. Elles vont sur des chars tirés par des « mulets blancs, dont les freins sont dorez, avec des eunuques « à leur suite, & grand nombre de filles de chambre & de servantes. Leur faste n'a point de bornes. »

Les jeunes gens de qualité alloient aussi superbement vêtus dans les places publiques, ayant à leur suite beaucoup de gens vêtus magnifiquement. Ils se faisoient principalement remarquer par des souliers entretissus de fils de soie & tout brillants d'or. Ils portoient aussi des bracelets d'or.

Notre Orateur nous apprend aussi que les Grecs de son temps avoient des tablettes, où après avoir effacé la première écriture, on écrivoit sur l'effacure même quelque chose de nouveau, *ἐν δέλτῳ ἔξελεμμένῃ*. Les Latins en avoient de même, & ils écrivoient *in palimpsesto*, dit Cicéron, sur l'effacure même. Ceux qui écrivoient des lettres missives, mettoient leur nom au-dessus de la lettre même.

Le Cirque & l'Hippodrome.

Dans les combats Gymniques, les vainqueurs estoient couronnez de branches de laurier & d'olivier.

Les Empereurs assisoient ordinairement aux Jeux du Cirque & de l'Hippodrome. Ils faisoient mettre devant les lutteurs & les combattants, les couronnes, les habits, & ce qui estoit destiné pour les vainqueurs.

Ceux qui couroient dans le Cirque, sçavoient le nom, l'origine, la patrie & l'éducation des chevaux dont ils se servoient, & quelles victoires ils avoient remportées. Ils tournoient souvent les yeux vers l'Empereur, pour voir s'il estoit content de leur course, & s'ils pouvoient espérer la couronne. Ils faisoient peu d'attention aux applaudissemens du peuple. Le nombre des spectateurs estoit si grand, que, non-seulement les côtes du Cirque, mais aussi les fenêtres des maisons voisines, les galetas & même les toits, en estoient tous couverts. On y voyoit aussi quantité de femmes de mauvaise vie, & de jeunes garçons.

Dans l'Hippodrome, les coureurs se débattoient avec violence, pour remporter le prix & pour renverser même les chariots qui alloient prendre le devant. Sur quoy notre Orateur rapporte un cas extraordinaire arrivé à Constantinople. « L'accident funeste, dit-il, qui arriva hier dans l'Hippodrome, est » une tragédie qui a attiré l'attention de toute la ville. Les » femmes y accoururent en foule; on n'entendoit dans la place » publique que des cris & des gémissemens, lorsqu'on apportoit » le corps de celui qui avoit esté tué & mis en pièces par des » chariots en course. Il devoit se marier le lendemain; tout » estoit déjà préparé pour les noces, lorsque le Héraut luy » annonça que c'estoit son tour de faire ce jour-là une course » dans l'Hippodrome. Il se mit à courir, pour gagner le devant, » & comme d'autres se débattoient avec luy, se trouvant pressé
entr'eux,

entr'eux, il fut renversé. & les autres chars luy coupèrent la tête & l'extrémité des membres.

Les Jeux Olympiques.

Il paroît que les combats Olympiques estoient en usage en ce temps-là, & qu'on les célébroit avec de grands préparatifs. « Aux combats Olympiques, dit-il, après que le combattant s'est préparé pendant trente jours dans la ville, on l'amène au fauxbourg, & le Héraut crie à haute voix : « Quelqu'un peut-il accuser ce combattant d'estre esclave, ou voleur, ou de mauvaises mœurs ? S'il y avoit même soupçon d'esclavage, il ne pouvoit estre admis au combat. »

Les Athlètes estoient tout nuds, & se tenoient debout exposés aux rayons du Soleil. Les spectateurs estoient assis depuis minuit jusqu'au midi suivant, pour voir qui remporteroit la victoire. Pendant que la nuit duroit le Héraut estoit fort attentif pour empêcher que quelqu'un des combattants ne s'enfuit à la faveur des ténèbres, & ne se deshonorât par cette fuite.

Le maître des Jeux animoit les combattants, se tenant hors du lieu du combat. Il ne luy estoit pas permis d'approcher d'eux, ni de les aider autrement qu'en les exhortant à bien faire. A ces combats Olympiques, le Lutteur, celui qui se battoit à coups de poing, & le Pancratiasle, ou celui qui se battoit en toute sorte d'exercices Gymniques, le faisoient à différentes reprises. Mais dès le moment qu'ils estoient vainqueurs, le Héraut leur faisoit honneur de leur victoire.

On élevoit quelquefois pour Agonothètes, ou maîtres des combats Gymniques, ou chefs des chœurs de Musique, ou Thallophores, de fort jeunes garçons apparemment enfants de qualité. On les appelloit Thallophores parce qu'ils portoient des rameaux.

Les Théâtres.

« Il y a, dit-il, sur les théâtres des voiles tendus. Plusieurs

Mem. Tome XIII.

P p p

» acteurs y paroissent pour représenter quelque ancienne fable,
 » ou quelques faits de l'Antiquité. L'un y fait le personnage
 d'un Philosophe, l'autre d'un Roy, &c.»

Il se décrioit souvent contre les spectacles du théâtre, & disoit, non-seulement parce que les scènes qu'on y représentoit, rendoient les jeunes gens mous & efféminés, mais aussi parce que toute sorte de pudeur & de bienfécance y estoient blessées.

« On y voit, dit-il, un jeune garçon, qui rejetant ses
 » cheveux en arrière, affecte par ses regards, par son habit &
 » par ses gestes, la figure d'une jeune fille. Un vieillard, tout au
 » contraire, se fait razer la tête, & rejette avec ses cheveux
 » toute sorte de honte. Il met sa ceinture, présente ses joues
 » pour recevoir des soufflets de qui voudra, & se tient prêt à
 tout dire & à tout faire.»

Les femmes y paroissoient aussi la tête nue. Leurs discours n'inspiroient que la débauche & le libertinage; leur dessein estoit de détruire absolument la pudicité. Elles ajoûtoient à cela le son des flûtes & d'autres instruments; leurs représentations dramatiques, tout tendoit à l'impudicité la plus outrée.

« Vous voyez entrer sur le théâtre, dit-il ailleurs, une
 » femme la tête nue, avec toute l'impudence imaginable, vêtue
 » d'habits brochez d'or, remarquable par la délicatesse & par la
 » mollesse de ses démarches, par ses chansons de femmes prostituées, par des vers & par des discours impudiques.» Mais ce qui mettoit le comble à ces infamies, c'est que ces femmes paroissoient quelquefois toutes nues, & que dans le théâtre il y avoit des piscines, où ces femmes nues nageoient devant les spectateurs.

Des Funambules ou danseurs de corde.

Cet exercice estoit fort fréquent dans l'Orient; on mettoit des cordes, dit notre Orateur, tendues en sorte qu'on n'y pouvoit marcher qu'en montant ou en descendant. Il ne falloit qu'un coup d'œil mal donné, ou un petit défaut

d'attentions, pour précipiter ces Funambules dans l'orchestre, où ils périssent malheureusement. On ne le servoit plus en ce temps de la précaution du bon Empereur Marc-Aurèle, qui faisoit tendre des matelas sous ces danseurs de corde, de peur qu'ils ne périssent en tombant; ni d'y tendre des rets, comme on fit depuis, selon Capitolin, pour les garantir de ce péril. On ne voyoit plus apparemment sous Théodose, des hommes à cheval, ni des éléphants marcher sur la corde, comme on avoit vû dans de plus anciens temps, selon quelques Auteurs.

« D'autres, dit notre Orateur, après avoir marché sur cette corde, s'y dépouilloient & s'y revêtoient, comme s'ils avoient « été dans un lit : spectacle que plusieurs n'osoient regarder, & « les autres trembloient, voyant une chose si périlleuse. »

Autres exercices extraordinaires.

« Il y avoit, dit-il, des gens qui attirez sur l'orchestre, se servoient de leurs membres comme d'ailes, pour voler. D'autres, poursuit-il, jettent plusieurs épées nues en l'air, & lorsqu'elles tombent, ils les reprennent par la poignée. »

Ce qui suit paroît plus remarquable. « Quelques-uns, dit-il, mettent sur leur front une perche, qui tient-là ferme comme un arbre enraciné en terre. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'au haut de la perche on voit de petits garçons qui se battent. Celui qui tient la perche sur son front, ne se sert ni de ses mains, ni d'aucune autre partie de son corps pour la soutenir, elle demeure inébranlable. »

Y a-t-il rien de plus difficile, dit-il dans un autre endroit, que de jouer à la boule entre des épées? Il n'est pas aisé d'expliquer la situation de ces épées, ni en quoy consistoit la difficulté; mais il en parle comme d'un jeu qui estoit en usage de son temps, & très-périlleux.

A Antioche il y avoit des gens qui nourrissoient des lions, & les rendoient plus doux que des moutons. Ils les mennoient par la ville, plusieurs leur donnoient de l'argent, & ils gaignoient beaucoup à ce métier. D'autres nourrissoient des

ours & des ourses. S'ils s'enfuyoient de la maison, on termoit toutes les portes du voisinage, & ceux qui les voyoient venir, se mettoient en fuite.

*Enchantemens, Sortilèges, Prestiges, Prédications,
Augures, Présages.*

On est surpris quand on lit dans notre Orateur, combien ces Orientaux, sur-tout ceux d'Antioche, estoient addonnez à ce qui s'appelle prestige, enchantement, &c. « Je passe sous » silence, dit-il, d'autres choses fort déplorables, comme sont » les augures, les présages, les observations, la généthliologie, » les symboles, les ligatures, la divination, les enchantemens, l'art magique. »

Plusieurs se servoient d'enchantemens & de ligatures pour guérir les malades. Il y en avoit d'autres qui recitoient de certains vers, & employoient des ligatures pour se mettre en sûreté. D'autres lioient à leur tête ou à leurs pieds des médailles d'or d'Alexandre le Grand, esperant que l'image de ce Prince payen les garentiroit de plusieurs accidents fâcheux. Cela pouvoit estre en usage parmi ceux que le malheur de leur naissance tenoit encore engagez dans le paganisme. Alexandre le Grand, dit Elien, vouloit estre reconnu pour le treizième Dieu. Les Grecs comptoient douze Dieux, comme les Romains. Il y avoit encore plusieurs Chrétiens à Antioche, qui conservoient des restes du paganisme.

Rien n'égalait les superstitions des femmes à l'égard des petits enfans. « Dès qu'ils sont nez, dit-il, elles allument » des lampes, & leur donnent le nom de gens qui ont vécu » long-temps, pour leur procurer une longue vie; mais il arrive » souvent qu'ils meurent jeunes. Elles mettent à leurs mains » des sifres & des cliquettes, & des fils de couleur d'écarlate, » pour les mettre en plus grande sûreté.

» Les femmes, dit-il au même endroit, les nourrices, & » quelquefois les servantes, vont tremper leur doigt dans une » espèce de boue qui se trouve au fond des bains, & viennent

après imprimer le même doigt sur le front de l'enfant ; & « quand on les interroge, à quoy bon cette boue ? c'est, disent-elles, pour détourner le mauvais œil, l'envie & la jalousie. Il y en avoit qui écrivoient sur la main des enfants les noms des fleuves & des rivières ; d'autres se servoient de cendre, de suie & de sel, & tout cela pour détourner le mauvais œil, c'est-à-dire, l'envie & la jalousie. »

Il n'y avoit point de genre de prestige dont on ne se servit en ce temps-là ; l'observation des jours, les augures & présages, &c. Ce que notre Auteur dit sur cela est fort remarquable. Leur ame est toujours pleine de terreurs paniques. « En sortant de ma maison, disent-ils, j'ai trouvé un tel homme, & cela me pronostique un grand nombre de malheurs. Ce scélérat de valet en me donnant mes souliers m'a d'abord donné le soulier gauche, marque de misère & d'outrages. Je suis sorti de ma maison par le pied gauche, signe de calamitez. Après ma sortie mon œil droit s'est tourné en bas, marque de pleurs & de larmes. »

Il y en a encore d'autres qui tirent bien des augures & des présages d'entendre un âne braire, un coq chanter, un homme éternuer, &c. Ils craignent toujours une infinité de malheurs. »

Il dit aussi qu'il s'est quelquefois trouvé des prestigitateurs qui faisoient des espèces de miracles, & plusieurs femmes de mauvaise vie qui se servoient de prestiges pour attirer les hommes.

Des Tribunaux, des Jugements, & de l'Usure.

La sale où s'assembloient les juges avoit de grands voiles, & ces voiles empêchoient qu'on ne vît les juges. C'est de ces grands voiles que ce lieu prit le nom de Βῆλος, *Velum*. Quand le juge sortoit de derrière le voile pour monter sur un tribunal, les gardes de la prison amenoient ceux qui y estoient enfermez ; quand un homme condamné à mort estoit mené au supplice, on le faisoit aller par le marché public, après luy avoir mis une corde à la bouche, pour l'empêcher de parler

& de crier contre les juges ou contre les adversaires.

Toute sorte d'actes, de testaments, de pactes de mariage, de contrats estoient de nulle valeur, s'ils n'avoient pas au frontispice le nom du Consul & l'année du Consulat.

L'usure du centième, dont parle souvent notre Orateur, se doit entendre ainsi, à ce qu'on croit. On prêtoit, par exemple, cent mille livres, à condition que le débiteur payeroit tous les mois le centième, mille livres, jusqu'à ce qu'il rendit la somme totale.

Sur les Noces.

Notre Orateur se déchaîne sur la manière dont on célébroit les noces. Tout y consistoit en danses, chansons impudiques, hymnes sur Vénus; on y célébroit les adultères, on y appelloit des femmes de mauvaise vie. Après les repas, les conviez, dont la plupart estoient yvres, menoient par la ville la nouvelle mariée superbement vêtue & fardée. Ils continuoient leurs chansons impudiques, au grand scandale, non-seulement des Chrétiens, mais aussi des Gentils.

Les Chemins publics.

Notre Orateur dit que les chemins estoient en bien meilleur état de son temps, qu'au temps passé. Ils estoient distinguez par mansions, *μνῆαι*, où les passants se retiroient; de distance en distance il y avoit des archers pour défendre les voyageurs. Pour plus grande sûreté, on bâtit enfin de mille en mille pas des maisons, & dans chaque maison il y avoit des gardes pour y veiller nuit & jour. En ce temps-là quinze stades faisoient deux milles.

Les Kalendes & les Réjouissances.

Il déclame contre les réjouissances qui se faisoient à Antioche aux kalendes de Janvier. Toute la nuit se passoit à danser, à se dire des mots picquants les uns aux autres. Le marché public estoit couronné. Ils se revêtoient de leurs habits

les plus somptueux ; ils faisoient alors leurs préfages. Si nous passions, disoient-ils, cette nouvelle lune en joye, toute l'année sera de même. Les femmes, comme les hommes, bûvoient de grandes tasses de vin pur. Lorsque le grand Théodose pardonna à ceux d'Antioche l'injure qu'ils luy avoient faite, en jettant à bas ses statues & les traînant par la ville, ils firent de grandes réjouissances, en couronnant le marché, allumant des lampes de tous côtez, & en mettant des lits devant les boutiques. C'estoient les *lectisternia* des anciens Romains, encore en usage en Syrie dans ces temps-là.

Les Philosophes payens du quatrième Siècle.

Il parle avec un grand mépris des Philosophes gentils de son temps, remarquables par une longue barbe, par leur manteau de forme singulière, qu'il appelle tantôt *περίων*, tantôt *ἑξωμς*, & par le bâton qu'ils portoient toujours à la main. « Où sont à présent, dit-il, ces hommes couverts de manteaux, qui font parade d'une barbe épaisse, qui ont un « bâton à la main droite ; ces Philosophes gentils, ces Cyni- « ques, qui expient les crimes, à ce qu'ils disent, plus mépri- « sables que ces chiens qui se tiennent sous la table, prêts à tout « faire pour remplir leur ventre ! »

Les Funerailles.

Quand quelqu'un mouroit, ses freres ou ses parents luy fermoient les yeux & la bouche, à la manière des Anciens. Il n'y avoit point de tombeau dans la ville ; on portoit les corps morts hors des murs pour les inhumer. Cette coutume estoit ancienne, mais souvent mal observée. Les corps des gens riches estoient portez au tombeau vêtus de foye, dans des lits dorez. Le peuple y assistoit en foule, & célébroit la mémoire du défunt. Les valets & les servantes y estoient couverts d'un sac, & ses chevaux couverts de même, conduits par les valets d'écurie. Les domestiques avoient souvent la tête couverte de cendres.

S.^t Chrysostome improuve les habits de deuil, *pullatas ceu nigras vestes*. Il se déchaîne avec plus de raison contre les pleureuses, *præfixæ*, qu'on prenoit à gages, qui avec leurs bras nus s'arrachotent les cheveux & se déchiroient le visage.

Les Perses & les Scythes.

Presque tous les Perses se marioient avec leurs meres ; cela estoit si ordinaire en ce pays-là, que S.^t Chrysostome dit : nous admirons ceux des Perses qui n'épousent pas leurs meres. De son temps les Perses adoroient encore le feu.

« Le Roy de Perse, dit-il, porte une barbe d'or. Des gens » habiles dans cet art, ajoute-t-il, enveloppent chaque poil » dans une lame d'or. » Il y a grande apparence que cette barbe estoit postiche, comme l'estoient anciennement la chevelure & la barbe des Rois Parthes, représentez en assez grand nombre dans notre Antiquité expliquée, où l'on voit que non-seulement la chevelure, mais aussi la barbe, sont composées de cheveux & de poils empruntez.

Les Scythes, les Hamaxobies & les Nomades, ne bâtissoient point de maisons, mais ils habitoient dans leurs chariots, comme le mot *Hamaxobies* le marque, non-seulement du temps de Saint Chrysostome, mais dans la plus reculée Antiquité.

Voilà ce que S.^t Chrysostome nous apprend des modes, des manières & du luxe qui regnoient sous l'empire du Grand Théodose & d'Arcadius son fils. La plupart de ces choses seroient inconnues sans ce saint Orateur ; on les chercheroit inutilement dans les autres Auteurs du même temps.

La belle Antiquité estoit déjà fort déchûe en ce siècle ; elle alla toujours en déclinant depuis, & tomba enfin dans une espèce de barbarie. Les monuments des siècles suivans ne sont pourtant pas à négliger ; ils sont même un objet digne de notre curiosité. La gradation de cette chute fait une partie considérable de l'histoire dont les bons Auteurs doivent faire mention.

Il faut

Il faut encore avouer que c'est à ces bas siècles que nous devons plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, qu'on avoit entièrement ignorées, quand les beaux arts sembloient estre dans leur perfection.

Les vitres, par exemple, ne furent inventées que vers le siècle de Théodose le Grand. C'est S.^t Jérôme, si je ne me trompe, qui en a parlé le premier. Avant ce temps-là on ne s'estoit point encore avisé d'employer le verre à cet usage. Sénèque dit que ce fut de son temps qu'on commença de mettre aux fenêtres des pierres transparentes. On en fit venir de différents pays, & l'on tailloit celles qui fournissoient un plus grand jour. Pline le jeune s'en servoit aussi pour le même usage. Cependant quoy de plus aisé à des gens qui depuis si long-temps employoient le verre à tant de choses, que de s'en servir aussi pour jouir, à couvert des injures de l'air, de la clarté du jour, sans perdre la vûe des objets même les plus éloignez?

Ce fut aussi vers le temps de Théodose le Grand, qu'on commença à perfectionner les *Ephippia*, ou les selles pour se tenir à cheval; on en voit encore aujourd'huy sur la colonne de Théodose à Constantinople, qui ont des pommeaux & des arçons sur le derrière, ce qui marque qu'on mettoit du bois dedans pour les rendre plus fermes. Au lieu qu'auparavant on n'avoit pour selles que des pièces d'étoffe, ou fort rarement des houffes peu épaisses, comme on le peut remarquer sur un grand nombre de cavaliers représentés sur les colonnes Trajane & Antonine, sur l'arc de Constantin & ailleurs.

C'est sans doute depuis ce temps-là qu'on a inventé l'usage des étriers attachez aux selles, qui, affermiés par ce bois, estoient en état de les soutenir. L'invention de ces étriers attachez aux selles, n'est venue que depuis le siècle de Théodose. On n'en voit jamais dans les figures des cavaliers des anciens temps. Preuve encore qu'il n'y avoit point d'étriers dans ces siècles, c'est que, ni les Grecs, ni les Latins, n'ont jamais eu de nom pour signifier un étrier; ce n'est que dans les

Mem. Tome XIII.

Qq q

bas temps, où, après l'invention de l'étrier, on l'appella *stapes*, ou *stapeda*. Mais ces siècles de barbarie ont laissé si peu de monuments de cette espèce, qu'on ne peut s'instruire par leur moyen du temps de l'origine des étriers.

Les moulins à eau & les moulins à vent estoient encore inconnus dans ces anciens temps où les beaux arts fleurissoient. L'admirable invention des horloges à roue & à ressort, est dûe à des temps de barbarie depuis Charlemagne; car cette belle horloge que le Roy de Perse luy envoya l'an 807, & dont les Historiens parlent avec admiration, n'estoit point de la forme de nos horloges. Quelques-uns en ont attribué l'invention à Pacificus, Archidiacre de Vérone, qui vivoit peu de temps après Charlemagne, mais cela est fort incertain.



DISSERTATION CRITIQUE

Sur l'époque de la Ponctuation Hébraïque de la Massore, telle qu'elle est aujourd'hui, dont l'Auteur jusqu'icy inconnu, est désigné par un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy.

Par M. FOURMONT l'Aîné.

DE toutes les discussions littéraires, on pourroit presque affirmer qu'il n'en est aucune sur laquelle on ait composé tant d'ouvrages, & d'ouvrages sçavants, que sur la question des points-voyelles du texte Hébreu de l'Écriture. Est-elle décidée? Connoît-on au juste le temps dans lequel ces voyelles y ont été mises? Je soutiens qu'on ne l'a point encore assigné, & que tout ce qu'en ont écrit Capelle, le P. Morin, les deux Buxtorf, cent autres Auteurs illustres, nous laisse dans la même incertitude.

23. Novemb.
1734.

L'Hébreu, le Syrien, le Chaldéen, s'écrivent, ou avec leurs points-voyelles, ou sans points, personne ne l'ignore. Que dans tous les âges, par la peine que donne la ponctuation, par la facilité que présente l'analogie de ces langues; de cinquante Manuscrits il ne s'en trouve qu'un ou deux qui soient ponctués; que ceux même qui le sont, ne le soient souvent qu'à demi, souvent que sur les seuls termes ambigus, c'est un fait certain.

Bien plus, que quelquefois dans toute une province il ne s'en soit rencontré aucun qui le fût; qu'actuellement encore dans l'Orient les Manuscrits ponctués soient très-rares, autre vérité qui, pour le texte Hébreu, est attestée par tous les Rabbins; qui, pour les livres Arabes & Syriens, est dans le moment apperçue de quiconque se donne la peine d'en feuilleter dans la première bibliothèque où il s'en trouve; mais de-là quelles conséquences ne peut-on pas, ne doit-on pas tirer pour les Septante, pour Origène, pour Saint Jérôme?

Q q q ij

Des exemplaires Hébreux dont les Septante, dont Origène se sont servis, on n'en a aucune connoissance distincte. Saint Jérôme en avoit eu de deux sortes, les uns en lettres si menues qu'elles luy perdoient les yeux, ce sont des plaintes qu'il nous fait luy-même; les autres en gros caractères, & d'une Synagogue voisine: il nous fait entendre avec une emphase qui mérite quelqu'attention, que le Rabbin, pour n'être point vû des autres Juifs, ne venoit le trouver que la nuit; qu'il luy apportoit ce précieux & vaste rouleau de la Synagogue, communication qu'il luy faisoit payer bien cher, *magnam redemptum pretio*; mais pour le premier cas, que dans des copies si délicates on eût ajouté la ponctuation, chose impossible.

Pour le second, n'est-ce pas un article avoué, que les exemplaires des Synagogues doivent être, & ont toujours été sans points? Non que la Massore n'existât pas, elle existe, & ils le sont toujours; mais pour vingt raisons que nous déduisent les Docteurs Juifs, & qu'il seroit trop long de détailler. Objecter que si du temps de saint Jérôme la Massore avoit été connue chez les Juifs, ce Pere, curieux & sçavant, n'auroit pas manqué d'en faire mention, c'est dire que de son siècle les Juifs ne se servoient d'aucune paraphrase Chaldaïque: soutenir que si du temps du Thalmud on avoit eu l'usage de la ponctuation, les Thalmudistes en auroient fait quelque chapitre, c'est prétendre que le Code & les Pandectes ont dû enseigner la Grammaire: assurer qu'au moins, puisque la Massore est un travail qui fait honneur à la nation Juive, les Historiens nous en auroient nommé les auteurs: que seroit-ce faire entendre? ou qu'elle est chez eux *à siècle*, ou qu'ils la tiennent des nations étrangères, aucun Critique n'ose même le proposer.

Comment donc ces réticences (il faut avoir soin de le répéter) ont-elles passé pour des preuves de non-existence? Hérodote avoit parcouru divers Etats, possédoit sans doute les langues de plusieurs peuples, dit-il quelque part en quoy ces langues consistoient? Or de même Térence, de même Polybe, de même Ammien-Marcellin, en un mot, & c'est

une demande qu'il est bon de faire à quiconque suppose la nouveauté des *points* de la Massore, dans l'Hébreu, dans le Syriaque, dans l'Arabe, malgré toute la connoissance possible de ces langues, l'ambiguïté d'un mot, d'une phrase, l'explication douteuse d'un terme, d'un texte entier, ne sont pas rares : nous en indiquera-t-on d'autre cause que l'une de ces trois ? 1.° ou une écriture mauvaise dans les consonnes ? il ne s'en agit point ici ; 2.° ou l'absence de leurs voyelles ? elles sont trouvées, cependant les Orientaux ne s'en servent presque jamais ; 3.° ou une ponctuation mal digérée & ignorante ? ce qui dépend de la capacité du reviseur : or puisque d'un côté l'absence des voyelles, de l'autre une ponctuation informe & sans critique, ont dû occasionner des différences de traduction, & par conséquent la plupart de celles que l'on remarque entre le texte de la Massore, considéré même comme une version, & la version des Septante, celle de Théodotion, d'Aquila & de Symmaque, celle de S.^t Jérôme, considérées comme un texte, que décident les arguments négatifs de R. Elias Levita, de Capelle, du P. Morin ? & la question ne se réduit-elle pas toujours à sçavoir, non pas quand les voyelles du texte Hébreu en général y ont été ajoutées (il pouvoit y en avoir avant celles d'aujourd'hui, même sous d'autres figures) mais quand celles que l'on y voit, & telles qu'elles y sont, y ont été mises, & par qui ; c'est-à-dire, quand cette partie de la Massore, la *ponctuation*, a été portée à l'exactitude qu'elle offre à nos yeux ? Comme jusqu'à nous cet article n'a pu être déterminé par aucun Critique, je me propose de l'examiner ici en peu de mots ; & j'espère qu'après ma Dissertation, nous aurons enfin de la Massore une époque juste & très-précise.

Mais, comme avant tout, pour en porter un jugement exact, il faut connoître les différentes opinions qu'en ont eues les Sçavants, je divise ce discours en deux petites parties. Dans la première, elles seront toutes, sinon déduites en détail, au moins indiquées. Une sans doute a quelques degrez de vraysemblance qui ne se découvre point dans les autres. La

seconde partie, après avoir montré ces vrayes semblances sous un jour nouveau, terminera, ou je me trompe fort, cette antique & importante question. Comment se refuser à un témoignage historique & positif?

P R E M I E R E P A R T I E.

Les diverses opinions sur le temps de la Ponctuation.

Toute Langue, dans son alphabet, ne renferme-t-elle pas également deux sortes de lettres, des consonnes & des voyelles? Dans le parler, cela est nécessaire: pour l'écriture, il y a quelque distinction.

Les Langues Européennes, le François, l'Italien, le Latin, le Grec, portent toutes dans leur caractère, & des voyelles & des consonnes.

Chez les Orientaux, c'est autre chose; les Langues de l'Inde; le Sans-Scortam, le Malabarois, le Siamois, le Pégou, toutes les Langues Tartares, l'Yugure, le Thibéthien, le Mantchéou, le Japonois vulgaire, enfin l'Ethiopien, devenu autrefois pour cela une des Langues sacrées de l'Egypte, toutes ces Langues, dis-je, ont toujours eu deux sortes de lettres, les unes purement *consonnes*, le lecteur y supplée les voyelles s'il y est stilé: les autres *consonnes & voyelles* tout ensemble. Ces dernières Langues, dans leurs caractères & dans un seul, présentent la consonne & sa voyelle. L'*Hébreu* dont il s'agit, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, s'écrivant, & depuis plusieurs siècles s'estant toujours écrits avec leurs consonnes toutes simples, quelquefois, mais assez rarement avec leurs voyelles, question à proposer & que l'on propose sur le champ. Ces voyelles nécessaires quant au son & à l'analogie des noms & des verbes, ces voyelles dans les figures qu'elles ont aujourd'huy, ont-elles toujours esté en usage chez ces peuples? Les trois lettres א, ב, ג. *aleph, ouau, iod*, appellées par les Rabbins *matres lectionis*, ne les auroient-elles point suppléées? Et les lettres *cheth* ח & *ain* ע estoient-elles aussi censées voyelles, comme il semble que saint Jérôme le dise dans ses

Commentaires? Ici comme par-tout ailleurs, *opinions* fort diverses.

On met l'apposition des points voyelles *ab aeterno*, ou dès le Paradis terrestre; on la met du temps de Moÿse, du temps d'Esdras, d'après S.^t Jérôme, du huitième siècle & même plus tard. Il est vray que cette dernière opinion n'est soutenue que par les *Mascléfues*, gens au moins en cette partie aussi peu sensez que leur Chef.

1.^o Que la Langue Hébraïque, ses consonnes, ses voyelles, soient sorties avec Adam des Jardins d'Eden, quoique ç'ait esté un sentiment assez suivi, comme on le voit par Origène, S.^t Jérôme, S.^t Augustin, par Aben-Esra, Ephodæus, R. Juda Muscato, par Pagnin, Mercôrus, Pérérius & une foule de Théologiens, je crois devoir le passer sous un silence respectueux. Nous avons des preuves presque démonstratives, que l'Hébreu, tel qu'il est, ne sçauroit estre la première Langue du monde; mais aussi afin que personne ne s'en scandalise, à l'imitation de Grotius, nous ne faisons cet honneur à aucune autre d'entre les Langues qui subsistent aujourd'huy.

2.^o On a fait remonter les *points* jusqu'à Moÿse: Juifs, Chrétiens, Musulmans: Cabbalistes, Grammairiens, Commentateurs, on le suppose d'ordinaire, & c'est ce qu'ont appuyé plus que les autres, R. Samuel Arcuvolti, R. Azarias de Rubeis, Bartolocci, de Voisin, Ligfoot, Owen, Glassius, Vasmuth, Læscher, &c.

3.^o On les donne à Esdras. Esdras, de retour de la captivité, second Législateur, *Scriba velox in lege Domini*, par une piété à jamais mémorable, réveilla le zèle de toute sa nation pour les livres de Moÿse & des Prophetes. Frappez de toutes les merveilles qu'en racontaient les Juifs, & peu en garde contre l'hyperbole Orientale, les premiers Peres de l'Eglise Chrétienne n'ont-ils pas porté cette estime jusqu'à croire que tous les Ecrits de l'ancienne alliance ayant esté perdus, Esdras, qui, selon quelques-uns, les sçavoit par cœur, selon d'autres les tenoit d'une nouvelle inspiration, s'estoit trouvé en état de les rétablir de memoire? סופר *Sopher*, il est vray, est un

nom de dignité depuis Esdras, & sans doute avant luy le portoit chez les Juifs tous les Sçavants illustres dans la connoissance de la Loy. Le Nouveau Testament, tous les anciens Midraschim, les deux Thalmuds, font par-tout des *Sopherim* une mention honorable & glorieuse. En un mot, c'est le titre des Auteurs de la Massore, & si c'est à Esdras & à la grande Synagogue, c'est-à-dire, à l'assemblée des Prophetes & des Notables d'alors convoquée par ses soins, que doivent estre attribuées, & la révision des écritures & la distinction des versets, articles que les deux Thalmuds attestent, il ne restoit qu'un pas à faire pour l'apposition des *points-voyelles* & des accents; il semble même que cette dernière devoit précéder. Distingue-t-on les phrases d'un texte? y fait-on mettre les accents à propos, que lorsqu'on l'entend? & l'entend-t-on bien, avant l'intelligence parfaite de toutes les consonnes & de toutes les voyelles? Ainsi, espèce de justice de se persuader que les voyelles du texte Hébreu sont encore un fruit de leur sagacité; désigner les Auteurs qui l'ont soutenu, ils sont sans nombre :

————— *Quàm multâ grandine Nimbi*
In vada præcipitant.

Mettons à leur tête les deux Buxtorf : dans cette question & pour cette érudition Hébraïque, ils ont esté appelez les *Patriarches du Nord*, ils le méritoient; mais combien y ont-ils laissé de sectateurs habiles? Combien s'y en est-il trouvé, s'y en trouve-t-il même aujourd'huy, qui, sur cette matière, les ont infiniment surpassés?

3.^o La troisième opinion, celle qui de nos jours semble estre à la mode, c'est l'idée de R. Elias Levita, que la ponctuation Hébraïque n'est que d'après le Thalmud. En un mot, il pense qu'on ne la tient que des Docteurs de *Tibériade*. Je ne m'amuseray point ici à détailler les noms des Sçavants qui l'ont embrassée; remarquons seulement que chez les Chrétiens, ceux qui, après Elias Levita, en ont traité *ex professo* & le plus amplemment, sont, ce que j'ay déjà insinué, Capelle
dans

dans l'*Arcanum Punctuationis revelatum*, & le P. Morin dans les *Exercitationes sacrae*. Mais pourrions-nous ne point observer, que malgré cette multitude de livres composez pour appuyer l'une ou l'autre de ces trois opinions sur l'époque de la Punctuation des Massoreths, il est resté dans l'esprit de quelques Commentateurs du premier ordre, une espèce de Scepticisme? que comme jusqu'ici de part & d'autre on a plutôt des conjectures que des preuves sans réplique, Mafius, Drusius, Amama & vingt autres, pleinement convaincus que dans toute langue, l'invention des voyelles n'est pas plus difficile que celle des consonnes, ont suspendu leur jugement? qu'il y a toujours ici une différence, sinon réelle, au moins possible, entre les voyelles de la langue Hébraïque en général, & l'aposition de ces mêmes voyelles au texte de l'Écriture?

1.° Moïse a pu estre l'auteur des points ou des voyelles; de quelque figure qu'elles fussent alors. Dans Eusèbe, Eupolème & Artapan luy sont l'honneur de l'invention des lettres *Præp. Evang. lib. 9.* en général.

2.° Supposé que l'alphabet Hébreu sous Moïse eût esté destitué de voyelles (ce qu'on ne juge pas même vraisemblable) les inconvénients d'une lecture ambigüe auroient-ils échappé à David, à Salomon, aux Sçavants d'Ezéchias, à Esdras en un mot? & la revision des livres de Moïse & des Prophetes, ne devoit-elle pas naturellement luy en faire sentir la nécessité?

3.° L'opinion d'Elias Levita a fait fortune, dit-on; mais que nous importe, si séduits par trois ou quatre arguments négatifs sans poids & sans force, le P. Morin, Capelle, leurs disciples, par une précipitation toute pure, ont cru la nouveauté des points un article décidé? Ainsi, acquiescement sans réflexion; il ne falloit que celle-ci seule, je la répète, une *punctuation mal entendue & une absence de points totale, ont dû produire les mêmes effets*, &, par une suite, occasionner tous les passages sur lesquels on a fondé la *non-existence*. Je passe donc à la seconde Partie.

Mem. Tom. XIII.

R r r

Où l'on donne ,

- 1.^o *Un sentiment nouveau,*
- 2.^o *La preuve de ce sentiment & la décision de la question, par un témoignage formel & authentique.*

Il y a eu ici deux choses fort étonnantes. La première, que toutes les raisons imaginables conspirant à placer la ponctuation de la Massore dans un tel temps, à la faire croire d'un tel lieu, à la donner à une telle Académie & non à d'autres, aucun Critique ne l'a pensé.

La seconde, qu'un Manuscrit de la Bibliothèque du Roy, ancien, magnifique, des premiers que l'on consulte, & véritablement lû ou au moins feuilleté par le P. Morin, par M. Simon, par le Pere le Long, & par cent Hébraïsans étrangers; que ce Manuscrit, dis-je, dans l'article de la Massore & de la *ponctuation*, en indique & l'invention & l'Auteur, les indique juste, & qu'aucun de ces Critiques ne s'en soit apperçu.

1.^o Je soutiens que pour le temps, les Juifs ont dû s'appliquer à l'étude de la Grammaire, plutôt sous les Machabées que sous Esdras, plutôt cent ans après la prise de Jérusalem que dans le premier siècle du Christianisme. Qu'est-il arrivé pour le Latin, pour le Grec? Toutes les Grammaires de ces langues ne sont-elles pas d'après leur décadence? Une langue cesse d'estre en usage, elle n'y est plus que dans les écoles, pour les offices de Religion, pour les actes de Justice, & en un mot pour les Sçavants; on l'étudie, on en cherche les règles, on en donne les préceptes; & pour l'Hébreu, la *Mischna*, toute d'une diction pure, fait assez connoître que cela n'a point esté autrement.

2.^o A l'égard du *lieu*, les Juifs estoient divisez en Orientaux & Occidentaux. Orientaux, ceux de Babylone, Occidentaux, ceux de Jérusalem. Et qui ne voit qu'à cause du Chaldéen.

les Juifs de Babylone devoient les premiers oublier la langue Hébraïque? C'estoit donc aussi chez eux que l'on devoit commencer à l'apprendre par étude.

3°. Quelles estoient-là leurs Académies? *Sora*, *Pumbéditha*, *Nehardea*; & cette dernière, selon tous les Historiens Juifs, fondée dès le temps de Zorobabel, estoit toujours demeurée la plus illustre.

Donnons donc, 1.° à l'intervalle d'entre les Machabées & la confection du Thalmud,

2.° A la Chaldée en général,

3.° En particulier à l'Académie de Nehardea, sinon l'invention des voyelles en total, au moins l'apposition de celles que nous présente aujourd'hui le texte Hébreu. Hé! quelle autre pensée en aurions-nous? Les noms des *points*, ceux des *accents*, tous les termes de la Grammaire Hébraïque, soit simples, soit emphatiques, nous guident ici comme par la main.

Qu'est-ce que c'est en effet qu'un *camets*, un *schoureq*, un *atnach*, un *daguesch*, un *thébir*, un *télischa*, un *phésiqueta*? & dans quelle autre Langue que la Chaldéenne, en trouva-t-on jamais, ou l'existence ou les significations? La Grammaire Hébraïque & la Massore, qui les contiennent également, ont donc dû aller de pair; & il est visible en conséquence, qu'elles ont l'une & l'autre l'origine que je leur donne.

On s'est porté ici à de grands excès, je dis d'habiles Critiques, & les Chefs de la Littérature, mais seulement pour n'avoir pas fait attention à deux choses des plus vulgaires.

1.° La façon dont les Juifs & tous les Orientaux, Musulmans ou Chrétiens, ont coutume d'enseigner à lire à leurs enfants.

2.° Le procédé que les mêmes Orientaux gardent tous, lorsqu'ils écrivent quelques ouvrages, ou qu'ils transcrivent leurs *Manuscripts*.

Comme c'est de ces notions données à l'homme dans le premier âge, qu'a toujours dépendu le progrès, ou pour mieux parler ici, le train de ses études, qu'il nous soit permis

R r r ij

de faire ici sur les Ecoles Orientales, deux petites remarques, qui, selon moy, coupent le nœud de toutes ces difficultez. En Orient comme ici, lorsqu'un enfant apprend à lire, on luy donne, 1.^o les voyelles, 2.^o les consonnes, 3.^o l'assemblage des unes avec les autres. Mais les voyelles sont des points hors œuvre, n'entrent point dans la ligne, & l'habileté consiste à s'en passer.

Cela estant, on luy met d'abord sous les yeux un texte ponctué; c'est-là la première sorte de lecture. Il lit ce texte & l'apprend par cœur; mais dès qu'il le sçait, ce même texte luy est représenté sans voyelles. Alors, obligé de les y suppléer, s'il manque à quelqu'une, ce qui n'arrive guères que dans les termes ambigus, le maître remet sur le terme manqué, non les voyelles de toutes les syllabes, mais seulement celles qui déterminent ce terme: à tel nombre, si c'est un nom, à telle conjugaison & à tel temps, si c'est un verbe. Lorsque cet enfant est une fois exercé, on ne luy parle plus de *points*, & en voilà pour la moitié de sa vie.

La seconde remarque sur l'écriture & sur la manière de transcrire, n'est qu'une suite de cette première. Un sçavant Juif, Mahométan, Chrétien de Syrie, compose un ouvrage, y met-il les voyelles? Aucune, ce seroit un deshonneur pour luy. S'il s'agit de quelque science abstraite, si le stile dont il se sert, est sublime & poétique, peut-estre en ponctuera-t-il quelque terme; un ou deux en dix pages.

Or voilà la raison (& on la conçoit à présent) pour laquelle de cent Manuscrits Orientaux, il ne s'en rencontre qu'un, que deux ou trois, qui ayent leurs voyelles. Si l'on fait une certaine attention à ces deux petites notes, elles nous donnent tout d'un coup la solution de toutes ces difficultez, que l'on a extrêmement fait valoir, & qui à présent doivent paroître frivoles. S.^t Jérôme, dans ses ouvrages, s'est servi de Bibles non ponctuées, sans doute, & il l'a dû, cela estoit même de la bienfaisance. Un Oriental de réputation ne devoit pas se commettre; mais qu'en même temps on nous explique ces paroles, *vocalibus in medio literis perrarò utuntur Hebrai*; ils en

uſoient donc quelquefois, ils en avoient donc; car entendre par ces paroles les *matres lectionis*, en vérité ne ſeroit-ce pas inſinuer que S.^t Jérôme ne ſçavoit pas même diſtinguer les radicales des ſerviles? on veut le mettre au-deſſus de nous, & par une bizarrerie mal concertée on le rabaiſſeroit au-deſſous du dernier petit Hébraïſant. Je reviens donc. La force de ces raisonnements une fois bien comprise, de toute néceſſité le travail des Maſſoreths ſur la *ponctuation*, eſt du ſecond ou troiſième ſiècle: eſt Chaldéen, eſt de la ville de *Nehardea*. Mais ſi quelque paſſage poſitif ne ſe préſente à notre ſecours, n'allons-nous pas encore reſter dans les termes de la ſeule vrayſemblance! C'eſtoit le deſtin de cette queſtion ſi conſidérable dans la Littérature Orientale, ſi importante pour l'Ecriture, agitée depuis plus de mille ans. Sa déciſion eſtoit dûe aux Manuſcrits de la Bibliothèque de Sa Majeſté, & ne devoit enfin ſortir que de l'Académie des Belles-Lettres.

Parmi les Manuſcrits de la Bibliothèque Royale, *Manuſcrits Hébreux*, n.^o 5. eſt une Bible Hébraïque entière, avec la Maſſore, les variantes, les différences de ponctuation de Ben Aſcher & de Ben Nephthali; en un mot, parfaite, ſuperbe, d'un caractère admirable.

C'eſt de ce *Manuſcrit* que parle le P. Morin dans ſes *Exercitationes Biblicæ*, pag. 262. *alterum magno cum ſtudio & arte deſcriptum, multiſque alphabethis & ordinibus Maſſorethicis à fronte ad cakem exaratum.* Et plus bas: *Fertur Robertus Stephanus hoc exemplar potiſſimum ſecutus eſſe, pulcherrimamque characterum formam ex eo expreſſiſſe, &c.*

Écoutons le P. le Long dans ſa Bibliothèque ſacrée: *Biblia Hebræa cum punctis, notis quibuſdam Maſſorethicis, & pluribus indicibus, & lectionibus variis ex Ben Aſcher & Ben Nephthali.* Et plus bas: *Nullum exemplar præſtantius huc uſque inveni. . . Codex in magno folio, magno ſtudio & labore in membranis puriſſimis, perpulchro caractere deſcriptus.* (Biblioth. Reg. cod. 5.)

Il eſt vray que le P. le Long nous dit là, *puncta videntur recens addita*, mais c'eſt une penſée qui implique contradiction.

La ponctuation eſt plus récente que le texte, on n'en doute

point, mais que cela veut-il dire? non ce qu'a entendu le P. le Long, mais que selon la coutume de tout l'Orient, d'abord ont été écrites toutes les consonnes du texte, & qu'ensuite y ont été ajoutées les voyelles, autrement à quoy reviendroient & la Massore & toutes les appartenances?

La beauté de ce Manuscrit (car c'est un fait qu'il surpasse toutes les impressions) a ébloui tous ceux qui l'ont consulté avant moy, ou ils ne l'ont fait que d'une manière superficielle; il est vray que le Rabbiniſme a ses difficultez, & que parmi les Sçavants peu l'entendent, mais ce soupçon n'a aucun lieu pour les illustres Oratoriens dont je parle, le P. Morin, M. Simon, le P. le Long, ni même pour beaucoup de Critiques étrangers qui l'ont vu.

Par quel hazard donc, depuis 200. ans ce passage écrit comme le reste, assez long & très-formel, a-t-il échappé à tous les yeux? Le voici, & traduit mot à mot, l'Hébreu, on le verra, ou ici à la note, ou, si l'on veut, dans le Manuscrit même*.

« Cette Massore (ou tradition sur la manière d'apposer les
 » voyelles) nous a été laissée par Douza fils d'Eléazar, fils de
 » R. Aphsi, qui l'avoit de R. Jéhuda le Babylonien, qui la
 » tenoit de R. Siméon son pere, & Siméon son pere la tenoit
 » de R. Ada, & Ada dans ces temps-là a été un homme illustre
 » **במקרא** *Bemiquera* (dans la connoissance de la lettre de l'é-
 » criture) & il avoit luy-même (cette Massore ou ponctuation
 » du texte) de R. *Hammenounah*, qui la produisit à *Nehardea*.
 » Au reste, R. *Hammenounah* & R. Ada, l'avoient l'un &
 » l'autre de R. *Menaquai* (qui en est l'Auteur.) R. *Ménaquai*,
 » originaire de la Palestine, en avoit été emmené par *Dofes*,

* הוּא מְסֻרָתָא שֶׁמֶסֶר דּוּסָא בֶן אֱלֵעָזָר בְּנוֹ שֶׁל ר' אֶפְסִי שֶׁקֶבֶל מִן יְהוּדָה
 הִבְבִּילִי שֶׁקֶבֶל מִשְׁמַעְתָּן אֲבִיו וְשִׁמְעֹן אֲבִיו קֶבֶל מִן רַב אֲדָא וְרַב אֲדָא
 סֻמְתָּה שְׁעָה אֲדָם כִּדְרִל בִּמְקָרָא שֶׁקֶבֶל מִן רַב הַמְנוּתָא שֶׁהִדְעִיָּהּ בְּנִהְדַּעֲיָה
 וְרַב הַמְנוּתָא וְרַב אֲדָא קֶבֶלִי שְׁנֵיהֶם מִן מִנְקֵי שְׁגִלָּה סִמְרִץ יִשְׂרָאֵל שֶׁהִגְלִהוּ
 דּוּסָס שֶׁלָּא תְהֵא תְרֵדָה בְּאֶרֶץ יִשְׂרָאֵל וְסִמְנֵי אֵת הַתְּרוּדָה וְאֵת הַנְּבִיאִים וְאֵת
 הַתְּנֻבִּים עֲשִׂירִים וָאַרְבַּעַה סְפָרִים שֶׁלָּא תֵּעִי וְלֹא שֶׁנִּי בִּדְרוּקִיָּה פְּסוּקִים
 שְׁנֵי רִבְנָא וְשְׁנֵי אֲלִפִּים וָאַרְבַּע סֻמְתָּה וָאַרְבַּעִים וְשִׁבְעָה לֹא פְּחוּת וְלֹא יוֹתֵר

dans le dessein de luy ôter l'occasion d'étendre dans son pays « la science de la Loy. »

C'a donc été eux (R. Hammenounah & R. Ada) qui ont « ponctué la Loy, les Prophetes & les Agiographes, c'est-à-dire, « les vingt-quatre lettres canoniques; ils l'ont fait avec toute « l'exactitude grammaticale possible (דקדוק *Dikdouq*) & « ils ne s'y sont point écartez de la tradition; le nombre des « versets de tout le texte est de 2447. ni plus ni moins. »

Ce passage, on le voit, a toute la précision imaginable; il nous fait connoître jusqu'à cinq personnes.

a. Les trois Rabbins qui ont travaillé à la ponctuation de la Massore.

b. L'inventeur R. Menaquai.

c. Les protecteurs, ou ceux qui y donnent cours dans l'Académie de *Nehardea*.

R. *Hammenounah* & R. *Ada*.

d. Les premiers transcripseurs, le pere de R. *Douza*.

R. *Douza* luy-même, & leurs successeurs.

Rien de plus exact, rien de plus circonstancié; mais (va-t-on me dire) il faut constater ici deux articles.

1.^o De quel siècle estoient ces deux Rabbins illustres, R. *Ada*, R. *Hammenounah*?

2.^o Quelle a été la guerre qui a fait passer R. *Menaquai* de la Palestine dans le pays de Babylone?

Nous ne saurions nous tromper sur aucune des circonstances énoncées dans le passage.

1.^o Pour les deux Rabbins, convenons d'abord qu'il y a eu plusieurs Docteurs Juifs qui ont porté le nom d'*Ada*; mais quel inconvénient, si par R. *Ada* tout court on en désigne un par excellence? si par le *Bereschit Rabba* & une tradition authentique dans tous les Auteurs Juifs, le jour que mourut R. *Juda Haqquadosch*, l'auteur de la *Mischnah*, l'an de J. C. 183. ce même jour naquit R. *Ada*? si, selon le *Thalmud* (*Traité Sanhedrin*, ch. 1.) R. *Ada* estoit juge de l'Académie de *Nehardea*; si le même R. *Ada*, non-seulement luy, mais son ouvrage la *Massore* (& il est surprenant que personne ne

fait senti) sont clairement marquez dans quatre endroits de S.^t Epiphane, *hæref. 1 3. hæref. 1 5. hæref. 3 3. hæref. 4 2!*

Saint Epiphane nous indique six sources, *ἡ ἀρχαία*, des traditions Judaïques, *Moyse, David, les Assamonéens, R. Aquibah, R. Juda, R. Ada.*

Un homme un peu au fait de l'écriture Orientale, n'apperoit-il pas là sur le champ deux choses?

Premièrement le nom de *מסורה* *Massôrah*, car enfin *ἡ ἀρχαία* n'en est que l'interprétation; & les Docteurs Juifs, lorsqu'ils parlent encore aujourd'hui de leurs anciens Ecrits, ne se servent que du verbe *מסר*, *masar*.

En second lieu les différents livres Juifs, 1.^o Moyse, sous ce nom ils comprenoient & la Loy & toute la suite de l'Histoire. 2.^o David, par ce terme on entendoit alors, & les Pseaumes, & les livres *Agiographes* à la tête desquels on les plaçoit. 3.^o Les *Assamonéens*, c'est pour eux que se sont faits les livres des Machabées, & combien d'ordonnances de ces temps-là? 4.^o R. *Aquibah*: dans l'affaire de Barcokebas & de Bitter, il avoit autorisé une nouvelle tradition. 5.^o R. *Juda Haqqadosch*; la *Mischna* & les *ḥalakot* dont parlent quelquefois les Edits des Empereurs, sont la même chose. 6.^o Enfin R. *Ada* l'auteur *המסורה* de la *Massore*; ce nom luy est propre; il désigne & le *texte* des Livres saints & sa *lecture*, mais singulièrement telle que depuis Esdras tous les ancêtres de R. *Ada* l'avoient donnée.

Doutera-t-on à présent que le R. *Ada* de Saint Epiphane, ne soit le R. *Ada* successeur de R. *Juda Haqqadosch*? que le même R. *Ada* cité dans le Thalmud luy soit antérieur? qu'en conséquence, la ponctuation est d'entre les années 240. & 270. de Notre Seigneur?

Or R. *Hammenounah* nous donne précisément la même époque.

Par le *Juchasim*, par *Maimonide*, par le *Seder Tephilloth*, par les deux *Thalmuds*, par le *Zohar*, nous avons preuve que ces trois Rabbins, R. *Hounah* second, R. *Dzira* & R. *Hammenounah*, estoient contemporains.

Or la

Or la mort de R. *Hounah* second, selon la Chronologie, est de l'an 300. R. *Hammenounah* & R. *Ada* ont donc esté du même temps, quoyque plus jeunes. Une circonstance qui les met ensemble par le passage que l'on examine, R. *Ada* & R. *Hammenounah* paroissent avoir esté amis, & avoir fait les mêmes études.

Par l'Histoire, il y a un R. *Ada* auteur d'un Cycle, on doute pourtant que ce soit cet ancien; mais nous sçavons pour certain, que R. *Hammenounah* d'un côté estoit homme de Belles-Lettres, on a de luy dans le *Seder* quelques prières; de l'autre estoit habile Astronome: le *Zohar* nous instruit même d'une singularité fort remarquable pour son siècle, c'est que, comme nous, il croyoit la terre sphérique, & des Antipodes. En un mot, c'est un article incontestable, que R. *Ada ben Yomi* juge de *Nehardea*, & R. *Hammenounah*, estoient de la génération qui suivit R. *Juda Haquadosch*.

2.^o Il reste à sçavoir si antérieurement à ces deux Rabbins, il s'est fait en Palestine quelque guerre qui ait donné lieu au Général Persan d'emmener R. *Menagquai* à Babylone; si par l'Histoire le nom d'un *Dofes* de ces temps-là nous estoit connu, ce seroit une affaire décidée; mais le sera-t-elle moins, si nous connoissons le Prince qui envoyoit *Dofes*, & par l'ordre duquel la Palestine avoit souffert ces ravages?

Or, qui dans *Hérodien*, *Agathias*, *Spartien*, *Xiphilin*, *Capitolin*, *Vopiscus* & les autres, n'a pas lû les longues guerres d'entre les Parthes, ou Perses, & les Romains? Qui dans *Texeira*, dans *Herbelot*, dans *Abulpharage*, n'a pas appris qu'Artaxerxès, c'est-à-dire, *Ardschir Babegan*, le Chef de la dynastie des Sassanides, ravagea la Syrie & la Palestine? Citera-t-on à présent le *Juchasim*, le *Seder-olam* & vingt autres livres des Juifs, pour montrer que, soit dans la même Palestine, soit dans le reste de son royaume, il les persécuta toujours?

Ce fut donc dans ces guerres, & précilément par une suite de cette persécution, qu'il emmena R. *Menagquai* à Babylone, ce qui a dû arriver depuis l'an de J. C. 227. ou 228. que finit la race des Arsacides. *Sapor* succéda à son pere *Ardschir* l'an 242.

Mem. Tome XIII.

Sff

Mais quelle conclusion enfin tirons-nous de tout ceci, pour la *Massore* & la ponctuation du texte? Une fort simple, & à présent elle doit estre très-sensible. La ponctuation de la *Massore* n'a pas esté l'ouvrage d'un jour, ni d'un an, ni de quatre. R. *Ada* & R. *Hammenounah*, pour en faire, pour en autoriser le travail, estoient déjà en place; R. *Hammenounah* avant R. *Ada*, supposons, l'a commencée douze ou quinze ans après l'arrivée de R. *Menaquai* à *Nehardea* (car exilé par *Ardschir*, peut-estre que pendant sa vie il n'aura pas esté rendu à sa Nation, du moins sitôt.) Elle sera (ce qui convient admirablement) du regne de *Sapor* fils d'*Ardschir Babegan*. Ne sçavons-nous pas par les Auteurs Juifs, que ce Prince, aussi guerrier que son pere, mais curieux, fit fleurir les Arts, aimait les Lettres, & favorisa extrêmement la Nation Juive, parce qu'elle avoit un grand nombre, soit d'ouvriers habiles, soit de Sçavants du premier ordre.

Il y a une circonstance qu'on seroit fâché que nous obmissions ici. Origène, alors le Docteur de l'Eglise Chrétienne le plus illustre, & de l'aveu même des Payens, le plus grand homme de son temps, dès l'an 240: avoit entrepris l'immense ouvrage des *Hexaples*: la renommée que luy donnoit un travail si beau, avoit étonné l'Univers; mais l'Hébreu y estant en lettres Grecques, malgré l'exactitude d'*Origène*, dès les premières copies les Juifs durent s'appercevoir que le texte & la prononciation s'y défiguroient. De-là nouvelle pensée, & même assez probable.

L'émulation entre les deux Religions, fut sans doute un nouveau motif qui déterminait les Docteurs Juifs à publier la *Massore*.

Résultat. La ponctuation du texte Hébreu s'est donc faite, 1.^o en Chaldée, 2.^o à *Nehardea*, 3.^o par R. *Hammenounah* & R. *Ada*, 4.^o au milieu du troisième siècle, entre les années de J. C. 244. & 260. C'est, au reste, au jugement des plus grands hommes & des Grammairiens les plus sages, non-seulement le chef-d'œuvre de la critique, mais l'ouvrage le plus achevé qui ait jamais paru.

DISSERTATION SUR LES ANNALES CHINOISES,

Où l'on examine leur époque, & la croyance qu'elles méritent.

Par M. FOURMONT l'Aîné.

Pour se former une juste idée des Annales Chinoises, il faut connoître, au moins en général, les histoires des autres Peuples. Les Romains, au-dessus de Romulus disparaissent en quelque façon, & malgré les recherches de Denys d'Halicarnasse, que sçavons-nous des anciennes colonies des Umbriens, des Latins, des Ausones, des Pélasges? La Grece, avant Ægialée, avant Inachus, ou estoit à peine habitée, ou ne présentoit que quelques Sauvages. Quel nombre d'habitants avoit-elle alors, puisqu'au siècle d'Homère plusieurs de ses Isles restoient encore désertes? Cela estant, les histoires des Grecs sont peu de chose; mais, bien plus, où sont-elles? & quelle interruption! Pendant plus de mille ans, elle n'offre que deux Poëtes. De Cécrops à Alexandre, Hérodote, Thucydide, Xénophon, les Auteurs qui leur ont succédé n'ont pas rempli un vingtième. Si je passe aux Orientaux, il est vray que l'Écriture, comme le livre de Dieu, devient aussi le livre des siècles; & que plaçant l'homme dans les Jardins d'Eden, d'âge en âge, & par une chaîne qui se conserve sans rupture, elle le conduit jusqu'au Messie. Cela estoit dû à la seule histoire des Hébreux. Celle d'Égypte, que Pezron, Marsham, Vitsius, vingt autres, n'ont encore pu débrouiller; celle d'Assyrie, que Pétau, Ussérius, Newton, abandonnent faute d'y rien voir de suite, ou d'y rien comprendre; celle des Médes, perdue en entier; celle des anciens Persans, manifestement forgée; toutes ces histoires, dis-je, seront-elles pour nous d'une certaine considération? Lambeaux épars, débris à la

18. May
1734.

Sssij

vérité précieux, mais confus & difficiles à recueillir, elles ne nous laissent qu'un cahos dont les ténèbres étonnent les plus laborieux. Voyons si l'on peut porter le même jugement sur les Annales Chinoises; & avertissons d'abord, que de tous ceux qui en ont parlé, je dis de ceux même qui ont séjourné à la Chine, presque aucun n'a esté au fait. Je les examineray ici, & de deux façons.

1.^o Par rapport aux Annales elles-mêmes; on verra ce que c'est, & de plus la manière dont elles ont esté écrites.

2.^o Eu égard aux Mémoires antiques dont elles ont esté tirées. On sentira en premier lieu que ces Mémoires estoient exacts, (grand point, & presque le seul pour l'histoire.) En second lieu, qu'ils n'ont jamais manqué à la Chine, & que le prétendu incendie des livres, sous *Xi Hoam ti*, est, & doit passer pour une pure chimère.

P R E M I E R E P A R T I E :

Tout le monde sçavant est prévenu, en bien ou en mal, sur l'antiquité des Annales Chinoises. Sans citer à présent, ni Pline sur les *Seres*, ni Marc-Paul sur l'étendue de l'Empire du Cathay, ni les Auteurs Persans sur les regnes des Genguischanides, à l'occasion desquels ils ont exalté la Nation Chinoise, la Littérature, son Histoire, comme la plus respectable de l'Univers; par les Mémoires imprimez & manuscrits d'un grand nombre de Missionnaires, par les livres des Peres Trigaut, Semedo, Martini, Couplet, Intorcetta, Gaubil, par les ouvrages de Muller, de Mentzel, de M. Kirch, de M. Bayer, & de quelques autres Ecrivains qui ont parlé de la Littérature Chinoise, on est aujourd'huy très-instruit de ces quatre articles.

Le premier, que la nation n'a point, & n'a jamais connu d'autre noblesse que celle qui s'acquiert par les Lettres; Magistrats de villes, Gouverneurs de provinces, Ministres d'Etat ou *Colao*, tous, c'est un fait certain, parviennent à leurs charges par le seul mérite littéraire.

Le second, que la Chine, dont l'Empire a eu jusqu'ici vingt-deux Familles sans changer de mœurs, est sur le pied dont je parle depuis plus de 3000. ans.

Le troisième, que les caractères Chinois majuscules en usage aujourd'hui, ces caractères en apparence si extraordinaires, même si affreux, mais pour ceux qui les étudient avec méthode, si analogiques & si admirables, subsistoient déjà il y a 3600. ans. Le P. Semedo le dit en termes formels, & c'est une tradition commune à toute la Chine.

Un quatrième ici très-important, c'est que jamais sous le Ciel, ni en aucun temps, aucun Peuple, pour la conservation de ses Annales, n'a pris les précautions qu'on prend chez les Chinois; Sçavants du premier ordre nommez pour cet employ, écrits par les particuliers communiquez avec toute liberté, régularité à les publier sitôt qu'un regne est passé. Toutes ces attentions recommandées dès le regne d'Yao, 2337. ans avant J. C. & dans un siècle où tout le reste de la Terre estoit encore barbare; ces attentions, dis-je, ne scauroient estre ici indifférentes, & elles inspirent déjà pour les Annales de la Chine une espèce de vénération.

Mais ces Annales n'auroient-elles pas esté faites après coup? & qui nous assure qu'elles sont aussi antiques? Eusébe est du quatrième siècle, Jules-Africain, Manéthon, tous les Auteurs qu'il cite ou qu'il copie en estoient-ils? Editeurs, Compilateurs, Copistes, ajoutons Ecrivains sur les Mémoires d'autrui, mais citez, dans le fond c'est la même chose. Je voudrois quelquefois que Tite-Live m'eût nommé son garant; mais indépendamment d'une citation, s'il y avoit preuve qu'il l'eût copiée, qu'aurois-je à me plaindre? En un mot, puisque les hommes se succèdent les uns aux autres, de toute nécessité aussi a-t-il fallu à la Chine des Continuateurs d'Annales. Ecrire les événements des siècles passez, qui nous y invite que l'amour de la vérité? Et puisque les Annales de la Chine y sont en si grande vénération, d'où est-elle venue à des Lettrez assez incrédules sur les faits, & ordinairement critiques impitoyables?

Les Auteurs les plus illustres qui ont travaillé à l'Histoire Chinoise, sont

<i>Su</i>	<i>Su</i>	<i>Su</i>	<i>Lteu</i>	<i>Kin</i>	<i>Chu</i>
<i>Ma</i>	<i>Ma</i>	<i>Ma</i>	<i>Tao</i>	<i>Gin</i>	<i>Hi</i>
<i>Tan</i>	<i>Çien</i>	<i>Kuam</i>	<i>Yuen</i>	<i>Xan</i>	

Il y a aussi des Compilateurs, comme

<i>Chin</i>	<i>Yuen</i>
<i>Çu</i>	<i>Leao</i>
<i>Ki'm</i>	<i>Fan</i>

On ne manque pas d'Ecrivains qui ont traité *des premiers temps, & des siècles fabuleux ou héroïques*, comme

<i>Lo</i>
<i>Pi, &c.</i>

Toute la Terre connoît l'étendue des lumières de M. l'Abbé Bignon, son ardeur à avoir, & pour luy d'abord, & depuis pour Sa Majesté, des livres de toutes les Nations. Nous avons donc, par ses soins, & sur des Mémoires que j'avois dressés, tous les livres dont je parle : en Histoire, en Géographie, en Astronomie, en Philosophes, en Médecins; pour le Chinois, pour le Tartare, pour l'Indien, la Bibliothèque du Roy est à présent le plus riche trésor de l'Europe. Me croira-t-on, si je dis ici, qu'outre les livres apportés par le P. Couplet, outre ceux dont M. l'Abbé Bignon a fait présent au Roy, outre ceux qu'en 1720. M.^{rs} des Missions étrangères y avoient ajoutés : en 1723. sur l'Histoire seule, sans compter ici les ouvrages des autres sciences, & plusieurs Encyclopédies où elle se retrouve toute entière, nous reçûmes 683. volumes! Or malgré leurs difficultés, difficultés relevées avec raison par le R. P. Souciet, dans les Préfaces de l'histoire de l'Astronomie Chinoise du P. Gaubil, osons le dire ici, nous pouvons en parler au moins avec quelque connoissance; & si ma Grammaire & mes Dictionnaires estoient imprimez, comme

ils sont prêts, & comme j'espère que cela arrivera avant peu, je le promets sans crainte d'en estre démenti *, tout homme studieux se trouveroit en état d'en faire des traductions.

C'est aussi cette même connoissance, avec une comparaison des histoires des autres peuples, bien minces auprès de celle de *Su ma kuam*, qui nous enhardit ici. Je dis, qu'examen fait, après les livres saints, je ne vois rien de plus authentique que les Annales Chinoises, & en voici les preuves. Parmi les Auteurs que j'ay nommez, il y a de récent, cela est vray, l'Auteur du *Tum kien cien pien* (*Kin gin xan*) qui prend son époque d'*Yao* & *Xun*. *Lieu tao yuen*, le compilateur des *Vai ki*; c'est une espèce d'addition faite au texte des Annales, pour les premiers temps de la Monarchie. *Chu hi*, Ecrivain le plus fameux de son siècle, & dont on a des ouvrages presqu'en tout genre, qui, comme le *Chun cieü*, prend son époque de la famille des *Cheu*. Enfin, *Su ma kuam*, qui, vers l'an 1064. de l'Ere Chrétienne, a donné à son histoire le nom de *Cu chi tum kien*, & qui depuis ce temps-là, a toujours esté regardé comme le grand Annaliste : ces Sçavants, dis-je, vivoient seulement sous la famille des *Sum*, & il n'y a que 700. ans. Mais *Siao su ma*, l'Auteur du *San hoam ki*, ainsi appelé à cause qu'il commence à *Fo hi*, *Niü va*, *Xin num*, *Su ma cien*, l'auteur du *Sü Ki*, le premier éditeur des grandes Annales, ne vivoient-ils pas sous les *Han*, deux siècles avant Jesus-Christ? Or puisque les *Han* ne sont que 280 ou 90. après Confucius : puisque le *Chun cieü* ou l'histoire du royaume de *Lou*, dans laquelle il est parlé aussi de tout l'Empire, remonte encore plus de 200. ans avant ce Philosophe : puisque, de l'aveu de tous ceux qui ont attaqué le *Chun cieü*, il y est fait mention des histoires des petits royaumes soumis aux Empereurs; l'authenticité des Annales Chinoises, en tout sens, est constatée, au moins jusqu'à 722. ans, ou même 827. ans avant J. C.

Que demandera-t-on à présent? Il ne s'agit plus que des

* On sçait les vûes de M. l'Abbé Bignon, la bienveillance de M. le Duc d'Antin, les soins de M.^{sr} le Cardinal, & les attentions de M.^{sr} le Comte de Maurepas, pour l'avancement d'une Littérature si vaste; nous avons à présent 80000. caractères gravez.

temps antérieurs à Confucius. Or prenons d'abord toute la suite des Annales depuis *Fo hi* ou *Hoam ti*, jusqu'à l'âge de ce Philosophe; joignons-y, soit l'édition de l'Histoire générale avec les réflexions de plusieurs Sçavants (ils font 28. volumes dans les dix-sept Historiens à la Bibliothèque du Roy, N.° 24.) soit l'Histoire des *Cheu*, troisième famille, sept volumes; ajoutons à tout cela les Mélanges de *Chu hi*, quarante volumes, tous ouvrages pleins de *Mémoires*, de *citations*, d'*examens critiques*; en un mot, si nous voulons parcourir les livres classiques, recueillons-en les différents faits qui s'y trouvent, ou qu'à leur occasion, les Commentateurs éclaircissent, qui pourra encore douter que la Chine n'ait des Historiens, & de tous les siècles, & pour tous les siècles ?

Mais comme les Chinois se sont plaints eux-mêmes d'un incendie ou brûlement de leurs livres, arrivé par l'ordre de *Xi-hoam-ti*, Cycle 42. 220. ans avant J. C. comme parmi les mêmes Chinois quelques Auteurs, entr'autres *Nyeu Yam Sieu*, ont impugné les temps antérieurs à Confucius, & surtout les regnes des premières familles depuis *Fo-hi* ou *Hoam-ti* jusqu'à *Ven Vam*, montrons dans la seconde partie de ce Discours, quatre articles importants, & qui décident tout.

Le premier, que les raisons que l'on a alléguées contre *Sü ma Kuam*, loin de le détruire, sont même une preuve de la vérité des faits que son ouvrage contient.

Le second, qu'avant Confucius les Mémoires qui ont formé les Annales, & d'où l'Histoire de ces premiers temps a été tirée, existoient, & existoient à peu-près tels qu'ils sont.

Le troisième, que le prétendu incendie des livres n'est qu'une chimère toute pure, & n'a fait aucun tort à la Littérature Chinoise, & moins à l'Histoire qu'à toute autre de ses parties.

Le quatrième enfin, que quoique les observations Astronomiques emportent par elles-mêmes la démonstration, ce qu'un homme sage ne sçauroit nier, *positis ponendis*: cependant pour l'Histoire prise dans sa totalité, il y a des moyens de connoître les faits, même plus certains que les mouvements célestes.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Une Histoire telle qu'est celle de la Chine, constatée par dates (j'obtiens ici les Éclipses de *Yao*, de *Chuen-hio* successeurs de *Hoam-ti*) délivrée de toutes fables (on avertit dans les préfaces des Annales, qu'avant *Fo-hi* on ne connoît plus rien en remontant, que depuis *Fo-hi* tous les faits sont vérifiés) une telle Histoire mérite toutes nos attentions, ou il n'y en eut jamais.

Ces soins de la nation Chinoise pour ses Annales depuis son origine, augmentoient de jour en jour; & de tous ceux qui les ont attaquées, aucun n'a eu la hardiesse de révoquer en doute, ni l'existence des guerres dont parle le *Chun cieü*, ni même les regnes des *Cheu* 1100. ans avant J. C. Sur les regnes précédents il y a quelques difficultez; mais de quelle nature! Difficultez pour un Chinois apparentes & considérables, pour un Européen, ou plutôt pour les Chrétiens en général, très-médiocres, mais bien plus, selon moy, capables de relever la gloire des Annales Chinoises, & que je serois fâché de n'y point rencontrer.

Ngheu yam sieu attaque *Su ma cien*; & sur les généalogies de *Hoam-ti*, sur la famille des *Hia*, sur celle des *Xam* & des *Cheu*, il propose quatre objections qu'il croit insolubles.

1.^o Par les généalogies de *Su ma cien*, *Xun* descendant de *Hoam-ti*, à la neuvième génération, épouse ses grandes tantes, c'est-à-dire, des femmes qui le précédoient de quatre générations.

2.^o *Yao*, âgé de 86. ans, associe à l'Empire *Xun* qui n'en avoit que 30; par-là *Yao* âgé de 57. ans, avoit dans *Xun* un petit neveu éloigné de luy de cinq générations.

3.^o *Xun* vit 112. ans; *Yu* son successeur 100. ans, *Yu* est à la Cour de *Yao* & de *Xun* pendant 80. ans, survit à *Xun* 13. ans: cela posé, lorsque *Xun* à 30. ans est associé à l'Empire par la généalogie telle que l'Historien la donne, il a dans *Yu* qu'il associe, un grand oncle frere de son bifayeul; oncle néantmoins auquel on ne doit donner que peu d'années.

Mem. Tome XIII.

T t t

4.^o Enfin, *Vou vam* détrône *Cheu*, c'est-à-dire, un de ses neveux ; mais ce neveu est éloigné de luy de quatorze générations, & cependant *Chim tam*, le premier des *Cheu*, doit estre de même âge, contemporain de *Vam ki*, pere de *Vou vam*, qui détrône les *Xam*, & fonde la race des *Cheu*.

Ne diroit-on pas que toutes ces objections vont renverser toute l'autorité des Annales Chinoises ? Mais elles n'abbattent rien & prouvent tout. Elles n'abbattent rien : est-ce qu'un Historien, en parlant de généalogies communes & connues, marque autre chose que les premiers ancêtres & les derniers descendants ? Elles prouvent tout, car enfin ce que l'on reproche à *Su ma cien*, l'a-t-il dû appercevoir, ou non ? Il l'a donc vû ; & , puisq'ue dans toute la suite de son histoire, il n'y a point de généalogies semblables, il a donc écrit *consultò* : il a donc laissé à la postérité celles de ces premiers regnes, telles qu'elles sont, exprès & avec réflexion. Mais ne seroit-ce point aussi qu'il auroit eu sur ce point des traditions authentiques ? *Ngheu Ngan Sieu*, Philosophe & incrédule, jugeoit de tous les âges par le sien, & supposoit que la vie des hommes avoit toujours esté d'une égale durée ; mais nous qui avons les livres saints, combien au contraire ne devons-nous pas admirer les Annales Chinoises, lorsque dans les temps d'*Arphaxad*, *Saleh*, *Heber*, *Phaleg*, *Reü*, *Sarug*, *Nachor*, *Abraham*, &c. elles nous présentent des hommes qui ont vécu précisément le même nombre d'années ? Or si on nous disoit que *Sem* à 550. ans a épousé une de ses arrière-petites-nièces à la quatorzième génération, qui de nous en marqueroit le moindre étonnement ? Par la même raison un de ses petits enfans pouvoit épouser une de ses grandes tantes, un arrière-neveu pouvoit associer à son autorité un oncle le frere de son trisaïeul. Il est donc clair, non-seulement que toutes ces objections sont frivoles, mais que reprochant aux Annales Chinoises, une circonstance qui les distingue de tous les autres livres, elles les concilient à l'Ecriture ; & c'estoit un moyen sûr d'augmenter leur autorité.

Mais on peut aller plus loin. Les *Kim*, la plupart, livres

de morale & de pur raisonnement, nous offrent de temps en temps des citations, & ces citations démontrent deux choses.

La première, que les Princes des trois premières familles, même les fondateurs de l'Empire, estoient aussi connus aux Chinois, que le sont ici les Rois des premières races.

La seconde, qu'avant Confucius, & depuis un temps immémorial, on avoit les Annales de leurs regnes; & que, comme la nation Chinoise a toujours été lettrée, ces Annales estoient chez elle vingt fois plus communes que n'est chez nous quelqu'Histoire de France que l'on puisse nommer.

Les Rois des premières familles, estoient dans la bouche de tout le monde. Confucius & *Mem çu*, ne tirent-ils pas tous leurs exemples, ou de ces Princes, ou des illustres *Colao* qui les aidoint dans le gouvernement de l'Etat? Qu'est-ce que c'est que *Chim tam*, *Tai kia*, *Y yn*, *Ven vam*, *Vu vam*, *Cheu* dès les commencements du *Tahio*, Couplet, pag. 6. 7. 8. & suivantes? n'y est-il pas parlé des Tyrans *Cheu* & *Kie*, l'un le dernier des *Hia*, première famille, l'autre le dernier des *Xam* ou *Yn*, seconde famille? Enfin, n'y lit-on pas, pag. 20. les louanges de *Yao* & de *Xun*, le cinquième & le sixième fondateurs de l'Empire, *Yao*, 2337. *Xun*, 2277. ans avant J. C? Ce seroit, selon la Chronologie ordinaire, du temps de *Heber*. Quelqu'un doute-t-il que les anciens Empereurs de la Chine n'aient été ceux que les Annales nous présentent aujourd'hui? qu'il consulte le *Lun yu*, pag. 78, pag. 85, &c. mais sur-tout pag. 81; & qu'il y apprenne de Confucius, que dans son siècle les caractères mêmes, à plus forte raison l'idée des grands événements, n'avoient point changé. *Libri eandem servant methodum & ductus litterarum quæ olim in usu, idem enim est mos majores inter & minores*, &c. Par ces passages assez clairs, ce me semble, il est visible qu'avant Confucius on donnoit à ces Princes les mêmes ancêtres, les mêmes contemporains, les mêmes successeurs, & qu'exige-t-on davantage?

La seconde circonstance, j'ay avancé que les Annales des races qui ont précédé Confucius, je veux dire, des *Hia*, des

Xam, des *Cheu*, estoient entre les mains de tout le monde; & il y a cent témoignages qui l'attestent. Laissons-là les maximes de *Fohi* pour l'Astronomie, elles paroîtroient peut-être trop obscures; mais *Hoam-ti* forme le Cycle, & si *Chuen-hio* réforme le Calendrier; si *Yao* a pour observer, les deux Astronomes *Hi* & *Ho*; si *Xun* son successeur fait une Sphère & sçait s'en servir; si *Yu*, sur l'aspect des Astres, a réglé la Carte de toute la Chine; si du temps des *Han* on avoit encore dans plusieurs livres les positions des Etoiles remarquées sous *Yao*; enfin si sous ces Empereurs antiques, & sous le regne des trois premières familles, il est certain qu'il y avoit un tribunal de Mathématique & un tribunal d'Histoire, est-il moins certain que l'on y écrivoit des mémoires journaliers ou des Annales? Le *Chun Cieu* fait mention des Annales de plusieurs petits royaumes de la Chine, comme de celles du royaume de *Lou*, de celles du royaume de *Guei*, de celles du royaume de *Ci*, &c. Or que pense-t-on des Annales de l'Empire même, pour lesquelles il y avoit des Historiens choisis d'entre les plus sçavants hommes, & un tribunal illustre, dont ceux des petits royaumes n'estoient qu'une foible imitation?

Concluons. Depuis *Hoam-ti*, la Chine a toujours eu & fait faire des Annales, & par les citations des livres classiques, elles estoient les mêmes que celles d'aujourd'hui. Hé! qu'y auroit-il à balancer là-dessus, pendant que pour composer le *Chun Cieu*, les disciples de Confucius luy apportent les Annales de 130. dynasties ou regnes?

TROISIEME PARTIE.

De l'incendie des Livres.

Mais il faut résoudre ici une grande objection. Que sous les trois premières familles, même sous *Xun*, sous *Yao*, même sous *Hoam-ti*, on ait écrit des Annales, en serons-nous plus avancés, si dans l'incendie des livres, 237. ans avant J. C. le feu emporta toute la Littérature Chinoise? *Xi hoam ti* est un des Empereurs de la Chine les plus fameux; il vivra éternellement

dans la mémoire de tous les hommes, pour ses grandes actions, mais sur-tout pour ces trois choses.

La première, qu'à dessein de séparer pour toujours la Chine de la Tartarie, & d'empêcher les incursions des Barbares, il fit bâtir la grande muraille.

La seconde, qu'il vint à bout d'éteindre les six royaumes de *Han*, de *Guei*, de *Cu*, de *Yen*, de *Chao* & de *Cy*.

La troisième, qu'il fit enterrer tout vifs plusieurs Lettrez, & qu'il donna ordre que tous les livres qui ne traiteroient, ni de *Médecine*, ni d'*Astrologie judiciaire*, fussent absolument brûlez : ordre, dit-on, qui fut executé avec toute la cruauté possible par toute la Chine, & que les Lettrez Chinois ont toujours déploré & déploreront éternellement.

Tous ces brûlements de livres me paroissent de grandes entreprises ; je nie le fait pour la généralité. Le livre de Servet n'est pas fort gros, en a-t-on perdu les exemplaires ? mais c'est un petit livre, & il s'échappe plus aisément. Il y eut des ordres de brûler le *Thalmud* & tous les livres des Juifs ; ce sont des volumes immenses, comment les cacher ? D'ailleurs la force s'en mêloit, & les inquisitions entières y estoient occupées, en vint-on à bout, même pour l'Italie ? & deux jours après les recherches les plus violentes, la même Italie & toute l'Europe, n'en estoient-elles pas plus fournies qu'auparavant ? Comment donc se l'est-on imaginé de la Chine, Empire de mille lieues, plein de tombeaux par l'esprit de la nation inviolables, adjacent à plusieurs pays, à des Royaumes indépendants de *Xi hoam ti*, où la même Littérature estoit en vogue ? Estoit-il impossible de s'y retirer ? & d'ailleurs qu'y a-t-il de pareil à ce que l'on remarque ici ? Quatre cents soixante Lettrez qui se laissent enfouir tout vifs plutôt que de donner leurs livres. L'héritier de la couronne, qui, blâmant une telle conduite, se laisse exiler plutôt que d'acquiescer aux volontez de l'Empereur son pere. Mais bien plus, puisque l'Astronomie & l'Astrologie estoient jointes ensemble à la Chine comme ailleurs, puisque le tribunal des Mathématiques & le tribunal de l'Histoire ont toujours travaillé de concert, que devient

cet incendie des livres pour les Annales ! Il ne les regardoit seulement pas.

Avouons donc ici deux choses. La suppression de tous les livres, entreprise impossible : un grand nombre, cela se pourroit, mais projet encore inutile. Aussi n'est-ce pas ce que *Xi hoam ti* avoit en vûe, & je l'explique en deux mots.

Depuis la publication des Loix de *Foe* dans l'Inde, Cycle 30, 937. ans avant J. C. sous *Mo vam*, le dix-septième des *Cheu* : depuis la secte de *Lao kiun* sous *Tim vam*, le vingt-unième des *Cheu* : depuis les deux sectes de *Yam* & de *Me* sous *Kien vam*, le vingt-deuxième des *Cheu*, 597. ans avant J. C. ; enfin, depuis *Confucius*, né un peu après la quarante-septième de *Lim vam*, le vingt-septième de la même famille : on sent combien ces différentes Ecoles de Philosophes, élevées en même temps, avoient partagé tous les esprits ; hérésies chez les Chrétiens, sectes philosophiques dans le Paganisme, c'est la même chose. On l'a vû chez les Grecs, troubler ce vaste Etat par les disputes, lorsque les Ministres se déclaroient pour tel ou tel autre parti ; c'est le moindre effet qu'elles pussent produire. Que jugea *Xi hoam ti* ! En génie supérieur, qu'il ne falloit pas que tout fût lettré ; qu'il falloit des soldats, qu'il falloit des matelots. Et ne le voit-on pas prendre ces soins par les guerres qu'il entreprend, le commerce qu'il fait fleurir, les flottes qu'il équipe ? Quelques Lettrez trop zélés résistent à ses ordres ; il fait brûler leurs livres : mais les Lettrez savent parler, savent écrire, savent invectiver ; & cet incendie (c'est un arrest du destin) frappera éternellement les oreilles des jeunes Lettrez Chinois.

Faire taire un Auteur irrité, ce n'est pas chose aisée ; ils s'en font vengez en diffamant à jamais *Xi hoam ti*, mais c'est aussi tout le mystère de l'incendie des livres. Les Ecrivains du Japon, qui d'ordinaire donnent en même temps l'histoire de la Chine, en faisant de *Xi hoam ti* & de ses grandes actions une mention très-ample, laissent dans un oubli très-profond ce prétendu incendie ; témoin Kempfer.

DE LITTÉRATURE. 519
QUATRIÈME PARTIE.

J'ajoutéray deux mots sur les éclipses & sur la date à laquelle peuvent remonter les Annales Chinoises. Les éclipses, on le doit avouer, sont un des moyens les plus sûrs de fixer les époques; mais ne voit-on pas (on me permettra ici un terme scholastique) qu'elles ne prouvent qu'à *posteriori*, & lorsqu'il coûte que *du temps d'une telle éclipse* vivoit un tel Empereur? Qui empêcheroit donc qu'un Astronome en rétrogradant n'ajustât des regnes à sa fantaisie? Le P. Gaubil, par exemple, propose une fixation de soleil sous *Yao*; une rétrogradation des siècles postérieurs aux antérieurs, par le chemin qu'ont dû faire les mêmes étoiles en tant d'années. Cela est juste, & même devient une démonstration en Chronologie; mais comment, si ce n'est en adoptant d'abord l'histoire d'*Yao* telle qu'elle a esté donnée? & cette même rétrogradation n'est-elle pas égale pour le Juif, pour le Chaldéen, pour le Persan, & applicable à tous? Ainsi la fixation des époques la plus inmanquable, disons même la seule, se tirera toujours des collatéralitez des Princes, des *suites historiques*, en un mot, *du témoignage des anciens livres*. A l'égard de l'époque de l'Empire Chinois, peut-on prouver qu'il ne remonte point au-delà d'*Yao*, parce que c'est sous luy que l'on commença à observer les Astres avec justesse? Ces sciences déjà en vogue, ces tribunaux déjà érigés avant luy, cette étendue même de l'Empire deslors, supposent manifestement les Empereurs que donnent les Annales *Ti ko*, *Chuen hio*, *Hoam-ti*; & , puisque *Xin num* est par-tout dans les livres Chinois les plus anciens, comme le *Xu kim*, & que l'on est accoutumé à quelques fables dans la vie des fondateurs de Monarchies (il s'en trouve dans les actions de tous) pourquoy avec les Chinois ne remonterions-nous pas jusqu'à *Fohi*? Avec la Chronologie des Septante, il ne passera pas le temps de *Phaleg*.



M E M O I R E

Concernant la Vie de JEAN DE VENETTE, avec la Notice de l'Histoire en vers des TROIS MARIES, dont il est Auteur.

Par M. DE LA CURNÉ.

27. Juillet
1736.

Sujet de ce
Mémoire.

n.º 7582. &

7581.

Je cite tou-
jours le pre-
mier.

LE Mémoire que je vais avoir l'honneur de vous lire, Messieurs, est un supplément à celui que j'ay déjà donné concernant Guillaume de Nangis & ses Continuateurs. Ce que je dis alors de l'Auteur de la seconde Continuation, se réduisoit presque à son nom, à sa patrie, & à quelques dates qui déterminoient à peu-près la durée de sa vie & le temps où il a vécu. J'ignorois qu'il eût fait en vers une histoire des trois Maries, dont il s'est conservé deux Manuscrits dans la Bibliothèque du Roy, écrits vers le temps même où l'ouvrage a esté composé. Comme je ne doutai point qu'il ne s'y rencontrât de nouvelles particularitez sur la personne & sur la vie de l'Auteur, j'en entrepris la lecture. Mes espérances ont esté mal remplies : mais, quoy qu'il en soit, je vous feray part aujourd'huy des éclaircissements que j'ay tirez de ce nouvel ouvrage.

Histoire de
Jean de Ve-
nette.

Outre le nom de *Jean de Venette*, qu'il eut à cause du village de *Venette*, près de Compiègne, où il estoit né, le Manuscrit nous apprend qu'il eut aussi celui de *Fillons*, qui semble plutôt un sobriquet qu'un nom de famille; & au titre de Religieux, que nous connoissons déjà, & que j'avois mal à propos soupçonné pouvoir estre entendu de l'Ordre de Saint Benoist, il joint celui de *Frere*, ou *Hermite du Mont de Carme*; c'est-à-dire, Religieux de l'Ordre des Carmes établis à Paris à la Place Maubert. C'est, en effet, sous l'habit de cet Ordre, qu'on le voit représenté dans les miniatures qui sont à la tête des deux Manuscrits de son livre. D'ailleurs aucune circonstance de sa vie n'y est rapportée; sinon qu'il avoit esté à Soissons, à Vendôme,

Ses voyages.

Vendôme, au Puy en Auvergne, à Aix-la-Chapelle, en Provence, & à deux lieues & demie du lieu où reposent les corps des deux Maries. Il se reproche d'avoir eu la paresse de ne point aller jusqu'à leur tombeau : mais il espéroit réparer quelque jour cette faute. Dans le temps qu'il écrivoit, c'est-à-dire, vers 1357. il faisoit, dit-il, de fréquents voyages dans la Champagne, sur-tout à Troies, à Rheims & à Châlons, sans que nous sachions quelles affaires l'y conduisoient. Il visita aussi souvent à *Chailli près de Lonjumeau*, l'Evêque de Saint Paul-de-Leon, Pierre de Nantes, qui estoit retenu au lit par une maladie, dont l'intercession des trois Maries luy obtint miraculeusement la guérison. Il dit même que souvent il avoit mangé à la table de ce Prélat : & l'espèce de complaisance avec laquelle il semble se rappeler cette bonne fortune, jointe à l'exclamation qui luy échappe au sujet du vin qu'on but aux noces de Cana, pourroit donner une idée peu avantageuse de sa sobriété :

Aujourd'huy
Chilli.

*Pleust à Dieu, dit-il, pour moy esbatre
Qu'en tenisse trois los ou quatre,
Voire une isdrie toute plaine
Si en buvroie à grant alaine.*

Ses mœurs

La joye dont il confesse qu'il est saisi, quand il voit finir la messe, comme il le dit dans un autre passage, qui confirme en même-temps ce soupçon, ne feroit pas concevoir une meilleure opinion de sa dévotion :

*Moult aise sui quant audio
Le Prestre dire In principio,
Car la Messe si est finée,
Ly Prestres a fait sa journée,
Qui veult boire si puet aler.*

Mais les Poëtes ont le privilège de n'estre pas toujours entendus à la rigueur, & de pouvoir dire impunément d'eux-mêmes, ou du bien ou du mal, sans que leur témoignage tire

Mem. Tome XIII. *V u u*

à conséquence. D'ailleurs, Jean de Venette se justifie presque aussitôt, par l'invective qu'il fait contre les indévots, qui n'entendent la messe qu'à moitié.

Prologues de
son ouvrage.

C'est à ce petit nombre d'observations que se réduit ce que l'Auteur nous apprend des circonstances de sa vie. Pour suppléer, Messieurs, aux détails que je m'étois flaté de trouver dans l'histoire des trois Maries, je vous rendray compte de l'ouvrage même. Il est précédé de deux prologues : dans le premier, l'Auteur dit qu'à la prière d'un de ses amis, il a entrepris de mettre en vers François l'histoire des trois Maries, dont l'original estoit en Latin. Dans le second, il expose sommairement les principaux points qu'il traitera dans les deux livres qui partagent cette histoire, & il indique les Auteurs qu'il a suivis ; enfin il entre en matière.

Extrait de la
vie des trois
Maries.

Ayant pris pour fondement de tout son ouvrage une opinion qui a été adoptée pendant quelque temps dans l'Eglise, & qui n'a plus aucune autorité, il prétend que Marie Jacobé, autrement Cléophé, & Marie Salomé, estoient filles de Sainte Anne, & sœurs de la Sainte Vierge, mais nées de différents peres, de qui elles tiroient leurs surnoms. Il parcourt d'abord toute l'histoire des Juifs jusqu'à la captivité, pour faire voir que les trois Maries descendoient de la branche de David, dont la souche remontoit à Abraham. L'histoire de la Sainte Vierge, qui suit, n'est interrompue que par celle de J. C. & celle-ci n'en est proprement qu'une continuation : car l'Auteur s'attache particulièrement aux circonstances de la vie de J. C. auxquelles la Vierge & ses sœurs eurent le plus de part, jusqu'au temps de sa mort. Au récit de leurs regrets, il joint tout ce qui se passa entre elles & les Apôtres, jusqu'à la descente du Saint Esprit, après laquelle les Apôtres allèrent prêcher l'Evangile ; tandis que les trois Maries firent différents pèlerinages dans les lieux que J. C. avoit fréquentés, & où il estoit mort, ce qui termine le premier livre.

On voit dans le second, la mort, les funérailles & l'assomption de la Sainte Vierge, les prédications des fils de Marie Cléophé & Marie Salomé, les tourments & la mort qu'ils

souffrirent, la retraite des deux saintes sœurs à *Vérol* dans la Campanie, où elles finirent leurs jours & furent enterrées, & la translation de leurs reliques dans une église du même lieu.

A cette narration succède l'histoire merveilleuse d'un Pèlerin de Provence, par qui la ville de *Verulane*, (*Vérol*) dont un Chevalier nommé *Regnier* estoit seigneur, fut délivrée des Sarasins qui l'assiégeoient, sous les ordres de leur Amiral, *li Dux Gaiffier*, qu'il tua de sa main. Le Pèlerin demanda pour prix de ce service les corps des deux Maries, les obtint, les transporta dans son pays, où ils sont encore, & où depuis peu (*n'agaires*) *Robert Roy* de Sicile, Comte de Provence, les ayant visités, voulut les séparer, pour les mettre dans deux châsses différentes, mais ils s'embrasèrent & se tinrent serrez si étroitement, que nulle force humaine ne fut capable de les désunir. Ces événements sont terminés par la guérison miraculeuse de *Pierre* de Nantes Evêque de *S.^t Paul-de-Léon*, qui composa à l'honneur des trois Maries une oraison en vers Latins, que l'on trouve rapportée ici & traduite en vers François; & par l'énumération des fondations que *Jeanne* d'Evreux femme de *Charles le Bel*, fit en faveur de l'église des Carmes. Enfin, l'Auteur après avoir fait une récapitulation succincte de tout l'ouvrage, le finit par une chartre contenant des indulgences que *Foulques* Evêque de Paris, accorde le samedi veille de *Sainte Marie Magdeleine* 1347. pour ceux qui auront dévotion aux trois saintes sœurs qui ont fait la matière de ce livre, ajoutant que *Monf. Loys d'Erqueri**, Evêque de *Coustances*, étant alors à Paris, en donna autant, ayant ad ce faire grace & auctorité de l'Evêque *Monf.^r Foulques* dessusdit Evêque de Paris.

L'histoire des trois Maries, que l'Auteur dit avoir tirée de l'*Evangile* & d'un autre livre subtile, & où il cite, outre les livres de l'ancien Testament, les ouvrages de plusieurs Peres

Pag. 459.
jusque vers
la fin.

Robert Roy
de Sicile mou-
rut à Naples en
1343. âgé de
64 ans.

Pag. 489.

* Il estoit d'une Maison illustre en ce temps. On peut voir ce qu'en a rapporté *André* du Chefne, dans son *Histoire généalogique de la Maison de Montmorency*. Voyez aussi *Gallia Christiana*, & l'*Histoire généalogique des grands Officiers*.

de l'Eglise, est souvent mêlée de faits qu'il a puisés dans des sources fabuleuses, comme l'Histoire scholastique, la Légende abrégée, la vie de Saint Brandin, Epiphanius, Egesippus, l'Histoire Latine de la Vierge, par Cosine^a Vestitor, & la Légende du Pape saint Clément : mais l'Historien a enchéri sur les circonstances merveilleuses que luy fournissoient ces Auteurs, par une infinité de détails de son invention. Tels sont plusieurs dialogues, qui pourroient faire donner une place à son ouvrage parmi les pièces saintes qui se mirent si fort en regne dans le quatorzième siècle, où la piété simple, toujours prête à s'édifier de ce qui se monroit sous le voile de la religion, n'envifageoit jamais ces objets que du côté par où ils estoient présentez. Si l'Auteur, pour inspirer un sentiment plus touchant & plus vif, animoit les personnages les plus sacrez, de toutes les passions auxquelles l'humanité est sujette; s'il leur faisoit tenir les discours les plus indécents; le pieux lecteur n'en estoit jamais offensé. Ainsi nul sujet de scandale dans les termes peu mesurez avec lesquels s'exprime Saint Joseph^b, lorsqu'il n'écoute que les premiers mouvements de sa jalousie; ni dans les plaintes de la Sainte Vierge^c, qui, au milieu des plus vives douleurs de la mort de J. C. s'occupe de ce qu'on dira d'elle dans le monde, & de la façon dont elle y sera regardée, après le supplice ignominieux de son fils.

Les usages reçus dans le commerce ordinaire de la vie,

^a Il estoit auteur d'un éloge en Grec de S.^t Joachim & de S.^{te} Anne, suivant Fabricius, *Bibl. Grec. tom. 7. pag. 535.*

^b *Diex, dit Joseph, Pere de gloire
Qui pourra femme jamais croire
Apoy que je ne mervoy
Ceste est grosse bien le voy
He my qui a basti tel plet.
Cils affaires point ne me plect
He Marie douce fillette
Je vous cuidoye si simplette
Si continente & si loyale
Et vous estes si desloyale.
Ne cuidasse mie à nul fuer*

*Sitost eussiez changie vo cuer
Helas dolent, & que seray
Pour ly de tous gabbe seray
Et sire Hernoux* aussi clainé, &c.*

^c *Comment pourray estre gardée* *P. 141.*
*De tous seray moult regardée
Ne seray nulle part aler
Qu'on ne veule sur moi parler
Chascun fera de moy la bée
Des ors seray de tous gabée
Et me diront si com je croiz
Ses filz si fu pendus en croiz.*

^{*} Harnoux dans le Manuscrit 7381. On lit dans le Roman de la Rose, vers 9552. *Saint. Arnoul Seigneur des Couz.*

du temps de l'Ecrivain, sont toujours transportez au siècle dont il parle, & appliquez aux personnes dont il fait l'histoire: ce qui produisoit encore un effet merveilleux sur les esprits, à qui il falloit des images plutôt exprimées avec force qu'avec vraysemblance. Marie Cléopé & Marie Salomé rendant visite à la Sainte Vierge, sont suivies d'un valet & de deux servantes. On voit la bonne reception que Sarre ou Sarrette sa *chambrière* leur fit, s'excusant de ce qu'elle n'osoit avertir sur le champ sa maîtresse de leur venue; car elle passoit sa matinée jusqu'à midi en oraison, & les Anges venoient luy servir à boire & à manger. Sarrette, qui fait vivre, leur fait en attendant les honneurs de la maison: cependant les Dames luy disent de ne se point détourner de son ouvrage ordinaire, & luy offrent même obligeamment leurs *chambrières* pour l'aider. Enfin la Vierge arrive. Dans le détail des embrassements & des premiers compliments, l'Auteur n'omet pas l'attention qu'elle eut, de recommander à sa *chambrière* de bien traiter celles de ses sœurs, & de leur faire boire du vin des gens, qu'on appelloit le vin de la *dépense*:

*La Vierge tout coïement
Appelle Sarre apertement
Et dit, de ces Pucelles pense
Et leur donne de no dépense, &c.*

Sainte Anne & Joachim ayant appris qu'il leur naîtroit un enfant, vont au Temple en rendre grâces à Dieu & entendre la messe: la S.^{te} Vierge est mise dans une espèce de Couvent, où l'on élevoit les jeunes filles, & l'Evêque recommande à la maîtresse d'en avoir grand soin. Pag. 56.

Un Ange annonçant aux Bergers la naissance du Messie, leur dit: Pag. 59.

————— *Mes amis
Ne soyez pas en paour mis,
Ne ne cuidez que je vous guille, (trompe)
V u u iij*

Dirai vous voir come Evangille

Dont grant joie vous veul nuncier, &c.

Les dates les plus précises des jours & des heures où se sont passés les événements que l'Auteur rapporte, le nombre des personnes dont il parle, tout est marqué avec la dernière exactitude. On fait, à un cierge près, à quoy se montoit le luminaire qui entouroit le corps de la Sainte Vierge aux obsèques que luy firent les Apôtres. Si les noms propres ne sont point exprimez dans les livres saints, ou dans les anciens Ecrivains, l'Auteur n'en est point embarrassé; son imagination y supplée toujours heureusement. *Eve de la Ruelle* est le nom de celle qui reçut chez elle les deux Mariés sœurs de la Vierge, & chez qui elles moururent. *Gautier*, suivant un Prieur Carme, ainsi appelé luy-même, & qui l'avoit ouï dire, estoit le nom de l'apothicaire qui avoit préparé des parfums pour embaumer J. C. Veut-on savoir à quoy estoient occupez les Apôtres, lorsque dans les pays différents où ils estoient répandus, des Anges les allèrent enlever, pour assister à la mort de la Sainte Vierge? Saint Paul écrivoit aux Galates; Saint Pierre venoit de dire la messe, & ôtoit ses habits sacerdotaux. La conversation des deux Mariés avec le Pape Saint Clément, est tellement accompagnée de toutes ses circonstances, qu'on diroit que l'Auteur y avoit assisté luy-même. Elles font à ce Pontife leur généalogie, l'histoire de leur vie & celle de leurs enfants, comme si celuy à qui elles s'adresoient n'en eût jamais entendu parler.

Réflexion sur
la crédulité de
J. de Venette.

Je préviens une réflexion qui s'offrira naturellement à l'esprit, en lisant ce Mémoire. On gémira sur le sort de notre histoire, qui a esté si long-temps livrée à des Ecrivains si grossiers & si crédules. Mais il faut distinguer ce qu'une dévotion mal entendue & de mode, leur faisoit dire, d'avec ce qu'ils rapportoient nuëment & simplement, des faits qui se passaient sous leurs yeux. Jean de Venette luy-même en est une preuve sensible: son histoire paroît sincère, & ne s'écarte de la vraisemblance que dans les endroits où il est question de miracles & de prodiges.

Le stile de l'histoire des trois Maries, répond aux ornements dont l'Auteur a enrichi son sujet. La Poësie n'y diffère de la Prose la plus commune, que par un long étalage de mots & de phrases superflues, pour remplir la mesure des vers & pour trouver la rime : en sorte que le Poëte employe quelquefois dix ou douze vers, pour exprimer des choses qui auroient pu aisément estre dites en une ligne, & trouve ainsi le secret de former un très-gros volume, d'une histoire qui naturellement n'en devoit composer qu'un très-mince.

On sera sans doute étonné du temps que j'ay employé à la lecture d'un pareil ouvrage, où, dans près de quarante mille vers, on n'en trouve pas deux qui soient passables. J'en ay esté moy-même étonné le premier : mais l'espérance continuelle d'y trouver quelque particularité concernant un Auteur, que sa qualité d'Historien de France me faisoit souhaiter de connoître, m'a fait passer sur tous les dégoûts, & m'a soutenu jusqu'au bout d'une carrière capable de rebuter le lecteur le plus patient. Comme d'autres que moy, cherchant de quoy s'instruire sur d'autres matières, seroient peut-estre tentés dans la suite de faire une pareille expérience ; pour leur sauver ce travail, je rapporteray en peu de mots tout ce que peut renfermer ce livre sur quelque point que ce soit. Je souhaiterois donner un exemple qui fût suivi par ceux que le hazard, ou des besoins particuliers engageront à lire des ouvrages de cette nature. On ne sauroit rien faire de plus utile aux gens de lettres, que de les affranchir de la nécessité de faire une infinité de lectures, dont les Ecrivains exacts ne croient pas pouvoir se dispenser, & dont ils ne tirent souvent d'autre avantage que d'en bien connoître toute l'inutilité. Par-là, outre beaucoup d'ennui, on épargneroit à plusieurs bons esprits un temps qu'ils employeroient plus agréablement & plus utilement, & dont le fruit se répandroit sur toute la Littérature.

Le seul morceau historique un peu étendu qui se trouve dans ce livre, regarde l'établissement des Carmes, que Saint

Stile de l'Histoire des trois Maries.

Louis amena des pays d'Outre-mer, & qui habitèrent premièrement hors de Paris,

Deverz le Pont de Charenton

Ou lieu où en dit les Barrez,

.....

Où font hore li Celestin.

d'où ils furent depuis transférez par Philippe le Long,

————— *En la Croix Hemont,*

Vers Sainte Genevieve ou Mont.

C'est-là que Jeanne d'Evreux femme de Charles le Bel, fonda leur église en l'honneur des trois Maries, dont elle fit placer les images au même lieu, aussi-bien que la statue de son mari & la sienne propre, toutes faites de la main de *Maître Tierris*, qui paroît avoir esté un Sculpteur célèbre de ce temps-là. Ces détails n'ajoutent presque rien à ce qui estoit déjà connu par les Historiens de la ville de Paris. Quelques mots que l'Auteur dit en passant, touchant Philippe le Bel, ses trois fils, la guerre des Anglois contre Philippe de Valois, & la prison du Roy Jean, pour la délivrance duquel il fait des vœux, nous en apprennent encore moins à ce sujet. Pierre de Nantes Evêque de Saint Paul-de-Léon, fondateur d'un autel des trois Maries à Saint Pierre de Nantes, & dans l'église du Val des Ecoliers de Lonjumeau, en avoit aussi fondé un dans celle des mêmes Carmes de Paris. Je ne mettrai point au rang de l'Histoire, ce qu'on lit de l'expédition du Pèlerin de Provence contre les Sarasins qui assiégèrent Verolane, ni l'entreprise inutile que Robert Roy de Sicile avoit faite de séparer les corps des deux Maries.

L'Histoire de la Littérature Françoisë est intéressée dans l'éloge qui se voit à la page 303. de Philippe * de Vitteri,

* C'est sans doute le même dont on voit des Métamorphoses d'Ovide moralisées & mises en vers François,

N.º 1144. du Catalogue des MSS. de S. Victor, sous le nom de *Jacques* ou *Philippe de Vitry Evêque de* Evêque

DE LITTERATURE. 529

Evêque de Meaux, célèbre par ses *Ecrits en François & en Latin*, & par son habileté dans le chant de l'Eglise, où *Frere Jean Mignon* réussissoit aussi très-bien dans le même temps. Outre les Auteurs & les livres qui sont citez dans le cours de l'ouvrage, on remarquera ce qu'il dit d'un livre, qui semble avoir porté le titre d'*Apocalypse*, ou de *Roman des dix Commandemens*, autrement *des maux & des amendemens*, dont il parle en ces termes, à l'occasion de l'*Apocalypse* de Saint Jean :

*Ce livre est fortement prisé
Et de l'Eglise autorisé;
En la Bible est touz ly derrains
Il n'en vault mie pour ce mains
Mais s'aucuns homz me fait demande
Et dit Frere je te demande
Dirz le moy je te le commande
Si c'est ou non cils biaux Romans
Qui est des dix Commandemens
De maux & des amendemens
Amis je te reponds sans faille
Ce n'est-il pas comment qu'il aille
Combien qu'il aient tout un nom
Un titre aussi ot un surnom
Car cil qui fu fait trop aincois
Quz cil qui* fu saiz en Francois*

Pag. 365
& 366.

Meaux, pour la *Reyne Jeanne de France*, D. Toussaint du Plessis en parle en ces termes dans son histoire de Meaux. Nous ne savons en quelle année précisément il fut fait Evêque, mais il l'estoit en 1351. Il mourut le 19. Janvier 1361. On lit dans un autre passage de la même Histoire : *Philippe de Vitry s'estoit appliqué à*
Mém. Tome XIII.

la Poésie & à la Musique, & avoit réussi en ces deux arts, autant qu'on y pouvoit réussir dans ces temps-là. Il traduisit en vers François les Métamorphoses d'Ovide, par ordre de la Reyne Jeanne de Bourbon, épouse de Charles V. mais on ne sçait ce qu'est devenu cet ouvrage.

* Au lieu de
qui corrigez f.,
comme on lit
dans le MS
7581.

Xxx

*Sur cestui prent son fondement
 Ly Francois puis va autrement
 Tant de sentences que de mox
 Que ne fait cesty de Pathmos
 Que Jehan fist ce n'est pas fables
 Tous deux sont bons & profitables
 Mais autre chose segnesie
 L'un que l'autre ja vous affie
 De ces livres plus ne diray
 A St Jehan revertiray, &c.*

On trouvera dans le cours de cet ouvrage des détails sur les cérémonies de l'Eglise; mais ils ne font que confirmer ce qu'en ont rapporté les sçavants Auteurs, qui ont fait de ces Antiquitez l'objet de leurs recherches.

Il y est aussi fait mention de plusieurs reliques qui attiroient la dévotion des peuples dans plusieurs églises de France & ailleurs, & dont Jean de Venette avoit vû la plus grande partie. A l'égard des usages profanes, il nous apprend que deslors les Prédicateurs perdoient leur temps à prêcher les femmes du monde; qu'ils ne les pouvoient empêcher de faire *du jour la nuit, & de la nuit le jour*, ce sont ses termes; d'exciter les malédictions de leurs domestiques qu'elles faisoient veiller, tandis qu'elles s'amusoient à rire & à causer, & les murmures des pauvres Prêtres, qui jeûnoient jusqu'à midi pour leur dire la Messe; enfin de mettre à la mendicité de pauvres ouvriers qu'on empêchoit de travailler, & qui, après avoir perdu leur matinée à attendre qu'on voulût bien leur parler, estoient remis à revenir après le dîner, qui ne finissoit qu'environ l'heure du souper.

A l'occasion du martyre de Saint Jean, on apprend que l'on jettoit dans l'huile bouillante les faux-monnoyeurs & les traîtres :

*L'en y bouloit faux monnoiers
 Et les traîtres soudoyers.*

L'usage estoit anciennement de raser les fols : & c'est, je crois, à cet usage qu'il faut rapporter ces vers qu'on lit dans le même passage, au sujet de ce Saint qui avoit esté battu de verges :

*Et pour lui plus encore confondre
Tous les cheveux ly firent tondre
Comme à un fol marquison,
Ce fu par grant dérision.*

Il n'est pas douteux que la bouffole ne fût connue long-temps avant Jean de Venette; cependant lorsqu'il parle de Navigateurs, il les représente comme se conduisant seulement par l'inspection des Etoiles, sur-tout de celle qu'il appelle *Journal*. On n'objectera point que c'estoit pour se conformer aux usages du temps dont il écrivoit l'histoire; j'ay fait voir par plusieurs exemples qu'il n'estoit pas scrupuleusement attaché à cette règle.

Je pourrois étendre mes recherches sur l'original Latin d'où cet ouvrage a esté tiré; sur un autre ouvrage Latin qui porte le même titre, composé depuis le François, qu'il a peut-estre copié, & dont on conserve un Manuscrit au Vatican*; enfin, sur une traduction en Prose Françoisé, faite vers le commencement du xvi.^e siècle par Jean Drouin, de l'histoire de Jean de Venette. Mais je me suis déjà peut-estre trop arrêté sur des objets qui, au fond, en méritent peu la peine. Je me contenteray de rapporter quelques singularitez que j'ay remarquées dans la traduction de Jean Drouin; quoyqu'il ait souvent abrégé son original, & qu'il ait réduit les deux livres à un seul. Elles consistent en des reproches faits aux femmes, de ce qu'elles ne nourrissoient pas leurs enfans comme la S.^{te} Vierge, par un attachement mondain à la beauté de leur gorge, dont la S.^{te} Vierge n'estoit pas touchée; dans une exhortation aux gens d'Eglise, à ne point donner de bénéfices à leurs parents, suivant l'exemple de J. C. qui ne fit Pape aucun des siens;

Autres auteurs
de la vie des
trois Maries.

Du Traducteur de Venette, Jean Drouin.

Additions
tirées de la traduction.

* On en voit un à Saint Germain d'Auxerre, par Estienne Moron Sous-chantre de la Cathédrale, composé vers 1424.

& dans une histoire très-apocryphe de S.^t Longis, prétendu fondateur du Monastère de l'Isle-barbe, sur lequel sont rapportées par occasion quelques circonstances topographiques.

Une addition du chapitre 185. fera juger en même temps de la science de ce traducteur en matière d'Histoire, & de la justesse de ses raisonnements. L'Auteur original ayant rapporté les malheurs dont la France estoit accablée de son temps, c'est-à-dire, vers 1357, le traducteur ajoûte à ce récit, au chapitre 185: *Se France a esté le temps passé en grant calamité à tort & sans cause, & les pays dessus nommez destruits; Dieu le Créateur par sa grace a regardé lesdits pays des yeux de miséricorde, & a converti guerre & destruction en paix & joyeuseté, & aussi converti paour en* crainte. Mais, à dire la vérité pure, jamais les Anglois n'eurent droit ne action au Royaume de France, & je le prouve ainsi. Pharamond fut le premier Roy de France, lequel fut par les François esleu à Roy pour gouverner & deffendre. Soubs lui commencerent les François à user des Loix & juger les causes par quatre hommes esleus de leurs gens, & alors les instituerent la Loy qui s'appelle Vaconia, par laquelle Loy les filles ne vienient point à succession; & deslors instituerent que jamais fille ne succederait à la Couronne de France. Il commença à regner l'an premier de l'empire de Honorius, & de l'Incarnation de N. S. J. C. 420. Par ainsi on peut facilement congnoistre que à tort & sans cause, les Anglois firent la guerre au Roy de France, & fut le pays en grant tribulation.*

Je rapporteray encore en entier une addition du chapitre 129, au sujet du luxe des femmes de Lyon, qui avoit esté sans doute occasionné par le séjour que la Cour y avoit fait pendant les guerres d'Italie. Le traducteur n'estant pas encore content du long sermon que l'Auteur avoit fait aux femmes veuves, à l'occasion de la vie que les deux Maries menoient dans leur viduité, y ajoûte ces paroles, chapitre 129: *O! femmes de Lyon, qui en toutes gorres passer les femmes de France, vostre desir ne est que en beaux habillements & riches bagues; vostre cueur est de tout à danser, rire, railler & gaudir à tors & à travers; vos grands mondanitez, vos testes accoustrees de perles, chaisnes & pierreries, seront-elles cause de vostre saulvement! certes je crois que*

* Sic. Mais il y a sûrement faute en cet endroit. L'édition de Rouen, 1511. in-4. change la phrase.

On a dit en commun proverbe, Gorres de Lyon.

mon. *Vos obstinations, & vouloir de faire pis, seront-ils cause d'amander vostre vie ?* certes je crois que non ; car j'ay veu de mes yeulx plus va avant & plus estes gorrieres. De nos Parisiennes je me depporte, car elles ne portent pas si grans esclats, sinon qu'elles le puissent bien maintenir sans reprehension. Les Orleanoises approuchent aux Parisiennes. Les Avignonnoises passent toutes les autres. A ceux à qui il appartient j'en laisse la correction. On lit dans l'édition in-4.^o Rouën 1511. Des Amyennoises je ne dis mot, car leur estat est très-simple & leur estat très-honneste. Les Orleanoises approuchent des Parisiennes en plusieurs choses. Les Rouënnoises passent toutes les autres, mais j'en laisse la correction à qui il appartient.

D'autres additions, chapitre 138. nous apprennent quelques particularitez concernant le traducteur ; mais comme je ne me suis point proposé de le faire connoître, j'observeray seulement qu'il dit avoir achevé sa traduction un Jeudi matin 8. May 1505.

Plusieurs Historiens de l'Ordre des Carmes, & les Bibliothécaires de leurs Ecrivains, ont donné à Jean de Venette, qu'ils appellent *Joannes de Vineta*, l'Armorique ou Bretagne pour patrie ; mais leur témoignage sur ce point ne doit pas l'emporter sur le passage de sa Chronique, où il dit qu'il tiroit son nom de Venette près de Compiègne, lieu de sa naissance. Quelques-uns de ces Auteurs disent qu'il fut Provincial de Paris ; je n'ay ni de quoy les démentir, ni de quoy appuyer cette particularité. Enfin, dans la liste de ses ouvrages, où il n'est fait aucune mention de sa Chronique, ils comprennent, outre ses vies des trois Maries, les livres suivans : *Adnotationes ad quartum librum Regum, Liber de Officiis divinis, Conciones synodales, Liber determinationum*. Je n'ay pu découvrir aucun de ces ouvrages, & ils ne sont connus que par leur titre ; si ce n'est la Chronique des Carmes, qui commençoit, au rapport de Dalendorpius, par ces mots : *Cum quidam Fratres nostri Ordinis, &c.*

Jean de Venette est d'Armorique.

Ouvrages dont on le fait auteur.



M E M O I R E
 CONCERNANT
LES OUVRAGES DE FROISSART.
 Par M. DE LA C U R N E.

Sommaire des Matières qui sont contenues dans ce Mémoire.

- | | |
|--|---|
| <p>I. Plan général de l'Histoire de Froissart.</p> <p>II. Plan particulier de cette Histoire.</p> <p>III. Division des quatre volumes de cette Histoire en chapitres, & celle du premier de ces volumes en plusieurs parties.</p> <p>IV. Froissart avoit-il fait ces divisions?</p> <p>V. Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son Histoire.</p> <p>VI. Des recherches que Froissart</p> | <p>avoit faites pour écrire son Histoire, & des soins qu'il s'elloit donnez à ce sujet.</p> <p>VII. Quel but Froissart s'elloit proposé en écrivant l'Histoire, & quelles règles il s'elloit prescrites pour l'écrire.</p> <p>VIII. De la Chronologie de Froissart.</p> <p>IX. Des trente premières années dont Froissart a traité au commencement de son Histoire, d'après Jehan le Bel, sçavoir, depuis 1326. jusqu'à 1356.</p> |
|--|---|

6. Avril 1734. **L**A vie de Froissart a fait le sujet du dernier Mémoire que j'ay eu l'honneur de vous lire, Messieurs: je vais dans celui-ci vous donner l'histoire de ses ouvrages, tant imprimez que manuscrits, soit en prose, soit en vers; & je vous rendray compte, le plus fidèlement que je pourray, de tout ce qu'ils contiennent. Peut-estre semblera-t-il que j'ay poussé les détails un peu trop loin: mais j'ay cru devoir une attention particulière à un Historien qui seul en vaut un grand nombre d'autres, par l'importance des matières qu'il a traitées, & par la durée des temps dont il nous a laissé l'histoire. Je me suis aperçu d'ailleurs, que l'Auteur avoit répandu dans son ouvrage beaucoup de faits, qui servent à éclaircir d'autres faits précédents; & que faute d'en avoir esté prévenu, il m'elloit souvent arrivé, ou d'estre arrêté dans ma lecture, ou de n'en

pas tirer tout le fruit que j'aurois pu : c'est ce qui m'a fait sentir le besoin qu'auroient ceux qui liroient Froissart, d'avoir cet éclaircissement. Pour leur applanir les difficultés, & leur donner des règles qui pussent les conduire, j'ay tâché de faire ce que j'aurois voulu avoir trouvé tout fait, quand j'ay commencé à lire cet Auteur : car je ne me propose pas seulement de donner une idée de nos Historiens, qui satisfasse ceux qui auront simplement la curiosité de les connoître ; mon objet est que ces Mémoires servent d'introduction à ceux qui voudront en entreprendre la lecture, & qu'ils la leur rendent, autant qu'il se pourra, plus aisée, plus intéressante & plus instructive.

I.

Plan général de son Histoire.

L'Histoire que Froissart nous a laissée, s'étend depuis l'an 1326. jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux événements qui se sont passés en France dans ce long espace de temps ; elle comprend dans un détail presque aussi grand, ce qui est arrivé de considérable en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandres. On y trouve encore une infinité de particularitez touchant les affaires des Papes de Rome & d'Avignon, touchant celles d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, quelquefois même de la Prusse, de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique, des autres pays d'Outre-mer, enfin, de presque tout le monde connu. Mais cette multitude immense de faits si différents les uns des autres, dont l'ordre chronologique n'est pas bien débrouillé, ne présente souvent au lecteur qu'un mélange confus d'événements passés en divers temps & dans divers pays, dont il ne peut se faire aucune idée distincte, & parmi lesquels sa mémoire ne sauroit rapprocher tant d'objets épars qui ont entre eux une liaison nécessaire. On trouvera à la fin de ce Mémoire, une indication abrégée des principaux faits qui sont rapportez dans tout le cours de cette histoire ; & afin de remédier, du moins en partie, au désordre qui règne dans la disposition de ces événements, je les distribueray chacun dans

la classe qui leur convient, en marquant les chapitres qu'il faut lire, pour voir de suite l'enchaînement des causes d'une même nature, ainsi que l'histoire d'un même pays & d'une même nation. Je ne puis entrer ici dans un détail bien étendu. Pour ne rien laisser à désirer, il faudroit sur chaque article, faire des renvois exacts de tous les passages qui précèdent à tous ceux qui les suivent, & de ceux-ci à tous les précédents; mais ce travail ne peut s'exécuter que sur l'original même, & il demanderoit toute l'attention d'un éditeur qui s'intéresseroit à l'avantage de ses lecteurs.

I I.

Plan particulier de l'Histoire de Froissart.

L'Histoire de Froissart est divisée en quatre livres, ou volumes, dans tous les imprimez & dans tous les manuscrits.

Le premier commence par le couronnement d'Edouard III. Roy d'Angleterre, en 1326. & par l'avènement de Philippe de Valois à la Couronne de France en 1328. Il finit à l'an 1379. inclusivement.

Froissart reprend dans le second volume l'histoire des trois dernières années du volume précédent, d'une manière plus étendue qu'il n'avoit fait d'abord, en ayant esté mieux informé depuis. Il continue jusqu'à la paix des Gaulois avec le Duc de Bourgogne, dont le traité, qui se trouve au pénultième chapitre de ce volume, est daté du 18. Décembre 1385.

Le troisième volume remonte jusqu'à l'an 1382. inclusivement, reprenant le récit de quelques faits dont il avoit esté fait mention dans le second, depuis le chapitre 93. jusqu'à la fin. Les événements de ces quatre dernières années, dont on avoit déjà vu l'histoire, sont tellement détailliez dans le troisième volume, qu'elles en remplissent les 29. premiers chapitres. Le reste est employé à l'histoire des années suivantes jusqu'à l'année 1389. finissant à la trêve conclue pour trois ans entre la France & l'Angleterre, & aux préparatifs qui se faisoient pour l'entrée de la Reine Isabelle de Bavière dans Paris, dont l'Auteur promet de parler dans la suite.

Le

Le quatrième volume commence par le récit des fêtes & des magnificences qui furent faites pour cette entrée, & finit au détronement & à la mort de Richard II. Roy d'Angleterre en 1400. & à l'élection qui fut faite la même année, de Robert Empereur d'Allemagne. Ces événements terminent les deux derniers chapitres de tout l'ouvrage.

Cette manière de diviser l'histoire de Froissart, est la même dans tous les manuscrits & dans tous les imprimez ; mais ces divisions ne commencent & ne finissent pas toujours aux mêmes endroits dans tous les exemplaires. Je rendray compte de ces variations, qui, à la vérité, ne sont pas bien considérables, dans l'article où je traiteray des différens imprimez ou manuscrits de Froissart, que j'ay eus entre les mains.

I I I.

*Division des quatre volumes de Froissart en chapitres,
& du premier volume en plusieurs parties.*

Les quatre volumes de l'Histoire de Froissart se subdivisent chacun en un grand nombre de chapitres, qui sont diversement répartis, suivant les différens manuscrits & les différens imprimez : mais outre ces divisions, dans un grand nombre de manuscrits, il s'en trouve encore une autre, qui est particulière au premier volume. Les uns le partagent en quatre livres ou parties, les autres en six, & quelques-uns en huit. J'en rendray compte lorsque je parleray des manuscrits de Froissart. C'est dans quelqu'une de ces quatre, six ou huit divisions du premier volume, qu'on doit chercher où se terminoit la partie de l'histoire de Froissart, que cet Auteur porta en Angleterre, & qu'il présenta à la Reine Philippe de Hainault. Elle précède nécessairement les livres ou parties, dans lesquelles la mort de cette Reine, arrivée en 1369. se trouve rapportée ; elle précède de même, si je ne me trompe, tout ce qui se lit avant l'an 1367. où il estoit Clerc de la Chambre de la Reine d'Angleterre : car je crois que ce fut l'histoire qu'il luy présenta, qui le fit connoître, & qui luy mérita ce titre

Mem. Tome XIII.

Y y y.

dans la Maison de cette Princesse. On ne peut douter non plus qu'elle ne soit postérieure au récit de la bataille de Poitiers, en 1356. puisque ce n'est que depuis cette époque que Froissart a commencé d'écrire. Il ne faut donc la chercher, ni avant, ni après les années 1357—1358—1359 ou 1360. je me déterminerois volontiers pour l'année 1360. c'est celle où se conclut le Traité de Bretigny, qui pacifia les François & les Anglois. Ce temps s'accommode assez bien avec celui auquel il me paroît que notre Historien dut passer en Angleterre; la circonstance de la paix mettoit une interruption assez naturelle, à une histoire qui sembloit n'avoir d'autre objet que de traiter des faits qui concernoient la guerre. Le second & le troisième volumes se terminent pareillement, l'un à la paix du Duc de Bourgogne avec les Gantois, en 1385. l'autre à celle des François avec les Anglois, en 1387. Froissart discontinua encore d'écrire en 1392. & pendant les années suivantes, qui se passèrent en différentes trêves faites successivement entre les François & les Anglois, & dont il profita en 1394. pour aller en Angleterre, où il n'avoit point esté depuis vingt-sept ans.

*Voy. son Hist.
vol. 4. ch. 61.
p. 190.*

I V.

Froissart avoit-il fait ces divisions ?

On pourroit demander si Froissart avoit divisé luy-même son histoire, de la manière que je viens de dire. Je ne doute point qu'il ne soit l'Auteur du partage en quatre volumes. Outre qu'il se trouve dans tous les manuscrits, à remonter jusqu'à ceux de son temps; luy-même citant quelquefois dans un de ces volumes, des faits qu'il a rapportez dans les précédents, il use de ces termes^a : *Comme il est contenu cy-dessus en une autre histoire.* Ou de ces autres^b : *Comme vous avez oïy cy-*

^a Ils se lisent au ch. 3. du troisième volume, p. 6. en parlant des Traitez de Bretigny & de Calais, dont il a fait mention dans le premier volume.

^b On les voit au commencement du

ch. 51. p. 168. du quatrième volume, dans les quinze premières lignes, qui se trouvent placées, dans un grand nombre de Manuscrits, à la tête de ce même volume.

dessus recorder au precedent livre de cette haute & excellente hiftoire. Mais pour la subdivision du premier volume en quatre, six, ou huit livres, on ne la voit point dans les manuscrits les plus anciens : d'ailleurs elle n'est pas uniforme dans ceux où elle se trouve : ainsi je n'hésite point à croire qu'elle est l'ouvrage des Copistes qui sont venus dans la suite.

A l'égard des chapitres de chaque volume, & des titres de ces chapitres, on ne les rencontre que dans les imprimez, ou dans les manuscrits du temps des imprimez & postérieurs ; elle y est différente suivant ces différents manuscrits ou imprimez, & je ne vois nulle apparence que Froissart en soit l'Auteur. Un seul passage pourroit faire quelque difficulté à ce sujet : il se trouve au premier volume, *pag. 116.* où l'Historien renvoye au chapitre précédent ; mais ce passage est évidemment interpolé. Quoyqu'il se lise, à la vérité, dans les trois éditions Gothiques & dans celles de Sauvage ; il ne se trouve dans aucun des manuscrits que j'ay vûs, à l'exception d'un seul de la Bibliothèque du Roy, *n.º 8321.* qui est de la fin du xv.^e siècle, & l'un des moins authentiques que nous ayons.

V.

Des temps pendant lesquels Froissart travailla à la composition de son Histoire.

La principale de ces divisions, celle qui partage l'histoire de Froissart en quatre volumes, sert à marquer autant d'époques différentes, auxquelles il s'est arrêté dans le cours de son ouvrage ; soit parce que la matière luy manquoit, ayant conduit sa narration jusqu'au temps où il écrivoit ; soit qu'il voulût prendre quelque repos ou en donner à ses lecteurs. Mais ces endroits ne sont pas les seuls, où Froissart a suspendu le cours de son Histoire : on en remarque encore plusieurs, dont je tâcheray de fixer la date, ainsi que des autres, autant qu'il me sera possible. Avant que d'entrer dans cet examen, je m'explique sur la manière dont j'entends que Froissart discontinua de travailler à son histoire. Ce que j'ay

Y y ij

dit de sa personne, nous le fait voir continuellement occupé de cet objet; & plus de quarante années de sa vie, à commencer dès l'âge de vingt ans, se passent dans ce travail: mais dans un si long espace de temps, il en est un qui appartient plus directement à la composition de son ouvrage; c'est celui auquel, après avoir fait de grands voyages & beaucoup de recherches, il rassembla ses matériaux, les mit en ordre, & en forma une suite d'Histoire, telle que nous l'avons aujourd'hui. Comme il y a travaillé à plusieurs reprises, je tâcheray d'assigner à chacune de ces parties le temps qui luy convient, & de déterminer quand elle fut commencée & achevée, combien d'années l'Auteur y employa, & les intervalles pendant lesquels il discontinua d'écrire. Je crois tous ces détails essentiels. Froissart parcourut beaucoup de pays, dans plusieurs desquels il séjourna un temps considérable; il fut attaché en différents temps à des Cours dont les intérêts estoient fort opposés; il fréquenta un grand nombre de Princes & de Seigneurs de divers partis. Il seroit bien difficile qu'il ne se fût pas laissé prévenir, ou d'affection pour les uns ou de haine pour les autres; & qu'il se fût toujours défendu de l'illusion de la prévention, dont la bonne foy ne sert souvent qu'à nous rendre plus susceptibles. Si l'on veut se rappeler les circonstances de la vie de notre Historien, rapportées dans mon premier Mémoire, & qu'on les rapproche des temps auxquels il travailla à la composition des différentes parties de son histoire; non-seulement on verra les instructions qu'il avoit été en état de prendre, tant par rapport aux lieux, que par rapport aux personnes qu'il avoit vûes; mais on jugera encore des partis auxquels on peut le soupçonner d'avoir incliné. Ces connoissances une fois bien établies, seront d'un grand secours pour faire apprécier plus au juste les différents degrez d'autorité qu'il mérite, suivant les différentes matières qu'il a traitées, & les temps auxquels il les a traitées. Sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage à ce sujet, tout lecteur pourra faire l'application de cette règle, à mesure qu'il avancera dans la lecture de Froissart: elle luy servira de guide à chaque pas; elle le garantira de l'erreur ou de la séduction;

soit que l'Historien ait esté mal informé, soit qu'il ait voulu imposer à ses lecteurs, s'il est vray qu'il en ait esté capable.

Le premier volume de Froissart comprend, comme je l'ay dit, l'histoire depuis l'an 1326. jusqu'à l'an 1379. Cet espace renferme le temps de son voyage en Angleterre: temps auquel on doit nécessairement supposer qu'il avoit discontinué son histoire; car il la regardoit alors comme étant achevée en cette partie: puisqu'il dit qu'il la porta en Angleterre, où il la présenta à la Reine. Elle finissoit, comme je l'ay déjà dit, vers l'an 1360. & comme on a vû aussi qu'elle estoit achevée en 1361. & qu'il ne l'avoit commencée qu'environ l'an 1357. il est évident que Froissart n'a guères employé plus de 3. ou 4. ans à la composition de cette partie, qui est néanmoins une de celles qu'il me paroît avoir le plus travaillées.

Une sorte de liaison que je trouve * entre plusieurs chapitres du reste de ce premier volume, dont les premiers annoncent d'autres chapitres fort éloignés, me persuade que ce reste a esté composé tout de suite sans aucune interruption, & que par conséquent l'Auteur ne commença à écrire que vers l'an 1379. puisqu'il finit par le récit des événements de cette année. En effet, je crois que pendant le temps qu'il passa au service de la Reine Philippe de Haynault, depuis 1361. jusqu'à 1369. il fut plus occupé à faire, par ses ordres, des poésies galantes, des vers amoureux, qu'à travailler à l'histoire; & que quoyque dans ses différents voyages, dont plusieurs ne furent faits qu'après la mort de cette Princesse, il songeât toujours à s'informer de l'histoire de son temps, il n'avoit, au milieu d'une vie toujours agitée, ni assez de loisir, ni l'esprit assez libre, pour l'écrire. Il employa trois ou quatre ans à composer cette dernière moitié de son premier volume: car

* Froissart ayant rapporté sous l'an 1364. au chap. 229. page 292. du premier volume, que la paix avoit esté faite en Bretagne, promet de traiter dans la suite de la rupture de cette paix, qui arriva depuis. L'histoire de cette rupture se lit au chap. 314. qui suit, à la page 438. sous l'an 1373.

& le récit des guerres qui s'ensuivirent, continue jusqu'à la fin de ce premier volume.

Comparez pareillement ce qu'on lit sous l'an 1373. chap. 313. p. 437. du premier volume, avec ce qui est rapporté sous l'an 1377. chap. 329. page 458. du même volume.

on va voir que le volume suivant, auquel il ne travailla pas aussi-tôt après, fut composé depuis 1385. jusqu'à 1388. Quoyque Froissart ait écrit le premier volume à deux reprises différentes, il paroît que la préface qui est à la tête ne fut faite qu'après qu'il eut esté entièrement achevé: puisque l'Auteur y parle de son voyage en Ecosse, où il n'alla qu'après avoir présenté la première moitié de ce volume à la Reine-d'Angleterre.

On ne trouve aucune interruption sensible dans tout le cours du second volume: l'Auteur en employe les vingt-sept premiers chapitres à reprendre les événements des trois dernières années du volume précédent, qui avoient esté rapportez trop succinctement. Il y ajoute de nouveaux faits ou de nouvelles circonstances, à ceux dont il avoit parlé; ou bien il en rectifie la narration, comme en ayant esté mieux informé depuis: & c'est d'où je tire ma preuve qu'il y eut quelque intervalle entre la composition du premier volume & celle du volume suivant. Après ces vingt-sept premiers chapitres, il reprend le fil de son Histoire, qu'il conduit jusqu'à la paix que les Gantois obtinrent du Duc de Bourgogne, & dont il rapporte le Traité original, daté du 18. Décembre 1385. C'est donc vers l'année 1385. ou 1386. que le second volume de Froissart commença d'estre composé; il estoit achevé en 1388. Cette même année il alla chez le Comte de Foix. Dans le récit qu'il fait de son voyage, il dit que quelques personnes luy rappelloient des événements dont il avoit parlé dans son histoire; & ces événements se lisent dans le second volume, qui fut, suivant les apparences, écrit tout de suite.

On trouve une interruption de plus de douze ans entre la composition de ce volume & celle du suivant; car l'Auteur ne commença celui-ci, qui est le troisieme, qu'en 1390*. Alors il écrivoit par l'ordre & aux gages du Comte de Blois;

* Froissart dit formellement au chapitre 24. page 83. du troisieme volume, qu'il écrivoit *cette Cronique* l'an 1390. & il le confirme encore dans la suite, puisqu'ayant achevé le récit du voyage qu'il fit à Midelbourg en

il le dit expressement au commencement & au chapitre 97. page 266. de ce volume. Rien n'empêche qu'on ne puisse croire que le volume précédent avoit esté composé par les ordres du même Comte; puisque j'ay dit dans mon premier Mémoire, que Froissart me paroissoit avoir esté attaché à son service dès l'an 1385. Le troisième volume, qui remonte jusqu'aux événements qui s'estoient passez depuis l'an 1382. & qui leur donne plus d'étendue, ayant esté, comme je viens de le dire, commencé en 1390. estoit déjà achevé en 1392. L'Auteur le fait assez entendre dans l'endroit où il parle des conventions que le Duc de Bretagne avoit faites avec le Roy de France: il dit que dans le temps qu'il finissoit ce livre, le Duc les avoit observées fidèlement, & n'avoit rien fait jusqu'à là qui méritât d'estre rapporté^a. On verra dans la suite, en 1392. la désobéissance de ce Duc, qui, après avoir reçu chez luy Pierre de Craon criminel d'Etat, résista aux ordres que Charles VI. luy donna de le luy renvoyer. Tout ce volume me paroît avoir esté composé de suite; du moins on y voit une liaison sensible entre plusieurs chapitres éloignez les uns des autres^b.

L'interruption qui se trouve du troisième au quatrième volume, me semble avoir esté faite pour donner du repos

Zélande vers l'an 1390. pour s'informer de l'histoire des guerres de Portugal, il dit qu'il s'en retourna depuis en son pays; à quoy il ajoute au chapitre 26. p. 88. de ce même volume: *Si ouvray & besongnay sur les parolles & relations faites du gentil Chevalier Messire Jehan Ferrand Porteket, & croniquay tout ce qu'es Royaumes de Portugal & de Castille est advenu jusques à l'an de grace de N. S. 1390.*

• Voici le passage entier. Froissart ayant dit au chapitre 121. page 323. du troisième volume, que le Duc de Bretagne qui estoit venu à Paris, où il avoit fait plusieurs promesses au Roy en 1388. s'en retourna enfin à Nantes; il ajoute: *Nous souffrerons, c'est*

à-dire nous discontinuerons, à parler du Duc de Bretagne, car il me semble qu'il a bien tenu son convenant au Roy, & à ses oncles, & n'a fait chose qui à ramentevoir face (n'avoit fait au jour que je cloi ce livre;) je ne say s'il en fera nulle; s'il en fait j'en parlerai selon ce que j'en sauray.

^b Comparez ce qui se lit au chapitre 41. page 145. du troisième volume, avec ce qui se lit aux chapitres 78. & 79. & ce qui est rapporté au chapitre 50. avec le chapitre 65. Voyez les faits rapportez aux chapitres 74. 75. 76. & 96. lesquels avoient esté annoncés au chapitre 69. Enfin, voyez le chapitre 101. page 276. sous l'an 1387.

au Lecteur plutôt qu'à l'Historien : car Froissart, en finissant le troisième volume, annonce les faits qui sont la matière du commencement du volume suivant. Je crois que l'Historien passa tout de suite de la composition du troisième volume à celle des cinquante premiers chapitres du quatrième, qui se terminent aux événements de l'année 1392. Un grand nombre de Manuscrits, & les éditions Gothiques, qui ne font commencer le quatrième volume qu'après ces cinquante premiers chapitres, forment un préjugé très-naturel en faveur de cette opinion. D'ailleurs, depuis l'année 1392. où ils finissoient, deux ans se passèrent en négociations continuelles entre les François & les Anglois, pendant lesquels on fit plusieurs trêves de peu de durée, qui aboutirent enfin à une paix ou trêve de quatre ans. On ne peut douter que Froissart n'ait alors interrompu son Histoire ; puisque c'est le temps auquel il fit son voyage en Angleterre, où il séjourna trois mois. Je crois que cette interruption fut considérable ; parce que le reste du quatrième volume, qui me paroît avoir esté écrit tout de suite, ne fut composé, si je ne me trompe, que plusieurs années après ce voyage, c'est-à-dire, à la fin du xiv.^e siècle, ou au commencement du xv.^e On y lit des événements qui appartiennent aux années 1399. & 1400. Je ne vois rien qui puisse nous faire juger de la durée du temps que l'Auteur avoit donné à la composition de cette dernière partie.

Il est à propos de faire une observation générale, au sujet des interruptions dont je viens de parler, & dont j'ay tâché de déterminer le temps. Lorsque notre Historien finissoit une des parties de son Histoire, il la conduisoit toujours jusqu'au temps auquel il écrivoit ; & sur la fin, il rapportoit les événements à mesure qu'ils se passaient : d'où il arrive, ce me semble, qu'on y trouve plus de confusion, souvent même des omissions & des méprises, qu'il a esté obligé de suppléer ou de relever dans la partie suivante. Ce sont apparemment ces divers suppléments qui luy font prendre dans plusieurs endroits le titre, non seulement d'*Auteur*, c'est-à-dire *Auteur*, mais encore celui d'*Augmentateur* de cette Histoire, & qu'il

qu'il dit dans d'autres endroits, l'avoir *emprise, poursuivie & augmentée* ^a.

V I.

Des recherches que Froissart avoit faites pour écrire l'Histoire, & des soins qu'il s' étoit donnez à ce sujet.

On a vû dans mon précédent Mémoire, avec combien de peines & de fatigues Froissart avoit visité la plupart des Cours de l'Europe. Admis chez les plus grands Seigneurs^b, & s'insinuant dans leur confiance, au point de mériter, non-seulement qu'ils luy racontassent plusieurs détails, soit de leur vie, soit des événements dont ils avoient esté témoins, ou auxquels ils avoient eu part, mais qu'ils luy découvriussent même quelquefois le secret des résolutions prises dans les Conseils les plus intimes, & sur les affaires les plus importantes; il n'avoit pas moins d'attention à profiter des entretiens de ceux à qui il pouvoit parler, & qu'il pouvoit interroger avec plus de liberté^c. Il paroît qu'il a voit esté instruit de quelques particularitez de la

^a Froissart commence le cinquantième chapitre du troisième volume de son Histoire, page 159. par ces mots: *En si grande & si noble Histoire comme ceste est (dont je Sire Jean Froissart ay esté Augmentateur & Reciteur, &c.*

Sous l'an 1388. vol. 3. ch. 111. page 300. il dit: *Ja Leteur & Augmentateur de ce Livre pour ce temps estoie sur les frontières de ce pays du Berry & de Poitou & la Comté de Blois de lez mon tres cher & honoré seigneur le Comte Guy de Blois par lequel cette Histoire est emprise, poursuivie & augmentée.*

Parlant de la catastrophe de Richard II. Roy d'Angleterre, année 1399. vol. 4. ch. 349. il dit: *Pourtant que j'ay dictée, ordonnée & augmentée à mon loyal pouvoir ceste Histoire, je l'escri pour donner cognoissance qu'il devint.*

^b On luidans le Prol. de son premier *Mem. Tome XIII.*

volume: *Vray est que je qui ay empris ce Livre a ordonner, ay par plaisir qui à ce m'a toujours encliné, fréquenté plusieurs Nobles & Grands Seigneurs tant en France qu'en Angleterre, en Escosse (en Bretagne, ajoutent quelques MSS.) & en plusieurs autres pays, & en ay eu la cognoissance d'eux, & ay toujours a mon pouvoir justement enquis & demandé du fait des guerres & des aventures, & par especial depuis la grosse bataille de Poitiers ou le noble Roy Jehan de France fut pris, &c.*

^c Voyez volume 3. ch. 3. page 7. & chap. 24. page 83. Voyez encore sur ce sujet, tout ce qu'il dit dans le premier chapitre du troisième volume, aux chapitres 25. & 56. du même volume, & aux chapitres 18. 26. 38. 61. 62. & 63. du quatrième.

Il fait un détail très-exact & très-curieux d'un fameux pas d'armes tenu en 1390. pendant trente jours par

Z z z

Cour de France, par des domestiques mêmes du Roy, & par ceux qui l'approchoient de plus près. Si dans ses voyages dans les Cours & dans les autres lieux qu'il visitoit, il se rencontroit des personnes de qui il pût tirer des instructions, sur-tout des gens de guerre^a ou des Hérauts^b, qui estoient en ces temps-là les Agens les plus ordinaires dans les négociations & dans les grandes affaires; il se lioit de conversation avec eux, les amenoit insensiblement à parler sur les points d'histoire dont ils devoient estre le mieux informez, eu égard au pays d'où ils estoient, & aux autres circonstances de leur vie: il ne les quittoit qu'après leur avoir fait dire tout ce qu'ils en savoient; & ce n'estoit que pour aller aussi-tôt jeter sur le papier ce qu'il avoit appris d'eux. Non content de recueillir ces précieuses

trois Chevaliers François, auprès de la ville de Calais; & il paroît qu'il en savoit des particularitez connues de très-peu de personnes. Voyez le chapitre 12. du quatrième volume, pages 46. & 54.

Il parle des circonstances de l'assassinat du Connestable Clisson, en homme qui estoit instruit des particularitez les plus secretes de l'Histoire de son temps. Voyez le chapitre 39. du quatrième volume, pp. 144. & 145.

^a Tout le détail curieux que Froissart fait de l'Irlande, volume 4. chapitre 63. tout entier, page 200. jusqu'à 205. & de la conquête que le Roy d'Angleterre fit de ce Royaume en 1394. est le fruit d'une longue conversation qu'il avoit eüe à la Cour du Roy d'Angleterre, avec Henry Castede Ecuyer Anglois, qui avoit esté sept ans prisonnier en Irlande, & que le Roy d'Angleterre y avoit renvoyé depuis, pour tâcher de civiliser les peuples de ce pays, & de leur faire prendre les mœurs & les habillemens des Anglois. Il tenoit d'un Chevalier d'Angleterre nommé Guillaume de Lisle, qui avoit suivi le Roy d'Angleterre à la même conquête d'Irlande, le récit qu'il fait du merveilleux trou-

de Saint Patrice, dans lequel ce Chevalier luy dit qu'il avoit demeuré toute une nuit. Voyez le chapitre 61. du quatrième volume, page 192. & les chapitres 7. & 63. du troisième volume.

^b Froissart parlant de la paix ou trêve conclue entre la France & l'Angleterre, aux Conférences de Lelingham près d'Abbeville, en 1393. du volume 4. chapitre 56. page 184. dit que le Roy d'Angleterre en reçut la nouvelle par un Héraut que ses oncles luy envoyèrent: *Et pour les bonnes nouvelles que le Héraut nommé au Roy avoit apportées, il luy donna de grands dons, si comme ledit Héraut me dit depuis à loisir chevauchant avec luy au royaume d'Angleterre.*

Parlant d'une offre qui fut faite aux Vénitiens par les Ambassadeurs du Roy de Hongrie, afin d'avoir de l'argent pour la délivrance du Duc de Nevers prisonnier en Turquie, & de la réponse que les Vénitiens firent à leurs propositions, il dit, année 1397. volume 4. chapitre 88. page 288. en rapportant cette réponse: *Selon ce que je su informé par celui qui fut à la réponse faite.*

autoritez, & de comparer avec soin, comme il en avertit luy-même^a, les témoignages des personnes qui avoient suivi des partis contraires, il vouloit des preuves encore moins suspectes. Il consultoit les Traitez que les Princes avoient faits entr'eux; leurs deffis ou déclarations de guerre, les lettres qu'ils s'écrivoient, & les autres titres de cette nature^b. Il dit expressément qu'il en avoit vû plusieurs qu'il ne rapporte point, nommément ceux de la Chancellerie du Roy d'Angleterre; & on en trouve quelques-uns transcrits en entier dans le cours de son Histoire. Il paroît même qu'il ne prenoit point au hazard tous ceux qu'il rencontroit, qu'il les examinait avec des yeux critiques, & qu'il les rejettoit lorsque leur authenticité ne luy sembloit pas assez prouvée.

V I I.

Quel but Froissart s'estoit proposé en écrivant l'Histoire, & quelles règles il s'estoit faites pour l'écrire.

On juge aisément par le détail des soins que Froissart nous dit luy-même avoir pris, qu'il connoissoit les règles de la saine critique, & la véritable méthode que l'on doit suivre pour écrire l'Histoire. Il nous apprend d'ailleurs qu'il ne s'estoit pas

^a Voyez au chapitre 125. du troisième volume, page 334. le détail qu'il fait de la guerre des Anglois & des Ecois. Il dit que ce qu'il rapporte de la bataille qu'ils se donnèrent à Neufchâtel, il le tient des Chevaliers & Ecuers des deux partis, qu'il avoit vûs. On peut voir aussi, chap. 21. page 87. du quatrième volume, le récit du voyage qu'il fit en Zélande, pour avoir des nouvelles de la guerre de Portugal par les Portugais mêmes.

^b Après avoir parlé de plusieurs articles réglés à Calais en 1360. entre le Roy Jean, au sortir de sa prison, & le Roy Edouard III. d'Angleterre, il ajoute ces paroles, volume premier, chap. 213. p. 252. *Encore avecques ces choses furent plusieurs autres Lettres faites & alliances desquelles je*

ne puis du tout faire mention, car durant quinze jours ou environ que les deux Rois & leurs enfans & leurs Consuls (Conseillers) furent en la ville de Calais y avoit tous les jours parlement & nouvelles ordonnances en re-conformant & allouant la paix (de Bretigny) & d'abondant renouvelloient Lettres sans briser ne corrompre les premières, & les faisoient toutes sur un date pour estre plus seures & plus approuvées, desquelles j'ay vû depuis la copie sur les Registres de la Chancellerie de l'un Roy & de l'autre.

Voyez encore comment il s'exprime au commencement du chapitre 107. du troisième volume, p. 289. en parlant de la déclaration de guerre que le Duc de Gueldres fit en 1387. au Roy Charles VI.

*Voy. vol. 3. ch.
64. p. 192.*

proposé de donner seulement une Chronique où l'on vît des faits rapportez séchement à leur date, & dans l'ordre où ils sont arrivez ; mais qu'il avoit voulu écrire ce qu'on peut appeller véritablement une Histoire, dans laquelle les événements fussent revêtus des circonstances qui les avoient accompagnés. Les détails qui découvrent les ressorts secrets qui sont agir les hommes, sont précisément ce qui dévoile le caractère & le fond du cœur des personnages que l'Histoire met sur la scène ; & c'estoit-là une des parties essentielles du dessein que Froissart s'estoit proposé en écrivant l'Histoire. Plusieurs passages de son ouvrage nous montrent qu'il y avoit esté porté par une inclination naturelle, & qu'il trouvoit un plaisir^a infini dans cette occupation : mais une autre vûe, qui luy fait bien plus d'honneur, avoit extrêmement fortifié ce goût naturel. Il songeoit à conserver aux siècles à venir, la mémoire^b des hommes qui s'estoient rendus recommandables par leur courage & par leurs vertus ; de donner à leurs actions un prix que rien ne pût ni effacer ni altérer ; & en amusant utilement ses lecteurs, de faire naître ou d'augmenter dans leur cœur, l'amour de la gloire par les exemples les plus signalez. Ce désir qui l'a toujours animé dans ses recherches, l'a soutenu dans un travail de plus de quarante ans, où il n'épargna ni soins ni veilles, & pour lequel il ne craignit pas de dépenser des sommes considérables. En effet, rien n'est plus propre que le spectacle que Froissart met continuellement sous les yeux de ses lecteurs, à

^a Froissart, au commencement du chapitre 13. du quatrième volume de son Histoire, p. 55. dit : *Telles choses à dire & mettre avant me sont grandement plaisantes, & se plaisirance ne m'eust incliné à dicter & à l'enquerre je n'en fusse ja venu à bout.*

^b Il commence en ces termes le prologue du premier volume de son Histoire : *Afin que les honorables enpris & nobles aventures & faits d'armes par les guerres de France & d'Angleterre joyent notablement en-*

registrés & mis en memoire perpetuelle par quoy les Preux ayent exemple d'eux encourager en bien faisant, je vueil traicter & recorder Histoire de grand louenge.

Il commence encore le premier chapitre de ce premier volume par ces mots : *Pour tous nobles cœurs encourager & leur donner exemple & matiere d'honneur, je Sire Jehan Froissart commence à parler, &c.*

Voyez aussi volume 3. chapitre 1. page 2.

leur inspirer l'amour de la guerre, cette vigilance industrieuse, qui, toujours en garde contre les surprises, est sans cesse attentive à surprendre les autres, cette activité qui fait compter pour rien les peines & les fatigues, ce mépris de la mort qui élève l'ame au-dessus de la crainte des périls, enfin cette noble ambition qui porte aux entreprises les plus hardies. Il fait passer en revue tous les Héros que produisirent pendant près d'un siècle, deux nations guerrières, dont l'une estoit encouragée par des succès aussi flatteurs que continus, & l'autre, irritée par ses malheurs, faisoit les derniers efforts pour venger, à quelque prix que ce fût, son honneur & son Roy. Dans un si grand nombre de faits, dont plusieurs furent extrêmement glorieux à l'une & à l'autre, il n'estoit pas possible qu'il ne s'en rencontrât quelques-uns d'une nature toute différente. Froissart ne s'est pas moins attaché à peindre ces derniers, afin de donner autant d'horreur pour le vice^a, qu'il inspiroit d'amour pour la vertu. Mais si tous ces tableaux n'eussent esté que le fruit de son imagination, ils n'auroient pas touché autant qu'il le vouloit. Afin qu'ils fissent une impression plus sûre & plus forte sur le cœur & sur l'esprit, il falloit qu'une vérité pure, dégagée de toute flatterie, ainsi que d'intérêt & de partialité, en fût la base. C'est cette vérité que notre Historien se picque d'avoir recherchée avec le plus de soin^b. Au reste, tout

^a Froissart ayant employé les chapitres 16. & 17. de son quatrième volume à faire l'histoire d'Aimerigot Marcel fameux Chef de bandits qui enfin fut pris, décollé & écartelé à Paris, il dit en commençant le chapitre 18. qui suit : *Je me suis mis à parler tout au long de la vie d'Aimerigot Marcel, & de remontrer tous ses faits. La cause a esté pour embellir son ame & sepulture, car des bons & des mauvais on doit parler & traiter en une histoire quand elle est si grande comme ceste cy est pour exemple à ceux qui viendront, & pour donner matiere & action * de bien faire, car s'Aimerigot eust tourné ses voyes & argus en*

bonnes vertus, il estoit bon homme d'armes de fait & d'entreprise pour moult valoir, & pour ce qu'il en fit tout le contraire il en vint à male fin.

^a Sauvage, aussi-bien que les deux Bibliothèques Gothiques, lisent ainsi : je crois cependant qu'il faudroit lire *achusion*, c'est-à-dire, occasion.

^b En rapportant les noms des braves qui se signalèrent à la bataille de Cocherel en 1364. vol. 1. chap. 222. page 275. il dit : *La eut dur luitin & grand poignis & faite mainte appertise d'armes. On ne doit pas menir à son pouvoir.*

Après avoir fait un grand éloge du Comte de Foix, chez qui il avoit fait

Z z z iij

ce que je viens de rapporter, est tiré de ses propres paroles répandues dans une infinité de passages de son Histoire; & c'est de quoy seulement je suis garant. Il s'agira de voir s'il a observé aussi fidèlement qu'il le promet, cette loy qu'il s'estoit imposée^a, & qui est le premier devoir de tout Historien. Mais avant qu'd'entrer dans l'examen de cette question, je feray quelques observations générales sur la chronologie de Froissart; ensuite je parleray des trente premières années de son Histoire, qui ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à l'histoire des quarante & quelques années qui les suivirent, jusqu'à la fin du quinzième siècle.

V I I I.

De la Chronologie de Froissart.

Je remarque dans la chronologie de Froissart, deux défauts essentiels qui sont la source de tout le désordre qui s'y trouve. Le premier est que, lorsqu'il passe de l'histoire d'un pays à celle d'un autre, il fait souvent remonter l'histoire qu'il commence, à un temps antérieur à celui dont il vient de parler, sans avoir presque jamais l'attention d'en avertir ses lecteurs. Le second, qui n'est pas moins considérable, c'est qu'il n'est pas d'accord avec luy-même dans la manière de compter les années: il les fait commencer, tantôt au premier de Janvier, tantôt à Pâques, quelquefois même à Pâques-fleuries^b.

un séjour considérable, & qui l'avoit très-bien traité, il prévient ceux de ses Lecteurs qui l'accuseroient d'en parler ainsi par flatterie, vol. 3. chap. 61. page 184.

^a Volume 3. chap. 64. page 193. annonçant sous l'année 1385. le récit qu'il va faire des guerres de Bretagne, & disant que les seigneurs Bretons avoient toujours esté fort attachez à leur Duc, excepté quand il s'estoit déclaré contre la Couronne de France, dont ils avoient gardé principalement l'honneur, il prévient les Lecteurs qui

le soupçonneroient de partialité. De même, après avoir fait le récit de la défaite honteuse des Brabançons par le Duc de Gueldres, il fait sentir que l'intérêt qu'il prend à la gloire des Brabançons (ils estoient en quelque façon ses compatriotes) ne luy fait point dissimuler des vérités qui leur sont peu d'honneur. Volume 3. au commencement du chap. 120. page 320. sous l'an 1388.

^b Voyez les années 1349. 1350. 1351. 1355. 1356. 1362. 1363. & autres.

Froissart ne se borne pas à dater par les années les événements qu'il rapporte : les mois, les jours, les heures du jour, sont souvent exprimées dans ses différents récits. J'observe, à l'égard des jours, qu'il ne les commence qu'au moment que la nuit est entièrement passée, quand le point du jour commence à se faire voir. A l'égard des heures de la journée, il leur donne une division dont on voit quelques exemples dans nos anciens Auteurs, mais en petit nombre, & à laquelle il s'attache plus particulièrement que les autres. Il les divise suivant les Heures canoniales de *prime*, *tierce*, *none* & *vêpres*; peut-être parce qu'il estoit engagé dans l'état ecclésiastique. Je n'ay remarqué nulle part qu'il se soit servi du mot de *sexe*. Ce qu'il entend par *prime*, estoit le matin, la première heure du jour, ou l'heure qui suivoit de plus près le matin. *Tierce* me semble marquer le temps intermédiaire entre le matin & l'heure de midi, qu'il exprime, ou par le mot *midi* ou par celui de *none*. Ensuite venoit *vêpre*, ou *la vêprée*; c'estoit, comme le mot le désigne, la fin du jour, après laquelle il comptoit encore *la minuit*. Quelquefois il ajoute à ces mots de *prime*, *tierce*, *none*, *vêpres*, l'épithète de *basse*, pour marquer le temps auquel ces heures estoient près de finir; & quelquefois celle de *haute*, qui paroît en quelques endroits avoir la même signification, dans d'autres en avoir une toute contraire. Il use encore de ces façons de parler, à *l'aube crevant*, pour dire que l'aube du jour ne faisoit que commencer de poindre; *au soleil resconsant*, pour exprimer le coucher du soleil; à *la relevée*, pour le temps qui suit l'heure de midi; & à *la remontée*, qui me semble synonyme à *la vêprée*, pour le soir, le temps auquel le jour approche de son déclin.

Voy. les chap.
150. 151.
& 153. du
premier volume.

I X.

Des trente premières années dont Froissart a traité au commencement de son Histoire, d'après Jean le Bel, sçavoir, depuis 1326. jusqu'à 1356.

Les trente premières années de l'Histoire de Froissart ne sont proprement qu'un préliminaire, qui sert à mettre les

lecteurs au fait des guerres qu'il doit raconter dans la suite. Il expose l'état de la France & de l'Angleterre; & fait voir le sujet de la querelle entre ces deux Couronnes, qui fut la source des guerres sanglantes qu'elles se firent réciproquement. Froissart peut, en quelque façon, n'estre point regardé comme Auteur contemporain dans ces trente premières années: il n'estoit pas encore né; ou bien il estoit, sinon dans son enfance, au moins dans un âge où il n'avoit pu faire un grand usage de sa raison. Aussi ne parle-t-il guères dans ces trente années comme un Auteur qui auroit vû ce qu'il raconte; & c'est sans doute à ce temps-là seulement qu'on doit rapporter ce qu'il dit au commencement de son histoire, qu'il écrivoit d'après une autre qui avoit paru auparavant. C'estoit, comme il nous l'apprend encore, *les vraies Chroniques de Jean le Bel**, Chanoine de S.^t Lambert de Liège. Ces Chroniques ne sont point venues jusqu'à nous; & je n'ay pu découvrir, ni sur l'ouvrage ni sur l'Auteur, rien de plus que ce qu'on en lit dans Froissart. Il en parle comme d'un homme qui ne vivoit plus: mais il vante son exactitude, les soins qu'il avoit apportez à composer son histoire, & les dépenses considérables qu'il avoit faites à ce sujet. Il le représente comme favori & confident de Jean de Haynault, auprès de qui il avoit pu voir plusieurs grands événements, qui seront, dit-il, rapporter dans

* Voici les propres termes de Froissart dans le prologue de son premier volume.

Donc pour attaindre à la matiere que j'ay entreprise, je vueil commencer premierement par la grace de Dieu & de la benoïste Vierge Marie, (dont tout confort & avancement viennent). Et me vueil fonder, & ordonner sur les vraies Croniques jadis faittes par Reverend homme discret & sage Monseigneur Maistre Jehan le Bel Chanoine de S.^t Lambert de Liège qui grand cure & toute bonne diligence meit en cette maniere, & la continua tout son vivant & plus justement qu'il put, & moult luy cousta à querre &

à l'avoir, mais quelques fraiz qu'il y fist, riens ne les plaignit, car il estoit riche & puissant (si les pouvoit bien porter) & estoit de soy meime large, honorable & courtois, & volontiers voyoit le sien despendre: aussy il fut en son vivant moult aimé & secret à Monseigneur Messire Jehan de Haynault, qui bien est ramenteu, & de raison en ce Livre; car de moult belles & nobles advenues fut il chef & cause, & des Roys moult prochain, pourquoy le dessusdit Messire Jehan le Bel peut de lez luy voir plusieurs nobles besongnes lesquelles sont contenues cy après.

la suite:

la suite; car le Comte qui estoit proche parent de plusieurs Rois, avoit joué un grand rôle dans la plupart de ces événements. Froissart, dans ces trente années qui sont antérieures à la bataille de Poitiers, en 1356. s'est bien plus étendu sur l'histoire des Anglois, que sur celle des François: apparemment, il suivoit en cela son Auteur original, qui avoit pris un intérêt plus particulier à l'histoire d'Angleterre, par les liaisons qu'elle avoit avec celle du Comte de Haynault. C'est sans doute ce qui fait que dans des Manuscrits qui ne contiennent que les premiers temps de la Chronique de Froissart, elle est intitulée *Chronique d'Angleterre*: c'est aussi, par une même suite, ce qui a fondé le reproche qu'on luy a fait d'avoir esté partisan des Anglois, & mal intentionné contre les François: accusation que j'examineray dans la suite de ce Mémoire.

Froissart n'avoit pu, ce me semble, choisir un meilleur guide pour l'histoire de ces trente années, que l'Historien qu'il dit avoir suivi. Pour juger des lumières que celui-ci avoit pu tirer de la familiarité où il estoit auprès de Jean de Haynault, il faut se rappeler les circonstances où ce Comte s'estoit trouvé. La Reine d'Angleterre Isabelle de France, avoit fui d'Angleterre avec le jeune Prince de Galles son fils, depuis Edouard III. Roy d'Angleterre, pour se soustraire à la persécution des Spencers & des autres favoris du Roy Edouard II. son mari: Charles le Bel Roy de France, frere de cette Reine, fut obligé de la faire sortir de ses Etats, après luy avoir donné une retraite pendant un assez long temps. La Cour du Comte de Haynault dont nous parlons, fut la seule ressource de la mere & du fils: non seulement elle leur fut ouverte; ils y trouvèrent encore des secours puissants pour passer en Angleterre, & pour tirer vengeance de leurs ennemis. Le jeune Prince y avoit rencontré une Princessè aimable & vertueuse (c'estoit une des filles du Comte même) qui sentit pour luy ces premiers mouvements d'une inclination naturelle, qui semblent présager les attachements les plus durables: il conçut pour elle beaucoup d'amour, il en fit son épouse, & depuis elle fut placée avec luy sur le trône d'Angleterre: c'est la même à qui

Mem. Tome XIII.

A a a a

Froissart présenta son Histoire. Froissart écrivoit donc d'après un Auteur qui savoit tous ces événements par luy-même & par les personnes les mieux instruites, puisque c'estoit leur propre histoire. L'Ecrivain, qui paroît avoir esté élevé à la Cour du Comte de Haynault, estoit tous les jours en commerce avec des gens à qui toutes les circonstances de cet événement, qui estoit récent alors, devoient estre très-présentes & très-familieres; & il en écrivoit l'histoire pour la Reine Philippe de Haynault, qui y avoit eu une si grande part. Jamais Historien eut-il des garants plus certains des faits qu'il a rapportez? Jamais en fut-il un, en qui l'on dût prendre plus de confiance qu'en Froissart, dans cette partie de son Histoire? Cependant vous vous souvenez, Messieurs, des fautes que M. Lancelot a relevées dans plusieurs articles qui concernent l'Histoire d'Angleterre de ces mêmes temps. Sa critique est fondée sur les actes originaux qu'il a eus entre les mains, & dont l'autorité est incontestable. J'appuye sur cet exemple, parce qu'il me paroît plus propre qu'aucun autre, à faire mieux sentir une vérité importante pour notre Histoire, & qui a esté tant recommandée par les Auteurs les plus versez dans cette étude; je veux dire l'extrême nécessité d'accompagner la lecture des Historiens, de la comparaison des actes originaux des mêmes temps. Les uns donnent les éclaircissements qui manquent aux autres; tandis que ceux-ci ajoutent aux témoignages des Historiens un degré d'authenticité dont ils n'ont souvent que trop de besoin: & c'est de ce concours que résulte toute la certitude dont les vérités de cette nature sont susceptibles par rapport à nous. Je me réserve à parler dans un autre Mémoire, des quarante & quelques années suivantes dont Froissart a écrit l'histoire comme Auteur contemporain, & comme témoin, pour ainsi dire, de tout ce qui se passoit alors dans le monde. Mais j'examineray auparavant les divers jugemens qu'on a portez de cet Historien, & particulièrement le reproche presque général qu'on luy a fait, d'avoir esté partisan outré des Anglois & l'ennemi déclaré des François. Je parleray de sa partialité à d'autres égards, de sa

crédulité sur certains articles, de son exactitude sur d'autres, & de la manière d'écrire: je feray ensuite le détail des éditions que nous avons de son Histoire; je discuteray le mérite ou les défauts des unes & des autres: j'examineray sur-tout si celle de Sauvage a plutôt corrompu & falsifié le texte, qu'elle ne l'a éclairci. Enfin, je rendray un compte sommaire de plus de quarante volumes in-folio de manuscrits de cette Histoire, que j'ay conféréz avec quelque soin.

J U G E M E N T

DE L'HISTOIRE DE FROISSART.

Par M. DE LA C U R N E.

JE vous ay entretenu, Messieurs, des vûes dans lesquelles Froissart avoit entrepris sa Chronique, des soins qu'il se donna pour s'instruire de tous les événements qui devoient y entrer, & des loix qu'il s'estoit imposées en l'écrivant. J'examineray aujourd'huy s'il a esté exact à observer ces loix, quels sont les défauts & les avantages de son Histoire, quels en sont la forme & le style. De-là je passeray aux éditions & aux manuscrits que nous en avons, ensuite aux abrégés & aux différentes traductions qui en ont esté publiées.

1.^{re} Juillet
1735.

On a accusé Froissart de partialité; & cette accusation est devenue si générale, qu'elle semble avoir acquis le caractère de la notoriété, dont le privilège est de suppléer aux preuves. Froissart, dit-on, à vendu sa plume aux Anglois, qui luy payoient une pension considérable; & par une suite nécessaire de son inclination pour eux, il a esté peu favorable aux François. Bodin, Pasquier, Brantôme, Sorel, la Popeliniere, le Laboureur, déposent contre luy dans les termes les plus formels. Il semble même que les lecteurs, prévenus par les liaisons que Froissart eut avec les Anglois, peuvent avoir quelque raison de se défier de tout ce qu'il rapporte à leur

A a a ij

avantage. Il commence, en effet, par dire qu'il avoit écrit à la sollicitation de Robert de Namur, proche parent de la Reine Philippe de Haynault & vassal de la Couronne d'Angleterre, qu'il servit très-utilement contre la France. Ailleurs, il nous apprend qu'il avoit *esté de l'Hôtel* d'Edouard III. le plus cruel ennemi des François, & que la Reine sa femme, dont il estoit *Clerc*, l'avoit non-seulement mis en état par ses libéralitez, de faire plusieurs voyages pour enrichir son histoire, mais qu'elle avoit payé généreusement ses travaux. Enfin, les vingt-six premiers chapitres de sa Chronique, roulent uniquement sur l'histoire d'Angleterre, ce qui est cause qu'elle a esté intitulée *Chronique d'Angleterre* dans plusieurs manuscrits. De-là on a conclu que Froissart estant si particulièrement attaché à la Cour d'Angleterre, il ne pouvoit estre qu'un partisan outré de cette nation, & l'ennemi de ses ennemis. Il n'en falloit pas davantage, pour que les traits qui auroient paru les plus innocents dans la bouche de tout autre Historien, fussent dans la sienne des traits empoisonnez. Mais afin que l'on puisse juger si ce soupçon a quelque fondement, je vais parcourir les temps dont il nous a transmis l'histoire, en examinant successivement les diverses circonstances où il s'est trouvé, lorsqu'il en a écrit les différentes parties.

Froissart ne peut estre suspect de partialité pendant les premières années du regne d'Edouard III. Ce Prince n'oublia jamais que le Roy Charles le Bel son oncle, luy avoit donné une retraite dans ses Etats, lorsqu'avec Isabelle de France sa mere, il se sauva de la persécution des Spencers qui obsédoient l'esprit de son pere Edouard II. La Cour de France n'eut rien à démêler avec celle d'Angleterre, tant que dura le regne de Charles. Je passe pour un moment les quarante années qui s'écoulèrent depuis 1329. lorsque la succession à la Couronne de France estant ouverte par la mort de Charles le Bel, les liens qui avoient uni les Rois de France & les Rois d'Angleterre, devinrent eux-mêmes la source des divisions & des guerres les plus sanglantes; & je viens aux temps qui suivirent la mort de la Reine d'Angleterre Philippe de Haynault, arrivée en

1369. temps où Froissart n'habitait plus l'Angleterre, s'attacha à Venceslas Duc de Brabant. Ce Prince, frere de l'Empereur Charles IV. estoit, à la vérité, oncle d'Anne de Bohême, qui fut dans la suite Reine d'Angleterre par son mariage avec Richard II. mais il l'estoit aussi du Roy Charles V. fils de sa sœur; & gardant toujours une espèce de neutralité entre les deux Couronnes ennemies, il fut invité aux sacres du Roy Charles V. & du Roy Charles VI. il obtint même dans la dernière de ces cérémonies, la grace du Comte de Saint Paul, que le Conseil du Roy vouloit faire mourir comme coupable du crime de haute trahison. Froissart, qui nous apprend cette particularité, dont il devoit estre bien instruit, en ajoute une autre, qui fait encore mieux sentir que Venceslas conserva toujours l'amitié du Roy Charles VI. & de son Conseil. Dans les circonstances de la guerre la plus sanglante, il obtint de la Cour de France un sauf-conduit pour la Princesse Anne de Bohême, qui devoit aller en Angleterre épouser le Roy Richard II. Charles & ses oncles accompagnèrent cette grace des lettres les plus obligeantes, & luy mandèrent qu'ils ne l'accordoient qu'à sa considération. Froissart n'eut aucun intérêt à écrire contre la France, dans tout le temps qu'il passa auprès de ce Prince; il en eut encore moins peu après, lorsqu'il fut Clerc du Comte de Blois, qui couronna une vie entièrement dévouée au service de la France, par le sacrifice des intérêts de sa propre Maison. La moindre marque d'inimitié l'auroit exposé à perdre, avec les bonnes graces de son Maître, le fruit de ses travaux historiques, qu'il luy avoit fait reprendre, & dont il le récompensoit si généreusement. Aussi l'Historien craignant les reproches qu'on luy pouvoit faire d'estre trop bon François, reproches bien contraires à ceux qu'on luy a faits depuis, croit devoir justifier en ces termes ce qu'il rapporte de l'attachement inviolable des Bretons à la Couronne de France contre les Anglois, volume 3. chapitre 64. page 193. année 1387. *Que l'on ne die pas que j'ay été corrompu par la faveur que j'ay eüe au Comte Guy de Blois (qui me la fit faire [la Chronique] & qui bien m'en a payé tant que*

Aaaa iij

je m'en contente) pour ce qu'il fut neveu du vray Duc de Bretagne; & si prochain que fils au Comte Loys de Blois frere germain à Charle de Blois, qui tant qu'il vesquit fut Duc de Bretagne: nemy vrayement, car je n'en vueil parler, fors a la verité, & aller parmi le tranchant sans coulourer ne lun, ne lautre, & aussy le gentil Prince & Comte qui l'Histoire me fit mettre sus, ne voulüst point que je la fisse autrement que vraye.

Puisque Froissart, dans tous ces temps qui nous conduisent presque jusqu'à la fin de sa Chronique, ne peut estre soupçonné, ni de haine contre les François, ni d'affection pour les Anglois; je reviens aux années que j'ay omises, depuis 1329. jusqu'à 1369. dont il passa une partie considérable en Angleterre, attaché au Roy & à la Reine, & vivant dans une espèce de familiarité avec les jeunes Princes leurs enfants: c'est par rapport à ces années, que le soupçon de partialité pour les Anglois peut subsister dans toute sa force. Il estoit difficile que dans une Cour où tout respiroit la haine contré les François, il conservât l'exacte neutralité que demande la qualité d'historien, & qu'il ne servît pas la passion des Princes à qui il devoit sa fortune présente, & de qui il attendoit encore des établissemens plus considérables. On pourroit trouver des raisons pour affoiblir ce préjugé, dans la douceur & dans la modération que conserva toujours au milieu de toutes ces guerres, la Reine Philippe de Haynault, qui calma la fureur de son mari au siège de Calais, & qui obtint de luy, par ses instances, la grace des six généreux bourgeois de cette ville qu'il avoit condamnez à la mort: je pourrois ajoûter que si Froissart fut *de l'Hôtel* du Roy Edouard, il fut aussi *de l'Hôtel* du Roy Jean, & qu'il paroît avoir esté attaché à ce Prince, dans le temps même qu'il estoit en Angleterre. Mais sans vouloir combattre des préjuges par d'autres préjuges, je ne consulteray que le texte de Froissart, qui doit faire, à cet égard, la règle de notre jugement. Après l'avoir lû avec toute l'attention dont je suis capable, sans y remarquer aucune trace de la partialité qu'on luy reproche, j'ay encore examiné plus soigneusement quelques points principaux, où naturellement elle devoit estre plus marquée.

L'avènement de Philippe de Valois à la Couronne, avoit révolté toute l'Angleterre, qui adopta les prétentions chimériques du Roy Edouard III. La circonstance estoit délicate pour un Historien qui, vivant au milieu d'une Cour & d'une nation si fortement prévenues, ne vouloit cependant point s'écarter de son devoir. Or voici les termes dans lesquels Froissart fait le recit de cet événement, après avoir rapporté la mort des Rois Louis Hutin, Philippe le Long & Charles le Bel. *Les 12 Pers, dit-il, & les Barons de France ne donnerent point le Royaume de France a leur sœur qui estoit Roïne d'Angleterre, pour tant qu'ils vouloient dire & maintenir, & encores veuillent que le Royaume de France est bien si noble qu'il ne doit mie aller a femelle ne par concequent au Roy d'Angleterre son aîné fils, car ainsi comme ils veulent dire le fils de la femelle ne peut avoir droit ne succession de par sa mere venant la ou sa mere n'a point de droit, si que par ces raisons les 12 Pers & les Barons de France donnerent de leur commun accord le Royaume de France a Monseigneur Philippe, neveu jadis au beau Roy Philippe de France dessusdit & ôterent la Roïne d'Angleterre & son fils de la succession du dernier Roy Charles. Ainsi alla le Royaume de France hors de la droite ligne ce semble a moult de gens, de quoy grands guerres en sont meues & venues &c. Tout ce passage ne présente rien qui ne dût faire admirer le courage & la bonne foy de l'Historien, quand même il n'eût point ajoûté ces mots, *ce semble a moult de gens*, puisqu'il n'est pas douteux que la succession passa de la ligne directe à la ligne collatérale. Cependant on a cru y voir des intentions malignes; & le mot *osterent* ayant offensé quelques lecteurs, on a mis en marge cette espèce de correctif, que j'ay lû dans deux manuscrits d'une main presque aussi ancienne que les manuscrits mêmes: *Ils ne l'en oterent onques, car onques n'en fut en possession ne droit n'y avoit. Ils ne les en oterent onques, car ladite Dame ne son fils n'y orent onques droit, mais Froissart montre qu'il favorisoit les Anglois.**

L'hommage que le Roy Edouard III. rendit au Roy de France, bleissoit extraordinairement la délicatesse des Anglois: ils avoient disputé long-temps & avec beaucoup de chaleur,

sur la forme dans laquelle il devoit estre fait, cherchant à retrancher tout ce qu'il y avoit d'humiliant pour eux. Comme le Roy de France soutint avec fermeté les prérogatives de la Couronne, & qu'il obligea Edouard à s'acquitter de ce devoir, suivant ce qui avoit esté pratiqué par les prédécesseurs, un Historien qui auroit voulu donner quelque chose à la complaisance, ne pouvoit passer trop légèrement sur cet article. Cependant Froissart insiste autant qu'il peut : il n'omet, ni les difficultés qu'on fit de la part des Anglois, ni les exemples & les autoritez que le Roy Philippe y opposa; & il accompagne ces détails des actes originaux les plus propres à les constater : en sorte que si les Rois de France avoient jamais eu besoin de faire valoir leurs droits, la seule déposition de Froissart auroit fourni un titre authentique & incontestable.

Les Anglois accusant les François d'estre peu fidelles à observer les traites, soutiennent que Geoffroy de Charny agit par des ordres secrets du Roy de France, lorsqu'au mépris d'une trêve qui avoit esté faite, il tenta de surprendre Calais en 1349. Rapin embrasse cette opinion, & l'appuye du témoignage de Froissart qu'il cite en marge. Je ne fais dans quel exemplaire, ou dans quel manuscrit il a pris cette autorité : pour moy, je lis dans tous les imprimez, comme dans tous les manuscrits, ces mots, qui sont bien contraires à son sentiment : *Si croy qu'il Geoffroy de Charny n'en parla oncques au Roy de France, car le Roy ne luy eut jamais conseillé pour cause des treves.*

Les mêmes Anglois imputent encore au Roy Charles V. l'infraction du Traité de Bretigny, qu'ils violèrent les premiers, si on en croit les François. Loin de rien trouver dans Froissart qui favorise les prétentions Angloises, je crois que les termes dans lesquels il s'exprime, estant bien examinez, formeroient du moins une présomption contre eux. Je ne désespère pas qu'un de nos Confrères ne nous donne un jour toutes les preuves qu'une bonne critique & une lecture réfléchie des monuments de ce siècle, peuvent fournir sur un point d'histoire qui importe également à la gloire de la Nation, & à la vérité.

Le

Le combat singulier proposé en 1354. entre les Rois de France & d'Angleterre, fait encore un sujet de dispute entre les Historiens des deux nations. Suivant les François, le deffi fait au nom du Roy Jean, ne fut point accepté par Edouard. Selon les Anglois, celui-ci provoqua le Roy de France, qui refusa le combat. Froissart décide-formellement pour les François. *Le Roy de France*, dit-il, *alla après jusqu'à S.^r Omer, & luy manda* (au Roy d'Angleterre) *par le Marechal d'Authain & par plusieurs autres Chevaliers, qu'il le combattroit s'il vouloit corps à corps, ou pouvoir contre pouvoir, à quelque jour qu'il voudroit. Mais le Roy d'Angleterre refusa la bataille, & repassa la mer en Angleterre, & ledit Roy de France retourna à Paris.*

A ces exemples, je pourrois ajouter beaucoup d'autres passages, où il donne de grands éloges, tant aux peuples qu'aux Seigneurs qui se signalèrent par leur attachement au parti des François, & où il ne ménage, ni ceux qui s'estoient déclarez contre eux, ni ceux qui les avoient abandonnez lâchement. Outre ce qu'il dit de la fidélité des Bretons, & des Comtes de Blois leurs légitimes souverains, il loue le zèle avec lequel plusieurs Seigneurs Ecossois reçurent la flotte Françoisé envoyée en 1385. pour les secourir contre les Anglois. Le Comte de Douglas, à qui il paroît avoir esté très-attaché, & dans le château duquel il avoit passé plusieurs jours lorsqu'il alla en Ecosse, estoit de ce nombre. En même temps il déclame contre ceux dont la mauvaise foy & l'ingratitude rendirent ce secours inutile. Il parle dans les termes les plus forts, de la témérité du Duc de Gueldres, qui osa déclarer la guerre au Roy de France (Charles VI.) en 1387. & de l'insolence avec laquelle il s'exprimoit dans ses lettres de deffi. Il applaudit à la juste colère qui porta ce Monarque à aller en personne châtier l'orgueil de ce petit Prince. Enfin, de toutes les nations dont il parle dans son Histoire, il y en a peu qu'il n'ait désignée quelquefois par des épithètes odieuses : selon luy, les Portugais sont bouillants & querelleurs ; les Espagnols envieux, hautains, mal-propres ; les Ecossois perfides & ingrats ; les Italiens assassins & empoisonneurs ; les Anglois vains, glorieux,

méprisants, cruels. On ne trouvera aucun trait contre la nation Françoisé : au contraire, cette brave Nation se soutint toujours, selon Froissart, par la vigueur & par la force de sa Chevalerie, qui ne fut jamais tellement accablée de ses infortunes, qu'elle ne trouvât encore des ressources merveilleuses dans son courage. Aussi l'Historien semble-t-il avoir tiré vanité d'estre né François, en nous apprenant qu'il fut redevable à ce titre, de la bonne reception que luy fit un Ecuyer François chez qui il alla loger à Ortais. Il est vray que le Roy d'Angleterre & le Prince de Galles son fils, semblent estre, tant qu'ils vécurent, les Héros de son Histoire; & que dans les récits de plusieurs batailles, il est plus occupé d'eux que du Roy de France. Mais quel est le François de bonne foy, qui ne soit forcé de donner à ces Princes les plus grands éloges? D'ailleurs, notre Historien ne rend-il pas justice à la valeur & à l'intrépidité du Roy Philippe de Valois & du Roy Jean? Rien peut-il égaler les louanges qu'il donne, tant à la sagesse qu'à l'habileté du Roy Charles V. & sur-tout ce glorieux témoignage, qu'il ne fait pas difficulté de mettre dans la bouche du Roy d'Angleterre : *Il n'y eut oncques Roy qui moins s'armast, & si ny eut oncques Roy qui tant me donnaist a faire.*

Je crois avoir suffisamment établi par tout ce qu'on vient d'entendre, que Froissart n'est pas un Historien partial, ainsi qu'il en a esté accusé. Néanmoins je pense qu'il sera encore plus sûr de le lire avec quelque circonspection; & que l'on ne doit, autant qu'il se pourra, jamais perdre de vûe, je le répète, deux objets que je me suis principalement attaché à faire remarquer dans mes deux précédents Mémoires : je veux dire, d'une part, les détails de sa vie, ses divers attachements à certains Princes & à quelques Seigneurs, les relations qu'il eut, ou les liaisons d'amitié qu'il contracta avec différentes personnes : de l'autre, les circonstances dans lesquelles il écrivit son Histoire, quels volumes furent entrepris à la sollicitation du Comte de Namur partisan des Anglois, & quels sont ceux qu'il composa par l'ordre du Comte de Blois ami de la France. Car si l'on veut se persuader qu'il devoit

estre disposé à favoriser les Anglois dans ce qu'il a rapporté jusqu'en 1369. par la même raison il a dû pancher pour les François dans toutes les années qui ont suivi, jusqu'à la conclusion de la Chronique. Je ne dois pas négliger d'avertir que la prévention se fait quelquefois sentir dans des détails plus particuliers; comme on peut s'en convaincre par les éloges qu'il fait de la piété & des autres vertus du Comte de Foix, bien opposées aux actions de cruauté qu'il avoit rapportées auparavant.

Mais quand un Historien, dégagé de toute passion, tiendrait toujours la balance égale entre les différents partis; quand à cette qualité il joindrait celle qu'on ne peut refuser à Froissart, j'entends une attention continuelle à vouloir estre informé de tous les événements & de toutes les particularitez qui peuvent intéresser les lecteurs; il sera toujours bien loin de la perfection, si ces connoissances ne sont éclairées d'une saine critique, qui, dans cette multitude de récits différents, sache écarter tout ce qui s'éloigne de l'exakte vérité: son ouvrage sera moins une histoire qu'un tissu de fables & de bruits populaires. Malgré tout ce que Froissart nous dit du soin qu'il a pris d'écouter les différents partis, & de comparer leurs relations les unes avec les autres, souvent même avec les titres originaux; il me paroît qu'on peut encore l'accuser de quelque négligence sur cet article. Le genre de vie qu'il menoit, luy laissoit peu de loisir pour faire toutes les réflexions & toutes les comparaisons que demande un pareil examen. Dans les pays où le porta son active curiosité, d'autres soins l'occupoient encore. Chargé quelquefois de commissions particulières, il cherchoit à s'insinuer dans les bonnes grâces des Princes qu'il visita, par des compositions galantes, par des romans, par des poésies; & le goût qu'il eut toujours pour le plaisir, partageoit tellement & son temps & son cœur, que son esprit dut estre souvent détourné des méditations sérieuses du cabinet, dont il estoit naturellement peu capable. Je ne craindray point de dire que sa manière de vivre se trouve en quelque façon retracée dans sa Chronique même. On y voit des assemblées tumultueuses de Guerriers de tous

Bbbb ij

états, de tous âges, de tous pays; des fêtes; des repas d'hôtelleries; des conversations qui, après souper, estoient continuées fort avant dans la nuit, où chacun contoit à l'envi ce qu'il avoit vû, ce qu'il avoit fait; & au sortir desquelles le Voyageur, avant de se coucher, alloit encore jeter à la hâte sur le papier, ce qu'il en avoit pu retenir. On y voit l'histoire des événements passés pendant près d'un siècle dans toutes les provinces du Royaume, & celle de tous les Peuples de l'Europe, racontées sans ordre. Dans un petit nombre de chapitres, on trouve souvent plusieurs histoires différentes commencées, interrompues, reprises, discontinuées de nouveau plusieurs fois; & dans cette confusion les mêmes choses répétées, soit pour estre reformées, contredites, démenties, soit pour estre augmentées. L'Historien semble avoir porté jusque dans la composition de sa Chronique, la passion pour les romans, & avoir imité par ce désordre, celui qui regne dans ces sortes d'ouvrages, dont on diroit même qu'il a affecté d'emprunter quelques façons de parler. Ainsi, par exemple, lorsqu'il commence une narration, il use souvent de ces mots: *Or dit le Conte*; & quand il parle de la mort de quelqu'un, ou de tout autre événement fâcheux, il ajoute, *mais amender ne le peut*, phrases qui se lisent, presque à chaque page, dans les romans des Chevaliers de la Table-ronde.

Au reste, ce que je dis du goût romanesque que Froissart semble avoir conservé dans son Histoire, ne regarde au plus que la forme qu'il luy a donnée; car je n'ay pas remarqué d'ailleurs qu'il cherche à y répandre du merveilleux. Les fautes qui s'y rencontrent contre l'exactitude historique, ne viennent que de la confusion naturelle de son génie, de la précipitation qu'il apportoit dans son travail, & de l'ignorance où il estoit nécessairement, par rapport à bien des choses qui ont dû échapper à sa connoissance. Ce qu'il raconte des pays éloignez, comme de l'Afrique, de la Hongrie, de la Tartarie & généralement des Etats Orientaux, est rempli de méprises grossières. De son temps, le commerce n'avoit presque établi aucune liaison réglée entre ces contrées & la nôtre: ce qu'on

en favoit, estoit appuyé sur la foy de gens que le hazard y avoit portez, & qui y avoient fait trop peu de séjour, pour s'instruire des mœurs, des usages, de l'histoire de ces peuples. Mais si Froissart a commis beaucoup de fautes dans ce qu'il nous en a rapporté, la plus grande, sans doute, est d'avoir parlé de ce qu'il ne pouvoit savoir que très-imparfaitement.

Tant de défauts & d'imperfections, n'empêchent pas que sa Chronique ne doive estre regardée comme un des plus précieux monuments de notre histoire; & que la lecture n'en soit aussi agréable qu'instructive pour ceux qui ne se bornant pas à la connoissance des faits généraux, cherchent dans les détails, soit des événements particuliers, soit des coutumes, à démêler le caractère des hommes & des siècles passés. Froissart estoit né pour conserver à la postérité une image vivante d'un siècle ennemi du repos, & qui, parmi les intervalles des troubles dont il fut presque toujours agité, ne trouvoit de délassement que dans les plaisirs les plus tumultueux. Outre les guerres de tant de nations qu'il décrit, & dont il nous apprend les divers usages, par rapport au ban & à l'arrière-ban, à l'attaque & à la défense des places, aux fortifications, aux partis, aux escarmouches, aux ordres de bataille, à l'artillerie, à la marine, aux armures des gens de pied & des gens de cheval; on y trouve tout ce qui peut intéresser la curiosité au sujet de la Noblesse, de la Chevalerie, des deffis, des combats à outrance, des joustes, des tournois, des entrées des Princes, des assemblées, des festins, des bals, des habillements d'hommes & de femmes: en sorte que son Histoire est pour nous un corps complet des Antiquitez du xiv.^e siècle. Il faut avouer que ces détails n'attirent l'attention que par leur propre singularité; ils sont rapportez sans étude & sans art: c'est proprement la conversation familière d'un homme d'esprit, qui a beaucoup vû & qui raconte avec grace. Cependant ce Conteur agréable fait quelquefois, sur-tout dans les grands événements, allier la majesté de l'Histoire avec la simplicité de la narration. Qu'on lise entre autres choses, parmi tant de batailles qu'il a si bien peintes, qu'on lise le récit de la fameuse

journée de Poitiers : on y verra dans la personne du Prince de Galles, un Héros plus grand par la générosité avec laquelle il use de sa victoire, par les égards pour le Prince vaincu, & par les respects qu'il luy rendit toujours, que par les efforts de courage qui l'avoient fait triompher. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'égal à la sublimité de ce morceau d'Histoire, rien qui soit plus capable d'élever le cœur & l'esprit. D'autres d'un genre bien différent, tirent tout leur prix de leur naïveté : tel est l'épisode de l'amour du Roy d'Angleterre pour la Comtesse de Salisbury, dont le récit tendre & touchant ne le cède peut-estre point aux romans les plus ingénieux & les mieux écrits. L'Historien prend quelquefois un ton enjoué, comme dans le chapitre où il parle de l'impatience du jeune Roy Charles VI. pour voir sa nouvelle épouse ; & dans celuy où il rapporte les plaisanteries que ce Prince fit au Duc de Berry son oncle, qui, dans un âge peu propre à l'amour, prenoit une femme jeune & aimable. Le goût de l'Auteur s'appërçoit aisément dans la façon dont il traite ces matières : mais comme son siècle savoit tout concilier, ce goût n'exclut pas le fond de dévotion qui règne dans le cours de son ouvrage. Il seroit seulement à souhaiter qu'il n'eût pas dégradé sa religion par une crédulité ridiculement superstitieuse : les faux miracles, les propheties, les enchantemens n'ont rien de si absurde qui ne trouve chez luy une croyance aveugle & sans bornes. Tout le monde connoît le conte qu'il fait du Démon Gorgon. On ne comprend guères comment il peut accorder avec le Christianisme, l'exemple qu'il tire de la fable d'Actéon, pour justifier la vraisemblance d'une aventure de même espèce qui fait partie de ce conte. On luy a de plus reproché d'avoir déshonoré l'Histoire, en y mêlant trop de minuties. Je conviens qu'on l'auroit bien dispensé de nous apprendre à quelle enseigne logeoient ceux dont il parle, & de nous indiquer les hôtelleries où luy-même avoit quelquefois logé. Mais je ne passeray pas également condamnation sur les aventures amoureuses, les festins, les cérémonies dont il nous a laissé des descriptions : quand les récits n'en seroient pas assez nobles ;

ils nous peignent si bien & si agréablement le siècle dont il fait l'histoire, qu'il y auroit, ce me semble, de l'ingratitude à s'en plaindre.

J'ay inséré sommairement dans ce jugement sur Froissart, le précis de ceux qui en ont esté portez par différents Ecrivains, que l'on pourra consulter. J'y joindray celui d'un Auteur qui connoissoit mieux qu'un autre tout le prix d'un génie facile & naïf. *J'aime, dit Montagne, les Historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont pas de quoy y mêler quelque chose du leur, & qui n'y apportent que le soin & la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, & d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans choix & sans triage, nous laissent le jugement entier pour la connoissance de la vérité. Tel est, par exemple, le bon Froissart, qui a marché eu ses entreprises d'une si franche naïveté, qu'ayant fait une faute, il ne craint aucunement de la reconnoître & corriger en l'endroit où il en est averti, & qui nous représente la diversité des mêmes bruits qui couroient, & les différents rapports qu'on luy faisoit; c'est la matière de l'Histoire nue & informe: chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement.*

Je viens maintenant aux éditions de Froissart. Nous en avons trois Gothiques, & deux qui leur sont postérieures. Celle que je crois la première, est d'Antoine Verard, à Paris, sans date, trois volumes in-folio. La seconde est de Paris, chez Michel le Noir, le 15. Juillet 1505. deux volumes in-folio, beau caractère. La troisième de Paris, chez Galliot du Pré, 1530. trois volumes in-folio. La quatrième de Lyon, chez Jean de Tournes, 1559. 1560. & 1561. trois volumes in-folio, revue & corrigée par Denys Sauvage. La cinquième, qui copie exactement la quatrième, est de Paris, chez Gervais Mallot, 1574. trois volumes in-folio.

On pourroit croire, à la façon dont s'exprime le Pere le Long au sujet des éditions de Froissart, qu'il y en a eu encore d'autres, où l'on a réuni en un seul corps sa Chronique avec la première continuation d'un anonyme, jusqu'en 1498. & avec une seconde continuation, jusqu'en 1513. Mais ces ouvrages n'ont jamais esté imprimez ensemble: ce

n'est pas la seule faute que ce sçavant Bibliothécaire ait commise dans le même article, comme je le diray quelque jour en parlant de ces continuations. Il parle encore d'un ouvrage historique imprimé sous ce titre : *Ordre de l'entrée & bienvenue en la ville de Paris d'Isabeau de Baviere Reyne de France, femme du Roy Charles VI. l'an 1389. extrait du quatrième livre de l'Histoire de Froissart*, sans marquer ni le lieu ni le temps de l'impression. Je ne sais si c'est un vieux fragment de Froissart que Sauvage avoit consulté, qui avoit esté imprimé même avant les éditions Gothiques, & dont je n'ay pu avoir d'autre connoissance. Pour revenir aux éditions que j'ay indiquées, je m'arrêteray principalement à celle de Sauvage, & je tâcheray de faire voir en même-temps ce que l'on doit penser des éditions Gothiques qui avoient précédé.

Si l'on a accusé l'Historien d'avoir montré trop de haine contre les François dans plusieurs endroits de sa Chronique; on a également accusé l'Éditeur d'avoir montré trop d'inclination pour eux, en supprimant tout ce qui pouvoit leur déplaire. Peut-estre cette accusation n'a-t-elle esté qu'une suite de la première; les lecteurs, prévenus d'une part que Froissart avoit esté ennemi de la France, surpris de l'autre de ne trouver dans son Histoire aucune trace de cette inimitié prétendue, auront pu juger, sans autre raison, que Sauvage avoit retranché, par amour pour sa patrie, ce que l'Historien avoit écrit par aversion. Les François, auprès de qui Sauvage devoit, à ce titre, trouver grace, ne l'ont pas plus épargné sur un autre chef. Selon plusieurs, il a altéré, défiguré les noms propres, il a changé le langage naïf du temps de Froissart, pour y substituer son langage; en quoy il l'a plutôt obscurci qu'illustré, & n'a fait que rendre les éditions qui ont précédé la sienne, & plus rares & plus chères. On verra si c'estoit-là la récompense que méritoient les soins qu'il s'est donnez: mais je dois parler auparavant de la manière dont il a travaillé à cette édition, & des secours qu'il a eus, suivant le compte qu'il nous en a rendu luy-même.

Sauvage ayant d'abord transcrit l'imprimé de Galliot du Pré,

Pré, le compara avec les deux autres éditions Gothiques, où il trouva si peu de différence, qu'il crut ne les devoir compter toutes les trois que pour une seule. Ensuite il conféra ce texte avec un fragment imprimé encore plus ancien; puis avec le troisième volume de la mer des histoires, où Froissart a esté copié, depuis le commencement jusqu'au chapitre 177. enfin, avec deux abrégés manuscrits qu'il désigne, n'en connoissant pas les Auteurs, par les noms *de la Chaux & de Sala* qui les luy avoient communiqué. L'Editeur, en convenant que ces abrégés ou manuscrits, où il falloit souvent deviner, tant ils estoient corrompus, luy ont esté quelquefois très-utiles, avertit qu'il ne s'est point assujetti à en suivre la ponctuation. Mais persuadé qu'on ne sauroit estre trop attentif à conserver religieusement le langage des Auteurs anciens, il a gardé avec l'exacritude la plus scrupuleuse, l'orthographe, les anciens mots & les anciennes façons de parler; quoyqu'elles y fussent déjà bien différentes de ce qu'elles estoient dans l'exemplaire sorti des mains de Froissart. Il avoue néantmoins que sans déroger au respect dû à l'ancien texte, il a cru pouvoir y faire quelques changements; mais uniquement, lorsqu'il s'est trouvé dans la nécessité indispensable de chercher, à l'aide des meilleurs Historiens, à donner un sens à des passages qui n'en avoient aucun. Dans ces cas même, les seuls où il ait pris la liberté de changer, il a eu la précaution de rapporter en marge l'ancienne leçon, toute defectueuse qu'elle estoit, laissant par-là le lecteur maître de juger des corrections qu'il y avoit substituées. Quant aux noms propres & aux noms des lieux, il n'y a pas touché, par l'impossibilité de les réformer avec succès.

L'Editeur adresse les quatre volumes de Froissart au Connétable de Montmorency, par autant d'Epîtres dédicatoires. On voit dans la première, & dans un avertissement aux lecteurs, que les éditions qu'il avoit déjà données de plusieurs de nos Historiens, n'estoient que des préparatifs pour une histoire générale des Gaules & du Royaume de France, à laquelle il travailloit.

Sauvage ne promet rien par rapport à l'édition de Froissart,
Mem. Tome XIII.

C c c c

dont il ne se soit fidèlement acquitté, comme on peut s'en convaincre en suivant les notes qui y sont répandues. Je n'assûre point qu'il ait toujours bien choisi entre les différents textes qu'il avoit sous les yeux : mais si les corrections qu'il a proposées, ne paroissent pas toutes également justes ; il y en a beaucoup qui présentent un sens clair & très-probable, dans des passages où les éditions Gothiques n'offroient qu'un assemblage confus de mots sans liaison, & qui ne pouvoient rien signifier. A l'égard du langage, outre son attention à ne rien changer aux anciens mots, ils les a accompagnés d'explications, lorsqu'il a cru qu'ils ne seroient pas aisément entendus. Son zèle, à cet égard, est plus louable que l'intelligence qu'il y a apportée : il est surprenant qu'après avoir publié plusieurs de nos vieux Auteurs, il n'en connût pas mieux la langue ; & qu'il ait joint à ses explications, des étymologies si peu naturelles.

Comme la Chronologie de Froissart estoit quelquefois défectueuse, Sauvage l'a reformée dans les endroits qui luy ont paru en avoir le plus besoin. Souvent aussi il a rappelé à la mémoire du lecteur, des passages éloignés, soit pour les concilier, soit pour en montrer la contradiction, soit enfin pour faire voir la liaison de certains faits entr'eux : mais son travail en cette partie, est à peine ébauché.

Quelques généalogies qui regardent les personnes dont Froissart avoit parlé, ainsi que quelques remarques sur certains lieux, dont il tâche de fixer la position, en rapportant les diverses manières dont ils sont nommez, font voir que l'Editeur n'avoit pas absolument négligé ces deux objets. Il ne faut pas s'étonner que tant de noms de pays étrangers ne soient pas toujours exactement rapportez : outre qu'ils ont esté changez depuis, on ne doit imputer ni à l'Auteur ni à l'Editeur, les fautes des copistes qui les ont mal lûs, & qui les ont écrits suivant la prononciation ou selon l'orthographe de leur langue & de leur siècle : car non seulement ces noms se lisent d'autant de façons différentes qu'il y a de manuscrits ; souvent ils varient dans le même, chaque fois qu'ils s'y rencontrent. L'unique moyen de remédier à cet

inconvenient, estoit d'éclaircir Froissart par luy-même, en rapprochant les divers passages où se trouvoit le même nom : c'est ce qu'a fait Sauvage ; & pour y parvenir plus sûrement, il avoit relû cinq fois le texte de son Auteur : du reste, quand il n'a pu tirer aucune lumière de cette lecture répétée, il s'est servi de tous les secours qu'il pouvoit tirer d'ailleurs. Il paroît en effet avoir étudié soigneusement les cartes & les descriptions des Etats dont l'Historien a parlé, & avoir consulté les gens du pays : on voit même que comme il se retiroit dans une campagne près de Lyon, pour vaquer plus librement à l'étude, il alla reconnoître au voisinage le champ de bataille de Brinay, ou Brinai, dans lequel le Duc de Bourbon avoit esté défait en 1360. par les compagnies des brigands. La description qu'il en donne, est très-instructive, & sert à éclaircir les circonstances de cet événement. Une épitaphe qu'il avoit lûe dans une église de Lyon, luy sert une autre fois à prouver la fausseté d'une date de Froissart. Enfin, il n'y a presque point d'Historien important, de quelque nation qu'il fût, que Sauvage n'eût vû, pour mieux entendre celui sur lequel il travailloit, pour le faire entendre aux autres, & pour confirmer ou pour rectifier son témoignage. On peut compter jusqu'à près de quarante Ecrivains qu'il cite dans ses marges, tant pour l'Histoire de France que pour celle d'Angleterre, d'Ecosse, de Flandre, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, de Hongrie, de Turquie. J'ajoute qu'il avoit consulté des actes originaux ; puisqu'il a inseré dans ses annotations la ratification du traité de Bretigny, faite par le Prince de Galles à Calais, après l'avoir transcrite de sa main sur une copie du même Prince, collationnée par un Trésorier des Chartes.

Si donc l'édition de Sauvage est encore très-imparfaite ; elle n'a point de défauts qui ne luy soient communs avec les éditions précédentes, auxquelles elle est du reste infiniment supérieure. L'Editeur, très-versé dans nos Antiquitez & dans notre Histoire, exact, infatigable, prouve par l'usage continuél qu'il a fait des deux abrégés manuscrits, par le jugement

qu'il porte de leur insuffisance, & par les regrets qu'il témoigne de n'avoir pu en recouvrer de meilleurs, qu'il a plus manqué de secours que de bonne volonté, de bonne foy, de capacité. De son temps les manuscrits, ensevelis dans les bibliothèques de Moines ignorants, ou dans les archives des particuliers, & inconnus à ceux-mêmes qui les possédoient, estoient perdus pour le monde savant. Les temps ont changé: grâces aux soins des Ministres, qui ne négligent aucune partie du bien public, il n'y a presque point d'homme de Lettres pour qui les manuscrits de tous les âges ne soient devenus comme un bien propre. Rien ne manqueroit au bonheur de ce siècle, si avec des secours si abondants, il se trouvoit des hommes aussi laborieux que Sauvage, pour en profiter: car je ne doute point que s'il avoit eu les manuscrits que nous avons, il ne nous eût donné une excellente édition de Froissart.

Le nombre de ceux que l'on connoît aujourd'hui, est si considérable, qu'après les livres de l'Ecriture & des Peres, je ne crois pas qu'il y ait d'ouvrage dont les copies se soient autant multipliées: ce qui fait voir l'estime qu'on en a faite dans tous les temps. On trouve dans la seule Bibliothèque du Roy plus de trente volumes in-folio, qui contiennent chacun séparément quelqu'un des quatre livres dans lesquels l'Histoire entière est partagée. Les numeros 6760. 8317. 8318. 8319. 8320. 8324. 8331.² 8332. 8334. 35. & 36. joints ensemble, 8334. & les numeros des manuscrits de Colbert réunis à ceux du Roy, 15. 85. & 231, renferment le premier volume. Les numeros 8321. 8330. 8333. 8337. & 8338. réunis, & ceux de Colbert 16. & 86, le second. Les numeros 8325. 8328. 8337. & 8338. réunis, & ceux de Colbert 87. & 232, le troisième. Les numeros 8329. 8331. 8341. & 8342. joints ensemble, & celui de Colbert 17, le quatrième.

Je donneroîs trop d'étendue à ce Mémoire, si je voulois décrire la forme, l'âge, les titres, les lacunes ou imperfections, & les autres singularitez qui distinguent ces manuscrits. Pour les autres différences plus essentielles, je diray en général, que

la plupart consistent dans des transpositions de quelques articles, des changements, additions ou retranchements de mots, des omissions quelquefois considérables, des abréviations de plusieurs chapitres ou de plusieurs événements, des transitions vagues, des récapitulations inutiles des chapitres précédents, de certains tours de phrases, qui, comme des formules, sont répétées presque à chaque page, & quelques interpolations de copistes, qui ne servant qu'à grossir les volumes, ont esté sagement retranchées dans l'imprimé de Sauvage. Je n'en veux d'autre exemple que le passage où parlant de l'amour d'Edouard III. pour la Princesse de Haynault qu'il épousa, il est dit : *Si le fêrit tantost une esclincelle de fine amour*, auquel un copiste a ajouté ces mots : *que Madame Venus luy envoya par Cupido le Dieu des amours*. Cependant parmi les additions inutiles, il peut s'en estre mêlé de plus importantes, qu'il seroit à propos de rechercher dans les endroits qui souffrent difficulté, ou dans les articles qui demandent une discussion sérieuse.

Après ces observations générales, je diray un mot des principales singularitez que j'ay remarquées dans quelques-uns de ces manuscrits. Ceux du numero 8317. & du numero 15. de Colbert sont remarquables, par le correctif qu'on a mis à la marge de l'article qui regarde l'avènement de Philippe de Valois à la Couronne. La même main a encore ajouté au dernier cette note, que l'on trouve écrite sur l'un des deux feuillets blancs qui précèdent le commencement de la Chronique : *Deux metres que les Pers de France envoyèrent au Roy Edouard d'Angleterre au temps qu'il querelloit (disputoit) France.*

*Credo regnorum qui cupis esse duorum
Succedunt mares huic regno non mulieres*.*

Dans celui du numero 8318. on lit d'une écriture du même

* Pour rétablir la mesure & le sens du premier vers, il faut, ce me semble, suppléer le mot *rex* : *regnorum qui rex cupis esse duorum*. Et, pour en faire sentir l'application à Edouard, on peut, au lieu de *credo*, lire ou *crède*,

ou *credito*, dont *credo* est peut-estre l'abrégé. Quant au second, on y trouve le nombre des syllabes que demande le vers hexamètre; & *scio* est assez pour qu'on ne doive pas chicaner sur la mesure.

C c c c iij

temps que le manuscrit, qu'il fut donné à Jean Duc de Berry le 8. Novembre 1407. par Guillaume Boisratier, Maître des Requêtes & Conseiller de ce Prince. S'il estoit le même qui a esté depuis donné par M. de Chandenier à M. le Laboureur, comme celui-ci le croyoit; cette circonstance le rendroit d'autant plus précieux, qu'on y verroit les changements considérables qu'il dit avoir remarquez entre ce manuscrit & les imprimez, & particulièrement l'édition de Sauvage: où bien il nous convaincroit de la fausseté de cette imputation, qui me paroît très-suspecte. Mais comme l'exemplaire de M. le Laboureur, ainsi qu'il nous l'apprend, contenoit des miniatures qui représentoient les principaux événements de l'Histoire, & que dans celui que Boisratier donne au Duc de Berry, on n'en voit aucune, il est certain qu'il ne peut estre le même. Quoyque les miniatures, les vignettes, les lettres capitales, enluminées & rehaussées d'or dans le manuscrit 8319. soient d'une très-grande beauté; il le cède néantmoins en ce point à celui du numero 8320. dans lequel il y a beaucoup à apprendre pour les usages de la guerre, les cérémonies, les habillemens, & plusieurs autres points d'Antiquité. Le R. P. de Montfaucon en a tiré les estampes de l'entrée d'Isabelle Reine de France, & de la prise du Roy de Navarre, qu'il a insérées parmi les monuments François: cependant je crains que dans ces miniatures, qui ne sont au plus que du milieu du xv.^e siècle, le Peintre n'ait confondu les habillemens de son siècle, avec ceux du temps dont il peignoit l'histoire.

On voit au commencement de plusieurs manuscrits, l'Auteur diversement habillé, tantôt en Chanoine avec le surplis & l'aumusse, tantôt en robe de pourpre, présentant son ouvrage au Roy de France ou à quelque autre Prince assis dans un trône & couronné. On reconnoît le Roy d'Angleterre à sa robe semée de léopards, dans celui du numero 8331.² & la Reine d'Angleterre dans celui du numero 15. de Colbert.

Les plus anciens de tous les manuscrits du premier volume, sont les numeros 8318. & 8331.² qui me semblent estre de

la fin du xiv.^e siècle ; & quoyqu'il manque plusieurs choses dans l'un & dans l'autre, l'ancienneté doit leur faire donner la préférence. Je porteray le même jugement du manuscrit numero 8333. le plus ancien de ceux du second volume, quoyqu'il ne me paroisse pas avoir esté écrit avant le milieu du xv.^e siècle. Le numero 8321. est une suite du numero 8320. Il y a moins de miniatures, mais elles y sont également belles : c'est le seul mérite qu'ils ayent ; car d'ailleurs ils ne contiennent proprement qu'un extrait de Froissart, & l'on a souvent omis plusieurs chapitres de suite. Le numero 16. qui est de la même main que le numero 15. dont il est la suite, contient, outre le second volume, une partie du troisième, jusqu'à ces mots du chapitre 44. page 151. de l'édition de Sauvage : *Ainsy se departit le voyage de mer en celle saison ; auxquels il ajoûte qui cousta au Royaume de France C. M. frans xxx. fois.* Le numero 8330. à pour titre, *le tiers volume de Froissart*, quoyqu'il n'en contienne que le second. Par une méprise semblable, on lit à la fin du numero 8325. qui renferme le troisième volume, *cy fine le second volume des Chroniques de Froissart.* Ce manuscrit, qui n'est que du milieu du xv.^e siècle, est celuy où le langage du vieux temps est le mieux conservé : apparemment, il a esté copié sur quelque autre plus ancien, & meilleur que ceux qui nous restent. On lit à la fin quelques particularitez concernant Froissart, qui sont aussi dans les numeros 8328. & 232. & qui ne sont point dans les imprimez. C'est encore l'ancien langage qui me porte à regarder le manuscrit 8329. quoyqu'il ne soit guères que de la fin du xv.^e siècle, comme le meilleur que nous ayons pour le quatrième volume : on y trouve, comme dans les numeros 8331. & 8341. & 42. réunis, & 17. deux augmentations importantes. La première, est la Préface que j'ay rapportée dans mon premier Mémoire. La seconde, termine la Chronique entière de Froissart, où l'Auteur avoit dit vers la fin, en parlant de la mort du Roy Richard, qu'il n'en feroit point le détail, faute d'en estre suffisamment instruit. L'addition est une espèce de lettre, ou vraye ou feinte, qui luy est adressée, & par laquelle on luy en mande

les circonstances, telles qu'elles avoient esté écrites alors, par un homme digne de foy, qui estoit en Angleterre. La manière dont le fait est raconté, n'a point esté omise par les Historiens Anglois, qui ont exposé les divers bruits qui avoient couru à ce sujet. Le numero 17. me paroît avoir esté écrit de la même main que le 15.^e & le 16.^e; & les trois, joints au manuscrit du troisième livre qui manque, faisoient apparemment l'ouvrage complet.

Sous le numero 169. de la Bibliothèque de Coislin, à présent de Saint Germain-des-Prez, sont compris quatre volumes in-folio, dont trois, qui sont de la même écriture, c'est-à-dire, du milieu du x v.^e siècle, contiennent le premier, le troisième & le dernier livre de Froissart. Le quatrième, qui est du même temps, mais d'une plus belle main, est un autre exemplaire du dernier livre, avec l'addition dont je viens de parler, sur la mort du Roy Richard.

M. Mahudel m'a communiqué un manuscrit du commencement du x v.^e siècle, sans titre, & que l'on a pu croire de Froissart, mais qui n'en est qu'un abrégé très-succinct; dans lequel on a conservé, autant qu'on a pu, le texte original de l'Historien, jusqu'à la fin du premier volume, où finit l'abrégé. Il est divisé en six livres, dont les deux premiers se terminent par ces mots : *Cy fine le premier (le second) livre de ce second volume des Croniques d'Engleterre, & par consequence le septième (le huitième) des quatre volumes parciaulx* *. Aussi lit-on à la fin du sixième : *Cy fine le second volume des Croniques d'Engleterre.*

Ce manuscrit faisoit vraisemblablement partie de quatre volumes d'une compilation de l'histoire d'Angleterre, divisée chacun en six livres; & telle, à peu-près, que nos Chroniques

* La formule qui termine les quatre livres suivants, n'en marque point l'ordre numéral, (*neuvième, dixième, &c.*) par rapport à un volume précédent, composé de même, de six parties : on y lit seulement, *cy prend sa fin le troisième (le quatrième, &c.)*

livre de ce second volume. Mais celle du cinquième fixe au nombre de six, les livres dont ce volume estoit composé : *Cy prend fin le cinquiesme livre de ce second volume, & s'ensuult le sixieme & derrenier.*

de Saint Denys. Le premier volume devoit contenir les évènements antérieurs à Froissart; & comme le second qui nous reste, renferme l'abrégé de son premier volume, on peut présumer que les deux suivans renfermoient pareillement celui des trois autres, & peut-estre encore l'Histoire des temps postérieurs. Au reste, cet abrégé est le même que celui de la Chaux, dont Sauvage s'estoit servi: j'y reconnois les traits par lesquels il l'a désigné, à l'exception de la première feuille, qui paroît en avoir esté perdue depuis.

A ce grand nombre de Manuscrits, il faut en joindre quelques autres qui ne contiennent que des abrégés très-courts de la Chronique de Froissart, & que l'on trouve dans la Bibliothèque du Roy parmi les manuscrits de Colbert. Tels sont le numero 169. qui renferme une partie du premier & du second volume abrégés; le numero 258. assez conforme au précédent, mais où l'on a ajouté à la fin quatre pages contenant *la teneur des lettres passées des alliances de France & d'Ecosse* (en 1379.) avec les noms des Seigneurs, tant Ecossois, que François, qui signèrent le traité; & le numero 2444. qui comprend l'abrégé des quatre volumes. Celui-ci est précédé d'une Préface, où l'Abbréviateur ayant dit qu'il suivroit Froissart *chapitre à chapitre*, ajoute: *Et pour ce que iceluy M.^r Jehan Froissart n'a point fait de table à son premier livre, & par la table du livre l'on peut savoir legierement la matiere de quoy l'en veut lire, je me suis avizé de diviser iceluy premier livre en cent vingt-sept chapitres.*

Nous ne voyons rien dans ces Manuscrits, ni qui établisse la prétendue inimitié de Froissart contre les François, ni qui justifie l'accusation intentée contre Sauvage, d'avoir altéré le texte de son Historien. Mais un magnifique Manuscrit de Breslaw, en fournit, suivant quelques Ecrivains, une preuve incontestable. Le monde savant, disent-ils, croit avoir un Froissart entier; il a esté grossièrement trompé par Sauvage, qui n'en a pas conservé la dixième partie dans son édition. On peut répondre d'avance, 1.^o que Sauvage sera toujours exempt de reproche, puisqu'il nous a donné le texte de Froissart, tel

Mem. Tome XIII.

D d d d

qu'il l'avoit vû dans les exemplaires connus de son temps. 2.^o Que la description qu'on nous fait des miniatures de celui de Breslaw, fait juger qu'il ne remonte guères au-delà de la fin du xv.^e siècle, & qu'il est par conséquent d'une médiocre autorité. Enfin, qu'après le concert de tant d'autres Manuscrits, dont plusieurs même ont esté écrits en Angleterre, ou destinez pour ce pays-là, puisque l'Auteur est représenté offrant son livre au Roy & à la Reine d'Angleterre, on ne se persuadera pas aisément que le seul Manuscrit de Breslaw contienne seul des différences si considérables. Du moins, est-il de notre prudence, de suspendre notre jugement, jusqu'à ce qu'on ait publié, ou le manuscrit même, ou quelques-uns des passages qu'on dit avoir esté retranchez. On ne peut trop inviter ceux qui le possèdent, à faire part au public d'un trésor infiniment précieux pour les amateurs de l'Histoire. Si jusqu'ici on a esté dans l'erreur, on en reviendra volontiers : & il n'y a point d'homme de Lettres sensé, qui, mettant à part tout intérêt de Nation, ne desire ardemment d'avoir la Chronique de Froissart, telle qu'elle est sortie des mains de l'Auteur. On trouve encore plusieurs manuscrits de Froissart dans diverses Bibliothèques des pays étrangers. Il y en a un dans celle de la Cathédrale de Tournay, au rapport de plusieurs Bibliothécaires Flamands ; trois en Angleterre, suivant le catalogue des manuscrits de ce Royaume, qui fait aussi mention de notes manuscrites, recueillies par M. Ashmole, & d'autres encore, dont on peut voir l'indication dans la nouvelle Bibliothèque des Manuscrits du R. P. de Montfaucon.

Outre les anciens abrégés manuscrits de Froissart, Sleidan rempli d'admiration pour cet Historien, & voulant que l'utilité qu'on en peut tirer, fût commune à tous les temps & à toutes les Nations, en fit en 1537. un abrégé Latin, qui a esté mis depuis en François & en Anglois, par P. Golin in-4.^o London 1608. Dans une Préface ou Epître, qui précède l'abrégé Latin, l'Auteur recommande l'étude de l'Histoire de France sur toutes les autres, & particulièrement celle de Froissart, dont il loue la bonne foy, & à qui il ne reproche

que de s'estre quelquefois un peu trop étendu sur des détails militaires & sur les entretiens des Princes. Des Ecrivains étrangers, ont fait un crime à Sleidan de n'avoir pas composé cet abrégé avec le désintéressement & la fidélité qu'on devoit attendre d'un *homme d'une si grande réputation ; & pour vouloir trop favoriser les François, d'avoir passé sur les actions les plus illustres des Anglois, où il s'éloigne du sens de son Auteur, en écrivant autrement les choses que n'a fait Froissart.* Ce dernier reproche ne me paroît point fondé. A l'égard des omissions, il me semble qu'il a usé de la liberté qu'un Abrégiateur doit avoir, de s'attacher principalement à extraire ce qui luy convient ; & que Sleidan, qui vivoit alors en France parmi les François, a pu sans mauvaise foy s'attacher principalement aux événements qui les regardoient. Il ne seroit pas aussi aisé de justifier Belle-forêt, qui, donnant un abrégé François de Froissart, s'est contenté de traduire littéralement celui de Sleidan, sans faire aucune mention de l'Auteur qu'il traduisoit.

Les Anglois, que la lecture de Froissart intéresse d'une façon si particulière, ont en leur Langue une traduction de sa Chronique, composée par Jean Bouchier, suivant les ordres du Roy Henry VIII. & imprimée sur la fin de son règne. Il y en a une aussi en Flamand, imprimée par Guerrit Vander-Loo, in-folio ; sans compter celle dans la même Langue, que Vossius avoit vûe manuscrite. Je ne diray rien de ces traductions, n'ayant pu en trouver aucune : celle de Bouchier est, dit-on, plus correcte que les éditions Françoises, pour les noms propres ; ce qui s'entend apparemment des noms Anglois. La traduction Flamande doit avoir les mêmes avantages pour les noms propres & les noms de lieux de la Flandre : elles peuvent estre toutes deux d'un grand secours à qui voudroit donner une bonne édition de Froissart.

Nota. La table raisonnée de l'Histoire de Froissart, que M. de la Curne promet à la page 525. de ce volume, se trouvera dans l'un de ceux qui doivent suivre ; ainsi que le Mémoire sur les Poësies du même Froissart, qu'il annonce à la page 534.



D d d d ij

O B S E R V A T I O N S
S U R U N
R E C U E I L M A N U S C R I T D E P O E S I E S
D E C H A R L E S D ' O R L E A N S .

Par M. l'Abbé S A L L I E R .

21. Janvier
1734.

LE regne de Charles V. Roy de France, est une époque mémorable dans l'Histoire de l'empire des Lettres & des Sciences. Le Roy Jean fit donner à Charles V. une éducation propre à le former aux grandes entreprises qui luy estoient réservées; & *l'administration du pere* (comme le dit Christine de Pisan) *avoit fait introduire le fils en Lettres moult suffisamment.* Aussi l'amour de Charles V. pour les Sciences & les livres, se manifesta dès les premières années de son regne. Il n'en fallut pas davantage pour animer les François à faire des efforts; ils cultivèrent la Poésie, l'Eloquence & les différentes espèces de Littérature. Le desir de la gloire, & l'assurance de se rendre agréables au Roy, furent de puissants motifs, qui développèrent les talents, & produisirent des ouvrages où nous trouvons aujourd'huy l'histoire de la Langue & de la Poésie Française.

Le mouvement qui causa ce renouvellement dans les Lettres, s'entretint & se conserva par le goût dont la postérité de Charles V. avoit hérité; & enfin, ce goût, qu'une longue suite de malheurs publics ne put éteindre, reprenant une nouvelle force dans l'ame de François premier descendant de Charles V. amena la renaissance des Lettres, & détruisit la barbarie dans le Royaume.

C'est dans l'intervalle qu'il y eut depuis Charles V. jusqu'à François premier, que parut Charles d'Orléans petit-fils de Charles V. pere de Louis XII. & oncle de François premier. Ce Prince, dès sa plus tendre jeunesse s'appliqua aux Lettres;

il s'exerça à la Poësie & à l'Eloquence. Les Lettres à leur tour, lui fournirent un amusement dont la douceur diminua beaucoup les amertumes qu'il eut à essuyer dans le cours d'une vie fort traversée. Le recueil manuscrit de ses ouvrages, qui se trouve à la Bibliothèque du Roy, est un monument précieux que j'ay cru devoir faire connoître; on en peut tirer de grandes lumières pour l'histoire de la Langue Françoisé, & du progrès que la Poësie avoit fait, même avant que Villon fût né. Je ne sçais même s'il n'est pas plus sûr d'étudier le génie de la Langue Françoisé, dans ces ouvrages où elle se sent encore de sa première grossièreté, que dans les Ecrits des plus nouveaux Auteurs François, où la matière élève, & où la multitude & le choix des choses, donnent de la force & de la dignité aux paroles. Quelques-uns de nos modernes l'avoient cru ainsi; ils avoient connu ces anciens Auteurs François, ils en avoient pris la simplicité élégante & naïve, & ils avoient scû l'introduire & la faire aimer dans les compagnies les plus polies & les plus spirituelles. Mais, indépendamment de ces considérations, il me semble d'ailleurs que tirer de l'oubli les ouvrages de Charles d'Orléans, c'est faire honneur à la mémoire de nos anciens Auteurs; c'est décorer leur liste du nom d'un de nos Princes, c'est relever le prix de leurs travaux, que de montrer que ce Prince les a aimez, & qu'il a consacré à cet exercice les plus agréables moments de son loisir.

Le manuscrit dont j'ay à parler, a passé à la Bibliothèque du Roy, avec un fort grand nombre d'autres qui appartenoient à M. le Comte de Seignelay petit-fils de feu M. Colbert. Ce Ministre, dont le goût embrassoit toute sorte de Littérature, & dont les vûes s'étendoient à tous les temps, a conservé à la France une infinité de monuments par le recueil qu'il en avoit formé. Le manuscrit dont il s'agit, n'est pas un des moins précieux; M. Colbert l'avoit acquis avec plusieurs autres de M. Ballefdens. Le Monogramme de Catherine de Médicis, dont la couverture du livre est toute semée, ne permet pas de douter qu'il n'ait appartenu à cette Reine; & les armes de Charles d'Orléans, qui sont empreintes sur la première feuille du

D d d d iij

manuscrit avec celles de Valentine de Milan sa mere, insinuent assez que Catherine de Médicis, qui en faisoit usage, l'avoit tiré de la Librairie du Roy Henry II. petit-neveu de Charles d'Orléans.

Ce volume contient cent cinquante-deux ballades; sept complaints, ou lettres en complaints; cent trente-une chansons, environ quatre cens rondels, & enfin, un discours prononcé devant Charles VII. en faveur de Jean II. Duc d'Alençon. Il semble que l'on ait voulu distribuer les ballades en trois classes. Les unes sont des pièces de pure galanterie, faites pendant la vie d'une Princesse que le Duc d'Orléans aimoit. Les autres ont esté composées après la mort de cette Princesse, & elles n'expriment que les regrets du Duc d'Orléans. La plupart sont sous le titre de *départie d'amour*. Les dernières enfin, roulent sur *divers propos*, pour me servir des termes du manuscrit. Parmi ces différentes sortes d'ouvrages de Charles d'Orléans, sont mêlez & répandus ceux que quelques personnes de son temps luy adressoient. J'ay compté jusqu'à trente-deux noms de Poëtes contemporains, ou, pour parler plus précisément, de gens qui se plaisoient à faire quelquefois des vers. Or, pour mettre quelque ordre dans les remarques que le Manuscrit dont il est question m'a donné lieu de faire, je les rangeray sous trois articles différents. Le premier comprendra celles qui concernent la nature & le mérite des ouvrages de Charles Duc d'Orléans; le second celles qui ont rapport aux circonstances particulières de sa vie; le troisième enfin, celles qui regardent les Auteurs François que le commerce de ce Prince a honorez.

ARTICLE PREMIER.

Des Lettres & de la Poësie de Charles Duc d'Orléans.

*Durant les premiers ans du Parnasse François
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix;
La rime au bout des mots assemblez sans mesure,
Tenoit lieu d'ornement, de nombre & de césure.*

*Villon fût le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*

C'est ainsi qu'un maître de l'art, l'homme le plus capable de bien juger des ouvrages d'esprit, pensoit de l'ancienne Poësie Françoisë. Les premiers essais luy paroissoient des effets du caprice, & non des règles, à la recherche desquelles on n'avoit presque pas encore pensé. C'est à Villon qu'il attribue la gloire de les avoir entrevûs le premier; mais sans alléguer contre le sentiment de M. Despréaux, les productions de quelques-uns de nos premiers Poëtes, si quelque hazard eût fait tomber entre ses mains le recueil des Poësies de Charles Duc d'Orléans, il n'est pas douteux, ce me semble, qu'il ne l'eût reconnu plutôt que Villon, pour l'un des fondateurs du Parnasse François. Il auroit avoué, à la lecture des ouvrages de ce Prince, qu'il avoit commencé à donner une forme plus régulière à nos vers, & qu'il avoit, en quelque manière, contribué à établir le langage de la Poësie, qui jusque-là n'avoit fait que bégayer. Il seroit convenu que Villon même avoit pu profiter des poësies de Charles Duc d'Orléans, comme l'on croit communément que Clément Marot avoit profité de la lecture de Villon.

Charles Duc d'Orléans naquit en 1394. Il se trouva en 1415. à la funeste bataille d'Azincour; il y fut fait prisonnier, on le conduisit en Angleterre, & il y demeura vingt-cinq ans: il fut délivré en 1440.

Il paroît d'un autre côté, par les ouvrages de Villon, que la naissance de ce Poëte doit se rapporter à l'année 1431. Les différentes espèces de Poësie avoient déjà esté assujetties à certaines règles, & ces règles, par conséquent, estoient connues, quand François Villon entra dans la carrière.

En supposant même que ce Poëte, perfectionnant son art, l'eût emporté à cet égard sur Charles d'Orléans, il seroit toujours vray que l'un auroit esté redevable à l'autre de beaucoup de choses. Charles d'Orléans auroit toujours eu sur Villon le mérite de l'invention, la gloire d'avoir fait sentir en notre

Langue le caractère qui luy est propre, & cet air qui la distingue des autres; mais il s'en faut bien que la préférence soit due à ce Poète sur Charles d'Orléans. Nous n'avons qu'à examiner quelques pièces de celui-ci; la comparaison de l'un avec l'autre se fera sans peine, & on jugera de même de quel côté est l'avantage.

La Poésie ne consiste pas simplement à donner un arrangement mesuré à des paroles, c'est à la noblesse des idées, à la beauté & aux graces de l'expression, qu'elle doit attribuer le pouvoir qu'elle a sur les esprits.

Ces principes sont reçus, mais cependant on convient qu'ils ne peuvent avoir d'application qu'à la poésie qui se propose de grands sujets, comme l'Epopée, la Tragédie, l'Ode héroïque. Il est d'autres genres qui ont des règles différentes, & l'art les a variées autant que la nature a diversifié les talents & les sujets qui se peuvent traiter. Lorsque Racan chante les bergers & les bois, il ne prend pas le ton que choisit Malherbe quand il vante les exploits d'un Héros.

Suivant cette distinction, on ne doit pas trouver dans les poésies de Charles d'Orléans, la hardiesse des fictions ou des figures.

Les sujets qu'il manie sont moins considérables par ce qu'ils ont de grand, que par ce qu'ils ont d'agréable & d'amusant. Ce sont des sujets de pure galanterie, ils ne demandent qu'une imagination douce & tranquille; la plus simple fiction & la plus facile suffit, pourvu qu'elle se présente d'elle-même. Aussi ne trouve-t-on rien au-dessus de cette simplicité dans les ouvrages de Charles d'Orléans; mais avec cette même simplicité, les idées sont nobles, inspirées par le sentiment, réglées par la bienfaisance, exprimées avec autant de naïveté que d'élégance. On sent que la galanterie de ces anciens temps n'admettoit rien qui pût offenser les mœurs ou blesser la pudeur, & qu'en effet avec la franchise & la sincérité Gauloise, elle ne pouvoit souffrir ni fausseté ni mensonge.

Voici la première pièce du Recueil que j'examine, & le commencement de l'histoire de Charles d'Orléans. Il seint qu'après

qu'après le temps écoulé de son enfance, lorsque la nature eut donné à la Jeunesse le soin de le gouverner; un peu avant la nouvelle saison, la Jeunesse entra un jour dans sa chambre, vint l'éveiller pour le mener au temple de l'Amour, où il trouveroit l'abondance de tous les biens. Il résista d'abord à cette invitation, par la crainte du danger & des tourments :

*Trop jeune suis pour porter si grant fuis
Il vaut trop mieux que je me tiengue en pais.*

Mais il luy fallut céder à la volonté de celle qui le gouvernoit, sur l'assurance que son cœur ne seroit point forcé. Ils se mettent en chemin pour aller au temple, & arrivez à la place où l'Amour tient sa Cour, la Jeunesse le fait introduire dans le séjour; il y rencontre

————— *Bel-accueil & Plaisance*
Qui de l'ostel avoient l'ordonnance
Lors quant de nous approucher je les vy.
Couleur changay & de cuer treffailly.

Plaisance & Bel-accueil le conduisent à la Divinité du temple, & la Jeunesse prenant la parole, dit :

Tres hault & noble puissant Prince
A qui subgiet est chacune province,
Et que je dois servir & honorer
De mon pouvoir, je viens vous présenter
Ce jeune fils qui en moy a fiance,
Qui est sailli de la Maison de France,
Creu au jardin semé de fleurs de lys.
Amour répond, il est le bien venu.
Ou temps passé, j'ay son pere cogneu
Plusieurs autres aussi de son lignaige...
Ont maintesfois esté en mon servaige
Parquoy tenu suis plus de luy bien faire
Mem. Tome XIII.

Eccc

*S'il veut après son lignaige retraire.
Viens-ça, dit-il, mon fils, que penſes-tu ?
Fus-tu oncques de ma darde feru ?
Je crois que non, car ainſi le me ſemble
Viens près de moy, ſi parlerons enſemble.*

Le jeune Prince approche, mais en tremblant; il tâche d'éloigner le coup dont il eſt menacé, & il croit le ſuſpendre, en déclarant qu'il ne s'eſtoit rendu pour faire le voyage, que ſur la foy de la Jeuneſſe; qu'elle luy avoit répondu que chacun deſiroit de fréquenter cette Cour, & qu'il n'auroit pas lieu de ſe repentir d'y eſtre entré; il ſe dit étranger, & ce ſeroit manquer à la nobleſſe des procédés, que luy faire *mal* ou *rudèſſe*. Cette représentation ſemble détourner l'Amour de ſon premier deſſein ſur Charles d'Orléans; il ne le contraindra point par luy-même, mais il fait en même temps avancer la Beauté, & il exige qu'elle vienne attaquer le Prince qui eſt rebelle, qu'elle le rende moins ſauvage, & qu'elle l'appriivoiſe.

*Beauté lors vint, de coté moy s'aſſit,
Un peu ſe teuſt, puis doucement me diſt
Amy, certes, je me donne merveille
Que tu ne veuſ pas que l'on te conſeille.
Au fort ſaiches que tu ne peux choiſir,
Il te convient à Amour obeir.
Mes yeux prinrent fort à la regarder
Plus longuement ne les en peu garder;
Quand Beauté vit que je la regardoye
Toſt par mes yeux ung dard au cueur m'envoye;
Quant dedans fu, mon cueur vint eſveiller
Et tellement le print à catoiller
Que je ſenti qu'il trop iroit de joye,
Il me deſpleut qu'en ce point le ſentoye.
Si commençay mes yeux fort à tenſer*

*Ex envoyay vers mon cueur ung penſer
 En luy priant qu'il jettast hors ce dard,
 Helas ! helas j'y envoyay trop tard,
 Car quant penſer arriva vers mon cueur
 Il le trouva ja paſmé de douleur.*

La colére du Prince s'allume en ce moment, il déteſte la vie, & il invoque la mort ; il appelle à ſon ſecours la *Détreſſe* pour le faire périr, & enfin la douleur l'abbat aux pieds de l'Amour ; l'Amour en rit, & il joint l'inſulte à la raillerie, juſqu'à ce que la Beauté demandant grace & *reſpit* pour celui qui eſt vaincu, elle luy dit que *de mainmiſe elle l'arreſte*. Le Prince ſe rend, fait hommage à l'Amour, & la Beauté en implore pour luy la clémence ; l'Amour le redonne & le ſoumet tout entier à la Beauté.

*Tout le ſoummets à voſtre voulenſé
 Sauve, ſans plus, ma Souveraineté ;*

après quoy la Beauté preſcrit à Charles d'Orléans, les loix que doivent obſerver ceux qui deviennent ſujets de l'Amour.

*Premierement devant vous jurera
 Que loyaument de cueur vous ſervira.
 Il jurera auſſy ſecondement
 Qu'en ung ſeul lieu amera fermement
 Sans point querir ou deſirer le change
 Car ſans faillir ce ſeroit trop eſtrange
 Que bien ſervir peuſt un cueur en maints lieux
 Combien qu'aucuns cueurs ne demandent mieux
 Que de ſervir du tout à la volée
 Et qu'ils ayent d'anier la renommée
 Avecques ce, il vous fera ſerement
 Que s'il reçoit aucun avancement
 En vous ſervant qu'il n'en fera vantance
 Ceſtuy meſſait deſſert trop grant vengeance.*

Eccc ij

Aussi-tôt que le Prince est averti de ces devoirs, l'Amour l'appelle, luy fait mettre les mains sur un livre, en luy faisant promettre de garder *ces points* d'amour; après quoy l'Amour ordonne à Bonne-foy son principal Secretaire, de faire la Lettre de retenue de Charles d'Orléans.

*Ainsi Amour me mist en son servage
Mais pour seureté retint mon cueur en gage.*

Ce récit est suivi de la Lettre de retenue.

*Dieu Cupido & Venus la Déesse
Ayans pouvoir sur mondaine liesse
Salut de cueur par nôtre grant humbleesse
A tous Amans.*

*Savoir faisons que le Duc d'Orleans
Nommé Charles, à present jeune d'ans
Nous retenons pour l'un de nos servans
Par ces presentes.*

.....
*Nous le voulons richement guerdonner
Et de nos biens à largesse donner
Tefmoins nos Sçaulx
Cy attachiez devant tous nos feaulx
Gens de Conseil & Serviteurs loyaulx
Venus vers nous par Mandemens Royaulx
Pour nous servir.*

.....
*En la Cité de gracieux desir
Ou avons fait notre Conseil tenir
Par Cupido & Venus Souverains
A ce prefens plusieurs Plaisirs mondains.*

Pour peu que l'on se rappelle l'impression que la lecture des

ouvrages de Villon a coûtume de faire, il sera aisé de sentir la différence du caractère de ce Poëte & de celui du Duc d'Orléans.

Villon avoit, à la vérité, comme le dit Marot, *un gentil entendement*, c'est-à-dire, un génie heureux, de l'enjouement & de la finesse, mais en plusieurs endroits il est moins agréable que bouffon ; ses plaisanteries & sa gayeté sont plus libres que l'honnêteté & la sagesse ne le comportent, & souvent ses vers découvrent la bassesse de ses inclinations, aussi-bien que le dérèglement de ses mœurs. Marot, malgré sa prévention, n'avoit pu s'empêcher d'avouer que Villon auroit beaucoup gagné, pour la perfection de sa poésie, s'il avoit fait quelque séjour *en la Court des Roys & des Princes*, où, dit-il, *les jugemens se amendent, & les langages se polissent*.

On trouve au contraire dans les productions de Charles d'Orléans, avec la liberté Françoisë & une heureuse facilité pour exprimer ce qu'il pense & ce qu'il sent, toute la décence & la retenue que la noblesse d'une haute origine, & que des mœurs douces & formées par une éducation convenable, pouvoient imprimer dans le discours. On sent déjà dans la Langue cette délicatesse, qui fait que le moindre sens grossier l'offense.

Voilà quelle est, en général, la supériorité du Duc d'Orléans, quant à la manière d'écrire. Cette supériorité deviendra plus sensible, en rapportant quelques pièces de ce Prince dans le genre de celles que Villon avoit essayé de faire. Prenons une ballade ; je m'arrête à la septième.

*De jamais n'amer par amours
J'ay aucunesfois le vouloir
Pour les ennuyeuses dolours
Qu'il me faut souvent recevoir
Mais en la fin pour dire veoir
Quelque mal que doive porter
Je vous assure par ma foy,*

E e e e iij

*Que je n'en sauroye garder
Mon cueur qui est maistre de moy.*

*Combien qu'ay eu d'estranges tours
Mais j'ay tout mis à non-chaloir
Pensant de recouvrer secours
De confort ou d'un doulx espoir
Helas ! se j'eusse le pover
D'aucunement hors m'en bouter
Par le sercement qu'à amour doy
Jamais n'y lairoye rentrer
Mon cueur qui est maistre de moy.*

*Car je scay bien que par doulçours
Amour le scet si bien avoir
Qu'il voudroit ainsi tous les jours
Demourer sans ja s'en mouvoir
Nil ne veut oïr ne savoir
Le mal qui me fait endurer.
Plaisance l'a mis en ce ploy
Elle fait mal de le m'oster
Mon cueur qui est maistre de moy.*

*Il me déplaiſt d'en tant parler
Mais par le Dieu en qui je croy
Ce fait desir de recouvrer
Mon cueur qui est maistre de moy.*

Le fond de la pensée qui fait cette ballade, a reparu long-temps après la mort du Duc d'Orléans, dans le fameux sonnet de Voiture, qui commence par ces vers :

*Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauroient guerir.*

On retrouve dans la ballade, la gravité du sonnet, & tout le sentiment que l'Auteur y avoit répandu; le tour même qui regne dans la ballade, n'est ni moins naturel ni moins heureux que dans le sonnet.

On ne verra pas d'exemple d'une pareille gentillesse dans les ballades de Villon. Il seroit aisé d'ajouter encore à l'idée avantageuse que ces pièces donnent du génie de Charles d'Orléans, si le temps me permettoit d'y en joindre d'autres de la même sorte; mais il ne s'en est pas tenu à faire fleurir des ballades, il a rimé des chansons & tourné des rondeaux. Je crois qu'il vaut mieux faire connoître son talent par quelqu'un des ouvrages de cette dernière sorte. On ne trouve point dans les chansons ou les rondeaux qu'il a faits, d'expressions recherchées, de tours forcez, ou de sentiments trop étudiez; mais à la douceur & à la facilité, il a joint l'abondance, la variété & l'enjouement. Il semble même que dans quelques-uns de ces petits ouvrages, le cœur parle plus que l'esprit; on en peut juger par cette chanson-ci :

*Tiegne soy d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourroye tenir
Amoureux me faut devenir
Je ne sçay qu'il m'en avendra
Combien que j'ay oy de pièce
Qu'en amours faut mains maux souffrir.
Tiegne soy d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourroye tenir.*

*Mon cueur devant hier accointa
Beauté qui tant le fect cherir
Que d'elle ne veut départir
C'est fait, il est sien & sera.
Tiegne soy d'amer qui pourra
Plus ne m'en pourroye tenir.*

C'est assez rapporté de ces Poësies de Charles d'Orléans,

j'ajouteray quelques remarques sur la manière de ses rondeaux & de ses chansons.

Les chansons sont, à proprement parler, des triolets, quoy qu'un peu différens de ce que ceux qui ont écrit de l'Art Poétique François, appellent triolets. Ils nomment ainsi une pièce de huit vers sur deux rimes; & la bonté de la pièce consiste dans l'application heureuse qui se fait des deux premiers vers, qui sont comme un refrain. Il faut pour cela qu'ils rentrent bien dans le rolet, & qu'ils tombent au vray lieu des poses, dit Saint-Amant, qui a expliqué les règles du triolet dans un triolet même. La chanson que je viens de rapporter du Duc d'Orléans, a plus de huit vers, à la vérité, mais à cela près, c'est un triolet, par la répétition des deux premiers vers en forme de refrain, & par la liaison juste & naturelle qu'ils ont avec les vers dont ils sont précédés. Les autres chansons sont faites sur le même modèle.

On distingue deux sortes de rondeaux, les rondeaux ordinaires & les rondeaux redoublez. Cette dernière sorte n'a pas esté en usage dans le temps de Charles d'Orléans, mais on trouve parmi ses pièces quelques rondeaux ordinaires, en assez petit nombre cependant. Tous les autres tiennent plus du triolet, formé suivant les règles que j'en ay expliquées tout à l'heure. On pourroit les appeller rondeaux simples, & les définir *des rondeaux de deux quatrains unisones*, c'est-à-dire, sur les mêmes rimes, séparés par un distique auquel le refrain est attaché, comme il l'est encore à la fin du dernier quatrain.

Pour ce qu'il y auroit à reprendre dans la versification de Charles d'Orléans, il suffira de dire que la plupart de ses défauts ne viennent que de l'imperfection du goût de ces premiers temps; l'idée des beaux vers n'estoit pas encore venue à l'esprit, & elle estoit réservée à un siècle plus poli.



RECHERCHES

RECHERCHES
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE JEAN LE MAIRE.

Par M. l'Abbé SALLIER.

QUOYQUE le nom de Jean le Maire ne soit pas aujourd'hui fort célèbre, ou plutôt qu'il soit presque entièrement oublié, il ne doit pas paroître étonnant qu'on veuille le faire revivre, ou du moins un peu plus connoître. Pour justifier ce dessein, on pourroit faire valoir les éloges dont il a été comblé par quelques personnes de son siècle, la réputation dont il a joui, les liaisons dont il a été honoré, & les titres glorieux dont plusieurs Princes ou Princesses l'ont décoré. D'ailleurs, Jean le Maire a paru dans un temps où l'histoire des Sçavants est nécessairement liée avec celle de la renaissance des Lettres. Enfin, s'il est juste de conserver le souvenir de nos premiers Auteurs qui ont enrichi de quelques ouvrages la Langue Françoisé, on ne doit pas trouver moins convenable de renouveler la mémoire des anciens Ecrivains de nation étrangère, lorsque pour faire passer leurs productions à la postérité, ils ont mieux aimé se servir de notre Langue que de celle qui leur estoit naturelle, qu'ils luy ont rendu le témoignage le plus avantageux, & qu'ils ont été des premiers à en répandre l'usage par leurs écrits. Les Lettres Françoises ne peuvent mieux reconnoître cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il est volontaire, qu'en rappelant dans leurs Annales, & le nom de ces Ecrivains, & ces mêmes écrits.

Jean le Maire, natif de Haynault, a signalé sous Louis XII. son goût & son zèle pour la Langue Françoisé; dans la comparaison qu'il en fait avec le langage Tolcan ou Florentin, tantôt il avoue que la Langue Françoisé estoit gente, propice, suffisante assez & du tout elegante pour exprimer en bonne foy tout ce que l'on scauroit excogiter, soit en amours ou autrement; tantôt

Mem. Tome XIII. Ffff

19. Juillet
1735.

il remarque que *les bons esprits Italiques la prirent & l'honorèrent à cause de sa résonnance, de sa gentillesse & courtoisie humaine*. Il cite pour garants de ce qu'il dit à l'honneur de la Langue Française, *aucuns Poëtes, Orateurs & Historiens*, comme Jean de Mehun, Froissart, Maître Alain, Meschinot, les deux Grebains, Millet, Molinet, George Chastelain & autres, sans ceux qui vivoient de son temps, & dont Guillaume Cretin estoit le Prince, ainsi qu'il l'assure.* Les François ne peuvent refuser de la reconnoissance à un Ecrivain qui, en leur rendant justice, semble avoir suivi les mouvements de son cœur autant que ceux de la raison.

*Illustrat. liv. 1.
chap. 1.*

Jean le Maire naquit dans la Cité de Belges en Haynault, il nous l'apprend luy-même :

*Concorde des
deux langages.*

*Et je qui fus en temps de guerre & noise
Né de Haynau, pais enclin aux armes.*

Illustrat. liv. 3.

Il ajoute qu'en la Gaule Belgique il y eut autrefois trois Citez principales nommées Belges, que la troisième est Bavais en Haynault ; que quoyqu'elle soit aujourd'huy une ville *peute*, déserte & abandonnée, ses ruines peuvent donner encore une idée de sa grandeur, & montrent assez qu'elle a esté d'une *étendue merveilleuse*.

*Eptre dédicat.
des Illustrations.*

Jean le Maire marque aussi l'année de sa naissance ; il faut la rapporter à 1473. Il avoit, dit-il, environ vingt-sept ans, lorsqu'en 1500. il conçut le projet de l'ouvrage des *Illustrations de Gaule*.

Les recherches que j'ay pu faire ne m'ont rien appris de sa famille, si ce n'est qu'il estoit parent de Jean Molinet, qui non seulement le reconnoissoit pour tel, mais qui en usa en bon parent à son égard. Molinet s'intéressa avec soin à l'éducation de Jean le Maire, il le forma, & celui-ci semble avoir esté redevable à l'autre des richesses littéraires qu'il acquit, & des succès qu'il eut dans la carrière où il estoit entré ; du moins Guillaume Cretin en fait honneur à Molinet, dans une *Eptre* en vers adressée à Jean le Maire. On chercheroit inutilement cette lettre dans les recueils imprimez des poësies de Cretin,

elle n'a pas esté connue; Cretin loue un ouvrage de Jean le Maire :

*Dont Molinet qui t'avoue à parent
Acquiert honneur, bruit & los apparent
Veu que sous luy tu as si bien appris
Que ton labeur vaut estre mis à pris.*

Temple d'Honneur impr.

Jean le Maire de son côté conserva le souvenir de ce bienfait, le publia, & sa reconnoissance paroît en plus d'une occasion : *Desquels tres comandez Historiens modernes*, dit-il, *je tres petit incognu disciple & loingtain imitateur, desirant suivre les vestiges de Monseigneur & Indiciaire Archiducal, maisie Jean Moulinet mon precepteur & parent.*

Si ce fut aux préceptes de Molinet que Jean le Maire dut la perfection de ses talents, ce fut par les conseils de Cretin qu'il se déterminâ à en faire usage, & qu'il s'attacha à la composition des ouvrages qu'il donna au public. Jean le Maire n'estoit âgé que de vingt-cinq ans, & demouroit à Villefranche en Beaujolois, *Clerc de Finances au service du Roy & de Monseigneur le Bon Duc Pierre de Bourbon*. Cretin, passant par ces quartiers, vit Jean le Maire, conçut de l'estime pour luy, & l'encouragea de mettre la main à la plume. *Ce que je crus de leger*, dit-il en parlant à Cretin, *& je devins soudain enclin à l'Art Oratoire, au moyen de la tienne persuasion, à cause de l'estimation que j'avois de ta doctrine & vertu.* Ce voyage de Cretin, tombe dans l'année 1498. on remarque en effet, que depuis ce temps-là Jean le Maire consacra son temps aux travaux Littéraires. Deslors il songea à se faire un fond de connoissances; on ne peut en juger autrement à voir le livre *des Illustrations de Gaule & singularitez de Troyes*. Quoyqu'il tienne plus du Roman que de l'Histoire, il est vray cependant qu'il fait voir dans l'Auteur une grande lecture, & que la découverte des véritez historiques n'a pas coûté aux Sçavants de ce dernier siècle, plus de recherches que Jean le Maire en a fait pour établir le faux presque dans tous les points qu'il a touchez. Ce traité peut avoir esté le premier objet que se soit proposé Jean

Voy. liv. 3. des Illustrat. Épître à Cretin.

F f f f ij

Mort le 8.
Octobre 1503.
La Duchesse,
le 4. Novemb.
1522.

le Maire, mais il n'en fut point le coup d'essay. Le plus ancien ouvrage de cet Auteur, qui soit arrivé jusqu'à nous, & qui ne se trouve dans aucun de ses recueils imprimez, parut en 1503. sous le titre de *Temple d'honneur & de vertus, composé par Jean le Maire disciple de Molinet, à l'honneur de feu Monseigneur le Duc de Bourbon*. Le Duc de Bourbon dont il s'agit ici, estoit Pierre II. fils de Charles premier Duc de Bourbon. L'Auteur adresse son Ecrit à Madame Anne de France (qui estoit fille de Louis XI.) Duchesse de Bourbonnois & d'Auvergne... Dame de Beaujeu. C'est l'éloge de Pierre de Bourbon, & comme une apothéose de ce Prince. A lire l'ouvrage mêlé de prose & de vers, on reconnoît que Jean le Maire ne manquoit ni de génie, ni de facilité pour se faire un plan, ni de justesse pour arranger les parties d'un sujet.

A peine avoit-il achevé ce *temple d'honneur & de vertus*, construit à la gloire du Duc de Bourbon, qu'il se vit obligé de rendre un aussi triste devoir à une autre personne. C'estoit à Louis de Luxembourg Prince d'Altemore Comte de Ligny, mort le 31. Décembre 1503. Jean le Maire se dit Secrétaire de ce Seigneur. Au milieu d'une foule de gens occupez à pleurer la mort de Louis de Luxembourg, le Poète introduit la Peinture & la Rhétorique, qui l'une après l'autre chantent les louanges du Prince d'Altemore. La ville de Lyon est le lieu de la scène, & la compagnie qui avoit esté témoin des regrets que les beaux Arts venoient d'exprimer, jugea que c'estoit à Jean le Maire à conserver par son écrit, ce que *les deux Nymphes Peinture & Rhétorique avoient dit entr'elles; & combien que chose trop grieve & trop difficile me fust d'exhiber au feu tres-desiré Monseigneur & bon maistre ce dolent, dernier & non espéré service, neantmoins plus contraint que content, je leur obtemperé*. Ce sont ses paroles. La pièce a pour titre *La Plainte du désiré*.

Philippe 1.^{er} Roy d'Espagne, mourut en 1506. sa sœur Marguerite d'Autriche, trouva presque toute sa vie la fortune contraire à son bonheur; elle fut fiancée à Charles VIII. en 1483. renvoyée à Maximilien en 1496. Elle fut promise à l'Infant d'Espagne, Jean fils de Ferdinand Roy

d'Aragon ; embarquée pour passer en ce Royaume , à peine put-elle se sauver du naufrage , & elle n'arriva auprès de l'Infant , que pour le voir mourir peu de temps après l'avoir épousé. Enfin , en 1501. elle fut mariée au Duc Philibert de Savoye , & en demeura veuve en 1504. La mort de son frere Philippe , la plongea de nouveau dans la douleur après son retour dans les Pays-bas ; une suite si constante de malheurs , avoit fait donner à Marguerite d'Autriche le titre de *Dame infortunée* ; & c'est sous ce titre que dans l'Ecrit de Jean le Maire elle gémit sur la mort de son très-cher frere unique. Voilà le dernier éloge funébre que nous connoissons de Jean le Maire ; car je ne mettray point au nombre de ses ouvrages , la plainte sur le trépas de feu Messire de Bissipat seigneur de Falaise. L'autorité des anciennes éditions de Jean le Maire , ne doit point nous imposer à cet égard , non plus que celle de 1549. que l'on regarde comme la plus parfaite. L'ouvrage dont il s'agit ici , est incontestablement de Guillaume Cretin ; non-seulement il se trouve parmi les œuvres de Cretin , & par conséquent on auroit édition à opposer à édition , mais c'est que les Manuscrits réclament pour luy ; la devise , ou plutôt le mot dont se servoit ce Poète à la fin de ses pièces , est le même dans le Manuscrit de la plainte sur la mort du Sire de Bissipat , que dans les autres pièces que l'on ne peut disputer à Cretin , *mieux que pis*. Jean le Maire en avoit adopté un autre , *de peu assez* , & les Auteurs de ce temps-là ne varioient pas à ce sujet. Mais d'ailleurs dans la pièce en question , l'Auteur invite Jean le Maire à partager sa douleur , & à célébrer la gloire de l'ami qu'il a perdu. Voici comme il parle :

Jean Marot
avoit pris ne
trop ne peu.

*Abbé d'Auton & Maître Jean le Maire
Qui en notre art estes des plus experts
Ouvrez l'archet de votre riche aumaire
Et composez quelque plainte sommaire
En regrettant l'ami qu'ores je perds.*

Il est naturel de penser que Cretin , qui faisoit cas de Jean

Ffff iij

le Maire, luy adreffoit ce discours, non pas que Jean le Maire s'excitât luy-même. S'il faut regarder les regrets de Marguerite d'Autriche sur la mort de Philippe son frere, comme la dernière production que Jean le Maire ait faite de cette nature, d'un autre côté, cet ouvrage estoit les prémices de son attachement au service de cette illustre Princesse. *Pour ce que, dit-il, par l'honneur de la louable memoire du deffunct il vous plaist en me recueillant restaurer la diere perte que j'ay fait à son trespas, je vostre plus que tres humble & tres obeissant serviteur de ce mien petit labeur tel qu'il est, vous fais un petit present ainſy que par maniere de Primices en votre tres ſouhaité & tres volontaire ſervice.*

*Catalogue des
livres de Mar-
guerite d'Autri-
che.*

Jean le Maire, en effet, avoit appartenu à Marguerite d'Autriche dès l'année 1503. On pourroit préſumer que Jean Molinet Bibliothécaire de cette Princesse, avoit ménagé à Jean le Maire son parent la faveur de Marguerite, & que l'un ſuccéda à la place de l'autre. Quoy qu'il en ſoit, & ſans hazarder de conjecture ſur la qualité que Jean le Maire avoit auprès de Marguerite d'Autriche, il n'eſt pas douteux qu'il en recevoit des gages dans l'année 1509. Une Epître dont la date eſt de cette année, & que Mercure adreſſe à Marguerite d'Autriche, porte: *Voicy desja le ſixieme an que par mon propre mouvement & enhort, ta debonaireté Palladienne luy (Jean le Maire) a donné faveur & entretenance liberale. Jean le Maire ajoute dans un autre endroit, que afin que toujours quelque bien vienne de ſa main liberale (de Marguerite) à la choſe publique, elle ha commandé à Jean le Maire de Belges Indiciaire & Hiſtoriographe ſipendie dudit Seigneur Archiduc & d'elle, de labourer en ce beau temps de paix à l'achevement de ce preſent volume.*

Le ſervice de Marguerite d'Autriche n'avoit pas empêché Jean le Maire de paſſer en Italie, où les Grecs qui avoient fui devant les Turcs, estoient venus établir une nouvelle Athenes, & avoient inſpiré l'amour des Lettres. En 1506. il estoit à Veniſe; dans la même année il alla à Rome, & il y estoit encore en 1508. A ſon retour il publiâ enſin le premier livre des Illuſtrations de Gaule & ſingularitez de Troyes. Le privilège de Louis XII. eſt du 23. Juillet 1509. Ce premier

livre est dédié à la tres noble & plus que tres superillustre Princesse Madame Marguerite d'Autriche; & Jean le Maire comptoit par ce moyen faire hommage à la Princesse, du loisir que ses bienfaits & ceux de l'Archiduc son neveu lui procuroient.

L'intervalle qu'il y eut de la publication de ce premier livre aux second & troisième, ne s'écoula point sans qu'il parût de nouveaux ouvrages de Jean le Maire. La même année 1509. fut l'époque heureuse de la paix que Marguerite d'Autriche, avec le Cardinal d'Amboise, rétablit par sa vertu, son sens & diligence, entre Maximilien I.^{er} & Louis XII. Jean le Maire mit en même temps au jour l'écrit qu'il a intitulé *la Legende des Venitiens*, qui n'est, à proprement parler, qu'une satire vive contre la République de Venise, & une justification de la ligue formée contre elle à Cambray, entre le Roy & Maximilien unis au Pape. La rapidité & la grandeur des succès de Louis XII. dans les entreprises qu'il fit en conséquence de cette ligue, allarmèrent aussi-tôt le Pape Jules II. il renonça aux engagements qu'il avoit pris, & il en contracta de contraires aux intérêts de la France; il éclata contre elle par les procedes les plus violents, & Louis XII. se trouva dans la nécessité d'assembler un Concile à Tours, pour se pourvoir contre les excès de la Cour de Rome. A cette occasion Jean le Maire fit paroître le *Traité de la différence des Schismes & des Conciles de l'Eglise, & de la prééminence & utilité des Conciles de l'Eglise Gallicane. Le droiturier office & devoir*, dit-il, *de tous bons Indiciaires, Chroniqueurs & Historiographes est de montrer par escritures & raisons apparentes les vrayes louanges & merites de leur Prince, & les bonnes & justes querelles d'iceux; memement quand l'estat de la guerre est scandaleux, estrange & non accoutumé. . . . A cette cause je qui suis le moindre & le plus jeune de la vocation des dessus nommez indiciaires & Historiographes pour le bon zele que j'ay à la chose publique Chrestienne ay entrepris, &c.*

Jean le Maire se propose en ce traité, de mettre en évidence l'injustice de la conduite de Jules II. à l'égard de Louis XII. & pour la rendre plus odieuse, il donne à la fin de son

traité, l'histoire du *Prince Syach Ismail dit Sophy* Roy de Perse. Là, Jean le Maire met en contraste l'aigreur & la violence de Jules II. contre les Princes Chrétiens, & la *Chrétienté qu'il trouble & scandalise*, avec le zèle du Sophy pour la destruction des Turcs ; il oppose l'infidélité de Jules II. qui manquoit aux serments les plus solennels, en refusant de porter la guerre dans le pays des Mécréans, aux mesures que le Sophy prenoit contre la domination des Turcomans. Jules II. méritoit des reproches, mais Jean le Maire voulant le combattre par des exemples, en devoit choisir de plus pressants, & dont il fût moins facile d'é luder l'autorité. Les talents de Jean le Maire, luy avoient fait obtenir l'estime de quelques personnes de la Cour de France ; & l'amitié dont cette estime fut suivie, ne leur laissa point échapper l'occasion de procurer à ce Sçavant, une nouvelle fortune. Les derniers ouvrages dont je viens de parler, estoient garants de son amour pour le bien public & pour la gloire du Roy. Jean Perréal, de Paris, Peintre & Valet de chambre ordinaire du Roy, se rendit son protecteur, & fit tomber sur luy les regards de Louis XII. & de la Reine Anne de Bretagne. Jean Perréal faisoit valoir les *Ecrits* de Jean le Maire, & celui-ci l'avoue positivement dans un ouvrage adressé au Roy. Cette protection fut efficace & utile à Jean le Maire ; il semble qu'on n'en puisse pas douter, à le voir se qualifier à la tête du second & troisième livre des *Illustrations de Gaule & singularitez de Troyes, de Secrétaire ; Indiciaire, ou Historiographe de tres haute & tres excellente Princesse Madame Anne deux fois Royne de France*. C'est en l'année 1512. le premier jour de May, qu'il offrit le second volume de l'ouvrage dont il s'agit ; ce fut au mois de Septembre de la même année, qu'il acheva le troisième.

Peu de temps après la publication de cet ouvrage, Jean le Maire fit paroître son traité, intitulé de la *Concorde des deux langages* : traité dont l'objet est de relever les avantages de la langue Françoisé & du langage Toscan. Il fut engagé à écrire sur cette matière, par l'amour de la paix qu'il auroit voulu voir regner entre les deux Nations, Françoisé & Italienne. *Il m'a semblé*

semble bon pour chose morale, dit-il, & duisant à la chose publique. . . de mettre peine à les persuader & enhorter tant en general comme en particulier d'estre désormais d'un même accord & volonté, sans plus avoir de controverse entr'eux, car trop en couste la façon. Ce traité comprend deux parties; & ce qu'il y a de remarquable dans l'une, c'est qu'elle est rimée en vers tiercets, ainsi qu'il les appelle, à la façon Italienne, ce que nul autre de notre langue Gallicane, ajoute-t-il, n'a tenté de suivre.

Pour venir à présent aux Poësies & ouvrages Poëtiques de Jean le Maire, je commenceray par ses deux Epîtres de l'Amant verd, adressées à Madame Marguerite d'Autriche; elles contiennent, la première les regrets du Poëte sur le départ de cette Princesse, quand elle passa en Allemagne pour voir Maximilien son pere & Philippe 1.^{er} son frere. Je ne vois pas la raison qui avoit fait prendre à Jean le Maire le surnom de l'Amant verd, à moins qu'on ne s'en tienne à ce qu'il dit dans la pièce, d'un habillement tout verd qu'il portoit, tandis que la Princesse d'Autriche sa Dame, sembloit vouée à la couleur noire, plus convenable qu'aucune autre aux funestes accidents qu'elle avoit essuyez dans le cours de sa vie. La douleur d'estre éloigné de Marguerite d'Autriche, avoit fait mourir le Poëte; & la seconde Epître est le récit de ce qu'il avoit vû dans l'empire des morts. Ces deux lettres furent publiées en 1510. Anne de Bretagne se plaisoit quelquefois à voir cet ouvrage, dont elle faisoit son amusement.

La seconde pièce de Poësie de Jean le Maire parut environ l'année 1511. C'est au nom de Louis XII. qu'elle est écrite, en réponse à celle que Jean d'Auton avoit envoyée au Roy de la part d'Hector de Troyes. Louis XII. y fait la relation de la bataille d'Aignadel, y parle de la violence & de la perfidie de Jules II. & informe Hector des liaisons du sang qui font entre luy & les Rois François.

Les contes intitulez de *Cupido* & d'*Atropos*, sont le troisième ouvrage en vers de Jean le Maire. De ces trois contes, le premier n'est qu'une traduction de l'Italien du Poëte Séraphino, les deux autres sont de l'invention de Jean le Maire;

Mem. Tome XIII.

. G g g g

Et cette œuvre a, dit-il, été fondée afin de retirer les gens de folles amours. Il feint que l'Amour qui, dans une rencontre avec Atropos, s'est mécompté, *en a pris l'horrible & cruel arc.* De là, selon le Poète, venoient les affreuses maladies qui dévastèrent l'Europe depuis les guerres de Charles VIII. en Italie. Jean le Maire s'étend beaucoup dans ces vers, sur cette matière, qu'il avoit traitée avant le célèbre Fracastor. C'est au premier de Septembre de l'année 1520. que Jean le Maire imagine que Jupiter, à la prière de Vénus, indiqua à Tours l'assemblée des États, pour y examiner les moyens d'arrêter le cours du mal que la méprise de l'Amour avoit causé dans l'Univers.

La Couronne Margaritique est, ce semble, le dernier ouvrage de Jean le Maire, & d'une assez grande étendue; il contient les éloges du Duc Philibert de Savoye & de la Princesse Marguerite qui avoit été son épouse. Cet ouvrage ne fut point rendu public par l'Auteur même, mais par Claude de S.^t Julien seigneur de Balleure, qui dit avoir eu Jean le Maire pour précepteur. C'est par zèle pour la gloire du maître, que le disciple avoit publié cette pièce. J'aurois, avant ces derniers écrits de Jean le Maire, fait mention de ses vingt-quatre couplets *de la valitude & convalescence de la Roïne tres chretienne Madame Anne de Bretagne*, si je ne les avois réservés pour pouvoir amener à cette occasion, une pièce de Jean Marot sur le même sujet. Je n'ay pas cru devoir les séparer; & quoique ce dernier article soit en quelque façon fort étranger à l'objet de ce Mémoire, je demande néanmoins qu'il me soit permis de dire quelque chose du morceau de Poésie de Jean Marot. Outre qu'il n'étoit pas connu, c'est que j'en profiteray pour la résolution d'un problème littéraire qui fut ici proposé il y a une année ou deux.

Ce fut en 1512. que la maladie d'Anne de Bretagne allarma la France, & causa les plus vives inquiétudes à Louis XII. telle est la date des vingt-quatre couplets de Jean le Maire. Ces couplets sont une prière que la France & la Bretagne adressent à Dieu, pour le rétablissement de la santé de la Reine.

L'ouvrage manuscrit de Jean Marot est de la même forme à peu-près. La Noblesse, l'Eglise & le Peuple présentent à Dieu leurs vœux pour la santé d'Anne de Bretagne. La Charité, la Foy, l'Espérance, s'intéressent pour la même chose; & les puissants motifs que ces personnages allèguent dans leurs prières, sont tirez de la piété d'Anne de Bretagne, de son amour pour ses sujets, de son inclination bienfaisante, & des autres vertus que l'on admiroit en sa personne. Voici le discours que fait Jean Marot en offrant ses vers à la Reine; je crois devoir le transcrire ici tout entier.

*A tres haulte & tres excellente Princeesse Anne de Bretagne
Royne de France.*

« Apres ma tres honorée Dame que les tempestueux ora- « Manuscris
« de la Biblio-
« theque du Roy,
« n.º 1504.
ges & nubileux tourbillons de vostre tres ennuieuse maladie
qui totalement troublée avoyent la tranquillité de mon rusti-
que & tres fragile esprit, ont esté dechasséz par la clarté &
illumination de convalescence tres desirée; & que l'entende-
ment agité par les flots & vagues de perturbation, a finable-
ment trouvé port salutaire de consolation opportune, & s'est
en luy mesme recueilly (apres toute diurne tempeste) en la
station de joyeux repos: ainsy que les fleurs decidues & ternis-
santes par intemperance pluviale, se ressourdent & recouvrent
la pristine dignité de leur dyapreure dyaphanée, aux nou-
veaux rays du cler Phebus: plaist vous scavoir que je *Jehan*
des Marestz alias *Marot* de tous facteurs le moindre disciple
& loingtain imitateur des meilleurs Rethoriciens, vostre tres
humble & tres obeissant & tres adonné subject, serviteur &
esclave, vous voullant monstrier & faire tesmoignage de l'affec-
tueux vouloir & intencion tres desireuse que j'ay de conti-
nuer le propos obstiné, & non jamais variable de toujours
faire & exploicter quelque petite œuvre, a la recreation &
delectation de voire bieneurée noblesse, ay mis & employé la
force & totale vigueur de ma tres rude & imbecille capacité à
construire, edifier & composer ung œuvre de la ressource

G g g g ij

» & quasi nouvelle instauration de votre santé. Œuvre certes
 » petit quant à la structure & fabrique composition ; mais quant
 » au subject, de telle magnitude & excellence que ung aultre
 » Virgille, ou Homere Poetes de immortelle renommée tra-
 » vailleroient beaucoup à l'exécution souffisante d'icelle. Car de
 » coucher par escript deuement & selon l'exigence condigne
 » les lamentations de l'Eglise, regretz de Noblesse, pleurs &
 » complaints du Populaire, avecques l'affection des prians, la
 » palleur des craignans, le cry des gemissans, les impetueux
 » sangloutz des sospirans, & generalement toute maniere de
 » desolation, que je ose affermer, par les devant ditz troys estats
 » auoir esté usurpée durant l'eclipse dessus mencionnée; appar-
 » tient plus à sublimité heroique ou resonance tragediale que au
 » petit & humble stille de bas maternel langage. Ce neantmoins
 » Princesse tres inclyte j'ay mys la voile au vent & me suis ad-
 » venturé de prendre hardiesse à parfourrir & parachever mon
 » entreprinse laborieuse; deux raisons principalement à ce me
 » mouvant. La premiere pour ce que comme celluy à qui le
 » cas touchoit ay fait si bon guet & diligente exploration sur
 » le mistere en assistant presencialement au spectacle en corps
 » & esperit, ainsi que comprins est en ce mien petit œuvre
 » que plus orneement le decrire pevent plusieurs, plus verita-
 » blement nul. L'autre que par cy devant j'ay experimenté
 » votre tres humaine benignité estre de profundité si immense
 » que les petitz labeurs partans de ma rude capacité ont trouvé
 » grace devant vos yeulx, ont esté honnorez de la conuersation
 » de voz autres livres, ont esté plus par heur que par merite
 » leuz en votre tres noble presence. Plaise vous dont tres haulte,
 » tres excellente & tres magnanime Dame recueillir & prendre
 » en gré ce mien humble petit present & en icelluy veoir la
 » forme & maniere de votre conuallescence attribuable, selon
 » mon jugement, en la seule main salutisfere du Createur.
 Auquel je prie vous donner grace de perserver en prosperité. »

Après la lecture de ce discours, on ne peut s'y méprendre,
 c'est à Jean Marot qu'il faut continuer d'attribuer la description

du voyage de Louis XII. à Genes. L'Auteur fit imprimer sous le nom de Jean Marot cette description, qu'il présenta à la Reine Anne de Bretagne, sous celui de Jean des Marets. La conformité qu'il y a entre les deux Epîtres dédicatoires manuscrites & des vers sur la conquête de Genes, & de ceux qu'il fit sur la convalescence de la Reine, ne laissent aucun lieu de douter que la même personne n'ait porté le nom de Jean des Marets & celui de Marot. Voici comme il parle dans le discours préliminaire de la description du voyage de Louis XII. Je rapporte la pièce, parce qu'elle n'est point imprimée; elle semble n'avoir jamais paru que sous les yeux de la Reine, & l'exemplaire de la Bibliothèque du Roy me paroît estre certainement l'exemplaire original que l'Auteur présenta.

« Combien soit en faire ou en dire, que trop petite chose N.^o 161:
 puisse ma poure simplicité: toutesfoys congnoissant que à
 droit tout bon serviteur se doit esvertuer à son povoir, soit
 en matieres graves ou aultrement, de faire chose plaisante à
 l'œil, recreative à l'esperit, consolative au diuturnel travail
 de son maistre ou maistresse: j'ay à diverses instances pour-
 pensé de coucher par escript la magnanime victoire du Roy
 tres chrestien Louis XII.^e par luy obtenue en l'an mil cinq
 cens & sept au moys de May contre les Genevoys ses rebelles
 selon le vray effet sans adjunction ainsy que je l'ay continuel-
 lement veu suyvant son exercice tant à l'exploict que après
 jusques à son retour pour l'execution duquel mien vouloir
 empêcher ma sourde ignorance mon rural & maternel lan-
 gage m'ont fait remonstrances à verité dire quasi invincibles
 affermans comme si inculte & agreste besoigne ne se doit
 presenter: mais plustost demeurer occulte, celée & hors de
 toute congnoissance: & que trop par presumption arrogan-
 tement j'avoye mon emprinsé faicte: qui tant mes pensemens
 troublèrent que ma deliberation demoura non seulement
 suspendue, mais totalement delaissee. Toutesfoys me confiant
 en la clemence & gracieuse bonté de tout temps experimentée
 de vous ma tres haulte Dame & Princeesse Anne par la grace

G g g g iij

» de Dieu Royne de France Duchesse de Bretagne & cet.^a j'ay
» prins conclusion de descrire non en tel stille qu'il appartient,
» mais seulement en lourde & par trop basse forme ainſy que
» la groſſeur de mon petit entendement l'a peu comprendre.
» Pour ſeulement par quelque bien petite eſpace d'heure les
» grandes cures & ſollicitudes de vos eſperitz entreoublier.
» Parquoy Madame deſirant par toutes voyes chercher moyen
» d'accomplir choſe qui vous ſoit agreable toutesfois indigne
» & incapable de ce faire. Je Jehan Deſmaretz voſtre poure
» eſcripvain ſerviteur tres humble des voſtres tres humbles &
» tres obeiſſans ſerviteurs vous preſente ce mien petit ouvrage,
» à vous & non aultre voïe & deſdie: vous ſuppliant tant &
» ſi tres humblement comme faire le puyſ que à gré plaiſe à
» l'humanitè de votre grace, ainſi que avez de l'heure de vos
» premieres intelligences juſques à ce jour continuellement fait
» le recepvoir.»

Il faut reconnoître que le nom de Jean Marot eſtoit, ou bien un nom de guerre qu'il avoit pris, ou un ſobriquet qu'on luy avoit donné. C'eſt ainſi que Cretin dit en parlant de luy-même, *Le G. du Bois* alias dit *Cretin*. Voilà un Poète du ſiècle de Jean Marot, plus connu ſous le ſobriquet de Cretin, que ſous le nom de Guillaume du Bois.



M E M O I R E
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE RAOUL DE PRESLES.

Par M. LANCELOT.

ENTRE les moyens dont Charles V. se servit pour rétablir dans son Royaume l'union & la tranquillité dont il estoit privé depuis plusieurs années, un des plus efficaces fut d'exciter ses sujets à l'amour des Lettres, par son exemple & par ses libéralitez. Ce Prince, à qui son siècle donna à si juste titre le surnom de Sage, aima dès sa plus tendre enfance, la lecture des bons livres. Il fit traduire, non seulement pour son usage, mais *pour profiter à ses peuples*, comme dit un Auteur de son temps, les ouvrages les plus estimez. Il rassembla de toutes les parties de l'Europe un corps considérable de Bibliothèque, qu'il plaça en trois salles du Louvre. Il attira dans ses Etats les étrangers les plus consommés dans les sciences que l'on cultivoit alors; & il combla de biens & d'honneurs, ceux de ses sujets qui s'y appliquèrent avec fruit: aussi aucun règne précédent n'avoit vu tant d'hommes savants & vertueux concourir à l'envi l'un de l'autre aux desseins du Souverain.

Raoul de Presles fut un de ceux qui s'y distinguèrent le plus. Plusieurs Auteurs ont parlé de luy, mais avec si peu d'exactitude, qu'ils ont confondu plusieurs personnes du même nom; qu'ils font vivre l'unique Raoul de Presles dont ils parlent, en 1315. & qu'ils disent, par un anachronisme grossier, que c'estoit sous le regne de Charles V. qu'ils placent en cette année. Tel est la Croix du Maine, dont l'erreur a été adoptée par des Copistes peu attentifs. D'autres luy attribuent des emplois qu'il n'a point eus, des ouvrages qui ne luy appartiennent point, & ils ne rapportent pas ceux qu'il a composés: c'est ce qu'on tâchera de démêler & d'éclaircir dans ce Mémoire.

Assemblée
publique.

19. Avril
1735.

*Préface de la
Traduction de
la Cité de Dieu.*

*Histoire de la
condamnat. des
Templiers, par
Al. du Puy.*

Le premier de ce nom qui se soit fait connoître, est Raoul de Presles Sire de Lizy. Il estoit du Diocèse de Laon, & demouroit dans cette ville, avant qu'il fût venu s'établir à Paris. C'est ce qu'il nous apprend luy-même, dans la déposition qu'on a de luy au sujet des Templiers, le samedi 11. Avril 1309. avant le dimanche des Rameaux. Il y prend la qualité de Jurisconsulte & d'Avocat dans la Cour du Roy, *Advocatus in Curia Regis*; & se dit âgé de quarante ans ou environ. Il se distingua par les connoissances qu'il avoit acquises dans l'étude des Loix, & par une expérience consommée pour les affaires: aussi, la Chronique de Nangis l'appelle *Advocatus in Parlamento præcipuus*, ce que les Chroniques de S.^t Denys traduisent par *principal Avocat du Roy*. Cet employ auquel il fut élevé, estoit dû à son mérite, & aux longs services qu'il avoit rendus pendant plusieurs années, non seulement à la Reine Jeanne de Navarre & à Louis son fils aîné, depuis Roy de France sous le nom de Hutin, mais à Philippe le Bel luy-même, en qualité de Clerc ou de Secrétaire. On trouve dans les Registres des Chartes beaucoup de lettres signées par luy en cette qualité, dans les années 1310. 1311. Il remplissoit encore les mêmes fonctions en 1317. & 1318. & ne les quitta que lorsqu'il fut nommé Conseiller au Parlement en 1319.

*Reg. des Chart.
cotez 47.
MSS. de la
Biblioth. de Col-
bert, n.º 2274.*

*Reg. des Chart.
cotez 53. 56.*

*Hist. généalog.
de la Maison de
Guines par du
Chesne, p. 255.
& preuves, pp.
393. & 396.*

Nos Rois ne furent pas les seuls qui luy donnèrent des marques de leur reconnoissance & de leur libéralité. Enguerran & Jean de Guines, héritiers d'Enguerran IV. Sire de Coucy leur oncle, luy donnèrent, en considération de ses bons services & de ses bons consaulx (conseils) la terre & seigneurie de Lizy, Diocèse de Meaux, par lettres datées de Soissons, du mardy après les octaves de la sainte Pâques 1311. Donation qui luy fut confirmée par le même Jean de Guines, au mois de May suivant, pour les bontez & les cortoisies que ledit Mestres Raoul lui avoit faites. Il fut si flatté de cette donation, qu'il a toujours affecté de prendre le titre de Sire de Lizy, préférablement à celui des autres terres qui luy ont appartenu; qu'il l'a conservée toute sa vie, & l'a laissée à ses héritiers. Il n'en est pas de même des autres biens qu'il avoit acquis; il les a presque

tous

tous employez, conjointement avec sa femme, soit en fondations pieuses, faites aux églises de Laon, de Presses, de Prémontré, de Saint Yved de Braine, &c. soit pour établir, en 1313, dans l'Université de Paris, un collège qui porte encore son nom.

*Registres des
Chartes,*

Son crédit & sa fortune ne souffrirent aucune atteinte, tant que Philippe le Bel vécut : mais à peine ce Prince fut-il mort, que Louis Hutin son successeur, malgré l'attachement particulier que Raoul de Presses avoit eu pour sa personne se laissa prévenir contre luy ; il écouta trop favorablement les impostures des envieux de ce fidèle Officier, qui le dénoncèrent comme criminel de lèse-majesté. On ne trouve dans les actes qui nous restent sur cette affaire, que cette dénomination vague ; mais le Continuateur de Nangis & les Chroniques de Saint Denys y suppléent. Philippe le Bel estoit mort d'une maladie lente & inconnue aux Médecins, & on ne doutoit pas qu'il n'eût esté empoisonné. Pierre de Latilly Evêque de Chaâlons, Pair & Chancelier de France, fut soupçonné d'avoir eu part à ce noir attentat, & d'avoir fait aussi mourir de poison Jean de Châteauvillain Evêque de Chaâlons son prédécesseur. Il fut destitué de son office de Chancelier, & l'Archevêque de Reims son Métropolitain, fut chargé de luy faire faire son procès par Jugement ecclésiastique. L'Evêque se purgea pleinement de cette accusation : il fut absous, & quatre femmes, selon les Chroniques de S.^t Denys, ou trois, suivant le Continuateur de Nangis, convaincues de plusieurs empoisonnements, furent brûlées dans la petite Isle qui estoit vis-à-vis les Augustins. Raoul de Presses fut impliqué dans

334. En ce temps même Pierre de La-
335. rigny Evêque de Chaâlons lequel estoit
soupçonné de la mort Philippe le Bel
& de ses prédécesseurs à l'instance de
l'Archevêque de Reims & du com-
mandement du Roy fut détenu en
prison. En cest an mesme Raoul de
Praïeres lequel estoit aussi comme
principal Advocat du Roy en Parle-
ment fut mis à S.^{te} Genevieve tant

comme coupable & soupçonné de la
mort devant dicte. Mais après moult
de peines qu'il eut souffertes, on ne
peut rien oncques de sa bouche savoir
fors que bien. Si fut francheinent laissé
aller & moult de ses biens perdus &
gastez . . . Et en cest an le samedi
devant la S.^t Jean quatre femmes qui
portoient poisons & par lesquelles
l'Evêque de Chaâlons prédécesseur de
H h h h

Mem. Tom. XIII.

cette malheureuse affaire, & dénoncé comme complice de l'Evêque. Sans examiner si cette dénonciation estoit fondée, sans garder les formes ordinaires & requises en pareil cas, Raoul fut mis en prison à Sainte Geneviève, fut dépouillé de tous ses biens, que l'on donna à différentes personnes, subit plusieurs interrogatoires, & essuya même diverses sortes de questions. Il fut toujours ferme dans ses réponses; la force des tourments ne luy arracha rien qui pût donner atteinte à son innocence: les informations, les dépositions des témoins, tout luy fut si favorable, qu'enfin sa femme, son frere & ses amis s'estant rendus au camp de Bondues en Flandre, où le Roy Louis estoit alors, ce Prince, détrompé des fausses impressions qu'on luy avoit données contre Raoul, les admit à son audience. Ils luy présentèrent une requête, par laquelle ils demandèrent que tout ce qui avoit esté fait contre Raoul, fust déclaré nul, comme ayant esté fait contre raison, usage & costumes non gardez, ledit Raoul s'estant par ses réponses pleinement justifié, & par enqueste, presumption ou renommée ne s'estant trouvé aucune preuve contre luy. Cette requête fut favorablement écoutée; & le Roy ayant attention à ses services, considerant aussi qu'il avoit souffert moult de peines, gries & de damages de corps & de biens esquelz il convenoit bien que remède fust mis, prononça, par délibération de son Grand-Conseil, pleine absolution en sa faveur, le déclara pur & innocent, délivra son corps & tous ses biens, & mit à néant tout ce qui auroit pu avoir esté fait contre luy par lettres ou sans lettres, par jugement ou sans jugement; voulant en outre que cette absolution fût ratifiée

*Preuv. de l'Hist.
de la Maison de
Chastillon, par
du Chesne, pp.
207. 208.*

*Reg. des Chart.
tome 53. Page
24111. & cx.*

Pierre de Latigny avoit esté empoisonné, furent arses en une petite yste qui est devant les Augustins à Paris.

*Chron. de S.^t Denys, chap. iij.^{xx}xi.
& dernier du règne de Phil. le Bel.*

Le même l'aït eût rapporté par le Continuateur de Nangis (année 1315.) Raoul y eût mal-à-propos appelé Radulphus de Penariis, au lieu de Praetorius. Radulphus etiam de Penariis suspectus advocatus in Parlamento precipuus vel quasi pro suspicione confinili

detentus & in carcere apud Sanctam Genovesam Parisius positus & diversis quaestionatus suppliciis, cum nihil omnino de impositis sibi criminibus ex ejus ore extorqueri potuisset, quamvis ob hoc gravia pariter & varia pertulisset tormenta, tandem liber abire permittitur, pluribus tamen bonis suis motilibus & immobilibus diversis collatis, aliisque perditis & distractis.

Il est parlé ensuite du brûlement des femmes; l'Auteur n'en met que trois.

& publiée en Parlement le plus solennellement & honorablement que pourroit estre fait pour ledit M.^e Raoul. Cette absolution est du mois de Septembre 1315.

Le Roy estant revenu en France, donna ordre estant à Vincennes le 17. Décembre de la même année, aux Baillis de Vermandois, de Vitry, de Miauls, au Prevôt de Paris & à tous ses autres Justiciers, de le laisser jouir de tous ses biens. Philippe le Long ratifia cette absolution au mois de Février 1316. enfin elle fut publiée & registrée en Parlement au mois de Mars suivant.

Louis Hutin eut un si grand repentir de l'injustice criante que Raoul de Presles avoit soufferte par ses ordres, qu'il crut en devoir faire un article particulier de son testament. Il y exige expressément qu'on restitue à Raoul, *comme de raison*, tout ce qui auroit esté pris en son nom sur ses biens.

Testament de Louis Hutin, du mois de Juin 1316.

En conséquence de ces jugemens & de cette disposition singulière du Roy, Raoul de Presles & sa femme présentèrent requête à Philippe le Long, tendante à ce que les possesseurs de leurs biens, eussent à leur en faire entière restitution; attendu que ces dons avoient esté faits sans connoissance de cause, sans avoir observé aucun ordre judiciaire, y ayant esté au contraire procédé contre la coutume notoire du Royaume. Le Roy commit pour connoître de cette affaire, l'Evêque de S.^t Malo, frere Imbert de l'Ordre des Jacobins, maître Pierre Bertrand Archidiacre de l'église de Clermont, Robert Comte de Clermont, & Guillaume de Harcourt. Les donataires voulurent éluder le jugement, par des délais & des chicanes: le Roy fit expédier de nouvelles lettres, par lesquelles il ordonna que les Commissaires jugeassent nonobstant tous subterfuges.

Reg. des Chart. cotee 53. Piece XLIII.

Par Lettres données à Saint Denys le 29. Nov. 1316.

Données à Vincennes le 15. Décembre 1316.

Les raisons de ces donataires ne consistoient qu'à dire que Raoul de Presles ayant esté accusé de crime de lèze-majesté, & emprisonné comme tel, le Roy avoit esté en droit de donner ses biens. Raoul répondoit qu'ayant esté reconnu innocent des crimes à luy imputez, on devoit luy rendre ses biens comme on luy avoit rendu son honneur; que le Roy Louis l'avoit même ainsi ordonné par son testament. Le jugement

Hhhh ij

des Commissaires luy fut favorable; & les donataires furent condamnez à la restitution. (Il est du samedi après la Conversion de Saint Paul 1316. Le Roy le confirma par ses lettres données à Paris en Février de la même année.)

Les donataires eurent beaucoup de peine à se dessaisir. Ils demandèrent des dédommagements. L'affaire n'estoit pas encore entièrement terminée, lorsque Philippe le Long mourut. Ce Prince, qui connoissoit la justice de la cause de Raoul, voulut bien, de même que son frere, ordonner par un article particulier de son codicile, cette restitution de biens.

A Longchamp
près S.^t Cloud.
Janvier 1321.

On trouve dans les registres des Chartres^a, les différentes lettres accordées pour les dédommagements prétendus par les donataires, entre lesquels estoient Pierre de Machaut Chevalier, pour la terre de Lizy & de Villenteux, Macete de la Boulaye femme de Jean Rouffelet Clerc du Roy, pour le manoir de Presles, & Marie de Fresnel femme de Clair Bridoul Châtelain de Senlis, pour la terre de Nully - Saint - Front. Toutes ces terres revinrent à Raoul.

Plus sa détention avoit esté injuste, plus il semble que les Rois Louis Hutin, Philippe le Long & Charles le Bel, s'attachèrent à le combler de biens & d'honneurs. Louis luy accorda la confiscation de Jean Chevreau Viguier de Toulouse, par lettres données à Orléans au mois de Janvier 1315. Elle luy fut confirmée par Philippe devenu Régent du Royaume, par autres Jettres des 20. Juillet & 12. Septembre 1316. ce que ce Prince, parvenu à la Couronne, ratifia encore au mois de Juin 1317. Au mois de Septembre suivant il l'annoblit luy & sa postérité^b, en considération des services qu'il rendoit depuis long-temps avec utilité & attachement.

Reg. des Chart.
coteé 53. Pièce
111.^e X111. &
111.^e XXVII.

*diutius, utilis
& devotus.*

^a Registres des Chartres cotez 53. Pièces 111.^e X111.^e V. & 111.^e IX.

56. Pièces 1111.^e X111. c. 1. & 11.^e XXX111.

59. Pièce CV111.

62. Pièce 111.^e LX111.

M.S. de la Bibliothèque du Roy, n.^o 8406. fol. 122.

^b Par Lettres données à Gisors. Septembre 1317. Voyez Reg. des Chartres coteé 53. Pièce 111.^e X1111.

Raoul avoit esté chargé l'année précédente de la garde des bulles & autres lettres émanées du Pape, pour des dispenses & privilèges accordez à nos Rois, & du soin d'en faire expédier de nouvelles; commission qu'il avoit encore en 1318. Pasquier rapporte même que Philippe l'envoya à Rome pour une affaire importante. *Tous les Rois de la (3.^e) lignée, ont successivement prétendu n'estre sujets aux Censures de Rome, ni qu'en conséquence d'icelles, notre Royaume pût estre transféré d'une main à autres, encore que le Pape l'eût ainsi ordonné; chose que je vous vérifierai presque de fil en aiguille. Philippe le Bel décédé, & après luy Louis Hutin son fils qui luy succéda, Philippes le Long son frere & immédiat successeur devescha à Rome Maistre Raoul de Presses l'un de ses Maistres des Requestes pour s'informer de la vérité de ce fait, & y trouva ce qu'il desiroit pour nous. Charles V. dit le Sage, avoua le livre dit le Vergé & en Latin Viridarium, lequel sous l'entreprenir du Clerc & du noble, &c. Mais je crains que ce fait ne soit avancé un peu trop légèrement. Je ne trouve aucun vestige de cette députation, dans tout ce qui nous reste d'actes qui concernent Raoul de Presses. On en a de toutes les années du règne de Philippe le Long, & de dattes qui se suivent de si près, qu'il n'est pas possible de placer dans les intervalles, un voyage à Rome.*

Il est vray, comme je viens de le dire, qu'il fut chargé de la garde des Bulles, & cela apparemment en qualité de Clerc ou Secrétaire du Roy; que cette garde luy fut donnée à Lyon, au voyage que Philippe le Long, alors Comte de Poitiers & Régent du Royaume, y fit, pour presser l'élection d'un Pape, en Septembre 1316. C'est peut-estre ce qui a donné lieu à Pasquier, qui avoit vû le compte de Raoul de Presses, des frais qu'il avoit faits pour la garde, la copie & l'expédition de différentes Bulles, d'imaginer ce voyage de Rome. Son témoignage en cela m'est d'autant plus suspect, qu'il se trompe dans la qualité de Maître des Requêtes qu'il donne à Raoul. Celuy-ci ne l'a jamais esté. Pasquier le confond avec Raoul III. dont je parleray dans la suite.

Il seroit inutile de détailler ici toutes les autres graces &

H h h h iij

*M.S. de la Bibliothèque du Roy.
n.º 8406. fol.
187. v. fol.
293. verso.
M.S. de la Bibliothèque du Roy.
n.º 9402. fol.
208. 209. &
suiv.
Pasq. Rech.
l. 3. c. 18.*

bienfaits qu'il reçut des Rois sous lesquels il servit; je remarqueray seulement qu'enfin il fut nommé Conseiller au Parlement en 1319. On trouve son nom employé dans l'état des douze Conseillers-lais, qui est à la suite de l'Ordonnance de Philippe le Long, de cette année. Dans aucun acte précédent, je ne vois point qu'il ait pris cette qualité; ainsi, c'est sans autorité que Blanchard l'a mis au nombre de ceux qui l'estoient en 1315. Raoul estoit alors dans le plus fort de la disgrâce.

Il avoit épousé Jeanne de Chastel Dame de Monglat. A en juger par les différents actes qu'ils ont passés ensemble, il paroît qu'ils vivoient dans une fort grande union; qu'ils n'avoient point d'enfants; que cet état, joint à la piété sincère qu'ils professoient, les engagea à faire, non seulement beaucoup de donations pieuses aux églises, comme je l'ay marqué, à augmenter les fonds du collège de Presles, & à y fonder* deux chapelles & deux Chapelains, avec quinze Bourriers du Diocèse de Soissons; mais encore à accorder des lettres d'affranchissement & de manumission à tous les hommes & femmes de corps, de leurs terres. Ils expriment ainsi dans celles qu'ils accordèrent à ceux de la Commune de Vailly, les motifs qui les déterminoient à rendre la liberté à leurs main-mortables. *Sage homme & discret Mestre Raoul de Préels Clerc nostre Seigneur le Roy & Jehanne de Chastel sa femme, considerant l'affection que chascun doit avoir à ce que toutes personnes cheues en servitude puissent recourir au premier droit naturel par lequel chascuns neissent frans, & que moult de perils de ames viennent & pevent venir tous les jours à cause de servitude, tant pour les fraudes que les personnes de condition commettent tous les jours envers leurs Seigneurs comme plusieurs personnes qui en sont empesché à estre clerc & à promouvoir au service de Nostre Seigneur. Avecques ce eus desirans . . . le profit & l'accroissement des villes & des communes de Vailly, de Cyz, de Praelles & de Condé sur Aaisne, & des villes appendans à yelles communes, &c.*

Il s'est conservé un assez grand nombre de ces lettres de

* Par contract passé pardevant le Prévoit de Paris, le vendredy d'après Noël 1324. *Voy. du Breuil, Antiq. de Paris, liv. 2. pp. 501. 502.*

*l' Reg. Croix
de la Chambre
des Comptes, fol.
1111. ^{xx} XIX.
verso.
MSS. de la
Bibl. du Roy,
n.º 9402. pp.
177. 178.
179.*

*Le jeudy de-
vant Pasques
Hories 1319.
Reg. des Chartres
coté 59. Pièce
VI.º VII.*

*Personnes de
condition (ser-
vile.)*

manumission. Les dernières que j'aye vûes sont du mois de Juin 1325. Je crois que Raoul vécut peu après ce temps-là; du moins estoit-il mort avant 1331. comme un acte passé en cette année par Raoul II. le prouve. Pour la femme Jeanne, elle vivoit encore en 1337. peut-estre même en 1346. Elle transigea le jeudi après l'Assomption N. D. de 1337. avec l'Abbé & les Religieux de Saint Remy de Reims, qui luy devoient une rente viagère de cent livres, & beaucoup d'arrérages. Elle est appelée dans cette transaction, *Demoiselle Jehanne femme jadis fen Maistre Raoul de Praelles.*

*Reg. des Chart.
cote 62. Pices
1111. 1111. 1111.
XII. & V. XXX.*

*Reg. des Chart.
cote 70. Pice
111. 111.*

De tout ce que je viens de dire, il est facile d'inférer que ce Raoul de Presses, célèbre Jurisconsulte sous les Rois Philippe le Bel & ses fils ses successeurs, n'estoit point Ecclesiastique, encore moins Confesseur de Charles V. ni l'Auteur des ouvrages qui portent son nom, puisqu'ils n'ont esté publiez qu'après 1360.

Raoul de Presses, second du nom, Sire de Lizy, estoit neveu de celui dont je viens de parler, & devint son héritier parce qu'il mourut sans enfans légitimes. Il transigea en cette qualité en 1331. avec les écoliers fondez par feu son oncle. Dans un recueil d'anciens arrêts de cette année, on trouve deux transactions. La première, passée *inter Radulphum de Praellis Dominum de Lisy, & Scholares per defunctum M. Radulphum de Praellis Parisius fundatos.* La seconde, *inter Scholares Succionenses Parisius fundatos per defunctum M. Radulphum de Praellis & executores dicti defuncti & Radulphum ejus nepotem.* Ce nepos doit estre entendu par neveu, fils apparemment du frere de Raoul I. dont il est fait mention dans la sentence d'absolution de 1315.

*Hist. Universit.
Paris. tom. IV.
pag. 168.*

Ce neveu, héritier naturel de Raoul, eut des discussions, non-seulement avec ces écoliers du Collège de Presses, mais encore avec la veuve de son oncle; il fut même accusé d'avoir fait contrefaire le scel de cette veuve, & mis en prison sur cette accusation. Le cas estoit assez grave, peut-estre même assez prouvé, pour qu'il eût besoin de lettres de rémission. Il les demanda, & elles luy furent accordées. Il y est dit que

*Reg. des Chart.
cote 73. Pice
CXV 117.*

Raoul de Praelles Seigneur de Lizy est détenu prisonnier au Châtelet de Paris pour soupçon d'avoir fait contrefaire le scel de Demoiselle Jeanne de Praelles femme de feu maistre Raoul de Praelles son oncle, & attendu qu'il a bien servi le Roy en ses guerres à ses propres courz & despens, pour lesquelz choses il a grandement mis & frayé du sien, & afin que li, sa femme & ses petitz enfans, dont il a plusieurs ne soient mis à poureté, le Roy luy remet, quitte & pardonne toute peine criminelle & civile, en quoy il pourroit avoir encouru pour cause du fait dessus dit. Par ces lettres, qui sont

*Raie, Retz, lez
Sainte-Jame,
paroisse de Com-
beurly.*

données à Raye les-Sainte-Gemme au mois de may 1346. on voit, 1.^o que Jeanne veuve de Raoul I. vivoit encore; du moins il y est parlé d'elle comme d'une personne actuellement vivante. 2.^o Que l'on donnoit à une veuve le nom de famille de son mari: *Jeanne de Praelles femme de feu maistre Raoul de Praelles.* 3.^o Que Raoul II. faisoit profession des armes; qu'ainsi on ne doit point luy attribuer la traduction de la Cité de Dieu, & les autres traitez que nous nous proposons d'examiner. C'est tout ce que j'ay trouvé pour ce Raoul II. Il eut postérité, de laquelle estoit vraysemblablement Jeanne de Presses fille de Louis, *alias* Raoul, Seigneur de Lizy, maîtresse de Philippe le Bon Duc de Bourgogne, & mere d'Antoine Bastard de Bourgogne, chef de la branche des Seigneurs de Beures, né en 1421.

Il paroît dans le même temps de Raoul II. c'est-à-dire en 1345. un Raoul de Pereaus, Chevalier, qui obtient de Philippe de Valois, à la prière de Guillaume de Pereaus Conseiller du Roy, son fils, la permission de fonder deux chapelles pour le remède & salut de l'ame de luy, de sa feuë femme & de ses bienfaiteurs; mais on ne peut le confondre avec Raoul de Presses. Ce Pereaus prend la qualité de Chevalier; Raoul II. se contente de celle de Seigneur de Lizy, sans se dire même Ecuyer. La femme de Pereaus estoit morte en 1345. & Guillaume son fils estoit Conseiller du Roy, & assez accrédité à la Cour, pour obtenir des graces en faveur de son pere. La femme de Raoul II. seigneur de Lizy, vivoit encore en 1346. & leurs enfans estoient en bas âge. Je ne crois pas même

même que ce Raoul de Pereaus, fût de la famille de nos de Presses. Le nom de Presses, Praelles, de Pereaus, qu'a esté souvent rendu en Latin par *de Pratellis*, estoit très-commun en ce temps-la.

Le troisième Raoul, qui est celuy qui fait le sujet de ce discours, estoit fils de Raoul I. mais fils illégitime *. On apprend par ses lettres de légitimation, qui sont du mois de Décembre 1373. que son pere l'avoit eu de Marie des Portes, autrement des Vertus, lorsqu'il estoit en prison & hors d'état de vivre avec sa femme. Le préambule de ces lettres, est plus chargé d'érudition qu'on n'en trouve ordinairement aux autres lettres de cette nature: je croirois volontiers que Raoul de Presses l'avoit fourni luy-même. Les avantages des gens de Lettres sur les autres états, y sont relevez; & le Roy, après avoir parlé des services du pere, Conseiller des Rois ses prédécesseurs, fait l'éloge en particulier de ceux du fils, de ses mœurs, & sur-tout de sa science, *scientia renitente*.

Raoul III. estoit donc né vers 1314. ou 1315. temps de la prison de son pere. Il est très-vraysemblable qu'il ne sur-redevable de ses progrès, soit du côté de la fortune, soit du côté des sciences, qu'à son propre génie: puisque ayant perdu son pere à l'âge de dix à douze ans, il ne put en tirer beaucoup de secours pour son éducation; le défaut de sa naissance l'excluant d'ailleurs de la succession, qui passa à son cousin germain. Parvenu à l'âge où l'on choisit un état, il embrassa la profession d'Avocat, qui avoit esté si avantageuse à Raoul. Il y acquit bientôt une grande réputation: mais celle qu'il se fit par les ouvrages qu'il composa, & dont j'auray occasion de parler dans la suite, luy ouvrit une carrière encore plus glorieuse & plus utile.

Je crois que celuy de ses ouvrages qui luy procura l'honneur d'estre connu plus particulièrement de Charles V. est

* *Cum dilectus & fidelis Consiliarius noster Magister Radulphus de Praellis, filius condani Magistri Radulphi de Praellis prædecessorum nostrorum Consilarii & Mariæ de Por-*

ta, aliter de Virtutibus ex copula prohibita prædicto patre suo in carceribus prædecessorum nostrorum existente, nec accessum ad uxorem suam habere posse (pro possente) fuerit procreatus.

Mem. Tome XIII.

liii

*Reg. des Chart.
coteé n. 5. Pièce
LXIII.*

l'Allégorie Latine qu'il a intitulée *la Muse*, & qu'il dédia à ce Prince. Après avoir rapporté dans son prologue, ce que l'Architecte Dinocrate, grand & bien fait, imagina pour obliger Alexandre à fixer ses regards sur luy; il ajoute que pour luy, à qui la nature a refusé une taille avantageuse, dont l'âge a gâté les traits, & dont la mauvaise santé a affoibli les forces, il ne peut se flatter de parvenir jusqu'au trône de Sa Majesté, qu'à la faveur de sa science & de ses écrits. Auroit-il cherché ce trait d'érudition; se seroit-il avisé de se dépeindre comme il fait, s'il eût esté déjà connu de ce Prince? On peut placer l'époque de cet ouvrage, comme je le diray cy-après, vers l'an 1365. il avoit alors environ cinquante ans, ce qui convient au portrait qu'il fait de luy-même. Il ne prend alors d'autre qualité que celle de Raoul de Presles le jeune.

Depuis ce temps-là, Charles V. goûta beaucoup son esprit & ses mœurs: il conçut pour luy une estime particulière, & le chargea des ouvrages qu'il affectionnoit le plus. Telle fut la traduction des livres de la Cité de Dieu, à laquelle ce Prince souhaitoit ardemment qu'on travaillât. Raoul de Presles ne se détermina que difficilement à l'entreprendre. Voici comme il en parle à Charles V.

Et pour ce que l'en ne cuide pas que par arrogance ou par moy ingerer je l'aye voulu entreprendre, je appelle Dieu à tesmoing, & vous le savez assez comment & par quel temps je l'ai reffusé & differé à entreprendre & les excusations que je y ai pretenduës, tant pour ce que je savoye & sai la feiblesse de mon engin, la grandeur de l'œuvre & l'age dont je sui, qui me deusse si comme il me semble dorenavant reposer, si ne tiegne vous ne autre, moy avoir esté si hardy ou si oultre cuide de l'avoir entrepris de moy. Car se je ne cuidasse avoir commis plus grant offense, & que l'en me tenist plus oultre cuide de le vous avoir reffusé que d'avoir obeï à votre commandement, je l'eusse à plain reffusé: car il me semble que je avoye assez labouré en mon temps, tant à faire le livre qui s'appelle le Compendieux moral de la chose publique, & le livre qui s'appelle la Muse, laquelle il vous pleust recevoir à gré, pour ce que je l'avoie intitulée à vous, comme les Chroniques en François contemporifées

du commencement du monde, jusques au temps de Tarquin l'orgueilleux & du Roy Cambises qui regnerent en un temps, avecques aucunes epistles. Considéré encore la grant charge du fait de mon Advocatie qui est office publique & qui requiert labour continuel. Mais je croy que vous aviez leue celle parole de Sénèque, qui dist que ociosité sans letre est mort & sepulture d'homme vif, &c.

Cette traduction fut commencée à la Toussaints 1371. & achevée le premier jour de Septembre 1375. comme on l'apprend par une note manuscrite du temps, qui se trouve à la fin d'un bel exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roy.

Pour engager Raoul de Presles à cet ouvrage, Charles V. luy assigna une pension considérable. S'il en faut croire l'Auteur des notes sur l'Indice alphabétique des Avocats, imprimé Pag. 739. dans les Opuscles de M. Loysel, cette pension estoit de quatre mille francs d'or par an. On cite pour cela un extrait du compte de M.^e Jehan Luissier Receveur général des Aydes, des années 1371. & 1372. *Maistre Raoul de Presles Advocat & Conseiller du Roy, par mandement du Roy, donné à Paris le 28. Octobre 1371. faisant mention comme le Roy luy ait commis & ordonné pour l'utilité publique de luy, du Royaume & de toute Chrestienté, translater de Latin en François le livre de Saint Augustin de la Cité de Dieu, & pour ce luy ait ordonné la somme de quatre mil francs d'or par chacun an jusqu'à ce que ladite translation soit faite, à quatre termes par chacun an, &c.*

L'Auteur de ces notes ajoûte ensuite, que la même chose est répétée au compte de François Chanteprime, aussi Receveur général des Aydes, pour la fin de la guerre 1373. & que la Chambre des Comptes fit quelque difficulté d'allouer cet article, parce que Raoul devoit estre content des gages qu'il recevoit en qualité de Maître des Requêtes*.

Je ne doute point qu'il ne se soit glissé une erreur dans la

* *Loquatur & videantur Litteræ super isto facto, & etiam Litteræ pro vadiis suis ratione officii sui Requeſtarum hospitii domini Regis, de quibus*

est assignatus super emolumentis de Vely (Vailly) quia videtur quod debet esse contentus de dictis vadiis suis Requeſtarum.

citation de cet extrait, & qu'au lieu de quatre mille francs d'or, somme trop considérable alors pour la pension d'un particulier, il ne faille lire quatre cens francs d'or; comme a fait l'Historien de l'Université de Paris, qui a rapporté ce même extrait, & qui cite la quittance de Raoul de Presles, du 11. Décembre 1371.

Cette pension fut ensuite portée à la somme de six cens livres aussi sur la recette de Vailly; comme on l'apprend par une note manuscrite qui est à la fin de l'ouvrage de *la Muse*, que je rapporteray cy-après.

Enfin, lorsque la traduction & les expositions furent finies, Charles V. fut si satisfait du travail de Raoul de Presles, qu'il voulut que cette pension de six cens livres luy fût continuée sa vie durant. J'ay vû des acquits, ou quittances originales, de cette pension viagère de Raoul de Presles, pour les années 1375. & 1377. Elles sont signées de luy, & scellées d'un sceau de cire rouge, qui n'est pas chargé d'un écu d'armoiries suivant l'usage le plus ordinaire de ce temps-là, parce que n'estant que fils légitimé, il n'avoit pas droit d'en avoir; mais où est seulement empreinte la tête d'un homme âgé & barbu, couronné de laurier: symbole que Raoul avoit apparemment choisi en qualité d'homme de Lettres. Ainsi les armes que luy
Fig. 47. donne l'Auteur de la généalogie des Maîtres des Requêtes, paroissent estre purement de son invention.

Charles V. ne borna pas sa libéralité envers Raoul de Presles, à cette seule pension. Nous avons déjà vû qu'il estoit Avocat du Roy, ou, comme on s'exprime à présent, Avocat général en 1371. Maître des Requêtes en 1373. & qu'il fut légitimé en cette même année. Peut-estre fut-ce à l'occasion de ce nouveau rang, qu'il demanda ces lettres de légitimation: peut-estre aussi fut-ce parce que se trouvant alors, par ses emplois & par les bienfaits du Roy, en état de faire des acquisitions, il voulut en assurer la propriété à ses successeurs; ce qu'il avoit négligé jusqu'à l'âge de cinquante-neuf à soixante ans, n'ayant joui jusque-là que d'une médiocre fortune. Il

obtint du Roy en 1375. une nouvelle grace, moins brillante à la vérité que les précédentes, mais qui nous le représente encore mieux comme homme de Lettres, & qui nous indique le goût qui regnoit alors de former des Bibliothèques, à l'exemple du Souverain.

Raoul de Pressles demouroit rue neuve S.^t Merry, au coin d'une ruelle appelée *Espaulart*. Il acheta dans la suite certaines maisons situées en ladite ruelle, à l'opposite de son Hôtel, dans le dessein de l'aggrandir, & d'y faire, comme les lettres patentes s'expriment, *aucunes études spacieuses & secrettes pour mettre ses livres dont il a plusieurs, & esconvient qu'il en soit grandement garni, tant pour nous servir en translations & expositions, comme en autres choses dont nous l'avons chargé & chargeons de jour en jour.* Il demanda qu'il luy fût permis d'avoir une petite allée ou corridor, au travers de ladite ruelle, pour aller d'une maison à l'autre. Le Roy eu considération à ce que dessus, & aux bons & agréables services qu'il luy a fait ou temps passé & fait continuellement de jour en jour, & que quand il acheta lesdites maisons, ce fut par sa licence, & que dez lors il luy permit de faire ladite allée; luy accorde cette permission, veut que luy & ses successeurs jouissent à toujours de ladite allée; & en ampliant cette grace, luy remet la finance qui auroit dû estre payée pour cette permission, *pourvu toutesfois qu'icelle allée soit faicte & assise par telle disposition & manière qu'elle ne nuise à passer à chevaux, ne à charrettes vuides ou chargées.* Ces lettres sont données au Châtel du Bois de Vincennes, en May 1375. Il paroît par ces lettres, que Raoul de Pressles avoit un assez grand nombre de livres pour avoir besoin d'*études spacieuses*; il falloit aussi qu'elles fussent *secrettes*, parce qu'il estoit souvent employé à des affaires délicates & importantes.

A en juger par ses ouvrages, on ne peut luy refuser du goût & de l'érudition pour le siècle où il vivoit. Le choix de ses livres devoit y répondre. On apprend par le Catalogue de la Bibliothèque de Charles V. que ce Prince avoit eu de luy un beau Tite-Live, que le Duc d'Anjou s'appropriâ, dès les

Espaulart, ou plutôt Pierre Aulard, Pierre Alart.

Reg. des Chartres coté C.VII. Pièce XXXV.

M.S. de la Bibliothèque du R.^{colbert}, coté 1008. folio XXXV.

premiers jours du règne de Charles VI. Quand Raoul présenta
Fol. xxvii. au même Charles V. son livre de *la Muse*, couvert de soye
 vermeille, à fermoirs d'argent, le Roy luy donna en échange
Fol. xxxv. une *Philosophie morale*. Ces deux faits peuvent servir à don-
ner une idée de ce qui composoit la Bibliothèque de Raoul
 de Presles.

Je ne trouve point de circonstance marquée de sa vie, de-
 puis cette année 1375. jusqu'à sa mort. Ce qu'il y a de cer-
 tain, c'est qu'il continua à exercer sa charge de Maître des
 Requêtes; & il est très-vraysemblable qu'il ne cessa pas, du
 moins pendant la vie de Charles V. de travailler à la compo-
 sition de quelques ouvrages, du nombre desquels on pourroit
 peut-estre mettre *le songe du Vergier*: mais c'est ce que je dis-
 cuteray ailleurs.

Raoul ne survécut que deux ans au Roy son bienfaiteur;
 il mourut la veille de Saint Martin d'hyver 1382. Il pouvoit
 avoir alors soixante-sept ou soixante-huit ans, suivant l'époque
 que nous avons marquée pour sa naissance: on ne peut révo-
 quer en doute cette date de son décès. Guy Chrestien, qui
 luy succéda immédiatement dans la charge de Maître des Re-
 quêtes, se trouve employé en cette qualité, dans le compte
 de Guillaume Peldrier Maître de la Chambre aux deniers,
 pour l'année 1383. Mais ce qui leve toute difficulté, c'est la
 note qui est à la fin de l'exemplaire du *Musa* dont j'ay parlé.
 Elle est écrite d'une main postérieure environ d'une centaine
 d'années à Raoul de Presles, & conçue en ces termes.

*Iste Radulphus de Praellis, Consiliarius & Magister Reques-
 tarum & Hospitiorum Regum Caroli quinti & Caroli sexti. Scripsit
 autem Compendium & hunc Librum quem intitulavit Musam.
 Translulit etiam de Latino in ydionia vulgare seu Gallicum Bibham
 & librum Augustini de Civitate Dei; & decessit anno M. CCC.
 octogesimo secundo in vigiliâ Sancti Martini hyemalis. prout in ejus
 epitaphio super ejus tumbam in ecclesiâ Sancti Mederici Parisius in
 Capellâ parochiæ scribitur. Morabatur autem in vico novo Sancti
 Mederici satis prope Conventum versus quadrivium Templi. Ejus*

*animam habeat Paradisus. Vidi ego in Compoto ordinario Bail-
livia Viromandia de anno M.^o CCC.^o septuagesimo quarto, Ca-
pitulo Receptæ de Vailly quod iste Radulphus habebat à Rege
Carolo V.^o Pensionem de VI.^c per annum supra dicta terra de
Vailly pro vacando liberius translationi memorati libri de Civitate
Dei quem de ejus mandato transferendum in Gallico susceperat.*
On peut ajoûter foy au témoignage d'un homme aussi exact,
& qui savoit consulter les sources originales.

Je crois que Raoul de Presles estoit laïc: il n'a jamais pris
la qualité de Clerc dans aucun de ses ouvrages; & on ne la
luy a jamais donnée dans les actes ou dans les lettres que j'ay
citées: quoyqu'elle eût pu estre nécessaire dans quelques-unes,
comme dans les lettres de légitimation, &c. D'ailleurs il estoit
un des Conseillers députez des marchands-forains de poisson
de mer en la ville de Paris, en 1364. Cet employ me paroît
plûtôt séculier qu'ecclesiastique. On pourroit peut-estre même
induire d'un passage de sa traduction de la Cité de Dieu, qu'il
estoit marié. Dans son exposition ou Commentaire sur le cha-
pitre xxxvi. du livre xv. il parle des avantages des gens
mariez, des veuves & des filles. Il commence ce qu'il a à dire
sur le mariage, par ces deux vers qu'il appelle *Proverbe rural*:

*V. Ordonn. des
Rois de France,
tom. 4. p. 417.*

*Des chiens, d'oiseaux, d'armes, d'amours,
Pour un deduit quatre douleurs.*

Puis il ajoûte: *Du mal ou mauvaiſtié qui ont esté ou sont en
mariage entre les mariez, s'aucuns en y a euz, nous nous en taisons,
pour ce que nous ne croyons pas tout ce que l'en dit, & si n'y trou-
vasmes jamais mal, fors les communes maladies que chacun ſeet
qui l'a esté. Mais de cures, peines, souffrys & couroux de mariages
qui adviennent souvent & aucunes fois sans le fait & coulpe des deux
mariez ou de l'un d'eux, nous en dirons quelque pou. Ces mots, si
n'y trouvâmes jamais mal, fors les communes maladies que chacun
ſeet qui l'a esté, les détails dans lesquels il entre ensuite sur ces
cures, peines, souffrys & couroux qui adviennent sans la coulpe des
mariez, pourroient faire soupçonner qu'il en parloit comme
homme expérimenté.*

Mais quand même il auroit toujours vécu dans le célibat, état si convenable aux gens de Lettres, il est toujours certain qu'il n'a point esté Confesseur de Charles V. Ce Prince n'a eu près de luy pour cet employ, que des Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, dont les noms se sont conservez jusqu'à nous. Si Raoul de Presles l'avoit exercé, auroit-il négligé de prendre un titre aussi honorable? Les Auteurs de son temps n'en auroient-ils pas parlé? Enfin, celuy qui a mis la note à la fin du *Musa*, que j'ay rapportée, & qui avoit vû son épitaphe, qui subsistoit encore de son temps, auroit-il oublié un fait si intéressant pour la vie d'un homme à qui il consacroit cet éloge?

Il me resteroit à donner la liste & une idée succincte des ouvrages de Raoul de Presles: mais cet article demandant quelque discussion, il fournira la matière d'un second Discours,



SUITE

SUITE DU MÉMOIRE
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE RAOUL DE PRESLES.

Par M. LANCELOT.

RAOUL de Presles a composé plusieurs ouvrages, dont les uns sont venus jusqu'à nous, & les autres ne nous sont plus connus que par les indications que luy-même, ou quelques Auteurs nous en ont données. 31. Août
1736.

J'ay déjà rapporté cy-dessus un passage de la Préface de sa traduction de la Cité de Dieu, où il dit avoir fait le *Compendieux moral de la chose publique, & le livre qui s'appelle la Muse, comme les Chroniques en François contemporisées du commencement du monde jusques au tems de Tarquin l'orgueilleux, & du Roy Cambises qui regnerent en un temps, avec aucunes Epistres.*

Il répète à peu-près les mêmes termes dans le Prologue qu'il a mis à la tête de sa traduction de la Bible. *Je consideroie d'eschief mon age & l'adverse fortune de ma maladie, & les autres œuvres que je avois faites, c'est assavoir la translacion & exposition du livre de Monsieur Saint Augustin de la Cité de Dieu, le livre qui s'appelle le Compendieux moral de la chose publique, le livre qui s'appelle la Muse avecques aucunes Epistres.* Il a oublié dans cet endroit de faire mention de ses Chroniques en François : il a omis dans tous les deux, de particulariser quelques autres traitez, dont j'auray occasion de parler dans la suite.

Celuy qu'il a intitulé *Musa*, peut estre regardé comme un des premiers qu'il ait publiez. Il doit avoir esté composé vers 1365. ou 1366. puisqu'il y est parlé des ravages que les *Compagnies* faisoient dans le Royaume, & que ces brigands passèrent en Espagne vers ce temps-là. J'ay déjà remarqué dans la première partie de ces Mémoires, que cet ouvrage qu'il dédia & présenta à Charles V. luy procura l'honneur d'estre connu de ce Prince.

Mem. Tome XIII.

Kkkk

Dans la Préface, il ne prend d'autre qualité que celle de Raoul de Presses le jeune, homme du peuple. *Hunc libellum igitur, seu Musam, ego Radulphus de Praellis junior vir plebeius, meam plenius denudans arrogantiam, in tui reverentiam edidi.* Cette dénomination prouve encore l'état de la naissance. En louant Charles V. sur son goût pour les bonnes Lettres, il luy dit qu'il suit en cela l'exemple des Césars, desquels il tire son origine. *Quia igitur celsitudinem tuam liberalibus insistere semper studiis novi, & Oratores Caesarum more à quorum descendisti origine semper habuisse cordi, &c.* L'éloge qu'il fait en particulier de Charlemagne & de son érudition, est pris d'après Eginhart. *Quid de Magno referam, &c.*

Cet ouvrage de la Muse est une fiction assez ingénieuse, écrite en prose mêlée de vers & de fragments de vers, qui sont pour la plupart tirez des Poètes anciens. Il est étonnant qu'aucun Auteur n'en ait parlé; elle est préférable à beaucoup d'autres pièces qu'on a données au Public, soit en entier, soit en partie.

L'Auteur commence à déplorer les malheurs de son siècle, la corruption des mœurs & les désordres qui règnent, les fléaux qui désolent toute la terre, tels que sont la peste, les guerres, & particulièrement les ravages que font les Compagnies. *Orbem totum prædonum incursione successum, inclusosque populos quasi jugibus laberinthis, acephalorum quorundam vernaculorum glomerata congerie quos singularis & ruynosa materia ex fragmentis debilibus rebellium enutrivit, qui scelerum habundantia saginati phalangas quasdam & cohortes acephalas glomerarunt; nullo nisi tyrannidis suffragante titulo, turmatim pariter non vicissim aggressi, locustarum more, omne viride corroderentes, &c.*

Dans la vûe de découvrir les causes & les remèdes de ces maux, il s'adresse aux Planètes, aux Etoiles, aux Jurisconsultes, aux Astrologues; consulte la Pyromantie, l'Hydromantie, & ce qu'il appelle *Ars specularia*, &c. Voici comme il décrit ses dernières opérations. *Pyromantia. Pyromantico more creas fundo laminas, imprimo caracteres, ignibus suppono, Angelos invoco: sed Hydromantia. ut solum resultare funium vidi nullo factus doctior; Ydromantiam*

En marge il y a pour note....
Hoc dicitur propter gentes magnarum Societatum tunc regnum Francia graviter infestantium & vastantium.

rempto, & plumbum aquis liquefactum mundis sacratisque, vase testes fundo novos, novies fusos facio clavos, imprimo vicissim, Angelorum nomina invoco supplex: sed ut ex infusione ultima nulla resultat effigies, fraudatus velut ab incaptis desisto, & speculariam invado Artem. Et primum facto circulo caracteribus firmo, in quo infantem unguibus oleo sacro-ve Crismate delibutis sedere facio, librum lego, Numina invoco, Manes adjuro, signa facio, & quidquid cogere Manes potest: sed ut nullas se videre umbras ait, in extersso pelvis corpore levigatoque idem ago. Sed tocius divinationis expers, mente fremens, an incepta prosequi frenare-ve ab incaptis mentem debeam diutius immoror. Ce passage nous apprend que cet *Ars specularia* estoit différent de ce que d'autres Auteurs ont entendu par *Specularii*. Ceux-ci supposoient voir dans un miroir l'explication des choses qu'on leur demandoit; Raoul de Presles, au contraire, par son *Art spéculaire*, entend l'invocation des Manes ou Génies, &c.

Ars specularia

Ces diverses épreuves ne luy ayant pas réussi, il prend le parti de voyager, pour aller consulter tous les Oracles connus. Comme il est l'inventeur de ces voyages, il l'est aussi des commoditez qui luy sont nécessaires pour faire ces différents trajets. Avec ces facilités, il va à Epidaure, au Mont Aventin, vers la Nymphé Egérie, au Temple de Jupiter-Ferentin, au Mont Tarpéien, près duquel Rome luy apparoît en songe. Il s'embarque ensuite, passe à Paphos, en Trinacrie, aux Isles Strophades, en Thessalie. Là, par des opérations magiques qu'il décrit avec assez d'étendue, il oblige un mort de luy rendre raison de ce qu'il cherche. La réponse de ce mort, qui luy dit qu'il n'a pas encore passé la barque de Caron, ne le satisfaisant point, il continue son voyage; vient au Temple de Diane, à Sparte, au Fleuve Léthé; descend aux Enfers, &c. Toutes ces courses luy sont infructueuses: il ne trouve dans aucun de ces lieux, une réponse solide aux questions qu'il propose. Il vient enfin à Athenes:

Di Maris & Terra, quique hiis meliora tenetis

Inter utrosque . . . cum Jove regna Polos,

K k k k ij

*Huc, precor, huc vestras omnes advertite mentes,
 Et finite optatis pondus inesse meis.
 Ipsaque tu Tellus, ipsum cum fluctibus Æquor,
 Ipse meas Æther accipe, sume preces:
 Vos quoque plebs Superum Fauni, Satirique, Laresque,
 Fluminaque & Nympha, Semideumque genus.
 Exul, inops erro alienaque limina lustrans:
 Et nunc optatis rebus adeste meis.*

A la vûe de ses murailles, il adresse de nouvelles prières à toutes les Divinités. A peine a-t-il fini cette invocation, qu'une Vierge respectable marchant d'un pas modeste, semble venir se placer à côté de luy. *Ampla frontis pagina, cujus in specula niveus lascivit color alienæ lucis nescius. Superciliorum ordo libramine justo ductus pilos luxuriare prohibens geminos exemplat arcus. Amigdalares oculi simplicitatis disciplinati modestia nullius petulantia lasciviunt excursibus, quos accedunt Stellæ, videntibusque an luminibus Stellæ an Stellæ luminibus insunt dubii. Æquo nasi ducta modo pyramis protenditur, quæ nec scandit nec jacet; odorem gemino spirans thuribulo, vicinas inbalsamans nares, quo nulla dumescit pilorum silvula nec pendulus inundat humor. Genarum ignis purpureus nurice succensus dulci rosarum flamma sibi amicat faciem, candore namque glaciali purpura vultus findonii maritata amicam sentit temperiem. Os roseum risu modico suspirans ad oscula, mellitis labellis modico tumore surgentibus. Intus linguæ attrita vallo præcingit dentes ebur. Quorum densa series tanto ordine graditur, ut nec solvat distantia, junctura non liget, turpis moles non augeat, nec minuat brevitatis, in quo nec ruptis distantia foribus lingua referat, aut clausos Penates spatiis tensura aperit. Menti monticulus obeso colle tumens modicè turgescit, & in equum descendit tractu levi. Collum vero tanquam columpna lactea, pretiosa, capiti succuba instat, quæ in altum vultus supportat speculum, cui instat cristallinum guttur. Per cuius hiatum si coloris nectar rutili stillare videas, sic oculis prima splendet cutis ut stillantis in guttore guttas videas Bacchi. Collo insident humeri, qui ut neque descendant.*

facient, nec quasi surgant stant. Sed ut recti sedeant humeri se coarctant lege. Brachia non levitatis damnata pauperie, sed prosperitatis excursu fluentia, quæ verecundis student amplexibus. Niveis manibus nullius complosionis acurvatione reciprocis in longis digitis rotunda quædam resultat carnosæ mollities, quos involvunt annuli lapidum gemmati sideribus, qui manus fulguratione serenantes, novitium reddunt Solem. Quibus insunt unguli vitrei, qui speculi redimentes absentiam proprias repræsentant effigies. Anfractus vero pectoris libratus ex quo respondet renibus, equali ductu, in quo nulla fracta mollii tument, quasi colles gemini, pomula, quos distinguit modice mediû sulci distinctio, quorum subcingit solidum nodum ebur. Planum verò quod binarum papillarum distinguit pomula, libero vallis exarat descensu, donec obviis uteri tumor è nodis erigat arcum. A pectore vero exit costarum series & laterum arcatur. descensus ab ilia, donec renium volumin gremio crescente luxuriat. Demum ab umbiculo ad ima descendens surarum valle medio instat obesus teres monticulus arcum pandens senitam. Illic ortus nature secretior sylvula circumseptus, hospitibus inivis cujus pudoris januam nec quisquam referaverat adulteria clave, sed indisjunctus adhuc paries utique inconcusso palo se fulsit, ubi quanta saporis dulcedo lateat . . . judex potest esse Propheta. Surarum vero plena tenellaque pagina adharens junctura tibiarum recto limite in longum procedentium pedibus se colligat. In quibus studens natura in arcus subtiles plantæ sulcavit medium & super tumorem provida descendens in digitos graciles quasi valle remissa disponit. Et ut taceam de cæteris, tanta præcallebat pulchritudine ut se tantum potuisse natura stuperet, suasque in illam se vicisse manus. Elle est d'une taille moyenne, ne aut male federet Pigmæa, aut Titania surgeret. C'est Minerve qui, informée du sujet de ses voyages, le conduit dans la ville, de-là à l'Aréopage. Il y voit l'autel dédié au Dieu inconnu. Croyant qu'on lui fait illusion, il s'écrie : Hélas ! si je n'ay point réussi avec les Divinités qui sont connues, que dois-je attendre d'une qui ne l'est pas ! Sur le champ luy apparoit un homme vénérable, qui, après avoir relevé son ignorance & son orgueil, luy dit, que si dans le temps de la construction de cet autel, celui qui l'a érigé ne

umbilico.

hortus.

K k k k iij,

connoissoit pas encore le vray Dieu, il l'avoit cependant connu comme l'Auteur de la nature: *Stulte & nihil scite, ut quid ignotum omnibus notum vocas Deum? Etsi constructionis ara tempore ignotus erectori fuerit, naturæ tamen non negavit illum fore Deum, cujus & in honorem altare construxit.* Il l'instruit en partie des mystères de notre religion, entre autres de celui de la Trinité, &c. après quoy il disparoit. Le Voyageur se remet en prières; une voix se fait entendre, luy conseille de s'en revenir à Paris, & d'aller au mont des Martyrs, de-là à Tricines, où il trouvera celui qui a érigé cet autel, qui le satisfera sur ce qu'il demande: *Prope Lutetiam Martyrum ascende montem, Tricinas perge binis dicatam aris. Hic cum sociis erectorem invenies. Hunc voto supplici adi. Hic labori finem imponet tuo & mentis indicabit conceptum.*

L'Auteur se rend à ce conseil, vient à Paris, monte le mont de Mercure, trouve sur le milieu de la montagne une basilique, y entre, lit une Inscription qui luy apprend que c'est en ce lieu que Saint Denys & ses Compagnons ont esté martyrisés, & que c'est pour cette raison que le nom de mont de Mercure a esté changé en celui de mont des Martyrs. Pénétré d'une vive joye, il y fonde un feu perpétuel. *Tunc præ nimio fluctuans gaudio, oratione completa, locum igne dato perempni, ut ad similitudinem cælestium siderum loci custos perpetua invigilet flamma.* Il traverse ensuite la montagne, descend dans la plaine, marche à Tricines, & entrant dans le lieu de Catulle, il apperçoit une ancienne basilique, qu'il visite, & y voit trois tombeaux, sur lesquels il y a trois statues, en lit les épitaphes, & voit que ce sont les effigies des SS. Denys, Rustic & Eleuthère, dont les corps enterrez autrefois en cet endroit, ont esté transférés au grand Autel. Persuadé qu'il a trouvé les Dieux qu'il cherchoit, il parcourt différents autels, & après avoir monté quelques degrez, il en voit un tout garni d'or & de pierreries. *Quibus ritè peractis, montem pertranseo, descendo collem, Tricinas pergo, & Catullum subintrans vicum, vetustam concerno Basilicam. Hanc adeo & eam perlustrans, tres video tumulos, & desuper tres positas statuas. Tunc*

epitaphia lego Dionysii scilicet, Rustici & Elutherii, & eorum esse effigies, inibique quondam fuisse corpora tumultata. Sed ad magnam demum aram translata fore. Tunc privatos invenisse Deos sciens, cita via ad aram decurro magnam. Et multa lustrans altaria modicos conscendens gradus auri gemmarumque percussit oculos nitor.

Je rapporte ces passages, quoyque peut-estre peu intéressants, 1.^o parce qu'ils nous donnent une idée de l'état où estoient les églises de Saint-Denys & de Montmartre, du temps de Raoul de Presses. 2.^o Parce qu'il y est parlé d'un lieu très-peu connu, *Tricinas*. Je crois que l'Auteur a voulu désigner par-là la ville de S.^t Denys. Lorsque l'homme vénérable de l'Arcopage luy conseille de venir à Paris, de monter à Montmartre, il ajoute : *Tricinas perge binis dicatam aris*. Or nous venons de voir que dans la description de l'église de S.^t Denys, il remarque qu'il y a deux tombeaux ou autels, l'ancien & le nouveau. Ce qui suit, qu'estant descendu de Montmartre, sur ce conseil, il s'avança vers Tricines, & entra dans le lieu de Catulle, *Tricinas pergo, & Catullum subintrans vicum*, indique assez clairement que ce ne peut estre que le même lieu : personne n'ignore que la ville de Saint-Denys n'ait eu autrefois le nom de *Catoliacum* & *Catullæ vicus*. Pour *Tricinas*, c'est un nom particulier à Raoul de Presses. Seroit-ce un ancien nom qui se seroit perdu ? En seroit-ce un que cet Auteur auroit imaginé ? Accoutumé au nom de Vincennes, séjour favori de son Prince Charles V. qui a esté ainsi appelé *Vicenæ*, *quod vicenis seu viginti stadiis abessent ab urbe Lutetia*, auroit-il cru estre en droit, dans un ouvrage où il affecte une érudition très-étendue, & une latinité très-recherchée, d'appeller Saint-Denys *Tricinas* ou *Tricenas*, comme estant éloigné de Paris de trente stades ? Quoy qu'il en soit de cette conjecture, que je ne hazarde que parce que ce nom est inconnu, & que je ne crois pas qu'on en trouve un autre exemple, je reviens à notre Voyageur. Arrivé aux pieds de l'autel, il invoque les Saints Martyrs avec beaucoup de ferveur. Ils luy apparoissent. Saint Denys, qu'il reconnoît pour estre l'homme vénérable qu'il a vu à Athenes, débute par luy reprocher la confiance qu'il a

témoigné avoir aux fausses Divinités, aux Oracles, aux Divinations, aux Arts de la Pyromantie, de l'Hydromantie, &c. L'Auteur convient de la futilité de ces Arts, & que ceux qui s'y adonnent sont excommuniés. Pourquoi donc, répliqua le Saint, en avez-vous parlé avec tant de détail, *qua igitur arte eas tam articulate scripsisti !* C'est qu'en qualité d'Orateur, d'Assesseur, de Conseiller, même de juge de ces recherches sacrilèges, je les ay examinées avec soin, & je les ay condamnées. *Quippe nam Rethorici negotii judiciale frequentavi genus dudum Oratoriæ Artis officium gessi hæcenus. Nunc Accessor, nunc Consiliarius, nunc vero ipse criminosor exstiti super hujus nephariis sacrilegisque artibus accusatorum judex, & prænominatas artes usus & exercitii modos fatentium ac defendentium causas examinavi, impugnavi & condempnavi, merito linguæ organo catholice. Inde sine dolo dolum didici teste Deo. Actorum more qui fallacias sine fallacia reparant falsificandique litteras sigillaque litterarum Regalium, Papaliumve quas ritu Saturnio bullas aiunt Romicola, sine crimine insciis revelant modos & absque reprehensione autenticis mandant litteris decretisque promulgant publicis, non ut innocentes animos falsi doceant crimen, sed ut nocentium arguant latens nefas.*

On peut remarquer ici l'art de découvrir les faux titres & les faux sceaux que les Notaires, car c'est ainsi que je crois qu'on doit entendre *Actores*, exerçoient alors; & ces expressions dont l'Auteur se sert pour désigner les rescrits des Papes, *Ritu Saturnio*. Enfin, il termine ses excuses d'avoir trop insisté sur ces arts défendus, par dire qu'afin que ce qu'il en rapportoit, échappât aux ignorants, il l'avoit enveloppé dans un nuage de Poésie peu légère: *Et ne etiam innocentes pravo laderent dogmate, indoctosque Neophitorum animos quibus magis lacte quam solido opus est cibo, suspectum si quid sit, carminis stili paulo gravioris velavi nube.*

Après cet éclaircissement, Saint Denys donne à l'Auteur des conseils, qui doivent servir de remèdes aux maux dont il s'est plaint dans le commencement de son ouvrage. Ces conseils sont sages, judicieux, concis, & exprimez avec assez de vivacité. Ils roulent en partie sur la parsimonie, c'est-à-dire, une

une œconomie louable, sur la continence & sur l'abstinence. Ils font quelquefois accompagner d'exemples : je me contenteray d'en rapporter trois ou quatre qu'il donne au sujet de la parsimonie, parce qu'ils regardent notre Histoire.

Le premier est de Charlemagne, qui ayant essuyé une fort grosse pluye dans un voyage qu'il faisoit à Metz, fit sécher au feu son capuce, restant la tête nue. Son petit-fils Charles luy remontra poliment, à la manière Française, qu'il pourroit en prendre un autre. Charlemagne souriant, luy répondit : *J'ignorois qu'il fallût deux bonnets ou capuces pour une seule tête.* Lorsque Louis Roy de France & de Navarre attaquoit les Cimbres, le vin manqua : on apporta à ce Prince les deux seuls flacons qui restoient : il les fit verser dans une fontaine près du lieu où il estoit, afin que toute l'armée en bût également, ne s'en essant rien réservé pour luy. S.^t Louis se servoit de peaux de lapin au lieu de *vairs*. On avoit acheté un habit d'été pour la Reine, le Roy ne voulut rien passer pour la fourrure, dans le compte de ses Officiers, parce qu'elle avoit esté ôtée d'un autre habit, en ajoutant la cause : *Cela peut, dit-il, consoler les pauvres, mais encore plus instruire les riches.* *Carolus Magnus nimis confectus imbris, nudato capite caputium desiccavit foco; cumque ejus nepos ejusdem nominis Francorum Rex qui tunc illuc aderat, urbane Gallorum more admoneret ut alio caput velaret, paulisper subridens ait: Ignorabam solo capiti duo necessaria fore velamina. Ludovici Franciæ & Navarriæ Regis parcomoniam vide, qui Cimbras oppugnans cum suo exercitu viuum desiceret, solis duobus allatis vini flaconibus, in fonte quod residebat proximo, fundi jussit, ut commilitones potarent equaliter, nihil sibi reservato. Cuniculorum pelliculis pro variis utebatur beatissimus Ludovicus. Sed & cum ejus uxori estivalis empta fuisset vestis, Amministris pro foratura nihil computasse legitur, quod ex alia legisset veste, adjecta causa: Potest ne hoc consolari pauperes, sed & magis docere locupletes, &c!* Je me garderay bien de garantir la vérité de ces faits dans toutes leurs parties. Raoul de Presles les cite comme la tradition les luy avoit appris, sans examiner si toutes les circonstances estoient vrayes.

On a mis au-
dessus, Philippi
uxori Pulchri.

Mem. Tome XIII.

LIII



Quand le Saint Martyr a fini ses instructions, l'Auteur luy représente que son peu de génie, & la foiblesse de sa mémoire, ne luy permettront pas de retenir ses préceptes salutaires. Le Saint consent à luy donner une nouvelle marque de son amitié. La manière que l'Auteur a imaginée, afin que S.^t Denys luy gravât dans sa tête ses leçons, est singulière. Il le faut entendre luy-même faire ce récit: *Ai ille, placet fidei & religiosi finis amicitia te revelare formentis. Tunc librum veterem spectata fidei luculenter scriptum e sinu velut e pera traxit, & ejus referans signacula, apertum ori meo devorandum obtulit; & statim amaricatus est venter meus, & ilico meum distrepans digitis caput in suis me capit manibus, inque quatuor compagem solvit capitis, & rigenti stipula in occipitis tenera parte fixa quæ videram cuncta scripsit, & statim cum Sociis disparuit.*

Aussi-tôt que Saint Denys a disparu, l'Auteur au comble de ses vœux, & croyant connoître parfaitement la cause & les remèdes des maux qui affligent la terre, s'en retourne chez luy. Toute sa maison est réjouie de son arrivée: on prépare un repas: on luy fait manger du pain de pavot, & boire de l'eau du fleuve Léthé: il s'endort jusqu'au lendemain. A son reveil, il trouve qu'il a oublié tout ce qu'il avoit vû & ce qu'il avoit entendu: il se plaint de ce repas Sophistique, *cæna Sophistica*. Je ne vois pas pourquoy Raoul de Prestes a cru devoir terminer sa fiction par ce prétendu oubli des conseils qu'il avoit reçûs: c'est pour les donner à ses compatriotes, & leur estre par-là utile, qu'il a conçu son ouvrage; il l'a exécuté conformément à ses vûes: de quelle nécessité estoit-il qu'il feignît que tout ce qui s'estoit passé dans ses voyages, fût entièrement perdu pour luy? Comment le communiquer avec quelque vraysemblance aux autres? Au reste, il me paroît que ce manuscrit de la *Muse* n'est pas commun; on le trouve rarement dans les bibliothèques: Gabriel Naudé en avoit un: j'ay lieu de croire que ce n'estoit qu'une copie. Le P. Labbe en fait mention dans sa Bibliothèque Manuscrite: *Rad. de Pr. Consiliarii & Magistri Hospitiorum Caroli V. & Caroli VI. Musa, sive Satyra prosaica in vitia sui temporis. Ex membranis*

V. C. Gabrielis Naudai. Il falloit dire, *Magistri Requeslarum Hospitii Caroli V. &c.*

L'exemplaire de la Bibliothèque du Roy peut estre à peu près du temps de Raoul son auteur. Le copiste y a fait beaucoup de fautes. Une main assez ancienne en a corrigé quelques-unes assez heureusement ; mais elle s'est trompée en quelques endroits. C'est à la fin de ce même exemplaire que se trouve la note historique concernant Raoul, que j'ay citée ci-dessus.

Un autre ouvrage de Raoul de Presles, qui n'a point esté imprimé, est son Discours sur l'Oriflamme. Il y a lieu de croire qu'il le publia vers 1369. à l'occasion de la guerre que le Roy Charles V. fut obligé de déclarer au Roy d'Angleterre & au Prince de Galles son fils : c'est du moins ce que j'insère de ces paroles de l'Auteur. Après avoir dit que les Rois estant Ministres de Dieu, doivent prendre la querelle de Dieu juste & raisonnable, & faire que leur Oost soit l'Oost de Dieu, & que la querelle soit telle & si juste, que tout homme de Dieu & ami de Dieu doie dire qu'elle est juste & sainte, il ajoûte : Quant à la querelle laquelle pour le present vous demenez, je ne dis riens, pour ce que votre ordonnance elle doie estre publiée par tout votre Royaulme, & se justifie tellement de soi-mesme que nul ne puet ignorer la justice d'icelle. Car ung subject qui ne garde loyauté en son Seigneur, doit estre par force & puissance ramené à subjection. 1111. Reg. 111.

Celuy aussi qui fait rebellion contre son Prince & esmeut les villains couraiges à deshonesteté & sedicion, doit estre comprimé par force & puissance. 11. Reg. xx.

Celuy qui publiquement fait injure au Prince & aux messages du Prince, doit estre pugnî par voye de fait, quand il ne veult ester à droit. 11. Reg. x.

Le vassal qui retient les terres du Prince, & ne les veult restituer à son Seigneur, doit estre ramené par puissance à raison. 11. Reg. 111.

Celuy qui garde, conforte & retient les ennemis du Roy, & qui ont commis contre luy crime de leze majesté, doibt estre pugnî par voye de fait, quand il refuse ester à droit. 11. Reg. viii.

Mais quant un peché public & notoire est justifié & dessendu

et obſtinément, le Prince comme Lieutenant de Dieu eſt tenu de prendre vengeance dudit peché. Judicum xx. & ultimo.

*Voyez Grandes
Chroniques de
France.*

Il me ſemble qu'on ne peut méconnoître à ces traits, les deux Princes Anglois. Ils eſtoient dans toutes ces contraventions à l'égard de Charles V. ils en eſtoient vafſaux, & vouloient ſe ſouſtraire à ſa ſouveraineté: ils excitoient même leurs voiſins à ſe joindre à leur parti: ils recevoient dans leurs pays, ſoit de Guyenne, ſoit de Ponthieu, les pillarts, les gens des Compagnies, & les autres ennemis déclarez de la France: ils vouloient ſ'emparer des terres qui eſtoient à leur bienſéance, quoyqu'elles fuſſent du Domaine de la Couronne: le Prince de Galles avoit fait arrêter, & détenoit encore en priſon deux Commiſſaires qui avoient eſlé envoyez vers luy, pour le citer à comparoître à la Cour des Pairs, ſur les appellations que le Comte d'Armagnac, le ſire d'Albret & autres Seigneurs de Guyenne y avoient portées contre luy. Tous ces griefs, & d'autres encore du moins auſſi importants, ſont détailliez dans la réponſe que Charles V. fit aux demandes du Roy d'Angleterre, & qui fut approuvée par le Conſeil du Roy, & par l'Assemblée ſolemnelle des États, tenue à Paris au mois de May 1369.

*II. Machab.
ultimo.*

Quoyque ce Diſcours de Raoul de Preſſes ſoit intitulé *De l'Oriflamme*, l'Auteur ſ'eſt moins étendu ſur cette ancienne bannière, que dans ſa Préface de la Cité de Dieu, comme je le diray dans la ſuite. Il ſ'eſt plus attaché dans celui-ci, à commenter ce paſſage des Machabées qu'il a pris pour ſon texte: *Accipe ſanctum gladium, munus à Deo, quo deſicies adverſarios populi mei.* Et pour le faire avec plus d'ordre & de méthode, il a diviſé ce Diſcours en trois propoſitions.

Premièrement, Que tout Prince chreſtien, lequel en guerre ſe expoſe en peril de juſte mort, pour la deſſenſe de ſon peuple & vengeance des pechiez, doit avoir conſcience principalement en Dieu.

Secondement, és oraiſons & prières de ſainte Eglife; & tiercement, en la faveur & ſecours des amis de Dieu & benoiſts Sains du Paradis.

La manière dont il traite ſon ſujet eſt ſage & judicieuſe:

il conserve cependant une certaine hardiesse dans ses conseils, qu'il appuie toujours de passages & de traits tirez de l'Ecriture sainte, de S.^t Augustin, de S.^t Thomas, & quelquefois de l'Histoire profane.

C'est principalement dans la troisième partie qu'il parle de la protection de *Saint Denys l'Apostre, le premier Pere en Jesus-Christ & singulier Patron des Rois Très-chrétiens*, & qu'il rapporte que *quand Charlemagne en son département de France, s'en alla demourer en Allemagne, il reconnut expressément que après Dieu, Monseigneur S.^t Denys est garde, Seigneur & Gouverneur du Royaulme de France, & qu'il a singulière superintendance & especial regard sur le gouvernement du Royaulme & sur ceux qui ont le gouvernement d'icelluy, & que n'estoit par son moyen que plusieurs tempestes & misères avendroient au Royaulme, qui n'avoient pas*. Peu après, il ajoute que quand le même Charles le Maine fut appelé pour combattre les Payens, & délivrer la Terre Sainte des mains des Sarrazins, le même Saint luy bailla un glaive saint donné de Dieu, lequel glaive est dit Auriflamme.

Il avoit déjà avancé la même opinion, dans le commencement de ce Discours ou Traité; & il l'a répétée dans son prologue de la Cité de Dieu, comme je le diray dans la suite.

Cette opinion, au reste, qui rapportoit l'origine de l'Oriflamme à Charlemagne, quoyque débitée par des Auteurs antérieurs à Raoul de Presles, & communément reçue de son temps, estoit fausse, puisqu'il est certain que Charlemagne n'a jamais fait le voyage de la Terre-Sainte: d'ailleurs, on ne voit point que nos Rois ayent fait aucun usage de l'Oriflamme avant le règne de Louis le Gros.

L'étymologie que notre Auteur donne au cri *Mont joye S.^t Denys*, est aussi peu solide. *Mont joye S.^t Denys*, c'est-à-dire, *Saint Denys est cettuy après Dieu par qui j'attens ma joye de la Victoire*.

Ce qu'il ajoute immédiatement après, est plus instructif. Les Rois de France doivent révéremment & dévotement garder les sollemnitez des Prédécesseurs, & humblement prendre la dicte Bannière qui se dit Auriflamme, comme ont fait leurs dévanciers,

et bailler en garde, et à porter à ung Chevallier noble en couraige et en faiz, constant et vertueux, loyal, pieux et chevallereux, et qui doubte et aime Dieu, comme je croy et sçai certainement que ainsi le faictes vous, et avez tousjours faict, et que tel est celuy que vous avez ordonné qu'elle soit baillée.

Il seroit à souhaiter qu'il nous eût indiqué d'une manière plus précise, celui qui estoit destiné à porter l'Oriflamme dans cette occasion. Peut-estre estoit-ce le Marechal d'Audenehan. Ce Seigneur se démit de sa charge de Marechal de France en 1368. pour avoir l'honneur de porter l'Oriflamme : il mourut au mois de Décembre 1370. Les temps conviennent assez, s'il est vray, comme je l'ay avancé ci-dessus, que le Traité de Raoul de Presles sur cette Bannière, soit de 1369.

J'auray encore occasion de parler dans la suite de l'Oriflamme. Au reste, le Discours de Raoul de Presles est peu étendu, & il peut estre un de ceux qu'il a compris sous le nom d'*aucunes Epistles*, dans l'énumération qu'il nous a donnée de ses ouvrages, à la tête de sa traduction de la Cité de Dieu.

Cette traduction est un des plus considérables de ses ouvrages, soit qu'on la considère en elle-même, & par les soins qu'il a pris pour la donner aussi parfaite & aussi digne du grand Prince qui la luy avoit demandée, que son siècle le pouvoit comporter; soit qu'on fasse attention à ses commentaires ou à ses expositions, dans lesquelles on trouve une érudition très-étendue.

Lorsqu'elle parut, elle fit beaucoup d'honneur à son Auteur; & on peut regarder comme une suite du cas que l'on en faisoit encore plus d'un siècle après, la distinction particulière qu'elle eut, d'estre le premier & peut-estre l'unique livre qui ait esté imprimé à Abbeville, presque dans les premières années de l'établissement de l'Imprimerie en France, c'est-à-dire en 1486. Cette édition est en deux volumes in-folio. Elle fut réimprimée à Paris en 1531. par Galyot du Pré, aussi en deux volumes in-folio.

Raoul de Presles consulta pour cette traduction; plus de trente manuscrits de la Cité de Dieu de Saint Augustin : c'est

*Orreus ely a eu d'une
autres ouvrages imprimés
à abbeville, pour les
mêmes, libraires...*

*Un in-folio en
deux volumes in-folio
l'autre 1/4^e. la Vie
de Bertrand de Guesclins
sai la 1^{re}*

de quoy il rend compte dans son exposition sur le chap. xlii. du livre v. lorsqu'il se justifie d'avoir divisé cet ouvrage par chapitres, quoyque Saint Augustin ne l'eût point fait, *mais procedoit un livre tout entièrement sans chapitre*. Voyez aussi l'exposition sur le chap. v. du livre x v. Il employa près de quatre ans à y travailler, comme je l'ay remarqué ci-dessus, depuis la Toussaints 1371. jusqu'au premier Septembre 1375.

Sur chaque chapitre il a mis une *exposition* : c'est dans ses *expositions* qu'il explique ce qui peut concerner l'Histoire, la Fable, la Philosophie, l'Astronomie, &c. Il cite volontiers les Auteurs desquels il tire ses explications ; & ces Auteurs, si en en excepte un petit nombre, sont pour la plupart ceux qui ont écrit depuis environ le vii.^e siècle jusqu'à son temps : ainsi on y voit Isidore de Seville, Orose, Paul Diacre, Hugues, Papie, Fulgence, le Catholicon, Nicolas Traveth, Vincent de Beauvais, *Alanus de Complanctu Naturæ*, *Joannes Saresberienfis*, Guillaume de Paris, *Petrus Comestor*, Helinand, & une infinité d'autres. Il cite dans un endroit Marc Paul, *de Mirabilibus Mundi* ; dans un autre l'Alcoran de Mahomet. Sur son exposition sur le chapitre x. du livre i v. il rapporte ces vers du Roman de la Rose, sous le nom de Jean de Meun :

*Enfans qui cueilliez les flourettes,
Et les frezes fresches & nettes,
Le froid serpent qui gist sous l'herbe,
Fuyez enfans ; car il enherbe
Et empoisonne & envenime
Toute riens qui de lui s'apprime.*

Le même Jean de Meun est encore cité au chapitre xxi. du même liv. iv. & il y est remarqué qu'il a pris d'Alain *in Anticlaudio*, ce qu'il dit de *Fortune*.

Il n'est pas étonnant que travaillant d'après les Auteurs que je viens de nommer, il soit tombé dans quelques erreurs. Il y en a cependant moins qu'on ne devoit s'attendre d'y en trouver. D'ailleurs, il y auroit de l'injustice à les luy reprocher : c'étoit plus la faute de son siècle, que la sienne en particulier.

Les bonnes études, il est vray, commencèrent à prendre faveur : il semble que les sciences se débrouilloient ; mais ce n'estoit encore qu'une très-légère ébauche. A juger de Raoul de Presles par ses recherches, sa lecture variée, & l'art dont il en sçavoit faire usage, on peut croire qu'il auroit tenu un des premiers rangs dans les sciences & dans la littérature, dans un siècle plus éclairé, comme il faut convenir qu'il l'a tenu dans le sien.

Ce que l'on peut tirer de plus utile de cet ouvrage de la Cité de Dieu, est ce qui y est rapporté concernant notre Histoire, & quelques événements & usages de son temps.

Le prologue en fournit plusieurs. Il commence ainsi : *A vous tres excellent Prince Charles le Quint Roy de France, je Raoul de Praelles vostre humble serviteur & subget tout votre, & tout ce que je scay & puis faire à vostre commandement. Mon tres redoubté Seigneur, les Naturiens, comme Phyne, Adelin, Aristote, Bede & autres qui firent les livres des proprietéz des choses, mettent l'Aigle Roy souverain de tous les oisiaux.*

Il dit ensuite que comme Saint Jean est l'aigle entre les Evangelistes, de même S.^t Augustin l'est entre les Docteurs : il ajoute, en s'adressant au Roy, que considéré sa haute natiuité, la noblesse & grandeur de sa personne, son étude & continuelle occupation, & sur toutes choses, la haute pensée qui est cheue en son cuer & qu'il luy a pleu à luy declarer, il luy semble qu'il peut & qu'il doit le comparer à l'aigle. Il en apporte plusieurs raisons. *Vous estes, dit-il, fils de Roy de France, & qui plus est Roy de France, qui est le plus puissant & le plus hault, le plus catholique & le plus noble Roy chrestien..... Par excellence estes vous Roy consacré & si dignement enoinct, comme de la sainte liqueur qui par un Colomb que nous tenons fermement que ce fu le S.^t Esprit mis en celle forme, apporta du Ciel en son bec en une petite empoule ou fiole, & la mist, voyant tout le peuple, en la main Monseigneur Saint Remy lors Archevesque de Reims qui..... en enoinct le Roy Clovis..... & pour ce tres grant & noble mistere, tous les Rois qui depuis ont esté à leur premiere consecration, ont esté consacrez à Reims de la liqueur de celle*

celle sainte Empoule. Et ne tiegne vous ne autre que celle consecration soit sans tres grand, digne & noble mystere, car par icelle vos devancierz & vous, avez telle vertu & puissance qui vous est donnée & attribuée de Dieu, que vous faites miracle en vostre vie, telles si grans & apertes, que vous guerissiez de une horrible maladie qui s'appelle les Esfroelles, de laquelle nul autre Prince Terrien ne pueſt guerir fors vous.

Guillaume du Peyrat est le seul des Auteurs qui ont traité de ce privilège de nos Rois, qui ait cité d'après un manuscrit, ce passage de Raoul de Presles. Le même du Peyrat prétend qu'il ne faut pas remonter ce privilège avant le règne de Robert, & qu'il est particulier à la troisième race de nos Rois. Guibert Abbé de Nogent, qui vivoit sous Philippe I. & Louis le Gros, est le premier qui en ait parlé d'une manière expresse. *Hos plane qui Scrophus circa jugulum aut uspiam in corpore patiuntur, ad tactum ejus (Ludovici Grossi) superaddito crucis signo vidi catervatim, me ei coherente & etiam prohibente, concurrere... Super aliis Regibus qualiter se gerant in hac re supersedeo. Regem tamen Anglicum nequitquam in talibus audere scio.* C'est dans la même vue que Raoul de Presles dit que nul autre Prince Terrien ne pueſt guerir fors vous.

Hist. Ecclef. de la Cour, liv. 1. 1. chap. 60.

De Pignoris Sanctorum, l. 1. c. 1. p. 331. & nota Acher. p. 562.

Et si portez les armes de trois fleurs de lis, en signe de la benoite Trinité, qui de Dieu par son Angle furent envoyées au Roy Clovis premier Roy Crestien, pour soy combattre contre le Roy Candat qui estoit Sarrazin adversaire de la foy crestienne, & qui estoit venus d'Allemagne à grant multitude de gens es parties de France, & qui avoit fait, mis & ordonné son siège à Constans S.^{te} Honorine, dont combien que la bataille commençast en la vallée, toutesvoies fût-elle achevée en la montaigne en laquelle est à présent la tour de Mont-joye. Et là fut pris premièrement & nommé vostre cry en armes, c'est assavoir Mont-joye Saint Denis. Et en la reverence de cette victoire & de ce que ces armes Nostre Seigneur envoya du Ciel par un Angle & demonstra à un Hermite qui tenoit en ycelle vallée de costé une fontaine un hermitaige, en lui disant que il feist raser les armes de trois Croissans que Clovis portoit lors en son escu, & feist mettre en ce lieu les trois fleurs de lis, & en ycelles se combatist,

Crappand 6712.

Mem. Tome XIII.

M m m m

Crappaux.
6712.

Et il avroit victoire contre le Roy Candat, lequel le révéla à la femme Clovis qui repairoit oudit hermitaige & apportoit souvent audit Hermite sa récréation, laquelle les emporta & desfaça les Croissians, & y mist les trois fleurs de lis. En celle place fu fondé un lieu de Religieux, qui fu & encores est appelé l'Abbaye de Joye en Val, en laquelle l'escu de ces armes a long tems esté en révérence de ce.

Mabill. Dipl.
liv. 1. ch. XVI.
2.^e X.

C'est de ce passage que plusieurs de nos Historiens infèrent que Charles V. est le premier de nos Rois qui ait réduit l'écu de France à trois fleurs de lys; & non pas Charles VI. comme on l'avoit dit communément jusqu'à ces derniers temps. Le P. Mabillon est un des premiers qui l'ait remarqué. Il faut cependant convenir que Raoul de Presles ne dit point précisément que Charles V. a réduit les fleurs de lys sans nombre, au nombre de trois; il dit seulement qu'il *porte les armes de trois fleurs de lis*. Il dit même plus: il fait remonter ces trois fleurs de lys jusqu'au temps de Clovis & de Clotilde sa femme; laquelle, selon luy, substitua ces trois fleurs de lys aux prétendus trois Croissians. Tout ce que ce passage peut prouver, c'est que ce n'est point Charles VI. qui a fait la réduction des fleurs de lys à trois, puisque du temps de son pere Charles V. elle estoit déjà en usage. Ce fait est encore appuyé par des monuments de ce temps-là; entre autres par le préambule des lettres de fondation du Monastère de la Trinité de Mantes, de la Congrégation des Célestins, par le même Roy Charles V. au mois de Février 1376. Ce Prince, ou plutôt celuy qui a dressé ces lettres, s'étend sur les rapports qu'il trouve entre la Sainte Trinité & les trois fleurs de lys. *Hic agri pulchritudo lilia parturit convallium. Lilia quidem signum Regni Franciæ, in quo florent flores quasi lilium, imo flores lilii non tantum duo, sed tres ut in se typum gererent Trinitatis, ut sicut Pater, Verbum & Spiritus hi tres unum sunt, sic tres flores unum signum mysterialiter præfigurant, & sicut sol divinitatis Cælo residens empyræo illuminat omnem mundum, sic tres flores aurei supra cælestem sive asureum situati colorem in omnem terram enitescunt pulchrius, & lumine præfulgent clariore. Et ut signo signatum proprie respondeat, tribus*

videlicet potentia, sapientia & benignitati quæ Sanctæ Trinitatis attribuantur personis, & morum potentia, scientia litterarum, & Principum clementia ternario liliorum elegantissime correfpondeant. In quibus tribus Regnum Franciæ à longis retro temporibus præ Regnis cæteris floruiſſe, & hætenus floruiſſe dignoſcitur. Ac per hoc in ſe tenuiſſe veſtigia Trinitatis, &c.

Ces expreſſions ſont précises pour prouver que du temps de Charles V. l'écu de France eſtoit de trois fleurs de lys ſeulement : on en trouve même des exemples antérieurs à ce règne, du moins dans les ſceaux.

Ce que Raoul de Preſles ajoûte ſur ſon Roy Candat, Saraſin, ou, ſelon d'autres, Dandat, Andoc, &c. venu d'Allemagne, & déſait au ſiège prétendu de Conſlans Sainte Honorine, *en une bataille commencée dans la vallée & achevée en la montaigne en laquelle eſtoit de ſon tems, comme il l'aſſûre, la tour de Mont-joye, & où fut pris premièrement le cry de Mont-joye S.^t Denys*, de même que ſur la prétendue fondation de l'Abbaye de Joyenval, bâtie au même lieu de la bataille, ce ſont toutes traditions dont les Auteurs contemporains, les Chartes & les autres monuments authentiques, démontrent la fauſſeté. Si on veut eſtre inſtruit de ce qui regarde le cry de Mont-joye-Saint-Denys, on peut conſulter M. du Cange, Diſſertation xi. ſur l'hiſtoire de Saint Louis, le P. Meneftrier dans ſon uſage des Armoiries, chapitre 13. & dans ſes recherches ſur le Blaſon, ſeconde partie, chapitre 2.

Au reſte, Raoul de Preſles n'eſt pas le ſeul Auteur qui ait avancé cette opinion ſur la fondation de l'Abbaye de Joyenval. Il y a un Manuſcrit à Saint Victor, où ſe trouvent des extraits de ſon Prologue de la Cité de Dieu, (ce ſont ceux où il parle de l'Oriflamme) & avant celui des Antiquitez, eſt un petit traité Latin, dont voicy le titre : *Hic eſt modus qualiter tres flores lili imprimendi in armis Regis Franciæ, revelati fuerunt cuidam Heremitiæ residenti tunc temporis in hunc locum, & ſolempnizati apud Sanctum Dionyſium à Clodoveo converſanti apud Montem gaudii primo Rege Franciæ Chriſtiano, per exhortationem Sanctæ Crochildis ejus conſortis. Et hæc de cauſa ne à memoria*

M m m m ij

Pafquier a cité ce paſſage de R. de Preſles, liv. 8. c. 21. & l'a critiqué en partie.

hominum laberetur, fundata fuit hæc Abbatia Gaudii Vallis à fania Montis Gaudii mutans nomen suum, licet inter hæc antea defluxissent multorum temporum intervalla.

Ce traité est en vers profaïques & rimez. L'Auteur y rapporte les mêmes faits que nous avons vûs dans le passage de Raoul de Presles : l'Hermite, Clovis, S.^{te} Clotilde, & même les honneurs rendus dans cette Abbaye aux fleurs de lys. Mais ce nouveau témoignage ne donne pas plus de solidité à cette opinion. L'Abbaye de Joyenval, située dans le vallon, au-dessus duquel estoit le Château de Mont-joye, ancien Palais de nos Rois, que les Anglois prirent en 1432. & qui est à présent détruit, a esté fondée en 1221. par Barthelemy de Roye grand Chambrier de France. Il n'est pas dit un mot de la bataille, de la révélation, des fleurs de lys, &c. dans les lettres qui nous restent concernant cette fondation. *Et si l'escu des armes de France, a long tems esté en révérence de ce dans cette Abbaye, selon Raoul de Presles, ou plutôt si elle porte pour armoiries l'écu de France, c'est parce que Philippe Auguste a esté un de ses principaux bienfaiteurs : & les Religieux mêmes encore à présent, aiment mieux le reconnoître pour leur fondateur, que le grand Chambrier Barthelemy de Roye.*

Notre Auteur continuant son Prologue à Charles V. luy dit : *Et si portez Roy seul & singulièrement l'Oriflamme en bataille, c'est assavoir un glaive tout doré où est attachée une baniere vermeille, laquelle vos devanciers & vous avez accoutumé à venir querir & prendre en l'eglise de Monseigneur Saint Denis à grant solennité & révérence & dévotion si comme vous savez. Car premierement la procession vous vient à l'encontre jusques à l'issue du cloistre. Et après la procession sont atains les benois corps saints de Monseigneur Saint Denis & ses Compaignons, & mis sus l'autel en grant révérence, & aussi le corps saint Monseigneur Saint Loys. Et puis est mise cette baniere ployée dessous les Corporaux où est consacré le corps de N. S. J. C. lequel vous recevez dignement après la célébration de la messe. Si fait celui auquel vous l'avez esleu à baillier comme au plus preud'home & plus vaillant Chevalier, & ce fait le baïsiez en la bouche, & le^a bailliez, & le^b la tient entre ses mains*

*Gallia Christ.
10. 4. pp. 457.
460.*

^a li. luy. —
^b & la luy.

par grant révérence, afin que les Barons assistens le puissent baisier, comme relique & chose digne, & en luy baillant pour le porter, lui faictes faire serement solennel de la garder & porter en grant révérence & à l'honneur de vous & de vostre Royaume. Ainsi le prist ce souverain protecteur & deffenseur de l'Eglise Monseigneur Saint Charles jadis Empereur & Roy de France quant il alla à secours à l'Empereur de Constantinoble pour delivrer son pays des Sarrazins qui l'occupoient & aussi la Terre sainte de Jherusalem, & lequel Empereur de Constantinoble le manda par la vision qu'il avoit vüe devant son lit, qui fut telle selon les Croniqueurs & anciennes histories. C'est assavoir que devant icelluy Empereur aux pieds de son lit, s'apparut un Chevalier armé de toutes armes, & monté à cheval tenant une haute toute dorée, du bout de laquelle hante yssoit flambe à merveilles grande. 6834. annes, pièces.

Il y a quelques observations à faire sur ce passage. Le Pere Doublet l'a inséré dans son Histoire de l'Abbaye de Saint Denys, mais un peu tronqué. La manière dont il le cite, est même assez singulière. Or touchant ce qui s'observoit en prenant ledit Oriflambe, voicy un ancien discours que je mettray icy, que j'ay trouvé parmi les Chartes de notre Royale Abbaye & sacré Convent, lequel fut jadis tenu au très-chrestien Roy de France Charles V. par le très-fameux & très-celèbre Raoul de Presles son Advocat general en sa Court de Parlement de Paris, en ces termes. Et si portez seul d'entre les Roys, ô Roy, l'Oriflambe en bataille, &c. Liv. 1. chap, xli.

Le P. Doublet ne savoit pas apparemment, que ce morceau faisoit partie du prologue de la traduction de la Cité de Dieu. S'il se trouvoit dans les archives de l'Abbaye, c'est que quelque curieux l'avoit extrait, & ensuite inséré parmi les autres chartes de la Maison, comme servant à éclaircir ce qui concernoit la Bannière qui y estoit en dépôt.

Mais il y a plus de sujet d'estre étonné que M. du Cange n'ait pas découvert d'où venoit ce morceau de Raoul de Presles, qu'il cite d'après le P. Doublet; & qu'il ne l'annonce que sous le nom d'un Traité que Guillaume de Presles Avocat général, avoit adressé à Charles V. sur l'Oriflamme. Il est vray qu'un peu

Disert. xviii.
sur l'Hist. de St.
Louis, pp. 242,
& 248.

après il se corrige sur le nom de l'Auteur, & l'appelle Raoul.

Lorsque Raoul de Presles appelle ici (de même que dans le Traitté de l'Oriflamme dont j'ay parlé auparavant) *glaive*, ce qui estoit la hante, la lance, le fust ou bâton auquel s'attachoit la bannière, il suivoit l'usage de son temps, glaive ayant aussi alors cette signification.

Voyez Diction.
de Nicot.

Le détail des cérémonies qui s'observoient pour la levée de l'Oriflamme, telles que Raoul de Presles les décrit, est assez conforme à un extrait qui se trouve dans les manuscrits de M. du Chefne, & qu'il dit avoir tiré d'un ancien M.S. du temps de Charles VII. il y a cependant quelques petites différences.

Felibien, Hist.
de S. Denys, pp.
245. 298.

Tous deux conviennent que l'Abbé & les Religieux doivent venir querir le Roy. Le manuscrit dit que le Roy doit estre en la chapelle S.^t Clément en icelle église; il falloit dire hors de l'église, car cette chapelle estoit dans l'enceinte du Monastère: aussi, selon Raoul de Presles, la Procession vient à l'encontre du Roy jusqu'à l'issue du Cloître. Après avoir mené le Roy aux Corps saints par les portes rouges, dit le manuscrit, *le Roy & l'Abbé doivent atteindre le corps de Monseigneur S.^t Denys & ses Compagnons.* Raoul de Presles y ajoûte *celuy de Monseigneur S.^t Louis. On doit les mettre sur l'autel près des Corporaux, & doit avoir un drap d'or par-dessus lesdicts Corps saints. Et les doit le Roy prendre par un costé & l'Abbé par l'autre.* Raoul de Presles, qui ne fait pas ces détails, en donne un autre qui désigne à peu-près la grandeur de l'Oriflamme. Il dit qu'elle doit estre mise ployée dessous les Corporaux où est consacré le Corps de N. S. J. C. Une autre circonstance qu'il ajoûte, est que *le Roy baise le Chevalier après qu'il a communie, & luy donne ensuite l'Oriflamme, laquelle le Chevalier tient entre ses mains, affin que les Barons assistans la puissent baiser.* Le manuscrit se contente de dire que *le Chevalier la doit monstrier au peuple haultement çà & là, la porter au Tresor ou autre certain lieu qui sera ordonné.*

Après que Raoul de Presles a rapporté le détail de ces cérémonies, il répète, comme on l'a vû, sa prétendue histoire de Charlemagne; il y joint les rapports qu'il a imaginez des

couleurs & de la hante dorée, avec la vision de Constantin, le martyre de Saint Denys, &c. rapports dans lesquels il y a plus de piété que de vérité. Ce qui suit, & que le P. Doublet n'a point donné, mérite plus d'attention.

Après la victoire, l'Oriflamme doit estre rapportée en l'église de Saint Denys, & rendue sur son autel, en remembrance de la victoire, ainsi comme fit Charles Mainne. De ce me croy-je; car j'en ay veu deux de mon tems sur l'autel des glorieux Martirs, de chascune partie de l'autel une, & estoient enhantées de deux petites hantes d'argent dorées, où pendoient à chascune une Baniere vermeille, dont l'une estoit appelée la Baniere Charlemainne, & se portoit par reverence par un des Officiers Religieux à certaines processions. Et c'est ce que l'en appelle proprement Oriflamme, & dont elle vint, de ce qui en peut estre venu à ma petite congnoissance.

Voilà un témoin oculaire qui dépose avoir vû deux bannières placées l'une à droite, l'autre à gauche de l'autel des Martyrs, toutes deux vermeilles, & attachées au bout d'une hante ou lance d'argent doré, dont l'une appelée la Baniere Charlemainne, estoit portée à certaines processions par les Religieux. Ce ne pouvoit estre que deux Oriflammes. La Bannière Royale ou de France, estoit de fin azur à fleurs de lis d'or aournée, comme dit Guillaume Guiart, en parlant de la bataille de Bouvines.

Ces deux Oriflammes pourroient servir à expliquer ce que le même Guiart rapporte de la bataille de Mons en Puele en 1304. où les Flamans s'emparèrent de l'Oriflamme, après la mort d'Anseau de Chevreuse qui la portoit, & qui fut étouffé sous ses propres armes par la chaleur & la soif. Guiart prétend que cette Oriflamme n'estoit pas la véritable, celle que l'Abbé de Saint-Denys garde;

*Aussi li Sirès de Chevreuse
Porta l'Oriflamme vermeille
Par droicte semblance pareille
A celle, se le voir esgarde,
Que l'Abbé de S.^t Denys garde*

*Guill. Guiart
cité par Galland
Enseign. de
France, pp. 384
39.*

*Si la vérité
juge, Esgarder,
juger, esgard,
jugement.*

mais une Oriflamme contrefaite :

*Anfiau le Sire de Chevreuse
Fut si connue nous apprismes
Esleint en ses armes mismes
Du trop grant chaleur & retraite
Et l'Oriflamme contrefaite
Chai à terre, & la saisirent
Flamens qui après s'enfuirent.*

Sans avoir besoin de recourir à une supposition peu digne de la majesté de nos Rois, on peut dire, d'après Raoul de Presles, qu'il y avoit deux Oriflammes. L'ancienne restoit toujours en dépôt à S.^t Denys; on l'appelloit de son temps *la Baniere Charlemainne*. Lorsqu'il se présentoit une occasion de guerre, on en faisoit une autre à l'instar de celle-ci; elle estoit consacrée & levée avec les cérémonies décrites ci-dessus. Si on la conservoit exempte de tout accident pendant le cours de la guerre, on devoit la rapporter dans cette église; mais quand on avoit le malheur de la perdre, on en estoit quitte pour en faire une autre sur l'original.

On peut remarquer que Guillaume Martel seigneur de Bacqueville, est le dernier Chevalier que l'on trouve avoir esté chargé de la garde de l'Oriflamme. Il reçut cette commission le dimanche de Pâques-fleuries, 28. Mars 1414. & fut tué l'année suivante à la bataille d'Azincourt. Il est vray qu'il est encore fait mention de l'Oriflamme sous Louis XI. & que ce Prince la reçut des mains du Cardinal d'Alby Abbé de Saint-Denys, après avoir ouï la messe à Sainte Catherine du Val des Ecoliers à Paris, le vendredy 30. Août 1465. pour aller combattre les Bourguignons, Mais le P. Maupoint Prieur de cette église, qui nous a conservé ce fait, dont les autres Historiens n'ont point parlé, ne dit pas que le Roy ait remis cette Bannière entre les mains d'un Chevalier.

Je reviens au prologue de Raoul de Presles, qui continue ainsi : *Et ces choses, mon tres redoubté Seigneur, denotent & demonstrent*

*Hist. généalog.
des grands Offi-
ciers, tom. 8. p.
212.*

*Voyez la même
Hist. général. des
grands Officiers.*

Hist. manuscr.

demonstrent par vray raison que par ce vous estes & devez estre le seul principal protecteur, champion & deffenseur de l'Eglise, comme ont esté vos devanciers. Et ce tient le S.^t Siege de Rome qui a accoustumé à escrire à vos devanciers & à vous singulierement à l'intitulation des lettres, Au tres Chrestien des Princes.

On a dit assez communément jusqu'à ces derniers temps, que le titre de *Très-Chrestien* fut accordé par Paul II. à Louis XI. Le P. Mabillon, qui a fait imprimer un extrait de l'Am-bassade de Guillaume de Montfereul en 1469. où l'on voit que ce Souverain Pontife déclare qu'il donnera dans la suite ce titre à nos Rois, remarque qu'en cela le Pape ne faisoit que continuer un usage déjà établi. Pour le prouver, il rapporte plusieurs exemples anciens, qui à la vérité ont esté quelque-fois interrompus ; mais il démontre que du temps de Charles VII. cette dénomination estoit déjà constamment & héréditairement attachée à nos Rois. Pie II. le dit expressément dans sa 385.^e Lettre adressée à Charles VII. du 3. des Ides al. 399. d'Octobre 1457. *Nec immerito quod Christianum nomen à progenitoribus tuis defensum, nomen Christianissimum ab illis hereditarium habes.* Si ce savant Religieux eût vû le prologue de Raoul de Presses, il n'eût pas manqué de faire remonter l'usage de ce titre de *Très-Chrestien* jusqu'au temps de Charles V. ayeul de Charles VII. Les termes de Raoul de Presses sont précis : *Et à vous singulierement en l'intitulation des lettres.* Il y a lieu d'estre étonné que ce passage ait aussi échappé aux Auteurs des Dissertations insérées dans les Mercuries de Janvier, Avril & Juin 1720. &c. où cette matière est discutée avec beaucoup de vivacité.

Après que Raoul de Presses a fait voir la supériorité de Charles V. sur tous les autres Princes, par les prérogatives & les prééminences attachées aux Rois de France, il vient ensuite à ses qualitez personnelles, principalement à son amour pour les Lettres & pour les Savants. Et après avoir rendu compte des ouvrages que luy Raoul a publiez, de ses occupations actuelles, de la peine qu'il a eue à se charger de traduire

Mem. Tome XIII.

Nnnn

& commenter la Cité de Dieu, il finit son prologue, en s'excusant des défauts qui pourront se trouver dans la traduction, *sur ce qu'il n'a toujours ensuy les propres mots du texte, & de ce qu'il va aucunesfois par une maniere de circonlocution ou autrement, ce qu'il n'a fait que parce que le Roy luy a commandé pour la matiere éclaircir que il ensuive la vraye, simple & clere sentence, & le vrai entendement, sans ensuire les mos du texte.*

Il me reste à parcourir quelques-unes de ses Expositions ou Commentaires, sur l'ouvrage même de la Cité de Dieu.

Sur le chapitre VIII. livre 2. il dit que Comedi sont ainsi appellez, pour les lieux où ils avoient accoutumé à chanter, c'est assavoir *ès places & ès carrefours qui en Grec sont appellez Conias, ou pour comestion, c'est assavoir mengier pour ce que après mengier l'en va veoir voulentiers telx gieux, aussi comme on fait aux festes le Chanteur en Grève ou ès Halles & autres places, & sont proprement appellez interludia, pource qu'ils se font entre deux mengiers. Et sont les Tragedies faictes aussi comme à la maniere que tu vois faire aujourd'huy les personnaiges de la vie & passion d'aucun Martir.* Ce passage nous donne une idée des spectacles qui régnoient alors; des chanteurs & menestriers dans les places publiques, telles que la Halle, la Grève, &c. & des mystères des Saints.

Chapitre xxi. livre 3. à l'occasion de la Loy Voconia, il traite de la succession des filles, & de la Loy Salique.

Quant Saint Augustin parle de la Loy qui s'appelle Lex Voconia, il dit que il n'en estoit nulle plus inique, pource que selon
 6712. *Bezaus.* cette Loy, nulle fille ne venoit à succession de pere ne de mere, supposé qu'il y eut autres enfans, il l'entent à proprement parler de
 * Cette ligne
 manque dans
 68;4.
 * successions de privées personnes, & non pas de successions de
 puissans hommes comme des Roys & autres grans Seigneurs qui ont
 le gouvernement de la chose publique, si comme dit Thomas Valen-
 sis, à quoy s'acorde Francisus de Maronis, & s'olt à l'objection que
 l'en pourroit faire des filles de Saphat dont la Bible parle nume-
 rorum XXVII. & dit que Royaume n'est pas hérité, mes est
 dignité, regardant toute l'administration de la chose publique. Or

Soult.
Bezaus. 6712.

est-il certain que les femmes ne sont pas prenables de dignité selon la Loy, & par conséquent ne doivent pas succéder au Royaume. Et le prouve par la dignité de Prestre. Car combien que la dignité de Prestre descendist par succession, toutevoies n'y succédoit ne ne succède nulle femme. Ne il ne se treuve en tout le viez Testament que onques femme succédaist ou Royaume d'Israël. Et supposé que l'en treuve que Athalie l'usurpast contre rayson & tuaist tout le sanc Royal, excepté celi qui devoit succéder qui fu mué. Toutevoies ne l'ot elle pas de rayson, ne elle ni demoura pas longuement, mais aussi comme elle y estoit entrée mauvairement, aussi en fu elle boutée hors honteusement, & mise hors du temple & tuée, si comme il se treuve ou quart livre des Roys en l'onzième chapitre. Cette Loy recommande Gellius ou xxii. livre de Noctibus Atticis, qui dit ainsi, quelle chose est plus profitable que ce que femme ne succède pas en hérédité. Et Monf. S.^r Gregoire ou xxv. livre de ses Morales, dit que l'usage de la vie ancienne n'estoit point que les femmes héritassent avec les masses, pource que, si comme il dit, que la sévérité de la Loy qui a accoustumé de élire toujours les fortes choses & ne tenir conte des foibles, si s'étudia plus à métre avant & à sentir plus les aigres choses que les benignes, c'est à dire, les hommes qui sont plus habiles à deffendre que les femmes qui sont moles & fraibles de leur nature, tenissent les héritages. Et meismement se doit tenir ceste conclusion, es privées* de celle dignité, comme ceulz qui sont Rois enoins & consacrés. Et encores le voit on en plusieurs parties tant du Royaume de France, comme d'ailleurs. Car outre les Nobles, les filles ne succèdent point, mais ont tant seulement mariage. Et en Bretaigne l'ainsné prend tout, & en Vermendois les mainsnez touz ensemble ne prennent que le tiers. Et la raison y est bonne. Car touz jours la Loy & la force de la Loy a voulu eslire les plus fors & les plus puissans, & ne tenir conte des foibles. Et se aucuns demandoient se une fille estoit la plus prochaine à une di-

* Bethune. Es privez d'icelles dignitez comme ceux qui sont enoings & consacrez.

Idem Bonhomme. Aux privées personnes de celle dignité comme ceulz qui sont enoins, &c.

L'Imprimé. Es privez d'icelles dignitez comme ceulz qni sont enoings & consacrez. 6712.

gité, & elle avoit un fils assavoir se il devoit succeder; il semble que non, pour deux raysons, pource que res pervenit ad casum à quo incipere non poterat. Et aussi comme en cas de servitudes rayon escripte dit, medium prædium quod non servit impedit servitutum. C'est à dire que se mon champ doit servitude à un autre, le pré ou champ moyen qui ne doit point de servitude empêche cette servitude. Et encore de rayon escripte du droit de la x.^e Collation, nulle femme ne succede en chose feodal. Non seroit son fils masle, si comme il se treuve en la x.^e Collation au commencement. Et ou titre de feudo feminæ, & ailleurs en celle Collation en plusieurs lieux. Ceste Loy fu trouvée par un qui avoit à nom Voconius qui la fit par l'acort de tout le Peuple qui s'appelle Plebiscitum, & l'amonestà à faire Cato Censorius par un sermon qui fist au peuple. A ceste Loy s'accorde une Loy pareille qui fut appelée Lex Salica. Saliqua, laquelle fu dite Saliqua pour les gens du pays qui estoient noble gens & noble peuple. Et il appert. Car ceulz qui firent celle Loy furent ceulz qui premierement firent & ordenerent les Loys de France. Et furent à ce ordenez & esleus des Barons de France ou de ceulz de qui les François descendirent, afin que la chose publique fist mieux & plus puissamment deffendue par les Masles que par les femelles.

inconstacion...
6712.
Au chap. 2. du livre iv. après avoir parlé des tremblements causez par le Mont-Etna, il ajoute: Afin que ces choses soient plus créables, il est certain que en nostre temps une terre qui estoit ferme assise sus la mer par force d'une incrustation, se leva & perdy terre & la mena la mer jusques ès parties de Flandres, & là s'arresta à ferme, & fut adjouté à cette région: Et estoit celle Terre ou Yste qui ainsi arriva habitée, ne ceulx qui y habitoient ne se donnerent garde du mouvement ne que la mer les eust transporter. Qu'il soit vray, il est certain que entre les autres habitants de celle Yste, il y avoit un Fevre qui au matin se leva pour forgier. Et quant ceux où il arriva le virent forgier, ils furent très-esbahis & alkrent
6834..... voir que c'estoit, pource que onques mais n'y avoient ouy forgier. Et quant le Fevre les vit encores fut-il plus esbahis, car il ne les
E. congnut, non faisoient-ils lui ne n'entendoient l'un l'autre. De ce soursy une question jolie. Car le Seigneur dont celle Terre ou Yste

Et gens estoient partis les requeroit comme siens & reclamoit avoir Seignourie sus eulx. Le Seigneur ou cette Ysle estoit appliquée disoit que à lui appartenoit, finalement le Seigneur où ceste Ysle estoit appliquée, fist telle response que il dist ou fist dire au Seigneur dont celle Terre ou Ysle estoit partie, qu'il ramenast sa Terre ou Ysle en son pays, & qu'il ne vouloit plus qu'elle demourast en sa Terre ne qu'elle lui empeschast la sienne. & quand cellui qui la demandoit vit ce, il s'en party comme confus. La Chronique de Nangis parle d'un tremblement en Allemagne & Lorraine le jour de St. Luc 1354. Les Grandes Chroniques le mettent en 1356.

Exposition sur le *xxi. chap. du liv. 5.* Constantin fit mettre les corps de St. Pierre & de St. Paul en deux très-précieuses Chasses, lesquelles Chasses le Pape Urbain derrenier trespassé n'a pas empirées ne culaïdiées, mais embellies. Car ou front de chascune il a mis deux riches fleurs de lis d'or garnies de perles & de pierres précieuses, lesquelles lui furent données ou à ses devanciers par les Rois de France, en démontrant la grant dévotion & affection que les Rois de France ont toujours eüe à l'Eglise & au St. Siège de Rome. Urbain V. mourut au mois de Decembre 1370.

Il parle dans l'exposition sur le *xi. chapitre du liv. 9.* des Negromantiens. *Nigromantiens sont ceux qui samble que à leur priere les morts ressusçitent & samble qu'ils repondent à ce que on leur demande. Pour lesquieux resusciter ils lient & estranglent les testes de Couleuvres & autres Serpens, qu'ils appellent Viprès, comme fist celle Erito de laquelle parle Lucan, & quierent un corps nouvellement mort qui ait les veines entières, lesquelles vont au poumon, & li font une plaie ou pis, laquelle ils emplant de sanc nouvel & tiennent que par ce, le corps s'échaufe & reprent son esperit & repont de ce que l'en li veult demander. Et ainsi le recite ce noble Historiographie Lucan. Ainsi l'avons-nous faint après en notre Livre qui s'appelle la Muse.*

*Erito. Phosf.
l. 6.*

L'exposition sur le *31. chap. du liv. xi.* est assez curieuse, sur les avantages & qualitez du nombre 7. Dans l'exposition sur le chapitre *9. du liv. xv.* où il est parlé des Géants, il est

Nnn n iij

dit qu'Adelinus en son Livre de proprietatibus rerum raconte qu'en la bouche du Tibre arriva une Pucelle vescuë de pourpre navrée en la teste, laquelle avoit trois coustées de large entre les deux épaules. Et ainsi se treuve-il de ces Geyans en plusieurs autres lieux. Et par especial en Brutus que fist Guillelmus Armoritanus qui raconte que en Angleterre fut jadis toute peuplée & habitée de Geyans, & même que quant Brutus y vint pour la conquérir, il y trouva un Geyant appelé Gremagoth lequel il occist. En notre temps même à Monthion en l'Eveschié de Meaulx fut trouvé en labourant aux Champs le tombeau d'un Geyant, & fut descouvert, & fut trouvé dedens le corps d'un Chevallier mort tout armé, & estoit escript : Ego Christianus sum, c'est-à-dire, Je suis Chrestien. Et avoit le corps merveilleusement grant par telle maniere que plusieurs prindrent de ses grosses dents & en firent hobelonnières à pendre couteaux, & estoient plus grosses chacune que deux grosses dents de Cheval.

6834.... Gremagoth.

10mbel... Joyant.

Yon Christianus sum.

hobeloueres.

Cette histoire me paroît suspecte de même que l'Epitaphie Ego ou Yo Yon Christianus sum^a. Ce prétendu Géant a donné son nom, dit-on, à Monthion, paroisse du Diocèse de Meaux. Je n'ay pu encore trouver la véritable signification de hobelouneres, hobeloueres. Ces dents tenoient lieu de crans à un ratelier pour pendre des épées.

Chapitre 23. livre xv. au sujet des Fées, il cite Guillelmus Parisiensis in tertia parte de Demonibus Incubis & Subcubis. Il y parle de la Mesgnée de Hellequin, de Dame Habonde, & des Esperis qu'ils appellent Fées, qui apperent es estables & es arbres, & aussi des Dyables^b qu'ils appellent Epicalte ou Epicaltem que l'en appelle l'appesart.

6835. Mesnie.

Epicalte ou Epicaltem.

^a MS. 6838. Yo Christianus sum, c'est-à-dire, Yon je suis Chrestien. Hobeloueres.

N.º 6715. Yo Christianus sum, c'est-à-dire, Josue suis Chrestien. Hobeloueres.

6714. Yo Christianus sum, c'est-à-dire, Yon je suis Chrestien. Hobeloueres.

6837. Yo Christianus sum, c'est-à-dire, Yon je suis Chrestien. Bethune, Hobeloueres.

^b Dyables, ισαλτες ου εφιαλτες.

A Nous & la il destruit ces erreurs & met toutes les raisons que l'en puet dire pour l'une partie & pour l'autre, & y soult. Mais nous les laissons pour ce qu'il y a plusieurs choses qui ne seroient pas bien plaisans & convenable à dire en François. Toutes voies ou chapitre Qualiter Demones non verè generant nec activè nec passivè, qui est le chapitre qui ensuit celi de Incubis, il met un merveillex exemple. Car il dit que en la Province de Saxonne un Ours ravy la femme d'un Chevalier, & la porta en une tannière où il repairoit, & là là tint par grant tems & engendra en elle plusieurs enfans. Lesquels après ce que le Chevalier ot reconvrée sa femme, vesquirent avecques le Chevalier & furent faiz depuis Chevaliers. Et qu'ils fussent vrais hommes & de neture d'Ours, il apparoit en leur visage, en ce que ils estoient estranges, & se trayoient à nature d'Ours. Et pour ce le Chevalier leur donna tel surnom, qu'ils furent appelez Ourfins, pour ce qu'ils furent fils de l'Ours. Il dit aussi en ce chapitre de Incubis, que es narrations des histoires des Royaumes d'Occident, se trouve que les Huves furent engendrez de ces Diables, & que l'Isle de Chipre fu toute peuplée & habitée de ces Diables Incubes & de leurs enfans. Et monstre comment ce ne puet estre vray par plusieurs raisons, &c.

al. Hummes....
Hummes...Hummes.

Le passage que Raoul de Presles cite icy de Guillaume de Paris est tiré de la 2^e. partie de son *Traité de Univerſo* chap. XII. où il traite des Demons, & de leurs espèces de dénominations. On y apprend la signification de ce mot *Hellequin*, terme très-peu connu par nos Auteurs. C'estoit ces Chevaliers qui apparoiſſoient de nuit, & sembloient combattre ensemble dans l'air. *De Equitibus verò nocturnis qui vulgari Gallicano Hellequin, & vulgari Hispanico exercitus antiquus vocantur, nondum tibi satisfeci, quia nondum declarare intendo qui sint, nec tamen certum est eos malignos spiritus esse.* Dame Abonde étoit la principale de ces Fées bienfaisantes qui venoient aussi la nuit dans les maisons, & y apportoit toutes sortes de biens. *Domina Abundiam pro abundantia quam eam præstare dicunt domibus quas frequentaverit.* (Au même chapitre XII. & au chapitre XXXIII.) *Domina nocturnas & principem*

Tom. 1. edit.
Aurel. 1674.
p. 1037. col.
1. B.

Ibid. p. 1036.
col. 2. F.

Tom. 1. pag.
1066. col. 1.
H.

Tom. 1. edit.
Aurel. 1674.
p. 1063. col.
1. F.

earum vocant Dominam Abundiam pro eo quod domibus quas frequentabant abundantiam bonorum temporalium prestare putantur. Et plus bas au même chapitre: *Quod autem nefanda illæ Dominæ nocturnæ^a quibus præesse credunt Vetulæ Dominam Abundiam, vel Dominam Satiam, ab eo quod est satis vel à satietate dictam, similiter & illæ quæ in stabulis & arboribus frondosis apparere dicuntur, sint magni spiritus, per hæc quæ dicam tibi patefiet.*

Pour les Diables appelez *Epicalte* ou *Epicaltem*, on y reconnoît aisément les Incubes que les Grecs appelloient Ephialtes ἐφιάλτες, ou plustost, comme cela seroit plus conforme à la signification, ἑπιδάλτες. C'est aussi le Cauchemare qui, selon Oudin, est appellé en Italien *Il Pesarvolo^b*, mot qui répond assez à celui de *L'appesart* dont se sert notre Auteur. Guillaume de Paris a parlé fort au long dans son chap. xxv. de ces Incubes : il y discute si leur prétendu commerce avec les femmes est réel, s'il peut estre fécond, &c.

Chapitre 7. livre xx. il dit que quand *St. Augustin* parle des *Chiffastes*, qui en François sont appelez *Miliariens*, ce fut une ancienne manière de compter, & sont proprement *Chiliades*, *Milliers*, & ainsi compte *Methode le Martyr* en son livre. Les autres comptent par *Olimpes*, les autres à prendre de la *Création du Monde*, les autres de la *Création de Rome*, les autres de la *Nativité Notre S.* les autres de sa *Resurrection*, & en plusieurs autres manières.

Je finiray cet Extrait par l'exposition sur le 25. chap. du livre v. Elle est longue, & a sa curiosité. On ne devoit pas naturellement s'attendre à la trouver dans des Commentaires sur la Cité de Dieu de *S.^t Augustin*. *Raoul de Presles* y parle de l'origine des François, de leur établissement dans les Gaules, de la fondation & de l'aggrandissement de Paris, & de quelques autres Antiquitez des environs de cette Ville.

^a *Fata... quod fatare præcipuum sit... fatare namque non solummodo est prædicere vel cavere, sed etiam præordinare & ut eveniant quæ prædicuntur efficere.* Ibid. pag. 1037.

^b Au mot *Pesart*, le même Oudin dit *Pesarvola*. En Espagnol *Mampesada*, o *Mampesadella*, selon le même Oudin.

Il remarque

Il remarque que, selon quelques Auteurs, entre autres Hugues de St. Victor, Antenor partit de Troye avec 12000. de ses gens & 22. Nefs, & s'en vint en Pannonie, *appelée à présent Honguerie, es Palus ou Marais Méotides, où il édifia une Cité qu'il appella Sicambre, là où à présent a une Cité appelée Bude.* Ils y demeurèrent tranquilles jusqu'au tems de Valentinien. Ce Prince les engagea à faire la guerre aux Alains qui s'étoient révoltez contre lui. Cette expédition leur donna occasion de pénétrer par la Germanie *jusques vers Cambray & Tournay, & de là en France qu'ils conquièrent.*

Ce sentiment n'est pas celui que Raoul de Presles semble adopter. Il lui en préfère un autre qui rapporte que Francion fils d'Hector, Turnus fils de Troilus, Hélénus leur oncle, & Enée, après la destruction de Troye, *s'enfuirent à très-grand multitude de gens.* Helenus vint en Grèce, Enée en Italie, *Turcus en Scite (Scythie) où il habite, & pour ce font-ils encore diz Turcs de Turcus.* Francion s'arresta en Honguerie. Le peuple que celuy-ci avoit amené *crut par telle manière qu'il n'y avoit pas assez lieu pour habiter; 22000. hommes en partirent, passerent Germanie & le Rhin, & vindrent jusques sus la Riviere de Saine, & adviserent le lieu où adprésent est Paris.* Et pour ce que ils le virent bel & delitable, gras & planteureux & bien assise pour y habiter, ils y firent & fondèrent une Cité laquelle ils appellerent Lutesce, à Luto, c'est-à-dire, pour la gresse du pays. (830. ans avant l'Incarnation) & se Parisiens, ou pour Paris le fils Priam, ou de Parisia en Grec qui vaut autant comme hardiesce en latin. . . . Et aussi édifierent plusieurs Villes pour habiter à l'environ de Paris, si comme Rueil en Paris qui fut Chastel-Royal & chef de Chastellerie, Cormeilles, Louvres, Roissy, qui toutes furent nommées en Paris & Ville Paris. Toutes lesquelles retiennent encore ce nom. . . Dans la suite la Ville qui avoit nom Lutesce ils appellerent Paris, disant que c'estoit lait nom & ort de Lutesce.

Roisie
Rueil

Après la mort de Marcomir le Peuple voulut avoir Roy aussi comme les autres pays, & eslurent à Roy Pharamundus fils de Marcomir, lequel fut constitué Roy en Germanie ou temps de

Mem. Tom. XIII.

Oooo

Honorius, & règna environ 11. ans sans passer Germanie. Et en son temps fut faicte la Loy Salique, & ce est créable, car par le Livre mesme de cette Loy Salique, il appert qu'elle fut faicte en Allemagne par quatre des plus grans. Après règna Clodio son fils. . . . Et fut le premier Roy de France qui passa le Rhin, & qui transporta deça le Rhin le Royaume des François qui paravant avoit esté en Germanie, &c. A l'opinion qui parle de Francio & de Turcus, s'accorde Baldericus Eveſque de Dol en sa Chronique qu'il fist du passage d'Oultremer, ou tiers livre qui dit que les Turcs tiennent que eulx & les François sont tout un peuple & partis d'un. Et dient que nul n'est digne d'estre Chevalier, s'il n'est François ou Turc.

Ce passage de Balderic n'est pas au livre III. mais au liv. II. Turci. . . . jactitant tamen se de Francorum stirpe duxisse genealogiam, eorumque Proattavos à Christianitate descisse. Dicunt etiam nullos naturaliter debere militare nisi se & Francos. Si tamen ad Christianitatem redirent, tunc denum de Francorum proſapia exortos seſe gloriarentur recte.

*Gesta Dei per
Francos, p. 99.*

Raoul de Presles passe ensuite à l'ancienneté de Paris, & dit d'après *Julius-Celsus de Bello Gallico liv. VI.* que les Parisiens tenoient la Cité seulement, laquelle estoit si forte pour lors, & estoit tellement servie d'eau, que luy-mesmes témoigne que l'en n'y pouvoit passer. Or est tout atterry par gravois, fiens & autres ordures que l'en y a depuis getté. Cæsar en forma le Siège, ne pouvant parvenir à la prendre, il fist semblant qu'il se partist & de lever son siège, & s'en alla droit à Ville-Juifve, qui à droit parler est appelée Ville-Julitte pour le Corps Saint de celle Sainte qui y repose. Les Parisiens le suivirent, mais ils tombèrent dans l'embuscade qu'il leur avoit dressée, & furent battus.

Et ce fut la cause qui pour lors les fist estre tributaires des Romains. Car oncques homme n'y entra ne ne la print par force, dont il fist le Palais de Termes, qui estoit ainsi appelé, pource que là se paioient les trehus aux termes qui estoient ordonnez. Et à donc les gens commencierent à édifier maisons à l'environ de ce Chastel & à eulx logier, & commença celle partie lors premierement à estre

*6834. Treus
indéc.*

habitée, n'encores ne depuis long temps ne fut l'autre partie de Paris devers Saint Denis, laquelle est à present la plus grant habitée. Mais y avoit par tout forests & grans bois, & y faisoit l'en moult d'omicides. Le marchié des bestes estoit par deça la rue aux Bourdonnois ou lieu que l'en dit le siege aux Deschargeur. Et encore l'appelle l'en la vieille place aux pourceaux. Et à la Croix du Tirouoir * si tiroient les bestes, & pour ce à proprement parler est appelée la Croix du Tirouoir. Au carrefour Guillori estoit le Pilori où l'en coupoit les oreilles, & pour ce à proprement parler il est appelé le quarrefour Guignoreille. Et la boucherie estoit là où elle est à present, comme tout hors de la Cité. Et c'estoit raison. Et emprez ou Perrin Gasselin, estoit une place où l'en gettoit les chiens mors, que l'en appelloit la fosse aux chiens. Et encores y a il une ruelle qui est ainsi appelée. Depuis fut habitée & fermée Paris jusques au lieu que l'en dist à Barchet Saint Merry, où il appart encores le costé d'une porte. Et là fut la maison Bernart des Fosseiz où Guillaume d'Oreng fut logié quant il desconfi Ysore qui faisoit siege devant Paris. Ceste porte aloit tout droit sans tourner, à la riviere ou lieu que l'en dist les planches de Mibray. Et là avoit un pont de fust qui s'adrescoit droit à Saint Denis de la Chartre, & de là tout droit parmi la Cité s'adrescoit à l'autre pont que l'en dist Petit pont. Et estoit ce lieu dit à proprement parler, les Planches de Mibras, car c'estoit la moitié du bras de Sainne. Et qui auroit une corde & la menast de la porte Saint Martin à la riviere, & de la riviere à la Juirie droit au Petit pont de pierre abatu, & de là à la porte S.^t Jaques, elle yroit droit comme une ligne sans tourner ne çà ne là. Après l'en fist le cimetiere ou lieu où est l'eglise des Innocens qui estoit lors tout hors & loing de la ville, si comme l'en le faisoit anciennement. Car l'en faisoit & les boucheries & les cimetieres tout hors des Citez pour les punaisies & pour les corruptions eschiver. Près de ce cimetiere l'en commença à faire le marchié & l'appelloit l'en Champeaux, pource que c'estoit tous champs. Et encores a ce lieu retenu le nom. Et raison du marchié premierement

vire.

Carrefour...
cupoit.

aprez.

fu.

fu.

desconfist.

toute oultre droit

&.

Juiverie.

1834. le cime-
tiere.
les cimetieres.
M.S. Bethune.

eschiver.

Champeaux.

* Et à la Croix du Triouoir, Triouer, se triotent les bestes, & pour ce à proprement parler est-elle appelée la Croix du Triouoir, pour les bestes que l'en y trioit. M.S. Bethune.

y commencerent y commencerent les gens à faire loges petites & bordes, comme firent les Bourgueignons quant ils vindrent premierement en Bourgogne.

Jh.... fu. à la porte Saint Denis, & là fut fermée & fut abatue la vieille Bastille. muraille, & à present s'estent la ville jusques à la Bastille Saint Denis. Qu'il soit il appert. Car quand l'eglise de S.^t Magloire, laquelle fut premierement en la Cité, fut transportée ou lieu où elle est de present, elle fut édifiée aux champs; & se treuve encores que en la date des lettres Royaux qui furent faictes pour lors avoit escript :

Donné en nostre eglise de lez Champiaux près de Paris.

Le reste comme Bcthune. Avoit & a escript en nostre Eglise de Saint Magloire de lez Champiaux près de Paris.

Jul. Cels. l. 6. x.^o 13. & seq.

Après cette exposition des accroissements & de l'état de Paris, Raoul de Presles parle du Château de Begaux à S.^t Maurice des fossés, détruit, selon luy, par Maximien. Puis il passe à la description du gouvernement de la Nation d'après le même Julius Celsus, & dit qu'elle estoit composée de Druides, de Chevaliers & du peuple, duquel l'en ne faisoit point de compte, car ils estoient aussi comme serfs. Et quant ils se veoient grevez & oppressez par aucun, ils se rendoient au plus fort.

Les Druides estoient aussi comme les souverains Evêques qui gouvernoient & temporel & spirituel, aprenoient aux enfans science & doctrine, congnoissoient de toutes manieres de cause, & jugeoient, feussent crimineles ou civiles, personeles ou réeles. Tous les ans assembloit tout le peuple devant eulx à certain jour en une montaigne consacrée à Jupiter, qui à present est appelée Mont jaout, en Latin Mons jovis, là faisoient droit à chascun. Et s'il en y avoit aucun qui ne voulsist obeir à leurs decrez & tenir leurs jugemens, il l'y estoit deffendu à sacrefier, ne ne recevoit l'en point ses sacrefices, qui estoit une très grief peine à celui à qui il estoit deffendu. Tous le fuyoient, ne ne parloient point à lui neant plus que à un excommunié, & se il se plaignoit d'aucun, l'en ne luy en faisoit point de droit.

Ces Druides estoient quictes de tous treus, de tous osts & de toutes chevauchées, ne ils n'alloient en bataille pour quelconques nécessité. Et si estoient frans & quittes de toutes prestations & redevances que les autres paioient. Et pour celle cause plusieurs aloient

à l'escole & aprenoient. Entre tous les autres, il en y avoit un souverain qui avoit puissance sur tous les autres Druides. Et quant il estoit mort, l'en eslissoit le plus souffisant après. Et s'il en y avoit plusieurs de pareil estat, l'en eslissoit par le conseil des autres Druides; & aucunes fois se combattoit l'en pour avoir celle seigneurie selon ce qu'ils estoient puissans.

L'autre manière de gens, étoit de Chevaliers, & ceux-cy n'entendoient à riens que aux armes & à faire injure à leurs voisins, ou rebouter ceulx qui leur faisoient injures. Et selon ce que chacun estoit plus riche & plus puissant, il étoit plus garni de gens, &c.

Moult de choses y a autres que dist encores ce Julius-Celsus; lesquelles nous laissons pour cause de briefveté. Tant y a que le principal de leurs Temples estoit ou maintenant est Montmartre, qui estoit alors appelé le Mont-de-Mercure, parce que son Temple y estoit. Le second étoit le Temple d'Apolin & estoit à Court-Demanche, qui en Latin est dit *Curia Domini*. Et est outre Pontoise ou lieu que l'en dit à présent la Mer-d'Auti. Le tiers étoit Mont-Jaout, qui étoit consacré à Jupiter. En tous ces trois se faisoient sacrifices par tele manière que l'en faisoit sacrifice à Court-Demanche, qui est au milieu, l'en veoit des deux autres Montagnes ce sacrifice.

Ces lieux subsistent encore. Court-Demanche, ou comme on prononce plus communément Courte-Manche, est situé sur une Montagne assez élevée à une lieuë de Pontoise, & dans un petit canton appelé l'Auti. Mont-Jaout, *Mons Jovis*, comme Raoul de Presles l'a appelé cy-dessus, & comme il se trouve aussi dans le Pouillé de l'Abbaye de Saint Denys, est près de Magny dans le Vexin François, sur une Montagne, & à peu près à la même distance de Court-Demanche, que ce dernier lieu l'est de Montmartre, c'est-à-dire, de six à sept lieuës. La tradition de ces lieux est encore la même que du tems de Raoul de Presles. On y parle des Sacrifices que les Gaulois faisoient sur ces Montagnes, de la correspondance qu'il y avoit entre elles, des Assemblées de la Nation qui se tenoient à Mont-Jaout, &c.

*A celle Montaigne de Mercure fu envoyé par Domitien Mo-
xence & mené Monseigneur Saint Denis & ses Compaignons
pour sacrefier à Mercure à son temple qui là étoit, & dont il
encores de la appert encores la vieille muraille. Et pour ce qu'il ne le voult faire,
vielle. fut ramené lui & ses Compaignons jusques au lieu où est sa Cha-
celle cause. pelle, & là furent tous decolez. Et pour celle, ce Mont qui
avoit à nom. paravant avoit nom le Mont-de-Mercure, perdi son nom &
fu appellé le Mont-des-Martirs, & encores est.*

*Ce Monseigneur Saint Denis fonda à Paris trois Eglises. La
première de la Trinité en l'Eglise où est aouré Saint Benoist à
présent & y mit Moines. La seconde Saint Estienne des Gres,
Gries. qui par corruption de nom est appellé Saint Estienne des Gres,
& y fist une petite Chapelle où il chantoit. La tierce Nostre-
Dame des Champ en laquelle Eglise il demouroit & y fut prins.
Et ces choses nous avons dit pour montrer l'ancienne création
de Paris.*

Je pourrois ajouter plusieurs autres extraits des expositions
de Raoul de Presles, qui auroient leur curiosité. Mais ce que
j'en ay rapporté peut suffire pour donner une idée de son
travail.

Sa Traduction de la Cité de Dieu eut un fort grand suc-
cès, je l'ay déjà remarqué cy-dessus. Les exemplaires s'en
multiplièrent en très-peu de temps. Dans le Catalogue des
Bibliothèques de Charles V. & de Charles VI. on en trouve
quelques-uns inventoriez. Il est vraysemblable qu'ils font par-
tie de ceux que l'on conserve à la Bibliothèque du Roy. Un
des plus beaux & des plus anciens, est celuy qui est noté
6834. 6835. Il a appartenu à Louis XII. Les miniatures
en sont belles.

L'exemplaire 6836. 6837. vient de M. de Bethune, qui
a écrit sur le premier feuillet blanc, que c'estoit le vray ori-
ginal présenté par l'Auteur au Roy Charles V. Je doute
de la vérité de cette note. Ce Manuscrit me paroît avoir
esté écrit après 1400. ainsi il ne pourroit estre l'original.
Il faut cependant convenir qu'il est beau & assez exact.
La miniature du prologue représente l'Auteur à genoux,

nuë teste , sans tonsure , habillé d'une robe noire , par-dessus laquelle en est une autre rouge , avec un chaperon de même couleur. Il présente un livre à couverture vermeille avec fermoirs , au Roy qui est assis. Ce Prince paroît âgé , à longue barbe , &c. Trois Courtisans ou Officiers sont debout , à costé & derrière le Roy. Je détaille cette miniature , parce qu'elle sert à appuyer ce que j'ay déjà dit que Raoul de Presles estoit laïc. On en trouve une assez semblable , au N.° 6712. où Raoul est encore habillé en homme de loix , son chaperon sur l'épaule gauche replié sur les bras ; sa bourse pendante à son costé , &c. Ce dernier exemplaire vient de Blois , comme il est écrit sur la couverture , apparemment de la Bibliothèque des Ducs d'Orleans.

Je ne puis me dispenser de parler d'un autre qui , après avoir appartenu à un Mallet de Graville , a passé depuis à feu M. le Tellier Archevêque de Reims. Il est singulier par ses miniatures. Celle du prologue est très-chargée. Le Roy est assis dans son trône semé de fleurs de lys. A ses pieds Raoul , le chaperon noir sur l'épaule droite , présente son livre. Aux deux costez du trône des gens à robes , fourrures , chaperons & bonnets. Un peu au-dessous du trône à droite , sont trois Augustins avec leurs noms , *Egidius de Roma* , *Gregorius de Arimino* , *Thomas de Argentina*. A gauche , trois Jacobins , *Albertus Magnus* , *S. Thomas* , *P. de Tarentasia*. Au-dessous des Augustins , trois Carmes , *J. . . . J. de Bohemia* , *T. Waldensis*. Au-dessous des Jacobins , trois Franciscains , *Joannes Scoti* , *Divus Bonaventura* , *Alexander de Ales Doctor irrefragabilis*. Dans le milieu de ces quatre groupes sont cinq Prelats ou Docteurs de l'Eglise , *Gregorius* , *Hilarius* , *Ambrosius* , *Hieronymus* , *Aurelius-Augustinus*.

Je n'ay pu lire
le nom du premier.

Il y a des miniatures à la teste de chaque livre. Elles sont belles , & qui plus est , instructives pour les habillements & les usages des temps. Dans une , on voit une danse des Diables. Un d'entr'eux joué d'une main du tambourin & de l'autre de la flûte. Dans une autre on voit de jeunes gens de l'un &

de l'autre sexe, ayant de longs cheveux, nouiez en cadeneſtes, leurs ſouliers à la poulaine, &c. Ailleurs les différens habillemens des gens de guerre ſont représentez.

S'il en faut croire la Croix du Maine, Henry Romain Licentié en l'un & l'autre Droit, avoit abrégé ledit œuvre de la Cité de Dieu, qui ſe voyoit de ſon temps écrit à la main chez M. de Clermont d'Amboiſe, à ſon Château de Gale-
rande au Maine.

La traduction de la Cité de Dieu fut ſuivie, comme je l'ay déjà remarqué cy-deſſus, de celle de la Bible. Charles V. ordonna à Raoul de Preſles d'y travailler, & il obéit, quoy-
qu'il eût pû s'excuser ſur ſon âge, ſur une maladie qui luy ſurvint alors, & ſur ce qu'il avoit déjà publié aſſez d'autres ouvrages pour mériter du repos.

C'eſt cette traduction qu'une infinité d'Ecrivains attribué d'après la Croix du Maine, à Nicolas Orefme. Le P. le Long a fait voir que c'eſt ſans aucun fondement, & qu'elle eſt in-
conteſtablement de Raoul de Preſles. Il a rapporté le prologue de cet ouvrage, dans lequel Raoul rend compte à Charles V. de la manière dont il a executé ſa traduction. *Là où je verray, dit-il, qu'il cherra abbreviacion, je la ferai, la ſubſtance demourant entière, & où je verray qu'il y ara répétition d'une même choſe, ſi comme en Paralipomenon & en Eſdras le ſecont; & ailleurs, je ſeray reſciſion, & auſſi lairray-je nommer pluſieurs noms de gens, de Villes, de Citez, là où je verray que ce ne ſeroit que charge au liſeur, & qu'il n'en ſeroit de rien mieux édiſſié. Et auſſi ne ſeet l'en aucuneſois ſe ce ſont leurs propres noms ou de leurs peres ou aïoſz ou de leurs Villes ou Citez, pource que ainſi le m'avez-vous commandé.* Il ajoûte qu'il fera auſſi quelqueſois aucuns prologues, où il verra qui en ſera beſoing, qu'il inférera quelques mots dont il avertira en mettant une ligne par-deſſous, ce ſera hors le texte pour le declarier, car ſans declarations aucunes le texte eſt moult obſcur en pluſieurs lieux, eſ-
pécialement aux gens lais qui n'ont point eſtudié en la Sainte Eſ-
cripture. Et ne tiegne nul à arrogancé ce que je l'ay entrepris. Car voſtre commandement m'en excuſera en tout & par-tout.

Malgré

Malgré ces petites libertez que Raoul de Presles a prises, sa traduction est simple, & mérite d'estre distinguée de celles qui l'avoient précédée, qui sont ou peu fidèles, ou chargées d'histoires & de passages insérez avec très-peu de goût. On peut juger de son travail par deux chapitres de sa traduction que le P. le Long a fait imprimer. L'un nous représente sa manière de traduire littéralement. Dans l'autre on voit comment il savoit oster les répétitions, & abreger la narration. Cette traduction de la Bible a dû paroître vers 1377. Les Manuscrits n'en sont pas fort communs.

Raoul de Presles persuadé qu'il vaut mieux *soy user en exerçant, que soy user en ociosité, comme selon le dit du Sage, ociosité sans lettres soit mort*, entreprit de nouveaux ouvrages. Il traduisit un livre intitulé le Roy Pacifique. Il en parle dans son abrégé du Traité des Puissances séculière & ecclésiastique à l'occasion de Childeric, qui, selon quelques-uns, ne fut pas déposé, mais entra de sa bonne volonté dans une Abbaye, & y finit ses jours. Les Barons consultèrent le Pape Zacharie, s'il leur estoit permis d'élire Pepin : *Jaçoit*, ajoute notre Auteur, *ce qu'il le peussent faire & ordener sans son conseil. Et de ce l'en puet veoir plus plainnement en ce que je qui ay translaté cette euvre, en ay escript sur ce pas en la translacon du livre qui s'appelle Rex Pacificus, lequel est pardevers vous. C'est à Charles V. que Raoul de Presles adresse son ouvrage. Je n'ay encore trouvé jusqu'à présent aucun exemplaire de ce Roy Pacifique. On peut cependant juger par ce que notre Auteur en rapporte, que ce devoit estre un ouvrage politique & historique.*

Celuy que je viens d'indiquer sur les Puissances séculière & ecclésiastique, est plus connu, & est venu jusqu'à nous. Dans le catalogue de la Bibliothèque de Charles V. après le Songe du Vergier, on trouve un autre petit livret couvert de soye à une couverture d'un Gressillon, qui traite de cette matiere; & dans celle de Charles VI. ce titre est un peu plus étendu : *Un autre petit livret couvert de soye à une sarrure d'un Gressillon, qui traite d'icelle matiere, escript de lettre formée en François, commençant* Mem. Tome XIII.

Pppp

à cet 11.^e fol. ces lesquelles, & commençant au derrenier fol. par plus forte raison. Ces citations répondent à la copie que Goldast en a publiée dans le premier tome de sa Monarchie. Il tenoit ce manuscrit du Jurisconsulte Denys Godefroy, qui l'avoit eu de son oncle Claude Fauchet. C'est aussi dans la bibliothèque du même Claude Fauchet, que la Croix du Maine dit avoir vû ce livre écrit à la main sur parchemin. Il y en a une autre copie dans un manuscrit de Saint Victor : elle pourroit servir à en donner une édition plus correcte que celle de Goldast.

C'est, comme je l'ay déjà insinué, un abrégé du songe du Vergier. Charles V. souhaita apparemment qu'on fit de cet ouvrage si rempli de preuves allongées & de digressions, une traduction très-abrégée, qui luy donnât une idée nette de ce qui y estoit discuté. Raoul de Presles exécuta ce dessein, & fit ce petit Traité. Dans le manuscrit de Saint Victor, il est ainsi intitulé : *Au commandement de tres haut & excellent Prince Charles par la grace de Dieu le V.^e Roy de France de ce nom, Maistre Raoul de Praelles translata de Latin en François la question qui ensuit.*

La question est tele assavoir se la dignité Pontifical & Imperial ou Royal sont deux Puissances distinctes & séparées sans ce que l'une dépende de l'autre. Dans l'exemplaire de Goldast, ce titre est un peu différent. *Au commandement de tres hault & tres excellent Prince Charles par la grace de Dieu le Quint Roy de France de ce nom, Maistre Raoul de Praelles son petit serviteur Conseiller & Maistre des Requestes de son Hostel, translata cete petite Euvre.*

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire l'analyse de cet ouvrage ; ce n'est qu'un abrégé du songe du Vergier, qui est assez connu pour le fond des questions qu'il traite. Raoul n'y a presque rien mis de luy-même, si ce n'est peut-estre son origine des François, venus des Troyens, qui s'établirent en Hongrie, & y fondèrent la Cité de Sicambre. Ils en furent chassés par Valentinien, mais il ne put les subjuguier, d'où il les appella *Francs*. Ils vinrent habiter *ès parties de Galle*, qu'ils appellerent *France*, &c. tradition de son temps, que nous

avons vu qu'il a déjà employée dans son exposition sur le livre de la Cité de Dieu, où il donne une description de Paris. Au reste, cet abrégé est assez méthodique; il n'est entré dans aucune des discussions qui sont dans le songe du Vergier sur la succession à la Couronne, la guerre contre l'Anglois, la confiscation de la Bretagne, l'immaculée Conception, l'utilité ou l'inutilité des Mendians, &c. il s'est renfermé uniquement dans la question sur les deux Puissances.

Comme quelques Auteurs ont attribué le songe même du Vergier à Raoul de Presles, il ne sera pas hors de mon sujet de traiter ici les questions qui peuvent concerner cet ouvrage. De quel temps est-il? Qui en est l'Auteur? En quelle Langue a-t-il été écrit originairement?

On ne peut douter qu'il ne soit du règne de Charles V. il luy est dédié par l'Auteur. Les deux Puissances s'adressent à luy : *A toy, Roy de France nous fuyons & recourons comme au plus tres Chretien & tres souverain Prince des Chrestiens qui ayme Dieu & Saincte Eglise qui es vraye lumiere de paix & de justice. Et ce devise & signifie le nom que tu portes. Car entre les Roys de France qui eurent nom Charles, tu es le V. en Latin Karolus interpretatur quasi clara lux, &c.*

On rapporte ses vertus & ses victoires, entre autres ce qu'il a fait pendant sa Régence. *Nam cum esses quasi modo genitus infans & adolescentulus populum acephalum in se monstruose divisum prudentissime direxisti, nunc in virga ferrea cum duræ fuerit cervicis, nunc in virga vigiliarum cum fuerit cordis pigri, nunc in virga virtutis quam misit Dominus ex Syon dominare in medio inimicorum tuorum, & persecutiones ne dum extrinsecas illorum qui tecum dulces ceperant cibos, ut accedat quod legitur in Psalmo à juventute Domino superasti. Quid plura! numquid Hispania de Rege persecutore militantis Ecclesie, &c!*

Ce que le François a exprimé ainsi : *Car quant tu estoies Regent le Royaulme ou tems de ton enfance furent telles divisions & telles traïsons, & si tres grans horribletez, que oncques telles ne furent ne pourroient estre plus horribles racontées. Neantmoins ce peuple ainsi mal meu & divisé tu ramenastres vaillamment & tres*

sagement à la voye de verité, & comme dict l'escripture les ungs en verge de fer, &c. quant ils estoient de dur cervel, & ne se vouloient convertir à toi, les autres en verges de bien veiller, quant ils estoient lens & paresseux, les autres en la verge de vertu que Dieu t'envoya pour seigneurir ou milieu de tes ennemis, & ainsi soutins & surmontas plusieurs persecutions, tant de tes ennemis que des tiens, ou au moins de ceulx qui deussent estre tiens, comme dit David le Prophete plusieurs fois repeus & qui avoient pris les viandes tres douces & tres delectables avec toi. Et aussi il ne fait mie à oblir comment le Roy Pietre d'Espagne, &c.

Il est parlé en différents endroits, de la guerre d'Espagne, de la mort de Pierre le Cruel, & de l'avènement d'Henry à la Couronne, &c. des gens de Compagnie dissipez & renvoyez hors du Royaume, tous événements du règne de Charles V.

On ne peut douter aussi qu'il ne soit des dernières années de ce règne, puisqu'on y discute ce qui concerne la confiscation de la Bretagne, & que le Chevalier prouve que Charles V. a pu & a dû la faire pour les felonniés commises par Jean de Montfort son vassal. L'arrest qui la prononça, est du 18. Décembre 1378. le songe du Vergier doit donc estre postérieur à cette datte.

Il n'est pas si facile de déterminer qui en est l'Auteur: on fait qu'on l'attribue à tous ceux qui ont eû quelque réputation dans les Lettres sous ce règne, & même sous les suivans, quoyque sans aucune vraysemblance pour ces derniers. Ceux à qui on en fait principalement honneur, sont Nicolas Oresme, Raoul de Presses, Guillaume de Dormans, Philippe de Maïfieres, Charles de Louviers, Alain Chartier, un prétendu *Philotheus Achillinus*; enfin, suivant l'Auteur d'une lettre insérée dans la Dissertation mise à la tête de la dernière édition qui s'en est faite depuis peu de temps, un Jean de Vertus.

Nicolas Oresme & Guillaume de Dormans, n'ont pour eux que les conjectures de quelques Modernes peu exacts: conjectures qui ne sont fondées sur aucun témoignage. Nicolas Oresme, le plus lettré des deux, fut nommé à l'Evêché de Lisieux en 1377. un an avant la publication de ce Traitté.

Savaron est le premier qui ait attribué le songe du Vergier à Charles de Louviers : Messieurs de S.^{te} Marthe & Naudé, l'ont dit après luy. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent rapporté les raisons qui les y déterminoient.

Dont on a fait
un Intendant
& Conteailler
d'Etat de Char-
les V.

Il y auroit peut-estre plus de vraysemblance à le donner à Philippe de Maïsières, mais il est prouvé que son ouvrage intitulé *le Songe du vieil Pelerin*, composé sous le règne de Charles VI. est très-différent du songe du Vergier ; & que l'Auteur de l'un ne peut avoir esté l'Auteur de l'autre, si l'on s'en tient aux connoissances & au style de ces deux Ecrivains, & à la manière dont ils traittent chacun leur matière. On ne peut l'attribuer non plus à Alain Chartier, qui vivoit sous Charles VII.

Pour le *Philotheus Achillinus*, nom supposé, sous lequel Goldast a fait imprimer le *Somnium Viridarii*, c'est une bévêue grossière de cet éditeur : ayant trouvé dans la *Sylva nuptialis* de Jean Nerizan, une citation de *Philotheus Achillinus in Proæmiô Viridarii*, il a cru que ce *Viridarium* estoit le même ouvrage que le *Somnium Viridarii* ; & de sa propre autorité, il a fait passer à l'Auteur du Songe, le nom de l'Auteur du *Viridario*, ou Verger. M. de la Monnoye a fait voir que ce *Viridario* est un Poëme Italien composé par Jean *Philotheo Achillini* de Boulogne, imprimé en cette même ville en 1513. in-quarto. Le Crescimbeni fait mention de cet ouvrage, en parlant de ce *Philotheo Achillini*, dont on a quelques autres Poësies.

Jugement des
Savants, tom. 6.
pp. 501. 502.

On peut porter le même jugement sur la prétendue découverte d'un Jean de Vertus, annoncée dans une lettre que j'ay déjà dit estre à la tête de la dernière édition du Songe du Vergier ; sur ce que dans un manuscrit de cet ouvrage, qu'on dit estre à S.^t Sulpice de Bourges, l'auteur d'une lettre faussement attribuée à M. de la Monnoye, a lû : *Ci finist la table du second livre du Songe de Vertus*. Cet Auteur a conclu que ce nom de Vertus devoit estre celuy de la famille de l'Ecrivain du Songe. Frappé de cette idée, quoyque si peu vraysemblable, il a cherché s'il ne trouveroit point un nom approchant dans ceux qui vivoient dans le même siècle, fussent-ils éloignez de

plus de soixante ans de l'époque du Songe du Vergier. Il a esté assez heureux pour découvrir un J. de Vertus, Clerc ou Secrétaire de Philippe le Bel & de ses enfants. Ce Clerc ou Secrétaire est devenu aussi-tôt l'auteur du Songe du Vergier. Ce long intervalle depuis 1316. jusqu'en 1374. ou plutôt 1378. n'a point embarrassé: on a trouvé des exemples de possibilité. On a fait plus, on a apperçu une conformité si frappante entre le nom de Jean de Vertus & celui de *Philothus Achillinus*, qu'on a conclu que l'un n'estoit que la traduction de l'autre: Jean, le Disciple bien-aimé du Sauveur, a dû estre appelé *Philothée*; & de *Vertu*, en Latin *Virtus*, bravoure, courage, vigueur, s'est fait Achillinus, Achille ayant toujours passé pour le plus brave des Grecs.

On sent assez combien ces conjectures sont peu fondées. De ce que le Songe du Vergier, qui à la fin du premier livre du manuscrit de Bourges, n'a pas d'autre dénomination, est appelé la fin du second livre du *Songe de Vertus*, devoit-on en induire que ce mot *Vertus* est le nom de famille de l'Auteur?

1.^o Ce *Vertus* peut estre une faute du copiste, au lieu de *Vergier*. On ne marque point l'âge de ce manuscrit, ni si c'est une copie exacte.

2.^o Ne seroit-on pas aussi autorisé que l'Auteur de la lettre, à hasarder, de même que luy, une conjecture, & à dire que ce *Vertus* est mis ici au lieu de *Puissances*, le Songe des Vertus ou des Puissances, la dispute des deux Puissances ou des deux Vertus? Cette conjecture auroit plus de vraisemblance que celle qu'il a avancée. Mais faisons plus, & démontrons que la sienne doit estre même absolument rejetée.

Le Secrétaire pour lequel il faut remonter de la fin du règne de Charles V. jusqu'au règne de Philippe le Bel & de ses enfants, ne s'appelloit pas Jean, mais Jacques de Vertus. On peut en voir les preuves dans les tomes 2. & 4. des Ordonnances de nos Rois, dans les Registres des Chartes 62. & 70. &c. dans les Comptes de la Maison du Roy, des années 1315. 1321. &c. Ainsi la prétendue ressemblance entre les deux noms de Jean Disciple bien-aimé, & de

Philothée, cesse d'exister. Le nom de Jacques ne peut pas avoir la même prérogative.

Ce Secrétaire J. de Vertus devoit estre en 1315. 1316. d'un certain âge. On arrivoit peu à ces commissions par droit de succession, il falloit les avoir méritées, & c'estoit la récompense de beaucoup de services rendus dans d'autres emplois. Supposons pour un moment que J. de Vertus eût eu en 1316. trente-cinq ou quarante ans, il en auroit eu plus de cent, lors de la publication du songe du Vergier en 1378, ou 1379. Un homme de cet âge auroit-il esté en estat de composer un ouvrage d'une aussi grande discussion, & qui demandoit tant de recherches & d'application?

Enfin, pour ne laisser aucun doute sur le peu de fondement de cette opinion avancée si légèrement, je remarqueray que Jacques de Vertus devoit estre mort avant 1337. puisque dans le Registre des Chartes 70. des années 1336. 1337. on trouve une transaction passée entre Guillaume Forget & Jean Brunetot, à l'occasion des biens de feu Pierre Forget & maître Jacques de Vertus; ainsi il est impossible de lui attribuer le songe du Vergier, fait au plutôt vers la fin de 1378.

Sans vouloir plus donner à Raoul de Presles qu'il ne luy convient, je ne fais si on ne pourroit point luy attribuer plutôt qu'à tous ceux que je viens de nommer, le Songe du Vergier.

1.° Il est certain que Charles V. l'employoit à des ouvrages secrets. Nous l'avons vu cy-dessus. Le Songe du Vergier estoit certainement de ce nombre.

2.° L'Auteur du Songe se dit le plus petit des Officiers domestiques de Charles V. *Suscipite igitur, Principum Princeps serenissime, hoc admirandum somnium à minimo ex familiaribus pedibus magestatis vestræ humiliter oblatum, corrigendum, reformandum, ac si visum fuerit totaliter reiciendum.* Raoul de Presles Officier & Pensionnaire de ce Prince, s'est donné dans presque tous ses autres ouvrages la même qualité, ou d'autres équivalentes. *reijciendum;*

3.° C'est luy qui en traduit l'extrait, comme étant le plus propre à faire l'abrégé de son propre ouvrage.

4.° On trouve dans ce Songe, le même goût d'érudition qu'il a employé dans ses autres compositions. L'Ecriture sainte, le Droit civil & canonique, les Peres, l'Histoire, &c. y sont répandus à pleines mains, suivant le goût de son temps. Il y a des digressions sur l'Astrologie, sur le pouvoir & les connoissances des Démons : il possédoit toutes ces matières : on a vû qu'il s'est plu à en parler dans les autres Traittez dont j'ay donné l'extrait.

Je passe enfin à la dernière question. Le Songe du Vergier a-t'il esté fait originairement en latin ou en françois ? L'un est-il la traduction de l'autre ?

Il est certain que du temps même de Charles V. l'ouvrage subsistoit déjà en françois & en latin. Dans la Bibliothèque de ce Prince, on trouve inventorié *un livre appelé le Songe du Vergier, qui est d'un avis comment le Pape ne doit avoir congnissance en ce qui touche le temporel ne la justice du Roy, couvert de foye inde à queüe.*

En marge il y a : *Donné par le Roy à Maitre Evrart Tremagon.* De suite est : *Item un autre livre couvert de foye à queüe, qui est le Latin du François * dudit livre.* Ces titres sont répétez dans la Bibliothèque de Charles VI.

Il est encore certain que ces deux ouvrages, tels que nous les avons, ne sont pas absolument semblables ; l'un n'est point traduit littéralement sur l'autre. Ils ont réciproquement des morceaux qui leur sont particuliers ; l'ordre même en est différent. C'est à quoy auroient dû faire attention, ceux qui nous en ont procuré des éditions jusqu'à présent.

Ce qui me détermineroit à croire que l'Auteur du Songe, quel qu'il soit, a commencé par le composer en Latin, c'est que Raoul de Presses fut invité par Charles V. à luy en traduire

* Cette expression, *le Latin du François*, n'emporte point avec elle l'idée nécessaire d'une traduction. Elle veut dire seulement que cet ouvrage estoit en Latin & en François.

un abrégé de Latin en François: Raoul de Presses n'auroit pas dit qu'il translatoit cet abrégé du Latin. D'ailleurs, le Latin me paroît avoir l'air d'un original. Les citations sont plus exactes que dans le François: il y a moins de digressions du sujet principal. Les longues tirades qu'on trouve dans le François, sur les Mendiants, la Conception immaculée, &c. ne sont pas dans le Latin. Il finit par une exhortation au Pape de rester en France, où est la vraie fontaine de sagesse, d'où sortent autant de canaux de sciences & de différentes espèces d'étude. C'étoit le sujet du temps: il s'agissoit de la translation du Siège d'Avignon à Rome.

Après avoir satisfait la première curiosité de Charles V. en lui faisant en François un abrégé du *Somnium* Latin, il y a apparence que ce Prince souhaita avoir tout l'ouvrage même en François. On y travailla; & pour s'accommoder à son goût, on donna un autre arrangement. On en supprima des citations; on y ajouta des morceaux qu'on crut devoir plus le flatter, & on ne le finit point par cette exhortation. La Cour de Rome sembloit avoir pris son parti.

On n'a qu'une seule édition du *Somnium Viridarii*, faite en 1516. par Galyot du Pré, encore est-elle peu exacte. Il y a à la tête un répertoire ou table alphabétique des principales matières qui y sont contenues, faite par Gilles d'Aurigny de Beauvais Licencié ès Loix: *Repertorium alphabeticum super aureo Somnii Viridarii libello ab Egidio d'Aurigny Bellovaco in Legibus Licentiato nuperrimè recollatum, hic finem capit optatum.*

Pour l'édition donnée par Goldast dans sa *Monarchia*, elle fourmille de fautes.



M E M O I R E
SUR LE MARIAGE DE CHARLES VIII.
AVEC ANNE DE BRETAGNE;

Par M. L'ANCELOT.

JE ne fais par quelle fatalité il est arrivé que les principaux événements du règne de Charles VIII. ont été altérez, soit dans leurs dates, soit dans les faits, par les plus célèbres de nos Historiens. J'ay déjà fait voir il y a quelques années, combien ils se sont écartez de la vérité, quand ils ont rapporté la tenue des Etats Généraux à Tours, le Sacre du Roy, & les guerres civiles qui suivirent immédiatement. Le mariage de ce Prince avec Anne de Bretagne, époque si considérable dans ce règne, n'a pas été moins exposé aux variations, aux incertitudes & même aux méprises de la plus grande partie de ceux qui en ont parlé.

Ce mariage fut un coup de politique, heureusement conçu & conduit avec beaucoup de dextérité. Tout concouroit à demander un secret impénétrable, & une prompte exécution. Aussi fut-il conclu, signé & célébré, avant que le public pût savoir à peine que l'on y travailloit. Ces précautions prises avec tant de soin, firent que les principales circonstances de cette importante affaire, furent ignorées par les gens même le plus à portée d'en estre instruits. Il semble qu'elles aient échappé à Philippe de Comines.

On fait qu'Anne de Bretagne avoit été recherchée en mariage par le Sire d'Albret, par Maximilien d'Autriche Roy des Romains, & par le Duc d'Orléans. Il paroît que la jeune Princesse avoit préféré Maximilien à ses autres compétiteurs: il l'épousa même par procureur en 1490. Mais la Cour d'Autriche fut trop lente à profiter de ces dispositions: cette lenteur donna le temps aux vrais & fidèles sujets de la Duchesse, de réfléchir sur les malheurs auxquels leur province seroit

exposée, si ce mariage avoit lieu, par les guerres inévitables qu'il entraineroit avec luy. Charles VIII. & ceux de son sang & de son Conseil, qui luy estoient sincèrement attachez, reconnurent aussi l'intérêt que la France avoit à ne point admettre dans le sein du Royaume, le Roy des Romains avec ses prétentions sur une de ses principales provinces. Les uns & les autres se réunirent secretement pour rompre tous ces engagements.

Le Sire d'Albret fut le premier auquel on s'attacha. Par le Traitté qui fut conclu avec luy au mois de Janvier 1490. on luy laissa, à la vérité, encore l'espérance d'épouser la jeune Duchesse, mais on retira de ses mains la ville de Nantes, & le Roy y fit entrer ses troupes. Après cette expédition, & la prise de quelques autres places, dont les mêmes troupes se mirent en possession, il restoit trop peu de considération dans la province au Sire d'Albret; & on estoit trop persuadé du peu d'inclination que la Princesse avoit pour luy ou pour son fils, pour qu'on eût rien à craindre de sa part.

Le Duc d'Orléans se conduisit avec toute la sagesse qu'on pouvoit espérer d'un Prince né avec les sentiments dont ses sujets firent une si heureuse expérience, lorsqu'il fut parvenu à la Couronne. Non seulement il sentit qu'il ne luy convenoit pas d'entrer en concurrence avec le Roy son maître, mais il crut qu'il devoit travailler luy-même à procurer à la jeune Duchesse une alliance aussi honorable pour elle, qu'elle estoit nécessaire à ses sujets.

Aux raisons du devoir qui engageoient le Duc d'Orléans à penser de cette façon, se joignirent de plus les motifs d'une sincère reconnoissance envers Charles VIII. Ce Prince venoit de luy donner une preuve bien éclatante de son amitié & de sa clémence. Le Duc fait prisonnier depuis trois ans à la bataille de Saint-Aubin, estoit encore renfermé dans la Tour de Bourges: le Duc & la Duchesse de Bourbon, & l'Amiral de Graville leur conseil & leur ministre, qui s'estoient emparez de la principale administration de l'Etat, ne songeoient point à tirer de prison un Prince qui devenu libre, ne pouvoit

J. de S. Gelais.

que leur donner beaucoup d'ombrage, peut-estre même les éloigner du Gouvernement. Le seigneur de Miolans, qui commença alors à avoir grand crédit près du Roy, remonstra à ce Prince que s'il delivroit le Duc d'Orléans de luy-mesme & sans le conseil de ceulx qui auparavant l'avoient eu en gouvernement, led. Monseig.^r d'Orléans seroit pour jamais de plus en plus obligé à luy faire service, & que de luy il seroit un tour de Prince magnanime. Le jeune Roy qui avoit le cœur tout gentil & liberal trouva cela bon. Et pour conclusion il se partit par un soir du Plessis lez Tours, seignant d'aller à la chasse, & feit demeurer tous iceulx qui le vouloient suivre, & à petit nombre de Gens, s'en alla coucher à Montrichart (à dix lieuës de Tours) & depuis jusques au Pont de Barangon (pont & village sur le Barangon, petite rivière du Berry qui se jette dans l'Yèvre, à six lieuës de Bourges, & à dix-huit lieuës de Montrichart) là où il depescha Monseig.^r d'Aubigny (Beraut Stuart) pour s'en aller à la Tour de Bourges querir Monseig.^r pour l'amener devers luy, ce qu'il feit, & l'amena audit Pont de Barangon. Et là feit mondit Seigneur la reverence au Roy, en le remerciant le plus humblement qu'il luy fut possible.... Toutes ces choses furent celées à Monseigneur & à Madame de Bourbon. Si furent elles pareillement à l'Admiral. Le Roy emmena tousjours depuis mond. Seigneur quant & luy, & le feit coucher avec luy, & luy bailla lit de camp & autres utenciles, car il n'en avoit point. Et à la verité il ne savoit quelle chere luy faire, &c.

Cet événement de la liberté rendue au Duc d'Orléans, est du mois de May 1491. Le Roy peu de jours après luy donna une nouvelle marque de sa confiance. Sur le bruit qui se répandit que le Roy d'Angleterre devoit envoyer des troupes au secours de la jeune Duchesse, & que ces troupes pourroient tenter une descente en Normandie, Charles VIII. nomma le Duc d'Orléans Gouverneur de cette Province, & l'envoya y commander. On a une lettre de ce dernier datée de Rouën, du 3. Juin, par laquelle il rend compte au Roy de l'estat où il a trouvé ce pays, & luy marque que s'il survient rien, il se mettra en peine de le servir le moins mal qu'il pourra, & s'il voit que ce ne soit rien, il s'en retournera inces-

*Observat. sur
l'Hist. de Char-
les VIII. in-fol.
pag. 613.*

famment vers luy. Il y a apparence que le Duc exécute ce dernier point de sa lettre, & qu'il alla rejoindre le Roy Charles VIII. auprès duquel sa présence estoit nécessaire. Il estoit en négociation secrète avec le Comte de Dunois & le Prince d'Orange, qui avec le Maréchal de Rieux & le Chancelier de Montauban, formoient le Conseil de la Duchesse. Ces derniers travailloient, il est vray, de concert à réunir les intérêts du Roy & de la Duchesse : mais étant persuadez que tant qu'il n'y auroit point de réconciliation entre les Ducs d'Orléans & de Bourbon, le Comte de Dunois & autres Grands, l'affaire projetée ne pourroit parvenir à la fin qu'on se proposoit ; il fut résolu qu'on travailleroit à cette réunion. Le projet réussit, & il y eut un Traitté fait à la Flèche, le 4. Septembre 1491. Les Ducs d'Orléans & de Bourbon consentirent que toutes les haines & rancunes fussent oubliées entre eux, ils se promirent *en paroles de Princes, de bien & loyaument servir le Roy, de défendre sa personne & son Royaume, de s'aimer, soutenir & favoriser mutuellement, de tâcher de se mettre l'un & l'autre en la bonne grace du Roy, de porter, faire porter par eux, leurs amis & serviteurs, toutes les meilleures paroles dont ils pourront s'aviser, requérir l'un pour l'autre toutes les choses qu'ils verront leur estre utiles & non dommageables au Roy ny à son Royaume.* Et parce qu'ils ne pourroient pas faire seuls les choses dessusdites, & qu'il est requis qu'ils ayent à les aider, aucuns bons & grans personnages, gens expérimentez, bons & loyaux audit Seigneur Roy, ils prennent en amitié & compagnie, le Comte de Dunois, le seigneur de Baudricourt, les Evêques d'Alby & de Montauban, les sieurs de Miolans, de Lisle, du Bouschaige & de Gonnault Chambellans dudit Seigneur, auxquels ils promettent de les entretenir au service dudit Seigneur, les favoriser en leurs affaires, &c. Cette association ou traitté est signé, Loys, Pierre, François, Loys Evêque d'Alby, G. Evêque de Montauban, Baudricourt, Myolans, Estienne de Vesc, J. du Mas, Imbert de Bastarnay.

*Observat. sur
l'Hist. de Chara
les VIII. in fol.
pag. 616.*

Comme cette pièce forme un monument curieux de l'Histoire, il ne sera pas inutile de faire connoître plus particulièrement, ceux qui l'ont signée. *Loys*, est le Duc d'Orléans, *Pierre*, est le Duc de Bourbon, *François*, est le Comte de Dunois, *Loys Evêque d'Alby*, est Louis d'Amboise, *G. Evêque de Montauban*, est le fameux George d'Amboise son frere.

Baudricourt, est le Marechal de France de ce nom, qui, après avoir esté particulièrement attaché à Louis XI. & en avoir esté comblé de bienfaits, conserva le même crédit auprès de Charles VIII. contribua beaucoup au gain de la bataille de Saint-Aubin du Cormier en 1488. & mourut à Blois en 1499.

Myolans, est Jacques de Myolans, Savoyard d'origine, seigneur d'Anjou, à qui Louis XI. donna le Gouvernement de Dauphiné, par lettres datées de Cléry, du 22. Juin 1482. Après la mort de ce Prince, ce Gouvernement luy fut osté, & donné au Comte de Dunois, à Baugency le 13. Novembre 1483. Il fut rendu à Myolans, peu de temps après l'association dont nous parlons. Les lettres qui le rétablissent dans cette charge, sont du 3. Octobre de cette année 1491. à Baugé. Comme les affaires qui se traittoient alors ne luy permettoient pas de s'éloigner d'auprès du Roy, Antoine de Meillon seigneur de Ribiers, fut à la requête & de son consentement, nommé son Lieutenant audit Gouvernement, par autres lettres données à Laval le 19. du même mois d'Octobre.

Estienne de Vesc, est celuy qui est appelé dans le corps du traité, le sieur de Gonnault, par une faute de copiste, au lieu du sieur de Grimault, terre qui lui appartenoit & qu'il fit ériger dans la suite en Baronnie. Estienne de Vesc Chevalier, né de famille noble du bas Dauphiné ou du Comtat, après avoir esté premier valet de chambre de Charles VIII. poste occupé alors par la meilleure noblesse, quoy qu'en dise Brantôme, acquit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce Prince, dont il devint Chambellan ordinaire, fut fait Sénéchal de Beaucaire & de Nîmes (le 3. Mars 1490.)

Hist. de Charles VIII. publiée par Godefroy, p. 609.

Président de la Chambre des Comptes, Duc de Nole dans le Royaume de Naples, &c. Il porta l'épée de Connestable à l'entrée que le Roy fit dans cette Ville, & mourut chargé de richesses & de bienfaits en 1501.

J. du Mas, est celuy qui est désigné dans les lettres par le sieur de l'Isle; il estoit aussi Chambellan, Confident & du Conseil intime de Charles VIII. Il fut pourvû de l'Office de Grand-Maitre Enqueteur & Réformateur des eaux & forests de France. On le trouve présent à presque toutes les lettres expédiées dans ces années 1490. 1491. &c. entre autres, à celles par lesquelles la Lieutenance du Gouvernement du Dauphiné fut donnée à Antoine de Meuillon, à Laval le 19. Octobre 1491. lors de la négociation du Prince d'Orange dont je parleray cy-après. Elles sont signées par le Roy Dauphin, les Sires de l'Isle, de Grimault (de Vesc,) d'Aubigny, M.^e Jehan Martin M.^e des Comptes & autres présents. Il mourut le 13. Juillet 1495.

Imbert de Bastarnay, est le seigneur du Bouchage, Dauphinois, un des principaux favoris de Louis XI. à qui il fut redevable de toute sa fortune. Sa fille, Jeanne de Bastarnay fut mere de la célèbre Diane de Poitiers.

On peut juger par le rang, le crédit & les emplois des personnes qui firent cette association, de quelle conséquence elle estoit pour les affaires générales: mais par le détail que je viens de donner des principales conditions qui y sont insérées, il ne paroît pas qu'elle ait esté faite par l'ordre exprès du Roy, *qui alors parla en maître*, comme le dit un de nos Historiens. Les clauses portant qu'ils *tâcheront de se mettre l'un l'autre en la bonne grace du Roy, qu'ils feront porter les meilleures paroles qu'ils pourront, qu'ils requerront ce qu'il verront leur estre utile*, &c. prouvent que c'estoit un traité particulier & secret, conclu entre eux, sans que le Roy l'eût ordonné.

Cette association donna beaucoup de facilitez pour l'exécution des projets du Duc d'Orléans & du Comte de Du-nois. Ils n'avoient plus à craindre, que le Duc & la Duchesse

de Bourbon qui leur avoient esté si contraires, les traversassent; mais ils trouvèrent quelques oppositions de la part de quelques-uns des serviteurs de la Duchesse Anne, peut-estre aussi de sa part même. L'alliance du Roy des Romains pouvoit flatter une jeune personne; & on ne jugeoit pas à propos de luy faire confidence d'une autre alliance plus brillante qu'on luy ménageoit. Pour accélérer cette affaire, on convint que les troupes Françoises feroient les mouvements nécessaires pour former le siège de Rennes, où la Duchesse estoit renfermée. La crainte de ce siège, le peu d'espérance qu'il y avoit de recevoir du secours du Roy des Romains & de l'Angleterre, la déterminèrent enfin à traiter avec le Roy.

Il ne s'agit d'abord que d'un traité provisionnel. Le Prince d'Orange qu'elle nomma son Ambassadeur, se rendit près du Roy, qui, comme nous avons vû cy-dessus, estoit venu dès le commencement d'Octobre à Baugé, & de-là à Laval. Le Prince y négocia ce traité d'une manière si agréable à Charles VIII. que pour luy en témoigner sa gratitude, il luy confirma la donation que le Duc François II. luy avoit faite de quelques terres en Bretagne. Les lettres sont données à Laval le 28. Octobre. Il y a apparence que la négociation s'estoit faite peu de jours auparavant. On n'a aucune copie de ce traité. Peut-estre aussi n'y en eut-il point; & le Prince d'Orange n'avoit fait autre chose que de convenir des articles, & avoit laissé au Roy & à la jeune Duchesse, l'honneur de le conclurre & de le signer.

Quoy qu'il en soit de cette conjecture, le Roy s'avança aux fauxbourgs de Rennes, & y signa le 15. Novembre un traité, par lequel il fut dit qu'il envoyeroit douze Commissaires ou notables personnes, qui communiqueroient les droits qu'il avoit sur le Duché de Bretagne, à un pareil nombre de députez de la Duchesse; & qu'après que les raisons de part & d'autre auroient esté discutées, ces vingt-quatre Commissaires rendroient leur jugement, &c. Que les troupes étrangères qui estoient dans Rennes, en sortiroient dans 10. jours, sauf

sauf à la Princesse de retenir quatre cens hommes pour la garde : Que ces troupes se retireroient chacune en leur pays : Que celles du Roy s'éloigneroient aussi de Rennes : *Que cette Ville seroit dès à présent mise en neutralité es mains des Ducs d'Orléans & de Bourbon , & que sous eux le Prince d'Orange seroit commis à la garder comme Ville neutre* : Que le Roy donneroît passage & sauf-conduit à la Duchesse pour aller en Allemagne, ou ailleurs, devers le Roy des Romains, &c.

Il y a lieu de douter que ce dernier article fût bien sincère : il n'y estoit inséré que pour cacher aux Allemands & aux Anglois, les véritables vûes du ministère de France & de Bretagne. Pour en avancer l'exécution, on ménagea une entrevûe secrète entre le Roy & la Princesse. J'ay déjà remarqué cy-dessus, que le Roy estoit dans les fauxbourgs de Rennes lors de la signature du Traitté, & que par ce même Traitté, cette ville devoit estre mise en neutralité entre les mains des Ducs d'Orléans & de Bourbon. Le Duc d'Orléans fit usage du droit que cette clause luy donnoit, & y fit entrer le Roy *incognito*.

Claude de Seyssel le dit positivement en deux endroits de son histoire de Louis XII. Après avoir rapporté que le Roy envoya le Duc d'Orléans pour traiter & conclurre son mariage avec Dame Anne Duchesse de Bretagne, il ajoûte : *Et qui plus est soubz la feureté* (du même Duc d'Orléans) *estant la Cité de Rennes entre ses mains, le Roy vint à son simple train & sans gens d'armes dedans icelle Cité* *.

Pag. 99. &
119.

Cette entrevûe eut toute la réusite qu'on pouvoit désirer. J'ay déjà remarqué que ceux qui formoient le Conseil de la Duchesse, le P. d'Orange, le Comte de Dunois, le Marechal de Rieux, le Chancelier de Montauban, souhaitoient ardemment cette alliance. François de Dinan Comtesse de Laval, que le Duc François II. avoit par son testament, chargée de la

* Jean de Saint-Gelais s'exprime moins affirmativement. *Et firent envoyer vers la Duchesse Messieurs d'Alby & du Bouchaige, & croy que*

le Roy la veid luy-mesmes, & finalement fut accordé le mariage de luy & de ladite Dame. pp. 71. 72.

garde de ses deux filles, & en qui la jeune Duchesse avoit, avec justice, une entière confiance, estoit aussi entrée dans leurs vûes, qui n'avoient pour objet que le bien de la Princesse & de son Etat. La présence du Roy leva les petits obstacles qu'on avoit voulu former; & il ne s'agit plus, après cette entrevûe, que de procéder à la cérémonie du mariage. On avoit pris toutes les mesures convenables. On avoit demandé au Pape les dispenses nécessaires, & elles avoient esté expédiées. C'est un fait que nous apprenons des lettres d'exécution des secondes dispenses, qu'il fallut obtenir dans la suite, dans lesquelles le Roy & la Reine déclarent expressément qu'ils ne se désistèrent point des premières qu'ils avoient obtenues avant leur mariage, *non tamen resilièntes aut desistèntes ab aliis litteris dispensationis de & super præmissis etiam ante matrimonium inter eos celebratum sibi concessis, &c.*

Le S.^r de Pontbriant Gentilhomme Breton fut chargé de cette conduite.
D'Argentr. fol. 788. verso.

Anne de Bretagne quitta Rennes pour aller trouver le Roy, qui, de Tours, où il s'estoit rendu immédiatement après l'entrevûe, estoit revenu à Langés. Ce fut dans le Château de cette ville, que le 6. Décembre le contrat fut dressé & signé en présence des Ducs d'Orléans & de Bourbon, des Comtes d'Angoulême, de Foix & de Vendôme, de Guillaume de Rochefort Chancelier de France, de Louis d'Amboise Evêque d'Alby, de Jean de Rely Confesseur du Roy, élu Evêque d'Angers, & de plusieurs autres de la part du Roy; de Jean de Chalon Prince d'Orange, de Philippe de Montauban Chancelier de Bretagne, des Sires de Guemené, de Coesquen & plusieurs autres de la part de la Duchesse. Le Comte de Dunois, qui avoit eu tant de part à cette alliance, ne put y assister, estant mort d'apoplexie onze jours auparavant. Deux Notaires qu'on avoit fait venir de Tours, l'un Royal, Guy le Clerc, l'autre Apostolique & Promoteur de l'Officialité, Pierre Bourreau, reçurent le contrat. Guy le Clerc fit son expédition en François, Pierre Bourreau fit la sienne en Latin.

25. Novemb.

Ils ont marqué chacun dans la leur, que cette double expé-

dition avoit esté faite pour plus grande fermeté & corroboration des choses dessus dictes, & sans que l'une desdites lettres puisse ou doye aucunement prejudicier à l'autre.

Et incontinent sans divertir à autres actes, ce sont les termes de l'acte, lesdits Seigneurs & Dames *procederent* en la Salle dudit Chastel de Langés où estoit préparé pour célébrer la messe & solenniser les espousailles desdits Seigneur & Dame, & illec en la présence des Notaires cy subscrits, des Ducs & Comtes dessus dictés & aussi de Tres Noble Princeſſe Madame Anne de France Duchesse de Bourbon ſœur dudit Seigneur, & autres Seigneurs & Dame en grand nombre, lesdits Seigneur & Dame, par le ministère dudit Reverend Pere en Dieu Evesque d'Alby, solenniserent publiquement leur dit mariaige, & par paroles de present prindrent & espouserent l'un l'autre comme dessus, & par le ministère dudit Reverend Pere en Dieu ellu en Evesque d'Angiers, fut célébrée messe avec la benediction nuptiale.

C'est ainsi que dans la même matinée du 6. Décembre, 21. jours après le Traitté de Rennes, où l'on avoit affecté d'éloigner toute idée de l'alliance qui se négocioit, ce contract de mariage fut dressé & signé, & que l'on procéda sur le champ à la cérémonie des épousailles, à la célébration de la Messe & à la benediction nuptiale.

Les dispenses que le Pape Innocent VIII. avoit envoyées ne parurent pas suffisantes. On ne peut dire en quoy elles estoient defectueuses: on ne les a pas encore recouvrées. Il y en eut d'autres expédiées le 18. des Kalendes de Janvier 15. du même mois de Décembre. Innocent VIII. lève toutes les peines que le Roy & la Reine avoient pû encourir en contractant & consommant le mariage entre eux, quoyque parents au 4.^e degré, & ayant tous deux esté promis à d'autres, &c. pourvu que ladite Dame Reine n'ait point esté enlevée, *dummodo tu dilecta in Christo filia Anna propter hoc rapta non fueris*, & à condition que dans six mois ils employeront mille écus d'or de France pour marier de pauvres filles qu'ils choisiront.

Pour mettre ces secondes dispenses à exécution, Jean Brete Chanoine & Grand-Vicaire de Tours, se transporta le 13. Novembre 1492. au Plessis-lez-Tours, dit les Montils. Là le Roy & la Reine luy remirent ces dispenses; & sans se désister des premières qu'ils avoient obtenues avant leur mariage, ils le requirent de recevoir la déclaration de la Reine relativement aux clauses qui estoient inférées dans le Bref. Il y avoit un mois que cette Princesse étoit accouchée du Dauphin Charles Orland. Elle déclara avec serment, que pour contracter son mariage avec le Roy, elle n'avoit point esté enlevée, mais étoit sortie de Rennes & du Duché de Bretagne de son bon gré, & estoit venue devers le Roy dans l'intention & propos délibéré de l'épouser: le Roy & la Reine jurèrent ensuite qu'ils s'estoient soumis & avoient exécuté tout ce qui estoit porté par le Bref d'Innocent VIII. &c. Cette déclaration se fit en présence du seigneur de Myolans, d'Estienne de Vesc Chevalier, Sénéchal de Beaucaire, & de Guillaume Briçonnet général des finances en Languedoc, de la part du Roy; & de la part de la Reine, de Guillaume de Gueguen, du susdit Briçonnet, de Jacques de Beaune Trésorier, & d'Olivier Laurent Médecin de cette Princesse.

Le 17. Décembre suivant, ce même Bref de dispense fut lu à l'audience de l'Officialité de Tours, scellé & signé par le Notaire Apostolique P. Bourreau, qui avoit reçu le contrat.

Il est étonnant que les originaux d'actes de cette importance ayent esté jusqu'à-présent presque inconnus; encore plus, qu'ils ne se trouvassent dans aucun dépôt public. On voit qu'il y eut deux contrats, l'un en François, l'autre en Latin.

*D'Argent. Hist.
de Bretagne, fol.
788. v.*

D'Argentré en a imposé grossièrement au public, lorsqu'il a donné ce prétendu contrat en François. Voicy comme s'exprime cet Auteur. *Duquel (Mariage) il m'a semblé bon mettre la teneur en François, parce que de vray, il fut aussi stipulé & dressé en France, par la Court & Jurisdiction de Tours, encores qu'il se trouve en Latin rapporté d'un Notaire Apostolique, Guy*

le Clerc, d'autant que à la vérité il y a quelque difference ou alteration de l'un à l'autre, & mal se y dict le Prince d'Orange héritier de la Duchesse; car il ne l'estoit ny presomptif, ny en degré, & outre, y avoit renoncé. Le Guy le Clerc n'estoit point Notaire Apostolique, & son expédition n'est point en Latin; au contraire, il l'a faite en François, & estoit Notaire royal.

Le contract que d'Argentré rapporte, est faux dans presque tout son contexte. Il n'est ni traduction du Latin, ni l'original François. Les articles en sont tout autres que ceux qui furent stipulez; la qualité d'héritier qu'il donne au Prince d'Orange, est de sa pure imagination; dans le François de le Clerc, il est appellé *affin*, & dans le Latin de P. Bourreau, *consanguineus seu affinis*. D'Argentré qui a supprimé le nom de son prétendu Notaire, date cet acte du 16. Décembre, il est du 6. Le mariage estoit consommé avant le 15. lors de l'expédition des secondes dispenses.

C'est cependant d'après cette copie très-infidèle, que ce contract se trouve inséré dans les manuscrits de M. du Puy, & imprimé par M.^{rs} Godefroy dans les Observations sur Charles VIII. & dans les Preuves sur Comines, de l'édition de 1723. tantôt sous la date du 13. Décembre, tantôt sous celle du 16.

Le P. Lobineau qui avoit eu communication d'une copie du vray contract en François, de Guy le Clerc, collationné à l'original à Beauvais par deux Notaires royaux en 1673. l'a fait imprimer dans les Preuves de l'Histoire de Bretagne, avec la dispense d'Innocent VIII. & le procès-verbal de la déclaration d'Anne de Bretagne; mais il s'y est glissé quelques fautes. D'ailleurs, il n'avoit point dit où cette copie estoit déposée, ni qui la luy avoit communiquée; & il restoit toujours quelque incertitude sur des pièces qui ne se trouvoient dans aucunes archives publiques; lorsque par un bonheur non attendu, on a enfin recouvré les originaux bien authentiques, signez avec paraphes, & scellez de leurs sceaux assez bien conservez, & conformes à la description que les Notaires

R r r r iij

D'Argentré, Hist. de Bretagne, fol. 789.

Hist. de Charl. VIII. p. 622. Mem. de Comines, tom. V. p. 463.

Col. 1543. Voy. aussi Rec. des Traitez de Paix, par du Mont, tom. 111. part. 2. p. 273.

en avoient faite en 1673. Ils estoient entre les mains d'un Particulier * de Beauvais. Après les avoir fait examiner, & en avoir reconnu l'authenticité, ils ont esté remis au Trésor des Chartes.

*Hist. de France,
t. 11. p. 1308.*

Pour le contract Latin expédié par Pierre Bourreau, Belleforest l'avoit donné, sans marquer d'où il l'avoit tiré; & sa copie est pleine de fautes. Le P. Lobineau l'a fait réimprimer sur l'original qui est au Château de Nantes; & M. Godefroy en ayant eu une copie collationnée par Jean Minet Notaire Apostolique, à la requisiion de Philippe de Montauban Chancelier de Bretagne, le 18. Avril 1498. onze jours après la mort de Charles VIII. l'a inséré dans les Preuves de son édition des Mémoires de Comines.

*Tom. v. pag.
454.
V. aussi Rec. des
Traitez de Paix
par du Mont,
tom. 111. part.
2. pag. 271.
Pag. 138.*

Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans toutes ces copies du contract Latin, publiées en des temps éloignez les uns des autres, la vraie datte du 6. Décembre se trouve expressément marquée: datte à laquelle l'exa^t Greffier du Tillet s'est conformé dans son Recueil des Rois de France. Cependant, par une inattention inexcusable, presque aucun des Historiens qui ont suivi, n'en a profité. L'Evêque de Meaux du Tillet, frere du Greffier, met ce mariage sous l'an 1489. erreur qui après avoir esté copiée par plusieurs autres, l'a encore esté dans ces derniers temps par l'Auteur de l'Histoire de France, assez communément connue sous le nom de M. de Harlay. La Faille Annaliste de Toulouse, le place en 1490. M. Godefroy luy-même, après avoir donné le contract Latin du 6. Décembre 1491. ne corrige point, en faisant imprimer le contract François, la fausse datte du 13. ou 16. Décembre. Blanchard, dans sa Compilation chronologique, fait plus: en citant le Pere Lobineau, qui le premier a publié les deux contracts ensemble sous leur vraie datte du 6. il s'égare, & les datte du 13. Enfin, le P. Daniel, qui paroît avoir vû le volume 298. des Manuscrits de Brienne, où ce contract est aussi datté du 6. & qui auroit pu profiter de la découverte

* M. Driot Procureur fiscal de la Justice temporelle de l'église de Beauvais.

du Pere Lobineau, luy donne aussi pour datté le 13.

Il seroit inutile de faire ici une plus longue énumération des méprises faites par nos Historiens, en parlant de ce mariage. Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot de Philippe de Comines, qui est tombé dans une autre erreur. Il semble vouloir douter que ce mariage ait esté légitimement contracté, & que c'est à cette prétendue contravention aux Loix de l'Eglise, qu'il faut attribuer le défaut de successeurs provenus de ce mariage.

Si lesdits mariages (d'Anne de Bretagne & de Marguerite d'Autriche) furent ainsi changez selon l'Ordonnance de l'Eglise, ou non ; je m'en rapporte à ce qui en est. Mais plusieurs Docteurs en Theologie m'ont dit que non, & plusieurs n'ont dit que ouy. Mais quelque chose qu'il en soit, toutes les Dames (Anne de Bretagne, Marguerite d'Autriche, & Blanche Sforce femme de Maximilien Roy des Romains) ont eu quelque malheur en leurs enfans. La nostre a eu trois fils de rang, & en quatre années. L'un a vescu près de trois ans & puis mourut, & les deux autres sont aussi decedez. Madame Marguerite d'Autriche, &c.

*Tome 11. de
l'édit. de 1723.
pag. 18.*

Si Comines eût scû les précautions qui avoient esté prises en cette occasion, pour se conformer aux usages de l'Eglise, s'il avoit esté instruit des premières & secondes dispenses obtenues pour donner la validité nécessaire à ce mariage, il se seroit exprimé autrement, & n'auroit point attribué des accidents naturels, à un prétendu défaut de formalité qui n'existoit point. Cette alliance estoit souhaitée par tous les gens de bien, & terminoit des guerres qui ruinoient la Bretagne : *Ut finem imponeretis guerris quæ inter vos aliquandiu vigerant in Ducatu Britannia, in quibus agrorum depopulationes, castrorum & locorum eversiones, bonorum deprædationes, hominum captivationes, cædes & membrorum mutilationes, ac alia quamplurima mala quæ in bellis fieri solent commissa fuerant & committebantur in dies, suasionem Procerum Regni & Ducatus prædictorum invicem matrimonium contraxistis, illudque carnali copula consummastis.* C'est ainsi que s'exprime Innocent VIII. dans ses secondes dispenses.

On estoit si persuadé aux deux Cours de France & de Bretagne, de la convenance de cette alliance, qu'il fut expressément stipulé par un article du contract, qu'en cas que le Roy décédât avant ladite Dame Anne, sans aucuns hoirs nez dudit mariage, il luy cède tous les droits qu'il avoit sur le Duché, à condition toutesfois & pour éviter les inconveniens des guerres & autres sinistres fortunes vraysemblablement à ensuir entre ledit pais, que ladite Dame ne convolera à autres nopces, fors avec le Roy futur s'il luy plaist & faire se peut, ou autre plus prochain presumptif futur successeur de la Couronne, &c.

Cette clause eut son exécution après la mort de Charles VIII.

Car le Roy Louis le duc de Bretagne



MEMOIRE

M E M O I R E

*Sur l'attentat commis par une partie des Chevaliers
de Malte, contre le Grand-Maitre de la Cassière.*

Par M. SECOURSSE.

^a JEAN L'EVEQUE DE LA CASSIERE de la Langue 10. Decemb.
d'Auvergne, fut élu Grand-Maitre de l'Ordre de Malte 1737.
en 1572.

La plus grande partie des Chevaliers de cet Ordre, se souleva contre luy en 1581. Il fut déposé & mis en prison, & l'on élut pour gouverner l'Ordre, un Chevalier à qui on donna le titre de *Lieutenant du Magistère*. Le Grand-Maitre se pourvut devant le Pape Supérieur souverain de l'Ordre. Henry III. jugea que l'attentat commis contre la Cassière qui estoit né son sujet, intéressoit l'honneur de la France; & il ordonna à Messire Paul de Foix, mort Archevêque de Toulouse, qui estoit alors son Ambassadeur à Rome, de solliciter vivement en faveur du Grand-Maitre. L'on trouve dans les dépêches de M. de Foix, qui ont esté imprimées*, un très-grand détail sur cette affaire, qui fut la plus longue & une des plus importantes de celles qu'il eut à négocier pendant le cours de son Ambassade.

* A-Paris;
1628. in-4.^o

Ceux qui avant M. l'Abbé de Vertot, ont écrit l'histoire de l'Ordre de Malte, n'ont point parlé de cet événement, parce qu'ils l'ont tous, comme de concert, terminée à l'époque fameuse de la levée du siège que les Turcs mirent devant Malte en 1565. sous le Magistère de Parisot de la Valette. M. l'Abbé de Vertot a fini la sienne à la mort de ce Grand-Maitre, arrivée quatre ans après, en 1569. Il s'est contenté d'y ajouter des Annales de l'Ordre, qui vont jusqu'en 1725, & dans lesquelles* il a rendu compte de la révolte excitée contre la Cassière, avec plus d'étendue, & peut-estre avec moins

* Page 1037

* Histoire de Malte par M. l'Abbé de Vertot, in-4.^o tom. 4. p. 109.

de simplicité dans le stile, que ne sembloit demander le titre d'*Annales sommaires*, qu'il a donné à cette partie de son ouvrage. Cependant ce qu'il dit de ce fait, ne suffit point pour en donner une juste idée; & d'ailleurs il n'a point parlé des suites qu'eut cette affaire après la mort de la Cassière, qui ne vit point la fin du procès auquel elle donna lieu, & qui fut terminé par un Jugement solennel du Pape.

L'on peut faire le même reproche à M. de Thou, qui a donné place à cet événement dans le livre 74. de son histoire. Le récit qu'il en a fait, n'est pas fort étendu; & il m'a paru qu'il n'étoit pas exempt de fautes.

Ainsi l'on peut dire que ce fait important, qui fait également partie de l'Histoire de l'Ordre de Malte & de celle de France, n'est pas encore parfaitement connu; & je me suis déterminé d'autant plus volontiers à en rassembler les circonstances qui se trouvent éparées dans les lettres de M. de Foix, que peut-être ceux qui entreprendroient dans la suite d'écrire cet événement, ne s'aviseront pas de les aller chercher dans ces dépêches, où le hazard seul me les a fait rencontrer.

LORSQUE Jean l'Evesque de la Cassière fut élu Grand-Maître de l'Ordre de Malte^a, il avoit près de 70. ans^b. Sa valeur, les services qu'il avoit rendus à l'Ordre, sa piété & sa prudence, l'élevèrent à cette dignité. Cependant son gouvernement ne fut point tranquille. * Il joignoit à de grandes vertus des défauts considérables qui furent en partie cause de ses malheurs. Il étoit opiniâtre, aigre & violent; & dans les emportemens de sa colére, il luy échappoit quelquefois des paroles injurieuses contre les Chevaliers les plus distinguez dans l'Ordre. Son humeur intraitable irrita les esprits, & il se forma contre luy un parti puissant qui faisoit souvent des plaintes de sa conduite. On conspira plus d'une fois contre luy; * & en 1580. on découvrit un complot formé par trois *Familiars*

* *Paul de Foix*,
pag. 188. &
400.

* Voy. *ibid.* pp.
110. 113. &
116.

^a Lorsqu'il mourut au mois de Décembre 1581. il avoit soixante-dix-huit ans. Voyez son Epitaphe qui est rapportée cy-dessous.

^b *Thuan. hist. lib. 74. tom. 4. edit.*

Londin. pag. 39. numero xxi.

Traduct. Franc. tom. 8. p. 560.

Histoire de Malte par M. l'Abbé de Vertot, tom. 4. pag. 116.

de l'Inquisition, pour l'empoisonner. Ils furent arrêtez, & ils chargèrent comme leurs complices, plusieurs Chevaliers; & sur-tout Petrucci Inquisiteur à Malte.

Cette conspiration fut suivie peu de temps après de la révolte ouverte de la plus grande partie des Chevaliers contre le Grand-Maître. Elle éclata en 1581.

* Elle fut principalement fomentée par les intrigues des Espagnols; & * M. de Thou prétend que ce fut une des premières opérations du projet qu'ils avoient formé de ruiner la France; & que dès ce temps-là, l'on commençoit à voir dans l'Italie & dans des pays encore plus éloignez, quelques étincelles du feu qu'ils allumèrent dans ce royaume après la * mort du Duc d'Anjou frere de Henry III.

* *Trad. Franç.*
P. 560.
* *Voy. aussi P.*
de Foix, p. 170.

* En 1584.

* Quelques-uns prétendent qu'ils attirèrent les Chevaliers de la Langue Allemande dans leur faction; mais il est certain que les Italiens conspirèrent avec les Espagnols, & que ces * derniers eurent l'habileté de diviser les François, & d'en faire entrer une partie dans leur complot.

* *Hist. de Mal.*
tc, page 117.

* *Voy. Paul de*
Foix, p. 87.

* Mathurin Lescut de Romegas Chevalier François, avoit une grande considération dans l'Ordre, & par sa valeur & par les places importantes qu'il remplissoit. Il estoit Prieur de Toulouse & d'Irlande; & il avoit esté fait Général des galères en 1575. C'estoit un grand homme de mer, & il avoit rendu son nom terrible dans celle du Levant; mais il estoit dévoré d'ambition; brave à la vérité, & heureux dans ses courses; mais féroce, & cruel à l'égard des ennemis. Les Espagnols corrompirent Romegas en le flatant de l'espérance de parvenir à la Grande Maîtrise. Leur intention n'estoit pas de contribuer à son élévation. Quel avantage auroient-ils trouvé à dépouiller un François de cette dignité, pour en revêtir une autre personne de la même nation! Le dessein des Espagnols, qui estoient très-unis, estoit de semer la division entre les Chevaliers François, & d'en profiter pour s'emparer du Gouvernement. Romegas aveuglé par son ambition, servoit les vûes secretes de la politique Espagnole, sans les pénétrer.

* *De Thou,*
Trad. Fr. ibid.
Hist. de Malte,
pp. 110, 115.

* Quoyqu'il fût le véritable Chef de la conjuration, il ne se

* *Id. p. 118.*

déclara pas cependant ouvertement contre le Grand-Maître, & il sembloit en apparence se prêter seulement au sentiment du plus grand nombre. Quatre Chevaliers de concert avec luy, agirent à découvert contre la Cassière, & se mirent à la tête de la cabale. Le premier estoit Cressin qu'il avoit fait Prieur de l'Eglise. Cet ingrat estoit le plus cruel ennemi de son bienfaicteur. Le Bailli Rivalte estoit le second. Après la mort de la Valette, il avoit brigué la Grande Maîtrise. Monte prédécesseur de la Cassière, luy avoit esté préféré. Il espéroit qu'il seroit plus heureux, si celuy-ci estoit déposé. Le troisième estoit du Cro Grand-Croix. Maillo^a Sacquenville, François, créature & confident de Romegas, estoit le quatrième.

Différentes raisons avoient irrité les esprits des factieux contre le Grand-Maître. Il avoit défendu aux Chevaliers des différentes Langues, de se partialiser en faveur des Souverains dont ils estoient nez sujets. Il avoit eu intention de réprimer par cette défense, l'orgueil & l'ambition des Espagnols, qui, fiers de la puissance à laquelle Charles-Quint avoit élevé la Maison d'Autriche, vouloient que tout l'Ordre entier plût sous elle.

^a Voy. aussi P. de Foix, p. 87.

* En second lieu, la Cassière avoit chassé les Courtisanes du bourg & de la Cité de la Valette, & il leur avoit ordonné de se retirer dans des villages éloignez de la résidence du Couvent, ou de sortir de l'Isle. Il est croyable, ajoute M. de Foix, que les vieux Chevaliers se sont servis de cette occasion pour irriter les jeunes contre le Grand-Maître.

[†] Voyez *ibid.*

* Enfin, quelques Grands-Croix qui aspiroient à la Grande Maîtrise, voyant que la Cassière, quoyque très-âgé, jouissoit d'une parfaite santé, & craignant de ne luy point survivre, résolurent de faire vaquer sa dignité, en le déposant.

^a Paul de Foix, *ibid.* t. pp. 90. & 400.

* Peu de temps avant la révolte, le Grand-Maître qui estoit bon François, & qui sans s'écarter des règles de la justice, protégeoit ceux de la Nation, avoit soutenu les droits & les

^a M. de Foix page 85. qui le nomme Sacconville, dit qu'il estoit du pays de Normandie.

privilèges des Chevaliers de la Langue d'Auvergne, & du Marechal de l'Ordre qui estoit de cette Langue, dans un différend qu'ils avoient eu pour le mot du guet, avec les Chevaliers Italiens & les Espagnols; & M. de Foix jugeoit que ceux-ci avoient voulu se venger de luy. * Ce qui le confirmoit dans cette opinion, c'est que Marc Antonio Colonna Vice-Roy de Sicile, avoit envoyé depuis * peu à Malte, Pompéo Colonna avec trois galères qui devoient estre suivies de cinq autres, soit pour soutenir les Chevaliers Espagnols, soit, comme le publioient ceux de leur parti, pour mettre l'isle à couvert des insultes de l'armée des Turcs, qui estoit en Barbarie; & peut-estre le Vice-Roy avoit-il en même temps ces deux vûes différentes.

* Pag. 33,

* Les Espagnols ayant pris toutes les mesures nécessaires pour faire réussir leur projet, les factieux tiennent une assemblée tumultueuse, dans laquelle ils se plaignent du gouvernement du Grand-Maitre. Ils luy reprochent de dissiper le sacré patrimoine de la Religion, de négliger les affaires de l'Ordre, de ne point remplir les magasins de Malte, & de ne point mettre cette Isle en état de défense contre les entreprises des Turcs & des Corsaires de Barbarie. ^b Ils portent la calomnie & l'impudence jusqu'à l'accuser d'avoir des intelligences secretes avec les ennemis du nom chrétien. Ils ajoûtoient qu'il estoit aisé de juger par toute sa conduite, que sa vieillesse le mettoit hors d'état de gouverner & qu'en effet il dormoit toujours dans les Conseils.

* De Thou;
Trad. Fr. pag^e
560.
Hist. de Malte,
p. 118.

Le résultat de cette assemblée séditieuse, fut d'envoyer des Députés au Grand-Maitre pour luy proposer de se nommer un Lieutenant, sur lequel il pût se décharger des affaires du gouvernement, dont sa vieillesse ne luy permettoit plus de soutenir le poids. La Cassière ayant rejeté cette proposition *, il se tint le 6. de Juillet une seconde assemblée chez Cressin,

* Idem, p. 383

* Il est dit à la page 127. des Lettres de M. de Foix, que Pompéo Colonna n'arriva à Malte qu'après la révolte.

^b Il paroît par le discours que la

Cassière prononça dans la suite devant le Pape, & dont on rendra compte plus bas, qu'on l'attaquoit aussi du côté des mœurs.

* *Hist. de Mal.* Prieur de l'Eglise *. Un Chevalier Siennois y porta la fureur
 2. 171. jusqu'à crier que si on ne leur donnoit un Grand-Maitre, il falloit tuer tous les Grands-Croix. On n'eut égard ni à ses cris ni à ses menaces, & l'on se contenta d'élire Romegas pour Lieutenant du Magistère. La faction Espagnole crut devoir préférer Romegas à un Chevalier de leur nation, pour attacher encore plus étroitement les François à leur parti.

* *Ibid. p. 89.* * Cette délibération du Conseil fut signée par le Vice-chancelier de l'Ordre. * On y inséra contre la vérité, que la délibération avoit esté faite du commun *

* *Voy. ibid. p.*

93. *Voy. Paul de*

Foix, p. 170.

les Langues, dont tous les Procureurs avoient esté entendus; car il y en avoit parmi eux qui n'avoient point eu de procuration à cet effet; & entre ceux qui en estoient munis, il s'en trouva qui s'opposèrent à la délibération. Cet acte portoit que l'extrême vieillesse & la * *décépitude* du Grand-Maitre, avoient obligé l'Ordre de créer un Lieutenant; mais M. de Foix écrivit au Roy, en luy envoyant cette délibération, qu'il entendoit dire que la Cassière jouissoit d'une parfaite santé, qu'il avoit conservé toute la force de son esprit, & qu'il avoit encore assez de vigueur pour faire tous les jours le tour de la ville à pied.

* *Id. pag. 86.*

* L'acte de la délibération ne contenoit qu'une simple création d'un Lieutenant; mais l'intention des Conjurez estoit de déposer le Grand-Maitre & de le priver de sa dignité, en luy donnant un Lieutenant; & ils ne le dissimuloient pas; car dans une lettre qu'écrivit le Vice-chancelier à M. de Foix, il luy marquoit que la Cassière avoit esté *supprimé de son Magistère*; ce sont les propres termes de sa lettre^a.

* *Id. pp. 86.*

89.

* Le 8. de Juillet, deux jours après la première Assemblée, il s'en tint une seconde dans laquelle il fut ordonné que pour mettre en sûreté la personne du Grand-Maitre, il seroit constitué prisonnier dans un Fort nommé le Château S.^t Ange, & qu'il y seroit gardé par des Chevaliers & par des soldats

^a Il y a apparence que l'on fit faire de nouveaux Sceaux. Car on verra plus bas que lorsque Verdai fut élu Grand-Maitre après la mort de la Cassière, il fit refaire les Sceaux à la manière accoutumée, *Voyez Paul de Foix, p. 283.*

soudoyez. L'intention des Factieux, en arrêtant la Cassière, estoit de le mettre hors d'état d'implorer la protection des Souverains & de demander justice au Pape.

En vertu de ce décret, les Conjurez vont au Palais du Grand-Maître, & se saisissent de sa personne. Il les reçut avec un visage intrépide; & malgré les menaces par lesquelles ils tâchoient de luy inspirer de la terreur, il ne fit rien qui fût indigne de son rang & de sa dignité. Il leur reprocha même en face leur révolte & leur perfidie. On le mit dans une chaise découverte qui estoit environnée de soldats, & on le conduisit comme un criminel au Château de S.^t Ange. On remarqua, ajoute M. l'Abbé de Vertot, que pendant le chemin de la Cité de la Vallette à ce Château, il eut à essuyer les cris & les outrages de plusieurs jeunes Chevaliers, & de ces infames créatures qu'il avoit éloignées, qui l'insultotent, & qui luy faisoient des reproches sanglants; reproches qui devant des Juges éclairés, faisoient son éloge & tournoient à sa gloire.

* Deux jours après l'emprisonnement du Grand-Maître, * *Hist. de Malte*
 * Chabrillan Bailli de Manosque, entra dans le port de Malte *II. pp. 120. &*
 avec les Galères de l'Ordre, dont il estoit Général. Dès qu'il *123.*
 eut esté informé de ce qui s'estoit passé, il demanda permission de voir le Grand-Maître. On n'osa pas la luy refuser. Il alla au Château S.^t Ange; & il offrit à la Cassière de le rétablir dans sa dignité, & de le ramener dans son Palais, à la tête d'une troupe de deux cens hommes, composée des soldats qui estoient sur ses Galères, d'un grand nombre de Chevaliers, & de plusieurs gens de bien de l'Isle, qui estoient indignez de l'attentat des séditieux. Mais ce généreux vieillard luy répondit avec sagesse, qu'il attendoit son rétablissement de l'autorité du Souverain Pontife; & qu'il aimoit mieux finir ses jours dans une prison, que d'acheter sa liberté au prix du sang des Chevaliers qu'il regardoit toujours comme ses enfants.

Aussi-tôt après l'emprisonnement du Grand-Maître, les révoltez envoyèrent à Rome trois Ambassadeurs pour rendre compte au Pape de ce qu'ils avoient fait, & pour luy demander

* M. de Foix, pages 249. & 267. le nomme Chambrillan.

son approbation. Romegas fit mettre * Sacquenville son confident à la tête de cette Ambassade. * Sacquenville estoit aussi chargé de deux lettres pour M. de Foix ; l'une signée au nom de l'Ordre par le Vice-chancelier, & l'autre écrite par Romegas.

Quoyque le Grand-Maître fût enfermé dans une étroite prison, il trouva cependant le moyen d'envoyer à Rome les Chevaliers de Blot-Viviers, Pierre Roux de Beauvais, Dom François de Guzman & Ange Pelleggrini. * M. de Foix ne parle que de deux Chevaliers qui furent dépêchez par le Grand-Maître, dont l'un nommé Savajac de la Langue d'Auvergne, devoit aller trouver le Roy de France ; ^b & l'autre nommé D. François de Guzman, Espagnol, devoit se rendre à la Cour de Madrid. Ces Députés apportèrent aussi à M. de Foix, * deux lettres datées du 22. de Juillet ; l'une du Grand-Maître, & l'autre des Chevaliers de la Langue d'Auvergne.

* Id. pp. 84. 85. * Dès le 24. de ce mois, on avoit appris à Rome ce qui s'estoit passé à Malte ; & cette nouvelle divisa & échauffa tellement les esprits des Chevaliers qui y estoient, que le 30. de Juillet, dans la grande Place de Saint Pierre, & à la vûe de la garde du Pape, le Chevalier Bosio, Piémontois, qui avoit esté Secrétaire du Grand-Maître de la Valette, & qui estoit alors Receveur de l'Ordre, tua le Chevalier D. Francesco Guimarra, frere du Vice-roy de Calabre, qui luy faisoit des reproches de ce qu'il prenoit le parti du Grand-Maître. Bosio trouva le moyen de se sauver, & ne put estre arrêté.

* Id. pp. 84. 85. * Le Pape ayant esté informé de la déposition & de l'emprisonnement du Grand-Maître, marqua beaucoup d'indignation contre les auteurs de cet attentat, * & le 31. de Juillet, il établit une Congrégation de Cardinaux, pour prendre connoissance de cette affaire. * Il choisit aussi les Cardinaux Sancta-Croce, Albano & Maphéo, pour délibérer avec eux en particulier sur le parti qu'il devoit prendre.

* M. de Foix, page 85. dit qu'il fut seul député par les Factieux.

^b M. de Foix dit dans ses Lettres,

p. 136. que les deux Partis envoyèrent des Députés au Roy de France.

Il fut

* Il fut résolu dans la Congrégation, que le Pape envoyeroit à Malte * [Gaspard] * Viscomti Gentilhomme Milanois, & Auditeur de Rote.

* Idem, p. 89.

92.

* Voy. de Thou;

Trad. Fr. pag.

561.

* Paul de Foix

p. 146.

* L'instruction donnée à Viscomti, ne portoit point d'ordres précis auxquels il fût obligé de se conformer. Elle contenoit différents plans de conduite, entre lesquels il avoit la liberté de choisir celui qui luy paroîtroit le plus convenable, eu égard à la disposition des esprits. Il devoit d'abord remettre le Grand-Maitre en liberté, & le rétablir ensuite dans sa dignité*, supposé qu'il crût pouvoir le faire sans exciter une sédition. Pour la prévenir, il avoit ordre de dire aux révoltez, que le Pape avoit intention de leur rendre justice sur les plaintes qu'ils faisoient contre le Grand-Maitre, & même de le mander à Rome, si cela estoit nécessaire. Viscomti devoit ensuite faire des informations sur tout ce qui s'estoit passé, & les envoyer à Rome. Mais s'il prévoyoit que le rétablissement de la Cassière dans toute l'étendue de sa puissance, pût donner lieu à de nouveaux troubles, il avoit ordre de luy enjoindre de l'associer au gouvernement, & de ne décider aucune affaire sans son avis. Si Viscomti jugeoit que cette mortification donnée au Grand-Maitre, ne suffisoit pas encore pour adoucir les esprits, dans ce cas il luy estoit ordonné de citer les révoltez pour comparoître en personne devant le Pape; & de dire à la Cassière que Sa Sainteté ayant égard aux instances qu'il luy avoit faites dans plusieurs lettres, pour obtenir la permission de venir à Rome, trouvoit bon qu'il s'y rendit. Pendant son absence, Viscomti devoit avec le Conseil de l'Ordre, gouverner les affaires au nom du Pape. *Voilà*, ajoute M. de Foix,

* Voy. Paul de

Foix, p. 182.

* Le choix de Viscomti ne pouvoit estre que très-agréable à la Cour de France. Sa famille, tant du côté paternel que du maternel, avoit été fort attachée aux intérêts de cette Couronne. Son pere avoit commandé pendant dix-huit ans, une Compagnie de cinquante hommes d'armes dans les troupes de François I.^{er} & sa mere estoit petite-fille de Jean-Jacques Tri-

vulce [Trivulce] qui avoit commandé les armées Françaises en Italie. Paul de Foix, pag. 398.

Viscomti qui dans une visite qu'il rendit à M. de Foix, luy apprit tout ce détail, auroit pu ajoûter que Jean-Jacques Trivulce avoit été Marechal de France. Il fut élevé à cette dignité en 1500. Voy. l'Hist. Génér. de la Maison de France, tom. 7. p. 115.

Mem. Tome XIII.

T t t t

ce que j'ay entendu de l'instruction donnée au sieur Visconti*.

* Voy. Paul de Foix, p. 141.

* La présence du Ministre du Pape, estoit le seul moyen qui pût faire cesser les troubles qui augmentoient tous les jours à Malte. La Cassière, dans une lettre qu'il écrivit à M. de Foix, le 2. d'Août, luy manda que le Conseil de l'Ordre employoit les menaces, les injustices & les cruautés, pour détacher de son parti ceux qui s'estoient déclarez pour luy; que l'on procèdoit contr'eux pour les priver de l'habit de la religion; & qu'il estoit à craindre qu'il n'arrivât un grand scandale, si Sa Sainteté n'y pourvoyoit au plûtôt, en envoyant quelqu'un pour gouverner en sa place, en cas qu'elle luy accordât la permission qu'il luy avoit demandée de venir luy baiser les pieds*. Par une autre lettre qu'il écrivit à M. de Foix, le premier de Septembre, il luy manda que les affaires estoient toujours dans un fort mauvais état à Malte.

* Id. p. 150.

* Id. p. 108.

* Le 16. d'Août, Visconti partit pour se rendre à Malte.

* Dès que Visconti eut esté nommé Nonce à Malte, M. de Foix s'empressa d'en informer le Roy, & de luy mander ce qu'il avoit pu apprendre du contenu de ses instructions. Elles portent, écrivit-il au Roy, que lorsqu'il seroit arrivé à Malte, il remettrait le Grand-Maitre en liberté, & qu'il le rétablirait dans sa dignité; qu'il citeroit Romegas & ses complices à comparoître en personne devant le Pape, qu'il ordonneroit aussi à la Cassière de se rendre à Rome; & que pendant son absence, il prendroit soin conjointement avec le Conseil, des affaires du Gouvernement. Le Pape estoit résolu, en cas que les Séditieux refusassent d'obéir à ses ordres, de procéder contr'eux par des Censures Ecclesiastiques, & par la saisie de leurs Prieurez & de leurs Commanderies, qu'il prieroit tous les Princes chrétiens de faire faire dans leurs Etats.

Visconti fut aussi chargé de prier le Vice-Roy de Sicile de la part du Pape, d'ordonner à Pompeo Colonna

de favoriser l'exécution des ordres de Sa Sainteté, avec toutes les forces qui estoient sur les Galères qu'il avoit conduites depuis peu à Malte. Mais dans la suite M. de Foix ayant esté mieux instruit de ce que contenoient les instructions de Visconti, il le manda au Roy par une nouvelle dépêche dont je viens de rendre compte.

M. de Thou [p. 40. *edit. Lond.*] dit que le Grand-Maitre, après avoir fait ses protestations contre la violence qui luy avoit esté faite, *Pontificem de injuriâ appellaverat*, & qu'il écrivit au Pape pour le prier de le citer à Rome. On a traduit [p. 561.] ces mots Latins par ceux-ci; *que le Grand-Maitre en avoit appellé au Pape*. Je ne sçais s'il falloit prendre le mot *appellaverat* à la rigueur, & s'il ne signifie pas seulement ici, que la Cassière porta ses plaintes au Pape. Car M. de Foix ni M. de Vertot ne disent pas que le Grand-Maitre ait interjeté un appel en forme au Tribunal du Pape.

Les Chevaliers que les factieux avoient envoyez à Rome, comptoient faire ce voyage avec luy; mais le Cardinal Como leur ordonna de la part du Pape de rester à Rome.

* Vers le même temps, ces Chevaliers présentèrent au Pape & à un grand nombre de Cardinaux, différents écrits contre le Grand-Maître. Le premier estoit une requête présentée par les Langues au Conseil d'Etat de l'Ordre. Ils y joignirent un mémoire qui contenoit * en cinquante-trois articles, le récit de différentes affaires dans lesquelles ils prétendoient que la Cassière avoit déobéi au Saint Siège, & exercé des violences contre les Ministres de Sa Sainteté, à qui ils donnèrent un autre mémoire en particulier. *Ils se cachèrent* de M. de Foix pour présenter ces mémoires.

* Voy. Paul de Foix, pp. 109. 126. 127.

Le Grand-Maître de son côté envoya au Pape & aux principaux Cardinaux, une relation de tout ce qui avoit esté fait à Malte contre luy, & un mémoire pour sa défense.

* Dans le moment même que l'on apprit à Rome ce qui s'estoit passé à Malte, M. de Foix en donna avis au Roy. Il luy envoya dans la suite les copies de tous les actes qui regardoient cette affaire, & de toutes les lettres qui luy avoient esté écrites par les personnes engagées dans les deux partis.

* Id. p. 84.

Le Roy regarda comme une injure faite à la France, la violence qui avoit esté exercée contre la Cassière qui estoit François. * Henry III. dit M. de Thou, sentit bien que c'estoient les Espagnols qui avoient poussé Romégas à commettre cet attentat; & ce Prince qui estoit insensible aux maux qui désoloient son Royaume, voulut remédier à ceux de l'Ordre de Malte.

* Trad. Fr. p. 561.

Il envoya à Rome Aymar de Chaste^b Commandeur de cet

* A la page 109. M. de Foix dit qu'il n'y en avoit que quarante-sept.

^b M. de Foix, p. 144. le nomme le Commandeur de Chastes. M. de Vertot, page 121. se contente de dire que le Roy envoya au Grand-Maître un Chevalier, pour l'assurer qu'il emploieroit toutes ses forces pour réduire les mutins dans leur devoir.

Le Commandeur de Chaste se nommoit Aymar de Clermont de Chaste, de la Maison de Clermont en Dauphiné. En 1589. il remit à Henry IV. la ville de Dieppe dont il estoit Gouverneur. Il mourut en 1603. Voyez l'Histoire Généalog. de la Maison de France, tom. 8. page 931. n.º XII. art. 4.

Ordre. Il devoit passer ensuite à Malte, pour assurer le Grand-Maitre * que le Roy employeroit toutes ses forces pour réduire les mutins dans leur devoir. De Chaste estoit très-proche parent de * Joyeuse. C'estoit un homme d'une fidélité reconnue, & très-zélé pour la gloire du nom François.

* *Paul de Foix,*
p. 129.

* Le Roy par ses lettres du 21. & du 29. d'Août, envoya ses ordres sur cette affaire à son Ambassadeur à Rome; & ce Ministre ayant eu audience du Pape le 13. de Septembre, il luy dit que le Roy avoit ressenti d'autant plus vivement l'injure qui avoit esté faite au Grand-Maitre de Malte, qu'il estoit né son sujet; qu'elle avoit pour principe le zèle avec lequel il avoit défendu les droits & les privilèges des autres François de cet Ordre; que tous les Princes devoient employer leurs forces pour la punition de cet attentat, & pour la conservation d'un Ordre important à la Chrétienté; mais que le Roy luy devoit une protection particulière, parce qu'il avoit esté fondé par ses prédécesseurs, & qu'il tiroit plus de biens de la France que de tous les autres Etats; & que Sa Majesté par une lettre qu'il avoit écrite à Sa Sainteté, & qu'il luy présenta de sa part, luy marquoit combien cette affaire l'intéressoit vivement. M. de Foix ajoûta que le Roy luy ordonnoit de témoigner à Sa Sainteté la satisfaction qu'il avoit eüe d'apprendre qu'elle avoit pris la résolution de punir sévèrement les séditieux; qu'ils ne pouvoient pas estre traitez avec trop de rigueur; mais qu'il paroïssoit au Roy, que c'estoit confondre l'innocent avec le coupable, que de mander en même temps à Rome, le Grand-Maitre & ceux qui s'estoient révoltez contre luy; & que c'estoit en user trop rigoureusement avec la Cassière, que de l'exposer dans un âge avancé aux fatigues d'un voyage long & pénible, & de le priver en le faisant sortir de Malte, de l'exercice de sa Dignité dont il avoit esté

* La mere du Commandeur de Chaste, estoit Paule de Joyeuse fille de Jean de Joyeuse, grand-pere d'Anne de Joyeuse favori du Roy. Il avoit esté fait depuis peu Duc & Pair, par des Lettres du mois d'Août

1581. Le 24. de Septembre suivant, il épousa Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la Reine Louise femme de Henry III. Voy. l'*Histoire Généalog. de la Maison de France*, tom. 3. pp. 801. 838. & 840.

dépouillé par violence, & dans laquelle son honneur demandoit qu'il fût entièrement rétabli: que le Roy supplioit donc Sa Sainteté de dispenser le Grand-Maître de ce voyage, & de se contenter de luy enjoindre d'envoyer à Rome des députez pour défendre sa cause; que si Sa Sainteté jugeoit ne pouvoir décider ce procès, que lorsque toutes les parties auroient comparu en personne devant luy, le Roy estoit d'avis que Sa Sainteté, au lieu de donner un jugement en forme, assoupît cette affaire, & la terminât à l'amiable, en rétablissant le Grand-Maître dans sa Dignité, en pardonnant aux coupables, & en ordonnant à tous les Chevaliers d'oublier ce qui s'estoit passé, de se réunir les uns avec les autres, & de vivre dans la suite en paix, en rendant à leur Chef l'obéissance qu'ils luy avoient vouée; qu'il seroit peut-estre avantageux pour l'Ordre, d'arrêter par cette voye le cours de cette affaire; que si elle traînoit en longueur, les sentiments d'animosité & de haine, auroient le temps de jeter de si profondes racines dans les esprits, qu'il ne seroit plus possible de les en arracher; qu'un jugement en forme, quelque juste, quelque équitable qu'il fût, pourroit entretenir des divisions qui entraîneroient enfin la ruine totale d'un Ordre utile & nécessaire à la Chrétienté; & qu'enfin, pendant l'absence du Grand-Maître, & des plus anciens & des plus expérimentez Chevaliers, Malte seroit en quelque sorte abandonnée, & exposée à chaque instant aux attaques de l'armée Navale des Turcs, qui estoit présentement en Barbarie; qu'au reste, si le Grand-Maître n'estoit plus en état de porter seul tout le poids des affaires, il pourroit choisir dans le Conseil un Lieutenant qui le soulageroit, suivant ce qui s'estoit pratiqué dans des occasions semblables. M. de Foix finit en disant au Pape, que quelque résolution qu'il prît dans cette affaire, le Roy luy offroit toutes ses forces pour en assurer l'exécution, parce qu'il estoit sûr qu'elle seroit & très-prudente & très-équitable.

M. de Foix ajoûte dans sa lettre au Roy, que le Pape qui estoit toujours très-court dans ses réponses, le fut encore plus qu'à son ordinaire; peut-estre parce qu'il n'avoit pas encore

pris de parti. Le Pape répondit donc en peu de mots à M. de Foix, qu'il n'estoit pas assez instruit du fond de l'affaire pour en bien juger; qu'il auroit toujours en *recommandation* l'innocence du Grand-Maitre, & que son intention estoit de luy faire justice; & que lorsqu'il s'agiroit de prendre une résolution, il auroit tous les égards possibles aux conseils & aux avis que le Roy luy faisoit donner. Ainsi M. de Foix sortit de l'Audience, sans avoir pu pénétrer si le Pape avoit résolu de faire venir le Grand-Maitre à Rome.

* *Paul de Foix;*
p. 141.

* *Page 172.*

* *Ibidem, pp.*
144. 145.

* Ce Ministre alla voir plusieurs Cardinaux pour les solliciter sur cette affaire; & il apprit de l'un d'eux, que si le Pape se déterminoit à mander la Cassière à Rome, c'estoit parce que celui-ci l'en avoit instamment prié par ses lettres*. Un autre Cardinal luy dit que comme il n'y avoit pas d'apparence que le Grand-Maitre pût jamais se faire obéir par ceux qui s'estoient portez contre luy à de si violentes extrémités, on pourroit bien luy donner un Chapeau de Cardinal lorsqu'il seroit arrivé à Rome, & faire élire en sa place un Grand-Maitre qui ne seroit pas de la faction des révoltez.

* Le Commandeur de Chaste que le Roy envoyoit à Malte, arriva à Rome vers le 18. de Septembre; & le 19. de ce mois, M. de Foix le mena à l'audience du Pape. De Chaste dit au Saint Pere, que le Roy, en l'envoyant à Malte, luy avoit commandé de passer à Rome, de luy baiser les pieds, & de prendre ses ordres. Il luy fit part ensuite d'une partie des instructions dont il estoit chargé; car le Cardinal d'Est & M. de Foix, n'avoient pas jugé à propos^b qu'il rendît compte

* Louis d'Est Cardinal & Archevêque d'Auch, estoit fils d'Hercule II. Duc de Ferrare, & de Renée de France, fille de Louis XII.

M. de Thou [*Trad. Fr. ibid. p. 561.*] dit qu'il estoit recommandable par sa vertu, sa bonne foy, [*sic;*] & principalement par son attachement pour les intérêts de la France. Il estoit protecteur des affaires de cette Couronne.

^b Cet endroit de la lettre de M. de

Foix, dans lequel il n'explique point ce que portoient les instructions de M. de Chaste, ni quels estoient les articles de ces instructions, dont on ne jugea pas à propos de faire part au Pape, peut estre éclairci par un passage de l'Histoire de M. de Thou. Il dit [*ibid.*] qu'aussi-tôt que ce Commandeur fut arrivé à Rome, il agit auprès du Pape pour l'engager à prendre connoissance de l'affaire du Grand-Maitre, *primum apud Pont-*

au Pape de tout ce qui estoit porté par ces instructions; & ils l'avoient instruit de la manière dont il devoit luy parler pour en estre favorablement écouté. Le Pape fut satisfait de ce que luy dit M. de Chaste; il luy donna sa bénédiction, & fit en Latin une priere *solemnelle* pour l'heureux succès de son voyage. Le Commandeur partit le lendemain pour Malte, chargé de nouvelles instructions que luy donnèrent le Cardinal d'Est & M. de Foix.

* Celuy-ci profita de l'audience que le Pape donna au Commandeur de Chaste, pour réitérer à Sa Sainteté les représentations qu'il luy avoit déjà faites par rapport au voyage du Grand-Maître, & pour ajouter de nouvelles raisons à celles qu'il luy avoit déjà dites. Il luy représenta que la Cassière ne pouvoit venir à Rome accompagné d'un certain nombre de Chevaliers, & y paroître d'une manière convenable à sa Dignité, sans faire une dépense très-considérable, qui tomberoit sur l'Ordre; & que d'ailleurs son absence introduiroit nécessairement dans l'Ordre ancien du gouvernement, des innovations qui pourroient donner de la jalousie & de l'inquiétude aux Puissances souveraines. Le Pape répondit à M. de Foix, que le Grand-Maître estoit assez riche pour prendre sur luy toute la dépense extraordinaire qu'il seroit obligé de faire en venant à Rome; & que ce voyage ne le fatiguerait pas beaucoup, parce qu'il le feroit par mer. Le Pape ajouta qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur le parti que le Roy luy conseilloit de prendre dans cette affaire, & qu'il y trouvoit de grands inconvénients; qu'il estoit d'une très-dangereuse conséquence de ne point punir des séditieux, qui bien loin de reconnoître

* P. de Foix,
P. 146.

ficem egit, ut partes suas interponeret; & qu'après avoir eu des conférences avec le Cardinal d'Est, il répandit des menaces sourdes, *minas occultas spargit*, & dit que si on procédoit avec lenteur dans cette affaire, le Roy confisqueroit le sacré patrimoine que l'Ordre de Malte possédoit en France, & le donneroit aux Commandeurs du

Saint-Esprit qu'il avoit instituez depuis peu.

Il y a grande apparence que ce furent les articles des instructions de M. de Chaste qui contenoient ces menaces, dont on ne crut pas qu'il convint de faire part au Pape, & que l'on se contenta de les répandre secrètement à Rome.

leur crime, souûenoient avec hauteur que la conduite qu'ils avoient tenue estoit irréprochable; que si cependant ils imploroient sa clémence en avouant leur faute, il pourroit se déterminer à les traiter avec indulgence.

* *De Thou,*
Trad. Fr. page
154.

* Le Commandeur de Chaste étant arrivé à Malte, fit savoir au Sénat de la religion, les ordres menaçants dont il estoit chargé par le Roy son Maître. Les Chevaliers en furent intimidés, & ceux de la faction d'Espagne commençants à se repentir de l'attentat qu'ils avoient commis, & se réunissants aux autres, ils allèrent tous trouver le Grand-Maître dans sa prison, & le supplièrent de reprendre les marques de sa Dignité, & de vouloir bien oublier tout ce qui s'estoit passé; mais la Cassière qui avoit souûenu avec constance l'injure qui luy avoit esté faite, fut inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise d'en poursuivre la vengeance; & il déclara qu'il ne sortiroit point de prison, que le Nonce du Pape ne fût arrivé.

* *Paul de Foix;*
p. 150.

* *Id. p. 164.*

* Visconti avoit pris son chemin par la Sicile, & le 7. de Septembre il s'embarqua à ^a Saragosse sur les Galères de la Religion*, & il y arriva le lendemain. On luy avoit préparé un logement dans la maison du Commandeur de Saint Aubin; mais il se fit conduire au Palais des Grands-Maîtres.

Le 8. de Septembre est le jour d'une fête solennelle dans l'Isle de Malte. A celle de la Vierge, célébrée dans toute l'Eglise, s'en joint une particulière, en vertu d'une fondation faite par le Grand-Maître de la Valette, pour rendre grâces à Dieu de ce qu'à pareil jour estoit arrivé dans l'Isle le secours qui avoit forcé les Turcs à lever le siège de la ville. Il s'y fait une procession dans laquelle le Grand-Maître porte avec pompe une épée qui appartenoit à la Valette, & qu'il avoit déposée dans le Trésor.

A peine Visconti estoit-il arrivé à Malte, qu'on vint luy demander s'il jugeoit à propos que Romégus en qualité de Lieutenant du Magistère, portât l'épée de la Valette à la

* L'ancienne *Siracuse*, nommée aujourd'huy *Saragouffe*. Voy. le *Dictionnaire de Maty*, au mot, *Siracuse*.

procession.

proceſſion. Viſcomti qui ne voulut point donner de préjugé en faveur ni de l'un ni de l'autre des deux partis, ordonna que la proceſſion ſeroit remiſe à un autre temps.

Il employa deux jours à ſ'inſtruire de ce qui ſ'eſtoit paſſé, à fonder la diſpoſition des eſprits qu'il trouva très-animez contre la Caſſière, à délibérer ſur le parti qu'il devoit prendre; & il jugea qu'il ne pouvoit ſans expoſer la vie du Grand-Maître à un danger évident, exécuter l'ordre que le Pape luy avoit donné de le rétablir.

* Le Dimanche 10. de Septembre, il donna ſes ordres pour faire aſſembler le Conſeil le lendemain. Viſcomti y lut d'abord le Bref par lequel le Pape le nommoit ſon Nonce, l'établiſſoit ſon Vicaire pour les affaires préſentes de l'Ordre, & commandoit aux Chevaliers de luy obéir. Romégas luy remit enſuite entre les mains la Lieutenance du Magiſtère, en luy proteſtant qu'il ne l'avoit acceptée que par obéiſſance pour ceux qui l'avoient élu. Au ſortir du Conſeil, le Nonce alla au Château-Saint-Ange, d'où il fit ſortir le Grand-Maître qu'il ramena dans ſon Palais, où il luy donna un Bref par lequel le Pape luy marquoit qu'il cédoit aux inſtances qu'il luy avoit faites pour obtenir la permiſſion de venir à Rome, & l'aſſûroit qu'il y ſeroit très-bien reçu. La Caſſière ſe prépara ſur le champ pour partir. Il ſ'embarqua le 14. de Septembre, quoyque le vent fût contraire; & le Nonce ne put obtenir de luy qu'il différât ſon départ de quelques jours; mais le vent l'arrêta juſqu'au 19. au Port de Saint Paul, qui eſtoit voiſin & à la vûe de la ville de Malte. De quatre galères entretenues par la religion, il en avoit pris trois; & il eſtoit accompagné du Mareſchal de l'Ordre, du Général des galères, & de certains autres Chevaliers^a.

* Le Nonce remit auſſi un Bref à Romégas, par lequel le Pape ordonnoit à luy & à des Chevaliers de ſon parti, de ſe rendre à Rome. Entre ceux-là eſtoient le Vice-Chancelier de l'Ordre, qui avoit iſſéré une fauſſeté * dans le Décret fait

^a M. de Thou [Traduct. Franç. page 561.] dit que le Grand-Maître fit équiper quatre Galères, & qu'il eſtoit accompagné de trois cens Chevaliers.

Mem. Tome XIII.

. V u u u

* P. de Foix, p. 164.

* Id. pp. 68, 72.

* Id. p. 170.

* Voy. cy-deſſus p. 612.

contre le Grand-Maître; & ce Chevalier Siennois qui s'étoit distingué par son emportement dans les Conseils séditieux qui avoient esté tenus contre luy, Viscomti pria le Pape de les faire mettre en prison, aussi-tôt qu'ils seroient arrivez à Rome.

* *Paul de Foix*
p. 168.

* Romégas accompagné de ses partisans, partit de Malte quelques jours après le Grand-Maître. Il s'embarqua sur la quatrième galère que celui-ci avoit laissée, prit son chemin par la Sicile, passa à Messine, d'où il écrivit une lettre à M. de Foix, & arriva à Rome la nuit du 15. au 16. d'Octobre*. Il vint voir ce Ministre dans la journée; & il tâcha de se justifier auprès de luy sur la conduite qu'il avoit tenue. Il luy protesta qu'il rendroit toujours au Roy l'obéissance qu'il luy devoit; & il luy dit que son intention estoit d'aller en Cour, rendre compte à Sa Majesté de ce qu'il avoit fait.

* *Id. p. 168.*

* Dès que le Grand-Maître fut parti, Viscomti commanda de la part du Pape, à Pompéo Colonna & au Président Ciférentes, de faire sortir de l'Isle les troupes qu'ils y avoient amenées. Ils firent d'abord difficulté d'obéir; & ils luy représentèrent qu'ils ne prétendoient point empêcher qu'il ne gouvernât l'Ordre en vertu du pouvoir qui luy avoit esté donné par le Pape; mais que l'Isle de Malte appartenant au Roy d'Espagne, il avoit le droit d'en garder les forteresses dans des temps de troubles. Le Nonce leur répondit, qu'à la vérité l'Ordre la tenoit de la libéralité de l'Empereur Charles V. mais que par le don qu'il en avoit fait, elle estoit devenue le Domaine d'un corps composé de membres tirez de tous les Etats de la Chrétienté; que leur Maître n'estoit point en droit d'y prendre d'autre intérêt que celui qui luy estoit commun avec tous les Souverains de l'Europe, dont elle faisoit la sûreté; & que ses sujets ne pouvoient se dispenser d'obéir aux ordres du Pape, qui estoit le chef de la Chrétienté en général, & celui de l'Ordre en particulier. Il fallut obéir. Les Espagnols abandonnèrent Malte avec beaucoup de regret; & il n'y resta pas un seul soldat de leur Nation. Après leur départ, Viscomti nomma le Commandeur de S.^t Gilles en Provence, sujet du Roy de France, pour commander sous ses ordres aux troupes

qui étoient restées dans l'Isle. Le Commandeur avoit environ soixante-dix ans. C'étoit un homme de bien, doux & paisible; & il n'avoit pris aucune part à ce qui s'étoit fait contre le Grand-Maître. Viscomti en rendant compte au Pape de ce qu'il avoit fait, luy manda que les Espagnols avoient esté les Auteurs de la révolte; qu'ils avoient mis des obstacles à tous les arrangements qu'il avoit voulu faire pour remédier au désordre; & qu'ils l'avoient empêché de prendre le parti qui auroit esté le plus conforme aux intentions de Sa Sainteté.

* M. de Foix rend témoignage qu'il n'oublia rien de ce qui pouvoit tendre à justifier le Grand-Maître, & à préparer la punition de ceux qui avoient attenté contre luy; & il ajoûte qu'un François n'auroit pas pu se conduire d'une manière plus conforme à la justice, & plus favorable à la France.

* *Paul de Foix;*
pag. 171.

* Pendant que Viscomti travailloit à rétablir l'ordre & la tranquillité dans l'Isle de Malte, la Cassière continuoit sa route. Une indisposition l'obligea de s'arrêter à Poussols. Le Marechal de l'Ordre & le Général des Galères le mandèrent à Rome, au Commandeur de Mâcon, qui porta leurs lettres au Pape. Sa Sainteté luy ordonna d'aller visiter le Grand-Maître de sa part; & il le chargea d'un Bref, par lequel il commandoit au Nonce qui résidoit à Naples, de se rendre auprès de la Cassière; de luy témoigner la part qu'il prenoit à son indisposition, & de l'assurer qu'il venoit dans une ville où il seroit très-bien reçu. Le Vice-Roy de Naples vint aussi voir le Grand-Maître, & il le pria de venir se reposer pendant quelques jours dans cette ville, & d'accepter un logement dans son Palais. Le Grand-Maître auroit bien voulu s'en dispenser; mais il ne put résister aux instances du Vice-Roy.

* *Id. p. 169.*

* La Cassière s'estant remis en chemin, reçut de grands honneurs dans tous les lieux par où il passa; & estant arrivé près de Rome*, il s'arrêta à la vigne du Cardinal Cornaro. Il fit son entrée dans cette ville, le 26. d'Octobre. Il n'y fut point reçu en criminel dépouillé de sa Dignité; mais en Souverain. Le Pape ordonna que cette Entrée se fit avec tout l'éclat & toute la pompe imaginable. Il manda à tous les

* *M. de Thoré;*
Trad. Fr. pag.
561.

* *Paul de Foix;*
pag. 183.

V u u u ij

Cardinaux * & aux Ambassadeurs d'y envoyer leurs maisons. Il commanda à tous les Référéndaires & à douze Evêques de s'y trouver. * Huit cens Chevaliers vinrent au-devant du

* *Voyez M. de Thou, Trad. Fr. pag. 561.*

Grand-Maitre. Il marchoit entre le Patriarche de Jerusalem & l'Evêque d'Imola, qui estoit *Maitre d'Hôtel de Sa Sainteté*; & il estoit escorté par les Suisses du Pape & par sa Garde à Cheval. En passant devant le Château S.^t Ange, il fut salué par l'artillerie. Il alla descendre à Monte-Jordano chez M. le Cardinal d'Est, qui accompagné de M.^r de Foix, vint le recevoir au haut des degrés, & le mena dans l'appartement qui luy avoit esté préparé, où pour faire honneur à la Cassière, ce Cardinal avoit prié ceux de S.^{te} Croix, de Pellevé, de Rambouillet & Rusticucci, de se trouver. * Le Cardinal d'Est, qui estoit le Prince le plus magnifique de son siècle, défraya le Grand-Maitre pendant le séjour que celui-ci fit à Rome. Il reçut aussi chez luy les trois cens Chevaliers qui l'avoient suivi; & l'on remarqua qu'il y eut alors plus de mille personnes logées dans son Palais.

* *Idem, ibid.*

* *Paul de Foix, pag. 184. M. de Thou, édit. Lond. pag. 40. & Trad. Franç. p. 562.*

* Le 28. d'Octobre, la Cassière alla au Vatican à l'Audience du Pape, avec les Chevaliers qui estoient venus de Malte avec luy. Le peuple remplissoit les rues par où il passa; & sa marche ressembloit à un triomphe. Le Cardinal d'Est le présenta au Pape, qui estoit accompagné de douze Cardinaux qu'il avoit mandez pour assister à cette Audience. Le Grand-Maitre se jeta à ses genoux & luy baïsa les pieds. M. de Thou luy fait prononcer un Discours direct qui est très-éloquent. Il dit au Pape qu'il rendoit grâces à Dieu, de ce que ses malheurs luy avoient procuré la consolation de visiter les tombeaux des Saints Apôtres, de le voir & de recevoir sa bénédiction; que rassuré par le témoignage de sa conscience, il paroïssoit sans crainte devant son Juge; que l'intégrité de sa vie passée suffisoit pour le justifier; que l'on imputoit à un vieillard qui estoit prêt d'aller rendre compte à Dieu de sa conduite, ce qu'on ne luy avoit point reproché ni dans sa jeunesse, ni dans la force & le déclin de son âge;

* *M. de Vertot, page 221. ajoute les Princes.*

que son seul crime estoit de vivre, & de conserver trop longtemps une Dignité qui faisoit l'objet des desirs ambitieux de ses ennemis ; mais qu'il estoit moins touché de l'outrage qu'ils luy avoient fait, que du danger auquel ils avoient exposé Malte, l'Italie & tout le Monde Chrestien, par la division qu'ils avoient mise entre les Chevaliers François qui jusques alors avoient esté très-unis. Il finit son discours d'une manière très-touchante & très-flateuse pour le Pape, en récitant le Cantique de Saint Siméon.

Le Pape parut fort content de l'application qu'il luy en faisoit ; & se tournant vers luy d'un air très-gracieux, il luy dit qu'il estoit charmé de le voir, qu'il n'avoit jamais ajoûté foy à tous les crimes dont ses ennemis l'accusoient, & qu'il avoit toujours espéré que non-seulement il s'en justifieroit facilement ; mais qu'il confirmeroit par sa présence, la bonne opinion que tout le monde avoit de sa probité & de sa vertu. Il le consola, il l'exhorta à avoir bon courage ; & l'ayant fait relever par les Officiers de sa Chambre, il le fit asséoir après les Cardinaux qui assistoient à l'Audience. Après une conversation familière qui roula principalement sur le voyage du Grand-Maitre, il prit congé du Pape, & il retourna au Palais du Cardinal d'Est, avec le même cortége qui l'avoit suivi.

* Le 29. d'Octobre, M. de Foix s'estant présenté à l'Audience du Pape, luy dit qu'il venoit le remercier au nom du Roy, de l'accueil favorable qu'il avoit fait à la Cassière ; que les honneurs qu'il luy avoit fait rendre, marquoient qu'il le regardoit comme Grand-Maitre, & réparoient en quelque sorte la mortification que l'on luy avoit donnée en ne le rétablissant pas dans sa Dignité, avant que de le faire partir pour Rome. Le Pape luy répondit qu'il auroit fort souhaité qu'on eût pu rendre à la Cassière, l'autorité dont il avoit esté injustement dépouillé, que son Nonce avoit ordre de le faire ; mais qu'il n'avoit pas osé l'entreprendre dans la crainte d'augmenter les troubles ; que le Grand-Maitre regardoit comme une

* *Paul de Foix,*
p. 186. &
suiv.

* M. de Thou [*Trad. Fr. page 563.*] dit qu'il le fit asséoir après les quatre premiers de ces Cardinaux.

grace la permission qui luy avoit esté donnée de venir à Rome, qu'il paroïssoit fort content d'y estre, & que son voyage luy seroit avantageux; que cependant sa conduite n'avoit pas esté tout-à-fait exempte de reproches, & qu'il seroit bon de l'avertir de se comporter dans la suite avec plus de modération. Le Pape ajoûta qu'il vouloit terminer au plutôt cette grande affaire; & qu'en suivant les sages conseils que le Roy luy avoit fait donner, il alloit travailler à réconcilier les esprits; qu'il exhorteroit tous les Chevaliers à vivre désormais comme de bons Freres; qu'il leur recommanderoit d'obéir au Grand-Maître comme à leur pere; & au Grand-Maître, de les traiter comme ses enfans; & qu'ensuite il les renvoyeroit tous à Malte.

Le Pape dit encore à M. de Foix, que Romégas estoit un homme de mérite; & que ce Chevalier alléguoit pour sa justification, qu'il avoit esté forcé d'accepter la Lieutenance du Magistère, & qu'il ne prétendoit point empêcher que la Cassière ne fût rétabli dans sa Dignité: mais le Pape ajoûta qu'il trouvoit très-mauvais que Romégas & ceux de son parti, n'eussent pas esté rendre leurs respects au Grand-Maître, depuis qu'il estoit à Rome.

* *M. de Thou,*
Trad. Fr. pag.
564.

* Romégas y estoit arrivé quelques jours avant luy; & il avoit esté obligé de louer un logement pour luy & pour ceux qui l'avoient accompagné. Cependant le peuple [qui est toujours frappé de ce qui est nouveau,] l'entouroit en foule lors qu'il marchoit dans les rues. La présence de la Cassière changea la disposition des esprits. L'attentat de Romégas excita l'indignation non-seulement des personnes de la Cour; mais même celle du peuple. Il se vit abandonné de tout le monde. Cette espèce de solitude dans laquelle il se trouvoit, luy fit sentir toute l'énormité de son crime; & luy causa un chagrin mortel.

* *Paul de Foix,*
reg. 189.

* M. de Foix voulut l'engager à aller voir le Grand-Maître. Romégas ne s'en seroit pas éloigné, disoit-il, s'il n'avoit craint de trouver chez la Cassière quelque Chevalier indiscret qui n'eût pas pour luy tous les égards qu'il croyoit mériter, & qui ne s'échappât à dire ou à faire des choses qu'il ne se

sentoit pas en humeur de souffrir. M. de Foix tâcha de le rassûrer sur cette crainte, en luy disant qu'un homme comme luy se faisoit respecter par-tout; & en luy promettant que M. le Cardinal d'Est & luy seroient présents à la visite qu'il rendroit au Grand-Maître; mais il ne put le déterminer à faire cette démarche.

* Bientôt après Romégas ne fut plus en estat d'aller rendre ses devoirs au Grand-Maître; car deux ou trois jours après l'arrivée de celui-ci à Rome, il fut attaqué d'une fièvre continue qui l'emporta en sept jours. Il mourut le 4. de Novembre.

* *Paul de Foix,*
pag. 206.

* Suivant M. de Thou, le chagrin fut la cause de sa mort. Le Pape, dit cet Historien, luy ayant fait signifier * qu'il ne l'admettroit point à son Audience, qu'il n'eût esté rendre ses respects à son Souverain, il fut saisi d'une douleur si forte,

* *Trad. Franç.*
pag. 564.

que ses amis s'employèrent en vain pour le consoler, & qu'il mourut peu de jours après. Il fut enterré dans l'Eglise de la Sainte Trinité, avec une pompe plus grande que celle qui l'avoit accompagné lors qu'il estoit venu à Rome. * La valeur de Romégas le fit regretter. Sa mort affligea beaucoup ceux qui luy estoient attachez, & affoiblit ce parti. Quelques Chevaliers François l'abandonnèrent, & reconnurent le Grand-Maître pour le Chef légitime de l'Ordre. M. de Vertot prétend même que tous les Chevaliers opposez au Grand-Maître, eurent ordre d'aller luy faire leurs soumissions; & il ajoûte que le Commandeur de Sacquenville s'estant approché de luy, & s'estant contenté de luy demander sa main pour la baiser, le Cardinal de ^b Montalte luy cria : *à genoux Chevalier rébelle. Sans la bonté de vostre digne Grand-Maître, il y a plusieurs jours qu'on vous auroit coupé la tête dans la Place Navonne.*

* *Paul de Foix,*
pag. 206.

* M. l'Abbé de Vertot [*p. 121.*] se trompe lorsqu'il dit que le Pape fit dire à Romégas, de ne point paroître devant luy, qu'il n'eût abdiqué le titre de Lieutenant du Magistère. L'on a vu plus haut [*page 697.*] qu'il avoit donné sa démission dans le premier Conseil que tint Visconti peu de jours après son arrivée à Malte.

Cet Historien ajoûte que Romégas tomba évanoui en recevant l'ordre du Pape.

^b Il faut corriger de Montalte. *Felix Peretti de Montalte*, qui en 1585. fut élu Pape, & prit le nom de Sixte V. *Voy. la Vie des Papes par Ciaconius, tom. 3. col. 1048.*

* *Paul de Foix,*
pp. 207. 214.

* Vers le même temps, le Pape envoya à Malte un Bref par lequel il deffendoit à son Nonce & au Conseil de l'Ordre, de pourvoir aux Charges, aux Prieurez, aux Commanderies & aux Bénéfices vacants. Ce fut une nouvelle grace qu'il accorda au Grand-Maitre à qui il voulut réserver le droit de faire ces nominations, lorsqu'il auroit esté rétabli dans sa Dignité.

* *Id. pp. 213.*
216.

* Le 26. de Novembre, le Commandeur de Chaste que le Roy avoit envoyé à Malte, repassa à Rome en retournant en France; & le 29. il fut conduit par M. de Foix à l'Audience du Pape, à qui il rendit compte de l'estat auquel il avoit laissé les affaires à Malte. Il luy dit que la division y regnoit toujours; que son Nonce trouvoit autant de soumission pour ses ordres dans ceux qui estoient attachez à la Castière, que de désobéissance & de mépris dans ceux du parti contraire; & qu'il n'y avoit que la présence du Grand-Maitre rétabli dans sa Dignité, qui pût faire cesser les troubles. Le Pape luy répondit qu'il n'attendoit pour terminer cette affaire, que les informations que son Nonce faisoit à Malte, & qu'il seroit une punition exemplaire des révoltez. Il le pria de ne point partir pour la France, sans le revoir*.

* *Id. pp. 213.*
214.

* Viscomti toujours favorable au Grand-Maitre, travailloit avec ardeur à cette information; mais les oppositions de la part des Séditieux en arrestoient le cours, qui fut d'ailleurs suspendu pendant quelque temps par une maladie qui luy survint.

* *Id. pp. 217.*
225.

Le Pape cependant avoit beaucoup d'impatience de l'avoir. Il dépêcha à cet effet deux Exprès à Malte; * & il ordonna par le dernier, que l'on l'envoyât dans l'état où elle se trouveroit, & sans en attendre la conclusion.

Le Grand-Maitre attendoit chez le Cardinal d'Est, l'effet de la bonne volonté que le Pape témoignoit avoir pour luy, lorsqu'il y mourut le 21. de Décembre^b. * Le Pape luy avoit

* Il n'est plus parlé du Commandeur de Chaste, dans les lettres de M. de Foix.

^b La lettre par laquelle M. de Foix

manda au Roy la mort du Grand-Maitre, & de laquelle il fait mention page 241. ne se trouve point dans le Recueil.

permis

permis de disposer par testament de dix mille Ducats au-delà de la somme portée par les Statuts de l'Ordre. La Cassière avoit prié Sa Sainteté d'ordonner de son Enterrement. Elle voulut que le Convoy fût magnifique. Sa Maison & celles des Cardinaux & des Ambassadeurs y assistèrent. Le corps fut porté à l'Eglise de Saint Louis, où il fut déposé jusqu'au temps auquel il fut transporté à Malte, pour y estre enterré dans une Eglise qu'il avoit fait bâtir, & dans laquelle il avoit choisi sa sépulture. * Son cœur resta dans l'Eglise de Saint Louis; & le Pape fit mettre sur sa tombe une Inscription qui avoit esté faite par le célèbre Marc-Antoine Muret ^a. * Il fut aussi chargé de faire l'Oraison funèbre de la Cassière. La messe fut célébrée pontificalement par un Evêque; & ^b huit Cardinaux y assistèrent. Cette cérémonie se fit le 4. de Janvier 1582. avec toute la pompe convenable à la Dignité dont le Grand-Maitre avoit esté revêtu.

* Dès ^c que la Cassière fut mort, le Pape envoya un Bref à Malte, par lequel il défendoit aux Chevaliers d'élire un Grand-Maitre, & de rien innover jusqu'à ce qu'ils eussent

* *M. de Vert.*
pag. 121.

* *Paul de Foix,*
pag. 250.

* *Id. p. 243.*

^a Voici cette Inscription. *Fratri Johanni Episcopo, Magno Militiæ Hierosolimitanæ Magistro, viro fortissimo, religiosissimo, splendidissimo, cujus ut igne aurum, sic calumniis spectata ac probata integritas etiam enituit, Sacra Sodalitas Militum Hierosolimitanorum, Patri ac Principi optimo mærens posuit. Vixit annos 78. Obiit Romæ 12. Kalend. Januarii 1581.*

^b Les Cardinaux d'Est, Guastavillan, Sainte-Croix, Pellevé, Montalto, Justinian, Albano & Dessà.

^c M. de Thou [Trad. Franç. page 564.] après avoir parlé de la mort de la Cassière, ajoute. Cette mort & celle de Romégas, mirent fin à l'accusation injurieuse & téméraire qui avoit esté intentée contre le Grand-Maitre, & tira la Cour de Rome de l'embarras où la mettoit le Jugement que l'on

attendoit; * car la Faction des Espagnols qui estoit très-puissante dans cette Cour, se rendoit médiatrice dans cette affaire; & l'on croyoit que le Pape, dans la crainte de leur déplaire, ne jugeroit pas suivant les lumières de sa conscience.

M. de Thou & M. l'Abbé de Vertot finissent le récit de ce qui regarde la révolte excitée contre la Cassière, en rendant compte en peu de mots de l'élection de son Successeur.

Mais il n'est pas vray que sa mort ait terminé cette affaire. L'on continua à Malte, les informations qui avoient esté commencées; & le Pape rendit un Jugement solennel, comme on le verra dans la suite.

En second lieu, il ne paroît point par la conduite que le Pape tint dans cette affaire, qu'il voulût ménager & qu'il craignît la Faction Espagnole.

* *Præponderante in eâ Hispanorum, & mediocris se interponente Factione. On a traduit. Se méfiant bien avant dans cette affaire.*

Mem. Tome XIII.

X x x x

* *Paul de Foix,*
pag. 218.

reçu ses ordres *. Le Courier que le Pape dépêcha à Malte, fut devancé d'une heure par celui qui y fut envoyé par les révoltez, pour exhorter le Conseil à procéder incessamment à une élection.

* *Ibid. p. 249.*

* Le bruit couroit à Rome, que si le Pape nommoit un Grand-Maître de la Nation Françoisé, son choix tomberoit sur le Prieur de Saint-Gilles, sur Verdale, ou sur Chambrillan pour lequel le Cardinal d'Est & M. de Foix s'intéressoient ; & que s'il en nommoit un d'une autre Nation, ce seroit le Prieur de Messine qui estoit Venitien * ; mais le Pape fit entendre au Cardinal d'Est, que son intention estoit que le successeur de la Cassière fût un François, & un de ceux qui luy auroient esté attachez.

* *Ibid. p. 242.*

Le Pape estoit en droit, comme Supérieur de l'Ordre, de nommer d'office un Grand-Maître, ou de faire procéder à une élection par les Chevaliers qui se trouvoient à Rome ; mais il ne voulut point prendre de parti, qu'il n'eût esté informé de la manière dont les ordres qu'il avoit envoyez à Malte, y avoient esté reçûs, dans la crainte qu'une double élection ne donnât lieu à un schisme, & n'augmentât les troubles de la Religion * ; & il se contenta de faire préparer les Galères qui avoient amené la Cassière à Rome, & de faire

* *Ibid. p. 249.*

Depuis son commencement jusqu'à la conclusion, il fut toujours très-favorable à la France & à la Cassière ; & il marqua par plusieurs actions d'éclat, qu'il n'avoit point d'égard à tout ce que la Cabale des Espagnols avoit fait faire contre le Grand-Maître, & qu'il le regardoit comme le Chef de l'Ordre.

Le Roy d'Espagne affecta même de ne point prendre de parti, du moins ouvertement, dans cette affaire ; & son Agent à Rome disoit qu'il avoit ordre de ne point s'en mêler, & de *laisser faire le Pape*. Philippe II. assura un Chevalier Espagnol que la Cassière luy avoit envoyé, qu'il s'emploieroit pour le faire rétablir dans sa

Dignité ; [*P. de F. p. 214.*] mais il ne paroît point qu'il ait fait faire aucune démarche en sa faveur. Il se contenta d'ordonner aux Vice-Rois de Naples & de Sicile, de veiller à la sûreté de l'Isle de Malte, [*Id. page 211. voyez aussi page 151.*] Il y a grande apparence que les Espagnols agissoient en secret en faveur des Séditieux, quoique M. de Foix ne le dît point ; mais leurs intrigues furent inutiles, & il y a tout lieu de croire que si l'affaire eût esté décidée pendant la vie du Grand-Maître, le Jugement auroit esté encore plus favorable pour luy, que celui qui fut rendu après sa mort.

avertir les Chevaliers de se tenir prêts à partir au premier ordre.

* Ils le reçurent peu de temps après, & ils partirent de Rome, le 14. de Janvier; mais les vents contraires les empêchèrent de s'embarquer avant le 21. * *Paul de Foix*, pag. 260.

Avant de quitter Rome ils élurent trois d'entr'eux, qui y demeurèrent, & qu'ils chargèrent de solliciter auprès du Pape, au nom de tous les autres, la *declaration de l'innocence* de la Cassière, & la vengeance de la violence qui luy avoit esté faite. Ces trois députés furent *Savejas*, Auvergnac; *Leonida Lusco*, Vicentin; & *Melendés*, Castillan.

* Le 21. de Janvier, M. de Foix reçut par des Courriers différents, deux Lettres du Roy pour le Pape. L'une avoit esté écrite avant que l'on eût sçû en France la mort du Grand-Maître; l'autre aussitôt après qu'on en eut reçu la nouvelle. Par la première, le Roy qui jusqu'alors avoit conseillé à Sa Sainteté de terminer les troubles de l'Ordre de Malte, par la voye de la douceur, le prioit de punir avec toute la rigueur de la Justice, les auteurs de la révolte. Par la seconde, il supplioit instamment le Pape de faire continuer le procès qui avoit esté commencé pendant la vie du Grand-Maître; & il luy représentoit qu'il ne pouvoit sans donner atteinte à son honneur & à sa réputation, laisser impuni un attentat qui avoit blessé l'autorité de tous les Souverains, & celle de Sa Sainteté en particulier. M. de Foix en présentant au Pape les Lettres du Roy, luy expliqua les raisons qui avoient engagé Sa Majesté à changer de sentiment; mais il n'a point marqué dans sa dépêche, quelles estoient ces raisons. Il luy parla ensuite de l'élection d'un nouveau Grand-Maître. Il le pria au nom du Roy, de maintenir les statuts & les anciens usages * *Id. pp. 261; 262.*

* M. l'Abbé de Vertot [*p. 122.*] dit que le Couvent de Malte craignant que le Pape comme premier Supérieur, ne prétendit nommer un Successeur à la Cassière, luy envoya une Ambassade pour le prier de conserver à l'Ordre le droit de l'élection; que

Grégoire, après avoir fait consulter les Registres de ses Prédécesseurs, & sur-tout ceux de Boniface IX. d'Innocent VII. & de Grégoire XII. congédia les Ambassadeurs, avec l'assurance qu'il leur enverroit dans peu un Bref pour procéder à l'élection;

X x x ij

de l'Ordre, principalement en ce qui regardoit cette élection. Il ajoûta que le Roy espéroit que Sa Sainteté interdiroit à ceux qui avoient trempé dans la révolte, la voix *active & passive* dans l'élection; & que pour cet effet, Sa Majesté croyoit qu'il seroit à propos de la renvoyer après le Jugement du procès. M. de Foix supplia ensuite Sa Sainteté d'avoir égard, lorsqu'elle détermineroit le temps & la forme de l'élection *, aux prérogatives de la France qui avoit fondé cet Ordre, & qui luy avoit donné plus de biens, & accordé plus de privilèges, que tous les autres Royaumes. Il luy témoigna en finissant, que le Roy s'intéressoit pour Chambrillan Général des Galères de la Religion *. Le Pape fut encore plus laconique dans sa réponse qu'il ne l'estoit ordinairement; & il ne luy échappa rien qui pût faire connoître quelles estoient ses intentions.

* *Paul de Foix,*
pag. 266.

* *Id. pp. 272;*
pag. 280.

* *Voyez idem*
page 283.

* *Id. p. 281.*

* A la fin de la dépêche dont je viens de donner le précis, M. de Foix manda au Roy qu'il avoit appris que le jour des Innocents, le Pape avoit envoyé à Malte un Chevalier nommé Falino Passio * domestique du Cardinal Farnese, pour y porter un Bref qui ordonnoit qu'aussi-tôt après que les Chevaliers partis de Rome, y seroient arrivez, on procédât à l'élection du Grand-Maitre, & que l'on élût Chambrillan; & il ajoûte, qu'il ne sçait point si dans ce Bref, le Pape n'a point nommé quelques autres Chevaliers entre lesquels il permit de choisir un Grand-Maitre.

* Peu de temps après on reçut à Rome la nouvelle de l'élection du Grand-Maitre, & l'on y fut pleinement instruit des ordres que le Pape avoit envoyez à Malte. Il avoit pris un parti très-sage & très-modéré, & qui ménageoit en même

mais sans s'expliquer plus ouvertement sur ses intentions dont il leur dit que Visconti estoit bien instruit.

M. de Foix ne parle point de cette Ambassade; & ce qu'il dit au sujet de l'élection, ne peut s'accorder avec ce qu'on lit dans M. l'Abbé de Vertot.

* M. de Foix [page 268.] insinua au Pape que si on donnoit quelque

mécontentement au Roy, il pourroit s'en ressentir; & il luy rappella à cette occasion un fait singulier, & qui peut-être ne se trouve point ailleurs. C'est que pendant les guerres de la France contre l'Espagne, on avoit proposé d'établir en Provence le Siège & la demeure des Chevaliers François, pour y servir à la défense du Royaume.

temps les privilèges de l'Ordre, l'intérêt de la Justice, l'autorité du Saint Siège, & l'honneur de la France.

Le Chevalier qu'il avoit envoyé à Malte, y arriva le 10. de Janvier. Il estoit chargé de deux Brefs. Il présenta d'abord le premier qui portoit qu'attendu la mort du dernier Grand-Maitre arrivée à Rome, & l'état présent des affaires de l'Ordre, le Pape qui en est le Supérieur, avoit le droit de luy nommer un successeur, & que les Souverains Pontifes en avoient usé dans des circonstances semblables : que cependant, voulant donner des marques de l'affection qu'il avoit pour l'Ordre, & conserver ses privilèges, il permettoit que l'on procédât librement à une élection. Le lendemain, conformément à la coutume observée à Malte, de faire les funérailles du dernier Grand-Maitre, la veille du jour de l'élection de son successeur, on fit celles de la Cassière ; & le 12. le Conseil s'estant assemblé, on élut, suivant l'usage, deux Chevaliers de chacune des huit Langues qui composent l'Ordre, pour estre les Electeurs du Grand-Maitre. Lorsqu'ils furent assemblez, le Nonce du Pape leur présenta un second Bref qu'il avoit tenu secret jusque-là, par lequel Sa Sainteté leur témoignoit * d'élire un des trois Chevaliers qui y estoient nommez. Ces trois Chevaliers estoient Pavisse, Grand-Prieur de Saint-Gilles; Chambrillan, & Hugues Loubeux de Verdale. Ils estoient tous trois François, & de la Langue de Provence. Les Electeurs obéirent aux ordres du Pape ; & leurs suffrages se réunirent en faveur de Verdale. Le Conseil fut très-content de cette élection ; & elle fut publiée dans l'Isle avec de grandes acclamations *. Cependant on ne doutoit point dans l'Ordre, que si l'élection eût esté entièrement libre, elle ne fût tombée ou sur le Prieur de Naples, qui estoit Italien, ou sur Ducro qui estoit Espagnol ; & après l'élection *, tous les Chevaliers Espagnols se retirèrent de l'Isle de Malte.

* Verdale estoit âgé de cinquante-cinq ans. Il avoit rempli avec distinction les principales Charges de l'Ordre *. Après

* Voyez M. de Thou [Trad. Franç. page 564.] Il dit que le Pape nomma quatre Chevaliers. Voyez aussi M. de Vertot, page 222.

* Paul de Foix, pag. 286.

* Id. p. 306.

* Id. p. 285.

* Id. p. 281. & M. de Vertot, pag. 123.

avoir esté ^a Grand-Commandeur, il avoit succédé à Romégas dans le Grand-Prieuré de Toulouse; & il avoit esté très-long-temps Ambassadeur de la Religion à Rome. Il paroît qu'il estoit d'un caractère doux, qu'il aimoit la paix, & qu'il haïssoit les troubles *. Il estoit en France lorsque la Cassière fut mis en prison; & en ayant appris la nouvelle à Rome où il passoit pour aller à Malte, il demanda permission au Pape de retourner en France; mais il ne put l'obtenir.

* *Paul de Foix,*
pag. 284.

* *Id. p. 283.*

* Dès que Verdale eut esté élu, il fit refaire les Sceaux sur le modèle de ceux dont on avoit accoustumé de se servir; & il dressa la Maison, dans laquelle il reçût indifféremment les plus modérez de l'un & de l'autre parti. Après avoir employé huit jours à ces arrangements, & sans doute à quelques autres dont M. de Foix ne parle point, il renvoya au Pape le Chevalier qui avoit apporté les deux Brefs; & il dépêcha vers Henry III. le Chevalier Lesche de la Langue de France; & au Roy d'Espagne, le Chevalier Pedro Hurtado, qui estoit son sujet. Le jour même que le Chevalier qui alloit à Rome, passa à Naples, ceux que le Pape avoit renvoyez à Malte, partirent de cette ville; ainsi les plus zéléz partisans de la Cassière, n'eurent point de part à l'élection de son successeur.

* *M. de Thou;*
Trad. Franç. p.
564.

* Verdale rendit les plus grands honneurs à celui dont il remplissoit la place. Il ne voulut point prendre possession, qu'on n'eût restitué à cet illustre mort la Couronne & les autres ornements d'une Dignité dont il avoit esté dépouillé par des factieux. Le Cardinal d'Est les ayant fait mettre sur le corps, le renvoya à Malte avec un grand cortége; & après la mort de la Cassière, il fit éclater à son égard une magnificence égale à celle avec laquelle il l'avoit reçu pendant qu'il estoit en vie.

* *Paul de Foix,*
pag. 286.

* Dès que la nouvelle de l'élection de Verdale fut arrivée à Rome, M. de Foix ne manqua pas d'aller remercier le Pape de l'honneur qu'il avoit fait à la Nation Françoisé; & Sa Sainteté, après luy avoir dit qu'elle avoit jugé nécessaire de presser

^a M. de Foix dit [*page 110.*] qu'avant que d'estre Prieur de Toulouse, il estoit second Commandeur de l'Ordre.

l'élection que le Roy souhaitoit que l'on différât *, ajouta que le *Magistré* ayant esté arraché par violence des mains d'un François, il luy avoit paru juste de le remettre dans celles d'un Chevalier de cette Nation.

* *Paul de Foix,*
pag. 289.

Mais malgré cette réparation de l'injure qui avoit esté faite à la France dans la personne de la Cassière, le Roy n'estoit pas pleinement satisfait ; & il ne pouvoit l'estre que par un Jugement solennel qui justifiât la mémoire de ce Grand-Maitre, de tout ce qui luy avoit esté imputé ; qui fît honneur à la fidélité de ceux qui luy estoient reslez attachez, & qui punit le crime des révoltez *. M. de Foix, conformément aux ordres de Sa Majesté, sollicita très-souvent ce Jugement auprès du Pape, qui luy promit d'y procéder aussi-tôt que Viscomti seroit de retour de Malte.

* *Id. pp. 290 ;*
300. 341.
342. 345.

* Le Pape attentif aux affaires de l'Ordre les moins importantes, jugea qu'il estoit inutile que les trois Chevaliers qui estoient restez à Rome aux dépens de l'Ordre, pour poursuivre le Jugement du procès, y demeurassent plus long-temps. Il leur fit dire qu'il n'avoit pas besoin de leurs sollicitations ; qu'il sçavoit bien rendre justice de son propre mouvement ; & qu'il leur ordonnoit de s'en retourner *. Le Cardinal d'Est & M. de Foix, en parlèrent au Pape, à la prière de ces Chevaliers. Il consentit d'abord que le Chevalier François restât à Rome ; mais il persistoit à vouloir que l'Italien & l'Espagnol, qui * par une Sentence rendue à Malte, avoient esté privez de la Croix, se retirassent. Cependant M.^{rs} d'Est & de Foix luy ayant représenté qu'il seroit beaucoup plus honorable pour la mémoire de la Cassière, que sa justification fût sollicitée au nom de l'Ordre, par des Chevaliers de trois Nations différentes, que par un François seul, il se contenta de répondre, & bien ; & il ne paroît pas que cette affaire ait eu d'autre suite.

* *Id. p. 342.*

* *Id. p. 345.*

* Enfin Viscomti arriva à Rome, le 2. d'Avril. * Lorsqu'il alla rendre compte au Pape de la commission dont il l'avoit chargé, & luy présenta les Informations qu'il avoit faites à

* *Id. p. 397.*
* *Id. p. 399.*

* M. de Foix ne dit point la raison de ce Jugement.

* *Paul de Foix,*
pag. 451.

Malte, * qui contenoient la déposition de plus de cinq cens témoins, le Pape luy ordonna d'en faire un extrait, & de le luy apporter; mais Viscomti luy représenta que la fatigue du voyage le mettoit hors d'état d'entreprendre ce travail; & le pria de se contenter des éclaircissements qu'il luy donneroit de bouche, sur les endroits de ces Informations qui en avoient besoin, & sur quelques faits qui ne s'y trouvoient pas. * Le Pape chargea le Patriarche de Jerusalem de faire le rapport de ces Informations. Il prit luy-même la peine de voir le procès; & il fit un long séjour à la Villa, pour y travailler.

* *Id. pp. 400.*
451. 551.

* *Id. pp. 397.*
505.

* Viscomti deux jours après son arrivée, alla voir M. de Foix. Il l'assûra qu'il avoit laissé les affaires de Malte dans un bon état, dont on estoit redevable à la sagesse, à la modération & à la douceur du nouveau Grand-Maître, qui quoy-qu'il fût très-intelligent & très-éclairé, prenoit cependant volontiers conseil; * & il luy fit entendre, que si on ne pouvoit imputer à la Cassière aucune action criminelle, on ne pouvoit pas le justifier sur quelques imprudences que luy avoient fait commettre l'opiniâtreté & la violence de son caractère.

* *Id. pp. 551.*
555.

* Il fallut beaucoup de temps au Patriarche de Jerusalem pour examiner le procès de la Cassière; mais enfin le 23. de Juillet, il en fit le rapport devant la Congrégation de la Jurisdiction, à laquelle le Pape avoit renvoyé cette affaire pour luy en donner son avis. Cette Congrégation estoit composée des Cardinaux de Sainte-Croix, Mafféo, Pellevé, Albano & Dessà, & de plusieurs autres personnes.

* *Id. pp. 564.*
577.

* L'avis de cette Congrégation fut de déclarer toutes les procédures faites contre la Cassière, nulles & iniques; de décharger sa mémoire de toutes les imputations qui avoient esté faites contre luy; de punir, mais modérément, les plus coupables de ceux qui avoient eu part à la révolte; de déclarer par un décret, que le droit de juger & de déposer le Grand-Maître, n'appartenoit point aux Chevaliers; mais estoit réservé au Pape; & d'ordonner que tous ceux qui entreroient dans l'Ordre, & qui y obtiendroient des dignitez, feroient profession

profession de Foy. Les suffrages des cinq Cardinaux qui composoient cette Congrégation, se réunirent sur tous ces articles, à l'exception de celui qui regarde le Jugement & la déposition du Grand-Maitre; car il y en eut deux qui n'estoient pas d'avis du Décret proposé par les trois autres.

Le Pape approuva ce qui avoit esté décidé à la pluralité des voix *; & le 3. de Septembre 1582. ce Jugement fut publié dans un Consistoire. Il fut généralement applaudi par toute l'assemblée; dans laquelle il fut arrêté cependant que l'on feroit un Décret particulier sur l'article qui concernoit la profession de Foy, parce qu'il n'avoit aucune connexité avec le procès de la Cassière. * Paul de Foix, pag. 590.

Le Pape déclara en même temps que son intention estoit de punir les plus coupables de ceux qui s'estoient révoltés contre le Grand-Maitre *; & il leur envoya ordre de venir à Rome; mais il n'est plus parlé d'eux dans les Lettres de M. de Foix, qui mourut vers la fin de cette année. * Id. p. 613.

Quoyque le Pape ait toujours paru disposé à rendre justice à la Cassière, l'on peut dire que l'heureux succès de cette affaire fut dû en partie à la puissante protection de la France, & aux vives sollicitations de M. le Cardinal d'Est, protecteur des affaires de cette Couronne, & de M. de Foix, Ambassadeur du Roy à Rome.

Fin du Tome treizième.

6465656

